This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BP346.1

Bound
MAR1897

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

JOHN AMORY LOWELL,

(Class of 1815).

This fund is $20,000, and of its income three quarters
shall be spent for books and one quarter
be added to the principal.

10 Aug 1896 – 16 Jan, 1897

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-QUATRIÈME. — LXXVIIe DE LA COLLECTION

PREMIÈRE LIVRAISON. — JUILLET

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURNS et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume LAROSE (LIBRAIRIE CATHOLIQUE), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier MELANDRI, ancien Directeur de la LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José RUIZ y Cie (LIBRERIA GUTENBERG), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José FERREIRA, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

CADIEUX et DEROME, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1896

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JUILLET 1896

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. C. Arnaud.

II. — ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, par M. J. Rambaud.

III. — PHILOSOPHIE, par M. L. Maisonneuve.

IV. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — R. P. A.-M. Weiss : Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation, trad. par L. Collin et J. Mijy (p. 49).

Jurisprudence. —T.-J. Lawrence : The principles of international law (p. 51). — D. S. Cuesta y Martin : Elementos de derecho politico (p. 52).

Sciences et Arts. — M. Durán y Bas : Estudios morales, sociales y económicos (p. 53). — É. Halévy : La Théorie platonicienne des sciences (p. 54).

Belles-Lettres. — R. P. Longhaye : Histoire de la littérature française au xviie siècle (p. 54). — Institut de France. Les Registres de l'Académie française. 1672-1793 (p. 57). — A. Roux : La Littérature contemporaine en Italie (p. 59).

Histoire. — Az Ezeréves Magyarország ésa Millenium Kiállitás. Millénaire de la Hongrie et l'Exposition nationale (p. 60). — P. Soler y Guardiola : Apuntes de historia política de los tratados (1490 à 1815) (p. 61). — P. Sentupéry : L'Europe politique (p. 62). — Mme Cradock : Journal, trad. par Mme Delphin-Balleyguier (p. 63).— Borrelli de Serres : Recherches sur divers services publics du xiiie au xviie siècle (p. 64). — C.-V. Langlois : Manuel de bibliographie historique (p. 65).

V. — BULLETIN. — J. Weber : Katechismus des katholischen Eherechts (p. 68). — A. Arndt : De Rituum relatione juridica ad invicem (p. 68). — A. Galante : Il Beneficio ecclesiastico (p. 68). — F. Brunetière : Éducation et instruction (p. 69). — C. Trivero : La Storia nell' educazione (p. 69).— O. Comettant : L'Homme et les bêtes (p. 70).—A. Millien : Les Étrennes nivernaises 1896 (p. 70).—A. Millien : Chez nous (p. 70).—P. Sirven : Lectures littéraires. Pages choisies des grands écrivains, Théophile Gautier (p. 70). — Mémento chronologique pour servir aux épreuves écrites de l'agrégation d'histoire (p. 71). — A. Mauri : I Cittadini lavoratori dell' Attica nei secoli v^e et ive a. C. (p. 71). — E. Le Blant : Sur deux déclamations attribuées à Quintilien (p. 72). — Soderini : Rome et le gouvernement italien (1870-1894) (p. 73). — Mgr Lavigerie : Les Martyrs en Orient (p. 73). — Heimweh : Droit de conquête et plébiscite (p. 73). — España y Cuba. Estado político y administrativo de la Grande Antilla bajo la dominación española (p. 74).—L. Troubetzkoi : Correspondance de Sa Majesté l'Impératrice Marie Féodorowna avec Mlle de Nélidoff, sa demoiselle d'honneur (1797-1801) (p. 74). — Rockwell Dennis Hunt : The Genesis of California's first constitution (1846-49 (p. 75).— T.-G. Djuvara : Bibliografia Cestiunei nationale (p. 75).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : J. Simon, E. de Rozière, G. Rohlfs, E. Hennebert, A. Bruder, etc. — Institut de France. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Concours et Prix. — Paris. — France. — Angleterre. — Espagne. — Italie. — États-Unis. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1896. T. LXXVII. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-QUATRIÈME

(SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

—

1896

3½·110
BP346.1
1896, Aug 10 – 1897, Jan 16
Sowell fund

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Le Triomphe de la Mort*, par GABRIELE D'ANNUNZIO, traduit de l'italien par HÉRELLE. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-8 de 475 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Trésor des humbles*, par MAURICE MÆTERLINCK. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 3. *Mimatchka*, par MIKOULITCH, traduit du russe par LÉON GOLSCHMANN. Paris, Chailley, 1896, in-18 de 307 p., 3 fr. 50. — 4. *L'Éternel Mari*, par DOSTOÏEWSKY, traduit du russe par Mme NINA HALPERINE-KAMINSKY. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 285 p., 3 fr. 50. — 5. *Mourir*, par ARTHUR SCHNITZLER, traduit de l'allemand par GASPARD VALETTE. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 269 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Eau qui dort*, par PAUL MARGUERITTE. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 7. *Lettres d'honnêtes femmes*, par CLAUDE SENECHAL. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 285 p., 3 fr. 50. — 8. *Figures de rêve*, par PAUL FLAT. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 235 p., 3 fr. 50. — 9. *Monserrat*, par MARIUS ANDRÉ. Paris, Savine, 1896, in-18 de 273 p., 3 fr. 50. — 10. *Drapeaux ennemis*, par ERNEST DAUDET. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Chaloupier*, par GEORGE BASTARD. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 12. *Pierre Rovert*, par ADOLPHE BOSCHOT. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 295 p., 3 fr. 50. — 13. *Ce qu'elles font*, par GUSTAVE GENEVOIX. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 14. *Ange ou Démon*, par GONNA. Paris, Dentu, 1896, in-18 de 274 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Gendre du Président*, par LÉON FERBEYRE. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1896, in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 16. *Mauvaise Étoile*, par GEORGE PRADEL. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 375 p., 3 fr. 50. — 17. *Petit Charbonnier*, par PIERRE SALES. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 434 p., 3 fr. 50. — 18. *La Fortune de Dambro*, par ERNEST MARCEL. Paris, Hennuyer, 1896, in-18 de 346 p., 3 fr. 50. — 19. *Mlle Huguette*, par GABRIEL FRANAY. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 352 p., 3 fr. 50. — 20. *La Margotte*, par Mme GEORGES DE PEYREBRUNE. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 333 p., 3 fr. 50. — 21. *Le Roman d'une héritière*, par MARYAN. Paris, H. Gautier, 1896, in-18 de 332 p., 3 fr. — 22. *Le Maître de l'avenir*, par PAUL VERDUN. Paris, Vic et Amat, 1895, in-12 de 368 p., 2 fr. 50. — 23. *Le Mari de Simone*, par CHAMPOL. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 24. *Vers l'Idéal*, par LÉON DE TINSEAU. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-18 de 359 p., 3 fr. 50. — 25. *Les Kamtchatka*, par LÉON DAUDET. Paris, Charpentier, 1895, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 26. *L'Armature*, par PAUL HERVIEU. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 27. *En route*, par HUYSMANS. Paris, Tresse, 1895, in-18 de 458 p., 3 fr. 50.

1. — Soyons courtois : donnons la première place aux étrangers ; mais ne soyons pas *snobs* : jugeons-les !

Et pour mieux vous aider à juger *le Triomphe de la mort* de l'Italien d'Annunzio souffrez que cette analyse en reproduise exactement la disposition et la suite. — *Ils* sont tristes, ils s'aiment ; s'aiment-ils? Mystère! Ils sont témoins d'un suicide ; un inconnu s'est broyé le crâne, en se précipitant du haut d'une terrasse! Ils sentent le besoin de se serrer l'un contre l'autre, de plus près, avec plus d'amour. Ils vont passer une semaine dans un village, près de Rome, uniquement occupés à s'aimer. S'aiment-ils? Ils sont tristes. Sont-ils tristes? Mystère! George (il s'ap-

pelle George) va dans sa famille, qui habite du côté de Milan. Triste famille ! Le père se ruine pour une concubine ; la mère pleure et invective ; un frère cadet, image vivante du père, mange, boit, se tait, mais est férocement jaloux de George, qui mène une si facile existence à Rome, qui a eu un héritage d'un oncle *qui* était un artiste, bien remarquable quoique bien original, et *qui* s'est tué ! Une sœur : elle est mariée à un sot, qui est valétudinaire d'ailleurs, et qui lui a donné un enfant anémique mais affectueux, *que* George aime bien et *qui* a peur d'un chien *qui* passe et repasse sans aboyer, tête basse et la queue peureuse. George se laisse arracher de l'argent par son père, il se dispute avec son cadet, il embrasse sa mère, et il s'en va, sans avoir pu faire ce qu'on attendait de *lui*, c'est-à-dire rendre son père à la famille. Lui-même retourne à l'Aimée. Aimer, c'est toute son occupation, toute sa vie, et c'est sans doute pourquoi il s'ennuie tant. Il a résolu de se consacrer à l'amour plus exclusivement encore que par le passé : il s'enferme avec Hippolyte — (elle s'appelle Hippolyte) — dans un « ermitage » amoureux, près de la mer. Rien à faire là qu'aimer, aimer vingt-quatre heures par jour. Mais il est toujours triste. Elle, Hippolyte, elle n'est pas triste ; les bains de mer et l'amour lui réussissent ; sa beauté n'a jamais été plus éclatante, et sa santé, troublée autrefois par des crises hystériques, se raffermit. Elle est si calme, si tranquillement assurée de son bonheur présent, qu'elle trouve un âpre plaisir à se rappeler ses malheurs passés. Elle les avait déjà dits pour George, elle les redit pour nous, et comment elle a été mariée à un mari brutal, et pourquoi elle l'a quitté, et par quelle mère elle a été élevée, et de combien de gifles, de coups de pied, de coups de bâton avait été meurtrie sa pauvre enfance. George s'ennuie toujours, et même sa délicatesse est blessée de ces redites. Il essaie de secouer sa mélancolie, d'aider à son bonheur, de se rattacher à l'existence. Il a l'idée de « se retremper dans l'âme populaire, » de visiter les paysans, de prendre part à des pèlerinages. Mais les paysans et les pèlerinages le révoltent. Alors, il se jette dans le wagnérisme, musical et littéraire ; il joue *Tristan et Yseult* et lit le Sâr Peladan ! Cela l'achève, il ne peut plus supporter la vie, d'autant que sa maîtresse devient de plus en plus belle et tendre. Du haut d'un promontoire escarpé, il se précipite et précipite Hippolyte avec lui sur les rochers du rivage : « et ils s'abîmèrent dans la mort, enlacés. »

Telle est la fable du *Triomphe de la mort*. Avec des *qui* et des *que* plus abondants et mieux enchevêtrés, cette analyse en aurait fait encore mieux sentir l'incohérence. Pas de récit continu ; une série de tableaux juxtaposés, sans lien chronologique ni logique ; et pas toujours des tableaux, des esquisses, des ébauches, des coups de crayon. C'est le triomphe d'une méthode de composition et de rédaction bien remarquable ; si M. Tissot l'appelait une méthode « géniale, » il ne faudrait pas s'en

étonner. Elle a du moins cela de génial qu'elle est à la portée du premier venu, qu'elle n'exige pas de surmenage cérébral, qu'elle est facile à pratiquer, même en dormant, même en ayant la fièvre. *Ægri somnia!* Ce mot d'un compatriote, — pas d'un ancêtre — de M. Gabriel d'Annunzio peut servir à caractériser ce fantasmagorique défilé de visions fiévreuses, se succédant sans se suivre, se renouvelant et se répétant et où la même idée revient toujours, déformée et grossie.

L'idée du *Triomphe de la mort* n'est qu'un lieu commun, vu à travers un cauchemar : les voluptueux sont tristes. Cette idée n'est pas neuve, et c'est son moindre défaut; si on interdisait le lieu commun aux poètes, on leur interdirait la poésie elle-même. Ce qu'il y a à reprocher à M. d'Annunzio, c'est d'avoir extrait de ce lieu commun tout ce qu'il peut contenir de scandaleux et d'indécent. C'est ensuite de l'avoir incarné dans des personnages qui donnent l'illusion de vivre, mais qui ne vivent pas. Ils ne sont pas faux, ils ressemblent à ces débauchés dont toute la raison d'exister est en effet la volupté, — mais ils ne sont pas vivants. Ce George, notamment, a beau nous être montré dans son âme, dans son corps, dans ses habitudes, dans ses fatalités « ancestrales et ataviques, » il reste une « étude; » il n'arrive pas à être une « création, » ayant en elle-même son principe de vie et de mouvement. Le mouvement, il le reçoit du dehors, de la virtuosité technique de son metteur en scène, l'un des plus habiles « hommes de métier » que compte à cette heure la littérature européenne; s'il vit, c'est à la manière de ces « projections animées » dues à une récente industrie, dont tous les détails ont été pris « sur le vif, » mais dont le mouvement est emprunté à un machinisme quelconque. Il n'y a pas jusqu'aux vibrations desdites projections qui ne se retrouvent dans l'allure saccadée, haletante et fiévreuse du personnage et n'en trahissent le caractère mécanique. George n'est pas l'œuvre d'un poète créateur, mais seulement d'un cinématographe. Il y a lieu, en outre, de douter que la série d'instantanés dont il est le héros ait été prise directement sur « le vif; » il se pourrait qu'elle sortît des livres seulement et qu'elle ne fût qu'une seconde ou une troisième épreuve d'une première image, — un poncif réaliste! Il se pourrait même que ce fût aussi un poncif romantique, et que George ne fût qu'un Rolla italianisé et wagnérisé. Et ici nous touchons à la querelle qui s'est agitée ces derniers temps autour de la question des plagiats de M. d'Annunzio; on l'a accusé de beaucoup d'emprunts à nos romanciers et poètes; on l'a convaincu de quelques-uns. Ce n'est pas ici le lieu de traiter la question — classique et même scolaire — du droit au plagiat. Si je dis que je ne reconnais pas ce droit, c'est pour insister sur l'appellation de « rastaquouère de lettres » que j'ai appliquée, l'an dernier, à l'auteur de *l'Enfant de volupté* et du *Triomphe de la mort*, au grand chagrin de quelques-uns de ses admirateurs. Du « rasta-

quouère, » l'auteur a l'insolent étalage de la richesse ; il a l'absence de scrupules, en matière de propriété littéraire ; il a enfin l'impudeur, en matière de morale. Du talent, eh ! oui ! il en a, il en a beaucoup ! Mais je voudrais pouvoir vous dire à quel point le talent est méprisable, et l'art, l'Art, avec un grand A, « chose vile et de nulle considération, » lorsqu'ils se séparent de la morale, c'est-à-dire du bon sens, des nécessités vitales de l'humanité, et qu'ils tendent à diminuer nos forces sous prétexte d'augmenter nos joies ! Comme si l'art pouvait échapper à la règle commune des actes humains, et devenir le lieu d'asile de toutes les audaces et de tous les attentats, de ceux-là mêmes dont la disparition ou la suppression sont la raison d'être et la garantie de toute société civilisée. Or, dans *le Triomphe de la mort* il y a des audaces qui relèvent de la police des mœurs plus que de la critique.

D'où vient cependant qu'elles aient été accueillies dans une revue française, et par un des critiques les plus sincères et les plus indépendants de ce temps, par le vaillant esprit qui eut un jour le courage de demander pardon, en pleine Sorbonne, de ce qu'il s'était laissé tenter un moment autrefois par la théorie trissotinesque de *l'Art pour l'Art ?* La publication du *Triomphe de la mort* dans la *Revue des Deux Mondes* a été un sacrifice fait à cette théorie ; à moins qu'il ne l'ait été au snobisme. L'admiration pour M. G. d'Annunzio a été un moment une mode dans certains milieux parisiens, trop hospitaliers à tous les étrangers et à toutes les étrangetés, milieux aimables, élégants, mondains, mais où il y a bien des pédants,

Où *Trissotin* fleurit et *Vadius* trognonne.

On commence aujourd'hui à en rougir un peu ; on se demande si nous n'avons pas été les dupes de l'engouement de quelque Bélise pour ce « jeune prodige, » moins célèbre d'ailleurs dans son pays que chez nous ; j'en sais même qui vont jusqu'à dire que dans cet « enfant de génie » il y a « un polisson, » lequel est en train de devenir un « dément. » Il est regrettable que le directeur de la *Revue des Deux Mondes* n'ait pas cherché à démêler tout cela, au lieu de se laisser aller à l'entraînement et d'imiter la revue voisine ; nous n'aurions pas eu probablement à nous occuper avec tant de détails de cette « chose impure, » pour employer un mot de M. d'Annunzio lui-même, incohérente, insolente, éclatante et inquiétante qu'est *le Triomphe de la mort*.

2. — « Ici nous ne sommes plus dans les vallées connues de la vie animale ou psychique ; nous arrivons aux portes de la troisième enceinte. Ce n'est qu'en tâtonnant qu'on en franchit le seuil, et puis, le seuil franchi.... » (*Le Trésor des humbles*, p. 75), et puis, le seuil franchi, on se trouve en pleines ténèbres, avec, çà et là, quelques éclairs, qui, sur ce fond noir, donnent l'illusion d'une grande lumière, vérités de bon

sens, banalités même, perdues dans un chaos de vocables prétentieux, dans de laborieuses erreurs, dans des énigmes indéchiffrables. Ceux qui s'intéressent plus à la peine qu'ils prennent pour comprendre qu'à la valeur même de ce qu'ils comprennent, — comme le chasseur qui préfère la chasse au gibier, — ceux que la trop grande clarté blesse, les yeux tendres, les esprits atteints de « blépharite et de photophobie, » amis de l'ombre ou au moins de la pénombre, et à qui « l'évidence » paraît vulgaire et grossière, goûteront beaucoup les treize monologues mystiques qui composent ce *Trésor des humbles*. Quant à ces « goujats » qui en sont restés encore au mot de Vauvenargues : « La netteté est le vernis des maîtres, » et qui ne rougissent pas d'aimer encore la phrase limpide et transparente, les idées claires et même les idées simples, ils attendront une autre occasion pour lire Mæterlinck.

3. — *Mimotchka* est le début dans les lettres « d'une femme du plus grand monde » qui se cache sous le nom de V. Mikoulitch ; le traducteur nous assure que ce roman valut à son auteur d'être appelée « la Gyp des pays du Nord. » C'est dire que la société pétersbourgeoise y est peinte avec ce pessimisme spirituel, impudent et impertinent qui a fait la réputation de l'auteur d'*Autour du divorce ;* c'est beaucoup dire, mais, pour le moment, je me garde d'y contredire, et je me borne à vous donner le sommaire de la fable qui est le prétexte de ces tableaux de mœurs pétersbourgeoises. Mimotchka est une très jolie personne, qui a du « vague à l'âme, » mais n'a pas de fortune. Heureusement elle a une mère industrieuse, qui lui trouve un mari vieux, mais riche, et qui lui trouvera, ou du moins lui permettra certaines distractions qu'un mari vieux est incapable de donner à sa jeune femme. Son mari lui donne pourtant trois enfants, ce qui n'est qu'une insuffisante distraction pour Mimotchka ; « Mimotchka s'ennuie, elle voudrait mourir, » elle est malade. Le médecin lui ordonne « les eaux ; » sa mère lui ordonne le flirt. Elle flirte donc aux eaux, et d'assez près. Mais le remède n'agit pas. « Mimotchka s'ennuie, Mimotchka voudrait mourir ! » (Cette phrase revient partout ; elle constitue le *leit-motif* de l'œuvre.) Ce qu'il faut à Mimotchka, c'est l'amour, le grand amour, l'amour-passion. Sa maman va tâcher de lui procurer « ça ! » Le précepteur des trois enfants est tout désigné pour jouer ce rôle de guérisseur ; maman l'y encourage, l'y pousse ; Mimotchka l'en supplie. Elle ne s'ennuie plus, elle aime ! Enfin ! Mais le précepteur n'aime pas. C'est un brave garçon fiancé à une brave fille qui n'a pas de vague à l'âme, et il lui reste fidèle. Mimotchka se remet à s'ennuyer et à vouloir mourir. Elle s'empoisonne ! Mais elle guérit, et elle ne sait plus si elle s'ennuie encore, si elle aime, si elle vit. « Vit-elle ou ne vit-elle pas ? Aime-t-elle ou n'aime-t-elle pas ? Est-elle empoisonnée ou n'est-elle pas empoisonnée.... ? » C'est sur ces mots et ces trois points que se termine la

première œuvre de « la Gyp du Nord ! » On peut toutefois en féliciter le traducteur, M. Léon Golschmann, qui paraît des plus consciencieux.

4. — Dans *l'Éternel Mari*, M. Dostoïevsky a peut-être voulu nous présenter le type du « mari trompé, » homme neutre, ni bon ni mauvais, prédestiné à son malheur, rendu féroce un moment par la « tromperie, » mais non plus avisé, puisque, vengé de sa première femme, il en épouse une autre, et, victime obéissante, tend « à la tromperie » une tête innocente. Toutefois, « le mari » qu'il nous présente a beaucoup trop de singularités et de bizarreries slaves pour être un « type ; » il manque du caractère de généralité qui serait nécessaire au représentant de l'espèce. A cela près, il est curieux, et nous devons remercier le traducteur, Mme Halperine-Kaminsky, de nous avoir permis de faire sa connaissance. L'amant (je supprime les noms propres, ils sont trop difficiles à écrire), l'amant est un névropathe, un neurasthénique. Il s'ennuie horriblement et a envie de chercher querelle à tout le genre humain. Un procès le retient à Saint-Pétersbourg ; sans quoi, il serait parti pour la campagne. Un soir, en dînant, sans appétit, il découvre tout à coup pourquoi il est si malheureux depuis quelques jours ; il a rencontré « l'homme au crêpe ! » Il l'a rencontré trois fois, dix fois ; c'est odieux ! Quel est cet homme ? Il n'en sait rien ! mais c'est lui qui est la cause de son mal ; cela, il en est sûr. Une nuit, vers deux heures, il s'éveille d'un mauvais sommeil, rempli de cauchemars ; il va à sa fenêtre, respirer l'air ; que voit-il, sur le trottoir, en face de lui ? l'homme au crêpe ! Et que fait l'homme au crêpe ? Il regarde la fenêtre qui le regarde, il traverse la rue, il monte l'escalier, il frappe à la porte, il entre ; le malade va le jeter dans l'escalier quand, brusquement, il le reconnaît ; c'est le mari ! La femme est morte, le mari est venu à Saint-Pétersbourg demander un avancement à ses chefs, il cherche ses anciens amis, ceux de sa femme, pour pleurer avec eux, il ne sait pas l'heure qu'il est, il est ivre ! (Tout cela est long. J'abrège.) Il sait tout cependant, et que sa femme l'a trompé et que Lisa, sa fille, n'est pas à lui. Il est venu pour se venger, mais non pas brutalement, brusquement. Il laisse croire qu'il ne sait rien ; puis il laisse voir qu'il soupçonne ; puis il avoue qu'il sait. Il noie son chagrin dans le vin et la débauche ; il se fait le bourreau de la petite Lisa ; il la laisse mourir dans la maison hospitalière où elle a été recueillie par le vrai père, le neurasthénique visité à deux heures du matin. Il dit à ce père : « Tu sais, son père, c'était le sous-lieutenant ! » Il semble vouloir devenir fou et vouloir surtout entraîner l'amant dans sa folie. Il se fait embrasser par lui ; il obtient qu'il vienne lui servir de témoin pour un second mariage qu'il projette et, jaloux de lui, il lui donne un coup de couteau ! A partir de quoi, leur état démentiel à tous deux cesse ; l'amant, guéri de sa neurasthénie, tourne au vieux garçon, préoc-

cupé de s'amuser sagement et prudemment ; le mari se remarie et traîne avec lui un cousin de sa nouvelle femme.

Composé d'après « une formule » très particulière, laissant voir l'incohérence des âmes jusque dans l'incohérence du récit, ce roman rebute d'abord, attache bientôt, mais ne tient pas ce qu'il promet. Il ne récompense pas de la peine qu'on a dû s'imposer pour comprendre les cauchemars qui hantent l'âme des deux héros ; ce sont deux malades curieux, mais deux hommes peu intéressants. Si leur cas pathologique est original, leur âme est banale. Ceux qui aiment la pathologie dans les romans aimeront *l'Éternel Mari*.

5. — Et ils aimeront aussi *Mourir*, de l'Allemand Arthur Schnitzler. Il y est question d'un malade, de sa maîtresse et de son ami. Le malade, qui se sent perdu, voudrait emmener sa maîtresse dans la mort ; il essaie de l'étrangler, par amour ; celle-ci résiste et finalement s'en va ; l'ami reçoit les confidences de l'un et de l'autre ; il dit au malade qu'il a eu tort de vouloir étrangler une brave fille ; il dit à la fille que le malade est tout de même un bon garçon. Mais il ne persuade personne, et le malade meurt désespéré ! En revanche, c'est avec soulagement que le lecteur voit finir l'histoire de cette maladie et de cette mort.

6. — Nous trouvons toujours le nom de M. Paul Margueritte en tête de nos recueils de nouvelles. Dans les vingt et un récits qui composent *l'Eau qui dort*, le talent de l'auteur reste ce que nous avons essayé de le définir souvent ; nous n'avons rien à retrancher, rien à ajouter ni à nos éloges ni à nos réserves. Peut-être pourrait-on noter dans ce nouveau volume une tendance de plus en plus marquée à s'intéresser à l'œuvre littéraire plus qu'à l'objet de l'œuvre ; l'artiste, l'homme de métier, l'emporte sur le penseur et le moraliste, sur l'homme même ; il tourne au mandarin. Ses confrères en littérature et mandarinisme lui en sauront peut-être gré, — plus que le public, que le seul métier laisse froid.

7. — L'auteur des *Lettres d'honnêtes femmes* ne partage pas cette indifférence des ateliers littéraires pour la matière de l'œuvre ; il garde toutes ses préférences pour les sujets honnêtes ; il va jusqu'à vouloir faire partager ses préférences. Pour lui, écrire, c'est agir, c'est être utile ou nuisible : « Je crois, dit-il, à l'influence du livre sur les esprits moyens qui forment la majorité des humains, je crois à son action sur la jeunesse !.... Il est bienfaisant ou néfaste, jamais neutre, et cette pensée devrait être pour l'écrivain un légitime souci » (p. 11). C'est avec ce souci qu'il a rédigé ces vingt lettres. — Nous ne pouvons, on le comprend, que le féliciter. Son livre est une bonne action d'abord ; elle est ensuite une œuvre aussi intéressante et aussi belle que d'autres qui sont de mauvaises actions ; elle pourrait l'être un peu plus ; elle en promet, elle en provoquera peut-être d'autres qui le seront. S'adressant aux jeunes écrivains, l'auteur leur dit, par la plume d'une de ses épisto-

lières : « Quelqu'un de vous ne prendra-t-il pas à cœur la cause des femmes, si maltraitées par nos auteurs en vogue? Ne ferez-vous pas un viril effort en faveur de vos sœurs, de vos femmes, qui lisent des livres dangereux sans en comprendre la véritable portée? » M. Senechal a fait lui-même ce « viril effort. » Que les honnêtes femmes l'en récompensent, l'encouragent à recommencer et à mieux faire, en achetant et en lisant son œuvre!

8. — M. Paul Flat est un écrivain délicat, subtil, laborieux, « distingué; » il relève et se réclame de M. Paul Bourget. S'il avait un peu plus de pénétration et de puissance dans l'observation, un peu plus de rapidité et de nerf dans l'expression, un peu moins de préoccupation de l'élégance dans l' « écriture » et de la finesse dans la pensée, si, enfin, le souvenir des procédés de son maître gênait un peu moins sa spontanéité, son livre serait un peu plus intéressant qu'il ne l'est. Il nous y raconte deux nouvelles : *Le Revenant passionné* et un *Cœur troublé*, qui révèlent un psychologue en formation; et il nous donne ensuite, sur l'Italie et quelques peintres, des « sensations d'art, » qui sont d'un disciple fidèle à « l'austère précepte (du maître) qui prescrit le souci des connaissances positives et des érudictions précises. » Précision dans les connaissances, imprécision dans la calligraphie trop appliquée du style, voilà de quoi faire estimer *Figures de rêve*, mais non peut-être de quoi les faire lire. Je n'ose pas dire que ce livre est ennuyeux, mais je puis du moins affirmer que le contenu en est bien moins intéressant que l'auteur.

9. — Nous voici maintenant en face de « romans » occupant tout un volume, et qu'il est aussi impossible qu'inutile de classer. Il y en a de féeriques, il y en a d'historiques, de psychologiques, d'éthiques et d'érotiques; il y en a aussi qui ont de la valeur : c'est le petit nombre.

Monserrat est un roman féerique. « L'enveloppe est jolie et vaut un million : » jolie couverture, joli papier, jolis caractères, encre un peu pâle pourtant! Le style est pâle aussi, malgré une profusion d'enluminures métaphoriques et malgré quelques audaces d'expressions, dont une en particulier (p. 16, ligne 17) qu'il est impossible de citer et qui ferait rougir M. Zola lui-même. A cela près, *Monserrat* est un joli volume et un roman ennuyeux. Il est ennuyeux quoique étrange. Il y a une « fée catholique » qui a huit cents ans et qui est une très jeune fée. Elle console les jeunes gens qui ont des chagrins d'amour, en élevant leurs âmes douloureuses « vers la sérénité et vers l'intelligence de la beauté. » Le nommé Lucien, soumis à ce traitement catholico-féerique, recouvre la santé morale et oublie Armande! L'auteur a d'ailleurs mêlé à ses inventions le souvenir des légendes catalanes et de celles du Graal, dont « une montagne de l'Espagne septentrionale, » le Monsalvat de Wagner, le Monserrat de la géographie, aurait été le théâtre. De sorte que son œuvre est à la fois féerique et archéologique.

10. — Celui-ci est historique, mais intéressant. Il met aux prises l'es-

prit chouan et l'esprit bonapartiste dans la même famille. Le vieux gentilhomme breton, Trégomeur, a pris part à la conspiration de Cadoudal contre Bonaparte; son fils Gonzalgue obtient sa grâce du Premier Consul, et s'engage dans les armées de la République. Son fils cadet, Stanislas, reste chouan et ne cesse pas de conspirer pendant que son frère se bat pour l'Empereur et devient colonel. En 1815, la lutte entre Gonzalgue d'une part et sa famille de l'autre continue sous une autre forme. Le soldat de l'Empire ne veut pas plus se rallier au Roi que le vieux Trégomeur et Stanislas n'avaient voulu se rallier à Napoléon. On voit d'ici tout le parti que l'habile homme de métier qu'est M. E. Daudet a su tirer de ce chassé-croisé de passions et d'intérêts. La douce et vaillante figure d'Alette traverse ces tragédies de la famille et de la patrie; elle est aimée et finalement épousée par Gonzalgue. *Drapeaux ennemis* est un des mieux venus de « la belle série » des romans historiques du même auteur.

11. — *Le Chaloupier* est un « roman maritime, » dont la moitié se passe à terre. Le commandant Costesec, jeté par la tempête dans une île d'anthropophages nègres, se tire très bien d'affaire. Il n'est pas mangé par ses hôtes, et même il devient leur chef. Il le reste six ans, puis il plante là ses sujets, en emmenant une de ses sujettes, la négresse Yamba — dont il a fait sa maitresse et dont il a un enfant, qu'il nomme Coco. Revenu dans son pays, à Saint-Malo, il se marie, devient père d'un enfant légitime, qu'il nomme Quoquo, est élu maire, député, ministre! Ministre de la marine! Mais l'homme qui n'avait pas été mangé par les cannibales est dévoré par le Parlement. Il meurt. — Et l'auteur du *Chaloupier* vit encore! et, hélas! il écrit! Il nous annonce un autre ouvrage, « en préparation! »

12. — Celui-ci est érotico-psycho-physiologique, et ce n'est pas un roman, c'est un journal intime, le journal intime des sentiments, sensations, tentations, défaillances et démences de *Pierre Rovert*, par Pierre Rovert lui-même. Il a deux amours, l'un pur, noble, vrai; l'autre faux, vil, impur; il va de l'un à l'autre, selon l'occasion. Et comme il est « écrivain dans le sang, » nous dit M. Adolphe Boschot, il fait de la littérature avec ses tendresses et ses faiblesses, « il épingle des notes rapides prises sur ses deux amies et sur lui-même. » Il épingle cette observation très neuve « que tout ce qui n'est pas son amour est mort pour lui » (p. 104), même sa prose et ses vers, ses devoirs de société et ses intérêts de vanité. Il épingle des phrases comme celles-ci : « Un sourire nerveux, rigide sur le serrement pâle des dents; » — « un visage rayonnant d'un bonheur noir,» etc., etc. Après quoi, ayant épinglé ainsi trois cents pages de banalités prétentieuses et grossières à la fois, il se prend en dégoût et se tue. C'est trop, et il eût suffi qu'il donnât sa démission d'épingleur et d' « écrivain dans le sang! »

13. — Elles font le bien et elles font le mal, elles sont des anges et elles sont des démons, elles perdent les hommes et elles les sauvent; voilà *Ce qu'elles font* et ce qu'elles sont, les femmes, — car vous avez deviné que c'est des femmes qu'il s'agit. Et M. Gustave Genevoix nous raconte cette découverte, en style qui semble s'y adapter très congrûment, tant il est sage, correct, lent, lourd, convenable et convenu. Le lieutenant de Dremilly a une sœur et une amie, qui sont deux anges, et une maîtresse, qui est un démon. Par-dessus le marché, il a un oncle, qui est notaire et qui est un ange, lui aussi, mais un ange armé du glaive et poussant son neveu au bien « l'épée dans les reins. » Il lui donne un conseil judiciaire, il l'envoie au Dahomey se faire tuer, pour lui apprendre à vivre. Et il y apprend en effet à ne plus faire de dettes, à ne plus jouer au baccarat chez des aventurières, à ne plus ruiner sa sœur et à apprécier son amie d'enfance, Aline de Prémont. Voilà ce qu'ils font, les notaires, les bons, ceux qui ont près d'eux, pour les encourager, une bonne petite nièce, pleine de cœur, et une amie de la nièce, femme de tête. En sorte que ce qu'ils font, ce sont elles qui le font! Honneur aux petites nièces !

14. — *Ange ou démon!* L'ange, c'est Marthe, et le démon, c'est Myrthe, et Myrthe, c'est Marthe après la perte de sa vertu. Elle était employée dans un magasin d'antiquités, garanties fausses sur facture. — Un jour qu'elle apportait une cruche ou un plat à M. de Forlin, la cruche cassa, et la jeune fille succomba. Ce fut un grand dommage, car c'était un ange véritable! Mais voilà ! Il faisait froid dans la rue, et chaud dans l'appartement de M. de Forlin, et ce fut assez pour la perdre. « Oh! nature, quels sont donc tes droits! Oh ! fatalité! quelles sont donc tes lois ! » (p. 51). Je pense que c'est assez aussi pour votre curiosité, et qu'il vous importe peu de savoir comment la vertueuse Marthe, devenue la folle Myrthe, passa de M. de Forlin à M. Pèdre, un créole ingénieux, qui inventait des appareils électriques, mais qui n'était pas une âme très sûre, et comment, ce Pèdre ayant été jeté en prison, Myrthe ne put survivre au déshonneur de son amant et mourut de tristesse, malgré les consolations que lui prodiguait ce brave Gaston, un troisième larron!

15. — Je ne me sens pas le courage de railler *le Gendre du Président*, bien que celui-là soit peut-être le plus ridicule du lot ; mais il est plus infirme que ridicule, et l'œuvre inspire de la pitié pour l'ouvrier. On dirait qu'elle est d'un vieux soldat de 1848 qui aurait fait ses études dans une classe d'adultes, y aurait appris l'orthographe, à peine, en lisant les romans d'Eugène Sue, et depuis aurait laissé son esprit en friche ; à moins qu'elle ne soit d'un très jeune homme, garçon de bureau dans la journée et lisant le soir les vieux bouquins de son concierge. Quoi qu'il en soit, l'auteur du *Gendre du Président* n'est pas un esprit cultivé ni un esprit mûr ; il est resté ou il est retombé dans l'enfance. Il

est hanté de visions et de fantômes qui n'effraient plus personne aujourd'hui. Voici la fable qu'il nous conte dans un français navrant. Un commandant a séduit la fille du président du tribunal ; il est très embarrassé ; il va s'adresser à son camarade, le P. Fortier, un jésuite selon la formule du pharmacien Homais. Le Père le tire d'embarras, et du même coup se venge d'un ennemi des jésuites, le capitaine Dagenay : il fait épouser la maîtresse du commandant par le capitaine ! Là-dessus, il devient évêque ! Le gendre du Président apprend un jour son malheur ; il se met à la recherche du commandant. L'évêque-jésuite le sait, lui donne rendez-vous dans un couvent, le fait enlever par quatre hommes masqués et emporter, ligotté des bras et des jambes, dans une maison de fous ! Et il l'y retient jusqu'à ce que mort s'ensuive, grâce aux médecins qu'il séduit, aux magistrats qu'il suborne, aux pouvoirs administratifs qu'il dirige, « car tout le monde sait que cet ordre religieux est resté tout-puissant chez nous, qu'il y a conservé une terrible influence et qu'il fait courir à l'État de très sérieux dangers » (p. 113 et 114) ! Et en effet, tout le monde sait que ce sont les jésuites qui ont assassiné Carnot et qui ont importé le phylloxera et le mildew !

16. — « Nul nuage, nulle barre ne rayaient l'immuable azur de son ciel » (p. 1), lorsqu'une *Mauvaise étoile* s'y montra. Oh ! mauvaise ! qu'elle était mauvaise cette Anglaise ! Oh ! mauvais ! qu'il était mauvais ce Brésilien ! Et c'est l'alliance entre ce Brésilien et cette Anglaise qui fut la mauvaise étoile du marquis de Prémailhan. Ce marquis avait surpris le Brésilien en flagrant délit de tricherie ; il avait refusé d'épouser l'Anglaise, qui avait un enfant illégitime dudit Brésilien. Rien que la mort n'était capable d'expier ce double forfait ; que dis-je, la mort ? il fallait plus, il fallait la ruine, le déshonneur ! Et voilà nos deux alliés qui enlacent le marquis dans les trames du plus affreux complot : ils se procurent des lettres de la marquise (un ange !), ils imitent son écriture et fabriquent un paquet de lettres de la marquise à un amant inconnu, et envoient le tout au marquis, lequel n'hésite pas une minute : il se sépare de sa femme. Et d'un : on lui a pris son bonheur. L'Anglaise et le Brésilien lui font placer toutes ses valeurs chez un banquier qu'ils font sauter ; et de deux : on lui a pris sa fortune. Le marquis travaille pour vivre, il tombe malade, il meurt ; et de trois : c'est fini, l'Angleterre est vengée ! Mais voici que l'enfant de l'Anglaise, devenu un beau jeune homme, s'éprend de la fille du marquis, devenue une belle jeune fille. L'Angleterre se sent prise de remords, elle s'empoisonne ! Le marquis est vengé ! Je ne vous ai rien dit d'une vieille institutrice et d'un marchand de biens, qui sont peut-être les seuls personnages vivants de ce mélodrame.

17. — Nous entamons avec *le Petit Charbonnier*, de M. Pierre Sales, un paquet de romans sur lesquels j'ai mis cette étiquette : *Articles su-*

périeurs. Il s'agit, bien entendu, d'une supériorité relative ; pour l'apprécier, il faut avoir dans l'œil, comme terme de comparaison, les articles inférieurs qui précèdent. Mme d'Auseraie était entichée de noblesse, mais non pas de morale. Elle ne voulait pas de son gendre, qui était un simple ingénieur ; mais elle avait un amant, qui était gentilhomme. Quant à M. d'Auseraie, c'était un mari ; il était l'ami de l'amant de sa femme et il détestait son gendre. Un jour cependant, mis en face de ce dernier, il le trouve à son gré et se réconcilie avec lui, mais pour son compte personnel et en secret ; il n'oserait désobliger Mme d'Auseraie ! Elle est toutefois forcée, la noble dame, de rendre hommage aux qualités, à l'élévation, à la délicatesse de l'ingénieur roturier et de reconnaître que le blason ne fait pas la noblesse, lorsqu'elle le voit s'acquitter, en parfait gentleman, d'une bien difficile mission : il lui porte les lettres de l'amant mort à l'improviste ! Et il fait cela très bien, comme on ne le fait que dans le plus grand monde ! La belle-mère le juge digne de son estime et elle rouvre sa maison au jeune ménage. Elle daigne aussi accepter pour époux de sa fille cadette un jeune millionnaire dont le père était comte, mais comte de l'Empire seulement, ou même comte de la République (car jamais il ne s'était fait tant de comtes et de barons que depuis qu'il n'y a plus d'empereur ou de roi pour en faire). Quant au Petit Charbonnier, c'était le surnom du nommé Sosthène, cousin du jeune millionnaire, dont la tante.... Non, je ne m'en tirerais jamais, et je préfère vous dire immédiatement que ce *Petit Charbonnier* est la suite de *Miracle d'amour*, et que je n'ai pas reçu *Miracle d'amour*, et que les deux romans doivent faire un tout très clair, mais que le second se suffit à lui-même, et que c'est un feuilleton bien fabriqué par un ouvrier expert, prompt à la besogne et pas trop regardant à la qualité des matériaux.

18. — *La Fortune de Dambro* serait peut-être d'une facture plus soignée, et je connais une personne d'esprit qui a trouvé ce livre « joli, délicat, charmant au possible. » La fable n'en est pourtant pas très neuve : il y est question d'un dépositaire infidèle qui s'est servi d'une somme confiée par un ami pour faire fortune. La veuve de l'ami tombe dans la misère ; son fils devient le secrétaire du voleur, qui croit s'acquitter ainsi en donnant un morceau de pain à la famille qu'il a ruinée. Mais la fille aînée du voleur donne son cœur au fils du volé, et la fille cadette en fait autant, ce qui est une forme de restitution exagérée. Le jeune homme attend pour en profiter que son « patron » ait perdu sa colossale fortune et qu'il soit mort. Alors il demande à la fille aînée d'être sa femme, mais il épouse la cadette, l'aînée préférant se vouer au soin des pauvres et devenir fille de la Charité. Dans ce cadre romanesque et un peu convenu, M. E. Marcel a su placer des personnages honnêtes et vertueux, et c'est sans doute ce qui a séduit la personne d'esprit que j'ai citée. Il y a bien le dépositaire infidèle Dambro, qui est un vilain

homme; mais il sert de repoussoir à toutes les vertus qui fleurissent autour de lui : un chardon au milieu des lis.

19. — *Mlle Huguette* porte en haut de la couverture : *Pour les jeunes filles*, et c'est une histoire d'amour. Il est vrai que c'est un amour honnête, familial, un amour de cousine à cousin, et qui se termine par le mariage. Huguette avait été élevée par un grand-père misanthrope et avare, qui la mettait au régime des lentilles pour son dîner quotidien, et des promenades chez un bouquiniste pour ses distractions ordinaires. L'imagination de l'enfant trouvait chez le bouquiniste la pâture que la vie lui refusait; elle y feuilletait des romans et même les emportait dans sa chambre. Elle était donc prête pour la première sottise dont le hasard lui fournirait l'occasion. Heureusement, le hasard fut indulgent, et au lieu de rencontrer une aventure, elle trouva le bonheur dans la personne d'un jeune cousin. L'oncle Melchior l'avait conduite chez ce cousin, atteint d'une fluxion de poitrine. Elle fut d'abord son infirmière, le soigna avec un parfait désintéressement, pour s'occuper, pour se distraire. Mais bientôt elle prit goût à ses fonctions, et le malade lui-même éprouva plus que de la reconnaissance pour son aimable infirmière. Quand il fut guéri et qu'il dut reprendre ses études, Huguette rêva; elle s'enfermait dans la chambre, désormais vide, où elle avait connu d'autres joies que celles du dévouement. Elle attendait l'absent. Et une nuit de Noël, l'absent revint, et l'oncle Melchior les fiança. Comme dans le *Château des Airelles* du même auteur, il y a, dans *Mlle Huguette*, un romanesque aimable, attendri, honnête; mais aimez-vous beaucoup le romanesque pour les jeunes filles?

20. — « Toutes les fatalités vaincues par la fatalité despotique de l'amour, » c'est ce que Mme de Peyrebrune, docile aux conseils d'Armand Silvestre, a voulu montrer dans *la Margotte*. Le roman est déjà vieux de quelques années, et ce n'est qu'une nouvelle édition que nous en donne la maison Lemerre. Rappelons qu'il est la biographie d'une fille, élevée de la vie purement animale à la vie intellectuelle par l'amour de son amant, le baron de Villote, lequel renonce à tout pour elle et est prêt à lui donner son nom. Mais elle renonce à se tenir sur les sommets inespérés où elle a été portée, pour obéir à son tempérament, se faire actrice et courir les aventures que sa nouvelle profession lui réserve. Nous n'avons pas à recommander cette œuvre aux bibliothèques paroissiales, et nous nous réservons d'apprécier le talent de l'auteur à la prochaine publication d'une œuvre nouvelle.

21, 22. — Mais voici deux œuvres qui peuvent trouver place dans toutes les bibliothèques, même les plus sévères. La première, *le Roman d'une héritière*, de Mme Maryan, est d'une ingénuité qui la classe dans la bibliothèque des enfants. Il y est question d'une petite fille qui est élevée par un vieux parent, riche à millions, mais très avare, un Har-

gagne qui a commencé fort. Première partie : Madeleine est très malheureuse. Mais Harpagon meurt, et sa fillette hérite. Elle n'a pas d'autre souci que d'employer au bien les autres sa grande fortune. Deuxième acte : Madeleine bienfaitrice de son entourage. Du milieu de son entourage émerge un jeune homme, dont les mérites la frappent. Troisième acte : Madeleine aime et épouse un brave garçon, et sa vertu trouve sa récompense. — *Le Maître de l'avenir*, de M. Paul Verlun, a beaucoup plus de vérité et de valeur : c'est peut-être le meilleur du stock. « Le maître de l'avenir, c'est le propriétaire terrien, laborieux et sage, ou plutôt c'est Dieu, qui est le maître des éléments, et qui est plus présent à la pensée des travailleurs de la terre qu'à celle des financiers et des industriels de la ville. Ce n'est pas que la vie des champs soit l'asile de toutes les vertus : le vice et les méchants s'y introduisent, mais ils font moins de victimes qu'ailleurs, et ils ne parviennent pas à épuiser la réserve des forces nécessaires à la vie domestique et sociale. La famille de Jacques Chevalier, cultivateur de Janville en Normandie, compte six enfants, parmi lesquels un manouvrier, qui joue le rôle de Caïn. Ce dernier s'appelle Alexis : il n'aime pas le travail des champs : il rêve des fortunes faciles de la ville. Il est jaloux de son frère aîné, Auguste, qui est un riche propriétaire ; il est jaloux de sa sœur, qui a épousé un riche banquier de Paris ; il est insensible aux bontés de tous les siens et aux objurgations de son frère, l'abbé Victor. Un jour, il met le feu à la métairie d'Auguste. Son père va le maudire ; l'abbé arrête la malédiction. Un autre jour, il scie un échafaudage et fait tomber son frère d'une hauteur de sept ou huit mètres. A Paris, chez son beau-frère, où il finit par se faire appeler, il monte une épicerie, brasse de grandes affaires, mais fait de la fraude et finit par se ruiner et achever la ruine de son beau-frère, qui se suicide. Il revient dans sa famille et il y commet de telles méchancetés, qu'on est obligé de l'expulser ; on l'embarque pour les colonies, enfin pénitent et à moitié amendé. Ce bref résumé ne peut donner une idée de la valeur du livre ; elle est moins dans « la charpente » que dans les détails, dans la vie intense donnée aux personnages, et notamment au père de famille, à Auguste son fils aîné, à son fils l'abbé ; dans l'analyse, pénétrante et point raisonneuse, des sentiments et des passions, dans les peintures, discrètes mais suggestives, des travaux et de la profession du cultivateur, dont l'auteur fait sentir la vraie grandeur ou, pour mieux dire, la salubrité. La préoccupation didactique et « moralisante » y est visible, mais elle n'y est pas nuisible à l'intérêt, qui est très vif et même passionnant. Nous recommandons spécialement cette œuvre saine aux journaux en quête de « bons feuilletons » et aux bibliothèques en quête de « bons romans. »

22. — *Le Mari de Simone*, par M. Champol, fera la joie de toutes les âmes délicates, de tous les cœurs simples qui ont gardé un faible pour les

aventures romanesques, à la seule condition que le romanesque en soit honnête et « distingué. » Or, *le Mari de Simone* est distingué, honnête, romanesque; de plus il est intéressant et il n'est pas mal écrit; il aura, il a déjà un gros succès. — Il faut trois cent mille francs pour sauver le père de Simone; on l'envoie les chercher en Angleterre, chez une tante millionnaire, mais originale, brusque de manières et de langage, impérieuse et grondeuse. Elle reçoit Simone avec une grêle d'injures à l'adresse de son père, « un léger, un étourdi. » Puis elle lui demande de jouer du piano, tout en lui disant qu'elle n'aime pas la musique. Simone tâche de se bien tenir, et de ne pas regarder sa terrible tante quand elle gronde trop fort. Elle tient ses yeux fixés sur les lourds rideaux de la fenêtre, lesquels ont d'ailleurs des mouvements singuliers et inexplicables; — on dirait qu'il y a quelqu'un caché derrière. — Il y a quelqu'un en effet, c'est Richard, le fils de l'Anglaise, qu'un accident de chasse a défiguré, qui a tenu à voir sa cousine sans se montrer à elle, qui en est devenu amoureux, et qui assiste à tous ses entretiens, « invisible et présent. » Tout ce que l'Anglaise a de tendresse, de dévouement, d'orgueil, elle l'a placé sur la tête de son Richard : il est sa seule pensée, sa seule raison de vivre. C'est parce qu'il est malheureux qu'elle est malheureuse; elle ne grondera plus, elle sourira le jour où il sourira. Elle a vu l'amour de Richard pour Simone; aussitôt elle propose à la jeune fille de l'épouser. Ce mariage donnera le bonheur à Richard et trois cent mille francs à son père; Simone consent, — sans avoir vu son fiancé. Quand, après la cérémonie, il enlève le masque de soie noire qu'il porte toujours, elle pousse un cri d'horreur. Richard s'éloigne, et ne reparaît que deux ans après, dans le cabinet du président du tribunal, auquel il a demandé le divorce, pour rendre la liberté à sa femme. Mais pendant ce temps, l'âme de Simone a changé, elle a surmonté l'horreur physique que lui inspirait l'infirmité de son mari, et elle a senti grandir dans son cœur l'estime que méritent ses grandes qualités; l'amour même s'y est introduit, et il s'affirme, il éclate en transports passionnés dans le cabinet du magistrat chargé de procéder au divorce. Elle y était venue chercher la liberté; elle y trouve le bonheur. Comment s'est fait ce changement dans l'âme de Simone, c'est ce qu'il faut voir dans le volume même; c'en est peut-être la partie la plus captivante, bien que l'intérêt n'y languisse jamais, qu'il vous prenne dès la première page et ne vous quitte qu'à la dernière.

24. — On trouve dans *Vers l'Idéal*, comme dans toutes les œuvres de M. Léon de Tinseau, de rares, d'exquises qualités de conteur, et çà et là, de brusques et rapides échappées sur les questions sociales et politiques, qui sont d'un homme du monde et d'un penseur, supérieur à la petite besogne d'amuseur dont il a daigné se charger et dont il s'acquitte si spirituellement. Mais, pas plus que dans quelques-uns de ses pré-

cédents ouvrages, on n'y trouve l'unité et la clarté de la composition. Il n'y a pas jusqu'au titre qui ne soit obscur et ne le reste, une fois le livre lu, — comme pour *Dette oubliée* dont nous parlions l'an dernier. Le personnage principal des cinquante premières pages disparaît tout à fait dans la suite du récit, et l'idéal vers lequel se dirigent les autres n'est pas facile à déterminer. Pour Adrien La Houssaye, c'est d'abord Antoinette de Louarn, c'est ensuite Louise de Montgodefroy; pour Antoinette, c'est d'abord un vieux garçon très élégant, c'est un moment un journaliste socialiste, c'est, avant, pendant et après ces deux caprices, son propre orgueil, c'est, à la fin, Dieu et le couvent. Il n'y a que la petite Louise qui ne change pas d'idéal, et qui s'en tienne, du commencement à la fin, à son Adrien, et qui finalement trouve le bonheur qu'elle a mérité. A travers l'histoire du double amour d'Adrien, M. de Tinseau a trouvé moyen de nous dire son sentiment sur les monarchistes, sur les ralliés, sur les socialistes, sur M. de Mun et sur Séverine; c'est peut-être toute cette politique, dont je n'ai pas le droit de mesurer la valeur, qui a porté malheur à son œuvre. Elle lui a inspiré cependant de bien jolis couplets, de ces mots d'homme du monde, qui semblent n'être que spirituels et qu'on peut dire, sans pédantisme, dans un salon et devant des dames, et qui pourtant ont la valeur et la portée des formules les plus pédantesques — celui-ci, par exemple : « Qu'est-ce que cette fameuse guerre du capital et du travail? Un mauvais ménage qui se dispute! » — Néanmoins j'ose supplier le délicieux auteur de l'*Attelage de la Marquise*, de *Ma cousine Pot-au-Feu*, de se défier de la politique dans ses romans: elle gâterait son talent et nos plaisirs

25, 26, 27. — Voici maintenant trois œuvres qui datent déjà de deux ans au moins, et dont il nous a été impossible de parler plus tôt, ne les ayant pas reçues. Elles ont, chacune à sa manière, trop d'importance pour que nous n'en disions rien; elles sont trop connues pour qu'il y ait intérêt à les apprécier longuement.

— Disons donc, en quelques mots, d'abord que les *Kamtchatka* sont une satire du snobisme littéraire et artistique. La satire y est mêlée au roman, mais c'est elle qui occupe le plus de place et a le plus de valeur; le roman n'en est que le prétexte. Si bien qu'après avoir salué en passant le talent impétueux et tumultueux du jeune auteur, nous pouvons arriver tout de suite à *l'Armature*, de M. Paul Hervieu.

— Ici encore la satire tient une grande place, mais elle n'enlève rien à la vie des personnages, à l'intérêt des situations, à tout ce qui est la condition d'existence d'un roman. De plus, elle est négligeable, quoique violente. Elle est dirigée contre les gens du monde et leur amour de l'argent. Il y a longtemps que l'art maudit l'argent, dont il vit d'ailleurs. Toutefois, les malédictions de M. Paul Hervieu sont relevées d'un paradoxe. Si, comme ses prédécesseurs, il accuse l'argent d'être le grand

corrupteur des âmes individuelles, il affirme qu'il est le lien matériel de l'organisation sociale, qu'il joue le rôle de *l'Armature* dans les statues de terre glaise ou de plâtre, qu'il en contient et en soutient les différentes parties. Cette thèse, contestable sans doute, est démontrée ou plutôt représentée avec une puissance rare, que les bizarreries, les préciosités laborieuses du style ne parviennent pas à diminuer. La représentation a neuf tableaux; on y voit passer successivement le terrible manieur d'argent, le baron Saffre, ses filles, ses gendres, sa maîtresse, le mari de sa maîtresse, sa femme. On le redoute, Saffre, on le méprise, mais on le respecte, tant il est riche. Un prince de sang royal consent à assister à une de ses soirées, moyennant finances; et l'honnête Gisèle d'Exireuil, une Lucrèce douloureuse et tragique, mais plus douce que la Lucrèce des théâtres et de la légende, se laisse violer par lui, sans oser avertir son mari, qui le tuerait peut-être mais serait ruiné. Il a donné une de ses filles à un garçon robuste et vicieux, qui cependant respecte la foi conjugale, pour ne pas retomber dans la pauvreté d'où il est sorti; il en avait donné une autre à un gentilhomme ruiné, qui ferme les yeux sur les désordres de sa femme pour garder la dot. Et quand le puissant agioteur est tombé; quand il est englouti dans la faillite et la folie, que toute sa famille va se désagréger, que le mari de Gisèle, instruit de tout, va faire du bruit et du scandale, et que les maris de ses filles devenues pauvres vont les abandonner, voici que la baronne Saffre sort de l'obscurité et de l'oubli où on l'avait reléguée jusque-là, et fait avec les débris de sa fortune personnelle une nouvelle armature, qui retient dans les convenances sociales tout ce monde prêt à retomber dans les violences de la barbarie primitive. Encore une fois, l'œuvre est une des plus puissantes qui aient paru dans ces dernières années; quelques scènes en restent dans la mémoire, inoubliables, gravées au vitriol, entre autres celle où figure un chandelier, — et qui est d'un comique amer, — et la scène tragique entre Gisèle et son mari, où ce dernier découvre tout, sans rien demander, sans recevoir d'aveu, par une sorte de pénétration inattendue, mais subite, impérieuse et douloureuse, dans l'âme de sa femme, telle une épée s'enfonçant dans un cœur sans défense. Le morceau est de tout premier ordre et suffirait, à lui seul, à justifier le grand succès de *l'Armature*. Nos lecteurs peuvent voir toutefois, par le peu que nous en avons dit, que ce n'est pas un roman pour jeunes filles.

— Pour qui est *En route?* Pas pour les esprits bien portants ni les cœurs simples. Expression et image d'une âme très compliquée et malade, ce livre n'est accessible qu'à ceux qui ont eux-mêmes connu les mêmes malheurs et les mêmes souffrances, soit par l'expérience personnelle, soit par des études spéciales.

.... Ces choses-là sont rudes,
Il faut, pour les comprendre, avoir fait ses études.

Et c'est pourquoi les uns ont vu, dans *En route*, un mauvais livre, les autres un livre d'édification. C'est une confession publique, avec injures à l'adresse des confesseurs. L'âme qui s'y révèle est celle d'un chrétien qui a perdu la foi et qui la retrouve, — d'un « luxurieux tourmenté tour à tour et tout à la fois par la honte et les tentations de son « péché, » — d'un artiste qui s'est livré sans retenue à toutes les caresses de l'art et qui, à ce régime, a exaspéré sa faculté de souffrir et paralysé ses forces d'action, — d'un violent qui ne sait plus vouloir, d'un « aboulique » qui est le jouet, conscient, humilié et furieux, de toutes les impulsions de l'instinct et de toutes les tyrannies de l'habitude. Et c'est encore l'âme d'un Titi parisien qui aime à « gueuler » de gros mots, et en même temps d'un mystique qui trouve le vocabulaire de l'Académie française bien grossier pour ses élévations. Et tout « ça, c'est de la littérature! » comme aurait dit Verlaine, c'est-à-dire quelque chose de très artificiel; mais c'est en même temps sincère, quoique et peut-être « parce que » artificiel, tant l'âme d'un « gendelettre » est naturellement artificielle! Il est trop tard, je le répète et je le regrette, après tout ce qui a été dit depuis deux ans sur ce roman, pour en faire une longue étude et en discuter la philosophie, la théologie, la mystique, les théories liturgiques et musicales, car il y a de tout cela dans cette confession orgueilleuse et brutalement humble; l'aveu des misères individuelles y est accompagné d'âpres critiques à l'adresse de « cette mazette de Monseigneur » un tel, de la plupart des prédicateurs et écrivains ecclésiastiques, à l'adresse surtout des chantres des églises de Paris, qui lui massacrent son beau plain-chant. Avec son âme, ce pénitent « pouille » l'âme d'autrui, et en même temps qu'il réforme ses mœurs, il veut réformer les ophicléides et les serpents des maîtrises parisiennes. Ah! le singulier pénitent! Quand j'aurai dit que la fable de *En route* se résume dans l'odyssée du nommé Durtal, littérateur hypocondriaque dégoûté de la littérature et de l'art, tourmenté par toutes les névroses, et travaillé en même temps par la grâce, cherchant à travers les églises et les chapelles de Paris le plain-chant idéal et la purification du cœur, et finissant par trouver à peu près l'un et l'autre à la Trappe, pendant une retraite de huit jours que terminent la confession et la communion, j'aurai rempli tout « mon devoir actuel; » — surtout si j'ajoute qu'à mon très humble sens, la communion, la confession, les souillures et les nettoyages de l'âme ne me paraissent pas une heureuse matière à mettre en littérature. Qu'un littérateur professionnel, l'esprit déformé par trente années de métier, puisse le croire de bonne foi, il ne faut pas s'en étonner. Mais que des chrétiens, des hommes judicieux, point trop « pourris de chic littéraire, » aient pu partager cette erreur, l'encourager, rappeler l'exemple de saint Augustin en ayant soin d'écarter le souvenir de Rousseau, voilà ce qu'il est permis, peut-être, de trouver étonnant et même lamen-

table. Des naïvetés de « ce calibre, » comme dirait Durtal, expliquent bien des impuissances!

CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Éléments d'économie politique pure*, par LÉON WALRAS. Lausanne, Rouge, 1896, 3e édit., gr. in-8 de XXIV-496 p., 10 fr. — 2. *Heures de travail et salaires*, par MAURICE ANSIAUX. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 300 p., 5 fr. — 3. *Les Classes ouvrières en Europe*, t. III. *Angleterre*, par RENÉ LAVOLLÉE. Paris, Guillaumin, 1896, gr. in-8 de 656 p., 12 fr. — 4. *La Grande Industrie, dans son rôle économique et social étudié dans l'industrie cotonnière*, par DE SCHULZE-GÄVERNITZ, traduit de l'allemand. Paris, Guillaumin, 1896, in-8 de XIV-316 p., 7 fr. 50. — 5. *La Morale de la concurrence*, par YVES GUYOT. Paris, Colin et Cie, 1896, in-16 de 60 p., 1 fr. — 6. *La Lutte contre le socialisme révolutionnaire*, par GEORGES PICOT. Paris, Colin et Cie, 1896, in-16 de 78 p., 1 fr. — 7. *Le Monde socialiste, groupes et programmes*, par LÉON DE SEILHAC. Paris, Colin et Cie, 1896, in-16 de 100 p., 1 fr. — 8. *Étude historique sur l'intervention financière de l'État dans l'établissement des lignes de chemins de fer*, par HENRI FERRETTE. Paris, Larose, 1896, gr. in-8 de 192 p., 6 fr. — 9 *Le Foyer héréditaire*, par ARNOLD MASCAREL. Paris, Lamulle et Poisson, 1895, in-12 de 36 p., 0 fr. 50. — 10. *Contre le socialisme*, par LÉON SAY. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-12 de 252 p., 2 fr. 50. — 11. *Comment se résoudra la question sociale?* par G. DE MOLINARI. Paris, Guillaumin, 1896, in-12 de VIII-424 p., 3 fr. 50. — 12. *Previde futura o la lotta per la civiltà*, par le comte GASPARD PARRAVICINI. Milan, Bocca, 1896, gr. in-16 de 169 p., 2 fr. — 13. *Socialismo e cattolicismo*, par le comte EDOUARD SODERINI. Rome, Desclée, Lefebvre et Cie, 1896, in-12 de 700-CICVIII p., 6 fr. — 14. *P.-J. Proudhon, sa vie, ses œuvres, sa doctrine*, par ARTHUR DESJARDINS. Paris, Perrin, 1896, 2 vol. in-12 de XXIII-280 et 302 p., 7 fr. — 15. *Vauban, seine Stellung in der Geschichte der Nationalökonomie und sein Reformplan*, par F. LOHMANN. Leipzig, Duncker und Humblot, 1895, in-8 de 172 p., 5 fr. — 16. *Geschichte des Socialismus in Einzeldarstellungen*, 1er vol., 2e fasc. *De Thomas Morus à la Révolution française*, par KAUTSKY, LAFARGUE, BERNSTEIN et HUGO. Stuttgart, Dietz, 1895, gr. in-8 de 452 p. — 17. *Le Socialisme en Grèce*, par G. PLATON. Paris, Giard et Brière, 1895, gr. in-8 de 108 p., 3 fr. 50. — 18. *Les Sciences sociales en Allemagne*, par BOUGLÉ. Paris, Alcan, 1896, in-12 de 172 p., 2 fr, 50. — 19. *L'Évolution sociale*, par BENJAMIN KIDD, trad. de l'anglais. Paris, Guillaumin, 1896, in-8 de 350 p , 7 fr. 50. — 20. *La Science sociale traditionnelle*, par MAURICE HAURIOU. Paris, Larose, 1896, in-8 de XII-432 p., 7 fr. 50. — 21. *Les Sélections sociales*, par VACHER DE LAPOUGE. Paris, Fontemoing, 1896, in-8 de XII-504 p., 10 fr. — 22. *Cinquante francs de rente à tous*, par DE MONTAIGNAC. Paris, Retaux, 1896, in-16 de 29 p., 0 fr. 50. — 23. *Staatslexikon*, par ADOLF BRUDER. 38e et 39e fasc. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1895, in-8 de p. 1122 à 1287 et de p. 1 à 159.

1. — Voici d'abord un ouvrage qui n'est point fait pour tout le monde, car il faut posséder très couramment les mathématiques spéciales pour pouvoir lire les *Éléments d'économie politique pure* de M. Walras, émule de M. Jevons. Après une introduction intéressante et des explications préliminaires sur les fonctions en algèbre ainsi que sur la théorie mathématique de la chute des corps, M. Walras reconstruit très savamment au point de vue mathématique les théories de la valeur, de l'échange, de la production, de la capitalisation et du crédit, de la monnaie et des monopoles. Il est incontestable que les explications ne sont pas moins ingénieuses que savantes. Il y a seulement à se demander si les rapports économiques et sociaux, profondément influencés comme ils le sont par les habitudes, par les opinions et par les découvertes de

la science ou de l'industrie, obéissent aussi régulièrement aux lois d'une mécanique rationnelle. Ainsi, bien que M. Walras affirme que « le revenu de la terre et de la rente s'élève constamment dans une société progressive, comme il résulte mathématiquement de notre théorie de la richesse sociale » (p. 454), il n'en est pas moins vrai que les prédictions de Ricardo, analogues aux siennes, quoique moins pompeusement scientifiques, ont été singulièrement démenties au cours de notre siècle.

2. — Plus intelligible et plus pratique, M. Maurice Ansiaux, dans ses *Heures de travail et salaires*, nous donne une étude très consciencieuse et fort bien documentée sur les deux questions les plus actuelles et les plus discutées de l'économie sociale. Il est à la fois indépendant et perspicace en prenant parti contre la « loi d'airain » de Lassalle et en faisant ressortir tout le chemin qui a été parcouru dans le sens d'une amélioration des conditions ouvrières depuis les débuts du régime manufacturier. Les progrès du *standard of life* dans le monde industriel, tels que M. Ansiaux les constate, sont une thèse que nous avons nous-même soutenue et à laquelle nous sommes des plus fermement attaché. Peut-être, d'autre part, ferions-nous quelques réserves sur « l'influence modératrice qu'un relèvement progressif de la rémunération du travail exerce sur la procréation » (p. 175), question fort complexe, dans laquelle M. Ansiaux, pas plus que les autorités qu'il cite, ne semble nullement soupçonner les déviations malthusiennes du sens moral. Nous aurions également un peu plus de défiance que M. Ansiaux n'en a contre l'intervention de l'État, et surtout nous n'oserions pas écrire que « l'impossibilité radicale d'une législation internationale est loin d'être démontrée » (p. 240). D'ailleurs, sur ce dernier point, si complet et si profondément analytique qu'ait été M. Ansiaux, il n'entrait pas dans son plan d'envisager et de discuter les très graves objections qui naissent des inégalités internationales des forces productives, telles que le problème des changes les a mises en si vive lumière dans les dernières années. N'importe, il faudrait que nous pussions avoir à signaler plus souvent des œuvres d'un égal mérite.

3. — En voici une autre. Mais, rapproché de l'ouvrage de M. Ansiaux, celui de M. René Lavollée, *les Classes ouvrières en Europe, étude sur leur situation matérielle et morale*, apparaît purement descriptif. M. René Lavollée était assez connu par ses deux premiers volumes, publiés il y a une dizaine d'années, sur le même sujet, pour que le succès du troisième ne pût faire l'objet d'aucun doute. L'Académie des sciences morales et politiques vient de lui décerner très justement un des prix dont elle dispose. Ce troisième volume est consacré à l'Angleterre. Il est impossible de trouver quelque chose de plus complet et de plus consciencieux, soit au point de vue de l'histoire du régime manufacturier de nos voisins pendant tout le cours du XIXe siècle, soit au point de vue des conditions

légales, économiques et morales de l'Angleterre contemporaine. L'ouvrage se divise en trois parties. La première est consacrée à la statistique de la population et à l'étude historique de la législation ouvrière. La seconde décrit la vie de l'ouvrier anglais, tout particulièrement en ce qui concerne le taux des salaires et la durée du travail, et ici M. Lavollée a eu soin de ne point passer sous silence la classe des travailleurs agricoles, partout si malheureuse et partout aussi injustement oubliée par les économistes et les sociologues. Enfin, la troisième partie du livre examine les divers chapitres de dépenses des budgets ouvriers et la question des logements. C'est là que M. Lavollée a placé une étude remarquable sur les associations ouvrières en Angleterre. Le *new-trade-unionism* l'amène tout naturellement à traiter du socialisme chez les Anglais et de l'avenir probable qui lui est préparé. Ce dernier chapitre, avec les renseignements sur la « Fabian Society, » avec les critiques des programmes sociaux de M. Chamberlain et de sir John Gorst, et avec son analyse fine et pénétrante du caractère anglais, honore le penseur dont on a lu plus haut (p. 457) des pages profondément suggestives sur miss Octavia Hill et les « building societies. » M. Lavollée est sans doute un libéral, et nous l'en félicitons : mais il est aussi un homme de cœur, pénétré du souci et du désir de contribuer à l'amélioration des conditions de l'existence pour le plus grand nombre des hommes. A ce titre, son livre est tout autre chose qu'un recueil de documents, de chiffres et de lois, et nous ne saurions en faire trop d'éloges.

4. — L'ouvrage de M. de Schulze-Gävernitz : *La Grande Industrie, son rôle social et économique étudié dans l'industrie cotonnière* n'a pas une portée aussi vaste et ne garde pas le même caractère d'exposition. D'abord M. de Schulze-Gävernitz n'étudie chez les Anglais que l'industrie cotonnière, et il l'étudie surtout au point de vue des comparaisons à faire avec l'Allemagne : ensuite son travail tend à être la démonstration d'une véritable thèse, thèse que nous croyons exacte quant à nous, mais que beaucoup de gens, non contents de la trouver paradoxale, prendront pour un pur sophisme. C'est que le machinisme et la grande industrie, au lieu de dégrader l'ouvrier, sont plutôt l'instrument d'un progrès social en même temps que d'un progrès économique. A cet égard l'œuvre de M de Schulze-Gävernitz est un travail solide et compact. Bien entendu, l'auteur excepte la période de transformation du régime industriel, ce que M. Paul Leroy-Beaulieu, dans son *Essai sur la répartition de la richesse*, avait si justement appelé « l'état chaotique » de l'industrie. M. de Schulze-Gävernitz débute par un historique intéressant des origines et des premiers progrès de l'industrie cotonnière en Angleterre, en y entremêlant de nombreuses citations des anciens économistes anglais. Rien de plus curieux que le tableau de la vie de l'ouvrier anglais il y a soixante ou quatre-vingts ans (p. 42 et suiv.). Les preuves

abondent, que les salaires (nominaux et réels) très bas coïncident fort bien avec un travail cher, comme des salaires élevés coïncident avec un travail bon marché. D'où cette formule, vraie en soi, croyons-nous, que « le progrès technique, en relation avec un accroissement de la capacité du travail, détermine un abaissement permanent du taux du travail à la pièce et, en même temps, un accroissement permanent du salaire hebdomadaire des ouvriers, avec diminution des heures de travail » (p. 166). Nous recommandons particulièrement les pages sur la hausse du salaire réel et sur l'élévation du *standard of life* (p. 189 et suiv.), ainsi que l'analyse des budgets domestiques des ouvriers du Lancashire. M. de Schulze-Gävernitz s'attaque ensuite avec succès à la thèse que « la grande industrie crée des prolétaires et détruit les classes moyennes » (p. 231) : il conclut au contraire à un « nivellement des conditions extrêmes » (p. 244), au moins dans un état industriel avancé et après les crises des périodes de transformation, actuellement franchies. L'ouvrage sera lu avec fruit par les esprits pessimistes qu'une philanthropie plus sincère qu'éclairée aurait prédisposés à être des adversaires du progrès industriel ; mais il est regrettable que la traduction soit criblée d'obscurités et d'inexactitudes, comme la *Revue d'économie politique* vient de le faire ressortir (numéro de mai). — Les trois ouvrages de MM. Ansiaux, Lavollée et de Schulze-Gävernitz, écrits avec des buts bien différents, se complètent heureusement l'un par l'autre.

5, 6 et 7. — Les *Questions du temps présent*, brochures de propagande contre le socialisme, nous donnent divers opuscules de valeur très inégale. Il y a peu à dire sur *la Morale de la concurrence*, œuvre de M. Yves Guyot, déjà parue dans la *Nouvelle Revue*. L'auteur a entrepris de trouver une nouvelle base à la morale, en dehors de la religion et de la métaphysique, qui, à l'en croire, ont échoué dans cette tentative. Selon lui, le ressort de la morale, le fondement de l'altruisme, la seule source pure et féconde de la bienfaisance mutuelle, c'est la concurrence économique. Il y a là un rajeunissement hardi, ou mieux encore très risqué, de la vieille thèse de l'identité de l'honnête et de l'utile. Ajoutez une amère critique du sentiment national, ajoutez aussi des railleries contre « les pèlerins de Lourdes, » et vous aurez le sommaire et l'esprit de cette bluette. M. Yves Guyot est ordinairement mieux inspiré : c'est que d'ordinaire il ne mélange point ainsi l'économie politique, qu'il connait, à la philosophie, où il n'apporte guère que ses préjugés.

—Combien meilleure *la Lutte contre le socialisme révolutionnaire*, de M. Georges Picot ! Il serait difficile de dire en moins de pages autant d bonnes choses en excellents termes. Nous descendons, dit l'auteur, ver le socialisme. Les radicaux, qui sont véritablement les « opportuniste du socialisme » (p. 22), lui fraient la voie, en offrant des acomptes qu sont acceptés avec reconnaissance ; et ce qui est bien caractéristique

c'est que radicaux et socialistes ont toujours au moins excusé les crimes de l'anarchie (p. 27-31). Cependant, pour lutter avec succès, il faut agir, et nous n'agirons vraiment qu'en réclamant des réformes dont tout le monde sent la nécessité, mais que la stérilité de notre système parlementaire ajourne indéfiniment. Ce qu'il faudrait, c'est la liberté d'association ; c'est la revision des lois sur le jury et sur la presse, ainsi que du code pénal et du code d'instruction criminelle ; c'est l'institution d'une cour suprême comme aux États-Unis, etc., etc. Il y a là tout un cadre tracé d'une main très sûre et avec une remarquable intelligence des vices de notre organisation actuelle.

— Enfin, *le Monde socialiste, groupes et programmes*, par M. Léon de Seilhac, est une excellente géographie du pays socialiste. Savez-vous bien au juste ce que c'est que des allemanistes, des broussistes, des guesdistes et des blanquistes? Eh bien, lisez cet opuscule. Il se termine par une conclusion sur la différence qui existe entre les socialistes parlementaires et les « syndicaux, » et il reste, jusqu'à la dernière ligne, aussi instructif qu'intéressant.

8. — L'étude historique de M. Henri Ferrette sur *l'Intervention financière de l'État dans l'établissement des lignes de chemins de fer* comble heureusement une lacune. La question est intéressante au double point de vue de notre histoire nationale, dans laquelle la création de notre réseau ferré mérite bien de tenir une place, et au point de vue de la politique contemporaine, si profondément impressionnée par les difficultés financières nées du programme Freycinet et des conventions de 1883. Tous ces sujets sont traités sobrement, sans parti pris et sans polémique, avec toute la clarté que comporte l'extrême complexité du sujet. Peut-être l'auteur s'est-il interdit trop rigoureusement les considérations d'ordre économique, car il raconte et il expose presque sans apprécier. Aussi ne trouve-t-on dans ce volume rien de la profondeur de vues qui fait le charme des très nombreuses pages que M. P. Leroy-Beaulieu avait consacrées çà et là, et notamment dans son *État moderne*, à cette même question des chemins de fer. En ce qui concerne la durée de la garantie d'intérêts avec les compagnies du Midi et de l'Orléans, M. Ferrette soutient contre elles la thèse de MM. Raynal et Barthou, dont le rejet par le Conseil d'État, en janvier 1895, a amené d'abord la démission du cabinet, puis, par contre-coup, celle du Président de la République. Deux chapitres, fort courts il est vrai, sont consacrés au rachat des chemins de fer en Allemagne et au régime anglais.

9. — Ne jugeons jamais une publication sur sa longueur. Ce serait nous tromper sur le mérite du *Foyer héréditaire* de M. Arnold Mascarel, simple conférence faite au congrès des propriétaires chrétiens. M. Mascarel y préconise, avec une grande justesse de vues, la nécessité sociale des familles à foyer permanent et à fortes traditions. Ce serait l'inverse

de la « famille particulariste, » telle qu'elle existe dans la société américaine, où le développement excessif et prématuré de l'initiative de la jeunesse aboutit à un relâchement de tous les liens familiaux et à une sorte d'abdication des devoirs de paternité. M. Mascarel se proposait de renverser la thèse que M. Edmond Demolins avait soutenue dans la *Science sociale :* nous pensons qu'il a réussi.

10. — Nous n'en avons pas fini avec les volumes que la réfutation du socialisme a fait éclore. Sous le titre *Contre le socialisme*, M. Léon Say, quelques semaines avant sa mort, avait publié en un volume : 1° son discours à la Chambre, du 15 novembre 1895, dans la question de l'impôt progressif sur les successions; 2° son compte rendu du 30 novembre 1895 à l'Académie des sciences morales et politiques, relativement aux concours ouverts devant cette Académie; 3° un dialogue supposé (obscur et peu intéressant) entre un député qui critique le compte rendu et un académicien qui critique le discours ; enfin 4° son discours au banquet de l'Union libérale, du 14 janvier 1896. L'intérêt réside tout entier dans le compte rendu à l'Académie. M. Léon Say y analyse longuement le travail de M. Waddington sur les mémoires relatifs au « socialisme français contemporain et à ses rapports avec la morale; » puis celui de M. Fouillée sur le positivisme : mais il glisse sur les travaux de ses autres collègues. A propos du socialisme contemporain, la critique du mémoire de M. Villey est pleine d'aperçus intéressants et elle relève à bon droit que l'on aurait pu attendre de M. Villey un blâme plus énergique et plus net du socialisme. En revanche, les pages consacrées aux mémoires sur le positivisme nous ont paru sensiblement inférieures. M. Léon Say, très convaincu et très affirmatif sur les questions sociales, l'est beaucoup moins sur les questions philosophiques : de là une certaine indulgence pour les thèses positivistes et un peu trop d'éloges décernés à Auguste Comte. Ces défauts sont encore accentués dans le dialogue entre un académicien et un député : ici, M. Léon Say, fasciné peut-être par le prestige de Gambetta, traite le positivisme avec des égards et presque des faveurs qu'un philosophe critique et amoureux de la vérité ne devrait point lui témoigner.

11. — M. de Molinari se demande *Comment se résoudra la question sociale.* Par malheur, après une excellente préface, où les lois économiques naturelles sont fort bien définies et présentées, l'ouvrage oublie trop tôt les promesses de son début, il ne répond plus à son titre, il perd de vue les énigmes de l'avenir et se laisse pour ainsi dire absorber dans une explication plus ou moins fantaisiste du passé. Il est partagé en quatre livres, qui traitent : 1° des « lois naturelles, des institutions et des lois sociales; » 2° de « l'économie de l'histoire; » 3° de « la crise; » 4° de « la révolution silencieuse. » D'après M. de Molinari, l'évolution sociale a trois périodes : la première est caractérisée par le régime des-

tructif, ce sont les guerres de pillage et de conquête; la seconde, soit avec l'esclavage, soit avec les corporations, sert de transition entre le régime destructif et le régime productif; la troisième enfin, celle où nous sommes, a pour caractère la prédominance absolue de la concurrence productive. Mais quel est le principe, le facteur de l'évolution? Aux premières pages (p. 16, par exemple), M. de Molinari avait parlé de « Créateur » et de « puissance créatrice. » Bientôt l'évolutionnisme prétendu scientifique l'emporte dans son esprit. Il avoue alors que le « système de la création » (par opposition au développement spontané de la matière en vertu de forces propres et inhérentes à elle) « a actuellement le dessous, et n'est plus guère soutenu que par le respect des traditions religieuses » (p. 60). Quant à la polygenèse, il tient ouvertement pour elle (p. 61). Son évolutionnisme admet aussi, sans plus de difficulté, « la substitution du patriarcat individualiste au matriarcat communautaire » dans les premiers temps de l'histoire (p. 77), ainsi que la thèse de « l'utilité sociale, fondement de la morale et du droit » (p. 43). Qu'est-ce que cela fait à la solution de la question sociale? — Néanmoins, à propos de « la crise, » M. de Molinari a des vues justes et intéressantes sur la bureaucratie et le fonctionnarisme dans les démocraties, sur l'improductivité de la guerre moderne (même autrefois, dirons-nous, la guerre ne produisait pas, elle déplaçait), enfin, sur les perturbations monétaires et sur la concurrence envisagée comme le moteur naturel du progrès. Adversaire résolu de « l'étatisme, » il ne croit pas que l'État doive subventionner des cultes (p. 335). Signalons, en terminant, d'assez bonnes pages sur le rôle que la concurrence et la loi de la valeur exercent pour maintenir l'équilibre entre la production et la consommation et pour déterminer une répartition utile et équitable des résultats de la production. Mais il n'y a pas que cela dans la « question sociale » telle qu'elle existe : M. de Molinari n'a-t-il donc rien soupçonné de tout le reste?

12. — *Previde futura* est un de ces innombrables opuscules que le souci du socialisme fait éclore, mais qui se recommandent beaucoup plus par les intentions que par le fond. Le socialisme est l'ennemi, dit le comte Parravicini : il faut le combattre. Mais comment? Par le christianisme. Dieu est amour, et Dieu éteindra les haines sociales en soulageant les misères et en faisant régner la justice. L'auteur ne sort pas de ces généralités, qui n'ont rien de nouveau ni d'original. C'est donc assez creux, outre que c'est passablement déclamatoire, à la mode italienne. Je serais cependant curieux de connaître ce que l'auteur veut dire, quand il reproche au code civil de prendre son point d'appui dans le droit romain, qui était païen, au lieu de le prendre dans l'Évangile. Ce n'est pas que le blâme qu'il exprime n'ait pas été formulé bien avant lui, mais il n'a jamais été bien clairement expliqué. Le comte Parravicini a joint

à son volume, j'ignore pourquoi, la préface de *la Mêlée sociale*, de M. Clémenceau (on lui fait dire Clémenceut), avec deux fragments impies et blasphématoires du même, sur Dieu et la charité.

13. — Tout autre est la valeur du volume *Socialismo e cattolicismo*, du comte Édouard Soderini. L'auteur s'y est efforcé, dans une langue toujours claire et sobre, d'expliquer l'abîme qui sépare et séparera toujours le catholicisme des doctrines socialistes, ainsi que de donner un aperçu des institutions et des réformes qui peuvent atténuer bien des souffrances. Le socialisme, selon lui, se rattache par un lien nécessaire aux systèmes philosophiques de Hégel et de Fichte : l'étude de cette genèse morale est traitée avec une remarquable profondeur de vues. La préoccupation constante de l'écrivain est de s'inspirer de la pensée et des enseignements de Léon XIII ; et son originalité consiste à le faire avec un esprit vraiment libéral, auquel *le Temps*, en février dernier, a rendu un hommage spontané qui a fait sensation. Ainsi, adversaire résolu, non seulement du socialisme, mais encore de tout ce qui en procède comme de tout ce qui y aboutit, le comte Soderini, tout aussi bien que M. Charles Périn et pour les mêmes motifs que lui, se prononce sans détour contre les thèses modernes du salaire familial et de l'impôt progressif sous toutes ses formes. — L'ouvrage mérite de trouver un traducteur et d'être répandu, et il est à souhaiter qu'il le soit surtout dans les milieux que les illusions du socialisme chrétien ont plus ou moins égarés. Faut-il faire cependant quelques remarques? Dans la forme d'abord, nous eussions aimé à trouver un lien plus logique dans la division du volume et la succession des chapitres : ainsi, on ne comprend guère que la discussion des sources du socialisme soit traitée séparément, d'abord aux chapitres I, II et III, où l'on commence par Fichte, Engels et Iagetzow, pour remonter à Rousseau et à Babeuf ; ensuite, au chapitre XXVI et avant-dernier. Puis, dans le fond, l'école économique libérale est inexactement présentée (ch. XV et XVI), sur la foi du P. Liberatore (p. 359), qui ne la connaissait point, et de Lugo Brentano (p. 367), dont nous citions ici même, il y a six mois, la réfutation brève et si topique par M. Richard Schüler. Il est vrai que le comte Soderini n'a point voulu se présenter comme un économiste. Ainsi s'explique la classification quelque peu archaïque qu'il donne des diverses sortes de revenus (p. 270 et 278), comme aussi ses erreurs économiques sur les causes de la dépréciation du métal blanc et sur les remèdes à y apporter (p. 450 et 453). — Les documents insérés en appendice sont : 1° les encycliques (texte italien) de Léon XIII des 28 décembre 1878, 1er novembre 1885, 10 janvier 1890 et 15 mai 1891, qui intéressent à des titres divers la question sociale ; 2° le texte latin et la traduction italienne de la fameuse consultation du cardinal Zigliara, d'août 1891, sur l'Encyclique *Rerum novarum*. Mais pourquoi cette consultation n'est-

elle pas suivie du *nota bene* final, qui achevait d'en préciser la portée?

14. — Passons à l'histoire des doctrines économiques.

Le *Proudhon* de M. Arthur Desjardins est un livre dont on interrompt avec peine la lecture une fois commencée. M. Desjardins a consacré deux volumes, éminemment substantiels, à l'étude de cette puissante individualité qui fut Proudhon, et qui n'eut d'unité que par son incessante manie de contredire tout et tout le monde : à ce titre, Proudhon défie pour ainsi dire l'analyste, en même temps que la magie de son style, la fougue de sa pensée, la subtile et pénétrante logique de son raisonnement en font une des figures les plus curieuses de la sophistique. L'ouvrage se divise en deux parties. La première, qui est biographique, expose et résume par ordre de dates les publications. Des aperçus très curieux y sont jetés : nous signalons tout particulièrement les rapports que Proudhon entretint avec le prince Jérôme (t. I, p. 235 et suiv.), les propositions d'alliance qu'il fit au Prince-Président à dater de 1848 (voir les chap. VII, IX, X et XI), enfin son opposition contre la politique napoléonienne de l'unification de l'Italie (t. II, p. 40 et suiv.). La seconde partie est purement critique. Proudhon ayant soutenu les systèmes les plus contraires et ayant eu par excellence le génie de la contradiction, cette distinction entre la critique et l'histoire était de toute nécessité. Analyser les ouvrages par ordre chronologique ne donnerait aucune idée de l'évolution de la pensée. Ainsi, dans les *Mémoires sur la propriété* et dans l'*Avertissement aux propriétaires*, le Proudhon de 1840 veut nettement la suppression de la propriété; déjà celui de 1851, dans l'*Idée générale de la Révolution au XIXe siècle*, se contente de demander que les fermiers puissent racheter les terres en imputant sur leur prix les fermages qu'ils ont payés; finalement, le Proudhon de la *Justice dans la Révolution et dans l'Église* (1858) admet que la Révolution a légitimé la propriété en s'infusant en elle, et tel est encore l'esprit de sa *Théorie de l'impôt* (1861), où il combat si solidement l'impôt progressif. Et dire que cet homme, qui fut le plus orgueilleux des hommes et qui regarda chacun de ses apophtegmes comme une découverte analogue à celles de Galilée ou de Newton, eut précisément l'orgueil de ne s'être jamais contredit! M. Desjardins, dans cette partie critique, étudie successivement Proudhon : 1° à propos de la propriété; 2° comme « père de l'anarchie; » 3° comme ennemi de Dieu et de la religion. Si Proudhon vaut mieux que Bakounine et Ravachol, ce n'est que parce que, tout en blasphémant contre la France (t. II, p. 38 et suiv.), il ne fut jamais avec les « sans-patrie, » en même temps que par une heureuse absurdité il défendait le mariage contre l'union libre — le mariage civil, bien entendu, mais indissoluble. Proudhon anarchiste, ennemi de tout gouvernement même démocratique, fait donc date dans l'histoire des grands bouleversements de l'humanité. La logique de M. Desjardins est

toujours solide, non moins que son style agréable ; fort bien pensée au point de vue philosophique, l'œuvre n'est pas moins saine au point de vue religieux ; et l'auteur y réfute très judicieusement (t. II, p. 262 et suiv.) les erreurs de Sainte-Beuve sur une certaine indifférence presque sympathique que Proudhon aurait eue pour le Christ. Aussi bien, depuis quelques jours, le *Jésus* posthume de Proudhon, que M. Desjardins n'avait pas pu connaître, a-t-il pleinement confirmé son jugement.

15. — Après MM. Georges Michel et André Liesse, M. Lohmann nous donne une étude intéressante et fort bien documentée sur *Vauban*, laquelle comprend deux parties. Dans la première, M. Lohmann discute la place qui doit être assignée à l'auteur de la *Dîme royale*. Il y établit que Vauban, au lieu d'être l'émule de Boisguillebert et l'ancêtre des physiocrates et de Turgot, tenait encore de fort près au mercantilisme de Colbert : tout particulièrement ce serait à tort qu'on ferait remonter jusqu'à lui le principe d'Adam Smith sur le travail considéré comme source unique de la richesse des nations. La seconde partie discute le plan de réformes du maréchal. Vauban, dit M. Lohmann, partait de l'idée que la grandeur d'un roi se mesure au nombre de ses sujets ; et pour combattre la dépopulation, il demandait qu'on fît la paix, qu'on réformât le système financier, et que l'on s'appliquât à prévenir les famines avec des greniers d'abondance, des améliorations agricoles et des facilités données aux transports intérieurs. M. Lohmann fait ici des remarques pleines d'intérêt sur l'objet que Vauban poursuivait et sur la politique financière de Louis XIV après Colbert. Il se demande en vertu de quelle conception philosophique du rôle de l'État Vauban, ennemi des emprunts et des financiers, et partisan de l'impôt direct et proportionnel sur les revenus, a été amené à conclure en faveur de la proportionnalité de l'impôt, au point de faire dire qu'il ait frayé la voie à Adam Smith et à toute l'économie classique.

16. — Les écrivains socialistes ont continué la *Geschichte des Socialismus in Einzelndarstellungen*. Le second fascicule du tome Ier nous donne « Thomas Morus » par Kautsky, « Campanella » et « les Jésuites au Paraguay » par Lafargue, le « Socialisme en Angleterre au XVIIe siècle, » par Bernstein, et le « Socialisme en France aux XVIIe et XVIIIe siècles, » par Hugo, avec un appendice du même auteur sur le « communisme religieux aux États-Unis. » Un tel plan emporte le manque d'unité et de suite, outre que l'esprit de système inspire trop visiblement toutes les pages. Par exemple, quoi qu'en dise Kautsky, il est bien difficile de voir autre chose qu'un badinage littéraire dans l'*Utopie* de Thomas Morus, qui, partisan du divorce dans son roman, préféra cependant mourir plutôt que d'approuver celui de Henri VIII. De même M. Hugo, quand il étudie le socialisme dans la littérature française aux siècles précédents, est incontestablement très inférieur à M. Lichtenberger, dont nous analysions ici

même, il y a six mois, le très remarquable travail sur le même sujet. Les sources auxquelles M. Hugo puise sont assez suspectes : les *Soupirs de la France*, attribués à Jurieu, sont mis à contribution d'une manière trop exclusive, et l'on ne trouve rien de la finesse d'analyse et de la richesse de documents qui avaient caractérisé le travail de M. Lichtenberger. De loin en loin cependant, certaines pages de ce volume méritent d'être prises en considération : notamment, dans Kautsky, la juste distinction entre l'exploitation en commun des forces productives, comme Thomas Morus en a eu la première intuition dans l'*Utopie*, et la simple communauté des jouissances, au-dessus de laquelle ne s'étaient élevés ni les essais ni les théories communistes de l'antiquité.

17. — *Le Socialisme en Grèce*, par M. G. Platon — simple tiré à part du *Devenir social*, numéro d'août-septembre-octobre 1895 — n'est guère qu'une critique de l'ouvrage de M. Guiraud, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, la *Propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine*, et un éloge de l'*Histoire du socialisme antique* de l'Allemand Pohlmann. En substance, M. Platon accuse le régime de la propriété individuelle d'avoir été la cause de la conquête de la Grèce par les Romains, parce que la bourgeoisie grecque, menacée dans ses biens par les réformateurs d'alors, n'aurait pas soutenu ceux-ci contre l'étranger et aurait au contraire appelé les Romains à son aide. Quoique tout à fait acquis aux idées socialistes, M. Platon reconnaît que la Grèce a toujours eu la propriété individuelle ou au moins patriarcale. Seulement elle en est morte. Cette influence délétère du régime individualiste remonterait au siècle de Périclès (p. 47) : ses abus auraient dès lors provoqué des protestations et des projets de réforme, en même temps que suscité une conception pseudo-historique où les Scythes furent proposés en exemple, tout comme Rousseau devait plus tard inventer l'homme sauvage, et M. Le Play, la famille-souche (p. 18 et suiv.). Aristote voulut l'absorption de l'individu dans l'État et la prépondérance de l'intérêt social sur les intérêts individuels. Mais Platon était allé plus loin : « sauf une insuffisance d'efforts pour dégager les éléments ultimes de la valeur, sa théorie avait annoncé dignement le marxisme. Ici et là le but est le même, et mêmes aussi sont les moyens » (p. 74). Sur ce point toutefois nous soupçonnons un peu M. Platon d'avoir vu chez son homonyme d'Athènes beaucoup de choses que ce dernier ne se doutait point d'avoir dites ou pensées.

18. — Voici maintenant que nous dédions aux amateurs de nébulosités métaphysiques : *Les Sciences sociales en Allemagne*, par M. Bouglé. L'auteur a entrepris de donner une idée des systèmes qui ont cours outre-Rhin sur la base et la méthode des sciences sociales, et il les étudie dans Lazarus, dans Simmel, dans Wagner et dans Ihering. — Lazarus ouvre le défilé avec sa « psychologie des peuples. » De peuple à peuple il

y a, pour ainsi dire, une âme différente, au point que l'individu en est effacé et comme anéanti. D'ailleurs, « logiquement et chronologiquement la société précède l'individu.... On peut même soutenir que non seulement nos idées théoriques ou pratiques, mais encore ce qu'il y a en nous de plus intime, la conscience que nous prenons de nous-mêmes, reste dans la dépendance de la société. L'individu est un produit de l'histoire » (p. 21 et 22). M. Bouglé critique très faiblement ce système qui, cependant, mène au panthéisme dans la doctrine en passant par le socialisme d'État dans la pratique. — M. Simmel s'en prend aux bases de la morale. Selon lui, on ne peut pas plus prouver le Devoir qu'on ne peut prouver l'Être : ils sont seulement vécus et sentis ; la conscience résume et condense en autant d'absolus les nécessités relatives qui sont nées au cours de l'histoire » (p. 46 et 47). C'est la contrainte, la finalité, souvent enfin « le fait seul, sans plus, » qui engendrent le devoir.... « Ainsi l'analyse psychologique des devoirs trahit les causes de l'indétermination du devoir.... C'est pourquoi la science de la morale doit substituer l'observation réelle à la spéculation logique » (p. 49), si bien que « la pire ennemie de la science de la morale est la morale elle-même, et que le savant doit revêtir l'*amoralisme* pour être en état de traiter la morale comme une science » (p. 63). M. Bouglé, très indulgent pour ce nihilisme moral, se contente de dire que l'*Introduction à la science de la morale*, de Simmel, présente peu de solutions et beaucoup de problèmes. — Nous mettons beaucoup plus haut Wagner dans sa discussion du « principe économique » et des autres mobiles de tous ordres auxquels les hommes peuvent céder. Il y a là une heureuse protestation contre les abus de l'école historique, avec de fines analyses de psychologie. — Mais Ihering, dans sa thèse sur la « philosophie du droit, » nous ramène au scepticisme moral de Simmel. Sans doute il faut faire une part à la finalité dans l'élaboration des lois humaines : la finalité explique seule les lois caducaires et le régime dotal. Mais pourquoi Ihering déclare-t-il que « l'idée et le sentiment du droit ne sont pas des dons innés, mais bien des produits historiques, postérieurs au droit positif lui-même, » et que « la constitution d'un ordre juridique n'a pas d'autre principe que l'égoïsme ou plutôt les égoïsmes » (p. 111)? Présenter ainsi la société comme la « source des notions morales ; » enseigner que l'expérience a révélé les règles les plus élémentaires de la conduite par l'utilité de leur fin (p. 116) ; condamner les morales qui proposent des sanctions de peines et de récompenses, et vouloir que l'homme n'ait pas « d'autre motif d'action que le désir de remplir son rôle social ; » tout cela mène à la ruine même de toute idée de morale et de droit. M. Bouglé, par l'indulgence de sa critique, se fait le complice de ces graves erreurs. — Une assez longue conclusion est consacrée à discuter d'autres opinions aussi erronées, notamment celles de MM. Durkheim et Bernès.

19. — M. Benjamin Kidd, grand admirateur de Darwin et critique beaucoup trop bienveillant de Spencer et de Karl Marx, a imaginé, dans son *Évolution sociale*, un nouvel aspect de la religion. L'humanité évolue, mais quel est le facteur de cette évolution? Eh bien, répond-il, c'est la religion, et il l'explique à sa manière en donnant un sens spécial à ce mot-là. Selon lui, « les intérêts de l'organisme social étant et devant rester contraires aux intérêts individuels et devant rester prédominants » (p. 80), et « le progrès, d'autre part, n'étant possible que par la soumission à des conditions que la raison ne peut pas sanctionner » (p. 81), on a besoin, comme « pivot de l'histoire humaine, » d'une « forme de croyance fournissant une sanction superrationnelle, de manière à subordonner les intérêts individuels à ceux de l'organisme social, au profit de la grande évolution que la race accomplit » (p. 102). Or, la science jusqu'ici, au dire de M. Kidd, a eu précisément le tort de ne pas étudier « la mission inexpliquée que les systèmes religieux remplissent dans l'évolution de la race » (p. 17). Mais inutile de se préoccuper de la vérité objective de l'un quelconque de ces systèmes : aussi bien « un profond et sérieux sentiment religieux se trouve-t-il jusque chez ceux qui ont rejeté ouvertement les dogmes religieux » (p. 16), et les morales elles-mêmes, en nous montrant le bien ici et le mal là, ne font que répondre à « une loi fondamentale de notre évolution sociale » (p. 112). Par ce côté-là, M. Kidd donne donc la main à MM. Simmel et Ihering, que nous citions plus haut. Nous ne discuterons pas l'inanité ni les dangers sociaux de ces doctrines : nous avertirons seulement le public que le volume est d'une lecture bien ennuyeuse.

20. — C'est sous un autre jour que la religion ou plutôt le christianisme est envisagé par M. Hauriou dans *la Science sociale traditionnelle*. M. Hauriou est également un évolutionniste, disciple de Darwin, de Comte et de Spencer. Matérialiste, il considère les inventions comme « provoquées par la rencontre, dans les cerveaux, de courants de similitudes sociales préexistantes » (p. 11), et il qualifie « ce que la morale appelle des devoirs envers nous-mêmes » en les appelant « la charte de ces millions de petites existences cellulaires qui constituent nos amis » (p. 66). Panthéiste enfin, il identifie Dieu avec « cette âme infinie dont l'immensité du monde est pénétrée » (p. 176), et il ne voit dans « le mouvement social » que « le prolongement des autres mouvements de l'univers » (p. 209). Qu'y a-t-il donc de traditionnel dans cette conception du monde, de l'homme et de la société? Rien, au fond. Mais M. Hauriou est assez naïf pour ne pas désespérer d'harmoniser sa philosophie avec nos dogmes chrétiens ou plutôt avec ce qu'il appelle leur symbolisme. Une chose d'ailleurs l'a toujours inquiété : pourquoi l'évolution s'est-elle arrêtée après l'apparition de l'homme? Eh bien, dit-il — et voilà l'idée maîtresse de son livre — les traditions bibliques répondent à cette difficulté. C'est que

« l'orgueil du moi s'est révolté en Adam contre le non-moi. Adam s'est insurgé contre l'évolution, et il en est résulté une déchéance de l'espèce, avec la guerre entre le conscient et l'inconscient » (p. 170 et suiv.). Mais une rédemption était possible par le sacrifice, et le christianisme, « établi sur l'anecdote d'un homme qui s'est dit le fils de Dieu et qui est mort sur la croix, » n'est que « l'orchestration mystérieuse de l'idée de chute et de rédemption » (p. 185). Puis « le personnage et le rôle de la Vierge dans le catholicisme sont marques que le progrès considéré comme forme de salut sera un retour à la situation évolutive » (p. 420). L'auteur avoue quelque part que son système se heurte à « des contradictions inexplicables, » mais n'en soutient pas moins qu'il « faut les admettre » (p. 174) ; nous constaterons qu'il demande à la raison et au bon sens des sacrifices et même un véritable suicide tels qu'un acte de foi aux plus profonds de nos mystères n'en a demandé jamais de pareils aux chrétiens. Par bonheur, le ridicule des fantaisies de M. Hauriou l'empêchera de faire beaucoup de dupes. Le livre, à part cela, ne se recommande guère que par l'ennui de sa lecture, ennui que ne dissipent point les interminables considérations sur les « trois tissus sociaux fondamentaux, qui sont le tissu religieux, le tissu métaphysique ou étatiste, et enfin le tissu de la société positive. »

21.—Le même évolutionnisme darwinien inspire encore M. Vacher de Lapouge dans ses *Sélections sociales*. « C'est la sélection, dit-il, qui, modifiant sans cesse la composition des peuples, fait émerger des couches diverses et prépare au sein des masses mêmes les phénomènes déterminants de la vie et de la mort, de la croissance et du déclin des nations » (p. 61). L'auteur, particulièrement préoccupé des modifications physiques de la race et des individus, enseigne que « le perfectionnement des peuples par la culture est un préjugé » (p. 102); que « l'éducation est inefficace pour assurer les progrès de l'humanité » (p. 112) ; enfin, que « le travail de l'Église a préparé les peuples à l'infécondité volontaire » (p. 191). Des chapitres entiers sont consacrés à la « faillite religieuse et morale du christianisme, » lequel est « très inférieur à l'islamisme » (p. 266), et a « déterminé la perversion morale » (p. 308) avec une « morale sexuelle qui a fait plus de mal à l'humanité que la peste et la guerre » (p. 305). Quant à la France, si elle ne peuple plus, c'est par suite d'une certaine proportion défectueuse de brachycéphales et de dolichocéphales, et parce que le mélange de l'*Homo alpinus* et de l'*Homo europaeus* a produit l'effet stérilisant de tous les métissages. Et voilà, disait Sganarelle, pourquoi votre fille est muette! Au point de vue de la morale, M. de Lapouge affirme « qu'il n'y a en soi ni bien ni mal, mais seulement des conventions pour faire regarder telles actions comme bonnes ou comme mauvaises » (p. 299), et, par suite de l'entrée en scène d'une morale socialiste, il profite de l'occasion pour demander que

l'on remanie les idées du code pénal sur le vol. Ces belles choses ont été professées à l'Université de Montpellier en 1888-1889. L'auteur se vante quelque part de « divorcer d'avec la métaphysique sous toutes ses formes » (p. 43) : d'autres se demanderont avec tristesse s'il n'a pas divorcé même d'avec le bon sens.

22. — M. de Montaignac caresse encore son rêve habituel dans les *Cinquante francs de rente à tous, du jour de la naissance au décès, suite et complément du pain quotidien.* On connaît cette fantaisie : l'État paierait à tout le monde indistinctement 50 fr. de rente par tête et par an ; il supprimerait les impôts directs actuels en faisant payer par les contribuables le capital que représente leur annuité ; enfin, grâce à ce double procédé, il augmenterait le produit des impôts indirects par un grand accroissement de la consommation » (p. 14). Tout cela est désordonné, incohérent, vide de notions économiques et philosophiques.... et profondément insignifiant.

23. — La librairie Herder, de Fribourg-en-Brisgau, continue avec rapidité la publication du *Staatslexikon* que la *Görresgesellschaft* fait paraître. Il y aura là une mine sûre et abondante de renseignements historiques, géographiques, sociaux et politiques sur un nombre considérable de questions, et la ressource en sera précieuse pour ceux qui ne peuvent pas avoir toute une bibliothèque sous leur main. Nous possédons maintenant, avec le trente-huitième fascicule, la fin du quatrième volume du *Staatslexikon*, et avec le trente-neuvième, le commencement du tome V, qui est le dernier. Ces deux fascicules vont de *Santo-Domingo* à *Souveränetät*. Nous y avons remarqué les articles « Suisse, Suède, Socialisme, » etc. Ce dernier sujet, le socialisme, soit révolutionnaire, soit d'État, est traité avec un grand développement. Nous croyons cependant devoir faire nos réserves sur certaines opinions qui y sont exprimées et qui seraient trop favorables, selon nous, au socialisme d'État : nous regrettons aussi l'insuffisance des sources bibliographiques qui sont indiquées. Il nous semble que, si celles-ci eussent été plus complètes, l'ouvrage aurait facilité davantage les études ultérieures auxquelles on peut vouloir se livrer. JOSEPH RAMBAUD.

PHILOSOPHIE

OUVRAGES GÉNÉRAUX. — 1. *Cours de philosophie et histoire de la philosophie*, par le R. P. CHABIN. 4e édit. Paris, Berche et Tralin. 1896, in-8 de VIII-707 p., 7 fr. 50. — 2. *Cours de philosophie*, par D. MERCIER. Vol. II. *Psychologie*. 2e édit. Louvain, Uystpruyst ; Paris, Alcan, 1895, in 8 de 542 p., 8 fr.

PSYCHOLOGIE. — 3. *Le Psittacisme et la pensée symbolique, psychologie du nominalisme*, par L. DUGAS. Paris, Alcan, 1896, in-18 de 202 p., 2 fr. 50. — 4. *Tempérament et caractères selon les individus, les sexes et les races*, par A. FOUILLÉE. Paris, Alcan, 1895, in-8 de XX-378 p., 7 fr. 50. — 5. *Les Caractères et l'éducation morale*, par F. QUEYRAT. Paris, Alcan, 1896, in-18 de VIII-171 p., 2 fr. 50. — 6. *De la Croyance*, par J. PAYOT.

Paris, Alcan, 1895, in-8 de XIV-251 p., 5 fr. — 7. *Paradoxes psychologiques*, par MAX NORDAU. Paris, Alcan, 1896, in-18 de VII-179 p., 2 fr. 50. — 8. *Essai sur le libre arbitre, sa théorie et son histoire*, par G.-L. FONSEGRIVE, 2e éd., revue et augmentée d'un appendice. Paris, Alcan, 1896, in-8 de VIII-592 p., 10 fr.— 9. *L'Idée*, par l'abbé PIAT. Paris, Poussielgue, 1896, in-8 de VII-345 p., 6 fr.

1. — Le *Cours de philosophie* du P. Chabin est un gros volume de plus de sept cents pages, dont il a été déjà parlé ici même. La quatrième édition contient des corrections et additions importantes. En psychologie, l'auteur expose avec détails l'objectivité de la perception extérieure, qu'il défend contre des attaques sans cesse renouvelées, fait connaître la théorie psycho-physique de la mémoire, si nettement formulée par M. Ribot, maintient la valeur de la preuve de la liberté par la conscience et réfute quelques objections empruntées aux sciences mathématiques et physiques par les déterministes ; en théodicée, il discute les arguments de l'existence de Dieu et les difficultés tirées du mal moral et de la douleur contre la Providence. Il faut noter, en métaphysique, un excellent exposé de l'évolutionnisme de Spencer et une solide critique du système : il est difficile de traiter ainsi la question en huit ou dix pages sans rien omettre d'essentiel. Mais c'est surtout en morale que nous avons remarqué de nouveaux développements : la morale, on sait que, par une sorte d'accord tacite, il était convenu qu'on la devait respecter et conserver inaltérable. La logique et le progrès de l'erreur l'ont emporté sur les conseils de la prudence et la crise métaphysique s'est étendue jusqu'au droit et au devoir. C'est pour cela que l'auteur a sagement insisté sur le fondement divin de la morale, défendu la propriété contre le socialisme, la famille contre le divorce, la patrie contre l'internationalisme. Son livre est parfaitement adapté à son but : la préparation du baccalauréat et de la licence, mais sans aucune concession regrettable ni aucun sacrifice de doctrine. A la vérité, il suit le programme universitaire pour la division de l'ouvrage, et cette division est purement détestable, mais le R. P. Chabin n'en est pas responsable et la fin qu'il se propose nous interdit de lui en faire un grief.

2. — Plus libre, puisque l'Université de Louvain fixe elle-même la matière de ses examens, Mgr Mercier adopte pour son *Cours de philosophie* un plan large et rationnel : « la psychologie humaine est l'étude psychologique de la vie chez l'homme, » vie organique, sensitive et raisonnable. En disciple d'Aristote et de saint Thomas, il étudie le corps naturellement et substantiellement uni à l'âme (causes matérielle et formelle), l'origine (cause efficiente) et la destinée (cause finale) de l'homme. Mais en philosophe très moderne, informé des méthodes de la psychologie expérimentale, des découvertes de la physiologie, des tendances et des résultats de la science contemporaine, il aborde résolument et hardiment toutes les questions qui se rapportent à son sujet, tenant compte, avant tout, des faits pour les classer, les analyser, les interpréter, dégager les lois qui les

relient et les ordonnent, remonter aux principes qui les produisent, détruire les conséquences qui en découlent. Cette deuxième édition (beaucoup mieux imprimée que la première) présente quelques changements : l'étude des facultés de l'âme est renvoyée à un appendice, la notion de la vie reçoit des éclaircissements que de nouvelles découvertes et théories lui apportent : les problèmes de l'action nerveuse sont plus nettement posés avec les moyens de solution dont les enrichissent des observations récentes. La science de l'âme suppose aujourd'hui des laboratoires comme les sciences biologiques et chimiques. Le professeur de Louvain relate les expériences exactes et fidèles des appareils enregistreurs, dynamomètre, plétysmographe, etc. Il insiste sur les dernières recherches relatives aux localisations cérébrales, sur les conditions et les hypothèses de l'hypnose, sur l'exercice et ce qu'on a appelé « l'éducation » de la volonté. Il est peu d'ouvrages aussi précieux pour mettre au courant les esprits curieux de psychologie qui n'ont pas le loisir ou le goût de lire les innombrables monographies qui paraissent et désirent pourtant des notions précises, leur permettant d'aborder la question qu'ils voudraient isoler et approfondir. Ils ne sauraient trouver un meilleur guide, plus sûr, plus éclairé, plus savant, que Mgr Mercier.

Psychologie. — 3. — « *Le Psittacisme*, lisons-nous dans le dictionnaire de Littré, est l'état d'esprit dans lequel on ne pense, on ne parle qu'en perroquet. » Il ne mériterait pas d'être étudié, s'il n'était une forme exagérée et morbide de la pensée aveugle ou symbolique. M. Dugas veut établir la réalité, l'importance, les lois de cette pensée, qui est un fait psychologique normal. Le premier travail consiste à classer, et c'est l'objet de la première partie. Dans une conversation, les mots ont un sens, puisqu'ils sont, par définition, signes d'idées ; mais s'ils ne s'accompagnent pas de pensée, ne s'accordent pas avec elle, ou seulement d'une manière fortuite, momentanée, leur usage est inconsidéré et stérile. Il est rare qu'ils soient absolument vides de sens (tels *bilitri* cité par Aristote, ou l'*abracadabra* des alchimistes), mais il arrive souvent que la pensée des autres est mal comprise : un ignorant, un enfant, ne donnent pas aux mots la même signification qu'un savant ou une grande personne. On peut même soutenir que la pensée d'autrui n'est jamais absolument comprise, car aux termes identiques ne répondent jamais des sensations, des images, des concepts identiques; entre des idées communes, les rapports aperçus, les déductions, les conséquences varient avec les esprits, leur attention, leur direction, leurs préoccupations, leur culture ; « chacun de nous ayant sa personnalité irréductible, son intimité secrète » (p. 47, ch. III). Bien plus, on ne s'entend pas toujours soi-même. L'esprit donne son attention aux mots, au lieu de la donner aux choses que ces mots désignent : 1° parce

que la physionomie et le relief des mots frappent et captivent l'imagination (on sait avec quel soin les poètes parnassiens choisissent les syllabes réductrices) ; 2° parce que les choses sont inaccessibles à l'imagination ou défigurées par elle (l'espace, le temps, la cause, le lieu); 3° parce qu'on s'arrête aux signes, négligeant ou oubliant la chose signifiée ; 4° parce que la connaissance des mots ayant précédé celle des choses, on n'est pas en mesure de passer de l'une à l'autre (ch. IV).

Les mots se lient entre eux comme les idées; les associations purement verbales produisent l'incohérence, le galimatias, les écholalies, calembours, jeux de mots, formes illogiques du psittacisme, peu dangereuses à raison même de leur excès; il n'en est pas de même du formalisme ou raisonnement, dont les prémisses et les conclusions conformes aux règles sont gratuites, arbitraires, fausses bien que logiques : ces exercices compliqués et subtils constituent l'art de la sophistique (ch. V). Cette première partie est très intéressante, abonde en détails exacts, en fines remarques, mais elle n'est qu'une introduction à la psychologie du nominalisme. D'après l'auteur, toute connaissance est symbolique; elle traduit la réalité plutôt qu'elle ne la représente; elle se ramène à un langage. M. Dugas dit volontiers avec Condillac : « La science n'est qu'une langue bien faite. » Vous reconnaissez les systèmes scolastiques de Roscelin et d'Okkam, et le problème des universaux se pose de nouveau devant la pensée moderne. « Il n'y a point d'idées universelles : il n'y a que des mots généraux, exprimant une pluralité d'objets particuliers qui sont tombés ou peuvent tomber sous les sens » (p. 115). Ici, nous nous rappelons les analyses ingénieuses, brillantes et fausses de H. Taine. C'est toujours la même confusion entre l'idée et l'image, malgré les efforts tentés pour les distinguer. M. Dugas espère « rejeter la fiction conceptualiste, sans donner gain de cause pourtant au nihilisme nominaliste. » Il suffit pour cela de définir l'idée générale une tendance ou une habitude; c'est le résidu laissé dans l'âme par la perception de l'objet. Le *nom* fait passer à l'acte cette disposition virtuelle : il conserve, condense, évoque, excite, réveille la pensée. Et tout cela serait vrai, si la pensée avait quelque réalité distincte du mot; mais puisqu'on la réduit à une habitude, je ne vois pas son objet; une « tendance » n'est pas représentative ; elle suppose la fin, bien loin de la produire. On est alors réduit à définir l'idée générale « une quelconque d'une série déterminée d'images » (p. 155), et, selon nous, cela revient à la nier; peut-être le pouvait-on faire plus simplement, avec moins de précautions et de détours. — Le chapitre III, « la limitation des idées par le langage, » établit les deux fonctions du mot par rapport à l'idée : ordre et défense. Un mot est un pouvoir d'impulsion vers l'objet qu'il désigne, et un pouvoir d'inhibition à l'égard de tout ce qui n'est pas lui. « Quand je dis : ce mur est blanc, j'exclus de l'idée de mur tous les attributs, sauf un

seul, la blancheur » (p. 161). Dans les opérations logiques : jugement, raisonnement, induction, et dans les méthodes scientifiques, le langage fixe la détermination précise des idées. On pourrait dire qu'il conserve l'essentiel des raisonnements et des expériences; en ce sens, il est une « simplification de la pensée » (p. 193), soit; à la condition qu'on n'oublie pas que tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, il le doit à la pensée elle-même; il n'a de valeur, de sens, de raison d'être que par elle; lorsque celle-ci « devient une habitude aveugle et cesse d'être réfléchie et consciente » (p. 186), cet « automatisme » ne prouve autre chose que l'infirmité et la faiblesse de notre esprit.

4. — C'est dans la *Revue des Deux Mondes* qu'ont paru, en divers articles, la plupart des chapitres qui composent l'ouvrage de M. Fouillée : *Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les races.* Le sujet a fourni, de tout temps, abondante et féconde matière aux moralistes : est-il mûr pour une théorie générale? Au moins il est susceptible d'une détermination précise : « l'étude des types produits par la combinaison particulière des lois générales et servant à classer les individus » (p. IX). « Le caractère est la direction générale prise par la volonté, qui la fait réagir d'une manière propre à l'égard de chaque classe d'impressions, de motifs et de mobiles » (p. X). — Livre Ier. *Le Tempérament physique et moral.* Le mouvement perpétuel de la matière vivante produit une série de changements constructifs (processus anabolique) et destructifs (processus catabolique). Le rythme vital comprend l'intégration, dont la direction est centripète, et la désintégration, dont la direction est centrifuge. Cette théorie s'applique à la croissance, recette et concentration de forces, et à la reproduction, dépense et expansion. Mais l'antithèse se retrouve encore dans chaque fonction : la croissance comprend l'assimilation de la nourriture et la désassimilation des tissus; la reproduction comprend des opérations d'épargne (origine de l'élément féminin) et de dépense (origine de l'élément masculin). Les tempéraments d'épargne se rattachent à la prédominance de la fonction sensorielle, les tempéraments de dépense à celle de la fonction motrice : d'où les sensitifs et les actifs. Les sensitifs peuvent être à réaction prompte, mais faible, ou lente, mais intense; les actifs ont une réaction prompte et intense, ou lente et modérée. Ce sont les tempéraments sanguin, nerveux, colérique et flegmatique. Il est évident qu'il peut y avoir, qu'il y a des mélanges et des combinaisons indéfinies et innombrables. Aussi bien, la force et la vitalité du système nerveux, dont les tempéraments dépendent, varient avec les âges, les alternatives de santé, de maladie, de travail, de fatigue. Le sommeil et la veille établissent divers états d'équilibre entre les viscères et le cerveau. Enfin, les tempéraments influent sur la moralité, la direction de l'existence, la vocation, les goûts et le bonheur. M. Fouillée a décrit avec

précision les conditions biologiques, le milieu physiologique d'où le tempérament émerge. Il y a, dans cette étude, un très remarquable essai scientifique où sont coordonnées et interprétées les théories contemporaines. « Le côté inné et obscur de notre nature, legs de nos ancêtres, » est mis en un relief saisissant. — Livre II. *Le Tempérament et l'intelligence.* Le tempérament est la base du caractère, mais il ne se confond pas avec lui. L'intelligence est un facteur essentiel du caractère : elle détermine notre manière d'aimer, car loin d'être une faculté adventice, surajoutée, superficielle, « la conscience est la fleur où toute la sève intérieure vient se concentrer, où l'être humain est en raccourci et cependant en sa plénitude » (p. 117). L'idéalisme de l'auteur lui a inspiré une lumineuse réfutation de l'empirisme de M. Ribot. Comme il y a trois grandes fonctions psychiques : sensation, émotion, appétition, il y a trois classes de caractères : les sensitifs (et parmi eux ceux qui ont peu d'intelligence et de volonté, — beaucoup de volonté et peu d'intelligence, — peu de volonté et beaucoup d'intelligence), les intellectuels (Pascal, Descartes, Ampère, qui disait : « A quoi sert le monde ? — A donner des pensées aux esprits »), les volontaires (distingués suivant l'énergie, la promptitude, la durée de leur volition). Ici encore nous ne trouverions guère qu'à louer la clarté de l'exposition, le développement logique des principes posés et, sinon toujours la certitude, au moins la vraisemblance des conclusions. — Livre III. *Tempérament et caractère selon les sexes.* C'est un fait indéniable que le caractère dépend de l'organisme et que celui-ci reçoit du sexe sa première direction. Mais quelle est l'origine des sexes ? « L'homme de Darwin est une femme qui a achevé son évolution, et la femme de Spencer est un homme dont l'évolution a été arrêtée » (p. 193). M. Fouillée discute les systèmes évolutionnistes et semble admettre avec M. Geddes que « la polarité féminine ou masculine serait, à l'origine, déterminée par la tendance à la conservation ou la tendance à la dépense » (p. 197). Suit un examen de la sensibilité, de l'intelligence, de la volonté chez l'homme et chez la femme, qui nous a semblé inspiré par des idées préconçues et contestables. Pourtant nous pourrions recueillir en ces pages diffuses quelques belles pensées, telles que celle-ci : « Il y a quelque chose de plus juste encore que la justice : la bonté » (p. 249). Surtout, nous savons gré à l'auteur d'avoir envisagé avec sang-froid le mouvement féministe et d'affirmer que « la dissemblance entre les sexes ne peut ni ne doit être supprimée par le progrès des institutions et des mœurs ; loin de là, dans les organismes supérieurs et dans les sociétés supérieures, la division des fonctions ne fait que s'accuser davantage » (p. 258). — Livre IV. *Le Caractère et les races humaines.* Le problème des races préoccupe en ce moment beaucoup d'esprits. Les récits de voyages et les derniers romans de M. Paul Bourget témoignent de cette inquiétude à un degré presque excessif. Ici nous

sommes en pleine hypothèse, et, parmi les divers systèmes, M. Fouillée accueille avec faveur les plus dénués de preuves et les plus aventureux : l'origine animale de l'homme, le polygénisme, les cultes religieux, formes « de la terreur superstitieuse, de la crainte vague et irraisonnée de l'inconnu » (p. 322). Il n'a point de peine à montrer les différences psychologiques des races ; elles se modifient par l'éducation et les croisements, mais il espère que les races supérieures garderont l'avance qu'elles ont sur les autres. C'est une question que l'ethnographie ne saurait résoudre. « Ce n'est point seulement de notre intelligence et de notre science, c'est encore de notre volonté et de notre moralité que dépend notre sort futur » (p. 367). Cela est juste mais incomplet si on n'ajoute l'action bienfaisante de l'Intelligence infinie et de la Volonté souveraine que l'on nomme la Providence.

5. — Analogue, par son titre, à l'ouvrage de M. A. Fouillée, le livre de M. Queyrat : *Les Caractères et l'éducation morale* en diffère par son but pédagogique. L'introduction traite de l'éthologie en général et des principales classifications des tempéraments et des caractères. Les idées d'Hippocrate et de Galien sur le sang, la bile, la lymphe et l'atrabile fournirent les premières divisions, auxquelles Cabanis ajouta le tempérament nerveux et que Müller reprit en les déclarant « excellentes. » Le docteur Bourdet, en 1858, décrit trente-six caractères ; le professeur Azam, en 1887, en distingue cent vingt ; M. Pérez n'en veut que six : vif, lent, ardent, vif-ardent, lent-ardent, équilibré. Plus récemment, M. Ribot fondait une classification subjective à plusieurs étages, montant des genres aux espèces, des espèces aux variétés, des variétés aux individus ; M. Paulhan différenciait les divers types d'après les diverses formes d'association mentale, les diverses qualités de l'esprit et des tendances, les tendances sociales, les tendances vitales. A son tour, M. Queyrat essaie une classification d'après : 1° la prédominance marquée d'une faculté ou d'une tendance : émotionnels, actifs, méditatifs ; 2° la prédominance simultanée de deux facultés : passionnels, volontaires, sentimentaux ; 3° la pondération à une tonalité différente des trois facultés : équilibrés, amorphes, apathiques ; 4° l'exercice régulier ou intermittent d'une ou des diverses tendances : instables, irrésolus, contrariants ; 5° la déformation maladive des caractères : hypocondriaques, mélancoliques, hystériques. Vous avez le choix entre ces classifications ; je préfère m'abstenir. Leur nombre me fait craindre qu'aucune ne soit définitive. Les chapitres II à VII sont destinés à décrire les types distingués par M. Queyrat, qui suit la méthode historique et recueille chez les philosophes et les biographes les documents, récits, traits, anecdotes qui « illustrent » son sujet. On lit tout cela sans fatigue, avec plaisir même, sans être bien sûr de la place exacte qui convient à tel ou tel personnage, mais en louant l'auteur d'avoir rassemblé les exemples.

Le dernier chapitre, *l'Éducation du caractère*, est le plus important. M. Queyrat établit qu'elle est possible, efficace, et qu'elle doit s'adapter aux diverses variétés. M. Stewart propose de grouper les enfants de chaque tempérament pour leur appliquer des méthodes différentes : il pense qu'il suffirait de diviser chaque classe en quatre parties. Pourquoi pas en autant de parties qu'il y a d'élèves ?.... Il faudra donc, suivant les cas, cultiver, encourager, réprimer, combattre. Il y aura : 1° une éducation des sentiments : éveiller la sympathie, stimuler l'apathie, régler la sensibilité ; 2° une éducation de la volonté, qui devra respecter la spontanéité de l'enfant et ne pas céder à ses caprices. Pour accroître l'énergie si nécessaire et si rare, le maître devra faire acquérir à l'enfant la confiance en soi, évoquer les sentiments qui lui rendront l'effort moins pénible, lui donner l'exemple des grands bienfaiteurs de l'humanité, bannir le découragement et la paresse, mettre à profit l'éducation physique, employer avec prudence et en certains cas la suggestion hypnotique.... Tout cela est admirable, et la pédagogie est une merveilleuse invention! Autrefois on se serait borné à faire observer aux enfants le Décalogue. On employait des procédés moins « scientifiques, » mais on formait d'honnêtes gens.

6. — C'est une opinion générale de tous ceux qui s'occupent d'éducation, qu'on a trop accordé et trop demandé à l'intelligence ; « l'éducation se propose de mettre au service d'une foi ardente une volonté sûre de son énergie, » et M. Payot a essayé, dans un précédent ouvrage, de formuler les règles et de décrire les méthodes et les procédés qui fortifieront la volonté. Mais il faut la diriger et l'orienter, c'est le rôle de *la Croyance*. Ce livre est une thèse de doctorat, soutenue avec éclat en Sorbonne. Il traite de l'objet, de la nature, du mécanisme de la croyance. La croyance porte-t-elle sur la réalité objective ou sur les idées ? Les objets nous sont connus par la perception ; celle-ci se compose de sensations, modifiées par des souvenirs, symboles plutôt que représentations, formules abréviatives de nos sensations effectives « De quelque chose qui existerait hors de nous, nous ne savons, nous ne pouvons rien savoir » (p. 22). « Le monde extérieur se compose uniquement de sensations reliées suivant des rapports nécessaires dans le temps et dans l'espace » (p. 31). Or, c'est par l'intermédiaire de nos muscles que nous entrons en relation avec lui ; ce qui change avec mes mouvements, c'est le non-moi ; ce qui ne change pas avec mes mouvements, c'est le moi. Projeter les données des sens sur le tissu des données musculaires, c'est le plan suivi instinctivement dans la connaissance vulgaire, avec unité et précision dans la connaissance scientifique, qui a pour but non de savoir, mais de classer pour prévoir, afin de disposer de la nature. « La science tourne le dos à la réalité : elle est un ensemble de ruses, de subterfuges destinés à dominer le monde, mais non à en pénétrer l'essence »

(p. 104). Nous voilà enfermés dans un scepticisme radical. Donc l'objet propre de la croyance n'est ni la réalité en soi ni la représentation, mais bien la correspondance de la représentation et de la réalité. Par conséquent la vérification consistera à vérifier la réalité de la trame formée par les données musculaires, étendue et mouvement.... « Bon ou médiocre, ce critère est le seul que nous ayons » (p. 129). — Quelle est la nature de la croyance? Croire, c'est « se retenir d'agir. » La volonté est le fonds résistant de notre être, antérieur à l'expérience et identique avec l'activité spontanée de l'affirmation. L'intelligence n'est qu'un phénomène superficiel dont les développements ont été tardifs. La personnalité n'est probablement dans l'histoire du monde qu'un phénomène passager. Il faut voir dans l'univers une volonté obscure qui tend vers la conscience et qui y arrive dans et par l'humanité. En définitive, « toutes nos croyances se réduisent à affirmer des successions et des coexistences entre les diverses données des sens et les données essentielles.... » (p. 166). Mais celles-ci étant les données musculaires, le principe de causalité, qui est l'expression même de la réalité fondamentale, n'est absolu que pour nous, ce qui veut dire relatif. « L'inconnaissable nous enveloppe et nous vivons dans le probable » (p. 170). Or, cette croyance identique à la volonté est à la fois un phénomène intellectuel, sensible, volontaire, et disons même, corporel ; on peut faire agir sur elle les idées, les sentiments. Par l'attention, l'énergie du vouloir, l'action, on arrive à croire, une fois le choix fait entre diverses affirmations. On trouve bonnes les raisons qui agréent ; avec l'autorité « faite de calme, de fermeté, de tact, de courage, » on les fait accepter aux autres. Ainsi se forme « un système de croyances morales d'une universalité absolue et d'une efficacité immense » (p. 248).

Le livre de M. Payot me semble pouvoir se résumer ainsi : Il n'y a rien, ou plutôt je ne sais si quelque chose existe, mais il « faut » une réalité, puisque je dois vivre et agir ; et donc, je « veux » un objet qui serve de but, de règle, d'idéal à l'activité humaine. Je m'y attache par mes idées, mes sentiments, mes volitions, mes mouvements, et c'est la croyance, guide et forme de ma vie. Vous avez reconnu, au passage, Hume, Kant et Schopenhauer, mais leurs théories sont marquées d'une empreinte très personnelle. M. Payot fait montre d'une rare vigueur logique ; son système est fortement lié, ses affirmations nettes, parfois tranchantes, toujours d'une allure franche et prompte. Pourquoi faut-il que presque tout cela soit faux, arbitraire ou excessif? Pour nous, la vérité consiste dans l'évidence immédiate ou médiate : celle-ci produit la certitude ; l'âme, une fois certaine, sait ce qu'elle veut, pourquoi elle doit le vouloir, les motifs, les conditions, la fin de son acte, et monte ainsi, d'un élan éclairé et libre, vers le bien dont la possession doit la rendre heureuse. Le « Mécanisme de la croyance » abonde en remarques justes,

en procédés utiles empruntés aux maîtres de la vie spirituelle, auxquels l'auteur rend hommage. Mais comprend-il toujours les formules des théologiens? « Le dogme, dit le R. P. Schwalm, n'est ni évident ni démontré, mais seulement vraisemblable. » Cela veut dire que l'incarnation du Verbe, par exemple, n'est pas une vérité rationnelle ; l'intelligence ne peut découvrir ni prouver le fait de l'union personnelle de la nature divine et de la nature humaine, mais il est « évident » que Dieu ne saurait nous tromper, il est « démontré » qu'il nous a révélé le dogme du Fils de Dieu fait homme, et cela produit en nous la « certitude. » La croyance chrétienne diffère donc absolument des hypothèses probables édifiées sur « les données fondamentales d'ordre musculaire. » Citons quelques phrases où se révèle la décision de M. Payot : « La religion exclusive du talent littéraire dont Renan, avec sa plate philosophie et son odieux mépris des foules, s'improvisa le grand prêtre.... » — « La prodigieuse stupidité de M. de Bismarck.... » — « Nous sommes livrés, pendant la formation de nos idées générales, à la souterraine diplomatie du sentiment, » — « Les hypothèses sont en quelque sorte comme le terreau plus ou moins fertile qui sert de support et d'engrais à la plante. » — La pensée et l'expression ne sont jamais banales en ce livre, où l'honnêteté des tendances n'a d'égale que la fausseté des doctrines.

7. — Supposez un écrivain français aimant à philosopher et voulant nous dire : la littérature réaliste est immorale et malsaine ; l'amour a pour base physiologique l'instinct de reproduction ; le beau provient en quelque manière de l'utile ; il y a du convenu dans un certain pessimisme ; l'« asymétrie » plaît à l'imagination ; la généralisation est inévitable et périlleuse ; il est difficile de découvrir la vérité, il énoncerait simplement ces affirmations, les développerait avec ordre, essaierait de les démontrer, mêlerait, s'il le pouvait, à la trame du raisonnement de l'agrément et de l'esprit, se garderait des exagérations, des divagations, des déclamations, et ne se targuerait point d'avoir révélé au monde des vérités inédites sous une forme piquante. Tel n'est pas le cas de M. Nordau, qui, après *Dégénérescence*, nous donne les *Paradoxes psychologiques*. Habituellement, il faut se défier de ceux qui nous annoncent des paradoxes : ils nous offrent des lieux communs revêtus de prétention. Ce qu'il y a de « nouveau » et de personnel dans ce livre, c'est la déformation d'une banalité par une erreur, c'est la contradiction de deux ou plusieurs doctrines qui se heurtent, c'est l'outrance des pensées et l'âpreté du ton destinés à étonner les naïfs et à leur donner l'illusion d'un philosophe « très fort. » Jugez donc ! l'auteur nous révèle tour à tour un penseur original, informé des théories de Darwin, Stuart Mill, Hartmann, un historien qui connaît les légendes de Frédéric Barberousse et de Dom Sébastien de Portugal, un moraliste perpétuelle-

ment indigné et gouailleur, un physiologiste, un histologiste, un biologiste, que sais-je encore! Tout cela est merveilleux, et nous n'avons pas, en deçà du Rhin, des hommes si richement et universellement doués. Quant au style, autant que j'en puis juger par la traduction de M. A. Dietrich, qui semble fidèle et se lit avec plaisir, il étale des grâces inspirées sans doute par l'humour de Henri Heine. Si j'ajoute que l'auteur est matérialiste, peut-être demanderez-vous de quel droit il s'indigne contre la littérature perverse, et s'il va jusqu'à trouver « chaque système et chaque conception du monde également justifiés.... » pourquoi perdre son encre à nous exposer ceux qu'il a choisis, puisque tous sont également « arbitraires et subjectifs. » Il est vrai « qu'ils sont seulement plus ou moins jolis et adroits. » Il est « joli » comme un pesant docteur qui fait des grâces, « adroit » comme un Allemand qui voudrait rivaliser avec Voltaire ou Chamfort.

8. — *L'Essai sur le Libre arbitre*, paru il y a bientôt dix ans, est une œuvre considérable dont le *Polybiblion* a parlé. Dans la seconde édition, l'auteur a tenu compte des observations qui lui ont paru fondées. Mais surtout il a voulu mettre le lecteur au courant des récents travaux publiés sur la contingence et la liberté. C'est l'objet d'un intéressant appendice, où ils sont résumés et analysés; parmi eux, l'ouvrage de M. l'abbé Piat sur la liberté, une brochure de M. Pérez sur le libre arbitre, la thèse de M. Bergson sur les données immédiates de la conscience. M. Piat insiste, avec raison selon nous, sur la valeur du témoignage de la conscience pour constater et attester les actes libres. Or, d'après M. Fonsegrive, « ce témoignage ne saurait guère être que négatif. La conscience sent, et elle affirme que le phénomène qu'elle aperçoit n'est déterminé par rien. Sans doute, mais quel est le sens de ce rien?.... C'est un rien relatif et non absolu, il est relatif à la conscience.... mais celle-ci ne peut rien dire de l'absence ou de la présence d'une détermination inconsciente » (p. 562). M. l'abbé Piat a expliqué sa pensée dans les *Annales de philosophie chrétienne* (janvier 1896) : « Pour avoir le sentiment de ma liberté, je n'ai qu'à vouloir. Je me sens libre dans ma volition aussi bien que je m'y sens existant. Car, au moment où je veux, j'ai la conscience claire, non de subir un mode, non d'éprouver une poussée qui me vient d'une région inconnue, mais de produire, de commencer un acte.... Je le possède lui-même, et dans sa cause et dans sa réalité. Il y a « du blanc » entre lui et tout le reste.... » — M. Pérez voudrait réduire la liberté à une indétermination extrinsèque provenant du renouvellement des phénomènes, du changement de milieu, de la variété des occasions. C'est confondre inconnu et imprévu avec indéterminé, le dehors d'un acte avec son essence intime. — On connaît les théories des néo-criticistes, tels que MM. Boutroux et Renouvier, qui introduisent la contingence dans les lois et les phénomènes de la nature. Leur disciple,

M. Bergson, veut qu'en un sens tout soit libre, « d'une liberté gracieuse, indépendante de toute formule qui emprisonne l'avenir dans les liens invincibles du passé » (p. 567). C'est trop et trop peu, car la liberté ne s'étend pas si loin, je veux dire à tous les êtres, et, là où elle existe, ne se confond pas avec la spontanéité qu'elle complète et dépasse; celle-ci ne suppose pas nécessairement l'intelligence, et la liberté est fonction de la vie raisonnable. M. J. Weber a pu tirer logiquement des théories de M. Bergson des conséquences propres à inquiéter les plus indifférents : « La moralité d'un homme, ce n'est que son impuissance à se créer une conduite personnelle.... Nous appelons « bien » ce qui a triomphé.... Notre Dieu, à nous, se nomme réalité ; il décide par le fait, et c'est parce que le monde existe qu'il est le meilleur possible. » M. Fouillée dénonce avec raison cette anarchie morale comme une conséquence de l'antiintellectualisme, mais M. Fonsegrive repousse pour les défenseurs du libre arbitre la responsabilité de ces affirmations, et démontre qu'elles sont parfaitement déterministes. *Cuique suum.*

9. — D'importants ouvrages ont acquis à M. l'abbé Piat une légitime autorité. Il complète, dans son livre : *L'Idée*, une thèse de doctorat très remarquée sur l'intellect agent. La matière de son étude est divisée en quatre parties : Idée et conscience ; Caractères généraux de l'idée ; Idée et phénomène empirique ; Idée et être. La conscience est « ce regard intérieur qui enferme dans son champ à peu près tous les phénomènes de notre vie mentale, représentations, volitions, émotions, désirs, mouvements.... » (p. 2). Par la perception, l'attention, la réflexion, elle atteint son objet, qui est l'âme elle-même avec ses divers états; elle est le domaine de l'absolu, puisqu'en elle être et apparaître sont identiques. Indivisible, active, constituant le moi, tandis que l'idée enveloppe une certaine multiplicité, peut rester passive, diffère du moi, elles se rapportent pourtant l'une et l'autre au même sujet simple : l'âme qui enveloppe des virtualités diverses en son unité essentielle. Ce premier livre témoigne d'une finesse d'analyse et d'une vigueur dialectique peu communes. Me permettra-t-on cependant d'y relever une formule rencontrée, je crois, déjà en d'autres ouvrages de l'éminent professeur, et que je ne saurais admettre : « C'est la conscience toute seule qui constitue le moi » (p. 30)? Je ne sais voir en elle qu'un témoin : elle constate, elle révèle, elle ne « fait » pas le moi. — Caractères de l'idée : elle est abstraite, universelle, nécessaire. Expliquer ces propriétés, prouver leur réalité, montrer qu'elles distinguent efficacement l'idée de l'image, qu'elles dérivent non de la pensée, qui connaît, mais de l'essence même des objets connus, et, de cette manière, enlever au kantisme la base où il s'appuie et le principe dont il découle, tel est l'objet du second livre. Mais cette idée, distincte de l'image, lui est unie, y trouve son origine, est dégagée du phénomène empirique par l'activité mentale. L'em-

pirisme, l'innéisme, l'ontologisme, rencontrés au cours de cet examen critique, sont réfutés et déclarés impuissants. « L'idée est le contenu logique des choses, et ce contenu n'existe à l'état formel que pour et par l'esprit » (p. 244). Comment l'intelligence opère-t-elle sur les données empiriques pour constituer un concept qui ait une valeur universelle, pour passer du réel au logique? M. l'abbé Piat estime que ce procédé est mystérieux et qu'on ne peut le connaître avec certitude. Il a le droit de penser ainsi, mais il se montre un peu trop dédaigneux pour ceux qui ont essayé de pénétrer, d'expliquer cette fonction de l'esprit. L'immense effort des scolastiques, pour édifier une théorie de la connaissance, a produit des systèmes qui ont merveilleusement éclairé toutes les questions qui s'y rapportent. Peut-être qu'en prenant parti, l'auteur eût évité le reproche, au fond très immérité, spécieux pourtant, d'avoir trop accordé à l'empirisme. L'idée est-elle identique à l'être? On sait à quel point la pensée contemporaine est obsédée par ce problème qui la passionne et l'égare. « Notre être se prolonge au delà de notre pensée, et notre être n'est pas toute la nature » (p. 304). On peut établir que si la réalité nous enveloppe comme un océan sans bornes, l'idée n'est pas essentielle à l'être : elle est fondée par lui; elle ne saurait donc être son origine et sa cause, mais l'idéal, la loi suprême des essences, en même temps que la cause des existences, c'est Dieu, Lumière de la raison qui peut atteindre les faits, les lois et les substances. Ces considérations, hautes et profondes, terminent dignement cette œuvre de droite et large pensée.

L. Maisonneuve.

THÉOLOGIE

Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation, par le R. P. Albert-Marie Weiss. Traduit de l'allemand, par l'abbé Lazare Collin, avec la collaboration de J. Mijy. Tomes III et IV. *Humanité et Humanisme.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., 2 vol. in-8 de 504 et 447 p. — Prix : 12 fr.

Deux volumes de cette *Apologie du christianisme* ont déjà paru fin 1894. Ils portaient les numéros VII et VIII, et avaient pour sujet : *La Question sociale et l'ordre social, ou Institutions de sociologie.* Il en a été rendu compte (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 332). Pourquoi les tomes III et IV ne voient-ils le jour qu'après les tomes VII et VIII, et avant les tomes I et II ? Quand viendra le tour des Ve et VIe? C'est ce que je ne saurais dire, l'auteur ni les traducteurs ne fournissant aucune explication sur cette disposition d'ordre assez singulière. Quoi qu'il en soit, c'est de l'*Humanisme* opposé à l'*Humanité* que nous avons à nous occuper aujourd'hui. Par « humanisme, » l'auteur entend tout ce qui, de près ou de loin, dans les mœurs privées et publiques comme dans les législations et les institutions sociales, tend à

glorifier l'homme pour et par lui-même, en même temps qu'à dédaigner ou même à dénier et proscrire Dieu, l'Église, la Vérité religieuse, le surnaturel et tout ce qui s'y rattache. C'est ce qu'on désigne plus communément sous le nom de « naturalisme. » L'auteur a choisi ce terme d' « humanisme, » sans doute, pour faire antithèse à l' « humanité » considérée telle que Dieu l'a faite et telle qu'elle doit être pour correspondre à sa mission. Au fond, c'est l'éternelle lutte entre la nature fidèle et la nature rebelle que décrit le R. P. Weiss. Mais il la considère tout spécialement dans l'état de choses actuel né avec les premiers prodromes de la Renaissance. Il divise son sujet en quatre parties, comprenant vingt-cinq Conférences, précédées d'une Introduction et complétées par six Appendices. L'Introduction expose les erreurs de la « soi-disant pensée moderne; » et la première partie, qui comprend six Conférences et deux Appendices, traite du *Changement de l'humanité en humanisme*. Sept Conférences et quatre Appendices sont afférents à la deuxième partie, dont *la Manière de penser et d'agir de l'humanisme* fait le sujet. Les Conférences quatorzième à dix-huitième sont affectées à la troisième partie sous ce titre : *Histoire de la civilisation de l'humanisme*. Enfin, la quatrième et dernière partie consacre les Conférences dix-neuvième à vingt-cinquième à exposer les conditions nécessaires pour réaliser *le Retour de l'humanisme à l'humanité*. Tel est le plan général de l'ouvrage. — Si nous voulons en apprécier le détail, une première remarque qui s'offre à l'attention, c'est que la nationalité de l'auteur se révèle par l'extrême abondance des faits et des citations, présentés néanmoins sous une forme qui conserve toujours quelque chose d'un peu vague et nuageux. On pourrait en comparer l'ensemble à une vaste forêt parfaitement aménagée, et partagée, par des lignes de division, en séries, affectations de périodes, parcelles, mais dans laquelle chacune de ces dernières présenterait des peuplements très touffus, très serrés, et qui réclameraient de judicieuses éclaircies, tant pour favoriser leur bonne venue que pour faciliter à un œil exercé l'intelligence du plan d'aménagement. On retrouve aussi, dans ces deux volumes, l'esprit un peu trop exclusif, un peu trop systématique, déjà signalé dans ceux qui ont été publiés précédemment On ne comprend pas trop, par exemple, que l'auteur traite « d'expressions creuses, incolores, favorisant l'absence de pensée et contenant la négation du Dieu vivant, » les mots : « idéal, ordre du monde, téléologie » (t. I, p. 461). Mettre sur le même rang les francs-maçons et les antisémites, à propos du culte satanique (t. II, p. 46), semble plus même qu'une exagération. Les appréciations sur les hommes ne sont pas moins excessives, et paraissent tenir parfois du parti pris plutôt que de l'impartiale sérénité de l'histoire : quand l'auteur s'écrie : « Quel esclave de la vengeance que Richelieu ! » (t. I, p. 430); quand, à la suite d'une énumération comprenant Marat, Collot d'Herbois, Car-

rier, Hébert, il ajoute : « Quel poète dramatique serait capable de créer par l'imagination un caractère comme Louis XI, si hypocrite, si astucieux, si traître, si fourbe, si cruel, que nous pourrions croire que nous sommes en face d'un serpent grotesque plutôt que d'un homme ! » (t. I, p. 377), on est en droit de se demander si, dans de tels passages, le sujet allemand ne fait pas tort à l'écrivain religieux. Assurément, Louis XI n'est pas une figure sympathique, et la raison d'État porta souvent Richelieu à une sévérité implacable ; mais est-il équitable d'attribuer cette sévérité à un but de vengeance personnelle ? Et si la politique de Louis XI a été trop fréquemment entachée de duplicité et de cruauté, ne pourrait-on trouver en Allemagne des figures historiques, Henri IV par exemple, qui n'auraient pas grand'chose à lui reprocher ?

Jusque dans ses vues générales, l'auteur force un peu la note. Sans doute le tableau qu'il trace des maux, des erreurs, des dégénérescences de la société moderne, par suite des renaissances païennes, de la soi-disant Réforme du XVIe siècle, de la prétendue libre pensée contemporaine, du sensualisme pratique qui s'est introduit dans les mœurs, ce tableau n'est que trop exact. Mais, grâce à Dieu, il n'y a pas, il n'y à pas eu que cela dans les trois derniers siècles et dans le siècle actuel. Si l' « humanisme » s'y est développé d'une manière éminemment regrettable, l' « humanité » est restée chrétienne dans bien des cœurs, et les familles fidèles sont encore en nombre point négligeable.

Au résumé, bien que l'auteur démontre avec grande abondance de preuves qu'il faut se garder du pessimisme autant que de l'optimisme, l'un et l'autre étant des excès à l'écart desquels se tient la vérité, je crains qu'il ne lui soit arrivé parfois, bien qu'à son insu, de pencher quelque peu du côté du premier. JEAN D'ESTIENNE.

JURISPRUDENCE

The principles of international law, by T.-J. LAWRENCE. London, Macmillan, 1895, in-8 de XXI-645 p. avec deux index.— Prix : 15 fr. 60.

« Dans un ouvrage écrit en anglais et destiné principalement aux lecteurs britanniques et américains, il est naturel que la plus grande part des exemples aient été pris dans l'histoire britannique et américaine. De la coopération amicale des deux grands peuples parlant anglais dépendent les plus belles espérances pour l'avenir de l'humanité. » Ces lignes de la préface indiquent dans quel esprit le livre a été écrit. C'est, du reste, un travail sérieux, bien coordonné, et qui pourra être utilisé par d'autres lecteurs que ceux qu'il vise principalement.

La partie historique n'est pas négligée. M. Lawrence explique que l'empire romain avait incrusté en Europe l'idée d'une domination unique sur tous les États. Après la chute de l'empire romain, les nations accep-

tèrent la domination de la Papauté et celle du Saint-Empire romain, qui furent souvent en conflit. L'Empire perdit son hégémonie lorsqu'il devint une institution purement allemande. Cette assertion de M. Lawrence est parfaitement exacte en ce qui concerne l'Europe occidentale, mais l'histoire m'a démontré que, dans l'Europe orientale, l'idée impériale a conservé presque jusqu'à nos jours une vraie autorité et un incontestable prestige. Quant à la Papauté, voici ce que dit M. Lawrence : « Comme arbitre entre les États, le Pape a souvent possédé une grande influence pour le bien. Dans un âge livré à la force, il introduisait, dans le règlement des différends internationaux, des principes d'humanité, et ses sanctions surnaturelles entraînaient l'obéissance des potentats brutaux qui se souciaient peu ou point de la loi supérieure qu'il appliquait » (p. 34). Voilà qui est bien, mais où l'auteur anglais cesse d'être juste, c'est lorsqu'il attribue la cessation du pouvoir papal à la seule corruption de la Curie. La faute en est moins à cette corruption, qui n'a pas été si profonde ni si permanente, qu'à la corruption toujours grandissante du sens moral chez les souverains et les peuples, et à la renaissance du paganisme. Le dernier mot n'est pas dit sur l'arbitraire pontifical : *Multa renascentur quae jam cecidere.* Il y en a déjà des exemples de nos jours.

L'ouvrage de M. Lawrence est divisé logiquement en quatre parties : 1° La Nature et l'histoire de la loi internationale ; 2° La Loi de paix ; 3° La Loi de guerre ; 4° La Loi de neutralité. A. D'AVRIL.

Elementos de derecho politico, por D. SALVADOR CUESTA Y MARTIN. 3e édition. Salamanca, Hernandez, 1895, in-8 de XVI-616 p.

Le savant professeur à l'Université de Salamanque vient de publier la troisième édition d'un traité très complet et très bien coordonné sur le *Droit politique.* Après un exposé préliminaire sur la nature et l'objet du droit, la première partie est consacrée aux principes fondamentaux dans leur application à tous les lieux, à tous les temps. Il donne de l'État la définition suivante : « Une société autonome organisée pour la poursuite de la fin humaine, par la réalisation du droit » (p. 31). Cette définition est en soi excellente : il reste à s'entendre sur ce qu'est la fin humaine et sur ce qu'est le droit. M. S. Cuesta y Martin examine successivement ce qu'il appelle l'élément matériel et l'élément formel de l'État. Sa méthode est essentiellement descriptive dans cette première partie. Il explique ce qui est. Ainsi, abordant les différentes formes de gouvernement, il expose les avantages et les inconvénients de chacun, plutôt qu'il n'en juge la valeur absolue. Et, en cela, il a parfaitement raison, car il n'y a pas ici de règle universelle : ce qui est bon ici sera mauvais ailleurs, d'après les conditions de chaque État, parmi lesquelles, pour notre compte, nous mettrions en première ligne la question de

race. Pour donner une idée de la manière de l'auteur, je résumerai brièvement ce qu'il dit de la forme républicaine :

« Cette forme suppose une période réflective dans la vie des peuples, parce que son mécanisme est plus artificiel et plus alambiqué que celui de la monarchie.... Les préoccupations égoïstes et l'intérêt personnel ont coutume d'y être remplacés par l'amour de la patrie et par le généreux sacrifice de chacun à tous, et des petitesses de l'individu à la majesté de la justice » (p. 189). Voilà un idéal ; existe-t-il quelque part ? « Mais, continue l'auteur, la grandeur de cette forme constitue aussi ses difficultés et ses périls. L'égalité a deux ennemis persistants : l'ambition.... et l'envie.... qui se soulève contre la supériorité de la fortune ou du mérite. Les impôts dirigés contre les riches, les projets de lois agraires, les privilèges en faveur des pauvres.... prennent naissance » (p. 189).

L'histoire du droit public espagnol forme la seconde partie. La lecture en sera très profitable aux étrangers, heureusement très nombreux, qui, comme nous, s'intéressent cordialement à toutes les *Cosas de España*.

L'appendice est un exposé très suggestif de toutes les théories sociales et politiques émises depuis Platon jusqu'à nos jours. Les enseignements du Saint-Siège couronnent dignement l'édifice. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Escritos del excelentísimo señor D. MANUEL DURAN Y BAS ; *segunda serie : Estudios morales, sociales y económicos.* Barcelona, imp. Barcelonesa, 1895, in-8 de XVIII-590 p.

M. Manuel Durán y Bas, déjà bien connu par ses *Études juridiques*, vient de publier la seconde série de ses *Écrits*, qui comprend des *Études morales, sociales et économiques*. Comme dans le premier volume, nous n'avons ici qu'une réunion de discours prononcés en différentes circonstances et de travaux divers, tous relatifs à la question sociale. Catholique avant tout, sans oublier les tendances légitimes du siècle où nous vivons, M. Manuel Durán s'est surtout inspiré du grand philosophe et du grand théologien saint Thomas d'Aquin : c'est bien là le meilleur des patronages et la plus précieuse des recommandations.

Toute la doctrine de l'honorable sénateur espagnol part de ces trois principes : les vérités éternelles de l'ordre moral, selon la foi chrétienne ; les bases fondamentales de l'ordre social, d'après la philosophie catholique, et les éléments constitutifs de chaque nationalité.

M. Manuel Durán y Bas, doyen de la Faculté de droit de Barcelone, compte plus de quarante années d'enseignement. Ses nombreux travaux témoignent de sa valeur philosophique, historique et littéraire. Il a tenu à honneur de mettre sa grande science au service de la religion et de la patrie : nous ne pouvons que l'en féliciter, et joindre nos éloges à ceux

que la presse de Barcelone et de Madrid a cru pouvoir adresser sans restriction à l'auteur des *Études morales, sociales et économiques.*

G. Bernard.

La Théorie platonicienne des sciences, par Élie Halévy. Paris, Alcan, 1896, in-8 de xi-379 p. — Prix : 5 fr.

Aux yeux de M. Halévy, le Platon qu'on admire communément est beaucoup trop théologien, trop mystique et surtout trop chrétien : il veut lui restituer sa vraie signification et sa réelle physionomie, celle d'un dialecticien à outrance, ne reculant devant aucune finesse, aucune subtilité de raisonnement dans sa double tentative d'analyser la pensée et de construire l'univers. Que Platon en Grec, en Athénien disert et cultivé qu'il était, se soit complu maintes fois à jouer avec les idées au point de déconcerter notre logique moderne, c'est ce qu'il faut accorder : qu'il l'ait fait de parti pris, se servant de la contradiction comme du procédé logique par excellence, à la manière toute moderne de Hegel, c'est très peu acceptable : que chez lui, à peu près de même que chez Kant, il y ait à distinguer sans cesse entre la dialectique régressive, dont la critique impitoyable ne laisse subsister en définitive qu'une sorte d'abstraction idéale, et la dialectique progressive, qui a mission, on ne sait pourquoi, de relever tout ce que la première a abattu, c'est absolument téméraire : enfin que la philosophie platonicienne se réduise à une « systématisation des sciences, » d'où la notion comme l'action de Dieu serait entièrement absente, voilà ce qui est franchement inadmissible.

Il y a dans le livre de M. Halévy une grande érudition et un véritable talent d'écrivain : mais la lecture n'en est pas moins difficile : l'argumentation manque d'enchaînement et les conclusions de netteté. Nulle part Platon n'a donné à entendre que la thèse de M. Halévy fût la sienne: aucun commentateur ancien, aucun critique moderne n'a songé à donner pareille interprétation de son système ; et s'il y a chez lui une partie dialectique et logique dont la portée est ici du reste singulièrement exagérée, il y a une partie poétique, mythique, religieuse, mystique même qui, pour être dédaignée par bien des philosophes de ce temps, n'en constitue pas moins son plus beau titre de gloire et l'explication de son influence grandissante à travers la postérité.

C. Huit.

BELLES-LETTRES

Histoire de la littérature française au XVIIe siècle, par le R. P. Longhaye. T. IV. *Les Écrivains hors rang : Sévigné, Maintenon, Saint-Simon. Tableau de la fin du siècle.* Paris, Retaux, 1896, gr. in-8 de 504 p. — Prix : 7 fr. 50.

Je ne m'en dédis point : après ce quatrième volume supérieur encore peut-être aux trois précédents, l'œuvre du P. Longhaye est l'histoire

littéraire du XVIIe siècle de beaucoup la meilleure qui ait été écrite. Composée, selon la méthode de Nisard, par études séparées des grands écrivains, au pied desquels sont groupés les écrivains de second ordre, avec à peine la mention de ceux qui n'ont rien apporté dans la littérature de personnel et de durable, une unité profonde est pourtant en elle; car l'unité est dans la pensée de l'auteur, qui, au contraire de nos modernes critiques, tous plus ou moins dilettanti, a aussi bien en matière d'art qu'en morale une ferme doctrine. Cette doctrine, très large, dégagée de toute superstition, qui admet que le beau a des formes indéfinies, variant suivant les siècles et les nations, même, si l'on veut, suivant les climats, qui fait donc sa part à la fantaisie, nationale ou individuelle, c'est-à-dire à l'imagination et au sentiment, bien de notre âge par conséquent, cette doctrine maintient en même temps certaines grandes lois de l'art littéraire, constantes et universelles comme le fond de l'âme humaine, comme l'essence des choses, comme Dieu même : c'est d'unir l'ordre à la puissance, de maintenir, en les mettant toutes en pleine activité, l'harmonie de nos facultés et leur hiérarchie native, « la domination souple, généreuse, mais toujours sentie de la raison sur l'imagination et sur le cœur, » et de soumettre la raison elle-même à la féconde domination du bien moral, c'est-à-dire, pour un chrétien : de la Vérité chrétienne. — A la lumière de ces principes apparaîtront, de chaque écrivain d'abord et peu à peu du siècle lui-même, les lacunes, les imperfections, les excès, mais aussi la grandeur et le pourquoi de cette grandeur. Le P. Longhaye — qui donc le blâmerait de n'être pas assez moderne? — trouvera, par exemple, qu'au XVIIe siècle il manque « un Lamartine moins rêveur, moins sensuel, un V. Hugo moins affolé par l'orgueil, un Musset plus correct, plus chaste, enfin un second Dante, parlant français. » Il regrettera la superstition de l'autorité, l'idolâtrie de l'antiquité, l'absence de pittoresque et d'expansion simple, l'oubli de « la poésie des choses. » En revanche il fera ressortir l'équilibre et la bonne santé de l'âme française à cette époque, qui, même quand elle n'a pas cette santé supérieure et d'ordre moral qui est la vertu, du moins garde, avec le sentiment de certaines vérités maîtresses, cette « bonne santé d'ordre physique pour ainsi dire, » qui est le bon sens, la mesure, la forte et calme possession de soi-même. — Intimement chrétienne, comme il convient, cette belle et forte critique est de nature à faire autant de bien aux esprits et aux âmes qu'a fait de mal la critique rationaliste, et cette prétendue critique indépendante qui, après avoir séparé, par un des plus dangereux sophismes, la littérature et l'art de la morale et de la religion, en arrive sans le voir, par la logique même de l'erreur, à exalter comme l'essence de l'art le caprice déréglé, la passion folle, l'extravagance, c'est-à-dire, en somme, la révolte. Uniquement soucieuse dans l'enquête de la vérité, de l'équité dans les jugements, elle apprendra à

ne se prononcer qu'après examen impartial de toutes les pièces du procès. C'est la grande force du P. Longhaye qu'à la différence de la plupart des auteurs d'histoires générales, il a lu d'abord tous les écrivains dont il parle, et il a entendu tous les principaux témoins qui ont déposé pour ou contre eux. En faut-il un exemple? Dans les soixante-quinze pages consacrées à *Mme de Maintenon*, si discutée, dans les quatre-vingts pages consacrées à *Saint-Simon*, un « grand homme de bien et d'honneur, » disait Montalembert, « un méchant et une âme basse, » disait Louis Veuillot, avec le résumé de tout ce que l'érudition contemporaine a établi de certain, résumé fait par un historien qui ajoute sans cesse ses informations directes et ses impressions personnelles, nous avons un jugement ferme et motivé qui se dresse en face des erreurs, des contradictions, des injustices des critiques superficiels ou partiaux. C'est d'une probité et d'une sûreté vraiment admirables. On en peut dire autant de l'étude sur *Mme de Sévigné* et de celle sur *Massillon*, qui sont, avec les deux précédents, les morceaux importants de l'ouvrage. Mais l'information et l'appréciation ne sont pas moins sûres dans les si agréables chapitres consacrés aux cercles et aux journaux littéraires, aux mémoires et à l'histoire, aux romans, à la poésie et au théâtre de la fin du règne. De cette probité et de cette sincérité seront victimes des beaux esprits très surfaits, comme La Fare, Chaulieu; des œuvres beaucoup trop vantées, comme le *Turcaret* de Lesage, ou les tragédies « terribles » de Crébillon : mais d'autres, à qui, faute de connaître leurs meilleurs écrits, on ne rend pas pleine justice, comme *d'Aguesseau*, des oubliés, comme l'historien *d'Orléans*, même tel poète léger, comme *Sénecé*, qui, pour avoir vécu en province, n'a pas eu même célébrité que tant d'autres moins spirituels, lui devront d'être mis en lumière.

On peut discuter certaines appréciations de détail. Dans l'ensemble je ne crois pas qu'il soit possible d'approcher plus près de la vérité: parce qu'il n'est pas possible d'être mieux informé, plus indépendant, plus sensé, plus éloigné de toute recherche périlleuse de l'originalité, du paradoxe, de la « thèse » neuve, ou de la généralisation à effet; pour tout dire en un mot, parce qu'esprit de sa nature très mesuré, le P. Longhaye a en même temps le scrupule religieux de l'exactitude et de la justice. Très agréable, très attachante, cette histoire est à mettre tout de suite entre les mains de tous nos étudiants — et de leurs maîtres, jusqu'ici presque toujours fournis de manuels sans grande valeur, ou d'œuvres, comme dit le P. Longhaye, « subtilement imprégnées de rationalisme, de naturalisme, de scepticisme religieux, moral ou simplement littéraire. » Elle n'apprendra pas seulement à bien connaître le XVIIe siècle, elle apprendra à travailler suivant la bonne méthode, à penser et à parler juste.

GABRIEL AUDIAT.

Institut de France. Les Registres de l'Académie française, 1672-1793. Paris, Firmin-Didot, 1895, 3 vol. gr. in-8 de II-608, 673 et 662 p. — Prix : 25 fr.

Ce recueil constitue un véritable trésor pour l'histoire littéraire des deux derniers siècles. L'Académie française en a décidé la publication à l'occasion des fêtes du centenaire de l'Institut, et le secrétaire perpétuel Camille Doucet, de regrettée mémoire, fut chargé de l'édition et des notes : il a bien mérité de tous ceux qui s'intéressent à la vie et aux œuvres des académiciens, soit isolément, soit en corps. Les plus anciens registres de l'Académie, ceux du temps du premier secrétaire perpétuel Conrart, l'homme au silence prudent, sont depuis longtemps perdus. Conrart avait donné communication de ceux de la période de 1634 à 1650 à Pellisson, pour composer son *Histoire de l'Académie*, dans laquelle on en trouve de nombreux extraits : Pellisson les a-t-il restitués? c'est probable, mais il faut croire qu'ils ont été plus tard égarés dans les papiers du chancelier Séguier, protecteur de l'Académie, qui donnait asile à la docte Compagnie dans son hôtel pour ses séances ordinaires, car ce n'est qu'à partir de la mort du chancelier, en juin 1672, époque à laquelle le Roi lui-même devint protecteur en titre de l'Académie et lui assigna un logement au Louvre, que des registres spéciaux furent dressés et conservés en ordre. Si les anciens, comme on l'a dit souvent, avaient fait partie des papiers de Conrart, on les eût retrouvés sans doute dans les nombreux recueils laissés par celui-ci, le plus enragé collectionneur de son temps, et, dans tous les cas, ils manqueraient jusqu'à sa mort, postérieure à l'établissement de l'Académie au Louvre : c'est pourquoi j'estime que c'est du côté de la succession Séguier qu'il faudra pousser les recherches : pour le moment, il faut nous contenter de commencer à l'année 1672.

Encore ces précieux registres eux-mêmes ont ils bien failli nous échapper en 1793. L'abbé Morellet, leur sauveteur, a raconté, dans ses *Mémoires*, cette intéressante aventure. Le décret de la Convention supprimant l'Académie allait être voté : la Compagnie, réduite à quelques membres seulement, se réunissait cependant comme d'habitude, quoiqu'on fût en pleine Terreur. Le secrétaire perpétuel, Morellet lui-même, crut devoir prendre sur lui de dérober aux modernes iconoclastes une proie dont ils ignoraient la valeur, et sans en rien dire à personne, il emporta chez lui les lettres patentes de la fondation, les registres des délibérations, les comptes rendus des assemblées, en sorte qu'après la suppression, nulle trace ne resta dans aucun dépôt public de l'existence de l'Académie. Tout avait disparu avec elle, et pendant douze ans, personne ne soupçonna le sauvetage. Après la création de l'Institut, la classe dite de grammaire revint peu à peu, sinon aux principes mêmes de l'établissement de l'Académie française dont elle avait absorbé les

membres survivants, du moins aux formes de son cérémonial, et rétablit les discours de réception. La seconde fois qu'on en prononça un, le 5 mars 1805, Morellet, chargé de recevoir Lacretelle aîné, termina sa réponse par une communication aussi intéressante qu'inattendue. Il remit solennellement à la Compagnie les huit registres emportés par lui en 1793, et sauvés par ce qu'il appelait un pieux larcin : « Je remets entre vos mains, dit-il, la chaîne qui rattache cette Compagnie à la première Académie française, ou plutôt qui fait de l'une et de l'autre une même Académie.... »

De ces registres qui s'étendent en effet, sans interruption, de 1672 à 1793, et qui ont été souvent consultés pour d'intéressants travaux, mais qui étaient demeurés jusqu'à présent inédits, les uns contiennent les délibérations, les autres les listes de présence : la présente édition les a, pour plus de clarté, réunis et fondus ensemble en donnant, pour chaque date, la liste des membres présents et le nombre de jetons partagés, puis le texte des délibérations : lorsqu'il n'y a pas de texte, c'est qu'on s'est borné à consacrer la séance au travail du dictionnaire. Cela forme un tout parfaitement homogène, qui fait connaître complètement l'histoire officielle de l'Académie depuis son établissement au Louvre jusqu'à sa suppression.

Une difficulté existait pour les harangues académiques et les discours de réception. Tantôt ils sont transcrits tout au long à leur date sur le registre, tantôt ils sont seulement annoncés par leurs titres, ou par l'indication qu'ils seront insérés à la fin du volume; souvent même, à mesure qu'on avance, il n'en est plus question. Si on les avait recherchés partout où ils existent pour les reproduire, on eût triplé, sans utilité réelle, le nombre des volumes de la publication, et on eût noyé la partie vraiment neuve et inédite au milieu de ces réimpressions. On a donc eu raison de rejeter systématiquement les discours déjà connus, en donnant en note des indications précises qui permettent de les retrouver facilement et de conserver seulement ceux qui se rattachent étroitement à l'histoire de la Compagnie ou dont les recueils de discours jadis publiés n'avaient pas eu connaissance. Il en est qu'on n'a jamais retrouvés : tel celui de Racine ; l'espace réservé dans le registre au-dessous du titre : *Compliment de M. Racine,* pour en recevoir la transcription, est resté blanc. Qui pourra jamais le faire connaître aux admirateurs du poète? Simple et court, disent les Mémoires de Racine fils, qui le chercha vainement dans les papiers de son père.

Je n'insisterai pas davantage. Il y a dans ce recueil des récits inimitables, comme celui de la page 134 du tome premier, où l'on rapporte l'impression des délégués de la Compagnie qui, sur l'invitation du Roi, avaient assisté à la représentation de l'Opéra : il serait fâcheux de les déflorer ici par une sèche analyse. Une curieuse étude à faire, à l'aide

de ces trois volumes, serait celle de l'assiduité aux séances : il y a des périodes pendant lesquelles on ne rencontre, sauf aux jours de réceptions, que trois ou quatre académiciens, toujours les mêmes, en particulier pendant la Régence; mais il faudrait mettre cette assiduité en parallèle avec les mœurs littéraires de chaque époque et les écrits satiriques épars qui en signalèrent les déclins : la place fait défaut pour nous y livrer ici; il faut nous borner à l'indiquer : ces volumes ne manqueront pas de donner naissance à des monographies piquantes : ils seront désormais l'une des sources principales auxquelles il faudra recourir pour aborder l'histoire littéraire du grand siècle et celle de l'époque qui a précédé la Révolution. RENÉ KERVILER.

La Littérature contemporaine en Italie; *dernière période, 1883-1896*, par AMÉDÉE ROUX. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de VII-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Amédée Roux vient d'ajouter un troisième volume à son *Histoire de la littérature contemporaine en Italie*. Dans le tome qu'il a publié en 1874, il voyait très en beau la situation que notre intervention avait créée pour ce pays. L'Italie affranchie avait repris sa place parmi les nations, sa transformation dans l'ordre matériel avait suivi la plus heureuse progression. C'était superbe, et la littérature ne pouvait manquer de profiter de cette résurrection. En 1882, M. Roux fit paraître un nouveau volume où il n'avait pas à constater tous les brillants résultats qu'il avait prophétisés (Voir *Polybiblion*, t. XXXVII, p. 418). Le troisième tome, dont nous avons à parler, porte sur bien des pages les traces de la désillusion. Victor-Emmanuel, Humbert, sont descendus de leur pavois, et de nombreux passages nous laissent entrevoir ce qu'est devenue notre peu bienveillante sœur. Quant aux œuvres littéraires, il n'y en a pas de tout à fait éminentes à citer. Elles sont nombreuses toutefois. Quatre chapitres sont nécessaires à M. Roux pour nous parler de la poésie, et de nombreuses citations choisies avec goût nous donnent l'idée de ce qu'elle a produit de meilleur. Le théâtre n'est pas florissant, la tragédie et le drame n'offrent aucune manifestation vraiment remarquable, la comédie périclite également, et si M. Roux ne nous entretenait pas du recueil des pièces de Carrera, déjà anciennes, il n'aurait guère eu l'occasion de distribuer quelques louanges. Si la littérature dramatique est peu riche, il n'en est pas de même de la littérature historique : les histoires générales ou partielles, les mémoires, de curieuses correspondances mises au jour, fournissent à l'auteur le sujet de pages souvent pleines d'intérêt et qui, fréquemment, se rattachent à la France. C'est la partie la plus remarquable du livre. La philosophie occupe ensuite M. Roux. Il y constate un mouvement prononcé dans le sens spiritualiste, puis il passe à la critique, à la

pédagogie et à l'esthétique, et arrive aux romans, très abondants, trop abondants, mais parmi lesquels plusieurs méritent d'être mis en relief; il les analyse patiemment et les apprécie judicieusement; il n'oublie pas, bien entendu, G. d'Annunzio; il reconnaît dans son œuvre d'éclatantes qualités de style, mais fait voir combien est excessif et peu justifié notre engouement pour lui. Des mélanges fournissent à M. Roux la matière d'un chapitre, et le livre se termine par des détails sur les grands éditeurs italiens et par un appendice où il est parlé de quelques productions publiées pendant l'impression du volume. Il offre certainement un tableau bien fait de la littérature proprement dite. Il y a cependant à signaler une lacune que nous avons déjà remarquée dans les tomes précédents. Il n'y est point parlé de ce que l'on peut appeler la littérature médiéviste, si féconde et d'une si grande valeur; des savants ouvrages de Comparetti, de d'Ancona, de Torraca, de Rajna, de Gorra, d'Arthur Graf et de tant d'autres éminents critiques, pas un mot. M. de Gubernatis est le seul de ce grand groupe dont M. Roux nous ait entretenus, et peut-être avec une exagération d'éloges. Ce n'est pas suffisant : il y avait à s'arrêter à cette littérature si savante, si curieuse, et même à ses ramifications dans le folklore. M. Roux pourrait trouver là les matériaux d'un volume complémentaire d'un grand intérêt. TH. DE P.

HISTOIRE

Az Ezeréves Magyarország ésa Millenium Kiállitás. Millénaire de la Hongrie et l'Exposition nationale. Douze séries de 14 à 16 grav. chacune (sept séries ont paru). Budapest, Kunosy Vilmos és Jia; Paris, Westhausser, 1896, in-fol. — Prix : 1 fr. la série.

Au moment où s'ouvre l'exposition commémorative du dixième centenaire de la nation magyare, un éditeur intelligent a pensé que l'occasion était favorable pour publier un album où seraient réunis les plus beaux paysages et les plus célèbres monuments de son pays.

Tous les sujets ne présentent pas un intérêt égal; je mettrai à part la reproduction des gares de chemin de fer, édifices municipaux et autres bâtisses qui intéressent moins les artistes que les maçons. (Je n'entends pas faire allusion aux francs-maçons, bien qu'ils tiennent aujourd'hui le haut du pavé de Budapest.) Je me passerais volontiers des petits édifices, chalets, castels, temples et autres joujoux de carton-pierre qui abritent les différents services de l'exposition; on a dû leur réserver une place assez importante, puisqu'ils servent de prétexte à la publication.

Ce qui constitue le mérite et la valeur artistique de l'album, c'est le choix judicieux des vues qui sont reproduites dans de belles héliogravures; panoramas de villes et de montagnes, églises et vieux châteaux

en ruine, lacs et cascades donnent aux amateurs de pittoresque l'illusion d'un voyage à travers des sites tour à tour gracieux et grandioses.

Un texte explicatif accompagne les images et est rédigé en hongrois, en allemand, en anglais et en français; un peu emphatique peut-être, comme un style de prospectus; j'ajoute qu'on eût été bien inspiré en faisant revoir le texte français par une personne sachant notre langue. 1re livraison, page 5 : « Terminé celui-là, on a, pour ainsi dire, retiré le vieux d'au-dessous du nouveau en le démolissant. » Même livraison, page 14 : « Dans ce même bâtiment se trouve la localité de l'exposition de l'art récitatif. »

P. Pisani.

Apuntes de historia política de los tratados (1499 à 1815), por P. Soler y Guardiola, secretario de ambajada. Madrid, V. Suarez, 1895, in-12 de 741 p. — Prix : 5 fr.

Il est bon que, de temps à autre, quelque esprit indépendant se dresse contre le culte fétichique des traités de Westphalie et du système qu'ils ont engendré : « L'équilibre, dit M. Soler y Guardiola, n'a pas rempli son objectif, qui était de maintenir la paix. Or, la paix a été troublée bien promptement, précisément pour maintenir cet équilibre. Les guerres des XVIIe et XVIIIe siècles, engendrées par la nécessité de diminuer la prépondérance de l'un ou d'un autre peuple, sont la démonstration du résultat qu'a produit la théorie de la balance politique » (p. 49).

La France, en s'alliant à un héros du Nord, pour appuyer l'élément protestant, a suscité l'élévation de la Prusse, qui devait fatalement absorber un jour toute l'Allemagne. Si la Pologne, au lieu de rester neutre pendant la guerre de Trente ans, avait soutenu les catholiques, comme c'était son devoir, elle aurait empêché l'éclosion de cette Prusse qui fut, au XVIIIe siècle, le principal instigateur et, par l'acquisition de Dantzick, plus tard de Kiel, le grand bénéficiaire de l'attentat (p. 508). Et si la France et l'Autriche, rappelant l'engagement pris par Catherine II (mai et juin 1764), avaient empêché un partage criminel en soi et antieuropéen, elles n'eussent pas connu Sadowa et Sedan, que la visée équilibriste de 1648 a préparés et rendus possibles. « Le système de l'équilibre, conclut notre auteur, n'est pas arrivé à la fin qu'il se proposait, parce que, comme dit Fiore, il ne pouvait s'établir un système ordonné pour la coexistence des États sans marquer d'abord les règles nécessaires pour convertir la société de fait en société de droit » (p. 90).

Ces lignes suffiront à montrer dans quel esprit est conçu le livre de M. Soler y Guardiola. C'est l'appel au droit en place des combinaisons machiavéliques de cet esprit humain, toujours faible par quelque côté et qui ne sait pas prévoir le contre-coup des coups qu'il frappe. *Quaerite ergo primum.... justitiam Ejus.*

L'exposé de M. Soler y Guardiola est substantiel et clair. Il est accompagné d'une bibliographie à la fin de chaque chapitre. Les recherches seront facilitées par une table chronologique des stipulations internationales depuis 1493 jusqu'au 15 novembre 1815. A. D'AVRIL.

L'Europe politique : *Saint Marin. — Saint-Siège. — Serbie. — Suède et Norwège. — Suisse. — Turquie*, par P. SENTUPÉRY. Paris, Lecène et Oudin, 1895, in-8, 8e fasc., p. 851 à 1344 et XXXI à XLVI. — Prix : 6 fr.

Nous avons déjà signalé ici l'importance de cette publication, appelée à rendre de grands services aux publicistes et aux hommes d'État. Comme ce livre échappe par sa nature à une analyse suivie, je me bornerai à indiquer quelques insuffisances ou quelques erreurs, d'ailleurs peu nombreuses.

M. Sentupéry juge les choses romaines en libre penseur, mais non en sectaire : le ton est toujours convenable. S'il ne me paraît pas avoir rendu justice à Pie IX, il apprécie et expose la grandeur de Léon XIII. Le paragraphe relatif aux Églises orientales laisse à désirer. Le concile de Florence est de 1439 et non de 1434. Si la bulle *Demandatam* ne concerne que les Melchites, la bulle *Allatae sunt* (1755) traite la question entière des Églises orientales avec une autorité qui n'a pas été dépassée. En notre siècle, Pie IX a donné une impulsion décisive par son appel de l'Épiphanie 1848. Enfin, le schisme n'a pas disparu, ni les hérésies. La réconciliation n'est pas faite : on peut seulement signaler dans certaines contrées des symptômes d'apaisement.

Les chapitres relatifs à la Suède-Norwège et à la Serbie sont détaillés et instructifs. Il aurait pu y être mentionné que de 1765 jusqu'à 1879, l'Église serbe a relevé du patriarcat de Constantinople dans une mesure adéquate à la situation du pays vis-à-vis de la Porte. La *Revue de l'Orient chrétien* a publié la traduction du Τόμος, par lequel ce patriarcat reconnaît l'autonomie et l'autocéphalie de l'Église serbe du royaume (p. 37).

En Suisse, à l'encontre de l'auteur, nous estimons que le *Sonderbund* était incontestablement dans la raison et dans le droit. L'amoindrissement des autonomies cantonales n'a favorisé ni la prospérité, ni la vraie liberté, ni les sécurités contre les appétits possibles des États voisins, ou les aspirations unitaires de races contiguës. La neutralisation éventuelle du Chablais et du Faucigny avait pour seule raison (si c'en est une plausible) de protéger contre la France les possessions savoisiennes du Piémont : *Cessante causâ, cessat effectus.*

Le chapitre si compliqué de la Turquie est généralement exact. Voici quelques observations : Les Grecs orthodoxes ont des patriarches à Antioche et à Jérusalem. Le patriarche melchite réside à Damas. Beaucoup d'Albanais sont chrétiens, notamment les Mirdites et autres tribus quasi

indépendantes de la Guégarie. Les griefs des Arméniens ne sont pas exagérés.

En résumé, *l'Europe politique* a exigé un travail considérable, dont le résultat est satisfaisant. A. D'AVRIL.

Journal *de Mme* CRADOCK, *voyage en France (1783-1786)*, traduit d'après le manuscrit original et inédit, par Mme O. DELPHIN-BALLEYGUIER. Paris, Perrin, 1896, in-12 de XI-331 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mme Cradock était mariée à un riche Anglais du Leicestershire, beaucoup plus âgé qu'elle, qui possédait à Gumley une vaste propriété qu'il se plaisait à embellir et où il attirait les littérateurs et les artistes de Londres. A la suite d'une maladie, les médecins avaient ordonné à Mme Cradock de voyager, et les deux époux s'étaient dirigés vers la France, où les Anglais, avec lesquels nous étions réconciliés de la veille, étaient alors accueillis avec un empressement dans lequel la curiosité et la mode avaient plus de part que la véritable sympathie.

Le manuscrit de Mme Cradock a été découvert, chez un brocanteur de Londres, au milieu d'un lot de papiers sans importance, et a failli habiller, chez un Francœur anglais, le sucre et la cannelle. Il est heureux, pour ceux qu'intéresse la vie en France, dans les années qui ont précédé la chute de l'ancien régime, qu'il ait échappé, en majeure partie du moins, à un sort aussi déplorable. Ce qui nous en reste commence le 1er décembre 1783. Le couple anglais était alors à Paris, où il séjourna encore près d'une année. Le 31 octobre 1784, toujours sur l'avis de la Faculté, M. et Mme Cradock partirent pour Marseille, où ils arrivèrent le 3 décembre, après avoir fait étape à Fontainebleau, à Chalon, à Lyon, à Avignon et à Aix. Après un séjour de trois mois et demi à Marseille, les voyageurs revinrent à Paris, par le chemin des écoliers, en passant par Nimes, Montpellier, Béziers, Castelnaudary, Toulouse, Agen, Bordeaux, Saintes, Rochefort, la Rochelle, Montaigu, Nantes, Ancenis, Angers, Saumur, Tours, Amboise, Blois, Vendôme, Chartres et Versailles, où ils étaient le 10 octobre 1785. Ils avaient fait, à Montpellier, Toulouse, Bordeaux, la Rochelle et Nantes, des stations assez prolongées. Ils restèrent de nouveau à Paris du 12 octobre 1785 au 22 avril 1786.

Mme Cradock, dès le début de son voyage, avait pris l'habitude de noter, presque chaque jour, ses impressions. Les récits, dans lesquels ses observations se mêlent aux détails de sa vie, ne présentent pas cet étalage de considérations philosophiques qui était alors si fort à la mode ; et le style n'en est pas déparé par l'écœurante « sensibilité » de l'époque. Elle se contente de relever, avec soin et sans aucune prétention, tout ce qu'elle voit ou entend. Étrangère à notre pays, elle est frappée par des usages qui ont disparu sans retour et dont nos auteurs, auxquels ils étaient familiers, n'ont pas pensé à nous conserver une idée. J. M.

Recherches sur divers services publics du XIIIe au XVIIe siècle, par le colonel Borrelli de Serres *Notices relatives au XIIIe siècle.* Paris, A. Picard et fils, 1895, in-8 de 612 p. — Prix : 10 fr.

Il est difficile de donner en deux pages une idée exacte de ce que contient l'ouvrage de M. le colonel Borrelli de Serres. Il touche à tant de points divers, et il traite toutes les questions qu'il aborde avec un tel luxe de détails, qu'une table des matières très développée pourrait seule faire connaître les objets étudiés.

Partant de ce principe, malheureusement trop vrai, que jusqu'à ces dernières années on a trop négligé, pour faire l'histoire d'un règne ou d'une administration, les renseignements fournis par les comptes et les documents financiers, il a entrepris d'examiner à leur lumière un certain nombre de services publics du XIIIe siècle. Mais, avant de se servir des comptes comme éléments d'information, il faut d'abord voir à quelle époque exacte ils se rapportent, expliquer et bien comprendre leur mécanisme et leur terminologie. C'est ce que M. Borrelli de Serres s'est proposé de faire dans sa première notice intitulée : *La Comptabilité publique au XIIIe siècle.* Jusqu'à présent, non seulement la portée de ces comptes avait échappé à la plupart des historiens, mais les plus érudits mêmes les avaient souvent mal expliqués ou mal interprétés. De là des erreurs qui se perpétuaient, des énigmes que l'on ne parvenait pas à déchiffrer, des problèmes que l'on regardait comme insolubles. M. Borrelli de Serres a pu débrouiller cet écheveau. Il commence par examiner en eux-mêmes les rôles des bailliages de France de 1202-1203, de l'Ascension 1234, de l'Ascension 1248, de la Toussaint 1285; puis il prend les rôles des bailliages et sénéchaussées hors de France et les comptes particuliers, les comptes de l'hôtel, surtout ceux de l'Ascension 1234 et de l'Ascension 1239, et enfin, les comptes généraux d'exercice; un compte de l'Ascension 1238; un compte général inconnu de la Chandeleur 1226, dont M. Borrelli de Serres a pu, au moyen d'habiles rapprochements, fixer la date et démontrer l'importance, et enfin un autre compte de la Toussaint 1230, également laissé dans l'oubli jusqu'ici, dont la date est établie par le même procédé. Après l'étude des comptes, l'auteur entreprend celle des pièces auxiliaires, qui sont aussi des plus utiles pour bien comprendre le mécanisme financier et administratif du moyen âge. Tels sont les états, inventaires, hommages, prisées, contrats, etc. Vient ensuite une étude sur les comptes municipaux, surtout ceux de 1260 et de 1262, sur les documents du service du contrôle, états de revision et listes d'arriérés, sur les tablettes de l'hôtel, de 1256-1257 et de 1282-1285, travail tout à fait neuf et original qui rectifie les erreurs commises par M. Natalis de Wailly. Trois appendices terminent cette première partie.

La deuxième partie comprend une suite de notes sur les origines du

service financier, dans lesquelles sont passés en revue les agents et le fonctionnement de ce service, le titre et les types des pièces de comptabilité, les termes d'exercice, les reports, etc. L'auteur fait connaître le Temple, ses trésoriers, ses clercs, ses opérations et son rôle financier. Sur ce point, il apporte moins de vues nouvelles que dans les précédents chapitres, M. Delisle ayant épuisé ce sujet dans son savant *Mémoire sur les opérations financières des Templiers*. Il expose ensuite ce qu'était la caisse de l'Hôtel, son personnel, ses attributions financières. Trois chapitres sont consacrés à la direction en matière financière et aux grands officiers ; à la Chambre aux deniers, à son personnel et à son fonctionnement ; à la Chambre des comptes et au Parlement. Dans la troisième partie, M. Borelli de Serres énumère les droits attribués à un certain nombre de grands officiers, tels que le grand sénéchal, le grand bouteiller, les chambellans, le chancelier. A la fin de cette étude, une liste des chanceliers de 1227 à 1321 rectifie et complète toutes les autres listes connues jusqu'à présent, et en particulier celle du *Trésor de chronologie*. On peut voir, par cet exemple, le parti qu'un érudit peut tirer des documents financiers pour arriver à donner aux faits et à la chronologie une exactitude plus grande que n'ont pu le faire jusqu'à présent les chroniques, mémoires et autres documents, où trop souvent les dates sont omises ou tronquées.

La note sur l'origine du droit de tiers et danger, composée surtout d'après les comptes des agents royaux, renouvelle entièrement cette matière. Elle n'est pas seulement limitée au XIIIe siècle, comme les précédentes, mais s'étend jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Un tableau fait connaître les forêts de Normandie d'après les rôles anglo-normands. Le volume se termine par trois chapitres : l'un sur le service roturier au XIIIe siècle ; le second sur la réforme de la prévôté de Paris et Étienne Boileau ; le troisième : *Les Gentien tués à Mons-en-Puelle*, est une excellente monographie de cette grande famille parisienne de la fin du XIIIe siècle et du commencement du XIVe.

D'après le titre de son ouvrage, M. Borrelli de Serres semble promettre une suite de volumes sur un certain nombre de services publics de l'ancienne France. Celui dont nous venons de signaler l'importance capitale pour les questions financières jette sur tous les points de notre histoire un jour tout à fait nouveau. JULES VIARD.

Manuel de bibliographie historique, par CH.-V. LANGLOIS. I. *Instruments bibliographiques*. Paris, Hachette, 1896, in-16 de XI-193 p. — Prix : 3 fr.

Chargé d'un cours des sciences auxiliaires de l'histoire à la Faculté des lettres de Paris, M. Ch.-V. Langlois a été conduit à donner à ses élèves les éléments de bibliographie historique qu'il présente aujourd'hui

au public. L'utilité pratique d'un semblable travail ne sera guère discutée au moment où la bibliographie historique figure parmi les matières facultatives du programme de l'agrégation d'histoire. M. Langlois observe (p. VI) que « bien des gens crurent qu'enseigner la bibliographie historique, c'est faire connaître les meilleurs livres qui ont été écrits sur les principales périodes et les principales questions de l'histoire universelle. » Nous connaissons en effet des professeurs de Facultés, membres du jury aux derniers examens d'agrégation, qui sont tombés dans cette erreur. Espérons que le *Manuel* de M. Langlois les en fera sortir et dissipera tous les doutes.

Écrit avec des intentions pédagogiques nettement formulées, ce volume ne pouvait se proposer de fournir l'énumération complète, encore moins la description, des « instruments bibliographiques » généraux ou spéciaux qui intéressent les historiens. De propos délibéré, l'auteur a exclu de son livre des répertoires célèbres autrefois, aujourd'hui inutiles. Ayant toujours devant les yeux le public spécial d'étudiants auxquels il s'adresse, il a bien eu soin de marquer dans la notice qu'il donne de tel ou tel ouvrage, — de la *Bibliothèque historique de la France*, par exemple, — que ce n'est plus guère qu'aux érudits qu'il peut rendre des services. Les qualités pédagogiques de M. Langlois se manifestent encore par l'ordre, la méthode, la clarté avec lesquels est composé son *Manuel*. L'impossibilité où je suis de m'étendre longuement à ce sujet me réduit à donner simplement le conspectus de l'ouvrage, qui montrera le plan suivi par l'auteur. Livre I. ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE. Chapitre I : *Bibliographie des bibliographies ;* chapitre II : *Répertoires de bibliographies universelles :* § 1, Livres imprimés de telle date à telle date ; § 2, Livres « singuliers » et livres utiles ; § 3, Catalogues de bibliothèques, encyclopédies, etc.; chapitre III : *Répertoires de bibliographie nationale.* Livre II. BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE. Chapitre I : *Bibliographie des sources originales ;* chapitre II : *Bibliographies nationales de bibliographie historique ;* chapitre III : *Répertoires de bibliographie historique (bibliographie rétrospective) ;* chapitre IV : *Répertoires de bibliographie historique (bibliographie périodique).*

Ce n'est pas seulement aux élèves de nos Facultés que servira ce *Manuel*. Tous ceux qui veulent s'initier à l'étude scientifique de l'histoire y trouveront un guide précieux; ceux mêmes qui ont déjà l'habitude des travaux historiques le liront avec profit et ont intérêt à l'avoir dans leur bibliothèque ; ils y rencontreront, sous une forme commode, un assez grand nombre de renseignements. J'appellerai encore l'attention sur les considérations générales que M. Langlois a mises dans son livre ; j'espère qu'en faisant toucher du doigt l'insuffisance sur certains points des instruments de bibliographie historique actuellement à notre disposition, il contribuera à y porter remède.

Si je descends à l'examen du détail, j'aurai quelques lacunes et quelques erreurs à relever. Mais ces inexactitudes, inévitables, comme le dit M. Langlois, dans une première édition, n'ont qu'une importance secondaire, et si j'en indique ici quelques-unes, c'est simplement pour m'acquitter de ma tâche de critique. Il est même possible que tel oubli que je signalerai soit une omission volontaire. Les chiffres auxquels je renvoie sont ceux des articles du volume. — Le caractère pédagogique de l'ouvrage ne demandait-il pas que l'on indiquât le mode de classement des anonymes, quand il diffère de celui qui est habituellement usité en France (1er mot du titre), comme par exemple pour les répertoires de Kayser et de Heinsius (33). Le *Publisher's Circular* (44) est hebdomadaire et non bimensuel. Le répertoire autrichien (47) ne s'appelle plus *Oesterreichische*, mais *Oesterreichisch-ungarische Buchländler-Correspondenz*. M. Langlois a pris soin d'indiquer pour un certain nombre de répertoires de bibliographie courante les tables annuelles qui les complètent ; il a omis parfois ce renseignement utile, par exemple pour le *Boletin de la libreria* (51). W. Cushing a publié deux ouvrages : *Initials and pseudonyms* (53) et *Anonyms* (London, S. Low, 1890, in-8). Parmi les catalogues de bibliothèques bien faits et utiles, M. Langlois aurait pu signaler celui de l'Institut Peabody et ceux de la Bibliothèque du congrès de Washington. De même pour les catalogues de libraires, le *Publisher's trade list annual* méritait une mention. Bien que remontant à une vingtaine d'années, la liste donnée par Steiger des revues américaines n'aurait peut-être pas dû être omise. Elle aurait trouvé sa place à l'article 54. La notice sur le *Przewodnik bibliograficzny* est incomplète (71) : ce recueil, rédigé sous la direction de l'Académie des sciences de Cracovie, ne mentionne pas seulement les « nouveaux livres polonais publiés tant en Autriche-Hongrie qu'en Allemagne et en Russie, » mais les ouvrages écrits par des Polonais ou intéressant la Pologne publiés dans le monde entier, et fournit aussi le dépouillement d'un certain nombre de revues. Pour la bibliographie courante des ouvrages russes (72), le recueil le plus usuel, depuis la disparition du *Bibliograf*, est le *Knijnii viestnik*. La *Bibliothèque française*, de l'abbé Goujet, méritait une mention (96). De même (99), la précieuse biographie néerlandaise de Van der Aa. Il pouvait être utile de noter (168) que le *Bibliographisches Jahrbuch für Alterthumskunde*, qui forme une annexe de l'excellent *Jahresbericht* de Bursian-Müller, est tout simplement le nécrologe annuel des philologues célèbres.

Je quitte ces détails sur lesquels je me suis peut-être trop attardé, et je signale le bon index qui termine un ouvrage utile et pratique que je voudrais voir aux mains de tous ceux qui abordent l'étude un peu approfondie de l'histoire.

E.-G. Ledos.

BULLETIN

Katechismus des katholischen Eherechts, von J. Weber. Vierte Auflage besorgt von Dr. Konrad Eser. Augsburg. B. Schmid, 1894, in-16 de xxx-201 p.

Le Rev. J. Weber n'est pas de ce monde pour constater le succès persévérant obtenu par son *Catéchisme du mariage catholique*, déjà parvenu à sa quatrième édition. Un éditeur ami a heureusement complété l'œuvre primitive en la mettant au courant des dernières publications faites en Allemagne sur la matière, et en revisant certaines citations incomplètes ou défectueuses. Toutes les questions relatives au mariage sont brièvement et clairement exposées dans ce petit livre mis à la portée de toutes les intelligences. Les empêchements, la matière épineuse des dispenses, la procédure matrimoniale sont traités tour à tour par l'auteur avec une précision et une simplicité qui donnent à ce livre véritablement populaire une valeur toute spéciale.

G. P.

De Rituum relatione juridica ad invicem, auctore Augustino Arndt, S. J. Rome, 19, via Tor Sanguigna, 1895, in-8 de 96 p. — Prix : 1 fr. 25.

La question de la réunion des Églises a attiré de nouveau l'attention sur les différences des rites divers en usage dans l'Église. Le R. P. Arndt, S. J., a fait paraître dans les *Analecta ecclesiastica*, et, depuis, a fait tirer à part une savante et intéressante étude sur les relations mutuelles des divers rites. Il en donne l'énumération, relate leurs titres d'honneur, assigne les prérogatives de l'autorité supérieure qui les contrôle et les autorise, signale les prohibitions portées contre leurs modifications et surtout contre leurs mélanges possibles. — Beaucoup de questions pratiques imparfaitement traitées ailleurs se trouvent ici résolues : Est-il permis, et dans quelles conditions, de recevoir les sacrements de la main d'un prêtre appartenant à un autre rite? Comment s'exerce la juridiction de prélats de rites différents résidant dans un même territoire? Quelles sont les conditions des mariages contractés entre fidèles de rites différents? Dans quelle situation canonique se trouvent les Orientaux, de plus en plus nombreux aujourd'hui, qui émigrent aux États-Unis et y forment des communautés séparées?

Sous son petit volume, cet excellent traité répond à une réelle nécessité de la façon la plus satisfaisante, et nous ne saurions trop le recommander.

Pourquoi, par exemple, ne pas l'avoir complété par une table des matières?....

G. P.

Il Beneficio ecclesiastico, da Andrea Galante. Milano, Vallardi, 1895, in-8 de iv-190 p. — Prix : 2 fr. 50.

Je n'aime pas absolument l'esprit de ce livre, mais je lui dois cette justice qu'il a, sous son petit volume, une sérieuse valeur, et qu'il expose d'une façon assez complète les derniers résultats des recherches scientifiques en matière bénéficiale. L'auteur s'est placé sur le terrain juridique, mais en faisant, comme il convient, les plus larges incursions dans le domaine historique : c'est même le premier aspect sous lequel se présente son traité.

L'histoire du bénéfice ecclésiastique, si nous laissons de côté certaines théories sur les origines de l'Église, empruntées à Hatch et à Harnack, est judicieusement écrite. Le patrimoine ecclésiastique et l'administration épiscopale, la bienfaisance de l'Église, la répartition de ses biens, les rapports

du bénéfice ecclésiastique avec le bénéfice militaire et les précaires, la place occupée par le bénéfice dans le système féodal et son dernier développement historique avant le XIIIe siècle, sont assurément des sujets pleins d'intérêt. L'auteur a su les développer sobrement, tout en donnant preuve d'une véritable érudition. — Les chapitres suivants sont plus exclusivement juridiques : ils traitent de la répartition des bénéfices, de leur érection, de leurs changements, enfin du *jus ad beneficium*. En somme, c'est là une excellente dissertation, dont historiens et canonistes pourront tirer profit, mais qui malheureusement n'a pas toujours été écrite avec des sentiments rigoureusement catholiques. — Notons, avant de finir, que l'auteur a volontairement laissé en dehors du cadre de son sujet tout ce qui concerne la collation et la vacance des bénéfices. G. PÉRIES.

Éducation et instruction, par FERDINAND BRUNETIÈRE, de l'Académie française. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-18 de 107 p. — Prix : 0 fr. 50.

Ce petit opuscule comprend d'abord un article publié jadis dans la *Revue des Deux Mondes*, augmenté d'un assez grand nombre de notes qui le justifient et le complètent, et en second lieu, un discours prononcé le 31 juillet 1894, à la distribution des prix du lycée Lakanal. L'auteur y fait très bien toucher du doigt les défauts et les lacunes du système pratiqué aujourd'hui dans nos écoles. On instruit les enfants, mais on ne les élève pas, et l'instruction même prend de plus en plus un caractère utilitaire qui l'éloigne des hautes préoccupations dont s'inspiraient les grands éducateurs d'autrefois. Cette partie du travail est vraiment très forte, et l'auteur y fait justice des prétendues réformes scolaires du sectaire Jules Ferry. Est-il aussi fort quand il essaie de formuler les remèdes à opposer au mal qu'il dénonce ? Je crains que non. Démolisseur intrépide, M. Brunetière arrivera difficilement à reconstruire, parce qu'il manque des principes solides sur lesquels devra s'étayer, s'il veut durer, l'édifice de l'avenir. Plaignons-le de son impuissance, mais tirons profit de ses leçons. Avec lui il y a toujours beaucoup à apprendre. P. TALON.

La Storia nell'educazione, da CAMILLO TRIVERO. Torino e Roma, Ermanno Lœscher, 1896, in-8 de XVI-171 p. — Prix : 3 fr. 50.

Avant d'aborder le rôle de l'histoire dans l'éducation, qui est son propre sujet, M. Trivero a cru devoir consacrer une partie assez considérable de son travail à examiner : d'une part, l'essence, l'objet, les moyens de l'éducation; de l'autre, la nature de l'histoire. Il était d'une bonne méthode d'agir ainsi, afin de mieux déterminer en quoi l'histoire pouvait aider à l'éducation, quelle place elle y devait tenir. L'éducation devant être la préparation à la vie et l'histoire ayant justement pour objet la « vie passée, » il en ressort assez facilement que cette science doit être un des plus puissants moyens d'éducation. M. Trivero ne se contente pas de dire quelles sont les parties de l'histoire qui doivent prendre place aux divers degrés de l'éducation ; il consacre la dernière partie de son ouvrage à des conseils pratiques sur les moyens et les méthodes de l'enseignement historique ; il indique même des sujets de devoirs que les maîtres peuvent donner à traiter à leurs élèves ; car l'une des idées sur lesquelles il insiste avec raison est la nécessité de faire « collaborer » l'élève avec le professeur ; de l'habituer à travailler par lui-même. Les professeurs d'histoire tireront certainement profit de la lecture de ce petit volume. E.-G. L.

L'Homme et les bêtes, *études morales*, par Oscar Comettant. Paris, Garnier, s. d., in-8 de 394 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Oscar Comettant, en écrivant ce livre, a bien mérité de tous les animaux de la création, car il en parle avec une sympathie touchante. C'est la loi Gramont mise en histoires, amusantes d'ailleurs et pittoresques, et où la jeunesse trouvera plaisir et profit. Ah ! les bons chiens, les bons chats, les bons singes, les bons ânes, mulets, bœufs, etc., qu'il nous montre, et les animaux féroces eux-mêmes n'y paraissent pas déplaisants. En plus, le livre est tout plein de jolies images. Aux enfants qui le liront je promets des heures charmantes. P. Talon.

Les Étrennes nivernaises 1896, par Achille Millien. En Nivernais, chez tous les libraires, in-12 de 95 p. — Prix : 1 fr.

Chez nous, par le même. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 212 p. — Prix : 1 fr.

M. Achille Millien a, cette année comme l'année dernière, fait paraître un charmant petit volume. *Les Étrennes nivernaises* sont un almanach tel que devait le composer un poète qui est en même temps un folkloriste. Le poète se montre dès le début par de beaux vers, *Terre natale*, puis vient un très agréable mélange de contes et de chants populaires. Les artistes nivernais ont aussi leur place dans ce joli recueil : ils y apparaissent avec des esquisses de quelques-uns de leurs tableaux. Parmi les chants populaires on remarque deux versions de la superbe ballade de Renaud et une variante de la chanson de Magali.

— *Chez nous :* ce titre indique très bien le caractère du second livre que nous donne M. Millien. Il est entièrement inspiré par les sites, les choses, l'amour du pays natal. Dès les débuts, il y a déjà bien des années, M. Millien découvrit vraiment une voie nouvelle. Il regarda la nature en face. Lamartine avait parfois cherché à la peindre, mais en la poudrant. M. Millien montre les champs, les bois, les horizons champêtres, les paysans tels qu'ils sont. Il le fait dans des vers souvent très beaux, mais parmi lesquels cette observation de la vérité introduit quelquefois certaines phrases d'un aspect trivial, et qui sont nécessaires à l'exactitude de ses tableaux. Il y a là l'alliance de la poésie populaire et de la poésie artistique : c'est ce qui se produit, et très heureusement, dans ce nouveau volume, surtout dans la série de vers classés sous ce titre : *Airs de flûte*. Th. de P.

Lectures littéraires. Pages choisies des grands écrivains. *Théophile Gautier*, par Paul Sirven. Paris, Colin et Cie, 1895, in-18 de xxiv-382 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après Balzac, Guyau, George Sand, Renan, Thiers, Michelet et Flaubert, voici Théophile Gautier placé parmi les écrivains classiques et mis au nombre des auteurs qui servent à l'enseignement de la jeunesse. Je doute que l'idée soit heureuse, car j'estime qu'à l'école on ne doit mettre les jeunes gens en rapport qu'avec les écrivains proprement classiques. Qu'on fasse une place aux autres dans le cours d'histoire littéraire, j'y consens, mais c'est bien assez, et les classiques suffisent largement à la formation de l'intelligence et à l'éducation de l'âme. Les pédagogues modernes pensent différemment : je ne crois pas qu'ils aient à s'en féliciter. Certes, Théophile Gautier eut des qualités comme écrivain ; mais j'estime qu'il est trop tôt au collège pour le lire, et que l'on peut, même dans le reste de la vie, se passer sans inconvénient de faire sa connaissance. Au moins devrait-on prémunir

les jeunes gens contre les dangers de ses œuvres : M. Sirven se garde bien d'en rien dire, et par là son étude et son recueil manquent de moralité. Le livre n'est pas mal fait : je regretterais pourtant pour plusieurs raisons qu'il devînt un livre classique. P. Talon.

Mémento chronologique pour servir aux épreuves écrites de l'agrégation d'histoire. 2e édit. Paris, Colin et Cie, 1894, in-16 de 299 p. — Prix : 3 fr.

Ce mémento est une œuvre collective s'il en fut, car l'avertissement nous dit que professeurs et élèves y ont travaillé sous la direction du jury d'agrégation. On y ajoute qu'il est le seul dont les candidats pourront se servir aux épreuves écrites. C'est dire qu'il défie toute concurrence et se trouve au-dessus de toute critique. En le parcourant, nous n'avons relevé aucune date inexacte. Nous nous permettrons cependant de poser quelques points d'interrogation. Pourquoi ne rencontre-t-on de dates de mois et de jour qu'avec le commencement du XVIIe siècle ? En chronologie, on ne saurait être trop précis, et, puisqu'il s'agit de fournir un point de repère au candidat, mieux vaut le lui offrir avec une exactitude rigoureuse. Pourquoi les dates de l'histoire littéraire, artistique et scientifique n'apparaissent-elles qu'avec notre siècle ? Est-il plus important de connaître la date de publication des *Recherches sur les ossements fossiles*, de Cuvier, que celle du Cid, la date de l'invention des bougies stéariques par Chevreul que celle de la découverte de la navigation à vapeur, la date de l'*Angelus* de Millet que celle de la *Transfiguration* de Raphaël ? J'ajouterai que beaucoup de dates se rapportant au mouvement intellectuel du XIXe siècle nous ont paru tout à fait inutiles. Je ne vois pas de quelle utilité il peut être pour les candidats d'avoir sous la main, aux épreuves écrites de leur examen, la date de la mort de Geoffroy Saint-Hilaire, de Ch. Nodier, de Thorvaldsen (et non Thorwaldsen), de Saussure et de Schlegel. Pourquoi, enfin, les journées des 5 et 6 octobre 1789 figurent-elles sans date sous cette rubrique : « Le peuple à Versailles ; — Le Roi et l'Assemblée viennent à Paris ; » entre le 4 août et cette indication : vers octobre ? J'ajouterai que la distinction entre les dates mentionnant le quantième du mois et celles qui n'indiquent que le mois me semble en bien des cas absolument arbitraire, comme d'ailleurs un grand nombre de choix inspirés par le docte aréopage de l'agrégation. Albert Isnard.

I Cittadini lavoratori dell' Attica nei secoli Ve et IVe a. C., da Angelo Mauri. Milano, Hœpli, 1895, gr. in-8 de 96 p.

Parmi les travaux modernes destinés à reconstituer l'économie politique du monde ancien, celui-ci n'est pas un des moins intéressants.

A côté du travail servile, Athènes a connu la petite industrie et le travail salarié. Le sol de l'Attique était pauvre : des importations étaient nécessaires, et supposent des échanges : or, Athènes était aussi bien le centre commercial que le foyer intellectuel du monde hellénique. Dans l'exploitation des richesses naturelles, comme dans l'industrie courante, le principe de la division du travail s'était de bonne heure imposé. La femme travaillait avec son mari : les fils s'instruisaient dans l'atelier paternel. Les grands propriétaires étaient peu nombreux, les agriculteurs de condition modeste représentaient la partie la plus calme et la plus sensée des assemblées populaires. Les travaux publics, rarement confiés à un seul et unique entrepreneur, étaient exécutés d'ordinaire par des associations ouvrières temporaires, qui empruntaient au besoin le capital nécessaire chez de grands banquiers ou

des amis plus fortunés : l'intérêt alloué était en moyenne de 12 0/0 l'an. Au lendemain de la guerre du Péloponèse, beaucoup de riches, dépouillés par les ravages de l'ennemi ou par les confiscations politiques, furent obligés de demander au travail leurs moyens d'existence : de là l'extension croissante du prolétariat.

Passant ensuite à ce que nous appellerions la législation du travail, M. Mauri relève trois lois essentielles : la première qui punissait l'oisiveté, la seconde qui affranchissait les fils de l'obligation de nourrir leur père lorsque celui-ci ne leur avait fait apprendre aucun état, la troisième qui châtiait les injures adressées à un travailleur. Solon n'avait rien négligé pour mettre le travail en honneur : après lui, Thémistocle proposa au peuple d'exempter de tout impôt les métèques dont l'industrie contribuait à la prospérité publique : enfin c'est en partie pour favoriser les classes laborieuses que Périclès donna aux travaux publics la vive et féconde impulsion que l'on sait. En revanche, on ne voit pas que le législateur athénien soit intervenu d'une façon durable dans les rapports entre patrons et employés, ou entre le capital et le travail.

Dans ses derniers chapitres, M. Mauri, après avoir étudié le taux du salaire et sa valeur réelle, insiste sur la concurrence redoutable faite au travail libre par celui des métèques et des esclaves. Pour que le citoyen pauvre pût vivre, il fallut de toute nécessité lui payer sur le budget public sa présence à l'assemblée, au tribunal, au théâtre : la corruption pénètre et s'infiltre partout. Ainsi s'accélère la décadence à Athènes, dernier mot de cette étude fortement documentée et écrite dans un style d'une agréable limpidité.

C. Huit.

Sur deux déclamations attribuées à Quintilien. *Note pour servir à l'histoire de la magie*, par Edmond Le Blant. Paris, Klincksieck, 1895, in-4 de 21 p. — Prix : 1 fr. 10.

L'auteur fait remarquer avec raison que, en dépit de leur très mince mérite oratoire, quelques-unes des « déclamations » antiques empruntent un véritable intérêt au *scenario* ordinairement bizarre en vue duquel on les supposait préparées. Nous en avons ici un double exemple.

Dans la première, une mère accuse son mari de recourir à des sortilèges pour empêcher l'enfant qu'elle a perdu de lui faire en songe de consolantes apparitions. Enchaîner ainsi les morts dans leur tombe ou, au contraire, les évoquer par des enchantements, comptait parmi les effets les plus redoutés de l'art malfaisant des magiciens, « violateurs des corps et tourmenteurs des âmes. » On prenait contre eux toutes les précautions imaginables, et à ce propos, M. Le Blant essaie un commentaire de l'inscription de Vars, « seule trace matérielle relevée sur notre sol de ce gnosticisme contre lequel saint Irénée a combattu avec tant de vaillance » (p. 16). Une seconde déclamation nous montre une courtisane composant d'herbes et d'ingrédients magiques un « charme de haine » destiné à la soustraire aux obsessions d'un amant qu'elle abandonne. De meme, on introduisait à cette époque, dans les tombes, des *exsecrationes* capables, pensait-on, de dévouer un ennemi ou une rivale à l'aversion de ceux qui seraient tentés de l'aimer. L'auteur termine cette courte notice en constatant que la croyance au pouvoir de la magie sur les cœurs fut plus étendue, meme durant les siècles chrétiens, qu'on ne se l'imagine communément.

C. Huit.

Rome et le gouvernement italien (1870-1894), par le comte Soderini. Poitiers et Paris, H. Oudin, 1895, in-8 de xvi-85 p. — Prix : 2 fr.

« Rome a ruiné l'Italie et l'Italie a ruiné Rome, » dit avec raison le chevalier Mac Swiney en présentant au public l'opuscule substantiel du comte Soderini. Rome a dû sa grandeur passée à l'union de la religion avec le pouvoir souverain. Le nouvel état de choses, auquel Victor-Emmanuel II a contribué plus personnellement qu'on ne le croit généralement (p. 3 et 14), n'a tenu aucune des promesses d'avant l'occupation. L'Église a été spoliée de ses biens. Le projet de métamorphoser la ville a échoué et amené un krach. Les finances romaines étaient prospères sous Pie IX (p. 24). Suit un tableau du désarroi financier de l'Italie. Une liberté effrénée sape les principes de toute autorité (p. 30). L'agriculture est ruinée. L'extension des droits électoraux a engendré la vénalité. L'émigration augmente. La magistrature n'est plus indépendante. L'enseignement change à chaque instant. Qu'est devenue la vie municipale, qui, selon Sismondi, est, pour l'Italien, une véritable patrie? Le peuple est démoralisé par l'irréligion. Le brigandage refleurit. « L'Église libre dans l'État libre » a fait fiasco. Suit un aperçu sur la politique extérieure (p. 40).

Le comte Soderini indique en terminant comment l'Italie pourrait être sauvée : il affirme naturellement, comme le premier des remèdes, la nécessité pour l'État de renier la franc-maçonnerie pour rendre à l'Église l'indépendance.

A. d'Avril.

Les Martyrs en Orient, par le cardinal Lavigerie. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1896, in-8 de ii-192 p., illustré de 8 portraits. — Prix : 3 fr. 50.

Ceci est la réimpression d'une des premières œuvres du cardinal Lavigerie ; âgé de vingt-huit ans, déjà docteur ès lettres et professeur de littérature latine à l'École des Carmes, le jeune prêtre sentait dans son cœur les frémissements de son zèle apostolique, et, confiné dans les fonctions arides de l'enseignement, il voulait, au moins, par ses écrits, travailler à la conversion des infidèles. Il réunit donc en une courte étude la vie de sept missionnaires martyrisés au Tonkin et en Chine entre 1831 et 1850 ; ces récits, composés en grande partie de lettres des vénérables confesseurs, ont contribué sans aucun doute à faire naître des vocations d'apôtres et de martyrs ; la nouvelle édition qu'en donne M. Trogan fera connaître ce beau livre et servira longtemps encore d'instrument providentiel pour susciter parmi nous de nombreux missionnaires. D'après un plan rédigé de la main du cardinal, ce livre devait n'être que le premier volume d'une série ; le second était intitulé *Triomphe de la foi sur la barbarie*, mais il ne vit pas le jour : « le cardinal, dit fort bien l'éditeur, se réservait sans doute de le vivre au lieu de l'écrire. »

P.

Droit de conquête et plébiscite, par Heimweh. Paris, A. Colin et Cie, 1896, in-16 de 62 p. — Prix : 1 fr.

Heimweh raconte d'abord les appels aux populations qui ont amené, en 1792, la libre réunion à la France de la Savoie et de Nice. Le mode dégénéra bientôt (1793), sur les bords du Rhin et en Belgique, en des annexions forcées : Napoléon Ier n'avait qu'à suivre l'exemple de la Révolution. Avec une complaisance de parti pris, l'auteur mentionne ensuite les plébiscites qui ont produit l'unification de l'Italie. Enfin, il fait preuve d'une science et d'une clairvoyance remarquables en exposant les effets produits en Allemagne par les écrits de Fichte et la philosophie de Hegel. Nous voudrions

partager sa confiance lorsqu'il exprime l'espoir que l'élection au parlement impérial par le suffrage universel amènera les Allemands à renoncer à ce qu'on appelle à tort le « droit » de conquête : Selon la justice, la conquête est un fait qui ne constitue pas, par lui seul « un droit » à retenir la contrée conquise. Je ferai remarquer que les Français qui n'admirent pas la Révolution sont aussi dévoués que les autres pour amener l'abolition du fait de 1871. Ne rattachons pas la chose à l'idée révolutionnaire que suscitent les mots de plébiscite et même de suffrage universel. « Plébiscitaire » est le nom d'un parti politique. Les questions nationales ne sont le domaine d'aucun parti ; elles ne sont pas liées à telle ou telle formalité d'exécution. Il faudrait dire simplement « le vœu des populations. » Est-il besoin d'un suffrage universel ou restreint pour faire éclater à tous les yeux que les Alsaciens — de même que les Posnaniens et les Danois du Nord-Slesvig — ne veulent pas être Allemands ?

A. D'AVRIL.

España y Cuba. Estado politico y administrativo de la Grande Antilla bajo la dominación española. Madrid, Garcia, 1896, in-12 de 204 p. — Prix : 3 fr.

« Contre l'injustice qui dénature les faits et cherche dans l'erreur la raison de ses imputations calomnieuses, la vérité peut revendiquer ses droits et faire respecter ce qui lui appartient. » C'est sur ce principe que s'est basé l'auteur anonyme de *España y Cuba*, qui relève éloquemment les injures lancées ces derniers temps à la face de l'Espagne, en nous présentant le tableau exact et précis de l'état légal de la grande île de Cuba. Cuba jouit de toutes les institutions juridiques dont les nations les plus civilisées sont en possession ; c'est une province légitimement acquise à l'Espagne, gouvernée par elle et dotée de toutes les lois que peuvent réclamer la liberté et les tendances particulières des insulaires américains. Voilà ce que démontre péremptoirement, avec nombreux documents à l'appui, l'écrivain patriotique du petit volume que nous avons lu avec le plus grand intérêt, et d'où n'est pas exclue la note franchement catholique.

G. BERNARD.

Correspondance de Sa Majesté l'Impératrice Marie Féodorowna avec Mlle de Nélidoff, sa demoiselle d'honneur (1797-1801), *suivie des lettres de Mlle de Nélidoff au prince A.-B. Kourakine*, publiée par la princesse LISE TROUBETZKOI. Paris, Leroux, 1896, in-18 de XXV-373 p. — Prix : 5 fr.

L'héroïne de ce livre est Mlle Nélidoff. Elle a eu son heure de vogue et de célébrité. L'amitié et l'affection que lui accordait l'empereur Paul Ier, l'ascendant qu'elle sut exercer, sans jamais sacrifier sa vertu, sur cette nature étrange et capricieuse, les disgrâces auxquelles elle ne put échapper, sa dignité dans le malheur, sont autant de traits qui donnent du relief à sa physionomie. Il y aurait là une étude intéressante à faire en replaçant Mlle Nélidoff dans les différents milieux où elle a passé sa vie : à Gatchina, au Palais impérial, au couvent de Smolna. Mais au lieu de peindre un portrait, la princesse Troubetskoï a préféré nous donner une simple silhouette. Ne soyons pas trop sévères envers les grandes dames qui veulent bien manier la plume. Il faut leur pardonner beaucoup de choses, même les distractions. Ainsi, à la page 200, on prête à *Mademoiselle* Nélidoff cette phrase qu'elle aurait écrite au prince Kourakine : « *Mon mari* vous présente ses respects ; il a été hier à votre porte, mais on lui a dit que vous ne receviez point de monde, ce qui lui a fait beaucoup de peine. » Vous pensez à un roman, à un mariage secret, — du tout, c'est une lettre quelconque qui s'est

égarée dans la correspondance de Mlle Nélidoff, et que l'on a oublié d'élaguer. Cela ne saurait faire tort à un grand nombre d'autres pages qui présentent un réel intérêt. P. S. P.

The Genesis of California's first constitution (1846-49), by Rockwell Dennis Hunt (*John Hopkins University Studies in historical and political science*, 13e série, fasc. VIII). Baltimore, the John Hopkins Press, août 1895, in-8 de 59 p. — Prix : 50 cents.

L'objet du travail de M. Rockwell Dennis Hunt est, comme le titre l'indique, de faire connaître la genèse de la première constitution de l'État de Californie. C'est l'histoire de quatre années seulement (1846-1849), mais de quatre années des plus importantes pour ce pays, qui se trouve racontée à un point de vue particulier dans cette intéressante étude, dont les tendances critiques sont nettement accentuées, et qui est en réalité la première monographie publiée sur le sujet. Avec une très réelle finesse, une grande pénétration, M. Rockwell Dennis Hunt a montré les aspirations des colons sérieux pour un gouvernement organisé au milieu de l'anarchie amenée par la venue des chercheurs d'or, et il a relaté avec un soin minutieux les débats de la convention constitutionnelle de 1849, donnant à toutes les questions discutées, — en particulier à celle de la frontière orientale de la Californie, — leur importance proportionnelle. Le dernier chapitre de sa monographie raconte comment la constitution a été acceptée par les colons, et complétée.

Ce travail sérieux, accompagné d'une excellente bibliographie, ne peut qu'être favorablement accueilli en France ; il intéressera certainement tous ceux qui s'occupent attentivement de l'histoire des États-Unis, et il comblera une lacune de leur bibliothèque. Henri Froidevaux.

Bibliografia Cestiunei nationale, da T.-G. Djuvara. Burucesci, Socec, 1895, in-8 de LXXXIX p. — Prix : 2 fr.

M. Djuvara a parcouru les bibliothèques de plusieurs pays d'Europe pour recueillir les matériaux de son répertoire, qui comprend tous les travaux publiés sur l'histoire de la Roumanie et sur les questions de race, de religion, de langue, de tendance, qui préoccupent ses compatriotes. Nous le considérons comme un essai dû à un effort louable ; mais nous devons regretter l'absence des indications bibliographiques élémentaires pour beaucoup de livres cités (le nombre de pages manque toujours, le format quelquefois), et un dépouillement très insuffisant des périodiques historiques et géographiques ; dans un supplément, l'auteur a utilisé un grand nombre d'indications omises qu'il a cueillies dans le tome Ier de la *Bibliographie franco-roumaine* de Bengesco, récemment paru. L'index chronologique des livres cités, depuis 1473 jusqu'en 1895, est une idée ingénieuse qui permet de se rendre facilement compte des époques où, pour une raison ou pour une autre, la Roumanie et les questions roumaines ont fait couler le plus d'encre. H. Stein.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Jules Simon, qui de son vrai nom s'appelait Suisse, est mort à Paris, le 7 juin. Né à Lorient, le 28 décembre 1814, c'est dans le collège de cette ville et dans celui de Vannes qu'il fit ses études. La si-

tuation modeste de sa famille l'obligea de remplir les fonctions de maître répétiteur au collège de Rennes, en même temps qu'il préparait les examens de l'École normale. Il a pris lui-même un malin plaisir à raconter comment reçu le dernier à notre grand séminaire pédagogique, il en sortit premier et fut, un peu plus tard, un des interrogateurs aux examens d'agrégation du candidat heureux qui était entré premier. Agrégé de philosophie en 1833, à l'âge de vingt-deux ans, il avait su se faire apprécier de Victor Cousin, qui ne le laissa pas longtemps dans les lycées de province. Après avoir, en effet, enseigné la philosophie à Caen, puis à Versailles, il se vit rappeler à Paris, chargé d'une conférence d'histoire de la philosophie à l'École normale, puis en 1839, à vingt-cinq ans, de la suppléance de Victor Cousin au Collège de France; la protection que lui avait accordée le chef de l'éclectisme français ne l'a point empêché d'égratigner son maître dans le volume qu'il lui a consacré. A trente-deux ans, M. Jules Simon se lança dans la politique active, qu'il n'a point quittée depuis lors. Il ne saurait rentrer dans notre cadre de retracer ni de discuter son rôle dans ces matières. Nous rappellerons seulement que, député des Côtes-du-Nord en 1848, il s'attacha dès lors au parti républicain modéré. Le coup d'État et l'arrivée d'un régime auquel il refusa de prêter serment lui firent quitter la France pendant quelques années, qu'il occupa par des conférences en Belgique. Au Corps législatif et au Sénat, il s'occupa surtout des questions d'enseignement et des questions économiques. Depuis une quinzaine d'années, il était devenu un défenseur des idées conservatrices, libérales et religieuses. La politique n'empêcha point M. Jules Simon, qui appartenait à l'Académie des sciences morales et politiques et à l'Académie française, de publier un assez grand nombre d'ouvrages, dont, indépendamment de sa collaboration au *Dictionnaire des sciences philosophiques* de Franck, voici les principaux : *De Deo Aristotelis* (1839, in-8); — *Du commentaire de Proclus sur le Timée de Platon* (1839, in-8); — *Études sur la Théodicée de Platon et d'Aristote* (1840, in-8); — *Œuvres philosophiques* d'Arnauld, nouv. édit. (1843, in-18); — *Œuvres philosophiques* de Bossuet, nouv. édit. (1842, in-18); — *Histoire de l'École d'Alexandrie* (1844-1845, 2 vol. in-8); — *Manuel de philosophie* (1845, in-8), avec MM. Amédée Jacques et Émile Saisset; — *Le Devoir* (1854, in-8 ou in-18); — *La Religion naturelle* (1856, in-8 ou in-18); — *La Liberté de conscience* (1857, in-18); — *Œuvres* de René Descartes (1857, in-18); — *Œuvres* de Malebranche (1859, 2 vol. in-18); — *La Liberté* (1859, 2 vol. in-8 ou in-12); — *L'Ouvrière* (1861, in-8 ou in-12); — *L'École* (1864, in-8); — *Discours sur la loi des coalitions* (1864, in-18); — *Discours sur la situation des instituteurs et des institutrices* (1864, in-18); — *Le Travail* (1866, in-8); — *L'Ouvrier de huit ans* (1867, in-8); — *La Politique radicale* (1868, in-8); — *La Famille* (1869, in-18); — *Paris aux Parisiens* (1869, in-18); — *La Peine de mort* (1869, in-12); — *Les Réunions publiques* (1869, in-18); — *La Liberté de penser* (1870, in-12); — *Le Libre-échange* (1870, in-8); — *L'Instruction gratuite et obligatoire* (1873, in-32); — *La Réforme de l'enseignement secondaire* (1874, in-8); — *Souvenirs du Quatre-Septembre* (1874, 2 vol. in-8); — *Discours prononcé à l'Académie française le jour de sa réception, 22 juin 1876* (1876, in-8); — *Le Gouvernement de M. Thiers* (1878, 2 vol. in-8); — *Le Livre du petit citoyen* (1880, in-12); — *Trois Condamnés à mort* (1881, in-12); — *L'Affaire Nayl* (1883, in-16); — *Dieu, patrie, liberté* (1883, in-8); — *Une Académie sous le Directoire* (1884, in-8); — *Thiers, Guizot, Rémusat* (1885, in-8); — *Les Grands Écrivains français. Victor Cousin* (1887, in-16); — *Nos Hommes d'État* (1888, in-18); — *Souviens-toi du Deux-Décembre* (1889, in-18); — *Mignet, Michelet, Henri Martin* (1890, in-18); — *Faisons la chaîne.*

Contes, nouvelles et récits, en collaboration avec M. Ludovic Halévy (1890, in-18); —*Nouveaux Mémoires des autres* (1891, in-18); —*La Femme du XXe siècle*, avec le docteur Gustave Simon (1892, in-18); — *Notices et portraits. Caro, Louis Reybaud, Michel Chevalier, Fustel de Coulanges* (1893, in-8). Plusieurs de ces ouvrages ont eu de nombreuses éditions qu'il nous a semblé superflu de noter ici. — M. Jules Simon a publié dans les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques : Fragment sur l'éducation des filles* (t. LXX, 1864, p. 243-261); —*Les Sociétés coopératives de construction de logements* (t. LXXV, 1866, p. 245-266); —*L'Éducation physique dans les lycées et collèges* (t. C, 1873, p. 737-812); — *Le Vêtement* (t. CXV, 1881, p. 150-165); — *Le Monde régénéré par la science* (ibid., p. 625-635); — *Notice sur M. de Rémusat* (t. CXVIII, 1882, p. 246-277); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Guizot* (t. CXX, 1883, p. 863-905); — *Suppression des anciennes Académies* (t. CXXII, 1884, p. 723-746); — *Éloge de M. Thiers* (ibid., p. 837-878); — *Éloge de M. Mignet* (t. CXXIV, 1885, p. 885-924); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Michelet* (t. CXXVII, 1887, p. 26-99); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Louis Reybaud* (t. CXXIX, 1888, p. 28-59); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Michel Chevalier* (t. CXXXIII, 1890, p. 29-91); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Caro* (t. CXXXV, 1891, p. 111-176); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Fustel de Coulanges* (t. CXXXVII, 1892, p. 33-66); — *Notice sur la vie et les travaux de M. Éd. Charton* (t. CXXXIX, 1893, p. 28-67); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Lazare-Hippolyte Carnot* (t. CXLI, 1894, p. 34-79); — *Notice sur la vie et les travaux de M. Charles Lucas* (t. CXLIII, 1895, p. 20-49). Attaché à la rédaction du *Journal des savants* depuis 1893, il a donné en 1894, à ce recueil : *De l'Usage et de l'abus du néologisme en philosophie* (p. 308-318); — *Morale enseignée aux enfants et aux ignorants* (p. 624-633); — *Guizot* (p. 705-715). Il a fourni quelques articles à la *Revue des Deux Mondes;* en voici les titres : *Histoire de l'École d'Alexandrie, par M. Matter* (1er octobre 1840); — *Œuvres complètes de Platon, trad. par V. Cousin* (15 décembre 1840); — *Esquisse d'une philosophie, par M. F. de Lamennais* (15 février 1841); — *Essai d'un traité complet de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès, par M. Buchez* (15 mai 1841); — *Philosophes et publicistes contemporains : M. de Bonald; M. Maine de Biran* (15 août et 15 novembre 1841); — *Du Mouvement philosophique en province* (1er avril 1842); — *Essai de philosophie, par M. Ch. de Rémusat* (1er mai 1842); — *État de la philosophie en France ; les radicaux, le clergé, les éclectiques* (1er février 1843); — *Œuvres de Spinoza, trad. par M. E. Saisset* (1er juin 1843); — *Abélard et la Philosophie au XIIe siècle* (1er janvier 1846); — *Le Travail organisé et le travail libre* (1er septembre 1859); — *Le Salaire et le travail des femmes* (15 février, 1er août, 1er novembre 1860 et 1er mars 1861); — *L'Instruction primaire et les bibliothèques populaires en France* (15 septembre 1863); — *L'Enseignement primaire des filles en France* (15 août 1864); — *L'Ouvrier de huit ans* (1er décembre 1864); — *L'Apprentissage des jeunes ouvrières dans la petite industrie en France* (1er février 1865); — *Les Sociétés coopératives en France et en Angleterre* (1er janvier 1866). Fondateur de la *Revue de famille*, il y a naturellement aussi collaboré : *Le Péril moral* (15 mai 1888); — *Une Réponse* (1er juin 1888); — *La Famille et la nouvelle loi militaire* (15 juin 1888); — *Le Caporal* (1er juillet 1888); — *Dieu, patrie, liberté* (15 juillet 1888); — *Patrie* (1er et 15 août, 1er septembre 1888); — *La Liberté* (15 septembre 1888); — *Qu'est-ce que la liberté* (1er octobre 1888); — *Haroun Bey* (15 octobre 1888); — *Le Lycée* (1er novembre 1888); — *En prison* (15 novembre 1888); — *M. Antoine* (1er décembre 1888); — *Le Choix d'une*

école (15 décembre 1888); — *Chacun à sa place* (1er janvier 1889); — *Pierre Guérin* (15 janvier, 1er février 1889); — *Prendre la vie par ses bons côtés* (15 février 1889); — *Les Oies du frère Philippe* (1er mars 1889); — *Punir ou récompenser* (15 mars 1889); — *Les Récompenses* (1er avril 1889); — *Libert* (15 avril 1889); — *Colas, Colasse et Colette* (1er juin 1889); — *L'Éducation des filles* (15 juin et 1er juillet 1889); — *L'Éducation des femmes* (15 juillet 1889); — *Les Œuvres féminines* (1er août 1889); — *L'Éducation des femmes : l'Épouse* (15 août, 1er et 15 septembre 1889); — *L'Éducation des femmes : le Mariage* (1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre, 1er décembre 1889); — *L'Éducation des femmes : la Mère* (15 décembre 1889); — *L'Éducation des femmes : les deux Mères* (1er janvier 1890); — *La Bûche de Noël* (15 janvier et 1er février 1890); — *L'Éducation des femmes : l'École* (15 févr. et 1er mars 1890); — *L'Éducation des femmes : les Programmes* (15 mars 1890); — *La Morale* (1er avril 1890); — *Internats* (15 avril 1890); — *La Conférence de Berlin* (1er et 15 mai, 1er juin 1890); — *Le Serment* (15 juin, 1er et 15 juillet 1890); — *Le Choix d'un état* (1er et 15 août 1890); — *Une Page de Mémoires* (1er et 15 septembre 1890); — *L'Art de donner* (1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre, 15 décembre 1890, 15 janvier, 1er et 15 février, 1er mars, 1er et 15 mai, 1er juin 1891); — *Le Désert à Paris* (1er décembre 1890); — *Le 1er jour de l'an* (1er janvier 1891); — *Thérèse* (15 mars, 1er et 15 avril 1891); — *Les Écoles il y a cent cinquante ans* (15 juin 1891); — *Crépuscules : Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Louis Blanc, Casimir Delavigne, Garnier-Pagès, Mme Coltin* (1er et 15 juillet, 1er et 15 août, 1er et 15 septembre, 1er octobre 1891); *Un Collège au XVIIIe siècle* (15 octobre 1891); — *Françoise* (1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1891); — *Le Sauvetage de l'enfance* (1er et 15 janvier, 1er février 1892); — *Une histoire de brigands* (15 février 1892); — *La Politique de ceux qui n'en font pas* (1er et 15 mars 1892); — *Le Prêtre* (1er et 15 avril, 1er et 15 mai 1892); — *Jacques Delille* (1er juin 1892); — *L'Alliance française pour la propagation de la langue française* (15 juin, 1er juillet 1892); — *Mendiants et solliciteurs* (1er juillet 1892); — *Souvenirs de guerre et de misère* (1er et 15 août, 1er et 15 septembre 1892); — *Le Péché originel* (1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre, 1er décembre 1892); — *La Politique en chansons* (15 décembre 1892); — *L'Université* (1er janvier 1893); — *Père de famille à seize ans* (15 janvier 1893); — *Mon Salon* 1er février 1893); — *Une Première Année d'enseignement* (15 février 1893); — *Versailles, 1838 et 1871* (1er mars 1893); — *Agrégé volant* (15 mars, 1er avril 1893); — *Adieux* (15 avril 1893); — *Un Rêve* (1er et 15 mai 1893); — *Le Patronage des libérés* (1er et 15 juin 1893); — *Le Maître* (1er juillet 1893); — *La Femme* (1er août 1893); — *La Mère* (1er septembre 1893); — *Marie-Antoinette* (1er octobre 1893); — *La Paix* (1er novembre 1893); — *Bella matribus detestanda* (1er décembre 1893); — *Autour de l'Académie* (1er janvier 1894); — *Le Marchand d'hommes* (1er février, 1er mars 1894); — *Les Anarchistes* (1er avril 1894); — *Mémoires d'un soldat* (1er mai 1894); — *Le Discours de la méthode*, nouvelle (1er juin 1894); — *Le Peloton de fil* (1er et 15 juillet 1894); — *Le Droit de grâce* (1er septembre 1894); — *Les Terrains d'Achères et l'École sociétaire* (1er octobre 1894); — *Aventures de voyage* (1er novembre 1894); — *La Poésie dans la politique* (1er décembre 1894); — *Les Œuvres du cardinal Lavigerie en Afrique* (1er janvier 1895); — *Un Village breton en 1820* (1er et 15 février 1895); — *Le Centenaire de l'École normale* (1er et 15 avril 1895); — *Un Soldat* (1er et 15 juin 1895); — *Campagnes électorales* (1er août, 1er septembre 1895). Nous rappellerons, en terminant, que M. Jules Simon a collaboré à divers journaux, et notamment au *Figaro* et au *Matin*.

— Un des représentants les plus éminents de l'érudition française, M. Eu-

gène DE ROZIÈRE, vient de disparaître. Né à Paris le 2 mai 1820, il se fit recevoir, après avoir terminé ses études secondaires, à l'École des chartes (promotion de 1845). Deux ans auparavant, l'Académie des inscriptions et belles-lettres avait décerné le deuxième prix du budget à une Histoire de Chypre qu'il avait faite en collaboration avec M. Roussel et qui n'a jamais été publiée ; le premier prix avait été décerné au bel ouvrage de M. de Mas-Latrie. Petit-fils de Pardessus, gendre de Giraud, il était naturel que M. de Rozière se tournât vers les études sur l'histoire du droit et des institutions. Il s'était d'ailleurs fait recevoir licencié en droit. Quand son beau-père devint ministre de l'instruction publique en 1851, il le prit pour chef de cabinet. Plus tard, M. de Rozière fut nommé inspecteur général des archives et le resta jusqu'en 1881. Répétiteur de droit canonique à l'École des chartes, pendant quelque temps, M. de Rozière suppléa durant plusieurs années, à partir de 1872, M. de Laboulaye dans sa chaire du Collège de France. L'année précédente (23 juin 1871), il avait obtenu un fauteuil à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Sénateur de la Lozère depuis 1879, il avait, en 1882, succédé à M. Quicherat comme représentant de l'École des chartes au conseil supérieur de l'instruction publique ; et lorsque M. Léopold Delisle, nommé directeur de la Bibliothèque nationale, fut de droit membre du conseil de perfectionnement de l'École des chartes, ce fut M. de Rozière que l'Académie choisit pour remplir la place qu'il y avait tenue jusqu'alors. Voici les principales publications du regretté savant : *Mémoire adressé à la commission d'enquête formée pour la rectification de la route n° 9* (1848, in-8) ; — *Cartulaire de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem* (1849, in-4) ; — *Formules wisigothiques inédites d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Madrid* (1854, in-8) ; — *Cours de droit commercial*, par J.-M. Pardessus, 6e édition (1856-1857, 4 vol. in-8) ; — *Table générale et méthodique des mémoires contenus dans les recueils de l'Académie des inscriptions et de l'Académie des sciences morales et politiques*, en collaboration avec M. Eug. Chatel (1856, in-4) ; — *Recueil général de formules usitées dans l'empire des Francs du Ve au Xe siècle* (1859-1871, 3 vol. in-8) ; — *Mémoire sur l'histoire du droit des Lombards* (1864, in-8) ; — *Dissertation sur l'histoire et le droit ecclésiastique* (1869, in-8) ; — *Liber diurnus, ou Recueil de formules usitées par la chancellerie pontificale du Ve au XIe siècle* (1869, in-8), la plus importante de ses publications avec le Recueil des formules de l'empire franc. M. de Rozière a en outre inséré des dissertations dans un certain nombre de recueils périodiques. Nous citerons dans les *Mémoires de l'Institut national de France. Académie des inscriptions et belles-lettres*, au tome XXXV, 1re partie (1893, in-4), la bibliographie des ouvrages de Laboulaye, qui suit la notice consacrée à ce savant par M. H. Wallon (p. 316 à 321). La lecture sur *les Anciens statuts de la ville de Rome au moyen âge* a été insérée dans : *Institut de France. Académie des inscriptions et belles-lettres. Séance publique annuelle du vendredi 6 décembre 1878* (1878, in-4, p. 121-137). Les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* contiennent ses *Recherches sur le Liber diurnus des pontifes romains* (t. LXXXVI, 1868, p. 347-368, LXXXVIII, 1869, p. 391-407, et LXXXIX, 1869, p. 145-160). M. de Rozière, qui a collaboré dans ces derniers temps au *Journal des savants*, a donné aussi dans la *Bibliothèque de l'École des chartes : Notice sur les archives de Malte* (t. VII, 1845-1846, p. 567-570) ; — *Des Erreurs de dates contenues dans les registres du Trésor des chartes* (VIII, 1846-1847, p. 148-154) ; — *Formules inédites publiées d'après un manuscrit de la bibliothèque de Strasbourg* (XII, 1850-1851, p. 504-526) : — *Formules inédites publiées d'après un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Gall* (XIV, 1852-1853, p. 464-483) ; — *Lettre inédite d'Étienne Baluze*

aux prieurs et membres du collège de Saint-Martial de Toulouse (XXX, 1869, p. 334-336); — *L'École de droit d'Alais au XIIIe siècle* (XXXI, 1870, p. 51-67); — *Le Pariage de Pamiers* (XXXI, 1871, p. 1-19); — dans la *Revue historique du droit français et étranger*, dont il a été l'un des directeurs : *Recherches sur l'origine et les différentes rédactions de la loi des Allemands* (t. I, 1855, p. 69-84); — *Dissertation sur la véritable date du statut maritime de Trani* (ibid., p. 189-198); — *Notice sur M. Demante* (t. III, 1857, p. 75-80); — *Formules inédites publiées d'après un manuscrit de la bibliothèque royale de Munich* (t. IV, 1858, p. 74-84); — *Charte communale de la Bastide-l'Évêque* (ibid., p. 161-167); — *Formules inédites publiées d'après deux mss. des bibliothèques royales de Munich et de Copenhague* (t. V, 1859, p. 1-65); — *Notice sur un manuscrit du grand coutumier de France conservé à la bibliothèque du Vatican* (t. X, 1864, p. 251-260); — *Note additionnelle aux stils de Villefranche-de-Conflent* [publiés dans le tome VIII du même recueil par M. Alart] (ibid., p. 261-262); — *De l'Histoire du droit en général, du grand coutumier de Normandie et des rapports du droit anglais avec le droit normand* (t. XIII, 1867, p. 63-78); — *Recherches sur le Liber diurnus des pontifes romains* (t. XIV, 1868, p. 97-145, 367-420, et XV, 1869, p. 106-149); — dans *la Revue de législation ancienne et moderne*, qu'il a également dirigée : *Ancienne coutume de Thégra en Quercy (1266)* (1870-1871, p. 43-56 et 309-311); — *Charte du consulat d'Uzès (1346)* (ibid., p. 180-192); — *Collège de France. Cours d'histoire des législations comparées, leçon d'ouverture, 16 décembre 1871* (1872, p. 53-70); — *Collège de France. Cours d'histoire des législations comparées. Leçon d'ouverture, 8 décembre 1873* (1874, p. 175-205); — dans la *Nouvelle Revue historique du droit français et étranger*, suite des deux précédents recueils : *Mémoire sur les anciens statuts de la ville de Rome* (3e année, 1879, p. 65-76); — *Bibliographie des écrits de M. Charles Giraud* (7e année, 1883, p. 249-272); — *Bibliographie des œuvres de M. Édouard Laboulaye* (12e année, 1888, p. 771-821); — *L'Assise du bailliage de Senlis en 1340-1341* (16e année, 1891, p. 714-802), en collaboration avec M. Muller; — dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de France : Antiquités et monnaies romaines trouvées dans la forêt de Halatte* (1875, p. 141).

— Le célèbre explorateur africain Gerhard Rohlfs est mort le 3 juin, à Godesberg, dans la Prusse rhénane. Né le 14 avril 1831, à Vegesack, il se livra d'abord à l'étude de la médecine, et c'est à ce titre qu'il prit part aux expéditions françaises d'Algérie de 1855 à 1860. A cette époque, il se rendit au Maroc, séjourna longtemps à Fez et parcourut le pays sous un déguisement mahométan. Il fut le premier Européen à atteindre l'oasis de Tafilet (1862). Surpris et blessé au retour de cette expédition, il ne se laissa point décourager et l'année suivante il traversa le grand Atlas et atteignit l'oasis de Touat. En 1865, ce fut vers le lac Tchad qu'il dirigea son excursion. En 1867, il prit part à l'expédition anglaise d'Abyssinie, parcourut l'année suivante la Cyrénaïque et découvrit la dépression qui s'étend au sud du plateau libyque. En 1873-1874, il fut chargé par le khédive d'explorer le désert libyque et fut accompagné dans cette expédition par MM. Zittel, Jordan et Ascherson. Après un voyage en Amérique (1875-1876), il reprit le cours de ses expéditions africaines; sous les auspices de la société africaine d'Allemagne, il se rendit à l'oasis jusqu'alors inexplorée de Koufra (1878). L'empereur d'Allemagne le chargea d'une mission diplomatique en Abyssinie (1880). Consul général (1884), il remplit une mission à Zanzibar, d'où il revint au milieu de l'année 1885. Depuis 1890, il vivait retiré à Godesberg sur le Rhin. Nous donnons ici une liste, que nous n'avons pas la prétention d'avoir rendue complète, des publications du docteur Rohlfs,

pour lesquelles il n'existe malheureusement point de traduction française : *Reise durch Marokko, Uebersteigung des grossen Atlas, Exploration der Oasen von Tafilet, Tuat und Tidekelt*, etc. (Bremen, 1868, in-8, 2e édit., 1869); *Land und Volk in Afrika. Berichte aus den J. 1865-1870* (Bremen, 1870, in-8); — *Afrika-Reise, 1869* (Berlin, 1871, gr. in-8 avec pl. gr. in-fol.); — *Von Tripolis nach Alexandrien. Beschreibung der im Auftrage Sr. Maj. des Königs von Preussen in den Jahren 1868 und 1869 ausgeführten Reise* (Bremen, 1871, 2 vol. gr. in-8); — *Mein erster Aufenthalt in Marokko und Reise südlich vom Atlas durch der Oasen Draa und Tafilet* (Ibid., 1873, in-8); — *Quer durch Afrika, Reise vom Mittelmeer nach dem Tschad See und zum Golf von Guinea* (Leipzig, 1874-1875, 2 vol. gr. in-8); — *Drei Monate in der libyschen Wüste* (Kassel, 1875, gr. in-8); — *Beiträge zur Entdeckung und Erforschung Afrika's. Berichte aus den Jahren 1870-1875* (Leipzig, 1866, gr. in-8); — *Expedition zur Erforschung der libyschen Wüste unter den Auspicien Sr. H. d. Chedive von Aegypten im Winter 1874-1875 ausgeführt* (Kassel, 1883, 3 vol. gr. in-4); — *Neue Beiträge zur Entdeckung und Erforschung Afrika's* (Ibid., 1881, in-8); — *Kufra. Reise von Tripolis nach der Oase Kufra, ausgeführt im Auftrage der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland* (Leipzig, 1881, in-8); — *Meine Mission nach Abessinien. Auf Befehl Sr. Maj. des deutschen Kaisers im Winter 1880-1881 unternommen* (Ibid., 1883, gr. in-8); — *Angra Pequeña* (Ibid., 1884, in-8); — *Zur Klimatologie und Hygiene Ostafrikas* (Ibid., 1885, in-8. Extrait du *Deutscher Archiv für Geschichte der Medicin*) ; — *Quid novi ex Africa* (Kassel, 1886, in-8). Il a donné dans les *Mittheilungen aus Justus Perthes' geographischer Anstalt* de Petermann les articles suivants : *Tagebuch einer Reise durch die südlichen Provinzen von Marokko, 1862* (1863, p. 361-370); — *Reise von Algier gegen Timbuktu hin* (1864, p. 1-6); — *Briefe aus Algerien und Marokko, Okt. 1863 bis April 1864* (1864, p. 336-342); — *Tagebuch seiner Reise durch Marokko nach Tuat, 1864* (1865, p. 81-90, 165-187 et 401-417); — *Ausflug von Tripoli nach Lebda, 29 April bis 8 Mai 1865* (1865, p. 263-264); — *Reise über den marokkanischen Atlas nach Tuat* (1865, p. 35-36); — *Neueste Briefe und Rückblick auf seine bisherigen Reisen in Afrika* (1866, p. 3-8); — *Tagebuch seiner Reise von Tuat nach Rhadames, 1864* (1866, p. 8-26); — *Resultate der Höhenmessungen in Marokko und Tuat* (1866, p. 1-19); — *Nachrichten aus Marsuk* (1866, p. 227-230); — *Briefe aus Bilma, Mai und Juni 1866* (1866, p. 368-370); — *Rückkehr aus Afrika* (1867, p. 311-313); — *Die Art der Begrüssungen bei verschiedenen Neger-Stämmen* (1867, p. 333-336); — *Von Magdala nach Lalibala, Sokota und Antalo, Apr. und Mai 1868* (1868, p. 313-324); — *Reise durch Nordafrika von mittelländischen Meere bis zum Busen von Guinea*, (1868. Ergänzungsband V, Heft 25, IV-75 p. et 1 carte; 1872, VII, 34, de IV-112 p. et 2 pl.); — *Expedition in die libysche Wüste* (1874, p. 178-185); — *Eine neue nordwestafrikanische Expedition* (1875, p. 322-324); *Paul Soleillet's and Largeau's Reisen in die Sahara und nach dem Sudan* (ibid., p. 401-403); — *Largeau's zweite Expedition nach Rhadames* (1876, p. 250-253); — *Eine Eisenbahn nach Central-Afrika* (1877, p. 45-53, 258-260); — *Tekna und Nun* (Ibid., p. 422-426); — *Ueber die Bihâr-bilâ-mâ* (1879, p. 1-9); — *Zur libyschen Wüste* (1880, p. 445-447); — *Die Mission Flatters* (1881, p. 298-303); — *Ergebnisse meiner Reise nach Abessinien* (1882, p. 401-405); — *Die Anzahl der Juden in Afrika* (1883, p. 211-213); — *Geld in Afrika* (1889, p. 187-192). De sa collaboration aux autres recueils géographiques, nous noterons suivant l'ordre des dates les articles suivants : *Neueste Nachrichten* [lettres à Barth] (*Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, 1865, p. 353-357); — *Am Bemo* (*Globus*, 1868, p. 236-237); — *Die christlichen Wunderbauten zur Lalibala in Abyssinien* (ibid., p. 364-370); — *Der Aschangi-see in Abessinien* (*Zeitschrift*

der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, t. III, p. 229-232) ; — *Nach Axum über Hausen und Adua* (ibid., p. 481-492) ; — *Damiette. Philippeville. Bona und Tunis. Leptur Magna Sabrathu* (*Das Ausland*, 1868, p. 968-972; 1869, p. 6-10, 32-35; 473-477, 522-526) ; — *Rapport sur le voyage de Psengan à l'oasis de Jupiter Ammon* (*Bull. de la Soc. de géogr. de Paris*), 1869, p. 465-471) ; — *Bengasi* (*Das Ausland*, 1869, p. 947-952) ; — *Audjila und Djalo* (ibid., p. 1153-1158) ; — *Lagos an der Westküste von Afrika* (ibid., 1870, p. 484-488) ; — *Zur Karte von Cyrenaika* (*Zeitschr. der Ges. f. Erdk. zu Berlin* t. V, 1870, p. 370-371) ; — *Pfahlbauten der Neger in Central-Afrika* (*Globus*, t. XVIII, p. 358-359) ; — *Uesan el Das Demana* (*Ausland*, 1871, p. 259-262, 272-278) ; — *Fes, Hauptstadt von Marokko* (ibid., p. 420-425, 505-508, 543-547, 560-572, 586-589) ; — *Consulatswesen in Marokko* (ibid., p. 880-885) ; — *Die Religion der Marokkaner* (*Globus*, vol. XX, p. 310-313, 346-349, 361-364) ; — *Mein Itinerar durch die libysche Wüste* (*Ztsch. der Ges. für Erdk. z. Berlin*, VI, 1871, p. 367-383) ; — *Die Sahara der grossen Wüste* (*Ausland*, 1872, p. 1057-1061, 1085-1089, 1111-1114) ; — *Ueber Reiz- und Nahrungsmittel afrikanischer Völker* (ibid., 1873, p. 97-98, 158-160, 297-299, 609-611) ; — *Briefe an Herrn Koner* (*Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin* (1874, p. 53-54, 80-81, 106-109) ; — *Ein Binnensee in Algerien* (*Ausland*, 1874, p. 839-840) ; — *Lettre à M. Henry Duveyrier* (*Bull. Soc. géogr. de Paris*), 1874, p. 324-226) ; — *Expedition in die libysche Wüste* (*Deutsche Rundschau*, 1875, p. 377-391) ; — *Das moderne Kairo* (*Die Neuzeit*, 4e année, p. 873-880) ; — *Bei den Zeltbewohnern in Marokko* (*Globus*, 1875, p. 284-286, 311-314, 328-330) ; — *Ein Blick auf Aegypten* (*Deutsche Rundschau*, 1876, p. 381-392) ; — *Sigilmâsa und Tafilet* (*Ztsch. der Ges. f. Erdk. z. B.*, 1877, p. 335-344) ; — *Die Halfa* (*Mitth. des deutschen Vereins für Erdkunde*, 1877, p. 16-24) ; — *Reise nach Kufra* (*Mitth. der afrikanischen Gesellschaft*, t. II, p. 17-40) ; — *Zur Charakteristik der Sahara* (*Ztsch. für Erdkunde*, 1879, p. 368-374) ; — *Die Oase Djofra* (*Westermann's Monatshefte*, 1879, p. 80-92 et *Ztsch. der Gesellsch. für Erdk. zu Berlin*, 1880, p. 137-152) ; — *Syrten-Oasen* (*Westermann's Monatshefte*, 1880, p. 759-770) ; — *Die transsaharische Eisenbahn der Franzosen* (*Geographische Rundschau*, t. II, p. 468-470) ; — *Reisebriefe* (*Mitth. d. afrik. Gesellschaft*, t. II, p. 236-247) ; — *Eine Audienz in Samara* (*Westermann's Monatshefte*, 1881, p. 104-117) ; — *Liegt ein Grund vor, die Städtebevölkerung von Marokko, Algerien, Tunesien und Tripolitanien als eine besondere zu betrachten und zu benennen* (*Ausland*, 1882, p. 301-307) ; — *Liegt ewiger Schnee in Abessinien?* (ibid., 1884, p. 501-504).

— Le lieutenant-colonel Eugène Hennebert, qui pendant plusieurs années a donné dans le *Polybiblion* des articles bibliographiques sur l'art et l'histoire militaires, est mort le 5 juin, à Versailles. Né à Beauvais en 1826, élève de l'École polytechnique, il sortit dans le génie, fut successivement professeur à l'École d'application de Fontainebleau, puis à Saint-Cyr. Promu au grade de lieutenant-colonel en 1880, il fut bientôt mis à la retraite. Il s'était fait honorablement connaître par d'assez nombreux ouvrages techniques et historiques; le plus considérable à tous égards est sa grande histoire d'Hannibal, dont la publication lui demanda vingt-trois ans : *Études historiques sur les fortifications* (1868, in-8) ; — *Conférence sur le rôle de la fortification passagère dans les combats* (1869, in-18), sous le pseudonyme de Prévost comme le précédent ouvrage ; — *Histoire d'Annibal* (1870-1892, 3 vol. in-8 avec atlas in-4) ; — *La Guerre des communeux de Paris*, anonyme (1871, in-12) ; *Les Forteresses françaises pendant la guerre* (1872, in-8), sous le pseudonyme de Prévost ; — *Le Bombardement de Paris par les Prussiens en 1871* (1872, in-8), sous le pseudonyme de major H. de Sarrepont, ainsi que les deux

suivants : *Histoire de la défense de Paris en 1870-1871* (1872, in-8); — *Les Torpilles* (1874, in-8); — *Les Anglais en Égypte; l'Angleterre et le Mâhdi; Arabi et le canal de Suez* (1884, in-8); — *L'Art militaire et la science. Le Matériel de guerre moderne* (1884, in-8); — *L'Europe sous les armes* (1884, in-12); — *L'Artillerie de Bange* (1885, in-8); — *Comtes de Paris* (1885, in-12); — *Les Armées modernes* (1886, in-18);— *L'Artillerie* (1886, in-18), dans la *Bibliothèque des merveilles;* — *L'Artillerie Krupp et l'artillerie de Bange* (1887, in-8); — *La France sous les armes* (1887, in-12), sous le pseudonyme de baron Blanchard de Meisendorf; — *Chants et chansons militaires de la France*, sous le pseudonyme de H. de Sarrepont (1887, in-12); — *Nos Soldats* (1887-1888, gr. in-8); — *Frontières de France* (1888, in-12); — *L'Autriche en 1888* (1888, in-12); — *L'Artillerie moderne* (1889, in-12); — *De Paris à Tombouctou en huit jours* (1889, in-16; 2e édit. en 1890); — *La Guerre imminente. La Défense du territoire* (1890, in-12); — *Les Industries du Creusot. Le Matériel de guerre* (1890, in-8); — *La Guerre* (1892, in-16); — *Histoire militaire des animaux* (1893, in-8); — *L'Aigle russe* (1894, in-16); — *Fortification* (1894, in-16); — *Paris port militaire* (1895, in-8); — *Bouches à feu* (1895, in-16).

— Nous devons encore une mention spéciale à M. Adolf Bruder, sous la direction duquel se faisait une publication souvent louée ici, le *Staats-Lexicon*. C'est le 26 mars qu'il est mort prématurément, dans sa quarante-sixième année. Il était né, en effet, le 2 mars 1851, à Hall, dans le Tyrol. Élevé successivement aux gymnases de Saint-Paul en Carinthie et de Salzbourg, il alla suivre à Innsbruck les cours de la Faculté de droit; il étudia également dans les Universités de Berlin, de Leipzig et de Vienne, prit le grade de docteur et fut appelé à enseigner les sciences politiques aux neveux de l'empereur d'Autriche, les archiducs François-Ferdinand et Otto. Il entra par la suite à la Bibliothèque universitaire de Vienne. Depuis 1883, il remplissait les fonctions de garde de la Bibliothèque universitaire d'Innsbruck. Son principal ouvrage est le grand *Staats-Lexicon*, dont il dirigeait depuis 1887 la rédaction sous les auspices de la *Görres-Gesellschaft*. On cite encore de lui des *Studien über die Finanzpolitik Herzog Rudolfs IV von Oesterreich* (*1358-1365*) (Innsbruck, 1886, in-8), et des articles de revues, notamment dans la *Monatsschrift für Gesellschaftswissenschaft*.

— On annonce encore la mort : de M. Aug. Boutet de Monvel, mort à Orléans, âgé de quatre-vingt-trois ans, le 16 juin; — de M. François Choret de la Frémoire, ingénieur honoraire des ponts et chaussées, ancien ingénieur principal aux chemins de fer du Nord, mort à soixante-dix-sept ans, le 1er juin; — de M. le docteur Gabriel Colin, membre de l'Académie de médecine et professeur honoraire de l'École vétérinaire d'Alfort, auteur d'un *Traité de physiologie comparée des animaux* (Paris, 1886-1888, 2 vol. in-8), mort le 24 juin; — de M. le baron Edme Dacier, ancien archiviste des Deux-Sèvres, mort à quatre-vingt-trois ans, le 17 juin; — de M. Eug. Daufresne, conseiller honoraire à la cour d'appel de Rouen, mort à soixante-douze ans, le 15 juin; — de M. Marc du Tartre, publiciste catholique, connu des lecteurs de l'*Observateur français* et de la *Patrie* sous le pseudonyme de Mustel, mort le 6 juin; — de M. Hervé Lamache, professeur de droit à l'Université catholique de Lille, mort âgé de quarante-sept ans, au Mans, le 14 juin; — de M. le docteur Henri Leloir, membre correspondant de l'Académie de médecine, professeur de dermatologie à la Faculté de médecine de Lille, à qui l'on doit entre autres ouvrages considérables un *Traité de la lèpre* (Paris, 1886, in-4), des *Leçons sur la syphilis* (Paris, 1886, in-8), un *Traité descriptif des maladies de la peau*, fait en collaboration avec le docteur Vidal (Paris, 1890-1893, in-8), mort le 19 juin; — de M. l'abbé Mil-

LAULT, chanoine honoraire de Paris, ancien supérieur du petit séminaire de Notre-Dame des Champs et ancien curé de Saint-Roch, mort le 14 juin ; — de M. le marquis DE MORÈS, qui s'était fort mêlé au mouvement antisémitique par des conférences, des brochures et des articles de journaux, mort assassiné au cours d'une expédition africaine ; — du docteur Alex. STOLTZ, ancien doyen de la Faculté de médecine de Strasbourg, auteur de travaux originaux et de traductions de l'allemand, mort le 25 mai ; — de Mme la baronne DE VALLEY, née Herminie DE MARBEL, qui avait dirigé dans sa jeunesse une revue à laquelle collaborèrent George Sand et Anaïs Ségalas, *la Violette*, morte à Paris, le 16 juin, à l'âge de soixante-dix-huit ans; — de M. Gabriel VERRIER, avocat à la cour d'appel de Paris, ingénieur des arts et manufactures, mort le 14 juin.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Wilhelm BEHAGHEL, juriste distingué, mort le 19 mai, à Fribourg-en-Brisgau, âgé de soixante-douze ans; — de M. Michael BIRKELAND, historien, archiviste d'État à Christiania, mort dans cette ville, à soixante-cinq ans, le 25 mai ; — de M. George Webbe DASENT, l'un des plus éminents représentants des études scandinaves en Grande-Bretagne, auteur de nombreux ouvrages, mort en juin; — de miss Kate FIELD, conférencière, collaboratrice de divers journaux américains, qui laisse des ouvrages variés, morte le 19 mai, à Honolulu, aux îles Hawaii ; — de sir Augustus HARRIS, directeur des théâtres de Drury Lane et de Covent Garden à Londres ; — de M. Rudolph HEINZE, professeur de droit criminel à l'Université d'Heidelberg, mort dans cette ville, le 18 mai, à soixante et onze ans; — de M. Wilhelm VON HENKE, mort âgé de soixante-deux ans, le 7 mai, à Tubingue ; — de M. Nikolai HUBERTI, bibliographe russe, mort à Moscou, le 11 mai ; — du savant naturaliste anglais Pierre INCHBALD, mort à quatre-vingt-deux ans, en juin ; — de M. IRGENS-BERGH, ethnographe, mort le 21 mai, âgé de soixante-seize ans, à Copenhague; — de sir George JOHNSON, médecin anglais, mort en juin, âgé de soixante-dix-huit ans ; — de M. John Henry MIDDLETON, archéologue distingué, tour à tour directeur du Fitz-William museum (1889) et du South Kensington museum (1893), dont nous rappellerons *Ancient Rome in 1885* (1892, in-8) et *Illuminated manuscripts in classical and mediaeval times* (1893, in-8), mort le 16 juin, à Londres ; — de M. Robert MOWAT, du *Chambers journal*, mort le 9 juin, à Édimbourg ; — du R. P. Denis MURPHY, S. J., longtemps président de la Société des antiquaires d'Irlande, auteur de *Cromwell in Ireland* (Dublin, 1883, in-8), mort à Dublin, âgé de soixante et un ans, en juin ; — de miss Nora PERRY, auteur de romans pour les enfants, morte âgée de cinquante-six ans, le 13 mai, à Dudley (Massachusets) ; — de M. Al. PIERSON, connu par ses travaux sur l'histoire de l'art, mort le 28 mai, à Weldhorst, près de Zutphen ; — de M. Marcellus Mills POMEROY, journaliste et publiciste américain, mort le 30 mai, à Brooklyn (New-York) ; — de M. Horace M. PYM, auteur de *A tour round my bookshelves*, mort en mai ; — de M. Józef PRZYBOROWSKI, bibliothécaire du prince Zamoiski à Varsovie, mort à soixante-treize ans, le 13 mai ; — de M. Rob. SCHMELZKOPF, philologue, mort âgé de quatre-vingt-deux ans, à Bevern, le 18 mai ; — de M. E. VON SCHOEN, professeur à l'Université de Moscou, mort en mai ; — de M. Richard SIMS, attaché au département des manuscrits du Musée britannique, à qui l'on doit : *Index to all the pedigrees and arms in the heraldic visitations and other genealogical mss. in the British museum* (1849, in-8) ; — *Handbook to the library of the British museum* (1854, in-8) ; — *Manual for the genealogist, topographer, antiquary and legal professor* (1856, in-8) ; et qui laisse inachevé un *Classed catalogue of mss. relating to British heraldry and topography*, mort le

24 mai, à Londres ; — de M. Stein, professeur d'histoire de la philosophie à Rostock, mort le 28 mai, âgé de soixante-trois ans ; — de M. August Wagener, professeur de philosophie à l'Université de Gand, mort à soixante-sept ans, le 16 mai, dans cette ville ; — de M. Wernich, ancien professeur à l'Académie médicale de Tokyo, mort à Berlin, le 18 mai ; — de M. Wharton, traducteur anglais d'Aristote, mort en juin.

Institut de France. — *Élections.* — *Académie française.* — M. Gaston Paris, membre de l'Académie des inscriptions et administrateur du Collège de France, a été élu au premier tour, par 28 voix contre 3 à M. Imbert de Saint-Amand, et 2 à M. Frédéric Godefroy, en remplacement de M. Pasteur. Pour le fauteuil d'Alexandre Dumas, il y a eu huit tours de scrutin sans résultat, et l'élection a été ajournée à une date ultérieure. Les voix se sont réparties de la manière suivante :

	1er	2e	3e	4e	5e	6e	7e	8e
MM. Émile Zola	10	11	9	10	14	11	8	8
Barboux	6	7	9	11	13	14	16	16
Jean Aicard.	6	8	9	6	2	4	3	3
Becque	3	3	2	2	0	0	1	1
Imbert de Saint-Amand.	6	1	0	1	2	1	1	1
Jules Noirit	0	0	0	0	0	0	0	0
Bulletins blancs . . .	2	3	4	3	3	3	4	4

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 29 mai, M. de Barthélemy a lu une note sur les dates d'actes inscrits dans le cartulaire de Montierender ; M. Clermont-Ganneau a communiqué le moulage d'une inscription grecque d'Alexandrie ; M. Amélineau a rendu compte de ses fouilles en Égypte ; M. Th. Reinach a fait une communication sur le document musical grec connu sous le nom d'*Hormasia.* — Le 5 juin, le R. P. Delattre a rendu compte par lettre de son exploration de la nécropole de Douïmès, à Carthage, pendant le mois de mai ; M. Clermont-Ganneau a fait un rapport sur un travail de M. J. Rouvier, qui retrouve dans la Beyrouth de nos jours l'antique Laodicée de Phénicie ; M. Homolle a exposé dans quelles circonstances a été découverte la statue de bronze mise au jour dans les dernières fouilles de Delphes (480-460 av. notre ère, 1m80 de hauteur). Le 12, M. Croiset a fait une communication sur l'inscription de la base de la statue de Delphes ; M. Cagnat a communiqué une note sur les fouilles de M. Dominique Novak, sur ses fouilles à Makédia, et une note sur une inscription latine de Lemta ; M. Chavannes a lu une note sur une inscription latine trouvée dans l'Inde ; M. de Vogüé a communiqué une lettre du R. P. Lagrange, sur la découverte d'une inscription samaritaine à Amaos, l'ancienne Emmaüs, en Palestine. M. Le Blant a présenté et analysé la *Fractio panis* de Mgr Wilpert (étude sur la catacombe de Sainte-Priscille).

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 30 mai, M. Levasseur a continué la lecture de son mémoire sur l'*Ouvrier américain*, les *Grèves aux États-Unis*, et la *Question de l'arbitrage entre patrons et ouvriers ;* M. V. du Bled a lu une *Étude sur la marquise de Lambert*, dont le salon fut célèbre au xviiie siècle. — Le 6 juin, M. Levasseur a terminé la lecture de son mémoire sur les tentatives de réglementation de l'arbitrage aux États-Unis — La séance du 13 a été levée en signe de deuil, en raison de la mort de M. Jules Simon. — La séance du 20 a été consacrée à la présentation de divers ouvrages.

Concours et prix. — *Académie française.* — Une mention honorable a été

décernée pour le concours Langlois, à Mme la comtesse de Clermont-Tonnerre, auteur d'une traduction de deux ouvrages de Francis Parkman : *Les Pionniers français dans l'Amérique du Nord* et *les Jésuites dans l'Amérique du Nord*. — Sur le prix Jules Janin, une récompense de 1,500 fr. a été décernée à M. Martinon, pour sa traduction de Tibulle.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le prix de La Grange a été décerné à la Société des Anciens textes pour l'ensemble de ses publications. Prix Fould : 3,000 fr. à M. Enlart, pour ses deux ouvrages : *Origines françaises de l'architecture gothique en Italie*, et *Monuments religieux de l'architecture romane et de transition dans la région picarde ;* 1,000 fr. à MM. A. de Champeaux et P. Gauchery, pour leur ouvrage : *Les Travaux d'art exécutés pour Jean de France, duc de Berry ;* 1,000 fr. à M. le duc de Rivoli, pour sa publication sur *les Missels imprimés à Venise de 1481 à 1600.* — *Antiquités nationales :* 1re médaille à M. G. Kurth, pour son histoire de *Clovis;* 2e médaille, à M. Buhot de Kersers. pour son *Histoire et statistique du département du Cher ;* 3e médaille, à M. Courteault, pour son ouvrage sur *Gaston IV, comte de Foix ;* une 4e médaille sera demandée à M. le ministre pour M. d'Herbomez, pour son livre sur les *Châtellenies de Tournai ;* 1re mention, à M. l'abbé Mignon, pour les *Origines de la scolastique et Hugues de Saint-Victor ;* 2e mention à M. le colonel Borelli de Serres, pour ses *Recherches sur divers services publics du XIIIe au XVIIIe siècle* (t. I : XIIIe siècle); 3e mention, à MM. Chaumet et Georges, pour l'ouvrage intitulé : *Cachettes d'objets en bronze découverts à Saint-Yrieix ;* 4e mention, à M. Carton, pour *les Découvertes archéologiques en Tunisie;* 5e mention, à M. l'abbé Cochart, pour *la Juiverie d'Orléans du IVe au XVe siècle;* 6e mention, à M. de Bosredon, pour sa *Sigillographie de l'ancienne Auvergne.*

Académie des sciences morales et politiques. — Prix Bordin : Deux récompenses, l'une de 1,000 fr., l'autre de 500 fr., ont été décernées à deux auteurs, dont les noms ne sont pas encore connus, dans le concours sur *la Morale de Kant.* — Le prix Beaujour (5,000 fr.) est prorogé à 1896 : le sujet du concours était « De l'indigence et de l'assistance dans les grandes villes, et particulièrement en France, depuis 1789 jusqu'à nos jours. » Pour le même prix à décerner en 1901, l'Académie a mis au concours le sujet suivant : « Des inconvénients et des avantages du système de prévoyance collective obligatoire et des systèmes de prévoyance, soit individuelle, soit associée, libres et spontanés. »

Académie des beaux-arts : Prix Chartier, 500 fr. à M. F. de la Tombelle. — Prix Monbinne, 3,000 fr., à M. P. Vidal, pour son opéra-comique en trois actes, *Guernica* (théâtre de l'Opéra-Comique, 1895).

Paris. — Sous le titre de : *Le Centenaire de l'Institut, 1795-1895* (25 octobre), on vient de publier (Paris, Firmin-Didot, gr. in-8 de 67 p.) un recueil officiel contenant : le récit de la fete donnée aux invités par le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, les discours prononcés à la Sorbonne, le 24 octobre, par M. Ambroise Thomas, par M. Jules Simon et par M. Poincaré ; les discours prononcés, le soir du même jour, au banquet de l'hôtel Continental, par M. Max Müller, associé étranger de l'Académie des inscriptions, et par lord Kelvin, associé étranger de l'Académie des sciences; *l'Institut de France,* poésie de M. Sully-Prudhomme ; le récit de la visite à Chantilly faite, le 26, par les membres et les correspondants de l'Institut, avec les paroles adressées à Mgr le duc d'Aumale par M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française ; les adresses envoyées à l'Institut par la Société royale de Londres, par l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, par l'Académie royale des sciences de Berlin ; enfin le

discours prononcé par Mgr Perraud, le 23 octobre, jour où fut célébré dans l'église Saint-Germain des Prés un service religieux en mémoire des membres de l'Institut décédés depuis la fondation.

— M. l'abbé Charles Urbain publie une remarquable brochure sur l'*Esprit scientifique et le clergé* (Paris, Letouzey et Ané, in-8 de 28 p. Extrait de la *Revue du clergé français*). L'auteur répond aux libres penseurs qui reprochent aux catholiques, et particulièrement au clergé, de manquer d'esprit scientifique. Tout en combattant les adversaires du catholicisme, il donne à ses confrères dans le sacerdoce les plus judicieux conseils au sujet de la méthode à suivre pour tirer le meilleur parti de leurs études.

— Sous le titre de *Contribution à l'étude de l'âme des foules. La Panique*, un anonyme qui signe *** donne une curieuse dissertation (Paris, Chevalier-Marescq et Cie, in-16 de 16 p.), où il recherche les causes, les effets et les moyens d'enrayer ce mouvement, bientôt irrésistible, qui produit parfois de véritables désastres.

— Dans sa *Note sur l'origine de la monnaie tournois* (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. Paris, C. Klincksieck, in-4 de 14 p.), notre savant collaborateur M. A. de Barthélemy s'efforce d'établir que la monnaie frappée d'abord à Tours au nom du Roi par les comtes, le fut ensuite au nom de l'abbaye Saint-Martin par le duc-abbé, puis, après la disparition du dernier duc, par les comtes (de Blois et ensuite d'Anjou), que c'est comme successeur des comtes que Philippe-Auguste en prit possession.

— La substantielle notice sur *les Origines des premiers consulats de la nation française à l'étranger*, que nous devons à M. Georges Salles (Paris, Leroux, in-8 de 63 p.), se divise en trois chapitres : le premier est une introduction générale où M. Salles montre l'importance de nos consulats dès leur origine, expose tout ce qui a trait à la nomination, à l'habitation, aux privilèges et aux fonctions des consuls ; le second chapitre est une histoire du consulat d'Alexandrie d'Égypte, celui pour lequel nous avons le plus de renseignements pour le XVIe siècle et le premier fondé dont on ait conservé la mention. Le dernier chapitre est consacré aux autres établissements analogues (Syrie, Alger, Tunis, etc.), pour lesquels les indications sont moins abondantes.

— M. J. Bertot vient d'ajouter un fleuron à sa jolie collection des *Guides du Cycliste en France* dont nous avons signalé l'intérêt : *les Plus belles Excursions des environs de Paris* (Paris, Boudet; Mendel, in-12 de XXI-218 p.). Les environs de Paris sont les plus beaux qui soient au monde, et les bois de Boulogne et de Vincennes semblent créés exprès pour permettre de sortir et de rentrer en évitant le tableau peu réjouissant des abords immédiats. Le plan de l'auteur comporte une sorte de cours d'entraînement, qui va de l'excursion classique à Versailles, début pieux du néophyte, jusqu'aux courses de 100 kil. aux Andelys, à Rambouillet, etc. Nous retrouvons ici tous les renseignements brefs et précis sur les curiosités locales, l'état des routes, l'importance des côtes ; enfin, comme on ne sait pas ce qui peut arriver, les noms des mécaniciens sont indiqués pour chaque localité. Les sages conseils des pages XVIII et XIX sont à méditer par tous. Comme ses frères, le nouveau venu se glisse facilement dans la poche ; sept cartes et vingt-quatre plans itinéraires le rendent indispensable, aux débutants surtout.

— C'est une véritable encyclopédie française du cycliste que viennent de composer MM. le comte de Bimont et Gibert : *Guide-vélo des environs de Paris et de toute la France* (Paris, Taride, in-8 de 560 p. Prix : 2 fr. 50). Hâtons-nous d'ajouter qu'elle reste portative. Les auteurs se sont attachés à relier entre elles les préfectures et les sous-préfectures, en négligeant tout

commentaire superflu. Les distances kilométriques de localité à localité sont données avec soin ; les itinéraires praticables sont indiqués de préférence à ceux plus courts mais médiocres ou mauvais ; enfin un grand nombre de cartes graphiques sont semées dans les marges du texte ; le plan de l'ouvrage est simple, clair dans sa concision. Une carte générale de la France permet de rattacher sans peine les itinéraires du « Guide-Vélo. »

— Chez le même éditeur : *Grande Carte cycliste des environs de Paris*, en quatre feuilles, à l'échelle du 200,000e. Prix : 2 fr. Cette carte est en tous points remarquable ; son ensemble ne mesure pas moins de cent cinquante kilomètres de rayon ; elle donne les routes véloçables, les routes pavées, celles dont les bas-côtés sont praticables, les routes forestières, et même les chemins de grande communication et vicinaux accessibles pendant la belle saison. Enfin les cotes d'altitude sont disposées de façon à indiquer les montées et les descentes, et les distances des secteurs sont indiquées de dix en dix kilomètres, comptées du centre de Paris.

— La librairie Henri Gautier s'est fait une spécialité des collections à un bon marché excessif : telles sa *Nouvelle Bibliothèque populaire à 0 fr. 10*, et sa *Bibliothèque scientifique des écoles et des familles à 0 fr. 15*. Voici qu'elle entreprend une troisième publication du même genre (à 0 fr.15) : *Bibliothèque de souvenirs et récits militaires*, dont le directeur est M. P. Gaulot. Il nous semble que cette dernière répond plus encore que les deux autres aux besoins du temps présent. Cette nouvelle Bibliothèque, nous déclare un programme que nous avons sous les yeux, a pour but, « en condensant, sous forme de petits volumes d'un prix minime, le meilleur de certains chefs-d'œuvre, en les complétant par des notices littéraires et historiques, d'en rendre la lecture accessible à tous. » Les dix premiers numéros que nous venons de recevoir sont vraiment empoignants dans leur ensemble comme dans leurs détails. Nous en donnerons ici simplement les titres : *D'Ulm à Austerlitz*, par le général baron Thiébault ; *Sébastopol*, par S. M. Alexandre III, empereur de Russie ; *Paris assiégé, Champigny-Buzenval*, par J. Claretie ; *Le Siège de Dantzig*, par le général Rapp ; *Thermidor et fructidor*, par Méda et Ramel ; *Valmy*, par Gœthe ; *Mes Rêveries. L'Armée de l'avenir*, par Maurice de Saxe ; *Aventures d'un Polonais au service de la France (guerre d'Espagne)*, par le général de Brandt ; *La Fronde. Le Combat du faubourg Saint-Antoine*, par Mlle de Montpensier ; *Exploits du corsaire Tom Souville*, par H. Chevalier. Les époques sont melées : cela ne nous déplaît point. Et le patriotisme bien entendu, que l'on ne saurait trop exalter en France, y trouvera son compte.

— Nous avons eu déjà l'occasion de signaler les livres minuscules imprimés et édités par la maison Pairault (3, passage Nollet, à Paris). Il s'agissait alors du *Petit Poucet*, de Ch. Perrault, et de la *Jeanne d'Arc*, de M. H. Buffenoir. Aujourd'hui, nous noterons quatre nouveaux volumes de la collection, savoir : *Fortuné*, conte, par Mme d'Aulnay ; — *La Souris blanche*, par Hégésippe Moreau ; — *Jeannot et Colin*, par Voltaire, et *les Rondes de l'enfance*. Nous rappellerons que ces mignons livres mesurent 38 millimètres de hauteur sur 28 de largeur, ne pèsent que cinq grammes chacun et sont illustrés de vignettes par F. Régamey, Henri Pille et Steinlein. Quant au prix, il est de 1 fr. 50 le volume broché et de 3 fr. reliure Bradel maroquin. On reconnaîtra qu'une collection de ce genre échappe à la banalité. Espérons que la maison Pairault, pour la grande joie des amateurs, ne s'en tiendra pas là.

— La *France-Album* (Paris, cité des Fleurs, 51. — Prix de chaque livraison, 0 fr. 50) continue toujours avec le même succès, très justifié d'ailleurs,

sa publication. Son seul tort est de ne point marcher assez vite. Signalons les numéros 31 à 36 de la collection, qui s'appliquent aux arrondissements suivants : *Épinal, Saint-Dié et Remiremont* (Vosges) ; — *Arles* (Bouches-du-Rhône) ; *Montreuil-sur-Mer* (Pas-de-Calais) ; — *Le Havre* (Seine-Inférieure) ; — *Argelès* (Hautes-Pyrénées) ; — *Béziers* (Hérault). Les textes ont été confiés à des rédacteurs qui connaissent bien les pays dont M. Karl nous donne l'aspect par l'image : ce n'est là qu'un des mérites de la *France-Album*, qui en a beaucoup d'autres encore.

— Comme l'indique son titre, le *Journal musical, bulletin mensuel international critique de la bibliographie musicale* (Paris, Fischbacher, et 11, rue Saint-Joseph, 6 fr. par an), a pour objet de tenir ses lecteurs au courant de toutes les publications nouvelles dans le domaine de la musique ; outre les livres, les revues spéciales y sont analysées ; des comptes y sont rendus d'auditions récentes ; des « informations » et des « offres et demandes » complètent le journal.

Alsace. — Nous enregistrons toujours avec plaisir les travaux que la *Section des hautes Vosges (Épinal-Belfort)* publie dans son Bulletin annuel. Nous recevons le numéro 8 de ce Bulletin, portant la date de 1895 (Belfort, imp. Devillers, in-8 de 112 p., avec une phototypie). C'est par le compte rendu d'une *Excursion en Tunisie et en Algérie* que débute la brochure. Ce travail est signé : A. F. (le docteur Alban Fournier, probablement). Viennent ensuite : *Le Chasseral*, par A. D. ; — *Dans les Vosges, lac de la Maix*, par C. F. ; — *Ascension du Galenstock*, par R. V. ; — *Les Alpes Graies et le Grand Combin*, par P. F. ; — *Quatre jours dans l'Oberland*, par L. M. — L'intéressant petit volume se clôt par trois « variétés » dont voici les titres : *Le Fœhn et le Libeccio. Le Bonnet du Mont-Blanc, le Chapeau du Pilate, le Panache du Cusque de Néron*, par A. P. ; — *Un Excursionniste au Ballon d'Alsace au siècle dernier* (extr. des *Mémoires* du général baron Thiébault) ; — *Pour une Forêt*, par André Theuriet (extr. du *Journal* du 25 septembre 1895). Il y a dans cet ensemble plus d'un renseignement utile à glaner. Nous n'avons qu'un seul regret à exprimer : c'est que les auteurs se bornent à signer d'initiales. Pourquoi ? Ajoutons que le programme des excursions projetées pour 1896 nous paraît alléchant : nous aurons, sans nul doute, à en signaler les résultats l'an prochain.

Bretagne. — On annonce la création (Rennes, Plihon et Hervé) d'une *Bibliothèque bretonne armoricaine publiée par la Faculté des lettres de Rennes*. Dans cette collection entreront plusieurs cartulaires inédits, par exemple les cartulaires de Quimper, de Saint-Mélaine, et un cartulaire dont la réimpression s'impose, celui de Redon, divers ouvrages en langue bretonne, anciens et rares, en commençant par le *Dictionnaire breton-français*, de Pierre de Châlons, publié et augmenté par M. J. Loth, que suivra la réimpression du *Sacré collège de Jésus*, du Père Maunoir, etc.

Champagne. — M. Louis Chavanet, dans son opuscule intitulé : *Portraits contemporains, Achille Magnier, notice biographique et littéraire* (Valence, Imp. valentinoise, in-8 de 20 p.), fait connaître un de nos poètes originaires de Rosoy (Haute-Marne). De nombreux extraits de ses œuvres peuvent en faire apprécier l'esprit et le style. Si l'on en juge par les citations, M. Magnier est un vrai poète qui, à un style clair et limpide, sait joindre une grande élévation de pensées.

Comtat Venaissin. — M. Joseph Seguin, imprimeur-éditeur à Carpentras, met en souscription l'*Histoire civile et religieuse d'Avignon et du Comté-Venaissin*, par J. Fornery, publiée d'après les manuscrits des bibliothèques de Carpentras et d'Avignon et sous les auspices de l'Académie de Vaucluse,

par M. L. Dubamel, archiviste du département de Vaucluse. Cette histoire, composée au siècle dernier par un notaire et greffier de la cour majeure de Carpentras, est l'œuvre la plus considérable qui ait été entreprise sur Avignon et le Comtat-Venaissin On peut la rapprocher de celle de Bouche pour la Provence, de Chorier pour le Dauphiné, de D. Vaissete pour le Languedoc. L'auteur, né à Carpentras, y consacra sa vie entière et recueillit, dans les bibliothèques, dans les archives et dans les collections particulières de la région, de nombreux documents qu'il sut mettre habilement en œuvre. La publication formera deux volumes grand in-8.

Dauphiné. — Alors que Paris ne possède pas encore la lumière électrique sur tous les points, plusieurs petites villes de province en bénéficient déjà : tel est le cas de Briançon. Dans sa plaquette : *Distribution électrique de lumière et de force à Briançon* (Paris, Berger-Levrault, in-8 de 35 p.), M. le capitaine du génie Schweitzer nous initie au détail des travaux qui ont doté la ville et l'ensemble formidable de la défense, sur ce point du territoire, de l'éclairage nécessaire. Il convient de faire remarquer que le génie militaire a su desservir à la fois les établissements de l'administration de la guerre et la population civile, et ne grever le budget, par cette combinaison, que de frais peu importants, qu'enfin sans le concours du génie, la ville, en raison de ses faibles ressources, n'aurait pu réaliser ce progrès. Une carte et vingt-deux figures permettent de se rendre compte de l'excellence des dispositifs adoptés. Jusqu'ici, malgré la rigueur du climat, le service a fonctionné régulièrement, grâce au choix qui a été fait de la Cerverette pour créer la force motrice.

Franche-Comté. — C'est vraiment une idée originale que celle qui a déterminé la publication du petit volume de M. Louis Tuetey : *Anthologie des fabulistes franc-comtois* (Dole, Bernin, in-18 de III-161 p.). L'auteur, en remontant le cours des âges, rencontre d'abord, au XIIIe siècle, un auteur dont il n'a pu découvrir le nom, bien qu'il soit indiscutablement Comtois, et qui, sous le titre d'*Ysopet*, a donné, dans le français savoureux du temps, un recueil de fables d'Ésope. Brusquement, il passe au XVIIIe siècle : il faut croire que, dans l'intervalle, nul poète du cru ne s'est aventuré dans le domaine de la fable. Mais M. Tuetey se dédommage amplement en nous montrant dix-sept écrivains, parmi lesquels on trouve le bon Nodier et le père du phalanstérien Considérant, qui, avec plus ou moins de succès, ont cultivé le genre en Franche-Comté. A l'heure actuelle, c'est M. Frédéric Bataille qui « tient la corde. » Mais avant ce contemporain, Charles Viancin, mort en 1874, s'est acquis un renom local soit comme fabuliste, soit comme chansonnier. Ce dernier est assurément le plus « Comtois » de tous les auteurs qui figurent dans la curieuse galerie de M. L. Tuetey, et, comme lui, nous faisons des vœux pour que l'œuvre dispersée de Viancin soit enfin réunie et publiée, pour la plus grande joie de ceux que la banalité de tant d'autres exaspère. L'étude consciencieuse de M. L. Tuetey mérite d'être accueillie avec faveur ailleurs même que chez ses compatriotes.

— Pour ne former qu'un premier fascicule du tome XXV des *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard*, la brochure qui nous arrive (Montbéliard, imp V. Barbier, in-8 de XVI-159 p., avec 6 planches) ne manque pas d'importance. Il est facile d'en juger, au surplus, par le simple énoncé des travaux qui y ont pris place, savoir : *Notice sur les dernières découvertes faites à Mandeure et à Mathay*, par M. Charles Lalance; — *L'Hiver de 1895 à Montbéliard*, par M. Ch. Contejean ; — *Les Herbiers et la flore de Montbéliard*, par le même ; — *Note sur un sondage exécuté à la ferme des Buis, près Valentigney*, par M. W. Kilian ; — *La Politique montbéliardaise après la guerre de Trente ans*

et la Relation de Nicolas Perdrix, par M. E. Beaulieu; — *Fables*, par M. E. Mégnin; — *Stuttgart et ses collections historiques*, par M. Jules Gauthier; — *Documents pour servir à l'histoire de Montbéliard*, par le même. Si le fascicule deuxième de ce volume est aussi intéressant et aussi varié que celui-ci, l'ensemble marquera certainement dans la collection.

Guyenne et Gascogne. — M. Philippe Lauzun donne une excellente notice sur *le Château de Nérac* (Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de 16 p. Extrait de la *Revue de l'Agenais*). L'auteur, qui n'est pas moins habile artiste que savant archéologue, a orné son élégante plaquette de deux photogravures qui représentent ce qui reste actuellement de l'ancien château du roi Henri IV, et ce même château d'après une reproduction exécutée en liège et conservée au musée de Nérac. La petite publication complète tout ce qui a été publié sur le sujet, notamment par le comte de Villeneuve-Bargemont (*Notice historique sur la ville de Nérac*; Agen, 1807), par feu Samazeuilh (*Nérac et Pau*; Agen, 1854). par M. Ph. Tamizey de Larroque (*Inventaire des meubles du château de Nérac en 1598*; Agen, 1867). A tous ses autres mérites le travail de M. Lauzun joint le mérite de l'à-propos, car, au moment même où la brochure est mise en distribution, on a inauguré, dans la délicieuse Garenne de Nérac, le monument de Fleurette, cette jeune « Jardinière du Roy, » laquelle, d'après la légende, se noya, désespérée de l'infidélité du futur Henri IV, mais qui, selon l'histoire (voir la *Chronique d'Isaac de Pérès*, contemporain de la prétendue victime; Agen, 1882, gr. in-8, p. 48), mourut de sa belle mort, dans son lit, « le 22 août 1592, » plus de vingt années après son romanesque et imaginaire suicide.

Languedoc. — Le P. Apollinaire de Valence donne une excellente notice biographique sur *P. Sébastien-Marie-d'Assise, capucin, 1755-1818* (Nîmes, Gervais-Bedot, gr. in-8 de 36 p.) ou dans le monde Jean-André-Charles-Antoine de Castellane-Pierrerue, qui, « s'il ne fut pas une des gloires de son pays, l'honora du moins par des vertus qui ne sont pas ordinaires. » Il a retrouvé sa correspondance aux archives du Vatican, dans l'énorme recueil intitulé *De charitate Sanctae Sedis erga Gallos*, et c'est d'après ces documents inédits, où le personnage s'est peint lui-même, qu'il en a raconté la pieuse vie, s'aidant, de plus, de divers renseignements fournis par le vicomte de Catelin, dont la mère était une Castellane. La notice contient des indications intéressantes sur diverses personnes célèbres réfugiées à Rome pendant la Révolution, telles que le cardinal de Bernis, Mesdames de France (tantes du roi Louis XVI), la duchesse de Choiseul, veuve du ministre des affaires étrangères sous Louis XV.

— M. l'abbé Flament vient de faire paraître une intéressante *Notice sur la chapelle et les bâtiments du grand séminaire de Montpellier* (Montpellier, impr. Firmin et Montane, in-16 de 127 p.).

— La Société archéologique de Montpellier a commencé la publication du catalogue de ses importantes collections numismatiques : *Médaillier de la Société archéologique de Montpellier, description des médailles et jetons qui composent ce médaillier*, par Émile Bonnet, 1re partie : *Monnaies antiques* (Mâcon, impr. Protat, in-8 de IV-85 p., avec une planche hors texte)

Limousin. — M. Paul Ducourtieux a extrait du *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin* son travail sur *les Barbou, imprimeurs, Lyon-Limoges-Paris (1524-1820). Les Barbou de Limoges (1566-1820)* (Limoges, veuve H. Ducourtieux, in-8 de 144 p., avec vignettes). « La maison des Barbou, de Limoges, qui subsiste toujours, remonte à 1566. Elle a eu pour fondateur Hugues, fils de Jean, imprimeur à Lyon. Cette maison qui, depuis plus de trois cents ans, s'est transmise de père en fils, a été

pendant longtemps la plus importante de la région. Faire l'histoire de l'imprimerie Barbou, c'est faire, pour ainsi dire, l'histoire du mouvement littéraire dans le Haut-Limousin, du moins pour la fin du XVIe siècle et le commencement du XVIIe. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que les Barbou sentirent les effets de la concurrence des autres maisons, celles des Chapoulaud, des Farne et des Dalesme. » L'étude de M. Ducourtieux a été rédigée d'après des documents authentiques. Dans l'appendice, on trouvera, enrichie de nombreux détails bibliographiques, bibliophiliques et historiques, une précieuse liste de trois cent quatre-vingt-treize ouvrages imprimés par les Barbou, de Limoges, depuis 1573 jusqu'à 1815, et mentionnés par ordre chronologique.

Lyonnais. — La librairie Emmanuel Vitte, place Bellecour, à Lyon, met en vente le tirage à petit nombre d'une conférence faite, le 13 mars dernier, par M. Henri Beaune aux Facultés catholiques de Lyon, sur *Un Juge de Marie-Antoinette*. C'est la biographie, complète et curieuse, d'un ancien seigneur de Vermanton, devenu, par la protection de Robespierre, juge au tribunal révolutionnaire de Paris, et qui, en cette qualité, condamna la reine Marie-Antoinette, comme il envoya, l'année suivante, son protecteur lui-même à l'échafaud. A une analyse très détaillée du caractère et des vices de ce triste personnage, M. H. Beaune a joint une étude développée du « tribunal de sang » qui a immolé, pendant la Terreur, près de deux mille victimes. De nombreux épisodes, empruntés aux Archives nationales, et pour la plupart inédits, ont pris place dans cette étude qui peint très exactement le rôle et le fonctionnement de la sinistre juridiction, ainsi que la physionomie de ses principaux membres, notamment celle de Fouquier-Tinville, sur lequel on trouvera une anecdote tout à fait ignorée.

Maine. — M l'abbé A. Angot nous envoie deux travaux fouillés de main de maître. Le premier est une étude critique sur *les Croisés de Mayenne en 1158* (Laval, A. Goupil, in-8 de 16 p.), qui en enseigne long sur les chartes fausses qui servaient à de prétendus droits nobiliaires. M. Angot a su discerner à travers toutes sortes de difficultés le vrai du faux. *Laudetur!* — Le second est une trouvaille de premier ordre. Pour avoir une idée exacte de la période de 1789 à 1815, il faut lire les *Mémoires épistolaires sur la Révolution à Laval* (Laval, A. Goupil; Paris, Picard et fils, in-8 de 246 p.). C'est à M. Duchemin de Villiers, un magistrat royaliste, que furent adressées ces correspondances si précieuses où se révèlent dans leur ensemble les qualités et les crimes de cette époque. Sa sœur surtout, Mlle Duchemin, eut tous les dévouements. Il est vraiment heureux que des pages si vivantes soient enfin mises au jour. Une bonne table onomastique facilite les recherches. Une erreur à signaler, c'est Hay de Bonteville, et non de Bouteville, qu'il faut lire (p. 233). La famille existe encore.

Normandie. — Le mémoire présenté par M. P.-N. Reingard pour *la Défense des côtes* est un *projet de transformation du port actuel de l'ort-en-Bessin (Calvados)* en un grand port de guerre et de commerce, seul moyen de défendre la baie de la Seine, et de protéger Cherbourg et le Havre (Arcis-sur-Aube, L. Fremont, in-8 de 74-10 p., avec 20 planches). Historiens, ingénieurs, patriotes consulteront avec fruit ce travail consciencieux et important, suivi d'un appendice extrêmement curieux sur le même sujet, attribué à Louis de Bourbon, duc de Penthièvre, grand amiral de France en 1747.

— M. Hipp. Sauvage poursuit ses savantes études dans la *Revue de l'Avranchin* en publiant *Quatre Chartes des paroisses de Saint-Denis et de Saint-Laurent de Cuves* (in-8 de 16 p., Avranches, J. Durand). Elles concernent la

semence intellectuelle, l'instruction des enfants, ou la nourriture matérielle, le froment. Bonne et utile publication.

— Nous avons reçu le premier numéro d'une toute mignonne revue historique illustrée, qui se publiera désormais tous les trois mois, et qui est consacrée par son directeur, M. l'abbé A.-P. Gaulier, à *la Grande-Trappe-de-Mortagne* (*Orne*) (prix d'abonnement : 1 fr. par an). Parmi les bienfaiteurs de la Grande-Trappe, il est un nom bien connu des lecteurs du *Polybiblion :* c'est celui de Charencey.

Orléanais. — Il y avait autrefois d'assez nombreux architectes dans les ordres religieux. On cite toujours l'un des plus célèbres, le jésuite Étienne Martellange, dont il nous reste beaucoup de dessins, et qui a joué dans son art un rôle plus important que le dominicain André dans la peinture. Aujourd'hui MM. H. Herluison et P.-A. Leroy nous convient à connaître les travaux de *Frère Sébastien de Saint-Aignan, de l'ordre des Carmes, architecte* (Orléans, Herluison, in-8 de 30 p.), et grâce à un de ses manuscrits conservés à la bibliothèque d'Orléans, ils nous apportent quelques renseignements utiles sur cet artiste ignoré, décédé le 4 décembre 1669, qui fit d'importants travaux au couvent des Carmes d'Orléans et à celui des Billettes de Paris; ils nous fournissent quelques données inédites sur des peintures disparues qui ornaient au XVIIe siècle les églises d'Orléans (œuvres de Vignon, Boucher, Mosnier, La Hire, Corneille, Dervet, Baugin, Stallaert). En appendice à cette curieuse brochure : marché fait avec Louis Le Moyne pour les peintures du cloître des Billettes (qui existe encore, comme l'on sait, rue des Archives), passé le 9 juin 1650.

Poitou.— M. l'abbé Alfred Largeault vient de réimprimer, sous forme de brochure, les articles *A propos des Notes archéologiques du R. P. de la Croix sur l'église de Saint-Florent, près Niort* (Melle, Lacuve, in-8 de 19 p.). M. l'abbé Largeault démontre que les sculptures de l'église de Saint-Florent remontent à l'époque carlovingienne (et non à l'époque gallo-romaine) et ne représentent en aucune façon des *obscœna*. Intéressante et concluante étude, qui est accompagnée d'une planche de M. Arthur Bonneault, reproduisant les curieuses sculptures méplates antéromanes.

Provence. — M. Alex. Mouttet, dans le *Baptistaire de Peiresc* (Aix-en-Provence, imp. Nicot, in-8 de 8 p.), étudie avec un soin minutieux la question du jour de la naissance de Nicolas-Claude Fabri, fils de Raynaud Fabri et de Marguerite de Bompar. Il rapproche de l'indication fournie par Gassendi (1er décembre 1580) diverses autres indications qui les confirment, notamment un extrait du *Livre de raison* du père de Peiresc, où l'on voit que le futur savant vint au monde un jeudi, entre six et sept heures du soir. M. Mouttet a reproduit, dans sa très intéressante brochure, l'acte baptistaire de Peiresc, exhumé du registre paroissial de 1580, conservé aux archives municipales de Belgentier, mais cet acte indique seulement le jour du baptême (26 décembre). Notons que le père de Peiresc termine la mention de la naissance de Nicolas-Claude par ces lignes touchantes : « à qui Dieu, par sa grâce, donne vie longue pour être homme de bien. » Le premier vœu ne fut pas exaucé, Peiresc n'ayant pas même atteint sa soixantième année, mais le second vœu fut pleinement réalisé, car nul ne fut plus « homme de bien » que l'illustre conseiller au parlement de Provence.

Roussillon. — M. J. Calmette a fait tirer à part des *Annales du Midi* ses articles intitulés : *La Question du Roussillon sous Louis XI, étude sur les relations diplomatiques de la France et de l'Aragon relatives à l'engagement du Roussillon et de la Cerdagne* (*1462*) (Toulouse, Ed. Privat, in-8 de 98 p.).

Angleterre. — M. T. Fisher Unwin fera prochainement paraître *Londou*

Street Names, avec des notices sur la signification et l'histoire des principales rues de la Cité, par M. F. H. Habben.

— Au commencement de juillet sera publié, à la « Clarendon Press, » le nouvel ouvrage de M. Gladstone : *Studies subsidiary to the Works of Bishop Butler*, qui ne manquera pas de passionner l'opinion publique. La première partie est consacrée à la biographie et à l'analyse des idées de l'évêque; la seconde contient une série de chapitres où se révèlent les sentiments intimes de l'auteur sur la vie future, le déterminisme, la téléogie, le miracle de l'intercession du Christ. Le livre paraîtra simultanément en Angleterre et en Amérique.

— Le docteur G. M. Theal va publier, chez M. T. Fisher Unwin, une *History of the Portuguese in South Africa*, depuis les temps les plus reculés.

— MM. Clark, d'Édimbourg, ont sous presse, pour leur collection « International Critical Commentary : » *Commentary on the Synopsis of the four Gospels*, par deux savants oxfordiens, le professeur Sanday, de Christ College, et le révérend Willoughby C. Allen, chapelain d'Exeter.

Espagne. — Le tome IV des *Memorias de la real academia de buenas letras de Barcelona* vient d'être distribué (Barcelona, tip. de Jaime Jepús, in-8 de 481 p.). Outre le très curieux mémoire de don Francisco de Bofarull y Sans sur le testament de Raymond Lull, que nous avons signalé récemment ici même, il renferme trois autres mémoires du même savant : l'un sur Antonio Tallander, né vers 1360, à la Chaise-Dieu, en Auvergne, et qui remplit à la cour d'Aragon la charge de maître des fous et des bouffons ; don F. de Bofarull nous fait connaître de lui trois lettres autographes et fournit un certain nombre de renseignements complémentaires sur ce personnage. Les deux autres mémoires retracent l'histoire des origines de San Martin de Provensals et nous apportent comme preuve de la prédilection de Charles-Quint pour les Catalans cent trente et un documents, en grande partie inédits. Ce même volume contient encore trois autres dissertations de don Joaquin Botel y Sisó, sur les sarcophages romano-chrétiens de Catalogne; de don Celestino Barallat y Falguera, sur les Nyerros et les Cadells; de don Francisco de Sales Maspons y Labrós, sur Molins de Rey.

Italie. — En écrivant son volume. *Giovanni Pico della Mirandola nella storia del Rinascimento e della filosofia in Italia* (Palermo, tip. di Boccone del Povero, in-16 de xii-211 p.), qui forme le tome XIV de ses *Opere filosofiche*, M. Vincenzo di Giovanni ne s'est pas proposé de donner une biographie complète ni une étude approfondie de l'œuvre de son héros. Cette esquisse où, après un rapide aperçu de la vie du philosophe, M. V. di Giovanni expose son œuvre, mérite cependant d'être lue.

— Un historien estimé, M. Ferdinando Gabotto, a entrepris, avec le concours de quelques érudits, la publication d'un bulletin bimestriel pour l'histoire du Piémont : *Bollettino storico-bibliografico subalpino* (Turin, via Ponza, n° 4, 10 fr. par an).

— Tous les amis des études grecques apprendront avec plaisir que sous le patronage du ministre de l'instruction publique d'Italie et par les soins du directeur de la Bibliothèque médicéo-laurentienne de Florence, vient de paraître à la librairie Bemporad et fils, de Florence, la reproduction en fac-similé du célèbre manuscrit Plut., xxxii, n° 9, qui contient les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, et remonte au commencement du xie siècle. Déjà en 1885, la Society for the promotion of hellenic studies avait publié le fac-similé de la partie du manuscrit qui contient Sophocle. La nouvelle publication donne les feuillets où se trouve l'œuvre d'Eschyle. Les soixante et onze planches sont précédées d'une introduction paléographique de

M. Rostagno, conservateur des manuscrits à la Laurentienne. En outre, une table des vers des tragédies qui se trouvent dans chaque planche facilite les recherches. Ce précieux ouvrage n'est tiré qu'à deux cents exemplaires, au prix de 100 fr. chacun.

— Nous avons déjà parlé à nos lecteurs de la création d'une *Revue d'histoire et de littérature religieuses*. Dans l'un des derniers numéros, notre collaborateur M. l'abbé Pisani, a donné une intéressante étude sur *les Chrétiens du rite oriental à Venise et dans les possessions vénitiennes* (tiré à part. Paris, aux bureaux de la Revue, in-8 de 28 p.). Il nous y initie aux vicissitudes de la politique du Sénat vénitien dans ces matières de 1439 à 1791, et il nous fait connaître notamment un curieux mémoire de Mgr Zmajevich, archevêque de Zara en 1740, indiquant des moyens pour ramener à l'unité les Illyriens; un passage du mémoire, traduit par M. l'abbé Pisani, donne des renseignements précis sur l'éducation donnée à cette époque aux élèves ecclésiastiques. A un moment où l'union des Églises est à l'ordre du jour, cet article ne peut manquer d'exciter l'intérêt des lecteurs, et la compétence spéciale du savant professeur de l'Institut catholique le mettait mieux à même que personne de traiter ce sujet.

États-Unis. — Nous avons plusieurs fois eu à signaler des recueils sur les ex-libris. A son tour l'Ex-libris Society de Washington se propose la publication d'une revue trimestrielle. L'apparition du premier numéro était annoncée pour le 1er juillet. Le tirage de chaque fascicule est limité à trois cents exemplaires (prix de souscription : 7 fr.50. M. W. H. Shir-Cliff, trésorier de la société, Washington, D. C.). — Tiré également à petit nombre (250 exemplaires), le volume de l'honorable John Boyd Thacher : *The Continent of America, its discovery and its baptism, an essay on the nomenclature of the old continents, a critical and bibliographical inquiry into the naming of America and into the growth of the cosmography of the new world; together with an attempt to establish the landfall of Columbus on Watling Island and the subsequent discoveries and explorations on the main land by Americus Vespucius.* Ce titre, démesurément long, a du moins le mérite d'indiquer suffisamment le contenu de l'ouvrage pour qu'il soit inutile d'entrer dans plus de détails.

Publications nouvelles. — *Institutiones theologiae dogmatico-scholasticae*, auctore P.-J. Mendive (6 vol. in-8, Cuesta, Vallisoleti). — *Le Sacré Cœur et le ciel*, par le R. P. J. Chevalier (in-18, Retaux). — *Commentaire théorique et pratique du Code civil*, par Th. Huc. T. IX (in-8, Pichon). — *Traité des privilèges et hypothèques*, par L. Guillouard. T. I (in-8, Pedone). — *De l'Association*, par F. Baillet (in-8, Larose). — *La Baisse du taux de l'intérêt*, par G. Saugrain (in-8, Larose). — *Psychologie du caractère*, par A. Lévy (in-8, Alcan). — *La Psychologie des sentiments*, par Th. Ribot (in-8, Alcan). — *Pensée et réalité, essai d'une réforme de la philosophie critique*, par A. Spir, trad. de l'allemand par A. Penjon (in-8, Alcan). — *Théorie nouvelle de la vie*, par F. Le Dantec (in-8 cartonné, Alcan). — *Cours d'économie sociale*, par le R. P. C. Antoine (in-8, Guillaumin). — *L'Économie de l'effort*, par Y. Guyot (in-18, Colin et Cie). — *La Synergie sociale*, par H. Mazel (in-18, Colin). — *Liguons-nous contre le socialisme*, par P. Bertow (in-18, Giard et Brière). — *L'Hygiène de la vie*, par le docteur J. Laumonier (in-32, Alcan). — *La Vie à deux, hygiène du mariage*, par le docteur Surbled (in-18, Maloine). — *Recherches sur la congélation des solutions aqueuses étendues*, par A. Pansot (in-8, Gauthier-Villars). — *L'Agriculture expliquée aux enfants*, par l'abbé P. Perrot (in-8, Lille, Imp. de l'Orphelinat de Dom Bosco). — *Le Vitrail, son histoire, ses manifestations diverses à travers les âges et les peuples*, par L. Ottin (in-4 cartonné, Laurens). — *Notes sur l'art moderne (peinture)*, par A. Mi-

chei in-18, Colin et Cie). — *Portraits et silhouettes de musiciens*, par C. Bellaigue (in-18 Delagrave). — *Grammaire classique*, par L. Clédat (in-18 cartonné, Le Soudier). — *Discours militaires*, par S. Ém. le cardinal Perraud (in-18, Téqui). — *Le Sage Empereur*, par L. Riotor (in-18, « Mercure de France »). — *Mon cousin Guy*, par H. Ardel (in-18, Plon et Nourrit). — *Au printemps de la vie*, par J. Sigaux (in-18, Perrin). — *Moscou en flammes*, par G. Danilewsky (in-18, Perrin). — *Rome*, par E. Zola (in-18, Charpentier). — *L'Une des deux*, par J. de la Bretonnière (in-18, Lemerre). *Une Idylle tragique*, par P. Bourget (in-18, Lemerre). — *Cœurs meurtris*, par A. Theuriet (in-18, Lemerre). — *Contes irrévérencieux*, par A. Silvestre (in-18, Flammarion). — *Le Secret d'une tombe*, par E. Richebourg (in-18, Flammarion). — *Les Ressources secrètes*, par D. Riche (in-18, Flammarion). — *Mélanges de littérature ancienne*, par C. Martha (in-18, Colin et Cie). — *La Vraie Rome, réplique à M. Zola*, par J.-L. Monestès (in-18, Gaume). — *Études de littérature et d'art*, par G. Larroumet 4e série (in-18, Hachette). — *Studies and notes in philology and literature*. Vol. IV. *Studies on the Libeaus Desconus*, by W. H. Schofield (in-8, Boston, Ginn). — *Les Grands Écrivains de la France, Saint-Simon*. T. XII, nouvelles édit. publiées sous la direction de A. Régnier (in-8, Hachette). — *Dictionnaire géographique et administratif de la France et de ses colonies*, par P. Joanne. T. I à IV (gr. in-4, Hachette). — *En Congé, promenades et séjours*, par M. Sepet (in-18, Téqui). — *Une Visite à Amiens*, par A. Martin (in-18, Hennuyer). — *Aux Rives du Bosphore*, par J. de Beauregard (in-8, Lyon, Vitte). — *Le Desert de Syrie, l'Euphrate et la Mésopotamie*, par le comte de Perthuis (in-18, Hachette). — *Il Culto privato di Roma antica*, da A. de Marchi (gr. in-8, Milano, Hoepli). — *L'Apôtre Paul, esquisse d'une histoire de sa pensée*, par A. Sabatier (in-8, Fischbacher). — *Le Bienheureux J.-B. de la Salle, gloire et modèle du clergé*, par l'abbé Cellier (gr. in-8, Montreuil-sur-Mer, Imp. Notre-Dame des Prés). — *La Politique coloniale de la France. L'Age de l'agriculture*, par J. Chailley-Bert (in-16, Colin et Cie). — *La Campagne de 1813, d'après des témoins oculaires*, publiée par G. Bertin (in-8 cart., Flammarion). — *Mémoires du baron d'Haussez, dernier ministre de la marine sous la Restauration*, publiés par la duchesse d'Almazan; introd. et notes par le comte de Circourt et le comte de Puymaigre. T. I (in-8, Calmann-Lévy). — *Histoire du second Empire*, par P. de la Gorce. T. III (in-8, Plon et Nourrit). — *Bonaparte et la République de Lucques*, par P. Marmottan (in-18, Champion). — *Les Portefeuilles du président Bouhier*, par E. de Broglie (in-8, Hachette). — *Histoire financière de l'Assemblée constituante*, par Ch. Gomel. T. I, 1789 (in-8, Guillaumin). — *Histoire du Saint-Simonisme, 1825-1864*, par S. Charléty (in-18, Hachette). — *Caen illustré, son histoire, ses monuments*, par E. de Robillard de Beaurepaire (gr. in-4, Caen, Le Blanc-Hardel). — *La Chevalière de la mort*, par L. Bloy (petit in-16, Société du « Mercure de France »). — *Journal du Maréchal de Castellane, 1804 à 1862*; T. IV, *1847-1853* (in-8, Plon et Nourrit). — *Poussière du passé, notes et tableaux d'histoire*, par E. Daudet (in-18, Plon et Nourrit). — *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. Première partie. Bibliographie*, par le R. P. C. Sommervogel. T. VII. Roeder-Thonhauser (gr. in-4, A. Picard et fils). — *Les Bibliothèques municipales de la ville de Paris*, par E. de Saint-Albin (in-8, Berger-Levrault).

Visenot.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET; le R. P. SOMMERVOGEL.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Administrateur délégué du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1895 sont en vente, et forment SOIXANTE-QUINZE VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1895

Articles de fonds. — Abbé F.-L. DE MOOR : Le Livre de Tobie et les Premiers Monarques sargonides d'Assyrie. — Le R. P. Hipp. DELEHAYE : Les Stylites. Saint Syméon et ses imitateurs. — A BREUILS : La Campagne de Charles VII en Gascogne. Une Conspiration du Dauphin en 1446, d'après des documents inédits. — M. SEPET : Mirabeau et le comte de Provence. L'Affaire Favras. — Godefroid KURTH : La France et les Francs dans la langue politique du moyen âge. — A. JACQUET : Le Sentiment national au XVI siècle. Claude de Seyssel. — Abbé Ph. TORREILLES : Un Bourgeois de province après la Révolution, 1800-1809. — Le Commandant D'ÉQUILLY : L'Influence française à Madagascar, 1643-1895. — Paul ALLARD : Le Clergé chrétien au milieu du IVe siècle. — G. CLÉMENT-SIMON : Un Capitaine de routiers sous Charles VII. Jean de la Roche. — C. DE LA RONCIÈRE : Première Guerre entre le protectionnisme et le libre-échange. — L. DE LANZAC DE LABORIE : La Révolution en Périgord et l'émigration périgourdine, d'après les notes et correspondances inédites de l'abbé Lespine. — Baron D'AVRIL : Les Églises autonomes et auto éphales (451-1885). — Chanoine ALLAIN : L'Église de Bordeaux au dernier siècle du moyen âge. — Baron CARRA DE VAUX : Ousama. Un Émir syrien au Ier siècle des croisades. — Alfred SPONT : Les Galères royales dans la Méditerranée de 1496-1518. — Abbé TAUZIN : Un Épisode de la guerre de Trente ans. L'Attaque de la Guyenne. — R. P. J. FORBES LEITH : La Révolution religieuse en Angleterre à l'avènement d'Elizabeth et la Résistance du clergé catholique.

Mélanges. — DENYS D'AUSSY : Un Politicien au XVIe siècle. Guy Chabot de Jarnac (1562-1568). — R. P. BLIARD : La Question de Gibraltar au temps du Régent, d'après les correspondances officielles, 1720-1721. — Henry COCHIN : Saint François d'Assise, d'après son dernier historien. — L. PINGAUD : Le Journal d'un constituant. — Abbé E. VACANDARD : Le Cardinal de la Rochefoucauld. — A. SPONT : Un Dîner de corps d'autrefois. — Comte DE PUYMAIGRE : Un Prétendant au trône de France. Giannino Baglioni. — R. P. H. CHÉROT : La Société au commencement du XVIe siècle, d'après les Homélies de Josse Clichtoue (1472-1543). — Baron D'AVRIL : Histoire de deux enclaves. Klek et Sontorina. — Vicomte RIOULT DE NEUVILLE : La Correspondance de Marie-Antoinette. — E.-G. LEDOS : Le Commandeur G.-B. de Rossi. — Paul FOURNIER : Un Livre récent sur l'Inquisition. Louis AUDIAT : Un Faux en gentilhommerie. Le Dernier Marquis de Montandre. — M. DE LA ROCHETERIE : Les Mémoires du chancelier Pasquier. — Comte DE PUYMAIGRE : Roland dans les traditions populaires. — Vicomte RIOULT DE NEUVILLE : L'Histoire au point de vue de l'économie politique, à propos d'un livre récent. — Comte DE BIZEMONT : Le Congrès international des sciences géographiques. — Baron CARRA DE VAUX : A propos d'un livre sur le bouddhisme.

Courriers italien, du Nord, allemand, belge, espagnol.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

1896

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-QUATRIÈME. — LXXVIIe DE LA COLLECTION

DEUXIÈME LIVRAISON. — AOUT

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURNS et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume LAROSE (LIBRAIRIE CATHOLIQUE), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier MELANDRI, ancien Directeur de la LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José RUIZ y Cie (LIBRERIA GUTENBERG), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José FERREIRA, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

CADIEUX et DEROME, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1896

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AOUT 1896

I. — PHILOSOPHIE (suite), par M. L. Maisonneuve.

II. — ART, HISTOIRE ET SCIENCES MILITAIRES, par M. A. de Ganniers.

III. — POÉSIE, par M. P. Saint-Marcel.

IV. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — J. Fontaine : L'Irréligion contemporaine et la défense catholique (p. 142).

Sciences et Arts. — J.-M.-J. Bodson : Pensées (p. 143). — Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires (p. 144).

Belles-Lettres. — H. de Kerbeuzec : Cojou-Breiz (p. 147). — É. Faguet : Seizième siècle. Études littéraires (p. 147). — É. Faguet : Voltaire (p. 148). — H. Lion : Les Tragédies et les théories dramatiques de Voltaire (p. 148). — Nourrisson : Voltaire et le voltairianisme (p. 149).

Histoire. — C. Mirbt : Die Publigistik im Zeitalter Gregors VII (p. 150). — H. de Penanster : Une Conspiration en l'an xi et en l'an xii (p. 152). — De Broglie : Lettres de la duchesse de Broglie (1814-1838) (p. 153). — G. Weill : L'École saint-simonienne (p. 155). — J. Kaulek : Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797) (p. 155). — J. Costa : Estudios ibéricos (p. 156). — Des Réaulx : Le Roi Stanislas et Marie Leczinska (p 157). — A. Le Breton : Rivarol; sa vie, ses idées, son talent (p. 158).— M. Bakounine : Correspondance, trad. de M. Stromberg (p. 159). — A. Knöpfler : Johann-Adam Möhler (p. 160). — C. Sommervogel : Bibliothèque de la Compagnie de Jésus (p. 161).

V. — BULLETIN. — Gillet : Mélanges religieux, philosophiques et littéraires (p. 162). — L. Riotor : Le Sceptique loyal (p. 162).—E. d'Aguilhon : A vingt ans (p. 163). — Annuaire de la marine de commerce française (p. 163). — J.-B. Reygasse : L'Humanité, son évolution depuis la création jusqu'à la fin des temps (p. 164). —G. Lanson : Pages choisies des grands écrivains. Gustave Flaubert (p. 164).— Verdunoy et Thierry : Les Auteurs français (p. 165).— Good reading about many books, mostly by their authors (p. 165). — M. Koch : Geschichte der deutschen Litteratur (p. 166). — De las Navas : Cosas de España (p. 166). — Brinde aos senhores assignantes do Diario de Noticias (p. 167). — L. Riotor : Des Bases classiques allemandes (p. 167). — C. Lasalde : Compendio de geografia (p. 167). — R. V. Scaffidi : Tyndaris (p. 168). — Gagnol : Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, de 1610 à 1789 (p. 168). — Romberg : Une page des Cent-Jours; les journaux à Gand en 1815 (p. 168).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : S. Ém. le cardinal Bourret, L.-C.-L. Courajod, E.-L.-A. Huot de Goncourt, E. Spuller, E. Curtius, H.-E. B. Stowe, E.-A. Desprès, etc. — Institut de France. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Concours et Prix. — Congrès. — Paris. — France. — Italie. — Arménie. — États-Unis. — Publications nouvelles.

VII. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SEP 11 1896

PHILOSOPHIE (SUITE)

MÉTAPHYSIQUE. — 10. *Apuntes para unos prolegomenos á la metafisica*, por D. P.-M. LOPEZ Y MARTINEZ. 2e éd. Valencia, J. Ortega, 1895, petit in-4 de 239 p., 7 fr. 50. — 11. *Étude sur l'espace et le temps*, par G. LECHALAS. Paris, Alcan, 1896, in-18 de 201 p., 2 fr. 50. — 12. *Du Fondement de l'induction, suivi de Psychologie et métaphysique*, par J. LACHELIER. Ibid., 1896, in-18 de 173 p., 2 fr. 50. — 13. *De la Contingence des lois de la nature*, par EM. BOUTROUX. Ibid., 1895, in-18 de 178 p., 2 fr. 50. — 14. *Les Principes du positivisme contemporain*, par J. HALLEUX. Ibid., 1896, in-12 de 351 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Réalisme métaphysique*, par ÉM. THOUVEREZ. Ibid., 1895, in-8 de 283 p., 5 fr. — 16. *Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine*, par A. HANNEQUIN. Paris, Masson, 1895, gr. in-8 de 419 p., 6 fr. — 17. *Philosophie de la religion*, par F. RÉTHORÉ. Paris, Pedone, 1896, in-8 de XII-252 p., 6 fr. — 18. *Mythes, cultes et religions*, par A. LANG; trad. par L. MARILLIER. Paris, Alcan, 1896, in-8 de XXVIII-682 p., 10 fr.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 19. *Études philosophiques et religieuses sur les écrivains latins*, par M. MORLAIS. Paris, Poussielgue, 1896, in-12 de X-404 p., 3 fr. 50. — 20. *Histoire de la philosophie atomistique*, par E. MABILLEAU. Paris, Imp. nationale, 1895, gr. in-8 de VII-560 p., 12 fr. — 21. *La Cité chrétienne*, dialogues et récits par CL.-CHARLES CHARAUX. Paris, Firmin-Didot, 1895, 2 vol. in-12 de 367 et 430 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Siècle, les hommes et les idées*, par E. HELLO. Paris, Perrin, 1896, in-16 de 491 p., 3 fr. 50. — 23. *La Dottrina della volontà nella psicologia inglese dall' Hobbes fino ai tempi nostri*, da PIETRO SCIASCIA. Palermo, Spinnato, 1895, gr. in-8 de X-164 p., 3 fr.

MÉTAPHYSIQUE. — 10. — Voici un livre dont la première édition nous vient de la Havane, où Don Pedro Maria Lopez professait la philosophie : la seconde édition fut publiée à Valence. Le titre : *Apuntes para unos prolegomenos á la metafisica* fait songer à l'opuscule de Kant, récemment traduit : Prolégomènes à toute métaphysique future ; la pensée de l'auteur nous semble être celle-ci : la métaphysique est partie essentielle de la philosophie ; la philosophie est une science ; la science appartient à l'ordre de la connaissance ; il faut donc commencer par un traité de la connaissance. La seconde section a pour objet : 1° la pensée ; 2° ses fonctions distinctes et 3° ses opérations. Les lois, et plus particulièrement les lois intellectuelles, formulées dans la troisième section, nous semblent un essai original et heureux pour résumer les principes qui dirigent l'activité mentale.

Nous voici maintenant en droit de définir la philosophie : « El conocimiento verdadero, cierto y sistematizado de lo permanente y general de la realidad en sus ultimas causas y principios, adquirido por la luz de la razon » (p. 196), définition un peu longue, mais préparée par tout ce qui précède et justifiée par la critique, qui nous permet d'assigner pour objet à la métaphysique les choses « en soi, » considérées dans leur

unité, leur permanence et leur essence. Le criticisme, le positivisme et l'idéalisme sont également impuissants à la constituer.... Les prolégomènes de M. Lopez forment une série de propositions naturellement et fermement liées; elles ont souvent évoqué à notre esprit *l'Art d'arriver au vrai* de Balmès par l'élévation des pensées et la sûreté de la doctrine, mais avec un dessin plus net et un ordre plus précis.

11. — Déjà très complexes et très difficiles, les recherches sur l'espace et le temps se sont compliquées outre mesure depuis l'apparition des systèmes idéalistes et criticistes. Elles ressortissent à la psychologie, qui traite de leur origine empirique ou nativiste, à la métaphysique, qui veut définir leur nature, à la science, qui suppose l'espace, lieu des constructions de la géométrie, le temps, élément des théorèmes de la mécanique. Très divers, ces points de vue d'un objet identique ne sauraient nous conduire à des conclusions contradictoires, mais il faudrait, pour épuiser la question, être capable de n'en négliger aucun. M. Lechalas est, avant tout, mathématicien, ce qui ne l'empêche pas d'aborder et de résoudre avec compétence les difficultés de son sujet. L'ouvrage comprend six chapitres : I. L'Espace géométrique; II. Le Temps et l'espace en mécanique; III. La Géométrie de notre univers ; IV. Le Problème des mondes semblables et de la réversibilité de l'univers; V. L'Infini et le continu ; VI. La Nature du temps. Il établit dans le premier chapitre la valeur des définitions, axiomes et postulats « qui ne sont que des définitions méconnues; » cela l'amène, après avoir dit un mot de la géométrie euclidienne, à exposer les principes de la géométrie non euclidienne. Les travaux de Riemann, de Lobatchewsky, de Tilly, de Mansion, etc., tendent à prouver que la géométrie classique est un cas particulier de la géométrie générale. Ceux qui le nient considèrent l'espace comme une entité nécessaire en dehors de laquelle rien ne se peut concevoir ou comme une forme *a priori* rigoureusement imposée à notre esprit. Selon M. Lechalas, les formes géométriques possibles ne sont point limitées à celles qui peuvent prendre place dans notre univers, à celles que notre imagination peut se figurer, et c'est limiter la puissance divine de considérer comme nécessaire l'espace tel qu'il affecte notre sensibilité. Je me garderais bien d'exprimer une opinion en cette matière qui divise les mathématiciens les plus éminents ; tout au moins personne ne peut méconnaître l'intérêt de ces hardies conjectures. M. Lechalas critique ensuite les notions d'infini et de continu, et termine par le développement des vues de Balmès sur le temps : « L'idée du temps implique la perception d'êtres non nécessaires, lesquels puissent passer de l'être au non être et *vice versâ*. » La discussion nous mènerait trop loin, car nous n'admettons pas sans réserve les affirmations de l'auteur. Il faut reconnaître qu'il est informé, savant, ingénieux, pénétrant, subtil; nous lui reprocherions volontiers l'absence de définitions

nettes et claires, la multiplicité des points de vue qui rendent trop touffu l'exposé de certains systèmes. Le temps et l'espace, croyons-nous, sont les conditions essentielles de l'existence des êtres finis, spirituels ou matériels; c'est parce qu'elles sont bornées, que les créatures sont soumises aux lois de la durée successive ou de l'étendue : c'est d'elles, en elles, par elles que le temps et l'espace ont une réalité objective, et la source des erreurs dont ils sont l'objet est la confusion entre le monde et la pensée, les existences et les possibilités, le réel et l'idéal.

12. — « M. Lachelier creuse à une si grande profondeur qu'on se demande avec inquiétude s'il y a bien quelque terrain solide sous ses pas. » Ainsi écrivait M. Janet vers l'époque où parut *le Fondement de l'induction*. Comment pouvons-nous conclure des faits aux lois, de faits singuliers déterminés dans l'espace et le temps, à des lois universelles? La question est essentielle, car la science est impossible si l'induction est illégitime. — Une seule remarque : L'énumération des théories n'est pas complète ; l'empirisme, l'intuition, les lois *à priori* de la pensée ne sont pas les seules explications, de telle sorte que, les deux premières rejetées, on doive admettre la troisième. A la suite du *Fondement de l'induction*, on a imprimé un article intitulé : *Psychologie et Métaphysique*, publié, il y a dix ans, dans la *Revue philosophique*. En lisant l'étude de M. Lachelier, j'ai éprouvé une rare jouissance intellectuelle : la pénétration, la vigueur et la souplesse de sa dialectique, l'élégance de ses déductions, m'ont charmé comme une œuvre d'art. Mais comment résumer ces pages où le travail d'une réflexion puissante est condensé? Deux psychologies sont en présence, celle de Cousin qui est spiritualité et liberté en nous, raison en nous et hors de nous, et la psychologie expérimentale dont le dernier mot est : Ni raison, ni liberté, ni esprit. Les affirmations de la première semblent plus satisfaisantes en elles-mêmes ; la méthode adoptée en commun par les deux écoles paraît jusqu'ici donner raison aux négations de la seconde. Mais le raisonnement va décider la question. La conscience distingue le sujet de l'objet : son contenu, la sensation, fait par la qualité sensible la réalité de l'objet, par ce qu'il y a en elle d'affectif elle révèle le sujet. Elle a son centre et sa racine dans la volonté, fond caché de tout ce qui existe, et débordant peut-être même notre existence individuelle. Mais comment prouver que l'esprit, la raison, la liberté, ne sont pas des chimères? Par la conscience intellectuelle qui imprime au contenu de la conscience sensible le sceau de l'objectivité, par la pensée qui est la conscience, non des choses, mais de la vérité ou de l'existence des choses. La pensée ne repose que sur elle-même, et tout le reste ne peut reposer que sur elle. Dans la proposition « l'être est existant, » nous trouvons la nécessité dans l'attribut, la volonté dans le sujet, la liberté dans la copule qui fait passer la proposition tout entière de la puissance à l'acte. L'être est tout entier

liberté en tant qu'il se produit lui-même, tout entier volonté en tant qu'il se produit comme quelque chose de concret et de réel, tout entier nécessité en tant que cette production est intelligible et rend compte d'elle-même. Nous sommes tels que nous nous affirmons ; nous nous affirmons par la pensée. La métaphysique, science de la pensée, retrouve ainsi et justifie le spiritualisme.

Je ne puis voir dans cette doctrine que le pur idéalisme (mes concepts sont-ils trop grossiers ?). Séparée d'une substance dont elle est l'opération et l'attribut, la pensée m'apparaît comme illusion et chimère.

13. — La nécessité des lois de la nature est-elle absolue ou relative ? M. Boutroux croit qu'il y a *de la Contingence* dans tous les êtres. Pour le démontrer, il distingue dans l'univers plusieurs mondes superposés comme des étages, les uns au-dessus des autres, et fait voir en chacun un élément nouveau que le monde inférieur ne peut expliquer ni produire. Cette théorie, qui subordonne le monde à la finalité, établit différents degrés de valeur ; de là son intérêt esthétique ; elle laisse à la science son domaine propre, qui est l'histoire et non la nature des choses ; l'expérience reprend toute son importance et son efficacité ; de là son intérêt scientifique ; elle fait une place à la liberté ; de là son intérêt pratique. L'idée du progrès nous amène à la Puissance infinie, à la Perfection actuelle, à la Félicité sans bornes, à Dieu Créateur, Providence et Idéal suprême de ses créatures. La synthèse de M. Boutroux est grandiose ; son plan vaste, les diverses parties de son système logiquement enchaînées. On voit tout le parti qu'on peut tirer de sa doctrine pour démontrer par la raison la possibilité d'une intervention divine spéciale. Mais peut-on conclure que « la liberté infinie est la source de l'existence divine » (p. 156)? Faut-il considérer « les facultés, les instincts, les propriétés, les forces, comme des formes par où se traduit l'habitude » (p. 170) ? Enfin les lois de la nature n'exprimeraient-elles « qu'une phase donnée, une étape et comme un degré moral et esthétique des choses » (p. 169) ? Malgré la finesse et la dextérité de M. Boutroux, son argumentation prestigieuse n'arrive pas à nous convaincre, et nous ne croyons pas qu'il soit indispensable d'aller aussi loin pour sauvegarder la liberté des atteintes du déterminisme.

14. — Comme le réalisme, qui est sa forme littéraire, est dédaigné par les vrais artistes, le positivisme a perdu de son crédit auprès des philosophes. M. J. Halleux examine particulièrement le positivisme comme une théorie de la connaissance humaine, distinguant d'abord les vérités spéculatives *a priori*, générales et d'une nécessité absolue, et les vérités positives *a posteriori*, générales ou particulières, et d'une nécessité relative. Comment cette méthode s'applique aux sciences spéculatives, aux sciences expérimentales, à la psychologie, à la morale, à la sociologie, c'est l'objet d'un second chapitre où est étudiée l'évolution

logique du système. Suit une critique claire et bien menée, impartiale et large, des idées positivistes. Il est exact : 1° que la connaissance sensible porte sur les phénomènes et non sur l'essence des choses ; 2° que le concours des sens est nécessaire aux opérations intellectuelles ; 3° que nous connaissons imparfaitement la nature des choses. — Il est faux : 1° que la connaissance expérimentale se réduise à la conscience d'un état purement subjectif ; 2° que le savoir humain s'arrête aux données de l'expérience ; car il existe des propositions dont l'évidence ne peut être empirique ; elles formulent les rapports des entités abstraites conçues par l'esprit ; elles énoncent les lois des êtres concrets. *Les Principes du positivisme* sont un ouvrage bien divisé, bien écrit ; les hypothèses diverses, nettement posées, sont discutées l'une après l'autre, après avoir été envisagées sous tous leurs aspects : leur réfutation, très calme et très ferme, ne laisse aucune échappatoire à l'erreur. M. Halleux fait souvent appel au bon sens : les philosophes d'aujourd'hui le négligent, le heurtent, le dédaignent ou le contredisent ; et, certes, je n'ai point l'intention de les approuver, car ce mépris injustifié ne leur a point porté bonheur. Il faut reconnaître pourtant que le bon sens est indispensable mais insuffisant, que s'il est « le maître de la vie humaine, » comme parle Bossuet, son autorité est d'ordre pratique plutôt que spéculatif ; il voit les choses un peu en gros, il constate mieux qu'il ne démontre ; il ne sait définir, distinguer, préciser ni approfondir ; excellent pour le commun des hommes, il est d'un usage très restreint et ordinairement inefficace dans la science et la philosophie. Il ne faudrait pas invoquer son témoignage comme un argument péremptoire et sans réplique, surtout lorsqu'il s'agit de répondre au « comment » et au « pourquoi » que font naître en nos esprits l'existence et les propriétés des êtres.

15. — *Le Réalisme métaphysique*, par M. Émile Thouverez, est un essai d'explication des choses sensibles au moyen d'autre chose non sensible. Cela est proprement la Métaphysique. Aux manifestations du nominalisme il faut opposer le réalisme, c'est-à-dire la croyance à la réalité de l'idéal, non comme objet imaginaire de pensée, ou comme forme subjective de l'esprit, mais comme principe et raison d'être de tout ce qui est et devient. Pour démontrer sa thèse, l'auteur examine en quatre parties : la pensée abstraite, la sensibilité, l'entendement, la raison. Les pensées abstraites s'expliquent par les caractères distinctifs de raison et de foi, d'analyse et de synthèse. Notons un ensemble de vues originales à propos du jugement qui est « analytique en logique pure, synthétique en psychologie » (p. 24). La critique de la sensibilité comprend les trois formes du nombre, de l'espace, du temps, « que revêt la quantité descendant de l'esprit dans les choses » (p. 71). Elles ne sont pas des résultantes fortuites ou des illusions subjectives, mais elles se réfèrent à une loi idéale ayant sa réalité non sensible et sa valeur absolue. Cependant,

nous ne sommes encore qu'à la surface des choses. Les idées qui se rapportent à ce qu'il y a en elles de fondamental et d'intime sont celles de substance, de cause et de fin, objet de l'entendement. La substance est le principe d'identité appliqué aux choses ; elle se définit ordre et action; ajoutons-y l'effort et l'émanation, nous avons la cause; la fin est convergence et harmonie; donc la substance est activité immanente, la cause, activité transitoire, et la fin, activité réfléchie. La finalité est la condition inférieure, la matière et la raison d'être de la moralité. La croyance au devoir et à la liberté est à la fois la base la plus solide et la conséquence la plus audacieuse de la métaphysique rationnelle. A son tour, la morale rentre dans l'esthétique comme l'espèce dans le genre : « le bien est une forme du beau » (p. 207). Nous voici à la raison, qui est « la faculté la plus haute de l'intellect, puisqu'elle est la seule dégagée de toute condition sensible, et aussi la plus dangereuse, parce qu'elle est par cela même privée de tout contrôle » (p. 234). Elle nous élève jusqu'aux idées de Platon ou au Dieu d'Aristote. M. Thouverez repousse nettement « un idéal irréel, une catégorie logique; » pour lui, Dieu est un être véritable, « unique, existant avant les choses, enfermant dans son unité la multiplicité des causes et des effets; lié au monde par un lien logique et indépendant dans son existence propre de ce lien lui-même. » En résumé, « la croyance à l'unité de tous les principes, à l'harmonie du monde et de l'esprit, à la constance régulière de toutes les lois rationnelles, à leur existence en Dieu, qui les garantit et les règle : telle est la conclusion.... des analyses qui précèdent » (p. 276). A qui est-il nécessaire de faire remarquer combien cette construction philosophique est vaste et cohérente, la réflexion qu'elle suppose, la sincérité qu'elle exprime, j'allais dire le courage intellectuel qu'elle révèle? J'aurais beaucoup de réserves à faire dans le détail et particulièrement au sujet de cette affirmation : « Dieu n'est ni observé ni *démontré*, mais *postulé* » (p. 255). Cela infirme considérablement, à mon avis, la portée des affirmations de l'auteur. Le réalisme ne serait plus alors qu'une hypothèse, tandis qu'il doit être, qu'il est une certitude. Pendant que je lisais ces pages, où s'accusent la sagacité et la pénétration d'un esprit délié et judicieux, je pensais à un mathématicien qui, voulant faire une simple opération d'arithmétique, aurait recours au calcul infinitésimal ou aux fonctions analytiques; il ferait preuve de maîtrise, mais il aurait pris — s'il arrivait au but — la voie la plus longue et la moins sûre.

16. — Les questions situées sur les confins de la philosophie et de la science exercent un vif attrait sur nos jeunes philosophes. Tel le sujet choisi par M. Hannequin pour l'épreuve du doctorat ès lettres : l'*Hypothèse des atomes dans la science contemporaine*. Le jour de la soutenance, il fallut adjoindre aux juges naturels du candidat un savant chimiste, M. Friedel; dans une autre circonstance, on dut transporter un

piano dans la salle des examens. Les mœurs ont changé à la Sorbonne comme ailleurs ; je constate sans juger. Cette fois, au moins, le membre de l'Académie des sciences n'était point déplacé à la Faculté des lettres ; il a reconnu et proclamé la compétence de M. Hannequin. Voici l'énoncé et le résumé de la thèse : I. L'hypothèse des atomes est une hypothèse nécessaire qui dérive de la constitution même de notre connaissance. II. L'hypothèse des atomes enveloppe des contradictions. III. L'atome est un concept et non une chose en soi. Les deux premières propositions sont développées dans le premier livre. La seconde partie veut résoudre les antinomies de l'atome en le transportant de l'ordre réel dans l'ordre idéal. Elle traite du devenir, qui est l'objet de la sensation, la réelle unité dans la conscience humaine ; la sensation est l'œuvre des choses et la science ne saisit les phénomènes que par la mesure ou dans leur quantité, non en eux-mêmes ou dans leur qualité qui les constitue. Elle n'atteint donc pas l'être qui nous est révélé par le principe de causalité ; c'est le rôle de la métaphysique d'induire, à la lumière de ce principe, la loi et la nature de cette activité, d'où émanent à la fois les rapports et les faits (p. 292). On a reproché à l'auteur son concept des atomes « étendus, insécables et parfaitement durs. » C'est l'hypothèse de Démocrite qui entraîne en effet des contradictions, mais qui est loin d'être la seule admise par les savants contemporains. M. Tannery lui a posé cette question : « Si l'atomisme est une apparence bien fondée (malgré les contradictions qui lui sont inhérentes), ne peut-il en être constitué aucune autre ? » En effet, de ce que l'hypothèse est commode et répandue, il ne s'ensuit pas qu'elle soit nécessaire. Pour nous, rendant hommage à l'érudition scientifique de l'auteur et à son esprit philosophique, nous avons surtout admiré une analyse de la sensation qui en confirme l'objectivité, malgré les théories de Kant, dont M. Hannequin est imprégné, comme la plupart des philosophes contemporains et dont l'influence nous paraît la source des plus regrettables confusions et des plus dangereuses erreurs.

17. — *La Philosophie de la Religion* est un ouvrage posthume. Un avant-propos nous fait connaître l'auteur, universitaire malheureux, « victime » du spiritualisme de l'école éclectique, disgracié pour une étude critique de la philosophie de Thomas Brown, où il soutenait le sensualisme de Condillac. Après avoir défini la philosophie de la religion, M. Réthoré analyse la pensée religieuse, ses éléments et son origine. L'homme a une triple vie « cognitive, sensitive et affective ; » « la religion est la quatrième forme de la vie hominale » (*sic*) (p. 41). Il y a eu des systèmes théologiques pour défendre ou rétablir la révélation ou l'infaillibilité. Quelle est leur valeur ? La philosophie de Bonald repose sur un jeu de mots (p. 43). Joseph de Maistre est « un sophiste prétentieux et solennel.... un ergoteur passionné et injuste » (p. 46)....

« Chez lui le bon sens et la conscience morale étaient gravement atteints.... c'est un inconscient. » Kant dut « accommoder sa politique et sa morale au caporalisme prussien » (p. 59). On fit comprendre à Cousin, « le détracteur de la philosophie française.... que par les prêtres on est tout et que sans eux on n'est rien » (p. 51). A tous ces philosophes, qui l'ignoraient sans doute, M. Réthoré démontre que l'évidence est le criterium de la vérité. Muni de ce principe, il construit l'édifice de la religion rationnelle : Dieu existe, bien qu'il soit indémontrable. Nous devons à Dieu un culte intérieur et même extérieur et public, mais celui-ci n'est pas encore organisé. Il le sera un jour, et M. Réthoré retrace l'ébauche d'une Église laïque. Car il faut que la morale soit indépendante, puisque « le catholicisme, pour la plus grande gloire de Dieu, par la crainte de l'enfer et l'espoir du paradis, a su triompher non seulement des passions et des instincts de la nature, mais encore du sens moral lui-même, en lui imposant comme des actions méritoires des crimes épouvantables » (p. 235). « C'est le catholicisme lui-même qui a produit l'athéisme, ou du moins le scepticisme qui nous énerve et la crise redoutable que nous traversons.... » (p. 248). Je respecte la reconnaissance de M. Le Brun pour un pareil « maître ; » je comprends moins son enthousiasme. Ce livre, en retard d'un siècle, réédite sans esprit les arguments de Voltaire ; rien n'y est original. Tout est banal et insignifiant. Si la *Critique de la philosophie de Thomas Brown* fut à ce point superficielle et artificielle, on s'explique la décision de la Faculté de Paris. Pour mon compte, en terminant la lecture de ce livre, je plains profondément l'auteur d'avoir été à ce point victime de ses préjugés, et je ne songe même pas à être choqué de son impertinence, tant je suis désarmé par son.... innocence.

18. — L'ouvrage de M. Lang, *Mythes, cultes, religions*, offre le plus parfait contraste avec les élucubrations de M. Réthoré. L'homme, étant « un animal religieux, » a manifesté les aspirations de son âme par diverses formes : la croyance a produit des mythes, le culte est exprimé par des rites. D'où viennent les religions de l'Inde, de l'Égypte ou de la Grèce? La question est légitime, intéressante et controversée. Tandis que Max Müller, M. Bréal et l'école philologique cherchent, dans le langage, ses déviations, ses déformations, ses étymologies, ce qu'on pourrait nommer l'origine des dieux, l'école anthropologique voudrait faire du mythe « un fruit naturel et inévitable de certain état réellement existant de l'intelligence humaine » (p.30). M. Marillier, auquel nous devons la traduction de cet ouvrage, a voulu indiquer, dans une introduction, ses idées sur la formation des religions et sur leurs progrès. Il est évolutionniste, avec quelque estime pour la théorie positiviste des trois états : religieux, métaphysique et scientifique, mais il reproche à A. Comte d'avoir méconnu la part de « l'émotion religieuse. » « Dieu n'existe que

pour ceux qui croient en lui.... » (p. XXVIII). Il suffit de cette affirmation pour que la doctrine de M. Marillier, dont elle est la conclusion, nous paraisse absolument fausse. Mais les recherches de M. Lang n'autorisent pas ou du moins ne rendent pas nécessaire une conclusion si contraire à la vérité. Nous croyons même qu'elles conservent leur valeur, indépendamment des hypothèses qui les relient et les unissent en système. Elles n'infirment pas l'existence d'une révélation primitive dont les divers peuples auraient conservé tout au moins quelques traits vagues, des ébauches, des linéaments, des traces ; la raison, naturellement en quête des causes et pouvant atteindre la cause suprême, le monde extérieur exerçant sa continuelle et profonde influence sur les sens et l'imagination, les événements, les milieux divers, les éléments ethnographiques distincts...., tout cela constituerait, d'après nous, le fonds complexe où les mythes ont pris leur origine et expliquerait leurs ressemblances et leurs différences.

Histoire de la philosophie. — 19. — *Les Études religieuses et philosophiques sur les écrivains latins* sont une enquête sur les croyances et les opinions de Lucrèce, Cicéron, Virgile, Sénèque, Lucain et Juvénal au sujet de Dieu et de l'âme immortelle. M. l'abbé Morlais y révèle, une fois de plus, ses qualités de philosophe et d'écrivain. A propos de Lucrèce, il analyse la notion de la cause créatrice, et sans excuser le poète de l'avoir méconnue, il constate que cette ignorance est commune aux philosophes antiques. La figure ondoyante, mobile, légère et sympathique de Cicéron ressort nettement avec ses incertitudes, ses bonnes intentions, ses inconsistances et ses défaillances. Plus sincère, parce qu'il était plus près de la nature, Virgile essaie de concilier les croyances populaires et les doctrines philosophiques. Les idées panthéistiques, suggérées par la contemplation poétique des êtres et les émotions d'un cœur tendre, ont marqué de leur empreinte les vers exquis qui gardent, malgré les siècles, leur charme mélancolique et délicat. Lucain a souvent blasphémé contre la Providence ; mais son amitié pour le vaincu de Pharsale l'a rendu amer, méprisant, indigné, et son âme stoïque a reproché aux dieux du vainqueur la défaite de son héros. La question des rapports de Sénèque et de saint Paul est nettement posée par M. Morlais. Il la discute sans passion ni parti pris, avec clairvoyance, et s'il la résout par la négative, ce n'est pas sans donner des preuves solides, et, à mon gré, décisives. Aussi bien, ce rhéteur ampoulé a pu trouver le plus souvent, dans les œuvres des philosophes qui l'ont précédé, les maximes dont on lui fait honneur. La doctrine de saint Paul est absolument transcendante, animée d'un tout autre esprit et d'une efficacité morale dont est dépourvue l'œuvre inégale et prolixe du précepteur de Néron. La droiture, la générosité de Juvénal en font un honnête homme, que l'indignation a transformé en poète ; mais il est parfois injuste et violent. En résumé, le

Dieu auquel ces grands hommes du monde romain rendent leurs hommages ne ressemble que vaguement au Père infiniment sage et bon du christianisme, et l'immortalité est plutôt pour eux un désir et une espérance qu'une certitude. On lira avec plaisir et profit ce livre sérieux et sincère, écrit dans un style élégant et pur. L'auteur démontre, par son exemple, qu'on peut être original et profond sans envelopper sa pensée de formes incompréhensibles et prétentieuses.

20. — M. Léopold Mabilleau traite, au point de vue historique, le même sujet que M. Hannequin. Pour lui, « l'atomisme n'est pas une simple théorie de la matière : c'est la plus large explication de la nature, la plus complète peut-être et la plus vraisemblable qui ait jamais été tentée. » Dans un premier livre, il recherche l'atomisme dans la philosophie hindoue. Il étudie, avec une conscience et un esprit critique très dignes d'éloges, les divers aspects de cette idée chez les principaux philosophes de la Grèce. A cette physique le moyen âge et les temps modernes vont mêler une théologie et une métaphysique. C'est maintenant chez les Arabes, mathématiciens, alchimistiques, commentateurs d'Aristote, que nous allons retrouver la doctrine des atomes. Cent pages très pleines, très nourries, sont consacrées au développement du système dans le monde musulman. Cela est neuf et témoigne d'une lecture immense; cependant les Motecallemin sont-ils donc les seuls qui aient essayé une synthèse sur la matière et ses éléments? Les scolastiques ont-ils négligé la question? Et, quand les solutions qu'ils en ont données seraient inacceptables, — ce qu'il faudrait au moins examiner et prouver — l'*Histoire de la philosophie atomistique* est-elle complète si elle néglige la cosmologie des écoles chrétiennes du XIe au XVe siècle? Nous arrivons donc à Gassendi, « ce prêtre chrétien qui songea à réhabiliter Épicure. » La réaction cartésienne, identifiant la matière et l'étendue, n'empêche pas un chimiste tel que Boyle, un astronome comme Newton, et le grand Leibniz, de renouer les liens de la tradition ininterrompue. De nouveaux progrès ramènent l'attention sur les lois de groupement des atomes; à cette combinaison abstraite ou concrète les mathématiques, la mécanique, la physique, l'astronomie, la chimie, la biologie, empruntent des hypothèses cohérentes et vérifiées ou exprimées par le calcul. Il faut donc que l'esprit humain trouve en cette théorie une explication commode des découvertes expérimentales et une construction rationnelle des lois de la nature, mais n'oublions pas que l'atome n'est pas objet d'expérience, que son concept ne demeure pas identique dans les sciences diverses où on l'introduit, qu'il est donc plutôt une traduction symbolique qu'une connaissance objective de la réalité. Au moins devons-nous reconnaître « qu'il n'a rien d'inconciliable avec les légitimes exigences de la conscience et de la raison.... il s'adapte sans inconséquence à la doctrine spiritualiste.... Aucune conception du

monde n'est plus favorable que celle-ci à l'hypothèse d'une suprême intelligence organisatrice » (p. 557). L'Académie des sciences morales, qui a couronné cet important mémoire, développé en un bel ouvrage, a pu justement louer l'étendue et la variété des recherches. Ajoutons qu'il est écrit de façon très claire, ce qui est rare et difficile lorsqu'on aborde la philosophie scientifique. M. Mabilleau n'a pas cru qu'il fût indispensable d'être obscur pour paraître profond. Il faut le féliciter d'avoir pensé que la langue de Descartes et de Malebranche suffit à l'expression des idées les plus subtiles, les plus complexes et les plus abstraites.

21. — Vous connaissez *la Cité chrétienne* de M. Charaux, car la nouvelle édition de cet ouvrage la complète sans en changer le caractère. Les dialogues du distingué professeur de l'Université de Grenoble sont une application très heureuse du procédé socratique. M. Charaux excelle à montrer les rapports de la vérité et de la vertu, du bien et du beau. Toute spéculation de l'esprit qui ne fait point aimer le devoir lui semble vaine et il conduit la raison, le cœur et la liberté vers les hauteurs de la vie morale, par une route charmante qui vous élève sans fatigue. Je signale surtout, comme un modèle de ce genre aimable, *le Temps et l'unité de temps*, *l'espace et la matière*, qui, sous forme de causerie entre Duroc (le futur maréchal), de Serre (le futur ministre) et le Père Laillet (leur professeur à l'école royale militaire de Pont-à-Mousson), pose des problèmes ardus, propose des solutions et, dans une langue limpide, d'une élégance naturelle et d'une remarquable pureté, indique des points de vue très suggestifs et intéressants.

22. — On a rassemblé sous ce titre : *Le Siècle, les hommes et les idées*, des articles parus en divers journaux et revues, qui appartiennent d'un peu loin à la philosophie, et plutôt par le tour d'esprit de l'auteur que par le choix des sujets. Ils sont le produit et l'expression d'une sorte de mysticisme métaphysique d'une saveur très spéciale et très appréciée par certains. Ceux qui les goûtent n'hésitent pas à célébrer M. E. Hello comme un homme de génie. Et il est très vrai qu'on est parfois ébloui, en le lisant, par le brusque éclair d'une affirmation inattendue à laquelle ne manquent ni la pénétration ni la profondeur. La mesure, l'harmonie, le sens des nuances, la finesse, ne sont pas les qualités auxquelles il aspire ; je ne sais même s'il n'éprouvait pour elles un sentiment quelque peu dédaigneux. Mais on ne suit pas sans fatigue ces âmes éprises de grandeur et de sublime qui planent dans l'absolu et voudraient, lorsqu'elles s'abaissent vers les hommes, condenser leurs méditations en des phrases apocalyptiques. Il ne faudrait pas non plus exiger de M. Hello qu'il tempérât ses enthousiasmes : « M. Olier est mille fois plus fort que Bossuet. » Je me demande comment on fait pour être sûr de ces choses-là ! et, pour tout dire, cela m'empêcherait d'être juste envers un écrivain dont la pensée se garde avec soin de la banalité, qui possède des principes

Dieu auquel ces grands hommes du monde romain rendent leurs hommages ne ressemble que vaguement au Père infiniment sage et bon du christianisme, et l'immortalité est plutôt pour eux un désir et une espérance qu'une certitude. On lira avec plaisir et profit ce livre sérieux et sincère, écrit dans un style élégant et pur. L'auteur démontre, par son exemple, qu'on peut être original et profond sans envelopper sa pensée de formes incompréhensibles et prétentieuses.

20. — M. Léopold Mabilleau traite, au point de vue historique, le même sujet que M. Hannequin. Pour lui, « l'atomisme n'est pas une simple théorie de la matière : c'est la plus large explication de la nature, la plus complète peut-être et la plus vraisemblable qui ait jamais été tentée. » Dans un premier livre, il recherche l'atomisme dans la philosophie hindoue. Il étudie, avec une conscience et un esprit critique très dignes d'éloges, les divers aspects de cette idée chez les principaux philosophes de la Grèce. A cette physique le moyen âge et les temps modernes vont mêler une théologie et une métaphysique. C'est maintenant chez les Arabes, mathématiciens, alchimistiques, commentateurs d'Aristote, que nous allons retrouver la doctrine des atomes. Cent pages très pleines, très nourries, sont consacrées au développement du système dans le monde musulman. Cela est neuf et témoigne d'une lecture immense; cependant les Motecallemin sont-ils donc les seuls qui aient essayé une synthèse sur la matière et ses éléments? Les scolastiques ont-ils négligé la question? Et, quand les solutions qu'ils en ont données seraient inacceptables, — ce qu'il faudrait au moins examiner et prouver — l'*Histoire de la philosophie atomistique* est-elle complète si elle néglige la cosmologie des écoles chrétiennes du XIe au XVe siècle? Nous arrivons donc à Gassendi, « ce prêtre chrétien qui songea à réhabiliter Epicure. » La réaction cartésienne, identifiant la matière et l'étendue, n'empêche pas un chimiste tel que Boyle, un astronome comme Newton, et le grand Leibniz, de renouer les liens de la tradition ininterrompue. De nouveaux progrès ramènent l'attention sur les lois de groupement des atomes; à cette combinaison abstraite ou concrète les mathématiques, la mécanique, la physique, l'astronomie, la chimie, la biologie, empruntent des hypothèses cohérentes et vérifiées ou exprimées par le calcul. Il faut donc que l'esprit humain trouve en cette théorie une explication commode des découvertes expérimentales et une construction rationnelle des lois de la nature, mais n'oublions pas que l'atome n'est pas objet d'expérience, que son concept ne demeure pas identique dans les sciences diverses où on l'introduit, qu'il est donc plutôt une traduction symbolique qu'une connaissance objective de la réalité. Au moins devons-nous reconnaître « qu'il n'a rien d'inconciliable avec les légitimes exigences de la conscience et de la raison.... il s'adapte sans inconséquence à la doctrine spiritualiste.... Aucune conception du

monde n'est plus favorable que celle-ci à l'hypothèse d'une suprême intelligence organisatrice » (p. 557). L'Académie des sciences morales, qui a couronné cet important mémoire, développé en un bel ouvrage, a pu justement louer l'étendue et la variété des recherches. Ajoutons qu'il est écrit de façon très claire, ce qui est rare et difficile lorsqu'on aborde la philosophie scientifique. M. Mabilleau n'a pas cru qu'il fût indispensable d'être obscur pour paraître profond. Il faut le féliciter d'avoir pensé que la langue de Descartes et de Malebranche suffit à l'expression des idées les plus subtiles, les plus complexes et les plus abstraites.

21. — Vous connaissez *la Cité chrétienne* de M. Charaux, car la nouvelle édition de cet ouvrage la complète sans en changer le caractère. Les dialogues du distingué professeur de l'Université de Grenoble sont une application très heureuse du procédé socratique. M. Charaux excelle à montrer les rapports de la vérité et de la vertu, du bien et du beau. Toute spéculation de l'esprit qui ne fait point aimer le devoir lui semble vaine et il conduit la raison, le cœur et la liberté vers les hauteurs de la vie morale, par une route charmante qui vous élève sans fatigue. Je signale surtout, comme un modèle de ce genre aimable, *le Temps et l'unité de temps, l'espace et la matière*, qui, sous forme de causerie entre Duroc (le futur maréchal), de Serre (le futur ministre) et le Père Laillet (leur professeur à l'école royale militaire de Pont-à-Mousson), pose des problèmes ardus, propose des solutions et, dans une langue limpide, d'une élégance naturelle et d'une remarquable pureté, indique des points de vue très suggestifs et intéressants.

22. — On a rassemblé sous ce titre : *Le Siècle, les hommes et les idées*, des articles parus en divers journaux et revues, qui appartiennent d'un peu loin à la philosophie, et plutôt par le tour d'esprit de l'auteur que par le choix des sujets. Ils sont le produit et l'expression d'une sorte de mysticisme métaphysique d'une saveur très spéciale et très appréciée par certains. Ceux qui les goûtent n'hésitent pas à célébrer M. E. Hello comme un homme de génie. Et il est très vrai qu'on est parfois ébloui, en le lisant, par le brusque éclair d'une affirmation inattendue à laquelle ne manquent ni la pénétration ni la profondeur. La mesure, l'harmonie, le sens des nuances, la finesse, ne sont pas les qualités auxquelles il aspire ; je ne sais même s'il n'éprouvait pour elles un sentiment quelque peu dédaigneux. Mais on ne suit pas sans fatigue ces âmes éprises de grandeur et de sublime qui planent dans l'absolu et voudraient, lorsqu'elles s'abaissent vers les hommes, condenser leurs méditations en des phrases apocalyptiques. Il ne faudrait pas non plus exiger de M. Hello qu'il tempérât ses enthousiasmes : « M. Olier est mille fois plus fort que Bossuet. » Je me demande comment on fait pour être sûr de ces choses-là ! et, pour tout dire, cela m'empêcherait d'être juste envers un écrivain dont la pensée se garde avec soin de la banalité, qui possède des principes

et des sentiments très élevés et très nobles, et qui sait les exprimer.

23. — M. Pietro Sciascia a entrepris l'histoire de *la Volonté* en France, en Allemagne, en Angleterre. Ce volume est consacré aux doctrines des philosophes anglais, depuis Hobbes jusqu'à nos jours. Le plus fort motif produisant un acte, c'est toute la théorie de l'auteur du *Léviathan ;* Locke rattache les actions à un pouvoir, mais réduit la liberté à l'acte même qui succède à la décision. On sait que pour Hume le « moi » n'est qu'un complexus de phénomènes. Associationniste comme Hume, Hartley n'admet dans le vouloir aucun élément actif, James Mill réduit tout le problème à une liaison d'antécédent et de conséquent, tandis que Stuart Mill fait de la volonté la « figlia del desiderio » et nie, comme tous ceux de son école, que la conscience puisse atteindre et constater l'acte libre. Enfin Spencer attribue à la volonté une origine sensible : c'est l'acte réflexe qui la produit et l'illusion de la liberté provient du degré de conscience inhérent à ce phénomène organique. — Je ne puis qu'effleurer très rapidement cet examen critique, qui analyse avec exactitude et sagacité, et indiquer d'un mot la doctrine de l'auteur, qui transporte de l'association purement statique à la solidarité dynamique l'explication de la volonté libre. C'est à la psychologie, à la physiologie, à la biologie, qu'il faut demander les éléments qui la constituent.

L'impression qui résume la critique de la plupart des travaux dont j'ai essayé de rendre compte, c'est que la philosophie contemporaine se plaît à confondre les divers éléments qui assuraient autrefois la réalité, la distinction et l'ordre des êtres et des idées. Elle n'a rien gagné à repousser les facultés, les substances, les causes sans lesquelles les actes et les phénomènes demeurent inintelligibles.

P. S. — Les lecteurs du *Polybiblion* ont reconnu, certainement, dès les premières lignes de cet article, qu'ils ne le devaient point attribuer à M. Léonce Couture. Celui qui a l'honneur de le suppléer aujourd'hui espère que l'éminent doyen de la Faculté libre de Toulouse pourra bientôt reprendre ici la tâche qu'il y accomplit, depuis longtemps déjà, avec l'autorité incontestée de la science et du talent. L. MAISONNEUVE.

ART, HISTOIRE ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Mémoires du colonel* COMBES *sur les campagnes de Russie (1812), de Saxe (1813), de France (1814 et 1815)*, nouvelle édit. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de 334 p., 3 fr. 50. — 2. *Journal du lieutenant* WOODBERRY. *Campagnes de Portugal et d'Espagne, de France, de Belgique et de France (1813-1815)*, trad. de l'anglais par GEORGES HÉLIE. Ibid., 1896, in-12 de XV-362 p., 3 fr. 50.— 3. *La Campagne de 1813, d'après des témoins oculaires*, publiée par GEORGES BERTIN. Paris, Flammarion, 1896, in-8 cart. Brad. de XVI-300 p., 6 fr. — 4. *Mémoires d'un aide-major sur le premier Empire*, par SÉBASTIEN BLAZE. Ibid., 1896, in-8 de XL-270 p., 6 fr. — 5. *Souvenirs militaires d'un officier français (1848-1887)*, par le colonel CH. DURAN. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de 288 p., 3 fr. 50.— 6. *Le Général Lecourbe, d'après ses archives, sa correspondance et autres documents*, avec une préface de M. le général PHILEBERT. Paris, Charles-Lavau-

zelle, 1896, gr. in-8 de XXVIII-570 p., 15 fr.—7. *Les Premiers Combats de 1814. Prologue de la campagne de France dans les Vosges*, par FÉLIX BOUVIER. Paris, Cerf, 1896, in-12 de 160 p., avec portrait et carte, 3 fr. 50. — 8. *Rosbach et Iéna. Recherches sur l'état physique et intellectuel de l'armée prussienne pendant l'époque de transition du XVIIIe au XIXe siècle*, par le baron VON DER GOLTZ, trad. par le commandant CHABERT. Nouvelle édit. Paris, Berger-Levrault, 1896, in-8 de VI-486 p. et 2 plans coloriés, 5 fr. — 9. *Les Guerres des Antilles de 1793 à 1815*, par le colonel H. DE POYEN. Ibid., 1896, in-8 de 452 p. et 7 cartes, 7 fr. 50. — 10. *Tours capitale. La Délégation gouvernementale et l'occupation prussienne (1870-1871)*, par Mgr C. CHEVALIER. Tours, Mame, 1896, in-8 de 350 p., 5 fr. — 11. *La Guerre de 1870*, par le maréchal comte DE MOLTKE. Édit. française par JAEGLÉ. Paris, H. Le Soudier, 1896, in-12 de III-456 p., 3 fr. 50. — 12. *Contre le Prussien. Hier, aujourd'hui, demain*, par le docteur CHASSAGNE. Paris, Charles-Lavauzelle, 1896, in-12 de 352 p., 3 fr. 50. — 13. *La Guerre sino-japonaise au point de vue du droit international*, par NAGAO ARIGA, avec une préface par Paul Fauchille. Paris, Pedone, 1896, in-8 de XIII-310 p., 7 fr. — 14. *Histoire de l'art militaire, accompagnée de morceaux choisis des grands écrivains militaires*, par L. JABLONSKI. Paris, Charles-Lavauzelle, 1896, in-8 de 456 p., 5 fr. — 15. *Histoire de l'infanterie en France*, par le lieutenant-colonel BELHOMME. T. II. Ibid., 1895, in-8 de 492 p., 5 fr. — 16. *Historique du 2e régiment de tirailleurs algériens*, par le lieutenant MARTIN. Ibid., 1894, gr. in-8 de 551 p., 10 fr. — 17. *Étude sur la cavalerie des États-Unis d'Amérique*, par le lieutenant-colonel RAOUL DUPUY. Chambéry, Imp. savoisienne, 1896, in-8 de 63 p., — 18. *De la Conduite de la guerre, exposé succinct de ses principes et moyens d'exécution*, par le général COLMAR baron VON DER GOLTZ. Paris, Westhausser, 1896, in-12 de XII-314 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIXe siècle. Manuel pratique pour les reconnaissances militaires*, 2e édit., t. IV, 1re partie, par le général PIERRON. Paris, Baudoin, 1895, in-12 de 650 p., 9 fr. — 20. *Manuel de législation, administration et comptabilité militaires*, par le lieutenant-colonel BEAUGÉ. Ibid., 1896, 2 vol. in-12 de XXX-840 et XXXII-1409 p., 14 fr. — 21. *Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires* rédigée par Un Comité d'officiers de toutes armes. Livraisons 5 et 6 (CHAPELLE DE CAMPAGNE-COUVERTURE). Paris, Berger-Levrault, 1895 et 1896, gr. in-8, p. 513 à 768, 3 fr. la livr. — 22. *Agenda aide-mémoire de l'officier, contenant les principaux renseignements sur tous les services* (1896). Paris, Baudoin, 1896, petit in-18 cart. Bradel de 270 p., 2 fr. 50. — 23. *Agenda de l'armée française*, 9e année, 1896. Paris, Charles-Lavauzelle, 1896, petit in-18 cart. Bradel de 300 p., 2 fr. 50. — 24. *El Sitio de Amberes, 1584-1585*, por E.-D. FRANCISCO BARADO. Madrid, « Revista tecnica de infanteria y caballeria, » 1896, in-12 de 486 p., avec de nombreuses planches, 10 fr. en Espagne, et 15 à l'étranger.

1. — La nouvelle édition des *Mémoires du colonel Combes*, publiés pour la première fois il n'y a pas loin d'un demi-siècle, sera certainement accueillie avec faveur par le public, car l'ouvrage, introuvable ou à peu près dans sa manifestation première, est intéressant et consciencieusement écrit. Pour la raison précisément qu'on ne peut pas faire le même éloge — il s'en faut — de tous les *Souvenirs* édités aujourd'hui sur le commencement du siècle, nous devons accorder une attention spéciale à ceux qui sont vraiment originaux et qui, par là même, ont une valeur historique réelle. Combes, au même degré que de nombreux officiers du premier Empire, avait reçu une instruction solide et une éducation soignée, quand, étourdi, enivré par l'atmosphère de gloire militaire au milieu de laquelle s'était écoulée son enfance, il entra, le 26 août 1808, à l'École militaire de Fontainebleau. Nommé sous-lieutenant en 1810, il passa deux ans à l'armée d'Italie, partit de Brescia en 1812 pour la Pologne et assista ensuite à tous les événements de la désastreuse campagne de Russie. Sorti sain et sauf de cette lamentable

et des sentiments très élevés et très nobles, et qui sait les exprimer.

23. — M. Pietro Sciascia a entrepris l'histoire de *la Volonté* en France, en Allemagne, en Angleterre. Ce volume est consacré aux doctrines des philosophes anglais, depuis Hobbes jusqu'à nos jours. Le plus fort motif produisant un acte, c'est toute la théorie de l'auteur du *Léviathan;* Locke rattache les actions à un pouvoir, mais réduit la liberté à l'acte même qui succède à la décision. On sait que pour Hume le « moi » n'est qu'un complexus de phénomènes. Associationniste comme Hume, Hartley n'admet dans le vouloir aucun élément actif, James Mill réduit tout le problème à une liaison d'antécédent et de conséquent, tandis que Stuart Mill fait de la volonté la « figlia del desiderio » et nie, comme tous ceux de son école, que la conscience puisse atteindre et constater l'acte libre. Enfin Spencer attribue à la volonté une origine sensible : c'est l'acte réflexe qui la produit et l'illusion de la liberté provient du degré de conscience inhérent à ce phénomène organique. — Je ne puis qu'effleurer très rapidement cet examen critique, qui analyse avec exactitude et sagacité, et indiquer d'un mot la doctrine de l'auteur, qui transporte de l'association purement statique à la solidarité dynamique l'explication de la volonté libre. C'est à la psychologie, à la physiologie, à la biologie, qu'il faut demander les éléments qui la constituent.

L'impression qui résume la critique de la plupart des travaux dont j'ai essayé de rendre compte, c'est que la philosophie contemporaine se plaît à confondre les divers éléments qui assuraient autrefois la réalité, la distinction et l'ordre des êtres et des idées. Elle n'a rien gagné à repousser les facultés, les substances, les causes sans lesquelles les actes et les phénomènes demeurent inintelligibles.

P. S. — Les lecteurs du *Polybiblion* ont reconnu, certainement, dès les premières lignes de cet article, qu'ils ne le devaient point attribuer à M. Léonce Couture. Celui qui a l'honneur de le suppléer aujourd'hui espère que l'éminent doyen de la Faculté libre de Toulouse pourra bientôt reprendre ici la tâche qu'il y accomplit, depuis longtemps déjà, avec l'autorité incontestée de la science et du talent. L. MAISONNEUVE.

ART, HISTOIRE ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Mémoires du colonel* COMBES *sur les campagnes de Russie (1812), de Saxe (1813), de France (1814 et 1815)*, nouvelle édit. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de 334 p., 3 fr. 50. — 2. *Journal du lieutenant* WOODBERRY. *Campagnes de Portugal et d'Espagne, de France, de Belgique et de France (1813-1815)*, trad. de l'anglais par GEORGES HÉLIE. Ibid., 1896, in-12 de XV-362 p., 3 fr. 50.— 3. *La Campagne de 1813, d'après des témoins oculaires*, publiée par GEORGES BERTIN. Paris, Flammarion, 1896, in-8 cart. Brad. de XVI-300 p., 6 fr. — 4. *Mémoires d'un aide-major sur le premier Empire*, par SÉBASTIEN BLAZE. Ibid., 1896, in-8 de XL-270 p., 6 fr. — 5. *Souvenirs militaires d'un officier français (1848-1887)*, par le colonel CH. DUBAN. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de 288 p., 3 fr. 50.— 6. *Le Général Lecourbe, d'après ses archives, sa correspondance et autres documents*, avec une préface de M. le général PHILEBERT. Paris, Charles-Lavau-

zelle, 1896, gr. in-8 de XXVIII-570 p., 15 fr.—7. *Les Premiers Combats de 1814. Prologue de la campagne de France dans les Vosges*, par FÉLIX BOUVIER. Paris, Cerf, 1896, in-12 de 160 p., avec portrait et carte, 3 fr. 50. — 8. *Rosbach et Iéna. Recherches sur l'état physique et intellectuel de l'armée prussienne pendant l'époque de transition du XVIIIe au XIXe siècle*, par le baron VON DER GOLTZ, trad. par le commandant CHABERT. Nouvelle édit. Paris, Berger-Levrault, 1896, in-8 de VI-486 p. et 2 plans coloriés, 5 fr. — 9. *Les Guerres des Antilles de 1793 à 1815*, par le colonel H. DE POYEN. Ibid., 1896, in-8 de 452 p. et 7 cartes, 7 fr. 50. — 10. *Tours capitale. La Délégation gouvernementale et l'occupation prussienne (1870-1871)*, par Mgr C. CHEVALIER. Tours, Mame, 1896, in-8 de 350 p., 5 fr. — 11. *La Guerre de 1870*, par le maréchal comte DE MOLTKE. Édit. française par JAEGLÉ. Paris, H. Le Soudier, 1896, in-12 de III-456 p., 3 fr. 50. — 12. *Contre le Prussien. Hier, aujourd'hui, demain*, par le docteur CHASSAGNE. Paris, Charles-Lavauzelle, 1896, in-12 de 352 p., 3 fr. 50. — 13. *La Guerre sino-japonaise au point de vue du droit international*, par NAGAO ARIGA, avec une préface par Paul Fauchille. Paris, Pedone, 1896, in-8 de XIII-310 p., 7 fr. — 14. *Histoire de l'art militaire, accompagnée de morceaux choisis des grands écrivains militaires*, par L. JABLONSKI. Paris, Charles-Lavauzelle, 1896, in-8 de 456 p., 5 fr. — 15. *Histoire de l'infanterie en France*, par le lieutenant-colonel BELHOMME. T. II. Ibid., 1895, in-8 de 492 p., 5 fr. — 16. *Historique du 2e régiment de tirailleurs algériens*, par le lieutenant MARTIN. Ibid., 1894, gr. in-8 de 551 p., 10 fr. — 17. *Étude sur la cavalerie des États-Unis d'Amérique*, par le lieutenant-colonel RAOUL DUPUY. Chambéry, Imp. savoisienne, 1896, in-8 de 63 p., — 18. *De la Conduite de la guerre, exposé succinct de ses principes et moyens d'exécution*, par le général COLMAR baron VON DER GOLTZ. Paris, Westhausser, 1896, in-12 de XII-314 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIXe siècle. Manuel pratique pour les reconnaissances militaires*, 2e édit., t. IV, 1re partie, par le général PIERRON. Paris, Baudoin, 1895, in-12 de 650 p., 9 fr. — 20. *Manuel de législation, administration et comptabilité militaires*, par le lieutenant-colonel BEAUGÉ. Ibid., 1896, 2 vol. in-12 de XXX-840 et XXXII-1409 p., 14 fr. — 21. *Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires* rédigée par Un Comité d'officiers de toutes armes. Livraisons 5 et 6 (CHAPELLE DE CAMPAGNE-COUVERTURE). Paris, Berger-Levrault, 1895 et 1896, gr. in-8, p. 513 à 768, 3 fr. la livr. — 22. *Agenda aide-mémoire de l'officier, contenant les principaux renseignements sur tous les services* (1896). Paris, Baudoin, 1896, petit in-18 cart. Bradel de 270 p., 2 fr. 50. — 23. *Agenda de l'armée française*, 9e année, 1896. Paris, Charles-Lavauzelle, 1896, petit in-18 cart. Bradel de 300 p., 2 fr. 50. — 24. *El Sitio de Amberes, 1584-1585*, por E.-D. FRANCISCO BARADO. Madrid, « Revista tecnica de infanteria y caballeria, » 1896, in-12 de 486 p., avec de nombreuses planches, 10 fr. en Espagne, et 15 à l'étranger.

1. — La nouvelle édition des *Mémoires du colonel Combes*, publiés pour la première fois il n'y a pas loin d'un demi-siècle, sera certainement accueillie avec faveur par le public, car l'ouvrage, introuvable ou à peu près dans sa manifestation première, est intéressant et consciencieusement écrit. Pour la raison précisément qu'on ne peut pas faire le même éloge — il s'en faut — de tous les *Souvenirs* édités aujourd'hui sur le commencement du siècle, nous devons accorder une attention spéciale à ceux qui sont vraiment originaux et qui, par là même, ont une valeur historique réelle. Combes, au même degré que de nombreux officiers du premier Empire, avait reçu une instruction solide et une éducation soignée, quand, étourdi, enivré par l'atmosphère de gloire militaire au milieu de laquelle s'était écoulée son enfance, il entra, le 26 août 1808, à l'École militaire de Fontainebleau. Nommé sous-lieutenant en 1810, il passa deux ans à l'armée d'Italie, partit de Brescia en 1812 pour la Pologne et assista ensuite à tous les événements de la désastreuse campagne de Russie. Sorti sain et sauf de cette lamentable

liberté en tant qu'il se produit lui-même, tout entier volonté en tant qu'il se produit comme quelque chose de concret et de réel, tout entier nécessité en tant que cette production est intelligible et rend compte d'elle-même. Nous sommes tels que nous nous affirmons ; nous nous affirmons par la pensée. La métaphysique, science de la pensée, retrouve ainsi et justifie le spiritualisme.

Je ne puis voir dans cette doctrine que le pur idéalisme (mes concepts sont-ils trop grossiers ?). Séparée d'une substance dont elle est l'opération et l'attribut, la pensée m'apparaît comme illusion et chimère.

13. — La nécessité des lois de la nature est-elle absolue ou relative? M. Boutroux croit qu'il y a *de la Contingence* dans tous les êtres. Pour le démontrer, il distingue dans l'univers plusieurs mondes superposés comme des étages, les uns au-dessus des autres, et fait voir en chacun un élément nouveau que le monde inférieur ne peut expliquer ni produire. Cette théorie, qui subordonne le monde à la finalité, établit différents degrés de valeur ; de là son intérêt esthétique ; elle laisse à la science son domaine propre, qui est l'histoire et non la nature des choses ; l'expérience reprend toute son importance et son efficacité ; de là son intérêt scientifique ; elle fait une place à la liberté ; de là son intérêt pratique. L'idée du progrès nous amène à la Puissance infinie, à la Perfection actuelle, à la Félicité sans bornes, à Dieu Créateur, Providence et Idéal suprême de ses créatures. La synthèse de M. Boutroux est grandiose ; son plan vaste, les diverses parties de son système logiquement enchaînées. On voit tout le parti qu'on peut tirer de sa doctrine pour démontrer par la raison la possibilité d'une intervention divine spéciale. Mais peut-on conclure que « la liberté infinie est la source de l'existence divine » (p. 156)? Faut-il considérer « les facultés, les instincts, les propriétés, les forces, comme des formes par où se traduit l'habitude » (p. 170) ? Enfin les lois de la nature n'exprimeraient-elles « qu'une phase donnée, une étape et comme un degré moral et esthétique des choses » (p. 169) ? Malgré la finesse et la dextérité de M. Boutroux, son argumentation prestigieuse n'arrive pas à nous convaincre, et nous ne croyons pas qu'il soit indispensable d'aller aussi loin pour sauvegarder la liberté des atteintes du déterminisme.

14. — Comme le réalisme, qui est sa forme littéraire, est dédaigné par les vrais artistes, le positivisme a perdu de son crédit auprès des philosophes. M. J. Halleux examine particulièrement le positivisme comme une théorie de la connaissance humaine, distinguant d'abord les vérités spéculatives *a priori*, générales et d'une nécessité absolue, et les vérités positives *a posteriori*, générales ou particulières, et d'une nécessité relative. Comment cette méthode s'applique aux sciences spéculatives, aux sciences expérimentales, à la psychologie, à la morale, à la sociologie, c'est l'objet d'un second chapitre où est étudiée l'évolution

logique du système. Suit une critique claire et bien menée, impartiale et large, des idées positivistes. Il est exact : 1° que la connaissance sensible porte sur les phénomènes et non sur l'essence des choses ; 2° que le concours des sens est nécessaire aux opérations intellectuelles ; 3° que nous connaissons imparfaitement la nature des choses. — Il est faux : 1° que la connaissance expérimentale se réduise à la conscience d'un état purement subjectif ; 2° que le savoir humain s'arrête aux données de l'expérience ; car il existe des propositions dont l'évidence ne peut être empirique ; elles formulent les rapports des entités abstraites conçues par l'esprit ; elles énoncent les lois des êtres concrets. *Les Principes du positivisme* sont un ouvrage bien divisé, bien écrit ; les hypothèses diverses, nettement posées, sont discutées l'une après l'autre, après avoir été envisagées sous tous leurs aspects : leur réfutation, très calme et très ferme, ne laisse aucune échappatoire à l'erreur. M. Halleux fait souvent appel au bon sens : les philosophes d'aujourd'hui le négligent, le heurtent, le dédaignent ou le contredisent ; et, certes, je n'ai point l'intention de les approuver, car ce mépris injustifié ne leur a point porté bonheur. Il faut reconnaître pourtant que le bon sens est indispensable mais insuffisant, que s'il est « le maître de la vie humaine, » comme parle Bossuet, son autorité est d'ordre pratique plutôt que spéculatif ; il voit les choses un peu en gros, il constate mieux qu'il ne démontre ; il ne sait définir, distinguer, préciser ni approfondir ; excellent pour le commun des hommes, il est d'un usage très restreint et ordinairement inefficace dans la science et la philosophie. Il ne faudrait pas invoquer son témoignage comme un argument péremptoire et sans réplique, surtout lorsqu'il s'agit de répondre au « comment » et au « pourquoi » que font naître en nos esprits l'existence et les propriétés des êtres.

15. — *Le Réalisme métaphysique*, par M. Émile Thouverez, est un essai d'explication des choses sensibles au moyen d'autre chose non sensible. Cela est proprement la Métaphysique. Aux manifestations du nominalisme il faut opposer le réalisme, c'est-à-dire la croyance à la réalité de l'idéal, non comme objet imaginaire de pensée, ou comme forme subjective de l'esprit, mais comme principe et raison d'être de tout ce qui est et devient. Pour démontrer sa thèse, l'auteur examine en quatre parties : la pensée abstraite, la sensibilité, l'entendement, la raison. Les pensées abstraites s'expliquent par les caractères distinctifs de raison et de foi, d'analyse et de synthèse. Notons un ensemble de vues originales à propos du jugement qui est « analytique en logique pure, synthétique en psychologie » (p. 24). La critique de la sensibilité comprend les trois formes du nombre, de l'espace, du temps, « que revêt la quantité descendant de l'esprit dans les choses » (p. 71). Elles ne sont pas des résultantes fortuites ou des illusions subjectives, mais elles se réfèrent à une loi idéale ayant sa réalité non sensible et sa valeur absolue. Cependant,

ment préparé, qu'il faudra rechercher, à notre avis, l'intérêt du livre. Là où l'on rencontrera des détails véritablement curieux et peu connus, c'est surtout dans les chapitres consacrés à Gambetta, à l'administration de M. Crémieux, à la poste aérienne, au bombardement de Tours, aux otages, à la contribution de guerre, à l'occupation prussienne, c'est-à-dire dans les morceaux que l'écrivain a pu rédiger non pas sur des on-dit, mais sur des données certaines et la plupart du temps *de visu*. L'on verra dans *Tours capitale* le rôle véritablement patriotique, patriotique dans le sens le plus élevé du mot, joué par Mgr Guibert, à cette époque archevêque de Tours, dans les circonstances critiques que traversèrent alors la France et spécialement la capitale de la Touraine. Mgr Chevalier a insisté avec raison sur les vexations, parfois les cruautés commises par nos ennemis contre des gens sans défense. Ces faits, trop vite oubliés de la génération actuelle, de la génération née depuis 1870 ou qui était alors trop jeune pour comprendre la gravité de ces attentats, doivent être rappelés de temps en temps. C'est dans ces tristes souvenirs que nos jeunes hommes puiseront la force morale qui les soutiendra au jour marqué par la Providence pour une lutte dont chacun sent la nécessité fatale. Les peuples qui oublient, a écrit un penseur, sont des peuples marqués pour disparaître. Mgr Chevalier contribue aujourd'hui dans une large part à ce que notre patrie n'oublie pas : dans ce sens, son livre est un ouvrage que nous devrons propager : il est de ceux qui retrempent l'âme et fortifient le patriotisme.

11. — *La Guerre de 1870*, du maréchal comte de Moltke, est l'histoire de l'année terrible considérée du côté de nos ennemis. L'ouvrage, dont nous avons analysé la première édition (in-8), est à la fois politique et militaire, beaucoup plus militaire que politique, et constitue un récit extrêmement intéressant des événements, mais qui s'adresse surtout à des gens connaissant déjà l'ensemble des faits et capable d'en envisager d'un coup d'œil la haute synthèse. On trouvera dans ces pages plus d'une erreur matérielle, plus d'une erreur voulue : la même main qui les avait fait sciemment insérer dans la Relation officielle du grand état-major allemand ne pouvait manquer de les intercaler ici. Mais les Allemands n'ont jamais hésité à donner une entorse à la vérité quand le mensonge est nécessaire à la satisfaction de leurs ambitions et de leurs appétits : l'affaire du télégramme d'Ems, en 1870, récemment dévoilée, en demeurera un retentissant exemple. Quel que soit le jugement qu'on porte sur le maréchal de Moltke, que l'on soit des gens qui l'exaltent, que l'on soit du nombre sans cesse croissant des bons esprits qui ramènent son génie à une simple faculté d'assimilation des procédés tactiques napoléoniens appliqués parfois sans tact et en dépit de toute règle, un livre de cet homme de guerre ne saurait passer inaperçu. Il attirera forcément l'attention des militaires.

12. — *Contre le Prussien*, du docteur Chassagne, ancien médecin militaire des goums algériens qui furent appelés à prendre part à la seconde partie de la guerre de 1870, est une étude dont le titre dit assez le caractère patriotique. Il y a trois parties bien distinctes dans ce livre. La première est consacrée à la guerre de 1870 et à l'insurrection de Mokrani en Algérie (1871); la seconde traite du recrutement; la troisième, intitulée « la Revanche, » n'a pas besoin d'explication. Nous avouons que nous sommes très embarrassé pour rendre compte de ce livre où l'auteur aborde tous les sujets avec une mobilité de pensée et une rapidité que le lecteur a quelquefois peine à suivre. Le style, plus que négligé, ajoute encore à la difficulté d'une lecture déjà difficile du chef de la composition même. Malgré ces grands défauts, nous ne voulons voir dans cette étude que la pensée généreuse qui l'a inspirée : elle fait honneur aux sentiments patriotiques de l'auteur.

13. — Les récentes victoires du Japon sur la Chine ont affirmé non seulement la prépondérance militaire de ce pays sur son grand voisin, mais nous ont montré un Japon organisé, au point de vue militaire, sur un pied que peu de gens soupçonnaient en Europe. En dehors de quelques-uns de nos officiers envoyés depuis vingt-cinq ans comme instructeurs à l'école de Tokio, à part quelques voyageurs qui avaient pu juger *de visu* l'armée japonaise, un bien petit nombre de nos compatriotes et même d'Européens savaient qu'il existait sur les bords de l'Océan Pacifique une petite armée entièrement organisée à l'européenne, disposant d'un fusil à petit calibre inventé par un officier japonais, se mobilisant d'après des principes entièrement semblables aux nôtres, ayant comme nous des services d'état-major, d'étapes, de l'arrière, etc., etc. L'écrasement formidable du colosse chinois par cette armée était donc une éventualité à prévoir; il n'en est pas moins demeuré pour nombre de gens une surprise; mais un fait qui étonnera bien davantage encore le lecteur peu au courant des questions orientales, c'est la façon dont le Japon a mené cette guerre contre la Chine au point de vue du droit des gens. *La Guerre sino-japonaise*, de M. Nagao Ariga, demeure à cet égard une véritable révélation. M. Nagao Ariga, professeur de droit international à l'École supérieure de guerre de Tokio, a le double avantage d'avoir pu traiter son sujet à la fois en professeur et en témoin oculaire : effectivement, attaché dès le début des opérations à l'état-major de la deuxième armée, en qualité de conseiller légal, il a été le régulateur des procédés humanitaires dont les Japonais ont fait la plupart du temps usage envers les vaincus, il a adouci autant qu'il a été en lui ces procédés, et quand ses compatriotes, en de rares circonstances, ont manqué aux devoirs commandés par l'humanité, M. Nagao Ariga enregistre sans partialité ces défaillances et les blâme avec énergie. Le fait important au point de vue du droit international, le point saillant du conflit entre le Japon et

la Chine et ce qui le caractérise par-dessus tout, c'est que l'on se trouvait ici en présence de deux nations dont l'une n'observait pas les lois de la guerre telles que nous les comprenons en Europe, tandis que l'autre s'efforçait de s'y plier et de les appliquer. Et dès le début de la guerre, le Japon s'était engagé à respecter ces lois sans exiger la réciprocité de la part de ses adversaires, réciprocité que la Chine eût été d'ailleurs impuissante à promettre, surtout à tenir, dans l'état de barbarie où demeure encore son armée. Il y avait donc là une situation exceptionnelle, que M. Nagao Ariga a bien mise en lumière et qui, au point de vue moral, a rangé son pays au premier rang des peuples civilisés. La déclaration publiée à cet égard par le gouvernement japonais au début des hostilités est des plus caractéristiques : « La guerre, dit ce document, est un conflit de deux volontés opposées, et son but est de soumettre par la force la volonté de l'adversaire. Toute agression qui n'est pas nécessaire pour atteindre ce but n'est pas permise par le droit de la guerre. C'est là un principe universel qui donne naissance aux lois de la guerre, lesquelles obligent toutes les nations civilisées. Et ce principe ne varie pas suivant que l'ennemi est le Chinois ou un autre. Aussi le Japon a-t-il le devoir de se conformer aux lois de la guerre en vertu de ce principe universel. » Et effectivement, ajoute à cet égard M. Nagao Ariga, si la guerre tend à la destruction de toutes les forces vives de la nation adverse, il n'est pas utile pour atteindre ce but et il est inhumain de détruire tout ce qui n'est pas organe de combat proprement dit. Il devient donc barbare de léser les sujets de la nation qui demeurent complètement étrangers à ces organes. De même, il n'est pas besoin d'atteindre ceux qui, à la suite de blessures ou de maladies, ont perdu la capacité de combattre, alors même qu'ils auraient appartenu à l'armée. Entre ces individus et les combattants de la partie adverse, il ne doit exister de rapports que ceux de membres vivant dans la même société humaine. Et c'est le principe d'humanité qui doit présider à ces rapports. Le livre de M. Nagao Ariga n'est pas seulement la paraphrase intéressante de ces théories que plus d'un peuple d'Europe, l'Allemagne notamment, n'a jamais acceptées avec la même grandeur de vues, il appelle encore l'attention générale sur ce point de droit international : à savoir si l'observation des lois de la guerre exige la réciprocité. Le savant professeur japonais conclut à la négative. Les Chinois, au point de vue des lois de la guerre, peuvent être comparés aux Turcs, aux Peaux-Rouges ou aux Hovas. Cependant, en faisant la guerre à la Chine, le Japon a pu, vis-à-vis de ce dernier peuple, se conformer strictement aux lois de la guerre sans sacrifier à cette observation ses intérêts militaires. Il a remporté une victoire complète : sa générosité n'a donc point nui à son but final, qui était l'écrasement de l'adversaire. Il y a un grand profit scientifique à examiner jusqu'à quel point et par quels procédés une nation peut

observer les lois de la guerre sans compromettre ses succès militaires ; car le Japon n'est évidemment pas le seul pays qui puisse entrer en hostilités en Extrême-Orient, à Madagascar ou au Soudan, avec un peuple peu au courant des statuts de la convention de Genève. Telle est la raison de ce livre, qui a évidemment une haute portée morale et une valeur juridique incontestable : on le lira avec un vif intérêt.

14. — M. Jablonski n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Polybiblion*, puisque nous leur avons présenté déjà son *Art militaire à travers les âges*, auquel nous n'avons guère eu à décerner que des éloges. La nouvelle publication de cet écrivain : *Histoire de l'art militaire, accompagnée de morceaux choisis des grands écrivains militaires*, n'a pas le mérite du premier ouvrage, puisque ce n'est guère qu'une série de citations reliées par une assez mince trame. Il n'en sera pas moins utile, notamment pour l'instruction de la jeunesse, pour celle des sous-officiers de nos régiments, qui trouveront là une lecture à la fois profitable et intéressante.

15. — *L'Histoire de l'infanterie en France*, du lieutenant-colonel Belhomme, dont le deuxième volume vient de paraître, est une publication beaucoup plus sérieuse que la précédente et qui a demandé à son auteur de longues et patientes recherches. Nous avons dit déjà, à propos du tome premier de cet ouvrage, le défaut de composition que nous lui reprochions : nous avons malheureusement encore à faire cette restriction pour le volume second, et nous la ferons aussi pour le troisième : c'est un fait dont il faut prendre son parti et qui n'enlève rien d'ailleurs au mérite très véritable du livre. Ce deuxième volume nous mène de l'année 1643 à 1715, c'est-à-dire qu'il nous retrace année par année l'histoire de l'infanterie pendant ce grand règne de Louis XIV, qui fut si fécond et si brillant pour notre armée, tant au point de vue tactique que sous le rapport de l'organisation. On sait que le lieutenant-colonel Belhomme était attaché à la section historique du ministère de la guerre et que c'est dans cette situation privilégiée qu'il a conçu et achevé l'ouvrage dont nous nous occupons aujourd'hui Nous n'avons donc pas à dire que ce livre est écrit d'après des documents authentiques de première main que tout le monde peut consulter assurément, mais que bien peu de gens consultent. Il met en lumière toute une série de renseignements à peu près inconnus, la plupart très curieux, sur l'ancien régime, et nous fait voir que sur bien des points nous ne sommes pas plus avancés qu'il y a deux cents ans. Tout ce qui a trait à l'instruction des troupes, à leur habillement, à leur entretien nous est donné là par le menu, année par année, et bien que cette profusion de détails nuise à une vue d'ensemble qui peut-être eût été plus profitable, elle n'a pas moins son importance et son intérêt. Il y a là, sur l'organisation des milices, des pages particulièrement curieuses, parmi lesquelles nos députés trouve-

raient sans doute de bonnes idées à propos de la réorganisation de cette armée de seconde ligne dont on s'occupe actuellement au ministère de la guerre. Nous leur signalons notamment la proposition de ce bon curé de Normandie, qui, en 1702, adressait un mémoire à Louvois, pour lui demander l'incorporation des moines, « ce qui procureroit au Roy au moins trente mille bons soldats, car ils sont tous hardis, solides et bien bâtis. » En résumé, le travail du colonel Belhomme, plutôt qu'un livre de lecture courante, demeure une mine précieuse à consulter toujours avec fruit. Il ne sera plus possible de parler de l'histoire de l'armée en France sans l'avoir étudié et compulsé.

16. — De l'histoire générale de l'infanterie nous passons maintenant à la monographie consacrée par M. le lieutenant Martin au *2e régiment de tirailleurs algériens*. Nous avons eu l'occasion, à diverses reprises, de dire notre sentiment sur ces *Historiques* qui, presque tous, révèlent d'une façon trop frappante l'inexpérience de leurs auteurs et qui se bornent pour la plupart à un enregistrement méthodique et chronologique de hauts faits, de citations, de noms d'officiers, de soldats tués ou blessés, mais qui ne sont pas de l'histoire. Nous sommes ainsi plus à l'aise pour constater que le travail de longue haleine de M. le lieutenant Martin peut être classé parmi les meilleurs livres de ce genre. Tout en suivant la méthode chronologique qui lui était imposée, le jeune écrivain militaire ne s'est pas borné à une sèche nomenclature de noms et de lieux, et çà et là, entre deux combats, entre deux faits marquants de l'histoire de son régiment, il nous donne sur la vie des turcos, leur habillement, leur manière d'être, leur esprit, des détails qui paraîtront oiseux à quelques-uns, mais qui ont leur valeur et qui en donnent une très spéciale à son livre. Sous l'ancien régime, où l'on tenait des « livres de famille » et des « livres de régiment, » qui malheureusement ne sont guère parvenus jusqu'à nous, — il eût paru exorbitant à cette époque de les faire imprimer — les rédacteurs de ces journaux n'hésitaient pas à consigner au jour le jour sur ces feuilles volantes leurs impressions fugitives, l'événement frappant du moment, qui, banal au moment même où il était confié au papier, eût conservé pour nous une inappréciable valeur. — Les tirailleurs algériens ou les turcos, comme on les appelle familièrement, créés en même temps que les zouaves avec les débris des compagnies turques jadis au service des deys, conquirent vaillamment leur droit de naturalisation dans notre armée et se trouvèrent, de 1841 à 1854, de toutes les expéditions qui jetèrent, à cette époque, un lustre si glorieux sur l'histoire de l'Algérie. En 1854, ils prennent part à la campagne de Crimée, assistent avec honneur aux journées les plus sanglantes de cette guerre héroïque, reviennent en Algérie de 1856 à 1859, vont en Italie et font encore parler d'eux à Robechetto, à Buffalora, à Magenta, à Melegnano, à Solférino. On

les trouve ensuite en Algérie, au Maroc, au Sénégal, en Cochinchine, au Mexique, puis de nouveau en Algérie, en France (1870), en Kabylie, en Tunisie, dans le Sud oranais, partout enfin où il y a des coups à recevoir et le drapeau à défendre. — Cette odyssée, que nous analysons très sommairement, comme on pense, est décrite par M. le lieutenant Martin, non pas seulement avec une connaissance très exacte des faits spéciaux à son régiment qu'il a trouvés dans le *Journal des opérations* de son corps, mais avec une compétence littéraire et historique à laquelle nous nous plaisons à rendre hommage et qui fait de son travail une œuvre très méritoire. Nous ne signalons l'*Historique du 2e régiment de tirailleurs* pas seulement aux bibliothèques régimentaires, mais nous l'indiquons également aux officiers chargés de rédiger des travaux du même genre comme un modèle, non pas parfait sans doute, mais qu'il ne leur sera pas inutile d'avoir sous les yeux. Il y a dans cette publication un progrès dans le sens désirable que nous indiquions plus haut.

17. — Qu'est-ce que c'est que *la Cavalerie des États-Unis d'Amérique?* Y a-t-il vraiment là une troupe, une organisation digne d'attirer l'attention d'un militaire européen? Nous avouons que nous en doutions un peu en ouvrant la brochure que le colonel Dupuy vient de consacrer à ce sujet, et nous sommes d'autant plus heureux de constater que l'écrivain a su nous faire revenir sur une façon de penser erronée. Au cours d'un voyage aux États-Unis, le colonel Dupuy, auteur de divers ouvrages militaires appréciés, ne pouvait s'empêcher d'examiner avec une attention particulière l'arme à laquelle il appartient et pour laquelle, en cavalier de race, il est passionné. Et cet examen n'a pas été sans profit puisque, sans avoir trouvé là une récolte bien abondante de procédés à emprunter, il a cependant rencontré quelques glanures qui valaient la peine d'être recueillies. Il l'a fait avec adresse, en homme du métier qui sait qu'en fait d'organisation militaire la forme d'un ardillon n'est pas négligeable. Nous signalons cette brochure à l'attention de nos camarades de la cavalerie.

18. — Le général von der Goltz, l'écrivain militaire prussien qu'a rendu populaire en France *la Nation armée*, publie aujourd'hui un manuel de stratégie qui nous paraît digne, au même titre que son aîné, de fixer l'attention non pas du public profane, mais des officiers à quelque grade qu'ils appartiennent, et de tous les gens qui tiennent à se rendre compte des procédés de la guerre moderne. Les circonstances dans lesquelles l'action militaire se déroule à la guerre sont si multiples, qu'il sera à peu près impossible de trouver jamais deux situations identiques. C'est pour cette raison que la simple connaissance des lois de la conduite de la guerre a pu être taxée par quelques esprits de bagage inutile, et que, dans certaines écoles militaires supérieures, on a renoncé à faire de la théorie de la grande

guerre l'objet d'un enseignement spécial, laissant à chacun le soin de déduire les principes en étudiant l'histoire militaire, et de les appliquer suivant chaque tempérament, suivant les circonstances, en se rapprochant du précepte *similia similibus*. Il est cependant certain que la science de la guerre comporte un petit nombre de préceptes fixes qu'il est possible de grouper dans un manuel, qu'il est utile à tout officier de connaître à fond, une sorte de catéchisme que tout chef de troupes a avantage à posséder de telle façon que ce fonds didactique fasse corps avec lui-même. Ainsi par exemple : « se diviser pour vivre et se réunir pour combattre, » est un axiome napoléonien qui sera vrai en dépit de tous les changements tactiques possibles. Il en est comme celui-là un certain nombre qu'un officier doit posséder comme l'ABC de son métier, et c'est en se basant sur ce principe que le général von der Goltz a écrit son livre, en traitant le sujet avec la méthode qui caractérise les Allemands. On chercherait en vain dans ces pages des idées nouvelles, les idées militaires napoléoniennes y revêtent même cette forme alourdie que nos adversaires impriment à tout ce qu'ils touchent. L'ouvrage n'en est pas moins utile à consulter et bon à lire. Nous avons cette consolation, en étudiant de tels manuels, de penser que le fond nous appartient : c'est une mince consolation, mais enfin elle satisfait tout au moins notre amour-propre.

19. — Le général Pierron, qui, comme von der Goltz, est un écrivain militaire apprécié, procède autrement que l'auteur allemand. Le commandant du 7e corps est de ceux qui n'aiment point la règle formulée, qui exigent que chacun tire ces règles des événements, qui laissent, comme nous le disions tout à l'heure, à chaque tempérament, le soin de les plier au terrain et aux circonstances. Son procédé didactique est de montrer, par des exemples, comment une situation donnée peut varier suivant les circonstances, et de fournir, toujours par des exemples, les mille solutions qui s'attachent à ces mille situations modifiées. C'est l'analyse jusqu'à l'infini, opposée à la synthèse exagérée de Jomini ou du général Lewal : c'est la pratique mise en face de la théorie. M. le général Pierron, qui a une lecture énorme, qui a compulsé tout ce qui a été imprimé sur l'art militaire depuis nous ne savons combien d'années, sans compter les Mémoires manuscrits mis complaisamment à sa disposition par les auteurs, est arrivé à composer de cette manière *les Méthodes de guerre actuelles*, traité d'art militaire d'un nouveau genre, qui a cet avantage de se lire très facilement, par fragments détachés, aux heures où l'esprit cherche l'activité, sans aucune fatigue et avec le plus grand profit. Nous reprocherons cependant à M. le général Pierron de n'être pas toujours assez méticuleux dans le choix de ses auteurs, et de nous en citer quelques-uns qui sont par trop sujets à caution, comme Marbot, comme Lejeune, comme Bourrienne, etc. Tout le monde

sait que les *Mémoires* de Bourrienne ne sont point de l'ancien condisciple de l'Empereur, et qu'ils ont été confectionnés de toutes pièces sous la Restauration, dans les bureaux du libraire Ladvocat, par des écrivains à sa solde qui n'avaient jamais vu une armée. Quelle valeur attacher, au point de vue technique, à des élucubrations de ce genre? Il est impossible de les prendre au sérieux. Cette critique n'empêche point le travail du général Pierron d'avoir un très réel mérite. Cet ouvrage est de ceux que nos officiers peuvent consulter et lire avec le plus grand fruit.

20. — Moins intéressant que le précédent volume mais tout aussi utile est le travail du colonel Beaugé sur *la Législation, l'administration et la comptabilité militaires*. Tous nos camarades de l'armée connaissent et la plupart ont en main cet excellent *Manuel*, dont l'éloge n'est plus à faire et qui en est arrivé en 1896 à sa dixième édition. On peut dire que tout le journal militaire officiel depuis sa création est condensé dans ces trois mille pages, condensé judicieusement, avec un véritable talent, une méthode vraiment magistrale. Cette dernière édition a été mise à jour jusqu'à cette année, mais il est inutile de dire qu'avec la fécondité extraordinaire des bureaux de la guerre cette mise à jour est illusoire et que, pour être véritable, elle nécessiterait la publication d'un supplément quotidien. Quoi qu'il en soit, ce livre rendra encore de grands services.

21. — Le *Dictionnaire militaire* publié par la maison Berger-Levrault en est à sa sixième livraison. Les livraisons 5 et 6, que nous avons à examiner aujourd'hui, vont du mot « Chapelle de campagne » à « Couverture. » Nous avons dit, à propos des livraisons 1 à 4, quels services pourrait rendre cette publication, qui, sous un volume relativement restreint, forme une véritable encyclopédie des sciences militaires et évitera à bien des officiers d'acquérir une encombrante et coûteuse bibliothèque. Aujourd'hui surtout que l'art militaire tend à se développer de plus en plus en empruntant aux progrès industriels un nombre chaque jour plus considérable d'éléments, de facteurs techniques, la nécessité, tout au moins l'utilité d'un ouvrage synthétisant les notions indispensables à un officier s'imposait de plus en plus. Ce *Dictionnaire*, conçu sur un plan rationnel, rédigé avec compétence, sera certainement bien apprécié du public spécial auquel il s'adresse, mais il doit obtenir également la faveur du public non militaire, auquel il sera peut-être plus utile encore qu'aux gens du métier, par la possibilité qu'il donnera à tous de s'initier à peu de frais, d'une façon commode, à des matières dont aucun Français n'a aujourd'hui le droit de se désintéresser. Certains mots, comme « Chemins de fer » par exemple, sont traités avec une clarté, une précision et à la fois une abondance de détails qui en rendent la lecture aussi attrayante qu'utile : c'est un traité bien entier sur la matière.

22 et 23. — Les agendas militaires publiés par les maisons Baudoin et Charles-Lavauzelle valent mieux que ce que promettent leurs titres. Ce sont de véritables manuels, des encyclopédies minuscules qui, très réellement, permettent aux officiers de se passer de la plupart de leurs règlements et des nombreuses théories qu'ils auraient à emporter en campagne. En toute conscience, il nous est impossible de décider lequel vaut le mieux, de l'*Agenda de l'armée française* édité par la maison Charles-Lavauzelle, ou de l'*Agenda aide-mémoire de l'officier* publié par la librairie Baudoin. L'un et l'autre ouvrage, composés avec infiniment de science et un éclectisme des plus judicieux, contiennent en une centaine de petites pages les renseignements les plus divers, les plus utiles : dans l'un et l'autre une reliure élégante et souple donne au petit livre une résistance suffisante pour pouvoir être journellement porté dans la poche de la tunique sans être détérioré. Le succès de ces deux publications ne peut manquer d'être considérable.

24. — Nous terminerons cette revue des livres militaires du premier semestre de 1896 par quelques mots sur un travail historique qui nous vient de l'autre côté des Pyrénées, et que nous devons signaler aux érudits et aux chercheurs : l'histoire du *Siège d'Anvers* en 1584-1585, par le capitaine Barado, l'auteur estimé de tant de publications remarquées dont nous avons rendu compte ici même, l'auteur spirituel et humoristique qui a écrit pour le magnifique album de Cusachs, *la Vie militaire en Espagne*. Il était naturel qu'une figure comme celle d'Alexandre Farnèse tentât la plume d'un écrivain militaire comme M. Barado, d'autant plus que la campagne de 1584-1585, conduite en Flandre par ce grand capitaine, est l'une de celles où ses grandes qualités militaires apparurent avec le plus d'éclat, une de celles qui aujourd'hui encore peuvent être étudiées avec le plus de profit. De nombreux écrivains, parmi lesquels on peut citer le cardinal Bentivoglio, Montley, le général Hérard et plus récemment le colonel La Llave, ont étudié les campagnes de Farnèse et consacré spécialement au siège d'Anvers plus d'une page intéressante, mais entre un auteur comme Bentivoglio et le colonel La Llave, l'un plus désireux d'écrire avec élégance qu'avec vérité, l'autre préoccupé surtout d'étudier avec son talent habituel la poliorcétique espagnole au XVIe siècle, il restait une place à prendre. Disons tout de suite que M. Barado paraît avoir pris cette place d'une façon magistrale. Les premiers chapitres, ceux dans lesquels l'écrivain militaire dessine à grands traits l'historique de la domination espagnole aux Pays-Bas, sont traités avec une largeur de vues, une connaissance du sujet, qui frappent tout d'abord et qui charment ensuite. C'est d'ailleurs là un terrain sur lequel un officier se sent bien chez lui. Retracer l'histoire d'Espagne à cette époque, c'est rappeler les noms des journées les plus glorieuses, des généraux qui jouissaient sur le continent de la réputation la plus méritée :

Gonzalve de Cordoue, Alarcon, le marquis de Peschière, Requesen, etc. Mais lorsque l'écrivain entre davantage dans son sujet, au fur et à mesure qu'il nous expose les opérations militaires et les travaux du siège lui-même, il sait varier l'intérêt sans le laisser décroître, et tirer avec un parfait discernement des événements militaires les enseignements qu'ils comportent. La direction de la *Revista tecnica de infanteria y caballeria*, qui tient dans la presse espagnole une place des plus honorables et dont l'influence tend à s'accroître de jour en jour, doit se féliciter d'avoir placé dans la *Bibliothèque* qu'elle publie concurremment avec la Revue proprement dite cette œuvre de Barado intéressante à tant de points de vue. Et puisque nous parlons de la *Revista tecnica*, nous saisissons cette occasion de recommander cette excellente publication à nos camarades, notamment à nos lecteurs militaires de l'Amérique espagnole. Ils trouveront là, dans leur idiome, une lecture dont les hauts enseignements égalent l'intérêt. Pour revenir au *Siège d'Anvers*, nous ajouterons que ce livre est édité avec un luxe typographique très remarquable. Il est orné, de plus, de planches hors texte et dans le texte qui lui donnent une valeur artistique très appréciable.

ARTHUR DE GANNIERS.

POÉSIE

1. *Jésus*, par JEAN AICARD. Paris, Flammarion, 1896. in-12 de 297 p., 3 fr. 50. — 2. *La Genèse de l'Eucharistie*, par F. FLEURIOT-KERINOU. Paris, Lemerre, 1896, in-12 de 51 p., 2 fr. — 3. *Les Impossibles noces, les Deux foules, la Conquête de l'aube*, par ADRIEN MITHOUARD. Paris, « Mercure de France. » 1896. in-12 de 98 p., 2 fr. 50.— 4. *Autour du clocher*, par l'abbé JEAN BARTHÈS. Paris, Lemerre. 1896, in-12 de VIII-129 p., 3 fr. — 5. *Poésies complètes*, édition entièrement revue et corrigée, *Senilia, Ultima verba*, par GUSTAVE LE VAVASSEUR. Ibid., 1896, in-8 de 428 p., 6 fr. — 6. *La Chanson du Sud*, par ANDRÉ BELLESSORT. Ibid., 1896, in-12 de 221 p., 3 fr. — 7. *Le Sol sacré*, par LUCIEN PATÉ. Ibid., 1896, in-12 de 150 p., 3 fr. — 8. *Au Pays du rêve*, par FRANÇOIS CASALE. Ibid., 1896, in-12 de 113 p., 3 fr.— 9. *Roses et fleurs, fleurs barbares, fleurs fanées*, par CHÉKRI GANEM. Ibid., 1896, in-12 de 151 p., 3 fr. — 10. *Diwân*, par ÉMILE MARIOTTE. Ibid., 1896, in-12 de 216 p., 3 fr. — 11. *Œuvres complètes* d'HORACE, traduites vers pour vers et dans la mesure correspondante par le comte ULYSSE DE SÉGUIER. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-18 de XIII-385 p., 10 fr. — 12. *Les Sourires glacés*, par CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE. Paris, Perrin, 1896, in-12 de 234 p., 3 fr. 50. — 13. *Poèmes. Les Bords de la route. Les Flamandes. Les Moines.* Augmentés de plusieurs poèmes, par ÉMILE VERHAEREN. Paris, « Mercure de France, » 1895, in-12 de 282 p., 3 fr. 50. — 14. *Fleurs de symbole*, par ERNEST JAUBERT. Paris, Lemerre, 1896, in-12 de 118 p., 3 fr. — 15. *L'Éternel Clavier*, par ALEXANDRE-A. STURDZA. Bucarest, Socec, 1896, in-4 de 132 p. — 16. *Le Livre de l'Épousée*, par MARIE DE VALANDRÉ. Paris, Lemerre, 1896, in-12 de 137 p., 3 fr. — 17. *Heures émues*, par MAURICE DE FERAUDY. Ibid., 1896, in-12 de VIII-107 p., 3 fr. — 18. *Heures tristes*, par A. VERCHIN. 3e édit. Paris, Vanier, 1896, in-12 de V-195 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Verger doré*, par YVANHOÉ RAMBOSSON. Paris, « Mercure de France, » 1895, in-12 de 192 p., 3 fr. 50. — 20. *Roses de Noël, poésies diverses*, par TOUTAIN-MAZEVILLE. Le Havre, impr. du Commerce, 1896, in-12 de 184 p.— 21. *Bréviaire d'amour*, par LUCIEN COLSON. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 56 p., 3 fr.— 22. *La Suprême Espérance, poésies*, par BLANCHE SABI-FLÉGIER. Ibid., 1896, in-12 de 123 p., 3 fr. — 23. *Aux écoutes*, par ÉDOUARD DUCOTÉ. Paris, librairie de l'Art indépendant, 1896, in-12 de 96 p., 3 fr. —

24. *Poèmes humanitaires*, par Raphaël Damédor. Paris, Vanier, 1896, in-12 de II-213 p. 3 fr. — 25. *Fleurs éparses*, par Jean d'Égly. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1896, in-12 de 72 p., 1 fr. 25.— 26. *Jours d'autrefois*, par Henri Potez. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 120 p., 3 fr. — 27. *Lyre d'escholier*, par Victor Wallet. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1896, in-12 de 34 p., 1 fr. 25. — 28. *Le Château des rêves*, par Fernand Hauser. Ornements d'Edmond Rocher. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 140 p., 3 fr. — 29. *Grains de sable à ma France*, par Carlos Rendon Perez. Nouv. édit. Ibid., 1896, in-12 de 96 p., 2 fr.— 30. *Poésies*, par Gabriel Nigoud. Ibid., 1896, in-12 de 90 p., 2 fr. — 31. *Par elle*, par Camille Mital. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1896, in-12 de 67 p., 1 fr. 25.— 32. *Le Félibrige*, idylle dramatique, en un acte et en vers, par Antoni Chansroux. Avignon, Roumanille, 1892, in-8 de 27 p., 1 fr. 50. — 33. *Paillettes et copeaux*, par Eugène Follet. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 120 p., 1 fr.— 34. *Miscellanées*, poésies, par G. P. Ibid., 1895, in-12 de 96 p., 2 fr. — 35. *Ressorts poétiques*, par Gaston Homsy. Paris, Perrin, 1896, in-12 de 232 p., 3 fr. 50. — 36. *Le Sage Empereur*, poème légendaire, par Léon Riotor. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-12 de 225 p., 3 fr. 50 — 37. *Monologues en vers, récits, légendes, dialogues, saynettes, monologues pour la jeunesse*, par Lemercier de Neuville. Paris, Bornemann, 1896, in-12 de VII-160 p., 3 fr. — 38. *Leurs Filles*, comédie en trois actes. Paris. Paul Dupont, 1895, in-12 de 130 p., 2 fr. — 39. *Les Comédies du jour*, comedies et satires, par E. François. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1896, in-12 de VII-214 p., 3 fr. — 40. *Wilikind*, drame en trois actes, en vers, par Joseph Massabuau. Paris, Retaux, 1896, in-12 de 69 p., 1 fr. — 41. *Tolbiac*, drame historique en quatre actes, en vers (496), par P. V. Delaporte, S. J. Lille, Desclée et de Brouwer, 1896, in-12 de 127 p. 1 fr. 50.— 42. *Essais dramatiques en vers, Un moine au IXe siècle, Un épisode de l'année terrible, La Mort de Louis XVII*, par le R. P. A. Marc, cudiste. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-12 de VIII-120 p., 2 fr. — 43. *Rimes pour Bébé, Petits Compliments, Pièces de circonstance et poésies pour le premier âge*, par Aimé Ruffier. Paris, Delarue, s. d., in-12 de 104 p., avec 21 illustrations, 1 fr. 50.— 44. *Pour les mamans, Poésies à dire par les enfants de huit à douze ans*, par Mme Louise Rousseau. Ibid., s. d., in-12 de 104 p., avec 23 illustrations, 1 fr. 50.

Il semble que le nombre des rimeurs croisse en proportion inverse du nombre des lecteurs. Voici plus de quarante ouvrages de poésie, pour six mois, et encore n'avons-nous pas reçu tous ceux qui ont paru. Il semble aussi que plus le public s'éloigne de la poésie, et plus les poètes cherchent à s'éloigner du public. Le flot des décadents et des incompréhensibles monte, monte sans cesse. Et, derrière, s'enfle le flot des bons mediocres. Ah! ces bons médiocres, ceux qui ne sont ni vraiment poètes, c'est-à-dire créateurs, ni franchement mauvais, ceux qui n'ont ni qualités ni défauts marquants, petits Hugo, petits Lamartine, petits Leconte de Lisle et de Hérédia surtout, dont on ne sait que dire, qui vous donnent une sensation de déjà vu, quelle épine ils sont pour le critique! Par bonheur ils sont si nombreux que, les revues ne pouvant augmenter leur format en proportion, ces pages de critique doivent être très courtes.

1. — M. Jean Aicard a voulu mettre en vers les scènes de l'Évangile. M. Jean Aicard est doué d'un très grand talent, mais c'est plus que du génie qu'il faudrait pour aborder pareil sujet. La sainteté, jointe à la science d'un saint Thomas d'Aquin, avec toutes les ressources de l'art le plus merveilleux, y suffirait à peine. C'est qu'on ne peut pas refaire l'Évangile. On peut le commenter, on peut s'en inspirer : il est impos-

sible de le recomposer. Les réflexions à propos du texte sacré valent ce qu'elles valent, et chez M. Aicard elles sont toujours élevées, philosophiques, exprimées en beaux vers; mais les inventions, en matière divine, quel que soit le talent de leur auteur, ne peuvent jamais rien valoir. Il n'y a même pas, la plupart du temps, de synonymes possibles. Le mot de l'Évangile est le vrai, et tout ce qui n'est pas ce mot défigure, rapetisse, détruit la pensée de *Jésus*. Et c'est pourquoi je préfère de beaucoup les pièces où l'auteur s'abandonne à ses propres méditations, comme *Naissance de la pitié*, à celles où il veut refaire telle ou telle scène, comme *les Bergers dans l'étable*. M. Aicard a d'ailleurs dû se rendre compte lui-même de l'obstacle insurmontable auquel il se heurtait, et, dans plus d'un passage, on sent la peine qu'il s'est donnée, l'effort qu'il a fait pour accomplir la tâche qu'il s'était imposée comme une gageure. Il a un peu oublié le précepte d'Horace :

Et quae
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Non qu'il n'ait pas le talent nécessaire pour traiter tous les sujets, mais parce que celui-là ne peut être traité par personne.

Marie et Joseph reviennent à Nazareth, pendant que Jésus est resté parmi les docteurs :

Et Joseph, sérieux, répétait à Marie :
« Le cèdre du Liban se vend toujours plus cher. »
Et mille autres propos sur la charpenterie....

L'Enfant retrouvé, la Vierge s'écrie :

Malheur sur moi !
Mon fils donne aux enfants le plus méchant exemple !
Rentre au logis, petit bavard ! taille des planches !
Au lieu de tant parler, travaille de tes mains !....
Ce n'est pas tout bonheur, allez, d'être sa mère !

Signalons, en passant, les deux rimes féminines différentes, *exemple* et *planches*, qui se suivent.

Jésus préfère Marie à Marthe, et voici comment M. Aicard l'explique :

Il aime mieux Marie et le bleu de ses yeux,
Ses cheveux blonds et lourds, tels que des moissons mûres,
Sa lèvre où la parole a de si frais murmures
Et son sourcil pareil au croissant d'or des cieux.

Représenter le Christ se laissant prendre aux charmes du visage, n'est-ce pas défigurer l'Évangile ?

Ces critiques faites, non seulement au point de vue religieux, mais au point de vue esthétique, parce que le vrai est la base essentielle de toute œuvre d'art, nous avons hâte de reconnaître la valeur de *Jésus*, qui fourmille de bons et beaux vers, tout particulièrement inspirés par la grande loi d'amour, de charité, de pitié, de bonté, qui domine l'Évangile.

2. — Les sujets religieux sont à la mode; mais ce n'est pas la raison qui a fait écrire à M. Fleuriot-Kérinou *la Genèse de l'Eucharistie*. Tout au plus a-t-il été heureux de profiter de cette mode pour chanter, en vers superbement ciselés, un des mystères les plus incompréhensibles de la foi. Il a pris plaisir à s'attaquer à l'un des points les plus mystiques de la religion, pour le faire resplendir, avec toutes les ressources du métier contemporain, démontrant par là que les catholiques ne craignent pas plus la comparaison sur le terrain artistique que sur tout autre. Et il y a pleinement réussi, quelles que fussent les difficultés énormes du sujet. Il y a réussi, en chrétien, s'étant nourri même de théologie, et en vrai poète qui crée et qui vivifie. Contrairement à M. Aicard qui se heurtait aux faits mêmes de l'histoire, M. Fleuriot fait œuvre d'imagination, et, pourvu qu'il respecte l'esprit de la religion, il peut se donner libre carrière.

Les anges des fleurs, des pierreries, des métaux et du fer, de la vigne et du vin, viennent offrir à Jésus-Christ les éléments dont ils sont les gardiens pour servir de vêtement à sa divinité, dans le sacrement de l'Eucharistie qui va se créer. Mais le Dieu fait homme repousse les fleurs, trop passagères; les pierreries, trop luxueuses, les métaux, trop durs pour un sacrement de douceur, et il arrête son choix sur le vin et le blé. Toute cette scène est dépeinte en vers d'une solidité, d'une harmonie, d'une couleur particulières, ainsi que la nature orientale qui lui sert de cadre. C'est à la fois très moderne et très ancien. Qu'on en juge par ces paroles de Jésus :

Or, comme au premier jour où le soleil a lui,
Ton verbe créateur s'exprime par ma bouche,
Engendrant existence et force en ce qu'il touche ;
C'est pourquoi je choisis le froment et le vin,
Fruits du sol fécondé par ton souffle divin,
Du sol dont toute chair animée est surgie,
Et dans lequel ces fruits puisent leur énergie.
Ces espèces pourront seules, en vérité,
Être mon corps, mon âme et ma divinité ;
Tel est le sacrement nouveau que j'institue.

Qu'il nous soit permis, pour les puristes, de dire, avec un poète qui connaît tellement à fond son instrument, que l'hiatus de *peu à peu*, que nous trouvons au début du poème, est certainement voulu et que nous l'admettons pleinement, cette locution ne formant, pour ainsi dire, qu'un mot, tant elle est usitée.

3. — Du sujet purement religieux, nous avons été au sujet mystique. Avançons-nous encore. Voici maintenant le symbolisme chrétien. M. Mithouard, avec les *Impossibles Noces*, nous y fait entrer en plein. Je crois voir une partie de l'esthétique du poète dans ces vers d'un de ses personnages :

Mais elle, détestant l'or du soleil infâme,
Qui fait nette la ligne et chaude la couleur,
Et crée un art de joie aux âmes sans douleur,
Savait que l'art n'est plus l'harmonie apparente
Et qu'il y pleure l'âme éperdument souffrante.

Cela veut dire, si je ne m'abuse, que M. Mithouard répugne à ce qui est d'une compréhension et d'une clarté vulgaires, et qu'il aime mieux suggérer les idées ou les sentiments que les définir. Il y excelle du moins pour les initiés, car les profanes ne doivent rien comprendre à ces nouveautés. Conformément au titre, l'auteur a voulu opposer ce qui ne pouvait se marier, et il nous donne une suite d'antithèses symbolistes. Tout étranges que puissent paraître ses vers et ses procédés, sa poésie est vivante, et il y coule une harmonie, il y éclate une verve telles que ceux-là mêmes que la manière de la nouvelle école désoriente, liront jusqu'au bout cette œuvre pleine de chocs et de maëstria.

4. — Avec *Autour du Clocher*, nous passons à un genre tout différent, fait de simplicité, de saveur de terroir, d'esprit, de facilité aimable, de grâce, de charme. Je me hâte d'énumérer ces qualités avant d'oser avouer que l'ouvrage est dû à la plume d'un curé de campagne, M. l'abbé Jean Barthès! Ah! monsieur le curé, que vous devez être d'un commerce agréable et que votre cure doit être charmante! Du reste, la préface de M. Émile Pouvillon ne le prouve-t-elle pas? Je ne veux pas dire ce qu'il raconte de son séjour chez vous : vous auriez trop d'invités d'occasion. Je me borne à reproduire son jugement sur votre volume : « Paysages et anecdotes, drames de la vie réelle et légendes d'autrefois, tout y est, tout y vibre, tout y chante.... L'âme d'un pays à travers l'âme d'un prêtre; ainsi essaierai-je, en terminant, de définir ce livre où la croix, quand elle ne se trouve pas au premier plan et en pleine lumière, allonge son ombre suggestive sur chaque page. » C'est parfaitement dit, et M. l'abbé Barthès, en comparant ses vers aux colombes qui ne quittent pas leur clocher, puis aux cloches dont le son expire à courte distance, a eu tort d'écrire :

O mes vers, cloches et ramiers
A nos horizons coutumiers
Restent fidèles;
Et vous allez prendre l'essor,
Vous qui n'avez ni timbre d'or,
Ni blanches ailes!

Si fait, ils ont des ailes et souvent un timbre d'or! Puis ils sont vrais et sincères autant que faciles, vécus, si j'osais me servir d'un mot tombé, je ne sais trop pourquoi, en désuétude. Pas tous, cependant, monsieur l'abbé, car votre volume aurait gagné à quelques suppressions peut-être. *In cauda venenum*, voyez-vous! Oh! bien petit venin!

5. — Encore de la poésie chrétienne — on voit qu'elle ne vient pas

en rang inférieur ! — Les *Poésies complètes* de M. Gustave Le Vavasseur ne sont-elles pas toutes, en effet, sorties d'une inspiration chrétienne? Ici, comme toujours, mais ici plus que de coutume encore, parce que les sujets et le ton sont très variés, je voudrais beaucoup citer. La place manque absolument pour le faire, à mon grand regret. Donnons au moins ce sonnet, puisqu'il intéresse la grande famille de la *Société bibliographique* et qu'il lui est dédié :

Dans le sol préparé pour les blondes moissons,
Le laboureur prudent va semer dès l'aurore,
Et les ombres du soir le retrouvent encore
Cherchant la bonne terre et fuyant les buissons.

Comme lui, le docteur, dispersant ses leçons,
Répand la Vérité ; lève-t-elle ? — Il l'ignore ;
Mais le poète, fier de sa lyre sonore,
Confie aux vents du ciel le mil de ses chansons.

Je bois à l'obstiné qui féconde l'argile
Et se croit serviteur du Dieu de l'Évangile,
L'ouvrier de sa vigne et l'écho de sa voix,

Au croyant qui fait fi des nourritures vaines
De l'esprit et du cœur, et sent comme autrefois
L'honneur avec le sang circuler dans ses veines.

Voici pour un genre, mais cet exemple ne signifie rien pour les autres, et, nous l'avons dit, c'est par la variété extrême que se distingue le volume de M. Le Vavasseur. Récits, poésies lyriques, sonnets, ballades, chansons, toasts, etc., etc., l'auteur a abordé tous les genres. Partout, d'ailleurs, il a mis, en de beaux vers, la note philosophique, tantôt grave, tantôt spirituelle, passant de l'enjouement aux considérations les plus élevées, toujours en un style vivant, alerte et châtié, alors même qu'il emploie le mot populaire.

6. — De la poésie surtout philosophique, M. André Bellessort nous fait passer à la descriptive. Si j'osais pousser le pédantisme jusqu'à assigner des places, je dirais que son dernier volume : *La Chanson du Sud*, est supérieur au précédent, dont nous avons rendu compte autrefois : *Mythes et poèmes*. Le poète s'est repris un peu à l'espérance et au courage, à la vie, en un mot : la mer qui élève et qui assainit a passé par là. Les peintures de l'Océan et des pays qu'a visités M. Bellessort sont vivantes, colorées, quelquefois même d'une couleur trop crue, de tons trop heurtés. Mais ce n'est là qu'une question de proportion fort difficile à trancher, et j'aime mieux insister sur la réelle valeur des vers. Si le poète, par dégoût du convenu, du boulevard par exemple, et par inquiétude d'esprit, cherche du nouveau, ce n'est du moins jamais dans la décadence, qu'il réprouve autant qu'il aime la nature :

Les amoureux de termes rares,
Pour qui la langue est sans vigueur,

N'accusent dans leurs vers bizarres
Que la pauvreté de leur cœur.

7. — Avec M. Lucien Paté, nous n'allons plus au fond de l'Amérique, mais nous restons au cœur de la France, en Bourgogne, et je ne trouve certes pas que ce soit moins intéressant. Bourguignon, — qu'on se tranquillise : ce n'est pas un plaidoyer *pro domo !* — c'est-à-dire, la plupart du temps, esprit équilibré, écrivain ayant une juste dose de sentiment, d'imagination et de raison, un aspect de bonne santé qui engendre la franchise et la bonne humeur. C'est du moins le cas de l'auteur de *Sol sacré*, qui est aussi un bon patriote. Le secret de sa poésie, il est très simple. Écoutez :

Ma ruche est en Bourgogne : abeille, j'y connais
Toutes les fleurs du sol qu'enfant je butinais,
Toutes les fleurs de l'art, autre divine flore,
Fille du sol aussi que l'esprit fait éclore !
Je vais de l'une à l'autre à travers monts et bois,
Et dans leur pur calice avidement je bois ;
Mon âme de leurs sucs avec amour s'enivre,
Et mon cœur les emporte où le sort me fait vivre,
Loin de mon toit aimé, de mes chants, de mon ciel,
Et du mieux que je puis j'en fais un peu de miel.

Sa poésie est bonne, large, généreuse, se tenant à égale distance du sublime et du réalisme. Ses vers sont bien frappés.

8. — Le fond de la poésie de M. François Casale est religieux, comme on peut en juger, par exemple, par les vers suivants :

O cœurs sans idéal et temples sans fidèles,
Ames où tout est mort, même le repentir !
Quand l'espoir et la foi, divines hirondelles,
Loin des hommes déchus s'enfuient à tire d'ailes,
C'est que l'orage vient qui va tout engloutir.

Je n'insisterai pas sur la négligence du mot *s'enfuient*, dont la dernière syllabe ne peut s'élider et fait que le vers compte treize pieds. Le poète n'est pas coutumier de ces fautes. Quelle que soit sa foi, il est une vérité qu'il ne veut admettre à aucun prix, c'est celle de la possibilité d'un châtiment éternel :

Ah ! ne me dites plus : Il est un Dieu jaloux,
Qui, voyant notre orgueil et le peu que nous sommes,
Suspend l'éternité du châtiment sur nous....

Cette idée le hante, et plus loin, il nous représente trois enfants qui font un trou dans la terre, pour y mettre de l'eau.... Devinez avec quelle intention ! Afin de rafraîchir les damnés en enfer. *Au Pays du rêve* est d'ailleurs un volume qui respire la bonté et plein de pièces aimables et gracieuses.

9. — Après un poète d'impressions, un autre poète d'impressions.

C'est de M. Chékri-Ganem qu'il s'agit. *Ronces et fleurs*, *Fleurs barbares*, *Fleurs fanées*, telles sont les trois divisions de son ouvrage. Dans *Ronces et fleurs*, où dominent les sonnets, il passe de sentiments religieux au regret de la foi perdue, puis au scepticisme complet :

Nous sommes sous le joug d'un absolu mystère.

Et ce scepticisme va même jusqu'à l'idée de suicide :

J'ai des jours où me prend une terrible envie
D'abattre, de ma main, ce grand mur de la vie
Pour que je sois ailleurs plus vite parvenu.

Il goûte la nature, à laquelle il emprunte la plupart de ses comparaisons, mais c'est presque toujours pour aboutir à des conclusions tristes et découragées. *Fleurs barbares* est plus vivant et composé d'impressions orientales. Le genre de *Fleurs fanées* est plus familier. Les vers sont travaillés et les rimes riches.

10. — *Diwân !* Ce seul titre ne nous dit-il pas que nous sommes en plein Orient, sans parler des sous-titres : *Le Livre de Zoroastre* (*Zardouscht-Nameh*), *le Livre des Paraboles* (*Mathal-Nameh*), *le Livre des sept étoiles* (*Heft-Aureng-Nameh*), *le Livre du Sophi*, *le Livre de Leilah*, etc. L'auteur est un disciple de Leconte de Lisle. Il a de lui la ferme structure du vers, l'impassiblité, la beauté plastique et.... l'ennui des termes impossibles et souvent du choix des sujets. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire que *le Livre des sept étoiles* s'appelle : *Heft-Aureng-Nameh !* Et puis, cette morale vide, fade, prétentieuse, coiffée d'une foule de comparaisons banales, de paraboles et d'hyperboles de l'Orient, ne finit-elle pas par vous agacer ? C'est bien dommage de consacrer de si beaux vers et tant de talent à pareils sujets.

11. — M. Ulysse de Séguier n'a pas été si loin, et il s'est contenté de traduire en vers les *Œuvres complètes d'Horace*. On ne peut pas dire que l'idée soit neuve, mais la difficulté reste toujours la même, et elle est énorme, surtout alors qu'on s'en prend à un poète qui valait précisément par la forme et l'expression. Le traducteur s'est imposé l'obligation de conserver toujours non seulement le même nombre de strophes et de vers que son modèle, mais jusqu'à la dimension de ces vers. Il était impossible, dans de telles conditions, qu'il ne laissât pas passer quelques duretés, quelques obscurités, et notre étonnement provient seulement de ce qu'il n'y en ait pas davantage.

12. — Pas gais *les Sourires glacés*, bien que la division de l'ouvrage puisse d'abord laisser des doutes : *Grimaces modernes* (Kohl, poudre et fard), *Grimaces transitoires* (poudre et fard), *Grimaces antiques* (fard). L'auteur aime les antithèses, les heurts, les surprises qui doivent choquer le lecteur bénévole. Il lui en fournit même peut-être plus qu'il ne le voudrait, en lui servant des vers de neuf pieds :

En tête est une église gothique....
A le visage simple et modeste....

Ou des hiatus, comme *lui offrira*, ou encore des rimes de cette façon : *lit* et *Madrid*. Voici d'ailleurs son genre :

Un soir, en contemplant les corps qu'il étreignit,
Par un beau ciel d'été très bleu — sans viatique —
En même temps que son cigare il s'éteignit.

Voici les réflexions finales que lui suggère la mort de Louis XVII :

Simon le rudoyait trop bestial, à tort,
L'inoffensif bébé, qui perdait tous ses charmes....
On ne sait aujourd'hui l'endroit où l'enfant dort.

13. — Mais, en fait de réalisme, je crois qu'il serait difficile de disputer la palme à M. Verhaeren. La partie de son ouvrage intitulée : *Les Flamandes* m'a surtout frappé par son intensité de vie, de couleur, de vérité. C'est du Rubens en poésie, mais avec un excès de sensualisme qui devient répugnant. La chair, partout la chair, avec des redondances, des exubérances, des étalements, des épaisseurs qui n'en finissent plus, mais aussi avec une richesse de description et une force d'expression qu'on ne saurait nier. Citons au moins quelques vers parmi ceux qui ne peuvent choquer personne :

En ce soir de couleurs, en ce soir de parfums,
Voici grandir l'orgueil d'un puissant crépuscule,
Plein de flambeaux cachés et de miroirs défunts.
Un chêne avec colère à l'horizon s'accule
Et, foudroyé, redresse encor ses poings au ciel.
Le cadavre du jour flotte sur les pâtures
Et, parmi le couchant éclaboussé de fiel,
Planent de noirs corbeaux dans l'or des pourritures.

Tout matérialiste que soit le poète, il a de très fortes pièces sur les moines.

14. — *Fleurs de symbole* est d'un genre bien différent, comme, d'ailleurs, à lui seul, le titre le fait présager. Pas toujours très facile à dégager la pensée du poète, en dépit des majuscules dont il orne un tas de mots. La Fontaine d'Espérance dit de ses ondes rédivives :

Chercheuses d'Éden, au Levant,
A l'Occident, rien que le sable
Mouvant au tourbillon des vents.

Mais la bonne Fontaine verse l'Espérance rafraîchissante à ces pauvres ondes et ajoute :

Ainsi je console et soutiens
L'Humanité, cette passante.

Pas bien positive, la consolation. Mais voilà qui l'est davantage. M. Jaubert n'entend pas être jugé au jugement dernier, et, pendant que tous les autres courberont lâchement le front, voici ce qu'il fera :

Je surgirai, vaincu, Dieu, contre Ta victoire,
Et comme un fauve dédaigneux du belluaire,
Je rugirai sans peur, sans pleur expiatoire.
Juge, moi, je serai ton juge !....

Peut-être, alors, ne fera-t-il plus se suivre des rimes masculines ou féminines qui ne riment pas entre elles. Peut-être estimera-t-il que *doutes*, au pluriel, ne rime pas avec *route*, au singulier, etc., etc.

15. — *L'Éternel Clavier* finit, au contraire, après avoir célébré l'amour, et encore, et toujours l'amour, avec une ardeur toute romantique et toute méridionale, par s'élever à l'idée religieuse.

Voici pour la première note :

Je saurai briser ton cœur,
Lier ton esprit moqueur
Et te verser la liqueur
Pourpre de ma flamme.

Sinon, pour tes chers yeux doux,
Apaisant mes désirs fous,
Je mordrai mon sein jaloux
D'un baiser de lame.

Et voici maintenant pour la seconde manière :

Les ronces du chemin sont la volupté même;
Car souffrir, ô Jésus! est le souverain bien....

Le poète nous donne de bonnes strophes, mais ce n'est pas une raison suffisante pour faire rimer : *tu l'oses* avec *rose; son* avec *nom; écho* avec *adagio*, ni *moroses* avec *nivôse*.

16. — Moins mystique, mais tout aussi passionné et romantique est *le Livre de l'épousée*, où une femme, vraiment artiste et poète, chante son amour pour son mari. On se demande bien, parfois, si, à force de sincérité, l'auteur ne va pas dépasser la réserve que doit garder une femme dans l'expression de ses sentiments, si même ce n'est pas un peu défloreer les douceurs de l'intimité que de les dire; mais la droiture simple, la franchise élevée et l'art du poète font tout passer. Peintures nettes, sentiments nobles, vers bien frappés, presque masculins par la facture, tout en étant très féminins au fond : telles sont les qualités du *Livre de l'épousée*, bien supérieur à la plupart des ouvrages du même genre.

17. — Si *le Livre de l'épousée* est d'une sincérité presque extrême, *Heures émues*, de M. de Féraudy, bien que toute sa prétention vise à cette qualité, ne l'est guère, ou du moins il n'en a pas l'apparence. M de Féraudy est acteur, excellent acteur, mais lorsqu'il est auteur, qu'il le veuille ou non, son imagination se confond avec sa mémoire, et les réminiscences abondent, sans qu'il s'en doute, au moment même où il exprime ses sentiments personnels. Ce n'est pas simple, quoi qu'il fasse :

Quand je baise ton front charmant,
Je voudrais le fendre un moment,
Pour voir dans le fond de ta tête.

C'est trop souvent précieux, déclamatoire, déjà vu. Et je ne parle pas de sa morale, qui est tout entière celle d'Épicure.

18. — Des *Heures émues* passons aux *Heures tristes*, de M. A. Verchin, qui dit *à sa femme :*

Comme royaume, je te donne
Mon cœur, tout ce que j'ai de mieux;
J'aurai tes vingt ans pour couronne,
Pour diamants j'aurai tes yeux.
Puis, nous vieillirons, égoïstes,
Ensemble gais, ensemble tristes,
Et nous dirons à nos enfants,
Les soirs d'hiver où l'on tisonne,
L'histoire, la nôtre, mignonne,
Des vieux époux, des vieux amants.

C'est simple, vrai, souvent triste, comme le dit le titre, et passablement romantique, surtout dans les saynètes de la fin, où le poète va jusqu'à mettre en scène une fée.

19. — M. Yvanhoé Rambosson nous avertit qu'il nous donne des poésies de sa quinzième année — qui sont très bonnes, étant donnée la jeunesse de leur auteur — mais qu'il s'est, depuis lors, heureusement dégagé des règles, si bien qu'il « est arrivé à l'alexandrin glorieux des entraves rompues et au vers libre. » Libre, en effet, et dans toute l'acception du mot, les hiatus, l'absence de toute césure, de toute mesure, de toute rime, ne lui faisant pas peur. Sans parler du symbolisme le plus complet, en sorte qu'il faudrait un guide pour les pauvres philistins comme nous. Heureusement, il nous apprend, à la fin, en sortant du *Verger doré*, qu'il va marcher dans un verger nouveau et qu'il :

Accepte la définitive joute
Où, si l'on veut qu'elle vous convie
Bon moissonneur à la moisson,
Il faut conquérir la toison
Miraculeuse de la vie.

Il ne nous reste donc qu'à lui souhaiter que cette moisson soit plus positive que la première.

20. — C'est tout l'opposé que nous trouvons dans les *Roses de Noël*, de M. Toutain-Mazeville, qui conserve la forme classique. La vieille basilique est toujours debout :

Ses deux clochers géants, symboles de prière,
Montent haut vers le ciel, dans leurs robes de pierre,
Pour y mieux exalter la croix ;
Sous l'arceau reliant les tours pyramidales
S'ouvre un portail en cintre; ils ont usé ses dalles
Les pas des peuples et des rois.

C'est la morale et la foi qui inspirent toujours ici le poète.

21. — L'inspiration de M. Colson, dans *Bréviaire d'amour*, vient d'ailleurs. Les jeunes époux, au moment où le prêtre les bénit, pensent qu'ils n'ont pas eu besoin de cierges,

De prêtres, ni de saintes Vierges,
Pour bénir leurs baisers pieux.

Pieux ! C'est la manie de M. Colson de diviniser tout ce qu'il y a de plus profane. C'est ainsi qu'il chante un *Magnificat* à son amante, ce qui prouve tout au moins que la religion est bonne à faire des comparaisons. Quoi qu'il en soit, l'auteur ne devrait pas faire suivre des rimes masculines ou féminines qui ne riment pas entre elles, ni d'autres dans ce genre : *écrit* et *pris*, *ramonat* et *glas*. Il pourrait éviter les hiatus et ne pas oublier les syllabes qui ne s'élident pas, comme dans ce vers :

Les feux des folie*s* passées.

22. — *La Suprême Espérance* est, pour Mme Blanche Sari-Flégier, non peut-être de voir Dieu dans toute sa splendeur, mais d'aller retrouver sa mère au ciel. Déjà, avant qu'elle fût morte, elle disait à Dieu, si ce malheur arrivait jamais :

Que je sente, Seigneur, le duvet de son aile
M'enclore pour jamais dans le plus chaud des nids.

Voici d'ailleurs le plan de son ouvrage :

Dans ces pages, je veux chanter ce qui m'est cher....
Ma trinité d'amour : Dieu, mon époux, ma mère !

Notre poète joint d'ailleurs à cette trinité la « belle nature » et, je ne sais trop pourquoi, pas mal de mythologie. L'inspiration est chrétienne. Les sentiments sont élevés. Mais le ton n'est pas toujours aussi simple, aussi naturel que le comporterait le sujet.

23. — M. Édouard Ducoté se donne pour art poétique sa fantaisie :

Ne te déchire point aux ronces des préceptes
Et suis pour toute loi
Cette inspiration que tu portes en toi.

Ce sont des vers, et voilà pour la forme. Voici maintenant pour le fond :

.... Je suis le pasteur de la mélancolie
Et des craintes, et des doutes, et des regrets.

Et c'est avec énergie que l'auteur de *Aux écoutes* applique ces préceptes jusqu'au bout. Il est aussi peu gai que profondément symboliste. Toutes ces écoles nouvelles sont tristes. A tout moment on dirait que M. Ducoté parle dans un rêve aux images indéfinies, imprécises, étranges. Plusieurs pièces pourtant ne manquent ni d'harmonie, ni de charme, ni d'imagination, ni de sentiment vrai.

24. — M. Damédor écrit contre les tyrans et les dieux, c'est-à-dire

contre tout ce qui n'est pas la haute vertu républicaine et la libre pensée. Les rois, les empereurs, l'aristocratie, tout cela n'est qu'infamie, infamie que seul dépasse le catholicisme :

Mais l'Église est toujours le réceptacle immonde
Des multiples forfaits épanchés par le monde.

Nous laisserons l'auteur des *Poèmes humanitaires* à la très longue et très virulente énumération des crimes, des bassesses, des monstruosités, des ignominies de la religion.

25. — M. Jean d'Egly s'efforce de peindre ses sensations et ses idées, en empruntant ses couleurs à la nature, et il y réussit très souvent, bien que l'effort se sente parfois. Voyez ces vers sur *l'Élève préféré :*

Je l'aime, car il est timide ; dans la cour,
Il se tient à l'écart des jeux et des querelles,
Et goûte un charme triste à voir mourir le jour,
Songeant au toit chéri, riant de tourterelles.

Il est un peu sujet à rêver sur Virgile,
Qui lui parle d'automne et de forêts rouillées,
Où naguère il allait errer d'un pas agile :
Ses yeux sont doux et frais, comme des fleurs mouillées.

C'est peut-être un peu mièvre, mais telle n'est pas la note habituelle de l'ouvrage. Par contre, les défauts de rimes qu'on a remarqués sont extrêmement fréquents, et d'autant plus impardonnables qu'il s'agit de sonnets. Ils sont assurément voulus, mais ce n'est pas une excuse.

26. — *Jours d'autrefois* procèdent de Leconte de Lisle et de Hérédia. C'est le vers plein, solide, ferme, marmoréen, avec l'impassibilité de la forme plastique et le soin de l'épithète. A noter particulièrement des peintures excellentes de la Flandre occidentale :

On voit parfois, debout sur la mer végétale,
Les clairs moulins avec leurs ailes, et les tours
Des paroisses, tandis que rêve aux anciens jours,
Bien loin sur l'horizon, la vieille capitale.

Dans la limpidité des crépuscules d'or,
Merveille du couchant, tu sembles le trésor
De quelque cathédrale opulente et pillée :

Car tes églises font, par les rouges soleils,
— Telle dans la campagne une proie oubliée, —
Comme un groupe de grands reliquaires vermeils.

27. — Passons du sévère au plaisant. C'est M. Victor Wallet qui nous y invite, avec sa *Lyre d'escholier*, qui ne manque pas de verve, mais qui est tout ce qu'il y a de plus étudiant.

28. — M. Fernand Hauser, l'auteur du *Château des rêves*, nous a donné des poésies où la prosodie est généralement à peu près respectée, mais il en exprime tout son repentir :

C'est que nous étions un jeune homme imberbe,
Presque un écolier,
A l'art maniéré de Monsieur Malherbe,
Notre art ingénu se croyait lié.

Il ne commettra plus dorénavant de pareils crimes. Le *Livre de la vingtième année* contient des pièces gracieuses, où l'amour joue un rôle naturellement excessif. *Contes de fées* sont des pièces d'imagination. *Pauvres gens* renferment de bons vers sur la misère. *Médaillons sur Jésus* se heurtent à la difficulté des sujets religieux. Jésus demandant à sa mère de lui expliquer un rêve, voilà qui est faux.

29. — M. Carlos Rendon Perez, dans *Grains de sable à ma France*, souhaite ironiquement à la Prusse de s'engraisser encore :

Laissez-la se gaver. — Gare aux douleurs de ventre !
Gare aux tiraillements du Nord, du Sud, du Centre !
Gare à la diarrhée ! — Oh ! pauvre nation !
— L'empire crèvera d'une indigestion !

Un peu plus d'art dans la composition et dans le choix et la délicatesse des expressions ne serait pas de trop.

30. — Très inégal, M. Gabriel Négoud. Ses poésies passent, avec une extrême facilité, du genre aimable et facile jusqu'au *Crottin :* c'est le titre de la pièce qui couronne le volume. Fâcheux couronnement. Bonnes peintures naturelles, lorsqu'il ne dépasse pas la note. Les enfants entrent à l'église et les voici devant le bénitier :

Chaque petit plonge et replonge,
Puis fait le signe de la croix
Qui, sans hésiter, quelquefois,
Jusqu'au fond du nez se prolonge.

Voici, maintenant, que les petites filles ont fini de chanter :

Les gamins partent à leur tour
Et font retentir alentour
Une horrible cacophonie.

Pourquoi, après de si charmants tableaux, aller s'égarer dans l'horrible mythologie !

31. — *Par elle* nous offre des poésies sentimentales qui rappellent un peu, parfois — oh ! rien que parfois ! — les vers de mirlitons :

Qu'il est mélancolique et doux
Le soir, près de l'âtre qui brille,
De pleurer en rêvant de vous,
Trop captivante jeune fille.

Allons, avouez que c'est un peu « rococo » et qu'il n'y a rien de si bête que l'amour exprimé en vers fadasses. Pour les rimes, pour les élisions, pour les hiatus, pour les chevilles, M. Mital ferait bien de se rappeler le précepte :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

32. — L'idylle dramatique de M. Chansroux n'a pas besoin de s'intituler : *Le Félibrige*, pour sentir son méridional. Héroïsme de tête, mêlé à la rêverie sentimentale, difficultés insurmontables tranchées avec une facilité inouïe, grâce à quelques vers et à un peu de musique, quelque fanfaronnade naïve avec une simplicité d'expression ultra-populaire, tout y est. Le héros du chant félibréen aime une idéale beauté :

> Fille d'honnêtes gens, enrichis de la veille,
> Ma Lidwine naquit au pays de Mireille....

C'est le côté pratique qu'on n'oublie pas, même en chantant des romances passionnées, mon beau, ma chère ! Par exemple, ce que pourrait respecter en troubadour le poète, c'est l'art des vers, et il devrait éviter d'oublier, même pour sa « cause sainte, » l'élision nécessaire dans « *aie* confiance, quel que soit son bon droit, ou des vers de treize pieds, comme celui-ci :

> Votre chère *fiancée* aujourd'hui s'est permise.

sans parler de la faute grammaticale du susdit.

33. — M. Follet n'a pas plus de souci de l'élision, quand il écrit :

> De ces détraquées au corps las.

D'ailleurs, il n'a pas davantage de respect pour la rime et la morale. *Paillettes et copeaux* sont des chansons de café-concert, et combien tristes, malgré leur prétention à la gaieté !

34. — M. G. P., le poète des *Miscellanées*, a, tout au contraire, le respect profond de la morale, de la raison, de la justice, de la probité, de la dignité :

> C'est dans la paix de l'âme et du cœur seulement
> Que l'on trouve la joie et le contentement.

M. G. P. regrette qu'il n'y ait pas de savant, de vrai, de courageux critique, pour faire aux bons ouvrages la réputation qu'ils méritent. Comme je ne vise pas à tant de qualités, je dirai seulement qu'il manque aux *Miscellanées*, pavées de bonnes intentions, un peu d'art moderne, de vie et de couleur.

35. — M. G. P. et bien d'autres, et presque tous les autres poètes feraient bien de consulter les *Ressorts poétiques*, de M. Gaston Homsy. Ce volume, où l'exemple est joint à la théorie, vraie prosodie pratique, comme il n'en existait pas jusqu'à ce jour, rendrait service à plus d'un. Voici plus de quinze ans que j'étudie la poésie et la prosodie, et bien que je finisse par en connaître tous les procédés, tout le métier, — le contraire serait bien malheureux, — je tiens à déclarer que j'ai lu avec plaisir, d'un bout à l'autre, et que je relirai volontiers ce vrai manuel du jeune poète, d'autant que toute pédanterie en est absente. Mon regret est de n'en pouvoir dire plus long, faute de place. Je conseille à

tous ceux que j'ai eu le malheur de critiquer depuis longtemps déjà d'étudier *Ressorts poétiques*.

36. — Encore un qui en veut à ces pauvres vieux « bonzes » de Malherbe et de Boileau, dont la règle, « devenue banale en son cadre étroit, ne se prête plus guère aux vivacités de formes et d'images qu'on peut espérer d'une philosophie plus libre dans une rhétorique plus ample. » Je croyais que plus d'un génie avait réalisé des chefs-d'œuvre avec cette pauvre règle. Mais, après tout, je puis me tromper. Je serais injuste, d'ailleurs, en ne déclarant pas que l'œuvre de M. Riotor : *Le Sage Empereur*, m'a très vivement intéressé, malgré l'absence voulue de toute prosodie classique. Il s'y trouve, en effet, avec l'idée philosophique, élevée, autant de couleur que d'harmonie.

37. — Passons à un genre plus gai. C'est M. Lemercier de Neuville qui nous le présente avec ses *Monologues en vers*. Oserai-je le dire ? quand j'ai eu pris connaissance des deux premiers, malgré la réputation de l'auteur, j'ai éprouvé une certaine déception, qui demanderait trop de place ici pour être analysée — car je suis obligé d'aller au galop et de ne dire que deux mots d'ouvrages que j'ai étudiés d'un bout à l'autre. Aussi, ils sont trop, les poètes ! — Mais j'ai été bien récompensé de ma persévérance, et j'ai découvert, plus loin, nombre de pièces charmantes à dire : *Le Crime de Bercy*, *On n'entre pas !* *les Louis d'or*, *les Deux ormes*, *les Deux cadrans*, etc. Quelques-unes sont peut-être un peu trop collégiennes, si je puis me servir de cette expression, mais il y a un si grand choix, qu'on peut y puiser ce qu'on désire.

38. — Nous voici maintenant dans le théâtre. *Leurs Filles* est une comédie en prose, en trois actes, qui tend à établir, pas toujours avec assez d'action et de légèreté, au début du moins, que les enfants ne doivent pas souffrir des fautes des parents, qu'ils soient légitimes ou non. Naissance légale ou illégale, fortune, nom, rien de cela ne doit peser une once dans les mariages. « Dans la libre Amérique, d'où je viens, dit un des personnages, les préjugés que vous appelez à votre aide n'existent pas ; la bonne foi, l'honnêteté, les repoussent. » L'auteur va peut-être un peu vite et je trouve qu'il estime trop facilement que l'honneur est sauf.

39. — Voici comment se présente au « lecteur bénévole » M. François :

> Des épigrammes ! oh ! — Quel est le sot poète
> Qui prétend nous avoir retrouvé la tablette
> Où Boileau, puis Molière, enrubannaient leurs dards....
> Je te l'apprends d'un mot, bénévole lecteur :
> Allemane me dit son collaborateur.

Quel que soit le mérite fantastique qu'il y ait à être le collaborateur d'Allemane, j'avouerai qu'il ne me suffit pas. Et bien que M. François soit tout disposé à traiter d'affreux Zoïle quiconque ne goûte pas ses vers,

bien qu'il ait accablé d'invectives un pauvre étudiant qui n'avait pas compris une de ses épigrammes très crue, je me range nettement du côté des zoïles et du susdit étudiant, au risque d'être accablé, moi aussi, d'injures. La première chose, quand on écrit, est d'être clair et de composer. M. François est le poète qui, au moment où nous écrivions ces lignes, se créait une réputation en tirant à blanc sur le Président de la République.

40. — *Witikind*, drame en trois actes et en vers, gagnerait à être plus travaillé. Au point de vue du fond, les invraisemblances sont fréquentes: les personnages arrivent toujours à point pour sauver la situation, sans que rien les amène logiquement ; Witikind et son complice tombent à coups de poignard sur Charlemagne, qui ne s'en aperçoit pas et leur adresse un sermon en trois points; Charlemagne condamne à mort Witikind, et deux secondes après, il le fait « duc, prince et davantage ; » Witikind, mauvais, assassin, traître, en deux temps et deux mouvements se fait chrétien, avec tout son peuple à qui il a dit : Voulez-vous ? et qui lui répond : A vos souhaits, ou quelque chose d'analogue. Quant à la forme, l'auteur ferait bien de ne pas laisser subsister dans son œuvre des vers de treize pieds, et de ne pas faire rimer *loi* avec *celui-là*, pas plus que *camp* avec *étonnement*, etc.

41. — *Tolbiac*, du P. Delaporte, est autrement composé, et je ne regrette qu'une chose, qui est encore de ne pouvoir m'étendre sur les mérites remarquables de cette œuvre, fond et forme. On cherche des pièces pour les collèges? qu'on n'hésite pas ! *Tolbiac* est tout indiqué : beaux vers, grands sentiments, nobles pensées, action dramatique, charme et force, tout y est.

42. — Je pourrais en dire presque autant, malgré des nuances, des pièces du P. Marc, surtout de la première de son ouvrage : *Un Moine au IXe siècle*. Ce drame est très supérieur aux pièces que nous avons déjà lues du même auteur.

43. — Rien n'est plus difficile que de composer des pièces pour les enfants, car on risque à tout moment ou d'être trop fort pour eux, ou d'être trop naïf, c'est-à-dire inutile. M. Aimé Ruffier a échappé souvent à ces défauts, mais pas toujours. De plus, il devrait éviter des vers de onze ou neuf pieds, comme les suivants :

> Mes plus chers souhaits et mon vœu le meilleur
> Après une action méritoire.

Il aurait aussi dû soigner davantage ses rimes.

44. — *Pour les mamans*, de Mme Louise Rousseau, me paraît préférable, si j'ose assigner une place. Les sujets, tous empruntés à la vie journalière, les réflexions, les sentiments me semblent, tout en restant toujours à la portée des jeunes intelligences, plus propres à les instruire et à les former. Les vers sont écrits avec charme, émotion, simplicité.

Quelquefois encore, cependant, on note un mot trop savant, trop philosophique, trop abstrait pour l'enfant. Ce genre est si difficile!

P. Saint-Marcel.

THÉOLOGIE

L'Irréligion contemporaine et la défense catholique, par J. Fontaine, S. J. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de xxx-418 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de cet ouvrage en indique le plan. Première partie : historique et exposition du mal, à savoir l'irréligion contemporaine; deuxième partie : remèdes à y apporter par la défense catholique, moyens à employer, modèles à suivre. Travail vigoureusement pensé, fruit de méditations approfondies servies par une érudition étendue, ce volume ne peut manquer de fixer l'attention de tous les hommes d'étude, prêtres ou laïques, que préoccupe à si juste titre l'état troublé, inquiet ou hostile des esprits à notre époque.

On ne saurait nier que le doute, l'indifférence, la haine même, non seulement contre l'Église, mais contre toute religion, l'irréligion en un mot, aient fait de grands et inquiétants progrès dans la seconde moitié de notre siècle. Un publiciste d'un certain talent, mais à plan préconçu et à hostilité systématique, M. Guyau, avait même tenté d'ériger l'impiété en corps de doctrine et avait écrit tout un livre sur ce qu'il appelait *l'Irréligion de l'avenir;* livre autour duquel, lors de son apparition, fut fait un certain bruit par tout le clan de la prétendue libre pensée, mais déjà bien oublié aujourd'hui, surtout depuis la mort de son auteur. L'état de choses et d'esprit que révèle la possibilité d'une telle publication et l'influence délétère qu'elle a exercée n'en subsistent pas moins; et c'est à décrire cet état, comme à en rechercher les causes et les origines que s'applique le R. P. Fontaine dans sa première partie. L'évolution suivie par le protestantisme, — à ses débuts, croyant et resté chrétien, mais aujourd'hui glissant de plus en plus dans le rationalisme, le déisme, le prétendu libéralisme, pour aboutir bientôt au matérialisme et à l'athéisme, — est pour l'auteur la cause principale de l'état d'incroyance ou tout au moins de doute et d'ignorance chez les uns, d'hostilité, voire de haine passionnée chez les plus dévoyés, qui règne aujourd'hui jusque dans les institutions et les lois de notre infortuné pays. Si les universités allemandes ont eu une part prépondérante dans cette marche fatale de l'autre côté du Rhin, en France l'Université d'État, fondée par Napoléon dans un but de subordination des intelligences, des cœurs et des volontés à l'omnipotence de l'État, y a contribué dans une large mesure, notamment par ses Facultés de théologie protestante que ne pouvaient contre-balancer ses Facultés de théologie catholi-

que, sans lien avec le Saint-Siège, sans valeur canonique et sans influence aucune sur le clergé, pas plus que sur le public.

Le devoir de tous les cœurs vraiment catholiques est de lutter, chacun dans la mesure de ses moyens et de ses forces, contre ce déchaînement infernal des puissances de l'erreur. La recherche et l'indication des moyens de le faire est, on l'a dit, le sujet de la deuxième partie. L'apologétique sous toutes ses formes : sermons, prônes, conférences, ouvrages spéciaux, articles de revues et de journaux, soit par les ecclésiastiques, soit par des laïques ayant acquis une compétence suffisante, sont les moyens que propose notre auteur. En ce qui concerne l'action par la parole sacerdotale, il insiste sur la nécessité de modifier la forme de l'exposition et de la discussion en raison même de l'évolution des esprits, de la forme et du degré de leur culture actuelle, ainsi que de la nature des préjugés régnants. Comme modèles de l'apologie par le livre, soit au point de vue de l'exégèse philosophique ou scripturaire, soit au point de vue historique, il signale les divers ouvrages d'Auguste Nicolas, et *les Moines d'Occident*, de M. de Montalembert. En tant que polémique discursive et application de toutes les branches de l'érudition à la défense de la vérité sous un aspect approprié aux besoins du temps, il cite feu le R. P. Daniel : par ses travaux successivement publiés dans le *Correspondant* et les *Études religieuses*, recueillis depuis et réunis en un volume, par sa polémique avec M. Guizot, par ses études sur l'art et l'archéologie dans l'iconographie chrétienne, le P. Daniel s'est placé, à l'estime de notre auteur, au premier rang des publicistes catholiques. Aussi le propose-t-il comme modèle à ceux qui se sentiraient portés à contribuer, au moyen de travaux de même ordre, à la défense de l'Église et de la vérité.

JEAN D'ESTIENNE.

SCIENCES ET ARTS

Pensées de l'abbé J.-M.-J. BODSON, recueillies par sa famille et ses amis, précédées d'une introduction par Augustin Largent, prêtre de l'Oratoire, et d'une lettre de L. Planus, vicaire général d'Autun. Liège, D. Cormaux; Paris, Lecoffre, 1891, 2 vol. in-12 de XXI-258 et 283 p. — Prix : 7 fr.

Encore un recueil de pensées, et en deux volumes, ce qui est long. Celui-ci a pour auteur l'abbé Bodson, prêtre belge, qui fut tour à tour professeur, directeur de l'Institut qui portait son nom et du cercle Ozanam, puis relégué dans une modeste cure de campagne en raison du caractère un peu suspect de ses tendances ontologistes et libérales ; il est mort en 1893, ayant toujours refusé depuis d'échanger contre des postes plus importants, dont il était digne par son mérite, sa modeste cure de Thimister. Il avait soixante-six ans. Le P. Largent, un bon juge, lui reconnaît toutes les qualités de l'écrivain moraliste et le place à côté de Joubert. C'était un libéral jusqu'à préférer parfois l'hypothèse à la thèse ;

le P. Largent, toujours discret, l'en excuse; M. Planus, plus impétueux, l'en loue : « Quant à son libéralisme, depuis vingt ans, des lumières et des doctrines sont tombées de haut qui l'expliquent, l'autorisent et le justifient. » Voilà ce que, dans la langue de la fable, on appelle un pavé. Il eût été préférable de ne pas l'attacher à l'introduction, si pieuse et si douce, du P. Largent. La physionomie de l'abbé Bodson y eût gagné. Mais allez donc retenir la main des amis maladroits! Le recueil, tout factice, car c'est l'éditeur et non l'auteur qui l'a composé, avec des fragments qui sans doute ne visaient pas à faire un livre, est divisé en six parties groupées sous ces titres : *Dieu*, *l'Homme*, *le Vrai*, *le Bien*, *le Beau*, *Observations morales*. L'auteur voit toujours le bon côté des choses et regarde bien plus vers l'avenir que dans le passé. De là quelques illusions, reflet naturel du prisme au travers duquel il voit la lumière. Mais beaucoup de pensées élevées, d'observations fines et justes et de vues généreuses, tout cela rendu dans une langue imagée et précise, empruntée souvent au meilleur terroir de France. N'est-ce pas assez pour séduire et retenir le lecteur chrétien? P. Talon.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires (publiée sous le patronage de la Réunion des Officiers). Paris, ancienne maison H. Chairgrasse, Fanchon et Artus, en livraisons in-8. — Prix de la livraison : 0 fr. 50.

— *Traité de trigonométrie*, par L. Lemperière (262 p.).

Ce traité répond bien aux connaissances nécessaires à diverses professions, notamment aux arpenteurs et aux serruriers-mécaniciens. Il se termine par des notions élémentaires de trigonométrie sphérique. Les chapitres des instruments de mesures et de la triangulation sont très clairs, très documentés, et les figures sont, comme toujours, d'une grande précision. L'auteur a bien décrit la chaîne comme instrument de mesure ; son utilité pour mesurer les distances inaccessibles avec une grande approximation, à défaut d'instrument, fait regretter que les procédés d'exécution n'aient pas été indiqués : ils auraient leur place dans ce traité.

— *Traité de serrurerie, quincaillerie et petite charpente en fer*, par Gustave Orlet (894 p.).

La seule énumération des chapitres de ce traité en montre tout l'intérêt : définitions, ferrements divers employés en construction, serrurerie d'intérieur, balcons, grilles, auvents, vérandas, volières, serres, devantures, maisons démontables, réservoirs, clôtures, écuries, applications diverses, paratonnerres. La serrurerie comprend, d'une manière générale, les ouvrages en fer forgé qui s'emploient dans les constructions, la mécanique, etc., autres que ceux qui constituent les machines proprement dites.

Les notions données dans le présent traité intéressent non seulement les serruriers de profession, mais aussi les amateurs qui s'occupent, par distraction, de divers petits travaux d'intérieur pour lesquels il n'est pas toujours nécessaire d'appeler un spécialiste. Le mot serrurerie paraît s'appliquer spécialement à la fabrication des serrures ; mais on lui donne aujourd'hui une plus grande signification, et l'art du serrurier forme une branche complète de la construction dans laquelle les ouvriers emploient indistinctement la fonte, le fer forgé, la tôle et même le cuivre, pour obtenir tous les objets courants de nos besoins et des objets d'art et de décoration. La serrurerie d'art, au moyen âge et pendant la Renaissance, a créé des chefs-d'œuvre. La serrurerie moderne n'est plus qu'une industrie permettant, avec la force et les outils perfectionnés et puissants dont on dispose, d'exécuter non seulement les petites pièces, mais aussi la grosse ferronnerie et la grosse serrurerie, qui n'étaient pas connues anciennement. La quincaillerie est la partie de la serrurerie qui comprend les menus ouvrages, tels que serrures, verrous, targettes, charnières, etc., exécutés en fabrique et servant à divers usages, et surtout à la fermeture des baies de nos habitations.

Tous les sujets de ce traité sont constamment sous nos yeux; nous avons tous au moins la curiosité de connaître le mode de construction et d'ajustage des objets qui consolident, affermissent et ornent nos habitations. Le luxe de détails et de figures insérés dans le texte rend cet ouvrage un des plus curieux de la collection, et en fait le *vade-mecum* indispensable de quiconque occupe le plus petit appartement.

— *Traité de menuiserie*, par G. Oslet et Jules Jeannin. Tome II. *Débit et métré* (252 p.).

Les bois employés pour l'exécution des travaux de menuiserie se divisent en deux espèces : les bois tendres et les bois durs.

Les prix des travaux de menuiserie sont fixés par plusieurs tarifs ou séries pour la fourniture. On se réglait sur les prix de la série de la Ville établis en 1882; on emploie généralement aujourd'hui les séries de la Société centrale des architectes, renouvelées tous les deux ans; on arrivera prochainement à adjoindre à la Commission qui élabore ces prix le concours de la Chambre syndicale des entrepreneurs de menuiserie. Les prix de la Société centrale des architectes sont applicables aux travaux de bâtiments, mais non aux travaux d'art, dont les prix doivent être discutés de gré à gré, suivant leur difficulté d'exécution.

— *Traité des chemins de fer*, par Auguste Moreau. Tome III. *Matériel et traction* (908 p.).

La question du matériel, dans les chemins de fer, est une question capitale, tant au point de vue de la sécurité et de la commodité des voyageurs, qu'au point de vue de la vitesse et de la conservation de ce matériel. L'auteur consacre un long chapitre à la description des voitures

des diverses compagnies de la France et de l'étranger. Il est fâcheux d'avoir à constater la triste infériorité de notre matériel sous le rapport du confortable. Ce n'est que sous l'impulsion des railleries des étrangers et des réclamations répétées de nos voyageurs à l'étranger que les compagnies françaises ont fait des essais, timides encore, du confortable introduit dans le matériel roulant des autres pays; et encore ce n'est que dans les voitures de luxe. Il est à regretter que l'auteur ait passé sous silence les chemins de fer russes, modèle de toutes les commodités, aussi bien dans les troisièmes que dans les premières classes. Là, dans toutes les classes, on a des cabinets ; on passe sous silence, chez nous, l'horrible torture qu'inflige aux femmes, même dans les petits parcours, l'absence de cet endroit de première nécessité. Croirait-on que sur le réseau d'une des plus belles Compagnies de France, dans le train rapide venant de Bordeaux à Paris, la nuit, il faut, pour aller aux cabinets, sortir de son wagon, monter dans la voiture où sont les water-closets, y rester d'une station à l'autre, presque une heure! Quelle angoisse pour une pauvre femme ou une jeune fille, si elle y était contrainte! Ajoutez, là comme dans les compartiments ouverts sur les deux voies, la crainte des malfaiteurs et des assassins, auxquels il semble qu'on ait donné une prime d'impunité. En Russie, dans toutes les classes, commodités de toutes sortes, excellent chauffage l'hiver, surveillance continuelle, couloir central pour la circulation, communication sur tout le parcours du train, entrée par les extrémités avec tambour antichambre. Et cela paraît tout naturel aux Russes, qui sourient de la vieille routine de nos aménagements. Nous espérons voir un jour traiter par l'auteur cette question des chemins de fer russes avec l'ampleur et la science qui font de ce traité le plus remarquable qui ait jamais été écrit. Le chapitre consacré aux locomotives, aux appareils accessoires, à l'alimentation, au mécanisme, au châssis, aux procédés pour faciliter le passage en courbe, aux principaux types de locomotives actuelles, aux machines-tenders et aux tenders, est traité avec les développements les plus intéressants. Nous nous répétons : le traité des chemins de fer de M. Auguste Moreau est une œuvre capitale, qu'aucune publication n'a jamais égalée ; c'est un ouvrage dont ne peuvent se passer ni celui qui tient aux chemins de fer par un lien quelconque, ni le voyageur quelque peu soucieux de connaître la maison dans laquelle il voyage. Et puisque l'auteur veut bien nous annoncer un quatrième volume, il rendra les plus grands services à ses lecteurs, et augmentera considérablement l'intérêt de sa belle publication en y ajoutant, avec les chemins de fer russes, les chemins de fer transcaucasien et transsibérien.

A. W.

BELLES-LETTRES

Cojou-Breiz. Première série. *Plougasnou*, par Henri de Kerbeuzec. Paris, Bouillon, 1896, in-12 de 161 p. — Prix : 4 fr.

Un voyageur, en entendant la langue que parlaient deux Bas-Bretons causant ensemble, s'étonnait qu'ils pussent se comprendre. Est-ce que M. Henri de Kerbeuzec n'aurait pas pu, avec plus de raison, penser que le titre de son élégant volume serait incompréhensible pour beaucoup de ses lecteurs ? On est obligé de savoir un peu de latin mais non pas un peu de celtique, et les mots *Cojou-Breiz* auraient, ce me semble, dû être traduits ou expliqués. Quoi qu'il en soit, le volume a de l'intérêt. La dédicace à Mme de Cerny est un peu prétentieuse, mais les légendes, contes, petits poèmes, qu'il renferme sont rendus avec simplicité et sans « fioritures » littéraires. L'auteur n'a pas, sous le prétexte que le folklore est une science, cherché à faire de l'érudition. Il a bien fait. Il s'est borné à nous raconter ce qu'il avait recueilli. Plusieurs des morceaux qu'il nous donne pourraient être comparés avec des chants ou des récits que nous devons à La Villemarqué et à Luzel et d'autres rencontreraient des confrontations lointaines et fort inattendues ; ainsi *les Orphelins de Cœtelez* (p. 28) offrent la même donnée qu'une romance asturienne, *Don Bueso*, qu'une romance catalane et a une plus vague analogie avec une ballade allemande, *Annelein*. *Le Retour de l'oublié* (p. 60) a de nombreux parallèles partout : en Catalogne, *Don Guillermo ;* en Normandie, *Germine ;* en pays messin, *Germaine*. Je pourrais augmenter le nombre de ces rapprochements ; mais je veux laisser le plaisir de ces petites découvertes aux folkloristes mes confrères, qui ne peuvent manquer de faire un bon accueil au livre de M. de Kerbeuzec, et qui souhaiteront comme moi qu'une suite ne tarde pas à s'y ajouter.

Th. de P.

Seizième siècle. Études littéraires, par Émile Faguet. Paris, Lecène et Oudin, 1895, in-18 de xxxiii-425 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voltaire, par Émile Faguet. Paris, Lecène et Oudin, 1896, in-8 de 237 p. — Prix : 1 fr. 50 (Collection des classiques populaires).

Dans cette nouvelle série d'études littéraires, M. Faguet n'est pas resté inférieur à lui-même. Au contraire, son talent a grandi. Les articles sont plus étendus, quelques-uns peut-être trop, celui de Calvin par exemple. C'est toujours la même connaissance approfondie du sujet et de ses entours, même abondance de renseignements et de développements inférieurs, même sûreté d'appréciation et de goût. Il n'y a plus à faire l'éloge de cette phrase ondoyante et souple, se moulant exactement sur la pensée et rendant à merveille les nuances les plus délicates. A l'exemple des auteurs dont il traite, M. Faguet crée quelquefois sa langue, mais nous doutons que l'Académie adopte de sitôt le mot

« raillard » qu'il emploie, à propos de Rabelais (p. 126). Ce volume où Comminges, Marot, Rabelais, Calvin, Ronsard, du Bellay, d'Aubigné, Montaigne, sont étudiés, fouillés, analysés, avec une pénétrante finesse, sera d'une grande utilité aux étudiants qui se préparent à la licence ès lettres.

— Voltaire présentait plus de difficultés, surtout dans une étude destinée au grand public. M. Faguet n'a pas su les éviter toutes. S'il relève, avec une singulière vigueur, l'absence complète de sens moral dans son héros (p. 77), s'il réfute habilement le déisme qui « mène à l'athéisme en deux pas, » on voudrait le voir plus ferme sur la question du christianisme, où il trouve le moyen de ne parler même pas de la divinité de Jésus-Christ (2e part., ch. III). On regrette surtout le silence presque coupable qu'il garde sur l'effroyable fin d'un homme qui se moqua de tout, même de la mort. Quant à l'écrivain, M. Faguet le juge avec une compétence et une liberté auxquelles nous nous plaisons à rendre hommage.

LÉON CHARPENTIER.

Les Tragédies et les théories dramatiques de Voltaire, par HENRI LION. Paris, Hachette, 1895, in-8 de XI-476 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voltaire et le voltairianisme, par NOURRISSON. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de 670 p. — Prix : 7 fr. 50.

A vrai dire, la thèse de doctorat de M. Lion n'apporte pas de vues bien nouvelles sur ce théâtre de Voltaire dont on sait les caractères généraux : soin de la figuration et du décor, recherche de l'effet par le pathétique tout en surface des situations, exploitation adroite des théâtres de tous les temps et de tous les pays, remuement fébrile d'idées de toute espèce, c'est-à-dire d'idées philosophiques et politiques; rien de fort en somme et rien de durable, mais des essais, des pointes poussées en tous sens par ce souple franc-tireur, qui est à la fois un défenseur attardé du classicisme et un précurseur du romantisme. Du moins M. Lion a pris la peine de suivre toutes les tragédies depuis *Œdipe* jusqu'à *Irène* et *Agathocle*, de nous en raconter l'histoire, d'indiquer la préoccupation qui a inspiré chacune, de marquer ce qu'elles apportaient de nouveau. C'est un peu long; Voltaire s'étant lui-même souvent répété, l'ordre chronologique condamne forcément à des redites. Et puis l'analyse des *Scythes* ou des *Guèbres*, c'est plutôt ennuyeux qu'intéressant. Raison de plus pour savoir gré à l'auteur de nous avoir, en dépouillant pour nous tout ce fatras, dispensés d'aller y regarder nous-mêmes. On ne sera plus du tout tenté de supposer que dans tant de pièces inconnues il y a peut-être quelque chose de curieux à déterrer. Nous avons tout : les tragédies dans le goût anglais, les *Brutus*, les *Ériphyle*, les *Sémiramis*, avec apparition d'ombres et tout le bric-à-brac de la mise en scène, les tragédies d'amour et les tragédies sans amour, les

pièces de combat, le *Mahomet*, les *Lois de Minos*, les *Pélopides*, etc. Et tout cela confirme bien le jugement qu'avait porté sommairement Nisard et que M. Deschanel avait, avec un peu d'indulgence, développé dans son *Romantisme des classiques*. Après examen complet du théâtre de Voltaire, M. Lion arrive aux mêmes conclusions. Si le procès fut un peu long, il était nécessaire; et personne ne pourra en appeler de la sentence portée dans les soixante pages du chapitre final; sentence juste, qui n'a peut-être que le tort de faire plus considérable qu'elle ne l'a été l'influence de l'auteur de *Zaïre*, *Tancrède* et *Olympie*. Mais il faut bien qu'un docteur prouve que sa thèse avait sa raison d'être!

— Le livre de M. Nourrisson mérite d'être lu et répandu dans toute la bourgeoisie qui croit encore au dieu Voltaire. Connaissant bien son œuvre et tous les travaux importants dont elle a été le sujet, comme les huit volumes de M. Desnoireterres et ceux de MM. Perey et Maugras, ayant déjà consacré plusieurs études au XVIIIe siècle, M. Nourrisson n'a pas prétendu apporter aux professionnels de l'histoire littéraire et de la critique des faits inconnus, ou une analyse originale du caractère et du talent de Voltaire; il a voulu faire un ouvrage de vulgarisation, mais d'un genre tout particulier. C'est avec des citations laborieusement recueillies dans toute une bibliothèque voltairienne qu'il a voulu raconter la vie de Voltaire et faire connaître ses idées. Et pour un personnage aussi discuté, ou mieux encore aussi idolâtré par toute une partie de l'opinion publique en France, c'est le vrai moyen. On ne dira pas peut-être que M. Nourrisson est impartial : non, chrétien, il hait celui qui fit tant de mal aux idées chrétiennes. Mais il est consciencieux, ne donne un fait pour certain que quand il a les preuves en main, n'énonce une opinion qu'en la justifiant par dix ou vingt passages de son auteur. On pourrait plutôt trouver qu'il multiplie outre mesure les témoignages.

Du moins dans ses chapitres sur la philosophie et les philosophes, sur l'âme, la liberté, Dieu, sur la morale et la politique, avec les perpétuelles variations de Voltaire, M. Nourrisson a bien montré que le fond de sa pensée ce n'est point, comme on le croit assez communément, une sorte de déisme et de spiritualisme, bon encore à opposer au matérialisme et à l'athéisme professé par plusieurs de ses contemporains et des nôtres, mais bien un « nihilisme » qui « fait de l'âme une métaphore, de la liberté une illusion, de la vertu une chimère, de Dieu une abstraction, » qui se moque de tout, détruit tout, et se résume pratiquement dans cette formule : « Amusons-nous, et sauve qui peut!.... Je joue avec la vie, voilà la seule chose à laquelle elle soit bonne. » Si cette seconde partie paraît cependant un peu monotone, la première est d'une lecture aussi agréable.... qu'édifiante. Voltaire à Paris, Voltaire à Cirey, Voltaire à Berlin, Voltaire à Ferney, c'est toujours un polisson, un égoïste, un méchant drôle. Et c'est avec les témoignages de ses contem-

porains, surtout avec les siens propres, que nous est montrée sa triste moralité, sa cupidité, sa férocité à l'égard de ses rivaux, son absolue fausseté.

Trois chapitres : *la Patrie*, *la Tolérance*, *l'Humanité*, sont consacrés à montrer — toujours par des citations — la bassesse de celui qui fut, au milieu même de nos malheurs et au lendemain de Rosbach, le courtisan de Frédéric II, qui se vanta de n'être pas Français, d'être Suisse, l'intolérance et l'espèce de fanatisme antireligieux, l'égoïsme orgueilleux et méprisant de celui qu'on veut faire un apôtre de la tolérance et de l'humanité. Beaucoup de choses étaient connues déjà : mais il y a toujours à trouver dans l'œuvre immense de Voltaire, tous les jours d'ailleurs grossie d'inédit. M. Nourrisson a su choisir les traits de la vie et les pages de l'œuvre les plus caractéristiques : c'est pourquoi son livre, qui suppose un labeur considérable, qui dispense de lire Voltaire et tant de gros ouvrages sur Voltaire, qui est écrit non sur le ton d'un pamphlet, mais avec la calme gravité d'un ouvrage d'érudition, je l'ai appelé un ouvrage excellent de vulgarisation. S'il était plus mince, on pourrait dire : un ouvrage de propagande; tel qu'il est, c'est l'arsenal où l'on peut, pour les livres de propagande et de polémique, puiser à pleines mains des traits terribles : et ces traits, c'est Voltaire lui-même qui les fournit.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Die Publizistik im zeitalter Gregors VII, von CARL MIRBT. Leipzig, Hinrichs, 1894, in-8 de XIX-629 p. — Prix : 20 fr.

La publication dans la collection des *Monumenta Germaniae* des deux premiers volumes des *Libelli de lite imperatorum et pontificum* devait provoquer et faisait désirer un ouvrage d'ensemble sur la littérature polémique au temps de la querelle des investitures. M. Mirbt nous l'a donné. Son livre embrasse l'étude de toute la littérature, depuis le commencement du mouvement réformiste jusqu'au concordat de Worms. Il en donne d'abord ce qu'on pourrait appeler l'histoire extérieure : catalogue des auteurs avec renseignements sur leur vie, leur attitude et leur rôle ; très intéressantes indications, recueillies avec beaucoup de soin, sur la diffusion des divers pamphlets, leur enchaînement et le public auquel ils s'adressaient. Il aborde ensuite successivement les divers sujets qui défrayèrent alors la polémique : la double excommunication de Henri IV ; les rapports avec le prince excommunié ; sa déposition et l'annulation du serment de fidélité que lui avaient prêté ses sujets ; le célibat des prêtres et la simonie ; la validité des sacrements conférés par des prêtres mariés ou simoniaques ; l'appel adressé aux laïques pour les ameuter contre le clergé rebelle ; l'investiture laïque, les rapports de l'Église et

de l'État, enfin la personne même de Grégoire VII. Sur chacun de ces points, il expose les opinions soutenues de part et d'autre. Rien que la rédaction de cette espèce d'inventaire ne paraîtra pas une tâche aisée à quiconque a pratiqué les pamphlets échangés au cours de la longue polémique qui remplit la fin du XIe et le commencement du XIIe siècle. L'impropriété dans les termes, jamais ou bien rarement définis, et notamment l'extension abusive donnée par entraînement ou par tactique à des expressions comme simonie, hérésie, fornication ; le vague dans les idées, amenant de perpétuelles confusions, entre la discipline et la morale, dans la question du mariage des prêtres ; entre la morale et le dogme, dans la question de la simonie ; entre le dogme et la discipline, dans la question de la validité des sacrements conférés par des simoniaques ; le défaut de logique ou de hardiesse d'esprit (particulièrement visible dans la controverse sur ce dernier problème), qui empêche les auteurs d'aller jusqu'au bout de leurs idées, et les fait tomber, sans qu'ils s'en aperçoivent toujours, en d'évidentes contradictions ; leur maladresse à employer des arguments dangereux dont les conséquences se retournent contre eux ; le caractère superficiel de bon nombre d'écrits passant à côté de questions fondamentales : tels sont quelques-uns des traits caractéristiques de la polémique du XIe siècle. Il est même certains textes législatifs à propos desquels on peut se demander quelles sont les idées théoriques qui les ont inspirés. En lisant le livre de M. Mirbt, on comprend quel immense service la scolastique, avec ses définitions précises, ses distinctions nettes et sa logique rigoureuse, a rendu à la théologie catholique. Mais tout cela ne facilite pas la besogne du rapporteur qui s'est chargé de résumer tant d'opinions et tant d'écrits, et qui doit éviter de leur prêter plus de précision que n'en comportait l'esprit de leurs auteurs. M. Mirbt s'est acquitté de cette tâche, dans l'ensemble, de la façon la plus exacte et la plus objective. Peut-être pourrait-on s'écarter de son avis sur certains points ; par exemple, à propos de l'interprétation qu'il donne des décrets de 1060 et 1095 touchant la validité des ordinations conférées par les simoniaques. Je crois, comme M. Mirbt, que Nicolas II et Urbain II ont proclamé la nullité des ordres conférés par les simoniaques (cela est mis hors de doute, en ce qui concerne plus spécialement Urbain II, par le fait d'une réordination accomplie par ce pape et par les commentaires dont il l'accompagne) ; mais à la condition d'ajouter que cette nullité résultait pour eux, non d'une incapacité absolue du simoniaque, mais d'une simple peine canonique dont le Pape, en vertu de son droit de dispense, pouvait, même dans le passé, modérer ou suspendre l'effet. Conception singulière assurément, mais dont on retrouve souvent l'influence dans les polémiques d'un temps où la distinction entre « invalide » et « illicite » n'apparaissait pas nettement ; conception qui peut seule expliquer des décrets, d'après lesquels les ordina-

tions faites dans le passé sont, par dispense, reconnues valides, et les ordinations faites à l'avenir dans les mêmes conditions, déclarées nulles; des décrets dans lesquels on tient compte, pour apprécier la validité des ordinations, du nombre des intéressés ou de leur bonne foi. Ce n'était pas, on le voit, tout à fait la même chose que si l'on avait regardé les ordinations faites par les simoniaques comme nulles nécessairement et toujours, et comme inexistantes.

M. Mirbt ne se contente pas d'exposer. A la fin de chacun des chapitres de son livre, il donne ses conclusions, discute la valeur des doctrines émises de part et d'autre, apprécie leur conformité ou leur différence avec la tradition chrétienne antérieure et avec l'attitude des chefs officiels de l'Église, fait ressortir leur portée et leurs effets, soit pour l'issue de la querelle même des investitures, soit pour l'évolution des idées religieuses. Toutes ces réflexions sont du plus haut intérêt. Je signalerai particulièrement : la façon dont M. Mirbt détruit la légende de Canossa, en montrant que la pénitence de Henri IV, où les modernes sont habitués à voir l'humiliation solennelle du pouvoir temporel devant le pouvoir spirituel, n'a pas eu, aux yeux des contemporains, cette importance ni ce caractère, et que l'entrevue de Canossa a été beaucoup moins un triomphe pour le Pape qu'un très habile coup de partie de la part de Henri IV ; ses appréciations sur ce qu'il y a eu de traditionnel et aussi d'original dans la campagne de Grégoire VII en faveur du célibat ; ses vues sur la manière dont les écrits polémiques, en creusant les idées d'investiture, d'élection, de propriété ecclésiastique, ont rendu possible une transaction comme le concordat de Worms. Ici encore, il y aurait bien quelques réserves à faire sur les opinions de M. Mirbt touchant la constitution de l'Église, le rôle de la Papauté, la personne même de Grégoire VII ; mais elles ne portent que sur ce qu'il y a nécessairement de subjectif dans un livre d'histoire. En somme, ouvrage des plus remarquables et indispensable pour l'étude des idées religieuses au moyen âge.

E. Jordan.

Une Conspiration en l'an XI et en l'an XII, par Huon de Penanster. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de xi-327 p. — Prix : 3 fr. 50.

D'après l'auteur, la fameuse conspiration Georges-Pichegru-Moreau, contemporaine de l'établissement du premier Empire, n'a pas existé : elle a été inventée de toutes pièces par Fouché, qui, relégué au Sénat, cherchait à faire rétablir à son profit le ministère de la police, et par Bonaparte, qui désirait, à ce moment décisif de sa vie, se débarrasser de ses principaux ennemis. L'argumentation développée dans les vingt-sept chapitres de cet ouvrage est ingénieusement conduite, mais ne convaincra pas tout le monde. Il demeure certain que les chefs des anciens partis d'alors, que les rivaux politiques du Premier Consul voulurent, en

1803 et 1804, tenter un suprême effort pour empêcher la monarchie napoléonienne de s'établir, et l'on n'en viendra jamais à considérer comme des excursions de touristes désintéressés et inoffensifs les voyages que Georges Cadoudal, Pichegru et leurs amis faisaient alors en France. En revanche, on savait déjà que le gouvernement consulaire avait trouvé l'occasion bonne pour transformer, par des machinations de police ou des artifices de procédure, l'hostilité de certains hommes en culpabilité tombant sous le coup de la loi, et d'une loi implacable. Le livre de M. Huon de Penanster ne renouvellera point l'opinion traditionnelle sur les derniers jours du Consulat, mais il jettera sur eux quelques lumières nouvelles. L'auteur a mis à profit de curieuses traditions recueillies dans sa famille et dans sa province, et aux pièces tirées des Archives nationales il en a joint d'autres, extraites d'archives privées, comme l'intéressant récit de l'arrestation du notaire Even (p. 86 et suiv.).

Dans des ouvrages de ce genre, il serait à souhaiter que l'auteur ne donnât pas de prise à la critique par les menus détails de la composition. On regrette de trouver dans celui-ci de nombreuses altérations de noms propres d'hommes et de lieux (*Béville* pour *Biville*, *Androssy* pour *Andréossy*, *Le Not* pour *Lemot*, *Montroulin* pour *Montérollier*, *Sceaux* pour *Saint-Saëns*, etc.); je ne parle pas de ceux qui sont mal orthographiés et varient d'aspect d'une page à l'autre. De plus, il y aurait çà et là, sur les personnes, des erreurs de fait à relever. Fouché n'est pas né à Nantes en 1762 (p. 2), mais à Pellerin (Loire-Inférieure), le 19 septembre 1754. Chépy n'est pas un des auteurs des massacres de septembre; il était, en 1792, secrétaire d'ambassade à Lisbonne, et a même flétri ces massacres dans une lettre adressée au journal de Brissot, le *Patriote français* (V. sa *Correspondance* publiée par M. Delachenal, Introduction, p. XVII). Hémart, le président de la cour criminelle (nommé tantôt ainsi et tantôt Hamart), n'était pas régicide (p. 236); il n'avait pas même appartenu à la Convention et était entré dans la politique, en l'an VI, comme député de la Marne au Conseil des Cinq-Cents. Si ce livre était une thèse de doctorat, l'auteur fournirait maint thème de contradiction à des juges d'autant plus intraitables sur l'exactitude minutieuse des noms et des faits cités, qu'ils sont plus courtois pour les opinions hardies et même paradoxales. L. P.

Lettres de la duchesse de Broglie (1814-1838), publiées par son fils le duc DE BROGLIE, de l'Académie française. Avec un portrait. Paris, Calmann-Lévy, 1896, gr. in-18 de 346 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans les *Souvenirs* du baron de Barante, parmi les pages les plus appréciées, on avait distingué les lettres de la duchesse de Broglie, Albertine de Staël; et l'attrait même de cette correspondance faisait quelque peu pâlir le texte, beaucoup moins piquant, qui les accompagnait.

C'est donc une très heureuse idée qu'a eue M. le duc de Broglie d'en donner une édition spéciale, et son Avant-propos dit vrai : les lecteurs avaient regretté que le nombre de ces lettres ne fût pas plus grand; aujourd'hui leur désir est satisfait. D'autant mieux que les plus intéressantes, les mieux écrites, les plus graves de ton et de forme, embrassent justement l'époque à laquelle les *Souvenirs* de M. de Barante ne sont pas encore parvenus pour le public. La première est datée du 13 juillet 1814, quand Mlle de Staël va retrouver Coppet, d'où l'arbitraire impérial avait exilé sa mère. La dernière est du 31 août 1838, quelques semaines avant que la jeune duchesse quitte cette terre. Toutes deux sont adressées à Sophie de Barante, devenue Mme Anisson du Perron.

Mais ce ne sont point seulement des petites confidences de jeunes filles et de jeunes femmes du monde ; avec d'autres correspondants, Mme de Broglie échange des lettres et l'on rencontre le plus fréquemment parmi les femmes : la comtesse de Castellane, Mlle Pomaret, la comtesse de Saint-Aulaire, surtout la fille de celle qui tient la plume, quand, mariée, elle a quitté la maison paternelle et est devenue la vicomtesse d'Haussonville. Parmi les hommes, M. Guizot est celui qui reçoit le plus souvent les missives aimables et sérieuses où les pensées délicates ne prennent jamais un tour trop enjoué. Il faut citer celle du 8 août 1828, sur son remariage, celle de février 1837, sur la douceur de la prière dans le malheur ; chaque phrase est profonde, et les avis donnés avec une finesse qui ferait reconnaître une main de femme, si la signature manquait.

Les conseils à sa fille sont tout un code des devoirs de la femme du monde ; mais bien plus encore ses épanchements avec son fils Albert, le duc de Broglie actuel, sont marqués au coin d'une tendre fermeté. Aussi bien, l'esprit d'Albertine de Staël était viril, et elle trouvait certainement un attrait plus grand à former l'esprit d'un fils que le cœur d'une fille. Je signale, adressées à l'un ou à l'autre, les lettres de 1836 et 1837, qui se trouvent aux pages 234, 250, 264.

Mme de Broglie eut-elle de l'influence sur son mari ? J'estime que l'esprit très personnel, très doctrinaire de cet homme d'État n'était pas fort accessible à des conseils et qu'il se gardait des influences domestiques avec grand soin. Le propre de la petite coterie politique à laquelle il appartenait, c'était un mélange de talent et de vanité; ils semblaient moins désireux de faire des adeptes que de se réserver le monopole d'une hauteur de vues qui leur paraissait admirable. La duchesse aurait eu des procédés moins cassants et ses tendances étaient plus humaines ; ses sentiments de piété, sa culture religieuse la conduisaient à l'indulgence, la rendaient familière avec la prière, atténuaient l'orgueil de son esprit. Ces gens de haute naissance n'avaient pas la superbe de leur nom, mais de leur intelligence; ce qui est moins choquant au premier abord, mais certainement plus dangereux.

Le protestantisme ne semble pas avoir rendu trop revêche ni trop puritaine la foi sincère de Mme de Broglie ; on ne trouverait pas dans ses lettres de ces traits contre l'Église que se permettent trop souvent les calvinistes et les anglicans. Sans doute, chez elle, c'était affaire de bonne éducation autant que de tact ; mais il y a plus : la bonne foi de son cœur la rendait indulgente pour les autres, et, très convaincue de la force, du charme, de la nécessité de la religion, elle aimait mieux s'arrêter aux vérités générales, qui unissent, qu'aux particularités, qui divisent.

Ce petit volume est donc attrayant par lui-même, attachant par sa lecture, il reste doux au cœur après qu'on l'a fermé et il donne une idée sympathique de la femme distinguée et chrétienne qui l'écrivit avec beaucoup de simplicité, d'agrément et de grâce. G. DE G.

L'École saint-simonienne, par GEORGES WEILL. Paris, Alcan, 1896, in-12 de 319 p. — Prix : 3 fr. 50.

On ferait preuve d'une grande ignorance, on se montrerait tout à fait inintelligent de l'histoire de notre siècle, si l'on se contentait, pour juger l'école saint-simonienne, de quelques plaisanteries faciles sur la retraite des quarante apôtres à Ménilmontant (avril-août 1832), terminée par un procès pour outrage aux mœurs, sur les prétentions d'Enfantin à jouer le personnage de « Père » spirituel, sur son attente, toujours déçue, de la Femme Messie, destinée à être la Mère. M. Weill nous raconte ces étranges aventures; mais il nous montre aussi la part prise dans le mouvement intellectuel et industriel de notre temps par ces prédicateurs d'un Évangile renouvelé qui furent aussi d'habiles lanceurs d'affaires. Avec Enfantin, d'Eichtal, Talabot, Péreire, ils prirent une part active aux premières entreprises de chemins de fer. En Égypte, ils avaient étudié le percement du canal de Suez, et converti à cette idée un jeune vice-consul qui s'appelait Ferdinand de Lesseps. Napoléon III fut, au moins pendant quelque temps, un véritable saint-simonien couronné. Les archives d'Enfantin, déposées à l'Arsenal, et livrées au public en 1894, trente ans après sa mort, ont été d'un grand secours pour la composition de cet ouvrage qui mérite d'être lu et dont la lecture est attachante. Du même auteur nous avons déjà signalé (*Polybiblion*, t. LXIV, p. 356) un livre sur *Saint-Simon et son œuvre*.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797), publiés, sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques, par JEAN KAULEK. T. V (septembre 1794-septembre 1796). Paris, Alcan, 1894, in-8 de 553 p. — Prix : 20 fr.

Le cinquième volume des *Papiers de Barthélemy* offre un autre genre d'intérêt que les précédents. L'envoyé de la République française près

des Treize Cantons n'y figure plus seulement comme un intermédiaire officieux entre la France et l'Europe hostile ou défiante : il assure la rentrée de son pays dans la conduite pacifique des affaires générales, en négociant avec la Prusse la paix de Bâle. Les pièces analysées ou mentionnées dans ce volume sont au nombre de plus de cinq cents, et se rapportent toutes, sauf les vingt dernières, à l'année 1795 : les principales sont fournies par la correspondance de Barthélemy et de son secrétaire-interprète Bacher avec le Comité de salut public, les réponses et instructions de celui-ci, les notes de l'envoyé prussien Hardenberg. Le traité est donné (p. 164) avec ses articles séparés et secrets (p. 166), ainsi que la convention relative à la neutralisation de l'Allemagne du Nord (p. 270). La suite des bulletins envoyés de Brème par Sturler renseigne sur les agissements des Anglais. D'autres documents ont trait aux affaires de Venise, de Suède, surtout de Hollande. Çà et là, on rencontre quelques pièces d'un caractère plus intime, comme la lettre de l'abbé de Courçay (p. 177), qui montre le négociateur de Bâle recevant à la fois de loin les compliments de Mme Tallien et ceux de Mme de Choiseul et du duc de Nivernais, la lettre anonyme témoignant des sentiments de la ville et de la cour de Berlin à la nouvelle de la paix (p. 244), la liste des présents envoyés à Hardenberg par le Comité de salut public (p. 306).

L'auteur de cet inventaire analytique, M. Jean Kaulek, est mort prématurément, sans avoir complètement élaboré cette œuvre considérable, du moins achevée dans sa partie essentielle. Une table analytique, rédigée par M. Tausserat, contribue à faciliter les recherches dans ce précieux répertoire, où figurent tous les protagonistes de l'histoire politique, diplomatique et militaire à la fin du dernier siècle. L. P.

Estudios ibéricos, por Joaquin Costa. 1re partie. Madrid, tip. de San Francisco de Sales, 1895, in-8 de LXXXII-207 p. — Prix : 6 fr.

Livre qui tient de l'histoire et de la philologie, et dont le titre modeste ne laisse pas soupçonner toute la valeur. Les *Études ibériques* de M. Joaquín Costa retracent le tableau de l'esclavage chez les Ibères, et nous décrivent le littoral espagnol de la Méditerranée au VIe siècle avant Jésus-Christ. A vrai dire, il y avait là matière à plusieurs ouvrages distincts ; le premier volume que nous avons sous les yeux ne permet pas de conjecturer jusqu'où s'étendront ces études savantes : ainsi, par exemple, le plan de l'auteur annonce dix chapitres d'introduction, et nous en avons à peine ici un et demi.

Mais, tel qu'il est, le livre de M. Joaquín Costa est l'œuvre d'un érudit distingué ; il est le résultat de patientes recherches et de nombreuses investigations ; les textes latins, grecs, basques, etc., y abondent et sont très habilement cités et discutés. Il n'est pas jusqu'à certains paragraphes qui, au milieu d'un sujet aride par lui-même, ne tranchent par la

façon très intéressante dont ils sont présentés : par exemple, la légende de la génération des chevaux par le vent ; l'origine des tours ou *atalayas*, dont est parsemée encore aujourd'hui la terre de Castille.

Dans la seconde section de ce volume, l'auteur étudie l'histoire du territoire d'Ophiusa (plus anciennement *Œstrymnis*), qui, d'après lui, ne serait pas l'île de Formentera, mais une portion du continent comprise entre l'Èbre et le Jucar. Puis il parle de Tartesse et des rapports entres les Tartessiens et les différentes provinces de la Péninsule.

Les arguments apportés par M. Joaquin Costa à l'appui de ses théories sont sérieux et bien choisis. Le volume gagnerait seulement, si le texte n'était pas aussi condensé et resserré, à cause du type trop fin de l'impression.

G. Bernard.

Le Roi Stanislas et Marie Leczinska, par la marquise des Réaulx. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 415 p. — Prix : 7 fr. 50.

En 1825, Mme de Saint-Oüen fit paraître à Nancy une notice sur le roi Stanislas, que sa petite-fille, Mme des Réaulx, vient de reprendre et de développer en un élégant et intéressant volume. Assurément, l'auteur n'a pas prétendu faire œuvre d'érudition ; la liste des ouvrages consultés, où la Biographie Michaut (*sic*) côtoie les Mémoires du duc de Luynes, le prouve surabondamment ; néanmoins on retrouve dans ce livre bon nombre de documents peu connus et dignes de l'être davantage, comme le récit du départ de Stanislas de Danzig, écrit par lui-même (p. 143-189). Mme des Réaulx tient à justifier l'épithète de Bienfaisant, décernée par les Lorrains à leur souverain viager, celui qui leur ménagea si bien la transition entre le départ, disons mieux, la désertion de leur dynastie nationale et leur rentrée sans conditions dans la grande famille française. Stanislas, après une vie semée de vicissitudes, se reposa et vieillit au service de ses nouveaux sujets, en atténuant autant qu'il était en son pouvoir les exigences de l'administration représentée par M. de la Galaizière, en multipliant autour de lui les beaux monuments et les fondations utiles.

Mme des Réaulx, à côté de la figure débonnaire et souriante de Stanislas, en a placé avec amour une autre, mélancolique et effacée, digne de sympathie et de respect, celle de la reine Marie Leczinska. La femme vite dédaignée de Louis XV rappela en France le monarque bienfaisant dont elle était la fille par ses bontés et ses libéralités. Sa correspondance avec le duc et la duchesse de Luynes, ainsi qu'avec son père, dont on cite ici de nombreux extraits, fait ressortir ses qualités natives en même temps qu'elle nous initie à ses tristesses secrètes et à ses épreuves imméritées. L'ouvrage est enrichi de cinq portraits empruntés à des gravures du temps, deux de Stanislas, deux de la reine et un de Louis XV. Un appendice important contient les avis adressés par le roi de Pologne à

sa fille lors de son mariage, un choix des maximes qu'il avait écrites pour servir de règle à sa conduite, et quelques-unes des lettres qui lui furent adressées par d'autres souverains du temps. L. P.

Rivarol; sa vie, ses idées, son talent, d'après des documents nouveaux, par André Le Breton. Paris, Hachette, 1895, in-8 de vii-388 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il est peu d'hommes qui aient été plus attaqués que Rivarol; mais, aussi, il en est peu qui aient laissé une plus grande réputation d'homme d'esprit. L'esprit était mordant, on a essayé de le mordre à son tour. On a découvert ses faiblesses — qui n'en a pas? — S'il était fier de son intelligence, il l'était plus encore peut-être de sa noblesse, et c'est là qu'on a cherché à le blesser en niant cette noblesse, en le représentant comme le fils d'un cabaretier de bas étage. Noble, il semble bien que Rivarol le fut : son historien prouve qu'il descendait d'une vieille famille italienne, les Rivaroli, émigrés en France et momentanément déchus. Mais ce n'est point cette noblesse, ce n'est point le titre de comte, qu'il revendiquait si haut, qui ont fait la réputation de Rivarol, c'est son esprit, ce sont ses mots à l'emporte-pièce, la vivacité de ses reparties, l'éclat de son style et généralement la justesse de ses appréciations et la sûreté de son goût.

Rivarol fut un polémiste redoutable ; il couvrit de ridicule ses adversaires politiques ou littéraires, et le *Petit Almanach des grands hommes* a fait justice de bien des réputations usurpées, dont la plupart, d'ailleurs, n'ont point survécu à ses jugements. Qui connaît aujourd'hui, par exemple, l'abbé Bérardier de Battant, traducteur en vers de Lucrèce, dont il a dit : « Il est parvenu, selon son louable but, à éteindre ce poète, le plus dangereux de l'antiquité, et c'est ainsi qu'il faut traduire tous ces athées, » ou M. Gin, « conseiller au grand conseil, si connu et si estimé pour le beau papier et les superbes gravures de sa traduction d'Homere? » Quand il ripostait à un sot, qui se vantait de parler quatre langues : « Je vous félicite, vous avez quatre mots pour une idée, » il donnait une fine leçon; mais quand il disait à Florian qui passait avec un manuscrit dans sa poche : « Si on ne vous connaissait pas, on vous volerait, » il dépassait quelque peu la mesure. Où il la dépassa bien davantage, ce fut dans les *Actes des Apôtres*, dont il fut un des principaux rédacteurs. Là il fit rire, et beaucoup; mais il blessa plus encore, et en politique, les blessures détruisent mais ne réparent rien ; elles irritent et ne convertissent pas. De simples adversaires elles font des ennemis, et des ennemis irréconciliables. Ce que j'aime le mieux de Rivarol, c'est son *Journal politique national*. Il y a défendu avec énergie et avec éloquence la cause monarchique; mais il l'a défendue avec sagesse et avec largeur d'esprit. Son récit des journées d'octobre est un chef-d'œuvre émouvant et ému. Plus tard, Rivarol se proposa comme le conseiller de

la Royauté; il vit juste souvent, mais parfois aussi se laissa emporter bien loin, et ses lettres à M. de la Porte durent faire frissonner Louis XVI quand il lui proposait, par exemple, de s'appuyer sur les jacobins et d'abandonner le clergé et la noblesse. Cela ne l'empêcha pas, d'ailleurs, d'accompagner cette noblesse dans l'émigration, et celui qu'on avait appelé « le Français par excellence » mourut à Berlin.

C'est là qu'est allé le chercher M. Le Breton. Il s'est efforcé de le peindre non tel que le représentait la légende, mais tel qu'il était en réalité, d'après ses œuvres et d'après les documents les plus authentiques, entre autres ses *Carnets*. Il l'a fait avec un vrai enthousiasme pour son héros, mais aussi avec un grand charme pour les lecteurs.

M. DE LA ROCHETERIE.

Correspondance de MICHEL BAKOUNINE, *Lettres à Herzen et à Ogareff* (*1860-1874*), publiées avec préface et annotations par MICHEL DRAGOMANOV, professeur à l'Université de Sophia. Traduction de MARIE STROMBERG. Paris, Perrin, 1896, in-12 de 383 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'année dernière, la *Bibliothek russischer Denkwuerdigkeiten* (Stuttgart, Gotha) a publié la traduction allemande de la correspondance de Michel Bakounine. C'est un volume in-8 de plus de cinq cents pages, d'une impression serrée, qui contient la biographie de Bakounine, par Dragomanov, cent vingt-six lettres et onze appendices. La traduction française est un résumé de la traduction allemande : elle ne contient que quatre-vingts lettres au lieu de cent vingt-six, les appendices ont été également supprimés. Il est regrettable que ces renseignements ne se trouvent pas dans l'édition française, et qu'on ne dise rien des originaux russes.

Une lacune plus importante à signaler est l'omission de la préface du docteur Théodore Schiemann. Sans vouloir faire d'appréciation générale, nous dirons seulement que l'esquisse de Bakounine, faite par M. Schiemann, est juste et impartiale, et qu'elle sert de correctif indispensable à tout le volume. Loin de posséder un talent hors ligne, Bakounine avait l'esprit étroit, ses connaissances n'étaient ni variées ni de bon aloi, les formules consacrées le tenaient captif, il n'a rien produit d'original. S'il a attiré l'attention sur lui pendant quelques instants, c'est plutôt à cause de l'audace avec laquelle il exprimait ses principes, à cause des conclusions extrêmes qu'il en déduisait. En somme, il était un conspirateur manqué. Quant à sa correspondance, voici le jugement de Dragomanov : « Ces lettres de Bakounine pourront aussi être d'un grand secours pour démontrer comment le mouvement révolutionnaire de cette époque (*époque d'Alexandre II*) n'a fourni aucun résultat positif » (p. 99).

P. S. P.

Johann-Adam Möhler, *Ein Gedenkblatt zu dessen hundertsten Geburtstag*, von Aloïs Knöpfler. Munich, Lentner, 1896, in-8 de x-150 p. — Prix : 3 fr. 25.

C'est à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Möhler qu'a paru cette courte et intéressante biographie.

Né dans la petite paroisse d'Igershem, qui dépendait alors de l'ordre teutonique, Möhler devint, par suite des révolutions allemandes, sujet du roi de Wurtemberg. Après de solides études préliminaires, il fréquenta l'Université d'Ellwangen, qui fut transférée à Tubingue en 1817, au moment où Möhler achevait son cours de théologie. Il passa ensuite une année au séminaire pour y recevoir les ordres ; c'était tout ce que l'organisation des études laissait alors pour la formation sacerdotale ; puis, après avoir été pendant quelques mois dans le ministère, il retourna à l'Université pour exercer la fonction de répétiteur et se préparer à l'enseignement. Recommandé par ses talents et servi par les circonstances, il était, à vingt-sept ans, professeur à l'Université de Tubingue, d'où il passa à celle de Munich. Atteint par le choléra en 1836, il mena dès lors une existence languissante, et mourut deux ans après, à quarante-deux ans, ayant déjà produit des œuvres assez considérables pour tenir une place honorable parmi les théologiens allemands de notre siècle.

La première partie du livre de M. Knöpfler contient les détails les plus curieux sur la vie des étudiants et l'organisation des études au début de ce siècle.

Une autre biographie de Möhler, par Wörner (Regensburg, 1866), renfermait à ce sujet des assertions peu flatteuses pour le savoir des maîtres et la moralité des élèves ; M. Knöpfler a pu réfuter ces accusations tout au moins exagérées, et il montre que dans un temps où l'Allemagne catholique était infectée par le joséphisme et le rationalisme, il se trouva cependant des hommes de sens droit et de savoir solide pour préparer la génération nouvelle qui devait combattre pour les libertés de l'Église catholique.

Une étude des œuvres de Möhler constitue la seconde partie, et en appendice figurent quelques chapitres tirés des leçons du maître : l'apostolat de saint Pierre à Rome, la primauté de l'Église romaine, l'histoire de la Compagnie de Jésus y sont présentés de manière à montrer en Möhler le fils dévoué de l'Église, l'apologiste et le savant, le précurseur de cet admirable clergé qui a si puissamment contribué à étendre le domaine de la science, tout en défendant celui de la foi. P. Pisani.

Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. 1re partie : *Bibliographie*, par les PP. Augustin et Aloys de Backer. 2e partie : *Histoire*, par le P. Auguste Carayon. Nouvelle édition par Carlos Sommervogel, Strasbourgeois, publiée par la province de Belgique. Bibliographie, t. VII : Roeder-Thonhauser. Bruxelles, O. Schepens ; Paris, A. Picard et fils, 1896, in-4 de 1984 col. et IV p. — Prix : 40 fr.

Ce nouveau volume, pour lequel il nous paraît superflu de renouveler les éloges que nous avons décernés aux précédents, renferme comme eux nombre d'articles intéressants. Parmi les articles toponomastiques, le plus important est naturellement celui de *Rome* (col. 39-112), comprenant neuf numéros pour la maison professe, quinze pour les congrégations de l'Assomption, de la Nativité, de la Bonne Mort et des Prêtres ; trois cent cinquante-trois pour le collège romain ; deux cent quatre pour le séminaire romain, sans compter neuf colonnes et demie de bibliographie pour les *Orationes de Spiritu sancto*, prêchées devant le Souverain Pontife le jour de la Pentecôte, par des élèves dudit séminaire, de 1614 à 1772, et trois colonnes pour les *Orationes de sancto Ivone*, prêchées de même par des élèves du séminaire, de 1620 à 1679 ; soixante-quinze pour le collège germanique ; vingt et un pour le collège anglais ; neuf pour le collège irlandais, quatre pour le collège écossais ; huit pour le collège grec, un pour le collège Maronite ; enfin trois colonnes de bibliographie sur les *Orationes de passione Christi*. Les établissements de Rouen n'ont fourni que quatre-vingts articles, ceux de Saint-Omer trente et un, de Sienne cinquante-neuf. Parmi les personnages remarquables de l'ordre dont ce volume renferme la bibliographie, le premier que nous relevions, dans l'ordre alphabétique, est le P. Roothan, le général de l'ordre célèbre par ses annotations sur les Exercices spirituels de saint Ignace. De cette annotation, le P. Sommervogel n'a pas compté moins de dix-huit éditions, sans compter les traductions allemandes, anglaises, flamande et française. Le nom du P. Héribert Rosweyde est attaché à un recueil de *Vitae patrum* dont le succès est attesté par plusieurs éditions et traductions, et surtout à des dissertations pour maintenir à Thomas à Kempis la paternité de l'Imitation ; le P. Sommervogel lui consacre plus de seize colonnes ; dix-sept sont réservées à l'élégant latiniste que fut le P. de la Rue, dont les *Idyllia* ne manquent point de mérite, et dont l'édition de Virgile a été reproduite jusque dans notre siècle. L'on sait que le P. Sanadon a joué un plus grand rôle : sa traduction d'Horace est restée fameuse ; et ses contemporains goûtaient ses poésies latines. Un autre P. Sanadon a donné de belles prières pour entendre saintement la messe, que l'on n'a pas encore oubliées, parce que Lamennais les a jointes à sa traduction de l'*Imitation* et qu'elles se trouvent encore dans plusieurs éditions de ce livre célèbre. Nous rencontrons ensuite le fameux théologien Thomas Sanchez (col. 530-537), le P. Scaramelli, l'auteur du *Traité du discernement des esprits*, le

P. André Schott, humaniste fécond, et son homonyme Gaspard, dont les ouvrages de physique, de chimie et d'occultisme sont assez recherchés; le P. Secchi, l'illustre astronome, dont le nom vient toujours à la bouche quand on veut combattre le préjugé absurde sur la prétendue inaptitude des jésuites aux sciences (col. 993-1031). Les colonnes 1237 à 1260 sont consacrées à l'une des gloires de la Compagnie : le P. Jacques Sirmond, l'un des plus savants hommes du XVIIe siècle, sur lequel un confrère du P. Sommervogel prépare un ouvrage qui promet d'être des plus intéressants. Non moins célèbre, en un autre genre, est le P. François Suarez, qui remplit les colonnes 1661 à 1687 de ce volume. Le P. Le Tellier, plus connu comme confesseur de Louis XIV que comme écrivain, fournit cependant la matière de huit colonnes. Il n'y a plus guère que les érudits qui connaissent aujourd'hui le P. Famiano Strada, dont les décades *de Bello belgico* ont joui d'une haute estime parmi les contemporains, comme en font preuve les nombreuses éditions et les traductions en anglais, espagnol, flamand, français, italien, polonais, dont le P. Sommervogel nous donne le catalogue.

Ces quelques indications suffisent à montrer, s'il en était besoin, que ce nouveau volume ne le cède ni en intérêt ni en variété aux précédents.

E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Mélanges religieux, philosophiques et littéraires, faisant suite aux *Heures de loisir*, par l'abbé GILLET. Saint-Étienne, Le Hénaff; Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 416 p. — Prix : 3 fr.

Ce recueil est comme une suite de méditations où l'auteur a pour but d'initier à la connaissance et à la pratique de la vertu. M. l'abbé Gillet a l'expérience des âmes et il voit les choses à la clarté d'une lumière qui ne trompe pas. C'est pourquoi son livre peut faire du bien. Mais, comme pour tous les recueils de pensées, faits de feuilles volantes et de morceaux sans soudure, le résumer n'est pas chose facile. Je me contenterai donc de dire que c'est un bon livre, et c'est faire l'éloge de l'auteur que d'ajouter que, toute réserve faite sur le genre adopté, je ne vois pas trop où ma critique se pourrait prendre. Je souhaite que le lecteur en tire le profit que l'auteur a souhaité.

P. TALON.

Le Sceptique loyal, par LÉON RIOTOR. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1895, in-12 de 62 p. — Prix : 2 fr.

A ceux qui ne le connaîtraient pas, et c'est certainement l'immense majorité de nos lecteurs, je dirai d'abord que M. Léon Riotor est l'auteur du *Pêcheur d'anguilles*, du *Purubolani*, du *Sur deux nomarques des lettres*, des *Enfers bouddhiques*, etc. *Le Sceptique loyal* ne ressemble pas aux livres ordinaires ; il commence et il finit par plusieurs points, ce qui est une manière facile de se distinguer des autres ; les numéros des pages sont placés toujours à gauche, même pour le recto, ce qui est évidemment très original. En tête des chapitres, sortes d'articulets sans titre, il y a des images bizarres, masques grimaçants, coqs encolérés, feuillages mystérieux et pro-

bablement symboliques, nuages, papillons, oiseaux et animaux fantastiques, tout cela profilé en noir à la façon d'ombres chinoises. Quant au livre lui-même, dont le sens général m'échappe tout à fait, il contient en peu de pages un très grand nombre de sottises. L'auteur serait trop heureux, sans doute, si je m'amusais à les relever, et surtout si j'avais l'air de me fâcher. Visiblement, ce brave homme vise à « épater » les gens ; eh bien, non, il ne les « épate » pas, il les ennuie, et si je le dis à mes lecteurs, c'est pour empêcher qu'aucun d'eux s'y expose. Je l'ai lu par devoir : j'espère bien que personne ne m'imitera. P. Talon.

A vingt ans. *La Question du bonheur*, par Mme E. d'Aguilhon. Paris, Téqui, 1895, in-12 de IX-387 p. (Collection Saint-Michel.) — Prix : 2 fr.

Un peu sermonneur au début, ce livre est en somme un très bon et très charmant ouvrage, et très pratique aussi, et plein de leçons chrétiennes, données de la plus aimable et parfois de la plus émouvante façon. Une jeune fille va se marier. Quelles conditions devra-t-elle exiger de son fiancé pour se préparer un foyer heureux, paisible et chrétien ? La voilà mariée, peut-être n'a-t-elle pas montré assez de prudence dans son choix ? Mais ce choix étant définitif, comment pourra-t-elle réparer son imprudence et écarter les orages de son foyer ? La voilà mère de famille. Comment devra-t-elle élever ses enfants ? La voilà presque grand'mère. Comment assurera-t-elle l'avenir de ses enfants, et si quelqu'un s'est égaré, comment le ramènera-t-elle à Dieu, et avec lui le père qui n'a pas toujours donné le bon exemple ? Autant de problèmes délicats, fort bien résolus ici, d'abord par des conseils fort sages, et plus encore par la patience et la pratique des vertus chrétiennes. Je n'ai donné que le sens général du livre ; mais je n'ai pas raconté le joli roman vécu qui en forme la trame. C'est un roman épistolaire, l'une des formes les meilleures et les plus charmantes du roman chrétien. Et j'ai à peine besoin de dire que tout cela se termine fort bien, non sans avoir traversé quelques épreuves et quelques orages, dans le bonheur, dans la paix et dans l'espérance ! Ce joli volume fait honneur à son auteur, malgré les longueurs sermonneuses du début. Mais pourquoi l'éditeur n'en a-t-il pas mieux surveillé l'impression ? Nombre de lettres portent des inscriptions inexactes, ce qui est de nature à dérouter parfois le lecteur. J'espère qu'il n'y prendra point trop garde et qu'il suivra jusqu'au bout ce charmant récit, mieux encore, qu'il tirera profit de ses leçons. P. Talon.

Annuaire de la marine de commerce française. *Guide du commerce d'importation et d'exportation.* Publication faite sous les hauts patronages des ministères de la marine et des colonies. Treizième année. Paris, 12, boulevard des Italiens, 1896, in-8 de 1180 p. — Prix, relié : 16 fr.

La préface nous apprend que l'auteur de ce très utile volume est M. Alexis-Guislain Lemale, du Havre. Nous lui adressons nos félicitations ; car il a entrepris une publication annuelle qui peut rendre les plus grands services à notre marine de commerce, si éprouvée par une concurrence acharnée. La première condition de la lutte contre nos rivaux est une exacte information de nos moyens d'action et des débouchés que nous pouvons trouver sur les divers points du globe. Ce sont ces renseignements que M. Lemale a voulu mettre à la portée des armateurs et des capitaines du commerce. Tout d'abord, l'auteur donne la liste détaillée de tous les fonctionnaires relevant des ministères de la marine, du commerce, des colonies, des travaux publics, des finances, des affaires étrangères, avec qui les officiers de la marine

de commerce peuvent se trouver en relations. Vient ensuite un répertoire méthodique des lois, ordonnances, décrets, règlements, circulaires ministérielles, etc., intéressant la marine de commerce; puis le tarif des droits à percevoir dans les chancelleries consulaires, la liste des bâtiments de la marine de guerre française, la liste des bâtiments de la marine de commerce française, avec les noms des capitaines, le tonnage, les ports d'attache, les noms des armateurs, la liste des compagnies de navigation desservant les ports français; des renseignements sur les lignes régulières de navigation à vapeur et à voiles, sur la Société centrale de sauvetage des naufragés, sur la Société de secours aux familles des marins français naufragés, sur le Bureau Véritas, sur les signaux usités entre navires et avec les ports, sur le commerce de chaque port. La seconde partie comprend des notices très détaillées sur tous les ports de France et des colonies, avec plans. La troisième donne, par spécialités, la liste des fournisseurs de la marine, celle des commissionnaires-exportateurs. Enfin le volume se termine par des notices et plans des principaux ports étrangers. COMTE DE BIZEMONT.

L'Humanité, son évolution depuis la création jusqu'à la fin des temps, par J.-B. REYGASSE. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de 361 p.—Prix : 3 fr. 50.

Dans une touchante préface, qui est une confession modeste et sincère, M. Reygasse nous conte les évolutions de son âme, et, tout heureux de la foi reconquise, il veut aider les jeunes âmes à en connaître le bonheur et les bienfaits. Et tel est évidemment le but de son livre, qu'on peut vraiment appeler une œuvre d'apostolat. L'auteur y fait, avec une ardeur touchante, servie par une science déjà étendue et une plume éloquente, la synthèse de l'histoire de l'humanité, avant Jésus-Christ et depuis le Christ. C'est, on le voit, l'œuvre de saint Augustin et de Bossuet reprise et adaptée aux besoins de notre temps. Le dessein ne manque pas d'ambition, et M. Reygasse s'expose, en évoquant ces souvenirs, au péril de comparaisons redoutables. Mais ces visées, si hautes soient-elles, ne sont pas faites pour éloigner la jeunesse de notre temps, qui se reconnaîtra dans ce livre, et en aimera les nobles ardeurs et les généreuses flammes. Nous lui recommandons ce volume écrit par l'un des siens, et où sonnent joyeusement les volées de l'espérance. P. TALON.

Pages choisies des grands écrivains. GUSTAVE FLAUBERT, par G. LANSON. Paris, Colin et Cie, 1895, in-18 de XXXVI-359 p. — Prix : 4 fr.

La production littéraire est d'une abondance telle qu'on n'ose pas critiquer l'idée que poursuit la maison Colin de nous faire connaître par fragments l'œuvre de tous les grands écrivains, anciens et modernes, quelques inconvénients que présente cette méthode — même pour la librairie. Pour les écrivains contemporains du moins, vers lesquels l'enseignement et la mode poussent de plus en plus la jeunesse, ce système de larges *excerpta* a des avantages qu'on voit tout de suite. Un bon jeune homme peut ainsi se mettre au courant, et avoir quelque idée de Balzac, George Sand ou Flaubert, voire de Pierre Loti, sans perdre son temps, et autre chose encore, à des lectures autrefois réservées aux adultes.

C'est ainsi que le roman de *Madame Bovary* est devenu, grâce au tact de M. Lanson, une histoire d'une moralité parfaite et sans danger, l'adultère étant absolument escamoté, et Mme Bovary n'étant plus qu'une pensionnaire qui s'ennuie, qui n'a goût à rien, et qui meurt seulement d'avoir fait de mauvaises lectures, d'avoir trop rêvé, de n'avoir pas assez aimé son mari, son enfant, et la condition que Dieu lui a faite. Aux grands cela rap-

pelle un peu le « colonel La Vallière » et le « général Montespan » de certaine histoire de Louis XIV *ad usum puellarum*.... Mais puisqu'on veut faire lire *Madame Bovary* aux petits et aux petites! Avec son admirable talent descriptif, Flaubert se prête bien d'ailleurs aux coups de ciseau : la première classe de Charles Bovary, la noce normande, le bal, l'arrivée à Yonville, la mort d'Emma, l'enterrement; et dans *Salammbô*, le festin des mercenaires, le conseil des anciens, les sacrifices d'enfants à Moloch, les scènes de charnier du défilé de la Hache, le supplice de Mâtho : voilà de très beaux morceaux d'anthologie, et très caractéristiques.

M. Lanson nous donne encore la *Légende de Saint-Julien*, presque en entier, quelques pages de *l'Éducation sentimentale*, de *Bouvard et Pécuchet*, de *la Tentation de saint Antoine* (ce n'est pas le plus clair) et trop peu des notes de voyage intitulées : *Par les champs et par les grèves*.

Une excellente notice, très digne du talent tout en finesse de M. Lanson, fait bien connaître l'homme et l'artiste, avec seulement une analyse du romantisme de Flaubert, peut-être un peu trop subtile et abstraite pour de jeunes esprits. Et je voudrais voir effacer quelques phrases où le bon curé d'Yonville, en mangeant et trinquant avec le pharmacien Homais, dans la chambre mortuaire d'Emma, fait figure vulgaire et par trop peu digne.

GABRIEL AUDIAT.

Les Auteurs français, par l'abbé VERDUNOY et l'abbé THIERRY. 2e édition. — I. *Moyen âge, XVIe siècle, XVIIe siècle*. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet. 1895, in-12 de x-667 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est destiné aux élèves de l'enseignement secondaire qui se préparent au baccalauréat. Mais il est juste de dire qu'il vise beaucoup plus haut et porte beaucoup plus loin. Il aidera, en effet, les jeunes gens à acquérir, ce qui vaut bien mieux qu'un diplôme, la connaissance profonde et la complète intelligence des grands écrivains français. Non pas certes qu'il dispense les jeunes gens de les lire, ce qui est la plus mauvaise manière de les apprendre; mais il les incite, au contraire, à se mettre en communication directe avec ces grands esprits, se bornant à les leur faire désirer, goûter et comprendre. Que de choses dans ce livre, où les auteurs ont fait passer toute la substance de la critique contemporaine, en la dégageant toutefois de ses erreurs et de ses partis pris, pour ne pas rompre l'unité de leur enseignement.

Pour tous les auteurs, et ils sont nombreux, de la *Chanson de Roland* à Fénelon, on a suivi le même plan, la même distribution logique d'idées, et avec raison, car les mêmes questions se posent pour chaque écrivain, et elles peuvent se formuler ainsi : l'homme, vie et portrait; l'auteur, formation et œuvres. A quoi les auteurs du livre ajoutent, quand il y a lieu, une étude sur l'influence, et un résumé des opinions de la critique. Puis vient une étude spéciale et approfondie des œuvres inscrites au programme, complétée par l'indication des sujets donnés aux examens et sur lesquels les élèves peuvent s'exercer pour se préparer plus immédiatement à l'épreuve qu'ils doivent subir. Telle est à peu près la méthode suivie par MM. Verdunoy et Thierry; elle est bonne, car elle est, suivant le mot à la mode, éminemment suggestive, c'est-à-dire qu'elle fournit à l'élève un riche thème d'idées et de réflexions. Le volume se termine par un petit précis des *Règles de la dissertation*. Voilà donc un bon ouvrage à inscrire sur le catalogue des livres de l'enseignement chrétien : espérons que peu à peu ce catalogue si mêlé encore s'épurera, et qu'il n'y restera plus que de bons livres qui seront en même temps des livres bien faits. MM. Verdunoy et Thierry auront, pour leur part, contribué à ce résultat.

P. TALON.

Good reading about many books, mostly by their authors. Second year. London, Fisher Unwin, 1895-1896, in-16 de 294 p., cartonné.

Voilà certes une entreprise originale, et que l'on pourrait recommander aux libraires du monde entier. M. Fisher Unwin, un des plus grands éditeurs de Londres, a eu l'idée de demander à tous les auteurs qu'il imprimait une courte notice sur leur vie et l'histoire de leurs idées. Les auteurs s'y sont prêtés assez complaisamment, et voilà comment s'est fait ce petit volume, pour le plaisir des écrivains qui s'y trouvent portraiturés dans l'attitude préférée, et pour le plus grand avantage des critiques de l'avenir. Il ne faut pas se le dissimuler, en effet, c'est là que se trouve le grand intérêt de cette publication. Ne serions-nous pas heureux si, dans l'antiquité, il y avait eu quelque Fisher Unwin, qui nous eût tenus au courant du dernier dialogue de Platon ou d'Aristote, de la dernière tragédie d'Eschyle ou de Sophocle ?

L. Mensch.

Geschichte der deutschen Litteratur, von Max Koch. Stuttgart, Göschen, 1895, in-18 de 282 p., cartonné. — Prix : 3 fr. 75.

M. Max Koch, professeur à l'Université de Breslau, vient de nous envoyer une Histoire de la littérature allemande qui ne rentre pas dans le cadre ordinaire où l'on a l'habitude de renfermer ces sortes d'ouvrages. M. Koch s'attache peu à l'écrivain en particulier; il omet volontiers la partie biographique, mais il fait avec goût la synthèse des ouvrages, trace le caractère général des différents écrivains, les rapproche ou les oppose entre eux. Dans un petit résumé, il a réussi à faire ce que W. Scherer a présenté sur une plus vaste échelle, c'est-à-dire qu'il a mis en lumière le mouvement des idées et l'évolution du goût. Le moyen âge est forcément un peu confus : aussi bien ce n'est pas un de ces sujets qui puisse entrer aisément dans le cadre d'un manuel; la clarté doit en souffrir, à moins que l'écrivain ne se résigne à être incomplet. L'époque de Luther, généralement un peu sacrifiée dans les littératures allemandes, est ici merveilleusement traitée, et l'auteur nous donne, sur l'histoire littéraire de ce temps, une foule de renseignements aussi précis que variés, et qu'on ne s'attendait pas à rencontrer dans un aussi petit volume. Ce livre nous mène d'ailleurs jusqu'aux dernières années de notre époque; il cherche à classer et à discuter les tendances morales, littéraires, sociales et musicales de cette fin de siècle. On peut accepter des idées de l'auteur ce que l'on veut : elles ont au moins le mérite de montrer les opinions d'un homme de goût dans toute sa franchise. Le style de l'ouvrage est nourri et serré; M. Koch cherche à exprimer le plus d'idées avec le moins de mots possible. De là une certaine concision qui n'a rien de désagréable, parce qu'elle force à réfléchir. La phrase est quelquefois un peu longue, mais toutes les parties en sont étroitement liées, et l'auteur sait toujours rencontrer le mot propre, souvent le mot imagé. Il a une grande fraîcheur de style, et ce n'est pas un petit mérite d'avoir su rajeunir par ce côté un sujet si rebattu.

L. Mensch.

Cosas de España (2ª *serie*), por el conde de las Navas. Madrid, Ducazcal, 1895, in-16 de 150 p. — Prix : 6 fr.

La première série de *Cosas de España* a été écrite par Quesada (comte de las Navas) en collaboration avec D. Manuel Zarco del Valle. Ce second volume est l'œuvre exclusive du savant bibliothécaire du roi d'Espagne, et contient sept chapitres, ou plutôt sept articles, que l'auteur avait déjà publiés dans des Revues de Madrid, et qu'il a réunis en une charmante brochure, luxueusement imprimée. *Le Tabac*, *La Nuit de Noël*, *Les Statues*, *Le*

Jeu de paume, *Chistophe Colomb* et son fils *Fernando Colomb*, *Juan de la Cosa*, *Le Robinson espagnol :* tels sont les titres de ces articles pétillants d'esprit, remplis d'érudition, vraiment espagnols par le fond et par la forme, et dignes de leur titre *Cosas de España.* G. Bernard.

Brinde nos senhores assignantes do Diario de Noticias. Lisbonne, typ. univers., 1894-1895, 2 vol. in-16 de 105 et 111 p.

Le journal de Lisbonne, *Diaro de Noticias*, offre chaque année, à ses abonnés, un petit recueil de nouvelles et de poétiques légendes. Nous avons sous les yeux le 30e et le 31e volume, qui contiennent des récits, tant en prose qu'en vers, signés des noms les plus illustres dans la littérature portugaise contemporaine. Signalons seulement la délicieuse légende chrétienne des *Sept bergers*, qui s'endormirent miraculeusement dans la persécution de Décius, et qui se réveillèrent, cent quarante-quatre ans plus tard, sous l'empereur Théodose. Il n'est pas douteux que ces charmantes brochures aient été accueillies très favorablement du public lusitanien : elles le méritent à tous les points de vue. G. Bernard.

Des Bases classiques allemandes, par Léon Riotor. Paris, librairie de la « France scolaire, » 17, rue Guénégaud, 1896, petit in-18 de 61 p. — Prix : 0 fr. 75.

Sous forme d'un résumé succinct de l'histoire littéraire allemande, M. Léon Riotor nous donne, dans ce petit livre, un aperçu de l'histoire de l'enseignement en Allemagne, et y montre brièvement comment cet enseignement a été créé par le classicisme, et a suivi ses évolutions, pour s'en détacher définitivement dans notre siècle. L. Mensch.

Compendio de geografia, dispuesto por el Padre Carlos Lasalde. Friburgo de Brisgovia, B. Herder, 1895, in-12 de viii-269 p. — Prix : 3 fr.

Un beau papier, de jolis caractères, des gravures assez réussies en général, quelques cartes en couleurs très nettes, voilà les mérites extrinsèques de ce petit volume. Quant à ses mérites intrinsèques, ils sont réels : le P. Carlos Lasalde a eu le talent de composer un livre clair, de lecture et de compréhension vraiment faciles, où la nomenclature ne tient pas une trop grande place. Malheureusement, il a fait son livre trop vite, et on y relève des omissions fâcheuses ; c'est ainsi qu'il n'a pas nommé, dans ses notions générales sur le continent américain, les grands lacs de l'Amérique du Nord, et n'a pas parlé du Titicaca. Cet oubli, on en conviendra, est regrettable dans un livre spécialement destiné aux écoliers de l'Amérique. Pourquoi également n'avoir pas dit un mot des anciennes populations américaines ? De même, le P. Carlos Lasalde oublie de placer le Cambodge sous le protectorat de la France (p. 157).

Au cours de notre lecture, nous avons encore relevé d'autres erreurs : l'auteur donne à la France (p. 150) la forme pentagonale ; il cite (p. 154) « le palais des Tuileries, incendié en 1871 par les communards, » comme un des monuments les plus remarquables du Paris actuel ; il attribue tout Bornéo à la Hollande (p. 168) et concède au Brésil, sur sa carte de l'Amérique du Sud, tout le territoire guyanais contesté par la France.

Nous pourrions multiplier ces citations ; les précédentes suffisent à prouver que l'ouvrage du P. Lasalde a besoin d'une sérieuse revision. Celle-ci une fois faite, mais alors seulement, son livre sera, comme on l'a dit, le meilleur ouvrage géographique à l'usage des collèges et des écoles des pays hispano-américains. Henri Froidevaux.

Tyndaris : *storia, topografia, avanzi archeologici*, da R. V. Scaffidi, con una carta topografica dell' antica città. Palermo, Reber, 1895, in-8 de 107 p.—Prix : 2 fr. 50.

M. Scaffidi habite à Patti, village de la côte septentrionale de la Sicile, voisin des ruines de l'ancienne Tyndaris; il est l'élève du professeur Tropea, connu par sa science de l'antiquité : nous devons à cette double circonstance une excellente monographie sur l'antique Tyndaris. Elle se divise en deux parties. Dans la première, historique, l'auteur rassemble et commente les textes de Diodore, Cicéron et autres auteurs anciens, qui racontent, par épisodes, la naissance, les progrès et les destinées de Tyndaris; dans la seconde, archéologique, il étudie les ruines que le temps a respectées (murailles, acropole, nécropole, basilique, théâtre). Grâce aux travaux de Holm et de Freeman, l'histoire de l'ancienne Sicile est assez bien connue dans son ensemble; on aurait grand profit à la reprendre et à la détailler par des monographies de ce genre sur les anciennes cités siciliennes.

Georges Goyau.

Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, de 1610 à 1789, par l'abbé Gagnol. Paris, Poussielgue, 1895, in-18 de xxii-692 p. — Prix : 4 fr. 75.

Ce nouvel ouvrage de M. l'abbé Gagnol, destiné aux élèves de rhétorique, est composé avec autant de soin que les cours de troisième et de seconde. On y remarque le louable souci de se tenir au courant du mouvement historique et de ne pas retaper purement et simplement quelque antique manuel. L'auteur ne se contente pas de retracer les faits avec plus ou moins de détails, il en indique toujours les causes et les conséquences, et, lorsqu'il y a lieu, en juge la valeur morale, ne perdant jamais de vue que l'enseignement de l'histoire a un autre but que de meubler la mémoire de dates et de noms propres, et doit contribuer au développement de l'intelligence et provoquer la réflexion. La qualité de l'auteur et le nom de l'éditeur disent assez que ce livre est écrit dans un esprit profondément religieux, ce qui n'exclut pas la largeur des idées.

Il est d'usage, aujourd'hui, d'accompagner tout ouvrage d'indications bibliographiques : celles que l'on rencontre ici à la fin des chapitres, bien que très sommaires, sont parfaitement suffisantes pour des écoliers qui n'ont ni le temps, ni la possibilité, ni, trop souvent, le désir de puiser dans de longues lectures des connaissances plus étendues que celles que leur offrent leurs livres de classe journaliers. De bonnes reproductions de gravures originales font passer sous les yeux des élèves la plupart des personnages dont ils apprennent l'histoire. Il eût été à souhaiter que les cartes fussent plus détaillées et pussent tenir lieu d'un atlas historique sommaire. — Pourquoi faut-il qu'il soit encore question du grand projet de Henri IV, et que l'auteur ne mentionne point le rôle considérable du P. Joseph et les services qu'il rendit à la France, sous la direction de Richelieu ? A. Isnard.

Une page des Cent-Jours; les Journaux à Gand en 1815, par Romberg. Bruxelles, Weissenbruch; Paris, Guillaumin, 1896, in-8 de 69 p. — Prix : 2 fr. 50.

Quand le roi Louis XVIII et son gouvernement résidèrent à Gand, du 30 mars au 22 juin 1815, ils sentirent le besoin d'avoir un journal pour défendre la cause de la monarchie légitime. Ils créèrent alors, non sans peine, le *Journal universel*, dont les principaux rédacteurs furent Chateau-

briand, Lally-Tollendal, Pradels, Beugnot, Vaublanc, de Sèze, peut-être aussi Guizot et le Roi lui-même. Les renseignements que M. Romberg nous donne sur cet organe sont en somme de peu d'intérêt. En revanche, sa brochure fourmille d'anecdotes piquantes sur le séjour à Gand de Louis XVIII et de sa cour, sur les opinions des personnages qui la composaient, sur le dénuement relatif de quelques-uns d'entre eux, des ministres Besgnot et Louis, entre autres, qui « dînaient à table d'hôte à trois francs par tête, déjeunaient avec une tasse de lait, et soupaient d'un verre d'eau sucrée, » etc. Tous ces détails contribuent à rendre agréable la lecture du petit livre de M. Romberg.

A. D'HERBOMEZ.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — S. Ém. le cardinal Joseph-Christian-Ernest BOURRET, évêque de Rodez, mort le 10 juillet, était né à Labro (Ardèche), le 9 décembre 1827. En 1841, il entra au petit séminaire du Puy, d'où il passa au grand séminaire pour y suivre le cours de philosophie; il professa la grammaire pendant deux ans (1849-1850) au collège de Privas, tenu par des Basiliens. Entré à l'École des Carmes au mois d'octobre 1850, il y fut bientôt nommé maître de conférences et passa sa licence ès lettres; continuant ses études de théologie, il se faisait recevoir docteur en cette Faculté avec une thèse fort remarquée sur *l'Origine du pouvoir civil d'après Suarez* (1857). L'année suivante, il devenait docteur ès lettres. A sa sortie de l'École des Carmes, il remplit quelque temps à Tours les fonctions de secrétaire particulier de Mgr Guibert, le futur archevêque de Paris. Nommé professeur de droit canonique à la Sorbonne, il resta près de dix ans à Paris. Pendant la tenue du concile du Vatican, il fut choisi comme consulteur. Aumônier militaire pendant la guerre franco-allemande, il fut appelé à l'évêché de Rodez le 19 juillet 1871. Le Saint-Père, qui l'avait en haute estime et lui témoignait une sympathie particulière, récompensa les services qu'il avait rendus à l'Église en l'élevant à la dignité cardinalice dans le consistoire du 12 juin 1893. Mgr Bourret a laissé quelques ouvrages intéressants de philosophie et d'histoire. Nous en donnons ici la liste, en y joignant la mention de ses lettres pastorales les plus importantes : *De schola Cordubae christiana, sub gentis Ommiaditarum imperio* (Paris, 1855, in-8) ; — *L'École chrétienne de Séville sous la monarchie des Visigoths* (ibid., 1855, in-8) ; — *De l'Origine du pouvoir civil, d'après saint Thomas et Suarez*, thèse pour le doctorat présentée à la Faculté de théologie de Paris (ibid., 1857, in-8) ; — *Essai historique et critique sur les sermons français de Gerson* (ibid., 1858, in-8) ; — *De l'Importance du droit ecclésiastique, discours d'ouverture des cours de la Faculté de théologie de Paris en 1862* (ibid , 1862, in-8) ; — *Discours prononcé à l'ouverture des cours de la Faculté de théologie de Paris*, le 5 décembre 1864 (ibid., 1864, in-8); — *Discours sur la législation et sur le vrai progrès des nations, prononcé à l'ouverture des cours de la Faculté de théologie de Paris*, le 2 décembre 1867 (ibid., 1867, in-8); — *Lettre pastorale du 11 février 1873 sur la nécessité de la religion pour le salut matériel même de la société* (Rodez, 1873, in-4) ; — *Instruction pastorale du 2 février 1874 sur l'impuissance du matérialisme pour donner à l'homme la félicité dont il a besoin* (Rodez, 1874, in-4) ; — *Jésus-Christ, salut du monde ancien et du monde nouveau, instruction pastorale du 2 février 1876* (Rodez, 1876, in-4) ; — *Réponse aux principaux sophismes que l'on met en avant contre les droits de l'Église à l'enseignement dans les temps actuels. Pour faire suite à la Réponse aux principales attaques qui ont cours*

contre l'Église dans le temps présent (Rodez, 1877, in-16); — *Réponse aux principales attaques qui ont cours contre l'Église dans le temps présent, instruction pastorale* (Paris, 1877, in-12); — *Des Progrès de l'impiété contemporaine et des devoirs des fidèles en face de cette situation*, instruction pastorale pour le carême de 1878 (Rodez, 1878, in-4); — *Du Respect qui est dû à la religion, à ses ministres et à ses institutions* (Rodez, 1880, in-8); — *Des Principales Raisons d'être des ordres religieux dans l'Église et dans la société et des injustes attaques auxquelles ils sont en butte en ce moment* (Rodez, 1880, in-8); — *Jésus-Christ, le grand pénitent de l'Église et le type exemplaire de notre propre pénitence*, instruction pastorale du 4 mars 1881 (Rodez, 1881, in-4); — *Procès-verbaux authentiques et autres pièces concernant la reconnaissance des reliques de sainte Foy, vierge et martyre, et de plusieurs autres saints honorés dans l'antique église de Conques, au diocèse de Rodez* (Rodez, 1880, in-8); — *De l'Impossibilité de rester indépendant de la foi et de la morale du christianisme, et de la nécessité de ses pratiques et de ses œuvres pour accomplir toute l'étendue du devoir et arriver à la justice*, instruction pastorale pour le carême de 1881 (Rodez, 1881, in-4); — *De la Triple Lutte qu'a soutenue l'Église depuis sa fondation jusqu'à nos jours et de la triple victoire qui a toujours suivi cette lutte*, lettre pastorale pour le carême de 1882 (Rodez, 1882, in-4); — *De la Dévotion à la Très Sainte Vierge, considérée comme remède à la vie des sens, qui est le grand mal des temps présents*, lettre pastorale du 25 mars 1883 (Rodez, 1883, in-4); — *De la Nécessité de donner une éducation chrétienne à l'enfance et des funestes conséquences de celle qui ne l'est pas*, lettre pastorale pour le carême de 1883 (Rodez, 1883, in-4); — *Oraison funèbre de Mgr Baduel, évêque de Saint-Flour*, prononcée dans la cathédrale de cette ville le 20 mai 1891 et publiée dans la Vie et l'épiscopat de Mgr Baduel, par l'abbé Lesmare (Saint-Flour, 1892, in-8); — *Discours prononcé au couronnement de Notre-Dame de Mende*, le 15 août 1894 (Rodez, 1894, in-8). Rappelons en terminant que c'est avec une introduction de l'éminent cardinal qu'a été publié le magistral ouvrage de MM. Georges Goyau, André Pératé et Paul Fabre sur *le Vatican, les Papes et la civilisation* (Paris, 1895, gr. in-8), dont nous avons fait l'éloge l'an dernier.

— M. Louis-Charles-Léon Courajod, mort à Paris le 26 juin, était né dans cette ville le 22 février 1841. Après avoir suivi les cours de l'École de droit et passé sa licence, il entrait à l'École des chartes en 1864. Le 14 janvier 1867, il soutenait une thèse sur *les Villes neuves en France du XIe au XIVe siècle*, qui lui valut le diplôme d'archiviste-paléographe. Dès cette époque, il s'occupait de l'histoire de l'art, et ce goût l'attira d'abord à la Bibliothèque nationale, où il fut employé au Cabinet des estampes. Le 1er mars 1874, il fut attaché à la conservation des objets d'art du moyen âge et de la Renaissance au musée du Louvre. Cinq ans après, le 1er mars 1879, il était nommé conservateur adjoint, et enfin conservateur le 24 juin 1893. Personne ne connaissait mieux que lui l'art français ni ne l'aimait davantage. Sa seule ambition était d'ajouter toujours quelque chef-d'œuvre aux riches collections dont il avait la garde, et son plus grand désir de répandre la connaissance de notre art national. M. Courajod laisse un grand nombre de travaux qui témoignent de son infatigable activité. Nous en donnons ici la liste en suivant l'ordre chronologique : *Jus romanum. De castrensi peculio. Droit français. De la puissance paternelle.* Thèses pour la licence en droit (1864, in-4); — *Les Sépultures des Plantagenets à Fontevrault* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*) (1867, gr. in-8); — *Recherches sur l'histoire de l'industrie dans la vallée de Surmelin* (1868, in-8); — *Études iconographiques sur la topographie ecclésiastique de la France aux XVIIe et XVIIIe siècles. Le*

Monasticon gallicanum (1869, in-fol.); — *Lettre à M. Noël Boucart sur la restauration de la flèche d'Orbais, en juillet et août 1869* (Extrait de l'*Écho sparnacien* du 18 août 1869) (Épernay, 1869, in-8); — *Les Estampes attribuées à Bradamante aux points de vue iconographique et architectonique*, en collaboration avec Henri de Geymüller (1874, in-4); — *Histoire de l'enseignement des arts du dessin au XVIIIe siècle; l'École royale des élèves protégés*, précédée d'une Étude sur le caractère de l'enseignement de l'art français aux différentes époques de son histoire et suivie de documents sur l'École royale gratuite de dessin fondée par Bachelier (1874, in-8); — *Les Armoiries des comtes de Champagne au XIIIe siècle* (Extrait du tome XXXIV des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*) (1874, in-8); — *Un Émail de Léonard Limosin*, exposé dans la galerie d'Apollon au Musée du Louvre (Extrait du *Musée archéologique*) (1875, in-4); — *Exposition rétrospective de Milan en 1874*, lettre au directeur de la *Gazette des beaux-arts* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts* du 1er avril 1875) (1875, gr. in-8); — *Une Statue de Louis XV exécutée par J.-B. Lemoyne, pour la ville de Rouen* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts* de juillet 1875) (1875, in-4); — *Le Pavage de l'église d'Orbais* (Extrait de la *Revue archéologique*) (1876, in-8); — *Un Bas-relief de Mino da Fiesole* (Extrait du *Musée archéologique*) (1876, in-4); — *Sculptures de Gérard van Obstal, conservées au Musée du Louvre* (Extrait du *Cabinet historique*, tome XXII) (1876, in-8); — *Notice sur un faux portrait de Philibert Delorme* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XXXVIII) (1877, in-8); — *Un Portrait de Michel Le Tellier au Musée du Louvre* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, octobre 1876) (1876, gr. in-8); — *Conjectures à propos d'un buste en marbre de Béatrix d'Este au Musée du Louvre*, en collaboration avec Charles Ravaisson-Mollien (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, octobre 1877) (1877, gr. in-8); — *Communication à la Société nationale des antiquaires de France sur les objets d'art tirés du château et des jardins de la Malmaison et entrés au Musée du Louvre* (11 avril 1877) (Nogent-le-Rotrou, 1877, in-8); — *Fragments des mausolées du comte de Caylus et du marquis du Terrail, conservés au Musée du Louvre* (Extrait du journal *l'Art*, n° 209) (1878, in-8); — *Germain Pilon et le tombeau de Birague, par-devant notaires* (Extrait du journal *l'Art*) (1878, in-8); — *Deux Épaves de la chapelle funéraire des Valois, à Saint-Denis, aujourd'hui au Musée du Louvre* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XXXVIII) (1878, in-8); — *Le Retable de l'église de Mareuil-en-Brie* (Extrait de la *Revue de Champagne et de Brie*) (1878, in-8); — *Études sur les collections du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, au Musée du Louvre* (Extrait de la *Chronique des arts* du 16 juin 1877) (1878, in-8); — *Alexandre Lenoir, son journal et le Musée des monuments français* (1878-1887, 3 vol. in-8); — *Léonard de Vinci et la statue de Francesco Sforza* (1879, in-8); — *La Cheminée de la salle des cariatides au Musée du Louvre* (Extrait du tome VII des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (1880, in-8); — *Les Chandeliers de la chapelle du château d'Écouen au Musée du Louvre* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*) (1880, in-8); — *Observations sur deux dessins attribués à Raphaël et conservés à l'Académie des beaux-arts de Venise* (Extrait du journal *l'Art*) (1880, in-8); — *Une Œuvre inédite de Jean Bullant ou de son école* (Extrait du journal *l'Art*, numéro du 11 juillet 1880) (1880, in-8); — *Supplément au mémoire intitulé : « Deux épaves de la chapelle des Valois à Saint-Denis »* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XLI) (1881, in-8); — *Acquisitions du musée de la sculpture moderne au Louvre en 1880* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, mars 1881)

(1881, gr. in-8); — *Jean Warin, ses œuvres de sculpture et le buste de Louis XIII au Musée du Louvre* (Extrait de la revue *l'Art*, 25 septembre et 2 octobre 1881) (1881, in-8); — *Un Fragment du tombeau de l'amiral Chabot, égaré à l'École des beaux-arts* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, octobre 1882) (1882, gr. in-8); — *Deux Fragments des constructions de Pie II à Saint-Pierre de Rome, aujourd'hui au Musée du Louvre* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, septembre 1882) (1882, gr. in-8); — *Quelques Sculptures vicentines, à propos du bas-relief donné au musée du Louvre par M. Ch. Timbal* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, février 1882) (1882, gr. in-8); — *Quelques monuments de la sculpture funéraire des XVe et XVIe siècles* (Extrait des *Procès-verbaux de la Société nationale des antiquaires de France*, février et mai 1882) (Nogent-le-Rotrou, 1882, in-8); — *Le Portrait de sainte Catherine de Sienne de la collection Timbal, au Musée du Louvre* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XLIII) (Nogent-le-Rotrou, 1883, in-8); — *La Statue de Robert Malatesta, autrefois à Saint-Pierre de Rome, aujourd'hui au Musée du Louvre* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, mars 1883) (1883, gr. in-8); — *Observations sur deux bustes du musée de sculpture de la Renaissance au Louvre* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, juillet 1883) (1883, gr. in-8); — *Le Buste de Jean d'Alesso au Musée du Louvre* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XLIII) (Nogent-le-Rotrou, 1883, in-8); — *Une Édition avec variantes des bas-reliefs de bronze de l'armoire de Saint-Pierre-aux-Liens, au Musée du Louvre et au South Kensington Museum* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, février 1883) (1883, gr. in-8); — *Le Baron Charles Davillier et la collection léguée par lui au Musée du Louvre* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, septembre 1883) (1884, gr. in-8); — *Le Buste de Pierre Mignard du Musée du Louvre* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, février 1884) (1884, gr. in-8); — *La Collection des médaillons de cire du Musée des antiquités silésiennes à Breslau* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, mars 1884) (1884, gr. in-8); — *Donation du baron Charles Davillier. Catalogue des objets exposés au Musée du Louvre*, en collaboration avec Émile Molinier (1885, in-4); — *Le Tombeau de Michel de Marolles, autrefois dans l'église Saint-Sulpice, aujourd'hui au Musée du Louvre* (Extrait des *Procès-verbaux de la Société nationale des antiquaires de France*, séance du 25 juin 1884) (Nogent-le-Rotrou, 1885, in-8); — *La Diane de bronze du château de Fontainebleau* (1885, in-8); — *Jacques Morel, sculpteur bourguignon* (Extrait de la *Gazette archéologique* de 1885) (1885, in-fol.); — *Les Débris du tombeau de Nicolas Braque et de l'une de ses deux femmes* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XLV) (Nogent-le-Rotrou, 1885, in-8); — *Germain Pilon et les monuments de la chapelle de Birague à Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XLV) (Nogent-le-Rotrou, 1885, in-8); — *Les Débris du Musée des monuments français à l'École des beaux-arts* (Extrait du *Bulletin monumental*, 51e vol., 1885) (Caen, 1885, in-8); — *La Part de l'art italien dans quelques monuments de sculpture de la première renaissance française* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, juin et septembre 1884) (1885, gr. in-8); — *Documents sur l'histoire des arts et des artistes à Crémone aux XVe et XVIe siècles* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XLV) (Nogent-le-Rotrou, 1885, in-8); — *Discours prononcé dans la séance du 6 janvier 1886, à la Société nationale des antiquaires de France* (Nogent-le-Rotrou, 1886, in-8); — *La Collection Révoil du Musée du Louvre* (Extrait du *Bulletin monumental*, 1886, tome LII) (Caen, 1886, in-8); — *L'Imitation et la contrefaçon des objets d'art antiques aux XVe et XVIe siècles* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*) (1887, gr. in-8); — *Les*

Origines de la Renaissance en France au XIVe et au XVe siècle, leçon d'ouverture du cours d'histoire de la sculpture du moyen âge et de la Renaissance à l'École du Louvre, le 2 février 1887 (1888, in-8) ; — *La Collection Durand et ses séries du moyen âge et de la Renaissance au Musée du Louvre* (Extrait du *Bulletin monumental*) (Caen, 1888, in-8) ; — *La Polychromie dans la statuaire du moyen âge et de la Renaissance* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XLVIII) (Nogent-le-Rotrou, 1888, in-8) ; — *La Part de la France du Nord dans l'œuvre de la Renaissance*, conférence faite à l'exposition universelle internationale de 1889 (1890, gr. in-8) ; — *Récents Enrichissements du Musée de la sculpture moderne au Louvre* (Extrait du *Bulletin des Musées*, 15 juin 1890) (1890, in-8) ; — *La Sculpture française avant la renaissance classique*, leçon d'ouverture du cours de l'histoire de la sculpture française professée à l'École du Louvre le 11 décembre 1889 (1891, gr. in-8) ; — *Musée de sculpture comparée (moulages). Palais du Trocadéro. Catalogue raisonné publié sous les auspices de la commission des monuments historiques. XIVe et XVe siècles*, en collaboration avec P.-Frantz Marcou (1892, gr. in-8) ; — *Les Origines de l'art gothique*, leçon d'ouverture du cours d'histoire de la sculpture française, 10 décembre 1890 (Extrait du *Bulletin monumental*, janvier et février 1891) (1892, in-8) ; — *Les Origines de l'art gothique (premiers temps romains)*, leçon d'ouverture du cours d'histoire de la sculpture du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes (Extrait du *Bulletin des Musées*, novembre-décembre 1892) (1892, in-8) ; — *Les Origines de l'art gothique (les sources du style roman du VIIIe au XIe siècle)*, leçon d'ouverture du cours d'histoire de la sculpture du moyen âge et de la Renaissance (Extrait du *Bulletin des musées*, décembre 1891-janvier 1892) (1892, in-8) ; — *Histoire du département de la sculpture moderne au Musée du Louvre* (Petite bibliothèque d'art et d'archéologie, publiée sous la direction de M. Kaempfen. XIV) (1894, in-18) ; — *Les Origines de l'art moderne*, leçon d'ouverture du cours d'histoire de la sculpture du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes (à l'École du Louvre), 6 décembre 1893 (1894, in-8) ; — *Les Origines de l'art moderne, l'école académique* (leçon d'ouverture du cours d'histoire de la sculpture du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, à l'École du Louvre, le 5 décembre 1894) (1895, in-8).

— M. Edmond-Louis-Antoine Huot de Goncourt, né à Nancy, le 26 mai 1822, est mort le 16 juillet, à Champrosay, chez son fidèle ami M. Alphonse Daudet. L'on sait l'étroite intimité qui l'unit à son frère Jules, de neuf ans plus jeune que lui, et la collaboration littéraire qui en fut le résultat. Ce fut dans les premières années du second Empire que les deux frères débutèrent dans les lettres, passant tour à tour du roman au théâtre, du théâtre à l'histoire et à la critique d'art. Ils furent, avec Flaubert et M. E. Zola, les chefs et les promoteurs du triste mouvement naturaliste qui signala notre époque ; ils eurent du moins, ce qui vaut mieux, le mérite de faire apprécier à leur valeur les plus parfaits artistes du XVIIIe siècle. Une secrète affinité les attirait vers cette époque maniérée, plus éprise du joli que du beau. Quand on songe à la somme de talent considérable qu'ils ont dépensé, l'on ne peut s'empêcher de regretter que le résultat n'ait pas été en proportion avec l'effort. Voici la liste des œuvres qui parurent sous la signature des deux frères : *En 18..* (1851, in-12) ; — *Salon de 1852. Peinture. Dessins. Sculpture. Gravure. Lithographie* (1852, in-12) ; — *La Lorette* (1853, in-32) ; — *Mystères des théâtres* (1852), en collaboration avec Cornélius Holff (1853, in-8) ; — *La Révolution dans les mœurs* (1854, in-12) ; — *Histoire de la société française pendant la Révolution* (1854, in-8) ; — *Histoire de la société française pendant le Directoire* (1855, in-8) ; — *Une Voiture de masques* (1855, in-12) ; — *La*

Peinture à l'Exposition de 1855 (1855, in-12) ; — *Les Actrices* (1856, in-32) ; — *Sophie Arnould, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits* (1857, in-12 ; 2e éd., 1859) ; — *Portraits intimes du XVIIIe siècle. Études nouvelles d'après les lettres autographes et les documents inédits* (1857-1858, 2 vol. in-12); — *Histoire de Marie-Antoinette* (1858, in-8 ; 2e éd., 1859 ; 3e éd., 1863) ; — *L'Art au XVIIIe siècle* (Lyon, 1859-1865, 7 études in-4) ; — *Les Hommes de lettres* (1860, in-12 ; la 2e éd. a paru en 1868 sous le titre de *Charles Demailly*) ; — *Les Maîtresses de Louis XV. Lettres et documents inédits* (1860, 2 vol. in-8) ; — *Sœur Philomène* (1861, in-12) ; — *La Femme au XVIIIe siècle* (1862, in-8) ; — *Renée Maupérin* (1864, in-12) ; — *Germinie Lacerteux* (1865, in-12) ; — *Idées et sensations* (Bruxelles, 1866, in-8) ; — *Henriette Maréchal, drame en 3 actes, en prose* (1865, in-8) ; — *Manette Salomon* (1867, 2 vol. in-12) ; — *Madame Gervaisais* (1869, in-8) ; — *Gavarni, l'homme et l'œuvre* (1873, in-8) ; — *L'Art du XVIIIe siècle* (1873-1874, 2 vol. in-8 ; 1881-1882, 3 vol. in-12 ; 3e éd., 1881-1884, 2 vol. in-4) ; — *La Patrie en danger*, drame en 5 actes et en prose (1873, in-12) ; — *L'Italie d'hier, notes de voyage, 1855-1856* (1874, in-12) ; — *L'Amour au XVIIIe siècle* (1875, in-16) ; — *Quelques créatures de ce temps* (1876, in-12. Nouv. édit. de : *Une Voiture de masques*) ; — *La Du Barry* (1878, in-12. La 1re éd. a paru dans *les Maîtresses de Louis XV*) ; — *Madame de Pompadour* (1878, in-12. La 1re éd. a paru dans *les Maîtresses de Louis XV*) ; — *La Duchesse de Châteauroux et ses sœurs* (1879, in-12. La 1re éd. a paru dans *les Maîtresses de Louis XV*) ; — *Pages retrouvées* (1886, in-12) ; — *Journal des Goncourt. Mémoires de la vie littéraire* (1887-1895, 8 vol. in-12) ; — *Préfaces et manifestes littéraires* (1888, in-12) ; — *Armande* (1892, in-32).— Les ouvrages suivants portent le seul nom d'Edmond de Goncourt : *Catalogue raisonné de l'œuvre peint, dessiné et gravé d'Antoine Watteau* (1875, in-8) ; — *Catalogue raisonné de l'œuvre peint, dessiné et gravé de P.-P. Prud'hon* (1876, in-8) ; — *La Fille Élisa* (1877, in-12) ; — *Les Frères Zemganno* (1879, in-12) ; — *La Maison d'un artiste* (1881, 2 vol. in-12) ; — *La Faustin* (1882, in-12) ; — *La Saint-Huberty, d'après sa correspondance et ses papiers de famille* (1882, in-16) ; — *Chérie* (1884, in-12) ; — *Mme Saint-Huberty, d'après ses Mémoires et sa correspondance* (1885, in-12) ; — *Germinie Lacerteux*, pièce en 10 tableaux (1888, in-12) ; — *Mademoiselle Clairon, d'après ses correspondances et les rapports de police du temps* (1890, in-12) ; — *Outamaro, le peintre des maisons vertes* (1891, in-12) ; — *La Guimard* (1893, in-12) ; — *A bas le progrès !* bouffonnerie satirique en un acte, représentée pour la première fois au Théâtre-Libre le 16 janvier 1893 (1893, in-18).

— M. Eugène Spuller est mort à Sombernon, près de Dijon, le 23 juillet. Il était né à Seurre (Côte-d'Or), le 8 décembre 1835. Après avoir fait ses études classiques au lycée de Dijon et suivi les cours de la Faculté de droit de cette ville, il vint, en 1862, s'inscrire au barreau de Paris. C'est alors qu'il connut Gambetta et se lia avec lui. Abandonnant bientôt les luttes du Palais, il entra dans la presse et combattit l'Empire. Correspondant du journal *l'Europe*, que rédigeait à Francfort Grégory Ganesco, il collabora également au *Nain jaune*, au *Journal de Paris*, à la *Revue politique*. Le 7 octobre 1870, il quitte Paris en ballon avec Gambetta, dont il est devenu le collaborateur assidu. En novembre 1871, Gambetta lui confia la rédaction en chef de la *République française*, qu'il venait de fonder. Aux élections de 1876, il fut élu comme candidat républicain dans le 3e arrondissement de Paris et fit partie du groupe de l'Union républicaine. Lorsque Gambetta fut appelé à la présidence du conseil, avec le portefeuille des affaires étrangères, il le choisit comme sous-secrétaire d'État de son département. A la chute du ministère Gambetta, M. Spuller reprit la rédaction en chef de la *République*

française, qu'il avait abandonnée depuis son entrée à la Chambre des députés. Il fit partie, comme ministre de l'instruction publique, du cabinet Rouvier (du 30 mai au 12 décembre 1887) et revint au pouvoir dans le cabinet Tirard, où il occupa le département des affaires étrangères (du 22 février 1889 au 17 mars 1890). Élu sénateur de la Côte-d'Or en avril 1892, il eut encore le portefeuille de l'instruction publique dans le ministère Casimir-Périer. Depuis la chute de ce ministère, M. Spuller, découragé et miné par la maladie, abandonna presque la politique et se retira de la vie active. Voici la liste de ses principales publications : *Allemagne. Du grand interrègne à la bataille de Sadowa* (1272-1866) (extrait de l'*Encyclopédie générale*) (1869, in-8); — *Petite Histoire du second Empire* (1870 ; 2e éd., 1872, in-16) ; — *Ignace de Loyola et la Compagnie de Jésus, étude d'histoire politique et religieuse* (1876, in-12) ; — *J. Michelet, sa vie et ses œuvres* (1876, in-8) ; — *Discours prononcé à la fête oratoire du centenaire de Voltaire, le 30 mai 1878* (1878, in-32) ; — *Conférences populaires* (1879, in-12) ; — *Nouvelles Conférences populaires* (1881, in-12) ; — *Rapports sur les travaux de la commission des archives diplomatiques pendant les années 1880, 1881, 1882* (1882, in-8) ; — *Rapport sur les travaux de la commission des archives diplomatiques pendant l'année 1885*, avec le comte de Saint-Vallier et Eug. de Rozière (1885, in-8) ; — *Conférence faite le 25 juillet 1886 au Grand-Théâtre de Dijon, sur la vie et les œuvres de François Rude* (Dijon, 1886, in-16) ; — *Figures disparues, portraits contemporains littéraires et politiques* (1886-1894, 3 vol. in-18) ; — *Inauguration du monument de Gambetta, discours prononcé le 13 juillet 1888* (1888, in-16) ; — *Au ministère de l'instruction publique, 1887 ; discours, allocutions, circulaires* (1888, in-16) ; — *Rapport sur les travaux de la commission des archives diplomatiques pendant les années 1889 et 1890*, avec Eug. de Rozière et le baron de Courcel (1890, in-8) ; — *Histoire parlementaire de la seconde République, suivie d'une petite histoire du second Empire* (1891, in-18) ; — *Éducation de la démocratie.* 3e série des conférences populaires (1892, in-12) ; — *Lamennais, étude d'histoire politique et religieuse* (1892, in-16) ; — *L'Évolution politique et sociale de l'Église* (1893, in-18) ; — *Conférence faite aux loges maçonniques de Bordeaux* (Bordeaux, 1893, in-18) ; — *Rapport sur les travaux de la commission des archives diplomatiques pendant les années 1893 et 1894*, avec Eug. de Rozière et le baron de Courcel (1894, in-8) ; — *Au ministère de l'instruction publique, 1893-1894 ; discours, allocutions, circulaires* (1895, in-16) ; — *Royer-Collard* (1895, in-16).

— La mort de M. Ernst Curtius, survenue à Berlin le 11 juillet, est une perte sensible pour la science allemande. Le célèbre professeur était né à Lübeck, le 2 septembre 1814. Il fit ses premières études au collège de sa ville natale, puis, après avoir suivi les cours des Universités de Bonn, de Gœttingue et de Berlin, il eut l'heureuse fortune d'accompagner à Athènes, en 1837, le savant éditeur d'Aristote, Brandis. C'est là qu'en 1840 il publia, en collaboration avec Emmanuel Geibel, les « Études classiques, » son premier ouvrage sur les antiquités helléniques. Lorsque, en 1840, Onfried Müller explora le Péloponèse, Curtius le suivit dans ce voyage et assista aux fouilles archéologiques qui étaient faites sous la direction de son maître. A sa mort, il retourna en Allemagne en passant par l'Italie. L'Université de Halle lui décerna le grade de docteur en 1841, et pendant quelques mois il professa dans les collèges de Berlin. Deux années plus tard, il obtenait le titre de professeur agrégé à l'Université de Berlin et y ouvrait un cours. Nommé professeur extraordinaire en 1844, il était choisi, au mois d'octobre de la même année, comme précepteur du prince héritier de Prusse, qui fut plus tard l'empereur Frédéric III. L'éducation du prince étant achevée, Cur-

tius retourna à Berlin et, pendant six ans, se consacra tout entier à ses fonctions de professeur. La célébrité que lui avaient acquise ses travaux lui valut l'honneur d'être élu membre de l'Académie des sciences de cette ville en 1853. Karl-Friedrich Hermann étant venu à mourir, l'Université de Gœttingue lui offrit, en 1856, d'occuper la chaire que ce savant professeur laissait vacante. Après un nouveau voyage en Grèce avec Bötticher et Strack, il revint, en 1863, occuper la chaire d'archéologie à l'Université de Berlin. Le gouvernement allemand le chargea d'une mission en Grèce, et c'est par son entremise que, en 1875, fut conclue avec cette dernière puissance une convention qui laissait à l'Allemagne le monopole des fouilles à Olympie. Correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis le 17 décembre 1869, il avait été nommé associé étranger le 15 novembre 1889. A la fois philosophe, archéologue et historien, Curtius n'était pas seulement un érudit, mais encore un écrivain de talent et un penseur, sachant toujours mettre en relief les idées générales qui se dégageaient de ses études. Il laisse enfin le souvenir d'un professeur à la parole aussi facile que châtiée et élégante. On lui doit : *Classische Studien*, avec Geibel (Bonn, 1840, in-8); — *De portubus Athenarum commentatio* (Halis, 1842, in-8); — *Anecdota Delphica* (Berlin, 1843, in-4); — *Inscriptiones Atticae nuper repertae duodecim* (Berlin, 1843, in-8); — *Die Akropolis von Athen* (Berlin, 1844, in-8); — *Naxos, ein Vortrag im wissenschaftlichen Vereine zu Berlin, am 21 Februar 1846, gehalten* (Berlin, 1846, in-8); — *Die städtischen Wasserbauten der Hellenen* (*Archäologische Zeitung*, 5e vol., 1847); — *Zur Geschichte der griechischen Stadtmärkte* (*Archäologische Zeitung*, 6e vol., 1848); — *Phönizien in Argos* (*Rheinisches Museum*, 1850); — *Griechische Colonialmünzen* (*Zeitschrift fur Numismatik*, herausgegeben von Pindter und Friedländer, 1851); — *Arkadische Landesmünzen* (*Beiträge zur älteren Numismatik*, herausgegeben von Pindter und Friedländer, 1851); — *Peloponnesos, eine historisch-geographische Beschreibung der Halbinsel* (Gotha, 1851-1852, 2 vol. in-8); — *Olympia. Ein Vortrag im wissenschaftl. Vereine zu Berlin am 10. Jan. gehalten* (Berlin, 1852, in-8); — *Herakles der Satyr und Dreifussräuber, ein griechisches Vasenbild erläutert, XIIs Programm der archäologischen Gesellschaft zu Berlin zum Gedächtnisstag Winckelmanns* (Berlin, 1852, in-4); — *Die Kunst der Hellenen, Festrede am Geburtstage Schinkel's den 13 Marz 1853 gehalten* (Berlin, 1853, in-8); — *Zur Geschichte des Wegebaus bei den Griechen* (*Abhandlungen der k. preuss. Akademie der Wissenschaften*, 1854); — *Ehrentafel des Kassandros* (*Archäologische Zeitung*, tome XIII, 1855); — *Zur Geschichte des Wegebaus bei den Griechen, ein Beitrag zur Alterthums-Wissenschaft* (Berlin, 1855, in-4); — *Das Harpyienmonument von Xanthos* (*Archäologische Zeitung*, tome XIII, 1855); — *Das Neugriechische in seiner sprachwissenschaftlichen Bedeutung* (*Nachrichten der göttingischen Gesellschaft der Wissenschaften*, 1857); — *Die Dariusvase* (*Archäologische Zeitung*, tome XV, 1857); — *Die Ionien vor der ionischen Wanderung* (Berlin, 1857-1858, in-8); — *Griechische Geschichte* (Berlin, 1857-1861, 3 vol. in-8; 6e éd., 1887-1889; traduite en français sous la direction de M. Bouché-Leclercq, Paris, 1881-1883, 5 vol. in-8); — *Abhandlung über griechische Quell- und Brunneninschriften* (Extrait des *Abhandlungen der k. Ges. der Wiss. zu Göttingen*) (Göttingen, 1859, in-4); — *Zur Erinnerung an die Feier des Schillertages in Göttingen. Festrede in der Aula gehalten* (Göttingen, 1859, in-8); — *Festrede im Namen der Georg-Augusts Universität zur akademischen Preisvertheilung am 4. Juni 1860* (*am 4. Juni 1861*) *gehalten* (Göttingen, 1860 et 1861, in-4); — *Die Weihgeschenke der Griechen nach den Perserkriegen* (*Nachrichten der gött. Gesellschaft der Wiss.*, 1861); — *Namen der Vorgebirge* (même recueil, 1861); — *Beiträge zur geogra-*

phischen Onomatologie der griechischen Sprache (Berlin, 1861, in-8); — *Pnyx und Kerameikos* (*Abhandlungen der göttingischen Gesellschaft der Wissenschaften*, 1862-1865); — *Attische Studien. I. Pnyx und Stadtmauer* (Extrait des *Abhandlungen der k. Ges. der Wiss.*) (Göttingen, 1862, in-8); — *Delphische Mauerinschriften als Quelle des griechischen Privatrechts* (*Nachrichten der göttingischen Gesellschaft der Wissenschaften*, 1864); — *Göttinger Festreden* (Berlin, 1864, in-8); — *Attische Studien. II. Der Kerameikos und die Geschichte der Agora von Athen* (Göttingen, 1865, in-4); — *Herakles der Dreifussträger* (*Archäologische Zeitung*, tome XXV, 1867); — *Sieben Karten zur Topographie von Athen, nebst erläuterndem Text* (Gotha, 1868, in-fol.); — *Ueber den religiösen Charakter der griechischen Münzen* (*Monatsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1869); — *Die hellenischen Kriege* (*Rheinisches Museum*, 1869); — *Festrede am Geburtstage Sr. Maj. d. Königs im Namen der Friedrich-Wilhelms-Universität am 22. März 1869, gehalten* (Berlin, 1869, in-4); — *Gruppirung öffentlicher Standbilder und Weihe von Schriften* (*Archäologische Zeitung*, tome XXVII, 1870); — *Kunstmuseen, ihre Geschichte und ihre Bedeutung mit besonderer Rücksicht auf das königl. Museum zu Berlin. Vortrag gehalten am 26. Febr. 1870* (Berlin, 1870, in-8); — *Personennamen* (*Monatsberichte der Akademie*, 1870); — *Die Gastfreundschaft, Festrede am Geburtstage des Königs am 22. März gehalten* (Berlin, 1870, in-4); — *Die knieenden Figuren der altgriechischen Kunst. Programm zum Winkelmannsfest der archäolog. Gesellschaft zu Berlin* (Berlin, 1870, in-4); — *Zur Topographie von Attika* (*Archäologische Zeitung*, tome XXIX, 1871); — *Der Geburtstag des deutschen Kaisers; Festrede in der Aula der Friedrich-Wilhelms-Universität am 22. März 1871 gehalten* (Berlin, 1871, in-4); — *Beiträge zur Geschichte und Topographie Kleinasiens* (*Ephesos, Pergamon, Smyrna, Sardes*), en collaboration avec MM. Regety, Adler, Hirschfeld et Gelzer (Extrait des *Abhandlungen der k. Akad. d. Wiss. zu Berlin*) (Berlin, 1872, in-4); — *Die Geburt des Erichthonios* (*Archäologische Zeitung*, tome XXX, 1872); — *Uebergang des Königthums in die Republik bei den Athenern* (*Monatsberichte der k. Preuss. Akademie*, 1873); — *Johannes Brandis, ein Lebensbild* (Extrait des *Preuss. Jahrbücher* (Berlin, 1873, in-8); — *Philadelpheia, Nachtrag zu den Beiträgen zur Geschichte und Topographie Kleinasiens* (Extrait des *Abhandlungen der k. Akad. d. Wiss. zu Berlin*) (Berlin, 1873, in-4); — *Antonia Tryphaina und ihre Familie* (*Monatsberichte der Akademie*, 1874); — *Wappengebrauch und Wappenstil im griechischen Alterthum* (*Abhandlungen der Akademie*, 1874); — *Ephesos, ein Vortrag gch. im wissenschaftlichen Verein zu Berlin am 7. Februar 1874* (Berlin, 1874, in-4); — *Die Darstellungen des Kairos* (*Archäologische Zeitung*, tome XXXIII, 1875); — *Die griechische Kunst in Indien* (*Archäologische Zeitung*, tome XXXIII, 1875); — *Münzen von Olympia* (*Zeitschrift für Numismatik*, tome II, 1875); — *Alterthum und Gegenwart : gesammelte Reden und Vorträge* (Berlin, 1875, in-8; Berlin, 1882, 2 vol. in-8; Berlin, 1889, 3 vol. in-8); — *Die Plastik der Hellenen an Quellen und Brunnen* (Extrait des *Abhandlungen der k. Akad. d. Wiss. zu Berlin*) (Berlin, 1876, in-4); — *Studien zur Geschichte von Korinth* (*Hermes*, tome X, 1876); — *Der Seebund von Kalauria* (*Ibid.*, tome X, 1876); — *Die Probleme der athenischen Stadtgeschichte* (*Monastberichte der k. Preuss. Akademie*, 1876); — *Pheidias Tod und Philochoros* (*Archäologische Zeitung*, tome XXXV, 1877); — *Die Ausgrabungen zu Olympia. Uebersicht der Arbeiten und Funde von Winter und Frühjahr, 1875-1879*, en collaboration avec F. Adler et G. Hirschfeld (Berlin, 1877-1880, 4 vol. in-fol.); — *Atlas von Athen, im Auftrage des kaiserlich deutschen archäologischen Instituts herausgegeben*, avec J.-A. Kaupert (Berlin, 1878, in-fol.); — *Das Pythion in Athen* (*Hermes*, tome XII,

1878); — *Zwei Giebelgruppen aus Tanagra* (*Abhandlungen der kgl. Akademie der Wiss. zu Berlin*, 1878); — *Das Leokorion* (*Monatsberichte der Akademie*, 1878); — *Atlas von Athen. Im Auftrage der kaiserl. deutschen archäolog. Instituts herausgegeben* (Berlin, 1878, in-fol.); — *Brunnenfiguren* (*Archäologische Zeitung*, tome XXXVII, 1879); — *Das archaische Bronzerelief aus Olympia* (*Abhandlungen der kgl. Akademie der Wiss. zu Berlin*, 1879); — *Die Kanephore von Pästum* (*Archäologische Zeitung*, tome XXXVIII, 1880); — *Decret der Anisener zu Ehren des Apollonios* (*Sitzungsberichte der Akademie*, 1880); — *Sparta und Olympia* (*Hermes*, tome XIV, 1880); — *Die Telamonen an der Erztafel von Anisa* (*Archäologische Zeitung*, tome XXXIX, 1881); — *Die Ausgrabungen zu Olympia. Uebersicht der Arbeiten und Funde vom Winter und Frühjahr 1879 bis 1880, und 1880-1881*, en collaboration avec F. Adler, G. Tren, W. Dörpfeld (Berlin, 1881, in-fol.); — *Die Griechen in der Diaspora* (*Sitzungsberichte der k. Preuss. Akademie*, 1882); — *Rede zur Gedächtnissfeier König Friedrich-Wilhelms III. in der Aula der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin am 3. August 1882 gehalten* (Berlin, 1882, in-4); — *Olympia und Umgegend. Zwei Carten und ein Situationsplan*, en collaboration avec F. Adler (Berlin, 1882, in-8); — *Alterthum und Gegenwart. Gesammelte Reden und Vorträge* (Berlin, 1882, 2 vol. in-8); — *Die Giebelgruppen des Zeustempels in Olympia und die rotfigurigen Vasen* (*Archäologische Zeitung*, tome XLI, 1883); — *Eleusinion und Pelargikon* (*Sitzungsberichte der Akademie*, 1884); — *Athen und Eleusis; Rede am Geburtstage Seiner Majestät des Kaisers und Königs am 22. März 1884 gehalten* (Berlin, 1884, in-4); — *Die Altäre von Olympia* (Extrait des *Abhandlungen der k. Akad. der Wiss. zu Berlin*) (Berlin, 1882, in-4); — *Der Zehnte; Rede am Geburtstage Seiner Majestät des Kaisers und Königs, in der Aula der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin, am 22. März 1885 gehalten* (Berlin, 1885, in-4); — *August Böckh; Rede zur Säcularfeier von Böckh's Geburtstag, am 24. November 1885, in der Aula der königlichen Friedrichs-Wilhelms-Universität gehalten* (Berlin, 1885, in-4); — *Das Neleion oder Heiligthum der Basile in Athen* (*Sitzungsberichte der Akademie*, 1885); — *Das Königthum bei den Alten; Rede am Geburtstage Seiner Majestät des Kaisers und Königs in der Aula der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin, am 22. März 1886 gehalten* (Berlin, 1886, in-4); — *Rede zur Gedächtnissfeier König Friedrich-Wilhelms III. in der Aula der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin am 3. August 1882 gehalten* (Berlin, 1882, in-4); — *Die Quellen der Akropolis* (*Hermes*, tome XXI, 1886); — *Die Volksgrüsse der Neugriechen in ihrer Beziehung zum Alterthum* (*Sitzungsberichte der Akademie*, 1887); — *Studien zur Geschichte der Artemis* (*Sitzungsberichte der k. preussischen Akademie*, 1887); — *Rede bei der Gedächtnissfeier f. Seines Maj. den in Gott ruhenden Kaiser und König Friedrich in der Aula der königl. Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin gesprochen* (*Deutsches Wochenblatt*, 1. Jahrg. Nr. 15) (Berlin, 1888, in-4); — *Flussnamen* (*Sitzungsberichte der Akademie*, 1888); — *Gedächtnissrede auf Seine Maj. den in Gott ruhendem Kaiser und König Wilhelm, am 22. März in der Aula der königl. Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin gehalten* (*Deutsches Wochenblatt*, 1. Jahrg, Nr. 1) (Berlin, 1888, in-4); — *Rede, am Geburtstag Seiner Maj. d. Kaisers und Königs in der Aula der königl. Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin 27 Jan. 1889 gehalten* (*Deutsches Wochenblatt*, 2 Jahrg. Nr. 5) (Berlin, 1889, in-4); — *Wie die Athener Ionier wurden* (*Hermes*, tome XXV, 1890); — *Der conservative Zug im Volkscharakter der alten Athener. Festrede* (*Deutsches Wochenblatt*, 1890, Nr. 5) (Berlin, 1890, in-4); — *Rede am Geburtstage des Kaisers in der Aula der Friedrich-Wilhelms-Universität am 27. Januar 1890 gehalten* (Berlin, 1890, in-4); — *Studien zur Geschichte des griechischen Olymps*

(*Sitzungsberichte*, 1890); — *Der olympische Ostgiebel* (*Abhandlungen der Akademie*, 1891); — *Die Tempelgiebel von Olympia* (Extrait des *Abhandlungen der k. preuss. Akad. der Wissenschaften*) (Berlin, 1891, in-4); — *Die Stadtgeschichte von Athen, mit einem Uebersicht der Schriftquellen zur Topographie von Athen, von A. Milchhoefer* (Berlin, 1891, in-8); — *Athen und Rom* (Berlin, 1891, in-4); — *Architektur und Plastik* (Berlin, 1892, in-4); — *Die Deichbauten der Minyer* (*Sitzungsberichte der k. preuss. Akademie*, 1892); — *Zur Paioniosinschrift* (Vortrag in der Berl. Archäolog. Gesellschaft. Juni 1893); — *Zur Lehre vom Hypäthraltempel* (Vortrag in der Berliner Archäol. Gesellschaft, Juni 1893); — *Paulus in Athen* (*Sitzungsberichte der Akademie*, 1893); — *Gesammelte Abhandlungen* (Berlin, 1894, 2 vol. in-8).

— Mrs Harriet-Elizabeth Beecher Stowe est morte le 1er juillet. Née à Lichtfield, Connecticut, le 14 juin 1811 et non 1812, comme le disent presque tous les dictionnaires biographiques, elle avait pour père un théologien fort estimé dans l'Église presbytérienne, le Rév. Lyman Beecher, dont les œuvres ont été réunies en trois volumes, à Boston, en 1852-1853. Dès son enfance, elle manifesta de singulières aptitudes littéraires; à dix ans, elle s'exerçait déjà à écrire. Quelques années plus tard, elle seconda sa sœur dans la direction de l'institution que celle-ci avait fondée à Hartford, Connecticut. L'école fut transférée, en 1832, à Cincinnati, où son père avait été appelé à prendre la présidence du séminaire théologique de Lane. C'est là qu'elle connut le Rév. Calvin E. Stowe, professeur de littérature biblique au même séminaire, dont elle devint la femme en 1836. Elle avait, à cette époque, publié déjà un ouvrage classique et commencé de donner, dans des recueils périodiques (*Western monthly magazine*, *New York evangelist*, etc.), les contes et nouvelles, dont le recueil parut en 1849 sous le titre de *Mayflower*. Ce volume obtint quelque succès non seulement aux États-Unis, mais dans l'ancien monde; il ne laissait pas cependant prévoir le succès prodigieux qui attendait la seconde œuvre de l'écrivain. C'est à *la Case de l'oncle Tom* qu'est attaché le nom de Mrs B. Stowe. Publié d'abord en feuilleton dans la *National Era* de Washington (5 juin 1851-1er avril 1852), l'ouvrage fut lancé en volume le 20 mars 1852, et le succès obtenu par ce feuilleton était déjà si considérable que, le premier jour de la vente, trois mille exemplaires furent écoulés; dans la seule année 1852, cent vingt éditions répandaient l'ouvrage à trente mille exemplaires. En Angleterre, le public fut aussi favorable : sept mille exemplaires vendus en avril 1852, douze éditions dans la première année de vente, un million cinq cent mille exemplaires écoulés jusqu'en 1889 attestent le succès durable de l'ouvrage. Cette peinture saisissante des mœurs et des souffrances de l'esclave nègre contribua pour sa bonne part à l'émancipation qui fut le prétexte de la lutte sanglante entre le nord et le sud. Mrs Eastmann avait essayé sans bonheur une défense des planteurs du sud dans *Aunt Phillis' Cabin or Southern life as it is*. Des critiques violentes furent soulevées contre le livre de Mrs Beecher Stowe, dont on n'attaquait pas seulement les défauts de forme, mais où le fond même était vivement contesté. L'auteur, qui avait fait en Europe un voyage, et avait reçu un accueil enthousiaste en Angleterre, où ses admirateurs lui offrirent un magnifique encrier d'honneur, et en France, répondit aux attaques en publiant *la Clef de l'oncle Tom* (1853). D'Andover, où son mari avait été nommé professeur à la Faculté de théologie en 1850, elle se retira, en 1863, à Hartford, dans le Connecticut, et partagea son temps entre cette résidence et le domaine de Mandarin en Floride, qu'elle avait acquis. Elle se livrait à une active propagande religieuse. Nous donnons ici la liste de ses ouvrages sans y comprendre l'indication des articles publiés par elle

dans *l'Atlantic Monthly* et autres périodiques des États-Unis : *Mayflower; or, sketches of the descendants of the pilgrims* (New York, 1849, in-12); — *Uncle Tom's cabin* (Boston, 1852, 2 vol. in-12); — *A key to Uncle Tom's cabin, presenting the original facts and documents upon which the story is founded* (Boston, 1853, in-8); — *Sunny memories of foreign land* (Boston, 1854, 2 vol. in-12); — *Tales and sketches of New England life, comprising the mayflower and miscellaneous writings* (London, 1855, in-12); — *Geography for my children* (Boston, 1855, in-12); — *Dred, a tale of the great Dismal Swamp* (London et Boston, 1856, 2 vol. in-12); — *Our Charley and what to do with him* (Boston, 1858, in-12); — *The minister's wooing* (New York, 1859, in-12); — *The pearl of Orr's island; a story of the coast of Maine* (Boston, 1862, in-12); — *Agnes of Sorrento* (Boston, 1862, in-12); — *Reply on behalf of the women of America to the christian address of many thousand women of Great Britain* (1863, in-8); — *The ravages of a carpet* (1864, in-8); — *House and Home papers, by Christopher Crowfield* (Boston, 1864, in-16); — *Religious poems* (Boston, 1865, in-16); — *Stories about our dogs* (Edinburgh, 1865, in-12); — *Little foxes by Christopher Crowfield* (Boston, 1865, in-16); — *Nina Gordon* (Boston, 1866, 2 vol. in-12); — *Queer little people* (Boston, 1867, in-4); — *Daisy's first winter and other stories* (1867, in-12); — *The Chimney Corner, by Christopher Crowfield* (Boston, 1868, in-8); — *Men of our times* (Hartford, 1868, in-8); — *Oldtown folks* (Boston, 1869, in-12); — *The American woman's house*, avec sa sœur, Catherine E. Beecher (Philadelphia, 1869, in-8); — *Lady Byron vindicated. A History of the Byron controversy from its beginning in 1816 to the present time* (Boston, 1870, in-12); — *Little Russy willow* (Boston, 1870, in-4); — *My wife and I : or, Harry Henderson's history* (New York, 1871, in-12); — *Link and white tyranny, a society novel* (Boston, 1871, in-16); — — *Sam Lawson's Oldtown fireside stories* (Boston, 1872, in-12); — *Six of one by half a dozen of the other*, en collaboration avec A. D. T. Whitney, L. P. Hale, etc. (Boston, 1872, in-16); — *Palmetto leaves* (Boston, 1873, in-16); — *Women in sacred history* (New York, 1874, in-8); — *We and our neighbors* (New York, 1875, in-12). Il faut y ajouter le livre que son fils lui a consacré *(Life of Mrs Harriet Beecher Stowe*. London, 1889, in-8), et qui a été rédigé d'après les notes et la correspondance de l'illustre romancière. Nous rappellerons, en terminant, que plusieurs des œuvres de Mrs Stowe ont été traduites en français *(la Case de l'oncle Tom, Nouvelles américaines, la Fiancée du ministre*, etc.,) et dans les autres langues du continent.

— Le docteur Eugène-Armand Desprès, né à Paris, le 13 avril 1834, est mort à Interlaken, le 27 juillet. Comme son père, le docteur Charles-Denis Desprès, il se destina à la médecine et fut reçu docteur en 1861. Après de brillants examens, il fut nommé agrégé stagiaire en 1863, puis chirurgien au Bureau central en 1864. Chargé tour à tour du service chirurgical de Sainte-Périne en 1865, de Lourcine en 1866, il prit part à la campagne de l'armée de la Loire comme chef d'ambulance, et sa courageuse conduite lui valut la croix de la Légion d'honneur. En 1872, il entrait à l'hôpital Cochin, où il engagea une lutte avec l'administration pour faire disparaître des billets de salle la mention de la religion des malades. En 1880, il passait au service chirurgical de la Charité. Le docteur Desprès, élu conseiller municipal du quartier de l'Odéon en mai 1884 et en mai 1887, se signala par la campagne qu'il entreprit pour la réintégration des sœurs dans les hôpitaux. Élu député dans le 6e arrondissement aux élections législatives de 1889, il protesta énergiquement à la Chambre, comme il l'avait fait à l'Hôtel de ville, contre la laïcisation des hôpitaux. Opérateur des plus brillants, le docteur Desprès s'en tenait aux vieilles méthodes et aux vieux remèdes, et il se

montra un adversaire acharné de l'antisepsie. Voici la liste de ses principales publications : *Diagnostic des maladies du testicule* (1861, in-4) ; — *Traité de l'érésypèle* (1862, in-8) ; — *De la hernie crurale*, thèse pour le concours d'agrégation (1863, in-8) ; — *Des Tumeurs des muscles*, thèse pour l'agrégation en chirurgie (1866, in-8) ; — *Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicale et chirurgicale*, avec le docteur E. Bouchut (1867, gr. in-8 ; 5e éd., 1889) ; — *Traité du diagnostic des maladies chirurgicales. Diagnostic des tumeurs* (1868, in-8) ; — *Du Début de l'infection syphilitique, étude sur le début commun de la syphilis chez la femme* (1869, in-8) ; — *Est-il un moyen d'arrêter la propagation des maladies vénériennes ? Du délit impuni* (1870, in-18) ; — *De la Peine de mort au point de vue physiologique* (1870, in-8) ; — *Traité iconographique de l'ulcération et des ulcères du col de l'utérus* (1870, in-8) ; — *Traité théorique et pratique de la syphilis, ou Infection purulente syphilitique* (1873, in-8) ; — *La Chirurgie journalière, leçons de clinique chirurgicale professées à l'hôpital Cochin* (1877, in-8 ; 3e éd., 1888) ; — *La Prostitution en France, études morales et démographiques, avec une statistique générale de la prostitution en France* (1883, in-8) ; — *Les Sœurs hospitalières, lettres et discours sur la laïcisation des hôpitaux* (1886, in-12) ; — *Le Conseil municipal de Paris (1884-1885) peint par lui-même, avec les accessoires. Portraits*, en collaboration avec Camille Dreyfus (1886, in-8) ; — *La Réaction par la République* (1888, in-12) ; — *Les Éditions illustrées des Fables de la Fontaine* (1892, in-8) ; — *La Politique républicaine et le socialisme* (1894, in-18).

— On annonce encore la mort : de M. Alexandre-André Boucard, ingénieur civil, administrateur délégué des mines de Dourches, mort à Paris, le 15 juillet, à l'âge de soixante-quatorze ans ; — de M. Louis-Michel-Auguste Braquehay, né à Montreuil-sur-Mer, mort le 31 mai, à Morlaix, à l'âge de quarante-trois ans, auteur de nombreuses études sur l'histoire de sa ville natale, de ses églises et de ses établissements hospitaliers ; — de M. Alexandre Carel, le célèbre avocat, professeur de droit civil à la Faculté de droit de Caen, mort subitement dans cette ville, le 16 juillet, à l'âge de soixante-trois ans ; — de M. Charles Delacour, poète de l'école de Verlaine, mort à Paris, au mois de juin ; — de M. le chanoine Denis, de Langres, directeur de *l'Ami du clergé* et rédacteur de *la Croix de la Haute-Marne*, mort le 12 juillet ; — de M. Léopold Fontaine, avocat à la cour d'appel de Paris, mort le 24 juillet, à soixante-dix-huit ans ; — de M. l'abbé Gaussens, archiprêtre de l'église Saint-Seurin de Bordeaux, décédé à l'âge de quatre-vingt-trois ans ; — de M. Julien Gréau, conseiller général de Seine-et-Marne, collectionneur distingué, mort le 6 juillet, âgé de quarante-quatre ans ; — de M. Louis Jouve, bibliothécaire de l'Arsenal, décédé à Paris, le 22 juillet, à quatre-vingt-deux ans ; — de M. Gabriel-Auguste Prost, mort à Paris, le 15 juillet, né à Metz, le 11 août 1817, bien connu pour ses études historiques sur la Lorraine et le pays Messin, fondateur de la Société d'archéologie et d'histoire de la Lorraine, membre de la Société des antiquaires de France et du Comité des travaux historiques ; — du compositeur Théodore Salomé, ancien professeur au Conservatoire, organiste de la Trinité, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 21 juillet.

— A l'étranger, on annonce la mort : du professeur Lothar Abel, privat docent à l'École supérieure d'agriculture de Vienne, mort dans cette ville, le 24 juin, à l'âge de cinquante-six ans ; — de M. Paul-Frédéric Barfad, connu par ses travaux sur l'histoire du Danemark, mort à Copenhague, le 16 juin, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans ; — du docteur Karl Becker, ancien directeur du bureau de statistique, mort à Charlottenburg, le 20 juin, à l'âge de soixante douze ans ; — de M. Heinrich-Ernst Beyrich, professeur de géologie à l'Uni-

versité de Berlin, qui s'était particulièrement consacré à l'exploration géologique de la Silésie, mort à Berlin, au commencement de juillet, à l'âge de quatre-vingt-un ans; — de M. Dunckley, éditeur du *Manchester Examiner and Times*, et auteur, sous le pseudonyme de *Verax*, de *The Crown and the Cabinet* et autres publications politiques, mort à la fin de juin; — de M. Gustav von Guttenberg, professeur de sciences naturelles à l'École centrale de Pittburg, mort dans les environs de Vienne, à la fin du mois de juin, à l'âge de cinquante et un ans; — de lord Lilford, ornithologiste, mort à Londres, le 17 juin, à soixante-trois ans; — de M. Nikolai Milomidow, professeur de théologie, mort à Kasan, le 16 juin; — du cardinal Monaco La Valletta, doyen du Sacré-Collège, mort à Angerola dans la province de Naples, au commencement de juillet, à l'âge de soixante-neuf ans; — de M. Vatroslav Oblak, philologue tchèque, mort le 15 avril; — de M. O'Byrne, auteur du *Dictionary of naval biography*, mort dans le courant du mois de juillet; — du docteur Oldendorff, de Berlin, membre du conseil d'hygiène, mort à Karlsbad, le 15 juin, à soixante-cinq ans; — du Révérendissime Dom d'Orgemont, abbé mitré des bénédictins du Mont-Cassin, mort le 25 juin; — de M. J.-Ph. Palmen, professeur de droit criminel, mort à Helsingfors, le 30 juin; — du géologue Joseph Prestwich, mort à Londres, le 23 juin, à quatre-vingt-quatre ans; — de M. Thomas-Antonio Ribeiro Ferreira, poète et journaliste portugais, mort à Lisbonne, au mois de juin, né à Parada de Gonta le 1er juillet 1831; — de M. Ernesto Rossi, mort le 4 juin, né à Livourne en 1829, acteur et auteur dramatique, que l'on compara à Talma; — de M. Wilhelm Schlesinger, professeur extraordinaire de gynécologie à l'Université de Vienne, mort à Vöslau près de Vienne, le 19 juin, à l'âge de cinquante-sept ans.

Institut de France. — *Élections.* — *Académie des sciences morales et politiques.* — M. G. Picot a été élu secrétaire perpétuel en remplacement de M. J. Simon, décédé.

Académie des sciences. — M. Backhuyzen a été élu correspondant pour la section d'astronomie en remplacement de M. Newcomb, élu associé étranger.

Académie des beaux-arts. — M. Cuypers, d'Amsterdam, a été élu associé étranger à la place de M. da Silva, décédé.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 19 juin, M. Schlumberger a retracé la vie et les travaux de feu M. de Rozières et levé la séance en signe de deuil. — Le 26, lecture a été donnée d'une lettre de M. Heuzey sur les tablettes chaldéennes de Tello; M. Müntz a fait une communication sur la maison de Pétrarque, à Vaucluse; M. Foucart a lu une note de M. Radet, de Bordeaux, sur une ville inconnue de Carie, Antioche de Chrysaoride; M. Th. Reinach a fait une communication sur une loi d'Elis, gravée sur bronze, que les Allemands ont découverte à Olympie. — Le 3 juillet, M. de Mas-Latrie a démontré qu'il y a un chapitre à supprimer dans l'*Oriens christianus*, jamais la ville de Cérines (île de Chypre) n'ayant été le siège d'un évêché latin; M. de Barthélemy a lu un mémoire sur l'origine du blason féodal; M. Deloche a présenté les relevés d'une ville romaine récemment découverte à Sousse, l'antique Hadrumète, par M. le capitaine Dupont; M. Clermont-Ganneau a communiqué une inscription sémite en grec de l'an 175 ap. J.-C. — Le 10, M. Harry a signalé les mesures prises par M. Cambon, gouverneur général de l'Algérie, pour la conservation et la reproduction des roches gravées des cercles d'Aïn-Sefra et de Geryville; M. Oppert a donné la traduction d'un texte cunéiforme du Musée britannique; M. E. Blanc a présenté les estampages des trois principaux

sarcophages du mausolée de Tamerlan à Samarkande. — Le 17, lecture a été donnée d'une lettre de M. P. Labrouche, de Tarbes, relative à la Tarentèse, chemin ancien des Pyrénées centrales; M. Enlart a communiqué le résultat de sa mission archéologique dans l'île de Chypre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 27 juin, M. Léon Lallemand a donné lecture d'une *Étude sur la législation charitable en Hollande.* — Le 4 juillet, M. H. Monod a fait une lecture sur *l'Hygiène publique chez les Romains et dans l'État moderne;* M. Babeau a commencé une lecture sur les *Préambules des ordonnances royales et l'opinion publique.* — Le 11, M. Rocquain a commencé la lecture d'un fragment de son dernier volume sur *la Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther,* relatif aux débuts du grand schisme; M. Babeau a continué sa lecture commencée le 4.

Concours et prix. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Le premier prix Gobert a été décerné à M. Noël Valois (*La France et le grand schisme d'Occident*); le second prix, à M. Petit-Dutaillis (*Étude sur la vie et le règne de Louis VIII*).

Académie des sciences morales. — Le concours sur le régime dotal (Prix du budget) a été prorogé au 31 décembre 1900; le sujet est : « Exposer le développement du régime dotal en France, depuis le code civil jusqu'à nos jours; » — le prix Bordin, de 2,000 fr., dont le sujet était : « Exposer et apprécier la méthode de Kant, » a été décerné à M. A. Cresson, d'Alençon; celui de 500 fr., à M. Cramausel, de Bucharest.

Académie des beaux-arts. — M. Beity a obtenu le prix Deschaumes; — le prix de Maxime David (miniature), de 4,000 fr., a été décerné à Mme Pinès de Merbitz; — le prix Brizard, de 3,000 fr., a été décerné à M. René Théry pour ses deux tableaux : *Retour de labour* et *Matin de septembre;* — le prix Eugène Piot (peinture), de 2,000 fr., a été décerné à M. Godeby pour son tableau, *le Sommeil de l'enfant;* — le même prix (sculpture), de 2,000 fr., a été décerné à M. Gasq pour son groupe en marbre, *Médée et ses enfants;* — le prix Desprez (sculpture), de 1,000 fr., a été décerné à M. J. Boucher pour son groupe, *Un Soir;* — le prix de marine (fondation Brigaud) a été prorogé à l'année prochaine; — le concours du grand prix de composition musicale a eu les résultats suivants : M. Mouquet, élève de Théodore Dubois, premier grand prix; M. d'Ivry, élève de Théodore Dubois, premier second grand prix; — M. Halphen, élève de M. Massenet, deuxième second grand prix.

— L'Académie des lettres, sciences, arts et agriculture de Metz met au concours pour 1896-1897 les sujets suivants pour lesquels elle décernera des médailles d'or, de vermeil, d'argent, de bronze et des mentions honorables : I. *Philosophie.* 1° Depuis un siècle, le bien-être moral a-t-il marché parallèlement à l'amélioration matérielle? 2° Quelles sont les causes qui attachent l'homme aux lieux qui l'ont vu naître et quels seraient les moyens de rendre ces causes assez puissantes pour empêcher l'émigration vers les grandes villes? — II. *Mathématiques.* Comparaison des diverses méthodes de résolution de l'équation numérique du troisième degré, au point de vue de la rapidité des calculs. — III. *Beaux-arts.* 1° Histoire du théâtre à Metz. 2° Quelles sont les conditions pour bien s'exprimer en musique? 3° Critique de la musique dont on fait usage dans les églises. — IV. *Histoire et archéologie.* Faire l'histoire et la description d'un monument quelconque du département de la Lorraine, en y joignant, autant que possible, des dessins, des gravures, des phototypies, des photographies, etc. — V. *Industries locales.* Faire l'histoire d'une des principales industries du pays, telles

que la métallurgie, et les industries particulières qui en dérivent (quincaillerie, serrurerie, clouterie, etc.). — VI. *Météorologie*. 1° Recherches sur la marche des orages dans le département de la Lorraine. 2° Étude approfondie du climat de la Lorraine. — VII. *Médecine*. *Microbes* et *bacilles*. Caractères et classification. Quel rôle jouent-ils dans la nature? — VIII. *Agriculture*. L'emploi des engrais chimiques, en Lorraine, répond-il à des besoins réels et quel avenir peut-on lui prédire? — Les mémoires présentés au concours devront être adressés franco, avant le 20 janvier 1897, à M. le secrétaire de l'Académie, rue de l'Évêché, 25, à Metz. Chaque œuvre portera une devise reproduite sur un billet cacheté dans lequel l'auteur inscrira son nom et son adresse. — Le prix Herpin sera également décerné en 1897. La somme de 800 fr. sera accordée à l'auteur ou aux auteurs qui auront le mieux traité *les questions, mises spécialement au concours par l'Académie*, sur des objets d'utilité ou d'intérêt particulier pour la ville de Metz ou ses environs. Pour ce premier concours, l'Académie n'a pas désigné de questions spéciales, préférant s'en tenir aux termes mêmes du testateur et laisser le choix des sujets à traiter aux concurrents.

Congrès. — La Société française d'archéologie a tenu son soixante-troisième congrès, sous la présidence de M. le comte de Marsy, à Morlaix et à Brest, du 3 au 11 juin. De très nombreux archéologues ont pris part à cette session, dont les dernières séances ont été présidées, à Brest, par le vice-amiral Barretta, préfet maritime, et Mgr Valleau, évêque de Quimper. Parmi les lectures, nous citerons des travaux sur l'époque préhistorique de MM. P. du Chatellier et H. Le Carquet; des études d'archéologie religieuse de MM. de Kergrist, sur saint Jean du Doigt; de Lorme, sur le Folgoët; de l'abbé Favé, sur le culte de saint Éloi; de l'abbé Abgrall, sur l'épigraphie bretonne, etc. A la séance de clôture, des distinctions ont été décernées, au nom du Conseil de la Société française d'archéologie, à des savants, dont plusieurs font partie de la Société bibliographique. *Rappel de la grande médaille de vermeil :* MM. P. du Chatellier, Eugène de Robillart de Beaurepaire et Léon Maître. — *Grandes médailles de vermeil :* MM. l'abbé Abgrall, le marquis de l'Estourbeillon, Louis de Farcy. — *Médailles de vermeil :* MM. le marquis de Surgères, Ducrest de Villeneuve, Le Carguet, le marquis de Vernon. — *Médailles d'argent :* MM. l'abbé Favé, Le Rumeur, Aubert de la Faize et R. de la Boutresse, Le Brigand et Ch. Coyon.

Paris. — M. Charles Dejob nous donne, sous une forme agréable, d'excellents conseils dans sa brochure sur *les Imprudences de la charité* (Paris, Colin et Cie, gr. in-8 de 23 p.). Le savant professeur de Sorbonne se montre très sage moraliste. Il nous enseigne l'art de bien donner, et tous ceux qui liront la brochure de ce philanthrope lui sauront gré de leur avoir indiqué avec tant de cœur le moyen de tirer meilleur parti de leur générosité, tant au profit des pauvres qu'au profit de la patrie.

— Une interprétation hâtive et inexacte d'une mention de J.-P. Tomasini (*Bibliotheca Venetae manuscriptae*) avait fait considérer un manuscrit de la bibliothèque Saint-Jean-Saint-Paul de Venise comme un exemplaire de la chronique de Gérard de Frachet. Amené à l'examen de ce manuscrit, M. Léopold Delisle s'est vite convaincu de l'erreur qui s'était accréditée, et il montre dans une substantielle notice (*Notice sur la chronique d'un dominicain de Parme*. Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, t. XXXV, 1re partie. Paris, C. Klincksieck, in-4 de 33 p. et 1 pl.) que nous avons là une chronique générale écrite vers 1320, d'après l'ouvrage de Tholemée de Lucques, par un dominicain du couvent de Parme; cet écrivain a plus tard complété sa chronique par une

continuation de 1294 à 1344 et par des additions marginales, dont le savant administrateur de la Bibliothèque nationale fait ressortir l'intérêt local et la couleur dominicaine. C'est la partie préliminaire seule, ajoutée après coup et relative aux époques antérieures à l'ère chrétienne, qui est empruntée soit à la chronique de Gérard de Frachet, soit à celle de Robert, moine de Saint-Marien d'Auxerre. Un appendice contient un fragment de chronique bas-rhénane, intéressant en partie pour l'histoire de Philippe le Bel, déjà publié dans les *Nachrichten* de la Société scientifique de Gœttingue par M. Weiland ; mais la science paléographique de M. Delisle a pu retrouver sur le parchemin des mots effacés que le précédent éditeur avait dû laisser en blanc.

— Plus importante encore est la *Notice sur les manuscrits originaux d'Adémar de Chabannes* (Extrait du même recueil. Ibid., in-4 de 118 p. et 6 pl., 6 fr. 50). M. Delisle y fait la description de dix manuscrits originaux d'Adémar de Chabannes (Berlin, lat. Phillipp. 93; Bib. Nat., lat. 2469, 2400, 3784, 6190, 5288, 13220, 5321, 1978; Leide, lat. Voss., 8°, 15), et un manuscrit auquel il a dû collaborer (Bib. Nat., lat. 1121). L'examen de deux autres manuscrits amène l'éminent critique à conclure que pour l'un la collaboration d'Adémar est douteuse (Bib. Nat., lat. 5296), que pour l'autre (même fonds 2353), elle n'a certainement pas eu lieu. Les reproductions en héliotypie, qui accompagnent cette dissertation, permettront d'identifier les autres manuscrits d'Adémar qui peuvent exister. Au cours de sa notice, M. Delisle a reproduit plusieurs documents curieux emprutés à ces divers manuscrits. Nous noterons particulièrement les extraits du *Sermo ad synodum de catholica fide*, qui renferme de précieuses indications sur le concile de Limoges de 1031 (p. 20-25); un *Ordo qualiter fit concilium apud Lemovicam* (p. 26-28); des extraits de sermons sur la paix de Dieu (p. 50-56); des notes sur les écoles de la période carolingienne (p. 71-72) et sur les églises Saint-Cybard d'Angoulême et Saint-Martial de Limoges (p. 75-78); des poésies en l'honneur de saint Cybard (p. 83-92).

— Le même savant publie une *Note sur un censier de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris de l'année 1276* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 5 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, janvier-février 1896). La très intéressante note a été écrite au sujet de quatre feuillets de parchemin, ornés de miniatures, que l'on proposait de vendre au Musée britannique. M. Delisle a reconnu que lesdits feuillets avaient été coupés dans le plus vieux des censiers de Sainte-Geneviève conservés aux Archives nationales. Le « signalement des déserteurs » ayant été transmis au Musée britannique, on a reconnu qu'ils devaient être rendus aux Archives nationales, où ils ont repris leur place. M. Delisle décrit le censier de 1276, qui contient une foule de renseignements sur la topographie et sur les habitants (imagiers, enlumineurs, etc.) d'un des principaux quartiers du vieux Paris, reproduit le premier des feuillets « si heureusement revenus d'Angleterre, » reproduisant aussi deux des élégantes miniatures dont chacun des feuillets est orné.

— La bibliographie d'Anatole de Montaiglon s'enrichit encore d'une publication posthume : *Notice sur l'ancienne statue équestre de Louis XIII, suivie de sonnets sur le Jugement dernier de Michel-Ange* (Paris, Charavay, gr. in-8 de 95 p. En tête de la brochure on a reproduit une note de Montaiglon, écrite « Au Logis, près Blois, le 8 octobre 1873, » où nous apprenons que cette étude historique et archéologique a paru pour la première fois dans le journal *le Théâtre*, en 1851, avec tiré à part de 16 p.; que neuf ans après, dans *les Beaux-Arts, Revue nouvelle*, ce travail a reparu avec des corrections

et additions considérables; que la réimpression actuelle est donc en réalité une troisième édition, également revue, et où se trouve imprimé, pour la première fois, d'après les registres de la ville, le procès-verbal de la dédicace de la statue en 1639. Le texte et ses abondantes notes contiennent une foule de curiosités.

— L'article si intéressant de notre collaborateur M. Eugène Godefroy sur une des questions vitales de notre époque, et publié dans le *Correspondant*, sous le titre : *Un Projet sur l'aumônerie militaire*, vient d'être tiré à part en une brochure in-8 de 15 p. (Paris, de Soye). Écrit avec une verve et une compétence remarquables, ne négligeant aucun point, tirant parti même des lois scélérates, il nous paraît appeler de la façon la plus heureuse l'attention de l'autorité militaire et les sympathies de ceux qui ont leurs enfants ou leurs frères sous les drapeaux, ou qui eux-mêmes ne veulent pas courir le risque en campagne de mourir sans la bénédiction du prêtre.

Bretagne. — M. Frain de la Gaulayrie publie le septième fascicule de ses *Tableaux généalogiques, notices et documents inédits au soutien du mémoire où il est fait mention de plusieurs familles établies à Vitré et paroisses environnantes aux XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles* (Rennes, Plihon et Hervé, in-4 de 91 p.). Tout est excellent dans ce fascicule, comme dans les précédents; parmi les documents qu'il imprime, deux des plus intéressants sont : le *Journal de Pierre-Anne-Ignace Hardy* et la *Description du manoir de la Guichardière*.

Comtat-Venaissin. — M. Jules de Terris a consacré une touchante notice à *la Comtesse de Caix de Saint-Aymour* (Avignon, François Seguin, in-8 de 7 p. Extrait du *Courrier du Midi*, numéro du 14 juin 1896). Mme Isabeau de Poli de Saint-Tronquet, d'une des plus anciennes familles du Comtat, morte à Paris, le 6 mai dernier, à l'âge de vingt-huit ans, était la fille du vicomte de Poli et de la vicomtesse, née de Choiseul-Gouffier.

Dauphiné. — Les touristes qui depuis peu se portent en foule vers la région du Pelvoux seront favorisés cette année. En cheminant entre Grenoble et Briançon, ils n'auront pas besoin, pour se reconnaître, de déplier et d'orienter péniblement des cartes, de compulser des guides ou de consulter les indigènes, qui sont rarement d'accord sur les noms; la nature elle-même est peinte en relief à leur intention dans l'admirable *Dépliant alpestre, excursion en Oisans, par Grenoble, Vizille, Le Bourg-d'Oisans, Le Fréney, La Grave, Le Lautaret, Briançon*, projection sur cent kilomètres des *sommets du massif*. C'est la première fois, pensons-nous, qu'une représentation aussi heureuse est donnée, et il faut en féliciter l'initiateur et l'imprimeur, M. Joseph Baratier, ainsi que l'auteur, M. Louis Guerry, aquarelliste distingué. Les couleurs sont rendues à merveille; toutes les indications utiles sont ajoutées sans écrasement du dessin; enfin, malgré sa longueur effective de 2m15, le dépliant prend facilement place dans la poche. La couverture est agrémentée d'une carte de la région avec voies d'accès et d'une aquarelle délicate donnant la Meije et l'église des Terrasses.

Franche-Comté. — Encore un important volume que la docte Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon vient de publier pour l'année 1895 (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de xlii-344 p., avec un portrait). Nous relèverons d'abord une étude biographique sur *Jean Gigoux*, de M. Alexandre Estignard. Ces pages intéressantes sont extraites du beau livre que l'auteur a composé sur le grand peintre bisontin et dont nous avons parlé récemment avec éloges (t. LXXVI, p. 71-72). Il convient de noter ensuite : *Jean Baptiste de Rossi et l'archéologie chrétienne à Rome*, par M. le vicaire général de Beauséjour ; — *Les Souvenirs de la duchesse de Reg-*

gio, par M. le marquis de Vaulchier ; — *Le Livre du serment du Parlement de Franche-Comté (1497-1710)*, par M. Jules Gauthier ; — *Madame Menessier-Nodier*, par M. Lieffroy ; — *Le Marquis Terrier de Loray*, par M. le vicaire général de Beauséjour, notice dont nous avons signalé le tirage à part (*Polybiblion*, t. LXXIV, p. 555) ; — *Rapport sur le concours de poésie*, par M. Victor Guillemin ; — *Histoire d'une famille de la chevalerie lorraine, par le comte de Ludres*, par M. le marquis de Vaulchier ; — *Rapport sur le concours d'histoire*, par M. le comte de Sainte-Agathe ; — *Le Cardinal Mathieu, impressions et souvenirs*, par M. le docteur Coutenot ; — *L'Église et les monuments de l'abbaye cistercienne d'Acey (Jura)*, par M. Jules Gauthier ; — *Jean-François Crestin, député à la Législative (1745-1830)*, par M. Charles Godard ; — *Le Général Lyautey*, par M. le général comte de Jouffroy, que le *Polybiblion* a signalé déjà (t. LXXIV, p. 89) ; — *Le Général comte Charles Pajol*, du même auteur, également présenté à nos lecteurs (t. LXXIV, p. 283) ; — enfin *Nouvelles Écoles littéraires. Deux poètes comtois*, par M. Victor Guillemin, que nous avons eu l'occasion de noter spécialement ici même (t. LXXV, p. 182).

— M. Ch. Sandoz, actuellement chef de bataillon au 54e régiment territorial d'infanterie, et, au moment de la guerre, lieutenant au 54e régiment provisoire, a publié une brochure qui mérite de fixer l'attention et dont voici l'intitulé : *Opérations militaires dans les montagnes du Haut-Doubs pendant la campagne 1870-1871. Le 54e provisoire d'infanterie (régiment des gardes mobiles du Doubs), d'après le journal de marche d'un officier du régiment* (Besançon, impr. Dodivers, in-16 de 54 p.). L'auteur, d'une plume experte, raconte avec une précision absolue tout ce qui a été accompli par le régiment dont il faisait partie, depuis le 10 octobre 1870, date à laquelle le 54e provisoire se porta à Montbéliard, au-devant de l'ennemi, jusqu'à sa rentrée à Besançon, huit jours après la déroute de Bourbaki, le 27 janvier 1871. Sous les ordres du lieutenant-colonel de Vezet, un Bisontin énergique et capable, le 54e parvint à se soustraire à la navrante nécessité de passer en Suisse. Ses effectifs purent ainsi, après des combats multipliés et souvent heureux, concourir à la mise en état de défense de la place de Besançon cernée de toutes parts. On remarquera que l'auteur a rectifié plusieurs fois le fameux Rapport du grand état-major allemand avec une netteté sur laquelle nous insistons. C'est en consultant des travaux de ce genre que les futurs historiens de l'année terrible seront à même d'écrire un livre définitif et exact. Le seul reproche qu'il convienne de faire à M. Ch. Sandoz, c'est de n'avoir fait tirer sa brochure qu'à 50 exemplaires destinés aux anciens officiers du 54e provisoire et à quelques amis. Elle se présente donc comme une rareté.

— Nous avons connaissance un peu tardivement d'une brochure autographiée, publiée par M. le docteur Adrien Stourme sous ce titre : *La Période prérévolutionnaire dans la Terre de Luxeuil* (Luxeuil, Pattegay, petit in-8 de 43 p.). Si les tendances de M. Stourme peuvent être discutées, nous reconnaissons volontiers que son opuscule n'est pas dénué d'intérêt, surtout en ce qui touche à la mainmorte et à son abolition dans la Terre de Luxeuil.

— Occupons-nous encore de cette petite ville de Luxeuil, que nous croyons être, après Besançon, la plus curieuse cité comtoise, au point de vue des monuments anciens. Une jolie brochure anonyme : *Luxeuil* (Luxeuil, Marcel Pattegay, in-8 de 70 p., avec 2 superbes phototypies et une carte des environs renfermant un plan de la ville), vient de paraître. Trop fréquemment nous devons critiquer les auteurs qui, dans les travaux similaires, négligent l'image et le plan, pour ne pas féliciter hautement l'écrivain inconnu et

l'éditeur d'avoir si bien compris cette nécessité. Déclarons aussi que cette station balnéaire réputée est fort bien décrite et que son histoire a été résumée en quelques pages, d'une manière très agréable.

Guyenne et Gascogne. — M. Camille Jullian consacre une étude curieuse à *la Tombe de Roland à Blaye* (Mâcon, imp. Protat, gr. in-8 de 14 p.). Il a voulu montrer par un exemple comment ont procédé les peuples ou les poètes pour fixer les traits les plus précis de la légende de Roland. Il recherche avec sagacité pourquoi la légende a fait de l'église de Saint-Romain, à Blaye-sur-Gironde, la dernière demeure du mort de Roncevaux.

— M. l'abbé Léopold Dardy consacre à *Notre-Dame de Lourdes* (Agen, imp. Souldre; prieuré de Lagrange, par Barbaste, in-8 de 139 p.) un recueil où prose et poésie sont également excellentes. Le recueil, que l'auteur appelle un « hommage pieux, » un « acte de foi, » se compose d'un *Préambule* en français (qui roule sur le surnaturel divin à Lourdes), d'un *Récit* en vers gascons, avec traduction en regard, divisé en dix chants, et de cinq cantiques en l'honneur de *Nosto Damo dè Lourdos*, qui appartiennent aussi à la langue populaire, au *Dialecte de la voyante*, comme s'exprime l'auteur. Les vers du chantre de Bernadette sont composés avec beaucoup de verve.

— Annonçons une importante publication : *Rôles gascons transcrits et publiés* par M. Charles Bémont. *Supplément au tome premier* (Paris, Imp. nationale, in-4 de cxxxiii-219 p.). Le volume contient : 1° une *Introduction* ainsi divisée : *Les Rôles originaux*, le *tome I des Rôles gascons* (corrections et additions aux rôles imprimés et concordance avec les rôles déjà publiés), *Valeur historique des Rôles gascons*); 2° les documents omis par le précédent éditeur, feu Francisque Michel, qui sont relatifs aux années 1254 et 1255 (règne de Henri III) et qui vont du n° 4315 au n° 4680); 3° une *Table des noms de lieux, de personnes et de matières*. On remarquera dans l'*Introduction*, qui est tout un ouvrage, deux itinéraires très bien dressés du roi Henri III en Gascogne et du prince Édouard en cette province.

Languedoc. — De M. Roger Thisse, docteur en droit, avocat près la cour d'appel de Montpellier : *Le Censeur et le regimen morum* (Montpellier, imp. Ricard, in-8 de 39 p.).

Lorraine. — Indiquons aux folkloristes une publication intéressante : *Chants populaires recueillis dans le Pays barrois*, par M. le comte Fourier de Bacourt (Nancy, Crépin-Leblond, in-8). Cette collection renferme trente pièces auxquelles ont été joints les airs notés. Plusieurs semblent appartenir en propre à la province où M. de Bacourt a fait sa récolte qui, nous l'espérons, s'augmentera encore, car ce n'est qu'un premier fascicule.

Lyonnais. — Les *Recherches historiques et généalogiques sur les Roussillon-Annonay*, par M. A. Vachez (Lyon, Louis Brun, gr. in-8 de 60 p. Extrait de la *Revue historique, archéologique, littéraire et pittoresque du Vivarais*), font très bien connaître cette famille de Roussillon dont le nom apparaît à toutes les pages de l'histoire du Dauphiné, du Vivarais, du Lyonnais et du Forez, au moyen âge. On y voit que l'on a eu tort de rattacher les Roussillon à Gérard de Roussillon, le fameux paladin des romans de chevalerie. M. Vachez réfute bien d'autres erreurs. La discussion de l'auteur est partout claire, décisive, et non seulement les généalogistes, mais aussi les historiens auront à tenir grand compte d'une étude dont nul ne saurait contredire l'exactitude, attendu que les éléments dont elle se compose ont été fournis exclusivement par des titres originaux.

— C'est encore de la généalogie, — et de la généalogie très bien faite, — que nous trouvons dans *les Origines de la famille Croppet*, par le R. P. Comtet (Lyon, imp. Mougin-Rusand, in-8 de 8 p. Extrait de la *Revue du Lyonnais*,

livraison d'avril dernier). L'auteur réfute l'abbé Pernetti, qui fait venir les Croppet de Cologne, et Viton, dit de Saint-Allais, qui les fait venir de la capitale de l'Autriche, et il démontre que leur berceau est Villefranche, non loin de Lyon. Il s'appuie sur des documents originaux conservés aux archives du château de Mingré, ayant appartenu à Laurent Fyot, petit-fils d'Anne Croppet, et desquels il résulte que, dès le commencement du xve siècle, la famille Croppet était honorablement connue à Villefranche et que, jusqu'aux dernières années du xvie siècle, les membres de cette famille se succédèrent de père en fils dans l'office de notaire royal de ladite ville.

Maine. — Un charmant volume de M. H. Bohineust : *Commentaires d'un conscrit ; chronique du 33e mobiles (Sarthe)*, vient de paraître (Le Mans, imp. Ch. Blanchet, petit in-16 de 205 p.) et complétera heureusement l'histoire du régiment, publiée par le lieutenant-colonel vicomte de la Touanne. Sous une forme alerte et enjouée, l'auteur nous raconte des faits vécus jour par jour, heure par heure, dans le petit groupe de ses compagnons d'armes, au milieu du feu, de la neige et des désastres de l'année terrible. Joies et peines, espérances et découragements, y sont notés en quelques mots rapides comme les événements, poignants comme les situations mêmes. Ce ne sont que marches et contremarches, ordres et contre-ordres, qui prouvent une fois de plus l'indécision des chefs et l'absence d'unité dans le commandement. Mais M. Bohineust ne juge pas ; les récits et les conversations, pris sur le vif, parlent pour lui. Nous entrevoyons, avec lui pour guide, ce qui s'est passé pendant quelques mois (et quels mois !) aux environs de Marchenoir, de Coulmiers, de Loigny, de Villorceau, du Mans, et nous restons attristés de tant d'ardeur juvénile si vaillamment et si inutilement dépensée ! Les « Commentaires d'un conscrit » se vendent un franc, au profit de la Société française de secours aux blessés militaires.

Normandie. — M. l'abbé Tougard a extrait des *Mémoires* de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen sa très intéressante notice sur *les Petits Auteurs normands du règne de Louis XIV* (Rouen, gr. in-8 de 29 p.). Complétant la remarquable galerie où M. Armand Gasté a réuni tous les Normands qui sont entrés à l'Académie française, il mentionne une infinité d'auteurs secondaires, leurs compatriotes, qui, soit en vers, soit en prose, ont collaboré au *Mercure galant*, fondé en 1672 par Jean Donneau de Vizé. Après les astres, les astéroïdes. Les indications bibliographiques abondent dans la notice de M. l'abbé Tougard, et les plus savants lecteurs du *Polybiblion* auront à le remercier de tout ce qu'à cet égard il leur aura fort agréablement appris, car le patient érudit est en lui doublé d'un spirituel écrivain.

— *Le Mont Saint-Michel* dans la collection des guides Joanne (Paris, Hachette, in-18 de 24 p. Prix : 0 fr. 50) est à la hauteur de sa réputation. Les gravures sont excellentes et l'historique bien résumé. Notons toujours que les photographies transportées sur zinc donnent d'excellents résultats.

— On nous demande, de toutes parts, quelle est *la Vérité sur les apparitions de Tilly-sur-Seulles* (Paris, Vic et Amat, in-16 de 46 p.). Voici un petit livre écrit avec la plus entière bonne foi et la plus grande sincérité. Nous avons eu le plaisir de le lire avant d'aller sur place vérifier la plupart des faits qu'il renferme et en constater l'absolue véracité.

Italie. — M. Ch. Dufourmantelle nous raconte l'excursion qu'il a faite sur son embarcation *le Yacht Euxènie à l'île d'Elbe* (Paris, au bureau du journal « le Yacht ; » Ajaccio, Peretti, in-8 de 38 p.).

— Depuis le 1er mai, paraît à Rome (piazza SS. Apostoli, n° 55) et à Sienne (tip. S. Bernardino), une revue mensuelle destinée à faciliter le retour à l'union des Églises orientales : *Bessarione, pubblicazioni periodica di*

studi orientali (4 fr. par an). L'on ne pouvait choisir un meilleur patronage que celui de l'illustre cardinal grec.

Arménie. — *Les Massacres d'Arménie*, qui ont si vivement ému l'opinion catholique dans ces derniers temps, ont fourni à M. l'abbé Pisani le sujet d'une éloquente conférence, faite le 3 mai dernier à l'Institut catholique (extrait de la *Revue de l'Institut catholique*. Paris, au secrétariat de l'Institut; Ch. Poussielgue, in-8 de 23 p.). Pour lui, ce n'est pas des fureurs populaires qu'ont été victimes les populations chrétiennes d'Arménie ; c'est sur un mot d'ordre qu'elles ont été égorgées, venu non point du Sultan, comme on l'a dit, mais des chefs religieux du pays, de quelque marabout fanatique. Espérons que la lecture de cette conférence décidera nos lecteurs à venir, selon leurs moyens, au secours de nos frères persécutés d'Orient.

États-Unis. — La maison G. P. Putnam fils, de New-York, encouragée par le légitime succès qu'avait obtenu l'an dernier sa collection mensuelle des *Little journeys to the homes of goodmenand great*, par M. E. Hubbard, a décidé de publier cette année, au même prix de 0 fr. 25 le numéro mensuel, 2 fr. 50 par an, une collection de *Little journeys to the homes of American authors*. Voici les titres des volumes : 1. *Emerson*, par G.-W. Curtis ; 2. *Bryant*, par C.-M. Kirkland; 3. *Prescott*, par G.-S. Hillard; 4. *Lowell*, par C.-F. Briggs; 5. *Simms*, par W.-M. Bryant; 6. *Whitman*, par E. Hubbard ; 7. *Hawthorne*, par G.-W. Curtis; 8. *Anderbon*, par P. Godwin; 9. *Irving*, par H.-T. Tuckermann; 10. *Longfellow*, par G.-W. Curtis; 11. *Everett*, par G.-P. Hillard; 12. *Bancroft*, par G.-W. Greene. Sauf l'article consacré par M. Hubbard à Walt Whitman, tous ces morceaux avaient déjà paru en 1853 dans un recueil intitulé *Homes of American authors*. Nous ne doutons pas que le public de 1896 ne reçoive avec autant de plaisir que celui de 1853 ces agréables et instructives causeries qui leur sont offertes dans des brochurettes élégantes.

Publications nouvelles. — *Œuvres de saint François de Sales, évêque et prince de Genève*. T. VIII, *Sermons*, Ier vol. (gr. in-8, Genève, Trembley). — *Deux Problèmes religieux*, par le R. P. Didon (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Abandon à la volonté de Dieu, retraite de dix jours*, par le R. P. M.-A. Charmoy (in-18, Lethielleux). — *I Principali Trattati politici fra gli stati europei dal 1648 al 1878*, da I. Lanzarini (2 vol. gr. in-4, Reggio nell' Emilia, S. Calderini). — *Les Recensements chez les marchands en gros*, par H. Ferrand (in-18, Chevalier-Marescq). — *Recueil général de la législation et des traités concernant la propriété industrielle*. T. Ier (gr. in-8, Berne, Bureau international de la propriété industrielle). — *Des Fabriques, leur organisation, leur fonctionnement, leur comptabilité*, par L.-M. Galuski (in-18, Valence, Vercelin et Gauthier). — *Code du chasseur*, par A. Baudoin (in-18, Chevalier-Marescq). — *La Femme criminelle et la prostituée*, par C. Lombroso et G. Ferrero (in-8, Alcan). — *Le Mouvement positiviste et la conception sociologique du monde*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *De l'infini mathématique*, par L. Couturat (in-8, Alcan). — *L'Immanence de la raison dans la connaissance sensible*, par G. Cory (in-8, Alcan). — *Théorie de l'âme humaine*, par J.-E. Alaux (in-8, Alcan). — *Jésus et l'Ère de la science*, par J. Strada (in-8, Alcan). — *Précis d'histoire de la philosophie*, par A. Penjon (in-18, Delaplane). — *La Philosophie de La Fontaine*, par L. Delaporte (in-18, Fontemoing). — *Résumé des états de situation de l'enseignement primaire, pour l'année scolaire 1894-95* (in-8, Imp. nationale). — *El Individuo y la Reforma social*, por E. Sanz y Escartin (in-8, Madrid, Garcia). — *L' Imposta progressiva in teoria e in pratica*, di T. Martello (in-8, Venezia, Ferrari). — *Dix jours dans la Haute-Italie, crédit populaire, épargne, coopération*, par L. Say (in-18, Guil-

laumin). — *Essai de paléontologie philosophique*, par A. Gaudry (gr. in-8, Masson). — *Précis de zoologie*, par le docteur G. Carlet (in-8, Masson). — *Lehrbuch der Algebra*, von H. Weber (in-8, Braunschweig, F. Vieweg). — *Grundzüge der differential- und integralrechnung*, von Dr G. Stolz (in-8, Leipzig, Teubner). — *Geometrie der Beruhrungstransformationem dargestellt*, von S. Lie und G. Scheffers (in-8, Leipzig, Teubner). — *Traité de manipulation de physique*, par B.-C. Damien et R. Paillot (in-8, Masson). — *Éléments de chimie organique et de chimie biologique*, par Œchsner de Coninck (in-18, Masson). — *Préjugés militaires*, par le prince de Ligne (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Fantaisies militaires*, par le prince de Ligne (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Fractio panis, la plus ancienne représentation du sacrifice eucharistique à la « Capella Greca, » découverte et expliquée*, par Mgr Joseph Wilpert (in-4, Firmin-Didot). — *La Montagne. L'Insecte*, par J. Michelet (in-8, Flammarion). — *Grammaire latine simplifiée par l'étude des rapports de syntaxe entre le français et le latin, et augmentée de principes de traduction*, par le R. P. Dom R. Roussion (in-8, Delhomme et Briguet). — *La Frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France*. T. I, par G. Kurth (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Traité de prononciation anglaise*, par le R. P. Alezais (in-18, Klincksieck). — *Les Fontaines miraculeuses*, par Y. Berthou (in-18, Lemerre). — *Contes et boutades. Par rues et par vaux*, par C. Sallé (in-18, Vanier). — *Le Vain Exode*, par J. Baslin (in-18, Fischbacher). — *Les Fleurs de la poésie canadienne*, par l'abbé A. Nantel (in-8, Montréal, Beauchemin). — *Les Berceuses*, par L. Lamy (in-18, Vanier). — *Grisailles et pastels*, par la baronne de Baye (in-18, Lemerre). — *Mentis, poème*, par L. Hély (in-18, Fischbacher). — *Bijou*, par Gyp (in-18, Calmann-Lévy). — *Pages de la vie*, par Ch. de Bordeu (in-18, Plon et Nourrit). — *Sur le vif ; histoires du temps présent*, par J. des Tourelles (in-18, Lecoffre). — *Bien folle est qui s'y fie*, par L. de Tinseau (in-18, Calmann-Lévy). — *La Gourme, le Carnet de Jampierre*, par F. Laurent Maystre (in-18, Vanier). — *Vers l'amour*, par G. de Peyrebrune (in-18, Lemerre). — *Petit ange*, par P. Maël (in-18, Flammarion). — *Face au drapeau*, par J. Verne (in-18, Hetzel). — *La Jolie dentellière*, par E. Richebourg (in-18, Flammarion). — *Le Magasin d'auréoles*, par H. Rebell (in-18, « Mercure de France »). — *Un Barbare*, par L. Barracand (in-18, Lemerre). — *L'Abbé Prévost*, par H. Harrisse (in-18, Calmann-Lévy). — *Penseurs et poètes*, par G. Paris (in-18, Calmann-Lévy). — *La Vie et les livres*, par G. Deschamps (in-18, Colin et Cie). — *Le Théâtre anglais*, par A. Filon (in-18, Calmann-Lévy). — *Nouvelles Études anglaises*, par J. Darmesteter (in-18, Calmann-Lévy). — *Profils et types de la littérature russe*, par E. Combes (in-8, Fischbacher). — *Deux Manières d'écrire l'histoire*, par H. d'Arbois de Jubainville (in-18, Bouillon). — *Promenades et excursions dans les environs de Paris*, par A. Martin. *Région du Sud*. II (in-18, Hennuyer). — *Guides du cycliste en France. De Paris à Toulouse et aux Pyrénées*, par J. Bersot (in-18, cart. toile, Boudet). — *Mon voyage à la Mecque*, par Gervais-Courtellemont (in-18, Hachette). — *Croquis chinois*, par W. Meischke Smith, trad. de L.-P. Delinotte (in-18, Flammarion). — *Autour du Tonkin*, par le prince Henri d'Orléans in-18, Calmann-Lévy). — *Augustus und seine Zeit*, von V. Garthausen (2 vol. in-8, Leipzig, Teubner). — *L'État pontifical après le grand schisme, étude de géographie politique*, par J. Guiraud (in-8, Fontemoing). — *Souvenirs d'un prélat romain sur Rome et la cour pontificale au temps de Pie IX*, par P. Rocfer (in-8, Putois-Cretté). — *Églises séparées*, par l'abbé Duchesne (in-18, Fontemoing). — *Saint Remi de Reims, apôtre des Francs, 437-533*, par E. d'Avenay (in-8, Desclée et de Brouver). — *La Guerre et la paix*, par le général Dragomirof (in-8, Charles-Lavauzelle).

— *Napoléon et ses récents récents historiens*, par Geoffroy de Grandmaison (in-18, Perrin). — *Histoire de la troisième République. La Présidence de M. Thiers*, par E. Zevort (in-8, Alcan). — *Histoire du droit et des institutions de la France*. T. VII, par E. Glasson (in-8, Pichon). — *Les Trésoriers de France de la généralité de Picardie ou d'Amiens*, par le comte A. de Louvencourt (in-8, Amiens, Imp. Yvert et Tellier). — *Notice monographique sur Eguzon*, par L. Blanchard (in-8, Châteauroux, Patissier). — *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. XXIV. *Registres de l'échevinage de Saint-Jean-d'Angély* (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Les Expéditions anglaises en Afrique*, par le lieutenant-colonel Septans (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Repertorium diplomaticum regni danici mediaevalis. Fortegnelse over Danmarks breve fra middelalderen* udgivet ved Kr. Erslev i forening med William Christensen og Anna Hude. II binds I haefte (1351-1382) (in-8, G.-E.-C. Gad, Copenhague). — *Storia di Carlo Emanuele I, duca di Savoia*, t. I (in-18, Milano, Hoepli). — *Giacomo Dina e l'opera sua nelle vicende del resorgimento italiano*, da L. Chiala (in-8, Torino, Roux Frassati). — *L'Islam, impressions et études*, par le comte H. de Castries (in-18, Colin). — *La Siria, 1858-1895*, lettere del Sac. P.-D. Damonte (in-8, Torino, G. degli Antigianelli). — *La Société américaine*, par M. Dugard (in-18, Hachette). — *Histoire de la maison royale de Lusignan*, par le chanoine Pascal (in-8, Vanier). — *Mémoires des autres*, par la comtesse Dash (2 vol. in-18, Librairie illustrée). — *Histoire du cardinal de Richelieu*, par G. Hanotaux. T. II, 1re partie, *le Chemin du pouvoir, le premier ministère, 1614-1617* (in-8, Firmin-Didot). — *Trois éducations princières au dix-septième siècle. Le Grand Condé, son fils le duc d'Enghien, son petit-fils le duc de Bourbon, 1630-1684*, par le R. P. H. Chérot (gr. in-8, Desclée et de Brouwer). — *La Reine Hortense*, par J. Turquan (in-18, Librairie illustrée). — *Souvenirs de jeunesse, 1830-1850*, par A. Houssaye (in-18, Flammarion). — *Le Cardinal Lavigerie*, par Mgr Baunard (2 vol. in-8, Poussielgue). — *Portraits intimes, 2e série*, par A. Brisson (in-18, Colin et Cie). — *L'Art d'écrire un livre, de l'imprimer et de le publier*, par E. Mouton (petit in-8 carré, Welter).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

Salaires minimum (t. LXXVI, p. 480). — Les points visés sont traités dans les ouvrages suivants avec grands détails : Michel Bodeux, *Du salaire*, livre III (Société belge de librairie, 1892). — Michel Bodeux, *Étude sur le contrat du travail*, 3e partie, titre II (Paris, Larose, 1896). Le minimum de salaire dans les adjudications publiques est admis, en Belgique, par huit provinces sur neuf.

G. GOYAU.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET; le R. P. SOMMERVOGEL.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Administrateur délégué du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1895 sont en vente, et forment SOIXANTE-QUINZE VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1896

Articles de fonds. — Paul ALLARD : La Situation légale des chrétiens pendant les deux premiers siècles. — Abbé A. BREUILS : Jean Ier, comte d'Armagnac, et le mouvement national dans le Midi au temps du Prince Noir. — CLÉMENT-SIMON : Une Grande dame au XVIe siècle. La Maréchale de Saint-André et ses filles. — Victor PIERRE : L'Abbé de Montrichard et l'émigration française à Fribourg. — Jules VIARD : La France sous Philippe VI de Valois. État géographique et militaire. — Abbé TAUZIN : Louis XI et la Gascogne. — Léon LECESTRE : La Guerre de la péninsule (1807-1813), d'après la correspondance inédite de Napoléon Ier. — R. P. DELATTRE : Le Pays de Chanaan, province de l'ancien empire égyptien. — Léon LE GRAND : Les Maisons-Dieu, leurs statuts au XIIIe siècle. — Anatole DE GALLIER : Robespierre, ses principes, son système politique. — Comte Antoine DE SAPORTA : La France contemporaine jugée par un Suédois. — Paul ALLARD : Vicissitudes de la condition juridique de l'Église au IIIe siècle. — Ch. DE LA RONCIÈRE : Le Blocus continental de l'Angleterre sous Philippe le Bel. — G. FAGNIEZ : L'Opinion publique et la polémique au temps de Richelieu. — R. P. BAUDRILLART : L'Influence française en Espagne au temps de Louis Ier. Mission du maréchal de Tessé.

Mélanges. — Abbé Fl. DE MOOR : La Date de la chute de Ninive en 608 ou en 607. — R. P. Ch. DE SMEDT : Le Pape Jean VIII, d'après un livre récent. — R. P. PIERLING : Un Protagoniste du panslavisme au XVIIe siècle. Mémoire inédit de Iouri Krijanitch. — R. P. A. CHAUVIN : La France chrétienne dans l'histoire, à propos du XIVe centenaire du baptême de Clovis. — Abbé VACANDARD : Le Règne de Thierry III et la chronologie des moines de Fontenelle. — Comte Maxime DE GERMINY : Blanche de Castille, reine de France. — Paul FOURNIER : Du rôle de la France dans le grand schisme. — Comte L. RIOULT DE NEUVILLE : La Colonisation du Canada. — Abbé BREUILS : La Société des archives historiques de Gascogne. — Auguste BOCQUILLET : Les Châtelains de Tournai. — Marius SEPET : Clovis, d'après l'ouvrage de M. Godefroid Kurth. — L. PINGAUD : L'Alliance franco-russe, 1807-1812. — P. LE VERDIER : Les Reliques de la famille royale et les descendants de Cléry. — F. DE VILLENOISY : Les Aryens en Europe. — TAMIZEY DE LARROQUE : Les Portefeuilles du président Bouhier. — G. BERNARD : La Déportation ecclésiastique sous le Directoire. — Vicomte DE RICHEMONT : Le Diocèse de Genève pendant la Révolution. — L. PINGAUD : La Domination française en Belgique, de 1795 à — A. 18 14. SPONT : De la bibliographie historique.

Courriers allemand, anglais, belge, italien, du Nord.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente et une publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-QUATRIÈME. — LXXVIIe DE LA COLLECTION

TROISIÈME LIVRAISON. — SEPTEMBRE

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, ancien Directeur de la Librairie de la Propagande, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José Ruiz y Cie (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1896

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE SEPTEMBRE 1896

I. — PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE, par M. E. Mangenot.

II. — OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ, par M. F. Chapot.

III. — GÉOGRAPHIE ET VOYAGES, par M. le comte de Bizemont.

IV. — COMPTES RENDUS.

Jurisprudence. — Cours complet de droit canonique et de jurisprudence canonico-civile (p. 235).

Sciences et Arts. — De Broc : La Fontaine moraliste (p. 236). — R. von Jhering : Les Indo-Européens avant l'histoire, trad. par O. de Meulenaere (p. 237). — C.-V. Garola : Les Céréales (p. 238). — H. Weber : Lehrbuch der Algebra (p. 239).

Belles-Lettres. — F. Blanco Garcia : La Literatura española en el siglo xix (p. 240). — J. Kont : La Hongrie littéraire et scientifique (p. 241).

Histoire. — Brin et Laveille : La Civilisation chrétienne (p. 243).—A. Knöpfler : Lehrbuch der Kirchengeschichte (p. 244). — L. Pastor : Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters (p. 246). — A. Monfat : Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande (p. 247). — E. S. Purcell : Life of cardinal Manning (p. 248).— E. Biré : La Légende des Girondins (p. 252). — G. Isambert : La Vie à Paris pendant une année de la Révolution (1791-1792) (p. 253). — W.-A. Shaw : Histoire de la monnaie (1262-1894), trad. par A. Raffalovich (p. 254). — F.-J. Simonet : Cuadros históricos y descriptivos de Granada (p. 255). — C. Moeller : Éléonore d'Autriche et de Bourgogne, reine de France (p. 256). —Ferguson : Sir Samuel Ferguson in the Ireland of his day (p. 257).—A. Vidier : Répertoire méthodique du moyen âge français (p. 259).

V. — BULLETIN. — A.-M. Ceriani : Notitia liturgiae ambrosianae ante saeculum XI medium et ejus concordia cum doctrina et canonibus oecumenici concilii Tridentini de SS. Eucharistiae sacramento et de sacrificio missae (p. 259).—A. Turquet : Ames et paysages (p. 260). — H. Mazel : La Frise du Temple (p. 260). — A. Lejeune : Monnaies, poids et mesures des principaux pays du monde (p. 261). — J. Guibert : Anatomie et physiologie végétales (p. 261).—A. Tournois : Leçons complémentaires d'algèbre et Notions de géométrie analytique (p. 262).—P. Morillot : Pages choisies des grands écrivains. Lesage (p. 262). — L. Picciani : Il Giornalismo letterario in Italia (p. 263). — G. Audisio : Histoire civile et religieuse des Papes, trad. par Labis (p. 263). — Finke : Die kirchenpolitischen und kirchlichen Verhältnisse zu Ende des Mittelalters (p. 263). — S. Gemma : Storia dei trattati nel secolo xix (p. 264). — H. Haynes : Representation and suffrage in Massachusetts, 1620-1691 (p. 264). — A. Salva : Burgos en las comunidades de Castilla (p. 265). — G. Doublet : Un Prélat janséniste : F. de Caulet, réformateur des chapitres de Foix et de Pamiers (p. 265). — M. Arigita y Losa : El Doctor Navarro Dom Martin de Alpizeueta y sus obras (p. 266).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : J.-P. Pichon, J.-R.-L. Delbœuf, L. Drouyn, E. Nicaise, G.-S. Lagneau, A. Barberis, A. Ebeling, A.-B. Lobanow-Rostovsky, etc. — Congrès. — Livres à l'Index. — Paris. — France. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Portugal. — Suisse. — Inde. — Tunisie. — Brésil. — Chili. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Manuale della Bibbia*, del prof. G.-M. Zampini. Milano, Ulrico Hoepli, 1896, in-12 de xii-308 p., 2 fr. 50. — 2. *Der neuentdeckte Codex Syrus Sinaiticus*, untersucht von Dr Carl Holzhey. Mit einem vollständigen Verzeichnis der Varianten des Cod. Sinaiticus und Cod. Curetonianus. Munich, Lentner, 1896, in-8 de 59 et 89 p., 6 fr. 25. — 3. *Die Staatsverfassung der Juden auf Grund des Alten Testaments und namentlich der fünf Bücher Moses mit fortlaufender Beziehung auf die Gegenwart*, von Eduard Schaal, I Theil. Leipzig, Deichert, 1896, in-8 de vi-382 p., 6 fr. 25. — 4. *Geography of Palestine, historical and descriptive, on a new and competitive System, for young People in Schools and Families*, by James McDougall. London, Simpkin, Marshall and Co, 1895, in-12 de xiii-103 p. — 5. *Atlas Scripturae sacrae. Decem tabulae geographicae cum indice locorum Scripturae sacrae Vulg. edit., scriptorum ecclesiasticorum et ethnicorum*, auctore Dre Rich. V. Riess. Freiburg-im-Breisgau, Herder, 1896, in-fol., 7 fr. 75. — 6. *Parallélisme entre la géologie et la Bible*, par l'abbé P. Brevet. 2e édit. Paris, impr. Salésienne, 1895, in-8 de 295 p., 2 fr. 50. — 7. *Les Fils de Dieu et les filles de l'homme dans la Bible*, par Charles Robert. Extrait de la *Revue biblique*. Paris, Lecoffre, 1895, in-8 de 64 p., 1 fr. 50. — 8. *Der Text des Buches Hiob*, untersucht von Georg Beer, erstes Heft. Marbourg, Elwert, 1895, in-18 de ix-89 p., 3 fr. 55. — 9. *Die prophetische Offenbarung nach Wesen, Inhalt und Grenzen, unter dem Gesichtspunkte der alttestamentlichen Weissagung* geschichtlich und psychologisch untersucht, von Dr Paul Schwartzkopff. Giessen, Ricker, 1896, in-8 de vi-169 p., 4 fr. — 10. *Die Einheitlichkeit des Buches Daniels*. Eine Untersuchung angestellt von A. F. von Gall. Ibid., 1895, in-8 de 126 p., 4 fr. 50. — 11. *Vie mortelle du Christ vengée des attaques de feu Renan et des rationalistes modernes*, par l'abbé Bouchet, de Barbuts. Paris, Téqui, 1895, in-8 de xx-500 p., 8 fr. — 12. *Commentarius in Evangelium secundum Lucam*, auctore Knabenbauer. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de 653 p., 12 fr. — 13. *Les Épîtres ou les lettres inspirées de l'apôtre saint Paul*. Paraphrase par l'abbé Boileau. Paris, Retaux, 1895, in-12 de 612 p., 6 fr. — 14. *Histoire du péché originel et des origines de l'Église*, par Hippolyte Rodrigues. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-8 de 247 p., 7 fr. 50. — 15. *Geschichte der christlichen Eschatologie innerhalb der vornicänischen Zeit, mit theilweiser Einbeziehung der Lehre vom christlichem Heile überhaupt*, von L. Atzberger. Freiburg-im-Breisgau, Herder, 1896, in-8 de xii-646 p., 11 fr. 25. — 16. *Trésors d'Israël à Paris. Recueil comprenant une série de textes et de mémoires relatives* (sic) *à l'histoire des Israélites, émanant de rabbins et de savants d'autrefois, copiés sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale à Paris et publiés par fac-similés détachés avec notes et remarques*, par Isidore Goldblum. 1re partie. Vienne, Knoepflmacher, 1894, in-12 de iv-80 p. — 17. *La Prophétie de Daniel devant la science et la philosophie de l'histoire*, par l'abbé Domenech. 3e édit. Lyon, Vitte, 1896, 2 in-8 de xvi-449 et 459 p., 10 fr.

1. — Le libraire Hoepli, de Milan, a édité une série déjà longue de manuels, destinés à vulgariser toutes les branches des sciences et de la littérature. Celui que nous annonçons a pour but de faire connaitre « le grand livre, qui est adoré par beaucoup comme la parole de Dieu, qui est vénéré par tous en raison de son indiscutable antiquité, de son mer-

veilleux contenu et de sa forme artistement variée et divinement une. » Le *Manuale della Bibbia* contient seulement une notice courte, simple et claire de la littérature biblique. Toute recherche subtile et toute controverse en ont été écartées à dessein. Mais il n'est pas exact de dire : « Que Moïse ne soit pas l'auteur du Pentateuque, la critique, devenue plus raisonnable, ne le met plus en doute. » Le professeur Zampini donne un résumé exact de chaque livre de la Bible et traduit les morceaux les plus importants.

2. — Le manuscrit syriaque des Évangiles, découvert en 1892 par deux dames anglaises au couvent du Sinaï et publié en 1894, a exercé l'activité des critiques des deux mondes. S'aidant des travaux antérieurs, M. Holzhey a voulu résoudre les problèmes soulevés par cette intéressante découverte : *Der neuentdeckte Codex Sinaiticus*. Le texte du nouveau manuscrit ressemble manifestement au texte de la célèbre version trouvée par le chanoine Cureton ; leur parenté reste indéniable, malgré de nombreuses divergences grammaticales et lexicographiques. Le manuscrit du Sinaï et la version Curetonienne ne sont donc pas deux traductions indépendantes, mais deux recensions d'une version syriaque faite sur le texte grec des Évangiles. Le Sinaïtique a des rapports moins étroits avec le grec et la Péchito que la Curetonienne, et il est pur des gloses étranges qui se sont introduites dans cette dernière version. Il est donc la première version syriaque des Évangiles et il rend le sens plutôt que les mots. La Curetonienne est une recension postérieure et plus littérale, qui a servi de base à la Péchito. Celle-ci en est une refonte, opérée après l'an 400 de notre ère. Les relations des trois textes syriaques entre eux ainsi établies, M. Holzhey a comparé les deux plus anciennes recensions avec le texte grec. Le Sinaïtique est un témoin du texte que Hort et Westcott ont nommé « antésyrien ; » la Curetonienne représente le texte « syrien. » Tous deux gardent des traces évidentes de leçons alexandrines. Les rapprochements avec le Diatessaron de Tatien sont moins certains. M. Holzhey regarde la priorité du Sinaïtique comme vraisemblable ; la postériorité de la Curetonienne reste douteuse à ses yeux. Il a cherché aussi à caractériser la divergence des idées. Tandis que la Curetonienne est franchement universaliste, le Sinaïtique reflète à un certain degré les idées judéo-chrétiennes. La généalogie de Notre-Seigneur en saint Matthieu serait tirée d'un évangile ébionite. Quant au fameux passage dans lequel le traducteur syriaque semble dire que Jésus était fils de Joseph, il n'est, au jugement de M. Holzhey, ni hérétique ni altéré. Il n'a besoin que d'interprétation, et pour lui donner un sens orthodoxe, il suffit d'entendre : *genuit*, de la filiation légale, de la légitimité au point de vue de la loi mosaïque. Si cette explication est contestable, l'ensemble des conclusions est bien prouvé et bien discuté. Afin que le lecteur pût contrôler ses affirmations, l'auteur a dressé en

deux tableaux parallèles la liste des principales variantes du Sinaïtique et de la Curetonienne.

3. — Un pasteur protestant de Bahrdorf, qui a publié en 1893 un livre sur la démocratie sociale, ses vérités et ses erreurs, a voulu communiquer à ses contemporains les résultats de ses études sur les saintes lettres. Laissant aux exégètes le soin de développer le côté divin de la Bible, il a envisagé son aspect humain et social. Il a pensé que les antiquités mosaïques, moins connues aujourd'hui que les antiquités grecques et romaines, pourraient fournir aux sociétés modernes des leçons utiles. La législation hébraïque n'est-elle pas divine, et les lois de Jéhovah ne peuvent-elles pas servir de modèle aux lois humaines? D'ailleurs, ce but politique ne fût-il pas atteint, l'ouvrage présentera toujours aux juristes, aux théologiens et aux économistes un intérêt archéologique. Mais si, comme le prétendent les critiques, le Décalogue lui-même n'est pas mosaïque, si le code sacerdotal n'est qu'une utopie, peut-on parler d'institutions mosaïques et de l'état social que représente le Pentateuque? M. Schall écarte ces opinions extrêmes et il discute le développement historique du peuple juif, tel que l'entendent Stade et Holtzmann. Leur hypothèse lui parait branlante et rongée par la carie; elle aura le sort de la *Vie de Jésus* de Strauss, qui est depuis longtemps démodée. Enfin, fût-elle vraie, le livre de M. Schall: *Die Staatsverfassung der Juden* aurait encore sa raison d'être, il suffirait d'abaisser la date des institutions qu'il décrit. C'est sur le fondement de l'origine mosaïque du Pentateuque que l'auteur appuie son étude du droit judaïque. Dans la première partie, la seule parue, il traite de l'État, de la religion et de la propriété, et il expose avec ampleur et justesse la constitution sociale des Hébreux, ses bases, ses caractères, son fonctionnement, la religion du peuple théocratique et la propriété publique et privée chez les Juifs. De fréquents rapprochements avec les temps présents et de piquantes anecdotes donnent de l'actualité à un ouvrage d'archéologie biblique. Si d'habitude les observations sont dignes d'un penseur qui allie sainement la science à la foi, la tendance protestante apparait par endroits, notamment dans la condamnation du célibat ecclésiastique. L'auteur, on le reconnait, désire vivement que son Eglise joue un rôle actif dans la solution pacifique de la question sociale.

4. — A l'archéologie joignons la géographie sacrée. Un pasteur anglais, M. McDougall, a décrit dans un petit volume à l'usage des écoles et des familles le théâtre de l'histoire sainte : *Geography of Palestine*. Cet ouvrage classique est méthodique. L'auteur procède par provinces et districts et décrit chaque localité, cité ou village, en termes clairs, concis et simples. Le texte est divisé en courtes sections numérotées. Une petite carte de la Palestine complète cette géographie élémentaire. En France, où l'histoire sainte n'est plus inscrite au programme des écoles

publiques, personne n'éprouve malheureusement le besoin de posséd un manuel de ce genre.

5. — Les étudiants ecclésiastiques et toutes les personnes à qui langue latine est familière trouveront, dans l'*Atlas biblique* du chanoi von Riess, le livre nécessaire pour suivre pas à pas les héros de l'Ancie et du Nouveau Testament, dont ils lisent les exploits. On avait regret que la seconde édition allemande ne fût pas à la portée de tous ceux q s'occupent d'exégèse. L'auteur a répondu à ce désir en traduisant e latin les dix belles cartes de son Atlas. A vrai dire, c'est un travail no veau. Les cartes ont été revues et améliorées pour le trait graphique pour le fond. La plus importante innovation est l'Index alphabétiq des noms de lieux usités dans la Bible, qui constitue un véritable dic tionnaire de géographie biblique. Le présent y est rattaché au passé au nom ancien est joint le nom actuel des localités, et une référenc indique la carte et l'endroit de la carte où chaque nom est gravé. L'*Atla Scripturae sacrae* est complet; il facilitera l'étude de la géographie et d la topographie bibliques.

6. — Le concordisme, ce système de conciliation entre le premier ch pitre de la Genèse et les enseignements des sciences sur l'origine d globe et de l'humanité, a encore des partisans compétents et convaincus M. le curé de Tlemcen est du nombre. Il a voulu montrer que, loin d se contredire, la science et la révélation sont en plein accord. Les principes qu'il rappelle d'abord sur les rapports de la théologie et de la géologie sont justes. Ces deux sciences, dont la méthode est différente autant que l'objet, marchent côte à côte, chacune sur son terrain propre sans se heurter. Elles ont cependant des points de contact que M. Brevet étudie séparément et parallèlement. Il ouvre en premier lieu le grand livre de la nature, et résume avec clarté les résultats acquis de la cosmogonie, de la géogénie et de la géologie. En regard des données de la science, il place le récit de la Genèse et établit l'harmonie dans les point communs. Le *Parallélisme entre la géologie et la Bible* est poussé tr loin, et certains rapprochements paraissent forcés. Le « ciel » du premi verset de la Genèse signifie-t-il réellement la matière impondérable, e la « terre, » la matière pondérable? Le *Fiat lux* correspond-il à l'éth mis en mouvement? Moïse a-t-il vraiment contemplé, au premier jo l'ensemble des nébuleuses, au second jour, la nébuleuse qui a for notre planète, et au troisième, la terre seule dans les différentes phas de sa transformation? L'homme tient une large place dans ce livre. L développements oratoires sur sa nature et sa dignité manquent de p cision philosophique et théologique. M. Brevet le fait apparaître s terre à la période antéglaciaire. Il présente bien les arguments scien fiques qui démontrent l'unité de l'espèce humaine. Nous lui reproch rons ses références incomplètes. Les citations sont nombreuses, et jam

le titre et la page des ouvrages cités ne sont indiqués. L'exactitude de ces renvois n'est pas à négliger, même dans une œuvre de vulgarisation.

7. — Un épisode de la Genèse, le mariage entre *les Fils de Dieu et les filles de l'homme*, que la grande majorité des Pères, durant les quatre premiers siècles, a entendu de l'union des anges avec des femmes, est déclaré mythique ou fabuleux, non seulement par les rationalistes de nos jours, mais encore par des écrivains catholiques. M. l'abbé Robert a étudié ce récit sans parti pris et a abouti aux conclusions suivantes : 1° L'expression *benê-Elohim*, prise philologiquement, désigne dans la Genèse « les Anges; » mais le contexte laisse entendre que ce mythe provient de l'altération du récit primitif. 2° Durant les quatre premiers siècles de l'Église, les Pères ont pour la plupart admis comme réel le mythe de l'union des anges avec des femmes; la minorité, en voyant les Séthites dans les fils de Dieu, et les filles de Caïn dans les filles de l'homme, avait retrouvé la véritable et primitive tradition sans pouvoir la justifier. 3° Le livre apocryphe d'Énoch a développé, deux cents ans avant Jésus-Christ, la croyance populaire des Juifs en un vaste mythe, dont les circonstances ne sont que des interprétations abusives de certains passages des Livres saints. 4° Saint Pierre et saint Jude parlent seulement de la chute primitive des anges, qui eut pour cause non la luxure, mais l'orgueil. La première de ces conclusions nous paraît contestable. Pour déterminer le sens de l'expression *benê-Elohim*, il ne suffit pas de recourir aux passages parallèles et de tenir compte de la signification des mots, il faut examiner surtout le contexte. Or, de l'aveu de M. Robert lui-même, le contexte, *Gen.*, VI, 3 et 4, exige que cette expression soit entendue des hommes. Seuls, les hommes sont coupables; leurs fils, il est vrai, sont des géants, des hommes de renom, mais enfin des créatures humaines. Le mythe de l'union des anges avec des femmes n'a donc pas été introduit dans la Genèse. M. Robert a supposé que la tradition verbale primitive racontait l'union de la race de Seth avec la race de Caïn, mais que, par leur contact avec les peuples idolâtres, les Israélites s'imprégnèrent des idées qui couraient le monde païen, et modifièrent peu à peu la tradition patriarcale sur les géants. Comme le monothéisme leur interdisait d'en faire des dieux, ils attribuèrent leur naissance à l'union des anges avec des mortelles. L'écrivain sacré, qui recueillit plus tard les traditions d'Israël pour les fixer par l'écriture, dut ménager autant que possible les idées populaires, et tout en acceptant la partie de la légende qui admet le mariage des anges avec des femmes, il rectifia l'erreur et rétablit la vraie pensée primitive, en déclarant que déjà, avant ces unions illicites, les géants étaient sur la terre, et que ceux qui étaient nés des anges tenaient leur force herculéenne de leurs mères, filles des géants caïnites. Cette hypothèse gratuite complique la solution du problème, qu'on pourrait résoudre plus

simplement. A supposer que l'expression *benê-Elohim* ait été empruntée par l'écrivain sacré au langage populaire, et que, dans l'usage courant, elle désigne les anges, nous ne devrions pas conclure que l'auteur inspiré a adopté l'acception ordinaire. Le sens qu'il lui a donné résulte du contexte. Or, nous l'avons déjà dit, le contexte montre qu'il est question de créatures humaines. Donc l'écrivain sacré a désigné ici par la formule *benê-Elohim*, quelle que soit d'ailleurs sa signification originelle et ordinaire, une race particulière d'hommes, les fils de Seth.

8. — M. Georges Beer s'est exercé sur *le Livre de Job*. Il a fait une étude critique du texte des quatorze premiers chapitres. L'apparat critique est considérable ; aucun document n'a été négligé ; toutes les variantes, même les plus insignifiantes, ont été relevées. L'abondance des matériaux nuit. Les documents ne sont pas classés. Aussi, pour rencontrer de bonnes et savantes remarques, il faut passer par une quantité d'observations de moindre ou de nul intérêt.

9. — M. le docteur Paul Schwartzkopf a cherché à déterminer à sa manière la nature, le sujet et les limites de *la Révélation prophétique*. Il a déduit toutes ces notions de la mission des prophètes. Or les prophètes d'Israël sont à ses yeux les guides spirituels de la nation, les prédicateurs de la pénitence et du salut, des hommes de prière, des patriotes et des poètes. Ils parlaient au nom du Seigneur, et rappelaient à leurs frères les volontés de Jéhovah et ses préceptes. La révélation, dont ils étaient les organes, résultait de ce fait que leur parole était la parole même de Dieu. Comment ce fait se produisait-il? Il avait son point de départ dans la conscience du prophète, et il provenait du sentiment profond des conditions religieuses et morales, que devait remplir le peuple de Dieu. Il ressortait aussi de l'assurance, fondée sur la promesse de Dieu, que leurs prières seraient exaucées chaque fois qu'elles répondraient aux destinées providentielles du royaume d'Israël. La conception que les prophètes se faisaient des relations du peuple choisi avec Jéhovah leur servait à apprécier l'histoire d'Israël. Selon que la conduite religieuse et morale des Juifs était ou n'était pas en conformité avec la volonté divine, manifestée par la loi et les prophéties déjà écrites, le voyant pressentait quelle serait l'action de Dieu sur son peuple. Jéhovah bénissait la fidélité et punissait l'infidélité, et la grandeur des bénédictions ou des châtiments était proportionnée aux dispositions morales bonnes ou mauvaises des Israélites. Le pressentiment prophétique, joint à l'intime assurance de sa réalisation, devenait une révélation de la volonté divine. Il se formait dans la conscience du prophète par une influence intérieure et surnaturelle de Dieu, qui en était lui-même l'auteur. La révélation prophétique ainsi entendue avait pour objet immédiat les conditions religieuses et morales du peuple juif. Elle ne s'étendait à d'autres sujets qu'autant qu'ils étaient rattachés à la reli-

gion et à la morale. La vérité des prédictions n'était garantie que pour leur objet propre et immédiat. Il y a donc place à l'erreur dans les écrits prophétiques. L'auteur étudie successivement l'existence des erreurs des prophètes, leurs formes principales et leurs causes diverses. Nous ne le suivrons pas dans cette exploration, qui ne peut aboutir qu'à des conclusions fausses, puisque le point de départ est erroné. Tout en maintenant le nom de la révélation prophétique, M. Schwartzkopf en détruit la notion, puisqu'il la réduit à un sentiment, à un acte qui s'opère dans la conscience du voyant.

10. — La prophétie de Daniel se présente à l'exégète avec une physionomie et sous des traits à part. Elle semble être un recueil de pièces détachées, qui ont été réunies et juxtaposées. Elle comprend des récits en araméen et des visions écrites en hébreu. Depuis Spinoza, beaucoup de critiques ont nié son unité et son authenticité. Bertholdt a cru y reconnaître neuf sources différentes. Meinhold et Strack retardent sa composition au temps des Machabées et attribuent la rédaction de la première partie à une époque postérieure à Antiochus Épiphane, tandis qu'ils rapportent la seconde partie au début de l'histoire des Machabées. M. August von Gall, dans *Die Einheitlichkeit des Buches Daniels*, discute les arguments de ces trois critiques. Dans une première section, il montre que les chapitres II-VI n'ont pas été composés sous Alexandre le Grand, mais au moins du temps des Machabées. Il détermine l'idée unique qui relie ces récits et conclut qu'ils ne peuvent dériver de quatre sources différentes. La seconde section est consacrée aux visions des chapitres VII-XII. Une même espérance messianique est exprimée dans ces chapitres, qui ne sont pas quatre morceaux détachés. La troisième section établit les relations des deux parties du livre. Les visions sont liées aux récits de manière à former avec eux un même tissu ; la corrélation entre les unes et les autres est manifeste. L'idée messianique apparente les chapitres les uns aux autres, et un seul auteur a conçu et élaboré un écrit doué d'une aussi étroite unité.

11. — Le livre de M. l'abbé Bouchet ne répond pas au titre dont il est décoré. Le titre annonce une réfutation directe de la *Vie de Jésus* de Renan, et la solution des objections du rationalisme moderne contre les écrits évangéliques. Dans l'ouvrage, la polémique occupe une place fort restreinte. Renan est réfuté en six endroits seulement. Le but apologétique est relégué au second rang, et c'est l'édification qui domine. M. Bouchet a écrit une vie de Notre-Seigneur à l'usage du peuple et en vue de l'instruire. L'introduction renferme une démonstration rapide de l'authenticité des Évangiles canoniques. La page XV ressemble étrangement aux pages XXVIII-XXIX de l'Introduction du *Jésus-Christ* du P. Didon. Elle reproduit presque textuellement et sans référence les erreurs qu'on a justement reprochées à l'éloquent dominicain. Dans le récit de

la *Vie mortelle du Christ*, récit simple et exact, le narrateur fait une part trop grande aux légendes dont l'imagination populaire a embelli l'enfance de Jésus et en particulier sa fuite en Égypte.

12. — Le P. Knabenbauer continue son savant commentaire des Évangiles. Il a consacré un fort volume à expliquer saint Luc. Une courte introduction résume et complète celle, plus développée, qu'a donnée dans la même collection le P. Cornély. La méthode suivie est la même que dans les volumes précédents. Le texte, divisé par paragraphes, est reproduit en grec et en latin. L'appareil critique dont il est accompagné s'est enrichi des dernières découvertes. Ainsi les principales variantes du manuscrit syriaque, dont il a été question plus haut, sont indiquées. Le commentaire présente la même richesse de matériaux, il est soigneusement raccordé avec les commentaires de saint Matthieu et de saint Marc. Les récits et les discours propres au troisième évangile sont expliqués avec une attention spéciale. Il est impossible d'analyser un travail si compact; il faut lire et relire ce *Commentarius in Evangelium secundum Lucam*, pour connaître les trésors d'érudition qu'il renferme.

13. — Des *Observations théologiques*, qui sont justes, précèdent la paraphrase des *Épîtres et lettres inspirées de l'apôtre saint Paul*, par l'abbé Boileau ; mais leur application « à la présence, à la suite et à l'alliance du sens littéral et du sens figuré dans les saintes Écritures, » manque de précision. Une introduction assez développée expose les événements contemporains de Saul, l'élection, les travaux apostoliques de Paul, l'analyse de ses lettres, sa théologie, son éloquence, la chronologie et l'esprit de ses épîtres. Au jugement du P. Scheil, examinateur officiel de l'ouvrage, elle « est d'une conception élevée, d'un style chaud et éloquent, et forme un prologue aux sublimes et profondes Lettres » de saint Paul. Ces quatorze épîtres, rangées suivant l'ordre chronologique, sont encadrées dans l'histoire de l'apôtre et rapprochées de ses discours. Pour composer sa paraphrase, M. l'abbé Boileau « a pénétré la doctrine de Paul, éclairci ou dissipé ses hébraïsmes et ses hellénismes et suppléé les transitions que réclamaient la suite et la marche du discours. » Nous nous approprions l'appréciation du P. Scheil, qui a écrit à l'auteur : « Votre traduction est bien faite, dans une belle langue que vous savez assouplir aux sentiments de l'apôtre, et rendre énergique, tendre, insinuante, pathétique, etc. Vous n'avez pas énervé le texte par de la prolixité, même en paraphrasant. » Le lecteur, fût-il en quelques points en désaccord avec l'interprète, ratifiera ce jugement élogieux.

14. — L'*Histoire du péché originel et des origines de l'Église*, par Hippolyte Rodrigues, est, sous de beaux dehors, un sot et mauvais livre. Cette histoire fantaisiste est suivie de causeries ou conférences humoristiques et d'apologues insensés, dont le but est de détruire toute religion, même la religion naturelle, et tout sens moral. L'auteur ne laisse à

l'homme que « la bête » avec ses féroces instincts et ses grossiers appétits. Nous voulons croire, pour l'honneur de l'esprit français, qu'un livre, dont le fond est absurde et la forme ridicule, ne trouvera pas de lecteurs ou ne produira que des nausées chez ceux qui, comme nous, ont dû le parcourir des yeux.

15. — Aucune comparaison n'est possible entre lui et la *Geschichte der christlichen Eschatologie innerhalb der vornicänischen Zeit*, du docteur Atzberger. Cette histoire est la continuation de *Die christliche Eschatologie in den Stadien ihrer Offenbarung im Alten und Neuen Testamente*, qui est l'histoire de la révélation des fins dernières. L'auteur avait suivi dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament la marche progressive de cette révélation. Celle-ci étant close avec l'Apocalypse, l'histoire du dogme commence. Dans une savante introduction, M. Atzberger revendique pour les catholiques le droit d'écrire l'histoire des dogmes et oppose leur méthode à celle des protestants. Quoique invariable, le dogme, en effet, a été conservé, exposé, expliqué et développé avec plus ou moins d'étendue et sous des aspects divers. L'histoire du dogme est l'histoire de cette conservation, de cette explication et de ce développement. Sous le nom d'*eschatologie*, M. Atzberger ne comprend pas seulement la dernière venue du Christ et les événements qui se produiront à la fin des temps; il y fait rentrer aussi ce qui suivra la mort de chaque individu et la fin du monde. Et comme l'état de chacun après cette vie n'est que le résultat des œuvres accomplies avant la mort, il traite encore du salut et des moyens de salut qui sont mis ici-bas à la disposition de tous les hommes. Il étudie donc séparément « l'eschatologie de l'individu » et « l'eschatologie de l'univers. » L'eschatologie de l'individu embrasse les doctrines de l'immortalité de l'âme, de la liberté, du mérite, du salut et de la grâce, de la vie future, l'état des justes immédiatement après la mort et celui des damnés, enfin la rémission des péchés dans l'autre vie. L'eschatologie de l'univers comprend la dernière venue du Christ, la résurrection de la chair, le jugement universel et la fin du monde. Ces grandes vérités, M. Atzberger les présente telles qu'il les a trouvées dans les œuvres des Pères apostoliques et des apologistes du second siècle et dans les Actes des martyrs, telles que les judéo-chrétiens, les gnostiques et les montanistes les admettaient ; il en poursuit le développement dans les écrits de saint Irénée, de saint Hippolyte, de Tertullien, de Clément d'Alexandrie, d'Origène, de saint Cyprien, de Lactance, etc. Il interroge enfin les liturgies, les peintures et les inscriptions chrétiennes. Chaque section est précédée d'une savante indication des sources. L'ouvrage entier forme une histoire très documentée et très méthodique du dogme des fins dernières avant le concile de Nicée.

16. — Les *Trésors d'Israël*, extraits par M. Goldblum des manuscrits

hébreux de la Bibliothèque nationale de Paris, resteront fermés à la plupart des lettrés qui ignorent la langue rabbinique. Le collecteur eût bien fait d'accompagner sa publication d'une traduction. Les notes et remarques sont elles-mêmes écrites en hébreu. Peu d'écrivains pourront les mettre à profit pour l'histoire des Israélites.

17. — Le livre de M. l'abbé Domenech ne tient à *la Prophétie de Daniel* que par son point de départ. La double vision des quatre monarchies a révélé au missionnaire « la philosophie de l'histoire du monde ancien et du monde moderne. » Il a pensé qu'il serait utile de livrer ses réflexions aux âmes de bonne foi qui ignorent la religion et veulent s'en instruire. C'est pour elles qu'il a voulu « exposer, au moyen de l'histoire, le plan de Dieu dans la création des mondes et sa constante intervention dans leur gouvernement, donner enfin la raison des événements historiques qui se sont succédé jusqu'à nos jours. » Pour que l'édifice qu'il élevait reposât sur une base solide, il l'a fait précéder « d'une étude rapide sur la compétence de la raison privée pour connaître les vérités qui nous intéressent le plus, et sur la cause première de tout ce qui existe, c'est-à-dire sur Dieu. » L'ouvrage comprend deux volumes, dont le sous-titre indique le contenu. Le premier traite de l'*Apparition de l'homme*, le second de l'*Apparition du Christ*. Le premier part de la création et nous conduit jusqu'aux temps de Jésus-Christ, en passant par l'histoire du peuple juif et des quatre grandes monarchies de l'antiquité païenne. Le second part de Jésus-Christ et nous conduit jusqu'à la fin des temps ; il nous fait connaître l'action que le Sauveur a accomplie ici-bas par lui-même et par son Église; il donne un sommaire de la vie de Jésus, un résumé de sa doctrine théologique et il fait la philosophie de l'histoire du christianisme. Dans un si vaste sujet, il a fallu se borner à une analyse raisonnée, il a fallu limiter le développement des pensées à de simples aperçus faciles à comprendre. De fait, l'ouvrage, écrit d'un style alerte, est le résumé d'immenses lectures. Bien que la troisième édition soit harmonisée avec les progrès de la science, il reste encore des lacunes et des inexactitudes. Les travaux et les conclusions des critiques modernes au sujet du Pentateuque sont ignorés de l'auteur, aussi bien que les dernières découvertes assyriologiques. Par suite, ses vues générales sur l'histoire de la Chaldée et sur la monarchie assyrienne ne sont pas au point. Au lieu de discuter les arguments qui portent les savants à reculer de plus en plus la date de la création de l'homme, il a employé l'arme trop facile du ridicule. Il trouve une preuve géologique du déluge mosaïque dans « la découverte très récente d'une époque *pluviaire*, » postérieure à l'époque quaternaire. Enfin, il pense que la société moderne est arrivée à cette vieillesse décrépite qui présage une fin plus ou moins prochaine.

E. Mangenot.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Sujets traités par ordre alphabétique sur tout ce qui concerne le dogme, la morale et le culte*, par l'abbé Brevet. Paris, Imp. salésienne, 1896, 4 vol. gr. in-8 de 504, 566, 491 et 492 p., 3 fr. le vol. — 2. *Le Missionnaire moderne, recueil de conférences, homélies, etc.*, par l'abbé Baurens de Molinier. Paris, Retaux, s. d., in-12 de viii-568 p., 3 fr. 50. — 3. *La Bonté. Conférences spirituelles* par le R. P. Faber. Ibid., 1896, in-12 de 90 p., 1 fr. — 4. *Morts sans baptême. Lettres de consolation et de doctrine*. par le chanoine Jules Didiot. Ibid., 1896, in-12 de 140 p., 2 fr. — 5. *Histoire de l'Enfant Jésus*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1896, in-12 de 344 p., 2 fr. 50. — 6. *L'Agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Gethsémani*, par le T. R. P. Exupère de Prats de Mollo. Paris, Castermann, s. d., in-12 de 284 p., 2 fr. 50. — 7. *Les Sept Paroles de la Croix. Une Station au Calvaire*, par Mgr Latty, évêque de Châlons. Paris, Delagrave, 1896, in-12 de 150 p., 3 fr. — 8. *Jésus dans sa gloire. Méditations pour le Temps pascal*, par l'abbé Max. Caron. Paris, Haton, 1896, in-18 de 432 p., 2 fr. — 9. *Le Sacré Cœur dans le discours après la Cène*, par le R. P. Exupère de Prats de Mollo. Paris, Castermann. s. d., in-12 de vi-380 p., 2 fr. 50. — 10. *Le Sacré Cœur et le ciel*, par le T. R. P. Jules Chevalier. 2e édit. Paris, Retaux, 1896, in-12 de 320 p., 2 fr. 50. — 11. *Vie de la Très Sainte Vierge*, par S. Ém. le cardinal Melchers. Trad. de l'allemand par l'abbé Duchemin. Paris, Haton, 1896, in-12 de vi-256 p., 1 fr. 25. — 12. *L'Eucharistie mieux connue. Explication raisonnée, suivie de réflexions et prières*, par l'abbé Brulon. Ibid., 1896, in-12 de viii-320 p., 2 fr. — 13. *L'Ame pieuse en adoration devant la sainte Eucharistie*, par J.-B. Pagani. Trad. de l'italien par l'abbé Gavard. Paris, Castermann, s d., in-18 de 352 p., 1 fr. 50. — 14. *L'Année ecclésiastique dans ses fêtes et ses temps de solennité*, par Mgr Conrad Martin. Trad. par Pfeiffer. Paris, Vic et Amat, 1895, in-12 de iv-390 p., 2 fr. 50. — 15. *Petit Catéchisme liturgique*, par l'abbé Henri Dutilliet. 4e édit., augmentée d'un *Catéchisme du chant ecclésiastique*, par A. Vigourel Paris, Bricon, 1895, in-18 de xx-212 p., 1 fr. 50. — 16. *Allocutions pour les jeunes gens*, par Paul Lallemand, prêtre de l'Oratoire. 5e série. Paris, Retaux, 1896, in-12 carré de xviii-292 p., 3 fr. — 17. *Le Surveillant dans un collège catholique*, par le R. P. de Damas. Tournai, Castermann, s. d., in-12 de 300 p., 2 fr. — 18. *La Piété dans l'école*, par l'abbé X., chef d'institution secondaire. Paris, Imp. salésienne, 1895, in-8 de vi-340 p. — 19. *A l'entrée de la vie*, par Guibert, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Gaume, 1896, in-12 de 90 p., 0 fr. 60. — 20. *Les Jeunes Filles*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1896, in-12 de xx-320 p., 2 fr. 50. — 21. *Recueil de méditations tirées pour la plupart des meilleurs ascètes des siècles passés*, par le P Remy, S. J. Tournai, Castermann, s. d., in-12 de 556, x-544, 732, 708, viii-448, viii-484, viii-720 p., 17 fr. les 7 vol. — 22. *Entretiens spirituels sur les vertus chrétiennes*, par le P. Exupère de Prats de Mollo. Ibid., s. d., 2 vol. in-12 de x-384 et 312 p., 5 fr. les 2 vol. — 23. *Mélanges ascétiques. Panégyriques et conférences*, par le même. Ibid., s. d., in-12 de 452 p., 3 fr. — 24. *La Fille de sainte Thérèse à l'école de sa mère*, par la Mère Thérèse de Saint-Joseph. 2e édit. Paris, Retaux, 1895, in-12 de viii-428 p., 3 fr. 50. — 25. *Voies secrètes de l'âme. Nouvelles et récits*, par Mme la baronne S. H. Trad. de l'allemand. Ibid., 1896, in-12 de viii-444 p., 3 fr. 50. — 26. *Vivons saintement à l'exemple des saints, ou Petit Traité populaire de perfection chrétienne, suivi de quelques vies de saints*, par le P. J. Coppin. Lille et Paris, Société Saint-Augustin, 1896, in-12 de 416 p., 2 fr. — 27. *Les Convertis dans l'Évangile*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1896, in-12 de 324 p., 2 fr. 50. — 28. *Journal des retraites du Vénérable Père de la Colombière, S. J.* Lille, Société Saint-Augustin, 1896, in-32 de 200 p., 0 fr. 75. — 29. *Meditationum et contemplationum S. Ignatii de Loyola puncta* libri Exercitiorum textum diligenter secutus explicavit Fr. de Hummelauer, S. J. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1896, in-12 de 436 p., 3 fr. 75. — 30. *Retraite de dix jours à l'usage des religieux et religieuses de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel*, par le P. Georges de Saint-Joseph. Trad. de l'allemand. Tournai, Castermann, s. d., in-18 de 148 p., 0 fr. 60. — 31. *L'Oraison dominicale. Ses Rapports avec les sept dons du Saint-Esprit, les sept péchés capitaux, les vertus théologales et cardinales et les béatitudes. Instructions sur le Pater*, par Mgr Amédée Curé. T. I. Bar-le-Duc, imp. de l'Œuvre Saint-Paul, 1895,

in-12 de XVI-464 p., 5 fr.— 32. *Considérations sur les litanies du saint Nom de Jésus*, par l'abbé XAVIER-JOSEPH EUGÈNE. Tournai, Castermann, s. d., in-12 de 360 p., 2 fr. — 33. *Mois de Marie du saint Rosaire*, d'après l'encyclique de Léon XIII sur le Rosaire, par l'abbé G. DE BESSONIES. Paris, Vic et Amat, 1892, in-32 de XVIII-174 p., 0 fr. 50. — 34. *Mensis Marialis, ex locis divinae Scripturae, sacrae liturgiae, etc., concinnatus ad usum praecipue clericorum*. Lugduni, Em. Vitte, 1896, in-32 de 252 p., 1 fr. 50. — 35. *Manuel du jeune serviteur des saints anges*. Paris, Oudin, 1896, in-32 de 262 p., 1 fr. — 36. *Devocion de san Francisco de Borja, S. J., al Santissimo Sacramento*, por MIR Y NOGUERA, S. J. Valencia, 1896, in-18 de 44 p. — 37. *Treizaine et prières en l'honneur de saint Antoine de Padoue*, par le R. P. PROSPER D'ENGHIEN. Tournai, Castermann, s. d., in-18 de 108 p., 0 fr. 20. — 38. *Neuvaine et prières en l'honneur de saint Antoine de Padoue*, par le même. Ibid., in-32 de 60 p., 0 fr. 15. — 39. *Prières et cantiques en l'honneur de saint Antoine de Padoue*, par le même. Ibid., s. d., in-18 de 36 p., 0 fr. 10.

1 à 4. — PRÉDICATION. ENSEIGNEMENT. — Il y aura toujours dans l'Église des voix qui annonceront l'Évangile, qui instruiront les peuples. Le Maître a dit à ses apôtres : *Euntes, docete omnes gentes : praedicate Evangelium*. Voilà plus de dix-huit siècles que cette parole se réalise, et elle se réalisera jusqu'à la fin du monde. Ne soyons pas étonnés de voir se multiplier chaque année ces ouvrages où des prédicateurs expérimentés réunissent tous leurs discours soit pour atteindre un autre auditoire qui ne va pas à l'église, soit pour indiquer à de plus jeunes auxiliaires la voie qu'ils ont à suivre en vue de rendre leur apostolat salutaire. L'ouvrage de M. l'abbé Brevet est des plus complets et des plus pratiques. Pour n'omettre aucun sujet, il se sert de la méthode alphabétique, qui facilite d'autre part les recherches du lecteur. Chaque sujet est précédé de quelques textes des Saintes Écritures que le prédicateur mêlera à son gré au développement de sa pensée. La forme est celle qui convient à la prédication pastorale, simple, claire, logique. A peine si M. le curé de Tlemcen donne, en moyenne, huit ou dix pages à chaque sujet : cette étendue lui suffit pour expliquer le mystère ou faire connaître un devoir, pour éclairer, convaincre et déterminer son lecteur. Le clergé paroissial trouvera dans ces quatre grands volumes, bien remplis, une mine très riche qui lui fournira les sujets d'instruction les plus variés et les plus sérieusement traités. Quant à la sûreté de la doctrine, elle nous est garantie par l'approbation de l'Ordinaire d'Oran. L'ouvrage mérite donc, à tous égards, de la part du clergé, le plus sympathique accueil : il est appelé à rendre de précieux services.

— Le *Missionnaire moderne*, de M. l'abbé Baurens de Molinier, sans avoir l'importance de l'ouvrage précédent, a son prix, son utilité *sui generis ;* il n'embrasse pas tous les sujets ; il en choisit sur toutes les matières, dans tous les genres, et c'est comme un ensemble de modèles qu'il nous offre. Son caractère particulier consiste à « exposer le dogme et la morale catholiques en la manière qu'il conçoit la prédication contemporaine d'après la dernière encyclique de notre Saint-Père le Pape Léon XIII aux évêques et au clergé d'Italie : une prédication incisive, to-

pique, s'adressant à l'auditoire qu'on a sous les yeux, et ne passant pas au-dessus de sa tête, exposant les erreurs actuelles, les réfutant, ne reculant pas devant les citations des auteurs de l'époque, qu'ils soient avec ou contre l'Église ; prédication avant tout claire, pratique, s'appuyant principalement dans ses preuves sur la Sainte Écriture, les saints Peres et l'enseignement des conciles et des théologiens les plus renommés. » C'est bien là, en effet, la prédication « moderne » mais contenue dans de justes limites : la prédication de l'Évangile mise à la portée des esprits et des besoins de notre siècle. L'Église n'a jamais dédaigné d'accommoder ses méthodes d'enseignement au caractère de chaque siècle et même de chaque nation ; c'est ainsi qu'elle est, comme la vérité, de tous les temps et de tous les peuples, pour chaque peuple et pour chaque temps. Le livre renferme des conférences sur des sujets d'ordre général : la religion, la Papauté, etc., et sur les fêtes chrétiennes ; des discours sur les sacrements ; quelques homélies, des discours de circonstance, des panégyriques, des sujets de retraite et de mission. L'auteur termine son ouvrage par l'œuvre du bienheureux Guillaume de Toulouse : *Terrible vision de l'enfer*. L'ouvrage porte l'*imprimatur* de l'ordinaire de Toulouse.

— Les *Conférences* du R. P. Faber ne sont pas précisément des œuvres oratoires, mais plutôt des discussions ou de petits traités théologiques sur certains sujets spéciaux. Nous plaçons ici sa conférence sur *la Bonté*, extraite de son livre des Conférences, parce que ce sujet rentre dans l'enseignement de l'Église et qu'il en ressort pour chacun de nous une salutaire leçon de morale excellente à connaître et à méditer. Quatre courts chapitres se partagent cette conférence de quatre-vingt-dix pages : De la bonté en général, De la bonté en pensée, De la bonté en parole, De la bonté en action. Tout y est supérieurement dit sur cette vertu ; c'est de la « bonté » que saint Jean disait : Si on la pratique, cela suffit pour tout. Lisez les pages du P. Faber : vous aimerez la bonté et ne pourrez vous empêcher de la pratiquer.

— *Morts sans baptême*. C'est encore là non un sujet de prédication, mais une question d'enseignement sous forme de lettres de consolation et de doctrine, et sa place est ici toute marquée. M. le chanoine Didiot avait été consulté sur ce sujet par Mgr de Ségur, mais les bouleversements de la guerre de 1870 l'avaient forcé à remettre sa réponse ; il n'aurait même plus songé à cette question si l'occasion ne se fût offerte de consoler une mère depuis longtemps torturée par de poignantes incertitudes. Cette occasion sera bénie par beaucoup d'autres mères qui peuvent avoir à souffrir de telles angoisses. Et nous-même nous sommes heureux que la Providence ait permis à M. le chanoine Didiot de nous donner, sur les *Morts sans baptême*, un traité si complet, si clair, si exact et surtout si consolant. L'enseignement de l'Église est fidèlement exposé et victorieu-

sement débarrassé de toutes les objections inventées par le pélagianisme et le jansénisme ; il découle bien nettement du livre de M. le chanoine Didiot que si les morts sans baptême ne peuvent avoir part au bonheur du ciel, ils ne sont pas, du moins, condamnés à l'enfer. « La Providence, conclut l'auteur, ne châtie pas du tout les enfants incapables d'observer le précepte baptismal, mais elle ne leur donne pas non plus le complément de la gloire et de la béatitude surnaturelles, parce qu'ils n'ont pas eu l'initiation de la grâce. »

5 à 11. — Jésus. — Marie. — L'*Histoire de l'Enfant Jésus*, par M. l'abbé Henry Bolo, nous arrive portant en tête une approbation épiscopale, celle de Mgr Fabre, évêque de Saint-Denis de la Réunion, dont M. l'abbé Bolo est le vicaire général. Nous en félicitons l'auteur, et nous sommes convaincu que, malgré les succès des œuvres de M. l'abbé Bolo et sa situation de vicaire général, cette approbation lui a servi de recommandation auprès d'un certain nombre de lecteurs sérieux ; elle aura été ainsi et une garantie qui rassure le lecteur, et une bénédiction qui profite à l'ouvrage. L'*Histoire de l'Enfant Jésus* est un des meilleurs livres de l'auteur : c'est toujours sa façon dramatique d'envisager son sujet, mais ici ce genre dramatique est contenu dans de justes limites ; l'auteur ne s'en sert que modérément, et ses tableaux sont toujours, malgré leur brillant coloris, leurs traits multiples, conformes aux données de la Sainte Écriture. C'est vraiment prodige que cette profusion de textes naturellement amenés dans le récit, et l'on est heureux de se trouver en présence d'un prêtre si abondamment nourri de la parole de Dieu. L'*Histoire de l'Enfant Jésus* se divise en cinq parties : 1° De Nazareth à Bethléem ; 2° A Bethléem ; 3° A Jérusalem ; 4° En Égypte ; 5° A Nazareth. Ce qui suffit à nous faire connaître les mystères de l'enfance et de la vie cachée de Jésus, mystères si doux à méditer. Le livre se ferme sur quelques lignes consacrées à dépeindre « l'habillement de Jésus. » C'est original et très intéressant.

— Sans nous arrêter à la vie publique du Sauveur, nous voici avec le livre du R. P. Exupère à Gethsémani, assistant à *l'Agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Le mystère de cette agonie est aussi fouillé que possible ; il est envisagé sous tous les sens, il est considéré dans ses moindres détails. L'auteur s'attache particulièrement à montrer les rapports de ce mystère avec celui de l'Eucharistie ; il fait ressortir la noirceur de la trahison de Judas, la coupable indifférence des apôtres privilégiés ; il analyse les sentiments de l'âme de Jésus, son accablement, sa frayeur, son ennui, sa tristesse ; il nous fait assister à sa prière, à sa résignation, à la visite de l'Ange qui vient le réconforter, à la sueur de sang : tout autant de tableaux émouvants bien faits pour frapper l'esprit et toucher le cœur. Et que de leçons admirables ressortent pour nous de ce spectacle de la Victime sainte aux prises avec la souffrance morale,

luttant jusqu'à la mort contre le péché ! Ces méditations sur l'agonie de Notre-Seigneur sont l'œuvre d'un saint religieux qui a dû souvent se complaire dans la contemplation de Jésus à Gethsémani. Les âmes pieuses qui voudront se nourrir de ces méditations y trouveront, avec un amour plus tendre pour Notre-Seigneur, une excitation efficace à supporter généreusement l'épreuve, et le désir de ressembler de plus en plus à ce divin modèle.

— Le commentaire que nous donne Mgr Latty des *Sept Paroles de la Croix* respire un admirable parfum de piété ; il nous offre un réel attrait et, en même temps, il nous rappelle les enseignements divins contenus dans ce testament de Jésus. C'est un enchantement pour l'âme d'entendre le Crucifié parler de pardon et d'espérance ; elle se retrouve dans l'abandon dont il se plaint et dans la soif qui le tourmente ; elle tressaille d'aise et d'amour au nom seul de celle qu'il lui donna pour Mère, et encore qu'elle se sente frissonner à la pensée de cette consommation dernière des choses où il lui apparaîtra en juge, elle se reprend à espérer et à lever son regard confiant vers les hauteurs en le voyant lui-même, près de mourir, remettre son âme entre les mains de son Père, et avec son âme celles de tous ses élus. « Entendre et méditer au pied de la croix tout ce discours de Jésus, c'est, ajoute Mgr l'évêque de Châlons, renouveler en nous et approprier à nos besoins du moment les fruits infinis de son immolation : une station au Calvaire est fortifiante et bonne comme serait une rencontre du divin Crucifié sur la route même de l'éternité. » Surtout quand cette station au Calvaire se fait en compagnie d'un guide tel que Mgr Latty, qui nous livre tous les secrets des *Sept Paroles de la Croix* et contribue à allumer dans notre âme cette ardeur brûlante que porte avec elle la parole du Sauveur.

— Après la mort de Jésus, c'est sa résurrection, son séjour glorieux sur la terre, enfin son ascension ; tout autant de faits et de mystères que M. l'abbé Caron groupe dans son nouvel ouvrage : *Jésus dans sa gloire.* Ce sont des méditations pour les six premières semaines du Temps pascal jusqu'au jour de l'Ascension inclusivement. Un docteur en théologie les appelle des « élévations ; » il ne se trompe pas. Les considérations développées par l'auteur élèvent et l'esprit et le cœur. Rien de sec ni d'aride, rien d'austère. Un texte des saints Livres, suivi d'un commentaire dogmatique ou moral, un tour neuf dans l'exposition du sujet, un fréquent essor vers le sommet de questions élevées et difficultueuses, le charme d'un style riche et imagé : autant d'amorces pour l'attention de l'esprit. La lecture de ce livre, la méditation de chaque jour sera aussi, pour les âmes tourmentées par le doute, une lumière qui leur montrera la voie et la vérité ; pour les cœurs éprouvés, un liniment qui cicatrisera leurs blessures, une nourriture qui les fortifiera et les soutiendra dans la lutte. Ainsi le vénéré supérieur du petit séminaire de

Versailles continue-t-il le ministère si édifiant et si salutaire qu'il remplit depuis plusieurs années avec tant de succès. Après nous avoir parlé de Jésus, notre modèle sur cette terre, il nous le montre glorifié au ciel, où il nous attend pour nous récompenser. M. l'abbé Caron dédie son livre : « A ceux que tourmente le besoin de savoir quelque chose de ce monde éternel où sont partis, hier, tant d'êtres aimés, où eux-mêmes vont entrer demain. »

— Qui dira les merveilles du Cœur sacré de Jésus ? Le R. P. Exupère croit les avoir découvertes toutes dans l'admirable discours que le Sauveur prononça après la Cène, et le voilà impatient de nous transmettre ces pieuses confidences. Dans l'étude du cœur de l'Homme-Dieu, l'âme religieuse trouve à la fois la sublimité des méditations, la quiétude de la contemplation, l'intimité de la conversation avec l'Époux céleste, le calme du sacrifice. Tous ces états, toutes ces dispositions, l'auteur, avec son grand talent, nous les montre réunis dans la même âme, convergeant vers une radieuse unité qui est la personne elle-même, le cœur humain du Verbe incarné. Tel est le jugement que porte du *Sacré Cœur dans le discours après la Cène* le ministre provincial de Toulouse, et auquel nous souscrivons volontiers. Disons toutefois que l'auteur s'adresse surtout à des religieuses, plus aptes à le suivre dans les voies de la haute spiritualité.

— Le livre du T. R. P. Chevalier s'adresse à tous les fidèles. Une autre différence entre ce livre et le précédent, c'est que l'auteur de : *Le Sacré Cœur et le Ciel* nous développe les divines harmonies entre le Cœur de Jésus et les habitants du céleste séjour. L'âme en reçoit un puissant encouragement à aimer davantage ici-bas ce Cœur divin qu'elle doit contempler avec tant de bonheur dans le ciel. Le Ciel, don suprême du Sacré Cœur ; le Sacré Cœur, les anges et les saints ; le Monde matériel après la résurrection générale ; Nous jouirons du monde régénéré ; la Vision intuitive ; Amour de Dieu au ciel ; Amour mutuel des élus ; les Affections de famille et d'amitié revivront au ciel ; Relations mutuelles des parents et des amis au ciel ; la Langue du ciel ; les Absents du ciel ; les Enfants morts sans baptême : tels sont les titres attrayants sous lesquels sont examinées les questions qui doivent le plus nous préoccuper et le plus nous intéresser ; elles sont traitées de main de maître, à la lumière de la vraie doctrine. Au sujet des enfants morts sans baptême, le R. P. Chevalier est tout à fait d'accord avec M. le chanoine Didiot dont nous parlions tout à l'heure : les esprits droits, à la recherche de la vérité, ne peuvent que se rencontrer.

— S. Ém. le cardinal Melchers a publié une *Vie de la Très Sainte Vierge* qui a eu, en Allemagne, un retentissant succès. Nous l'avons maintenant en français, grâce à l'excellente traduction de M. l'abbé Duchemin, et nous ne sommes pas surpris de l'accueil si favorable fait à

cette *Vie* par l'opinion. Le plan de l'éminent auteur est bien simple : il nous l'expose lui-même en ces termes : « J'ai cru utile de mettre en lumière, dans un court exposé de la vie de la Très Sainte Vierge, sa sublime vocation, son excellence, ses perfections et son amabilité incomparables, aussi bien que les hautes prérogatives, les grâces et les vertus qui l'ont élevée au-dessus de toutes les créatures. » Pour réaliser son dessein, il ne s'est pas borné à consulter les Saints Évangiles, qui nous parlent peu de Marie ; il a interrogé encore toutes les légendes qui proviennent de monuments locaux ou de traditions populaires, mais en ne s'arrêtant qu'aux légendes qui lui ont paru mériter le plus de créance. De cet ensemble il a composé un ouvrage qui servira aux fidèles à accroître leur amour et leur confiance envers la divine Mère, et à ranimer leur dévotion pour la salutation angélique. De plus, comme la vie de la Très Sainte Vierge offre un modèle incomparable, le livre de Mgr Melchers pourra aussi servir de guide dans la prière mentale et de sujet de méditation. Remercions sincèrement M. l'abbé Duchemin de nous avoir fait connaître cette vie à la fois si doctrinale et si pratique.

12 à 15. — Eucharistie. — Liturgie. — *Ignoto Deo*, au Dieu inconnu. Telle pourrait bien être, pour beaucoup d'églises, l'inscription à graver sur leurs riches sculptures. « Que les hommes sont rares dans la maison de Dieu ! dit M. l'abbé Brulon. Et dans ce nom d'hommes, il faut entendre même les jeunes gens, sans excepter des enfants qui viennent de sortir de l'adolescence. » Aussi M. l'abbé Brulon a-t-il compris la mission du sacerdoce à l'heure actuelle et cherche-t-il, en ce qui le concerne, à la remplir par son nouveau livre : *L'Eucharistie mieux connue*. Qu'on ne lui demande pas des considérations transcendantales sur le mystère : il s'adresse au commun des fidèles et son enseignement est à la portée du plus humble. Il a jugé avec raison que pour mieux faire connaître l'Eucharistie il fallait se faire tout à tous, se servir d'une langue accessible à toutes les intelligences. Il a réussi à se faire comprendre, et son archevêque, S. Ém. le cardinal de Reims, lui a fait adresser « ses félicitations et ses bénédictions en même temps que ses vœux pour le succès de l'ouvrage. »

— *L'Ame pieuse en adoration devant la sainte Eucharistie* deviendra alors comme le Manuel des fidèles accourus plus empressés et plus nombreux au pied du Tabernacle. Ce livre de M. l'abbé Pagani a été écrit en italien ; M. l'abbé Gavard a eu l'heureuse idée de le traduire en français et de permettre ainsi parmi nous sa diffusion. L'âme pieuse a vraiment à gagner à cette lecture des trente et une considérations tour à tour dogmatiques, mystiques et morales, dans lesquelles l'auteur a réuni toutes les pensées qui pouvaient instruire, édifier, intéresser le lecteur. Ces considérations sont groupées autour de trois pensées générales : L'Eucharistie, considérée par rapport à Jésus-Christ et dans les

motifs de son institution, est le plus grand témoignage de l'amour du Sauveur envers les hommes. L'Eucharistie, considérée par rapport à nous et comme sacrement, est une source abondante de consolations spirituelles et un puissant moyen de sanctification. L'Eucharistie, considérée par rapport à Dieu, a tous les caractères du vrai et unique sacrifice. C'est donc, comme le dit le traducteur, un cours complet de spiritualité fait au pied des autels, et dont le dernier mot est : « Donnez-vous entièrement à Jésus-Christ, comme il se donne entièrement à vous. »

— Comme complément à l'étude sur l'Eucharistie, qui est le centre où vient converger toute la liturgie catholique, le foyer d'où s'échappe à chaque heure cette vie incessante de la prière et du culte, Mgr Conrad Martin nous offre son *Année ecclésiastique dans ses fêtes et ses temps de solennité*. Ces pages, écrites en exil par un évêque que la persécution tenait éloigné de son troupeau, ont une saveur particulière qui charme et qui attire. L'évêque de Paderborn ne pouvait plus être présent de corps dans sa cathédrale pour solenniser ces belles fêtes; il a voulu les célébrer encore avec son peuple en esprit. Mais ce livre doit être utile plus qu'aux diocésains de Mgr Martin; il franchira les limites restreintes d'une église particulière; il sera connu de toute l'Allemagne; il dépassera même les frontières de la nation, et grâce à la traduction autorisée de M. E. Pfeiffer, il arrivera jusqu'en France, où son succès est assuré. Toutes les fêtes du cycle liturgique sont là clairement exposées dans leur signification mystique et leur enseignement moral : l'Avent, la Noël, le Carême et la Semaine sainte, Pâques, la Pentecôte, le Saint-Sacrement, le Sacré Cœur, les principales fêtes de la Vierge, la Toussaint, les Trépassés, la Dédicace. Nous ne saurions trop recommander ce livre à tous les esprits sérieux, avides de mieux connaître le sens et la portée de nos fêtes religieuses.

— Nous attendons aussi les meilleurs fruits du *Petit Catéchisme liturgique*, de M. l'abbé Dutilliet, toujours pour une connaissance plus étendue et plus raisonnée, soit de nos fêtes, soit de nos cérémonies. Il faut lire la Préface, écrite par M. Huysmans : vous approuverez ses idées au sujet de la nécessité de divulguer la science liturgique; vous serez heureux d'apprendre comment il eut la bonne fortune de mettre la main sur ce *Petit Catéchisme*, et vous serez ravi de l'analyse qu'il vous en fait. Ce livre se divise en trois parties, consacrées, la première aux objets qui servent au culte divin; la deuxième aux principales fonctions de la liturgie; la troisième aux fêtes de l'année liturgique. Sous forme d'appendices, l'ouvrage se complète de quelques additions : 1° sur les fonctions pontificales; 2° sur le chant ecclésiastique, ses règles d'exécution et d'accentuation : ce dernier appendice, œuvre de M. Vigourel, le directeur si connu et si goûté du chant et des cérémonies à Saint-Sulpice. Nous voudrions voir ce livre entre les mains de tous les fidèles.

16 à 21. — Jeunesse. — École. — Le P. Lallemand, de l'Oratoire, en est à la cinquième série de ses *Allocutions pour les jeunes gens*, mais à l'en croire, ce serait la série dernière ; il juge que pour lui « l'automne approche, » et qu'il doit « laisser la place à de plus jeunes. » Ses lecteurs seront doublement déçus, d'abord en apprenant cette résolution, qui les contristera fort, ensuite en reconnaissant qu'ils s'étaient bien trompés sur l'âge de l'auteur des « Allocutions. » Rien ne leur faisait soupçonner l'automne dans cet esprit toujours jeune, toujours vigoureux, toujours poétique. Espérons que le P. Lallemand reviendra sur son dessein de retraite prématurée. Plusieurs cardinaux et évêques ont loué les *Allocutions aux jeunes gens*, mais l'évêque de Chartres s'applique particulièrement à en faire ressortir toutes les qualités. « La doctrine est au fond, dit-il, la poésie à la surface. Vous enveloppez l'idée sous l'image afin de charmer l'imagination, et semez les traits pénétrants afin d'aller jusqu'au cœur. » Les nombreux lecteurs qui attendaient impatiemment la nouvelle série ne seront pas trompés dans leur espoir : ces courtes allocutions sont vraiment des modèles achevés, où maîtres et élèves pourront trouver également profit et charme. Donnons quelques titres : Patrie ; Je dois, je puis, je veux ; L'Église et le Progrès ; L'Église et la Démocratie ; Le Bonheur ; Saint Ambroise ; Marie ostensoir de Jésus ; Les Leçons de la pauvreté.

— Les meilleurs maîtres ne peuvent pas toujours se trouver au milieu de leurs élèves ; leur devoir est, quand ils sont obligés de s'absenter, de se faire remplacer par d'autres eux-mêmes. *Le Surveillant dans un collège catholique*, voilà bien l'œuvre délicate et difficile. Le surveillant est la cheville ouvrière d'une bonne maison d'éducation ; donnez-nous d'excellents surveillants et nous aurons les meilleurs élèves. Ce n'est pas d'ordinaire cette idée élevée que se font de leur tâche les jeunes ecclésiastiques qui sont envoyés dans nos collèges ou nos séminaires pour surveiller les élèves aux heures de récréation, de promenade et d'étude. Qu'ils lisent attentivement l'ouvrage du R. P. de Damas, un maître expérimenté en la matière : ils y apprendront la dignité et la responsabilité du surveillant, ses devoirs intimes, ses devoirs envers les élèves, les qualités de son gouvernement. Quelques chapitres, en forme d'appendice, nous donnent le portrait du bon surveillant, nous font connaître les défauts ordinaires des jeunes surveillants, etc. On peut dire du livre du P. de Damas qu'il est le résultat d'une longue expérience et d'une judicieuse observation : il est vécu et nos jeunes ecclésiastiques, que l'on improvise surveillants au sortir du grand séminaire, gagneront beaucoup à en faire l'objet de leur lecture : il doit être leur manuel, qui les aidera non seulement à remplir leur fonction, mais encore et surtout à l'aimer.

— Ce qui facilitera la tâche et du surveillant et du directeur, c'est l'amour et la pratique de la piété chez les élèves. En vain un collège aurait

un directeur éminent, de savants professeurs, des surveillants parfaits : si la piété est absente, le collège pourra faire des bacheliers, il ne fera point ou presque point de bons chrétiens. Or ne l'oublions pas : c'est pour faire de bons chrétiens que nous avons réclamé la liberté de l'enseignement secondaire et que nous avons fondé et soutenons des collèges catholiques. A nos professeurs nous recommandons le livre d'un prêtre modeste qui se cache sous l'anonyme, mais qui est animé d'un grand zèle pour l'éducation chrétienne de la jeunesse. Ce livre, intitulé : *La Piété dans l'école*, traite de la piété dans les écoles libres, dans le livre, dans le maître, dans la méthode, dans l'élève, dans les séminaires, dans les écoles aristocratiques et l'enseignement supérieur, dans les écoles publiques. On peut différer de sentiment sur certains détails avec l'auteur, mais on sera d'accord avec lui sur les points les plus importants, et l'on trouvera toujours grand avantage à profiter de ses réflexions et de ses conseils. L'ouvrage est complété par certains documents relatifs au sujet traité et dont la connaissance ne sera pas sans utilité. L'auteur est plein de son idée et fait tout concourir à lui mériter le meilleur accueil. « Il faut absolument à l'école, dit-il, de la religion et de la piété. »

— Au tour des élèves, maintenant. Comme ils seront flattés du livre que leur consacre M. Guibert : *A l'entrée de la vie!* La vie s'ouvre devant eux gracieuse, souriante, avec ses vastes horizons, avec le plus séduisant avenir. Quel titre pouvait mieux leur agréer et les séduire? Ouvrez donc ce livre, chers enfants. Oh! ne redoutez ni trop de longueur ni trop de sérieux ; il est fait pour vous, et par conséquent il est court, il est intéressant. Prenez et lisez : Que faire de la vie? Le Rêve de Gratry. Le Choix d'une carrière. Les Deux camps. Gardez vos yeux. La Vie en famille. Vos amis. La Défense de votre foi. Le Pain de vie. Les Œuvres de miséricorde. Ce sont tour à tour des conseils et des exemples, des conseils pratiques, des histoires bien choisies et bien dites. Ce petit livre s'adresse à tous les élèves de nos collèges et de nos petits séminaires, de tous nos pensionnats, soit de jeunes gens, soit de jeunes filles. Aucun ne convient mieux pour nos œuvres de patronage.

— Nous voudrions pouvoir émettre le même avis au sujet du nouveau livre de M. l'abbé Henry Bolo intitulé : *Les Jeunes Filles;* mais nous sommes bien obligé de dire qu'il ne saurait être mis indistinctement entre toutes les mains. Non, certes, que le livre tout entier puisse être dangereux, mais on y trouve trop de pages « d'un goût déplorable, des peintures quelque peu réalistes de la vanité et des puérilités mondaines. L'argot des amies fin de siècle est de trop ; il dépare le livre. Puis, il y a des plaisanteries qui ne devraient jamais être transcrites par un auteur sérieux. » Transcrites : le mot est-il très exact? M. l'abbé Henry Bolo nous avertit bien dans sa préface qu'il a trouvé ce journal écrit

de la main de la jeune fille, mais personne ne se laisse plus prendre à ce stratagème, et le lecteur, au fur et à mesure que le journal passe sous ses yeux, se plaît toujours à découvrir l'auteur mal dissimulé sous son style qui le trahit ; plus même l'auteur fait effort pour se faire oublier dans des détails de toilette intime ou dans des expressions très mondaines, plus il est pénible de penser que ce langage et ces détails émanent de l'imagination ou du savoir d'un prêtre. Ce livre a été beaucoup loué par des critiques trop bienveillants ; nous doutons qu'il eût pu recevoir une approbation épiscopale. En tout cas, nous sommes de l'avis de M. Blanchon, de l'*Écho de Fourvières*, que nous citions plus haut : « Le discernement, qui appartient, en matière de lecture, aux mères et aux institutrices, nous paraît ici particulièrement nécessaire. »

21 à 31. — Spiritualité. — Nous avons déjà dit ce que nous pensions du *Recueil de méditations*, par le P. Remy ; nous sommes heureux d'avoir une occasion de le répéter. Son ouvrage est de ceux qu'on ne saurait trop louer et trop recommander. Avec ses sept volumes, il peut bien n'être pas à la portée de toutes les bourses ; mais les prêtres, les communautés n'ont pas à hésiter à faire un petit sacrifice, serait-ce sur leur nécessaire, pour posséder ce véritable trésor d'ascétisme. Le plan de l'œuvre est en tout conforme au plan des Exercices et à la méthode de saint Ignace. Le *Recueil* se divise en quatre semaines, représentant les différents degrés par lesquels l'âme doit passer, sous l'influence de la grâce, pour arriver à la perfection. La première semaine est consacrée aux grandes vérités, dont la méditation a pour objet la conversion des pécheurs et les moyens de persévérance. Avec la seconde semaine, l'âme purifiée passe à la contemplation de son divin modèle : elle médite d'abord les enseignements de la vie cachée de Jésus, puis les actes et les discours de sa vie publique. La troisième semaine s'ouvre par la Cène et se continue par la Passion. Enfin la vie glorieuse du Sauveur, après sa résurrection, est l'objet des méditations de la quatrième semaine. Cette semaine doit être aussi, pour l'âme, le couronnement de ses efforts : si elle est arrivée à se conformer peu à peu aux vertus de la vie cachée de Jésus-Christ, à suivre docilement les leçons de sa vie publique, surtout à s'identifier avec le divin Rédempteur dans les mystères de sa passion, que lui reste-t-il, sinon à prendre son essor vers la vie transfigurée du Sauveur : elle s'est associée à ses humiliations et à ses souffrances, elle doit avoir part à sa gloire, et alors l'œuvre est consommée : ce n'est plus l'âme elle-même qui vit, c'est Jésus qui vit en elle.

— Les *Entretiens spirituels sur les vertus chrétiennes* offrent aussi aux âmes pieuses de hautes et solides considérations sur les moyens de sanctification. Le R. P. Exupère est trop connu pour avoir besoin de nos éloges ; qu'il nous suffise de dire que ce nouvel ouvrage est en tous points digne de ceux qui l'ont précédé : c'est sa méthode toujours lo-

gique ; son style clair, précis ; sa doctrine pure, également éloignée d'un rigorisme désespérant et d'une complaisance fatale. Les principaux sujets traités dans les *Entretiens* du premier volume sont l'humilité, la chasteté, la virginité, la pauvreté, la croix, la patience, la fidélité aux devoirs ordinaires, la mortification, etc. Les *Entretiens* du second volume roulent exclusivement sur la vie de Notre-Seigneur : Noël, la crèche, la présentation, l'exil, la vie cachée, la Samaritaine, Zachée, les miracles et les résurrections, les béatitudes, le sermon sur la montagne, le Sacré Cœur, etc. On se plaît dans cette lecture, qui nous rappelle les exemples du divin Sauveur et les moyens de les imiter. Ces deux livres fourniront les pages les plus utiles pour l'exercice des lectures spirituelles.

— Les *Mélanges ascétiques*, du R. P. Exupère, sont comme la continuation de ses *Entretiens spirituels*. Le livre s'ouvre par une étude magistrale sur les diverses formes de vie spirituelle, étude profondément originale, historiquement vraie et féconde en salutaires réflexions. Suivent les panégyriques de saint François, de saint Dominique, de saint Jean de la Croix, de saint Vincent de Paul, de saint Ignace. Ici ce sont des conférences sur *Mater admirabilis*, sur saint Joseph, la sainte communion, l'oraison, le caractère apostolique des ordres contemplatifs, la simplicité religieuse, l'obéissance, les tentations, etc., conférences riches en leçons et en conseils, empreintes d'une théologie élevée et séraphique. Nous souhaitons ardemment, avec le ministre provincial, que les directeurs d'âmes sachent méditer ces pages : les fidèles eux-mêmes trouveront à les lire le plus grand profit ; pour tous, elles seront un secours puissant et un foyer d'abondante lumière.

— *La Fille de sainte Thérèse à l'école de sa mère* semblerait exclusivement destinée aux religieuses du Carmel. Tel n'est pas l'avis d'un excellent critique, qui a dit de ce livre « qu'il est un trésor non seulement pour les carmélites et les autres religieuses, mais aussi pour toutes les personnes du monde qui aspirent à la perfection de la vie chrétienne par la pratique des vertus solides. » C'est sur l'ordre du R. P. Modeste, de la Compagnie de Jésus, que la Mère Thérèse de Saint-Joseph, triomphant de toutes ses répugnances, se résolut à extraire des œuvres de sainte Thérèse les principaux passages sur la vie religieuse et à les relier ensemble par de courtes réflexions. Elle était toute désignée pour ce travail : elle unissait à une connaissance approfondie des œuvres de sainte Thérèse une longue expérience du gouvernement des âmes et un remarquable talent d'écrivain. Il fallut dix-huit ans à la Mère Thérèse pour mener son travail à bonne fin : Mgr Meignan, archevêque de Tours, en ordonna la revision, et il l'approuva le 10 avril 1888. Que faut-il davantage pour donner à un livre la meilleure garantie ? Ouvrez-le, ce livre, à telle page que vous voudrez ; vous trouverez, à côté ou à la suite d'extraits des œuvres de sainte Thérèse, des considérations, des commen-

taires qui en précisent le sens : ce n'est pas un simple recueil de citations groupées sous différents titres, c'est un merveilleux ensemble de la doctrine spirituelle de l'illustre réformatrice, présentée dans un ordre lumineux par celle de ses filles qui l'a le mieux comprise et le plus clairement exprimée.

— Avec *les Voies secrètes de l'âme*, nous descendons des hauteurs de la spiritualité à la réalité plus pratique : c'est toujours l'âme que l'on a en vue de sanctifier, mais non plus par les considérations spéculatives de l'ascétisme; on se propose d'atteindre le même but par des exemples. Ce sont des *Nouvelles et des récits* que nous fait lire Mme la baronne S. H...., mais en nous montrant, prise sur le fait, la transformation de l'âme telle que l'auteur a eu l'occasion de l'étudier et de la suivre. L'auteur s'adresse à une double classe de lecteurs, à ceux qui sont sur une fausse voie et à ceux qui peuvent et doivent leur aider à rentrer dans la bonne. Il y a là, sous la forme simple du récit, des conseils indirects très pratiques sur la manière de guérir les âmes malades sans les blesser, ou du moins sans envenimer les blessures. Le style de ces nouvelles est d'une grande simplicité: les phrases sont courtes; enfin, dans les descriptions, on remarque un sentiment vif des beautés de la nature qui s'exprime sans aucune prétention.

— Le R. P. Coppin voudrait encore populariser davantage la sainteté, c'est-à-dire convaincre tous les hommes qu'ils peuvent et doivent être des saints. Son *Petit Traité populaire de perfection chrétienne* a pour but de montrer la perfection accessible à tous. Ne croyez pas qu'il dissimule les difficultés ; il les expose, au contraire, bien clairement, mais il donne aussi les moyens les plus efficaces pour les vaincre, et pour que ce labeur de la lutte ne décourage pas les âmes trop timides, il ne manque pas de dire quelles joies suaves goûte l'âme généreuse au service de son Dieu ; il prodigue les exemples, qui occupent dans son livre la plus large place. Quoi de plus encourageant que la vie des saints pour nous animer de zèle dans l'accomplissement de nos devoirs et d'amour envers Dieu ! Aussi, l'auteur a-t-il donné à son livre un titre qui est comme le résumé de tout le dessein et de tout le plan de son œuvre : *Vivons saintement à l'exemple des saints*. Il pourra se rendre, en toute vérité, ce témoignage, qu'il a contribué à répandre dans le peuple chrétien l'idée vraie, l'estime profonde et l'amour sincère et généreux de la sainteté, c'est-à-dire de la vie sérieusement chrétienne.

— *Les Convertis dans l'Évangile*, ce sont encore des exemples que nous donne M. l'abbé Henry Bolo. Nous sommes heureux de retrouver sur nos pas M. le vicaire général de Saint-Denis, pour nous dédommager des critiques que nous avons été obligé de faire à son livre : *Les Jeunes Filles ;* nous nous félicitons de le voir ici tel que nous l'avons vu souvent dans ses précédents ouvrages. *Les Convertis dans l'Évangile* nous ont

charmé, intéressé, édifié : c'est un de ses meilleurs volumes. Peut-être aura-t-il moins de vogue que certains autres auprès d'une catégorie de lecteurs qui s'attachent plus à la forme ou à la manière de l'auteur qu'au fond même et aux idées, mais nous sommes convaincu qu'il fera plus de bien ; *les Convertis dans l'Évangile* trouveront des imitateurs dans le XIXe siècle, et ces convertis de demain seront la plus belle couronne de l'auteur. Dix chapitres se partagent toute la matière du livre ; le premier, qui est comme une sorte de préface, c'est l'Évangile des pécheurs, où M. l'abbé Henry Bolo nous rappelle toute la miséricorde et la prédilection même de notre Dieu pour les pécheurs, puisque c'est pour eux qu'il est venu : partie doctrinale qui contient de bien belles pages. Puis viennent successivement les convertis : saint Pierre, saint Paul, saint Thomas, saint Matthieu, Zachée, le bon larron, le centurion, le Samaritain, Marie-Madeleine, où les considérations spirituelles se mêlent aux faits, les commentent, en précisent la signification. Toutes ces pages veulent être lues et méditées : on y trouvera amplement intérêt littéraire et profit spirituel.

— Aucune pratique n'est plus efficace pour convertir les âmes et pour les faire arriver à la perfection que celle des retraites. Un modèle de ces retraites est le *Journal des retraites*, du vénérable P. de la Colombière. Il y a là, jour par jour, les considérations que la grâce inspirait à cette âme d'élite pour l'œuvre de sa sanctification : c'est l'âme du saint religieux ouverte à tous les regards, et chacun peut y lire à son gré, pour sa plus grande édification ; c'est la vie d'un saint écrite par lui-même, chose bien rare dans les annales de l'hagiographie : on respire, en lisant ce *Journal*, un parfum de piété qui embaume et qui ravit.

— Ces retraites, est-il nécessaire de l'ajouter, sont d'après la méthode de saint Ignace. C'est encore le livre des *Exercices* que suit le P. François de Hummelauer dans son ouvrage : *Meditationum et contemplationum S. Ignatii de Loyola puncta*, mais avec un plan plus étendu, et dans une langue qui n'est pas à la portée de tous. Le latin a cependant cet avantage d'être plus concis, de se prêter mieux à l'exactitude de la doctrine : aussi bien est-ce la langue même de l'Eglise. Un chapitre préliminaire établit d'abord les liens qui unissent entre elles toutes les méditations, ensuite les rapports qui existent entre les méditations et les contemplations. Ensuite après cinq méditations fondamentales sur le triple péché, sur les péches personnels, sur l'enfer, etc., l'auteur entre résolument dans son plan en établissant la réalité du règne du Christ, et en s'arrêtant à chacun des mystères, des discours et des miracles de la vie du Sauveur ; la plus grande place est réservée aux mystères de la Passion, de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu. Quelle mine féconde, non seulement pour les sujets de méditation, mais encore pour matière à instructions et à discours !

— Une *Retraite de dix jours* peut être plus fréquemment renouvelée que la grande retraite de quatre semaines recommandée par saint Ignace et pratiquée dans la Compagnie de Jésus : elle sera peut-être ainsi de nature à procurer un plus grand bien. Les fidèles eux-mêmes qui vivent dans le monde auront la faculté de la suivre, et c'est à eux que nous recommanderons la *Retraite de dix jours* écrite par le P. Georges de Saint-Joseph à l'usage des religieux et religieuses de Notre-Dame du Mont-Carmel. L'opuscule sera très utile aux simples fidèles ou aux religieux qui voudront se mettre sous la direction de son vénérable auteur.

— Terminons notre série des livres de spiritualité par *l'Oraison dominicale* de Mgr Curé. L'auteur nous parle des longues années qu'il a consacrées à la méditation et au commentaire de la plus belle de toutes les prières. Ce n'a pas été, certes, peine perdue : nous devons à cette lente incubation une œuvre de grand mérite, originale et aussi complète que possible. Nous n'avons encore sous les yeux que le premier volume, mais il nous suffit pour juger l'œuvre entière et l'apprécier comme il convient. L'auteur débute par la reproduction du *Pater* d'après saint Matthieu et saint Luc, puis d'après l'usage de l'Église à la messe et dans les principales langues mortes ou vivantes : en grec, en français, en italien, en espagnol, en anglais et en allemand. Entrant ensuite en plein dans son sujet, Mgr Curé traite de l'excellence du *Pater*, de l'ensemble des sept demandes, qu'il rapproche des sept dons du Saint-Esprit, enfin de chaque demande en particulier, qu'il met en parallèle avec chaque péché capital et chaque béatitude. C'est ingénieux, solide, mystique et plein d'intérêt : instructions que devait goûter la colonie française de Frohsdorf, dont l'auteur était le chapelain.

32 à 49. — Piété. Dévotions. — Un mot seulement sur chacun des opuscules de cette série. Les litanies se récitent le plus souvent de mémoire et la routine s'y mêle bien vite. Qu'on lise *les Considérations sur les litanies du saint Nom de Jésus* et l'on éprouvera plus d'attrait dans cette longue énumération d'invocations : on les comprendra mieux ; la piété y trouvera un aliment plus substantiel, un charme plus doux. Il en résultera qu'on récitera mieux ces litanies et qu'on arrivera bientôt à mieux connaître et à aimer davantage le saint Nom de Jésus. L'auteur, M. l'abbé Eugène, n'est donc pas trop présomptueux en disant de son ouvrage « qu'il est reconnu utile aux âmes pieuses et propre à faire revivre Jésus à nos yeux. »

—*Le Mois de Marie du saint Rosaire*, approuvé par le cardinal de Paris, est rédigé tout entier d'après le texte de l'Encyclique de Léon XIII sur le Rosaire. L'auteur, M. l'abbé Bessonies, s'est, pour le reste, conformé à l'usage : chacun de ses exercices quotidiens se composant d'une méditation — d'après l'Encyclique, — d'une petite pratique et d'un trait intéressant, chaque exercice n'occupant pas plus de quatre petites pages.

— *Mensis marialis.* C'est encore un mois de Marie, mais ce titre, en latin, indique bien clairement que celui-ci est réservé à l'usage presque exclusif des ecclésiastiques. Il est formé d'un choix judicieux de beaux passages tirés des Saintes Écritures, de la liturgie, des Pères et des docteurs. Du reste, le plan des méditations pour chaque jour est très simple : le sujet proposé au premier point est développé au second point; au troisième point, on en tire des conclusions pratiques corroborées par un exemple ; enfin une prière attire les bénédictions que Marie réserve à ses serviteurs. Les séminaristes et les prêtres trouveront là, pour leur esprit et pour leur cœur, un aliment sûr, varié, riche, abondant.

— *Le Manuel du jeune serviteur des anges* se divise en plusieurs parties : une partie préliminaire embrasse ce qui concerne la congrégation ; la première partie renferme les exercices du chrétien ; la deuxième, la pratique de la dévotion aux saints anges : journée angélique, semaine et mois angéliques, dévotions particulières ; dans la troisième partie sont groupées les prières en usage dans la congrégation ; à ces prières font suite quelques cantiques aux saints anges.

— La *Devocion de san Francisco de Borja al santissimo Sacramento* nous offre l'exemple d'un grand saint dans son amour pour le sacrement de l'Eucharistie. Quelle école pour nous que celle où saint François de Borgia nous initie lui-même à la pratique d'une dévotion si salutaire, si consolante. Profitons bien de son exemple et de ses conseils : nous aimerons comme lui le Dieu de nos autels.

— Et la dévotion à saint Antoine de Padoue nous conduira aussi à aimer plus tendrement Jésus ! Les trois opuscules que nous annonçons en son honneur contiennent soit une *Treizaine* de mardis ou de jours ordinaires, avec méditations, prières et exemples, soit une *Neuvaine*, composée aussi de considérations, de prières et de traits, mais le tout bien plus court, soit enfin des *Prières* et des *Cantiques*. Ces opuscules portent l'approbation des supérieurs : cela suffit pour recommander les pratiques qu'ils renferment.

F. Chapot.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Dictionnaire géographique de la France et de ses colonies*, par P. Joanne. Paris, Hachette, 1896, 4 vol. in-4 parus : A à M. 2900 p. avec 1295 grav., 131 cartes et plans dans le texte, 64 cartes et plans en couleurs hors texte, 30 fr. le vol. — 2. *En congé. Promenades et souvenirs*, par Marius Sepet. Paris, Tequi, 1896, in-18 de 386 p., 3 fr. 50. — 3-4-5-6-7. *Voyage en France*, par Ardouin-Dumazet. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1894-1895-1896, 2e série (*Anjou, Bas-Maine, Nantes, Basse-Loire, Alpes Mancelles, Suisse normande*), in-16 de 333 p. : 3e série (*Iles de l'Atlantique*, I, *d'Arcachon à Belle-Isle*), in-16 de 373 p. avec cartes; 4e série (*Iles de l'Atlantique*, II, *d'Hoëdic à Ouessant*), in-16 de 318 p., avec cartes; 5e série (*Iles de la Manche et Bretagne péninsulaire*), in-16 de 373 p., avec cartes; 7e série (*Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez*), in-16 de 340 p., avec cartes; 3 fr. 50 le vol. — 8. *L'Europe illustrée*. N° 182. *Soleure et Bâle-campagne*, par E. Zingg et W.-V. Arx. Zurich, Art. Institut Orell

Füssli, in-16 de 42 p., avec 15 illustrations, 0 fr. 50. — 9. *L'Europe illustrée.* Nos 184 185. *Saint-Moritz-les-Bains*, par le pasteur Camille Hoffmann. Zurich, Art. Institut Orell Füssli, in-16 de 43 p., avec 15 illustrations et une carte, 1 fr. — 10. *Grèce. I. Athènes et ses environs* (Collection des Guides-Joanne), par B. Haussoullier. Paris, 1896, Hachette, in-16 de 241 p., avec 8 cartes et 6 plans, 12 fr. — 11. *L'Europe illustrée.* N° 183. *A travers la Hongrie ; le réseau hongrois de la compagnie des chemins de fer du Sud-Autrichien*, par E. Steinacker. Zurich, Art. Institut Orell Füssli, in-16 de 32 p., avec 16 illustrations, 0 fr. 50. — 12. *Pèlerinages ombriens. Études d'art et de voyage*, par J.-C. Broussolle. Paris, Fischbacher, 1896, in-16 de 302 p. et 46 grav., 6 fr. — 13. *Aux rives du Bosphore*, par J. de Beauregard. Lyon, Vitte, 1896, in-8 de 324 p., illustré, 3 fr. — 14. *Un Mois en Phrygie*, par H. Ouvré. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 269 p. et 14 grav., 4 fr. — 15. *Au delà du Jourdain. Souvenirs d'une excursion en mars 1894*, par Lucien Gautier. Paris, Fischbacher, 1896, in-12 de 141 p., avec grav. et une carte. — 16. *Le Désert de Syrie, l'Euphrate et la Mésopotamie*, par le comte de Perthuis. Paris, Hachette, 1896, in-16 de xvi-355 p., 3 fr. 50. — 17. *Mon voyage à La Mecque*, par Gervais Courtellemont. Paris, Hachette, 1896, in-16 de 236 p. et 34 illustrations, 4 fr. — 18. *Autour du Tonkin*, par Henri-Ph. d'Orléans. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-18 de 585 p., 3 fr. 50. — 19. *Indo-Chine. Souvenirs de voyage et de campagne (1858-1860)*, par le colonel Henri de Ponchalon. Tours, Mame, gr. in-8 de 336 p., avec gravures et une carte. — 20. *Au nord de l'Afrique. Tunisie, Algérie, Mélilla, Gibraltar, Tanger. Notes de voyage*, par Francis Drovet. Nice, place Sasserno, 1896, gr. in-16 de 168 p., composition et dessins de A. Douhin. — 21. *Cinq semaines en Tunisie*, par E. Barillon. Grenoble, Joseph Baratier, s. d., in-16 de 147 p., avec grav. — 22. *Une expédition avec le négous Ménélik. Vingt mois en Abyssinie*, par J.-G. Vanderheym. Paris, Hachette, 1896, in-16 de 203 p., 68 grav., 4 fr. — 23. *Dans la Haute-Gambie, voyage d'exploration scientifique*, par le docteur André Rançon. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1895, in-8 de 390 p., avec cartes et grav., 10 fr. — 24. *Le Nouveau Monde sud africain. La Vie au Transvaal*, par E. Manheimer. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 349 p. et 45 grav., 3 fr. 50. — 25. *L'Affaire de Madagascar*, par Gabriel Hanotaux. Paris, Calmann-Lévy, 1896, gr. in-18 de 308 p., 3 fr. 50. — 26. *L'Islam. Impressions et études*, par le comte Henry de Castries. Paris, Colin et Cie, 1896, in-12 de 355 p., 4 fr. — 27. *Précis d'histoire du commerce*, par Henri Cons. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1896, 2 vol. gr. in-16 de xi-328-398 p., 8 fr.

1. — Le *Dictionnaire de la France et de ses colonies* de M. Joanne est un prodigieux travail; à première vue, il surpasse même le Dictionnaire général dit de Vivien de Saint-Martin, que vient de couronner la Société de géographie ; mais il convient de tenir compte de ce qu'il a été relativement facile de rassembler et de colliger les renseignements sur un pays aussi souvent décrit que la France, tandis que M. Rousselet, successeur de Vivien de Saint-Martin, a dû faire des recherches autrement difficiles pour décrire aussi exactement que possible des régions lointaines et pour la plupart peu connues. Il n'en est pas moins vrai que nous devrons à M. P. Joanne un magnifique monument national qui fera le plus grand honneur à la maison dont il est l'un des directeurs. Nous n'avons encore que quatre volumes, ce qui nous conduit à la lettre N, et déjà nous en sommes à 2900 pages in-4 à trois colonnes avec 1295 gravures représentant des sites pittoresques, des monuments, des châteaux, des types de paysans : avec 131 plans dans le texte représentant des villes et des chaînes de montagnes ; avec enfin 64 cartes en couleurs de départements. Quant au texte, il est des plus complets : les moindres hameaux sont nommés. Les provinces ont de longs articles comprenant : description générale, géologie et topographie, climatologie, ethnologie, linguistique,

usages et traditions, histoire. Les départements ne sont pas moins bien partagés : avec une carte en couleurs, l'auteur donne des détails sur la configuration générale, les divisions administratives, la topographie, le climat, les habitants, les villes, et une statistique très complète sur la répartition du territoire en cultures diverses, les cotes foncières, la population par état civil, par âge, par profession, les résultats du recrutement, le mouvement électoral, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les contributions, les finances départementales et communales, l'instruction publique, l'assistance publique, la justice. Pour les villes importantes, chef-lieux ou autres, outre un plan qui est en couleurs pour Lyon et Marseille, on a une description archéologique et une notice historique et biographique. Lorsqu'il s'agit d'un port de mer, on trouve des indications très détaillées et très exactes sur les amers et la manœuvre à faire pour éviter les écueils de l'entrée. Les postes de sauvetage sont également mentionnés, mais d'une manière incomplète; sur ce point spécial, l'auteur ne s'est pas très bien renseigné. Une remarque à faire, et qui est, à notre sens, d'une importance capitale, c'est que M. P. Joanne n'a pas craint de se répéter d'un article à l'autre; il a jugé, avec raison, qu'il valait mieux augmenter les dimensions de son ouvrage et éviter aux travailleurs des recherches souvent laborieuses.

Dans le premier volume, nous signalerons une très intéressante dissertation sur les Basques, ce peuple dont l'origine n'a pu encore être déterminée d'une manière certaine, et une excellente description de la province de Bretagne et du caractère des Bretons. — Dans le deuxième volume, mentionnons l'article sur la Corse, une importante étude sur la Crau de Provence, sa constitution géologique, sa formation, sa mise en culture. Nous relèverons dans l'article relatif à Dunkerque une appréciation que nous considérons comme erronée : Jean Bart y est qualifié le plus grand homme de mer qu'ait produit la France; ce fut un grand corsaire, mais il n'était pas chef d'escadre et n'avait pas l'envergure de Duquesne, Tourville et Suffren. — Dans le troisième volume, beau plan teinté de la forêt de Fontainebleau, très amusant article sur les Gascons, étude très développée de la chaine du Jura. — A propos des lacs des Vosges, l'auteur dit qu'on ne fait pas sonner l'r de Gérardmer, Longemer, Retournemer; ce n'est exact que pour le premier de ces noms. — Le quatrième volume est peut-être le plus intéressant. L'article sur Lourdes est convenable, mais réservé; l'auteur ne se compromet pas et se tient à égale distance entre M. Lasserre et M. Zola. Marseille est très longuement décrit ; certains passages ont une tendance républicaine assez marquée. Nous citerons encore une étude complète du massif central avec très belle carte géologique et hypsométrique en couleurs, une belle carte et un grand panorama du Mont-Blanc, enfin une description minutieuse et enthousiaste du Mont-Saint-Michel.

Pour ce grand travail, M. P. Joanne s'est naturellement servi de travaux antérieurs dont la valeur est incontestable, notamment de ceux qui ont paru dans l'Annuaire du Club alpin. Il s'est, en outre, fait aider par quelques collaborateurs dont il convient de citer les noms : MM. H. Boland, J. Guillaume, docteur Le Pileur, A. Lequeutre, Th. Nicolas, Paul Pelet, Élie Reclus, Élisée Reclus, Onésime Reclus, Anthyme Saint-Paul, Franz Schrader et Victor Turquan. Il nous reste à constater qu'il a, en tout état de cause, réussi à éviter, dans la mesure du possible, les erreurs qui se glissent facilement dans un ouvrage de cette importance. Notons aussi que, jusqu'à présent, il n'est pas question des colonies. Elles sont sans doute réservées pour un volume spécial.

2. — M. Marius Sepet est un fidèle collaborateur de cette revue, ce qui est un peu gênant pour faire l'éloge de son dernier ouvrage, *En congé ;* et cependant nous ne trouvons pas le moyen d'en dire autre chose que du bien. C'est une série d'articles parus depuis 1876 dans le journal *le Monde* sur les voyages de vacances de l'érudit auteur. Comme on peut s'y attendre de sa part, l'histoire et l'archéologie y tiennent une large place, mais non sans être agrémentées de réflexions et d'anecdotes humoristiques. Un ardent souffle chrétien anime ces pages où nous sommes transportés le plus souvent en Bretagne, mais aussi dans le centre, dans le midi et dans l'est de la France. Le dernier chapitre décrit la magnifique cérémonie de Reims où, cette année même, fut ouvert le grand jubilé national de la conversion de la France au christianisme. C'est le digne couronnement de ces pèlerinages successifs, où, sous prétexte de bains de mer, de visites de famille et autres, M. Marius Sepet nous initie aux mœurs patriarcales et aux divers monuments de l'art chrétien dans les diverses provinces de la France. Grâce au style alerte de notre auteur, ce livre est d'une lecture agréable et facile.

4, 5, 6, 7. — Nous avons déjà rendu compte du premier volume de la la collection intitulée *Voyage en France*, par M. Ardouin-Dumazet, qui comprend le Nivernais, l'Orléanais, la Touraine ; nous avons en ce moment quatre autres volumes sous les yeux. Nous rappellerons qu'il ne s'agit pas ici de guides à l'usage du touriste ; l'auteur ne dédaigne pas les curiosités pittoresques ou archéologiques, mais il ne s'y attarde pas et préfère renseigner ses lecteurs sur les ressources industrielles et agricoles des régions parcourues. Son but est de faire connaître les richesses variées que présente la France, et c'est ce qui constitue l'originalité et l'intérêt de ses études. Il convient, pour les juger, de ne pas oublier que M. Ardouin-Dumazet est rédacteur au *Temps*, et, par suite, d'opinions plus que libérales. Ses convictions religieuses ne sont pas des plus orthodoxes et l'on sent bien, sans qu'il le dise, qu'il préfère les huguenots aux catholiques ; pour lui, l'image du Sacré Cœur est un emblème à demi païen, et il affirme que l'abbé de Rancé serait bien étonné de la voir érigée devant

sa Trappe de Soligni. Par contre, il s'indigne de voir à Solesmes les bénédictins expulsés de leur abbaye, réduits à se disperser dans les maisons du village et à suivre leurs offices dans l'église paroissiale. On revient de cette visite, dit-il, « avec l'impression qu'une faute a été commise et se perpétue, laissant sur l'autorité, suivant les opinions, un rôle odieux ou ridicule. » En politique, M. Ardouin-Dumazet considère les chouans comme de vulgaires brigands, mais il s'incline avec respect devant l'héroïque figure de Bonchamps. Sa description des lacs de l'Erdre et de Grand-Lieu est très poétique.

La troisième série donne la description des îles de l'Océan Atlantique depuis Arcachon jusqu'à Belle-Isle, en passant par Oléron, l'île d'Aix, l'île de Ré, l'île d'Yeu, Noirmoutier, et l'archipel de la Grande-Brière, que l'auteur qualifie très justement d'ignoré : qui se doute, en effet, sauf les spécialistes, de l'existence entre le Croizic, Guérande et Saint-Nazaire, d'un vaste marais d'où surgissent de petites îles cultivées et fort peuplées ? Nous signalerons aussi dans ce volume une très bonne monographie de l'antique ville morte de Brouage près de Rochefort.

La quatrième série s'ouvre par une curieuse étude sur les îles d'Hoëdic et d'Houat, soumises jusqu'en 1877 à un régime un peu suranné qui réunissait entre les mains des deux curés les attributions les plus disparates : ces ecclésiastiques étaient à la fois maires, syndics des gens de mer, cantiniers, etc. L'auteur considère comme un grand progrès l'établissement de l'autorité laïque selon le droit commun qui prévaut dans le reste de la France ; mais il ne peut méconnaître que la population de ces deux îles, grâce à la charte à la fois aristocratique et paternelle dont il donne la teneur, est restée bien supérieure à celle de la Bretagne continentale, surtout au point de vue de la sobriété ; il regrette même que la réglementation des cabarets n'ait pas été aussi rigoureuse dans les îles de Sein et d'Ouessant, où l'ivrognerie exerce de grands ravages. Les chapitres consacrés à ces deux dernières îles sont très intéressants.

Dans la cinquième série, on trouve l'éloge de Renan, qualifié d'admirable écrivain. L'auteur fait valoir avec complaisance que la Tour d'Auvergne, le premier grenadier de la République (*sic*), malgré son nom très aristocratique, était roturier, issu de famille libérale, et bon républicain. Signalons une très poétique description de la forêt de Brocéliande et de curieux détails sur l'archipel très peu connu des îles Chausey.

Après avoir lu les troisième, quatrième et cinquième volumes du *Voyage en France* de M. Ardouin-Dumazet, on ne peut s'empêcher de remarquer une bien étrange abstention. L'auteur a trouvé moyen de visiter toutes les îles du littoral français, sans paraître se douter le moins du monde de l'existence de la Société centrale de sauvetage des naufragés. Cet oubli est surtout choquant lorsqu'il s'agit de rochers à peine habités, comme les îles Glénans, qui sont minutieusement décrites, et où

la maison-abri du canot de sauvetage est, avec le sémaphore et le phare, le seul bâtiment sérieux de l'archipel. Il y a là un parti pris évident, dont on ne conçoit pas le motif.

Quant à la septième série, elle renferme la description de la région lyonnaise étendue au pays d'entre Rhône et Loire avec pointe sur l'Allier. La partie capitale de cette étude est consacrée à la ville de Lyon, dont l'auteur vante le rapide développement industriel et peut-être un peu trop lyriquement la beauté pittoresque. Nous préférons les passages où il signale les villes nées d'hier, dont les noms sont à peine connus du public et qui, grâce à l'industrieuse activité des habitants, sont arrivées à un degré de prospérité très remarquable.

En somme, ces cinq volumes présentent diverses régions de la France sous un aspect nouveau, celui de leur vie industrielle et commerciale, et les réserves que nous avons signalées sont peu nombreuses et peu importantes. On peut dire que ce sont des livres à mettre sans inconvénient grave entre toutes les mains.

8. — L'excellente collection des petits guides Orell Füssli (*L'Europe illustrée*) poursuit ses publications, qu'il convient de signaler aux touristes de plus en plus nombreux désirant visiter les sites les plus pittoresques de l'Europe. Voici une description très séduisante des vallées du Jura aux environs de *Soleure et de Bâle*. Sans avoir la majestueuse beauté des paysages alpestres, les paisibles retraites du Weissenstein, de la Fridau, d'Olten, de la Frobourg, de Liestal, de Schauenbourg, de Waldenbourg et de Langenbruck se recommandent aux personnes fatiguées du bruit des villes et avides de repos. On y trouve de bons hôtels, des stations thermales, d'agréables promenades en forêt et l'avantage de la proximité des frontières françaises pour ceux qui redoutent les trop lointains déplacements. Les illustrations, dues au crayon de M. Weber, sont, comme toujours, très réussies.

9. — Nous en dirons autant de celles qui ornent le fascicule du pasteur Camille Hoffmann. Cet auteur a eu l'idée originale de présenter sa description sous forme de conversation avec un ami, pasteur comme lui. Naturellement, *Saint-Moritz* est le plus beau lieu de la terre et la plus saine des stations balnéaires, mais le digne pasteur n'a pu se priver du plaisir de conter l'histoire de l'introduction de la Réforme dans la vallée et de le faire, bien entendu, tout à l'avantage de la religion dont il est le ministre très convaincu, nous le lui accordons volontiers.

10. — Nous avons recommandé, en 1889, un guide *En Grèce*, en deux volumes, par M. Haussoullier, ancien élève de l'École française d'Athènes. Le premier volume était consacré en entier à la capitale et à ses environs; depuis lors, cette ville s'est rapidement transformée, et il a semblé aux éditeurs nécessaire de publier une nouvelle édition. M. Haussoullier est retourné à *Athènes* et a étudié sur place les nouveaux aspects de l'anti-

que cité renaissante; quelques savants grecs l'ont aidé dans cette tâche, et la nouvelle édition de son premier volume est tout à fait à point. Fidèle à sa première idée, l'auteur s'attache surtout à faire comprendre les ruines du passé, en sorte que, son guide à la main, le voyageur peut faire revivre la ville des Alcibiade et des Périclès. Cependant le côté pratique n'est pas négligé : un premier chapitre donne les indications générales toujours utiles aux touristes : moyens de transport, douane, postes, climat, notions sur la langue grecque avec vocabulaire usuel. Viennent ensuite une notice historique et des notions d'archéologie. Pour aller de Paris à Athènes, trois itinéraires sont indiqués : par Marseille et le Pirée; par Brindisi, Corfou et Patras; par le Saint-Gothard, Venise, Trieste, Corfou et Patras. Aux voyageurs peu pressés nous recommanderons spécialement le dernier. Vient ensuite la description de la ville et de ses environs; une place très large est accordée à la visite du musée où se trouvent réunies les plus précieuses reliques de l'antiquité grecque. Dans une pochette, on trouve un plan très complet d'Athènes et une carte donnant presque toute la Turquie d'Europe, la Grèce, l'Archipel et les côtes occidentales de l'Asie Mineure. Ajoutons que ce livre très savant, très bien conçu, très pratique, peut être mis entre toutes les mains.

11. — Le fascicule 183 de la collection Orell Füssli décrit *le Réseau hongrois de la compagnie des chemins de fer du Sud Autrichien*, comprenant les environs des lacs Balaton et de Neusiedel, ainsi que la région forestière d'entre Save et Drave. Chemin faisant, on rencontre les villes de Stuhlweissembourg, Steinamanger et Agram, des établissements de bains, des châteaux princiers comme celui des comtes Festetich à Keszthely. Les gravures sont très réussies, comme dans tous les guides de cette collection, et cependant l'impression que laisse la lecture de cette brochure est assez froide, sans doute parce que la nature en Hongrie est moins empoignante qu'en Suisse et dans la Forêt-Noire; et puis c'est bien loin de nous, et rares sont les Français qui aspirent à visiter en touristes le pays des Magyars.

12. — Ainsi que l'indique le sous-titre, le livre de M. Broussolle, *Pèlerinages ombriens, études d'art et de voyage*, est une suite de descriptions des belles œuvres d'art de l'Ombrie. L'auteur est un amateur passionné du Pérugin, le maître de Raphaël, et il proteste contre les aberrations des critiques qui ont attribué à l'illustre élève les plus belles œuvres de son maître; pour un peu, il en voudrait à Raphaël lui-même. Il s'est donc mis en campagne pour découvrir ce qu'il reste dans l'Ombrie des peintures du Pérugin. Et tout d'abord il raconte comment beaucoup ont disparu. Napoléon, pendant l'occupation française, en avait fait enlever un assez grand nombre pour meubler les musées de son empire, spécialement ceux de Paris et de Rome; en 1814 et 1815, les alliés entrés dans Paris autorisèrent les magistrats de Pé-

rouse à reprendre leur bien ; mais plusieurs des toiles se perdirent en route, sans doute pas pour tout le monde, mais du moins pour la patrie du peintre. M. Broussolle recherche minutieusement celles qui restent dans les moindres villages, et les décrit *con amore*. Il donne aussi quelques bonnes descriptions de paysages et de monuments, et se montre, en toutes circonstances, chrétien convaincu et zélé. Son style est un peu maniéré, et il est amusant de lire les dernières pages où il se défend avec une comique bonhomie de toute prétention à l'érudition.

13. — Saluons le volume annuel de notre ami, M. J. de Beauregard : *Aux rives du Bosphore*. Il est digne de ses aînés, peut-être même supérieur. Cette fois, l'aimable voyageur nous promène dans la péninsule des Balkans, en commençant par nous montrer la belle Venezia, où il nous fait assister à une exposition internationale d'art. Il nous conduit ensuite à Agram par Trieste et Fiume, sans oublier de narrer la touchante histoire de la *Santa Casa*. Ce n'est que dans la deuxième partie du volume que nous pénétrons dans le royaume de Serbie, qui, aussi bien que la Croatie, a la bonne fortune de plaire à notre guide. Aussi en détaille-t-il complaisamment l'histoire héroïque depuis Étienne Némania, premier roi des Serbes, jusqu'au souverain actuel, Alexandre Ier, dont le règne s'annonce comme une ère de prospérité pour le pays. Il en est autrement de la Bulgarie, que l'auteur nous dépeint avec des couleurs assez sombres. Tout d'abord, c'est le récit complet de la tyrannie sanglante et de la fin tragique du ministre Stambouloff; puis la lâcheté du roi Ferdinand Ier achetant l'appui de la Russie au prix de l'apostasie de son fils aîné, le pauvre prince Boris ; avec raison, M. de Beauregard flétrit cet acte de basse courtisanerie. Il quitte sans regrets la Bulgarie pour gagner Constantinople en passant par Andrinople. La description de la séduisante reine du Bosphore est très enthousiaste, quoique l'auteur ne dissimule aucune des verrues qui la déshonorent. L'histoire des massacres d'Arménie, dont il a pu scruter les mystérieux dessous, excite sa juste indignation, et c'est surtout à la perfide Albion qu'il s'en prend, l'accusant d'avoir suscité ces troubles par son or et ses intrigues, afin de détourner l'attention de l'Europe de ses agissements en Égypte. Enfin, le retour s'effectue par la Roumanie, le royaume de la sympathique Carmen Sylva. C'est un charmant voyage à faire en si bonne compagnie, et l'on ne peut que partager toutes les impressions de l'auteur, car elles sont inspirées par le plus pur patriotisme et par les sentiments les plus élevés.

14. — Le livre de M. Ouvré : *Un Mois en Phrygie* est intéressant parce qu'il nous fait connaître un pays peu visité par les touristes ; les chemins de fer ne vont encore que jusqu'à la porte du plateau central de l'Anatolie, où l'on peut étudier de curieux vestiges d'une civilisation qui ne fut pas sans éclat. On y découvre de beaux mausolées de l'antiquité

grecque, notamment le tombeau du fameux roi Midas, dont l'existence fut longtemps considérée comme fabuleuse. L'auteur décrit ces monuments avec beaucoup de compétence, et son récit est émaillé d'aventures de voyage des plus pittoresques. Son style est un peu prétentieux, parfois même obscur. Il s'étonne de ce qu'à l'étranger les prêtres catholiques soient aussi bons Français que les professeurs de Faculté, et fait ressortir le contraste de leur attitude avec les « allures ultramontaines » du clergé en France. Par contre, il loue la politique adroite et patiente de la vieille monarchie qui avait su donner à notre nation le premier rang que nous sommes en train de perdre dans l'Orient musulman. L'épisode de la mort d'Alcibiade, qu'il conte avec une certaine complaisance, ne permet pas de recommander ce livre pour de trop jeunes lecteurs.

15. — La région située *Au delà du Jourdain*, et qui formait autrefois le pays des Moabites, a été également peu visitée par les touristes; quelques archéologues et hébraïsants s'y sont seuls aventurés. C'est que les voies de communication y sont rares, les parties cultivées peu étendues, et les habitants, pour la plupart nomades, inspirent une défiance assez justifiée. M. L. Gautier, de Genève, de concert avec un jeune Anglais, *fellow* de l'Université d'Oxford, a eu cependant la curiosité de visiter les villes mortes de Djérach et d'Ammân, dont l'identification est fort difficile, bien qu'on y trouve des ruines importantes. Le voyage s'est effectué dans les meilleures conditions possibles, M. Gauthier ayant, du reste, un de ces caractères accommodants avec lesquels il semble que les obstacles s'aplanissent d'eux-mêmes. La jolie plaquette qu'il présente au public abonde en détails archéologiques; les dessins sont exécutés d'après des photographies empruntées pour la plupart aux publications du *Palestine Exploration Fund;* la carte est une reproduction de celle de MM. l'abbé Legendre et Thuillier. L'auteur est sans doute protestant; mais il n'en cite pas moins avec éloges les travaux des RR. PP. Germer-Durand et Séjourné. Très bonne contribution à la géographie historique de la Palestine.

16. — Le voyage de M. le comte de Perthuis dans *le Désert de la Syrie, l'Euphrate et la Mésopotamie* est déjà ancien, puisqu'il remonte à 1866; mais, ainsi que le dit l'auteur, les hommes et les choses se modifient bien peu en Orient, et les études remontant au commencement du siècle peuvent encore servir à faire connaître ces pays pétrifiés. D'ailleurs, dans un dernier chapitre, M. de Perthuis indique sommairement ce qu'il est survenu de nouveau, routes construites, projets de chemins de fer et de navigation à vapeur sur l'Euphrate, progrès lents de la colonisation. Quant à la partie la plus intéressante de ses observations, celle relative aux nomades Bédouins, Kurdes ou Turkmènes, rien ne s'est modifié en ce qui la concerne. Le voyageur français a pu étudier de près les mœurs de ces tribus errantes; il les a poursuivies à travers

le désert pour conclure avec elles des conventions permettant aux caravanes commerciales de traverser leurs territoires sans être molestées; il a vécu au milieu d'elles, jouissant des immunités accordées par la loi sacrée de l'hospitalité et n'a eu qu'à se louer de ses rapports avec leurs grands chefs. Il est utile d'être renseigné exactement sur ces Arabes que les voyageurs évitent de rencontrer parce qu'ils sont plus souvent pillards qu'hospitaliers; en ce moment ils jouent un grand rôle dans les troubles qui agitent de toutes parts l'empire ottoman et semblent présager sa prochaine dislocation. On lira donc ce volume avec profit d'abord, et aussi avec plaisir, car il est écrit avec élégance et sincérité.

17. — M. Courtellemont est, après M. Léon Roche, le premier Français qui ait visité la Mecque; cinquante-sept ans se sont écoulés entre ces deux voyages; cinq ou six autres Européens ont pu, en outre, pénétrer dans la ville sainte; c'est assez dire les difficultés que présente une telle entreprise. Auteur de cinq volumes d'études sur les régions musulmanes qui entourent la Méditerranée, M. Courtellemont désirait vivement compléter ses publications par une description *de visu* de la ville sainte de l'Islam. Il parvint à s'assurer l'aide d'un musulman d'Alger qui lui devait la vie, et c'est grâce à cette complicité dévouée qu'il parvint à déjouer la surveillance soupçonneuse et féroce des Turcs, gardiens vigilants du tombeau du Prophète. Il courut toutefois de réels dangers, et sa qualité de médecin algérien, fidèle sectateur du Coran, fut souvent suspectée; il fut plusieurs fois arrêté et ne dut la liberté et sans doute la vie qu'à son remarquable sang-froid. Il parvint même à se faire de chauds partisans parmi les personnages de Djeddah et de la Mecque, et, grâce à eux, put accomplir tous les exercices religieux d'un véritable pèlerin. Le plus difficile fut de dissimuler l'emploi d'une photo-jumelle qui lui permit de rapporter la seule vue panoramique de la Mecque que l'on possède en Europe. L'état de santé de son compagnon l'empêcha de visiter Médine; mais il ne désespère pas d'y revenir un jour et même de pousser plus loin encore ses recherches sur le présent et le passé de l'Arabie. M. Courtellemont est un fervent partisan de l'islamisme; le sentiment religieux ne lui manque pas, mais il ne fait pas une distinction bien nette entre le Dieu des chrétiens et celui de Mahomet. Son *Voyage à la Mecque* est intéressant, très bien écrit et abonde en aperçus nouveaux et ingénieux dont il y a lieu de tenir compte dans la recherche délicate d'un *modus vivendi* raisonnable entre le monde chrétien et le monde musulman.

18. — On se rappelle le succès obtenu par la publication, en 1893, du beau volume où le jeune prince Henri d'Orléans racontait son voyage du Tonkin à Bangkok. L'éditeur a fait paraître une édition plus populaire du même récit : *Autour du Tonkin*, dégagé de tout luxe de gravures, de cartes, de l'appendice géographique et scientifique. Ainsi allégé,

l'ouvrage conserve le charme du style élégant et correct de l'auteur; on y retrouve aussi l'attrait des observations critiques dont la maturité étonne chez un aussi jeune voyageur. Les races très diverses qui peuplent les régions peu explorées et accidentées du Tonkin occidental, entre les bassins du Fleuve Rouge et du Mékong, sont attentivement étudiées et décrites. Les aperçus relatifs au développement futur de nos possessions indo-chinoises sont également remarquables; le prince Henri d'Orléans s'y montre plein de confiance dans l'avenir, mais ne dissimule aucune des fautes commises par nos gouvernants, aucun des défauts inhérents à l'administration française, qui paralysent l'œuvre de colonisation. La plupart des desiderata qu'il exprime ont été réalisés depuis lors, ce qui montre bien avec quelle sagacité il avait indiqué les progrès à faire. Malheureusement certains détails de mœurs peu édifiants ne permettent pas de mettre ce volume entre toutes les mains.

19. — M. le colonel de Ponchalon a pris pour épigraphe de son livre: « Évoquons le passé, il nous dira l'avenir, » et pour mot de la fin : *Gesta Dei per Francos*. Ces deux devises expriment très bien dans quel esprit il a entrepris de conter, pour ses enfants d'abord, pour ceux des autres ensuite, les épisodes de la campagne de Chine et d'Indo-Chine de 1858-1860, sous les ordres de l'amiral Rigault de Genouilly. Ses *Souvenirs de voyages et de campagne* s'ouvrent sur un très beau portrait de son illustre chef. Puis on voit l'auteur, à peine sorti de Saint-Cyr, engagé dans les aventureuses entreprises de Canton, de Tourane, de Saïgon. Jeune sous-lieutenant, il se distingue si brillamment dans les divers combats auxquels il prend part, qu'il est décoré de la croix de la Légion d'honneur. Ce sont donc de glorieux souvenirs qu'il évoque. On trouvera peut-être qu'il entre dans trop de détails lorsqu'il décrit les opérations militaires autour de Tourane; mais il faut l'excuser, puisque c'est là qu'il gagna la croix des braves. Les considérations économiques et philosophiques qui forment le dernier chapitre, intitulé *Conclusion*, sont des plus sages et des plus élevées. Elles sont à louer sans restriction. D'ailleurs toutes ces pages sont animées du plus pur sentiment chrétien. Nous devons donc à M. le colonel de Ponchalon un beau et bon livre de prix et d'étrennes qui convient à tous les âges et à toutes les catégories de lecteurs.

20. — Ce sont vraiment des notes de voyage que nous donne sur *le Nord de l'Afrique* M. Francis Drouet, membre de la Société normande de géographie, où plutôt une série de lettres écrites à des amis au cours d'un voyage d'agrément. Il en résulte un décousu et une absence totale de prétention qui n'est pas sans charme. Toutefois, nous préférons au texte les vignettes, qui sont tout à fait gracieuses et d'une bonne couleur locale; les descriptions sont en effet un peu trop effleurées et les observations recueillies chemin faisant manquent de profondeur. Hâtons-nous

d'ajouter que ce volume, luxueusement édité, peut être lu par tout le monde; rien n'y peut choquer la morale ni les convictions religieuses les plus susceptibles.

21. — La charmante plaquette de M. Barillon : *Cinq semaines en Tunisie*, se lit avec facilité; l'auteur y conte très simplement un rapide voyage exécuté avec intelligence aux environs de Tunis. C'est à cheval que M. Barillon a fait ses excursions, ce qui lui a permis de visiter successivement plusieurs propriétés où les colons français voient leurs efforts généralement couronnés de succès, soit qu'ils cultivent la vigne ou les céréales, ou encore qu'ils se livrent à l'élevage du bétail. L'auteur rend pleine justice à l'œuvre civilisatrice du cardinal Lavigerie et, visitant les ruines d'Utique, il verse un pleur sur le sort malheureux du vertueux Caton, « l'illustre républicain » persécuté par César. Ce petit livre peut être mis entre toutes les mains; il est orné de jolies gravures exécutées d'après des photographies de l'auteur.

22. — *Une Expédition avec le négous Ménélik. Vingt mois en Abyssinie*, que nous présente M. Vanderheym, est un ouvrage d'actualité qui a sur beaucoup d'autres livres le grand avantage d'être très sincèrement écrit et bien vécu. L'auteur est allé à la cour de Ménélik, alors que ce souverain ne régnait encore que sur le Choa, pour y surveiller les affaires d'une maison de commerce française, et il a eu la bonne fortune, qui n'allait pas sans désagréments, d'accompagner Sa Majesté dans une expédition militaire contre une peuplade voisine. Il a donc pu voir comment les Abyssins, ou du moins les Choans font la guerre. C'est, paraît-il, à la mode barbare; les hommes se ruent à la curée pêle-mêle avec les armements les plus disparates et sans aucune discipline. Cette appréciation *de visu* n'est pas absolument conforme à l'idée qu'on s'en est faite en France depuis la malheureuse campagne des Italiens. Il nous semblait difficile d'admettre que l'armée de Ménélik ait pu remporter de tels succès sans avoir pour elle la force que donne une certaine organisation militaire. A la vérité, on peut admettre que les Abyssins du Tigré sont plus civilisés que les Choans, et aussi que, depuis 1893, ils ont pu faire des progrès. Mais ce qui paraît indiscutable, c'est que la personnalité même du Négous a été quelque peu surfaite. Ce n'est pas un Napoléon ou un Moltke africain : c'est un chef d'une intelligence relative ; mais il ne faut pas gratter longtemps le vernis de civilisation qui le couvre tant bien que mal pour retrouver le sauvage. Les Abyssins, d'après M. Vanderheym, versent le sang avec une cruauté écœurante, et les spectacles dont il a été le témoin dans sa rapide campagne au Oualamo lui ont laissé un souvenir pénible qui se reflète dans ses appréciations. Aussi bien, il n'est pas inutile que l'on nous fasse revenir de nos préventions. Nous étions peut-être trop portés à croire que les Italiens étaient des barbares et les Abyssins des civilisés.

C'est à peu près de cette manière que nos bons amis les Anglais nous ont traités dans leurs journaux pendant notre expédition de Madagascar. Nous ferions bien de ne pas trop les imiter dans leurs préventions puériles. Le livre de M. Vanderheym est irréprochable au point de vue moral, et il ne parle des missonnaires catholiques qu'en termes fort élogieux.

23. — M. le docteur Rançon, médecin de première classe des colonies, fut chargé, en 1891, d'une mission scientifique ayant pour principal objectif la recherche d'un succédané de la gutta-percha dans le bassin de la Gambie. La disparition rapide de la précieuse gomme qui se recueille dans les îles de la Sonde menaçait d'un arrêt absolu la fabrication des câbles électriques, et il était nécessaire d'aviser rapidement à son remplacement par une substance équivalente recueillie dans les possessions françaises du Soudan, du Congo ou de la Guyane. Les recherches dans le Soudan furent confiées à M. le docteur Rançon, qui s'en acquitta de la façon la plus satisfaisante. Après un voyage laborieux de plus de six mois, au cours duquel sa santé fut gravement compromise, cet explorateur publia dans les *Annales de l'Institut colonial de Marseille*, que dirige le savant professeur Édouard Heckel, un très important travail intitulé : *Dans la Haute-Gambie, voyage d'exploration scientifique*. Tout le bassin de la Gambie et celui de la Falémé ont été reconnus et étudiés, spécialement au point de vue de la flore. Le docteur Rançon, voyageant sans escorte et sans armes, put même pénétrer chez certaines tribus réputées absolument inhospitalières et que nul Européen n'avait encore visitées: il décrit avec soin leurs mœurs sauvages, et il est bon de prévenir le lecteur qu'il ne recule pas devant les détails les plus naturalistes; « l'ethnologie, dit-il pour s'excuser, n'admet pas de réticences, ne souffre pas de sous-entendus, honni soit qui mal y pense. » Nous voilà prévenus et nous ne devons pas nous effaroucher de trouver, par exemple, la description minutieuse de l'opération de la circoncision. L'auteur n'écrit, en résumé, que pour les savants, et nous lui passons volontiers son ethnologie réaliste; par contre, nous sommes moins indulgent pour son scepticisme religieux qui lui fait établir une similitude par trop fantaisiste entre les pires superstitions des fétichistes et les pratiques les plus respectables de la religion catholique. Des cartes de détail, assez confuses d'ailleurs, indiquent la configuration de chaque province visitée ; mais il est bien regrettable qu'une carte d'ensemble ne donne pas la situation relative de toutes ces provinces, tout en permettant d'apprécier l'itinéraire suivi du point de départ au point d'arrivée.

24. — A proprement parler, *le Nouveau Monde sud africain. La Vie au Transvaal*, de M. Manheimer, s'offre comme un guide dans l'Afrique australe à l'usage des personnes s'y rendant pour s'employer à l'exploitation des mines d'or. Les voyageurs spéciaux y trouveront tout ce qu'il

leur importe de connaître : moyens de transport, indications et prix des hôtels dans les principales villes, procédés d'extraction et de traitement du minerai, énumération des diverses sociétés minières avec renseignements sur leur situation actuelle, réglementation des concessions, prix des patentes, etc. Les documents statistiques abondent ; l'auteur étudie aussi l'ethnologie, mais au point de vue de la main-d'œuvre, la géologie ou plutôt la minéralogie pratique, la faune en tant qu'offrant des ressources aux chasseurs. Tout en un mot est présenté dans un but exclusivement utilitaire, rien de spéculatif. Naturellement le pittoresque y perd et l'auteur ne se met pas en frais pour enjoliver de littérature son aride nomenclature. Les gravures elles-mêmes représentent pour la plupart les établissements métallurgiques et les diverses machines employées pour le traitement du minerai. Étant donné l'objectif de l'ouvrage, on n'y saurait trouver à redire; mais il est peut-être excessif, même à ce point de vue, de faire suivre régulièrement chaque chapitre d'une recommandation encadrée en faveur de la maison de banque Ultramare de Paris ; cette réclame obstinée, qui revient avec une monotonie exaspérante, nous paraît d'un goût douteux. Lorsqu'il est question des missions, il n'est fait aucune différence entre les protestants et les catholiques, que M. Manheimer paraît considérer avec une égale indifférence ; il s'abstient avec une sérénité non moins égale de toute appréciation politique.

25. — Comme on s'en doute, le volume de M. G. Hanotaux sur *l'Affaire de Madagascar* est un plaidoyer *pro domo sua*. Le traité dont le libellé avait été remis au général Duchesne, avant son départ, et qui devait être imposé à la signature du gouvernement malgache aussitôt après la campagne, a été l'objet de vives discussions. Pour les uns, il s'agissait d'une question de principe : protectorat ou annexion pure et simple. D'autres trouvaient que les conditions imposées à la reine Ranavalo pouvaient paraître suffisantes avant l'entrée des troupes françaises à Tananarive, mais qu'à la suite du long et douloureux effort que leur avait imposé la résistance acharnée des Hovas, il convenait de se montrer plus exigeants et de parler en maîtres. Finalement ce dernier avis a prévalu et le traité Hanotaux a été relégué aux vieux papiers, tandis qu'une prise de possession formelle et sans condition a été imposée. M. Hanotaux le regrette, et c'est tout naturel. Il ne manque pas, d'ailleurs, de bons arguments à faire valoir en faveur de son système; le meilleur, sans contredit, est celui de l'abus du fonctionnarisme qui résulte presque nécessairement de l'administration directe d'une colonie par sa métropole. Il en résulte non seulement de plus larges dépenses, mais encore un sentiment de défiance qui persiste longtemps et qui peut se traduire sous la forme de désordres graves et de révoltes armées obligeant à une occupation militaire fort onéreuse. M. Hanotaux

ne se borne pas à invoquer ces arguments théoriques; il produit, à l'appui de la politique de son choix, toute une série de dépêches échangées entre les résidents de France à Madagascar et le ministère des affaires étrangères; il donne *in extenso* les discours qu'il a prononcés sur ce sujet à la Chambre des députés et au Sénat, ainsi que le texte des divers traités qui ont successivement réglé les rapports entre la France et le gouvernement hova. En dernier lieu, il reproduit un article envoyé par lui à la *Revue de Paris* et publié dans le numéro du 1er janvier 1896. Ces documents sont fort intéressants à consulter, et l'on ne peut nier qu'ils n'apportent beaucoup de lumière pour l'intelligence de cette délicate affaire, qui est loin d'être encore définitivement résolue.

26. — Il est de mode aujourd'hui de disserter plus ou moins savamment sur l'excellence relative des religions. En dehors du christianisme, les uns, généralement des Asiatiques, tiennent pour la doctrine de Çakia-Mouni, le bouddhisme; les autres, pour la plupart Africains, s'enthousiasment pour l'islamisme. M. le comte Henry de Castries a été un des officiers les plus distingués de notre armée d'Afrique, à laquelle il tient en outre par des liens de famille; il a parcouru à diverses reprises les régions désertiques, a vécu parmi les tribus nomades et s'est distingué notamment par une périlleuse reconnaissance dans le Sud oranais, aux environs de Figuig. C'est dire qu'il n'a pas échappé au mirage africain. Dès le début de son livre, dans de très belles pages, comparables aux meilleures de Loti, il conte comment, à l'âge de vingt-cinq ans, la vue de la prière des Arabes de son escorte lui avait inspiré une vive émotion, et qu'il avait songé à écrire d'abondance le *Génie de l'islamisme*. Il déclare aujourd'hui qu'une telle œuvre « eût été déplorable et aurait certainement mérité le reproche d'incroyable légèreté » que s'attirent les productions hâtives de certains Algériens. Il raille agréablement M. Loyson, l'ex-père Hyacinthe, de s'être abandonné à cet enivrement oriental, et il traite de futile l'engouement des chrétiens, et parmi eux des fils de croisés, qui se cotisent pour élever une mosquée dans Paris. M. de Castries se croit donc bien réveillé de ses rêveries juvéniles et dégagé de toute prévention poétique en faveur de l'Islam. Après avoir lu son livre avec le vif intérêt qu'il mérite à tous égards, je n'en suis pas absolument convaincu. Sans doute, la supériorité du christianisme sur toute autre religion et de l'Évangile sur le Coran y est nettement proclamée ; mais il y subsiste un ardent désir d'apologie ou tout au moins de réhabilitation qui m'inquiète un peu, en raison de la grande sympathie que j'éprouve pour l'auteur. Dans un premier chapitre, il s'attache à démontrer la sincérité de Mahomet, qui s'est cru réellement inspiré de Dieu par l'entremise de l'archange Gabriel; on ne peut s'empêcher de sourire du rapprochement qui s'impose avec une illuminée contemporaine. Dans le deuxième chapitre il cherche à

établir que la conquête musulmane a toujours été tolérante aussi bien pour les chrétiens qu'à l'égard des juifs. Le troisième chapitre est consacré à un plaidoyer en faveur de la polygamie, considérée comme une concession nécessaire faite par le Prophète aux habitudes contractées et aux exigences du climat. Au chapitre IV, il explique de même qu'il a dû, pour les mêmes raisons, peupler de houris le paradis promis à ses sectateurs, alors que lui-même ne songeait qu'à la vision béatifique de la divinité. Le chapitre V combat les préjugés relatifs au fatalisme; Mahomet admettait parfaitement le libre arbitre, et les théologiens catholiques sont aussi divisés que les musulmans sur les doctrines de la prédestination, de la grâce et de la liberté; exemple : les thomistes et les molinistes. Dans le chapitre VI, on remarque la négation que l'islamisme se soit propagé par la violence, et la preuve en est dans la continuité de son expansion alors que les guerres de conquête ont cessé; un peu plus loin, cependant, l'auteur avoue que les Foulbés, conquérants musulmans de l'Afrique occidentale, razzient impitoyablement les villages musulmans qui ne se soumettent pas. Suivant lui, cette incessante expansion s'explique par trois causes naturelles : d'abord la simplicité du dogme islamique et la largeur de sa morale; en second lieu, la dissimulation de la propagande religieuse sous les apparences de préoccupations commerciales; enfin les unions mixtes. Puis il se demande s'il ne convient pas aussi de l'attribuer à l'accomplissement de la promesse divine faite à la race d'Ismaël, fils d'Abraham, et, sur ce point, il cite l'opinion formelle de l'abbé de Broglie. Le dernier chapitre, consacré à l'étude de l'islamisme en Algérie, est naturellement le plus intéressant. Protestons tout d'abord contre cette opinion qu'en 1868, lors de la grande famine, le cardinal Lavigerie, en recueillant des orphelins littéralement mourant de faim, et les baptisant avec leur plein consentement, violait le pacte conclu par la France en 1830; le maréchal de Mac-Mahon, qui a cru devoir s'opposer à ce charitable apostolat, a commis, selon nous, une grave faute et un abus de pouvoir. Par contre, M. de Castries a parfaitement raison de dire qu'aujourd'hui, en ne soutenant pas les missions catholiques, le gouvernement favorise, inconsciemment peut-être, la propagande antifrançaise des méthodistes anglais qui répandent leurs bibles dans toute la Kabylie. Nous croyons aussi, avec M. de Castries, qu'une révolte générale est impossible en Algérie, parce que les chefs ne peuvent s'entendre, et qu'on rendra les insurrections partielles de plus en plus rares en supprimant la féodalité arabe, en activant la pénétration des voies ferrées vers le sud, et surtout par un maniement plus équitable et plus intelligent des populations indigènes; il n'est pas moins dans le vrai quand il affirme que la politique française doit être antijuive. En ce qui concerne l'Afrique centrale, notre auteur conseille de ne pas chercher à enrayer l'expansion musulmane et se ré-

clame du cardinal Hergenrœther pour déclarer que l'islamisme est une heureuse transition entre le fétichisme et le christianisme; nous en demandons humblement pardon à Son Éminence, mais nous ne pouvons partager cette opinion. L'islamisme n'est pas une transition, mais une barrière presque infranchissable. De copieux appendices donnent une série de pièces justificatives à l'appui des idées de l'auteur, et surtout des extraits de chansons de geste et de chroniques du moyen âge relatives à l'islamisme. Nous nous sommes longuement étendu sur la critique de cet ouvrage à cause de sa grande valeur et de la sympathique personnalité de M. le comte de Castries. L'érudition et le style sont également remarquables dans cette étude très documentée et qui repose sur des observations personnelles très sérieuses. Les déclarations réitérées de l'auteur et son constant souci d'étayer ses affirmations sur des textes empruntés à divers Pères de l'Église ne permettent pas de révoquer en doute son orthodoxie intentionnelle. Mais il nous a semblé que les beautés esthétiques de l'Islam l'avaient quelque peu ébloui et lui avaient dissimulé ce qu'elles recouvrent de corruption et de dangereuse perversité.

27. — L'important *Précis d'histoire du commerce*, de M. Henri Cons, fait partie de la Bibliothèque d'enseignement commercial, qui se forme sous la direction de M. Georges Paulet. C'est une étude très bien faite du développement progressif des transactions commerciales entre les divers peuples du globe, depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours. Il y a, dans ces deux volumes, une somme de travail considérable, car il a fallu, pour les composer, réunir des documents épars dans de nombreuses statistiques, dont le dépouillement a dû être fort ingrat. Le sujet traité se rattache bien à la géographie, car cette science a dû servir de base et fournir le canevas pour cette pérégrination à travers les âges, mais aussi à travers les diverses régions, en tenant compte des différences physiques et climatériques qui commandent la variété des productions naturelles du sol, et par suite des denrées exportées et importées. Naturellement, les considérations relatives à la période contemporaine occupent la plus grande partie de l'ouvrage, soit presque tout le second volume; c'est aussi de beaucoup la plus intéressante. A certaines allusions on sent bien que l'auteur est peu favorable en principe aux anciens régimes et à l'influence des doctrines religieuses; toutefois, il s'efforce de se montrer impartial et ne se laisse aller à aucune attaque directe et de parti pris. Au point de vue économique, il est partisan du libre-échange, mais en admettant certaines atténuations dictées par les circonstances. Le résumé général qui forme le dernier chapitre est magistralement tracé. En somme, cet ouvrage n'est pas d'une lecture aride comme on pourrait le craindre; l'intérêt se soutient d'un bout à l'autre, et l'homme politique y trouvera de précieux enseignements, car dans les temps où nous vivons, on ne saurait, dans la direction des relations

de peuple à peuple, négliger les intérêts du commerce ; nos rivaux n'ont garde de l'oublier, et l'on peut dire que les temps de la politique sentimentale sont bien passés. COMTE DE BIZEMONT.

JURISPRUDENCE

Cours complet de droit canonique et de jurisprudence canonico-civile. Tomes I et XIII. Paris, Oudin, 1896, 2 vol. in-8 de XVIII-433-177 et 659 p. — Prix du vol. : 8 fr.

La librairie Oudin entreprend la publication d'un cours complet de droit canonique en français. La collection comprendra vraisemblablement une quinzaine de volumes. Le premier et le treizième viennent de paraître. M. l'abbé Duballet, qui signe le tome I, annonce dans son Introduction le plan général de l'ouvrage. La partie fondamentale (Principes du droit canonique) sera contenue dans les trois premiers volumes. Viendra ensuite la partie spéciale comprise selon la division ordinaire : *Personnes* (six volumes) ; *Choses* (quatre volumes, dont le treizième est le Traité des conseils de fabrique); enfin, les *Jugements* et *Peines* ecclésiastiques, exposés dans un nombre de tomes encore indéterminé.

Le premier volume donne les notions élémentaires du droit en général, un chapitre sans importance sur le droit civil romain, un autre sur le droit canonique en général et sur le droit national. Puis vient le traité du droit public de l'Église : Constitution, pouvoirs, droits de l'Église, où M. Duballet donne sous une forme à peine altérée l'équivalent de sa traduction du livre de Mgr Cavagnis. En somme ce volume, qui se lit assez aisément, malgré l'allure ronflante de quelques alinéas, pourra rendre service aux laïques peu familiarisés avec le droit ecclésiastique. La doctrine est saine, les divisions classiques, mais il n'y a rien d'original. De plus, l'auteur cite une foule de textes, de réflexions des Pères, de faits historiques sans fournir de références et sans vérifier les sources. Cette méthode n'est plus guère de mise aujourd'hui et semble un peu négligente. — Les appendices renferment divers documents intéressants, mais à quoi bon rapporter le décret de 1809 et celui du 27 mars 1893 sur les fabriques, qui vont se trouver expliqués, commentés et reproduits dans le XIIIe volume ?

Le traité des *Conseils de fabrique* (t. XIII), publié sans nom d'auteur, est complet et réellement pratique. Organisation des conseils de fabrique, Fonctionnement, Règles d'administration mises au courant des dernières instructions et circulaires du ministre des cultes : telles sont les principales divisions. Ce qui augmente l'utilité du volume, c'est la collection des principaux actes législatifs ou réglementaires concernant les fabriques, depuis la loi du 18 germinal an X jusqu'au décret du

1er février 1896. Messieurs les curés qui se lamentent à bon droit de la minutie administrative pourront, en étudiant ce volume, s'acquitter plus aisément de leurs désagréables obligations. G. P.

SCIENCES ET ARTS

La Fontaine moraliste, par le vicomte de Broc. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de 257 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau livre de M. de Broc réjouira les amis du bon Champenois, et Dieu sait s'ils sont nombreux, non seulement en France, mais dans le monde entier !

La morale de La Fontaine n'a jamais été mise en doute par d'autres que Rousseau et Lamartine. Jean-Jacques se donnant pour juge en pareille matière, c'était vraiment grotesque ; ceux mêmes qui l'ont trop prisé, pour des raisons qui, il est vrai, n'ont rien à voir avec l'éthique, n'ont pu le prendre au sérieux dans ce rôle. « Lamartine, dans des lignes qu'on regrette de trouver sous sa plume, a porté sur lui (La Fontaine) un jugement dont l'injustice égale l'âpreté.... » « Sainte-Beuve ne voit dans ces imprécations que « l'antipathie de deux natures et le conflit des deux poésies. » Il y cherche « moins encore une erreur de son jugement qu'une conséquence de sa manière d'être et de sentir. » Vraiment, Sainte-Beuve est trop bon ou, si l'on veut, trop académique ! Les erreurs de jugement étaient, et combien ! fréquentes chez Lamartine. N'en eût-on qu'une à citer, son apologie des Girondins suffirait à établir ce qu'il laissait à désirer sur ce point.

Dans son premier chapitre, M. de Broc parle de l'attrait des Fables de La Fontaine ; il passe ensuite à l'homme, à son génie ; puis, à sa morale, dont il établit les traits dominants et les principaux caractères. Il entre alors au cœur de son sujet ; les idées du fabuliste sur le travail, les richesses, les grandeurs, le bonheur de la médiocrité, la vanité, l'ingratitude, le mariage, l'amitié, la mort, sont successivement étudiées, Fables en main, et rendues en des termes qui en augmentent la saveur. Le style, plein de charme et de facilité, est bien celui dans lequel on doit écrire de La Fontaine.

Nous recommandons beaucoup les conseils qui font l'objet du dernier chapitre : « Comment on doit lire les fables de La Fontaine. » Il faut les lire à haute voix, parce que « la lecture à haute voix est un puissant moyen de pénétrer au fond de ces œuvres inimitables, et d'apprécier tous les genres de mérite et de beauté qu'elles renferment. » Elles doivent être lues simplement, puisque La Fontaine a écrit simplement ; mais le lecteur ne doit pas oublier que la simplicité n'exclut pas l'expression. Surtout il ne faut pas, « au nom de la simplicité, » lire « prosaïquement sa poésie. » Il est, « presque toujours, un poète comique.

Les fables sont de véritables études de mœurs, des peintures de caractères, des scènes de comédie. Il ne faut donc pas les lire, il faut les jouer. » « La plupart des fables sont du genre familier, et réclament, de la part du lecteur, de l'esprit, de la finesse, de la gaieté. » D'autres sont du genre sentimental, ou du genre noble et élevé ; La Fontaine a même abordé souvent des questions philosophiques. Enfin, « avec un écrivain tel que lui, l'écueil pour le lecteur n'est pas dans l'uniformité, la monotonie. C'est bien plutôt la variété des tons, les nuances infinies, auxquelles doit se prêter l'organe qui sert d'instrument. » J. Meynier.

Les Indo-Européens avant l'histoire. Œuvre posthume de R. von Jhering, traduite de l'allemand par O. de Meulenaere. Paris, Marescq, 1895, in-8 de IX-457 p. — Prix : 10 fr.

Von Jhering n'était ni archéologue, ni linguiste, ni anthropologiste. Il enseignait, de son vivant, la science du droit romain à l'Université de Gœttingen. C'est à l'aide de quelques institutions traditionnelles des Romains qu'il tente d'éclairer la préhistoire des Indo-Européens. Il s'efforce de montrer que le *ver sacrum*, l'institution des féciaux, des pontifes et des vestales; le régime des auspices, les fêtes connues sous les noms de *feralia*, de *caristia*, de *terminalia*, sont des survivances traditionnelles se rattachant à la dernière migration des Italiotes primitifs. Après que leurs tribus furent devenues sédentaires, les usages observés pendant la période de migration, par des raisons d'utilité pratique, auraient reçu un caractère religieux qui fit perdre de vue leur origine réaliste et absolument profane.

Les explications proposées par l'auteur sont ingénieuses et intéressantes au point de vue de l'origine des institutions. Mais elles s'appuient sur un système ethnographique très discutable. Pour Jhering, les Indo-Européens formaient, à l'origine, un peuple unique qui, parti de la Bactriane à l'état pastoral, vint s'établir dans les plaines du sud de la Russie actuelle, entre le Don et le Danube, qu'il appelle la seconde patrie. Ce peuple y devint agriculteur et envoya à travers l'Europe des essams d'émigrants qui donnèrent successivement naissance aux grandes nations historiques. Jhering explique uniquement par l'influence du sol les différences qui existent aujourd'hui entre les descendants de ces aryens primitifs. Il ne paraît pas supposer que le problème de la formation des races et des peuples est beaucoup plus complexe que cela.

La science contemporaine a remis en question les hypothèses relatives à la patrie des aryas, à leurs migrations, et l'on se demande si la diffusion des langues aryennes en Europe s'est produite à la suite de grands déplacements ethniques ou simplement par infiltration lente, de proche en proche. Dans tous les cas, avant l'influence aryenne, l'Europe était déjà occupée par des populations autochtones, dont il faut tenir compte

plus encore que de l'influence du sol, dans la formation des races et des peuples de l'époque historique. Jhering ne paraît pas avoir connu les documents innombrables fournis sur cette question par l'anthropologie et l'archéologie préhistoriques. Il confond la notion de race, purement naturelle, avec la civilisation, produit artificiel de la vie sociale. Pour justifier sa thèse de l'influence du sol sur la formation de la race, il se livre à un long parallèle entre les sémites et les aryens, que l'on aurait presque le droit de considérer comme un hors-d'œuvre. A la suite de quelques égyptologues, il considère le monothéisme comme une conception philosophique des prêtres égyptiens, transmise par eux aux Hébreux polythéistes. Il y a dans le livre de Jhering beaucoup d'opinions aussi discutables que celle-là. C'est une grave erreur, par exemple, de considérer la civilisation du Rig-Véda comme l'état aryen primitif.

L'ouvrage, interrompu par la mort de l'auteur, est resté inachevé. C'est peut-être l'explication des imperfections qu'il présente. Elles n'enlèvent rien à l'intérêt et à la valeur des chapitres où Jhering, étudiant certaines institutions de Rome, pense y découvrir, avec raison je crois, les traces d'un état pastoral et nomade où vécurent les Italiotes primitifs, avant les débuts de l'histoire. A. Arcelin.

Les Céréales, par C.-V. Garola. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-8 de 815 p. avec 272 fig. — Prix : 8 fr.

On a beaucoup écrit sur les céréales, et il paraissait difficile de faire un livre nouveau sur la matière. Néanmoins, M. Garola a su composer un livre original, complet et pratique. Original, en effet, est ce travail qui réunit à la fois les expériences et les recherches du savant avec les observations de l'agriculteur, et ce n'est pas son moindre mérite. La première partie de l'ouvrage est naturellement consacrée à des considérations générales sur les céréales, leur importance dans l'alimentation, leur production au point de vue économique, la manière dont en fait leur répartition s'effectue sur notre sol, et ce qu'en fournissent les pays étrangers. Les conditions qui en résultent pour la vente sont simplement exposées; et, sans entrer dans des discussions hors de propos dans un semblable livre, l'auteur laisse fort nettement percer son sentiment sur la nécessité de droits compensateurs. Toute cette partie est accompagnée de nombreux graphiques faisant ressortir d'une manière très nette ces diverses démonstrations. Avant d'aborder l'étude des céréales en elles-mêmes, de leurs espèces et des variétés plus nombreuses encore qui en sont les ramifications, il est des conditions générales dont l'importance est prépondérante, climats, sol, engrais. Telle d'entre elles viendra à merveille dans certains terrains, dans des conditions climatériques déterminées, avec des engrais bien appropriés, qui sera rebelle à tous les soins et à tous les efforts dans d'autres terres, sous d'autres parages ou avec

des engrais mal choisis. Les chapitres V et VI sont consacrés au blé et aux autres céréales qui se combinent avec lui, permettant de répondre aux nécessités des ensemencements, et de satisfaire aux exigences des divers pays et des différentes conditions du sol. Les espèces et les variétés en sont nombreuses, l'auteur les passe en revue, indique pour chacune ce qui peut les faire rechercher ou proscrire au contraire, ce qu'on en peut attendre ou ce qu'elles refuseront de donner. Aux conseils sur le choix des semences et les soins de culture se joignent des avis sur les maladies qui les menacent, comme sur les petits animaux ou insectes qui en sont les ennemis. On voit d'ici que tous les points de vue sont successivement abordés. Enfin, les deux derniers chapitres traitent l'un de la moisson, de la manière de l'effectuer et du traitement qu'il importe de donner à la récolte encore en épis; le dernier s'occupe du battage et des soins que nécessitent les grains enfin obtenus, pour les conserver et les préparer à la vente. Si le début du volume est accompagné de tableaux explicatifs, toute cette partie technique est illustrée de nombreuses gravures souvent reproductions de photographies qui donnent une valeur complémentaire à cet ouvrage, qui en aurait déjà une considérable par lui-même. G. DE SENNEVILLE.

Lehrbuch der Algebra, von HEINRICH WEBER. 1.-2. Band. Braunschweig, Friedrich Vieweg und Sohn, 1895-1896, in-8 de XV-653 et XIV-796 p. — Prix : 45 fr.

Le premier volume du Traité d'algèbre que publie M. Weber, d'abord professeur de mathématiques à l'Université de Göttingen, et depuis peu à l'Université de Strasbourg, a pour objet l'étude des principes de l'algèbre élémentaire présentés de manière à préparer le lecteur aux recherches personnelles et aux théories supérieures. Frappé de l'importance de la théorie des groupes et de celle des nombres au point de vue du développement de l'algèbre moderne, l'auteur divise la matière qu'il traite en deux parties qui formeront chacune un volume; la première contient les éléments du calcul littéral, la résolution des équations numériques et les principes de la théorie de Galois. Le second volume, qui vient de paraître récemment, renferme la théorie générale des groupes finis, celle des substitutions de groupes linéaires et leur application à divers problèmes. La première partie se compose de trois livres sur les principes, les racines et les grandeurs algébriques. Dans les principes, l'auteur étudie les fonctions rationnelles, les déterminants, les racines des équations algébriques, les fonctions symétriques, la transformation linéaire, les invariants, et la transformation de Tschirnausen. Le second livre a pour objet la réalité des racines, le théorème de Sturm et ses rapports avec la théorie des caractéristiques de Kronecker, les limites des racines, le théorème de Rolle, le calcul approché des racines et les

méthodes d'interpolation, les fractions continues, les racines de l'unité. Enfin, le troisième livre contient la théorie de Galois, les permutations dans les équations, les cycles, les équations métacycliques. La seconde partie comprend quatre livres sur les groupes en général, les groupes linéaires, leurs applications et les nombres algébriques ; on y trouve la substance des travaux les plus sérieux sur cette intéressante partie de l'algèbre. Abel, Cayley, Hilbert, Klein, Hesse, Dedekind, Jordan ont été mis à contribution dans ce dernier volume, qui présente d'une manière magistrale et méthodique tout ce que l'on sait actuellement de la belle théorie des groupes.

On le voit, il ne s'agit pas ici de ce que l'on appelle en France un traité d'algèbre élémentaire ; c'est plutôt une algèbre supérieure, simple sans doute dans la forme, mais au fond savante, véritable introduction à une étude approfondie des mathématiques. Il est à remarquer, d'ailleurs, qu'il existe une différence considérable entre les ouvrages élémentaires allemands et les nôtres ; en France, les auteurs, liés par les programmes officiels, travaillent tous sur le même thème et produisent des œuvres en général dépourvues d'originalité ; ce sont des devoirs d'élèves, d'ordinaire très soignés, et le lecteur souvent prévoit ce qu'il trouvera dans le livre, avant même de l'avoir ouvert. En Allemagne, où les Universités sont indépendantes et les professeurs plus libres, les livres scientifiques ont presque tous le cachet personnel de leur auteur ; on est sûr d'y relever des vues particulières, une allure indépendante, un nouvel ordre des matières traitées, interdits à nos auteurs courbés sous le niveau qui paraît être l'idéal de ceux qui président aux destinées de l'enseignement secondaire en France. H. C.

BELLES-LETTRES

La Literatura española en el siglo XIX, por el P. Francisco Blanco Garcia. Parte 3a. *Las Literaturas regionales y la hispano-americana.* Madrid, Saenz de Jubera, 1896, in-8 de xvi-403 p.

Le *Polybiblion* a déjà rendu compte des deux premiers volumes que le savant religieux augustin, le P. Blanco Garcia, a publiés sous le titre de *Littérature espagnole au XIXe siècle* (*Polybiblion*, t. LXVII, p. 514). Ce travail, remarquable tant au point de vue de l'érudition que de la critique, vient de recevoir son complément dans une troisième partie, où l'auteur s'occupe des littératures régionales de la Péninsule, et donne un aperçu général sur les productions littéraires de l'Amérique espagnole (Cuba, Mexique, Amérique centrale, Venezuela, Colombie, Équateur, Pérou, Chili, République Argentine et Uruguay). L'auteur étudie spécialement le mouvement de renaissance de la poésie catalane et galicienne dans notre siècle. Très sobre, mais très juste dans ses appréciations, le

P. Blanco décrit parfaitement, dans un style qui se fait lire avec plaisir, l'évolution lente et sûre de ces deux dialectes régionaux de l'Espagne, qui cherchent à se ressaisir et qui produisent des œuvres artistiques, telles que l'*Atlantide* de Verdaguer et les poésies d'Angel Guimera.

Le P. Blanco n'est pas seulement au courant du mouvement littéraire de son pays. Il a étudié et lu les livres qui s'y rattachent en France et en Allemagne. Il a su résumer en quelques pages les rapports entre les félibres provençaux et les troubadours catalans : Mistral, Roumanille, et les autres écrivains de la langue d'oc ne sont pas des inconnus pour lui. J'aurais voulu seulement trouver, dans ces rapprochements entre la Catalogne et la Provence, une affirmation plus nette et plus détaillée sur l'influence incontestable qu'ont exercée, à l'origine, nos poètes provençaux par delà les Pyrénées. Malgré cette lacune, d'ailleurs facile à combler grâce aux nombreuses études entreprises dans le cours de ces dernières années, le volume du P. Blanco mérite l'accueil du public. Les citations fréquentes et des mieux choisies, la critique saine, le style noble et imagé, tout contribue à en rendre la lecture aussi intéressante qu'instructive. G. Bernard.

La Hongrie littéraire et scientifique, par J. Kont. Paris, Leroux, 1896, in-18 de VIII-460 p. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage de M. Kont est du plus haut intérêt, car c'est la première fois que paraît en langue française une bonne histoire de la littérature magyare. Le hongrois est peut-être, avec le finlandais, le moins connu des idiomes européens ; c'est une langue agglutinante, du groupe touranien ; son vocabulaire extrêmement riche, ses formes grammaticales infiniment variées, une foule de particularités absolument originales, en rendent l'étude presque inabordable. De plus, jusqu'au moment où le patriotisme eut amené les Magyars à revendiquer pour leur langue maternelle le droit à l'existence, c'était le latin qui était employé dans les tribunaux et les assemblées politiques, pendant que les fonctionnaires autrichiens affectaient de ne se servir que de l'allemand ; dans les salons aristocratiques on parlait français, et l'idiome national était abandonné aux paysans, que le régime encore féodal de la propriété laissait dans un état voisin de la sauvagerie : la littérature hongroise était tenue pour non existante longtemps après avoir commencé d'exister.

Chez nous, à l'ignorance succéda l'erreur : quand on parle en France de la poésie hongroise, le premier et généralement le seul nom qu'on entend prononcer est celui de Petöfi ; MM. Saint-René Taillandier, H. Valmore et Chassin l'ont présenté à notre public vers 1860 ; mais en le faisant sortir de son cadre, en l'isolant, ils l'ont défiguré ; il semblerait que d'un peuple illettré et barbare a surgi tout d'un coup un poète génial sans ancêtres intellectuels comme sans postérité, et qu'après sa

brusque disparition a recommencé le règne du néant. M. Kont nous montre au contraire que Petöfi a été une des étoiles, et non pas, selon lui, la plus brillante, d'une constellation où se placent en première ligne Arani et Vörösmarty; il fait comprendre comment le développement littéraire des Magyars a été préparé, retardé, encouragé, puis comprimé, et a pris enfin presque subitement un essor extraordinaire.

La cause de ces évolutions successives est dans l'histoire même du pays : un premier épanouissement est contemporain des princes angevins et des Corvin, période prospère et glorieuse; la langue maternelle est négligée sans doute, mais les influences de France et d'Italie mûrissent le génie national. La domination ottomane, les divisions intérieures arrêtent ce mouvement en avant; quelques poètes épiques, Zrinyi, Gyöngyösi, un grand prédicateur et écrivain, le jésuite et cardinal Pazmany sont des précurseurs auxquels nul ne succède quand Marie-Thérèse, Joseph II et leur ministre Kaunitz entreprennent la germanisation à outrance des peuples non-allemands de leur empire.

Les traités de Vienne clôturent la période révolutionnaire en imposant aux écrivains une censure étroite et taquine; l'insurrection de 1849 détermine une compression encore plus absolue; deux éclaircies, de 1794 à 1809, de 1825 à 1848, avaient laissé passer quelques rayons de tolérance; ce n'est qu'en 1859, après Solférino, et surtout en 1867, après Sadowa, que le courant émancipateur coule à pleins bords, emportant tous les obstacles, débordant même, jusqu'à submerger les libertés des non-magyars en Transylvanie et en Croatie.

Le premier des grands écrivains de cette période, Krasinsky (1759-1831) a été nommé le Malherbe magyar; réformateur modeste, il s'inspire encore des classiques allemands; puis vient la pléiade, à la tête de laquelle prennent rang les trois grands poètes que j'ai nommés plus haut; ceux-là sont de vrais Magyars par l'inspiration, par le tour nouveau des idées et même par les rythmes qu'ils créent; ils renouvellent la prosodie, rejettent les traditions étrangères en inventant des mètres appropriés aux sonorités et aux accentuations étranges de leur langue, qui, même en prose, se martèle en cadences mélodieuses.

La poésie lyrique devait être le genre favori d'un peuple mâle et fier qui a lutté avec une énergie indomptable contre les ennemis de sa liberté et de sa foi. Le théâtre, lui aussi, a été adopté comme arme de combat : drames patriotiques, comédies satiriques ont donné à la nation l'amour de ses souvenirs glorieux et la conscience de ses aspirations. Enfin, dans un ordre plus terre à terre, le roman et la nouvelle ont été mis à contribution pour faire circuler certaines idées qui devaient dominer un jour; le maître du genre est Jokai, aussi fécond, aussi populaire que le fut chez nous Alexandre Dumas père; Jokai vit encore, produit toujours, et de plus fait de la politique, détestable d'ailleurs. Je me per-

mettrai de relever à ce propos le seul côté fâcheux du livre de M. Kont; il est impossible de séparer en Hongrie la politique et la littérature; or on trouve çà et là chez notre savant compatriote des appréciations qui ne peuvent que contrister les croyants : les lois oppressives votées contre l'Église par les minorités protestante, israélite et maçonnique sont regardées comme des manifestations de l'esprit de progrès! Elles me paraissent un non-sens chez un peuple qui prétend mettre au-dessus de tout le culte de la liberté.

Ces réserves ne m'empêchent pas d'admirer sincèrement l'œuvre de M. Kont : la deuxième partie, qui contient l'histoire de l'Académie de Buda-Pest et des autres sociétés savantes, la troisième partie, où est étudiée l'organisation scolaire à tous les degrés, ne présentent pas moins d'intérêt que la première. On sent que l'auteur est maître de son sujet, qu'il se meut avec aisance dans un milieu qui lui est familier; on ne peut que lui savoir gré d'avoir mis le public français à même de profiter du résultat de ses études. Aux pages 170 à 173, dans la traduction rimée de l'élégie d'Arany, *Tristesse du poète*, je lis :

Si d'une rude main cet instrument fragile
Sur un roc de granit est brisé stérile....
Et Tyrtée dans sa main, en brandissant sa lyre....
Laisse moi, je te prie, languir dans le silence.

Ces vers sont-ils faux ou décadents? P. Pisani.

HISTOIRE

La Civilisation chrétienne. *Étude sur les bienfaits de l'Église*, par Brin et Laveille. Paris, Bloud et Barral, s. d., 2 vol. in-8 de 464 et 350 p. — Prix : 10 fr.

Je ne puis mieux faire, pour donner une idée de ce livre, que de transcrire ici le court avertissement de M. Laveille : « L'ouvrage que je présente au public a été écrit, en grande partie, par un prêtre auquel de nombreux travaux philosophiques et historiques assurent une réelle autorité dans le monde de l'enseignement. Les seuls chapitres qui m'appartiennent en propre sont ceux qui ont été réunis sous ce titre : *L'Église et le Progrès littéraire*. M. l'abbé Brin a été surpris par la mort avant de mettre la dernière main à cette œuvre.... Esprit éminemment synthétique, le regretté sulpicien n'a point prétendu offrir au lecteur un nouveau traité d'apologétique; son seul but a été de condenser dans quelques chapitres d'une lecture facile les grands résultats des récents travaux historiques sur le rôle civilisateur de l'Église. » Les hommes du monde qui n'ont pas le loisir d'étudier les ouvrages spéciaux, et les jeunes gens qui, au sortir du collège, sont trop souvent désarmés contre

les allégations des historiens antireligieux, liront ces pages, si je ne me trompe, avec plaisir et profit.

Voici maintenant les subdivisions du livre : 1° L'Église et le Progrès scientifique ; — 2° L'Église et le Progrès littéraire ; — 3° L'Église et le Progrès artistique ; — 4° L'Église et le Progrès moral ; — 5° L'Église et le Progrès matériel. Chacune de ces subdivisions contient, dans une série de chapitres, le résumé de tout ce qui peut être dit à la gloire de l'Eglise et de son action sociale sous les divers rapports. Ce sont des exposés clairs, élégants, intéressants, où les inexactitudes et les erreurs ne sont pas fréquentes, mais où l'on attache parfois trop d'importance à des choses insignifiantes. C'est le danger du rôle d'apologiste, c'est-à-dire d'avocat, de n'être pas toujours difficile dans le choix des preuves ou des arguments : les vénérables auteurs n'y ont pas toujours échappé. En quoi, par exemple, l'invention de la poudre par le moine Barthold Schwarz, ou celle des bombes par un évêque de Munster (t. I, p. 103), à supposer qu'elles soient vraies, prouvent-elles que l'Église a servi le progrès des sciences mathématiques et expérimentales? Elles prouveraient tout au plus que, de leur temps, il y a eu des gens savants dans le clergé. On pourrait faire des observations semblables au sujet des progrès de toutes les autres sciences. Remarquons encore que les auteurs, qui d'ailleurs ne se piquent pas de puiser directement aux sources, omettent parfois de citer les écrivains auxquels ils empruntent certaines pages : j'ai noté, par exemple, que le portrait de saint Athanase (t. I, p. 155), celui de saint Ambroise (t. I, p. 173) et la description de la Germanie (t. I, p. 183) sont empruntés tacitement à mes *Origines de la civilisation moderne*. Je ne relève d'ailleurs ces vétilles que pour m'acquitter de ma tâche de critique. GODEFROID KURTH.

Lehrbuch der Kirchengeschichte, auf Grund der akademischen Vorlesungen von Dr KARL-JOSEPH VON HEFELE, Bischof von Rottenburg, von ALOIS KNÖPFLER. Freiburg im Breisgau, Herder, 1896, in-8 de XXI-768 p. — Prix : 13 fr. 75.

Les étudiants allemands qui débutent dans l'histoire ecclésiastique sont vraiment favorisés : des savants distingués, connus par de bonnes publications spéciales, et familiers avec les sources mêmes de l'histoire, ne dédaignent pas de composer des manuels élémentaires. Nous avions déjà, pour ne citer que les récents, ceux de Kraus et de Funk : en voici un autre, dû à M. Knöpfler, professeur à l'Université de Munich, et qui se recommande en outre du nom de Héfélé. Il est, dans l'ensemble, remarquablement clair, vivant, d'une lecture très facile et intéressante. On me permettra, pour l'apprécier en détail, de m'en tenir à l'époque qui m'est plus familière, c'est-à-dire au moyen âge. Les parties consacrées à l'histoire du dogme et de la théologie catholiques, de la littérature

chrétienne, des hérésies, de la liturgie et de la vie religieuse, sont très soignées, proportionnellement plus développées qu'il n'est d'usage dans les manuels, et me paraissent, autant que j'en puis juger, très bien faites (le très court passage consacré à Cluny donne-t-il une idée assez haute du grand rôle joué par la réforme clunisienne? M. Knöpfler ne cite pas à cette occasion le livre de Sackur, dont il a pu connaître au moins le premier volume). Il n'y a absolument que des éloges à faire pour tous les chapitres relatifs à l'histoire extérieure de l'Église et du Saint-Siège; rapports des Papes et des derniers Carolingiens, lutte du sacerdoce et de l'Empire, croisades, grand schisme, etc.... Par contre, l'histoire des institutions ecclésiastiques a été un peu sacrifiée. Quelquefois il s'agit simplement d'un léger défaut de plan. Par exemple, c'est du XIe au XIIe siècle que se constitue le régime, encore actuellement en vigueur dans ses traits essentiels, pour les élections à la Papauté. M. Knöpfler indique parfaitement toutes les phases de ce développement; mais il faut chercher ces renseignements dans diverses parties de son livre; il aurait été plus clair, semble-t-il, de les réunir en un même paragraphe, qui aurait eu sa place toute naturelle dans le chapitre où est exposée la situation générale du Saint-Siège du XIe au XIVe siècle. D'autres institutions n'ont vraiment pas la place qui leur était due. La grande importance de la juridiction ecclésiastique au moyen âge n'est pas suffisamment mise en lumière; M. Knöpfler ne mentionne pas le livre de M. Fournier sur les officialités.

Le développement du droit canonique, la formation du *Corpus juris canonici*, n'ont qu'une courte note. Il n'y a à peu près rien sur l'administration pontificale, particulièrement sur l'administration financière (si les travaux de Mgr Kirsch sont trop récents pour que M. Knöpfler ait pu en tenir compte, on s'étonne un peu de ne pas le voir utiliser davantage ceux de M. Fabre et de M. Gottlob). A peu près rien non plus sur l'histoire de l'État pontifical. La bibliographie, même en tenant compte du caractère élémentaire de l'ouvrage, pourrait être un peu plus développée. J'ai déjà cité quelques lacunes; en voici d'autres : au chapitre sur les Universités : le *Chartularium Universitatis Parisiensis*, du P. Denifle et de M. Chatelain; *les Statuts et privilèges des Universités françaises*, de MM. Fournier; au chapitre sur les croisades : les *Archives* et la *Revue de l'Orient latin*. On pourrait allonger la liste. D'une façon générale, la bibliographie de M. Knöpfler n'est pas très au courant des ouvrages parus en France. Il est juste de dire qu'étant donnée la destination de son travail, il était naturel d'y signaler de préférence les ouvrages allemands. Ces quelques réserves ne m'empêchent pas de rendre hommage au mérite du manuel de M. Knöpfler, qu'il faudrait bien peu de chose pour rendre de tous points excellent. E. JORDAN.

Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters von Ludwig Pastor. Freiburg im Breisgau, Herder, 1894-1895, in-8, t. II, de LIII-795 p.; t. III, de LVII-888 p. — Prix : 12 fr. 50.

L'ouvrage de l'éminent professeur à l'université d'Innsbrück méritait, il y a cinq ans, les éloges de Jacob Burckhard, l'historien de la Renaissance, qui se plaisait à y voir non seulement un livre de lecture, mais un livre d'étude. Le second volume, de l'avènement de Pie II à la mort de Sixte IV, répond à cet égard aux promesses du premier; et le troisième n'avait pas encore paru que l'auteur a dû nous donner du second une nouvelle édition avec de nombreuses retouches.

Le règne de Pie II est rempli par une grande question politique qui, à l'heure actuelle, n'a pas reçu encore de solution définitive : la question de l'Orient chrétien soumis au joug des Turcs. Tous les efforts du Pape échouent devant des difficultés d'ordres divers, peut-être insurmontables, ce qui n'empêche pas, au jugement de Reumont, qu'il faut saluer une grande idée dans son projet de croisade (p. 275). Mais que pouvait-il faire avec les rois chrétiens de cette époque? La France de Charles VII, à moitié schismatique par la pragmatique sanction de 1438, et sous Louis XI les intrigues du cardinal Jouffroy; en Allemagne, l'anarchie avec la rivalité des Hohenzollern et des Wittelsbach et la guerre de 1460 : voilà le milieu où Pie II cherchait des croisés; il ne devait en sortir que le gallicanisme et la Réforme. Le docteur Pastor met en lumière cette situation à laquelle il consacre tout le premier livre du second volume (3-276).

A Paul II (1464-1471) et à Sixte IV (1471-1484) il consacre les deux suivants : deux figures de moindre importance que Pie II. Paul II, par ses soins dans l'administration des États de l'Église (p. 301), ses efforts pour continuer contre les Turcs l'œuvre de son prédécesseur, les embarras que lui suscitent dans le gouvernement général de l'Église les rois chrétiens de plus en plus envahis par l'idéal révolutionnaire du césarisme païen, ne mériterait que sympathie et respect, si la tiare sous son pontificat n'avait reçu un éclat trop mondain (p. 421). Il est plus difficile de justifier en tout le règne de Sixte IV : ce pontife n'a pas fomenté la conspiration des Pazzi, mais il y est entré, sans vouloir l'assassinat, assure Pastor. Je me souviens que Rohrbacher lui-même est moins affirmatif. Quoi qu'il en soit, le malheur de Sixte IV fut d'avoir vécu dans un milieu d'intrigues politiques où son attitude n'a pu éviter de graves reproches. Mais son action, salutaire comme pontife, n'en est que plus frappante : ordres mendiants, service divin, culte des saints, culte de Marie, à tous les intérêts religieux il a donné les soins dignes d'un pape; son goût des arts est connu. Et malgré ces mérites, l'impartialité de Pastor laisse planer sur la mémoire de Francesco della Rovere une ombre méritée.

Un appendice donne près de cent cinquante pièces tirées de diverses archives, et le volume se termine par quelques pages de polémique avec un critique allemand : ces pages n'auront en France que l'intérêt d'un document sur l'état d'esprit de la critique allemande.

Le troisième volume, d'après le plan primitif, devait nous conduire à la fin du concile de Latran (1517), mais l'auteur a dû le terminer à la mort de Jules II (1513); il fallait s'arrêter à des Papes tels qu'Alexandre VI et Jules II, pour lesquels M. Pastor a pu le premier mettre à profit un nombre considérable d'importants documents : au Vatican, cent treize volumes des Regestes du Borgia, depuis trois siècles dérobés au public; dans le reste de l'Italie, les correspondances diplomatiques, et notamment les archives de Mantoue, de Modène, de Milan, les deux premières déjà consultées, mais non épuisées, par Gregorovius et Balan. Ainsi un document des archives des Gonzague à Mantoue ne permet plus d'innocenter Lucrèce Borgia. Les archives de Milan, très importantes en raison notamment de la correspondance du cardinal Ascanio Sforza avec Ludovic le More, son frère, n'avaient pu être utilisées par Grégorovius : il les avait trouvées trop en désordre, réparties, écrivait-il en 1876 (*Allgemeine Zeitung*, n° 76, supplément), entre cent casiers sans titres. Tout ce matériel nouveau a permis au docteur Pastor d'écrire sur Alexandre VI des pages définitives qui sont loin d'être une apologie. *Petri dignitas etiam in indigno haerede non deficit.* Cette pensée de Léon Ier, qu'il a choisie pour épigraphe, montre que la Papauté ne demande que la franchise. Pour les pontificats d'Innocent VIII et de Jules II, M. Pastor n'a pas été moins heureux. Il a eu la bonne fortune, sur les questions d'art, d'avoir pour guide à Rome, mieux que des documents nouveaux, des hommes tels que le prélat Schneider et Jacob Burckhard, ce dernier plus connu en France. On pourra sur cette époque glaner après lui, mais on peut dire que pour l'ensemble des jugements à porter, nous avons désormais une histoire définitive.

BERNON.

Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande. *Les Maoris.* Étude historique avec vues, portraits et cartes, par le P. A. MONFAT, de la Société de Marie. Lyon, Vitte, 1896, in-8 de 410 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume où le P. Monfat raconte les origines du catholicisme à la Nouvelle-Zélande est rempli de faits édifiants et d'observations intéressantes. Je dirai tout de suite qu'il me semble pécher par l'abondance des détails, en sorte qu'il est assez difficile d'y trouver un travail méthodiquement suivi. Mais si nous passons par-dessus ce défaut, nous y rencontrerons une suite de récits, de descriptions, de portraits qui se lisent facilement et laissent un sentiment de respectueuse admiration pour les premiers missionnaires qui ont annoncé l'Évangile aux anti-

podes. L'évêque, Mgr Pompallier, n'appartenait pas à la famille religieuse où se recrutaient ses collaborateurs; il en résulta des froissements réciproques, mais passagers, que laisse deviner la plume discrète du narrateur. Mais quel zèle, quelle abnégation, quelle constance héroïque chez ces hommes que soutenait seule la grâce de l'apostolat! Tout leur manque, ils vivent dans des huttes de branchages, se nourrissent avec parcimonie de vivres grossiers qui sont chaque jour sur le point de manquer, ils font de longues courses à travers les bois, s'égarent, vivent pendant des journées entières de racines qu'ils arrachent en passant; quand ils ont un peu d'argent, on le leur vole, et en face d'eux ils voient les prédicants anglais, confortablement installés au milieu de leur famille, richement dotés, ne connaissant des pays que les agréments et les avantages. C'est pourtant à leur vie de renoncement qu'ils doivent le succès de leur apostolat; c'est en prêchant par l'exemple qu'ils arrivent à faire comprendre la divinité ou la religion à des sauvages doux et aimables, mais légers, voluptueux, insouciants et avides.

Cette période de fondation dure huit ans, au bout desquels on comptait déjà cinq mille catholiques et vingt-cinq mille catéchumènes. Aujourd'hui la Nouvelle-Zélande forme quatre diocèses, avec près de cent mille catholiques. Tels sont les fruits des fatigues et des larmes des premiers apôtres. P. Pisani.

Life of cardinal Manning, archbishop of Westminster, by Edmund Sheridan Purcell. London, Macmillan, 1895, 2 vol. de xix-702 et ix-822 p. — Prix : 37 fr. 50.

La vie du cardinal Manning, récemment publiée par M. Purcell, a déjà fait couler des flots d'encre de l'autre côté du détroit et aussi de l'autre côté de l'océan; elle y a même soulevé de si violentes discussions, qu'il devient aujourd'hui extrêmement délicat d'oser en parler avec indépendance. Je tâcherai néanmoins d'accomplir mon devoir, et, dussé-je attirer sur ma tête quelques-uns des anathèmes qu'on a prodigués à l'auteur, je commence par dire que je ne le trouve pas si coupable qu'on s'est généralement plu à le représenter.

M. Purcell a divisé la vie de l'homme éminent qui est son héros en deux grandes périodes renfermées chacune en un volume. La première, de 1807 à 1851, nous conduit jusqu'à l'entrée de Manning dans la véritable Église; la seconde embrasse la période catholique de son existence. Toutes deux offrent un intérêt considérable, mais la dernière a principalement attiré l'attention, et c'est sur elle surtout qu'ont porté les controverses. — L'enfance de Manning, sa subite vocation cléricale, la fraîche idylle de son mariage, son action apostolique à Lavington, les effets produits sur lui par la conversion de Newman, sa recherche honnête de la vérité, les débats suprêmes de sa conscience et sa noble

conversion sont décrits d'une façon aussi attachante que sincère. Tout au plus pourrait-on reprocher à M. Purcell de sembler douter de la correspondance immédiate de l'archidiacre de Chichester à la manifestation intime de la vérité, mais, en somme, l'opinion générale s'est montrée assez clémente pour cette première partie. Il n'en est plus de même de la suivante, où l'auteur, nous peignant la vie catholique de Manning, accompagne le nouveau converti à travers les luttes constantes où s'est exercée sa surabondante activité. La fondation des Oblats de Saint-Charles à Bayswater, les négociations relatives à Mgr Errington, la mort du cardinal Wiseman et l'élection de Manning comme son successeur, ses relations avec Newman, le rôle important rempli au concile du Vatican, et ensuite l'action sociale à laquelle l'archevêque de Westminster, devenu cardinal, mais moins écouté à Rome, se livre pendant la dernière période de sa longue carrière, remplissent le second volume. Nous ne pouvons insister sur tous les détails. Qu'il suffise de dire que la figure de Manning, en dépit des critiques partielles dont nous aurons à reparler, demeure grande, belle et pure. On sent toujours (et le biographe nous y convie) que la pensée de la foi, l'amour de Dieu, de l'Église, de la patrie, des déshérités de ce monde, a guidé dans leur ensemble les actions du grand cardinal. C'est là ce que le public catholique et protestant savait déjà; sa conviction ne sera pas amoindrie. M. Purcell est « coupable » d'avoir mis quelques ombres au tableau en démontrant, moins par ses paroles que par un usage « indiscret » de documents intimes, que Manning était un homme d'une personnalité ombrageuse, d'une ambition indéniable, et d'une habileté pour arriver à ses fins qui devenait parfois un peu trop.... diplomatique.

M. Purcell a été mis par le cardinal Manning en possession de ses notes, journaux, collections de manuscrits, correspondances variées, etc., dans le but déclaré d'écrire sa vie. Le cardinal lui-même a retranché d'un de ses *memento* des réflexions et des jugements qu'il jugeait imprudents. L'auteur s'est cru autorisé à ne rien supprimer du reste (sauf quelques pages d'un document relatif aux Pères jésuites qu'il aurait été inopportun de publier). Il a recueilli les confidences, les récits du cardinal ou de ses amis, de plus, il a consulté des hommes éclairés, et, ainsi préparé, il nous a présenté son héros en se gardant bien d'atténuer le côté humain, convaincu que c'était le moyen de faire plus vivement ressortir le rôle du surnaturel de cette grande vie. (Préface, p. XIII.) Cette méthode a été fortement critiquée. C'est, a t-on dit, violer les secrets des vivants et des morts; faire avouer par Manning lui-même un manque de sincérité qui n'est qu'apparent; détruire, par un usage maladroit des documents, la beauté d'ensemble d'une noble existence; insinuer des motifs privés indignes. Bref, les moindres reproches adressés à l'auteur sont de manquer de goût et de jugement; on l'accuse même

positivement d'injustice, d'avoir trahi la confiance d'un ami, violé le droit naturel, etc.... Le cardinal Vaughan, dans le *Nineteenth Century*, va jusqu'à écrire : « The publication of this life is almost a crime.... » Voyons pourquoi.

Manning fut essentiellement, par goût, délibérément, un homme public. Il le dit de lui-même. De fait, il s'est mêlé à toutes les questions importantes de son époque, alors même qu'il n'y était pas directement obligé. Il a toujours été sur la brèche, et quiconque ne suivait pas sa manière de voir était rudement pris à partie et combattu sans relâche : ceci n'est pas une critique mais la constatation d'un fait. Aussi, jusque dans les détails de sa vie privée, il s'est trouvé mêlé aux événements du dehors. Dans plusieurs circonstances Manning fut victorieux, dans d'autres il fut moins heureux. Ses intentions furent certainement toujours pures, mais on ne saurait nier qu'il manque parfois de modération et de prudence : la vérité et la justice exigeaient impérieusement qu'on ne le dissimulât pas. C'est au lecteur d'apprécier. On conviendra toutefois que pour le faire en connaissance de cause il fallait placer devant ses yeux les éléments d'information. Pourquoi donc reprocher à M. Purcell de les avoir produits?

Voici les points sur lesquels les documents « indiscrètement » divulgués nous ont apporté des lumières très complètes, inutilement recherchées jusqu'ici. — 1° Le cardinal Manning, dans une très curieuse correspondance, se révèle à nous un adversaire d'une persévérance et d'une énergie insoupçonnées dans le fameux cas du docteur Errington. Mgr Errington, coadjuteur de Wiseman (*cum jure successionis*), fut dépouillé de ses droits, privé même de l'obtention d'un siège en Angleterre, uniquement parce que Manning, alors prévôt du chapitre et confident de l'archevêque, ne le jugeait pas « assez romain » et redoutait son influence future pour le développement du catholicisme en Angleterre ! Or on sait qu'en droit canonique une privation de cette nature suppose une indignité formelle, « un crime. » Ce résultat, peut-être unique dans les annales de l'Église, ne fut obtenu que grâce à l'influence insaisissable et aux intrigues de Mgr Talbot, le familier de Pie IX et l'ami intime de Manning. Contre l'opposition unanime de l'épiscopat anglais, en dépit de la Propagande, de par la volonté personnelle du Pape, Errington innocent fut dépossédé !.... Quand on voit ensuite Manning succéder à Wiseman, toujours grâce à l'influence de Talbot, on ne regrette pas d'avoir sous les yeux la correspondance complète relative à ces événements. L'œuvre personnelle de Manning dans cette affaire devient compréhensible, et en somme, sa mémoire ne peut que gagner à ce qu'on constate la réelle bonne foi, même accompagnée d'illusions, qui a dirigé sa politique.

2° Pendant les dernières années du cardinal Wiseman, de graves divergences d'opinion se manifestèrent à mainte reprise entre le chapitre

de Westminster et le prévôt qui lui avait été imposé. Après tout, Manning n'était qu'un individu, un nouveau converti, et le chapitre, de par le droit canonique conseil de l'évêque, avait des pouvoirs légitimes à exercer et des privilèges à sauvegarder. A la mort de Wiseman le chapitre refusa d'inscrire le nom de son prévôt dans la *terna* de présentation et choisit, en dépit des suggestions romaines, le docteur Errington et deux autres adversaires de Manning, accentuant ainsi son hostilité. On a regretté que les détails de ces dissensions soient devenus publics. Il y a au contraire, dans l'humble soumission de ce même chapitre à l'ancien prévôt devenu archevêque par le choix personnel du Souverain Pontife, un admirable exemple de discipline ecclésiastique qui est tout à l'honneur des deux partis et de l'Église catholique, dont l'autorité sait produire de tels miracles.

3° L'affaire de l'*University College* de Kensington et la déchéance du malheureux Mgr Capel montrent combien l'esprit de personnalité exagérée et certaines tendances de Mgr Manning étaient dangereux. S'il n'avait pas prétendu tout faire par lui-même, s'il n'avait pas été si jaloux de l'influence scientifique de Newman, si soupçonneux des jésuites, sa tentative d'Université catholique, mieux préparée et plus sérieusement conduite, au lieu de sombrer dans le scandale et la banqueroute, aurait pu devenir un succès. Manning a eu, en cette occasion, un tort grave qu'il serait criminel de dissimuler.

4° Nous n'insisterons pas sur sa méfiance exagérée à l'endroit des religieux et l'inexorable prohibition faite aux jésuites d'établir un collège dans son diocèse. Cette matière, au reste, est plutôt indiquée que traitée. Il y avait là sujet à de justes critiques que l'auteur ne s'est pas permises et que nous ne nous permettrons pas davantage.

5° Quant aux rapports du cardinal Manning avec Newman, il est incontestable qu'ils étaient tout autres que ceux de l'intimité. Quelques-uns ont regretté que la chose fût démontrée. Elle était assez connue auparavant et il ne servirait à rien d'essayer d'égarer l'histoire sur un point en somme secondaire.

Ces révélations, quelque pénibles qu'elles semblent au premier abord, n'enlèvent pourtant rien aux autres éminentes qualités de Manning. Quel est l'homme public qui puisse demeurer toujours indemne des passions humaines ? On a les défauts de ses qualités, et on l'ignore de la meilleure foi du monde. Manning n'en fut pas moins un dévoué directeur des consciences, un zélé convertisseur, un pasteur mortifié, se dépensant pour les humbles, un solide défenseur de la Papauté, et c'en est assez pour la gloire d'un évêque. M. Purcell n'a rien dissimulé de tout cela. Pourquoi donc l'attaque-t-on si durement ? Parce qu'il a détruit quelques illusions.... Les grands de ce monde ont au moins droit à la vérité après leur mort. Auparavant trop d'intrigues multiplient autour

d'eux la flatterie quotidienne. La simonie moderne de l'article de journal, de l'étude de revue, des discours ampoulés, leur cachent à eux-mêmes les faiblesses qui sont l'apanage de l'humanité. Cependant le temps marche et l'histoire s'avance à la revanche de la vérité. Heureux quand ses révélations sont aussi inoffensives! — Mais on blâme M. Purcell d'avoir trahi la confiance d'un ami en jetant dans le domaine public des écrits intimes de leur nature. — Quand on est mêlé aux événements et aux intérêts d'une époque comme l'a été Manning, qu'on le veuille ou non, on appartient tout entier à l'histoire, et par conséquent, il n'est pas de documents privés qu'un historien puisse cacher. Ce serait faire sciemment injustice aux adversaires du défunt que d'atténuer ou de dissimuler les révélations fournies par ces documents que les contemporains n'ont fait que soupçonner souvent, ou dont tout au moins ils n'ont pu confronter à loisir la silencieuse déposition. Voilà pourquoi nous ne condamnons pas M. Purcell. Sans doute, il aurait mieux convenu que ce fût un autre homme que lui, n'ayant pas vécu dans la familiarité du cardinal, qui eût accompli cette œuvre, mais un tel homme n'eût pas eu entre les mains ces documents, et la vérité n'a-t-elle pas des droits plus hauts que ceux de l'amitié ?.... Manning lui-même, s'il avait cru y voir l'avantage de l'Église, n'aurait pas hésité, s'il l'eût fallu, à sacrifier un individu à des intérêts majeurs, lui qui disait à Léon XIII : « Se l'Evangelista non ha celato il peccato e la caduta del Giuda, perchè dobbiamo noi celare il peccato dei vescovi ed altri personaggi ?.... » M. Purcell n'avait pas de fautes graves à dévoiler, mais de simples faiblesses humaines, des divergences d'opinion causées par la passion. Il n'est donc pas juste de l'accuser d'avoir calomnié son héros ; il n'a fait que critiquer certains de ses défauts, croyant qu'un si grand caractère n'aurait pu que perdre à une peinture idéalisée. « The record of the simple truth is the only tribute worthy of a character so high and noble » (II, p. 811). Pour moi, en fermant ce livre, je n'en admire pas moins la grande œuvre accomplie par Manning, et j'avoue comprendre mieux le caractère de celui-ci. Me sera-t-il permis d'ajouter que je ne saurais refuser mon estime à l'écrivain qui, échappant à la stupide conjuration du silence dont meurent aujourd'hui toutes les nobles causes, a eu l'indépendance de dire : *Amicus Plato, magis amica veritas ?* G. Péries.

La Légende des Girondins, par Edmond Biré. Nouvelle édition. Paris, Perrin, 1896, in-12 de 447 p. — Prix : 3 fr. 50

C'est avec un grand plaisir que nous avons relu la *Légende des Girondins* de M. Edmond Biré. Le spirituel et sagace écrivain s'est donné la noble tâche de réduire à néant la réhabilitation, souvent inconsciente, mais toujours passionnée, de cette coterie, dont on ne saurait assez flétrir l'orgueil, la lâcheté et l'hypocrisie. Il nous semble y avoir réussi.

Dans son premier chapitre, M. Biré expose la formation de la légende et montre toute la part que le hasard et l'ignorance historique d'abord et plus tard la mauvaise foi libérale y ont eue. Il recherche, dans le suivant, à quel moment a pris naissance la dénomination de Girondins. Puis, il nous montre successivement que les Girondins ont voulu et préparé la révolution du 10 août ; que les Girondins ont laissé faire les massacres de septembre ; que le procès et la condamnation du Roi ont été surtout l'œuvre des Girondins ; que la rupture des Girondins avec la Montagne n'a pas eu pour cause les massacres de septembre, mais bien les progrès de la rivalité de Brissot et de Robespierre, rivalité qui remontait à la fin de 1791 ; que les Girondins étaient de faux libéraux et qu'ils étaient plus anarchistes que les montagnards ; que ce sont les Girondins qui ont précipité la France dans la guerre ; que ces « héros de basoche, » qui ont « mis le feu aux quatre coins de l'Europe, » n'ont jamais été vus sur aucun champ de bataille ; que les Girondins ont créé le gouvernement révolutionnaire et l'ont pourvu de tous ses organes, le Comité de salut public et le Tribunal révolutionnaire en particulier. « Inscrire la mort dans des lois sans nombre ne leur a pas suffi ; il ne leur a pas suffi de dénoncer les suspects, de créer des otages ; ils ont inventé contre leurs ennemis cette mesure, la plus atroce de toutes, la mise hors la loi.... Ces choses étant faites, ils sont tombés. Ont-ils, du moins, honoré leur chute par leur courage? » Point : une velléité de résistance (la protestation du 6 juin), immédiatement suivie d'une humiliante soumission, voilà tout ce que ces Catons et ces Brutus des bords de la Garonne ont su opposer à leurs anciens complices, devenus leurs ennemis irréconciliables. Du 3 juin au 3 octobre, ceux qui sont restés dans l'Assemblée continuent à s'associer à toutes les atrocités qu'elle édicte. M. Biré termine son livre par l'exécution de deux légendes secondaires, qui se sont greffées sur la principale et encadrent le procès des Girondins. Il s'agit de la légende de la *Prison des Carmes* et de celle du *Dernier Banquet des Girondins*, légendes qui n'ont pas plus de fondement l'une que l'autre. L'auteur conclut à la nécessité de substituer enfin l'histoire à la légende dans l'étude de la Révolution. J. Meynier.

La Vie à Paris pendant une année de la Révolution (1791-1792), par Gustave Isambert. Paris, Alcan, 1896, in-12 de viii-324 p. — Prix : 3 fr. 50.

Deux dates encadrent rigoureusement ce tableau : le 20 juin 1791, jour du départ de la famille royale pour Varennes, le 20 juin 1792, jour de la première invasion des Tuileries par la populace parisienne. L'auteur en a puisé tous les traits dans les journaux, les almanachs de l'époque, les procès-verbaux des sociétés populaires, plus rarement, et avec raison, dans les Mémoires. Avec lui, nous arrivons à Paris par la

voiture publique, nous en reconnaissons les abords, nous y choisissons notre demeure passagère ; puis nous visitons les places publiques et les rues, nous pénétrons dans les cafés, les cabinets littéraires, les restaurants, les maisons de jeu, les spectacles, les salons, tout ce qui subsiste encore de l'ancien régime : puis nous apprenons à connaître les innovations de « l'ère de la liberté, » la presse représentée par les journaux, les chansons et les caricatures, les fêtes populaires avec leur revers douloureux, la crise financière et commerciale. Enfin, M. Isambert jette en passant un coup d'œil sur les principales questions du jour, c'est-à-dire les élections à l'Assemblée législative et la lutte entre les deux clergés constitutionnel et réfractaire.

Ce travail continue, bien que dans un esprit différent (les principales pages de cet ouvrage ont été publiées dans le journal *le Temps*), les études de M. Babeau sur la capitale en 1789, et précède celles de M. Edmond Biré sur 1793. Sans adopter complètement et franchement, comme ce dernier, la fiction d'un journal apocryphe quant à sa forme, bien que vrai dans ses détails ingénieusement rapportés et mis bout à bout, l'auteur s'est laissé aller à parler comme un contemporain, et j'imagine qu'il a fini par le devenir, dans son long tête-à-tête avec les faits divers de la vie parisienne d'il y a cent ans. Il prétend communiquer non des impressions, mais les résultats d'une enquête, et encore arrive-t-il à ce faux bourgeois de s'effacer devant le polémiste-historien, et à celui-ci d'écrire la page 160, pour citer d'Arneth et la fameuse dépêche de Marie-Antoinette du 26 mars 1792. Sous son masque, le collaborateur du *Temps* approuve parfois à demi et ne s'indigne jamais ; c'est un vrai Parisien de 1791, se reposant du 14 juillet et se préparant au 10 août. L. P.

Histoire de la monnaie (1883-1894), par W.-A. Shaw. Traduit de l'anglais par Arthur Raffalovich. (*Collection d'auteurs étrangers contemporains.* XII.) Paris, Guillaumin, 1896, in-8 de xxiv-384 p. — Prix : 7 fr. 50.

La question de la monnaie revêt un tel degré d'importance pour le développement économique des peuples et pour les échanges internationaux, que l'on ne saurait chercher avec trop de zèle à en connaître toutes les faces, afin d'essayer de se faire une opinion et de formuler un jugement réfléchi. Aussi bien les ouvrages nouveaux qui s'occupent de ce gros problème ont-ils toujours un intérêt d'indéniable actualité. Le livre de M. W.-A. Shaw doit être, à ce titre déjà, considéré comme le bienvenu. Ses qualités intrinsèques, jointes à l'érudition et aux vastes connaissances de son savant auteur, le recommandent, d'autre part, tout particulièrement à l'attention du public en général et des économistes en particulier.

Le but que poursuit l'ouvrage de M. Shaw est double : il consiste d'abord à éclairer avant tout une question de principe par l'assistance et

l'application de la preuve historique, et, en second lieu, à fournir à ceux qui étudient l'histoire un manuel élémentaire des monnaies des principaux États de l'Europe, du XIIIe siècle à la fin du XIXe. C'est d'ailleurs exclusivement à l'histoire de la monnaie métallique que se borne ce traité, qui ne contient aucune référence au papier-monnaie, pas même à celui d'Amérique ou d'Autriche.

Après une Préface à la suite de laquelle se trouve dressée une bibliographie fort complète de la matière, l'auteur retrace un historique rapide des frappes d'or jusqu'à la découverte de l'Amérique. Il s'occupe ensuite de l'influence des métaux précieux du Nouveau-Monde sur les monnaies de l'Europe de 1493 à 1660, et il termine par un chapitre dans lequel, poursuivant son étude et la complétant, il montre quelle part revient à l'influence américaine depuis 1660 jusqu'à nos jours. M. Shaw, qui est un monométalliste convaincu, n'a pas de peine à tirer, des témoignages historiques qu'il a accumulés avec un soin jaloux, l'enseignement qui s'en dégage sous forme de conclusion forcée : c'est l'avantage évident que présente l'étalon unique d'or sur le double étalon.

Si imparfait que soit ce trop court aperçu, peut-être suffira-t-il à laisser deviner tout l'attrait que présente le beau travail du savant anglais. Et c'est pourquoi nous devons être reconnaissants à M. Raffalovich d'en avoir donné une excellente traduction française. Notre gratitude doit même être d'autant plus considérable que l'éminent économiste ne s'est point uniquement limité à son rôle passif de traducteur : il a eu l'heureuse inspiration de compléter l'œuvre originale en ajoutant, pour le plus grand profit de tous, deux chapitres à l'appendice, l'un sur les dollars et piastres de commerce, l'autre sur le système monétaire de la Russie, qu'il a exposé avec clarté et en introduisant dans le texte primitif quelques indications supplémentaires sur le système monétaire français, sur les conférences internationales, ainsi qu'un certain nombre de notes, et enfin un tableau de la production des métaux précieux. On y trouvera notamment, reproduit *in extenso*, l'exposé des motifs de la proposition de loi soumise au Sénat, en 1876, par M. de Parieu, suspendant l'émission de bons de monnaie par la frappe de l'argent, alors que l'auteur anglais n'avait donné qu'un résumé de ce document. Le livre, que terminent très utilement un Index des monnaies et un Index général, est de la sorte devenu celui de MM. Shaw et Raffalovich. C'est assez dire qu'il a acquis un double titre au succès. P. L.-L.

Cuadros históricos y descriptivos de Granada, por Francisco J. Simonet, catedrático de la Universidad de Granada. Madrid, Quilés, 1896, in-12 de XXII-388 p. — Prix : 5 fr.

Grenade, l'ancien Elvira (*Illibaris*) des Romains, a joué un grand rôle dans l'histoire de l'Espagne, et a maintes fois attiré l'attention des his-

toriens et des archéologues. L'ouvrage dont on vient de lire le titre n'a pour but ni de retracer dans le détail les annales de cette cité, ni d'en décrire un à un tous les monuments religieux, militaires ou civils. Le but du savant auteur est à la fois plus modeste et plus pratique. Il a voulu nous présenter, comme dans un double panorama, d'un côté, ce qu'il y a de plus saillant dans les annales de Grenade, et de l'autre ce que ses monuments nous offrent de plus remarquable au point de vue de l'art. Or ce but a été atteint, si nous ne nous faisons illusion. Oui, quiconque se donnera la peine de lire attentivement le beau volume de M. Simonet, y apprendra tout ce qu'il importe de savoir sur ce qu'a été la cité en question au temps des Romains comme sous la domination musulmane. Les origines de la foi au premier siècle, et son maintien au milieu de la persécution des Arabes, n'auront plus rien d'obscur pour lui. La reconquête de Grenade par les « rois catholiques » occupe aussi, à juste titre, une place d'honneur dans le volume de M. Simonet ; car elle mit fin à la domination arabe en Espagne, elle rendit possible et même désirable l'expulsion des Morisques du sol espagnol.

En ce qui concerne les monuments, dont on trouvera la description, nous signalerons seulement la Torre de la Vela, le champ des martyrs, et surtout l'Alhambra, qui passe pour être sans égal au monde. Chemin faisant, le savant auteur revient de temps à autre à une thèse qui lui est justement chère. Il établit que la prétendue influence du Coran sur le progrès de la civilisation n'est qu'une fable indigne de créance, et que sans l'élément indigène, c'est-à-dire sans l'intervention des Mozarabes et des Muladias, les arts, les sciences et les lettres n'auraient fait aucun progrès au delà des Pyrénées sous la domination des Maures, qui ne professaient que mépris pour tout cela, et n'avaient d'admiration que pour le Coran.

François Plaine.

Éléonore d'Autriche et de Bourgogne, reine de France. *Un épisode de l'histoire des cours au XVIe siècle*, par Charles Moeller. Paris, Thorin, 1895, in-8 de 348 p. — Prix : 10 fr.

Le titre du livre est un peu trompeur : on s'imagine trouver dans ces pages une histoire de la « bonne reine Éléonore ; » et c'est d'elle qu'il est le moins question. Ses deux mariages, son rôle en Portugal ou en France, ses deux veuvages, les dernières années de sa vie occupent à peine quelques lignes. Le roman d'amour qu'elle ébaucha avec le brillant Frédéric, le second fils de l'électeur Palatin, est bien le sujet principal de l'ouvrage ; mais que de digressions, que d'épisodes accessoires ! Ce que nous ne connaissons guère, c'est le caractère de la princesse. Mais, en revanche, combien nous sommes informés de la jeunesse de Charles-Quint, de son intimité avec sa sœur préférée, de leur éducation à Bruxelles, leur train de maison, leur cour avec ses habitudes du moyen âge, la triste destinée de leurs parents, ce Philippe le Beau

mort si jeune, au moment où il allait hériter de tant de couronnes, cette Jeanne de Castille ayant vécu tant d'années inutilement, lugubre sujet de légendes, qui ne sont pas plus difficiles à détruire que celles qu'on fera plus tard sur son petit-fils don Carlos !

M. Ch. Moeller a vraiment pénétré les mœurs flamandes de l'époque : il les remet dans leur cadre, avec prolixité quelquefois, avec poésie souvent, et dans un tour heureux, d'une originalité bien étrangère. Ayant passé sa vie dans les archives, et prisant à leur valeur les pièces authentiques, qu'il met fort au-dessus des livres et des mémoires, rédigés après coup, il ne dissimule pas l'aridité du « texte intégral, » et ce que les dépêches contiennent de « verbiage inutile ; » et il prend le parti héroïque de ne pas s'attacher, pour les documents qu'il cite, à une reproduction servile, « après avoir reconnu que pour la majorité des lecteurs, les textes originaux sont impropres à la consommation. »

Le portrait qu'il trace amoureusement du prince de Bavière est des plus attachants : on assiste à la fortune naissante de ce jeune Allemand de grande race, qui, comme les nombreux fils d'un margrave de Baden ou d'un électeur de Brandebourg, sans situation et sans argent, n'avait d'autre ressource que de courir les aventures dans l'une des trois carrières ouvertes aux cadets de sa sorte : la guerre, l'Église, les cours. Un de ses neveux, le prince Casimir, choisira les armes ; et, vrai condottière, se fera payer cher ses fréquentes interventions dans nos guerres religieuses. Lui, protégé par l'empereur Maximilien, il vient parader à la cour de Bruxelles, se liant avec l'archiduc Charles, se distinguant dans les tournois et dans les fêtes, défendant les intérêts de sa maison, mais offrant en même temps un appui à l'Allemagne, qui ne sera pas inutile pour l'élection impériale. Trois ou quatre années se passent ainsi, Frédéric vivant dans l'intimité de Charles et d'Éléonore, ne cachant pas son attrait pour les charmes médiocres de la princesse. Quand son ami devient roi d'Espagne, il continue à faire sa cour. Mais tout à coup une lettre, peu compromettante, — nous en avons le texte exact dans la collection Simancas, — tombe sous les yeux du nouveau souverain : la disgrâce du palatin est complète, et on le force, par un acte notarié, — dont M. Moeller publie cette fois le texte intégral — à renoncer, conjointement avec la princesse, à toute idée de mariage. Et l'ouvrage belge se termine sur ce coup de théâtre, non sans une plainte mélancolique sur la façon dont se font et se défont les unions princières.

G. Baguenault de Puchesse.

Sir Samuel Ferguson in the Ireland of his day, by lady Ferguson. Edinburgh and London, W. Blackwood, 1896, 2 vol. in-8 de vii-363 et 383 p.

La littérature biographique a, chez nos voisins d'outre-Manche, un

développement et un caractère qu'elle n'a pas en France : quand un homme illustre ou éminent est mort, quelqu'un de sa famille, ou, à défaut de famille, de ses amis, en prépare l'histoire, largement documentée, avec la correspondance du défunt, mise aussitôt à la disposition du biographe. Il naît ainsi des ouvrages qui sont l'histoire, non pas seulement du héros de la biographie, mais aussi du milieu où il a vécu et de la société dans laquelle il a exercé son influence. L'histoire personnelle devient ainsi de l'histoire littéraire et sociale, et peut intéresser d'autres lecteurs que les amis personnels du défunt.

Ces réflexions nous venaient à l'esprit à propos de ce livre si nettement et si justement intitulé « Sir Samuel Ferguson dans l'Irlande de son temps. » Ce n'est pas seulement la vie d'un homme de bien, aimé et respecté de tous ceux qui l'ont approché et connu, c'est aussi la vie littéraire de l'Irlande pendant quarante ans. M. Samuel Ferguson était né à Belfast en 1810, et il mourut à Dublin en 1886. C'était un homme d'une très grande variété de mérites et de connaissances, et qui a marqué sa trace sur plus d'un chemin. Il était né poète, et plusieurs de ses poésies, surtout celles du genre humoristique, sont restées populaires en Irlande. Mais la poésie n'est pas une profession : Ferguson était avocat, et il ne quitta le barreau que lorsqu'il fut nommé, en 1867, conservateur des Archives d'Irlande : en 1878 il fut fait « chevalier, » d'où le titre de *Sir* qui précède aujourd'hui son nom. Mais à côté de son activité professionnelle, il y avait son activité de lettré et d'archéologue. L'ancienne Irlande, si peu connue encore, l'attirait par-dessus tout. L'on ne pouvait donner le nom d' « École de Dublin » à cette réunion d'hommes éminents, comme Petrie, Wilde, Todd, Reeves, Graves, O'Donovan, O'Cuny et d'autres, qui alors exhumèrent l'ancienne Irlande sous ses différentes faces. Ferguson était de leur cénacle; il aimait à choisir pour sujets de ses principaux poèmes les légendes épiques et historiques de l'Irlande, pendant qu'auprès de lui sa femme écrivait « l'histoire d'Irlande avant la conquête ! » Ces goûts amenèrent Sir Samuel à l'archéologie et plus particulièrement aux inscriptions en caractères dits oghamiques : c'est à lui que l'on doit la collection de moulages de ces inscriptions conservées à Dublin. Quand il mourut, il était depuis de longues années président de l'Académie royale d'Irlande.

Outre l'histoire de l'activité si diverse de Sir Samuel Ferguson, ce livre contient de nombreuses lettres ou écrites par Sir Samuel, ou reçues par lui. Elles sont intéressantes pour l'histoire de la société littéraire et surtout érudite de Dublin : nous y avons pris grand plaisir, mais peut-être parce que nous avons traversé un instant cette société et que nous avons été honoré de l'amitié de Sir Samuel. Pour le lecteur français, qui ne s'intéresse pas aux choses d'Irlande et aux ombres des Irlandais éminents d'hier, il faut pourtant signaler le chapitre consacré à la tour-

née archéologique de Ferguson et de sa femme en Basse-Bretagne, autour de nos monuments mégalithiques, et les lettres de Henri Martin et de La Villemarqué, publiées au cours de ce livre. Comme l'indique le titre, cette publication est due aux soins pieux de la femme de talent qui a été la compagne des pensées et des travaux de Sir Samuel Ferguson en même temps que le témoin de sa vie. H. GAIDOZ.

Répertoire méthodique du moyen âge français *(histoire, littérature, beaux-arts)*, par A. VIDIER, élève de l'École des Chartes. 1re année (1894). Paris, Bouillon, 1895, in-8 de VIII-118 p. (Extr. du *Moyen âge*). — Prix : 4 fr.

C'est en prenant pour point de départ la bibliographie historique annuelle, qui paraît en Allemagne par les soins du docteur Masslow, que M. Vidier a composé son utile et intéressant répertoire. Si, comme tout le fait prévoir, il se résout courageusement à publier ce travail annuellement, il fera œuvre de patience dont il faudra lui savoir beaucoup de gré. Ce n'est pas seulement, du reste, une œuvre de patience qu'une bibliographie méthodiquement classée et où les renvois et les index permettent aisément de se retrouver au milieu de trois mille trois cent cinquante ouvrages, notices et articles de revues. La typographie en est aussi claire et aussi bonne que possible, mais pourquoi ne pas indiquer les tomaisons des recueils et publications périodiques par des chiffres romains? Trop souvent le nombre de pages n'est pas indiqué; parfois aussi le tirage à part est seul mentionné, sans que l'on sache de quelle revue il provient. Enfin le reproche le plus fondé que l'on puisse faire à ce travail, pourtant si digne d'éloges, est d'avoir dépouillé et indiqué des publications absolument dépourvues de mérite et de valeur historique; ni l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, ni la *France illustrée*, ni, à plus forte raison, les journaux quotidiens ne devraient figurer dans le répertoire de M. Vidier. Toutes ces petites observations n'enlèvent rien à son mérite et pourront peut-être lui être utiles pour la rédaction des répertoires ultérieurs. H. S.

BULLETIN

Notitia liturgiae ambrosianae ante saeculum XI medium et ejus concordia cum doctrina et canonibus oecumenici concilii Tridentini de SS. Eucharistiae sacramento et de sacrificio missae, per sac. obl. ANTONIUM-M. CERIANI. Mediolani, J. Giovanola, 1895, in-8 de VIII-112 p. — Prix : 6 fr.

L'abbé Ceriani a demandé aux documents de la liturgie ambrosienne que nous présentent les manuscrits antérieurs à la seconde moitié du XIe siècle, la preuve de l'existence d'une tradition conforme à la doctrine de la sainte Eucharistie et du saint sacrifice de la Messe, tels que les a définis le concile de Trente. C'était certes une heureuse pensée à l'occasion du congrès eucha-

ristique célébré à Milan au mois de septembre dernier. Les comparaisons de la liturgie dite ambrosienne avec la liturgie romaine sont d'un grand intérêt et font regretter que l'auteur n'ait pas pu, comme il aurait été à souhaiter, présenter également, en regard, les anciennes liturgies grecques, auxquelles il ne fait que de rapides allusions. Il semble bien résulter de son étude que les deux liturgies ambrosienne et romaine sont sorties primitivement de la même source, car les textes gélasiens ou grégoriens n'offrent avec la liturgie milanaise que des différences de développement ou des suppressions de portée insignifiante. G. P.

Ames et paysages, par André Turquet. Paris, May et Motteroz, s. d., petit in-8 de 50 p. — Prix : 1 fr.

Je ne suis plus assez jeune pour goûter comme ils le méritent les livres de cette sorte ; il y a là dedans trop de vague, trop de mystère, trop de symboles, et je n'ai plus assez d'imagination pour voir l'âme de la Loire sous la forme d'une jolie petite Angevine de quinze ans, « droite dans la gloire du soleil couchant, encadrée d'une glycine grimpante et jetant le grain à des poussins éparpillés à ses pieds. » Mais je conviens que c'est un joli rêve, très charmant et très pur, et qui ne laisse après lui que l'odeur embaumée et le charme serein des choses. M. André Turquet a pour but, c'est le prospectus qui le dit, de démontrer « que nos états d'âme résultent des paysages, comme la fleur sort de la tige, le fruit de la fleur. » Allons, tant mieux ! j'envie de tout cœur ceux qui ont le temps, et la liberté d'esprit, et sans doute aussi la jeunesse du cœur nécessaires pour se laisser bercer par ces jolis rêves. Je conseille toutefois à la jeunesse de ne pas s'y oublier longtemps : c'est à d'autres jeux que se prépareront les triomphants de l'avenir ! P. Talon.

La Frise du Temple, par Henri Mazel. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1895, in-8 de 78 p. — Prix : 3 fr.

La Frise du Temple comprend douze tableaux : *Le Bouclier, la Tour de Constance, l'Aqueduc, les Saintes, Maguelonne, les Doms, Saint-Gilles, les Antiques, les Alyscans, les Baux, la Tour Magne, la Maison carrée*, douze tableaux du Midi, de couleurs chaudes, nettement découpées dans la lumière d'un ciel très bleu. Tout cela est bien un peu fatigant à regarder et à écouter, car tout cela chante en une prose harmonieuse et sonore, découpée en strophes d'hymne triomphal. Mais M. H. Mazel y a trouvé plaisir apparemment ; j'en souhaite autant à ses lecteurs, qui ne seront sans doute pas très nombreux, le grand art n'étant pas accessible aux foules. Constatons que l'auteur, tout entier à son rêve d'art, s'il n'est pas toujours très clair, du moins ne verse jamais dans le scandale ni dans le blasphème. Ce n'est pas déjà si commun. Il demande quelque part que « de son œuvre qu'il ne reste un jour qu'une ruine décharnée, énigmatique, un éboulis lamentable, dont on ne puisse reconstituer le faîte, mais que du moins, tout nom fût-il aboli et tous trésors dispersés, s'y présente à jamais la hantise radieuse de celle qui fut son âme et s'y endormit dans l'éternel de ses longs cheveux d'or et de ses doux yeux d'azur. » Le lecteur se demandera peut-être ce que cela veut dire : je n'en sais rien, mais je sens là un désir très élevé, et je ne vois pour mon compte aucun inconvénient à ce qu'il se réalise, et que *la Frise du Temple* apparaisse à tous comme « la cavalcade héroïque des panathénées occitaniennes. » Ainsi soit-il ! P. Talon.

Monnaies, poids et mesures des principaux pays du monde. *Traité pratique des différents systèmes monétaires et des poids et mesures*, accompagné de renseignements sur les changes, les timbres d'effets de commerce, etc., par M. Alphonse Lejeune (*Bibliothèque d'enseignement commercial*, publiée sous la direction de M. Georges Paulet). Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1894, in-8 de VII-552 p. — Prix : 5 fr.

Le recueil dont le titre précède contient tous les renseignements pouvant se rattacher aux divers systèmes de monnaies, poids et mesures, en usage dans les principaux pays du monde. Il s'ouvre par une Préface, due à M. Marguery. La lecture de cette préface est indispensable à tous ceux qui ne sont point initiés aux grandes questions économiques qui se rattachent à la monnaie et dont l'opinion publique se préoccupe aujourd'hui si vivement. Ils tireront un réel profit des notions sommaires qui s'y trouvent condensées sur la monnaie, sur son origine, sur les monnaies primitives, sur la monnaie métallique, sur les métaux monétaires, sur l'action des pouvoirs publics sur la monnaie, sur les limites de l'action légale, sur la monnaie internationale, sur l'union latine, sur le bimétallisme et sur le monométallisme universels, sur les pièces internationales, sur les derniers perfectionnements de la monnaie, sur les chèques et les billets de banque, et enfin sur les chambres de compensation. Viennent ensuite, après une courte Introduction, des notions préliminaires essentielles relatives à la monnaie, à la cote des métaux précieux à Paris, à Londres et à New-York, au change et aux cotes de change, aux cotes de Paris et des places étrangères, aux bordereaux de change, au timbre des effets de commerce, aux arbitrages sur effets de commerce, aux Gold points ou limites de change auxquelles s'effectuent les mouvements d'entrée et de sortie de l'or, au mode de transmission des ordres à l'étranger. Puis l'auteur passe successivement en revue les principaux pays d'Europe, d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Océanie. L'ouvrage se termine par un Appendice, contenant des détails fort intéressants et très curieux sur la production de l'or et de l'argent dans le monde en 1891 et aux États-Unis depuis 1792, sur le rapport commercial existant entre la valeur de l'or et celle de l'argent depuis 1687, sur le monnayage des principaux pays, sur la situation des principales banques d'émission à la fin de juin 1892, sur la situation générale au commencement de 1892, et sur le stock d'or au commencement de 1893. Un Index des noms géographiques, une Table des monnaies, poids et mesures mentionnés dans l'ouvrage, enfin une Table analytique des matières rendent les recherches faciles et rapides dans ce nouveau traité, dont vient de s'enrichir l'excellente *Bibliothèque d'enseignement commercial*, et dont l'utilité, grâce aux multiples services qu'il est destiné à rendre, n'échappera à personne. Son caractère éminemment pratique le recommande d'une manière spéciale à l'attention de tous, non moins que le soin et l'exactitude consciencieuse qui ont présidé à son élaboration. P. L.-L.

Anatomie et physiologie végétales, ouvrage répondant aux derniers programmes du baccalauréat ès lettres (2e partie), du baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne, du brevet supérieur d'instituteurs et d'institutrices, par J. Guibert, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Retaux, 1896, in-16 de 296 p. avec 479 grav. — Prix : 3 fr.

L'exposé et le développement des caractères généraux des végétaux, de leur constitution chimique et physiologique, des cellules et tissus forment la matière du début de ce livre. L'auteur examine ensuite les organes de la vie des plantes et leurs fonctions, puis enfin leur mode de reproduction.

Chaque sujet est synthétiquement exposé avec mille détails, faciles à saisir et à comprendre à l'aide des très nombreuses gravures et vignettes qui se déroulent sous les yeux. L'ouvrage répond à merveille à son titre principal, il est même minutieux, présente un traité fort complet de micrographie botanique, tout à fait au courant des travaux récents et présentant bien l'état actuel de la science. Mais aussi, par cela même, paraît-il un peu moins propre à devenir un manuel commode, un vade-mecum usuel entre les mains des jeunes gens et des jeunes filles qui se préparent aux examens. A ce point de vue, il donne plutôt trop, et surchargerait peut-être la mémoire comme l'intelligence des candidats sur un point un peu secondaire dans les examens.

G. DE S.

Leçons complémentaires d'algèbre et Notions de géométrie analytique, par A. TOURNOIS. Paris, Société d'éditions scientifiques, s. d., in-8 de 208 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce volume, destiné aux candidats à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, fait partie du cours de sciences publié sous la direction de M. B. Niewenglowski. Il renferme, pour l'algèbre : la théorie des limites et de la continuité des fonctions ; la définition et le calcul des dérivées ; l'application à l'étude de la variation des fonctions. — Pour la géométrie analytique : la transformation des coordonnées, la ligne droite, la notion de lieux géométriques ; les tangentes, le cercle et les courbes du second degré. — Enfin un grand nombre de questions proposées sur les différentes parties du cours. Les errata sont malheureusement trop nombreux.

H. C.

Pages choisies des grands écrivains. LESAGE, par P. MORILLOT. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de xv-339 p. — Prix : 3 fr.

Aucun écrivain ne se prête mieux aux coupures que Lesage avec ses récits d'aventures, reliées les unes aux autres par un fil si mince. On peut même dire qu'il gagne à être expurgé et des contes un peu trop lestes pour la jeunesse, et des longueurs, des redites qui surchargent tous ses romans sans exception. Vingt pages du *Diable boiteux* nous donnent une idée suffisante du premier ouvrage de Lesage, et nous avons un *Gil Blas* en deux cent vingt-cinq pages qu'on peut dire très complet : tout le personnage est là, en effet, et toute la malice satirique de l'auteur, toute son ironie narquoise et sa morale.... pratique, toute pareille à celle de maître Renard et de La Fontaine, avec un peu plus de scepticisme encore. Œuvre bien française, qui a les qualités brillantes et la légèreté dangereuse de l'esprit français, elle peut, comme celle de La Fontaine lui-même, être très morale ou assez dissolvante, suivant le tempérament du jeune lecteur, et aussi suivant l'habileté du maître à l'expliquer et à en tirer bon parti.

La notice mise en tête a peut-être le tort de montrer un peu trop d'indulgence ; et çà et là fallait-il peut-être faire en note quelques adroites observations. Mais du moins le choix des morceaux est irréprochable. Et je ne retrancherais même pas les traits sur la gourmandise, la paresse, ou la cupidité des chanoines et des moines, parce qu'ils n'ont rien de venimeux, et qu'il ne faut pas, en somme, dénaturer l'œuvre de Lesage : le mieux sera d'en rire, comme lui-même. M. Morillot a très heureusement joint, avec quelques pages caractéristiques du *Bachelier de Salamanque* et de *Guzman d'Alfarache*, d'assez longs extraits des *Aventures de Beauchêne*, ce roman de voyages trop peu connu, qui, en son genre, est aussi attrayant que *Gil Blas*, et qui a peut-être servi à Chateaubriand.

GABRIEL AUDIAT.

Il Giornalismo letterario in Italia, saggio storico-critico per Luigi Picciani. Turin et Rome, Ermanno Loescher, 1894, in-8 de 228 p. — Prix : 4 fr.

Dans ce mince volume, annoncé comme un tome Ier, M. L. Picciani s'est adonné à un travail dont M. Arturo Graf, un écrivain connu, a fort approuvé la pensée. M. A. Graf reconnaît que des nombreux journaux qui parurent au siècle dernier on n'a guère conservé le souvenir, qu'ils avaient en général peu de mérite et peu d'autorité, que la lecture en est fastidieuse, comme celle de beaucoup de feuilles contemporaines. Mais c'est justement à cause de l'ennui qui naîtrait de leur commerce que M. Picciani a fait une œuvre louable et méritoire en indiquant en quoi ces journaux peuvent intéresser ; les moins bons d'entre eux reflètent les idées, les événements du temps et apprennent bien des particularités littéraires qu'on ne trouverait pas ailleurs.

M. Picciani ne s'est pas laissé rebuter par ce que sa tâche avait de pénible, et le lecteur français qui s'intéresse aux choses de l'Italie saura gré à l'auteur de l'avoir, en un nombre assez restreint de pages, mis au courant d'une branche littéraire pour lui complètement inconnue et sur laquelle, de ce côté-ci des monts, il n'aurait pu trouver aucun renseignement.

Poggiaridо.

Histoire civile et religieuse des Papes, par G. Audisio, traduite de l'italien par le chanoine Labis. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1894, in-8 de 436 p. — Prix : 4 fr.

La Société de Saint-Augustin continue l'édifiante publication de *l'Histoire civile et religieuse des Papes* d'Audisio. Le présent volume s'étend de 1294 à 1585, de Boniface VIII à Grégoire XIII. D'une lecture facile, coupé de sages réflexions, dénué de toute prétention à l'allure scientifique, cet ouvrage touche à mainte question dont on pourrait sans doute critiquer la solution, mais il donne une vue assez exacte des périodes qu'il embrasse, et, dans un style un peu passé de mode, il intéresse ceux qui ne peuvent se livrer à des études historiques plus approfondies.

G. P.

Die kirchenpolitischen und kirchlichen Verhältnisse zu Ende des Mittelalters, *nach der Darstellung K. Lamprechts; eine Kritik seiner Deutschen Geschichte,* von Finke. (Viertes Supplement-Heft der *Römischen Quartalschrift für christliche Alterthumskunde und für Kirchengeschichte.*) Rom, Spithöver, 1896, in-8 de vi-136 p. — Prix : 5 fr.

La présente brochure est une critique très vive des volumes IV et V de la *Deutsche Geschichte* de M. Lamprecht. Légèreté, parti pris, style de journaliste, habitude, par recherche de l'effet, de résumer toute une situation ou toute une époque dans une anecdote ou un mot plus ou moins historique ; jugements tranchés et sans nuances ; erreurs vraiment inexcusables même dans un ouvrage général et de vulgarisation (M. Lamprecht, par exemple, croit encore à la Pragmatique sanction de saint Louis) ; citations inexactes (par exemple de la bulle *Unam Sanctam*) ; dépendance excessive à l'égard de livres, comme la *Dogmengeschichte* de Harnack, dont il fausse d'ailleurs ou exagère les conclusions ; oubli, par contre, de certains travaux récents d'importance capitale, comme ceux du P. Ehrle sur les Fraticelles : telles sont les principales critiques de M. Finke. Sa brochure, toute faite d'observations de détail, se prête peu, on le conçoit, à une analyse. Je ne puis que conseiller à ceux qui auraient à se servir de la *Deutsche Geschichte* de consulter l'*errata* minutieux qui leur en est offert, et ajouter qu'on trouve à chaque page, dans le travail de M. Finke, les renseignements curieux et les vues

intéressantes qu'on était en droit d'attendre de la part d'un homme aussi bien informé de l'histoire ecclésiastique de la fin du moyen âge. Je signalerai particulièrement le chapitre VII, où M. Finke, discutant une opinion de Harnack, a réuni un bon nombre de textes curieux relatifs à la doctrine de la contrition, telle qu'elle était enseignée et présentée du XIIIe au XVIe siècle.

E. JORDAN.

Storia dei trattati nel secolo XIX, di SCIPIONE GEMMA. Firenze, Barbèra, 1895, in-16 de 387 p.

Il ne s'agit ici que d'un manuel élémentaire destiné à résumer, sous un très faible volume, l'histoire des traités au XIXe siècle, et à compléter l'encyclopédie des sciences sociales et politiques entreprise par l'éditeur Barbèra. Toutefois, le nom et la méthode de l'auteur donnent à cet ouvrage une place à part dans la collection dont il fait partie. M. Gemma, professeur de droit international à l'école des sciences politiques italienne (l'Institut Cesare Alfieri, de Florence), semblait désigné pour une tâche qui ne laissait pas de présenter de sérieuses difficultés. Il fallait, en effet, faire œuvre de juriste et d'historien, reproduire les traités et nous raconter les événements qui les avaient préparés, afin que nous eussions à la fois la connaissance de leur contenu et l'intelligence de leurs causes. Cette difficulté, M. Gemma l'a heureusement surmontée, en encadrant l'analyse des traités dans un court exposé des circonstances dont ils sont sortis et des conséquences qu'ils ont eues sur la position respective de divers États. Il est ainsi arrivé à joindre dans son livre toute la précision d'un recueil utile à consulter avec tout l'attrait d'une narration agréable à lire.

Le seul reproche qu'on pourrait lui adresser serait d'avoir donné à l'histoire diplomatique de l'Italie une place disproportionnée à son importance dans l'histoire de l'Europe. S'il est permis de le regretter au point de vue général, il est juste de constater que cette disproportion s'explique par le caractère spécial et la destination que l'auteur a voulu donner à son œuvre.

L. TARGENAY.

Representation and suffrage in Massachusetts, 1620-1691, by George H. HAYNES (*Johns Hopkins University Studies*, XIIe série, nos 8-9). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1894, in-8 de 90 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est une intéressante histoire que celle du gouvernement représentatif et du droit de suffrage au Massachusetts pendant le XVIIe siècle, ou, pour parler plus exactement et suivant les indications fournies par M. George H. Haynes, de 1620 à 1691, c'est-à-dire depuis la fondation de la colonie de New-Plymouth jusqu'à la mise en vigueur de la charte royale de 1691. On sait qu'à cette époque la « province de la baie de Massachusetts » comprenait, outre la colonie du même nom, le Maine et New-Plymouth. C'est dans la fondation des *Pèlerins* de *la Fleur de Mai*, qui n'eut jamais de charte, que M. George H. Haynes a curieusement étudié la représentation et le suffrage entre 1620 et 1691 (ch. V), et dans le Massachusetts proprement dit. Ce dernier pays, de colonisation plus récente, mais presque aussitôt plus prospère, a été pourvu d'une charte royale par Charles Ier au mois de mars 1629; M. Haynes a raconté avec beaucoup de soin comment y a débuté le régime représentatif (ch. II), comment il y a d'abord fonctionné (ch. III), puis quelles vicissitudes, quels progrès, quelles éclipses, — au temps du gouverneur Andros, par exemple, — il y a subis à partir de 1644 (ch. IV). Il a enfin soigneusement indiqué quelles modifications a apportées aux usages antérieurs la charte de 1691, promulguée par Guillaume III, dont

(dit fort bien l'historien, p. 82) « toute la politique coloniale est inspirée par une seule préoccupation, celle de la résistance à une agression française.»

Deux appendices, dont un très intéressant, mais beaucoup trop bref, sur la confédération de 1643 (p. 87-90) terminent ce travail historique et critique, dont l'impartialité et la rigueur scientifique font une œuvre de grande valeur. Henri Froidevaux.

Burgos en las comunidades de Castilla, por Anselmo Salva. Burgos, hijos de Santiago Rodriguez, 1895, in-8 de 189 p. — Prix : 3 fr.

On sait qu'au début du règne de Charles-Quint de nombreux soulèvements se produisirent, excités par le mépris du nouveau Roi pour les droits anciens des cités. Dans cette ligue des *comuneros*, Burgos eut un rôle important, mais que beaucoup d'historiens ont mal jugé. « Les mots de défection, d'abandon, d'inconséquence et d'autres plus durs encore, employés au sujet de la conduite de Burgos, indiquent que cette conduite n'a pas obtenu l'approbation et encore moins l'éloge de ceux qui ont rapporté et commenté les événements de cette période » (p. 6). M. Anselmo Salva montre dans son volume que le rôle de Burgos ne mérite aucun blâme, que cette ville resta obéissante à la loi, respecta les *fueros* et montra un sincère patriotisme, des intentions pacifiques et complètement chrétiennes. De nombreux documents, compulsés par l'auteur, apportent de précieux témoignages à sa thèse, qui forme un curieux chapitre de l'histoire d'Espagne au xvie siècle, mais dont nous ne pouvons qu'indiquer l'idée inspiratrice. Villemory.

Un Prélat janséniste : F. de Caulet, réformateur des chapitres de Foix et de Pamiers, par G. Doublet, d'après des documents inédits, avec portrait, pièces justificatives et fac-similé. Paris, A. Picard et fils, 1895, in-8 de 222 p. — Prix : 5 fr.

Ce titre est un peu forcé par rapport au texte même, car si Mgr de Caulet fut un disciple fervent du janséniste Pavillon, ce n'est point par ce côté que le livre en question nous le montre ; réformateur de ses chanoines, voilà sous quel jour exact M. Doublet nous fait voir l'évêque de Pamiers. Et il le fait avec beaucoup de sobriété et de savoir-faire. Il a cherché, il a trouvé des pièces importantes ; il les produit avec discrétion, avec habileté, et il nous donne un tout bien coordonné d'un sujet qui offrait des disparates.

On peut dire que la grosse affaire du long épiscopat de Mgr de Caulet (1645-1680) fut ses démêlés avec son chapitre. Il avait là beaucoup et de très graves réformes à apporter : il y mit de l'ardeur, du zèle, de la persévérance, et il triompha d'un mal qui semblait invétéré dans la cathédrale de Pamiers, comme dans l'abbaye de Foix. Ce qu'étaient ces chapitres, comment ils repoussèrent énergiquement la réforme, par quelles phases successives cette longue querelle passa, comment enfin l'évêque triompha, aux applaudissements des gens de bien, et quelles conséquences heureuses, au point de vue spirituel et temporel, il sut tirer de cette pacification dernière, voilà les chapitres de ce livre. Les pièces justificatives les suivent et les complètent. Le jansénisme proprement dit et la très grosse affaire de la Régale, où Caulet fut, contre Louis XIV, mêlé plus qu'aucun prélat de France, ne sont abordés ici que tout à fait incidemment. L'auteur tiendra sans doute à compléter le portrait de son héros, qui en vaut la peine ; et après l'historique de cet incident, d'ailleurs intéressant et caractéristique, de la vie intérieure d'un diocèse au xviie siècle, il voudra nous donner l'histoire de la part que prit Mgr de Caulet aux deux grandes affaires religieuses de son

temps : le Jansénisme et la Régale. M. Doublet cite peut-être un peu trop Boileau, bien que son sujet prête souvent aux allusions que fournit *le Lutrin;* mais il parle toujours des questions délicates qu'il aborde avec tact, sagesse et respect. G.

El Doctor Navarro Don Martin de Alpizcueta y sus obras, por el doctor Mariano Arigita y Losa, presbitero. Pampelune, Ezquerdo, 1896, in-8 de 684 p., avec portrait et fac-similé de l'écriture. — Prix : 7 fr.

Les canonistes et les théologiens accueilleront avec reconnaissance le volume que M. l'abbé Arigita vient de consacrer à retracer la biographie, si peu connue jusqu'ici, du fameux docteur Navarro. La carrière de ce savant fut aussi longue que brillante. Les relations qu'il entretint avec les rois d'Espagne et de Portugal, la part qu'il prit au procès de Carranza par-devant l'Inquisition espagnole, et maintes autres circonstances, donnent un intérêt considérable à l'ouvrage dont nous annonçons la récente publication. X.

CHRONIQUE

Nécrologie.— La mort du baron Jérôme-Frédéric Pichon, arrivée le 25 août, est une perte pour l'érudition française. Né à Paris, le 3 décembre 1812, il commença dès l'âge de dix-neuf ans les collections qui ont acquis depuis une juste célébrité. Admis à la Société des bibliophiles français en 1843, il en fut élu président l'année suivante. M. le baron Pichon ne s'est pas contenté de former avec passion des collections qu'il laissait facilement accessibles aux hommes d'étude, il a fait un certain nombre de publications qu'il convient de signaler ici : *La Chasse du cerf en rime françoise* (1840, petit in-8); — *Histoire d'un braconnier, ou Mémoires de la vie de L. Labruyerre* (1844, in-8); — *L'Apparition de Jehan de Meun, ou le Songe du prieur de Salon, par Honoré Bonet* (1845, in-4); — *Notices biographiques et littéraires sur les ouvrages de Jean Vauquelin de la Fresnaye et Nicolas Vauquelin des Yveteaux* (1846, in-8); — *Le Ménagier de Paris. Traité de morale et d'économie domestique composé vers 1393 par un bourgeois parisien.* Publié pour la première fois par la Société des bibliophiles français (1847, 2 vol. in-8); — *Le Livre de la chasse du grand séneschal de Normandye et les ditz du bon chien Souillard, qui fut au roy Louis de France, onzième de ce nom* (1858, in-8), dans le *Trésor des pièces rares ou inédites;* — *Partie inédite des Chroniques de Saint-Denis, suivie d'un récit également inédit de la campagne de Flandre (1382)* (1864, gr. in-8); — *Vie du comte d'Hoym* (1880, in-8); — *Le Viandier de Guillaume Tirel, dit Taillevent, enfant de cuisine de la reine Jehanne d'Évreux, queux du roi Philippe de Valois et du duc de Normandie dauphin de Viennois, premier queux et sergent d'armes de Charles V, maïstre des garnisons de cuisine de Charles VI (1326-1395)* (Paris, 1893, in-8), en collaboration avec M. Vicaire; — *Supplément au Viandier de Taillevent. Le Manuscrit de la bibliothèque Vaticane* (Paris, 1893, in-8). — Il a donné au *Bulletin du bibliophile* les articles suivants, qui, presque tous, ont été tirés à part : *Notice sur l'abbé Lebeuf,* sous le pseudonyme de Claude Gauchet (6e série, 1842-1844, p. 211-220); — *De Taillevent et de quelques autres cuisiniers du XIVe siècle* (Ibid., p. 253-258); — *Notice sur la vie et les ouvrages de Vauquelin de la Fresnaye* (7e série, 1845-1846, p. 509-526); — *Nicolas Vauquelin des Yveteaux* (Ibid., p. 554-560, 601-605, 663-676, 711-720); — *Jean Vauquelin de la Fresnaye* (Ibid., p. 721-727); — *Mémoire pour servir à l'histoire du village et de l'ancienne seigneurie de Medain, près de*

Poissy (9e série, 1849-1850, p. 3-19); — *Du Traité de fauconnerie composé par l'empereur Frédéric II, de ses manuscrits, éditions et traductions* (16e série, 1864, p. 885-900); — *Mémoire sur M. du Fresnoy* (1893, p. 413-439); — *Documents pour servir à l'histoire des libraires de Paris*, avec M. G. Vicaire (Ibid., p. 109-134, 221-251, 309-332, 509-534; 1894, p. 26-43, 155-176, 213-238, 341-359, 527-547, 553-579); — Dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris: Notes sur la chapelle des orfèvres* (t. IX, p. 95-109). Il a aussi fait de nombreuses communications insérées dans le *Bulletin* de la même Société et a participé aux publications de la Société des bibliophiles français dont il était membre depuis plus de cinquante ans.

— M. Joseph-Remi-Léopold Delbœuf est mort le 17 août. Né à Liège, le 30 septembre 1831, il étudia tour à tour dans sa ville natale et à Bonn, portant surtout son attention du côté des sciences philosophiques et naturelles. Appelé comme professeur à l'École normale des humanités de Liège (1860), il passa de là à l'Université de Gand (1863-1866), mais ne tarda pas à revenir à son premier poste. L'on sait que c'est la question de l'hypnotisme dont il s'est le plus particulièrement occupé. Nous citerons de ce savant, qui était devenu membre titulaire de l'Académie royale de Belgique en 1887, outre une édition des *Œuvres posthumes* d'Otto Duesberg, publiée avec le concours de M. L. Hanssens (Liège, 1858, in-8), les travaux suivants : *Prolégomènes philosophiques de la géométrie et solution des postulats* (Liège, 1860, in-8), suivis de la traduction d'une dissertation sur les principes de la géométrie, par Fréd. Ueberweg; — *D'une unité monnaie nationale* (Liège, 1861, in-8); — *Essai de logique scientifique. Prolégomènes suivis d'une étude sur la question du mouvement considérée dans ses rapports avec le principe de contradiction* (Liège, 1865, in-8); — *Li mâïe neur d'à Cola, par Ch. Hannay* (Liège, 1868, in-8); — *Rapport (1er-2e) sur la situation de la caisse des veuves et des orphelins de l'enseignement supérieur* (Liège, 1874-1875, in-8); — *Adolphe Picard, œuvres françaises et wallonnes, recueillies et éditées* (Liège, 1882, in-8); — *Chrestomathie latine*, avec M. Iserentant (Mons, 1882, in-12); — *Questions de philosophie et de science* (Paris, 1883, in-18); — *Éléments de grammaire française* (Liège, 1885, in-8), avec M. Rœrsch; — *L'Hypnotisme et la liberté des représentations publiques* (Liège, 1888, in-18); — *La Matière brute et la matière vivante* (Paris, 1890, in-18), dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*; — *L'Hypnotisme devant les Chambres législatives belges* (Bruxelles, 1892, in-8). M. Delbœuf a collaboré à divers journaux (*Journal de Liège*, *Écho du Parlement*, etc.) et revues (*Revue trimestrielle*, *Annales de l'enseignement public*, *Belgique contemporaine*, *Athenaeum belge*, etc.). La place nous fait défaut pour donner le relevé de ses articles dans ces différents périodiques et nous nous contenterons d'indiquer ceux qu'il a publiés dans les recueils suivants : 1° dans les *Bulletins de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique : Note (1re-2e) sur certaines illusions d'optique* (2e série, t. XIX, 1865, p. 195-216; t. XX, 1865, p. 70-97); — *Détermination rationnelle des nombres de la gamme chromatique* (t. XXI, 1866, p. 339-365); — *Recherches expérimentales sur le daltonisme Moyens de le produire et de le corriger*, en collaboration avec M. W. Spring (t. XLV, 1878, p. 16-33); — *La Liberté et ses effets mécaniques* (3e série, t. I, 1881, p. 463-479); — *Déterminisme et liberté. La Liberté démontrée par la mécanique* (t. III, 1882, p. 145-165); — *Nains et géants* (t. IV, 1882, p. 722-749); — *De l'Origine des effets curatifs de l'hypnotisme* (t. XIII, 1887, p. 773-812); — *De l'Étendue de l'action curative de l'hypnotisme. L'Hypnotisme appliqué aux altérations de l'organe visuel*, en collaboration avec M. J.-P. Nuel et le docteur Leplat (t. XIX, 1890 p. 361-389); — *Sur une illusion d'optique* (t. XXIV, 1892, p. 545-558); — *Megamicros*

(t. XXV, 1893, p. 667-695) ; — *L'Hypnose et les suggestions criminelles* (t. XXVIII, 1894, p. 521-553) ; — 2° dans les *Mémoires couronnés et autres mémoires publiés* par la même Académie, série in-8 : *Recherches théoriques et expérimentales sur la mesure des sensations* (t. XXIII, et en tirage à part. Bruxelles, 1873, in-8) ; — *Théorie générale de la sensibilité* (t. XXVI, et en tirage à part, Bruxelles, 1876, in-8). — 3° Dans la *Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique : De quelques définitions grammaticales* (t. XX, 1877, p. 87-102) ; — *La Fontaine et l'enseignement de la langue maternelle* (t. XXI, 1878, p. 160-186, 289-317) ; — *A propos d'un subjonctif. Tacite et l'Agricola* (t. XXII, 1879, p. 309-329) ; — *Le Latin et l'esprit d'analyse* (t. XXIV, 1881, p. 364-377; t XXV, 1882, p. 53-69) ; — *L'Hexamètre et l'alexandrin* (t. XXVII, 1884, p. 245-258, 293-310) ; — *Le Parfait grec* (t. XXVIII, 1885, p. 319-325 ; t. XXIX, 1886, p. 8-20) ; — *A propos du passé défini* (t. XXIX, 1886, p. 151-157) ; — *De la nature des compléments à propos de la définition du complément direct* (t. XXXI, 1888, p. 373-390 ; t XXXII, 1889, p. 1-9) ; — *A propos d'un passage des Nuées d'Aristophane* (t. XXXIV, 1891, p. 8-16) ; — *Quelques réflexions grammaticales à propos d'une étude sur les principaux adverbes* (ibid., p. 381-388) ; — *Sur la négation explétive* (t. XXXV, 1892, p. 193 ; — *Participe ou adjectif en dus?* (t. XXXVI, 1893, p. 85-95) ; — *Des prépositions en grec* (ibid., p. 301-315) ; — *Le Premier Vers du premier discours de Médée dans Euripide* (ibid., p. 379-391) ; — *Réflexions à propos des glanures grammaticales de M. Bastin* (t. XXXVII, 1894, p. 6-25, 80-95) ; — *La Réforme de l'orthographie française* (ibid., p. 365-377). — 4° Dans la *Revue philosophique : L'Algorythmie de la logique* (t. II, 1876, p. 225-252, 335-354, 545-595 ; t. III, 1877, p. 435-439) ; — *La Loi psychophysique : Hering et Fechner* (t. III, 1877, p. 225-263) ; — *L. Dumont et son œuvre philosophique* (ibid., p. 609-626) ; — *Pourquoi les sensations visuelles sont-elles étendues?* (t. IV, 1877, p 162-184) ; — *La Loi psychophysique et le dernier livre de Fechner* (t. V, 1878, p. 34-63, 127-157) ; — *Le Sommeil et les rêves* (t. VIII, 1879, p. 329-356, 494-520 ; t. IX, 1880, p. 129-169, 413-437, 632-647) ; — *Le Dédoublement du moi dans les rêves* (t. VIII, 1879, p. 616-618) ; — *Sur la fusion des sensations semblables* (t. X, 1880, p. 644-648) ; — *Le Dernier Livre de Lewes* (t XI, 1881, p. 225-241, 370-393) ; — *Le Sentiment de l'effort* (t. XII, 1881, p. 513-527) ; — *Déterminisme et liberté* (t. XIII, 1882, p. 453-480, 608-638 ; t. XIV, 1882, p. 156-189) ; — *La Matière brute et la matière vivante* (t. XVI, 1883, p. 337-362 ; t. XVIII, 1884, p. 24-56, 242-263, 385-409) ; — *Une Hallucination à l'état normal ; sur les suggestions à date fixe* (t. XX, 1885, p. 513-515) ; — *La Mémoire chez les hypnotisés* (t. XXI, 1886, p. 441-472) ; — *Influence de l'éducation et de l'imitation dans le somnambulisme provoqué* (t. XXII, 1886, p. 146-171) ; — *Les Diverses Écoles hypnotiques* (ibid., p. 532-538) ; — *De la prétendue Veille somnambulique* (t. XXIII, 1887, p. 113-142, 262-285) ; — *Pourquoi mourons-nous?* (t. XXXI, 1891, p. 225-257, 408-427) ; — *L'Ancienne et les nouvelles Géométries* (t. XXXVI, 1893, p. 449-484 ; t. XXXIX, 1895, p. 345-371). — 5° Dans la *Revue scientifique : La Mémoire des sensations* (t. XII, 1874, p. 66-68) ; — *Théorie générale de la sensibilité* (t. XVI, 1875, p. 97-107) ; — *Les Mathématiques et le transformisme* (t. XIX, 1877, p. 669-679) ; — *La Psychologie comme science naturelle* (ibid., p. 725-732) ; — *Léon Dumont* (ibid., p. 1149-1156) ; — *Le Daltonisme* (t. XXI, 1878, p. 889-904) ; — *George-Henry Lewes* (t. XXIII, 1879, p. 730-733) ; — *Le Sens des couleurs chez les animaux, d'après M. Grant-Allen* (ibid., p. 1101-1110) ; — *La Liberté et ses effets mécaniques* (t. XXVIII, 1881, p. 429-434) ; — *Nains et géants* (t. XXXI, 1883, p. 97-104) ; — *Un Nouveau Centre de vision dans l'œil humain* (t. XXXII, 1883, p. 167-170) ; — *L'Intelligence des animaux* (t. XXXVI,

1885, p. 596-596 ; t. XXXVII, 1886, p. 3-10) ; — *Un Problème de logique* (t. XLII, 1888, p. 823-825) ; — *La Solution élémentaire du théorème de d'Alembert* t. XLIII, 1889, p. 269-276) ; — *La Psychologie des lézards* (t. XLVII, 1891, p. 210-212 ; t. XLVIII, p. 437-439) ; — *La Loi mathématique de la dégénérescence sénile des infusoires* (ibid., p. 368-371). — 6° Dans la *Revue de Belgique : Le Présent et l'avenir de la psychologie* (t. XVII, 1874, p. 245-267, 378-402) ; — *De l'Origine des jugements conscients* (t. XXI, 1875, p. 77-97) ; — *La Psychologie comme science naturelle* (ibid., p. 358-387) ; — *Une Visite à la Salpêtrière* (t. LIV, 1886, p 121-147, 258-275) ; — *Le Magnétisme animal à propos d'une visite à l'École de Nancy* (t. LX, 1888, p. 241-259, 387-408 ; t. LXI, 1889, p. 5-33, 286-325) ; — *Les Fêtes de Montpellier* (2e série, t. I, 1891, p. 27-50, 140-159, 262-285) ; — *L'Hypnotisme devant les Chambres belges* (t. III, 1891, p. 289-313 ; t. IV, 1892, p. 43-79).

— M. Léo Drouyn, mort le 4 août, à Bordeaux, était né à Izon (Gironde), le 12 juillet 1816. Élève de Paul Delaroche et du graveur Marvy, il s'adonna non sans succès à la gravure. Professeur de dessin au collège des Pères jésuites de la Sauve et au lycée de Bordeaux, il remplit pendant quelques années les fonctions de conservateur du musée des antiques de cette ville. De nombreuses publications, souvent illustrées de planches qu'il a gravées lui-même, ont rendu son nom familier aux érudits et à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire ou à l'archéologie du pays bordelais. Nous citerons de lui, outre un *Choix des types les plus remarquables de l'architecture au moyen âge dans le département de la Gironde* (Bordeaux, 1846, in-fol.), dont les planches seules sont de lui et dont le texte est dû à M. Lamothe : *Album de la Grande Sauve* (Bordeaux, 1851, in-fol) ; — *Croix de cimetières, de processions et de carrefours* (Bordeaux, 1856, in-fol.) ; — *Guide du voyageur à Saint-Émilion* (Bordeaux, 1859, in-18) ; — *Bataille de Castillon en Périgord* (Bordeaux, 1863, in-4) ; — *La Guyenne militaire. Histoire et description des villes fortifiées, forteresses et châteaux construits dans le pays qui constitue actuellement le département de la Gironde* (Bordeaux, 1865, 2 vol. in-4, 2e éd., 1885) ; — *Notes archéologiques* (Bordeaux, 1866, in-8) ; — *Saint-Jean de Blagnac* (Bordeaux, 1868, in-8) ; — *Essai historique sur l'Entre-deux-mers* (Bordeaux, 1873, in-8) ; — *Bordeaux vers 1450* (Bordeaux, 1874, in-4) ; — *Essai généalogique sur la famille de Mesloir* (Bordeaux, 1879, in-8) ; — *Variétés girondines, ou Essai historique et archéologique sur la partie de l'ancien diocèse de Bazas renfermée entre la Garonne et la Dordogne* (Bordeaux, 1878-1885, 3 vol. in-8). M. L. Drouyn a donné de nombreux articles, qui ont le plus souvent été tirés à part, dans diverses revues ; nous citerons, dans le *Bulletin monumental : Lettres sur les monuments de la ville de Dax* (t. XXII, 1856, p. 212-225) ; — *Ricochets archéologiques dans le département de la Gironde. Esquisses de monuments* (t. XXIV, 1858, p. 457-523) ; — *Étude sur l'église des Carmes à Bordeaux*, avec M. le comte de Chasteigner (ibid., p 713-733) ; — *Saint-Macaire et ses monuments* (t. XXVI, 1860, p. 537-565, 733-772) ; — *Saint-Vincent de Pertignas* (t. XXXII, 1866, p. 362-390) ; — *Restauration et vandalisme. Saint-André de Bordeaux* (t. XLVII, 1881, p. 115-120) ; — dans le *Recueil des actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux : Influence architectonique de l'église de Notre-Dame de la Grande-Sauve sur les églises des environs* (1852, p 437-452) ; — *Quelques châteaux du moyen âge dans la Gironde et la Dordogne* (1854, p. 75-140) ; — *L'Hosanne : une page de l'histoire de Vayres* (1866, p. 669-724) ; — *Droits de péage et de passage dans la juridiction de Vayres* (1869, p. 5-48) ; — *Essai historique sur l'Entre-deux-mers* (1870, p. 325-380) ; — *Tizac de Galgon* (1873, p. 31-129) ; — *Izon, essai historique et archéologique* (1875, p. 117-253) ; — *Variétés girondines* (1876, p. 255-442 ; 1877-1878,

p. 165-418 ; 1879, p. 191-268 ; 1880, p. 43-248, 557-726 ; 1881, p. 231-394, 1882-1883, p. 351-542 ; 1884, p. 117-334 ; 1885, p. 135-376) ; — *André Merlaud, sieur de Mondenis, ou la Paix de la Fronde à Bordeaux* (1879, p. 331-358) ; — dans la *Revue de l'art chrétien : Monographie de l'église de Saint-Martin de Sescas* (t. I, 1857, p. 162-169, 207-216) ; — *Chapiteaux romans de la Gironde* (t. VII, 1863, p. 66-76) ; — dans la *Revue catholique de Bordeaux : Églises de l'ancien diocèse de Bordeaux* (1882, p. 80-84, 145-153, 192-196, 244-252, 322-332, 649-652, 685-696) ; — *Sainte-Croix de Bordeaux* (ibid, p. 755-760) ; — *Saint-Vincent de Croignon* (ibid., 761-763) ; — *Église de Notre-Dame de Soulac* (1883, p. 223-225) ; — *Château de la Brède* (ibid., p. 258-260) ; — *Église d'Arsac* (ibid., p. 574-581) ; — *Statues de la porte royale à la cathédrale Saint-André* (ibid., 631-634) ; — *Église Saint-Remi* (ibid., p. 749) ; — *Église de Saint-Christoly de Bordeaux* (1884, p. 56) ; — *Église d'Escandas* (ibid., p. 279-281) ; — *Les Nogaret de Montravel* (ibid., p. 297-313, 335-346) ; — *Étude de mœurs au XVIIe siècle en pays bordelais* (1886, p. 33-34, 141-241-251, 369-376, 437, 467-481, 527-543, 682-695 ; 1887, p. 211-223, 301-306, 344, 419, 475-490, 547-578, 620-635, 688-703, 750-759 ; 1888, p. 94-101, 142, 289-291, 327-338, 439-446) ; — *Castillon de Castets* (1892, p. 43-47, 120-126, 151-155) ; — *Doulezon* (1893, p. 417-428, 499-504, 528-536, 582-589) ; — dans la *Revue d'Aquitaine : Saint-Jean de Blagnac* (XI, 1867, p. 332-342, 419-426, 483-488, 522-526, 598-602 ; XII, 1868, p. 148-158, 402-416) ; — dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord : Monuments mégalithiques du Périgord* (t. III, 1876, p. 94-95, 168-169, 408-409 ; IV, 1877, p. 37, 114, 168-169, 233-234).

— Le docteur E. Nicaise est mort le 2 août, à Paris. Docteur en médecine en 1866, après avoir été successivement externe de l'hôpital de Reims et des hôpitaux de Paris, puis interne de ces derniers, reçu agrégé de la Faculté de médecine dans la section de chirurgie au concours de 1872, il fut nommé en 1874 chirurgien du bureau central, puis il remplit les mêmes fonctions à l'hospice des Incurables (1876), à la maison de retraite des Ménages (1877), à Bicêtre (1878), à Lourcine (1879), et enfin à l'hôpital Laënnec (1880), où il a fait des conférences de clinique chirurgicale. L'Académie de médecine l'avait accueilli parmi ses membres en 1884. On lui doit, outre des articles parus dans la *Revue mensuelle de médecine* et dans la *Revue de chirurgie* fondées par lui et dans d'autres recueils (*Archives générales de médecine, Gazette médicale, Bulletin de la société de chirurgie, Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales, Encyclopédie internationale de chirurgie, Bulletin de la Société anatomique, Semaine médicale*) et outre ses thèses (*Des Lésions de l'intestin dans les hernies*, thèse de doctorat, 1866, in-4 ; — *Diagnostic des maladies de la hanche*, 1re thèse d'agrégation, 1869, in-4 ; — *Des Plaies et de la ligature des veines*, 2e thèse d'agrégation, 1872, in-4), quelques publications importantes pour l'histoire de la chirurgie dans les siècles passés : *La Grande Chirurgie de Guy de Chauliac, chirurgien, maistre en médecine de l'Université de Montpellier, composée en l'an 1363* (Paris, 1891, in-8) ; — *La Chirurgie de maître Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel, roi de France, composée de 1306 à 1320*, traduction française, en collaboration avec M. F. Chavannes (Paris, 1894, in-8) ; — *Chirurgie de Pierre Franco, de Turriers en Provence, composée en 1561*. Nouvelle édition, avec une introduction historique, une biographie et l'histoire du collège de chirurgie (Paris, 1895, in-8).

— M. le docteur Gustave-Simon Lagneau, mort à Paris le 25 août, était né dans la même ville, le 18 août 1827. Fils d'un médecin connu qui est mort en 1867, il se consacra lui-même aux études médicales et se fit recevoir

docteur en 1853. Ce sont surtout ses études de démographie et de statistique médicale qui lui ont donné une grande notoriété. Il était membre de l'Académie de médecine depuis 1879. Nous citerons de lui : *Mémoire sur les mesures hygiéniques propres à prévenir la propagation des maladies vénériennes* (1856, in-8) ; — *Maladies syphilitiques du système nerveux* (1860, in-8) ; — *Instruction sur l'anthropologie de la France* (1861, in-8) ; — *Étude de statistique anthropologique sur la population parisienne* (1869, in-8) ; — *Considérations médicales et anthropologiques sur la réorganisation de l'armée en France* (1871, in-8) ; — *Quelques remarques ethnologiques sur la répartition géographique de certaines infirmités en France* (1871, in-4) ; — *Recherches comparatives sur les maladies vénériennes dans les différentes contrées* (1871, in-8) ; — *Ethnogénie des populations du nord-ouest de la France* (1876, in-8) ; — *De l'Influence de l'illégitimité sur la mortalité* (1876, in-8) ; — *De l'Usage des flèches empoisonnées chez les anciens peuples de l'Europe* (1878, in-8) ; — *Remarques toxicologiques sur certaines substances employées par les anciens peuples de l'Europe pour empoisonner leurs flèches* (1878, in-8) ; — *Des Déformations céphaliques en France* (1879, in-8) ; — *La Géographie anthropologique et médicale de la France* (1879, in-8) ; — *Des Anesthésiques chirurgicaux dans l'antiquité et le moyen âge* (1885, in-8) ; — *Remarques démographiques sur le célibat en France* (1885, in-8) ; — *Du Surmenage intellectuel et de la sédentarité dans les écoles* (1886, in-8) ; — *Mortalité des militaires français dans les colonies* (1889, in-8) ; — *Remarques anthropologiques et démographiques sur l'instruction scolaire et l'instruction militaire* (1890, in-8) ; — *Conséquences démographiques qu'ont eues pour la France les guerres depuis un siècle* (1892, in-8) ; — *Influence du milieu sur la race* (1895, in-8).

— Un savant et saint prêtre des missionnaires de Saint-Vincent de Paul, Albert Barberis, est mort le 2 juillet, au collège Alberoni de Plaisance. Nous empruntons sur lui quelques renseignements biographiques à l'excellente revue *Divus Thomas* (*Albertus Barberis. Necrologica.* Tirage à part. Placentiae, typis « Divus Thomas, » gr. in-8 de 8 p.). Né à Montferrat le 14 janvier 1847, élevé successivement à Dolceaqua et à Gênes, il n'avait pas achevé ses classes, qu'il réalisait son dessein d'entrer chez les fils de Saint-Vincent de Paul. Il prononça ses vœux à Rome, le 27 juillet 1863 ; après deux années passées dans la Ville éternelle, il fut envoyé au collège Alberoni de Plaisance pour y faire sa philosophie et sa théologie ; et les belles qualités intellectuelles dont il fit preuve décidèrent ses supérieurs à lui confier, avant même qu'il eût achevé ses études, l'enseignement des belles-lettres. En 1877, il fut appelé à professer la philosophie. Dès lors cette science austère l'occupa tout entier. Quand le Souverain Pontife convia les savants catholiques à la restauration des études thomistes, l'abbé Barberis, désireux de contribuer pour sa part à cette œuvre, fonda le *Divus Thomas*, le premier périodique consacré exclusivement à la défense des idées du Docteur angélique (1880). Cette revue a été accueillie par le public intellectuel avec la faveur qu'elle méritait. Son savant fondateur a donné quelques ouvrages qui ont reçu également l'approbation générale ; nos lecteurs se souviennent peut-être de l'appréciation faite ici par notre collaborateur M. l'abbé Léonce Couture de son ouvrage : *Positivismus ac nova methodus psychologica professoris P. Siciliani* (t. LV, p. 488) ; et nous rappellerons qu'un autre bon juge, un autre collaborateur de notre revue, M. le comte Domet de Vorges, louait sans réserves, chez le professeur de Plaisance, au *Congrès bibliographique international* de 1888 (Paris, au siège de la Société bibliographique, 1889, in-8, p. 143), « une sûreté de doctrine, une profondeur de vues et une justesse de pensée qui le placent parmi les meilleurs métaphysiciens de notre temps. » Outre la dis-

sertation dont nous avons donné ci-dessus le titre et qui a été publiée en 1887, in-8, à Plaisance, M. Barberis laisse les dissertations suivantes, qui toutes ont paru dans le *Divus Thomas : Esse formale estne rei intrinsecum an non? — De aesthesimetriae vi ac natura commentationes ; — Aesthesimetria ac doctrina S. Thomae*; — *Fragmenta psychologiae ; — De signis mathematicis adhibendis in Logices traditione.*

— M. Adolf Ebeling, qui est mort à Cologne le 21 juillet, était né à Hambourg, le 24 octobre 1827. Après avoir terminé ses études à l'Université d'Heidelberg, il fit un court séjour à Bahia dos Santos et ne tarda guère à venir en France, où, en même temps qu'il donnait des leçons d'allemand (notamment à l'École commerciale), il envoyait des chroniques parisiennes aux *Kölner Blätter*, devenues depuis, comme l'on sait, la *Kölnische Volkszeitung*. Ces chroniques ont été réunies, avec quelques morceaux parus dans d'autres périodiques de l'Allemagne, en quatre volumes anonymes (1863-1866) sous le titre : *Lebende Bilder aus dem modernen Paris*. Une suite leur fut donnée en 1869 sous le titre de *Neue Bilder*. La guerre franco-allemande fit naturellement perdre à M. Ebeling la situation qu'il occupait à Paris; il se retira alors à Düsseldorf, puis à Cologne. Appelé auprès du préfet de Metz et chargé des rapports avec la presse allemande et étrangère, il dirigea de cette ville pendant trois ans le *Deutsches Künstleralbum*, publié à Cologne. Il remplit ensuite les fonctions de professeur à l'École militaire du Caire (1873-1878), mais revint en Allemagne en 1878, et depuis lors il vivait à Cologne. Voici la liste des ouvrages sortis de sa plume : *Lebende Bilder aus dem modernen Paris* (Cöln, 1863-1866, 4 vol. in-8); — *Die Wunder der Pariser Welt-Ausstellung 1867* (Cöln, 1867, in-8); — *Vermischte Schriften* (Soest, 1867-1868, 2 vol. in-8); — *Regenbogen im Osten. Die Krone des Orients. Ghaselen* (Aachen, 1868, in-8); — *Neue Bilder aus dem modernen Paris* (Paderborn, 1869, 2 vol. in-8); — *Thürine, eine breton. Dorfgeschichte* (Berlin, 1871, in-8); — *Bilder aus Kairo* (Stuttgart, 1878, 2 vol. in-8); — *Fürstin und Professor* (Cöln, 1881, in-8); — *Die Sklaverei von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart* (Paderborn, 1889, in-8); — *Napoleon III und sein Hof. Denkwürdigkeiten, Erlebnisse und Erinnerungen aus der Zeit des zweiten französischen Kaiserreichs* (Cöln, 1891, in-8).

— La mort du prince Alex. Borisovitch Lobanov-Rostovsky, qui a causé une si profonde émotion dans le monde politique, ne laissera pas indifférent le monde littéraire. En même temps qu'un diplomate remarquable, le prince Lobanov était un lettré et un historien ; il s'intéressait tout particulièrement à l'histoire de la Révolution française et il avait réuni sur cette époque une précieuse collection ; c'est à cette collection qu'appartenait la Relation anonyme inédite sur la campagne d'Alsace publiée par la Société d'histoire contemporaine dans le volume intitulé : *L'Invasion austro-prussienne*. Né en 1826, le prince Lobanov entra dès sa dix-huitième année au ministère des affaires étrangères, devint en 1850 secrétaire d'ambassade à Berlin, fut appelé en 1859 au poste de Constantinople, qu'il quitta en 1863 pour aller gouverner la province d'Orel. Il retourna comme ambassadeur à Constantinople en 1868, puis alla avec la même qualité à Londres (1878) et ensuite à Vienne (1887). Il occupait encore ce poste et venait d'être désigné pour l'ambassade de Berlin quand Nicolas II lui confia (1895) le ministère des affaires étrangères, laissé vacant par la retraite de M. de Giers. Le prince Lobanov était un collaborateur actif de la *Rousskaia Starina*, dans laquelle se trouvent presque tous les travaux sortis de sa plume.

— On annonce encore la mort : de M. le docteur Alibert, agrégé de la Faculté de médecine de Toulouse, mort le 20 août ; — du T. C. Frère Blimond, qui dépensa pendant plus de vingt ans son zèle et son savoir au service des

écoles d'Orléans, mort à Moulins, le 10 août, âgé de soixante-trois ans; — de M. Eugène Caillaux, sénateur, ancien élève de l'École polytechnique, ancien ministre des travaux publics et ingénieur distingué, mort le 7 août, âgé de soixante-quatorze ans, à Paris; — de M. E.-A. Carrière, ancien chef des pépinières du Muséum d'histoire naturelle, et rédacteur à la *Revue horticole*, mort le 18 août, à Montreuil-sous-Bois; — de M. Anatole Cerfberr, balzacien fervent, le Fulgence Ridal des *Miettes d'actualité* publiées par le *Figaro*, à qui l'on doit un *Répertoire de la Comédie humaine*, fait en collaboration avec M. Christophe (Paris, 1887, in-8), mort le 19 août, à Paris, âgé de soixante-douze ans; — de M. Alexis Charpentier, ancien rédacteur au *Nouvelliste de Lyon*, mort le 15 août, à Saint-Just-en-Chevalet; — de M. Claude-Charles-Louis Clausel de Coussergues, député de l'Aveyron, avocat distingué, mort, âgé de soixante-cinq ans, à Paris, le 2 août; — de M. Ch. Defrance, ingénieur distingué, mort à soixante-trois ans, le 3 août; — de M. le docteur Desgranges, ancien chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, mort à Lyon, le 6 août; — de M. le docteur F. Devoti, médecin principal des colonies, mort à quarante et un ans, à Nouméa; — de M. Doret, rédacteur au *Journal de Chartres*, mort le 22 août; — de M. Alfred Dupray, mort le 28 août, à Paris; — de M. Gardet, correspondant de l'Agence Havas à Constantinople, mort en août; — de M. Auguste Hugues, directeur de l'École nationale des industries agricoles de Douai, mort dans cette ville, le 3 août; — de M. Jeannin, ancien préfet des études au collège de Saint-Dizier, qui a dirigé la traduction des œuvres de saint Jean Chrysostome publiée par la librairie Bloud et Barral, mort le 25 août; — de M. le docteur Le Batond, mort, âgé de quatre-vingt-un ans, le 3 août, à Quimper; — du R. P. Joseph Le Bailly, S. J., de la mission du Caire, mort en août; — de M. Al. Lepère, professeur d'arboriculture à l'Association polytechnique, mort le 13 août; — de M. Adolphe Matrot, inspecteur général des mines en retraite, mort le 3 août, à cinquante-cinq ans, à Groslay (Seine-et-Oise); — de M. Emmanuel Matthieu, correspondant du *Figaro*, mort le 27 août, âgé de soixante-dix-neuf ans, à Sens; — de M. Adolphe Ozanne, ancien chef des cuisines du roi de Grèce, rédacteur à la *République française*, auteur de *Poésies gourmandes, menus et recettes en vers* (Paris, 1887, in-18), mort le 12 août; — de M. Charles Pichon, professeur de musique au petit séminaire de Sainte-Croix d'Orléans, mort dans cette ville, le 11 août; — de M. le comte de Poncins, qui laisse un ouvrage estimé sur *les Cahiers de 1789, ou les Vrais Principes libéraux*, dont il a paru en 1889 une seconde édition, mort en son château, près de Feurs, le 31 août; — de M. Henri-Amé Resal, membre de l'Académie des sciences, doyen de la section de mécanique, auteur de travaux remarquables, parmi lesquels nous devons noter : *Traité de mécanique céleste* (1865, in-8; 2e éd., 1884, in-4); *Traité de physique mécanique* (1888, 2 vol. in-4); *Traité de mécanique générale* (1873-1889, 7 vol. in-8); *Exposition de la théorie des surfaces* (1891, in-8), mort à Annemasse (Haute-Savoie); — de M. l'abbé Roche, supérieur du grand séminaire de Beauvais, mort le 22 août; — de M. Jules Vieille, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, mort à quatre-vingt-un ans, le 5 août; — de M. le docteur Wagnier, mort à Obrechies (Nord), le 27 août.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Jacob-Herman Bing, libraire danois, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 20 juin; — de M. John-Gregory Bourke, auteur de *An Apache campaign* et autres ouvrages, mort le 8 juin, à Philadelphie; — de M. Ignazio Cantalamessa, médecin italien, professeur à l'Université de Bologne, mort en juillet; — de miss Mary-B. Claflin, auteur de *Brampton sketches*, de *Personal recollections of J. G. Whittie*, etc.,

morte dans le Massachusetts, le 13 juin ; — de M. Jean-Baptiste-Nicolas Coomans, historien belge et rédacteur à la *Paix* de Bruxelles, mort dans cette ville, à quatre-vingt-trois ans, le 27 juillet ; — du Rev. Arthur-Cleveland Coxe, évêque protestant de Western New-York, auteur de nombreux ouvrages théologiques et polémiques, dirigés surtout contre la Papauté, mort le 20 juillet, à Clifton Springs, N.-Y. ; — de M. Cuno, qui laisse d'estimables travaux sur l'archéologie rhénane, mort à Pfaffendorf, le 23 juillet ; — de M. Charles-Ketcham Dabney, éditeur de l'éphémère revue *The Publisher*, mort le 25 juin, à Brooklyn ; — de M. Charles Dickens, fils du romancier, coéditeur, avec son père, de la revue *All the yeard round*, et à qui l'on doit un *Dictionary of London* et un *Dictionary of the Thames* assez estimés ; — de miss Mary Abigaïl Dodge, connue sous le nom de plume de Gaïl Hamilton, morte en août, à Hamilton (Mass.) ; — du R. P. Ernest Duguay, S. J., préfet des études au collège Sainte-Marie de Montréal, littérateur distingué, mort au commencement d'août, dans sa quarante-cinquième année ; — de M. Anson-Davies Fitz Randolph, libraire-éditeur, à qui l'on doit un volume de vers, mort le 6 juillet, âgé de soixante-seize ans, à West-Hampton. L. J. ; — de M. l'abbé Joseph-Marie Fleck, chanoine de la cathédrale de Strasbourg, savant mathématicien, mort le 10 août, à Strasbourg ; — du chevalier Rudolph Frey, professeur à l'Université germanique de Prague, mort le 26 juillet, à Berlin ; — de M. William Hamilton Gibson, artiste et écrivain, collaborateur du *Harper's Magazine*, et auteur de nombreux ouvrages, mort à quarante-six ans, le 16 juillet, à Washington (Conn.) ; — de M. Ernst Goetzinger, germaniste distingué, mort à Saint-Gall, le 11 août, dans sa soixantième année ; — de M. Jouri Nicolaievitch Govaroukha-Obrok, publiciste russe, rédacteur à la *Gazette de Moscou*, mort en août ; — de sir William Grove, jurisconsulte et homme de science, auteur d'un ouvrage intitulé *Correlation of physical forces*, qui a eu jusqu'à six éditions, et de nombreuses dissertations sur des questions de physique éparses dans les *Transactions* de la Société royale de Londres et dans le *Philosophical Journal*, mort à quatre-vingt-six ans, le 31 juillet, à Londres ; — de M. Carl Günther, ancien directeur de l'Institut vétérinaire de Hanovre, mort à soixante-quatorze ans, le 15 juillet ; — de M. Elias Gurlitt, poète allemand, mort le 14 juillet, à Husum ; — de M. Isaac-H. Hall, archéologue distingué, célèbre pour avoir découvert, en 1876, un manuscrit syriaque des Évangiles et des Épîtres, mort le 2 juillet, à Mount Vernon, N.-Y. ; — de M. Arthur Hamilton, collectionneur, mort en août, à Vienne ; — de M. Joseph-Wesley Harper, le fameux éditeur de New-York, mort le 21 juillet ; — de M. August-Glossop Harris, auteur dramatique anglais, mort le 22 juin, à Folkstone ; — de M. Friedr. Helbig, publiciste, mort le 8 août, âgé de soixante-quatre ans, à Iéna ; — de M. Aug. Kanitz, botaniste, mort à Klausenburg ; — de M. H.-G. Kleyn, professeur d'archéologie chrétienne et d'histoire de l'Église, mort le 11 juillet, à Utrecht ; — de M. Herm. Krutzsch, professeur à l'Académie forestière de Tharandt, mort à soixante-dix-sept ans, le 28 juillet ; — de M. Vladimir Ladinsky, auquel on doit la traduction russe de nombreux ouvrages français et allemands, mort le 22 juillet, à Weimar ; — de M. Arthur Meyer, professeur de mathématiques à l'Université de Zurich, mort le 12 juillet, âgé de cinquante-deux ans ; — de M. Poklevsky-Roziel, ingénieur russe distingué, mort en août ; — de M. Joseph Prestwich, géologue anglais, auteur d'un traité considérable de *Geology chemical, physical and stratigraphical* (London, 1886-1888, 2 vol. in-8), mort le 23 juin, à Londres ; — de M. Charles Salsas, érudit espagnol fort distingué, mort à Llivia ; — de M. Ernst-Victor Schellenberg,

à qui l'on doit des poésies parues sous le pseudonyme d'Ernst Veit, mort le 19 juillet, dans sa soixante-neuvième année, à Weimar ; — de M. Philipp-Ludwig Seidel, mathématicien, mort le 13 juillet, âgé de soixante-quinze ans, à Munich ; — de M. Camille Selden, écrivain distingué, mort en août ; — de M. Samuel Sexton, auteur de *The Ear and its diseases*, mort le 14 juillet, à soixante-seize ans, à New-York ; — de M. Fried. Simony, naturaliste, mort âgé de quatre-vingt-trois ans, le 26 juillet, à Saint-Gall en Styrie ; — de M. Friedrich Staub, lexicographe et historien, dont l'œuvre la plus considérable est le *Schweizerisches Idiotikon*, mort le 3 août, à Zurich.

Congrès. — La Royal Society a provoqué la réunion d'une conférence internationale pour l'établissement d'un catalogue des sciences exactes. C'est dans les salons de la Société, à Burlington House (Londres), que la conférence a tenu ses séances, du 14 au 17 juillet, sous la présidence de Sir John E. Gorst ; les cinq vice-présidents étaient, outre l'ambassadeur d'Italie, le général Ferrero, le savant mathématicien français M. Darboux, M. Mach, professeur à l'Université de Vienne, l'illustre Möbius, de l'Université de Berlin, et un astronome éminent des États-Unis, M. Simon Newcomb, directeur du *Nautical Almanac office* de Washington. La conférence a décidé de faire rentrer dans le plan du catalogue les travaux relatifs à toutes les sciences physiques, mathématiques et naturelles : mathématiques, astronomie, physique, chimie, minéralogie, géologie, géographie physique et mathématique, botanique, zoologie, anatomie, physiologie, pathologie, psychophysique même et anthropologie. Un conseil international est établi, et un bureau central siégeant à Londres procédera à l'exécution du catalogue ; il centralisera les renseignements bibliographiques recueillis, d'après des règles fixes et précises, dans les divers États. Les titres des ouvrages seront accompagnés d'une traduction en langue anglaise.

Livres a l'Index. — Par décision du 22 août, ont été mis à l'index les livres ci-après : J. Michelet, *Le Prêtre. Les Jésuites*. Édition définitive, revue et corrigée (Paris, Flammarion) ; — Jules Bois, *Le Satanisme et la Magie* (Paris, Chailley) ; — *Mythes, Cultes et Religion*, par A. Lang, traduit par Léon Marillier (Paris, Alcan). — Émile Zola, *Rome*. Édition complète en un volume (Paris, Charpentier et Fasquelle).

Paris. — C'est toujours une bonne fortune que d'avoir à signaler une brochure de M. Ollé-Laprune ; l'on profite toujours en sa compagnie et ceux qui liront le discours prononcé par lui à Lyon, le 30 mars 1896, devant les élèves des Facultés catholiques, éprouveront le même charme que ceux qui l'ont entendu ; ils y verront la nécessité *de la Virilité intellectuelle* qui fait trop souvent défaut aux hommes de notre temps ; ils y apprendront ce qu'elle est et, nous l'espérons, ils en prendront le goût et voudront l'acquérir (Paris, Belin, in-16 de 47 p.).

— M. l'abbé Planeix nous donne le beau discours prononcé par lui dans l'église Saint-Amable de Riom, à l'occasion du XIVe centenaire du baptême des Francs. La pensée qui anime ce discours, c'est que l'union entre *l'Église et la France*, qui a fait autrefois la grandeur de notre patrie, peut seule la sauver de la ruine qui la menace (Paris, Lethielleux, in-16 de 56 p.).

— *L'Ame de l'école neutre*, tel est le titre d'une brochure de M. le comte de Resbecq, qui se recommande à l'attention de tous les hommes sérieux (Extrait du *Bulletin de la Société d'éducation*. Paris, in-8 de 57 p.). C'est avec les aveux de nos adversaires mêmes que l'auteur montre la décadence morale des écoles et de la jeunesse qui en sort, depuis que l'État franc-maçon a laïcisé l'enseignement primaire ; et la conclusion qui s'impose avec évidence, le minimum que nous avons le droit et le devoir d'exiger, c'est

« que l'enseignement religieux soit donné, à l'école, par les ministres des différents cultes à tous les enfants dont les familles en feront la demande. »

— Lorsqu'ont été entrepris les travaux de dérivation vers Paris des sources de la Vigne et de Verneuil, qui grossissaient autrefois la rivière de l'Avre, M. G. Ramond a étudié la géologie des terrains traversés par l'aqueduc qui conduit à la capitale ces précieuses eaux potables; un profil en long, des photographies ont été exécutés, et M. Ramond a pu présenter à la réunion des naturalistes du Muséum une communication sur la *Géologie de l'aqueduc de l'Avre* (Extrait du *Bulletin du Muséum d'histoire naturelle*. — Paris, Imp. nat., in-8 de 5 p.). Ce court travail constitue une contribution nouvelle à la connaissance géologique de cette partie de la France.

— Après cent autres, M. Michel Frolov se propose de trouver une *Démonstration de l'axiome XI d'Euclide* (Paris, J. Michelet, in-8 de 22 p.). Il n'admet pas, comme les non-euclidiens, l'impossibilité de démontrer rigoureusement le célèbre postulatum ; tout au contraire, il estime qu'on pourra un jour se passer des axiomes en géométrie; il croit même qu'en étudiant dans l'ordre qu'il indique les rhomboïdes et les rectangles, la somme des angles du triangle et des polygones, et les parallèles, on démontre géométriquement l'axiome XI. Le lecteur jugera.

— Nous avons bien peur que la *Grammaire classique* de M. Léon Clédat (Paris, Le Soudier, in-16 de 377 p.) ne soit pas encore admise dans les établissements d'instruction secondaire. Elle le mériterait pourtant, tant par l'excellence de ses raisonnements que par la précision de sa méthode. Nous avons dit du reste notre avis sur la *Grammaire raisonnée* dont celle-ci est tirée. Mais il y a une telle routine que nous craignons fort que ce précieux manuel ne reste réservé aux établissements d'instruction privée.

— Plusieurs fois déjà *les Étapes d'un touriste en France*, de M. Alexis Martin, ont fait, dans le *Polybiblion*, l'objet de comptes rendus spéciaux. L'ensemble forme à l'heure actuelle un certain nombre de volumes aussi intéressants que bien édités par la maison Hennuyer. Nous avons aujourd'hui à signaler les deux fascicules suivants, qui équivalent chacun à un volume et dont voici le titre : *Promenades et excursions dans les environs de Paris. Région du sud* (in-8 de 468 p., sans compter 35 p. d'*Index alphabétique* et de *Renseignements utiles aux touristes*. — Prix : 3 fr. 50 le fascicule). Le premier fascicule décrit et raconte l'histoire de Melun, Fontainebleau, de son palais et de sa forêt, de Moret, Montereau, Nemours, la vallée du Lunain et Château-Landon. On trouve là, avec soixante-quatorze gravures soignées, une grande vue panoramique de la vallée du Loing et deux cartes coloriées. Le deuxième fascicule nous conduit de Larchamp à Étampes et à Malesherbes, jusqu'à Orléans, Patay et Auneau. Quatre-vingt-trois gravures, une vue panoramique de la vallée de la Juine, se dépliant, et aussi deux cartes en couleurs complètent l'ouvrage. Il n'y a plus lieu d'insister sur les mérites de cette collection que nous voudrions voir marcher plus vite encore en inclinant du côté de nos provinces de l'Est.

— Le R. P. Édouard d'Alençon, archiviste général des Frères Mineurs capucins, dont à maintes reprises nous avons signalé les travaux à nos lecteurs, vient d'écrire sur *la Bénédiction de saint François* une victorieuse dissertation où il prouve, contre les attaques de la critique protestante d'Allemagne, la parfaite authenticité de la relique d'Assise (Paris, imp. J. Mersch, in-8 de 15 p.). Une photographie permet à quiconque connaît la paléographie de juger de la certitude de son assertion ; une autre photographie donne le revers du parchemin, sur lequel on peut lire encore une partie des louanges de Dieu écrites par le saint fondateur des Frères Mineurs. Enfin le

P. Édouard d'Alençon donne, dans une troisième photographie, la figure du reliquaire qui contient la précieuse relique.

— M. Léopold Delisle publie un excellent travail sur l'*Imprimeur parisien Josse Bade et le professeur écossais Jean Vaus* (Paris, gr. in-8 de 12 p. Extrait du tome LVII de la *Bibliothèque de l'École des chartes*). Il avait mentionné dans ce dernier recueil, en 1894, une édition parisienne du commentaire de la première partie du *Doctrinal d'Alexandre de Villedieu*, composé par Jean Vaus et revisé par Josse Bade, qui l'imprima à Paris en 1522, et il avait exprimé le regret de ne pas connaître le texte de huit lettres qui en occupent les premières pages et qu'il supposait offrir de l'intérêt pour l'histoire de Paris. Il reproduit aujourd'hui, d'après une communication de MM. Edmond et Anderson, ces trois pièces (de février et mars 1522) « qui s'ajoutent aux témoignages déjà recueillis sur les liens qui, au temps de Louis XII et de François Ier, rattachaient à l'Université de Paris les maîtres et les écoliers de l'Écosse. » Les huit lettres, d'une belle latinité, adressées à la jeunesse de l'Université d'Aberdeen par Josse Bade, par Jean Vaus (sur lequel M. Delisle donne, page 2, une excellente petite notice), par un Écossais, Robert Gray, qui résidait alors au collège de Boncourt, sont suivies d'une description détaillée des *Rudimenta* de Josse Bade, lesquels complètent à certains égards les commentaires de Jean Vaus, connus seulement par l'exemplaire de l'Université d'Aberdeen.

— M. V. Bouton, l'héraldiste bien connu, a mis en vente, le 15 mai, les tomes II et III du Héraut Gelre. Ces deux volumes contiennent trois cent seize armoiries en trente planches coloriées à la main, et quatre cents pages de texte chacun. En outre, une grande planche représente le couronnement de l'empereur Charles IV. Ces deux volumes ne sont tirés qu'à cent exemplaires et le prix de chaque exemplaire est naturellement très élevé (1,000 francs), ce qui ne le met à la portée que des grandes bibliothèques et de quelques amateurs.

— M. Ed. Piette, continuant ses *Études d'ethnographie préhistorique*, s'occupe des *Plantes cultivées de la période de transition au Mas-d'Azil* (Paris, Masson, gr. in-8 de 24 p. Extrait du t. VII de l'*Anthropologie*). Les conclusions du savant auteur, justifiées par les plus persévérantes observations, sont celles-ci : avant que l'homme se servît de haches en pierre polie, les habitants des cavernes des Pyrénées cultivaient à la fois le blé et les arbres fruitiers.

— *L'Orientation*, de M. Henri Dubéchot (Paris, Chamuel, 2 broch. in-8 de 26 et et 86 p.), est un titre aussi singulier et obscur que désorientant. Qu'a voulu dire l'auteur dans son style plus incompréhensible que singulier? Des passages de l'Évangile se trouvent mêlés dans ces opuscules aux doctrines bouddhistes : « J'annonce, dit M. Dubéchot, aux esprits des hommes la loi sublime du Père des Esprits ; la loi de la Vérité éternelle et absolue; la loi promulguée, réalisée ou expliquée par les envoyés divins, Moïse et Jésus ; Manou, Krishna et Çakya-Mouni ; Lao-Tseu, Zoroastre et Mahomet. Et cette loi est la Loi même de la Vie. La Loi est une comme Dieu est un. » On ne peut, après cette lecture, que répéter le conseil si sage :

Avant donc que d'écrire apprenez à penser.

— Le discours par lequel M. Grandidier a clôturé cette année le congrès des Sociétés savantes offrait un intérêt particulier et tout d'actualité. C'est Madagascar qui en a fait les frais; et nul ne pouvait mieux en parler que le membre éminent de l'Académie des sciences à qui nous devons cette colossale *Histoire physique, etc., de Madagascar*. La conférence de M. Grandidier

vient d'être publiée avec l'allocution du ministre : *Congrès des sociétés savantes. Discours prononcés à la séance générale du congrès le samedi 11 avril 1896* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 31 p.).

— M. Ulysse Robert a fait tirer à part le *Discours* qu'il a prononcé à la Société des antiquaires de France, comme président sortant, dans la séance du 8 janvier 1896 (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 9 p.). On y remarque les éloges donnés sous une forme heureuse à feu M. de Montaiglon, un des membres de la Société « les plus dévoués, les plus savants et les plus aimés, » à MM. Adrien Blanchet, Lafaye et Michon, trois nouveaux membres qui remplacent MM. de Laurière, Edmond Guillaume et de Montaiglon, aux RR. PP. Lagrange, Séjourné, Germer-Durand et Delattre, « à ces modestes religieux qui, à Jérusalem et à Carthage, servent avec le même dévouement les intérêts de la science, de la civilisation et de l'influence française, » à M. l'abbé Duchesne, à M. Georges Perrot, à M. Héron de Villefosse, à M. Léopold Delisle, « une des gloires de l'érudition française, » à M. Homolle, à M. de Morgan, enfin à un vieil ami du *Polybiblion*, M. Anatole de Barthélemy, qui, « siégeant depuis un demi-siècle passé, est tout à la fois le gardien de nos traditions, le type de la plus exquise confraternité, le bon génie de la maison. »

— Sous ce titre : *Alexandre VI et le divorce de Louis XII* (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LVIII, in-8 de 8 p.), M. de Maulde-La Clavière publie trois Brefs dont il a retrouvé la minute aux archives de Venise. A l'encontre de l'opinion générale, qui prétend que la procédure du divorce de Louis XII était une pure question d'étiquette, tout étant réglé d'avance entre le Pape et le roi de France, ils établissent « avec quelle tenue parfaite Alexandre VI résista aux instances passionnées de Louis XII » (p. 1). Ces trois pièces diplomatiques sont éclairées par des notes érudites.

— Dans son *Essai sur l'organisation charitable des paroisses de Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles*, M. le vicomte de Pelleport-Burète étudie les Compagnies de charité fondées par saint Vincent de Paul. Elles furent le prélude des conférences. Les Compagnies de dames aidaient les mères nourrices, soignaient les malades, nourrissaient les pauvres et les assistaient à leurs derniers moments ; les Compagnies de messieurs distribuaient surtout des secours aux invalides, aux prisonniers, aux enfants orphelins ou pauvres, entretenaient des asiles de nuit. L'auteur s'occupe de leur organisation particulièrement dans les paroisses de Saint-Eustache, de Saint-Germain l'Auxerrois, de Saint-Sulpice.

— Signalons le *Routier commode à l'usage des vélocipédistes et des automobiles*, donnant exactement : l'état des routes nationales, départementales, chemins de communication pavés, non pavés, praticables et non praticables, avec la distance kilométrique et les numéros d'altitude, accompagné de la réglementation de la circulation des vélocipèdes (distance : 240 kilomètres de Paris) (Paris, L. Joly. Prix : 1 fr. 50). Mais cet énoncé, si complet qu'il soit, ne dit pas tout. Au point de vue pratique, il convient d'ajouter que ce « routier » se compose d'une carte qui, dépliée en quart, offre toujours la ville de Paris comme point inguinal. Cette carte, mesurant 1^m02 sur 0^m76, imprimée en couleurs sur papier fin non cassant, est renfermée dans une couverture parcheminée facile à mettre en poche.

Alsace. — Nous recevons le *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* (n° 15 de la collection. Belfort, Devillers, in-8 de xxxvi-180 p., avec 10 planches, dont 4 en couleurs). Cette Société est en train de prendre un rang honorable parmi ses pareilles. Mieux que tout ce que nous en pourrions dire, la simple mention des travaux qui composent le présent volume donnera une

idée de l'intérêt de l'ensemble. Nous signalerons d'abord le *Glossaire du patois de Châtenois avec vocables des autres localités du territoire de Belfort et des environs, précédé de notes sur le patois de la région*, par M. A. Vautherin. Cette étude savante, la plus importante du recueil, s'arrête à la fin de la lettre B. La suite en sera évidemment donnée dans les volumes futurs. Notons encore : *Règlement du prieuré de Saint-Nicolas-des-Bois*, par M. A.-M.-P. Ingold ; — *Châtenois au Territoire de Belfort*, par M. H. Bardy ; — *Les Correspondants de Grandidier*, par M. A.-P.-M. Ingold ; — *Contribution à la flore du Territoire de Belfort*, par M. Bonnaymé ; — *Contribution à l'étude des desmidiées et hydrodictyées des environs de Belfort*, par MM. C. Rœsch et L. Meyer ; — *Notice sur les perturbations atmosphériques constatées aux XVIIe et XVIIIe siècles dans le Territoire de Belfort, la Haute-Alsace, les pays de Montbéliard et de Porrentruy*, par M. L. Herbelin ; — *Les Anciennes Chapelles aux alentours de Massevaux* (suite), par M. A. Gendre ; — *Découverte d'un camp romain dans la forêt de l'Arsot*, par M. F. Pajot ; — *Découverte d'une sépulture néolithique dans un abri sous roche, au plateau de Chataillon à Sainte-Suzanne, près Montbéliard*, par M. J. Voulot ; — *Découverte sur le plateau du Mont-Bart d'une métropole néolithique avec tombelles et croix funéraire*, par le même.

Anjou. — Dans l'étude qu'il avait consacrée dans la *Romania* au monologue dramatique, M. Émile Picot avait parlé en détail du « Franc archier de Cherré, » pièce récitée à Angers en 1524, et signalé une autre pièce de même nature et qui faisait pendant à la première, mais malheureusement perdue, le « Pionnier de Seurdre. » Ayant eu récemment la chance de retrouver cette seconde pièce dans une vente de livres à Munich, M. Picot l'a réimprimée avec de savantes annotations dans le *Bulletin du bibliophile* (tirage à part, Paris, Techener, in-8 de 35 p.), et conclut à la même origine que pour le « Franc archier ; » Jean Daniel, musicien et joueur de farces, en est l'auteur. La pièce, retrouvée à Munich, a été imprimée à Angers, chez Antoine Hernault.

— On annonce la prochaine apparition d'une table détaillée (par noms, matières, documents inédits) de la collection de la *Revue de l'Anjou ;* elle a été dressée par M. Planchenault.

Artois. — Les *Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie* sont estimés à juste titre ; et le tome XXIII de cette collection, qui vient de paraître (Saint-Omer, Tumerel, in-8 de 584 p. avec une planche), se tient à la hauteur de ses aînés. Il convient de remarquer que sur les six études dont les titres suivent, quatre offrent une telle importance que leurs auteurs les ont complétées par des tables et deux, même, par des pièces justificatives. Citons : *L'Église Notre-Dame de Saint-Omer, d'après les comptes de fabrique et les registres capitulaires*, par M. L. Deschamps de Pas (avec, outre une table des chapitres, une table des noms propres) ; — *Les Grands Bailliis d'Audruicq et du pays de Brédenarde sous la domination française, 1692-1790*, par M. Pagart d'Hermansart (avec pièces justificatives et tables) ; — *Les Procureurs de ville à Saint-Omer, 1302-1790*, par le même (avec pièces justificatives et tables) ; — *Recherches sur Memlinc et sur les peintures de l'abbaye de Saint-Bertin qui lui sont attribuées*, par M. Charles Revillion ; — *Contribution à l'histoire du siège de Saint-Omer, en 1677, d'après un registre du conseil de l'abbaye de Saint-Bertin*, par M. l'abbé O. Bled ; — *Épigraphie ancienne de la ville de Saint-Omer. Recueil des inscriptions existant autrefois dans les églises et communautés, sur les monuments, etc., et aujourd'hui disparues*, par M. l'abbé O. Bled (avec tables, additions et corrections).

Berry. — Signalons une bien courte mais bien intéressante publication

anonyme : *Le Duc d'Enghien au collège de Bourges, 1631-1632*, in-8 de 3 p.). C'est une notice sur la reproduction phototypique d'un livret qui rappelle les succès scolaires du grand Condé, pendant qu'il suivait les leçons des jésuites, au collège de Bourges. Cette reproduction a été offerte, le 19 mars dernier, par le président de l'Institut et les secrétaires perpétuels des cinq Académies, à Mgr le duc d'Aumale, en souvenir de la brillante fête qu'il avait donnée à l'occasion du centenaire de l'Institut. Le livret, qui consiste en douze pages in-4, est intitulé : *Astion martyr. Tragoedia. Ad Hilariorum ferias dabitur ab secundanis collegii Bituricensis B. M. Societatis Jesu die [ ] februarii ann. M.DC.XXXII. Biturigibus ex typographia Mauricii Levez, prope scholas utriusque juris.* 1632. C'est le programme d' « une fête dramatique, » célébrée en février 1632, sur le théâtre du collège de Bourges, et dont le héros était le martyr Astion. Au verso du titre sont les armes de Condé, en regard d'une longue épître dédicatoire, en latin, adressée à Henri de Bourbon par son fils le prince Louis, alors duc d'Enghien.

Bourgogne. — La Société éduenne a publié dernièrement le tome XXIII de la nouvelle série de ses *Mémoires* (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de xxx-542 p., avec un portrait, un plan et plusieurs reproductions d'armoiries). Ce volume est composé des études et documents suivants : *Monseigneur Landriot, évêque de La Rochelle, archevêque de Reims*, œuvre posthume abrégée, de M. J. Roidot; — *Voyages de Courtépée dans la province de Bourgogne en 1776 et 1777* (suite et fin); — *Armorial du chapitre noble des chanoines séculiers de Saint-Pierre de Mâcon nommés de 1559 à 1689*, d'après un manuscrit original (suite et fin), par M. l'abbé A Martinet; — *Le Prince de Conti et sa relégation à Autun, 1795-1796*, par M. A. de Charmasse; — *Les Monastères de la Visitation Sainte-Marie dans le diocèse d'Autun* (suite), par M. l'abbé Berry; — *Correspondance du maréchal de Brézé, 1632-1649*, par M. P. Montarlot; — *Jean-Louis Gouttes, évêque constitutionnel du département de Saône-et-Loire et le culte catholique à Autun, pendant la Révolution*, par M. A. de Charmasse; — *Fouilles de Beuvray, 1894*, par M. J.-G. Bulliot.

— Parmi les travaux qui ont formé le tome XI de la deuxième série des *Annales de l'Académie de Mâcon* (Mâcon, Protat, in-8 de 346-xl p., nous avons remarqué : *Les Artistes de Saône-et-Loire aux Salons de Paris (1888-1891)*, par M. P. Martin; — *Les Bois de Saône-et-Loire*, par M. Mangenot; — *Le Romantisme chez Lamartine*, par M. E. Bouchard; — *Physionomie de la ville de Paray*, par M. G. Bonnet; — *Pourquoi on ne lit plus Lamartine*, par M. F. Reyssié; — *Les Origines de l'Académie de Mâcon*, par M. A. Durand; — *Histoire de Munatius Plancus, d'Émile Jullien*, par M. F. Reyssié; — *Étude sur la formation du département de Saône-et-Loire et l'emplacement de son chef-lieu*, par M. P. Siraud; — *M. de Larnaud*, par M. A. Durand; — *Étienne de Bourbon*, par M. de Lachesnais; — *Le Docteur Cortambert*, par M. A. Durand.

Comtat-Venaissin. — Mgr Vigne, archevêque d'Avignon (1885-1896), fut, comme le qualifie justement le *Figaro*, un prélat-poète. M. le chanoine C. Perrossier en fait le portrait littéraire dans une plaquette d'un style ému, riche surtout de détails bibliographiques précieux et intitulée : *Monseigneur Vigne, archevêque d'Avignon* (Valence, Jules Céas, in-8 de 28 p.).

Flandre. — D'après divers documents déposés aux Archives de Lille, et principalement un inventaire d'artillerie en date du 22 mai 1465, M. Jules Finot, archiviste du Nord, a montré, avec beaucoup de détails, ce qu'était *l'Artillerie bourguignonne à la bataille de Montlhéry* (Lille, imp. Danel, in-8 de 62 p. Extrait des *Mémoires de la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille*). Cette artillerie qui, à l'occasion de la guerre soutenue contre

Louis XI par la Ligue du bien public « partit de Lille, où se trouvait son dépôt général, le 22 mai 1465 et y rentra le 27 janvier 1466,» était l'une des plus considérables du temps. M. Finot a mis au jour un document vraiment intéressant pour l'histoire militaire du xve siècle.

Franche-Comté. — La maison Delagrange-Louys, de Besançon, édite depuis quelque temps des albums de vues phototypiques qui vont s'étendre à la France entière. Tous sont fort gracieux; les uns sont pourvus d'un cartonnage élégant, les autres se présentent sous une couverture de papier fort, illustrée avec le meilleur goût. Les genres adoptés ont été d'abord quelque peu différents, mais avec le succès ces albums tendent à s'unifier au point de vue artistique, malgré la variété des couvertures. L'entreprise est à encourager grandement. A l'heure actuelle, nous devons nous borner à enregistrer les albums suivants, de petit format (généralement 15 centimètres sur 11), tous relatifs à la Franche-Comté et qui sont composés, chacun, de douze sujets, savoir : Jura. *Dole, Salins-les-Bains, Champagnole, Lons-le-Saunier, Saint-Claude.* — Haute-Saône. *Vesoul, Héricourt.* — Doubs. *Montbéliard, Besançon* Ce dernier, de format sensiblement supérieur (24 centimètres sur 15) et bien relié, est aussi le plus remarquable. Il comprend quatorze vues parfaitement choisies, qu'il eût été facile cependant de porter à trente ou quarante, cette ville importante étant pittoresque et curieuse au possible. Espérons qu'un jour viendra où notre vœu sera réalisé. Il ne semble pas que *Baume-les-Dames, Arbois, Gray, Pontarlier* aient encore d'albums qui leur soient propres. C'est une lacune à combler. Avis aux libraires locaux; car les touristes, de jour en jour plus nombreux dans ce beau pays, seront heureux de se procurer ces albums à titre de souvenir de leur passage.

— M. Émile Longin vient de publier un joli volume qui fera la joie des bibliophiles comtois : *Éphémérides du siège de Dole* (*1636*) (Dole, imp. Courbe-Rouzet, in-16 de LV-108 p., avec la reproduction d'une vieille planche représentant « le plan des fortifications et du siège de la ville de Dole »). L'ouvrage comprend trois divisions : la première, sous le titre modeste de *Préface*, est un résumé critique très bien fait des opérations du siège de l'ancienne capitale de la Franche-Comté; la seconde, intitulée : *Auteurs à consulter sur le siège de Dole*, est une bibliographie des ouvrages se rapportant au grand fait militaire que M. Longin a voulu remettre en lumière; la troisième partie, la principale (93 p.), se compose des *Éphémérides* proprement dites. Ces éphémérides, rédigées d'après les imprimés et les sources manuscrites que l'auteur a pu consulter, s'ouvrent à la date du 27 mai 1636 et s'achèvent le 17 août suivant, deux jours après la levée du siège par l'armée française placée sous les ordres de Henri II de Bourbon, prince de Condé. Il en résulte que l'héroïque cité doloise, aujourd'hui si profondément française de cœur (quoique ville ouverte, elle l'a prouvé en 1870-1871), a résisté victorieusement pendant quatre-vingt-un jours à une armée de 15,000 hommes pourvue d'une artillerie de premier ordre; que les assiégeants ont laissé sous les murs de la place 5,000 des leurs, alors que les Dolois ne perdirent que 800 soldats et bourgeois; que la ville reçut 10,000 coups de canon et 500 bombes. Une table des noms de personnes et de lieux complète cet excellent travail.

— Un ménage d'érudits : cela est assez peu commun pour être noté spécialement ici. Donc, Mme Longin, au moment où son mari donne le volume précédent, fait paraître : *Une Petite-Fille de Simon Renard. Sœur Claudine de Bermont, 1595-1612* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-16 de 52 p.). La notice biographique due à la plume peu expérimentée d'une religieuse ursuline (sœur Claude Rouget), outre qu'elle est de nature à édifier les lecteurs, sera

utilement consultée par les érudits, « car elle les aidera à reconstituer la physionomie d'une époque disparue, » et leur fera saisir sur le vif « un des côtés, et non des moins intéressants, de la vie des Dolois au début du XVIIe siècle. » Rappelons en passant que Simon Renard, seigneur de Bermont, fut ambassadeur d'Espagne en France, puis en Angleterre et à nouveau en France (1549-1557), et qu'il eut avec le cardinal de Granvelle des démêlés qui ne tournèrent point à son avantage. Une introduction (23 p.), que Mme Longin a écrite avec un véritable charme et qu'elle a annotée d'une façon qui ne laisse rien à désirer, précède le document qui a pour titre particulier : *Quelques mémoires des vertus de nostre sœur Claudine Renard dicte de Bermont, ursuline.*

— Les ouvrages sur Pontarlier sont assez nombreux. Cependant il convient de signaler ici le livre de M. Jules Mathez : *Histoire de la ville de Pontarlier. Des origines à 1790* (Pontarlier, Thomas frères, in-8 de 678 p., avec 5 grav. et un ancien plan de la ville avant l'incendie de 1736. — Prix : 3 fr. 50). Très documenté, ce volume est divisé en trois parties : I. *Les Origines. État général de la ville ;* II. *Les Légendes de l'arrondissement ;* III. *Les Événements.* Dans une sorte d'appendice intitulé : *Tableaux contenant divers renseignements utiles à consulter pour l'éclaircissement de cette histoire ou pour lui servir de complément*, nous avons remarqué particulièrement un *Armorial de Pontarlier* (15 p.). L'ouvrage de M. J. Mathez, de nature à intéresser les Franc-Comtois surtout, mérite en outre un bon accueil de la part des folkloristes parce qu'il renferme un chapitre considérable sur les légendes de la région (p. 161-319). Comme traits de mœurs, notons aussi ce que dit l'auteur à propos de *la Contrebande et Mandrin* et les quelques pages comprises sous cet intitulé : *Mœurs de la haute société pontissalienne au XVIIIe siècle*, dont la majeure partie est consacrée aux démêlés des deux familles de Monnier et Lebœuf de Valdahon et à l'aventure du comte de Mirabeau avec la trop fameuse Sophie de Ruffey, marquise de Monnier. M. Mathez nous fait espérer une *Biographie des hommes célèbres de l'arrondissement*, travail qui complétera tout naturellement le présent volume.

— L'on doit à M. l'abbé Colombot, supérieur du séminaire de Vesoul, un opuscule dont voici l'intitulé complet : *Le R. P. Grégoire, de Saint-Loup, décapité à Vesoul, en haine de la religion, d'après d'anciennes notices et plusieurs documents nouveaux, en souvenir du centenaire de sa mort* (Vesoul, Imprimerie nouvelle, in-8 de 95 p.). Très documenté, ce travail est un épisode de l'histoire de la Révolution dans le département de la Haute-Saône. Episode sanglant, car le P. Grégoire mourut sur l'échafaud, le 15 janvier 1796. Nous sommes en présence d'une véritable biographie, dramatique autant que précise dans les détails. L'auteur a voulu montrer son héros « dans sa vie religieuse, dans son apostolat et dans son martyre. » Il a pleinement réussi.

— M. l'abbé F. Grenier, curé d'Échenoz-la-Meline, a donné la troisième édition de sa *Notice sur Notre-Dame de Solborde, à Échenoz-la-Meline, près Vesoul* (*Haute-Saône*) (Grenoble, impr. Baratier, in-32 de VIII-133 p., avec une grav. Se vend au profit de l'Œuvre des Écoles libres, à la sacristie d'Échenoz). C'est une contribution, de tous points excellente, à l'histoire des sanctuaires de la Sainte Vierge en France.

Guyenne. — Les œuvres charitables de Bordeaux sont l'objet des études pratiques et consciencieuses de M. le vicomte de Pelleport-Burète. Il nous en expose les origines, l'organisation, les résultats, ses idées personnelles pour leur amélioration et leur développement, dans plusieurs plaquettes très utiles à consulter par ceux qui s'occupent d'œuvres de b enfaisance. Ce sont : *Les Fourneaux économiques, leur passé, leur avenir* (Bordeaux, Dema-

chy, in-8 de 15 p.); — *Les Œuvres de la paroisse de Sainte-Eulalie de Bordeaux* (Bordeaux, Demachy, in-8 de 19 p.); — *Les Œuvres des enfants pauvres fréquentant les écoles libres* (Bordeaux, in-8 de 12 p.); — *L'Exposé du programme et le Résumé des travaux du congrès des œuvres catholiques de la Gironde* (*1895*) (Bordeaux, in-8 de 27 p.).

Maine. — M. E.-L. Dubois avait une belle figure de prêtre à faire revivre : *M. Julien Livet, chanoine honoraire de la cathédrale du Mans, et curé de Notre-Dame du Pré au Mans* (Le Mans, Leguicheux, in-8 carré de 71 p.). On peut dire qu'il n'a négligé aucun détail, et qu'il a mis dans le récit une grande netteté et une belle saveur de style. Il n'a même pas oublié le passage du « ralliement, » et les opinions conformes du curé du Pré aux vœux et aux encycliques du Pape. Il y a ajouté quatre lignes qui résument avec ampleur les vues de jeunes membres du clergé. Mais ce qu'il faut lire surtout, c'est le patriotisme du bon curé, qu'affectaient tant le séjour et la domination des Prussiens au Mans, et la mort de M. le comte de Chambord, ses efforts pour la restauration de son église, et aussi les petits côtés originaux de son esprit, tels que cette offre d'un cadeau à la reine d'Angleterre et au Pape en même temps, pour leur jubilé ! Jolie notice fort bien écrite.

— M. l'abbé L. Denis a esquissé avec beaucoup de succès la physionomie de *Dom Jehan Bondonnet, moine bénédictin de Saint-Vincent du Mans, prieur de Sarcé* (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 23 p. Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*). Dom Bondonnet fut un de ceux qui favorisaient la réforme de Saint-Maur. Il se livra avec ardeur aux recherches historiques, particulièrement à celles tendant à prouver l'apostolicité de l'Église du Mans.

Normandie. — Dans *le Théâtre au collège de Valognes* (Saint-Lô, F. Le Tual, in-8 de 16 p.), M. Léopold Delisle s'occupe surtout de Jean de Virey, sieur du Gravier, lieutenant de la place de Cherbourg, qui présenta à la maréchale de Matignon *la Machabée*, tragédie (1596), et à Nicolas de Briroy, évêque de Coutances, une autre *Tragédie de l'heureuse victoire des Macabées* (1600). Il reproduit la dédicace de *la Machabée*, qui fut imprimée en 1603 (in-12 de 71 p.) et qui renferme de précieux détails sur l'éducation, le caractère et les goûts de J. de Virey, comme aussi sur les rapports qu'il entretenait de longue date avec la famille de Matignon. » M. Delisle signale une autre pièce de Virey, la *Tragédie de Jeanne d'Arques* (Rouen, 1600), un des premiers essais dramatiques dont l'héroïne d'Orléans ait fourni la matière, ainsi qu'une pièce d'un homonyme de cet auteur, peut-être son fils ou son neveu : *La Désobéissance punie, ou Absalon, tragédie qui sera représentée sur le théâtre du collège de Vallognes le 17 juillet 1657, pour la distribution des prix* (Caen, chez Marin Yvon, imprimeur du Roy).

— Œuvre de premier ordre, la *Notice historique sur l'ancienne église de l'abbaye de Montebourg au diocèse de Coutances*, par M. Paul Lecacheux (Paris, Picard, in-8 de 45 p.), mérite d'être recommandée. L'historique, la discussion des textes, la critique de l'architecture, tout est fait de main de maître. Deux gravures et un plan complètent la monographie. Il est vrai que M. Lecacheux est de ceux dont on peut dire : « Science oblige. »

— M. E. Joseph Tardif vient de nous faire parvenir deux très importants travaux. L'un est l'*Introduction à la Summa de legibus Normannie, ou Coutumier latin de Normandie* (Rennes, imp. F. Simon, in-8 de CCXLVII p.). Nous reviendrons sur ce document si précieux pour la bibliographie, l'histoire et la jurisprudence, que nous nous bornons à signaler aujourd'hui. — Les *Extraits et abrégés juridiques des étymologies d'Isidore de Séville* (Paris, Leroux, in-8 de 45 p.) forment un *Manuel élémentaire de droit romain à l'épo-*

que carolingienne et permettent de se rendre compte de la part d'influence puissante que l'école de Séville eut sur l'enseignement du droit. Ces deux publications honorent l'érudition française.

— Quels souvenirs n'éveille pas en nous la fine brochure de M. P. Le Verdier sur les *Reliques de la famille royale et les descendants rouennais de Cléry* (in-8 de 20 p. Extrait de la *Revue des questions historiques*)! Il convenait au célébre érudit normand de ne pas laisser se disperser une collection de souvenirs aussi précieux sans en constater l'authenticité et en décrire avec autant de soin que de critique les documents. Ces documents n'intéressent pas seulement les fidèles de l'histoire de la royauté, ils sont des témoignages d'une époque passionnante de l'histoire de France.

— Comme M. Gaston de Vaux nous donne envie d'aller, avec son *Guide illustré de Bagnoles de l'Orne* (Versailles, Louis Luce, in-16 de 283 p.), visiter la jolie cité thermale de la Normandie aux confins du Maine! Tout semble réuni pour séduire l'esprit et reposer le corps. Il y a longtemps qu'on l'avait dit, qu'on l'avait écrit. Mais M. de Vaux a picoré de ci, a picoré de là, et, sous une reliure commode, son livre est évidemment indispensable aux malades, utile aux touristes, et complétera fort bien le coin des bibliothèques normandes consacré à Bagnoles.

— M. Auguste Édline nous conte avec l'enthousiasme d'un prêtre, d'un amateur d'archéologie et d'un patriote normand convaincu, l'histoire et les beautés vraiment merveilleuses de l'histoire de *Norrey* (Saint-Amand, imp. Saint-Joseph, in-16 de 47 p.). L'érudit reprochera peut-être à l'auteur de n'avoir pas cité ses sources, d'être remonté trop loin, d'avoir vu tout sous de trop brillantes couleurs. Il nous plaît à nous de rendre hommage à un curé qui, avec infiniment de bon goût, a su louer et remercier son successeur.

— La *Notice sur le Mont Saint-Michel et ses œuvres* (in-32 de 24 p.), le *Pilgrimage to mount Saint-Michael* (in-32 de 35 p.), le *Nouveau manuel des pèlerins au mont Saint-Michel* (in-32 de 80 p.) constituent une sorte de petit trésor religieux qui fera plaisir aux pieux visiteurs du mont. A noter, dans le dernier, les cantiques avec musique dédiés au glorieux archange.

— Il y a quelques mois, M. Émile Travers publiait, avec une importante introduction, la réimpression du curieux traité de Julien le Paulmier, sur *le Vin et le Cidre*, destinée à la Société des bibliophiles normands, et, dans cette introduction, il donnait avec la biographie de Le Paulmier une étude curieuse sur la nature des espèces de pommes employées au XVIe siècle et sur les procédés alors en usage pour la fabrication du breuvage cher aux Normands. Aujourd'hui, M. Louis Duval nous donne un *Essai historique sur le cidre et le poiré* (Paris, Doin, in-8 de 118 p.), qui ne fait nullement double emploi avec l'étude de M. Travers et que nous signalerons aussi à ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'agriculture en Normandie.

Poitou. — M. A. de la Bouralière s'est imposé la tâche louable de raconter l'histoire de l'imprimerie dans le Poitou. Il possède déjà à son actif, en ce sens, diverses études relatives à Poitiers et à Thouars. Récemment, il a donné un travail de plus grande envergure : *Les Imprimeurs et les libraires du département de la Vienne (hors Poitiers)* (Paris, impr. Blais et Roy, in-8 de 143 p., avec 6 planches). Cette intéressante brochure expose les origines et les vicissitudes de l'art de Gutenberg et du commerce de la librairie à Loudun, Châtellerault, Montmorillon, Civray et quelques autres localités d'importance moindre. A tous les points de vue, mais surtout sous le rapport des indications bibliographiques, cette étude mérite des éloges. Nous espérons bien retrouver avant peu M. de la Bouralière avec le travail qu'il prépare sur *l'Imprimerie à Poitiers au XVIe siècle.*

Provence. — M. l'abbé E. Marbot publie une communication par lui faite au congrès des Sociétés savantes d'avril 1895 sous ce titre : *Bréviaires aixois. Deux dates et un nom* (Aix, Makaire, gr. in-8 de 11 p.). Il décrit les deux manuscrits, l'un du xive siècle, conservé aux archives départementales des Bouches-du-Rhône, l'autre, du xiiie siècle, conservé à la Bibliothèque nationale, n° 1038 du fonds latin. D'après le catalogue de ce fonds, le dernier bréviaire paraîtrait appartenir au xive siècle, mais M. l'abbé Marbot établit qu'il est au moins de la dernière période décennale du xiiie siècle. Dans la seconde partie de son mémoire, il montre que le nom de l'imprimeur d'un incunable de 1499, que la bibliothèque Méjanes d'Aix possède au nombre de ses plus précieux trésors, doit être lu *Thopie* et non *Ebopie* ou *Etopie*, comme l'ont lu divers bibliographes.

— M. Charles Joret donne une brochure sur *M. Gaston Paris* (Aix-en-Provence, J. Remondet-Aubin, gr. in-8 de 16 p.). C'est un rapport lu dans la séance extraordinaire de l'Académie d'Aix (10 novembre 1895) sur la candidature, comme membre d'honneur de cette compagnie, de l'administrateur du Collège de France. M. Joret loue beaucoup, mais sans exagération, le grand savant dont il a été le disciple. Il analyse rapidement les principaux travaux du nouveau membre de l'Académie française, saluant tour à tour en lui le philologue, le critique, le professeur.

— *De Digne à Saint-Martin-Vésubie et à Nice*, par M. Jules Cauvière (Paris, Fontemoing, in-8 de 32 p.), est un charmant voyage de l'auteur, qui, aux impressions d'un parfait touriste, joint une pointe littéraire primesautière, des connaissances historiques et artistiques très instructives.

Vexin. — Le tome XVIII des *Mémoires de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin* (Pontoise, imp. Paris, in-8 de xxiii-120 p., avec une planche) vient d'être distribué. Il renferme : *La Société historique du Vexin à Livry*, par M. A. V.; — *Madame de Sévigné à Livry*, conférence par M. Augé de Lassus; — *Les Seigneurs de Livry*, par M. l'abbé Genty; — *La Chute d'un ballon à Luzarches en 1870*, par M. W. de Fonvielle; — *Les Anciennes Cloches d'Arthies*, par M. L. Plancouard. Mais le travail qui a le plus attiré notre attention est celui de M. L. Régnier : *Bibliographie historique du Vexin et de ses abords pendant les années 1889, 1890 et 1891*. Cette bibliographie, qui occupe les pages 3 à 68 du présent volume et comporte deux cent quatre-vingt-sept articles, est pourvue d'une table des noms d'auteurs. Espérons que M. L. Régnier poursuivra une œuvre si éminemment utile aux travailleurs.

Belgique. — M. F. Magnette donne une biographie de *saint Frédéric, évêque de Liège* (1119-1121) (Liège, Cormaux, in-8 de 38 p.), fort bien documentée, dans laquelle il fixe plusieurs dates et quelques points incertains de la vie du saint prélat. Curieuse peinture des mœurs religieuses en Belgique au xiie siècle, suivie d'un *Régeste* de saint Frédéric ayant vingt numéros.

Espagne. — Élu président de l'Académie de jurisprudence et de législation de Barcelone, D. Juan J. Permanyer y Ayats n'a pas craint d'aborder un sujet assez brûlant dans son discours d'inauguration : *Discurso leido en la sesión publica inaugural el dia 6 de marzo de 1896* (Barcelona, imp. José Cunill Sala, in-8 de 32 p.). Ce qu'il a proclamé, c'est la nécessité d'un droit catalan et d'une magistrature catalane en Catalogne.

Italie. — La collection des *Indici e Cataloghi* publiée par le gouvernement italien (*Ministero della pubblica Istruzione*) vient de s'enrichir d'un seizième volume intitulé *Bibliografia Galileiana, 1568-1895*, raccolta ed illustrata da A. Carli ed A. Favaro (Rome, gr. in-8 de viii-402 p.). Les deux savants bibliographes ont catalogué plus de deux mille volumes, brochures

ou simples articles relatifs au sujet. Leur recueil, où toutes les indications sont d'une précision irréprochable, est tellement complet que l'on y trouve mention des plus petits morceaux parus non seulement dans des revues, mais aussi dans des journaux comme l'*Indépendance belge, el Heraldo de Madrid*, etc. Tout au plus, pourrait-on relever une petite omission : Jean-Jacques Bouchard ne figure pas dans le volume, lui qui a donné des renseignements si curieux sur une visite qu'il fit à Galilée et dont il envoya le récit aux frères Dupuy. Voir la lettre où Bouchard, le 18 juin 1633 appelle Galilée « le vieillard le plus sage, le plus éloquent et le plus vénérable que j'aye jamais veu, dans le fascicule III des *Correspondants de Peiresc* (Paris, 1881, p. 55-59). Le volume de MM. Carli et Favaro est enrichi d'une table par ordre alphabétique des noms des auteurs cités.

— Le savant bibliothécaire de la Bibliothèque communale de Bologne, M. Luigi Frati nous donne de curieuses *Notizie storiche su gli scrittori e miniatori dei libri corali della chiesa di S. Petronio in Bologna* (Extrait de la *Rivista delle biblioteche e degli archivi*. Roma, gr. in-8 de 16 p.) pendant une période de temps où la renaissance artistique s'accusait dans la décoration des chapelles, dans les vitraux, etc. Quatre « écrivains » et quatorze miniaturistes ont été relevés par M. Prati, de 1473 à 1524. Ce travail nous fait attendre impatiemment la double suite que nous promet son savant auteur : 1° description des livres de chœur les plus remarqués ; 2° recueil de pièces relatives au sujet.

— M. Favaro continue à donner des preuves d'une admirable activité et à justifier le double éloge qu'on lui décerne partout, d'être un des plus vaillants et des plus savants travailleurs de l'Italie. Signalons aujourd'hui deux nouveaux fascicules (le second et le troisième) de sa collection d'*Amici e correspondenti di Galileo Galilei*, consacrés l'un à *Ottavio Pisani*, l'autre à *Girolamo Magagnati* (Venise, Ferrari, gr. in-8 de 30 et 28 p. Extraits des *Atti del R. Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti, tomo VII, serie VIII*). — Une troisième brochure (*Intorno alla vita ed ai lavori di Tito Livio Burattini fisico agordino del secolo XVII*, est beaucoup plus importante (Venise, Ferrari, in-4 de 140 p. Extrait des *Memorie del R. Istituto Veneto*, etc.). La notice, aussi exacte et aussi complète que possible, est suivie de pièces justificatives (*documenti*). Dans cette publication, comme dans les deux brochures précédentes, on remarquera l'abondance et la minutieuse exactitude des indications bibliographiques italiennes et françaises.

— M. l'abbé Louis Guérard a donné au recueil biographique intitulé : *Les Contemporains* (Paris, 8, rue François Ier) une notice sur *M. de Rossi* (1822-1894), ornée d'un portrait de l'illustre archéologue et d'une gravure représentant J.-B. de Rossi conduisant Pie IX et les cardinaux dans les catacombes de Saint-Calixte (s. l. n. d., in-4 de 16 p. à deux colonnes). Cette notice est une des meilleures qui aient été consacrées à l'immortel antiquaire.

Portugal. — A ceux de nos lecteurs qui s'intéressent au mouvement littéraire en Portugal, nous signalerons le volume qui vient d'être consacré par plusieurs de ses amis à un écrivain dont nous avons annoncé la mort (t. LXII, p. 368) : *Anthero de Quental. In memoriam* (Porto, Mathieu Lugan, in-8 de 529-XXI-XCVI-XXXI-8 p.). Avec deux portraits du célèbre poète, le volume renferme vingt-sept articles divers sur la vie, le talent et les œuvres de Quental. Les écrivains les plus connus du Portugal (Vasconcellos Abreu, Adolpho Coelho, Oliveira Martins, João de Deus, etc.) ont tenu à honneur de collaborer à cet hommage rendu à l'une des gloires de la littérature portugaise contemporaine. Des appendices contiennent une notice sur les armes des Quental, un arbre généalogique de la famille, un « essai » fort

considérable de M. Joaquim de Araujo, qui, en quatre-vingt-seize pages, renferme toute la bibliographie d'Anthero ; enfin des lettres du poète.

Suisse. — La méthode que préconise M. R. Horner dans son article sur *l'Enseignement des sciences dans les collèges* (Fribourg, Imp. catholique suisse, in-8 de 81 p.) est l'intuition. Qu'il s'agisse des éléments des mathématiques ou de l'enseignement des sciences naturelles, le professeur de pédagogie à l'Université de Fribourg veut qu'avant de donner à l'enfant des connaissances d'un ordre purement abstrait, on s'adresse aux sens, en mettant sous les yeux de l'élève les objets qu'il s'agit d'étudier ; judicieux conseil qu'il est avantageux de suivre surtout dans les classes élémentaires.

— Un arrêté fédéral, en date du 28 juin 1894, a décidé la création à Berne d'une bibliothèque nationale suisse entretenue par la confédération. L'objet de cette institution est de recueillir, pour les mettre à la disposition du public, les Helvetica qui ont paru depuis la fondation de la confédération suisse actuelle (1848), et par Helvetica, l'on n'entend pas seulement les œuvres relatives à la Suisse, mais les œuvres d'auteurs suisses, quel qu'en soit le genre. Si l'on a pris comme point de départ la date de 1848, c'est que, en voulant remonter plus haut, on se serait fatalement condamné à être incomplet. D'ailleurs, la Bibliothèque de Lucerne a déjà une riche collection d'Helvetica, et l'arrêté dont nous parlons a décidé d'accorder à cette bibliothèque une subvention qui lui permît de continuer à recueillir les pièces antérieures à 1848. Que l'idée de cette Bibliothèque nationale soit vraiment bonne et utile, on en trouve une preuve dans l'essor qu'a pris la bibliothèque dès sa naissance. Un opuscule, que nous avons sous les yeux : *Bibliothèque nationale suisse, premier rapport annuel, 1895, présenté par la commission de la bibliothèque* (Berne, imp. C.-J. Wyss, in-8 de 19 p.), nous apprend que le chiffre des ouvrages de la Bibliothèque, après un an d'exercice, atteint déjà trente-sept mille pièces.

Inde. — M. R. D. Oldham, l'un des *Superintendants* du *Geological Survey* de l'Inde anglaise, a publié, en 1893, une seconde édition du *Manuel de la géologie de l'Inde*, que MM. H. B. Medlicott et W. T. Blanford avaient élaboré selon la méthode régionale de 1879 à 1881. Mis au courant des recherches faites depuis une quinzaine d'années dans la grande presqu'île de l'Asie méridionale et dans les contrées environnantes, conçu sur un nouveau plan, plus scientifique, ce livre constitue un travail nouveau, d'une importance capitale pour les géologues, intéressant aussi pour les géographes. Aussi faut-il remercier M. G. Ramond, assistant de géologie au Muséum, d'avoir résumé dans un important article le volume de M. R. D. Oldham. Publié d'abord dans l'*Annuaire géologique universel* (t. X, 1893), cet article a été tiré à part (*Géologie des Indes anglaises*, Paris, Comptoir géologique de Paris, 93 p. in-8).

Tunisie. — Le R. P. Delattre, dans une notice extraite du *Cosmos : L'Antique chapelle souterraine de la colline de Saint-Louis à Carthage* (Paris, Maison de la Bonne Presse, 10 p. in-4 à deux colonnes), raconte la découverte de cette chapelle (6 avril 1895) ; il en donne une excellente description ornée de plans et de dessins.

Brésil. — Sur l'invitation de la Suisse, le gouvernement brésilien a entrepris d'organiser au Brésil une commission de bibliographie géographique nationale, chargée de la divulgation des travaux relatifs à ce pays. L'Institut historique et géographique brésilien a, dès 1893, assumé cette tâche, et une commission spéciale a été constituée dans son sein pour préparer une distribution régulière du travail. Le *Règlement* élaboré par cette commission *pour la direction des travaux de la commission centrale de bibliographie brésilienne* a été approuvé le 17 mars 1895 par l'Institut tout entier,

qui ne tardera pas, il faut l'espérer, à doter la science d'un nouveau recueil bibliographique dont la publication sera accueillie avec faveur par les américanistes. On trouvera tous les documents relatifs aux débuts de la commission centrale de bibliographie brésilienne dans le bulletin qu'elle publie en français (1re année, fasc. 1, Rio-de-Janeiro, typ. l'Express, in-8, 18 p.).

Chili. — Dans une savante étude, *Kosto comparatibo en Chile del Gas i de la electrizidad* (Santiago de Chile, in-8 de 72 p.), MM. A. E. Salazar et K. Newman recherchent quel est l'élément le plus avantageux au Chili, au point de vue de la distribution de l'énergie, qu'il s'agisse d'éclairage, de chauffage ou de force motrice. De nombreuses expériences, coordonnées rationnellement, les amènent à donner la préférence à l'électricité. Cette solution, toute locale selon eux, peut d'ailleurs convenir à d'autres villes que Santiago et Valparaiso.

Publications nouvelles. — *La Liturgie grecque de saint Jean Chrysostome*, par Mgr I. Homsy (in-8, Retaux). — *Cinquante-deux Prônes sur la prière*, par l'abbé Plat (in-8, Lethielleux). — *Choix de discours et allocutions de mariage des plus célèbres orateurs*, par l'abbé J. Guillermin (in-8, Bloud et Barral). — *La Jeune Mariée*, par L. de la Brière (petit in-18, Chailley). — *Methodik des jüdischen Religionsunterrichtes*, von Dr S. Maybaum (in-8, Breslau, Koebner). — *Nouvelles Études orientales*, par A. Franck (in-8, Calmann-Lévy). — *De Platonicis Mythis*, thesim proponebat L. Couturat (in-8, Alcan). — *Psicologia fisiologica*, del dott. G. Mantovani (petit in-16, Milano, Hoepli). — *L'Homme de génie*, par C. Lombroso (in-8, G. Carré). — *Der Capitalismus fin de siècle*, von Dr R. Meyer (in-8, Wien und Leipzig, F. Doll). — *Tables pour le tracé des courbes de chemins de fer, routes et canaux*, par J. Gaunin (in-8 cart., veuve Dunod et Vicq). — *L'Archéologie de la Tunisie*, par P. Gauckler (in-8, Berger-Levrault). — *Élégies de Tibulle*, trad. en vers par P. Martinon (in-8, Fontemoing). — *Kristian von Troyes Erec und Enide*, herausgegeben von Dr W. Foerster (in-8, Halle, Niemeyer). — *Les Fiançailles tragiques*, par E. Daudet (in-8, Plon et Nourrit). — *Innocencia*, par S. Dinarte ; trad. par O. du Chastel, (in-18, Chailley). — *Miracle d'amour*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Aux jours d'épreuves*, par D. d'Arthez (in-18, Firmin-Didot). — *Et ça?....* par Pierre l'Ermite (petit in-8, Maison de la Bonne Presse) — — *Der heilige Georg des Reinbot von Durne*, von Dr F. Velter (in-8, Halle, Niemeyer). — *Enciclopedia Dantesca*, da G.-A. Scartazzini (in-8, Milano, Hoepli). — *Chi l' ha detto?* da G. Fumagalli (in-18, Milano, Hoepli). — *Nouvelles Études sur la restauration juive après l'exil de Babylone*, par A. Van Hoonacker (gr. in-8, Leroux). — *Vie du cardinal Guibert, archevêque de Paris*, par l'abbé J. Paguelle de Follenay (2 vol. in-8, Poussielgue). — *Le Cardinal Manning*, par F. de Pressensé (in-18, Perrin). — *Histoire des relations de la France avec Venise du XIIIe siècle à l'avènement de Charles VIII*, par P.-M. Perret (2 vol. in-8, Welter). — *Les Mille et une Nuits d'une ambassadrice de Louis XIV*, par R. de Maulde-la Clavière (in-18, Hachette). *The veil of liberty, a tale of the Girondins*, by Péronne (in-8 cart., London, Black). — *Campagne de l'Est en 1870-1871. Nuits, Villersexel*, par P. Lehautcourt (in-8, Berger-Levrault). — *Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne jusqu'au commencement du XIVe siècle*, par C. Baudon de Mony (2 vol. gr. in-8, Picard). — *Histoire de la maison royale de Lusignan*, par le chanoine Pascal (in-8, Vanier). — *Histoire du palais épiscopal de Québec*, par Mgr H. Têtu (in-8, Pruneau et Kirouac). Visenot.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET; le R. P. SOMMERVOGEL.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Administrateur délégué du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1895 sont en vente, et forment SOIXANTE-QUINZE VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1895

Articles de fonds. — Abbé F.-L. DE MOOR : Le Livre de Tobie et les Premiers Monarques sargonides d'Assyrie. — Le R. P. Hipp. DELEHAYE : Les Stylites. Saint Syméon et ses imitateurs. — A BREUILS : La Campagne de Charles VII en Gascogne. Une Conspiration du Dauphin en 1446, d'après des documents inédits. — M. SEPET : Mirabeau et le comte de Provence. L'Affaire Favras. — Godefroid KURTH : La France et les Francs dans la langue politique du moyen âge. — A. JACQUET : Le Sentiment national au XVI siècle. Claude de Seyssel. — Abbé Ph. TORREILLES : Un Bourgeois de province après la Révolution, 1800-1809. — Le Commandant D'ÉQUILLY : L'Influence française à Madagascar, 1643-1895. — Paul ALLARD : Le Clergé chrétien au milieu du IVe siècle. — G. CLÉMENT-SIMON : Un Capitaine de routiers sous Charles VII Jean de la Roche. — C. DE LA RONCIÈRE : Première Guerre entre le protectionnisme et le libre-échange. — L. DE LANZAC DE LABORIE : La Révolution en Périgord et l'émigration périgourdine, d'après les notes et correspondances inédites de l'abbé Lespine. — Baron D'AVRIL : Les Églises autonomes et auto éphales (451-1885). — Chanoine ALLAIN : L Église de Bordeaux au dernier siècle du moyen âge. — Baron CARRA DE VAUX : Ousama. Un Émir syrien au Ier siècle des croisades. — Alfred SPONT : Les Galères royales dans la Méditerranée de 1496-1518. — Abbé TAUZIN : Un Épisode de la guerre de Trente ans. L'Attaque de la Guyenne. — R. P. J. FORBES LEITH : La Révolution religieuse en Angleterre à l'avènement d'Elizabeth et la Résistance du clergé catholique.

Mélanges. — DENYS D'AUSSY : Un Politicien au XVIe siècle. Guy Chabot de Jarnac (1562-1568). — R. P. BLIARD : La Question de Gibraltar au temps du Régent, d'après les correspondances officielles, 1720-1721. — Henry COCHIN : Saint François d'Assise, d'après son dernier historien. — L. PINGAUD : Le Journal d'un constituant. — Abbé E. VACANDARD : Le Cardinal de la Rochefoucauld. — A. SPONT : Un Dîner de corps d'autrefois. — Comte DE PUYMAIGRE : Un Prétendant au trône de France. Giannino Baglioni. — R. P. H. CHÉROT : La Société au commencement du XVIe siècle, d'après les Homélies de Josse Clichtoue (1472-1543). — Baron D'AVRIL : Histoire de deux enclaves. Klek et Soutorina. — Vicomte RIOULT DE NEUVILLE : La Correspondance de Marie-Antoinette. — E.-G. LEDOS : Le Commandeur G.-B. de Rossi. — Paul FOURNIER : Un Livre récent sur l'Inquisition. - Louis AUDIAT : Un Faux en gentilhommerie. Le Dernier Marquis de Montandre. — M. DE LA ROCHETERIE : Les Mémoires du chancelier Pasquier. — Comte DE PUYMAIGRE : Roland dans les traditions populaires. — Vicomte RIOULT DE NEUVILLE : L'Histoire au point de vue de l'économie politique, à propos d'un livre récent. — Comte DE BIZEMONT : Le Congrès international des sciences géographiques. — Baron CARRA DE VAUX : A propos d'un livre sur le bouddhisme.

Courriers italien, du Nord, allemand, belge, espagnol.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

HARVARD COLLEGE LIBRARY CAMBRIDGE, MASS.

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-QUATRIÈME. — LXXVIIe DE LA COLLECTION

QUATRIÈME LIVRAISON. — OCTOBRE

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURNS et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume LAROSE (LIBRAIRIE CATHOLIQUE), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier MELANDRI, ancien Directeur de la LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José RUIZ y Cie (LIBRERIA GUTENBERG), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José FERREIRA, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

CADIEUX et DEROME, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1896

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'OCTOBRE 1896

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. C. Arnaud.

II. — JURISPRUDENCE, par M. M. Lambert.

III. — OUVRAGES RÉCENTS SUR NAPOLÉON ET SA FAMILLE, par M. M. S.

IV. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — J. Fessler : Institutiones Patrologiae (p. 328). — H. C. Lea : A history of auricular confession and indulgences in the latin Church (p. 329).

Jurisprudence. — Mgr M. Rosset : De Sacramento matrimonii (p. 331). — J. de Becker : De Sponsalibus et matrimonio (p. 331).

Sciences et Arts. — C. Gutberlet : Der Mensch, sein Ursprung und seine Entwicklung (p. 332). — G. Fousserau : Leçons de physique (p. 333). — J. Jamin et Bouty : Cours de physique de l'École polytechnique. Premier Supplément (p. 334). — C.-E. Guillaume : Les Rayons X et la Photographie à travers les corps opaques (p. 334).

Belles-Lettres. — E. Rolland : Flore populaire (p. 335). — G. Kurth : La Frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France (p. 336). — R. Alezais : Traité de prononciation anglaise (p. 338). — L. Rouanet : Chansons populaires de l'Espagne (p. 339). — J. Le Fèvre-Deumier : Célébrités anglaises. Essais et études biographiques et littéraires (p. 340).

Histoire. — P. Loti : La Galilée (p. 340). — E. W. Middendorf : Peru. Beobachtungen und Studien über das Land und seine Bewohner während eines 25jährigen Aufenthalts (p. 342). — Paguelle de Follenay : Vie du cardinal Guibert (p. 344). — Souvenirs d'un historien de Napoléon. Mémorial de J. de Norvins (p. 347). — V. Barrucand : La Vie véritable du citoyen Jean Rossignol (p. 348). — E. Biré : Les Défenseurs de Louis XVI (p. 349). — Journal d'un conventionnel. Lofficial (p. 350). — P. de la Gorce : Histoire du second Empire (p. 351). — P. Féret : La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres (p. 352). — A. des Cilleuls : Origine et développement du régime des travaux publics en France (p. 353). — S. Charléty : Histoire du saint-simonisme (1823-1864) (p. 354). — M. F. Miguélez : Jansenismo y regalismo en España (p. 354). — J. Simon : Quatre portraits : Lamartine, le cardinal Lavigerie, Ernest Renan, l'empereur Guillaume II (p. 356). — J. Roger : Madame de Sévigné malade (p. 357). — E. Le Mire : A propos du deuxième centenaire de Madame de Sévigné (p. 357). — G. Loth : Les Gloires de la France chrétienne au xixe siècle (p. 358). — L. de la Rallaye : Un Grand Propriétaire chrétien au xixe siècle (p. 359). — E. Demachy : Les Rothschild (p. 360). — Sciences, belles-lettres et arts dans les Pays-Bas, surtout au xixe siècle ; bibliographie systématique (p. 360). — G. H. Putnam : Books and their makers during the middle ages (p. 361).

V. — BULLETIN. — Lettre encyclique de Notre Très Saint Père Léon XIII. De l'Unité de l'Église (p. 362). — E. Hubert : Un Chapitre de l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au xviiie siècle ; les Mémoires de Goswin de Fierlant (p. 362). — E. Lœwenthal : Geschichte der Philosophie im Umriss (p. 363). — Perrot : L'Agriculture expliquée aux enfants, ou Petit Cours d'agriculture théorique et pratique (p. 363). — De Rocquigny : La Coopération de production dans l'agriculture (p. 363). — E. Gautier : L'Année scientifique et industrielle (p. 364). — C. de Paillette : Livres d'hier et d'aujourd'hui (p. 364). — S. Rochebrave : Pages choisies des grands écrivains. Chateaubriand (p. 365). — G. Bley : La Roumanie (p. 365). — A. Boutroue : En Scandinavie. Notes de voyage. Le Pays, ses monuments et ses habitants (p. 366). — J.-P. Laffite : Le Parti modéré, ce qu'il est, ce qu'il devrait être (p. 366). — J. Chailley-Bert : Où en est la politique coloniale de la France. L'Age de l'agriculture (p. 367). — M.-C. Terrisse : Notes et impressions à travers le féminisme (p. 367). — S. Ambrosoli : Manuale di numismatica (p. 367).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : G. Le Vavasseur, J. Rochard, G.-A. Prost, L. de Juvigny, F.-J.-E. Jeannez, G. Guimet de Juzancourt, W. Morris, etc. — Concours et prix. — Congrès. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Paris. — France. — Alsace. — Allemagne. — Angleterre. — Belgique. — Hongrie. — Islande. — Italie. — Afrique. — Publications nouvelles.

VII. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

HARVARD COLLEGE LIBRARY 1896 CAMBRIDGE, MASS.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *En cortège*, par Henri Mazel. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1895, in-16 de 134 p., 3 fr. — 2. *Flottille dans le golfe*, par le même. Ibid., 1895, in-16 de 85 p., 3 fr. — 3. *Magasin d'auréoles*, par Hugues Rebell. Paris, Mercure de France, 1896, in-32 de 199 p., 3 fr. — 4. *Au delà*, par Léonce de Larmandie. Paris, Chamuel, 1896, in-16 de 164 p., 2 fr. — 5. *Le Cycle patibulaire*, par Georges Eekhov. Paris, Mercure de France, 1896, in-18 de 340 p., 3 fr. 50. — 6. *La Magesse*. Paris, Vanier, 1896, in-16 de 91 p., 1 fr. — 7. *Le Pèlerin du silence*, par Remy de Gourmont. Paris, Mercure de France, in-18 de 281 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Livre du Sceptre*, par Sar Mérodack J. Péladan. Paris, Chamuel, 1895, in-8 de 363 p., 7 fr. 50. — 9. *En province*, par René Bazin. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 400 p., 3 fr. 50. — 10. *Et ça ?* par Pierre l'Ermite. Paris, librairie de la Bonne Presse, 1896, in-18 de 561 p., 3 fr. — 11. *Bien folle est qui s'y fie*, par Léon de Tinseau. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 272 p., 3 fr. 50. — 12. *Double épreuve*, par Th. Bentzon. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 346 p., 3 fr. 50. — 13. *Pages de la vie*, par Charles de Bordeu. Paris, Plon et Nourrit, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 14. *La Gourme*, par Laurent Mayrke. Paris, Vanier, 1896, in-18 de 215 p., 3 fr. — 15. *En Pique-nique*, publication de la Société des gens de lettres. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 307 p., 3 fr. — 16. *Tête de femme*, par Gaston Auvard. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 294 p., 3 fr. 50. — 17. *Cœur malade*, par Ernest Benjamin. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 272 p., 3 fr. 50. — 18. *A deux*, par Charles de Rouvre. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Une des deux*, par Jean de la Bretonnière. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 290 p., 3 fr. 50. — 20. *Reine Cœur*, par André Bellessort. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 346 p., 3 fr. 50. — 21. *Un Barbare*, par Léon Barracand. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 221 p., 3 fr. 50. — 22. *Prédestinée*. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18, de 247 p., 2 fr. — 23. *Au printemps de la vie*, par Jean Sigaux. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 275 p., 3 fr. 50. — 24. *Ressources secrètes*, par Daniel Riche. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 291 p., 3 fr. 50. — 25. *Vers l'amour*, par Georges de Peyrebrune. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 359 p., 3 fr. 50. — 26. *Cœurs meurtris*, par André Theuriet. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 27. *Céphise*, par Henri Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 301 p., 3 fr. 50. — 28. *Bijou*, par Gyp. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 346 p., 3 fr. 50. — 29. *Rome*, par Émile Zola. Paris, Charpentier et Fasquelle, 1896, in-18 de 751 p., 3 fr. 50.

Les huit volumes qui suivent procèdent d'une esthétique pareille, — esthétique que j'appellerai simplement anormale, ne voulant pas et peut-être ne pouvant pas l'appeler démentielle. Les auteurs sont peut-être des « simulateurs, » jouant les Triboulet de lettres et exagérant leur bosse, quelques-uns même feignent de la dissimuler. Il y a donc lieu de les distinguer et de les classer. Classons-les par ordre de proéminence, si j'ose dire, en commençant par la plus petite.

1 et 2. — Celle de *En cortège* et de *Flottille dans le golfe* est à peine perceptible. L'œuvre serait presque « normale, » n'était la forme de ces petites compositions et l'importance attachée aux idées qu'elles contien-

nent. Ces idées ne sont que des lieux communs. La forme est celle du « sonnet en prose » chère à M. de Larmandie : deux ou trois pages imprimées, précédées et suivies d'une page blanche ! Le blanc fait valoir le noir et le noir fait valoir le blanc, et ils valent presque autant l'un que l'autre. Il y a trente et un « poèmes » dans *En cortège* et dix-sept dans *Flottille*. C'est tout ce que je puis en dire. Je puis bien les compter, mais non les peser. Tout le monde n'est pas outillé pour « peser des œufs de mouche dans des balances en toile d'araignée, » comme disaient nos aïeux du XVIIIe siècle.

3. — *Magasin d'auréoles* est d'un pince-sans-rire qui s'applique. Il a lu *Candide* et *Jérôme Coignard*, et il a voulu faire des contes à la Voltaire et à l'Anatole France. Et les deux contes de son petit volume sont, en effet, deux contes de Voltaire, sans l'esprit, mais avec les procédés de Voltaire, et, en même temps et à la fois, deux contes d'Anatole, sans l'art exquis et pervers, mais avec les artifices, le pédantisme souriant, narquois et béat d'Anatole. On y trouve des abominations racontées d'un air ingénu. Un pasteur protestant, à court d'argent, entreprend d'écrire l'histoire d'un de ses coreligionnaires qu'il vit pendre par les papistes et qu'il tient pour un martyr ; ce sera édifiant et lucratif. Il va consulter la fille du saint, laquelle est une courtisane et lui apprend que le prétendu martyr fut le plus infâme des gredins. Et voilà l'*Histoire d'un martyr*. — *Cartouche d'après sa correspondance* est conçu dans le même esprit : le fameux malandrin y explique sa conduite par les motifs les plus élevés ; il se donne pour un philanthrope, précurseur des socialistes et anarchistes de l'avenir. Tout cela (*Cartouche* et *Martyr*) est long, trop appuyé, d'une ironie prévue et d'un humour cliché. Exercice d'école et d'écolier ; fumisterie à l'usage et à la portée des enfants.

4. — *Au delà* est le dernier volume d'une série que nos lecteurs connaissent. Rappelons, à qui l'aurait oublié, que la série terminée par *Au delà* s'appelle *la Vague de vie*, et se compose de trois Périodes, *la Chevauchée de la chimère*, *la Course à l'abîme*, *la Montée au ciel*, chacune composée elle-même de trois cercles, chacun porteur d'un nom particulier lequel est le titre d'un volume séparé, en tout neuf volumes, sauf erreur de calcul. *La Vague de vie* est l'épopée en prose « d'une âme d'exception ; » les trois périodes « marquent l'involution et l'évolution de cette âme ; » *Au delà* termine ladite épopée « dans l'apaisement de la vue ésotérique ! » Et dire que dans les innombrables casiers de cette composition bizarre on rencontre quelques jolis détails et même des traces de bon sens ! et que M. de Larmandie eût pu être un artiste, s'il n'eût pas eu l'ambition d'être un penseur et peut-être un voyant !

5. — Celui-ci nous arrive de Belgique (un pays plat pourtant) avec un volume de contes intitulé *le Cycle patibulaire*. Titre obscur, œuvre fuli-

gineuse, traversée de sombres lueurs. Les héros y ont tous des mines et des âmes « patibulaires; » ce sont des forçats, des bandits, des criminels, des névrosés : leurs aventures nous sont contées en style névrosé aussi. « Le silence communiant et apitoyé de tous ces transgresseurs se résolut en un murmure de compassion, spécieux et discret, à l'égal d'une caresse des branches aux nids qu'elles abritent, avances chatouilleuses des feuilles balsamiques aux plumages douillets: on eût entendu sourdre des larmes et même se contracter les gorges avalant la salive reprise aux lèvres altérées de baisers ! » Ceci vous représente l'effet produit sur un auditoire de forçats, dans le chauffoir d'un bagne, par la parole d'un compagnon de chaîne avouant des crimes contre nature, où il a « goûté la détresse béatifiante des majeurs naufrages » (p. 220-221). De pareilles recherches de style pour un tel sujet et dans de telles bouches ne s'expliquent guère que par une légère aberration mentale et par le dessein de nous paraître « épatant ! » Ah ! s'ils savaient, ces naïfs, qu'ils sont surtout ennuyeux ! Les prétentions artistiques de *Cycle patibulaire* sont accablantes ! et les sujets en sont répugnants.

6. — Dans *la Magesse*, le sujet n'est pas répugnant, par la raison qu'il n'y a pas de sujet. La forme est celle d'un prône; le prédicateur est une femme qui est magesse. Elle s'y était préparée sérieusement. « Elle s'était isolée pour fuir le commerce des hyliques (?) et chaque jour elle s'aimantait par de ferventes prières qu'elle adressait à Dieu et aux invisibles de la forêt. » Une fois bien aimantée, la dame parle. Ses propos ressemblent à ceux que profèrent les illuminées que soigne, à Vanves, le docteur Falret. Vers le milieu de son discours (p. 51), elle enfle la voix et recommande la restauration de l'un des héritiers du Louis XVII qui n'est pas mort au Temple, je ne sais lequel. Elle recommande en outre la pratique de toutes les vertus évangéliques et de certaines excentricités mystiques. Cette Magesse est une chrétienne, mais une chrétienne qui a besoin de douches appropriées.

7. — Pour *le Pèlerin du silence*, le cabanon s'impose. Ce sont des divagations érotico-liturgiques ! Il y a une messe et des litanies où le mysticisme alterne avec la luxure. Et tout cela est absurde, ennuyeux, misérablement prétentieux, plus encore que sacrilège. Et, de plus, c'est inquiétant. J'engage l'auteur à prendre garde : il y a des rôles périlleux pour les acteurs qui les jouent; certains masques se collent au visage. A simuler certaines folies, on les contracte, et on ne joue plus le Triboulet de l'érotomanie, on l'est !

8. — Nous n'avons pas à juger le Sar Merodack J. Peladan ni à déterminer jusqu'à quel point il est lui-même ou n'est pas dupe et victime de son rôle. Ce ne serait pas même le lieu de parler ici de son *Livre du Sceptre*, qui est un livre de politique. Mais le hasard ayant fait s'égarer ce volume dans le ballot de romans qui m'ont été envoyés ce trimestre,

je l'y laisse. Il n'y est pas aussi déplacé que pourrait le croire l'auteur. C'est de la politique kabbalistique, une série d'oracles sur « le Septénaire du Macrocosme, » et sur « le Duodénaire de l'Ascèse politique, » et sur « le Ternaire du Saint-Esprit » en troisième lieu ! On y trouve « les Arcanes de Samos, ou de la Naissance » et « les Arcanes de Sin, d'Istar, de Nercal, de Nebo, de Merodaek, de Adra, » tous les sept dans le premier livre, et les « Arcanes octénaire, novénaire, dénaire, unodénaire, » etc., etc., jusqu'au « nonodénaire, » dans le livre II, et dans le troisième, « l'œuvre du Père, l'œuvre du Fils, l'œuvre du Saint-Esprit ! » Ces trois livres « résument en les unifiant Aristote, Spinosa, Fabre d'Olivet ! ! » Dans cette œuvre de visionnaire tout n'est pas faux, ni même excessif, ni même kabbalistique. A côté de la singulière terminologie dont on vient de voir quelques spécimens, on rencontre le vocabulaire des simples mortels, et à côté des idées qui, sans doute, sont particulières au Sar Peladan, puisqu'elles ne sont intelligibles qu'à lui seul, il s'en trouve qui sont les idées de tout le monde. Le pontife des Rose-+-Croix a, comme certains de ses adeptes, des moments de bon sens, parfois volontaires et conscients. Aurait-il en outre du talent ? On pourrait s'y tromper à en juger par certaines formules brillantes qu'on voit, de temps à autre, reluire dans son fatras. C'est ainsi qu'à l'Opéra, les verroteries et ferblanteries des acteurs jettent parfois des lueurs de diamant, simple reflet des quinquets de la rampe. Les vérités les plus banales allument aussi quelques étincelles dans les éclairs de chrysocale qu'agite sur son Sinaï de carton ce Moïse d'opéra et même d'opérette. Le bon sens, qu'il méprise, se venge de lui en lui prêtant quelques lieux communs. Ce sont les seules lueurs qui éclairent son œuvre et la rendent intelligible. Mais elles sont trop rares pour la rendre supportable. Les bonnes fumisteries sont les plus courtes ; celle-ci se prolonge trop.

9. — Sortons du « quartier des anormaux ; » nous voici en pleine lumière et en pleine santé, avec *En province* de M. René Bazin. Le volume se compose d'une série d'articles déjà publiés dans le *Journal des Débats*, formant ensemble un tableau de la vie de province. Paysages, études de mœurs, histoires, ces vingt-neuf petits chapitres sont « un pur délice, » comme eût dit J.-J. Weiss. L'œil de l'observateur est aigu, le crayon du peintre est léger, l'humeur de l'homme douce, souvent ironique, mais sans malice, parfois attendrie, mais avec discrétion ; c'est fin, c'est délicat, c'est gai, mais surtout c'est « sain. » Il s'exhale de cette œuvre un je ne sais quel parfum de santé morale et artistique, comme un souffle salubre et tonique qui élargit l'âme, la réjouit, « l'élève et la fait croire à la vie. » C'est le vœu de l'auteur exprimé à la fin d'une aimable préface ; ce sera l'impression de tous les lecteurs. « Dépêchez-vous de lire M. René Bazin, bientôt il sera célèbre, » écrivait-on naguère. Dépêchons-nous, en attendant, de lui faire une petite critique : on lit, page 104, dans le chapitre

intitulé *Vendanges dans l'Hérault*, « Pour lutter contre l'oïdium, le sulfate s'impose. » Or, ce n'est pas contre l'oïdium, mais contre le mildiou que s'emploie le sulfate ! Ma conscience m'obligeait à relever cette inexactitude grave !

10. — Encore un bon, un excellent livre, *Et ça?* de Pierre l'Ermite, le chroniqueur si alerte, si gai du journal *la Croix*, l'auteur de *Restons chez nous*, dont nous avons loué les rares qualités. Pierre l'Ermite est un tempérament, ce qui vaut mieux que d'avoir du talent ; mais il a du talent, par-dessus le marché, « un talent qui se moque du talent, » par exemple ; il est aussi peu « bel esprit » que possible. Aussi, quoiqu'il écrive des histoires qui sont de la morale en action, il est toujours intéressant. Il conte à ravir, avec une verve qui rend vivants tous les personnages, dramatiques les moindres détails, amusant et drôle ce qui, sous une autre plume, ne serait que banal. Certains de ses dialogues semblent sténographiés ; ils donnent la sensation même de la vérité et de la vie. Ce volume d'historiettes est à mettre entre toutes les mains ; c'est, au prochain jour de l'an, le livre d'étrennes indiqué pour les garçons de douze à dix-huit ans, et même pour les mamans. Il est d'ailleurs très bien imprimé et très spirituellement illustré. Le crayon des dessinateurs est aussi vif, alerte et franc que la plume de l'écrivain.

11. — Le titre de ce recueil : *Bien folle est qui s'y fie* est emprunté non pas au premier, mais au dernier morceau de ce volume. C'est une petite comédie très agréable, comme tout ce qu'écrit M. de Tinseau, mais à laquelle on préférera certainement la nouvelle qui ouvre le volume : *Le Monstre*. Un gentilhomme français est débarqué aux États-Unis pour y trouver une dot et, l'une n'allant pas sans l'autre, une femme. Il sait que les jeunes milliardaires de ce pays démocratique sont très friandes des titres nobiliaires ; il est décidé à vendre ses parchemins contre des sacs de dollars. Il arrive chez un des plus riches commerçants de je ne sais quelle ville, avec une lettre d'introduction d'un ami commun. Il est reçu par une jeune cuisinière, qui lui annonce que ses maîtres sont absents, mais d'un ton et avec un air qui forcent l'attention du visiteur et l'engagent à lier conversation. Il est abasourdi de l'esprit, de la gentillesse, de la beauté et de la dignité de cette enfant. « Votre maîtresse est-elle aussi jolie que vous? — Hélas! Monsieur, c'est un monstre ! — Eh bien ! je ne veux pas la voir. » Merveilleuse puissance de la beauté : sous le coureur de dot, elle réveille le gentilhomme. Il a honte de son entreprise, l'avoue à son interlocutrice, lui donne un louis et s'en va en se disant : « Quel dommage que ce ne soit qu'une cuisinière ! » Il lui a promis pourtant d'assister au dîner auquel il ne peut manquer d'être invité par les maîtres. Il vient et il découvre que « le Monstre, » c'est la jolie cuisinière de sa première visite, qui, ce jour-là, remplaçait la titulaire absente ! Vous devinez la suite. C'est léger, c'est aimable, c'est

romanesque, c'est spirituel et attendrissant, c'est du très bon Tinseau.

12. — Les quatre ou cinq morceaux qui composent *Double Épreuve* ne sont pas de valeur égale ; mais le premier n'est pas loin d'avoir une valeur remarquable. La première partie en est exquise ; la seconde laisse transparaître la thèse ; l'idée de l'auteur se substitue aux personnages et les réduit presque à l'état d'arguments. Germaine a un excellent mari qui semble s'occuper de ses vieilles médailles plus que de sa femme ; elle a un ami qui semble lui avoir voué son âme et vouloir lui vouer sa vie, et qui est sur le point de devenir son amant. Le jour où elle a accepté d'aller à un premier rendez-vous, au moment où elle achève de mettre son chapeau et ses gants pour sortir, son mari l'appelle. Le vieux numismate avait tout vu, tout suivi, se réservant d'intervenir à l'heure, à la minute opportune. Il explique à Germaine qu'il sait où elle va et où elle en est : si elle n'est point « tombée » encore, elle n'en vaut peut-être pas davantage moralement, la vertu des femmes ne consistant pas seulement à garder leur corps ; toutefois, elle a encore une valeur sociale qu'il veut sauvegarder ; il n'est point jaloux et, puisqu'il a cessé de plaire, il se retirera, le divorce et un second mariage permettant à Germaine de trouver le bonheur sans sortir des voies légales sinon des voies morales. Stupéfaite de ce discours, émue de je ne sais quelle admiration devant la perspicacité, la netteté d'esprit et la fermeté de volonté de son mari, Germaine est sur le point de penser qu'elle n'aime plus l'autre. Elle va pourtant au rendez-vous et (c'est ici que l' « argument » se substitue à l'action vivante) elle propose à l'homme qui se préparait au rôle d'amant d'accepter les devoirs de l'époux : à la manière dont sa proposition est acceptée, elle est fixée ; elle sent qui l'aime et qui ne l'aime pas. Elle rentre au logis, où son mari l'attend pour lui pardonner. L'épreuve a réussi. Les vieux numismates ont décidément de la chance, et Mme Th. Bentzon a bien du talent !

13. — M. Ch. de Bordeu en aura probablement. Il a de hautes et nobles visées : son « idéal, » comme on dit encore en province, n'est point médiocre ; il y a, dans les neuf morceaux de *Pages de la vie*, quelques raisons d'espérer qu'il y atteindra plus tard. L'écriture en est aussi appliquée, mais mieux réussie que d'habitude. Toute l'histoire des *Vieilles Filles* notamment est charmante, y compris le couplet sur les maisons neuves et les maisons vieilles. *Le Hêtre* aussi est une histoire d'une poésie et d'une émotion très soignées, presque pénétrantes ; on y voit comment fut coupé un vieil arbre, honneur de la prairie, sous les yeux des anciens propriétaires, qui avaient en vain demandé sa grâce à l'acquéreur, industriel brutal, insensible au charme des beaux ombrages, fermé au respect des souvenirs de famille. Tout un passé nichait et vivait dans les branches de ce hêtre ; quand la hache cruelle l'eut abattu, la vieille tante Émilie, son vieux frère, sa vieille bonne se sentirent

atteints, et bientôt ils tombèrent, eux aussi, disparaissant avec l'arbre, témoin, gardien, symbole de toute leur vie passée !

14. — Vers, prose, maximes, nouvelles, contes, comédies, il y a de tout dans *la Gourme ;* l'auteur a vidé ses tiroirs et a versé dans le volume tous ses essais de jeunesse et même d'enfance. Il y a des découvertes d'un Américc Vespuce à peine sorti de l'école primaire : « La vie est une rude épreuve *où* même les plus forts n'*en* sortent pas toujours indemnes » (p. 161). Comme on le voit, la correction du style égale la nouveauté des idées. « L'estime de chacun n'est basée que sur le plus ou moins d'honneurs ou de profits qu'en retirent les autres » (p. 208). C'est avec un travail de ce genre que les apprentis écrivains apprennent leur métier, qu'ils s'aperçoivent de l'ancienneté de leurs découvertes, qu'ils deviennent modestes et même pudiques, et qu'ils éprouvent le besoin de se cacher pour jeter « leur gourme. » M. Prudhomme dirait : « Un jeune homme bien élevé n'étale dans la vitrine d'un libraire que ses productions, mais non ses sécrétions. »

15. — *En Pique-nique* est la publication annuelle de la Société des gens de lettres ; celle de 1896 comprend vingt-trois morceaux, chacun d'un auteur différent. Si ces vingt-trois hommes de lettres, parmi lesquels on compte quelques écrivains, s'étaient réunis pour faire acte de littérature, ce volume ne serait sans doute pas sans valeur. Ils n'ont voulu faire qu'une œuvre de camaraderie ; entre camarades, on ne se gêne pas ; on donne ce qu'on a. M. Zola a donné cinq pages, qui datent, semble-t-il, d'une trentaine d'années environ. C'est dire que quelques-uns des plats de ce festin sont un peu passés ; en revanche, d'autres ne sont pas cuits à point. M. de Larmandie n'a pas pris le temps d'être court. Sa nouvelle est trop longue. J'aime mieux, si j'ose dire, ses sonnets en prose. Quoi qu'il en soit, *En Pique-nique* fait honneur à l'esprit de camaraderie qui règne parmi nos gens de lettres ; « ils ne sont pas fiers, » et savent se contenter de peu...., du moins quand il s'agit de littérature !

16. — « Un joli petit personnage à grosse tête, avec beaucoup de choses dedans, « supportée » (la tête) à grand'peine par un imperceptible corps, « doué » (le personnage) d'un cœur encore plus imperceptible » (p. 30), c'est Madeleine de Fontrail, l'héroïne de *Tête de femme*. Vous croyez la voir d'ici : une naine, un monstre ? Eh ! bien, pas du tout ! C'est une très jolie personne, « douée » d'une très petite tête, une tête grecque ; le portrait ci-dessus n'est pas son portrait physique, c'est son portrait moral. On pourrait s'y tromper. Et d'ailleurs, c'est la caractéristique de ce livre, qu'on peut s'y tromper tout le temps. Il est écrit dans une langue très particulière : « Elle tournait le dos à Mme Sebran, mais cela « la souciait » fort peu » (p. 6). De sorte que cela nous « soucie » fort peu aussi de savoir ce que fait cette charmante Madeleine. Il faut un effort

pénible pour s'intéresser à ses raisonnements, à ses longs monologues (il y en a de six pages), à ses coquetteries avec deux amoureux, à ses expériences, à ses déceptions. C'est une « tête » froide ; elle décide qu'il faut essayer de donner un suppléant à son mari, trop vulgaire pour elle ; elle choisit ce suppléant avec tranquillité ; elle le juge avec lucidité : elle l'expérimente avec intrépidité et loyauté, après quoi elle le repousse avec fermeté, et tout cela nous est narré avec naïveté, mais une naïveté involontaire, qui affecte des airs malins et même des airs profonds. Il y a quelque part une « porte » avec des « cabochons » qui s'enfoncent « dans un cœur sous des pieds, » qui est bien remarquable ! C'est à la page 35. Avis à ceux que « cela soucie. »

17. — « Elle « contrariait » la beauté de son visage par « une » froideur, et l'élégance de sa démarche par « une » recherche. » Un point ! C'est la quatrième phrase de *Un cœur malade*, où l'on voit la nommée Éliane qui épouse Jacques tout en aimant Hector, mais qui, la malheureuse, s'aperçoit qu'elle aime Jacques au moment où Jacques ne l'aime plus, et s'est mis à en aimer une autre ! Ils ont tous le cœur malade, elle, lui, et l'autre, et il faudrait avoir soi-même un rude estomac pour suivre leurs vulgaires, banales et grosses aventures, sans mal au cœur.

18. — L'auteur de *A deux* connaît sa langue, et il sait penser. On le sent préoccupé d'idées élevées et généreuses. Il a été frappé de tout ce que comporte de misères et de privations le sort des « employés » et surtout des « employées ; » il a dû se demander si le travail, hors de la maison, loin du mari et des enfants, émancipait la femme autant qu'on l'a dit. Il aurait pu écrire un mémoire très bien informé sur les avantages ou les inconvénients du « travail de la femme ; » il a préféré écrire un roman attendri et touchant, où la thèse se dissimule sous le récit. Deux employés de la même compagnie de chemin de fer se marient. Ils sont heureux jusqu'à la venue de l'enfant. A ce moment les tristesses commencent ; la mère ne peut garder son fils ; on le met en nourrice, il y meurt. De plus, les deux époux, d'abord placés dans le même bureau, sont séparés. Avec l'intimité et le bonheur, l'amour disparaît ; le mari prend pour maîtresse une amie de sa femme, la femme meurt. J'ai dit que la thèse se dissimulait sous le récit ; elle y disparaît peut-être trop. Les détails sont trop nombreux et tous au premier plan. Ils ne sont pas subordonnés les uns aux autres, et ni les uns ni les autres ne sont soutenus, ramenés à l'unité, éclairés par une idée générale assez puissante. Ce tableau d'un ménage d'employés manque de perspective, si j'ose dire. Quant aux employés eux-mêmes, ils manquent d'énergie, l'un et l'autre. Le mari est un peu « flou, » le modèle comme le portrait ; la vigueur a manqué au peintre pour dessiner ce caractère effacé. La femme a un caractère plus marqué ; c'est une âme pieuse, mais insuffisamment vertueuse et forte ; elle ne sait pas supporter le chagrin. L'un et l'autre

sont des êtres déprimés, ce qui n'est pas étonnant d'ailleurs, leur besogne « d'employés » étant essentiellement déprimante, mais ce qui n'est pas intéressant, ce qui l'aurait été, c'eût été la démonstration de la lente, fatale, inexorable dépression exercée par la mécanique administrative sur les âmes qui en sont les rouages, surtout si cette démonstration n'avait pas été exagérée et eût tenu compte des exceptions possibles, des résistances de quelques êtres d'élite, qui savent garder leur âme sans devenir, ou du moins longtemps avant de devenir de simples « ronds de cuir, » mous, flasques et vides. Mais on ne voit pas que les héros de *A deux* aient jamais résisté ; on voit seulement qu'ils se laissent écraser. Dans beaucoup de ses détails (je cite, entre autres, ceux du voyage en Suisse) cette histoire de deux employés manque de « spécialité ; » elle pourrait être aussi bien celle de deux bourgeois quelconques. A cela près, elle se distingue de la banalité de la production romanesque courante : elle est émouvante, elle est éloquente par endroits, elle est d'un écrivain, d'un homme qui voit dans le roman, non pas une forme de l'industrie, mais une forme de l'art, et dans l'art une forme de l'action.

19. — *L'Une des deux* est un ouvrage plein de bonne volonté. Le sujet en est banal et en même temps grossier : c'est l'histoire d'un homme mûr, aimé par deux femmes, dont l'une est la fille de l'autre; il préfère la mère, non pour se distinguer des vieux messieurs des romans, qui préfèrent les jeunes filles, mais pour rester fidèle à un « sentiment » qui date de l'enfance. Quand la jeune fille s'en aperçoit elle se tue, et le vieux monsieur épouse la vieille dame. Voilà ! Mais ne faites pas attention au sujet; c'est le style qu'il faut déguster. Il est d'une étonnante variété et il offre tous les genres de mérite, alternativement. Tantôt il est simple et exempt de prétention : « Bonjour, Madame, comment vous portez-vous, par ce beau temps? — fit Delestre, avec un salut des plus corrects. Puis, à la jeune fille : Bonjour, Mademoiselle ! » (p. 71.) C'est délicieux de naturel ! Autre exemple de la même simplicité avec un je ne sais quoi de réalisme supérieur : « Donne ton bulletin de bagages, dit Henriette à son frère, le jardinier s'en chargera. Et elle le « lui » remit au passage, tandis qu'un irréprochable valet de pied « le » débarrassait de sa valise et des menus colis portatifs qu'il tenait à la main. » Un grammairien ferait peut-être des réserves sur la correction ; mais j'espère que vous remarquerez la précision et la valeur de cette notation des moindres détails de la vie ordinaire. L'auteur n'a pas peur de la platitude. Ce n'est pas qu'il ne puisse s'élever à son gré; il sait être « distingué » et délicat : que dites-vous de ceci : « Il reprit dans une formule qui semblait lui donner raison, mais qui ménageait des perspectives inverses, impliquait des virtualités d'homme libre » (p. 66). Personne ne trouvera que ces « virtualités » et ces « perspectives in-

verses » soient des expressions vulgaires. Et tout le livre est écrit ainsi d'un style qui oscille entre la platitude et la préciosité.

20. — *Reine Cœur* est l'œuvre d'un honnête homme qui a des idées et le sentiment du style, mais qui a l'esprit livresque et qui aura tout son talent lorsqu'il se sera allégé la mémoire du poids mort des souvenirs classiques et même scolaires. Il y a toute une critique littéraire, à l'usage de la jeunesse studieuse, dans cette histoire d'amour; il y a des vues sur Corneille et La Bruyère et des personnages que l'on compare à Chrysale, au père Poirier, à Éloa. On croirait entendre la conversation de jeunes candidats à la licence ès lettres ou de vieux universitaires respectueux de leur métier, dévotement inclinés devant les maîtres, abondants en citations, même en citations latines. Du reste, les personnages en sont à peu près tous professeurs, institutrices, gendelettres, au demeurant les plus honnêtes gens du monde, exhalant seulement un vague parfum de pédanlisme. Il n'y a qu'un malhonnête homme dans ce monde, et c'est un journatiste. Reine Cœur était donc la fille d'un professeur, M. Cœur, l'amie d'un professeur, M. Duparc; elle-même était professeur et tenait un cours pour petites filles. Mais elle était belle, mais elle avait du talent. Son talent lui servait à faire l'aumône à un pauvre diable de journaliste, dont elle rédigeait les articles; sa beauté rendait amoureux tous les jeunes gens qui la rencontraient, et notamment Charles Curjol, Henri Curjol et le docteur Derécif. Ces deux derniers étaient libres; mais le premier ne l'était pas. Il avait épousé Céline, l'amie intime de Reine; mais Céline n'était qu'une bonne petite bourgeoise insignifiante, tandis que Reine était une femme supérieure, et tandis que lui était supérieur aussi. Heureusement, ils étaient l'un et l'autre et tous les trois de braves gens, car ni Curjol ni Reine ne succombent au péril, ni Céline ne soupçonne à quel point ils y ont été exposés. Même quand elle sent son mari refroidi, l'épouse continue à mettre tous ses soins à faire valoir Reine, à vanter la beauté et l'esprit de Reine, à la retenir dans l'intimité de son foyer, le tout sans la moindre comédie, sans aucune de ces tortures jalouses que certaines de ses pareilles savent cacher sous les apparences d'une souriante naïveté. Elle est si pure, qu'elle mérite d'avoir une amie héroïque. Reine, en effet, conçoit le projet d'employer au bonheur de Céline l'influence qu'elle a sur Curjol; elle conseille au mari la patience et la bonté, elle indique à la femme les moyens de réveiller les ferveurs de la lune de miel, de se rendre plus jolie, plus intelligente, et en attendant elle refuse d'épouser et le millionnaire Henri et le vertueux Derécif. Combien de temps aurait duré cette vie à trois, douloureuse pour tous, mais délicieuse pour Charles et pour Reine, jouissant à la fois de leur amour inavoué et de leur vertu, et comment tout cela aurait-il fini ? On ne sait; le drame va se dénouer par l'intervention d'un « diable *ex machina*, » comme aurait

dit le vieux professeur Duparc, par une calomnie de ce misérable journaliste, que Reine obligeait, et qui la dénonce comme étant la maîtresse de Charles Curjol. Duel entre celui-ci et Derécif, qui avait cru à la calomnie; explication entre Reine, Curjol, Céline, le père et la mère de Curjol, la mère et la sœur de Derécif; triomphe de l'innocence et de la vertu, hommage rendu à Reine, qui tout de même comprend que « ça ne peut pas durer » et s'enfuit en Russie, où l'attend une place d'institutrice. Une composition morcelée, sans largeur ni aisance, des étrangetés, préciosités, obscurités de style (« un menton qui a la brièveté d'un impératif catégorique » (p. 11), « l'amour qui aime mieux créer que de subir des créations trop belles » (p. 146), un esprit qui est « une cheminée » haute et fumeuse, etc., etc.), quelques appréciations suspectes sur « les purs esprits que l'Église frappe d'ostracisme » (p. 25), de trop longues dissertations sur toute sorte de questions littéraires, sociales, morales, voilà bien des motifs à réserves et à critique. Mais rien de tout cela ne doit empêcher de rendre hommage au talent sérieux et élevé de l'auteur. Lui aussi est « une cheminée » fumant par en haut, mais brûlant par en bas. Dans ce foyer de graves pensées et de nobles aspirations, dans ce « four qui toujours chauffe, » comme disait Voltaire et comme auraient répété MM. Cœur, Duparc, Durécif et Curjol, quelque chose « cuira » un jour, soyez-en sûrs !

21. — Un petit papier, obligeamment glissé entre les pages de *Un Barbare*, nous apprend que « le problème qui se pose dans ce roman est ce « qui fait le fond » de toutes les querelles littéraires, de la plus célèbre, celle des anciens et des modernes, « qui, » sous différents noms, s'est prolongée jusqu'à nos jours. » A la facilité du tour et aux prétentions de la pensée, vous reconnaissez l'auteur de l'*Adoration* et du *Mariage mystique*. Toutefois *Un Barbare* a un mérite que n'avaient pas les précédents ouvrages : le christianisme n'y tient aucune place et n'y est l'occasion d'aucun sacrilège. Peut-être aussi est-il plus simple, du moins pour le cadre et la fable, car pour « ce qui en fait le fond, » il n'est simple (et même banal) que pour une catégorie assez restreinte de lecteurs; la clientèle ordinaire des boutiques à romans ne le comprendra guère et ne s'y intéressera pas du tout. Il est vrai que l'auteur ne travaille que pour l'élite. Le nommé Frédéric aime une jeune fille et une vieille maîtresse; placé entre ces deux femmes, il ne sait laquelle sacrifier; la jeune fille le tient par l'espérance, la femme mûre par la reconnaissance. « Il hésite, il chancelle, » il est sur le point de se voir enlever la première par un de ses amis, plus net en ses vouloirs, lorsque la seconde le tire d'embarras en disparaissant avec un vieil Anglais, de son côté, la première congédie le rival, revient à lui et le décide au mariage. Voilà la fable; elle est simplette, mais horriblement ennuyeuse; aucun des personnages n'en est vivant, ce sont des fanto-

ches anémiques et pâles, à peine capables d'émettre des dissertations ; l'action leur est impossible. Quant à Frédéric, l'homme aux deux femmes, il est ridicule ; il n'agit pas, il est « agi, » il est mû par la volonté des autres, jamais par la sienne. C'est un aboulique. Et « la querelle des anciens et des modernes, » où peut-elle se nicher dans cette histoire ? Est-ce dans l'opposition entre les deux femmes, l'une la jeune fille, représentative des modernes, l'autre, la femme mûre, représentative des anciens ? C'est possible, mais ce n'est pas sûr. Peut-être les deux femmes ne représentent rien. En revanche, Frédéric représente une race d'esprit, et son rival, Lorris, en représente une autre ; chacun d'eux est un « type, » Frédéric, le type du barbare, Lorris le type du non barbare. Par barbare, l'auteur entend une âme simple et bien portante, en qui l'expérience livresque n'a rien diminué de la naïveté et de la vivacité des impressions, qui jouit franchement de toute vérité, fût-elle vieille comme le monde, et s'abandonne, sans fausse honte, à tous les sentiments humains, fût-ce à l'amour ingénu et légitime. Cette espèce d'hommes, dont l'auteur nous assure qu'il reste quelques rares individus, s'oppose aux byzantins, aux mandarins de lettres, aux sceptiques de brasserie ou de cénacle artistiques que le déjà vu, le déjà lu, rendent indifférents à toutes les idées ou à tous les sentiments simples, que la bonne santé scandalise comme une vulgarité et une grossièreté, qui cherchent partout, dans l'art et dans la vie, l'inouï, l'inédit, l'inexploré, l'inexprimé, l'inéprouvé ! Ces derniers, les modernes, dédaignent les anciens ; les barbares ne rendent pas justice aux efforts des modernes. La voyez-vous apparaître, maintenant, la « fameuse querelle des anciens et des modernes ? » Seulement vous ne pouvez pas deviner la place qu'elle tient dans *Un Barbare*, parce que cette place n'est nullement déterminée par la logique, le développement des caractères ou même l'intérêt de l'action. En même temps qu'ils se disputent la jeune fille, Lorris et Frédéric discutent sur l'esthétique ; et c'est dans leurs discussions et dissertations que « se pose » et s'agite le « célèbre » problème. Quant à la clarté et à l'intérêt qui règnent dans ces dissertations, inutile d'en parler ; je défie seulement M. Léon Barracand d'arriver jamais à être plus prétentieux, plus banal, plus ennuyeux, y mît-il tout son savoir-faire, lequel, en l'espèce, est des plus remarquables. Je termine par une observation sur le caractère de Frédéric. Il nous est donné pour un barbare : mais il agit comme un Byzantin, ou plutôt il n'agit pas plus qu'un Byzantin, l'aboulie dont il est affligé étant une maladie inconnue aux barbares. De sorte que, avec la logique, la clarté, l'intérêt, il manque encore dans *Un Barbare* un barbare.

22. — *Prédestinée* n'est pas un roman, n'est pas une histoire, n'est rien de précis ni de classé ; « ici comme aux catacombes, nous dit la préface, tout sera vague et mystérieux. » On y voit apparaître la loin-

taine image d'une enfant, morte à vingt ans, après avoir vécu comme une bienheureuse « prédestinée, » et laissant dans son secrétaire des manuscrits remplis de prières, dissertations, pensées diverses. Une main pieuse a recueilli tous ces fragments, en les faisant précéder d'une biographie « vague et mystérieuse, » d'où sont exclus tous les détails trop particuliers. *Prédestinée* n'est pas un livre, c'est un « reliquaire » tel qu'on en trouve, en effet, « dans les catacombes » ou dans les oratoires de famille, à l'abri d'une discrète et religieuse pénombre. Souhaitons que la brutale lumière de la publicité ne lui soit point défavorable !

23. — *Au printemps de la vie* n'est pas une idylle ; il s'en faut. Le titre est une ironie ; c'est la plus grande originalité de ce livre, qui pourrait s'appeler : *Histoire d'un enfant.* Il y a un chef-d'œuvre qui porte ce titre et qui a enfanté une innombrable série d'imitations. Celle-ci ne se distingue des autres ni par l'intérêt des événements, ni par l'originalité des caractères, ni par les qualités du style, ni par la valeur des idées, ni même par la portée de la leçon morale. Car *Au printemps de la vie* est une leçon de morale en action, comme on va voir, morale laïque et antijésuitique ! Le héros du livre nous raconte sa vie entre sa naissance et ses vingt-cinq ans, pendant son printemps qui fut long, mais fort triste. « C'était un tout petit épicier » de Paris ; il avait perdu sa mère en naissant. Il grandit (parfaitement !), il s'amusa dans la boutique de son père, et même dehors, dans la rue ; c'était un enfant comme les autres (parfaitement !). Toutefois le malheur s'acharna vite sur lui : il avait une petite voisine ; il la perdit. Son père fit faillite et se jeta dans le canal Saint-Martin. Un oncle recueillit l'orphelin de douze ans ; il l'envoya dans un collège de jésuites. Suit l'inévitable « tableau d'un collège de jésuites. » Celui de M. Jean Sigaux est plus court et moins lourd que celui de M. Estaunié dans *l'Empreinte*, mais il est fait dans le même ton et le même esprit. Après une crise de dévotion, suivie d'une crise d'indifférence, l'enfant quitte le collège, devient clerc de notaire, fait des promenades à la campagne avec une voisine qu'il traite comme une sœur et qui se moque de lui, fait des vers, s'engage dans les chasseurs d'Afrique, devient brigadier, se fait casser, passe aux zouaves, rentre en France, ne fait rien, cherche un éditeur pour ses vers, n'en trouve pas, se jette à l'eau, est repêché, est recueilli par une concierge, la mère de l'ancienne petite voisine, pleure avec elle, cherche une place, n'en trouve pas, se fait manœuvre et devient enfin commis de librairie, grâce à la protection d'un ancien condisciple du collège des jésuites qui était entré « au « petit » séminaire de Saint-Sulpice » (p. 146), et était devenu vicaire d'une paroisse de Paris. Et ce n'est pas pour nous amuser que ce petit épicier, cet élève des jésuites, ce clerc de notaire, ce bucolique, ce soldat et ce raté nous raconte, en cinq tableaux, les événements lugubres ou vulgaires qui ont rempli le printemps de sa vie ; c'est pour nous donner

une leçon. Il a compris, ce jeune homme, et il veut nous faire savoir que s'il a manqué d'énergie et de volonté, c'est la faute des jésuites, dont le système pédagogique a pour résultat « d'annihiler méthodiquement et patiemment la volonté ; » il veut nous faire savoir que si, après avoir essayé de se suicider, il s'est résigné à devenir manœuvre, c'est qu'il était resté trop chrétien, non pas en se suicidant peut-être, mais en se résignant : il a compris qu'il avait eu tort, et qu'il y a mieux à faire pour un désespéré que de devenir maçon : « N'a-t-il pas mieux à faire encore en se ressaisissant, en « s'accrochant » d'une main ferme et « tenace » aux « résolutions viriles » et en opposant à « cette » vertu chrétienne de la résignation « cette » vertu moderne, moins touchante, mais plus nécessaire, hélas ! de la « combativité ? » Et vous pouvez maintenant vous faire une idée du style, des idées et de la force créatrice de M. Jean Sigaux ; seulement vous ne vous expliquerez pas encore pourquoi le *Journal des Débats* avait « offert l'abri hospitalier » (dédicace) de ses colonnes à ce roman si parfaitement médiocre et si complètement ennuyeux.

24. — *Ressources secrètes* pouvait être une peinture de mœurs ; ce n'est qu'une longue anecdote. Un ménage est pauvre ; la femme est jolie ; tentée par l'exemple, poussée par la misère, ayant épuisé tous les moyens avouables d'augmenter ses ressources, elle essaie de recourir à des moyens honteux. Mais le dégoût, la révolte de son honnêteté, l'arrêtent à temps. Souillée quand même par sa tentative, et ne pouvant plus supporter ni la misère ni son propre mépris, elle se suicide avec son mari, qui a tout appris, tout pardonné, et qui partage son désespoir. Sujet violent et grossier, grossièrement traité, par une plume à la fois brutale et maniérée.

25. — *Vers l'amour* est une étude de la jeune fille moderne. Le sujet n'est pas très neuf, l'étude est lente, longue, pleine d'inutilités, alourdie par un style qui s'attarde à la recherche de la distinction et du pittoresque. L'auteur n'est pas sans quelque notoriété dans le monde des romanciers ; elle a dû lui venir d'œuvres mieux réussies que cette dernière. En voici une brève analyse : Sabine Nortier est gâtée par sa mère, qui gémit des défauts de sa fille plus qu'elle ne les corrige. C'est une écervelée, une égoïste, une coquette. Elle a décidé de se marier avec le nommé X, et de se faire aimer par le nommé Y. Or il se trouve que X aime Mme Nortier d'une passion ancienne, ardente et pure, et qu'il en est aimé. La gémissante dame sacrifie son amour et donne X à sa fille. Celle-ci, peu reconnaissante du présent, traite son mari de très haut et flirte furieusement avec Y. Ce jeu finit par l'échauffer elle-même plus qu'elle n'aurait voulu d'abord, si bien qu'elle quitte son mari et s'installe dans un appartement où Y va venir la rejoindre. Mais à ce moment c'est Mme Nortier qui entre et qui vient conter à sa fille son douloureux

secret. « Celui que j'aimais, je te l'ai donné. Qu'en as-tu fait? Et que vas-tu faire? » Cela produit un effet meilleur que tous les sermons antérieurs. Sabine, éclairée sur la beauté du sacrifice et du devoir, revient vers son mari et vers l'amour vrai. J'ai dit que la forme était un peu laborieuse; il est juste d'ajouter que l'effort de l'artiste n'est pas toujours perdu et que l'effet cherché est quelquefois trouvé.

26. — M. André Theuriet a fait des œuvres moins banales que *Cœurs meurtris*, d'une psychologie moins rudimentaire, d'un style plus délicat et plus savoureux. Celle-ci a l'air d'une improvisation, où le métier l'emporte sur l'art. Elle est toutefois intéressante, l'auteur étant incapable d'être complètement ennuyeux. C'est une anecdote en trois parties, chacune avec des développements prévus, connus, rencontrés partout. Jean Perraval aime Mlle Simone de Frangy et en est aimé; ils échangent leur « foi, » et célèbrent leurs fiançailles sur une montagne de Savoie; la mère de Jean approuve, le père de Simone est furieux. Il éloigne sa fille. En son absence, Jean rencontre, dans sa propre maison, une tentation et y succombe. Simone, instruite par son père de cette infidélité toute matérielle, refuse de la pardonner et se laisse marier à M. Divoire. Dix ans après, Jean et Mme Divoire se retrouvent. Ils s'aiment toujours, se le disent, font un pacte d'amitié, de « bonne et pure amitié, » et naturellement ne songent qu'à le trahir. La trahison est près de se consommer lorsqu'elle est empêchée, au dernier ou à l'avant-dernier moment, par un hasard. Le mari ne soupçonnait rien, mais le père veillait : il arrive et force Jean à prendre la résolution de faire un long voyage. Sauf le dénouement, qui n'est peut-être pas banal (ce genre d'aventures finissant d'ordinaire moins correctement), rien n'est nouveau ni renouvelé dans cette longue anecdote, qui donne, çà et là, l'impression d'être un pur exercice de rédaction, une « narration » dans le genre de celles qu'écrivent avec tant d'application, certains « jeunes » de quarante à cinquante ans. Toutefois, M. Theuriet a du talent, et même quand il ne s'applique pas, il le montre çà et là.

27. — Une première lecture de *Céphise* laisse une impression défavorable; l'intérêt en paraît moindre que dans les autres œuvres, presque toutes si attachantes, de Mme Gréville; le sujet en paraît mesquin, le principal caractère forcé et artificiel, le style même moins sûr. Une seconde lecture changerait-elle cette impression? Je l'avais pensé et j'attendais d'avoir pu la faire pour rendre compte de ce livre, qui date déjà de six mois. Mais qui a le temps de lire deux fois un roman, même de l'auteur le plus aimé et le plus aimable? Et c'est pourquoi je me bornerai à vous donner l'« argument » de *Céphise* sans aucun mélange de critique; j'aurais peur d'être injuste. Il y avait une fois une jeune fille qui était une petite perfection, et qui avait deux sœurs, dont l'une était une peste, et l'autre une femme incomprise, toute prête à l'adultère. Elle sauve

celle-ci de la chute en la sermonnant, elle d'abord, et son complice ensuite. Malgré le tact exquis de l'auteur, cette prédication étonne un peu dans la bouche d'une jeune fille. (Pardon ! ceci est une critique !) Quant à la petite peste, qui fait inquiéter maman, qui donne du souci à papa, qui est jalouse de sa sœur, qui met le feu à la maison, sans le vouloir d'ailleurs, mais sans l'avouer, qui ment et même qui vole pour faire accuser du vol une domestique, Céphise la chapitre, la supporte, arrête les conséquences de ses fautes. Encore une critique : le détail des frasques de cette sœur cadette rappelle parfois la conversation des ménagères racontant leurs misères domestiques. A cela près, *Céphise* est un honnête livre ; à tout moment et à tout propos, jusque dans des coins de phrase, se fait entendre l'accent d'une âme droite et saine. Les ménagères de Mme Gréville sont de bien honnêtes femmes, même quand elles ne sont pas des femmes supérieures. Et d'ailleurs pourquoi n'y aurait-il que des femmes supérieures dans les romans ?

28. — *Bijou*, de Gyp, serait une merveille de grâce, d'esprit, de verve et de vie, si la composition en égalait l'exécution. L'exécution est ravissante, la composition est trop.... voulue, trop appliquée, presque trop sage. Gyp trop sage ! Vous entendez de quelle sagesse il est question. *Bijou* est le développement d'un thème, établi de chic, de tête, d'après les données de la logique, non d'après l'observation directe. La réalité a des caprices et un imprévu qui ne se retrouvent pas ici, dans cette série de circonstances toutes complaisamment choisies et savamment conduites pour aboutir à un terme fixé d'avance par l'auteur et deviné bientôt par le lecteur. Dès qu'on voit la main (j'ai envie de dire la ficelle) qui fait mouvoir les personnages, on cesse de s'intéresser à eux. Mais l'œuvre peut intéresser encore comme un exercice de virtuosité, une gageure supérieurement tenue. C'est le cas de *Bijou*, dont voici une brève analyse. Bijou est le petit nom d'une jeune fille adorable, Denyse de Courtaix ; elle avait quatre ans quand un vieux monsieur, le comte de Clagny, le lui donna ; elle n'a pas cessé, à vingt-deux, de le mériter. Elle est si jolie, si intelligente et si bonne, qu'elle ensorcelle tout le monde ; un charme émane d'elle qui agit sur les vieillards et sur les petits enfants, sur les Parisiens les plus élégants et sur les paysans les plus « nature. » Sa grand'mère en raffole et lui laisse gouverner sa maison ; trois de ses cousins, dont un est marié et a quarante-deux ans, et dont un autre prépare son baccalauréat, sont ses amoureux ; le précepteur laïque du petit cousin ne sait plus que la regarder et soupirer après elle ; un vieil abbé se sent touché par sa grâce ; un fermier, un maître de musique lui font des déclarations ; une compagne de couvent, blonde comme elle, rose comme elle, jolie comme elle, paraît laide et grossière auprès d'elle, elle le sait, et elle ne l'en aime pas moins ! Il n'y a pas jusqu'au cheval Patatras qui ne subisse son empire ! Bêtes et gens, tous l'ado-

rent, à l'exception pourtant de Bertrade, la femme du cousin quadragénaire, qui, elle, la juge. Elle devine que cette exquise petite personne, que tout le monde aime, n'aime qu'elle-même ; que la coquetterie de cette « enfant terrible » est moins naïve et inconsciente qu'on ne le croit, que les effets en sont prévus, calculés et voulus ; que si Bijou écoute et encourage les déclarations, ce n'est pas parce qu'elle a le cœur trop tendre, pas même l'imagination et les sens trop inflammables, mais parce que sa vanité est insatiable d'hommages, et que sa prévoyance calculatrice aime à accumuler les chances de succès ; elle voit que « cette petite chose fragile, adorable et rare » que semble être Mlle Denyse, est un esprit d'une très vulgaire solidité, un cœur très sec, et qu'elle peut devenir un monstre de froid et cruel égoïsme. Et, en effet, Mlle Bijou fait perdre la tête au professeur et le jette au suicide ; elle détourne un capitaine d'une maîtresse, qui se tue de désespoir ; elle fait rompre le mariage de sa blonde amie, en troublant, avec une préméditation savante et ingénue, le cœur du fiancé ; enfin elle refuse d'épouser le cousin à qui elle prodiguait ses baisers, parce que, sans paraître s'y intéresser, elle a entendu dire qu'il n'avait que quatre cent mille francs de fortune ; mais elle épouse le vieux M. de Clagny (soixante ans), parce qu'elle n'ignore pas qu'il a six cent mille francs de rente, dont elle réussit à se faire faire donation par contrat ! L'ange de la coquetterie et du sens pratique, telle est Mlle Bijou ; une lecture délicieuse pour les personnes mûres et point pédantes, tel est *Bijou*.

29. — *Rome* est une œuvre énorme et négligeable. — Elle est d'un prodigieux ouvrier de lettres, robuste et fort, dur à la peine, prompt à la besogne, abattant la tâche dans le nombre d'heures qu'il s'est prescrit, outillé à merveille pour aller vite, muni de procédés mécaniques qui abrègent la main-d'œuvre ; elle n'est pas d'un artiste ni d'un penseur. Elle ne vaut pas le bruit qu'elle a fait, ni la quantité d'études et de critiques qu'elle a provoquées. Elle ne vaut pas même celles que nos lecteurs attendent, et que je commence avec dégoût — le dégoût qu'on apporte à un travail déjà fait et d'ailleurs inutile. Tout a été dit ici et ailleurs sur le talent de M. Zola, sur le « gaufrier » et le four mécanique d'où sortent toutes ses œuvres. Mais on aura beau répéter qu'il en sort plus d'ennui que de scandale, il ne se vendra pas un seul exemplaire de moins de sa *Rome* ou de son futur *Paris*. M. Zola est de ceux à qui leurs défauts mêmes profitent presque autant que leurs mérites. Comme cette Italie qui lui a fait fête, et qui s'est constituée à coup de désastres, sa notoriété est due à ses échecs autant qu'à ses victoires. Il a rarement obtenu l'estime des lettrés, plus rarement celle des honnêtes gens, mais il a excité la curiosité, et on ne sait pas assez de quelles complaisances et complicités est capable la curiosité, même celle des honnêtes gens. Il a, de plus, forcé l'admiration pour le caractère « volontaire » de son

talent, pour son ardeur têtue au travail, son dessein poursuivi avec ténacité de faire sortir une épopée de chaque Manuel Roret, son courage à braver les moqueries et même les mépris, son habileté à manœuvrer la réclame, sa loyauté brutale à confesser la haute idée qu'il a de son entreprise et de lui-même. Ce ne sont pas là des qualités médiocres; ce sont celles qui font les succès de librairie. Il y en a de plus relevées, mais elles ne suffisent pas à provoquer les clameurs de la presse, à forcer tous les critiques à parler, fût-ce pour maudire et anathématiser, et à les transformer tous, qu'ils le veuillent ou non, en instruments de publicité.

Disons donc ce qu'il y a dans ce volume. Une fable, d'abord, ensuite des descriptions, des peintures de mœurs, des résumés d'histoire, une philosophie politique et religieuse. Il y a aussi des prophéties.

La Fable. Elle est conçue d'après le système usité pour les *Revues* de fin d'année, dans les petits théâtres du boulevard, déjà employé pour *Lourdes*. Le compère, c'est encore l'abbé Pierre Froment. Il va à Rome sous prétexte de défendre contre l'Index un livre de politique religieuse, mais en réalité à la seule fin de faire défiler devant nous les hommes et les choses de la Rome ancienne et moderne. Reçu dans une famille romaine, il y sera témoin d'un drame intime, à l'occasion duquel nous aurons tous les tableaux de mœurs que le sujet comporte : mœurs domestiques, mœurs ecclésiastiques (la famille comptant des cardinaux parmi ses membres), mœurs politiques (la même famille ayant des rapports, de nature variée, avec le Quirinal), mœurs financières (la même famille ayant fait des placements d'argent dans les banques italiennes, catholiques ou crispiniennes). Les démarches qu'aura à faire l'abbé Pierre pour arriver jusqu'à la Congrégation de l'Index et jusqu'au Pape lui-même, lui feront traverser successivement ou simultanément tous ces mondes divers, ces banques, ces sacristies, ces salons intransigeants ou ralliés ; il verra le présent de ses yeux. Quant au passé, il le retrouvera dans sa mémoire et en fera des résumés silencieux, pendant ses longues heures d'antichambre ou pendant ses promenades à pied et en voiture. C'est ainsi qu'en attendant d'être introduit auprès de Léon XIII, il se récitera un abrégé de l'histoire des Papes, depuis Pierre, le pêcheur d'hommes, jusqu'à Pie IX. Et il se récitera encore un abrégé de l'histoire de la peinture chrétienne devant un tableau de Raphaël, et un abrégé de l'histoire de la sculpture païenne devant un marbre antique, et de la sculpture de la Renaissance devant le Moïse de Michel-Ange, et un abrégé de l'histoire de l'architecture devant un quelconque des monuments de la ville. Vous voyez d'ici le procédé : il est insupportable, mais il est simple, et le naïf entrepreneur d'épopées le croit artistique. Reste à vous indiquer le drame autour duquel s'enroulent, sous les yeux de l'abbé Froment, témoin passif et légèrement ahuri, toutes ces grosses ficelles. Benedetta, la nièce du cardinal Boccanera, n'aime pas son mari, Prada, mais aime

son cousin Dario. Elle demande la nullité de son mariage pour une cause canoniquement très valable, mais dont le mari nie énergiquement la réalité. Procès, enquête, contre-enquête ; finalement, Benedetta prouve ses dires, obtient l'annulation de son mariage et se prépare à épouser Dario. Mais voici qu'un candidat à la tiare, le cardinal Sanguinetti, conseillé par les jésuites, aidé par le curé Santobono, envoie un panier de figues empoisonnées au cardinal Boccanera, le plus redouté de ses futurs rivaux. Le cardinal n'y goûte pas, mais Dario en mange et meurt, non sans avoir été au préalable et au plus affreux moment de ses coliques, épousé de force et publiquement par sa terrible cousine, qui expire en même temps que lui et entre ses bras. (L'auteur de *Nana* se devait à lui-même de pendre à une des « ficelles » de son roman un « morceau » impudent ; c'est l'appât qui attire certains clients, et il ne faut pas tromper les espérances de la clientèle.) L'abbé Pierre, spectateur de ce finale romantique d'un drame digne d'Eugène Sue (et encore Eugène Sue l'eût-il mieux raconté, avec moins de rhétorique, mais avec plus d'intérêt), devine qu'il ne sera pas compris dans une ville où se passent de telles choses. Et, en effet, admis devant le Pape, il entend condamner son livre et ses doctrines. Il quitte Rome, persuadé que le Pape se trompe, qu'il perd l'Église et qu'il « mène les funérailles du catholicisme. »

Les Descriptions. Elles sont innombrables ; quelques-unes font de l'effet ; il y en a même qui sont belles. Ni Joanne ni Bedeker ne font mieux, peut-être même ne font-ils pas aussi bien. Mais « elles sont trop ! » au jugement même des plus insatiables amateurs de ce « genre littéraire. » On a beau tourner et sauter des pages et des séries de pages : on n'échappe à une description que pour retomber dans une description. C'est proprement un supplice. D'autant que la manière du peintre, déjà si lourde et si uniforme, n'est pas devenue plus légère ni plus variée. La *Revue des Deux Mondes* a même montré qu'elle s'était alourdie jusqu'à cesser d'être artistique. D'autre part, j'ai déjà dit ici que, même au temps de sa plus grande valeur, M. Zola chargeait trop ses tableaux, qu'à force de tout décrire, il ne faisait rien voir, qu'il interposait ses outils, ses efforts, sa personne entre l'objet et lui, et qu'il faisait écran, contrairement aux vrais peintres et aux vrais artistes qui cachent l'effort pour ne montrer que le résultat, et dont la puissance évocatrice fait tout voir, sans tant de descriptions, d'un seul mot, d'un geste, le geste d'un homme qui tire un rideau. Procès-verbaux, plus que tableaux, les descriptions de M. Zola sont fatigantes et ne laissent dans l'imagination aucun souvenir lumineux et net.

Peinture de mœurs. Elle n'est pas faite d'après des observations personnelles, mais d'après celles de témoins qui semblent tous appartenir à une même classe, celle des laquais. Nous avons, à propos de *Lourdes*,

indiqué ce goût de M. Zola pour les témoignages « ancillaires ; » ce goût a pu trouver à Rome des satisfactions amples et variées. La plus patricienne des villes du monde, berceau ou refuge des plus illustres familles de l'Europe, domicile obligatoire ou facultatif des princes de l'Église, est aussi la plus encombrée de subalternes de tout ordre, de tout sexe, de toute robe. Un seul de ces hôtes, qui sont sa gloire ou sa vanité, en entretient toute une escorte : majordome, secrétaire, cocher, valet de pied, cuisinier, camérier, camérière, portier ; — gens très estimables en soi, certes ! mais plus particulièrement enclins, par profession, à la malveillance, à la médisance et même au mensonge, — esprits très clairvoyants, sans doute, mais quand ils ne sont pas bornés par l'ignorance, égarés et trompés par leur besoin d'explications à la fois simplistes et dramatiques. Ils ont la critique facile et prompte, mais ils n'ont pas l' « esprit critique. » Les pires commérages les trouvent sans défense ; ils les « gobent » et les propagent. L'homme grave, le Critique, le « Penseur, » qui, un crayon à la main, recueille tous ces racontars et les imprime, en croyant faire œuvre d'historien et de peintre de mœurs, se trompe : il fait œuvre de gobe-mouches et parfois de calomniateur. Il n'y a pas, a-t-on dit, de grand homme pour son valet de chambre ; c'est ce qui explique que dans la *Rome* de M. Zola il n'y ait pas une seule grandeur intacte. Toutes celles qu'il a pu voir, de loin, sont diminuées ou souillées. La personne même du Pape n'a pas été épargnée, malgré des efforts visibles pour se contraindre à la courtoisie, peut-être au respect. Sous ces révérences appliquées, on sent une âme de laquais, l'âme de ceux que M. Zola a consultés et fréquentés. Sans doute, on a les relations qu'on peut ; et parce qu'on est un « penseur, » on n'est pas tenu, on n'a pas le droit de fréquenter les princes, pas même d'être reçu à une audience du Pape ; mais ce qui est obligatoire, c'est de ne pas abaisser sa pensée au niveau de ceux qui ne pensent pas, et qui n'en parlent que plus ; c'est de ne pas répéter leurs propos, du moins sans les avoir sérieusement et sévèrement contrôlés. Et il est évident, évident jusqu'à la nausée, que M. Zola s'est complètement soustrait à cette obligation.

Résumés d'histoire. Ils représentent un sérieux effort de candidat au baccalauréat, avec quelques erreurs çà et là. Ils ne sont d'ailleurs que le résumé et parfois le décalque d'autres résumés. M. Gaston Deschamps en a donné, dans *le Temps*, des preuves topiques. M. Zola, tenant sans doute à prouver qu'il n'était pas un écolier, a traité son critique de « cannibale » et d' « assassin. »

Doctrines philosophiques, politiques, religieuses, sociales ; Prophéties. C'est de tout cela surtout qu'on peut dire simplement : négligeable, bien que, dans la pensée de l'auteur, ce soit surtout cela qui ait de la valeur et qui importe. Les ambitions de M. Zola sont énormes. Il ne vise

à rien moins qu'à être, à l'instar du poète antique, *vates interpresque Deorum*, l'interprète et la voix des dieux modernes, la Science et la Libre Pensée. Quelques journalistes s'y sont trompés et le prennent pour ce qu'il se donne, c'est à savoir pour un philosophe, un sociologue, un politique, un prophète. C'est trop, décidément. Écrivain, observateur, poète, il l'est : écrivain massif et monotone, mais puissant; observateur qui n'arrive pas jusqu'à l'âme, qui s'arrête aux détails extérieurs et matériels, mais les ramasse et les enregistre avec abondance et conscience; poète qui n'a jamais sacrifié aux Grâces, mais qui a su créer, et qui est le père de Coupeau et de la Mouquette ; un autre se contenterait de cette gloire. Elle ne suffit pas à M. Zola. Il « se tue » à en conquérir d'autres. Pourquoi? Quand il s'avise d'exprimer des idées, il est navrant; il fait songer à un Homais de chef-lieu de canton qui aurait lu Renan et M. Berthelot. On ne discute pas les idées d'un Homais, bien qu'elles ne soient pas toujours seulement ridicules et qu'elles puissent être malfaisantes. Il est vrai que celles de M. Zola peuvent nuire à d'autres qu'aux croyants; certains disciples de M. Berthelot trouvent que ce « confrère » leur fait du tort et les compromet. Ils disent que « ses discours sont trop longs et ses idées trop courtes ! » Abandonné par les savants, par les esprits délicats, par les honnêtes gens, que reste-t-il à M. Zola? Je répète qu'il lui reste quand même « le public. » Et ne me demandez pas, avec Chamfort : « Le public, qu'est-ce que c'est? Et combien faut-il de sots pour faire un public? » Car vous en êtes et j'en suis du public, vous tous qui avez lu *Rome*, et moi qui viens d'en parler si longuement.

CHARLES ARNAUD.

JURISPRUDENCE

HISTOIRE DU DROIT. — 1. *Histoire du droit et des institutions de la Lorraine et des Trois-Évêchés*, par ÉDOUARD BONVALOT, avec une introd. d'Ernest Glasson. T. I. *Du traité de Verdun à la mort de Charles II.* Paris, Pichon, 1895, in-8 de VII-386-XXIV p., 10 fr. — 2. *Documents de criminologie rétrospective* (*Bretagne, XVIIe et XVIIIe siècles*), par les docteurs ARMAND CORRE et PAUL AUBRY. Lyon, Storck.; Paris, Masson, 1895, gr. in-8 de VII-580 p., 9 fr. — 3. *Les Élections législatives depuis 1789, histoire de la législation et des mœurs*, par GEORGES-DENIS WEIL. Paris, Alcan, 1895, in-12 de VII-294 p., 3 fr. 50. — 4. *La Plaidoirie dans la langue française, cours libre professé à la Sorbonne*, par MUNIER-JOLAIN. *Première année, XVe, XVIe et XVIIe siècles.* Paris, Chevalier-Marescq, 1896, in-8 de IX-356 p., 6 fr.

DROIT CIVIL. — 5. *Traité des privilèges et hypothèques*, par L. GUILLOUARD. T. I. Paris, Pedone, 1896, in-8 de VIII-512 p., 8 fr. — 6. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par THÉOPHILE HUC. T. IX. *Contrat de mariage* (articles 1387 à 1581). Paris, Pichon, 1896, in-8 de 651 p., 9 fr. — 7. *De la Cession forcée de la mitoyenneté*, par HENRI DESCHAMPS. Paris, Giard et Brière, 1896, gr. in-8 de 163 p., 3 fr. 50. — 8. *Étude sur la donation et le testament en droit international privé*, par J. CHAMPCOMMUNAL. Paris, Pichon, 1896, in-8 de 61 p., 3 fr. 50. — 9. *Résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique.* III. *Code civil chilien*, précédé d'une introduction par RAOUL DE LA GRASSERIE. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8 de 400 p., 6 fr. — 10. *Il Diritto matrimoniale nel progetto di codice civile germanico.*

Appunti critici del Dr. ANDREA GALANTE. Torino, Fratelli Bocca, 1896, gr. in-8 de 58 p., 1 fr. 50.

DROIT COMMERCIAL ET INDUSTRIEL. — 11. *Recueil général de la législation et des traités concernant la propriété industrielle*, publié par le bureau international de l'Union pour la protection de la propriété industrielle. T. I. *Europe, 1re partie*. Berne, Bureau international de la propriété industrielle, 1896, gr. in-8 de 575 p., 15 fr. — 12. *Nouveau Traité des brevets d'invention*, par FERDINAND MAINIÉ. Paris, Chevalier-Marescq, 1896, 2 vol. in-8 de XXVI-856 et 1,025 p., 24 fr. — 13. *Des Sociétés coopératives de consommation à l'étranger et en France*, par G. TRÉMEREL. Paris, Giard et Brière, 1894, in-8 de 272 p., 5 fr. — 14. *De l'Association. Son influence sur le rapprochement de l'ouvrier et du patron*, par FÉLIX BAILLET. Paris, Larose, 1896, gr. in-8 de VII-184 p., 4 fr.

DROIT PÉNAL. — 15. *Traité élémentaire de droit criminel*, par A. NORMAND. Paris, Pichon, 1896, gr. in-8 de VIII-799 p., 12 fr. — 16. *La Récidive et la détention préventive*, par A. TYPALDO-BASSIA, avec une introduction par Arthur Desjardins. Paris, Chevalier-Marescq, 1896, in-8 de 184 p., 5 fr. — 17. *De la Déduction de la détention préventive, et de l'influence de la loi du 15 novembre 1892 sur l'exécution des peines*, par ALEXANDRE DELVAILLE. Paris, Ibid., 1895, in-8 de IV-361 p., 6 fr. — 18. *Examen critique et comparé du projet de réforme du code pénal français (Partie générale)*, par J. CHAMPCOMMUNAL. Paris, Rousseau, 1896, in-8 de 94 p., 3 fr. — 19. *Code de la chasse et de la louveterie*, par P. LEBLOND. 2e éd. Paris, Pedone, 1895, 2 vol. in-12 de XXIII-309 et 299 p., 7 fr. — 20. *La Chasse dans ses rapports avec la loi. Code du chasseur*, par ABEL BAUDOIN. Paris, Chevalier-Marescq, in-12 de 142 p., 1 fr. 50.

OUVRAGES DIVERS. — 21. *La Femme dans le droit français, résumé du cours de droit usuel et pratique fait aux jeunes filles à la Société pour l'instruction élémentaire*, par PAUL MOYSEN, avec la collaboration de HUGON DE SCŒUX. Paris, Chevalier-Marescq, 1896, in-8 de 384 p., 4 fr. 50. — 22. *Le Célibataire au point de vue social*, par LOUIS ERNAULT. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1894, in-12 de 131 p., 3 fr. — 23. *La Question sanitaire dans ses rapports avec les intérêts et les droits de l'individu et de la société*, par le docteur JULIEN PIOGER. Paris, Giard et Brière, 1895, in-12 de 240 p., 3 fr. — 24. *Le Droit rural et usuel mis à la portée de tous*, par J. GAURE. Paris, Chevalier-Marescq, 1896, in-12 de VII-368 p., 4 fr. — 25. *Des Fabriques. Leur organisation, leur fonctionnement, leur comptabilité*, par L.-M. GALUSKI. Valence, Vercelin et Gauthier, 1896, in-12 de 263 p.

HISTOIRE DU DROIT. — 1. — Les institutions anciennes, par leur infinie diversité, défient souvent toute généralisation. Pour les bien connaître, il faut les étudier de près, et les limites d'une seule province ne sont pas un cadre trop étroit pour cette étude. A quiconque, par exemple, désire comprendre les origines et les causes de la féodalité, nous conseillerons de lire l'*Histoire du droit et des institutions de la Lorraine et des Trois-Évêchés*, par M. Gabriel Bonvalot. Mieux que dans des ouvrages plus généraux, on peut y voir comment de la décomposition de l'empire carolingien est sorti peu à peu un régime nouveau, comment les immunités et les bénéfices de l'époque franque se sont transformés en seigneuries, et comment de la sujétion et de la hiérarchie des personnes est née la sujétion et la hiérarchie des terres. M. Bonvalot a pris pour point de départ le traité de Verdun, par lequel les trois fils de Louis le Débonnaire se partagèrent les États de leur père. La Lorraine est née douze ans après, lorsque Lothaire, roi d'Austrasie, avant de se retirer dans l'abbaye de Prüm, divisa à son tour son royaume entre ses trois fils, Louis, Charles et Lothaire; la partie de l'Austrasie attribuée à ce dernier, n'ayant pas de

dénomination propre, prit le nom de son souverain : *Lotharii regnum*, Lotharingie. Lothaire mourut sans postérité, et après lui la Lorraine fut longtemps disputée entre les rois de France et de Germanie, jusqu'à ce que, abandonnée par Louis d'Outremer, Othon Ier la fractionnât en deux duchés : la haute Lorraine, dite aussi Mosellane, et la basse Lorraine. En 1043, l'empereur Henri III accorda le gouvernement de la haute Lorraine à Gérard d'Alsace ; mais, au milieu de toutes les compétitions dont le pouvoir suprême était l'objet, l'aristocratie s'était rendue à peu près indépendante. L'avènement de Gérard d'Alsace marque, d'après M. Bonvalot, le commencement de la période féodale. Cette époque n'est pas moins remplie de guerres que la précédente. Le pays est hérissé de châteaux forts. Les ducs sont toujours en armes, guerroyant tantôt contre leurs vassaux révoltés, tantôt contre leurs voisins, les comtes de Bar, de Champagne et de Luxembourg, les évêques de Metz, de Toul et de Verdun. Le résultat final de toutes ces guerres est d'affaiblir la classe belligérante. Une double évolution s'accomplit dans la société : en bas, de nombreuses villes se font octroyer par leurs seigneurs des chartes de franchises ; en haut, l'autorité ducale grandit ; elle devient définitivement prépondérante lorsque le comté de Bar est réuni au duché, par le mariage de la fille du duc Charles II avec René d'Anjou, héritier du Barrois (1418). C'est à cette date que s'arrête le premier volume de l'ouvrage de M. Bonvalot ; le second, non encore publié, poursuivra l'histoire juridique de la Lorraine jusqu'en 1789.

Pour chacune des deux périodes comprises dans le premier volume, M. Bonvalot passe en revue les sources du droit, l'état de la nation, le gouvernement central, l'organisation de la justice, de l'armée, des finances. Ces divisions, comme on le voit, se rapportent presque uniquement au droit public ; à notre avis, le droit privé est un peu trop laissé dans l'ombre. Mais ce défaut est largement compensé par les développements consacrés à certaines institutions originales et peu connues, telles que les prérogatives de la chevalerie lorraine, ses assises, sortes de tribunaux à elle propres, les tribunaux internationaux ou interseigneuriaux des élus de la paix, qui offrent en plein moyen âge l'exemple de la solution des conflits par l'arbitrage. Il faut signaler aussi l'étude de l'avouerie ecclésiastique. M. Bonvalot en montre l'origine dans l'interdiction faite aux clercs par le droit canonique de porter les armes ; comme les évêques et les abbés ne pouvaient concourir personnellement à la défense du pays, ils durent faire remplir leurs devoirs militaires par des représentants, *advocati ;* plus tard, l'avouerie devint héréditaire au profit des seigneurs ; elle se transforma en fief, et au lieu de contribuer à la protection des églises et des abbayes, elle ne servit qu'à les dépouiller.

L'ouvrage de M. Bonvalot est un des meilleurs travaux qui aient paru depuis plusieurs années sur l'histoire de notre ancien droit. Présenté à

l'un des concours de l'Académie des sciences morales et politiques, il a été couronné, et c'est à juste titre que M. Ernest Glasson l'a signalé comme un appoint important à l'histoire du droit français aussi bien qu'à celle du droit lorrain.

2. — Voici encore une œuvre d'histoire provinciale qui présente aussi de l'intérêt au point de vue général. Sous le titre de *Documents de criminologie rétrospective*, MM. les docteurs Armand Corre, de Brest, et Paul Aubry, de Saint-Brieuc, publient les résultats de recherches faites par eux sur la criminalité en Bretagne au XVIIe et au XVIIIe siècle. Leur but, en fouillant les archives des anciennes juridictions bretonnes, était, comme ils l'indiquent dans leur préface, autant scientifique qu'historique. MM. Corre et Aubry estiment que « la criminologie n'est devenue science positive que depuis l'intervention dans son domaine des médecins, des anthropologistes et des sociologues ; » ils croient qu'il existe « une histoire naturelle du crime, » et ils ont pensé que les vieux dossiers criminels devaient, aussi bien que les observations de nos modernes anthropologistes, témoigner en faveur de cette science nouvelle dont nous a dotés le docteur Lombroso. Mais, quel qu'ait été le but de leurs recherches, l'essentiel est qu'ils les aient faites avec soin et que les résultats en soient présentés avec impartialité. Sous ce rapport, le volumineux compte rendu de MM. Corre et Aubry nous a paru irréprochable. Après les indications nécessaires sur l'ancienne organisation judiciaire de la Bretagne, sur les formes de la procédure et les pénalités autrefois en usage, les auteurs se bornent le plus souvent à reproduire les pièces des dossiers, les interrogatoires des accusés, les rapports médico-légaux, les jugements, les lettres de grâce. Ils relatent successivement les affaires concernant les différents genres d'attentats contre les personnes ou contre les propriétés. En faisant avec eux cette revue du crime dans les siècles passés, on ne peut se dispenser de remarquer que rien n'a changé sous ce rapport, que rien ne ressemble plus aux méfaits d'autrefois que les méfaits d'aujourd'hui. Il est vrai que des bandes de voleurs, comme celle qui avait à sa tête une femme, au siècle dernier, la Marion du Faouet, ne se rencontrent plus guère de nos jours dans les campagnes ; mais, en revanche, les associations de malfaiteurs ne manquent pas dans les grandes villes, où elles opèrent avec plus de facilité encore. Si la criminalité est restée à peu près identique, la répression s'est considérablement modifiée. Tout d'abord, certains genres de poursuites ont disparu : la torture, dont MM. Corre et Aubry citent de nombreux exemples peu antérieurs à la Révolution, est maintenant loin de nous; il n'est plus question non plus de poursuites contre les suicidés, de ces procédures contre les cadavres qui nous paraissent si étranges. Les peines se sont beaucoup adoucies, et nous avons peine à comprendre que de simples vols, des enlèvements de mineure ou des recels de

grossesse aient pu être punis de mort. Mais qui sait si cette rigueur n'avait pas jusqu'à un certain point sa raison d'être? « Les mœurs d'autrefois, disent les auteurs dans leur conclusion, sont plus brutales, dans toutes les couches de la population. » Et pourtant ils constatent que « l'attentat devait être infiniment moins fréquent jadis qu'à l'époque actuelle. » La sévérité de la répression n'était donc pas inefficace. Ne nous hâtons pas de taxer nos pères de cruauté. En frappant durement quelques coupables, ils préservaient beaucoup d'innocents. Si notre indulgence envers les criminels a pour effet de multiplier les crimes, sommes-nous réellement plus humains? Une autre observation faite par MM. Corre et Aubry mérite de ne pas passer inaperçue : c'est que la délinquance infantile ou juvénile était presque nulle dans l'ancienne Bretagne. Les deux auteurs positivistes n'hésitent pas à en reconnaître la vraie cause : « La religion, dans le jeune âge est le moyen éducatif qui sert de frein contre les entraînements mauvais. On ne l'a point remplacée par une autre forme de redressement; l'on s'en aperçoit à l'effrayante progression de la criminalité chez nos jeunes gens. »

3. — Nous valons moins que nos pères, et nos enfants vaudront probablement moins que nous. Il est pourtant de foi démocratique que tout progresse et que nos institutions politiques laissent bien loin derrière elles celles du passé. C'est pour mieux nous faire apprécier notre bonheur que M. Weil, juge au tribunal de la Seine, a écrit l'histoire des *Élections législatives depuis 1789* : « Les générations actuelles qui ont trouvé le bulletin de vote dans leur berceau ne mettent pas, selon lui, à assez haut prix une possession devenue banale et qui semble avoir été dépréciée par une jouissance constante. Pour la leur faire estimer à son véritable taux, il ne messied pas de leur remettre en mémoire les luttes acharnées dont leur émancipation est issue. » Une émancipation qui nous vaut d'avoir comme législateurs MM. Chauvin, Géraud-Richard et tant d'autres *ejusdem farinae....*, M. Weil a, en effet, raison de craindre que nous ne l'estimions pas assez. Mais, quand même son livre ne modifierait pas notre opinion à cet égard, il y aurait encore utilité à le lire. Non content de rappeler les différents systèmes électoraux qui se sont succédé en France depuis la Révolution, M. Weil a fait aussi un tableau assez fidèle des mœurs politiques de chaque époque, et il faut avouer que, sous ce rapport, si nous n'avons rien gagné, nous n'avons guère perdu : les brigues, les fraudes, la pression et la corruption sont de tous les temps et fleurissent également sous les régimes les plus divers; l'histoire de nos luttes électorales n'est décidément pas la plus belle partie de l'histoire de France.

4. — Nous prendrons, sinon plus d'intérêt, au moins plus d'agrément à l'histoire de *la Plaidoirie dans la langue française*, telle que l'a faite M. Munier-Jolain dans un cours professé à la Sorbonne et dont la pre-

mière partie a paru. L'auteur réclame avec raison contre l'injuste oubli dans lequel on a trop longtemps laissé en France l'éloquence judiciaire. « Quand, dit-il, l'activité intellectuelle de l'homme a créé un genre que nous rencontrons dans toutes les civilisations, chez toutes les nations, en tous les temps ; quand, chez les deux grands peuples antiques, nos éducateurs sans rivaux, ce genre a été porté par le génie des orateurs au plus haut degré de perfection, il convient de le considérer comme acquis à l'histoire de toutes les littératures, de lui accorder définitivement droit de cité, de le suivre dans ses ramifications, dans ses rejets plus ou moins vigoureux, sur tous les sols et sous tous les ciels, d'enregistrer partout ses diverses manifestations. » Il est remarquable que le genre judiciaire a suivi depuis le moyen âge à peu près les mêmes phases que le reste de la littérature. Les plus anciennes plaidoiries françaises qui nous restent sont du xve siècle : c'est le discours prononcé en 1408 par le moine Jean Petit pour justifier Jean sans Peur, duc de Bourgogne, du meurtre du duc d'Orléans ; c'est la réponse à ce discours par Jean Cousinet ; c'est le plaidoyer de Pierre Maugier dans le procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc. La plaidoirie se ressent alors de la scolastique ; elle suit l'ordre du syllogisme, posant d'abord la thèse et en faisant ensuite l'application à la cause. Elle ne marche qu'en s'appuyant sur l'Écriture et se perd dans les divisions et subdivisions. Avec la Renaissance, l'éloquence judiciaire devient plus naturelle et plus rationnelle ; mais les citations des auteurs païens remplacent celles de la Bible. Le plus remarquable spécimen de la plaidoirie à cette époque est le discours de Pasquier, plaidant pour l'Université de Paris contre les jésuites ; il est plein de souvenirs de l'antiquité. Dans la même cause, on peut entendre Versoris, l'avocat des jésuites, comparer le Parlement à l'œil de Polyphème qui contemple amoureusement Galatée, c'est-à-dire la vérité. A la fin du xvie siècle et au commencement du xviie, les avocats font un étrange abus de la mythologie et croient être sublimes quand ils ne sont qu'emphatiques. M. Munier-Jolain attribue ce mauvais goût à l'influence des jésuites, ce qui nous paraît très contestable, les jésuites ne s'étant définitivement établis en France qu'en 1604. En tout cas, ce mauvais goût n'a pas tardé à se corriger, et nul ne peut nier la part qui revient aux jésuites dans la formation de la littérature du grand siècle. Dès 1627, avec Antoine Lemaître, dès 1629, avec Olivier Patru, la plaidoirie se dépouille de tous les vains oripeaux dont se parent encore les écrivains du temps ; elle acquiert « cet équilibre d'inspiration et de forme, cette juste harmonie, cette sobre élégance qui constituent véritablement l'art classique. » Tous, il est vrai, ne sont pas alors à la hauteur des maîtres que nous venons de nommer, mais ceux-ci trouvent de dignes successeurs dans Fourcroy, dans Pousset de Montauban, dans Claude Érard. M. Munier-Jolain s'arrête au seuil du xviiie siècle. Son prochain volume

montrera sans doute que la plaidoirie classique, qui avait précédé de plusieurs années l'avènement de nos grands écrivains, leur a encore survécu; les Cochin et les Gerbier la maintiendront encore longtemps au plus haut point de perfection, jusqu'à la nouvelle invasion de mauvais goût et d'emphase qui annoncera la Révolution.

Droit civil. — 5. — Après avoir repris l'étude du code civil là où s'était arrêté Demolombe, M. Guillouard est arrivé au titre des *Privilèges et hypothèques*. Nous comprenons qu'il n'ait pas abordé sans appréhension cette matière compliquée. De l'aveu de tous, notre régime hypothécaire est défectueux et doit être réformé. Une commission extraparlementaire a été créée en 1891 pour en préparer la réorganisation, et elle a jugé unanimement que la loi en vigueur devrait être changée de fond en comble, qu'au double système de la transcription des actes translatifs de propriété et de l'inscription des hypothèques devrait être substitué celui de l'inscription sur un livre foncier unique, qui serait en quelque sorte le grand-livre de la propriété immobilière. Le jurisconsulte qui entreprend en ce moment un traité des hypothèques n'est donc pas sûr que son travail, lorsqu'il l'aura achevé avec beaucoup de peine, conservera quelque utilité; une loi nouvelle aura peut-être alors modifié tous les principes de la matière. M. Guillouard a néanmoins bien fait de ne pas s'arrêter à cette crainte. Il y a loin souvent chez nous de la création d'une commission extraparlementaire à la réalisation de la réforme qu'elle a pour but de préparer : on l'a vu pour la réforme du code de procédure civile, pour celle du code d'instruction criminelle, pour la loi sur les aliénés, pour la chasse, pour les contributions indirectes, pour l'alcool et les bouilleurs de cru, etc. Voilà beau temps que des commissions ont délibéré sur toutes ces choses et même que des projets ont été déposés, discutés, votés et revotés, et l'on en est toujours au même point. La réforme du régime hypothécaire ne paraît guère devoir aller plus vite, car elle n'est pas hérissée de moins d'obstacles. Si les jurisconsultes et les théoriciens, en général, sont partisans de l'établissement du livre foncier, les praticiens, au contraire, et à leur tête le notariat, y résistent. Puis il y a plusieurs genres de livres fonciers : il y a le livre foncier simple moyen de publicité, comme la transcription, qui n'ajoute rien à la force probante des actes transcrits, et il y a le livre foncier légal, garanti par l'État, qui confère à ceux qui y sont inscrits un titre inattaquable. Lequel choisir? Enfin, l'établissement du livre foncier exige la réfection du cadastre, et c'est une grosse dépense, peut-être 500 millions, peut-être encore plus. Imposera-t-on encore cette nouvelle charge à la propriété, déjà si exténuée? En attendant que toutes ces questions soient résolues, M. Guillouard aura certainement bien le temps d'achever son ouvrage et même d'en publier plusieurs éditions. Cet ouvrage comprendra quatre volumes. Le premier, qui a paru, contient

l'introduction et l'étude des privilèges sur les meubles. L'introduction est remarquable ; elle est divisée en trois chapitres : le premier consacré à l'histoire des privilèges et hypothèques, le second à l'exposé des législations étrangères sur ce sujet, et le troisième à l'examen des projets de réforme. M. Guillouard se déclare partisan du système des livres fonciers ayant force légale. Il rejette toutefois le principe germanique qui ne fait résulter la transmission de la propriété, même entre les parties, que de l'inscription au registre. Il reconnaît aussi qu'on ne saurait songer à transformer d'un seul coup tout notre régime hypothécaire, et il propose d'adopter des mesures transitoires, comme cela s'est fait en Alsace-Lorraine. Le reste du volume traite, comme nous l'avons dit, des privilèges sur les meubles et principalement du privilège du bailleur. Pour fournir aux cultivateurs un moyen de crédit, une loi belge de 1884 leur a permis de constituer sur leur bétail et leur matériel un privilège spécial, dit « agricole, » primé seulement par celui du bailleur. Il doit être inscrit sur un registre, tenu par le receveur de l'enregistrement. M. Guillouard approuve cette loi, qui constitue tout au moins une tentative intéressante d'organisation du crédit agricole.

6. — M. Théophile Huc, poursuivant son *Commentaire théorique et pratique du code civil*, vient d'en publier le tome IX, qui comprend tout le titre du contrat de mariage. Sans omettre aucune des questions soulevées dans la doctrine ou dans la jurisprudence, le savant auteur a pu, grâce à sa concision habituelle, renfermer tout ce vaste sujet en un seul volume. Il y a même ajouté, comme dans le reste de son cours, l'étude des questions de droit international privé et quelques notions de droit fiscal. En raison des opinions manifestées par M. Huc dans ses précédents volumes, notamment de son hostilité contre les conditions d'inaliénabilité dans les contrats, nous attendions de sa part une réprobation du régime dotal. Or, c'est tout le contraire. S'il est un régime contre lequel il montre des préventions, c'est le régime de communauté, et à tous il préfère celui de la séparation de biens. C'est la séparation qui, selon lui, devrait être le régime normal des époux qui se marient sans conventions matrimoniales. « Le législateur n'avait pas le droit, dit M. Huc, de présumer de leur part l'adoption d'un régime quelconque venant complètement transformer une situation que rien n'indiquait devoir être modifiée. » Mais le mariage, qui modifie si profondément la situation des personnes, ne doit-il pas avoir aussi une influence sur les biens ? M. Huc nous paraît tomber ici dans la même erreur que ces féministes qui s'insurgent contre les droits du mari dans la communauté. Ils oublient que, de tous les régimes, la communauté est justement le plus favorable à la femme. La séparation de biens qu'on préconise aurait le plus souvent pour effet de la priver de toute part dans les profits de l'association conjugale. Ces profits, en effet, dans la plupart des cas, sont

dus à l'industrie du mari; si donc chaque époux doit garder ce qu'il gagne, le mari aura tout, et la femme seulement ce qu'il voudra bien lui donner. La communauté a précisément pour but de remédier à cet abus; elle laisse, il est vrai, le gouvernement au mari, et c'est une illusion de croire qu'il suffirait d'un texte de loi pour le lui retirer. Mais, en revanche, si le mari a mal gouverné, la femme pourra laisser à sa charge toutes les conséquences de sa mauvaise administration; si, au contraire, il a réalisé des bénéfices, elle est sûre d'en avoir la moitié. Son lot n'est donc pas aussi mauvais qu'on le prétend. Dans un appendice, M. Huc commente et apprécie la loi nouvelle du 25 mars 1896, sur les droits de succession des enfants naturels reconnus. On sait que cette loi a augmenté la part des enfants naturels : elle leur accorde, dans la succession de leurs père et mère, la moitié de ce qu'ils auraient s'ils étaient légitimes, tandis que le code ne leur donnait que le tiers. M. Huc proteste, non sans raison, contre la méthode, adoptée depuis quelques années, de reviser le code civil par petits morceaux. Mais mieux vaut encore quelques revisions partielles qu'une revision générale qui le gâterait entièrement.

7. — M. Henri Deschamps, avocat et maire à Pont-Audemer, publie une monographie, qui fut probablement sa thèse de doctorat, sur *la Cession forcée de la mitoyenneté*. De tout temps le mur mitoyen a été fertile en procès. Il n'a pas dégénéré sous ce rapport, comme on peut en juger par les multiples controverses qui se sont greffées sur le seul article 661 du code civil, aux termes duquel tout propriétaire joignant un mur a la faculté de le rendre mitoyen. M. Deschamps examine et résout ces nombreuses difficultés avec clarté et sagacité.

8. — M. Champcommunal a publié récemment, dans la *Revue critique de législation*, une remarquable étude sur *la Donation et le testament en droit international privé*. Ce travail forme le complément de l'ouvrage du même auteur sur la *Succession ab intestat*. Il peut être utile aux hommes d'affaires et spécialement aux notaires qui auraient à rédiger des actes de libéralité faits par des étrangers ou relatifs à des biens situés en pays étranger. En traitant de la capacité civile des personnes morales étrangères, M. Champcommunal réfute la thèse singulière de l'arrêt de la cour d'Amiens, qui, dans l'affaire du testament de la marquise du Plessis-Bellière, a refusé au Saint-Siège tout droit d'acquérir en France.

9. — M. Raoul de la Grasserie vient d'ajouter un nouveau volume à sa collection de résumés analytiques des principaux codes civils étrangers. Le *Code civil chilien*, dont il publie aujourd'hui l'analyse, est le plus complet des codes hispano-américains. Il date de 1855 et a été adopté par la Colombie et par l'Équateur. Quoique calqué, en général, sur le droit romain et sur notre code civil français, il contient certaines parties fort originales et qui mériteraient d'attirer l'attention des légis-

lateurs européens. La dévolution des successions, notamment, y est modelée mieux que chez nous sur les affections présumées du défunt. La réserve héréditaire est fixée uniformément à la moitié de la succession, quel que soit le nombre des enfants ; mais la quotité disponible se divise en deux parts, dont l'une peut être donnée à toute personne et l'autre (*mejora*) ne peut être distribuée qu'entre les descendants. Le code chilien avait respecté, dans la réglementation du mariage, les principes du droit canonique ; mais une loi de 1884 a établi le mariage civil. Quant aux biens, le régime adopté est celui de la communauté réduite aux acquêts, avec des règles spéciales qui en rendent le fonctionnement plus facile.

10. — En fait de droit civil étranger, nous trouvons encore à signaler une brochure en langue italienne sur la réglementation du mariage dans le projet de code civil allemand : *Il Diritto matrimoniale nel progetto di codice civile germanico, appunti critici del Dr. Andrea Galante.* Après un exposé historique des essais de codification qui ont eu lieu en Allemagne depuis un siècle, l'auteur examine, article par article, les dispositions du projet de code civil soumis actuellement au Reichstag. Il approuve, en général, ces dispositions, et particulièrement celles qui tendent à la sécularisation complète de l'union conjugale.

Droit commercial et industriel. — 11. — On sait que la convention de Paris du 20 mars 1883 a constitué à Berne un bureau international pour la protection de la propriété industrielle. Ce bureau a entrepris la publication d'un *Recueil général de la législation et des traités concernant la propriété industrielle*, dont le premier volume vient de paraître. En attendant l'unité de législation, assurément désirable en cette matière, cette sorte de code international contiendra tous les documents de nature à faire connaître le régime légal de la propriété industrielle dans tous les pays où les pouvoirs publics sont intervenus pour la protéger. Le plan suivi dans la composition de l'ouvrage est très simple. Les divers pays sont groupés en cinq parties : Europe, Amérique, Océanie, Asie, Afrique, et ils seront rangés dans chaque partie selon l'ordre alphabétique. Pour rendre plus intelligible la législation de chaque pays, les textes officiels seront précédés de notices et accompagnés de notes. Les mêmes divisions seront adoptées pour la reproduction des lois spéciales à chaque nation : on donnera successivement les textes concernant les brevets d'invention, les dessins et modèles de fabrique, les marques de fabrique ou de commerce, le nom commercial, la concurrence déloyale, les fausses indications de provenance et l'usurpation de récompenses honorifiques. Les traités internationaux seront donnés en dernier lieu. L'introduction générale, destinée à prendre place en tête du premier volume, mais qui ne paraîtra qu'avec le dernier, sera l'œuvre de M. Charles Lyon-Caen, professeur à la Faculté de droit de Paris et membre

de l'Institut. Le premier volume contient déjà la législation industrielle de l'Allemagne, de la Belgique, de la Bulgarie, du Danemark, de l'Espagne, de la France, de Gibraltar, de la Grande-Bretagne, de la Grèce et des îles de la Manche. La législation de l'Autriche-Hongrie, qui aurait dû également figurer dans ce volume, fera l'objet d'un appendice ultérieur, parce qu'elle doit subir incessamment une revision totale. Il est superflu d'insister sur les services que pourra rendre un semblable recueil à toutes les personnes qui, par profession, ont à s'occuper des questions si complexes relevant du domaine de la propriété industrielle, manufacturiers, négociants, inventeurs, avocats et magistrats.

12. — Dans la préface de son *Nouveau traité des brevets d'invention*, M. Ferdinand Mainié définit fort bien ce que doit être un ouvrage de droit pratique, destiné, non à être lu, mais à être consulté. « Il faut qu'on y trouve sans peine, dit-il, la question que l'on cherche: elle doit être énoncée avec renvoi par une table facile à parcourir, par une table alphabétique de préférence ; le numéro indiqué doit répondre à l'interrogateur en donnant la solution généralement admise ou en exposant la controverse, si le point est discuté; et, en ce cas, toutes les autorités, toutes les décisions doivent être mentionnées, car les précédents et les analogies sont utiles à connaître et avidement recherchés; il en est surtout ainsi dans notre matière, où la partie technique et l'appréciation des espèces ont une influence souvent prépondérante. » L'ouvrage de M. Mainié, il faut le reconnaître, répond complètement à ce programme. L'auteur a pris la peine de rechercher dans tous les recueils d'arrêts toutes les décisions judiciaires qui ont statué sur des procès relatifs à des brevets d'invention, et ces décisions sont innombrables. L'industrie a fait de tels progrès en ce siècle, les inventions se sont tellement multipliées, que les débats relatifs à la propriété industrielle, bien rares autrefois, sont devenus journaliers. Il en est résulté une jurisprudence qui constitue toute une science nouvelle ; elle a d'ailleurs pour fondement une excellente loi, celle du 5 juillet 1844, qui a suffi jusqu'ici et suffira probablement encore longtemps à tous les développements du droit. Mais la loi la plus parfaite du monde ne peut empêcher qu'il ne surgisse en cette matière une infinité de questions sur les caractères des nouvelles découvertes, sur les conditions de validité des brevets, sur les transactions relatives aux droits des brevetés et sur les atteintes apportées à ces droits par la contrefaçon. C'est de ces questions que sont remplis les deux gros volumes du traité de M. Mainié. Un tel ouvrage, pour être complet, devait encore contenir l'exposé des législations étrangères et l'examen des problèmes de droit international qui se posent aujourd'hui si fréquemment. M. Mainié n'a eu garde d'oublier cette partie essentielle de son sujet; elle fait l'objet de la quatrième division du traité.

13. — Les grandes découvertes ont fait la grande industrie et la grande

industrie a fait les grands établissements commerciaux. Mais l'immense accroissement de la production industrielle doit avoir un autre résultat que d'augmenter démesurément la richesse en quelques mains privilégiées. « Si l'organisation en grands magasins du commerce de détail, a dit Claudio Jannet, est destinée à devenir prédominante en notre temps, il est à désirer que ses avantages économiques profitent de plus en plus aux consommateurs qui savent se grouper. » Et c'est pourquoi l'éminent économiste catholique exhortait ses amis à entrer dans la voie de la coopération. « La coopération, nous dit de son côté M. Trémerel, dans son intéressant ouvrage sur les *Sociétés coopératives de consommation en France et à l'étranger*, peut offrir, aussi bien que les grands magasins, des marchandises de première main et d'irréprochable qualité, supportant des frais généraux aussi réduits que possible et d'autant moins sensibles qu'ils se répartissent sur un gros chiffre d'affaires. Sous ce rapport, les deux méthodes présentent les mêmes avantages; mais la supériorité de la coopération se manifeste dans l'attribution des bénéfices qui, au lieu d'aller au capital, reviennent aux acheteurs et forment une épargne qui ne demande aucun effort. Il y a donc là une forme plus perfectionnée de l'échange; pour ce motif, nous sommes convaincu que la société coopérative de consommation est appelée à transformer l'industrie commerciale.... » Après avoir fait l'historique de la coopération en Europe et aux États-Unis, M. Trémerel, professeur à l'école d'administration militaire de Vincennes, rend compte des applications que le principe coopératif a reçues récemment dans l'armée française, ainsi que dans les armées étrangères. Il étudie ensuite le régime légal des sociétés coopératives de consommation et indique, d'après l'expérience acquise, les conditions capables d'assurer le succès de ces associations.

14. — Le livre de M. Félix Baillet, intitulé *De l'Association : son influence sur le rapprochement de l'ouvrier et du patron*, rentre dans le même ordre d'idées. On y trouvera d'abord un historique, un peu sommaire toutefois, de l'association dans le monde ouvrier. L'auteur décrit ensuite les diverses formes d'associations ouvrières qui existent actuellement en France. Il fait connaître l'état présent des principales sociétés coopératives et des institutions de prévoyance ou de participation aux bénéfices dans la grande industrie. Il donne notamment quelques renseignements intéressants et inédits sur l'ancienne maison Leclaire et Cie de Paris et sur l'association connue sous le nom de Familistère de Guise.

Droit pénal. — 15. — M. Normand, professeur à la Faculté de droit de Poitiers, vient de publier un *Traité élémentaire de droit criminel* qui paraît être la reproduction de son cours. Cet ouvrage s'adresse aux étudiants, et nous ajouterons : aux étudiants studieux, car il comprend près de huit cents pages. Nous plaçant précisément au point de vue des jeunes gens qui désirent faire des études sérieuses, nous regretterons

que l'auteur, probablement pour ne pas trop grossir le volume, se soit abstenu de toute citation de doctrine et de jurisprudence. Même sur les bancs de l'école, aujourd'hui, on trouve quelquefois la parole du maître insuffisamment autorisée; on aime à pouvoir la contrôler. A un autre point de vue encore, des renvois à la jurisprudence auraient eu leur raison d'être, car l'ouvrage est assez développé pour pouvoir être utile dans la pratique ; mais les avocats et les magistrats seront peu portés à le consulter, parce qu'ils n'y trouveront pas d'indications d'arrêts. A part cette lacune, facilement réparable, M. Normand présente les principes du droit criminel avec méthode et clarté, et en rend l'étude vraiment intéressante. On sent que son livre, comme il le dit dans la préface, « est le fruit de sérieuses méditations et d'un labeur prolongé. » Une sage philosophie en pénètre toutes les pages, et l'histoire y intervient dans une juste mesure pour éclairer les dispositions légales. Toutes les lois nouvelles qui ont modifié ou complété le code pénal ou le code d'instruction criminelle y sont analysées et étudiées, à la place qui convient dans le cours de l'ouvrage.

16. — Parmi ces lois nouvelles, M. Typaldo-Bassia a choisi celles qui concernent *la Récidive et la détention préventive.* Le volume qu'il publie sous ce titre, et qui est précédé d'une remarqnable préface de M. Arthur Desjardins, comprend l'étude de la loi du 5 juin 1875 sur le régime des prisons départementales, de celles du 27 mai et du 14 août 1885 sur les moyens de prévenir la récidive, de celle du 26 mars 1891 (loi Bérenger) sur l'atténuation et l'aggravation des peines, et de celle du 15 novembre 1892, relative à l'imputation de la détention préventive sur la durée des peines. S'appuyant sur les statistiques, M. Typaldo-Bassia constate que le système répressif français est complètement inefficace au point de vue de l'amendement moral des délinquants. On voit pourtant que ce ne sont pas les moyens légaux qui font défaut. Mais ce n'est pas le tout de réprimer la récidive ; il faudrait d'abord ne pas favoriser le vice par un enseignement démoralisateur. C'est fort bien d'encourager le patronage des libérés, mais ce serait encore mieux de prévenir les causes qui font les condamnés.

17. — La loi du 15 novembre 1892, en modifiant les articles 23 et 24 du code pénal, a statué que la détention préventive subie avant le jugement de condamnation serait déduite de la durée de la peine toutes les fois que les juges n'en auraient pas décidé autrement. En cas d'appel, la détention subie entre la première condamnation et l'arrêt de la cour est également déduite, si l'appel aboutit à une réduction de peine. Ces dispositions très équitables sont un retour à une ancienne règle coutumière formulée autrefois par Loysel : « La longueur de la prison emporte une partie de la peine ; » règle que l'ordonnance de 1670 n'avait pas reproduite. La loi du 15 novembre 1892 n'est pas toujours d'une application

facile. On en trouvera le commentaire pratique et approfondi dans l'ouvrage de M. A. Delvaille : *De la Déduction de la détention préventive et de l'influence de la loi du 15 novembre 1892 sur l'exécution des peines.*

18. — Tandis que nos législateurs apportent de temps en temps, au hasard des propositions parlementaires, quelque changement partiel à l'ensemble de nos lois criminelles, une commission de jurisconsultes élabore lentement, depuis 1887, un projet de réforme générale. Dans une brochure intitulée : *Examen critique et comparé du projet de réforme du code pénal français*, M. Champcommunal étudie l'œuvre de cette commission, qui n'a encore revisé que le premier livre du code pénal. Les principales innovations que nous y remarquons sont la suppression de la publicité des exécutions capitales et l'institution d'une peine spéciale d'emprisonnement, sous le nom d'arrêts de police, pour les contraventions : ces arrêts pourront être convertis, sur la demande du condamné, en journées de travail. En général, comme le dit M. Champcommunal, la commission a plutôt cherché à améliorer le droit existant et à en corriger les principales imperfections qu'à faire œuvre d'originalité.

19. — On travaille aussi depuis longtemps à une refonte de la loi sur la chasse ; mais, en attendant, cette loi continue d'être commentée et discutée un peu plus souvent que toutes les autres. Le *Code de la chasse et de la louveterie*, de M. P. Leblond, dont une seconde édition vient de paraître, est un des ouvrages les plus complets sur la matière. Dans l'introduction, l'auteur rappelle que le droit de chasse est inhérent à la propriété ; il proteste contre les projets qui auraient pour effet d'en dépouiller les propriétaires au profit des communes. Avec moins de raison, il demande que les animaux qu'il est permis de chasser soient déterminés par une mesure générale et uniforme pour toute la France. Toujours l'uniformité ! et l'on ne parle que de décentralisation !

20. — Tandis que le *Code* de M. Lebon est destiné aux jurisconsultes, celui de M. Abel-Baudoin, *la Chasse dans ses rapports avec la loi, code du chasseur*, n'est fait que pour les chasseurs. Il leur indique tout ce qu'ils ont intérêt à connaître et leur donne en terminant un bon conseil, celui « de ne pas trop s'abriter derrière la jurisprudence et d'éviter de se mettre dans des cas trop particuliers. »

Ouvrages divers. — 21. — Instruisez-vous, Mesdemoiselles, instruisez-vous. Apprenez à connaître vos droits, sans négliger vos devoirs. Toute une littérature juridique est maintenant à votre disposition.... La *Femme dans le droit français*, par MM. Paul Moysen et Hugon de Scœux, se rattache à cette littérature. C'est le résumé d'un cours fait par M. Moysen sous les auspices de la Société pour l'instruction élémentaire des jeunes filles. On y apprend successivement ce qui peut intéresser la femme citoyenne, la femme mineure, la femme majeure non mariée, la

femme mariée, la femme mère de famille, la femme commerçante, la femme industrielle et artiste, la femme étrangère en France. Tout le droit y passe ou à peu près, et il nous semble qu'un tel résumé ne peut guère servir que de *memento* pour des élèves ayant suivi un cours oral plus explicatif. Quant à l'esprit de l'ouvrage, nous le qualifierons suffisamment en disant que c'est celui des lycées de filles.

22. — Et maintenant, fuyez, Mesdemoiselles. Voici *le Célibataire au point de vue social....* Eh bien, il n'est pas si mauvais. M. Louis Ernault effleure — oh ! très légèrement et souvent spirituellement — beaucoup de graves problèmes. S'il défend les célibataires, ce n'est pas qu'il estime beaucoup ses clients : « Être inutile et malfaisant, le vieux garçon n'a qu'un péjoratif : la vieille fille ! » Il plaide cependant les circonstances atténuantes en leur faveur, par des raisons qui ne sont pas toutes sans valeur. A la fin, mettant son célibataire en face de l'État, il n'a pas de peine à prouver que l'État moderne, par son abus du fonctionnarisme, par son militarisme, par les obstacles qu'il met au mariage et par les facilités qu'il donne à la débauche, contribue bien plus que le célibat à cette dépopulation dont nous mourons. Quant aux remèdes proposés par M. Ernault, s'il y en a de bons, il y en a aussi qui ne pourraient qu'aggraver le mal, comme ceux qui consisteraient à légaliser le concubinage ou à faciliter davantage le divorce.

23. — M. le docteur Pioger s'entendrait assez bien avec M. Ernault. Dans son livre, *la Question sanitaire*, il range le mariage parmi les causes de notre dégénérescence. Il est vrai que le mariage auquel il s'attaque est surtout le mariage d'argent, le mariage contracté en vue de la fortune et sans considération de la santé. Mais si à New-York, comme l'affirme M. Pioger, sur mille hommes qui se marient, huit cents ont eu.... une maladie contagieuse qui presque toujours n'est pas complètement guérie, est-ce le mariage qui en est cause ? M. Pioger montre également comment les maladies naissent souvent d'une mauvaise alimentation, de l'abus de l'alcool, des excès de travail, de l'insalubrité de l'habitation. Il conclut en demandant une nouvelle législation sanitaire dont l'application serait confiée, non à des juges, mais à des médecins. L'idée peut avoir du bon ; mais elle n'est pas suffisamment étudiée.

24. — « Nul n'est censé ignorer la loi. » Cet adage fait l'effet d'une amère plaisanterie en regard de nos cent mille lois. On n'est pas obligé heureusement de les savoir par cœur. Mais il en est un certain nombre que presque tout le monde a besoin de connaître, et ce sont celles-là que M. Gaure explique très clairement dans *le Droit rural et usuel à la portée de tous*. On y trouve des renseignements exacts sur une multitude de cas qui peuvent embarrasser le plus honnête homme du monde : les formalités à remplir lorsqu'un enfant naît ou qu'une personne meurt, le responsabilité des aubergistes ou hôteliers, les dégâts commis dans les

bois et forêts, les droits et devoirs des usufruitiers et des nus propriétaires, le louage des maisons et des fermes, les peines applicables aux auteurs d'un charivari, le mode de formation du jury en cour d'assises, etc. Nous citons dans l'ordre suivi par M. Gaure, ce qui montre qu'il n'en a suivi aucun. Il nous semble que l'ouvrage eût gagné à être composé sur un plan plus rationnel.

25. — Si le livre de M. Gaure a l'ambition de devenir le *vade-mecum* de tout le monde, celui de M. Galuski, *Des Fabriques, leur organisation, leur fonctionnement, leur comptabilité*, est fait pour être le *vade-mecum* de tous les marguilliers. Ce livre prouve une fois de plus que la concision est souvent la meilleure condition de la clarté. En deux cent cinquante pages, l'auteur expose très bien l'organisation des Fabriques et tout le système compliqué de comptabilité qu'on a récemment imposé à leurs administrateurs. M. Galuski s'efforce de justifier cette innovation, tout en reconnaissant « qu'on n'a pas assez tenu compte du peu d'importance de la comptabilité dans un grand nombre de Fabriques. » C'est encore là le moindre défaut d'une loi qui s'est entremise dans la gestion des biens de l'Église sans l'avis de l'Église. MAURICE LAMBERT.

OUVRAGES RÉCENTS SUR NAPOLÉON ET SA FAMILLE

1. *Napoléon et la société de son temps (1793-1821)*, par P. BONDOIS. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 445 p., 7 fr. — 2. *Napoléon et les cardinaux noirs (1810-1814)*, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. Paris, Perrin, 1895, in-16 de IV-291 p., 3 fr. 50. — 3. *Napoléon et ses récents historiens*, par le même. Même librairie, 1896, in-16 de VIII-347 p., 3 fr. 50. — 4. *La Générale Bonaparte*, par JOSEPH TURQUAN, d'après les témoignages des contemporains. Paris, librairie illustrée, s. d., in-12 de VIII-352 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Impératrice Joséphine*, par le même. Même librairie, s. d., in-12 de VI-312 p., 3 fr. 50. — 6. *La Reine Hortense*, par le même. Même librairie, s. d., in-12 de VII-411 p., 3 fr. 50. — 7. *La Toilette à la cour de Napoléon. Chiffons et politique de grandes dames (1810-1815)*, d'après des documents inédits, par HENRI BOUCHOT. Même librairie, 1895, in-8 de X-267 p., 5 fr. — 8. *Lettres de* NAPOLÉON *à Joséphine pendant la première campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire, et lettres de* JOSÉPHINE *à Napoléon et à sa fille*. Paris, Garnier, 1895, in-18 de XXX-307 p., 3 fr. 50. — 9. *Mémoires de* BOURRIENNE *sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, précédés d'une étude de H. d'Alménas. Paris, Savine, s. d., in-18 de XLIV-355 p., 3 fr. 50. — 10. *Mémoires de* Mlle AVRILLON, *première femme de chambre de l'Impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*, édition annotée et illustrée de 32 vues et portraits. Paris, Garnier, s. d., 2 vol. in-18 de 377 et 414 p., 7 fr.

1. — Le titre du livre de M. Bondois n'en donne pas une idée exacte. C'est une étude historique, morale et politique sur Napoléon, considéré en lui-même plutôt que dans ses rapports avec la société de son temps, qui tient, en somme, assez peu de place dans cet ouvrage. Après une introduction consacrée « à l'enfance et la jeunesse de Napoléon, » la matière est distribuée en seize chapitres, intitulés : I. Napoléon et la France conventionnelle. II. La Conquête de l'armée. Bonaparte et les soldats d'Italie. III. La Conquête de l'armée. Bonaparte et les soldats d'Égypte.

IV. La Société française sous le Consulat et la dictature militaire. V. L'Organisation consulaire. VI. L'Établissement de l'Empire. L'Empereur et sa famille. VII. L'Europe vassale. VIII. Napoléon et le tsar Alexandre Ier. IX. Napoléon chez lui et en Espagne. X. Le Divorce. XI. La France et l'Europe en 1811. XII. La Décadence. Moscou. La Conspiration de Malet. XIII. Le Soulèvement de l'Europe. Leipzig. XIV. La France en 1814. XV. Waterloo. XVI. Sainte-Hélène. L'auteur est bien au courant de la bibliographie napoléonienne, soit française, soit étrangère. Le tableau qu'après tant d'autres il a tracé de la carrière du conquérant est donc intéressant et instructif, quoique sans grande originalité de fond ni de forme, avec quelques faiblesses de critique et quelques erreurs d'appréciation. Les mobiles attribués à Pie VII, dans ses négociations et ses rapports avec Napoléon (p. 159, 160, 170, 171, 238), sont formellement démentis par les *Mémoires* du cardinal Consalvi, et demanderaient à être appuyés sur un témoignage plus autorisé que celui du triste archevêque de Malines, de Pradt. En général, dans les questions touchant à l'ordre religieux, l'auteur laisse percer un esprit un peu prévenu, qui n'est pas exempt non plus, sans peut-être s'en rendre compte, d'une certaine partialité contre Napoléon, qu'il a raison, d'ailleurs, de juger sévèrement. Il faut lui savoir d'autant plus de gré de la version qu'il adopte, d'après les papiers de Sismondi, et qui serait bien curieuse si elle était décidément reconnue vraie, au sujet du sort de Frédéric Staps, l'étudiant qui tenta d'assassiner Napoléon, le 12 octobre 1809, et qui déclara, malgré les exhortations et les promesses de l'Empereur lui-même, vouloir persister dans ses sentiments et dans son dessein. « Il fut alors, dit M. Bondois (p. 263), emmené hors de la présence de Napoléon et se crut condamné à mourir. L'Europe entière fut elle-même persuadée de l'exécution de cet enfant fanatique par le récit officiel des journaux français. Or nous savons aujourd'hui, par les papiers de Sismondi, que l'Empereur fit grâce, une grâce secrète, il est vrai, mais que nous sommes heureux de constater. L'indulgence était d'autant plus méritoire que, maître de lui au milieu des champs de bataille, Napoléon était pris d'une véritable terreur superstitieuse devant les émeutes et les complots. »

2. — Si le Concordat demeure le principal titre de gloire de l'homme extraordinaire qui a donné au monde de si prodigieux et si étranges spectacles, sa conduite ultérieure envers le Chef de l'Église n'est pas la moindre tache de son règne, comme son divorce atteste son mépris de toute règle morale gênant son ambition. C'est à l'un et à l'autre point que se rapporte l'épisode des *Cardinaux noirs*, auquel M. Geoffroy de Grandmaison, dont les belles qualités d'érudit et de publiciste catholique sont connues et appréciées de nos lecteurs, a consacré une étude spéciale, publiée d'abord dans la *Revue des questions historiques*, éditée

ensuite en un volume, enrichi de pièces justificatives. Comme le dit l'auteur, cet épisode de la politique antireligieuse du premier Empire eut des conséquences que ne soupçonnaient pas les acteurs du drame eux-mêmes. « La proscription des cardinaux noirs fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase de l'indignation : elle engagea les catholiques de France dans une voie de résistance qui n'était ni sans mérite ni sans danger ; l'excès de ces violences leur ouvrit les yeux ; chez beaucoup tombèrent les illusions qu'avait fait naître la gloire des armes, et ce premier groupement, en leur permettant de se compter, fut le point initial des « œuvres » dont notre siècle peut être justement fier. L'apostolat laïque, si légitime, si utile et si fécond, que des circonstances nouvelles ont créé et qui, depuis, va se développant, date de ces jours d'alarmes. » Le chapitre intitulé : *Les Fidèles*, où sont retracées les origines de cet apostolat, n'est ni le moins neuf ni le moins intéressant du livre. Parmi les documents inédits publiés dans les *Pièces justificatives*, un intérêt particulier s'attache à la correspondance du commandant Lagorsse avec le duc de Rovigo, ministre de la police. Il résulte clairement de l'ordre de ce dernier, en date du 21 janvier 1814, et d'autres passages de cette correspondance, que Napoléon, en feignant de renvoyer le Pape à Rome, se réservait, même à ce moment, de le garder encore prisonnier à Savone.

3. — La collaboration active et féconde de M. Geoffroy de Grandmaison à la presse périodique s'est exercée notamment sur l'époque napoléonienne. Il a eu à faire l'analyse et à discerner la valeur et les défauts d'un grand nombre de publications relatives à l'Empereur, à son caractère, à son gouvernement et à sa politique, et en a profité pour concevoir dans son esprit et pour exprimer, dans ces diverses études, des idées et des appréciations qui lui sont propres sur les traits intellectuels et moraux et sur les actes de Napoléon. C'est ce qui lui a donné l'idée de rassembler les plus importants d'entre ces travaux dans le volume intitulé : *Napoléon et ses récents historiens*, où sont examinés les sujets suivants : I. La Mère de Napoléon. II. La Formation intellectuelle de Napoléon. III. Un Portrait de Napoléon. IV. Le Pape et l'Empereur. V. La Journée de Napoléon. VI. Soldats du premier Empire. VII. Les Français en Belgique (1795-1814). VIII. Les Français en Dalmatie (1806-1813). IX. L'Empereur et le Tzar. L'Alliance russe sous le premier Empire. X. Le Cardinal Fesch. XI. Le Concile national de 1811. XII. Les Conspirations militaires contre Napoléon. XIII. Les Souvenirs du maréchal Macdonald. XIV. Le Retour de l'île d'Elbe. XV. La Trahison du maréchal Ney. XVI. La Captivité de Sainte-Hélène. Le *criterium* adopté par M. de Grandmaison pour juger les actes et les sentiments de Napoléon, c'est tout simplement celui de la foi et de la moralité chrétiennes. « Quand on rencontre sur sa route la figure de Napoléon, qui peut l'écarter? Son empreinte est mar-

quée sur chaque pierre de notre édifice politique; et sa gloire, ses fautes, ses malheurs appartiennent à la légende autant qu'à l'histoire. Personnalité absorbante, troublante, extraordinaire, toutes les mesures semblent trop petites pour elle, aucun niveau ne va à sa taille. La seule toise qui puisse atteindre la stature du César moderne, c'est la morale. Voilà à quelle lumière il faut regarder le visage de l'Empereur; elle n'exclut pas le sentiment, elle écarte le parti pris. Il est vrai qu'elle éteint les feux de l'apothéose : ce n'est plus le héros divinisé; on se trouve brusquement ramené en présence de la créature avec ses lacunes et ses faiblesses, en face d'un homme qui peut bien distribuer des royaumes, mais qui ne sait pas commander à sa passion. Il paraît moins grand, il est plus humain, plus vrai, par conséquent, et plus capable de nous intéresser sans nous éblouir. »

4, 5 et 6. — C'est à l'instruction historique et morale de ses lecteurs que vise avant tout M. Geoffroy de Grandmaison; l'objet de M. Joseph Turquan, dans ses études sur la famille impériale, est évidemment d'exciter et de satisfaire la curiosité du public. Aussi sa manière consiste-t-elle à rapprocher l'histoire du roman, non pour le fond, car, malgré certaines erreurs ou faiblesses de critique, il se préoccupe d'être réellement et abondamment informé, mais pour la composition et pour le style. Les deux volumes qu'il a consacrés à *la Générale Bonaparte* et à *l'Impératrice Joséphine*, en s'appuyant sur « les témoignages contemporains, » non toujours suffisamment comparés et contrôlés, méritent l'attention même des lecteurs plus sérieux que ceux dont l'auteur s'est surtout préoccupé. Par réaction contre l'indulgence excessive des précédents biographes de l'aimable et frivole compagne de Napoléon, M. Turquan a plutôt poussé son portrait au noir. On regrette dans son style, approprié, il est vrai, au genre tel qu'il l'a conçu, une recherche du pittoresque et de l'effet qui ne met que plus en saillie le défaut de choix et d'élégance dans la diction. Par exemple, on rencontre des phrases comme celles-ci : « Ce qu'il faudrait à la nonchalante et superficielle créole, c'est les hommages élégants et plats d'un homme nul, les pauvretés amoureuses d'un homme riche et à la mode, amours de salon enrubannées comme des moutons de Watteau et de Boucher, mais pimentées aussi par un peu de contrebande, amours légères qui ne donnent point de soucis, qui ne rident ni le cœur ni le front surtout : elle l'a si pur, le front! C'est un vrai marbre! Hélas! oui, tout est de marbre en elle, et le cœur aussi. » Puis, à côté, on tombe sur des expressions de cette sorte : « C'est certainement peu aimable de le dire, mais c'était la vérité : Mme Bonaparte avait une dentition pitoyable. » — Le livre du même auteur sur *la Reine Hortense*, figurant dans la même collection : « Souveraines et Grandes Dames, » est naturellement conçu de la même manière. « Je me suis efforcé, dit M. Turquan, d'être sincère.

Il fut un temps où l'on ne pouvait entendre prononcer ce nom sans qu'il fût accompagné de ses litanies. Il en fut un autre où il était inséparable de demi-sourires moqueurs et de sous-entendus rabelaisiens. Hélas! les demi-sourires et les sous-entendus avaient raison. Comme sa mère, Hortense est une de ces femmes qu'on a beaucoup idéalisées et qui n'ont guère à gagner à l'examen attentif et impartial de leur vie; bien des gens s'étaient trop hâtés de canoniser avant terme cette « Corinne de boudoir. »

7. — C'est d'après le livre de compte du « couturier » Leroy qu'un érudit d'un vrai et solide mérite, M. Henri Bouchot, a entrepris de décrire et de commenter *la Toilette à la cour de Napoléon*, travail publié d'abord dans le *Figaro*, réimprimé en un volume et complété par un *Appendice* où sont reproduites « quelques factures de dames prises dans le manuscrit de Leroy. » Le texte est partagé en sept chapitres, intitulés: I. Le Grand Faiseur ; II. Chiffons de princesses ; III. Maréchales et Grandes Dames ; IV. La Politique du colifichet (1814) ; V. La Mode aux Cent-jours (1815) ; VI. Cadeaux de l'Empereur aux dames (janvier 1814) ; VII. Marie-Louise et Prud'hon. Un Meuble de toilette de l'Impératrice (1810-1832). Dans sa préface, M. Bouchot, préoccupé de défendre les études de ce genre, « peut-être jugées futiles par des personnages graves, » a émis des idées quelque peu paradoxales, et qu'il est permis de ne point partager, sur l'infériorité de l'histoire militaire et de l'histoire diplomatique comparées à l'histoire de la mode et à l'importance philosophique des chiffons.

8, 9 et 10. — La vogue qui s'est de nouveau attachée à Napoléon et à son époque devait naturellement amener la réimpression des *Correspondances* et *Mémoires*, plus ou moins autorisés, sur ce sujet, qui avaient paru en assez grand nombre sous la Restauration ou dans les années qui suivirent. Il n'est pas nécessaire de nous étendre sur les récentes rééditions du recueil des *Lettres de Napoléon à Joséphine et lettres de Joséphine à Napoléon et à sa fille*, des *Mémoires de Bourrienne* (tome I, précédé d'une nouvelle étude sur Bourrienne, par M. Henri d'Alménas); enfin des *Mémoires de Mlle Avrillon, première femme de chambre de l'Impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*. Ces ouvrages sont bien connus et ont été déjà mis largement à contribution par les historiens. M. S.

THÉOLOGIE

JOSEPHI FESSLER **Institutiones Patrologiae** quas denuo recensuit, auxit, edidit BERNARDUS JUNGMANN, tomi II pars altera. Œniponte, Rauch, 1896, in-8 de x-711 p.

MM. Hebbelynck, professeur de patrologie, et Lamy, professeur de

langue syriaque à l'Université de Louvain, ont pris à tâche de terminer la réédition des *Institutions patrologiques* de Mgr Fessler, que le docteur Jungmann avait si heureusement commencée, mais qu'une mort prématurée l'a empêché d'achever. Ce volume renferme l'étude des Pères qui ont combattu les erreurs de Nestorius et d'Eutychès. Qu'il suffise de rappeler les noms de Cyrille d'Alexandrie, de Léon le Grand, de Pierre Chrysologue, de Sidoine Apollinaire, de Césaire d'Arles, de Grégoire de Tours, de Boèce, de Grégoire le Grand, pour indiquer l'intérêt tout spécial qu'il présente. Le même style sobre et élégant, la même correction critique, un égal souci d'éviter les longueurs sans cesser d'être complet, qualités solides et rares que nous avions déjà louées précédemment, se retrouvent ici. L'usage intelligent de caractères différents suivant l'importance des matières et un excellent index facilitent singulièrement l'étude et les recherches. L'érudition spéciale de M. Lamy s'est donné carrière dans l'appendice consacré aux écrivains ecclésiastiques syriens et arméniens des ve et vi^e^ siècles : Isaac d'Antioche, Isaac de Ninive, Jacques de Sarugue, Josué le Stylite, Jean d'Asie, saint Grégoire l'Illuminateur, etc. Toute cette partie est nouvelle. Cette œuvre consciencieuse de mise au point est un excellent exemple à suivre pour la réédition de maint ouvrage de valeur qui a perdu de son utilité depuis les travaux ou découvertes des trente dernières années. G. P.

A history of auricular confession and indulgences in the latin Church, by Henry Charles Lea, LL. D. Philadelphia, Lea brothers and Co, 1896, 3 vol. in-8 de xii-523, viii-514, viii-629 p. — Prix : 56 fr. 25.

Ce ne sont pas quelques lignes, ce sont des volumes qu'il faudrait pour faire une critique sérieuse de l'important ouvrage de M. Ch. Lea sur la confession et les indulgences. L'auteur, en effet, est un homme de beaucoup de lecture, mais, hélas ! tellement rempli de préjugés que les témoignages les plus clairs et les textes les plus innocents viennent se ranger sous sa plume comme une formidable armée d'attaque contre nos dogmes sacrés et les bienfaisants usages de la sainte Église. On a déjà eu la preuve de ce regrettable système dans ses livres précédents sur *l'Inquisition* et *le Célibat ecclésiastique*. M. Lea a beau prévenir le lecteur qu'il écrit une histoire et non un traité de polémique : de la première page à la dernière, il fait preuve d'un esprit sectaire qui, inconsciemment, nous voudrions le croire, ne rencontre que sujets de dénigrement. Ce n'est pas que nous blâmions tout dans son livre. Le point de départ certes est faux, l'impartialité objective manque par un vice d'éducation, en conséquence du milieu protestant où a toujours vécu l'écrivain, mais il y a là une somme de travail immense, une patiente collection de documents digne d'un meilleur usage, une subtile comparaison de faits qui doivent

suggérer à un théologien catholique la pensée de reprendre cet ouvrage en sous-œuvre et de venger brillamment la vérité. Les anciens traités de la pénitence, conçus dans les formes vieillies de l'école, ont d'excellentes parties, mais il importe aujourd'hui de les rebâtir sur un plan nouveau, en s'inquiétant davantage de résoudre les difficultés présentées par l'histoire. Si le livre de M. Lea n'avait produit d'autre effet que d'amener l'attention sur une rénovation de méthode, ce résultat serait déjà digne d'être signalé, mais il a fait mieux ; il nous a donné le *Conspectus* complet des objections protestantes et rationalistes que nous négligeons parfois trop, sûrs que nous sommes de l'enseignement de l'Église, et indifférents aux problèmes de détail qui angoissent tant de consciences honnêtes en dehors du catholicisme. M. Lea nous introduit d'abord dans le christianisme primitif, nous décrivant la discipline de la pénitence publique et la « réconciliation » qu'il distingue soigneusement du pardon des péchés. Il consacre une soixantaine de pages au développement de l'idée de la *Potestas clavium*, théorie qui lui est chère, et revient souvent dans le cours des trois volumes. Il aborde ensuite la délicate matière de la confession à laquelle se rattachent les questions de la juridiction, des cas réservés, du confessionnal, du secret sacramentel et enfin de l'absolution sacerdotale. La responsabilité du pécheur ne disparaissant pas entièrement en conséquence des paroles de l'absolution, le pénitent doit coopérer à l'œuvre du prêtre ; de là les chapitres consacrés aux conditions requises pour l'absolution, à l'étude des modifications de la pénitence publique et privée, et à la satisfaction. La classification des péchés nous entraîne ensuite dans d'épineuses discussions sur le probabilisme et la casuistique, où M. Lea se montre particulièrement prévenu, disons même injuste. Le dernier chapitre du deuxième volume surtout, sur l'influence de la confession, est souverainement révoltant par l'incroyable abus qu'y fait l'auteur d'une foule de documents sur la portée desquels il se méprend du tout au tout, et qu'il accumule avec une acrimonie capable de faire douter souvent de sa bonne foi. Le troisième volume est entièrement consacré aux indulgences : théorie, développement, crise de la réforme, principales variétés, influences. Ce livre, nous le répétons, est extrêmement dangereux pour des chrétiens peu instruits et il ne saurait être sans grave imprudence laissé entre leurs mains, mais il peut en définitive présenter à certains égards une réelle utilité, en particulier, parce qu'il met au point les objections modernes contre le sacrement de pénitence et les indulgences, et qu'il permet à l'apologiste ou au savant catholique de joindre l'adversaire sur son propre terrain.

G. Péries.

JURISPRUDENCE

De Sacramento matrimonii, tractatus dogmaticus, moralis, canonicus, liturgicus et judiciarius. Auctore MICHAELE ROSSET, episcopo Maurianensi. T. IV, V, VI. Paris, Roger et Chernoviz, 1895-1896, in-8 de 686, 603, 554 p. — Prix : 7 fr. le vol.

De Sponsalibus et matrimonio. Praelectiones canonicae quas habebat JULIUS DE BECKER. Bruxelles, Société belge de librairie, 1896, in-8 de 548 p.

Mgr Rosset ne nous a pas fait trop attendre les trois derniers volumes de son colossal traité du Mariage, où ce sacrement est envisagé au point de vue dogmatique, moral, canonique, liturgique et judiciaire. Nous ne reviendrons pas sur les remarques faites à propos de la première série dont nous avons rendu compte il y a quelques mois : la méthode devait naturellement demeurer la même. — Le tome IV renferme l'étude de l'empêchement de clandestinité particulièrement importante pour les pays où le décret « Tametsi » du concile de Trente a été publié ; traite avec de nombreux détails des empêchements du Code civil français, et enfin, de la « Célébration » même du mariage, sujet considérable qui empiète sur une partie du volume suivant. Sous ce titre se rangent la question du registre des mariages, la *benedictio post partum*, la revalidation du mariage nul, etc. Le tome V, avec ces divers appendices, renferme aussi de très intéressants chapitres consacrés aux effets du mariage, reddition du *debitum conjugale* et autres points connexes de morale très spéciale et infiniment délicate qui s'y rattachent. Vient ensuite le traité *de bono prolis :* légitimité, soins corporels, éducation, où directeurs et prédicateurs pourront puiser à l'envi la doctrine la plus sûre et les plus sages conseils. Le tome VI continue cette matière en traitant des écoles neutres, des devoirs de vigilance des parents et de l'obligation du confesseur de leur rappeler leurs obligations à cet égard. La cohabitation, l'usage des revenus du ménage, le pouvoir marital, les prérogatives de l'épouse sont également exposés avec un luxe de détails qui ne laisse rien à désirer. Une dernière partie est réservée aux causes matrimoniales et à la séparation de corps. Cet ouvrage considérable peut aisément suppléer à toute une bibliothèque spéciale sur la matière, tant l'auteur a pris soin d'épuiser son sujet soit au point de vue théorique, soit au point de vue pratique. Nous regrettons seulement une fois de plus qu'il n'ait pas jugé à propos de se préoccuper de l'histoire, car c'est un des aspects sous lesquels aujourd'hui les objections des protestants et des rationalistes se multiplient davantage à l'encontre de l'autorité de l'Église en ces matières.

— Le Mariage est décidément à l'ordre du jour. Voici que nous vient de Belgique un autre ouvrage beaucoup plus succinct, que le chanoine de

Becker a composé pour l'utilité de ses élèves de l'Université catholique de Louvain. Résumé bref et clair, voilà ce que le savant professeur a voulu faire et ce qu'il a heureusement accompli. Remontant jusqu'aux sources du droit naturel et du droit divin primitif, pour y rechercher les origines de la législation canonique, il passe rapidement en revue les sources du droit ecclésiastique et ne dédaigne pas de signaler les lois civiles qu'il serait souverainement imprudent de négliger en pareille matière. C'est sur cette large base qu'il assoit l'édifice de ses *Praelectiones*, et il a soin d'indiquer au commencement de chaque section les références où il faudra aller chercher la confirmation de sa doctrine. Son travail, solidement charpenté et intelligemment réparti, contient dix sections, dont voici l'énumération : 1° Fiançailles ; 2° Du Mariage en général ; 3° Empêchements dirimants ; 4° Empêchements impédients ; 5° Dispenses ; 6° Rôle du confesseur et du curé envers les futurs mariés ; 7° Effets du mariage ; 8° Secondes Noces ; 9° Des Divorces ; 10° Procédure matrimoniale. G. P.

SCIENCES ET ARTS

Der Mensch, sein Ursprung und seine Entwicklung, von Dr C. Gutberlet. Paderborn, Schöning, 1896, in-8 de 620 p.

Ce nouvel ouvrage de l'éminent professeur a pour but de combattre la théorie de la descendance animale de l'homme. Comme le remarque très à propos l'auteur, la doctrine de l'évolution est loin d'être morte ; elle a pénétré plus ou moins dans tous les esprits. Le docteur Gutberlet examine d'abord la théorie de l'évolution en général. Il lui paraît que le développement successif des êtres indique un plan arrêté et non des variations plus ou moins spécifiques qui se fussent produites nécessairement en des sens très divers. Il réfute ensuite l'hypothèse de l'ancêtre simien de l'homme. Il montre que ni le langage, ni la moralité, ni la religion n'ont pu tirer leur origine d'une transformation des instincts animaux.

Le docteur Gutberlet nie absolument que l'âme humaine puisse dériver d'une âme animale. Quant au corps, il trouve tout à fait insuffisantes les preuves données de son évolution. En suivant les principes du darwinisme, on arriverait aussi bien et mieux à prouver que les animaux descendent de l'homme.

L'auteur ne croit pas absolument impossible que l'homme puisse se créer un langage. Il fait remarquer que les enfants se font souvent un parler à eux. A plus forte raison des hommes dans leur pleine maturité pourraient inventer la parole. Cette raison nous touche peu. Il y a un abîme entre inventer le langage articulé ou, comme les enfants, produire un jargon composé de mots mal prononcés, mal appliqués ou même forgés de toutes pièces pour remplacer un terme qui manque.

Nous voulons bien que des hommes adultes et en pleine possession de leur intelligence pussent, s'ils n'en avaient pas une, imaginer une langue. Mais où a-t-on jamais vu de tels hommes? Tous ceux que l'on a rencontrés privés de langage pour une raison ou pour une autre ont toujours montré un développement d'esprit très restreint tant que l'on n'a pu trouver le moyen de communiquer avec eux. M. Gutberlet résout cette objection d'une manière fort originale. Il fait remarquer que le premier homme et la première femme ont été créés avec le plein développement de leurs facultés. Ils se trouvaient donc dans les conditions requises pour vouloir et pouvoir arriver à se communiquer leurs pensées.

L'ouvrage que nous annonçons ici est comme la seconde partie d'un travail colossal entrepris par le savant auteur pour réfuter le monisme mécanique. Aussi philosophe qu'érudit, le docteur Gutberlet connaît toutes les objections. Il les passe toutes en revue, et n'en laisse subsister aucune. C'est une œuvre de premier ordre qui mériterait une traduction française. D. V.

Leçons de physique, par G. Foussereau. *Optique.* 1er et 2e fascicules. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1896, in-8 de vi-453 p. — Prix : 12 fr.

Cours de physique de l'École polytechnique, par J. Jamin. **Premier Supplément,** par Bouty. *Chaleur, acoustique, optique.* Paris, Gauthier-Villars, 1896, in-8 de 182 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Rayons X et la Photographie à travers les corps opaques, par Ch.-Ed. Guillaume. Paris, Gauthier-Villars, 1896, in-8 de viii-127 p. — Prix : 3 fr.

Les *Leçons de physique* à l'usage de la classe de mathématiques spéciales que vient d'entreprendre M. G. Foussereau, secrétaire de la Faculté des sciences de Paris, font partie des Cours de sciences publiés sous la direction de M. Niewenglowski. Les deux fascicules parus forment un volume consacré à l'Optique et comprennent toutes les questions d'optique faisant partie du programme d'admission à l'École polytechnique, avec des développements qui sortent parfois des limites strictes de ce programme. On a d'ailleurs adopté dans l'impression du texte deux sortes de caractères, afin de permettre au lecteur de distinguer les explications indispensables des parties qui peuvent être omises dans une première lecture on qu'on n'exige point pour les examens de l'École polytechnique. Les surfaces caustiques, les lignes focales, l'aberration en général sont traitées avec beaucoup de soin. Chacun des défauts dont l'œil peut être atteint au point de vue de la vision est caractérisé par une expression numérique distincte. Les figures, fort nombreuses, sont exécutées avec finesse ; une représentation nouvelle fait mieux saisir le rôle de la vision binoculaire dans la perception du relief des objets.

C'est un bon livre qui vient grossir la liste des ouvrages déjà nombreux dont disposent, pour l'étude de la physique, les élèves de la classe de mathématiques spéciales.

— Les progrès presque quotidiens réalisés dans les différentes parties de la physique rendent nécessaires des remaniements et des additions aux grands traités publiés, même récemment, sur l'ensemble des sciences physiques. Le *Cours de physique de l'École polytechnique*, de MM. Jamin et Bouty, a besoin d'un supplément ; M. Bouty vient de le publier en « limitant l'objet de son étude aux matières qui se sont suffisamment développées ou éclaircies depuis quelques années pour donner lieu à une exposition suivie. » L'auteur s'est efforcé de faire en sorte que ce fascicule puisse « être lu avec profit par tous ceux qui savent déjà de la physique, quel que soit le livre dans lequel ils l'ont apprise. » On y trouve deux parties : la première, consacrée aux progrès de l'étude de la chaleur, traite de la mesure des températures, des principes de la thermodynamique, de la compressibilité, des dilatations et des changements d'état, de la pression osmotique, du point critique et des phénomènes capillaires. Elle expose les remarquables expériences de M. Mathias sur la chaleur latente de vaporisation d'un corps au voisinage du point critique ; la théorie nouvelle de Gibbs sur la dissociation dans le cas complexe où le corps dissociable donne naissance à un mélange de plusieurs gaz ; l'application de cette théorie aux dissolutions étendues, et la formule de Guldberg et Waage. La seconde partie, sur les progrès de l'acoustique et de l'optique, étudie la propagation du mouvement vibratoire, en notant la remarque importante de M. Gouy sur l'altération des vitesses dans le cas des ondes sphériques ; la propagation du son, avec les expériences de MM. Violle et Vautier sur la vitesse du son dans l'air ; la réflexion totale en acoustique, et les vibrations sonores. Enfin, en optique, on relève les nouvelles mesures de la vitesse de la lumière ; l'application de la règle de Fresnel soit aux anneaux colorés, soit à la diffraction par la courbe de M. Cornu ; la diffraction ; les influences qui modifient les phénomènes d'interférence, sans négliger le mouvement de la Terre ; l'usage fait par M. Lippmann des ondes lumineuses stationnaires pour résoudre le problème de la photographie des couleurs ; enfin l'expérience de M. Wiener en vue de trancher la question de la direction des vibrations lumineuses par rapport au plan de polarisation.

— On s'étonnera peut-être de ne trouver aucune indication sur les radiations nouvelles dans le *Supplément* de M. Bouty. La rédaction de ce fascicule est évidemment antérieure aux fameuses expériences de M. Röntgen. Le livre substantiel de M. C.-E. Guillaume sur *les Rayons X et la Photographie à travers les corps opaques* suffit à satisfaire la curiosité du lecteur le plus exigeant, à la condition toutefois que celui-ci ait déjà de sérieuses notions de physique générale ; car l'auteur n'est pas

un vulgarisateur ; c'est un savant, et un savant presque méticuleux, avantageusement connu des physiciens pour ses travaux antérieurs sur la thermométrie et les mesures de précision. Dans une première partie, M. Guillaume rappelle les théories et les phénomènes relatifs à l'état gazeux, à la lumière et à l'électrolyse, de manière à mettre le lecteur à même de suivre les révélations que lui résume la seconde partie. On se convainc aussi, en avançant dans la lecture de cet exposé magistral, que si les expériences de M. Röntgen sont, sous un certain rapport, fortuites, elles ont été cependant préparées, et l'on peut plus aisément en saisir le sens et la portée en considérant les expériences de M. Crookes sur les décharges dans les gaz, et celles de M. Lenard qui fixent l'attention sur les propriétés des rayons cathodiques. Quant aux rayons X proprement dits, M. Guillaume les présente au lecteur en analysant avec soin le célèbre mémoire de l'heureux physicien de Würtzbourg, en essayant de donner une théorie provisoire de ces singuliers phénomènes, en retraçant enfin les applications auxquelles ils ont déjà donné lieu. De belles reproductions en photogravure de clichés originaux augmentent l'intérêt de ce livre, dont nous conseillons la lecture à tous ceux qui veulent avoir des notions précises sur cette étrange et intéressante question. H. Courbe.

BELLES-LETTRES

Flore populaire, *ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore*, par Eugène Rolland. Paris, Rolland, 1896, in-8 de 272 p. — Prix : 6 fr.

Le nouvel ouvrage dont M. Eug. Rolland entreprend la publication, sera, si nous ne nous trompons, plus considérable encore que l'intéressante *Faune populaire* du même auteur.

Le volume paru contient les neuf premières familles du règne végétal, selon la classification de A.-P. de Candolle, savoir : Renonculacées, Magnoliacées, Anonacées, Ménispermées, Berbéridées, Nymphéacées, Papavéracées, Fumariées et Crucifères. Il faut s'incliner devant le travail colossal que suppose un pareil livre, devant la patience, l'ingéniosité dans les moyens d'investigation qu'il comporte. Il suffira, pour donner une idée des laborieuses recherches auxquelles s'est dû livrer M. Rolland, de dire que, pour le coquelicot par exemple, il ne signale pas moins de quatre cents noms ou formes différentes. Hâtons-nous d'ajouter que ces nomenclatures sont heureusement groupées par langues et se présentent pour chaque article dans un ordre constant. Cet arrangement, outre qu'il rend extrêmement facile la consultation du livre, lui donne tout d'abord une haute signification : nous voulons parler d'une certaine répartition géographique des termes ayant une origine commune. C'est ainsi que,

pour le coquelicot, dans tout le nord-ouest, l'ouest, le nord, le centre, dans l'est, le sud-est aussi, la terminologie populaire s'inspire de la crête du coq ou n'est qu'une onomatopée de son chant; (ex. *coq*, *coricoco*, Normandie; *co*, Yonne; *kikirijac*, Vosges); tandis que dans le sud-ouest, une partie de la Provence, dans le centre quelquefois, etc., c'est la couleur rouge seule (ex. *rougelo*, *raouzelo*, *rouelle*, *vermillon*, *ponceau*, etc.) qui sert à désigner la fleur. Et, comme du rouge éclatant au feu ardent il n'y a qu'un pas à franchir pour l'imagination populaire, le coquelicot est vite devenu un *feu d'enfer*, une *chaudrotte*, une *tsôdère* (chaudière), et aussi une *fleur di tonir*, etc. Les formes de fantaisie nées d'un usage particulier de la plante ou des vertus qui lui sont attribuées occupent toujours une place importante dans la nomenclature. Mais, chose curieuse! la tête ou la crête du coq (*cock's head*, *cock's comb*) qui figurent de nouveau dans quelques dialectes anglais, l'onomatopée du chant de l'oiseau qui reparaît dans les idiomes serbocroates, ne se retrouvent nulle part ailleurs. Au reste, les dérivés du mot savant sont toujours excessivement nombreux et donnent lieu aux altérations les plus bizarres, l'ancolie devenant ici la colique, là l'épine-vinette, le pisse-vinaigre. En dehors de ces étymologies naïves (assez fréquentes, semble-t-il, dans les patois anglais), la terminologie populaire est aussi vague que touffue, indistincte, à peine existante : les mêmes noms empruntés à des similitudes de couleurs, à de grossières ressemblances de port ou de forme, à de prétendues propriétés identiques, s'appliquent indifféremment et dans les mêmes lieux à des plantes de familles très éloignées : l'ellébore est l'*herbe d'enfer* dans l'Aube, mais en Provence l'*erbo d'infer*, c'est le nénufar. Au surplus, la même plante (la clématite, par exemple, et beaucoup d'autres sont dans ce cas) est tout à la fois barbe-au-bon-Dieu ou barbe-de-Judas, barbe-de-chieuvre ou cheveux-de-la-Vierge.

Un pareil livre doit soulever bien des problèmes, éveiller de louables curiosités. Nous n'insisterons pas davantage sur le mérite d'une œuvre aussi désintéressée. Mais pourquoi — c'est notre ignorance seule qui justifie ce reproche, — pourquoi l'auteur ne nous donne-t-il pas plus souvent la traduction des termes étrangers dont il a recueilli une si imposante quantité? Il est souhaiter que la regrettable indifférence du public français pour ces sortes d'études n'arrête pas M. Rolland au milieu d'une aussi intéressante publication. LOUIS DENISE.

La Frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France, par GODEFROID KURTH. Tome Ier. Bruxelles, Société belge de librairie, 1896, in-8 de 588 p. — Prix : 6 fr.

J'ai la bonne fortune de présenter aux lecteurs du *Polybiblion* un nouveau livre remarquable de l'auteur de *Clovis*, de l'*Histoire poétique des Mérovingiens* et de tant d'autres travaux excellents. L'Académie royale

de Belgique ayant remis au concours une question qu'elle avait déjà posée il y a quelque cinquante ans, sur les limites des langues française et germanique en Belgique et dans le nord de la France, M. Kurth a répondu à l'appel de l'Académie, dont il est devenu depuis l'un des membres les plus estimés. Je n'ai pas besoin de dire que l'Académie s'est empressée de couronner le mémoire de son futur associé. De ce mémoire, nous n'avons encore que la première partie. Un avertissement de l'éditeur nous assure que la seconde paraîtra dans le courant de la présente année 1896. Elle comprendra, nous dit-on, « le livre III, intitulé *le Recul de l'idiome germanique*, plus un appendice critique et la bibliographie. » Nous aurons donc, selon toute apparence, à revenir prochainement sur le livre de M. Kurth. Il ne saurait nous convenir, cependant, de remettre à plus tard le soin de parler du premier volume de cet ouvrage, je le répète, remarquable.

L'idée principale que l'auteur y développe, celle sur laquelle il revient à maintes reprises, c'est que « la région où la presque totalité des noms géographiques peut être interprétée par l'idiome thiois a été colonisée par un peuple germanique ; celle, au contraire, où l'immense majorité de ces noms appartient à l'idiome roman l'a été par une population de même langue. Pour la région intermédiaire, il est probable que les deux populations s'y seront rencontrées dans une proportion à peu de chose près égale à celle qui existe entre les noms de lieux eux-mêmes » (p. 400). Pour démontrer la vérité de ces assertions, M. Kurth a fait appel à la toponymie, dont il a d'abord, dans son Introduction, excellemment marqué l'utilité. Puis il a dressé la liste de tous les noms de lieux des communes situées sur la frontière actuelle des deux langues, en Belgique et dans le nord de la France, et celle d'un grand nombre de noms recueillis parfois à grande distance de cette frontière. De ces listes, l'auteur a tiré diverses conclusions dont l'importance n'échappera à personne.

C'est d'abord que « toute la Gaule septentrionale, jusqu'au Rhin, a été habitée, dans l'origine, par des populations celtiques, » dont la langue « retentit encore aujourd'hui dans le nom de la plupart des cours d'eau de cette vaste région. » En second lieu, que cette même région paraît s'être trouvée romanisée à peu près complètement, quand les Francs s'y répandirent. Troisièmement, que les Francs ne s'établirent pas à demeure au delà de la Lys, de la Canche, de la forêt Charbonnière, de la grande voie romaine de Bavay à Cologne, et de la forêt Ardennaise, puisque leur langue, dans les noms de lieux, ne franchit ces limites que d'une manière tout accidentelle. Enfin, quatrième conclusion : dans le haut moyen âge, le domaine des idiomes germaniques vis-à-vis des dialectes français était, en Belgique, à peu de chose près ce qu'il est encore, tandis que, dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais, le français n'a cessé de gagner sur le flamand.

Ces conclusions ont été obtenues au prix d'efforts dont on ne saurait trop louer M. Kurth. Les investigations auxquelles il s'est livré dénotent une patience en même temps qu'une sagacité singulières. En étudiant ces interminables listes de noms, en lisant ces dissertations lumineuses sur les suffixes, sur la langue des noms de lieux, etc., on oublie que plusieurs d'entre elles ne constituent, en somme, que des hors-d'œuvre, pour ne retenir que l'utilité à tirer de ces listes et de ces dissertations. Grâce à elles, pour identifier les noms de lieux anciens de la Belgique et du nord de la France, les érudits ne pourront désormais se dispenser de recourir au livre du très distingué professeur de l'Université de Liège. M. Kurth n'est pas de ces savants à qui l'on puisse faire grief de quelques oublis, de quelques minces erreurs de détail, inévitables assurément dans un ouvrage de l'importance de celui-ci. L'auteur permettra-t-il, en terminant, de lui demander s'il est bien certain que le nom de la ville de Lille, « de l'Isle (Insula) » (p. 445), se soit formé par combinaison de l'article avec le mot et ne vienne pas simplement du latin Risla, flamand Ryssel?

ARMAND D'HERBOMEZ.

Traité de prononciation anglaise, par le P. RAYMOND ALEZAIS, S. J. Paris, Klincksieck, 1895, in-12 de 278 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce traité est le plus complet, le plus scientifique et le meilleur qui ait été jusqu'ici publié en France sur cette matière difficile. L'auteur y fait preuve d'une connaissance très exacte de la prononciation et de l'accentuation anglaises ; il a fait des recherches étendues, corrigé des erreurs traditionnelles de nos livres classiques, et établi des règles ingénieuses et nouvelles.

La première partie de l'ouvrage (analyse des sons) prête beaucoup à la critique. L'auteur n'est pas au courant des découvertes récentes de la phonétique expérimentale (voir ce qu'il dit, p. 4, des « efforts des savants »). Pour ce qui est de la phonétique proprement anglaise, il ne cite dans sa Préface que quelques ouvrages français qu'il juge avec raison insuffisants et erronés. Mais les travaux véritablement scientifiques, les travaux allemands, anglais et scandinaves lui sont inconnus. La vérité est que l'analyse des sons anglais n'est plus à faire ; elle a été faite excellemment en divers pays par des gens tels que MM. Sweet, Western, Vietor, etc., et vulgarisée en France par M. P. Passy. Que le P. Alezais consulte le premier volume de l'*Englische Philologie*, de M. Storm, ou le Manuel de M. Körting : il y trouvera un bon répertoire des principaux de ces travaux. Il renoncera sans doute alors à sa division bizarre des voyelles et corrigera des erreurs qu'il serait trop long de signaler ici. Je n'en relèverai qu'une, qui a rapport au français ; le *gn* français n'est nullement un *i* consonne nasalisé (p. 21) ; du moins c'est là une prononciation exceptionnelle et anormale. Les signes dont se sert le P. Ale-

zais sont aussi bizarres et incommodes; mieux eût valu adopter le système de transcription de l'Association phonétique (fondé sur le *broad Romic* de Sweet) ou celui de M. l'abbé Rousselot. Les règles de prononciation sont fort bien données, quoiqu'elles soient peut-être un peu multipliées et qu'elles s'attachent parfois à des nuances négligées par la plupart des Anglais eux-mêmes. Quand deux prononciations d'un mot sont correctes, le P. Alezais n'en indique parfois qu'une, ainsi pour *civilization* (p. 86), où le troisième *i* peut être diphtongué ; pour *Celtic* (p.108), où le *c* peut être doux, etc. Il n'est pas exact que l'*e* muet de *the* dans *the man*, etc., disparaisse complètement (p. 97).

Le chapitre de l'accentuation est le meilleur du livre (voir, par exemple, les excellentes remarques sur l'accent des auxiliaires, p. 143). Il est naturellement très touffu, très rempli (comme les autres) de règles et d'exceptions ; la faute n'en est pas à l'auteur, mais à la complication de la langue. Il va sans dire, d'ailleurs, qu'un traité aussi complet n'est pas destiné aux commençants, qui en seraient effrayés et rebutés, mais il sera fort utile aux étudiants avancés, et le serait encore bien davantage moyennant les quelques corrections que nous avons indiquées.

A. Barbeau.

Chansons populaires de l'Espagne, traduites en regard du texte original par Léo Rouanet. Paris, Charles, 1896, in-12 de 265 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans son introduction, M. Léo Rouanet expose fort bien la différence qui existe entre les chansons et les romances. Celles-ci, même celles qui ont eu pour auteurs des poètes nullement lettrés, ont encore quelque chose de vaguement artistique (mais M. Rouanet a tort de vouloir les désigner par le nom d' « héroïques, » car plusieurs sont de genres fort divers) ; les chants qu'il nous donne sont tout à fait l'œuvre du peuple, improvisés, chantés par lui. Ils se divisent en quatre séries : les *soledades*, qui ne se composent que de trois vers; les *coplas*, qui sont des quatrains; les *seguedillas*, qui sont des sixains, et les *trobos*, formés par des stances liées entre elles et qui ressemblent à nos chansons. Parmi les *trobos*, on remarque une pièce, la trente et unième, qui, malgré son ton tout à fait populaire, doit dériver d'une romance : *Rico Franco* (*Primavera y flor de romances*, t. II, p. 22) et qui, du reste, a des parallèles en Italie, en France, de tous côtés. Les petites poésies traduites par M. Rouanet, avec une exactitude dont on peut s'assurer en jetant un coup d'œil sur le texte mis en regard, sont tout à fait charmantes; originalité des idées, imprévu des comparaisons, sentiment vrai exprimé avec d'étranges hyperboles, comme dans les *rispetti* italiens, ingéniosité qui semble un héritage des poètes courtisans du temps de don Juan II, et à la fois naïveté toute rustique, parfois au milieu de tous ces chants d'amour,

quelques quatrains d'où darde un trait satirique : voilà ce que nous offre cette abondance de petits vers si faciles, si harmonieux, dont nous ne croyons pas qu'aucune autre littérature puisse nous présenter les pendants.

M. Rouanet a rendu un vrai service non seulement aux folkloristes, mais aussi aux lettrés, en rassemblant et en traduisant si bien toutes ces curieuses petites poésies. Toutefois, elles ne nous étaient pas aussi inconnues qu'il le croit. Il me semble bien qu'il y a quelques années M. Achille Fouquier nous a donné un recueil de plusieurs d'entre elles; de mon côté, j'en ai traduit quelques-unes dans *la Cour littéraire de don Juan II* (t. II, p. 173) et précédemment, en 1871, une plus grande quantité, mais cette fois en italien, dans une lettre à Pitrè (*Folklore*, de la page 302 à la page 315). M. Rouanet, dans son introduction, a bien voulu m'accorder une mention dont je le remercie, mais qu'il me permette de compléter ce qu'il dit des traductions des romances : en 1862 (*Vieux Auteurs castillans*, tome II, de la page 234 à la page 422), j'en avais déjà fait passer une longue série dans notre langue, fort antérieurement, comme on le voit, au *Petit Romancero* publié seulement en 1878.

TH. DE P.

Célébrités anglaises. Essais et études biographiques et littéraires, par JULES LE FÈVRE-DEUMIER. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-8 de 335 p. — Prix : 5 fr.

Six études d'étendue fort inégale composent ce volume d'une typographie irréprochable et d'une lecture aisée, malgré un certain luxe de métaphores. C'est une série de réhabilitations et de résurrections. Dans la première catégorie, il faut ranger la longue apologie de James Thomson, le Delille écossais (1700-1748), dont la renommée, fort contestée en son propre pays, ne se sauve que par les *Saisons* (1726-1730); son théâtre et ses épopées semblent mériter l'oubli. L'homme reste sympathique : il eut la délicatesse de rembourser à son éditeur une grosse somme avancée sur un succès qui ne vint pas. Anne Radcliffe, romancière sombre et tragique (1767-1823), est également désintéressée; sa réputation est plus solide que celle du poète de la nature. Thomson est cependant bien supérieur à Élisabeth Laudon (1802-1838), trop pomponnée, trop fardée à notre goût. Deux courts essais sur Georges Psalmanazar, totalement oublié, et le critique Christopher North, complètent cet intéressant recueil.

A. S.

HISTOIRE

La Galilée par P. LOTI, de l'Académie française. Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-18 de IV-250 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le voyage de M. Loti présente au fond un médiocre intérêt : Naplouse,

Nazareth, Tibériade, Damas, Baalbek, sont les principales étapes de cette route connue. Ce qui fait la valeur du volume, c'est le style toujours charmant, les descriptions poétiques et fidèles cependant, autant que peuvent et doivent l'être les descriptions d'un poète. Il ne faut pas prendre au pied de la lettre certaines appréciations d'un écrivain qui est avant tout un peintre de sensations; il nous dit (p. 136) que Damas lui représente « l'Orient gai; » c'est une impression diamétralement opposée que j'ai éprouvée jadis; et cela ne prouve pas que M. Loti ait tort, mais simplement qu'il s'est trouvé à Damas dans un état d'esprit qui lui faisait voir tout en rose.

Ce volume diffère notablement du précédent (*Jérusalem*) par le ton général, qui est plus apaisé; moins de pluie, moins d'Anglais, moins de chemins de fer, plus de soleil et de fleurs, cela suffit pour transformer la manière d'écrire; les dissertations philosophico-religieuses sont presque absentes, les commentaires exégétiques sont plus rares, et l'occasion d'en placer ne manquait pas. A Tibériade, la caravane de M. Loti a fait sa jonction avec celle de MM. Vigouroux et Le Camus; on s'est rendu visite, on a causé amicalement; quelques pages délicieuses sont consacrées à cette rencontre; la conclusion est : « Il n'y a rien d'aimable comme des prêtres aimables » (p. 95).

J'ai relevé deux erreurs assez extraordinaires chez un homme aussi au courant des choses de l'Orient. A la page 166, il est question d'un tombeau « qui porte la date de 666 de notre ère; » c'est, dit M. Loti, celui de Melek-ez-zahir Bibars, qui guerroya contre les croisés. Pour faire disparaître cet anachronisme, il suffit de substituer aux mots « de notre ère » les mots « de l'Hégire. » L'an 666 de Mahomet correspond en effet à l'année 1268, date présumée de la mort du sultan Bibars. A la page 164 se trouve une indication absolument inexacte. La caravane des pèlerins de la Mecque ne se forme pas chaque printemps à Damas pour revenir en juillet : les pèlerins partent chaque année au commencement du mois de Dzou'l-cadeh; or les musulmans usent d'une année lunaire plus courte de douze jours que la nôtre, et leurs fêtes se trouvent avancées d'autant chaque année. Si la caravane est partie en 1895 à la fin d'avril, elle partira en 1903 à la fin de janvier, et en 1924, quand trente années se seront écoulées pour nous, le calendrier musulman en aura vu passer trente et une, et les fêtes se retrouveront à peu près à la même date. On sait d'ailleurs qu'en pays musulman, le jeune du *ramazan* se trouve tantôt en été, tantôt en hiver.

Pour terminer, l'auteur nous donne un appendice intitulé *la Mosquée verte;* la scène se passe aux environs de Brousse, l'action n'existe pas. Ce sont de simples rêveries d'un Européen qui s'est introduit dans la société des gardiens d'une mosquée, et qui, pour quelques heures, a revêtu une âme orientale, bien supérieure, selon M. Loti, aux âmes

d'Occident, encombrées de préoccupations d'ordre concret; il y a une mélodie exquise dans cette espèce de romance sans paroles, mais si ce petit bijou littéraire a quelque valeur philosophique ou morale, j'avoue ne pas m'en être douté. P. Pisani.

Peru. Beobachtungen und Studien über das Land und seine Bewohner während eines 25 jährigen Aufenthalts, von E. W. Middendorf. III. Band. *Das Hochland von Peru.* Berlin, Robert Oppenheim (Gustav Schmidt), 1895, in-8 de xvi-603 p. — Prix : 25 fr.

Après avoir étudié, dans deux volumes dont nous avons déjà rendu compte (cf. *Polybiblion*, t. LXXI, p. 340-342; t. LXXIV, p. 63-64), la ville de Lima et ses environs, puis le littoral péruvien, M. E. W. Middendorf, dans le tome troisième de sa belle monographie du Pérou, aborde, conformément au plan qu'il s'est tracé, la description et l'étude des hautes terres montagneuses, de ce que les Péruviens appellent *la Sierra*. On sait ce qu'est cette partie du pays, aux contrastes saisissants : profondément bouleversée et accidentée, hérissée de montagnes qui comptent parmi les plus hautes de l'Amérique du Sud, creusée de belles vallées dont le sol fertile, fécondé par les pluies qui tombent de décembre à avril, est couvert d'une admirable végétation, tandis que des croupes ou des plateaux mornes et froids (*punas*) les séparent les unes des autres. La civilisation européenne y a beaucoup moins fait sentir son influence que sur le littoral; aussi y trouve-t-on des mœurs qui se rapprochent plus de celles des anciens Péruviens, des idiomes sensiblement moins altérés par l'influence espagnole, des monuments mieux conservés encore et en plus grand nombre. Il suffit de regarder les belles gravures qui ornent le volume de M. Middendorf pour s'en rendre compte; une lecture attentive de ce livre en convaincra bien plus encore. Notons d'ailleurs que, dès le début de son Introduction, l'auteur a appelé l'attention sur ces faits, sur lesquels il a insisté avec un véritable amour dans le corps même de son travail. Doué d'un réel esprit d'observation, animé du désir de pénétrer le plus profondément possible dans la connaissance des antiques civilisations quichua, inca, chimu, aymará, M. Middendorf a su tirer parti de ses connaissances archéologiques et linguistiques avec un véritable talent, et — naturellement — d'autant mieux que les éléments d'étude étaient plus nombreux et mieux conservés. Mais les études de M. Middendorf ne sont nullement dogmatiques; la forme adoptée par lui est au contraire très simple : un récit de voyage, autour duquel se trouvent à l'endroit où ils seront le mieux à leur place, groupés ou dispersés selon les cas, les détails et les renseignements caractéristiques sur la géographie, les habitants, la langue, les mœurs, l'industrie, les ruines du pays. Après une introduction toute générale et fort courte, contenant des vues d'ensemble sur la Cordillère des Andes, les hautes terres

péruviennes, leur végétation, leurs routes et la manière d'y voyager, l'auteur, estimant que son lecteur en sait assez pour le suivre avec fruit dans ses excursions, l'emmène avec lui dans la Sierra. Il lui fait d'abord visiter le centre du Pérou jusqu'au pied du fameux Cerro de Pasco, en passant par la plus ancienne des colonies espagnoles dans le haut pays, Huanuco, aux vieilles et curieuses ruines, — et par la petite colonie allemande de Pozuzo. — Abordant ensuite l'étude du haut Pérou septentrional, M. Middendorf pénètre dans la vallée du Marañon, puis franchit le rameau central de la Cordillère, gagne Chachapoyas et plus à l'est encore, dans le département de Loreto, la *Montaña* ou région des forêts. Il faut lire, et avec le plus grand soin, dans cette partie, les renseignements de tout genre fournis par l'auteur sur le Marañon et sur sa vallée jusqu'au moment où la rivière péruvienne devenue le grand fleuve des Amazones pénètre au Brésil; c'est un excellent travail et fait de main d'ouvrier.

Dans les deux dernières parties du volume, consacrées au sud du Pérou et aux alentours du lac Titicaca, cette nappe d'eau grande comme quinze fois le lac de Genève dont les rivages furent le centre de la civilisation aymara, M. Middendorf, débordant un peu le cadre qu'il s'est fixé, fait franchir à son lecteur les limites du Pérou et l'entraîne à sa suite, en plein plateau bolivien, jusqu'à la capitale de la Bolivie, La Paz, et dans la province de Yungas. Là surtout abondent les descriptions de vieilles cités et de monuments antérieurs à la conquête espagnole; dans l'île de Titicaca, à Tiahuanaco (si bien étudié par M. Th. Ber, dont l'auteur aurait pu rappeler le nom), à Cusco, à Pisac, combien d'autres fois encore M. Middendorf, au cours de ses excursions, n'en a-t-il pas rencontré ! Ce serait plaisir de le suivre dans ses études historiques et archéologiques si consciencieuses, d'en dégager les traits saillants et de les réunir en un tableau d'ensemble si la place ne nous était pas mesurée. Du moins ne nous manquera-t-elle pas pour signaler le soin avec lequel M. Middendorf a noté tout ce qui, au point de vue géologique, climatérique, économique et pittoresque, pouvait caractériser les pays qu'il a visités, la conscience avec laquelle il a raconté l'histoire postcolombienne de tous les lieux dont il parle, de La Paz, par exemple (p. 337-341), ou encore de la partie péruvienne du fleuve Marañon (p. 269-280). Grâce à ces qualités, grâce à de courtes dissertations comme ses quelques remarques sur le langage aymarâ (p. 430-432), grâce à ses tables d'altitude, grâce à une illustration pittoresque et archéologique admirable, à une série de petits plans et à une excellente carte du lac Titicaca, le dernier livre de M. Middendorf est, malgré quelques légères fautes d'impression (1835 pour 1735, par exemple, p. 274) et malgré quelques sécheresses, absolument digne des précédents ; peut-être même leur est-il supérieur.

Avec ce troisième volume se termine l'importante monographie que M. Middendorf a consacrée au Pérou; aussi devons-nous en finissant, — de même que l'éditeur a eu soin d'insérer à la suite de l'ouvrage une table alphabétique des noms cités au cours des trois tomes, — résumer notre impression sur l'ensemble même de l'œuvre. La voici en quelques mots : le *Pérou*, de M. Middendorf, travail méritoire, résumant des études et des observations poursuivies patiemment dans le pays et dans les livres pendant vingt-cinq années, très soigneusement rédigé, illustré scientifiquement, admirablement édité, constitue le meilleur ouvrage d'ensemble qu'il soit possible de consulter à l'heure actuelle sur cette république sud-américaine. HENRI FROIDEVAUX.

Vie du cardinal Guibert, par l'abbé PAGUELLE DE FOLLENAY. Paris, Poussielgue, 1896, 2 vol. in-8 de xx-564 et 732 p. avec deux portraits. — Prix : 10 fr.

Le cardinal Guibert fut l'une des plus grandes figures épiscopales de ce siècle. Il fut mêlé aux plus graves événements de la patrie, aux plus importantes phases de la vie de l'Église depuis son épiscopat, en 1841, jusqu'à son dernier soupir. En faisant revivre pour la postérité « cette grande âme d'évêque, » M. l'abbé Paguelle de Follenay s'est placé, sans conteste, parmi les premiers biographes religieux de notre temps.

Que de jouissances d'esprit et de cœur pour un prêtre, à la lecture si attachante de ces deux gros volumes qu'il a composés en l'espace de dix-huit mois et à la prière du successeur du cardinal Guibert! Pour leur juste appréciation, nous laissons la parole à un maître en l'art d'écrire : « Peu familier d'abord avec votre sujet, écrit Mgr d'Hulst à M. Paguelle de Follenay, vous avez trouvé le secret de vous l'approprier si parfaitement que rien ne manque à la fidélité du tableau. A l'exactitude du dessin vous avez su joindre la couleur et la vie. Vos voyages en Provence, en Corse, en Vivarais, en Touraine, l'enquête que vous avez si bien conduite dans tous les lieux où ce grand caractère avait laissé son empreinte, l'usage habile que vous avez fait des documents publiés et des correspondances privées, les témoignages directs que vous avez recueillis et que vous m'avez permis de compléter par mes souvenirs personnels (Mgr d'Hulst faisait partie de l'administration diocésaine de Paris sous le cardinal Guibert), toutes ces industries qui font l'historien et le biographe vous ont mis à même de répondre pleinement à l'attente qu'avait excitée l'annonce de votre ouvrage. Vous avez donné à la vérité des faits le vêtement qui lui convient : un style simple et austère conforme à la gravité du modèle qu'il fallait peindre, animé cependant par une juste admiration des grands traits de cette noble figure.... Vous avez évoqué avec talent, au cours de votre récit, les causes morales des événements qui en forment la trame.... Sacrifiant résolument le panégy-

rique à l'histoire, vous vous êtes refusé le droit de dépasser la vérité comme celui de la taire.... En cela, vous avez donné un bon exemple » (p. x). « Vous avez voulu, dit à son tour S. Ém. le cardinal Richard, en écrivant la vie de notre vénéré Père, que l'auteur s'effaçât pour le laisser agir et parler lui-même. Vous avez constamment cité sa correspondance, ses écrits, ses lettres pastorales où l'élévation et la justesse de la pensée s'unissent à la perfection de la forme littéraire » (p. vi). M. l'abbé Paguelle de Follenay a tellement usé de ce procédé qu'il semble avoir le besoin de s'en excuser ou de s'en expliquer au lecteur : « J'ai cru devoir, aussi souvent que possible, m'effacer derrière le grand prélat dont je ne suis que le biographe, et, pour le faire revivre, me servir de sa plume. » Mais de tous ces documents accumulés l'auteur a fait saillir les grands traits de la physionomie morale du cardinal : sa prudence d'aspect lent dans la détermination, sa fermeté invincible dans l'application, sa douceur de prime abord rigide mais exquise, sa piété fervente, sa droiture de caractère, sa parfaite pureté d'intention, son calme fort au milieu de tant de vicissitudes douloureuses pendant soixante et un ans de vie sacerdotale. C'est bien fidèlement le cardinal Guibert, « avec cette gravité tempérée par la douceur chrétienne, avec cette dignité rare mêlée à une simplicité parfaite, avec cet ensemble d'autorité, de bonté, de grandeur austère. » Comme on l'a observé souvent, il ressemblait, par ses allures d'une majestueuse gravité, ses traits émaciés éclairés par un lumineux et doux regard, d'un ton très mat, couronnés de cheveux blancs, à ces profils d'évêques qui se détachent sur le fond étincelant des antiques vitraux de nos cathédrales gothiques.

Appréciant à leur valeur l'influence des milieux, M. Paguelle de Follenay a visité tous les lieux où s'étaient déroulés les événements de cette grande carrière : Aix, Viviers, Notre-Dame du Laus, Nîmes, Ajaccio, Tours.

Dans le premier volume est décrite l'enfance humble et angélique du jeune Joseph-Hippolyte Guibert. Puis ce sont les études secondaires de l'adolescent, ses études théologiques, son noviciat chez les oblats à Aix, son entrée en religion malgré l'opposition tenace de son père, son ordination, ses missions fructueuses à Digne, Saint-Maximin, Bourg-d'Oisans, Saint-Pons, au Laus, à Ajaccio, où il devint supérieur du grand séminaire. C'est là qu'il reçut sa nomination à l'évêché de Viviers, en 1841. Que de pieuses leçons, que de salutaires exemples les âmes sacerdotales et religieuses rencontreront dans ce premier volume ! Dans le second, nous entrons dans la vie épiscopale si féconde, si belle du cardinal Guibert. A Viviers, il arrive dans un diocèse désorganisé, livré aux divisions. Un chapitre des plus curieux est celui où est exposée la conduite scandaleuse des abbés Allignol, qui, sous prétexte de défendre ou de restaurer l'ancienne discipline ecclésiastique, notamment l'inamovibilité des desservants en France, semaient la zizanie parmi les frères, la révolte

contre l'évêque. Par sa fermeté et sa bonté patiente, Mgr Guibert ramena les deux égarés. Puis, profitant de la loi sur la liberté de l'enseignement, il fit construire le petit séminaire d'Aubenas, l'un des plus beaux de France ; il établit ses frères en religion au pèlerinage de la Blachère, se montra rempli d'une paternelle sollicitude pour son clergé et ses communautés religieuses. Déjà il avait révélé la mesure de son grand esprit et de sa sage administration. Après avoir refusé l'évêché de Grenoble et l'archevêché d'Avignon, sur l'ordre pressant de ses supérieurs religieux, il accepta l'archevêché de Tours. Son passage s'y manifesta surtout par l'œuvre de la basilique de Saint-Martin, sa défense énergique des droits du Saint-Siège. Ensuite il prit part au concile du Vatican, qu'il ne put suivre jusqu'à la fin à cause de sa santé fort éprouvée par le climat romain. Quoi qu'on ait dit, membre influent de la commission de l'infaillibilité pontificale, il contribua beaucoup, par ses observations profondes, à faire admettre la nécessité de la définition du dogme par la majorité de la commission qu'il entraîna, à la vive joie de Pie IX. A son retour de la Ville éternelle, c'était le désastre de notre patrie. On sait l'ardeur de son patriotisme, ses lettres à l'empereur d'Allemagne, au Souverain Pontife, dans l'intérêt de la paix. Ce chapitre sur la guerre montre l'archevêque de Tours vivant côte à côte avec le gouvernement de la Défense nationale, dont les membres prenaient leurs repas à la table de Mgr Guibert. L'israélite Crémieux, ministre de la justice, lui conserva de cette hospitalité un souvenir attendri. Mais l'archevêque refusa impitoyablement de recevoir le tribun Gambetta. C'est un des plus beaux morceaux de notre histoire nationale en ces jours désolés. Les quatre derniers chapitres nous révèlent la vie toujours si active du cardinal, malgré le poids des années, sur le premier siège épiscopal du monde : Paris. Il l'a accepté, parce que, lui dit M. Thiers sur son premier refus, « vous refusez le sort de vos prédécesseurs martyrs. » Après la sanglante Commune, c'était encore un diocèse à réorganiser. On voit Mgr Guibert fondant ses œuvres des orphelins de la guerre, des malades des faubourgs, de l'église du Sacré-Cœur, de l'Université catholique, de l'hôpital Saint-Joseph, des écoles chrétiennes libres. Nous ne pouvons qu'indiquer ici son rôle de conseiller de l'épiscopat français ; ses relations avec les plus grands esprits contemporains : Guizot, Falloux, Montalembert, Gratry, Thiers, Mgr Meignan, Poujoulat, Louis Veuillot. Ce sont ses lettres à M. Dufaure, à M. Grévy, aux députés et aux sénateurs qui « lui ont valu sa grande réputation et l'ont placé si haut dans l'histoire politique et religieuse de notre siècle. »

Le livre de M. l'abbé Paguelle de Follenay est non seulement une belle œuvre d'histoire religieuse embrassant près d'un demi-siècle ; c'est aussi une bonne œuvre, un fortifiant exemple pour ceux qui le liront, notamment pour notre épiscopat français. Il trouvera dans l'illustre cardinal l'idéal d'une âme d'évêque à notre époque troublée. LOUIS ROBERT.

Souvenirs d'un historien de Napoléon. Mémorial de J. de Norvins, publié avec un avertissement et des notes par L. de Lanzac de Laborie. Tome Ier, 1769-1793. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de xxxvi-426 p. et portrait en héliogravure. — Prix : 7 fr. 50.

Qui eût pu soupçonner que Norvins, l'historien enthousiaste de Napoléon, avait été d'abord un ardent royaliste et un émigré? C'est ce que nous apprend son *Mémorial*, si heureusement mis au jour par M. de Lanzac de Laborie, le savant historien de Mounier et de la domination française en Belgique. Né en 1769, la même année que son héros, comme il aimait à le répéter, Norvins appartenait à une famille gasconne, dont un membre, pris en gré par le cardinal Fleury, avait été pourvu d'une charge de finances. Élève du collège du Plessis, puis du collège d'Harcourt, il se destinait à la magistrature et rêvait une place de conseiller au parlement. Les relations qu'il s'était créées au collège, non moins que les grandes alliances contractées par sa famille, semblaient lui assurer un brillant avenir. Il avait pour protecteurs à la fois Calonne, Brienne et Lamoignon. Il s'était trouvé par là lancé dans toute la haute société de Paris et de province, et c'est ainsi qu'il a pu nous retracer de la vie de salon et de la vie de château, pendant les années qui précédèrent la Révolution, un tableau si curieux et si attrayant, malgré quelques longueurs. Quelle existence fastueuse et charmante que celle qu'on menait alors, et comme on comprend bien, en lisant Norvins, le mot si connu de Talleyrand sur la douceur de vivre en France avant 1789. On riait, on chantait, on intriguait, on jouait la comédie, on allait aux bals de l'Opéra, et l'on ne semblait vraiment pas se douter du mouvement irrésistible qui se faisait dans les esprits et qui allait tout emporter. Nous recommandons tout particulièrement au lecteur la description des fêtes de Brienne, qui retrouvera dans le volume le succès qu'elle a eu déjà dans le *Correspondant*, et celle du salon de Mme de la Briche.

Nommé conseiller auditeur au Châtelet, Norvins suit de près les premières scènes de la Révolution. Il assiste au lamentable voyage du Roi à Paris, le 17 juillet, et au retour de la famille royale dans la capitale, après les tristes journées d'octobre. La déplorable faiblesse du Châtelet pendant le procès de Favras l'indigna : il donna brusquement sa démission, et c'est alors qu'il conçut contre Monsieur, qui avait abandonné Favras, une antipathie que le temps n'adoucit pas. Mais devant l'ardeur de sentiments royalistes manifestés avec un tel éclat, les parents de Norvins craignirent pour sa sûreté s'il restait à Paris, et sous prétexte de compléter son éducation à l'Université de Gœttingue, le firent émigrer. Le récit qu'il a tracé de la vie des étudiants à cette Université, des divisions de la cour de Coblentz et de l'existence si insouciante d'abord, si tourmentée ensuite des émigrés, n'est pas moins piquant que son tableau des derniers beaux jours de la monarchie. Rappelé à l'armée de Condé

par son parent le marquis du Dresnay, il commence par ramener de Hambourg un convoi de chevaux pour les émigrés, puis du régiment de son cousin il passe à celui de Sayn-Wittgenstein, et fait avec lui la triste campagne de France. Rejeté de l'autre côté de la frontière, le régiment ne tarde pas à se fondre, et Norvins prend la route de Suisse, où il va retrouver un autre membre de sa famille, le comte de Jarville.

C'est ici que se termine ce premier volume, en tête duquel figure un beau portrait de l'auteur par Ingres, et que M. de Laborie a enrichi de notes succinctes, mais très précises, et d'une très intéressante et très élégante introduction écrite avec ce charme pénétrant que connaissent les abonnés du *Correspondant* et de la *Revue des questions historiques*.

M. DE LA ROCHETERIE.

La Vie véritable du citoyen Jean Rossignol, *vainqueur de la Bastille et général en chef des armées de la République dans la guerre de Vendée* (*1759-1802*), publiée sur les écritures originales, avec une préface, des notes et des documents inédits, par VICTOR BARRUCAND. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de xxv-383 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le citoyen Jean Rossignol est une de ces « illustrations militaires » comme le peuple de Paris est toujours prêt à en fournir, en temps de révolution. Hâbleur et pervers, il devait forcément arriver au commandement, lorsque la lâcheté des pouvoirs publics eut définitivement livré le pays aux brutalités de la populace. Les plus fâcheux instincts s'annoncèrent de bonne heure chez lui, et ils ne se démentirent jamais; Rossignol fut un méchant enfant, un mauvais ouvrier et un pire soldat. Plus d'un lecteur regrettera qu'il n'ait pas été pendu à Paramé, comme il le méritait d'ailleurs, en 1779. Le fauve se révéla en lui la veille de la prise de la Bastille; le lendemain, il était parmi les assassins des défenseurs de la forteresse. Quelques jours après, il s'enrôlait dans l'armée de la Commune. Il ne s'est pas fait beaucoup prier, quoi qu'il en dise, pour marcher sur Versailles le 5 octobre. L'histoire est muette sur ses hauts faits dans les deux années qui suivirent; mais il est à croire qu'il continua à figurer parmi les meneurs des faubourgs, car il était à la journée du 10 août, comme délégué de la section des Quinze-Vingts à la Commune insurrectionnelle, et son nom figure parmi ceux des magistrats du peuple (!) « envoyés pour calmer (?!) l'effervescence » des septembriseurs et qui assistèrent, impuissants, aux massacres qu'ils avaient provoqués. Nous retrouvons, en 1793, Rossignol lieutenant-colonel d'une légion de gendarmerie en Vendée, sous les ordres de Biron. Devenu, par ses intrigues politiques, général en chef de l'armée dite des Côtes de la Rochelle, il n'éprouva que des échecs, dus à sa lâcheté au moins autant qu'à son ineptie, et ne se soutint que par le crédit de Robespierre. Privé de tout commandement après le 9 thermidor, mais conspirateur incorrigible, il se livra à des menées qui le firent incarcérer au fort de Ham

en 1795, traduire devant la haute Cour de Vendôme en 1796, et enfin déporter aux Seychelles, puis à Anjouan, où il mourut en 1802.

L'apologie, dont M. Barrucand s'est fait l'éditeur un peu responsable, arrivera difficilement à faire à son triste héros une autre réputation que celle qu'il s'est acquise. J. MEYNIER.

Les Défenseurs de Louis XVI, par EDMOND BIRÉ. Lyon, Vitte, 1896, in-12 de 307 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Edmond Biré est un des hommes de notre âge qui connaissent le mieux, par le menu, l'histoire de la Révolution ; il en a étudié tous les détails, fouillé tous les dessous. Aujourd'hui il nous donne, sur le procès et les défenseurs de Louis XVI, un travail plein, sinon d'inédit, tout au moins de révélations, car les éléments de ce travail, il a dû les puiser dans une foule de documents épars et oubliés où nul autre que lui n'aurait eu la patience et la science de les chercher. Les historiens de la Révolution ont tous raconté le procès de Louis XVI, les dramatiques débats de la Convention, les scènes émouvantes du Temple ; ce qu'ils n'ont pas dit, ni peut-être soupçonné, c'est le grand mouvement de protestation qui, avant, pendant et après, s'est manifesté dans toute la France, et que la force brutale seule a pu étouffer. Dès le début, ce sont des personnages, connus ou obscurs, qui s'offrent pour défendre le royal accusé : c'est Lally Tollendal, c'est Malouet, c'est Mounier, c'est Bergasse, c'est Cazalès, c'est Nicolaï, c'est Pastoret ; ce sont les maîtres du barreau de Paris ; ce sont des avocats de province, comme Huet de Guerville ou de Valroger ; ce sont même des femmes, comme Olympe de Gouges. Ils écrivent au président de la Convention pour proposer leurs services ; mais le président de la Convention se garde bien de lire leurs lettres, et ce n'est que dans les archives ou les feuilles royalistes du temps qu'on les retrouve. D'autres, ne pouvant se faire entendre, écrivent et font imprimer des plaidoyers pour le Roi. Puis ce sont les otages qui offrent leur tête ou leur liberté en échange de la sienne, et cela dès le retour de Varennes ; la liste de ces otages, qu'a imprimée du Rozoy et que réimprime M. Biré, contient des noms de toutes les catégories, des personnages de tous les âges et de toutes les conditions, nobles, bourgeois, hommes et femmes du peuple ; car les femmes s'en mêlent aussi, et ce ne sont pas les moins ardentes ni les moins dévouées ; nous relevons parmi elles la sœur du héros de la Vendée, Henri de la Rochejaquelein et la petite-nièce de Corneille, à côté des petits-fils de Malherbe. Ce sont les jeunes gens comme Hyde de Neuville, Lézardière, Roux-Laborie, etc., qui viennent en aide aux défenseurs de Louis XVI, les tiennent au courant des nouvelles, cherchent à émouvoir l'opinion et à provoquer un mouvement populaire. Après le jugement, les uns, comme Marignié, harcèlent les juges pour obtenir la grâce du

condamné; les autres, comme Devaux et le baron de Batz, s'efforcent de le sauver pendant le lugubre trajet du Temple à l'échafaud. Et après l'exécution, les habitants d'un petit village, Caussade, font solennellement célébrer une messe pour le martyr et deviennent, eux aussi, victimes à leur tour. Tous ces héros du dévouement étaient oubliés, beaucoup n'étaient même pas connus. Remercions M. Biré d'avoir remis leurs noms en lumière : tandis que la foule égarée et terrorisée laissait commettre le crime et acclamait les assassins, eux du moins ont sauvé l'honneur de la France.

M. DE LA ROCHETERIE.

Journal d'un conventionnel (*décembre 1794-juillet 1795*). LOFFICIAL, *représentant du peuple*, publié par C. ROUX-CESBRON, avec une Préface par U. Baguenier-Désormeaux. Paris, Flammarion, 1896, in-12 de VI-206 p. — Prix : 3 fr.

Né à Montigné-le-Moine, Lofficial était bailli de robe longue à la Châtaigneraie, quand il fut nommé député du tiers état aux états généraux. Le département des Deux-Sèvres l'envoya ensuite siéger à la Convention ; mais il y joua un rôle effacé jusqu'au 9 thermidor et ne se montra qu'après la chute de Robespierre. Cinq mois après, en décembre 1794, il fut envoyé en Vendée pour faire exécuter l'amnistie votée le 12 frimaire an III. Sa mission dura sept mois, et c'est à cette partie de sa vie politique qu'est consacré le *Journal* aujourd'hui publié. Lofficial se donna franchement et de tout cœur à cette œuvre d'apaisement, et il fut un des négociateurs du traité de la Jaunaie avec Charette, auquel finit, non sans hésitation et sans répugnance, par adhérer Stofflet, et que compléta le traité de la Mabilais avec les Chouans et Cormatin.

Le *Journal* a été écrit au jour le jour, sans préparation, sans préoccupation de la publicité; ce sont de simples notes à l'usage de l'auteur, encadrant de temps à autre des documents qu'il a jugé bon de conserver. Il a partout un grand ton de franchise et de sincérité, et à ce titre il apportera une lumière utile pour l'histoire de cet épisode des guerres de Vendée. Naturellement Lofficial a plus de sympathie pour les républicains, et pour ce qui concerne la reprise d'armes de Charette, il est disposé à mettre tous les torts du côté du général vendéen. Il est certain pourtant que s'il y eut quelques infractions au traité, commises par les Blancs, il y en eut aussi, et de plus graves, au compte des Bleus. Ainsi le *Journal* ne parle pas de l'enlèvement de l'ancien aide de camp de la Rochejacquelein, Allard, que Charette a tant et si justement reproché à ses adversaires. Mais Lofficial a pu l'ignorer; s'il voulait sincèrement la pacification, plusieurs de ses collègues ne pensaient pas comme lui et souhaitaient, provoquaient peut-être un renouvellement d'hostilités qui leur permettrait d'écraser définitivement la Vendée et de se débarrasser de ses chefs. Au moment de la levée de boucliers, d'ailleurs, les pouvoirs du

député des Deux-Sèvres étaient expirés; le 30 prairial, tous les représentants en mission avaient été rappelés, et le 1er thermidor ils rentraient à Paris. M. DE LA ROCHETERIE.

Histoire du second Empire, par PIERRE DE LA GORCE. Tome III. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 485 p. — Prix : 8 fr.

M. de la Gorce vient de publier le troisième volume de sa belle *Histoire du second Empire*. Quoiqu'il contienne certains épisodes, et non des moins intéressants et des moins importants, comme la guerre de Chine, l'expédition de Syrie, le changement de toute la politique économique de la France consacré par le traité de commerce avec l'Angleterre, ce volume est avant tout l'histoire des affaires d'Italie. C'est la guerre d'abord, préparée avec une certaine incohérence, menée avec plus d'incohérence encore, couronnée cependant par d'éclatantes victoires, mais victoires dues plutôt à la vaillance des soldats qu'au génie des chefs et aux combinaisons savantes du généralissime. Puis ce sont les embarras de la victoire, les difficultés de l'organisation, la lutte entre ceux qui veulent aller de l'avant et ceux qui voudraient s'arrêter, entre Cavour et Napoléon III. Comme il fallait s'y attendre, l'avantage resta aux audacieux; Cavour, ministre ou démissionnaire, mais toujours chef de la diplomatie piémontaise, obtint tout ce qu'il voulut; Napoléon abandonna tous ceux qu'il affichait la prétention de sauver, et n'élabora un semblant de résistance que pour mieux souligner ses défaillances. Fut-il dupe, fut-il complice? Les deux à la fois, paraît-il; et comme l'écrivait éloquemment alors Mgr Dupanloup, ni l'un ni l'autre ne convenait à l'honneur de la France. A Florence on déclarait vouloir l'indépendance de la Toscane sous un gouvernement séparé et on laissait le baron Ricasoli préparer — et l'on sait comment se préparent ces choses-là — et faire voter l'annexion à la Sardaigne. A Rome on affirmait qu'on ne tolérerait pas l'audacieuse invasion des États de l'Église, et à Chambéry on avait dit à Cialdini : *Fate presto*. A Naples, on prétendait conserver l'autonomie des Deux-Siciles, et on permettait à Garibaldi de débarquer avec les « Mille » à Marsala, et aux Piémontais de bombarder Gaëte et de déposséder François II, auquel on n'assurait qu'un refuge sur un bateau français, un refuge dans l'exil. Partout les actes démentaient les paroles. M. de la Gorce a mis au jour toute cette duplicité, raconté toutes ces intrigues avec une extrême précision, une grande abondance de détails et une non moins grande impartialité. A vrai dire même, il juge moins qu'il ne laisse juger; mais par le simple exposé des choses et l'émotion du récit, le jugement s'impose à tout lecteur de bonne foi. Cette période du second Empire est d'ailleurs une des plus tourmentées; les difficultés surgissent de tous côtés, à l'intérieur comme à l'extérieur. Le châtiment suit de près la faute, et cette année 1860 est comme le point

de partage des deux grandes phases du règne de Napoléon III. La brochure *le Pape et le Congrès*, dit M. de la Gorce, « marque une date mémorable dans l'histoire de l'Empire, celle de la séparation entre l'Empereur et le parti catholique. » Elle marque plus encore; elle marque la fin des prospérités de l'Empire. Avant elle, ce sont les victoires, les journées glorieuses de l'Alma, de Sébastopol, de Magenta et de Solférino; après, ce sont les défaites, le Mexique, Sadowa, Sedan, l'unité allemande, fille et vengeresse de l'unité italienne. M. DE LA ROCHETERIE.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. FÉRET. T. II et III. Paris, Picard et fils, 1896, in-8 de 613 et 669 p. — Prix : 7 fr. 50 le volume.

M. l'abbé Féret est infatigable : il continue avec la même énergie son histoire de la Faculté de théologie de Paris, où il a accumulé tant de renseignements empruntés aux plus diverses sources, et qui font revivre devant nous la figure des vieux maîtres. Le second volume nous présente dès l'abord des témoignages du développement constant de la Faculté, en rapportant la fondation de plusieurs collèges et surtout de la fameuse maison de Sorbonne. Ses origines, son organisation avaient déjà été exposées ailleurs, particulièrement dans le beau livre de M. Gréard; mais M. Féret a su envisager ces mêmes faits sous un jour nouveau. Les conflits cependant ne tardent pas à naître : la Faculté doit lutter avec les mendiants, successivement sur le terrain académique et sur celui des privilèges; bientôt aussi les grandes questions doctrinales surgissent, nées des commentaires imprudents des œuvres d'Aristote. M. Féret réunit avec assez de discernement les réflexions de divers écrivains à ce propos, mais nous préférerions le voir fondre davantage la matière de ses informations, se l'assimiler et la rendre ainsi d'une façon plus personnelle. La revue littéraire, qui forme la seconde partie de ce volume, en conséquence du plan déjà adopté dans le précédent, est répartie en différentes subdivisions consacrées aux Ubiquistes et aux Sorbonistes, aux Franciscains, Dominicains et autres religieux. — Le volume suivant fournit d'utiles détails sur les nombreux collèges fondés au XIVe siècle dans l'Université, et sur le rôle de l'Université lors du grand schisme. Cette dernière division est peut-être traitée d'une façon par trop rapide. Vient ensuite l'examen de questions doctrinales soulevées par de nouvelles erreurs, puis des notices littéraires réparties dans le même ordre que nous avons rappelé un peu plus haut. On comprendra que nous ne puissions donner une analyse plus étendue de ces deux gros volumes remplis de menus faits intelligemment classés et relatés, du reste, mais dont la multiplicité même rend le compte rendu presque impossible. Nous nous bornerons donc à apprécier en quelques mots la méthode de l'auteur. Il accumule les renseignements biographiques, littéraires et

autres, épuisant consciencieusement les in-folio; mais nous aimerions mieux le voir laisser de côté certains détails absolument superflus, des épitaphes insignifiantes et d'autres choses semblables, pour nous donner, au moins de temps en temps, dans quelques pages synthétiques, un large et lumineux aperçu de l'époque qu'il décrit. Ce système serait certainement plus favorablement accueilli du lecteur. Les citations intercalées dans le texte ne sont pas devenues moins nombreuses qu'elles ne l'étaient dans le premier volume. S'il s'agissait de documents, nous ne nous en plaindrions qu'à moitié, mais à quoi bon couper des tranches dans des auteurs modernes? Résumez-les, faites la critique de leur opinion pour l'affirmer ou la combattre, mais ne nous les servez pas à nouveau, nous pouvons les compulser nous-mêmes et les lire dans leur propre texte. L'histoire de la Faculté de théologie de Paris est loin d'être dépourvue de valeur : nos critiques ne nous dispensent pas de déclarer qu'elle constitue une œuvre sérieuse, qui démontre la remarquable persévérance de son studieux auteur. F. D'H.

Origine et développement du régime des travaux publics en France, par Alfred des Cilleuls. Paris, Pichon, 1896, in-8 de xxvi-305 p. — Prix : 8 fr.

Dans ce savant ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, l'auteur montre comment les principes de notre droit, relatifs aux travaux publics, se sont peu à peu dégagés et précisés pendant les deux derniers siècles de l'ancien régime. L'impulsion est donnée par Henri IV : en 1599, au sortir des guerres de religion qui laissent tant de ruines, il crée pour Sully la charge de grand-voyer. L'œuvre est poursuivie par Colbert, par l'action continue des intendants, par les arrêts du conseil d'État, documents peu explorés avant les patientes recherches de M. des Cilleuls et où l'on découvre pourtant la genèse de nos règles administratives. On nous présente d'abord celles qui sont communes à tous les travaux publics. On trouvera là sur les péages, sur les impositions locales, sur les corvées, des renseignements très précis et qui intéressent l'histoire générale. Puis on nous fait passer en revue les diverses parties du domaine public : routes, chemins et ponts, fleuves, canaux, ports et petits cours d'eau, édifices religieux, civils et militaires. Après une minutieuse enquête, nous sommes conduits à cette conclusion : à l'avènement de Henri IV, tout était à édicter en fait de législation sur les travaux publics. Quand survint la Révolution de 1789, les règles promulguées parurent assez justes pour être maintenues dans leur ensemble, assez complètes pour que l'Assemblée nationale n'ait eu à y ajouter qu'un très petit nombre de dispositions.

Bon J. Angot des Rotours.

Histoire du saint-simonisme (1823-1864), par Sébastien Charléty. Paris, Hachette, 1896, in-16 de II-498 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume compact, écrit d'un style alerte et bien divisé, a été composé en même temps que celui de M. G. Weill sur *l'École saint-simonienne*, au moment où le fonds Enfantin, déposé à la bibliothèque de l'Arsenal, était ouvert aux chercheurs. On comprend que notre siècle finissant s'intéresse curieusement à ces étranges prophètes dont il tient quelques-unes de ses idées directrices. M. Charléty enferme cette histoire entre la mort de Saint-Simon (1825) et celle d'Enfantin (1864). L'Église se constitue en 1829, et le jour de Noël se nomment deux papes, Bazard et Enfantin, dont le premier doit rapidement provoquer un schisme et se retirer (novembre 1831). Les fidèles se réunissent d'abord rue Monsigny, puis à Ménilmontant, où ils prennent l'habit et travaillent en commun. C'est de là que le Père et Michel Chevalier sont envoyés, par un arrêt de la cour d'assises du mois d'août 1832, à Sainte-Pélagie, d'où ils sortent au mois d'août suivant. Les apôtres se dispersent. Ils cherchent la Mère en Orient. Ils ne la trouvent ni à Constantinople ni en Égypte. Mais ils préparent le canal de Suez et en donnent l'idée à Lesseps, qui ne leur gardera aucune reconnaissance. Le Père, que le peuple écoute peu, n'a guère plus de succès dans ses exhortations à Louis-Philippe et au duc d'Orléans. Au grand désespoir de certains disciples, il ne cache pas ses sympathies pour Napoléon III et l'empire autoritaire. C'est que l'école saint-simonienne réagit bravement contre l'individualisme, contre le libéralisme, et juge que le despotisme est justifié par la recherche du bien-être qu'on attend de lui. Par certains côtés, elle conduit au socialisme, mais sans haine et sans recherche d'une égalité contre nature. Par d'autres côtés, elle mène au positivisme, qui lui emprunte tant dans ses théories historiques et même dans sa religion de l'humanité. Ajoutez que tout en donnant des preuves d'esprit pratique, en se mêlant très utilement à de grandes affaires financières, Enfantin demeura jusqu'à la fin fidèle à son idéal (*la Vie éternelle* date de 1861), que, malgré son assurance de Messie et sa prodigieuse fatuité, il paraît avoir été un charmeur, et très bon. L'auteur de cette étude a fait œuvre d'historien consciencieux et bien informé; mais on pourrait tirer d'autres leçons encore que celles qu'il indique de cette expérience d'âmes sincères à qui manque le vrai christianisme et qui ont besoin d'une religion.

Baron J. Angot des Rotours.

Jansenismo y regalismo en España. Cartas al Sr. Menendez y Pelayo, por el P. Manuel F. Miguélez, agustino. Valladolid, imp. de Gravina, 1895, in-8 de VIII-486 p. — Prix : 4 fr.

Le P. Miguélez, des Augustins, professeur au collège de Marie-Christine de l'Escurial, avait publié dans la *Ciudad de Dios* des lettres histo-

riques adressées à M. Menendez y Pelayo, le secrétaire de l'Académie d'histoire de Madrid, l'auteur célèbre du livre *les Hétérodoxes espagnols*. — Ces lettres sur le jansénisme et le régalisme en Espagne, le P. Miguélez les réunit aujourd'hui en un volume.

L'auteur fixe rapidement les origines du jansénisme en Espagne. C'était le pays du théologien Molina, les controverses d'école y furent naturellement chaudes. Les molinistes manifestèrent une admiration mitigée envers saint Augustin, du moins vis-à-vis des conséquences que des disciples ardents voulaient tirer de ses écrits. Le cardinal Noris défendit l'évêque d'Hippone; on prit fait et cause pour les deux opinions : le P. Rabago, jésuite, confesseur du roi Ferdinand VI, et le grand inquisiteur, contre; Noris, les moines augustins et dominicains, pour. — Ces derniers portèrent leurs plaintes à Rome. Benoît XIV, d'après des documents nouveaux produits par le P. Miguelez, semble leur avoir manifesté une grande bonté. Les conseils pacifiques du Pape ne trouvèrent guère d'écho auprès de Ferdinand VI. Est-ce parce que le P. Rabago était son confesseur ? — Le P. Miguélez en conclut que de là date le régalisme, c'est-à-dire la tendance absolutiste qui porta les « rois catholiques » à s'éloigner de Rome, puis à la combattre. Cette théorie est très soutenable. Le cardinal Portocarrero fut chargé de tenter des rapprochements. Il semble y avoir échoué; et à Rome, il tomba en disgrâce. — A Madrid, ce fut le P. Rabago qui subit la même mésaventure, et l'inquisiteur général Quintano le remplaça comme confesseur royal. L'interdit qui frappait les œuvres du cardinal Noris fut levé aussitôt, et ceux que les molinistes appelaient « jansénistes » parurent satisfaits. Mais l'émotion soulevée par ces disputes religieuses avait été universelle dans le clergé espagnol. Le culte du pouvoir royal absolu avait augmenté en proportion du désir où les molinistes, par exemple, auraient été de trouver un appui puissant à leur opinion. Les liens avec Rome se seraient détendus d'autant et l'augmentation exagérée de la puissance royale, le régalisme, en un mot, n'aurait eu besoin que de se retourner contre les jésuites pour faciliter la persécution dont ils furent les victimes sous le règne suivant. Telle est, du moins, la conclusion du P. Manuel Miguélez, qui l'appuie de textes nouveaux et de considérations bien présentées. Il y a là, cependant, un procès de tendance, et en l'exagérant, on tomberait dans une grosse erreur. Il convenait, il me semble, de signaler le danger d'accentuer trop le raisonnement de l'auteur. Sur l'expulsion même des Pères jésuites, sous Charles III, le P. Manuel Miguélez donne moins de détails. Il ne fait que déduire les conséquences du principe qu'il a posé et montrer la suite des faits historiques qu'il a avancés. Son livre se divise en deux parties; à la fin de chacune d'elles se trouve un résumé bien fait et parfois éloquent des développements historiques qui précèdent. — Un coup d'œil sur les conséquences du

jansénisme et du régalisme au XIXe siècle est intéressant et montre fort à propos qu'il faut trouver la meilleure explication de la décadence actuelle de l'Espagne dans l'abaissement du sentiment religieux, qui date du célèbre mais fort imprévoyant Charles III. — Des documents inédits, tirés des Archives de Simancas, terminent le volume.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Quatre portraits : Lamartine, le cardinal Lavigerie, Ernest Renan, l'empereur Guillaume II, suivis du discours prononcé pour le centenaire de l'Institut par JULES SIMON. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 334 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume contient une préface qui le résume tout entier, une étude sur *Lamartine* suivie du discours prononcé par Jules Simon à l'occasion du centenaire du poète; une étude sur *le Cardinal Lavigerie*, suivie d'un article sur *le Toast du cardinal ;* une étude sur *Ernest Renan ;* une étude sur *l'Empereur Guillaume II*, suivie d'articles sur *Notre Escadre aux fêtes de Kiel,* sur *le Vrai Patriotisme*, suite du précédent, sur *l'Héritier*, c'est-à-dire l'empereur Nicolas II de Russie ; enfin le discours sur *le Centenaire de la fondation de l'Institut*. Cela fait un recueil tout factice de morceaux si peu préparés pour former un livre que les mêmes choses se trouvent plusieurs fois répétées, l'auteur ayant, pour des recueils et des journaux différents, tiré plusieurs moutures d'un même sac. Cela ne veut pas dire d'ailleurs que le volume ne soit point intéressant. Avec Jules Simon on ne court jamais le risque de s'ennuyer. Mais il est vraiment déconcertant. Avec lui, on ne sait jamais où l'on en est. Des compliments généralement excessifs sont noyés dans des flots d'ironie, ce qui laisse toujours beaucoup d'incertitude dans l'esprit des lecteurs. Admire-t-il vraiment Renan autant qu'il le dit ou le regarde-t-il simplement comme un très brillant « fumiste? » Son hommage à la Convention, créatrice de l'Institut, est-il vraiment sincère, quand on le voit de page en page s'atténuer sous une enfilade d'épigrammes qui n'en laissent à peu près rien subsister ? On se pose la question, et telle est la nature fuyante de l'auteur qu'on n'arrive pas à la résoudre. De tout cela résulte un véritable malaise, l'esprit pouvant difficilement s'accommoder de toutes ces solutions qui se contredisent. C'est comme un jeu de bascule, où l'on monte et l'on descend tour à tour, sans parvenir à trouver l'équilibre et le repos. L'étude sur Lamartine, la meilleure de toutes à mon avis, échappe à peu près à ce reproche : toute faite de sympathie, elle est très humaine et toute charmante. L'étude sur le cardinal Lavigerie me plaît moins : on sent trop qu'elle a été écrite pour justifier une attitude politique dans laquelle les catholiques n'ont trouvé ni honneur ni profit. Cette attitude de désarmement et de résignation vis-à-vis des vainqueurs parfaitement résolus à ne rien céder de leurs conquêtes est

aussi celle que Jules Simon voudrait voir la France prendre vis-à-vis de l'Allemagne ; je ne comprends pas que sa main n'ait pas tremblé en écrivant ces pages si douloureuses pour le patriotisme français. Et voilà à quoi l'on aboutit avec cette manie de peser avec des toiles d'araignée le pour et le contre de toutes choses. Ma foi ! vivent les gens qui trempent leur plume aux sources du cœur ! En rééditant ces pages où respire une si grande admiration pour l'empereur Guillaume II et un si grand amour de la paix quand même, il me semble qu'on a rendu à la mémoire de Jules Simon un fâcheux service. J'avoue volontiers d'ailleurs que dans ce volume, comme dans les autres, Jules Simon se révèle, ce dont personne ne doute, comme un penseur ingénieux et un très habile écrivain.

P. Talon.

Madame de Sévigné malade, *étude historique et médicale*, par le Dr Jules Roger. Paris, Steinheil, 1895, in-18 de 168 p. — Prix : 3 fr. 50.

A propos du deuxième centenaire de Madame de Sévigné. *Sa dernière maladie, sa mort, sa sépulture*, par E. Le Mire. Rouen, Lestringant; Paris, A. Picard et fils, 1896, in-8 de 53 p. — Prix : 1 fr. 50.

Notre distingué confrère M. le docteur Ferrand s'est déjà occupé du premier de ces ouvrages, dans le *Polybiblion* (t. LXXIV, p. 234), au point de vue médical. Mais, comme le sous-titre porte *étude historique et médicale*, quelques lecteurs ont pu se demander quelle était la valeur du livre envisagé sous ce second aspect. Pour être sincère, nous devons leur répondre que le travail de M. Roger ne tient pas les promesses que son intitulé semble annoncer. Ce n'est ni plus ni moins qu'une compilation de toutes les lettres où la charmante épistolière parle de sa santé bonne ou mauvaise. Car, lorsque la châtelaine des Rochers décrit la vie qu'elle mène en Bretagne entre son fils, enfin devenu sage, et sa belle-fille, ses lectures, ses promenades, ses « beurrées infinies, » il n'y a rien là, croyons-nous, qui sente de près ou de loin la maladie.

Sans doute, c'est toujours une bonne fortune que de relire ces pages immortelles. Mais on était en droit d'attendre de M. Roger une étude plus complète et plus intéressante sur le sujet qu'il avait choisi. Le livre de M. de la Brière (*Mme de Sévigné en Bretagne*) eût pu lui servir avantageusement de modèle. Si, à l'exemple de cet historien, il avait encadré tous ces extraits dans un récit vif et animé des maladies de la marquise, s'il nous eût renseignés sur la manière, encore si primitive, dont on se soignait à cette époque, il eût pu faire œuvre d'érudit et de médecin et nous instruire en nous charmant. C'est une œuvre à refaire.

— D'une tout autre valeur est celle de M. Le Mire. L'auteur connaît parfaitement son sujet et il en parle avec amour. Jusqu'ici, dans notre siècle au moins, on avait cru généralement, sur la foi de M. de Saint-Surin (édit. de Monmerqué, 1818), et tous les historiens avaient répété

après lui que Mme de Sévigné était morte de la petite vérole. De là cette légende accréditée par les meilleurs écrivains que, par crainte de la contagion, Mme de Grignan n'aurait pas eu le courage de visiter sa mère à son lit de mort (Vallery-Radot : *Mme de Sévigné*, p. 242), que la marquise n'aurait pas été enterrée dans le tombeau des Grignan (F. Masson : *Le Marquis de Grignan*, p. 207), que sa sépulture n'aurait pas été violée en 1793. Autant d'erreurs que M. Le Mire n'a pas de peine à réfuter.

Il est vrai que M. l'abbé Nadal avait déjà rétabli la vérité sur les deux derniers points, dans son livre, très rare aujourd'hui, *Essai historique sur les Adhémar* (Valence, 1858). M. Le Mire a eu le mérite de les remettre en lumière et de montrer comment cette légende a pris naissance et comment s'y rattache celle de la mort par la petite vérole. Désormais les historiens de Mme de Sévigné devront retrancher ce cliché de la biographie de leur héroïne et s'en tenir, pour la maladie dont mourut Mme de Sévigné, à la version, fort simple, du chevalier Perrin, qui parle d'une « fièvre continue. » Il y a bien quelques détails du procès-verbal d'ouverture du caveau en 1870, sur lesquels on pourrait épiloguer. Mais la discussion nous entraînerait hors des limites d'un compte rendu bibliographique. M. Le Mire regrette, et avec raison, que nous n'ayons pas de relations de la mort de Mme de Sévigné. Cependant cette relation a existé. Elle a été écrite par le marquis de la Garde, cousin des Grignan, le reclus de Pierrelatte, pour la marquise d'Huxelles, qui la communiqua à la duchesse de Chaulnes, une des meilleures amies de la défunte. Maintenant qu'est-elle devenue? Existe-t-elle encore? M. Le Mire, qui semble ignorer cette circonstance, devrait bien se mettre à la recherche d'une pièce aussi intéressante. Nul doute qu'elle ne lui donne entièrement raison et ne confirme, en ce qui touche les derniers moments de Mme de Sévigné, le dire du chevalier Perrin.

LÉON CHARPENTIER.

Les Gloires de la France chrétienne au XIXe siècle, essais anecdotiques sur le temps présent, par GEORGES LOTH, avec introduction de l'abbé Julien Loth. 2e série. Paris, Haton, 1896, in-8 de XVI-472 p. — Prix : 5 fr.

Un universitaire distingué, qui fut honoré jadis de la disgrâce du conseil municipal de Paris, M. Pellissier Seguier, grand chrétien doublé d'un philosophe de grand mérite, avait publié jadis une première série de *Gloires de la France chrétienne;* cette collection si bien commencée méritait d'avoir une suite; M. Georges Loth s'en est chargé, et je puis dire tout de suite qu'il s'est fort bien tiré de sa tâche. M. Georges Loth porte un nom très honorablement connu dans les lettres chrétiennes; avec lui la bonne renommée de ce nom n'a pas déchu, et ce n'est pas l'affection fraternelle seulement, c'est aussi l'équité qui a dicté à l'auteur

de la préface cette appréciation parfaitement justifiée : « Ceux qui liront ce livre reconnaîtront avec nous que toutes ces nobles et saintes vies où la foi, la vertu, le patriotisme, ont jeté leurs plus vives clartés, ont trouvé un historien digne, par son talent et sa piété, de les mettre en lumière. » Comme la première série, la deuxième série se divise en deux parties : les laïques, les religieux. Les laïques s'appellent Mac-Mahon, Sonis, Chanzy, Courbet, Louis Veuillot, Dupont, le saint homme de Tours ; les religieux, moins nombreux, ne sont pas moins grands : c'est le curé d'Ars, c'est le R. P. de Ravignan, c'est Mgr Freppel. Dans l'appendice, un grand laïque encore, laïque dans le vrai et antique sens du mot, qui n'a rien de commun avec le sens barbare d'aujourd'hui, j'ai nommé Pasteur. Après cela, l'auteur peut légitimement conclure que « tout ce que la France compte d'hommes vraiment supérieurs dans les sciences, les lettres, les arts, l'armée, la magistrature, la politique, a reconnu et proclamé la divinité de la religion et en a observé les préceptes. » N'est-ce pas la meilleure manière de répondre aux attaques de l'impiété, qui fait bien petite figure auprès de ces grands soldats, de ces grands savants, de ces grands écrivains, de ces grands orateurs, de ces grands hommes de bien, dont la vie tout entière apporte à la vérité le plus éloquent et le plus décisif des témoignages. M. Georges Loth a été leur digne interprète : je ne saurais faire de son œuvre un meilleur éloge. Elle mérite et elle obtiendra, j'en suis sûr, la bienveillante sympathie de tous nos lecteurs.

P. Talon.

Un Grand Propriétaire chrétien au XIXe siècle, *M. le comte de Bussière,* par Léonce de la Rallaye. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de x-484 p. — Prix : 6 fr.

Né à Strasbourg en 1802, mort en 1862 dans son château de Reichshoffen, le comte Théodore de Bussière fut mêlé très activement au mouvement catholique de la première moitié de ce siècle. Malgré le titre de l'ouvrage, on ne s'est pas du tout borné à nous dire le bien que fit ce grand chrétien dans sa terre d'Alsace, où il ne passa pas d'ailleurs la plus grande partie de sa vie. M. de Bussière avait brillamment débuté dans la carrière diplomatique, quand la révolution de juillet l'éloigna des fonctions publiques. Il venait d'épouser Mlle Humann, nièce de la célèbre amie de l'abbé Bautain. Il avait été élevé dans la religion protestante, que pratiquait sa mère. Grâce à l'influence de sa femme et à de consciencieuses études, il embrassa le catholicisme en 1837. Il vécut de longues années à Rome, partageant son temps entre la prière, les travaux intellectuels, ses devoirs de père de famille et d'homme du monde. C'est alors qu'il eut la joie de jouer un rôle décisif dans la conversion merveilleuse d'Alphonse Ratisbonne (janvier 1841). Parmi ses amis et ses guides préférés, il faut citer Louis Veuillot et Eugène Boré, qui

mourut supérieur des Lazaristes. Il publia de nombreux ouvrages d'apologétique et d'hagiographie (*la Foi de nos pères, la Vie de sainte Françoise Romaine, la Vie de sainte Odile, les Sept Basiliques de Rome*, etc.). — M. de la Rallaye a eu raison de nous faire connaître cette âme délicate et haute, à laquelle ne furent pas épargnés les troubles intérieurs. Il a réuni une riche moisson de renseignements intéressants. Mais diverses inexactitudes accusent une certaine négligence. Pourquoi (p. 57) appeler « Pauline » Alopeus la femme d'Albert de la Ferronnays? Pourquoi écrire tantôt Alphonse de Ratisbonne (p. 70) et tantôt Alphonse Ratisbonne (p. 72), tantôt le P. Rothan (p. 152) et tantôt le P. Roothaan (p. 310)? Enfin l'ouvrage aurait gagné à être plus court et muni d'une table des matières. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Les Rothschild. *Une Famille de financiers juifs au XIXe siècle*, par ÉDOUARD DEMACHY. 1re et 2e séries. Paris, l'auteur, 48, rue Pergolèse, 1896, 2 vol. in-16 de XLI-195 et LXIX-150 p. — Prix : 3 fr. 50 le volume.

Ces deux volumes ne sont que le commencement d'un réquisitoire qui s'annonce violent et désordonné. Le premier s'occupe tout particulièrement de Nathan Mayer de Rothschild, le vrai fondateur de la maison, né à Francfort en 1777, et mort dans la même ville en 1836. C'est lui qui gagna des millions à la Bourse de Londres, pour avoir su, avant tout le monde, l'issue de la bataille de Waterloo. M. Demachy insinue que le banquier juif ne fut pas étranger à la défaite des Français. Il s'étonne que les communards, au lieu de brûler des archives où auraient pu se trouver les preuves de malversations financières, n'aient pas pillé les hôtels de cette puissante famille. — Dans le second volume, on nous entretient surtout de James de Rothschild, né en 1792, et qui s'introduisit en France, avec ses frères Salomon et Karl, pendant les années troublées qui terminent le premier Empire. Il eut pour fils les barons Alphonse, Gustave et Edmond. Le moindre des méfaits qu'on lui impute, c'est de s'être mêlé à des affaires de contrebande au temps du blocus continental. L'auteur accuse justement les juifs de s'être faits trop souvent les auxiliaires et les inspirateurs de la franc-maçonnerie. Si l'on voulait consulter sur le sujet un ouvrage indépendant et vraiment scientifique, il faudrait se reporter au dernier livre du regretté Claudio Jannet : *le Capital, la finance et la spéculation*, dont le chapitre XII est consacré à la constitution de la haute banque en notre siècle.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Sciences, belles-lettres et arts dans les Pays-Bas, surtout au XIXe siècle ; bibliographie systématique. Tome I (*Linguistique, histoire littéraire, belles-lettres*), avec une table alphabétique. La Haye, Martinus Nijhoff, 1895, in-8 de VIII-301 p.

Pour remédier à l'absence d'un répertoire méthodique général de la

production littéraire néerlandaise, la librairie Martinus Nijhoff, de La Haye, qui tient un rang considérable, et que dirige aujourd'hui un littérateur distingué, a voulu montrer quelle place les Pays-Bas doivent occuper dans la bibliographie du XIXe siècle, et faciliter aux étrangers la connaissance des livres parus dans le courant de ce siècle chez tous les éditeurs hollandais. Ce travail, quoique dépourvu de prétentions scientifiques, pourra rendre de réels services non seulement au commerce de la librairie, mais encore aux bibliothécaires et aux bibliographes. Le premier volume paru contient les Belles-lettres, avec les subdivisions suivantes : Linguistique en général, Langue et littérature néerlandaises, Autres langues germaniques, Grec et latin, Langues romanes, basque, hongroise et turque, Langues et littératures sémitiques, aryennes, sino-japonaises, égyptiennes et des Indes orientales néerlandaises. Ce qui rend ce livre intéressant, c'est la collection très considérable de livres consacrés aux langues orientales et spécialement javanaises ; ce qui le rend utile, c'est la table alphabétique des auteurs qui l'accompagne, et le dépouillement très exact des collections et des ouvrages imprimés par les Académies de la Hollande. Nous souhaitons vivement que cette nouvelle « bibliographie des Pays-Bas » s'enrichisse promptement des volumes consacrés aux sciences naturelles et aux sciences géographiques, qui jouissent également d'un renom important dans la production scientifique néerlandaise.

H. STEIN.

Books and their makers during the middle ages, by GEO. HAVEN PUTNAM. Vol. I : 476-1600. New York and London, G. P. Putnam's sons, 1896, in-8 de XXVII-459 p. — Prix : 12 fr. 50, relié toile.

Le bon accueil que le public a fait à un ouvrage précédent de M. George Haven Putnam sur les auteurs et le public dans l'antiquité (*Books and their public in ancient times*) l'a décidé à poursuivre ses études et à nous retracer l'histoire du livre à travers le moyen âge. Moyen âge est pris dans un sens beaucoup plus large que celui où on l'entend habituellement ; car si M. Putnam fait commencer son travail à la chute de l'empire d'Occident, il pousse jusqu'à la fin du XVIIe siècle ses recherches sur la production et la distribution de la littérature. La raison en est simple : M. Putnam se préoccupe essentiellement de rechercher l'origine du droit d'auteur, et la plus ancienne loi qui le règle est l'acte de la reine Anne de 1710.

Deux grandes sections se partagent inégalement le volume de M. Putnam. La plus considérable (p. 1-316) étudie les *Livres manuscrits* en quatre chapitres : I. La Fabrication des livres dans les monastères ; II. Bibliothèques de cette période ; III. La Fabrication des livres dans les anciennes Universités ; IV. Le Commerce des livres à cette époque. La deuxième section de l'ouvrage, consacrée aux *Plus Anciens Livres imprimés*, est divisée en trois chapitres : I. La Renaissance précurseur de

l'imprimerie; II. L'Invention de l'imprimerie et l'œuvre des premiers imprimeurs en Hollande et en Germanie; III. Les Imprimeurs-éditeurs italiens de 1464 à 1600.

Pour la préparation de cet ouvrage, M. Putnam a fait des lectures assez considérables. Sa bibliographie, qui comprend onze pages, en peut donner une idée; encore M. Putnam n'y a-t-il point fait rentrer tous les ouvrages cités par lui (par exemple, Arx, cité p. 127, et Léon Maître, cité p. 156 d'une manière d'ailleurs insuffisante); il est vrai que par contre il aurait pu sans inconvénients supprimer de sa liste quelques titres. Des matériaux assemblés par lui il a tiré un excellent parti. Son livre, bien composé, écrit d'une plume sobre et qui ne manque point d'élégance, se lit avec intérêt et sans fatigue. Il n'épuise naturellement pas la matière; des travaux importants ont échappé à M. Putnam, comme ceux de M. Léopold Delisle et de M. l'abbé Bossebœuf sur l'école de calligraphie de Tours; mais il n'en est pas moins vrai que le tableau qu'il a tracé est généralement exact et suffisamment complet. Nous ne pouvons que souhaiter que l'auteur en fasse paraître la suite, pour laquelle il sera certainement encore mieux outillé.

Nous lui recommanderons en terminant plus de précision et de correction dans ses citations; on attache vraiment trop peu d'importance à cette qualité de l'autre côté de l'Océan. E.-G. Ledos.

BULLETIN

Lettre encyclique de Notre Très Saint Père Léon XIII. **De l'Unité de l'Église.** Paris, Retaux, 1896, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr.

Je n'ai pas à commenter ici la dernière encyclique pontificale *Satis cognitum vobis est*, mais à signaler la traduction française qui vient d'en être donnée. Pendant longtemps les actes du Saint-Siège ont paru en latin, et les journaux en faisaient à la hâte des traductions qui ne brillaient pas toujours par l'élégance ou l'exactitude; pour obvier à cet inconvénient, le Saint-Père a fait venir de Toulouse un religieux de la Compagnie de Jésus, le P. B. Gaudeau, docteur ès lettres, ancien professeur de théologie au Collège romain et, à partir de cette année, professeur à la Faculté de théologie de Paris; il lui a fait faire sous ses yeux une traduction officielle du document, qui a paru simultanément dans la langue originale et dans un français excellent, où les gens du monde trouveront une expression fidèle de la pensée du Souverain Pontife. P.

Un Chapitre de l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au XVIIIe siècle; les Mémoires de Goswin de Fierlant, par E. Hubert. Bruxelles, Hayez, 1896, in-8 de 102 p.

Goswin de Fierlant était membre du conseil privé des Pays-Bas autrichiens, quand la question de l'abolition de la torture dans ce pays fut mise à l'ordre du jour du conseil, dans les premiers mois de 1771. G. de Fierlant était un magistrat des plus distingués. Il fut chargé par ses collègues du conseil privé de rédiger un rapport « sur les moïens de faire cesser

le cruel usage de la torture, ou du moins sur les mesures à prendre pour parvenir à la conviction des coupables sans se mettre dans le cas d'avoir à craindre de n'arracher l'aveu que par la force et la longueur des tourments.» Ce rapport fut déposé le 13 avril 1771. En poursuivant ses travaux sur l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens, M. E. Hubert a eu la bonne fortune de le rencontrer ; il en a reconnu la haute valeur, et il le publie avec une introduction et des notes qui en augmentent singulièrement l'intérêt. Il n'y a que des éloges à décerner à cette publication de l'érudit professeur de l'Université de Liège, qui, espérons-le, ne tardera pas à nous donner la suite de ses études historico-juridiques. A. D'HERBOMEZ.

Geschichte der Philosophie im Umriss, von EDUARD LŒWENTHAL. Berlin, Hannemann, 1896, in-16 de 36 p. — Prix : 1 fr. 15.

M. E. Lœwenthal est connu par un ouvrage sur la doctrine et l'histoire du naturalisme, qui a compté plusieurs éditions. Cet auteur pense très justement que toute éducation complète doit comprendre quelques notions de philosophie. Mais comme beaucoup de personnes n'ont que peu de temps à y consacrer, il a voulu faire un court résumé de l'histoire de cette science, qui servira de mémento aux étudiants, et pourra donner à tous une idée des problèmes qu'elle soulève. D. V.

L'Agriculture expliquée aux enfants, ou Petit Cours d'agriculture théorique et pratique, par l'abbé PERROT. Lille, imp. de l'Orphelinat de Dom Bosco, 1896, in-8 de 199 p. — Prix : 1 fr. 50.

Consacrant sa vie à former des enfants destinés à devenir des cultivateurs, M. l'abbé Perrot s'attache « à faire appliquer les nouvelles méthodes de culture, afin de sortir des ornières de la vieille routine. » Dans ce but il dictait en classe à ses enfants des leçons dont cet opuscule n'est que la reproduction. Il n'est pas long et cependant il forme en quelque sorte un cours complet, résumant l'ensemble des connaissances que des enfants peuvent avoir à mettre en pratique lorsqu'ils seront lancés dans la vie et devront la gagner par leur travail. L'ouvrage est divisé en cinq parties : Notions générales d'agriculture, agriculture proprement dite, horticulture et ce qui s'y rapporte, viticulture et enfin notions élémentaires de sylviculture, sériciculture, économie rurale, etc. Chacune de ces parties est subdivisée en leçons très courtes ; il y en a cinquante-cinq, et l'on peut dire que toutes les matières de la science agricole sont exposées. Lorsque le professeur avait dicté et commenté sa leçon, il faisait avec ses élèves la pratique de ce qu'il avait enseigné et expliquait sur le terrain les applications de l'enseignement donné. Ce petit livre sera donc fort utile aux élèves des écoles primaires, non moins qu'aux instituteurs qui, vraiment soucieux des enfants à eux confiés, voudront leur donner une éducation conforme à l'avenir qui les attend.

G. DE S.

La Coopération de production dans l'agriculture. *Syndicats et sociétés coopératives agricoles*, par le comte DE ROCQUIGNY. Paris, Guillaumin ; Masson, 1896, in-8 de 200 p. — Prix : 4 fr.

Le comte de Rocquigny a déjà, dans des travaux antérieurs sur les syndicats et sociétés coopératives, exposé théoriquement la cause de la coopération dans les matières et chez les ouvriers agricoles. Il s'attache ici à présenter les résultats acquis dans ce sens, et résume les faits mis au jour dans une enquête agricole. Partant de ce point que le programme de

l'imprimerie; II. L'Invention de l'imprimerie et l'œuvre des premiers imprimeurs en Hollande et en Germanie; III. Les Imprimeurs-éditeurs italiens de 1464 à 1600.

Pour la préparation de cet ouvrage, M. Putnam a fait des lectures assez considérables. Sa bibliographie, qui comprend onze pages, en peut donner une idée; encore M. Putnam n'y a-t-il point fait rentrer tous les ouvrages cités par lui (par exemple, Arx, cité p. 127, et Léon Maître, cité p. 156 d'une manière d'ailleurs insuffisante); il est vrai que par contre il aurait pu sans inconvénients supprimer de sa liste quelques titres. Des matériaux assemblés par lui il a tiré un excellent parti. Son livre, bien composé, écrit d'une plume sobre et qui ne manque point d'élégance, se lit avec intérêt et sans fatigue. Il n'épuise naturellement pas la matière; des travaux importants ont échappé à M. Putnam, comme ceux de M. Léopold Delisle et de M. l'abbé Bossebœuf sur l'école de calligraphie de Tours; mais il n'en est pas moins vrai que le tableau qu'il a tracé est généralement exact et suffisamment complet. Nous ne pouvons que souhaiter que l'auteur en fasse paraître la suite, pour laquelle il sera certainement encore mieux outillé.

Nous lui recommanderons en terminant plus de précision et de correction dans ses citations; on attache vraiment trop peu d'importance à cette qualité de l'autre côté de l'Océan. E.-G. Ledos.

BULLETIN

Lettre encyclique de Notre Très Saint Père Léon XIII. **De l'Unité de l'Église.** Paris, Retaux, 1896, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr.

Je n'ai pas à commenter ici la dernière encyclique pontificale *Satis cognitum vobis est*, mais à signaler la traduction française qui vient d'en être donnée. Pendant longtemps les actes du Saint-Siège ont paru en latin, et les journaux en faisaient à la hâte des traductions qui ne brillaient pas toujours par l'élégance ou l'exactitude; pour obvier à cet inconvénient, le Saint-Père a fait venir de Toulouse un religieux de la Compagnie de Jésus, le P. B. Gaudeau, docteur ès lettres, ancien professeur de théologie au Collège romain et, à partir de cette année, professeur à la Faculté de théologie de Paris; il lui a fait faire sous ses yeux une traduction officielle du document, qui a paru simultanément dans la langue originale et dans un français excellent, où les gens du monde trouveront une expression fidèle de la pensée du Souverain Pontife. P.

Un Chapitre de l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au XVIIIe siècle; les Mémoires de Goswin de Fierlant, par E. Hubert. Bruxelles, Hayez, 1896, in-8 de 102 p.

Goswin de Fierlant était membre du conseil privé des Pays-Bas autrichiens, quand la question de l'abolition de la torture dans ce pays fut mise à l'ordre du jour du conseil, dans les premiers mois de 1771. G. de Fierlant était un magistrat des plus distingués. Il fut chargé par ses collègues du conseil privé de rédiger un rapport « sur les moïens de faire cesser

le cruel usage de la torture, ou du moins sur les mesures à prendre pour parvenir à la conviction des coupables sans se mettre dans le cas d'avoir à craindre de n'arracher l'aveu que par la force et la longueur des tourments.» Ce rapport fut déposé le 13 avril 1771. En poursuivant ses travaux sur l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens, M. E. Hubert a eu la bonne fortune de le rencontrer ; il en a reconnu la haute valeur, et il le publie avec une introduction et des notes qui en augmentent singulièrement l'intérêt. Il n'y a que des éloges à décerner à cette publication de l'érudit professeur de l'Université de Liège, qui, espérons-le, ne tardera pas à nous donner la suite de ses études historico-juridiques. A. D'HERBOMEZ.

Geschichte der Philosophie im Umriss, von EDUARD LŒWENTHAL. Berlin, Hannemann, 1896, in-16 de 36 p. — Prix : 1 fr. 15.

M. E. Lœwenthal est connu par un ouvrage sur la doctrine et l'histoire du naturalisme, qui a compté plusieurs éditions. Cet auteur pense très justement que toute éducation complète doit comprendre quelques notions de philosophie. Mais comme beaucoup de personnes n'ont que peu de temps à y consacrer, il a voulu faire un court résumé de l'histoire de cette science, qui servira de mémento aux étudiants, et pourra donner à tous une idée des problèmes qu'elle soulève. D. V.

L'Agriculture expliquée aux enfants, ou Petit Cours d'agriculture théorique et pratique, par l'abbé PERROT. Lille, imp. de l'Orphelinat de Dom Bosco, 1896, in-8 de 199 p. — Prix : 1 fr. 50.

Consacrant sa vie à former des enfants destinés à devenir des cultivateurs, M. l'abbé Perrot s'attache « à faire appliquer les nouvelles méthodes de culture, afin de sortir des ornières de la vieille routine. » Dans ce but il dictait en classe à ses enfants des leçons dont cet opuscule n'est que la reproduction. Il n'est pas long et cependant il forme en quelque sorte un cours complet, résumant l'ensemble des connaissances que des enfants peuvent avoir à mettre en pratique lorsqu'ils seront lancés dans la vie et devront la gagner par leur travail. L'ouvrage est divisé en cinq parties : Notions générales d'agriculture, agriculture proprement dite, horticulture et ce qui s'y rapporte, viticulture et enfin notions élémentaires de sylviculture, sériciculture, économie rurale, etc. Chacune de ces parties est subdivisée en leçons très courtes ; il y en a cinquante-cinq, et l'on peut dire que toutes les matières de la science agricole sont exposées. Lorsque le professeur avait dicté et commenté sa leçon, il faisait avec ses élèves la pratique de ce qu'il avait enseigné et expliquait sur le terrain les applications de l'enseignement donné. Ce petit livre sera donc fort utile aux élèves des écoles primaires, non moins qu'aux instituteurs qui, vraiment soucieux des enfants à eux confiés, voudront leur donner une éducation conforme à l'avenir qui les attend.

G. DE S.

La Coopération de production dans l'agriculture. *Syndicats et sociétés coopératives agricoles*, par le comte DE ROCQUIGNY. Paris, Guillaumin ; Masson, 1896, in-8 de 200 p. — Prix : 4 fr.

Le comte de Rocquigny a déjà, dans des travaux antérieurs sur les syndicats et sociétés coopératives, exposé théoriquement la cause de la coopération dans les matières et chez les ouvriers agricoles. Il s'attache ici à présenter les résultats acquis dans ce sens, et résume les faits mis au jour dans une enquête agricole. Partant de ce point que le programme de

l'imprimerie; II. L'Invention de l'imprimerie et l'œuvre des premiers imprimeurs en Hollande et en Germanie; III. Les Imprimeurs-éditeurs italiens de 1464 à 1600.

Pour la préparation de cet ouvrage, M. Putnam a fait des lectures assez considérables. Sa bibliographie, qui comprend onze pages, en peut donner une idée; encore M. Putnam n'y a-t-il point fait rentrer tous les ouvrages cités par lui (par exemple, Arx, cité p. 127, et Léon Maître, cité p. 156 d'une manière d'ailleurs insuffisante); il est vrai que par contre il aurait pu sans inconvénients supprimer de sa liste quelques titres. Des matériaux assemblés par lui il a tiré un excellent parti. Son livre, bien composé, écrit d'une plume sobre et qui ne manque point d'élégance, se lit avec intérêt et sans fatigue. Il n'épuise naturellement pas la matière; des travaux importants ont échappé à M. Putnam, comme ceux de M. Léopold Delisle et de M. l'abbé Bossebœuf sur l'école de calligraphie de Tours; mais il n'en est pas moins vrai que le tableau qu'il a tracé est généralement exact et suffisamment complet. Nous ne pouvons que souhaiter que l'auteur en fasse paraître la suite, pour laquelle il sera certainement encore mieux outillé.

Nous lui recommanderons en terminant plus de précision et de correction dans ses citations; on attache vraiment trop peu d'importance à cette qualité de l'autre côté de l'Océan. E.-G. Ledos.

BULLETIN

Lettre encyclique de Notre Très Saint Père Léon XIII. **De l'Unité de l'Église.** Paris, Retaux, 1896, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr.

Je n'ai pas à commenter ici la dernière encyclique pontificale *Satis cognitum vobis est*, mais à signaler la traduction française qui vient d'en être donnée. Pendant longtemps les actes du Saint-Siège ont paru en latin, et les journaux en faisaient à la hâte des traductions qui ne brillaient pas toujours par l'élégance ou l'exactitude; pour obvier à cet inconvénient, le Saint-Père a fait venir de Toulouse un religieux de la Compagnie de Jésus, le P. B. Gaudeau, docteur ès lettres, ancien professeur de théologie au Collège romain et, à partir de cette année, professeur à la Faculté de théologie de Paris; il lui a fait faire sous ses yeux une traduction officielle du document, qui a paru simultanément dans la langue originale et dans un français excellent, où les gens du monde trouveront une expression fidèle de la pensée du Souverain Pontife. P.

Un Chapitre de l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au XVIIIe siècle; les Mémoires de Goswin de Fierlant, par E. Hubert. Bruxelles, Hayez, 1896, in-8 de 102 p.

Goswin de Fierlant était membre du conseil privé des Pays-Bas autrichiens, quand la question de l'abolition de la torture dans ce pays fut mise à l'ordre du jour du conseil, dans les premiers mois de 1771. G. de Fierlant était un magistrat des plus distingués. Il fut chargé par ses collègues du conseil privé de rédiger un rapport « sur les moïens de faire cesser

le cruel usage de la torture, ou du moins sur les mesures à prendre pour parvenir à la conviction des coupables sans se mettre dans le cas d'avoir à craindre de n'arracher l'aveu que par la force et la longueur des tourments.» Ce rapport fut déposé le 13 avril 1771. En poursuivant ses travaux sur l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens, M. E. Hubert a eu la bonne fortune de le rencontrer ; il en a reconnu la haute valeur, et il le publie avec une introduction et des notes qui en augmentent singulièrement l'intérêt. Il n'y a que des éloges à décerner à cette publication de l'érudit professeur de l'Université de Liège, qui, espérons-le, ne tardera pas à nous donner la suite de ses études historico-juridiques. A. D'HERBOMEZ.

Geschichte der Philosophie im Umriss, von EDUARD LŒWENTHAL. Berlin, Hannemann, 1896, in-16 de 36 p. — Prix : 1 fr. 15.

M. E. Lœwenthal est connu par un ouvrage sur la doctrine et l'histoire du naturalisme, qui a compté plusieurs éditions. Cet auteur pense très justement que toute éducation complète doit comprendre quelques notions de philosophie. Mais comme beaucoup de personnes n'ont que peu de temps à y consacrer, il a voulu faire un court résumé de l'histoire de cette science, qui servira de mémento aux étudiants, et pourra donner à tous une idée des problèmes qu'elle soulève. D. V.

L'Agriculture expliquée aux enfants, ou Petit Cours d'agriculture théorique et pratique, par l'abbé PERROT. Lille, imp. de l'Orphelinat de Dom Bosco, 1896, in-8 de 199 p. — Prix : 1 fr. 50.

Consacrant sa vie à former des enfants destinés à devenir des cultivateurs, M. l'abbé Perrot s'attache « à faire appliquer les nouvelles méthodes de culture, afin de sortir des ornières de la vieille routine. » Dans ce but il dictait en classe à ses enfants des leçons dont cet opuscule n'est que la reproduction. Il n'est pas long et cependant il forme en quelque sorte un cours complet, résumant l'ensemble des connaissances que des enfants peuvent avoir à mettre en pratique lorsqu'ils seront lancés dans la vie et devront la gagner par leur travail. L'ouvrage est divisé en cinq parties : Notions générales d'agriculture, agriculture proprement dite, horticulture et ce qui s'y rapporte, viticulture et enfin notions élémentaires de sylviculture, sériciculture, économie rurale, etc. Chacune de ces parties est subdivisée en leçons très courtes ; il y en a cinquante-cinq, et l'on peut dire que toutes les matières de la science agricole sont exposées. Lorsque le professeur avait dicté et commenté sa leçon, il faisait avec ses élèves la pratique de ce qu'il avait enseigné et expliquait sur le terrain les applications de l'enseignement donné. Ce petit livre sera donc fort utile aux élèves des écoles primaires, non moins qu'aux instituteurs qui, vraiment soucieux des enfants à eux confiés, voudront leur donner une éducation conforme à l'avenir qui les attend.

G. DE S.

La Coopération de production dans l'agriculture. *Syndicats et sociétés coopératives agricoles*, par le comte DE ROCQUIGNY. Paris, Guillaumin ; Masson, 1896, in-8 de 200 p. — Prix : 4 fr.

Le comte de Rocquigny a déjà, dans des travaux antérieurs sur les syndicats et sociétés coopératives, exposé théoriquement la cause de la coopération dans les matières et chez les ouvriers agricoles. Il s'attache ici à présenter les résultats acquis dans ce sens, et résume les faits mis au jour dans une enquête agricole. Partant de ce point que le programme de

l'imprimerie; II. L'Invention de l'imprimerie et l'œuvre des premiers imprimeurs en Hollande et en Germanie; III. Les Imprimeurs-éditeurs italiens de 1464 à 1600.

Pour la préparation de cet ouvrage, M. Putnam a fait des lectures assez considérables. Sa bibliographie, qui comprend onze pages, en peut donner une idée; encore M. Putnam n'y a-t-il point fait rentrer tous les ouvrages cités par lui (par exemple, Arx, cité p. 127, et Léon Maître, cité p. 156 d'une manière d'ailleurs insuffisante); il est vrai que par contre il aurait pu sans inconvénients supprimer de sa liste quelques titres. Des matériaux assemblés par lui il a tiré un excellent parti. Son livre, bien composé, écrit d'une plume sobre et qui ne manque point d'élégance, se lit avec intérêt et sans fatigue. Il n'épuise naturellement pas la matière; des travaux importants ont échappé à M. Putnam, comme ceux de M. Léopold Delisle et de M. l'abbé Bossebœuf sur l'école de calligraphie de Tours; mais il n'en est pas moins vrai que le tableau qu'il a tracé est généralement exact et suffisamment complet. Nous ne pouvons que souhaiter que l'auteur en fasse paraître la suite, pour laquelle il sera certainement encore mieux outillé.

Nous lui recommanderons en terminant plus de précision et de correction dans ses citations; on attache vraiment trop peu d'importance à cette qualité de l'autre côté de l'Océan. E.-G. Ledos.

BULLETIN

Lettre encyclique de Notre Très Saint Père Léon XIII. **De l'Unité de l'Église.** Paris, Retaux, 1896, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr.

Je n'ai pas à commenter ici la dernière encyclique pontificale *Satis cognitum vobis est*, mais à signaler la traduction française qui vient d'en être donnée. Pendant longtemps les actes du Saint-Siège ont paru en latin, et les journaux en faisaient à la hâte des traductions qui ne brillaient pas toujours par l'élégance ou l'exactitude; pour obvier à cet inconvénient, le Saint-Père a fait venir de Toulouse un religieux de la Compagnie de Jésus, le P. B. Gaudeau, docteur ès lettres, ancien professeur de théologie au Collège romain et, à partir de cette année, professeur à la Faculté de théologie de Paris; il lui a fait faire sous ses yeux une traduction officielle du document, qui a paru simultanément dans la langue originale et dans un français excellent, où les gens du monde trouveront une expression fidèle de la pensée du Souverain Pontife. P.

Un Chapitre de l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au XVIIIe siècle; les Mémoires de Goswin de Fierlant, par E. Hubert. Bruxelles, Hayez, 1896, in-8 de 102 p.

Goswin de Fierlant était membre du conseil privé des Pays-Bas autrichiens, quand la question de l'abolition de la torture dans ce pays fut mise à l'ordre du jour du conseil, dans les premiers mois de 1771. G. de Fierlant était un magistrat des plus distingués. Il fut chargé par ses collègues du conseil privé de rédiger un rapport « sur les moïens de faire cesser

le cruel usage de la torture, ou du moins sur les mesures à prendre pour parvenir à la conviction des coupables sans se mettre dans le cas d'avoir à craindre de n'arracher l'aveu que par la force et la longueur des tourments.» Ce rapport fut déposé le 13 avril 1771. En poursuivant ses travaux sur l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens, M. E. Hubert a eu la bonne fortune de le rencontrer ; il en a reconnu la haute valeur, et il le publie avec une introduction et des notes qui en augmentent singulièrement l'intérêt. Il n'y a que des éloges à décerner à cette publication de l'érudit professeur de l'Université de Liège, qui, espérons-le, ne tardera pas à nous donner la suite de ses études historico-juridiques. A. D'HERBOMEZ.

Geschichte der Philosophie im Umriss, von EDUARD LŒWENTHAL. Berlin, Hannemann, 1896, in-16 de 36 p. — Prix : 1 fr. 15.

M. E. Lœwenthal est connu par un ouvrage sur la doctrine et l'histoire du naturalisme, qui a compté plusieurs éditions. Cet auteur pense très justement que toute éducation complète doit comprendre quelques notions de philosophie. Mais comme beaucoup de personnes n'ont que peu de temps à y consacrer, il a voulu faire un court résumé de l'histoire de cette science, qui servira de mémento aux étudiants, et pourra donner à tous une idée des problèmes qu'elle soulève. D. V.

L'Agriculture expliquée aux enfants, ou Petit Cours d'agriculture théorique et pratique, par l'abbé PERROT. Lille, imp. de l'Orphelinat de Dom Bosco, 1896, in-8 de 199 p. — Prix : 1 fr. 50.

Consacrant sa vie à former des enfants destinés à devenir des cultivateurs, M. l'abbé Perrot s'attache « à faire appliquer les nouvelles méthodes de culture, afin de sortir des ornières de la vieille routine. » Dans ce but il dictait en classe à ses enfants des leçons dont cet opuscule n'est que la reproduction. Il n'est pas long et cependant il forme en quelque sorte un cours complet, résumant l'ensemble des connaissances que des enfants peuvent avoir à mettre en pratique lorsqu'ils seront lancés dans la vie et devront la gagner par leur travail. L'ouvrage est divisé en cinq parties : Notions générales d'agriculture, agriculture proprement dite, horticulture et ce qui s'y rapporte, viticulture et enfin notions élémentaires de sylviculture, sériciculture, économie rurale, etc. Chacune de ces parties est subdivisée en leçons très courtes ; il y en a cinquante-cinq, et l'on peut dire que toutes les matières de la science agricole sont exposées. Lorsque le professeur avait dicté et commenté sa leçon, il faisait avec ses élèves la pratique de ce qu'il avait enseigné et expliquait sur le terrain les applications de l'enseignement donné. Ce petit livre sera donc fort utile aux élèves des écoles primaires, non moins qu'aux instituteurs qui, vraiment soucieux des enfants à eux confiés, voudront leur donner une éducation conforme à l'avenir qui les attend.

G. DE S.

La Coopération de production dans l'agriculture. *Syndicats et sociétés coopératives agricoles*, par le comte DE ROCQUIGNY. Paris, Guillaumin ; Masson, 1896, in-8 de 200 p. — Prix : 4 fr.

Le comte de Rocquigny a déjà, dans des travaux antérieurs sur les syndicats et sociétés coopératives, exposé théoriquement la cause de la coopération dans les matières et chez les ouvriers agricoles. Il s'attache ici à présenter les résultats acquis dans ce sens, et résume les faits mis au jour dans une enquête agricole. Partant de ce point que le programme de

de la peste (*Ibid.*, t. IX); — *Communication sur le traitement chirurgical des abcès du foie* (*Ibid.*, t. IX); — *Rapport au sujet de la prophylaxie de la fièvre typhoïde à Paris* (*Ibid.*, t. XI); — *Rapport à la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle sur les travaux de l'année 1881* (*Revue d'hygiène*, t. IV, 1882); — *Rapport à la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle sur la construction des hôpitaux* (*Revue d'hygiène*, t. V, 1883); — *La Bretagne médicale* (*Compte rendu de la 38e session du congrès scientifique de France*); — *Rapport sur les travaux du docteur Domingos Fèvre relatifs à la fièvre jaune* (*Bull. de l'Ac. de médecine*, 2e série, t. XIII); — *La Valeur économique de la vie humaine* (*Revue maritime et coloniale*, 1884); — *Rapport présenté au ministre du commerce au nom de la commission extraparlementaire de la revision de la législation des eaux minérales* (Paris, 1884, in-4); — *Influence de l'hygiène sur la grandeur et la prospérité des nations* (*Annales d'hygiène publique*, t. XIII, 1885); — *L'Organisation du service de la vaccine en France* (*Revue d'hygiène*, t. VII, 1885); — *Les Ressources alimentaires de la France* (*Comptes rendus de la 14e session du Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*, 1885); — *Éloge de Chasseignac* (*Bull. de l'Académie de médecine*, t. XIV, 1885); — *L'Alcool, son rôle dans les sociétés modernes* (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1886); — *L'Acclimatement dans les colonies françaises* (*Ibid.*, 1er oct. 1886); — *La Dépopulation de la France* (Paris, 1887, in-8); — *L'Avenir de l'hygiène* (*Compte rendu de la 16e session du Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*, 1887); — *L'Hygiène des villes et les Budgets municipaux* (*Revue des Deux Mondes*, 1er fév. 1887); — *L'Éducation hygiénique et le Surmenage intellectuel* (*Ibid.*, 15 mai 1887); — *L'Éducation des filles* (*Ibid.*, 1er fév. 1888); — *La Maison de l'ouvrier* (*Ibid.*, 15 mai 1888); — *Traité d'hygiène sociale* (1888, in-8); — *La Douleur* (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1889); — *L'Hygiène en 1880* (*Ibid.*, 1er nov. 1889); — *Les Intoxications volontaires* (*Revue scientifique*, 22 juin 1889); — *Éloge de J.-F. Fonssagrives* (*Bull. de l'Ac. de médecine*, t. XXI, 1889); — *Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique* (1890 et suiv., in-8); — *L'Éducation de nos fils* (1890, in-16); — *Questions d'hygiène sociale* (1891, in-8); — *L'Éducation de nos filles* (1892, in-16); — *Traité d'hygiène publique et privée* (en cours de publication depuis 1895).

— Le *Polybiblion* a annoncé (t. LXXVII, p. 181) la mort de M. Gabriel-Auguste Prost, mais à ces lignes un peu trop sommaires il est juste d'ajouter quelques détails. M. Prost fut président de la Société des antiquaires de France, à laquelle il a fait un legs de 100,000 fr. Un autre legs semblable a encore été fait par lui à l'Institut. Il avait quitté Metz, sa ville natale, après l'annexion, et dans le cours du procès de Bazaine, sa déposition produisit la plus vive sensation. La liste de ses œuvres n'occupe pas moins de sept colonnes dans le *Dictionnaire biographique de la Moselle*, de Nerée Quépat; nous ne pouvons la reproduire, mais nous devons mentionner quelques travaux principaux : *Études sur l'Histoire de Metz* (1865, in-8); — *Corneille Agrippa, sa vie et ses œuvres* (1881-1882, 2 vol. in-8); — *La Cathédrale de Metz* (1885, in-8). Sous ce titre : *La Lorraine et l'Allemagne*, M. Prost a écrit la très remarquable introduction du bel ouvrage publié par Berger-Levrault. Parmi les très nombreux articles donnés par M. Prost à diverses revues, nous devons signaler deux mémoires insérés dans la *Revue des questions historiques : Les Chroniques vénitiennes*, 1882, 1883.

— Le 23 août est mort, à Belfort, M. Louis de Juvigny, né à Colmar en 1814. Il a écrit un grand nombre d'opuscules et d'articles, traitant surtout de questions religieuses et sociales. Une brochure sur la question d'Orient fit grande sensation, et Napoléon III désira voir son auteur. Mais celui-ci

ne voulut pas profiter de cette audience pour aliéner sa liberté. M. de Juvigny fut le secrétaire de Lamartine en 1848 et 1849.

— M. François-Joseph-Édouard Jeannez, membre de la Société archéologique de *la Diana* et de la Société française d'archéologie, est décédé à Ouches, près Roanne (Loire), le 23 septembre 1896, à l'âge de soixante-neuf ans. Parmi ses nombreuses publications archéologiques sur le Forez et le Roannais, nous citerons : *Saint-Romain-le-Puy et Sury-le-Comtal* (en collaboration avec E. Révérend du Mesnil (Montbrison, 1882, in-8. Extr. du *Bulletin de la Diana*, t. I) ; — *Notes archéologiques sur l'église et le prieuré d'Ambierle* (même recueil, t. II) ; — *Les Fortifications de l'abbaye et de la ville fermée de Charlieu* (même recueil, t. II) ; — *Charlieu et le vandalisme* (signé Ed. J. Saint-Étienne, Théolier, 1885, in-8) ; — *Le Couvent des Cordeliers de Charlieu*, en collaboration avec le docteur O. de Viry (Roanne, 1885, in-4); — *Rapport sur la cinquante-deuxième session du Congrès archéologique de France*, en collaboration avec V. Durand et J. Rochigneux (Montbrison, 1886, in-8. Extr. du *Bulletin de la Diana*); — *Paray-le-Monial, Bibracte et Autun. Excursion archéologique* (Montbrison, 1887, in-4. Extr. du même recueil) ; — *Tombeau d'Alice de Suilly, comtesse de Forez, dans l'église abbatiale de la Bénisson-Dieu en Roannais* (Montbrison, 1887, in-4) ; — *La Colonnade romane de l'abbaye de Charlieu et le Jeu du cerceau dans les cloîtres bénédictins* (Montbrison, 1891, in-8) ; — *L'Archéologie et l'art à l'abbaye cistercienne de la Bénisson-Dieu* (Roanne, 1889, in-4. Extr. du *Roannais illustré*) ; — *Inventaire descriptif et raisonné des principaux objets d'art ayant figuré à l'exposition rétrospective forézienne de Roanne, 1890, présenté à la Société de la Diana* (Roanne, 1890, in-4) ; — *Pierre l'Ermite, moine ermite au monastère forézien de Saint-Rigaud près de Charlieu* (Montbrison, 1896, gr. in-8. Extr. du *Bulletin de la Diana*). — M. Jeannez a donné de plus de nombreux articles au *Roannais illustré* et à d'autres recueils périodiques locaux.

— M. Georges Guimet de Juzancourt, lieutenant-colonel du 6e régiment de cuirassiers, est mort le 22 septembre, à Saumur. Né à Paris, le 18 avril 1845, il a fait d'intéressantes publications sur l'histoire militaire, la plupart sous des pseudonymes ou sans signature : *Historique du 3e régiment de cuirassiers* (Paris, 1875, in-8) ; — *Notice historique sur le corps des carabiniers français* (Paris, 1877, in-8) ; — *L'École militaire avant la Révolution* (Paris, 1880, in-8); — *Les Camps de Compiègne, 1666-1847. Notes historiques* (Compiègne, 1880, in-8); — *Essai sur l'histoire des cuirassiers* (Paris, 1886, in-8, fig.) ; — *Histoire du 7e régiment de cuirassiers* (*1659-1886*) (Paris, 1887, in-8, pl.) ; — *Les Papiers d'un Montbas*. Extrait du *Carnet de la sabretache* (Paris, 1894, in-8, portrait) ; — *Les Régiments de gardes d'honneur* (*1813-1814*). *Notes et documents* (Paris, 1894, in-8) et des articles dans divers journaux et revues.

— M. William Morris est mort à Londres, le 3 octobre 1896. C'était un des plus illustres poètes du siècle. Né en 1834, il fit ses études à Forest School (Walthamstow) et à l'Exeter College (Oxford). Après s'être adonné quelque temps à la peinture, il tourna vers la poésie ses puissantes facultés artistiques. En 1858 il publia un petit volume *The Defence of Guenevere*, qui obtint un vif succès. Il écrivit ensuite *The Life and Death of Jason* (1867), curieux poème narratif, et *The Earthly Paradise*, 3 vol. (1868-1870) ; — *Love is enough or the Freeing of Pharamond : a morality* (1873) ; — *The Æneid of Virgil, done into english verse* (1876) ; — *The Story of Sigurd the Volsung, and the Fall of the Nibelungs* (1877). En collaboration avec M. E. Magnusson, il publia quelques traductions de poèmes islandais. Les *Hopes and Fears for Art*, recueil de plusieurs « Lectures » faites à Birmingham, Londres et Nottingham, parurent en 1882. Il produisit encore

une traduction de l'*Odissey* (1887) ; — *A Dream of John Bull* (1888) ; — *The House of the Wolfings* (1889) ; — *The Roofs of the Mountains* (1890). Depuis une dizaine d'années, M. William Morris était devenu socialiste militant, et c'est à sa propagande politique qu'il doit de n'avoir pas recueilli la succession de Tennyson au titre envié de « poète-lauréat. »

— On annonce encore la mort : de M. Jean Auray, du *Journal de Villefranche*, mort le 14 septembre ; — de M. Baugier, ancien directeur du *Journal officiel* et avocat, mort à Sainte-Pézenne, le 24 septembre, âgé de quarante-six ans ; — de M. Joseph Bonjean, à qui l'on doit des recherches sur l'épizootie de la race bovine, mort à quatre-vingt-un ans, le 14 septembre, à Saint-Ombre, près de Chambéry ; — du T. C. Frère Brunonis, qui a longtemps professé à Rouen, mort le 2 septembre, à Caen ; — de M. le docteur Buan, mort à Bécherel (Ille-et-Vilaine), le 2 septembre, dans sa quatre-vingt-neuvième année ; — de M. le docteur Bureau, mort à Saint-Laurent-des-Eaux (Loir-et-Cher), le 8 septembre : — de M. Louis-François Copin, avocat, mort à Paris, le 3 septembre, âgé de soixante-dix-neuf ans ; — de M. Vital Cuinet, secrétaire général de la dette publique à Constantinople, qui a publié, chez Leroux, un ouvrage considérable sur *la Turquie d'Asie* (1891-1895, 4 vol. in-8), mort le 11 septembre ; — de Mlle des Brulais, l'une des promotrices de la dévotion à Notre-Dame de la Salette, sur laquelle elle a écrit autrefois un ouvrage curieux et plein de faits, morte à quatre-vingt-sept ans, à Nantes, le 12 septembre ; — de M. Jules Feuchères, publiciste, mort le 14 septembre, à Neuilly-sur-Seine ; — de M. A.-H.-L. Fizeau, membre de l'Académie des sciences, physicien éminent, dont les recherches sont consignées pour la plupart dans les *Annales de physique et de chimie* et dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, mort le 19 septembre, à Venteuil, près de Jouarre (Seine-et-Marne) ; — de M. le docteur Henri Gehin, mort à Madagascar ; — du docteur Emmanuel de Grandmaison, mort le 13 septembre, à Mareuil ; — du docteur Paul Hélot, chirurgien des hôpitaux de Rouen, mort le 2 septembre, à cinquante ans ; — de M. Georges Lachaud, mort à quarante-neuf ans, à Treignac (Corrèze), le 13 septembre ; — de M. l'abbé A. Leblanc, professeur à l'institution du Sacré-Cœur, à Tourcoing, mort le 4 septembre, dans cette ville ; — de M. Jacques Leboucher, professeur honoraire à la Faculté des sciences de Caen, mort le 28 septembre ; — du R. P. Dom Anatole Le Poullen, bénédictin de Solesmes, mort le 3 septembre, à l'abbaye de Solesmes ; — de M. C.-C. Marionneau, peintre et archéologue distingué, correspondant de l'Institut, membre de l'Académie de Bordeaux, qui laisse entre autres ouvrages estimés : *Description de l'église Saint-André de Bordeaux* (Bordeaux, 1861, in-8) ; *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de la ville de Bordeaux* (Bordeaux, 1866, gr. in-8) ; *Brascassat, sa vie et son œuvre* (Paris, 1872, in-8) ; *Victor Louis, architecte du théâtre de Bordeaux* (Bordeaux 1884, in-8), mort dans sa soixante-quatorzième année ; — de M. Michau, directeur de la *Couturière*, rédacteur de différents journaux de modes, mort le 15 septembre ; — de M. Nicolaï, ancien professeur, mort le 18 septembre, à Lanloup (Côtes-du-Nord) ; — du docteur Georges Reck, médecin inspecteur des écoles de la ville de Paris, mort le 24 septembre ; — du docteur E. Trastour, professeur à l'école de médecine de Nantes, mort le 29 septembre ; — de M. Léon Vanier, éditeur parisien bien connu, mort le 12 septembre ; — de M. Maurice Versepuy, explorateur, mort quelques jours après son retour en France de son expédition dans la région des grands lacs africains, mort au commencement de septembre, à Chantilly ; — de M. Auguste Villetard de Laguérie, mort le 27 septembre, à Coulanges-sur-Yonne.

— A l'étranger, l'on annonce la mort : de M. Ignaz von Ah, curé de Kuns, auteur d'ouvrages populaires, mort à soixante-deux ans ; — de M. Richard Avenarius, professeur de philosophie de l'Université de Zurich, mort à trente-deux ans, dans cette ville, le 18 août ; — de M. W.-P. Bell, publiciste ; — de M. Giacomo Comin, directeur du *Pungolo*, mort à Caserte, en septembre ; — de sir Joseph Crowe, diplomate anglais et écrivain, mort à Londres, le 7 septembre ; — du chevalier Raoul von Dombrowski, auteur d'ouvrages sur la chasse, mort à soixante-trois ans, le 3 septembre, à Vienne en Autriche ; — du R. P. Dubberley, de la Compagnie de Jésus, prédicateur distingué, mort le 22 septembre, à Liverpool ; — de M. August Dühr, connu par ses traductions, mort le 7 septembre, âgé de quatre-vingt-onze ans, à Friedland ; — de M. Johann-Jakob Egli, professeur de géologie à l'Université de Zurich, mort à soixante-treize ans, le 24 août ; — de sir John Erichsen, chirurgien anglais renommé, mort à soixante-dix-huit ans, le 22 septembre ; — du docteur Estrazulas, mort en septembre, en Uruguay ; — de M. le baron Louis de Geer, jurisconsulte suédois, mort à soixante-dix-huit ans, le 20 septembre, à Christiania ; — de M. Alex. Henry Green, professeur de géologie à l'Université d'Oxford, auteur d'une *Physical geology* estimée, mort en septembre ; — de M. Paul Kalligas, jurisconsulte grec, mort à quatre-vingt-deux ans, à Athènes ; — de M. Olaf Lamdsen, romancier norvégien, mort à Scarborough, en septembre ; — de M. Fritz Litten, professeur au lycée de Santiago, mort à quarante-six ans, le 30 juin ; — de M. Max Lizius, professeur à l'Académie forestière d'Aschaffenberg, mort âgé de cinquante et un ans, le 2 septembre ; — de M. Eduard Liesegang, fondateur de *Photographisches Archiv*, mort à cinquante-neuf ans, le 6 septembre, à Dusseldorf ; — de M. Theodor Margo, professeur de zoologie à Budapest, mort à quatre-vingt-un ans, le 5 septembre, à Szent-Löring ; — de M. B. Minnigerode, professeur de mathématiques à l'Université de Greisfwald, mort le 15 août, âgé de cinquante-neuf ans, à Spendelmühl ; — de M. Hermann-Alex. Mueller, fondateur de la *Pharmaceutische Zeitung*, mort à soixante-neuf ans, à Bunzlau ; — de M. Max Müller, chirurgien, mort à Cologne, le 3 septembre ; — de M. J.-E.-C. Munro, auteur juridique, à qui l'on doit notamment *The Constitution of Canada* (London, 1890, in-8), mort le 13 septembre ; — de M. Nicolas Andrianovitch Nekliondov, professeur de l'Académie militaire de Saint-Pétersbourg, mort à cinquante-cinq ans, le 16 septembre ; — de M. Jos. Newstead, publiciste, mort à soixante-quinze ans, le 18 septembre ; — de M. Hubert-A. Newton, mathématicien distingué, professeur à Yale college, mort à New-Haven, Conn., le 12 août, dans sa soixante-septième année ; — de M. Heinrich-August Noé, publiciste allemand, mort âgé de soixante et un ans, le 26 août, à Bozen ; — de M. Palmieri, sénateur du royaume d'Italie, directeur de l'observatoire du Vésuve et savant astronome, mort le 8 septembre ; — de M. Henry-Robert Reynolds, qui fut un temps éditeur de la *British quarterly Review* et de l'*Evangelical Magazine*, et qui laisse des sermons estimés, mort à soixante et onze ans, en septembre ; — de M. Alex. Roberts, publiciste, mort à cinquante et un ans, le 8 septembre ; — de M. Georg Rothbart, directeur des collections archéologiques de Cobourg, mort à quatre-vingts ans, le 3 septembre ; — de M. Anton. Rosner, professeur de médecine à l'Université de Cracovie, mort le 25 juillet ; — de M. Nik. Rüdinger, professeur d'anatomie à l'Université de Munich, mort à soixante-cinq ans, le 25 août, à Tutzing ; — de M. Jean Steens, mort le 3 septembre, à Bruxelles ; — de M. John-M. Stevenson, secrétaire de l'American tract society, mort le 22 août, à Hawthorne, New-Jersey ; — de Jos. Weingärtner, numismate,

mort à Munster, le 7 septembre, âgé de quatre-vingt-douze ans; — de M. Josiah-Dwight WHITNEY, professeur de géologie à l'Harvard University, dont l'ouvrage le plus important est le *Geological Survey of California*, mort le 18 août, à New-London (N. H.).

CONCOURS ET PRIX. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — M. G.-A. Prost a légué par testament une rente de 1,200 fr. destinée à la fondation d'un prix annuel à décerner à l'auteur français d'un travail historique sur la ville de Metz et ses environs.

CONGRÈS. — Le congrès eucharistique de Lugo s'est tenu en la forme annoncée les 26, 27, 28 et 29 août, au milieu d'un nombreux concours de cardinaux, archevêques, évêques, etc. Il a été important comme manifestation de religion et de piété; mais les congressistes, au lieu de se sectionner selon l'usage, pour traiter dans des locaux séparés de matières intéressant spécialement les œuvres de zèle, la presse, etc., l'instruction, ne se sont réunis que pour des sessions générales. Par suite, la plupart des mémoires qui ont été lus n'auraient que peu d'intérêt pour nos lecteurs; nous signalerons cependant celui du doyen du chapitre de Vich, qui avait pour objet l'*Eucharistie et la Science*, et celui du Doctoral de Lugo, qui roulait sur l'*Eucharistie et les Beaux-arts*. — Le concours littéraire et musical, qui faisait corps avec ledit congrès, a amené la distribution de dix prix pour travaux littéraires, et de cinq pour compositions musicales. Chose curieuse! le premier prix, celui du meilleur catéchisme eucharistique, a été décerné à un avocat de Tolède, non à un prêtre ou à un religieux.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 31 juillet, M. l'abbé Sourice a donné les conclusions de son mémoire sur la topographie de l'ancienne Alexandrie d'Égypte; M. E. Leblanc a donné lecture des inscriptions qui se trouvent dans les deux sarcophages du mausolée de Tamerlan à Samarcande, et présenté les estampages de deux nouvelles inscriptions se rapportant à la généalogie de Tamerlan et celle de Genghiz-Khan. M. L. Dorez a communiqué un mémoire sur le livre illustré de Fra Francisco Colonna, publié par Alde Manuce, à Venise, en 1499, sous le titre d'*Hypnerotomachia Poliphili;* M. Tocilescu, de Bucarest, a communiqué la découverte, qu'il a faite dans les fouilles de la Dobroudja, d'un mausolée élevé par Trajan en l'honneur des soldats romains tués dans une bataille contre les Daces. — Le 7 août, M. Foucart a présenté quelques observations relatives à l'inscription gravée sur la tiare de Saïtapharnès; M. Weil, à propos d'un mémoire de M. Diels, de Berlin, a fait une communication sur un Parthénée d'Aleman (papyrus du Louvre); le R. P. Lagrange a lu une note sur les milliaires arabes découverts récemment en Palestine; M. Dieulafoy a présenté un travail de M. Joulin sur les fouilles exécutées en 1826, 1840 et 1890, à Martres Tolosane (art gréco-romain du IIe siècle). — Le 14, M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur les *berquilia* des croisés et la *birké* arabe (berquilium : grand bassin, réservoir; et non bercail); M. Deloche a lu un mémoire sur les indices de l'occupation de la Gaule par les Ligures antérieurement à l'invasion des Gaulois; M. Héron de Villefosse a fait une communication sur une inscription latine récemment découverte à Saint-Paulien (Haute-Loire), qui occupe l'emplacement de l'antique *Ruessio* (monument votif, musée du Puy). — Le 21, M. J. Oppert a donné l'analyse d'un cadastre chaldéen du quatrième millésime avant notre ère, qui provient de Telloh et qui a été envoyé par le R. P. Scheil, de Constantinople; M. Maspero a communiqué une lettre du même P. Scheil renfermant plusieurs pièces d'une correspondance échangée entre Hammourabi, roi de Babylone, au XXIIIe siècle avant notre

ère, et Sinidinnam, roi de Lara, son vassal. — Le 28, M. Heuzey a rendu compte de sa mission à Constantinople, et entretenu l'Académie des monuments chaldéens que M. Cambon a obtenus du sultan pour le musée du Louvre ; M. Homolle a fait, au nom de M. Th. Reinach, une communication sur une épigramme funéraire de l'île de Rhodes ; M. Ardaillon a exposé le résultat de ses recherches sur l'exploitation antique des mines du Laurium. — Le 4 septembre, M. le docteur Hamy a fait une communication sur le célèbre alchimiste du début du XVIIe siècle, Basile Valentin; M. Homolle a expliqué et commenté plusieurs inscriptions relatives à Gélon et à Hiéron, découvertes dans les fouilles de Delphes; M. Clermont-Ganneau, en s'appuyant sur des textes arabes rectifiés, rapprochés de certains passages de Pline le Jeune, a fait une communication sur Gadara, ville de la Décapole; M. M. Bréal a fait connaître, au nom de M. Vars (du collège Rollin), une intéressante explication d'un vers des *Métamorphoses* d'Ovide (l. XI, 516). — Le 11, M. G. Boissier a communiqué un travail de M. Ph. Fabia sur *les théâtres de Rome au temps de Plaute et de Térence;* M. Oppert a donné l'interprétation d'un plan antique d'un terrain chaldéen postérieur de mille ans à celui de Telloh; M. Clermont-Ganneau a donné lecture d'une série de notes sur quelques fiefs et apanages des croisés en Terre Sainte, fondés par Godefroy de Bouillon. — Le 18, M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur quelques localités, champs de bataille et châteaux forts des croisés en Terre-Sainte.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 1er août, après la présentation de divers ouvrages, M. Nourrisson a commencé la lecture d'un rapport sur un ouvrage de M. Gaudry, intitulé : *Essai de paléontologie philosophique;* M. Levasseur a continué la lecture de son mémoire sur l'ouvrier américain. — Le 8, M. Nourrisson a terminé la lecture de son rapport sur les essais de paléontologie philosophique; M. Bérenger a présenté quelques observations au sujet d'une brochure de M. Lefébure, intitulée *les Sans-travail.* — Le 22, M. Lavollée a commencé la lecture d'une étude sur *le Budget des familles ouvrières en Angleterre;* M. G. Picot a lu un mémoire de M. E. Naville sur *la Représentation proportionnelle* et MM. Anatole Leroy-Beaulieu et Doniol ont présenté diverses observations sur ce sujet. — Le 29, M. Lavollée a achevé sa communication sur les monographies de famille et les budgets d'ouvriers en Angleterre — Le 5 septembre, M. Peters a donné lecture d'un mémoire sur *Élisabeth de Valois, troisième femme de Philippe II.* — Le 12, M. Levasseur a lu le chapitre de son travail sur *l'Ouvrier américain* relatif au logement. — Le 19, M. M. Block a lu un travail intitulé *la Terre et la propriété privée;* M. Félix Rocquain a communiqué un nouveau fragment de son ouvrage sur la cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther, relatif au grand schisme de 1389 à 1394. — Le 26, M. Doniol a donné lecture d'une étude sur l'ambassade du comte d'Arnim à Paris pendant l'année 1872.

Paris. — M. le chanoine Ulysse Chevalier nous donne une *Notice sur le bréviaire manuscrit n° 1285 du fonds latin de la Bibliothèque nationale à Paris* (Valence, imp. Jules Céas, gr. in-8 de 12 p.). Après avoir décrit avec beaucoup de précision ce volume en parchemin, venu de la bibliothèque de Mazarin, il étudie diverses questions relatives à l'âge du bréviaire et à la liturgie spéciale à laquelle se rattache le vénérable manuscrit. A l'exemple du P. Dreves, il le rapporterait à la fin du XIVe siècle, mais non au XVe, comme l'ont pensé les Bollandistes. Contre le P. Dreves, il croit que le bréviaire ne doit pas être attribué au diocèse de Vienne, et contre les Bollandistes, qu'il ne doit pas être attribué au diocèse de Digne. Quant à lui, il penchérait vers le diocèse d'Embrun.

— Le savant administrateur de la Bibliothèque nationale donne, dans le *Bulletin du bibliophile*, une intéressante *Notice sur un livre d'astrologie de Jean, duc de Berri* (tirée à part. Paris, Techener, in-8 de 16 p. avec pl.). Il s'agit d'un manuscrit appartenant à M. Court, de Dijon, donné en 1403 par l'abbé de Bruges Lubert Hautschild au frère de Charles V. Après quelques détails sur le donateur et ses rapports avec le duc de Berri, M. Léopold Delisle indique le contenu de l'ouvrage composé par un certain Georg Zothorus et reproduit partie du prologue.

— Nous sommes heureux d'annoncer, au dernier moment, un remarquable ouvrage du R. P. F. Tournier : *Clovis et la France au baptistère de Reims* (Lille, Desclée, in-8 de x-220 p.). Soit au point de vue historique, soit au point de vue littéraire, le volume sera jugé digne d'être cité à côté de l'ouvrage si remarquable de notre collaborateur M. Godefroid Kurth. Cet éminent historien est destiné à avoir beaucoup de disciples : le R. P. Tournier est un de ceux qui lui feront le plus d'honneur.

— *Les Races malaïques et américaines*, tel a été le sujet de la leçon par laquelle le docteur E.-T. Hamy a inauguré son cours d'anthropologie au Muséum, le 19 mars 1896. Ceux qui s'intéressent à l'étude si complexe des races de l'Océanie et du continent américain liront avec fruit cette intéressante leçon d'ouverture (Paris, Masson, in-8, 18 p. Extrait de l'*Anthropologie*, t. VII, n° 2) dans laquelle le savant professeur a résumé les principaux résultats auxquels il était parvenu dans ses études de l'année précédente.

— Signalons la récente *Notice sur les travaux scientifiques de M. Charles Brongniart* (Paris, Librairies-imprimeries réunies, in-4 de 80 p.), comme très bien faite et d'après un excellent plan. Elle débute par une liste chronologique des publications du savant assistant au Muséum d'histoire naturelle, comprenant (de 1876 à 1895) soixante-treize numéros; vient ensuite une « Analyse des travaux, » classés systématiquement suivant les différents ordres d'études auxquels ils se rapportent, accompagnée de figures. Là se trouve la « moëlle substantificque » de mémoires zoologiques et paléontologiques que les spécialistes tiennent en haute estime et qui ont valu à leur auteur, en 1895, le grand prix des sciences physiques décerné par l'Académie des sciences.

— M. Émile Belloc est un des limnologistes français les plus actifs; il fait des Pyrénées son domaine, et il apporte à l'étude de leurs crêtes, et surtout de leurs nombreux lacs, une patience et un soin dignes de tous éloges. Chaque année il publie, sur cette admirable chaîne de montagnes et sur ses nappes d'eau en particulier, des travaux qu'il importe de signaler. En 1895, indépendamment de deux brochures pleines de faits, intitulées, l'une, *Étude sur les lacs intra-glaciaires* (Paris, Association française, in-8 de 15 p., phototypogr.), l'autre, *Nouvelles Explorations lacustres : Pyrénées-Orientales, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées, Versant espagnol* (Paris, ibid., in-8 de 20 p., coupes, phototypographie et cartes), M. Belloc a donné un aperçu d'ensemble de ses campagnes dans les Pyrénées centrales (*Recherches et Explorations orographiques et lacustres dans les Pyrénées centrales.* (Paris, Club alpin français, in-8 de 45 p., fig. et carte); il a montré l'aspect pittoresque des hautes régions d'Oô, des Gourgs-Blancs, de Clarabide, et il en a décrit les beaux lacs dans un style agréable où les renseignements scientifiques sont présentés avec une remarquable clarté.

Agenais. — M. l'abbé Dubois nous donne une curieuse et piquante plaquette (*Quatre Harangues prononcées à Nérac au XVIIe siècle pour la réception du cardinal de Richelieu et de divers autres personnages.* Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de 16 p.). L'actif chercheur a trouvé dans un vieux registre

contenant des pièces diverses recueillies par un avocat dans lequel il croit reconnaître François de Léglise : 1° *La Harangue faite par M. Daubuz à Mgr le cardinal de Richelieu* (1632), harangue où le ministre protestant néracais a prodigué d'horribles jeux de mots, et qui n'a été connue d'aucun des historiens de l'Agenais ; 2° La *Harangue faite par le même orateur à M. le prince de Condé*; 3° La *Harangue faite par M. de Viguier à M. le duc de la Valette* (vers 1643) ; enfin la *Harangue faite par le mesme à M. le marquis de Sourdis* (sans date). L'auteur a reproduit, auprès de ces singuliers morceaux oratoires, des documents explicatifs tirés des Archives municipales d'Agen et de Condom.

Bourgogne. — M. l'abbé Adrien Martinet a découvert un manuscrit intitulé : *Livre et registre des preuves de noblesse des receuz chanoines en l'illustre église collégiale Sainct-Pierre de Mascon*, qui lui a servi pour composer son *Armorial du chapitre noble des chanoines séculiers de Saint-Pierre de Mâcon, nommés de 1559 à 1689* (Autun, imp. de Jussieu, in-8 de 220 p.), lequel, tout d'abord, a été inséré dans les tomes XXII et XXIII de la deuxième série des *Mémoires de la Société éduenne*. On trouvera là les « preuves de noblesse d'un membre de l'ancien chapitre régulier et de soixante chanoines séculiers nommés du mois d'août 1559 au mois de juin 1689. » M. Martinet a fait précéder chacune des fractions du document qu'il publie d'une notice très précise sur les divers personnages dont il reproduit la généalogie et les armoiries. A propos de ces armoiries, notons qu'elles sont non seulement énoncées et décrites, mais figurées. L'exécution en est fort nette. Excellente publication, qui ne peut manquer d'être appréciée par les historiens bourguignons en général et spécialement par ceux du Mâconnais.

— La Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne poursuit, dans son bulletin de 1895, la publication d'un travail très important pour l'histoire des débuts de l'imprimerie en France. C'est la biographie des Le Rouge, de Chablis, établis comme imprimeurs à Paris, à Chablis et à Troyes dès la fin du xvie siècle, avec la description bibliographique de leurs publications. Ce travail, dû à M. H. Monceaux, est accompagné d'un très grand nombre de fac-similés et mérite d'être signalé tout spécialement à ceux qui s'occupent des livres illustrés des xve et xvie siècles.

Champagne. — M. Louis Morin, qui nous a donné déjà d'intéressants opuscules sur l'imprimerie en Champagne, consacre cette fois-ci quelques pages, dans les *Mémoires de la Société académique de l'Aube* (t. LIX. Tiré à part. Troyes, imp. Paul Nouel, in-8 de 33 p.), aux *Associations coopératives de joueurs d'instruments à Troyes au XVIIe siècle*. Renseignements sur l'iconographie des joueurs d'instruments, sur l'organisation de la corporation, analyse et reproduction des statuts qui la régissent, détails sur l'opposition que rencontrèrent ces statuts, sur l'engagement des apprentis, etc., composent cette brochure, que termine l'inventaire d'un maître joueur d'instrument au commencement du xviie siècle.

Franche-Comté. — Un ancien magistrat, M. Eugène de Beauséjour, a donné dans le *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône*, un travail très étudié sur *le Bailliage-présidial de Vesoul (1696-1790)*, qu'il a eu la bonne pensée de faire tirer à part (Vesoul, Louis Bon, in-8 de 100 p.). Cette brochure décrit parfaitement la composition, l'organisation et le fonctionnement de ce tribunal depuis les temps ayant suivi la réunion de la Franche-Comté à la France jusqu'à sa suppression en 1790. Mais l'auteur ne s'est pas arrêté là ; il a encore consacré une notable partie de son opuscule à des notices historiques et biographiques, qui ont dû lui coûter de longues et minutieuses recherches, sur les divers personnages ayant siégé

au bailliage-présidial vésulien. Très curieuse page d'histoire judiciaire que M. E. de Beauséjour a su rendre on ne peut plus intéressante.

— M. Ch. Savoye vient de publier un *Guide de poche du touriste et du baigneur (saison 1896)*, pour les *Bains salins de la Mouillère près Besançon (Doubs)* (Besançon, imp. Millot frères, in-32 cartonné de VIII-120 p.). Bien dénommé « Guide de poche, » en raison de son petit format, ce volume est édité avec une perfection qui ne laisse à désirer que sous le rapport de l'illustration. Une seule vue phototypique de Besançon se trouve là : c'est trop peu ; il est vrai qu'une carte spéciale très bien faite accompagne le texte. Mais étant donnés les nombreux détails aussi pratiques qu'intéressants qui composent ce travail, nous estimons qu'à la prochaine édition l'auteur devrait répandre grandement les gravures ou les phototypies dans son excellent guide.

— Si l'on veut avoir une idée de l'usine renommée qui fabrique l'absinthe à Pontarlier, il faut lire la brochure luxueuse, sans nom d'auteur, intitulée : *La Maison Pernod fils, à Pontarlier (Doubs)* (Paris, Dentu, in-4 de 56 p., avec de nombreuses grav. et une superbe couverture en couleurs). On verra là comment se fabrique cette liqueur, quelle est l'organisation de l'usine et en quoi consiste le régime avantageux auquel sont soumis les ouvriers.

— La reconstitution de nos vignobles français ne cesse pas d'être à l'ordre du jour, malgré les progrès accomplis. On le voit une fois de plus par la brochure de M. J. Roy-Chevrier : *Création d'un champ d'expériences viticoles dans le Jura* (Chalon-sur-Saône, imp. F. Cartier, in-8 de 31 p.). Avec beaucoup de compétence et non moins d'esprit, l'auteur, dans ces quelques pages, a exposé au congrès viticole de Poligny, le 12 février dernier, ses idées et celles de quelques spécialistes connus sur l'utilité, l'on peut dire même la nécessité, de la création dans le Jura « d'un champ d'expériences central, véritable monument agricole, » dont il a esquissé au surplus les conditions principales de réussite.

— Nous recevons un livre de vulgarisation sur *Louis Pasteur et son œuvre*, par M. Roger Dalvar (Limoges, Barbou, gr. in-8 de 141 p., avec grav.). Le chapitre Ier, intitulé : *Jeunesse d'un grand homme*, donne une description très rapide et un court aperçu de l'histoire de la Franche-Comté, province natale de Pasteur. Malheureusement ce résumé laisse à désirer. Ainsi le massif bien connu du Lomont est ici appelé Lormont. Parmi les diplomates célèbres que la province fournit à l'Espagne, M. Dalvar cite Watteville, ambassadeur en Angleterre, sans se douter que Simon Renard, les deux grands ministres Granvelle, et d'autres encore, lui furent de beaucoup supérieurs. Il qualifie de « belle » la campagne de l'Est, qui ne fut que navrante, sinon dans toutes ses phases, du moins dans son ensemble et par ses résultats; enfin, ce qui est tout à fait impardonnable, il écrit (p. 29) que « le grand Condé » échoua en 1636 devant les murs de Dole. Le prince de Condé qui fut obligé de lever ce siège n'était pas le grand Condé, qui, à cette époque, faisait ses études à Dijon, mais bien son père, Henri II de Bourbon. De la biographie même, nous n'avons rien à dire, sinon qu'elle pourra très bien convenir comme livre de prix dans les écoles, quand M. Dalvar aura rectifié les erreurs que nous lui signalons.

— Pasteur est une de ces figures qui, longtemps même après leur disparition, jouissent du privilège de ne jamais lasser l'attention et d'exciter les sympathies ; aussi l'offrira-t-on à l'envi comme modèle aux jeunes gens et aux hommes faits. En voici deux preuves nouvelles résultant : 1° d'un *Discours* prononcé par M. Péchoutre, professeur de sciences naturelles, à la distribution des prix du lycée Buffon, le 31 juillet dernier, et dont Pasteur fait l'objet (Paris, imp. Quelquejeu, in-8 de 16 p.) ; 2° d'une conférence pu-

blique donnée à Nevers le 23 février précédent, par M. Charles Bohême, professeur agrégé de philosophie, et qui a été imprimée sous ce titre : *M. Pasteur, le savant, l'homme* (Nevers, imp. G. Vallière, in-8 de 20 p.). Dans l'une et l'autre de ces brochures, l'illustre Jurassien a trouvé deux apologistes convaincus et judicieux.

— M. Ch. Thuriet a extrait des *Annales franc-comtoises : Quelques Fables de Babrius, traduites par un Franc-Comtois* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 16 p.). Le traducteur en question est un ancien professeur, M. Ch. Besson. M. Thuriet, après avoir donné une courte notice sur Babrius, « personnage aussi mystérieux qu'Ésope, » nous fait savourer treize pièces vraiment curieuses de ce fabuliste.

Guyenne et Gascogne. — Notre collaborateur M. le chanoine E. Allain consacre une attachante brochure à *La Mère Marie-Madeleine, fondatrice des écoles chrétiennes de la Miséricorde* (Bordeaux, Demachy, Pech, gr. in-8 de 23 p. Extrait de la *Revue catholique de Bordeaux*). Cette brochure se compose de deux parties : 1° Notice sur Julie-Françoise-Catherine Postel (née à Barfleur le 28 novembre 1756, morte en odeur de sainteté le 16 juillet 1846) ; 2° Allocution prononcée le 16 juillet 1896, en l'église abbatiale de Saint-Sauveur-le-Vicomte, pour le cinquantième anniversaire de la mort de la Mère Marie-Madeleine, en présence de Mgr Germain, évêque de Coutances et Avranches, lequel avait choisi pour orateur l'éloquent curé de Saint-Ferdinand de Bordeaux et ne pouvait faire un meilleur choix, comme le reconnaîtront tous ceux qui liront l'élégante et édifiante brochure.

— M. G. Clément-Simon a extrait du *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau* (tome XXIV de la 2e série), une étude très curieuse et très bien faite : *Le Protestantisme et l'érudition dans le pays basque au commencement du XVIIe siècle. Jacques de Béla. Biographie. Extraits de ses œuvres inédites* (Paris, Champion, gr. in-8 de 125 p.). Jacques de Béla, très fécond polygraphe huguenot, a été négligé par tous nos recueils biographiques, même dans la *France protestante* (il ne faut pas le confondre avec un de ses descendants, le chevalier de Béla, objet d'un article du baron Walckenaer dans la *Biographie universelle* de Michaud). M. Clément-Simon, qui possède les manuscrits de J. de Béla (1586-1667), nous a le mieux du monde fait connaître la vie et les œuvres de son parent par alliance. Le travail est complet à tous les points de vue, et l'on peut déclarer sans la moindre exagération que le double sujet, qui était traité pour la première fois, a été d'un seul coup à jamais épuisé.

Languedoc. — M. Léon-G. Pélissier nous donne un bien intéressant recueil (*Les Correspondants du peintre François-Xavier Fabre. Lettres inédites* extraites de la *Nouvelle Revue rétrospective* (Paris, aux bureaux de la *Revue*, in-8 de 188 p.). Les lettres écrites au peintre Fabre, né à Montpellier le 1er avril 1766, mort en cette ville le 16 mars 1837, sont signées Louis-François Bertin, dit Bertin aîné (le fondateur du *Journal des Débats*) ; Étienne-Barthélemy Garnier (premier grand prix de peinture en 1788, membre de l'Institut en 1816) ; Fortuné Férogio, peintre marseillais ; Nicolas-Didier Boguet (peintre qui passa sa vie à Rome) ; J.-F.-L. Mérimée (père de l'académicien) ; Girodet-Triason, P.-N. Guérin, Gérard (de l'Institut). Il est question dans ces diverses lettres du baron Vivant-Denon, de Louis David, de Chateaubriand, de Mme d'Albany, de Gros, de Percier, de Fontaine, du Trocadéro, de la Vénus de Milo, de Bosio, Alexandre de Laborde, Michallon, Étienne-Jean Delécluze, Ingres, Schnetz, Pradier, Horace Vernet, Court, Foyatier, Brascassat, J.-B. Laurens, Flandrin, J.-B. Hesse, Scheffer, Granet, Jules Renouvier, etc. L'éditeur a sobrement mais exactement annoté le recueil.

Lyonnais. — M. Aimé Vingtrinier vient de placer dans sa galerie de *Femmes de lettres lyonnaises* le portrait finement dessiné de *Mme Lortet, botaniste* (Lyon, Georg, gr. in-8 de 20 p.). Mme Clémence Lortet, née à Lyon, le 17 septembre 1772, décédée à Oullins, le 16 avril 1835, ne fut pas seulement une femme de talent, dont on a imprimé un ouvrage qui eut beaucoup de succès, *le Calendrier de Flore* (Lyon, 1809, in-8), qui a laissé des manuscrits nombreux, parmi lesquels on cite les *Promenades botaniques autour de Lyon*, et de remarquables herbiers conservés par la Société linnéenne de Lyon; c'était aussi une femme de cœur qui, pendant la Révolution, sauva un grand nombre de ses concitoyens menacés de mort. M. Vingtrinier a rendu hommage à l'héroïsme de la jeune femme et au mérite de la botaniste.

Normandie.—M. Charles de Beaurepaire publie une étude très bien faite sur les *Dépenses scolaires à Rouen, Caen et Paris d'après un compte de tutelle de 1582-1853* (Rouen, gr. in-8 de 26 p.). On y trouve divers renseignements sur les habitudes d'une famille bourgeoise de la ville de Rouen, vers la fin du xvie siècle, principalement en ce qui touche l'instruction de la jeunesse. Il s'agit là de la famille Basire et d'un domaine situé dans la commune actuelle de Saint-Clair-sous-les-Monts, près d'Yvetot. A l'analyse du *Compte de la recepte, mise et entremise de l'administration du bien et revenu appartenans aux enfans de deffunct Estienne Basire, escuyer*, etc., où abondent les particularités curieuses, le savant doyen des correspondants de l'Institut a joint des notes philologiques et d'autres notes excellentes.

— M. Louis Régnier vient de faire tirer à part des *Mémoires de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, section d'Évreux*, sa *Bibliographie historique du département de l'Eure pendant l'année 1895* (Évreux, imp. Hérissey, gr. in-8 de 74 p.). Nous n'avons plus à faire l'éloge de cet excellent travail, qui peut être cité comme un modèle dans le genre. L'auteur a modifié cette année son plan, en classant par noms d'auteurs les ouvrages qu'il décrit, mais deux tables, l'une géographique et l'autre de noms de personnes, facilitent les recherches.

Périgord. — Signalons une notice consacrée par M. Paul Huet à *Ferrand de Mauvezin en Périgord* (Paris, gr. in-8 de 126 p.). Ce travail, qui complète la généalogie de la maison de Ferrand insérée par M. l'abbé R.-L. Alis dans son volume sur le château et les anciens seigneurs de Mauvezin, contient d'importants documents inédits extraits d'archives publiques et privées. L'*Index onomastique* (p. 97-126) abonde en renseignements précieux, notamment en ce qui concerne l'identification des noms de fiefs mentionnés dans le recueil.

— La famille de Bideran, sans avoir jeté un grand éclat, a tenu cependant, depuis la fin du xive siècle, un rang des plus honorables dans le Midi. Pendant quinze générations on trouve ses membres versant leur sang sur les champs de bataille. L'un d'eux, Amaury dit Malrigou, a joué un certain rôle dans les guerres contre les Anglais. MM. le comte de Saint-Saud, Boisserie de Masmontet et de Manthé ont jugé avec raison que de tels souvenirs ne devaient pas être perdus, et ils viennent de nous donner, sous le titre de *Généalogie de Bideran* (Périgord, Agenais, Quercy, Poitou), un volume imprimé avec soin (imp. du Sud-Ouest, à Bergerac, in-8 de 238 p.), dans lequel ils ont établi la filiation des différentes branches de cette famille en l'appuyant sur de nombreuses pièces justificatives.

Provence. — M. Lucien Gap a fait paraître *Une équipée de Rican Corvi, coseigneur d'Aubignan, contre l'abbaye de Silvacane, en 1368* (Avignon, F. Seguin, gr. in-8 de 12 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*). Il s'est fort bien servi de documents inédits des archives départementales

de Vaucluse et de la bibliothèque de Carpentras, où, sous le n° 534 des manuscrits, est conservé le polyptyque du comte de Toulouse pour le Venaissin. Il réfute une erreur du *Gallia christiana* qui attribue la destruction de l'abbaye de Silvacane à une crue de la Durance en 1432, cette abbaye étant située à quinze cents mètres nord-est du village de la Roque-d'Anthéron, sur une élévation que cette rivière n'a jamais atteinte. Il réfute encore une erreur du vicomte d'Estienne de Saint-Jean, auteur d'une *Histoire de l'abbaye cistercienne de Silvacane en Provence* (Aix, 1891, gr. in-8), lequel fait de Rican Corvi un seigneur d'Aubignac, alors qu'il s'agit de la terre d'Aubignan, aujourd'hui gros bourg du canton nord de Carpentras.

— On vient de publier à Aix un recueil fort curieux : *Fêtes de Peiresc, 10 et 11 novembre 1895. Discours, toast, rapports et lectures* (J. Remondet-Aubin, gr. in-8 de 137 p.). Voici les pièces dont le recueil est formé : Allocution de Monseigneur l'archevêque en l'église de la Madeleine (où a été restaurée la chapelle funéraire de la famille Fabri) ; Discours de M. le doyen Guibal, président du Comité ; Discours prononcé par M. Gaston Paris, délégué de M. le ministre de l'instruction publique pour le Comité des travaux historiques et scientifiques ; Discours de M. le député Leydet; Discours de M. le maire Abram ; Discours de M. le maire de Balgentier (toute cette série de discours pour la *Dédicace du monument*) ; Toast de M. Crémieux, conseiller de préfecture, délégué de M. le préfet; Brinde dou Capoulié F. Gras (au banquet) ; Rapport de M. Joret, dans la séance extraordinaire de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres d'Aix, du 11 novembre, *sur la nomination de M. Gaston Paris*, comme membre d'honneur ; Rapport de M. Ch. d'Ille *sur la Receptioun d'en Félis Gras à l'Académi Sestiano ; Peiresc critique et artiste*, par M. G. Guibal (Séance littéraire au théâtre); *Peiresc, le lettré, le collectionneur, l'homme*. Conférence faite au théâtre municipal d'Aix par M. G. Mouravit; *Sounet au majourau Tamizey de Larroque revieudaire de Peiresc*, par M. F. Vidal ; *Rapport sus lou councours de l'Escolo de Lar*, par M. P. Roman ; *Vauvenargues*, par M. Alfred Bourguet.

Picardie. — Abbeville est probablement la ville de France qui a fourni le plus de graveurs. Pendant longtemps on en a compté trente-deux ; de nouvelles recherches élèvent aujourd'hui ce nombre à plus de quarante. Anatole de Montaiglon a donné, en 1856, le catalogue de l'œuvre de Claude Mellan, le plus célèbre de tous; son exemple a été suivi d'abord par l'abbé Dairaines et surtout par M. Émile Delignières, qui, depuis 1865, a publié les catalogues de l'œuvre de Le Vasseur, de Daullé, de Rousseaux, de Bridoux, et des études biographiques sur d'autres artistes abbevillois, en même temps qu'il augmentait par de sages acquisitions la belle collection des gravures des maîtres abbevillois réunie au musée d'Abbeville. Le nouvel ouvrage de M. Delignières est de beaucoup le plus important de ceux qu'il a publiés jusqu'à ce jour ; le *Catalogue raisonné de l'œuvre gravé de Jacques Aliamet d'Abbeville* forme un in-4 (Paris, Rapilly), orné de nombreuses reproductions d'après les photographies de M. A. Lormier.

Alsace. — M. l'abbé Ingold nous donne des *Documents inédits sur Brendel* (s. l. n. d., gr. in-8 de 8 p.). Ancien professeur en droit canon et directeur du séminaire de Strasbourg, Brendel devint évêque constitutionnel et fut sacré à Paris le 13 mars 1791. Les documents retrouvés par M. l'abbé Ingold aux Archives de la Haute-Alsace et dans la collection du docteur Muller font bien connaître le triste personnage qui signait ainsi une lettre à l'apostat Grégoire : « Brendel plus rien et bientôt sans pain. »

— Nous avons déjà mentionné un fascicule du recueil : *A la recherche des manuscrits de Denys le Chartreux*. Il s'agissait là de Ruremonde, Cologne,

Bruxelles, Vienne, Louvain, Cues-Trèves. Dans un nouveau fascicule (Montreuil-sur-Mer, Chartreuse de Notre-Dame des Prés, in-8 de 8 p.), M. l'abbé Ingold rend compte de ses nouvelles découvertes à Bruxelles, Vienne, etc. L'intrépide chercheur constate que M. Léopold Delisle avait deviné juste quand il avait déclaré que Denys le Chartreux modifia son écriture dans le cours de sa vie.

— Une autre brochure, beaucoup plus considérable, du même auteur, forme la première partie d'une notice sur *le Monastère des Unterlinden de Colmar au XIIIe siècle* (Strasbourg ; Paris, A. Picard, in-4 de 19 p.). Les documents ici réunis sont relatifs à la fondation du célèbre monastère. Un de ces documents avait été déjà publié par dom Pitra, à la suite de sa *Lettre au P. Lacordaire sur les Unterlinden*, mais d'une façon assez inexacte. Les autres documents (bulles, lettres impériales, etc.) n'avaient été publiés ni même mentionnés dans le Bullaire des Dominicains, dans les recueils de Potthast, Jaffé, Bœhmer, Élie Berger.

Allemagne. — M. Karl Vollmöller, le fondateur et l'éditeur du *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie*, accomplit un engagement qu'il avait pris envers ses lecteurs et ses collaborateurs en indiquant dans une brochure spéciale l'objet, le plan et l'organisation de son recueil : *Ueber Plan und Einrichtung des romanischen Jahresberichts* (Erlangen, Fr. Junge, in-8 de 107 p.). Ce fascicule, qui forme l'indispensable complément du *Jahresbericht*, contient en outre les noms des collaborateurs, deux listes d'ouvrages reçus par la direction et une liste des abréviations usitées.

Angleterre. — La Clarendon press va mettre au jour des leçons d'Adam Smith délivrées par le célèbre économiste à l'Université de Glasgow en 1763 et recueillies par un de ses auditeurs. Tout n'est pas nouveau dans ces *Lectures on justice, police, revenue and arms ;* la majeure partie en a paru dans le *Wealth of nations ;* le seul morceau complètement neuf est celui qui comprend les leçons sur la justice. M. Edwin Connan, qui édite ce volume, y joint une introduction et quelques notes.

— M. A.-F. Leach, à l'aide de documents jusqu'à présent inédits, s'est convaincu que l'enseignement secondaire, pourvu en Angleterre d'abondantes ressources avant la Réforme, n'avait eu que des dommages à subir du mouvement provoqué par Henry VIII. Édouard VI, que l'on s'était habitué à regarder comme le fondateur des écoles, mériterait plutôt, selon lui, d'en être appelé le destructeur. Tel est l'un des résultats les plus importants de l'ouvrage qu'il a sous presse : *The English schools 1546-1548*, et qui doit incessamment paraître chez MM. Archibald Constable et Cie, à Londres.

— La maison William Andrews et Cie, de Londres, entreprend la publication d'ouvrages destinés au clergé. Le premier de la série, dû à la plume du Rév. G.-S. Tyack, est intitulé : *The Cross in ritual, architecture and art.* M. Andrews lui-même est occupé à la rédaction d'un volume sur les cloches : *Church bells in history and legends.*

Belgique. — Tous les bibliophiles connaissent la splendide publication de la *Pompa introitus Ferdinandi*, plus connue sous le nom d'entrée à Anvers du cardinal infant, dont les planches ont été gravées par Théodore van Thulden et le texte rédigé par Gevartius. M. Fernand Donnet, dans son *Histoire d'un livre* (Anvers, veuve de Backer, in-8 de 50 p.), nous fait connaître toutes les difficultés auxquelles donna lieu l'exécution de ce projet, conçu par la ville d'Anvers et à ses frais en 1635 et qui ne fut achevé qu'en 1641. L'auteur y décrit avec soin les deux éditions de ce livre, dont les frais d'impression dépassèrent 13,000 florins.

Hongrie. — La douzième et dernière livraison de l'*Album du millénaire*

de la Hongrie a paru chez Westhausser. Nous avons dit déjà les qualités et les défauts de cette curieuse publication; dans les dernières livraisons, le texte français nous a paru plus soigneusement rédigé.

Islande. — L'étude de la végétation lacustre dans différentes parties de l'ancien continent a été entreprise par M. Émile Belloc, depuis plusieurs années. Après avoir, en 1892, donné au Congrès de Pau un *Aperçu de la végétation lacustre dans les Pyrénées*, ce savant botaniste a présenté au congrès de Caen, le 10 août 1894, un travail des plus précieux sur *la Flore algologique d'eau douce de l'Islande* (Paris, Association française, in-8 de 12 p.). Il y a classé cent soixante-quinze espèces d'algues (Schizophyceae, Chropophyceae, Desmidiées, Diatomées) appartenant à cinquante-neuf genres, et a dressé un tableau de leur répartition géographique. C'est une excellente contribution à la flore lacustre, encore fort peu étudiée, de l'Islande.

Italie. — Le tome XI des *Atti della r. accademia peloritana* contient un mémoire assez considérable de M. Vincenzo Lilla, dont l'objet est d'exposer les idées de Nicolas Spedalieri sur les rapports de la religion et de la politique et son projet de réforme religioso-civile : *Della riforma religiosa civile di Nicolà Spedalieri* (Tiré à part. Messine, typ. d'Amico, in-8 de 68 p.).

— Entre autres articles intéressants que contient le fascicule 4-5 du *Bessarione* (dont nous avons annoncé récemment la fondation à nos lecteurs), il convient de signaler les suivants : *L'Unità della chiesa nella antichissima tradizione persiana ; I Monumenti dell' Oriente in Roma ; Antichissima immagine di Maria SS. nel cimitero di Priscillo.* Nous y trouvons en outre l'amorce d'un travail sur l'éloquence sacrée des Pères de l'Église grecque.

— Il est assez rare que l'on puisse citer des catalogues de libraires comme pouvant servir — dans une certaine mesure — d'instruments bibliographiques. C'est pourtant parfois le cas pour ceux de la très importante maison Ulrico Hœpli, de Milan. Nous avons appelé déjà l'attention de nos lecteurs sur tel ou tel de ses catalogues. Celui qui porte le n° 107 et qui est intitulé *Letteratura italiana* est de ceux que l'on ne dédaigne pas de garder dans sa bibliothèque. Ce volume in-8 de 433 pages comprend l'indication de 10,581 ouvrages rangés sous les rubriques suivantes : *Grammatica e lessicografia* (n°s 1-620) ; *Dialetti, proverbi, ecc.* (n°s 621-1017); *Storia letteraria* (1018-1316); *I quattro poeti Ariosto, Dante, Petrarca, Tasso* (1317-2736) ; *Edizioni citate dalla Crusca* (2737-3623); *Novellieri italiani* (3624-5136) ; *Classici, letteratura amena, teatro, traduzioni, ecc.* (5137-10581).

Afrique. — Le travail de M. Jules Saurin sur *l'Avenir de l'Afrique du Nord* (Paris, Challamel, in-8 de 59 p. Extrait de la *Revue de Paris*) est destiné à montrer qu'au lieu de créer en Tunisie d'immenses domaines exploités directement, les capitalistes ont intérêt à en morceler le sol en petites fermes qu'ils donneront en location ou en métayage à des familles françaises pourvues de ressources très modestes, mais ayant l'expérience voulue pour réussir. Ainsi la Tunisie deviendra véritablement une terre française. Pour convaincre ses lecteurs de l'opportunité du système qu'il préconise, M. Jules Saurin a apporté à sa nouvelle étude les qualités d'exposition, de raisonnement, d'expérience pratique qu'on a déjà trouvées dans ses *Manuels de l'émigrant en Algérie et en Tunisie.*

Publications nouvelles. — *Grundriss der theologischen Wissenschaften. Geographie des alten Palästina*, von D. F. Buhl (in-8, Freiburg i. B. und Leipzig, Mohr). — *Code de commerce allemand*, trad. et annoté par P. Carpentier (in-8, Pedone). — *Lois civiles de Malte*, trad. et annotées par C. Billiet (in-8, Pedone). — *Revenu, salaire et capital, leur solidarité*, par le duc de Noailles (petit in-16, Téqui). — *Les Impôts en France*, par J. Caillaux,

A. Touchard et G. Privat-Deschanel. I. *Contributions directes, enregistrement, domaine et timbre* (in-8, Chevalier-Marescq). — *La Statistica*, da G. Tammeo (in-8, Torino, Roux Frassati). — *Cours d'astronomie à l'usage des étudiants des Facultés des sciences*, par B. Baillaud (2 vol. gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Principaux Faits de la chimie*, par E. Bouant (in-32, Alcan). — *La Viticulture nouvelle*, par A. Berget (in-18, Alcan). — *Chasses en Provence*, par J.-B. Samat (in-8 carré, Flammarion). — *Pratique des examens militaires en Chine*, par le P. Étienne Zi (Siu) (in-8, Chang-Hai, imp. de la Mission catholique). — *Le Musée national de Versailles*, par P. de Nolhac et A. Pératé (in-8 cart., Braun). — *Les Caractères de la langue latine*, par F.-O. Weise (in-8 cart., C. Klincksieck). — *Cinquante Médaillons de l'histoire de France*, par A. Fayet (in-8, Moulins, Imp. bourbonnaise). — *Statuettes*, par E. Martha (in-18, May et Motteroz). — *Le Mariage de Clément*, par M. Floran (in-8, Calmann-Lévy). — *Rosière et moi*, par G. Beaume (in-18, Plon et Nourrit). — *La Compagnie du drapeau*, par M. Dolques (in-18, Flammarion). — *Aux jours d'épreuves*, par Danielle d'Arthéz (in-18, Firmin-Didot). — *Justine ma tante*, par Régnier de La Malenne (in-18, Vanier). — *Vingt Jours sur les côtes de la Méditerranée, de Marseille à l'Espagne*, par Constant de Tours (album oblong cart., May et Motteroz). — *M. de Puységur et l'Église de Bourges pendant la Révolution, 1789-1802*, par le vicomte de Brimont (in-8, Bourges, Tardy-Pigelet). — *Sainte Élisabeth d'Aragon, reine de Portugal, et son temps*, par le comte de Moucheron (in-8, Firmin-Didot). — *Soldats et missionnaires au Congo de 1891-1804*, par F. Alexis-M. G. (gr. in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer). — *Histoire de France*, par J. Michelet. T. XIII, *Louis XIV et le duc de Bourgogne* (in-8, Flammarion). — *Les Sources de l'histoire du Limousin*, par A. Leroux (in-8, Limoges, Ducourtieux). — *La Dignità cavalleresca nel comune di Firenze*, da G. Salvemini (in-8, Firenze, Ricci). — *Geschichte Russlands bis zum Ende des 18 Jahrhunderts*, von A. Bückner. Band I (in-8, Gotha, Perthes). — *Russes et Slaves*, par L. Léger. 2e série (in-16, Hachette). — *La Nouvelle France*, par E. Guénin (in-18, Fourneau). — *Justin Chappotteau (1868-1894), ancien élève de l'École libre Notre-Dame, Boulogne-sur-Mer* (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Souvenirs de jeunesse, 1850-1870*, par A. Houssaye. T. II (in-18, Flammarion). — *Alcuni capitoli della biografia di Dante*, da M. Scherillo (in-8, Torino, Lœscher). — *Les Débuts de l'imprimerie à Montpellier*, par E. Bonnet (gr. in-8, Montpellier, Firmin et Montane). — *Bibliotheca geographica Germaniae*, von P.-E. Richter (in-8, Leipzig, Engelmann).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Comtés de Roucy et de Château-Porcien. — Quels ouvrages peut-on consulter pour l'histoire des comtés de Roucy et de Château-Porcien, et pour celle de la ville de Neufchâtel-en-Aisne ?

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET; le R. P. SOMMERVOGEL.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Administrateur délégué du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1895 sont en vente, et forment SOIXANTE-QUINZE VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1895

Articles de fonds. — Abbé F.-L. DE MOOR : Le Livre de Tobie et les Premiers Monarques sargonides d'Assyrie. — Le R. P. Hipp. DELEHAYE : Les Stylites. Saint Syméon et ses imitateurs. — A. BREUILS : La Campagne de Charles VII en Gascogne. Une Conspiration du Dauphin en 1446, d'après des documents inédits. — M. SEPET : Mirabeau et le comte de Provence. L'Affaire Favras. — Godefroid KURTH : La France et les Francs dans la langue politique du moyen âge. — A. JACQUET : Le Sentiment national au XVIe siècle. Claude de Seyssel. — Abbé Ph. TORREILLES : Un Bourgeois de province après la Révolution, 1800-1809. — Le Commandant D'ÉQUILLY : L'Influence française à Madagascar, 1643-1895. — Paul ALLARD : Le Clergé chrétien au milieu du IVe siècle. — G. CLÉMENT-SIMON : Un Capitaine de routiers sous Charles VII. Jean de la Roche. — C. DE LA RONCIÈRE : Première Guerre entre le protectionnisme et le libre-échange. — L. DE LANZAC DE LABORIE : La Révolution en Périgord et l'émigration périgourdine, d'après les notes et correspondances inédites de l'abbé Lespine. — Baron D'AVRIL : Les Églises autonomes et autocéphales (451-1885). — Chanoine ALLAIN : L'Église de Bordeaux au dernier siècle du moyen âge. — Baron CARRA DE VAUX : Ousama. Un Émir syrien au Ier siècle des croisades. — Alfred SPONT : Les Galères royales dans la Méditerranée de 1496-1518. — Abbé TAUZIN : Un Épisode de la guerre de Trente ans. L'Attaque de la Guyenne. — R. P. J. FORBES LEITH : La Révolution religieuse en Angleterre à l'avènement d'Elizabeth et la Résistance du clergé catholique.

Mélanges. — DENYS D'AUSSY : Un Politicien au XVIe siècle. Guy Chabot de Jarnac (1562-1568). — R. P. BLIARD : La Question de Gibraltar au temps du Régent, d'après les correspondances officielles, 1720-1721. — Henry COCHIN : Saint François d'Assise, d'après son dernier historien. — L. PINGAUD : Le Journal d'un constituant. — Abbé E. VACANDARD : Le Cardinal de la Rochefoucauld. — A. SPONT : Un Dîner de corps d'autrefois. — Comte DE PUYMAIGRE : Un Prétendant au trône de France. Giannino Baglioni. — R. P. H. CHÉROT : La Société au commencement du XVIe siècle, d'après les Homélies de Josse Clichtoue (1472-1543). — Baron D'AVRIL : Histoire de deux enclaves. Klek et Soutorina. — Vicomte RIOULT DE NEUVILLE : La Correspondance de Marie-Antoinette. — E.-G. LEDOS : Le Commandeur G.-B. de Rossi. — Paul FOURNIER : Un Livre récent sur l'Inquisition. — Louis AUDIAT : Un Faux en gentilhommerie. Le Dernier Marquis de Montandre. — M. DE LA ROCHETERIE : Les Mémoires du chancelier Pasquier. — Comte DE PUYMAIGRE : Roland dans les traditions populaires. — Vicomte RIOULT DE NEUVILLE : L'Histoire au point de vue de l'économie politique, à propos d'un livre récent. — Comte DE BIZEMONT : Le Congrès international des sciences géographiques. — Baron CARRA DE VAUX : A propos d'un livre sur le bouddhisme.

Courriers italien, du Nord, allemand, belge, espagnol.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-QUATRIÈME. — LXXVIIe DE LA COLLECTION

CINQUIÈME LIVRAISON. — NOVEMBRE

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURNS et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume LAROSE (LIBRAIRIE CATHOLIQUE), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier MELANDRI, ancien Directeur de la LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José RUIZ y Cie (LIBRERIA GUTENBERG), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José FERREIRA, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

CADIEUX et DEROME, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1896

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE NOVEMBRE 1896

I. — PHILOSOPHIE, par M. L. Maisonneuve.

II. — BEAUX-ARTS, par M. de Nolhac.

III. — COMPTES RENDUS.

Jurisprudence. — G. H. Putnam : The Question of Copyright (p. 411).

Sciences et Arts. — H. Cor : Questions coloniales. De la Transportation considérée comme moyen de répression et comme force colonisatrice (p. 412). — C. Méray : Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale et ses applications géométriques (p. 414). — G. Foëx : Cours complet de viticulture (p. 415). — F. Bère : Les Tabacs (p. 417).

Belles-Lettres. — Æschinis orationes (p. 418). — Cardinal Perraud : Discours militaires (p. 418) — S. Trébucq : La Chanson populaire en Vendée (p. 420). — R. Kipling : The Second Jungle Book (p. 421). — C. Martha : Mélanges de littérature ancienne (p. 422). — J. Vianey : Mathurin Regnier (p. 423). — G. Paris : Penseurs et poètes (p. 425). — G. Saintsbury : A History of nineteenth century Litterature (1780-1895) (p. 426). — E. Combes : Profils et types de la littérature russe (p. 427).

Histoire. — P. D. Damonte : La Siria (1858-1895) (p. 430). — L. Fea : Quattro anni fra i Birmani e le tribù limitrofe (p. 430). — M. Dugard : La Société américaine (p. 431). — J. S. Kubary : Ethnographische Beiträge zur Kenntnis des Karolinen Archipels (p. 432). — J. Toutain : Les Cités romaines de la Tunisie (p. 433). — F. de Pressensé : Le Cardinal Manning (p. 435). — Duchesne : Autonomies ecclésiastiques (p. 437). — J. Michelet : Œuvres complètes. Histoire de France (p. 437). — A. Vandal : Napoléon et Alexandre Ier (p. 438). — E Zévort : Histoire de la troisième République (p. 439). — E. de Robillard de Beaurepaire : Caen illustré, son histoire, ses monuments (p. 440). — J. Crétineau-Joly : Histoire de la Vendée militaire (p. 441). — J. Havet : Œuvres (p. 443). — J. de Chia : Bandos y Bandoleros en Gerona (p. 444). — L. Cahun : Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols, des origines à 1405 (p 446).—G. Loesche : Johannes Mathesius (p. 448). — E. de Saint-Albin : Les Bibliothèques municipales de la ville de Paris (p. 450).

IV. — BULLETIN. — La Liturgie grecque de saint Jean Chrysostome (p. 451).—Sedir : Les Miroirs magiques (p. 452). — W.-A. Wetzel : Benjamin Franklin as an economist (p. 452).—E. Rouché et C. de Comberousse : Leçons de géométrie (p. 453). — E. Rouché et C. de Comberousse : Solutions détaillées des exercices et problèmes proposés dans les leçons de géométrie (p. 453). — Brocchi : La Piscicculture dans les eaux douces (p. 453). — A. Granger : Coelentères, échinodermes, protozoaires (p. 453). — Marchand : Enumération méthodique et raisonnée des familles et des genres de la classe des mycophytes (p. 454). — M. Croiset : Pages choisies des grands écrivains. Homère (p. 454). — A. Mézières : Pétrarque, étude d'après de nouveaux documents (p. 454). — Lettres intimes de Maria Edgeworth pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821, trad. par Mlle P. G. (p. 455). — Buléon : De Sainte-Anne d'Auray à Sainte-Anne du Fernan-Vaz. Sous le ciel d'Afrique (p. 455). — P. Vuillot : Note sur un voyage de Nefta à Ghadamès (p. 455). — Constandine : Le Patriarcat de Constantinople et l'orthodoxie dans la Turquie d'Europe. trad. par J. C. (p. 456). — De la Barre de Nanteuil : La Papauté et la future Guerre européenne (p. 456). — Royer : Lettre au Pape sur les évêques nommés par les francs-maçons (p. 457). — Sicard : La Nomination aux bénéfices ecclésiastiques avant 1789 (p. 457). — De Dreux-Brézé : Notes et Souvenirs (p. 458). — G. Levavasseur : Anarchie et socialisme (p. 458). — J. H. Latané : The early Relations between Maryland and Virginia (p. 458). — H. B. Adams : Is history past politics? (p. 458).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : Mgr d'Hulst, P. Challemel-Lacour, F. Tisserand. J.-L. Trochu, T. Iung, A.-A.-L. Trécul. J.-A. Crowe, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Concours et prix. — Faux autographes de Luther. — Paris. — France. — Alsace. — Allemagne. — Angleterre. — Espagne. — Italie. — Tunisie. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

PSYCHOLOGIE. — 1. *Théorie de l'âme humaine, essai de psychologie métaphysique*, par J.-E. ALAUX. Paris, Alcan, 1896, gr. in-8 de x-557 p., 10 fr. — 2. *La Psychologie des sentiments*, par TH. RIBOT. Ibid., 1896, in-8 de XI-443 p., 7 fr. 50. — 3. *Psychologie du caractère*, par ALBERT LÉVY. Ibid., 1896, gr. in-8 de 208 p., 5 fr. — 4. *Esprits logiques et esprits faux*, par FR. PAULHAN. Ibid., 1896, in-8 de 362 p., 7 fr. 50. — 5. *L'Hypnotisme*, par l'abbé G. GAY. Toulouse, imp. J. Fournier, 1896, gr. in-8 de XXI-410 p.

MÉTAPHYSIQUE. — 6. *Benedicti de Spinoza opera quotquot reperta sunt recognoverunt* J. VAN VLOTEN et J.-P.-N. LAND. Editio altera. T. I, in-8 de XI-396 p. T. II, de VII-434 p. T. III, de VI-356 p. Hagae Comitum, M. Nijhoff. Paris, Alcan, 1896, 18 fr. — 7. *Pensée et réalité, essai d'une réforme de la philosophie critique*, par A. SPIR, trad. de l'allemand par A. PENJON. Paris, Alcan; Lille, Tallandier, 1896, gr. in-8 de XVI-566 p., 10 fr. — 8. *L'Immanence de la raison dans la connaissance sensible*, par GÉDÉON GORY. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 316 p., 5 fr. — 9. *Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive*, par A. FOUILLÉE. Ibid., 1896, in-8 de LXVIII-361 p., 7 fr. 50. — 10. *Le Mouvement positiviste et la conception sociologique du monde*, par A. FOUILLÉE. Ibid., 1896, in-8 de 16-379 p., 7 fr. 50. — 11. *L'Année philosophique*, sous la direction de F. PILLON (6e année, 1895). Ibid., 1896, in-8 de 316 p., 5 fr. — 12. *De l'Infini mathématique*, par LOUIS COUTURAT. Ibid., 1896, in-4 de XXIV-668 p., 12 fr. — 13. *Le Panthéisme moderne*, par l'abbé E. COMBE. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 148 p., 1 fr. 50.

MORALE. — 14. *Vertus naturelles et surnaturelles*, par l'abbé E. COMBE. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 104 p., 1 fr. — 15. *Le Bien et le Mal*, par E. DE ROBERTY. Paris, Alcan, 1896, in-12 de 239 p., 2 fr. 50. — 16. *Le Crime et l'École*, par J. BONZON. Paris, Guillaumin, 1896, in-12 de 177 p., 2 fr. 50.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — 17. *Précis de l'histoire de la philosophie*, par A. PENJON. Paris, Delaplane, in-12 de VII-394 p., 3 fr.

1. — Un ouvrage de psychologie où il est question de l'âme, cela devient rare et sera bientôt audacieux. M. Alaux a pensé, avec raison, que l'on pouvait encore chercher avec curiosité et intérêt s'il y a une âme, ce qu'elle est, comment elle agit, d'où elle vient, où elle va. C'est l'objet de sa *Théorie de l'âme humaine*, divisée en six études : La Psychologie métaphysique, l'Intelligence, la Sensibilité, la Volonté, la Vie humaine, la Vie éternelle. Depuis longtemps déjà, et sous bien des formes, l'auteur propose les solutions du rationalisme spiritualiste, auxquelles il joint quelques hypothèses qui lui sont chères. Un ardent amour de la vérité inspire ces pages, où sont exprimées de nobles pensées. Les arguments classiques y sont présentés, et souvent fortifiés, par des considérations judicieuses. Le professeur de philosophie a étudié sérieusement les systèmes qu'il réfute, et donne ses raisons pour les repousser. Il se défend d'être exclusif, et, en effet, on reconnaît l'influence de Descartes et de Leibniz, des scolastiques et des physiologistes.

A la vérité, nous serions très souvent en désaccord avec lui : pour nous, l'âme et le corps ne constituent qu'une seule substance, les idées ne sont pas innées, la sensation n'est pas l'opération exclusive de l'âme ; nous ne saurions remplacer les « mots de forme et de matière par ceux d'attribut et de substance, » car ils sont loin d'être synonymes. Encore moins pourrions-nous admettre qu' « un demi-corps, invisible et fluide, sorte de médiateur plastique, anime et fait vivre le corps visible, qu'il pénètre et qu'il enveloppe comme une impalpable atmosphère, à la fois intérieure et extérieure. » Et enfin, nous protestons absolument contre les rêveries spirites et panthéistiques sur la destinée de l'âme. Nous savons que M. Alaux est poète, — c'est peut-être pour cela que les pages de cet ouvrage austère sont émaillées de citations trop connues, — mais nous regrettons les dangereuses chimères opposées à nos dogmes qu'il connaît mal. Il y a là de quoi compromettre des intentions droites, altérer une honnête doctrine, et rendre inefficace le généreux et patient effort d'un esprit distingué.

2. — La psychologie affective est moins étudiée et moins avancée que la théorie de la connaissance; il ne faut pas oublier pourtant qu'avant l'Éthique de Spinoza et le Traité des passions de Descartes, saint Thomas, à maintes reprises, a traité les questions qui se rapportent aux sentiments. Il reste vrai que l'ouvrage de M. Ribot est une importante contribution à leur étude. Fidèle à son principe, c'est dans la physiologie, dans la biologie, qu'il cherche leur explication; sa thèse, très nettement formulée, est celle-ci : « Il existe une vie affective, pure, autonome, indépendante de la vie intellectuelle, qui a sa cause en bas, dans les variations de la cénesthésie, qui est elle-même une résultante, un concert des actions vitales » (p. 10). Le plaisir et la douleur sont des traductions conscientes des besoins, appétits, tendances psychiques et physiques favorisés et satisfaits, ou contrariés et supprimés. Ils ne sont que des signes, non l'élément essentiel et fondamental. Celui-ci est mouvement ou arrêt de mouvement, forme élémentaire des attractions, répulsions, désirs, aversions et tendances. L'émotion n'est donc que la conscience de tous les phénomènes organiques qui l'accompagnent (modifications de l'innervation musculaire et vaso-motrice).

Donc, tandis que la psychologie intellectualiste décomposait ainsi le sentiment : 1° état intellectuel ; 2° état affectif; 3° état organique ; 1° un malheur connu ; 2° le trouble du cœur ; 3° les larmes, la psychologie physiologique change l'ordre de la série : 1° une sensation, une image, une idée, qui sont purement des causes « occasionnelles, incapables par elles-mêmes d'engendrer aucune émotion » (p. 111) ; 2° changements organiques et moteurs; 3° conscience des variations de la cénesthésie, qui est proprement l'émotion. Ajoutez la recherche de ses conditions intérieures et extérieures, et un excellent chapitre sur la mémoire affec-

tive, et vous avez la *Psychologie des sentiments*. Dans la seconde partie, psychologie spéciale, sont décrites les émotions particulières : conservation individuelle, défensive (peur), offensive (colère), sympathie, amour-propre, instinct sexuel, qui sont simples et produisent, par évolution, arrêt de développement ou composition, les sentiments les plus complexes : sociaux et moraux, religieux, esthétiques, intellectuels. Comment ils naissent, se forment, se développent, s'altèrent, dévient, se désorganisent, on comprend l'intérêt de cette recherche poursuivie avec méthode et clairvoyance par M. Ribot. Certes, il avait eu des précurseurs, tels que Lange et James, mais la synthèse, entreprise avec une rigoureuse logique et une vigoureuse pénétration, mérite l'attention et l'estime. Sa thèse, paradoxale au premier abord, ne nous semble pas dépourvue de vérité : l'âme va de la tendance à l'émotion comme de l'image à l'idée, mais il y a un élément irréductible qui distingue l'émotion purement psychique de ses conditions organiques ; celles-ci sont indispensables, primitives si l'on veut, conditions plutôt qu'effets — et c'est le point fortement établi par M. Ribot, mais il y a autre chose dans un sentiment que la conscience des modifications organiques. Il suffirait pour s'en convaincre de constater l'embarras de M. Ribot ordinairement si précis, lorsqu'il passe des émotions simples aux émotions complexes. Les préjugés systématiques obscurcissent la clarté de son regard. Cela n'empêche point qu'il n'y ait en ce livre quantité d'observations exactes, de remarques justes, qui appuient et confirment la doctrine scolastique ; avec les ressources de la science moderne, le professeur au Collège de France « illustre » les théories de saint Thomas par d'innombrables exemples qui démontrent l'unité et décrivent l'activité de cette substance composée de ce « tout naturel » qui est l'homme.

3. — Possédons-nous assez d'informations, après les monographies et les travaux de ces dernières années, pour esquisser, tout au moins, une *Psychologie du caractère ?* M. Albert Lévy l'a cru. Après une introduction sur l'éthologie, ses origines, son histoire, ses résultats, l'auteur divise son sujet en quatre parties. — I. Notion générale du caractère. C'est le « mode particulier, original, personnel, suivant lequel se manifeste l'activité psychique et morale. » Il est constitué par des éléments innés et acquis. — II. Facteurs du caractère inné. Ce sont : 1° le tempérament ; 2° le naturel, défini « la manière d'être morale que l'on tient de la nature » (p. 77) et distingué d' « un moi » acquis, artificiel et conventionnel. » Il est invariable, complexe, divers selon les races, les peuples, les sexes, influencé par l'hérédité. — III. Facteurs du caractère acquis. 1. Le milieu organique et physique : santé ou maladie, âge, régime, hypnotisme, climat, saisons, conditions économiques ; 2. le milieu social ; 3. les facteurs personnels : habitude, éducation. — IV. Types psychiques. L'auteur a pensé, très justement, que l'anatomie et la phy-

siologie sont les bases nécessaires de la taxonomie, et il n'aborde la classification des caractères qu'après avoir étudié les forces, tendances, aptitudes, influences dont ils résultent. Après avoir passé en revue les divers systèmes qu'il expose et critique avec exactitude et modération, il propose de diviser les types psychiques en : caractères exclusifs (intellectuels, sensitifs, volontaires), mixtes, équilibrés (amorphes et pondérés). Le bon sens, la logique, l'ordre, sont les qualités de cet ouvrage, résumé intéressant des dernières études des psychologues contemporains. Il n'y faut point chercher des vues personnelles ou profondes, mais on n'y est point choqué par des hypothèses gratuites ou aventureuses. Pourquoi faut-il que l'on découvre en quelques endroits des traces de préjugés regrettables et d'ignorance en matière religieuse ?

4. — Encore un essai de classification; mais il s'agit, cette fois, des intelligences : c'est d'après les formes de l'association mentale que M. Paulhan cherche à définir les types intellectuels. Une première partie établit les principes qui doivent en justifier la division. L'auteur nous montre l'intelligence se dégageant peu à peu des tendances, des désirs, des habitudes actives; d'abord confondue avec la vie affective, elle est servante de l'instinct et s'ébauche à peine. Différenciée, elle tend à s'affranchir des sensations et des images; elle est apte à réfléchir, raisonner, combiner des idées. Partie de la région automatique, constituée par la réflexion, elle parvient à vivre en elle-même et pour elle-même. Chez les uns, elle est accompagnée de passions et de sentiments inséparables des idées; c'est le type d'artiste, et les noms de Berlioz et de Gounod la montrent réalisée en des personnages célèbres; chez d'autres, pensées et sentiments se côtoient sans se mêler; tels des philosophes ou des savants parmi lesquels on peut citer Stuart Mill. Plus haut encore, ceux qui ne vivent que pour penser : Spinoza est un exemple de ces purs intellectuels et Taine nous a fait connaître l'orientaliste et mathématicien F. Wœpke, dont l'existence n'a pas eu d'autre but que l'étude désintéressée. Le terme de cette évolution sera l'automatisme, qui est à la fois le point de départ et le point d'arrivée : « L'intelligence, comme la conscience elle-même, tend fatalement à sa propre disparition, par cela même qu'elle indique un trouble et qu'elle fournit un moyen d'y remédier. » Cette conséquence désespérante accuse la fausseté des prémisses. C'est pour avoir identifié les idées avec les tendances que M. Paulhan aboutit à cette conclusion ; elle est fatale, si on confond, comme lui, l'esprit avec les phénomènes psychiques, avec les faits de conscience; tel un botaniste qui nierait la tige sur laquelle les fleurs s'épanouissent ou l'arbre qui porte les fruits. Dans la seconde partie, sont décrits les *Esprits logiques et les esprits faux :* les premiers sont constitués par l'association systématique : ils comprennent les équilibrés, les raisonneurs, les outranciers, les spécialisés; — ou par la prédomi-

nance des luttes et des arrêts des phénomènes intellectuels ; — ou par contraste qui produit en art l'antithèse (V. Hugo) ; en critique, les variations (Sainte-Beuve) ; en philosophie, les contradictions de la pensée (E. Renan), ou enfin, par contiguïté et ressemblance qui expliquent les grandes mémoires et plusieurs théories célèbres en philosophie ou en poésie. Cependant, certains psychologues ou romanciers nous présentent le spectacle d'une activité indépendante des phénomènes, parce qu'ils dépouillent en quelque manière leur propre conception pour vivre dans les âmes qu'ils contemplent ou les personnages qu'ils créent. Le nom de Flaubert se présente ici tout naturellement. Les esprits faux obéissent trop exclusivement à des idées directrices, à moins que, tout au rebours, ils ne se refusent à subir l'influence des idées dominantes. Les uns sont désorganisés par des phénomènes anormaux : hystériques, aliénés ; les divisés, les frivoles, les étourdis, les déséquilibrés, doivent être rangés parmi les types illogiques. Tout cela est très vague, demeure artificiel, semble prématuré. Je sais bien que l'auteur a soin de nous avertir que la réalité renferme des éléments complexes, et j'accorde qu'il n'est pas sans utilité ni sans mérite d'avoir tenté une classification dont la psychologie profitera. Pourquoi faut-il qu'une vue systématique diminue la valeur d'observations justes ? La « finalité » n'est pas plus « l'essence de l'âme » que « l'essence de la vie. » Autant dire que le terme du mouvement se confond avec le mobile.

5. — *L'Hypnotisme* ne passionne plus les esprits comme en ces dernières années, mais il occupe encore les psychologues. M. l'abbé Gay en a fait le sujet d'une thèse de doctorat, et son livre mérite l'attention des philosophes. Après un rapide exposé historique, il le définit avec Braid « un sommeil nerveux, » et le développement de ces deux mots lui permet de déterminer sa nature. L'état du sujet hypnotisé est une modification spéciale et anormale des facultés de l'âme. Comme le somnambulisme est une condition ordinaire de l'hypnose, l'auteur en fait connaître les phénomènes et les lois. Il passe ensuite à la suggestion, qui est proprement l'élément psychologique important du sommeil provoqué. Son étude de l'hallucination, des mouvements et des actes imposés à l'hypnotisé, de l'anesthésie ou de l'hyperesthésie, de la paralysie produites suivant les cas, est d'une remarquable netteté. Les questions qui suivent sont controversées et particulièrement épineuses : Existe-t-il une suggestion à échéance ? Il ne paraît pas permis d'en douter ; pourtant ce n'est point au dédoublement de la conscience qu'il faut demander son explication ; elle est plutôt dans le point de repère établi par le magnétiseur dans les centres nerveux, conservé et reconnu par la mémoire et réveillé par l'imagination. Faut-il admettre une suggestion mentale ? Peut-être, mais pas sans l'intermédiaire d'un agent extérieur. Quel est cet agent ? M. l'abbé Gay critique les diverses hypothèses émises pour

en découvrir l'existence et l'essence. Sa réfutation est prudente, pourtant il reconnaît loyalement qu'il ne peut donner lui-même une interprétation satisfaisante. Ne se montrerait-il pas un peu sévère pour les expériences de M. Ochorowicz, et n'y a-t-il pas une part de vérité dans la théorie des vibrations nerveuses perçues en l'état d'hypnose, sous l'influence d'une excitation spéciale du cerveau ?.... Le dernier chapitre : Du naturel et du préternaturel dans l'hypnotisme est une incursion, très légitime du reste, sur le domaine des théologiens. Nous ne terminerons pas sans louer la méthode précise, la richesse d'informations, la mesure et l'impartialité de l'auteur. Il fait ressortir l'accord admirable des sciences biologiques, qui datent d'hier, avec la doctrine si lucide et si profonde de saint Thomas.

Métaphysique. — 6. — « C'était un homme doux, Baruch de Spinoza, » dit quelque part Sully-Prudhomme ; il aura donc prouvé qu'on peut être doux et très malfaisant. En dépit de Renan, qui, prononçant à La Haye son panégyrique, l'appelle « le saint et méconnu » philosophe, il aura eu le triste honneur d'avoir condensé en formules géométriques le panthéisme monstrueux qui est la ruine de la religion, de la liberté, de la raison elle-même. Mais ceux qui ont le devoir de lire et de consulter ses ouvrages ne sauraient recourir à une édition plus exacte, plus élégante et plus complète que celle de MM. van Vloten et N. Land. L'auteur n'avait publié de son vivant que le *Tractatus theologico-politicus*, qui est une attaque directe et violente contre les livres saints et s'adresse surtout aux exégètes. Le *Traité politique* (ce qu'on nommerait aujourd'hui les sciences sociales), l'*Éthique*, où sont déduites, avec une indomptable obstination de pensée, toutes les conséquences pernicieuses découlant d'une fausse définition de la substance, *la Réforme de l'entendement* et trente-neuf lettres composent l'édition française publiée, il y a près de quarante ans, par M. Saisset. Depuis, l'ouvrage sur *Dieu, l'âme et la béatitude* a été donné au public par les soins de M. Paul Janet. L'édition hollandaise des *Opera* contient de plus : 1° quatre-vingt-cinq lettres au lieu des trente-neuf de l'édition française ; plusieurs sont précieuses pour l'intelligence du texte ; 2° la démonstration des principes de la philosophie cartésienne ; 3° les *Cogitata metaphysica*, où sont abordées de hautes spéculations métaphysiques ; 4° des problèmes se rattachant au calcul des probabilités (en hollandais), et 5° enfin, une grammaire hébraïque. L'impression est si nette, le format si commode, qu'il semble que le texte, souvent confus et embrouillé, de Spinoza devienne plus intelligible dans cette agréable édition qui fait honneur aux presses hollandaises.

7. — Né en 1837, en Russie, M. A. Spir servit dans la marine russe comme officier ; après le siège de Sébastopol, il se consacra à la philosophie, persuadé que « jusqu'à présent aucune doctrine ne s'accorde avec

les faits, aucune ne profite à la science » (p. 318). M. Penjon nous donne, après la mort du philosophe, la traduction de son principal ouvrage écrit en allemand, sous le titre de *Pensée et réalité*. Comment s'accordent la loi de la pensée et le monde de l'expérience, c'est le problème qu'on essaie de résoudre. M. A. Spir prétend se borner à constater ce qui est et à l'interpréter de telle sorte que le sensualisme soit réfuté d'une manière décisive et définitive. Il part du fait de conscience, l'idée et sa croyance propre, fait primitif comme la couleur et le son. Ce fait est évident et produit une nécessaire et absolue certitude. Le principe suprême, la norme *a priori* de la pensée, « est le principe d'identité, la conviction que l'être propre, l'essence primitive des choses est absolu, inconditionné, permanent. Ce principe nous oblige à nous représenter tous les objets comme substances. » Mais cela est une illusion inévitable, une déception naturelle. Car précisément l'objet de la connaissance empirique est essentiellement instable et changeant, relatif, imparfait, conditionné. Est-ce à dire que l'objet de la connaissance n'existe pas? Non certes, puisqu'il est au contraire ce qu'il y a de plus réel, c'est-à-dire nos sensations. Alors quel rapport y a-t-il entre ces phénomènes, ces apparences et l'être propre des choses, puisqu'il y a désaccord entre le monde de l'expérience composé uniquement de nos sensations, de nos états intérieurs, et la pensée qui conçoit les êtres comme des substances, corps et esprits? Les relations du conditionné et de l'inconditionné ne peuvent être celles de qualité, d'état, de partie, d'effet ou de représentation à une substance, à un tout, à une cause, car : 1° il n'y a pas de choses extérieures inconnues qui produisent nos sensations ; 2° notre moi n'est pas une substance, mais un composé et un processus ; 3° les choses ont un caractère anormal, et nous sommes une propre anomalie.

Cette constatation faite, l'idéalisme s'impose, ou plutôt le réalisme est réfuté. Autour de cette théorie se constituent divers systèmes pour expliquer les principes logiques : la causalité, l'être et le devenir, le phénomène et l'apparence ; pour interpréter les notions de temps et d'espace, de mouvement et de matière, de fin et de loi ; pour déterminer les fondements logiques du jugement, du syllogisme et de l'induction ; pour critiquer les conceptions panthéistiques ou théistes. C'est donc une doctrine une, bien liée, complète, qui aboutit à cette affirmation : « Nous devons croire comme parfaitement certain qu'un objet inconditionné ne contient dans son unité ni pensée, ni étendue, ni idée, ni volonté ou rien de pareil, et ne peut se subdiviser en sujet et en objet de conscience » (p. 150), et « nous sommes amenés à ce principe que le phénomène apparaît à lui-même » (p. 259). Herbart le déclarait absurde, dit M. Spir ; j'avoue humblement que je partage cette opinion, même après la lecture de ce livre obscur, touffu, presque impénétrable, malgré la clarté de style du traducteur, qui me paraît avoir accompli un vrai

tour de force. Ce n'est pas que je méconnaisse le très puissant effort, l'originalité, l'esprit de cohésion d'un philosophe qui recommence à sa manière la tentative de Kant, et il n'est pas besoin qu'il soit Russe pour que je rende hommage à la vigueur et à la subtilité de ses conceptions : seulement, il admet comme incontestable ce qui est absolument gratuit, et les déductions qu'il tire de maintes hypothèses contredites par les faits sont fragiles comme les principes d'où elles émanent.

8. — Par un singulier détour, sensualisme et idéalisme se sont rencontrés et, par un accord inattendu, se sont alliés contre l'ancien spiritualisme. M. Gédéon Gory donne, dans l'*Immanence de la raison dans la connaissance sensible*, de nouveaux gages à cette union. Sa thèse a pour objet de montrer que l'expérience atteint la vérité (ce qui est juste), toute la vérité (ce qui est excessif). Il faut pour cela affirmer que « les idées ont leur origine dans la connaissance sensible (ce que nous accorderions volontiers), et s'en dégagent par une opération naturelle et logique » (cela est très admissible) ; mais voici où commence le désaccord : « si bien qu'elles ne peuvent servir ni à connaître scientifiquement ni à concevoir d'aucune façon des réalités ou des possibilités métaphysiques, et que, loin d'être dans une opposition irréductible avec les représentations sensibles, elles trouvent dans l'expérience leur juste et légitime usage. » La raison est donc immanente, non transcendante. Contre Kant, M. Gory démontre péremptoirement que l'expérience n'a pas besoin d'être complétée, éclairée par des formes subjectives qui seraient extérieures à elle et sans vertu pour lui révéler ce qu'elle ne peut connaître par son exercice propre ; il soutient avec énergie que l'expérience n'est point par essence incomplète ou purement phénoménale. Toutefois, cela ne prouve pas qu'il n'y ait point de vérités en dehors et au-dessus de ses prises. L'auteur, dans son « analyse, » détermine l'origine des idées : c'est, selon lui, par opposition des termes de la représentation sensible que naissent les problèmes rationnels. L'unité synthétique se fait par l'accord de l'élément déterminant (substance, cause, point, instant) et de l'élément indéterminé (mode, effet, contenu spatial, contenu temporel). Notons, au passage, une théorie du temps qui serait composé de succession, de simultanéité et de pénétration, par analogie avec la longueur, la largeur et la profondeur de l'espace. Le sujet et l'objet, Dieu et la matière s'unissent dans la représentation sensible. Les idées qu'elle renferme, les positivistes les écartent, les dialecticiens les opposent aux sensations comme irréductibles à elles et même contradictoires avec elles, les métaphysiciens les veulent réaliser. M. Gory essaie de réfuter cette triple classe d'adversaires. Après une étude du parfait et de l'infini, « l'Empyrée ou métaphysique pure, » le premier étant la théologie pure, le second, la cosmologie pure et une critique du tout absolu, qui est idée et matière, et dans lequel se révèle la contradiction du parfait et de l'infini,

M. Gory fait la synthèse des lois de la pensée, qui l'amènent à l'identité du tout universel et de l'individu, qui est à lui-même « sa cause et son effet, sa substance et son mode, son sujet et son objet ; c'est sa propre action qu'il souffre, c'est lui-même qu'il connaît ; non seulement il possède en lui-même toutes les conditions de son existence et tous les principes de son intelligibilité et de son développement indéfini, mais il n'y a rien hors de lui, il est indépendant et solitaire, il est lui-même l'univers » (p. 296). « Dieu est la pensée unique et souveraine de l'univers; les sensations et les pensées de Dieu ne sont autre chose que les mouvements intérieurs de son corps, comme nos pensées sont les mouvements intérieurs de notre corps » (p. 233). Si c'est là ce que M. Gory appelle « affranchir la pensée, » nous ne parlons pas la même langue; ce résultat ne vaut point le travail patient et parfois savant qu'il a coûté. C'est la condamnation de ce monisme qui confond tout, de ce panthéisme qui brouille tout dans une chimérique unité, et la transcendance des idées de la raison brille d'un plus vif éclat à la fin d'une thèse destinée à la combattre, et qui la montre nécessaire par les impossibilités qu'elle accumule pour la nier.

9 et 10. — Quels sont la direction et les résultats de la philosophie contemporaine? Le premier *Mouvement* est *idéaliste* et semble une réaction contre la science. Il lui oppose l'inconnaissable ou dans les choses en soi, ou dans le sujet sentant et voulant, les caractères de la connaissance, qui n'atteint dans le kantisme que le phénomène et, dans l'évolutionnisme, que le devenir; le spiritualisme finaliste, qui conclut à l'idéalisme de l'existence, et la philosophie de la contingence, qui conteste la nécessité et la permanence des lois. Les noms de MM. Renouvier, Lachelier, Ribot, Boutroux, rappellent des doctrines nées d'une réflexion pénétrante et qui restreignent à divers points de vue et par divers motifs le champ de la connaissance scientifique. Concilier l'idéalisme et la science en faisant à chacun sa part, surtout défendre et venger le déterminisme vigoureusement attaqué par les néo-criticistes et les contingentistes, tel est l'objet de ce premier volume.

— Le second *Mouvement* est *positiviste* et prétend maintenir la réalité objective qui s'évanouit dans l'idéalisme subjectif. M. Fouillée examine ses tendances. Il n'est pas vrai que la philosophie ne soit qu'un simple résumé des sciences : elle a ses objets et ses fins propres : systématisation et critique des notions scientifiques ; étude du sujet connaissant ; recherche de la fin suprême de la connaissance et de l'action. Le fait de conscience échappe au mécanisme dont l'auteur applique les principes à l'évolution, « formule d'effets, non de causes, non pas explication mais chose à expliquer » (p. 28). De nouveau il rencontre la contingence, et l'on devine quel accueil il lui réserve, surtout quand il surprend ses invasions jusque dans les mathématiques : « La géométrie non euclidienne est un roman fondé sur des conventions arbitraires » (p. 40). En méca-

nique et en physique, en biologie, il la pourchasse vivement sans vouloir pourtant accorder aux positivistes que la conception mécanique de l'univers soit suffisante. Il faut rattacher aux lois psychiques de l'appétition, qui est le fond de toute vie, le mécanisme et ses postulats. Dominant la synthèse objective, se dressera la synthèse subjective; il ne s'agit pas de la faire dépendre d'un « moi » substantiel, qui est une illusion métaphysique : c'est la sociologie qui rendra compte de l'unité réelle des êtres, car le monde est une république universelle, un organisme social ou tendant à le devenir. La logique et la biologie elles-mêmes laissent prévoir le jour où elles trouveront leurs lois dans la sociologie. Partout la solidarité dépasse l'individualité. Il y a de tout en ces deux volumes toujours intéressants, résolument déterministes et, pour le reste, confinant au monisme, à l'idéalisme, au phénoménisme, au positivisme, et n'ayant d'opposition réelle, absolue et irréconciliable qu'avec la vieille métaphysique, celle des substances et des causes, qui était pourtant, qui reste toujours la vérité.

11. — Si M. Fouillée est ardent à l'attaque, M. Dauriac est prompt à la riposte. Il combat, dans *l'Année philosophique*, pour la philosophie de la contingence. Champion résolu, il lutte pour les philosophes pris à partie, pour Lotze, « qui se contente d'affirmer le monde sans chercher d'où il vient; » pour Renouvier, « qui croit à la discontinuité des successions psychiques dans la conscience humaine; » pour E. Boutroux, « qui soutient la contingence des lois et, par suite, la distinction irréductible des sciences. » Et ce n'est point seulement la vivacité, l'esprit, la verve, qui méritent des éloges en cette étude, c'est la force des raisons. Pourquoi l'auteur est-il préoccupé d'affirmer son opposition à « l'esprit clérical? » Ses opinions n'ajoutent rien à la rigueur de sa démonstration. Cette attitude n'est malheureusement pas isolée parmi les néo-criticistes : son maître, « le grand Renouvier, » fait dire à saint Athanase que « trois dieux ne font qu'un seul Dieu, » et transforme les catholiques en assembleurs de chimères, en inventeurs des dogmes les plus inconcevables. Il serait pourtant aisé de ne point dénaturer nos croyances ou, tout au moins, de garder à leur égard un prudent silence! Un esprit grave, élevé, d'une portée considérable, tel que le fondateur du néo-criticisme, devrait s'interdire ces incursions sur un terrain où il ne saurait marcher d'un pied sûr. Son article : *Doute ou croyance*, est un examen des principales idées philosophiques de notre siècle. La première est celle de l'enchaînement universel et invariable des phénomènes; la deuxième, l'infinité de l'univers dans l'espace et dans le temps. Depuis longtemps, M. Renouvier s'est posé en adversaire décidé de ces deux conceptions, et il affirme « la liberté humaine, la personnalité divine, la création, » mais la manière dont il les entend et les interprète est très différente des propositions classiques du spiritualisme. Il s'attache

surtout à démontrer que le dogmatisme de ses adversaires est une hypothèse. Le finitisme et la contingence ont, par conséquent, le droit de se poser en face d'elle comme une croyance. La science ne prononce pas entre les deux : le doute subsisterait donc et serait la conclusion légitime si la méthode relativiste n'ouvrait l'entrée à la foi : il suffit que cette foi soit autorisée par la raison et justifiée par la loi morale, qui devient ainsi « le guide le plus sûr pour l'affirmation d'une vérité première » (p. 76). Les chrétiens qui exigent pour croire la certitude et l'évidence sont plus difficiles à contenter que les néo-criticistes. Pourquoi donc leur chef accuse-t-il l'Église de « rester vouée au service des superstitions traditionnelles » (p. 3) ? Soyons plus justes que lui et sachons reconnaître en ces pages un éloquent et attristant tableau de « notre civilisation spirituelle et matérielle qui est de moins en moins une civilisation morale » (p. 4). Dans le même volume, M. Pillon nous présente l'abbé de Lanion, un précurseur de l'idéalisme. Je me rappelle que lorsque le professeur de philosophie nous exposait au collège le système de Berkeley, nous avions grand'peine à ne point prendre ce philosophe pour un fou. On nous dit aujourd'hui sur tous les tons que cette folie est la suprême sagesse. M. Pillon n'admet pas l'idéalisme pur : « La nature est à la fois un système d'idées et un système de consciences : un système d'idées en la forme qu'elle prend dans notre esprit; un système de consciences en son fond, en sa réalité substantielle, indépendante de notre esprit. » C'est tout ? Pour nous ce n'est pas assez. A quel objet répond le contenu de ces consciences distinctes de la nôtre et plus ou moins analogues à la nôtre ? Est-il réel ? vous nous rendez les esprits et la matière. Est-il apparent ? je ne sais le distinguer du néant. Après l'abbé de Lanion, le scepticisme de Bayle qui « a sa source dans le dogmatisme cartésien. » Et donc, il y avait des fissures dans cette construction en laquelle s'est abritée toute la philosophie moderne et, par elles, le doute s'est infiltré ? Nous l'avons toujours pensé, mais il nous plaît d'en recueillir l'aveu. — Suit le compte rendu d'une centaine d'ouvrages philosophiques parus en l'année 1895. M. Pillon, à propos d'une brochure sur *le Roman et ses rapports avec la poésie*, y rend hommage « au goût très sûr et très fin.... à la pénétration psychologique » de M. Léonce Couture. L'exactitude, la concision, sont les qualités de ce résumé qu'on lit avec profit: il est tout imprégné des doctrines de l'école, — cela est naturel, — et offre des traces de préjugés contre la révélation et l'Église, cela est regrettable. Lorsqu'on est doué d'un esprit capable d'approfondir les doctrines, de les marquer d'une empreinte personnelle, on devrait être affranchi de préventions que la raison et la science n'autorisent pas.

12. — Connaissez-vous la théorie générale des nombres complexes, ou celle des équipollences ? M. Couturat se flatte de vous la faire comprendre, et il est assez savant pour être clair. Il s'adresse « aux pro-

fanes, » mais je serais tenté cependant de vous rappeler l'adage antique: nul n'entre ici s'il n'est mathématicien. Tout au moins est-il indispensable de se rappeler les théorèmes des mathématiques élémentaires pour suivre avec fruit la démonstration que nous offre l'auteur. Sa thèse est la contradiction de la proposition scolastique : *Numerus infinitus repugnat*. Il y a un infini de grandeur et de nombre. Dans la première partie : *Généralisation du nombre*, M. Couturat analyse et critique la théorie arithmétique, la théorie algébrique et la généralisation géométrique du nombre. Ces considérations l'amènent à une grandeur particulière « rigoureusement infinie, c'est-à-dire plus grande que toutes les grandeurs qui correspondent aux nombres déjà connus ; » il en conclut que « le nombre infini n'est ni un symbole vide de sens ni un concept inintelligible, mais qu'il a la même valeur que les autres formes du nombre et qu'il correspond, lui aussi, à une certaine réalité » (p. 212). Bien plus, l'étude de l'infini géométrique, de l'infini numérique et de l'infini analytique l'amène à cette affirmation : « La géométrie et l'analyse prouvent, par tout leur développement et par leur existence même, non seulement que l'infini est une idée parfaitement intelligible et réelle, mais que cette idée est essentielle à la science des grandeurs, et qu'elle est même l'objet le plus riche et le plus fécond de la connaissance mathématique » (p. 300). Cette conclusion, qui découle *a posteriori* de l'analogie du nombre infini avec les nombres fractionnaires, négatifs, irrationnels et imaginaires, peut-on la déduire des idées de nombre et de grandeur et l'établir *a priori ?* M. Couturat le croit, et dans la seconde partie de son livre : *Nombre et grandeur*, il propose une théorie rationaliste du nombre; dans une variété de sensations données la pensée découpe des objets auxquels elle confère l'unité ; ces unités éparses, l'esprit les rassemble dans une vue synthétique et en forme un tout unique, objet d'un acte intuitif de la pensée ; cela constitue le nombre entier, auquel on peut réduire toutes les autres espèces de nombres, et qui sera défini : l'unité d'une pluralité d'unités. Au contraire, la théorie d'Helmoltz, qui est psychologique et positiviste, se borne à décrire l'acte du dénombrement, sans en rechercher le principe et la raison d'être ; elle réduit l'idée de nombre à un simple signe oral ou écrit, elle aboutit au nominalisme. Le nombre infini est le symbole de l'impuissance à exprimer la grandeur continue : il témoigne de l'opposition de nature, de l'hétérogénéité radicale du nombre et de la grandeur, il manifeste la continuité essentielle de la grandeur et en proclame l'infinité. On sait que les néo-criticistes ont formulé des objections tout au moins spécieuses contre la thèse de M. Couturat. Dans un dialogue entre un finitiste et un infinitiste il expose impartialement les difficultés et s'efforce d'y répondre : Toute collection réelle n'est pas dénombrable et toute grandeur réelle n'est pas mesurable. Si cela est vrai, d'importantes conséquences en dé-

coulent pour la théorie de la connaissance ; enfin, la distinction entre le fini perçu par l'entendement, l'indéfini créé par l'imagination et l'infini objet de la raison fournit un principe pour résoudre les antinomies de Kant. Est-il vrai qu'il existe une pluralité innombrable et une grandeur incommensurable ? Malgré les fortes et ingénieuses considérations de M. Couturat, nous ne le croyons pas. Quantité et infini nous semblent deux notions contradictoires ; il en est tout autrement des idées de qualité et d'infini qui signifient seulement par leur accord : l'être qui possède sans limites tous les degrés possibles de perfection. Mais cet être est soustrait et supérieur au nombre. M. Tannery, dont on évoque l'autorité, n'a-t-il pas écrit : « La notion de l'infini, dont il ne faut pas faire mystère en mathématiques, se réduit à ceci : après chaque nombre entier il y en a un autre » (p. 1). Donc on peut toujours reculer la limite (et c'est le concept d'indéfini), mais peut-on la supprimer ? Un nombre sans limite serait-il « l'unité d'une pluralité d'unités ? » Dans l'ordre idéal, abstrait, il existe un infini, je veux dire une quantité abstraite dont les limites restent indéterminées : mais dans l'ordre réel, concret, les êtres créés sont finis dans leur collection aussi bien que dans leur essence, car ils sont successifs et l'espace n'est que le lieu des corps et n'existerait pas sans eux. Mais si je diffère d'opinion avec l'auteur de *l'Infini mathématique*, cela ne m'empêche nullement d'admirer l'aisance avec laquelle il se meut en ces régions supra-sensibles de la métaphysique et de la mathématique ; il possède merveilleusement son sujet, et son livre est une contribution très importante à la philosophie des sciences. Il sera désormais impossible de traiter la question de l'infini sans en tenir compte, et même lorsqu'on ne croit pouvoir souscrire à toutes ses conclusions, on peut, on doit apprécier les progrès qu'il a réalisés en ce qu'il est permis d'appeler la « philosophie » de l'arithmétique, de l'algèbre et de la géométrie. De pareilles œuvres de début inspirent et justifient toutes les espérances.

13. — La brochure de M. l'abbé Combe examine des questions de théologie naturelle : d'abord, dans une dissertation écrite en latin, il expose le célèbre argument de saint Anselme, le critique à l'aide des principes thomistes, essayant de le rendre valable. Il espère y réussir en le transformant en une preuve *a posteriori* à laquelle il donne la forme suivante : *Nobis inest idea Infiniti, atqui haec idea nobis non inest nisi Dei operatione; ergo Deus est.* — Nous croyons que la mineure sera contestée. *Le Panthéisme moderne* est l'objet principal de cet opuscule. M. Combe en montre la source dans l'idée de « la coexistence nécessaire et éternelle du fini et de l'infini. » Ses formes sont l'émanation transitive (panthéisme indien), l'évolution immanente réelle (Spinoza), l'évolution idéale absolue (Hégel). Armé de cette distinction, il expose les systèmes modernes, de Spinoza à Cousin, en passant par Fichte,

Schelling et Hégel. Tout cela est très connu, mais il pouvait être utile de le rappeler. Suit la réfutation, directe d'abord, par l'expérience, suffisante pour découvrir deux substances : le moi et le non-moi. La contradiction inhérente à cette doctrine la juge au point de vue rationnel. Chacun des systèmes est ensuite pris à partie l'un après l'autre. Je préfère de beaucoup la réfutation indirecte, où l'auteur révèle un esprit apte aux spéculations métaphysiques, et les pages sur le panthéisme chrétien, développement de ces admirables paroles de Bossuet à la sœur Cornuau : « Laissez-vous écouler en ce grand tout qui est Dieu, en sorte que vous-même vous ne soyez rien qu'en Lui seul ! Vous étiez en Lui avant tous les temps, dans son idée et dans son décret éternel, vous en êtes sortie, pour ainsi dire, par son amour qui vous a tirée du néant. Retournez à cette idée, à ce décret, à ce principe et à cet amour. » Par quelle singulière confusion M. Combe nous parle-t-il de « la froide raison de Bossuet ? » Est-ce parce que l'animation, la vivacité intrépide, l'ardeur qui éclatent dans cette brochure le rendent dédaigneux pour les esprits sobres et graves ? Son ironie l'entraîne parfois hors des régions tempérées du goût. « Ne vous mettez pas en colère, monsieur Spinoza.... » Il y a quelques apostrophes de ce genre ; elles sont de trop.

Morale. — 14. — Le traité des *Vertus* appartient plutôt à la théologie qu'à la philosophie, puisqu'il y est question des vertus surnaturelles. Mais il est intéressant de rechercher « la manière dont les habitudes naturelles et surnaturelles, infuses et acquises, naissent, se développent et meurent dans une âme » (p. 8). M. Combe développe avec netteté la définition de l'habitude, « qualité permanente qui dispose et aide à l'action notre puissance d'agir. » Il montre la source des vertus dans la nature et la grâce ; la répétition des actes accroît directement les vertus acquises et indirectement les vertus infuses ; l'inaction favorisera donc leur déclin, dont la cause directe est, pour les vertus infuses, les fautes qui leur sont respectivement contraires ; le péché mortel leur donne la mort. Les vertus théologales sont l'objet d'un travail analogue, un peu trop abrégé peut-être, mais d'exacte et solide doctrine. L'auteur a fréquenté chez les grands théologiens : il a étudié leurs systèmes, il sait exposer leurs controverses et se décider par de sérieuses raisons ; enfin, le ton de son étude, moins agressif que dans sa polémique contre le panthéisme, nous paraît plus digne du sujet et de l'auteur.

15. — C'est un vrai charme d'avoir affaire à un esprit lucide traitant une question précise, aux contours nettement dessinés, avec des idées justes, dans un ordre logique, allant, par des déductions rigoureuses, des principes évidents aux conclusions certaines, portant aisément le poids d'une riche érudition, exact dans ses observations, rigoureux dans ses expériences, ingénieux dans ses hypothèses fécondes, judicieux dans ses remarques, large dans ses vues, fin dans ses aperçus, profond dans

ses réflexions, prudent, libre et modeste, exprimant des pensées vraies dans une langue sobre, claire, élégante...., tel n'est point M. de Roberty.

Son dernier ouvrage est un essai sur la morale considérée comme sociologie première. « *Le Bien et le Mal* sont les deux faces ou les deux pôles de la conscience collective, floraison suprême du psychisme biologique qui, refluant vers sa source pour se combiner avec elle, produit à son tour le psychisme bio-social, unique objet de la psychologie concrète, sévèrement distinguée de la psycho-physique » (p. 181). Pour aboutir à cette claire définition, l'auteur passe en revue les vieux systèmes théologiques et métaphysiques, synthèses naïves et obscures que la philosophie intégrale des sciences est appelée à définitivement détrôner. Ce n'est pas que les religions n'aient été utiles comme anesthésiques ou excitants, mais la métaphysique a remplacé les concepts du surnaturel et du divin, « absurdités évidentes, » par l'innéité des penchants moraux, progrès insuffisant quoique réel. La morale contemporaine nous offre l'hédonisme, l'endémonisme et l'utilitarisme : la morale des métaphysiciens n'en demeure pas moins « l'expression classique de l'ignorance profonde des lois sociales qui éclairent la constitution psychique de l'individu » (p. 100). Certes le positivisme et l'évolutionnisme recèlent une part considérable de vérité ; pourtant A. Comte identifie sa morale avec « l'archaïque morale émotive, qui fit quelque bien à l'humanité et beaucoup de mal, » et la morale évolutionniste est incomplète. Aussi bien, la loi de mutation subie par les idées de bien et de mal démontre « que le vieux dualisme moral qui voit un abîme insondable entre le bien et le mal a visiblement fait son temps » (p. 178). Nietsche a eu raison de dire que tout vice a été vertu, et réciproquement. « L'action bonne ou mauvaise, l'exploit le plus méritoire comme le crime le plus monstrueux, n'enfreignent absolument aucune loi morale » (p. 142.) Des assertions aussi révoltantes sont le juste châtiment et la conséquence logique de l'odieuse philosophie pour laquelle « la cause première, la fin ultime, Dieu, l'infini.... seront reconnus un jour.... comme des symboles résumant des expériences psychiques mal faites, ou des illusions inévitables dans certaines conditions mentales déterminées » (p. 134).

16. — « Après le pain, disait Danton, l'instruction est le premier besoin du peuple. » Fidèle aux traditions, la troisième République « a enlevé de haute lutte la sainte trinité radicale, l'instruction gratuite, obligatoire et laïque » (p. 6), persuadée que quand on ouvre une école on ferme une prison. Or, dans la grande armée des criminels, le contingent fourni par l'enfance croît sans cesse, et son augmentation proportionnelle est plus forte depuis 1880. Et, par exemple, on peut évaluer à quarante mille, à Paris, le nombre des enfants victimes de la prostitution, en dix années ; de cinquante-cinq suicides d'enfants constatés en

1880, nous montons à quatre-vingt-sept en 1892...., et ainsi du reste. Or l'école a-t-elle une part de responsabilité en ce sinistre progrès? Dans *le Crime et l'École*, M. Bonzon lui reproche de n'avoir pas enrayé le mal, mais il pourrait aller plus loin, puisque « la criminalité augmente principalement dans les départements et dans les classes où il y a le moins d'illettrés, » au témoignage de M. Guillot. Ajoutons qu'à Paris, sur cent enfants poursuivis, on en trouve à peine deux qui soient sortis d'une école religieuse. Et donc, le remède? — Rendre la religion à l'ecole. Y pensez-vous? la République serait en péril. Aussi M. Bonzon, dont l'esprit est libéral et le cœur généreux, préconise-t-il les réformes possibles : songer à produire des âmes fortes plus que des esprits éclairés, former le caractère, simplifier les programmes et les rendre plus pratiques, développer le culte du Vrai, du Beau et du Bien, alimenter surtout la flamme ardente du patriotisme.... A merveille! tout cela est bon. M. Bonzon expose loyalement ses idées avec bon sens et netteté, mais il nous exhorte mélancoliquement à ne pas nourrir de vaines espérances : « Renonçons, avec douleur peut-être, mais avec courage, à tout enseignement religieux à l'école » (p. 113). Nous lui rappellerons, en terminant, les fortes paroles (citées, d'ailleurs, en son livre) d'un professeur d'école normale : « Pas d'instruction sans éducation; pas d'éducation sans morale ; pas de morale sans l'idée religieuse et le sentiment religieux. »

17. — Le *Précis de l'histoire de la philosophie* est un livre bien composé, de lecture facile, comprenant trois époques : la philosophie ancienne, la philosophie au moyen âge, la philosophie moderne. La première époque est divisée en période antésocratique, période socratique, période postaristotélique. C'est un exposé très suffisant, auquel manqueraient peut-être quelques pages sur les origines orientales de la pensée hellénique. Du VIe au XVe siècle « il n'y a pas, à proprement parler, de philosophie. » Tout au rebours, nous croyons que le XIIIe siècle est celui des grands métaphysiciens. Disons pourtant que M. Penjon est relativement juste envers saint Thomas d'Aquin. Les trois périodes, rationaliste, empiriste et criticiste, constituent l'époque moderne. Des biographies succinctes, de courts résumés font connaître les hommes et les systèmes. L'auteur voudrait être impartial, mais « il a ses préférences très décidées, » et nous annonce, dès la préface, le dessein de « les montrer en toute occasion. » Il y est trop fidèle : criticiste résolu, il réduirait volontiers toute la philosophie au problème de la connaissance; et ce problème, il le résout en niant la pluralité des substances, « qui est contradictoire, » et même leur réalité, qui se réduit à une apparence. C'est, pour lui, une conquête de la pensée moderne, d'avoir établi que l'être parfait n'a rien de commun avec le monde de l'expérience, « et qu'il est contradictoire de voir en lui un infini et la cause de ce qui est imparfait. » Il reproche à Plotin, comme sa principale erreur, de croire que « l'on peut

connaître l'absolu, alors que l'on peut seulement le concevoir, en un mot, de faire de la métaphysique. » Le philosophe alexandrin prétendait voir l'absolu, en quoi il se trompait; mais la métaphysique aspire à le connaître, et nous persistons à penser qu'elle est toute la philosophie, puisque la logique n'est qu'une préparation, et la morale une conséquence. Les opinions de M. Penjon expliquent certaines omissions regrettables. Puisqu'il fait une place à Rohault et à Clerselier, pourquoi ne pas nommer Boscovich? Serait-ce parce qu'il est jésuite, comme Suarez, du reste, qui nous a laissé plusieurs volumes de métaphysique, et qui vaut, je pense, Geulincx ou Régis? Ne pouvait-on accorder trois lignes à J. de Maistre, une mention à Balmès et à Gratry, et enfin, puisque M. Penjon cite parmi les contemporains Marion et M. Michel, il aurait pu ajouter Caro et M. Ollé-Laprune. Je suis bien obligé de remarquer que tous les noms omis sont des noms de philosophes catholiques, — simple coïncidence peut-être, mais certainement fâcheuse. Ces regrets ne m'empêchent nullement de reconnaître le talent de M. Penjon pour élucider les questions difficiles et pour choisir et condenser les parties essentielles des systèmes qu'il présente à ses lecteurs.

Nota. — On me communique une lettre très courtoise de M. l'abbé Piat où je lis ces lignes : « M. Maisonneuve croit qu'à mon sens c'est la conscience qui constitue le moi. J'ai pu me servir de cette expression ou d'une expression analogue, en parlant de la conscience, parce qu'alors « conscience » s'oppose à « objet » et signifie « sujet. » Mais on me ferait dire une chose opposée de tous points à mon sentiment véritable, si l'on isolait une telle parole de son contexte pour lui donner son sens absolu. Personne n'est plus antipathique que moi à la théorie phénoméniste de la personnalité.... » et M. Piat rappelle plusieurs passages de ses ouvrages établissant le sens de ses paroles. Son affirmation suffit; nous sommes d'accord, et cela m'est très agréable. L. Maisonneuve.

BEAUX-ARTS

1. *Puvis de Chavannes*, par Marius Vachon. Paris, Braun, Clément et Cie; A. Lahure, 1896, in-4 de 174 p. et 15 planches hors texte, 40 fr. — 2. *Le Gallerie nazionali italiane. Notizie e documenti.* Anno II. Per cura del Ministero della pubblica istruzione. Rome, 1896, in-4 de 349 p.— 3. *Petite Histoire de l'art*, par Henri Motte. Paris, A. Colin et Cie, 1896, in-8 de 318 p., avec 100 grav., 7 fr. — 4. *Traité élémentaire de l'histoire de l'art, à l'usage des lycées et collèges*, par Ch. Royer. Langres, Rallet-Bideaud, 1895, in-8 de 167 p. — 5. *Polyclète*, par Pierre Paris. Paris, Librairie de l'Art, 1895, gr. in-8 de 95 p., 3 fr. 50. — 6. *Fractio Panis. La plus ancienne Représentation du Sacrifice eucharistique à la « Cappella greca, »* découverte et expliquée par Mgr Joseph Wilpert. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-4 de 130 p., avec 17 planches et 20 fig. dans le texte, 22 fr. — 7. *Le Vitrail, son histoire, ses manifestations diverses à travers les âges et les peuples*, par L. Ottin. Paris, H. Laurens, s. d., in-4 de 376 p. et 31 planches, 35 fr. — 8. *Les Vitraux*, par Olivier Merson. Paris, May et Motteroz (ancienne maison Quantin), 1895, in-8 de 314 p., broché, 3 fr. 50; cart.,

4 fr. 50. — 9. *Une Œuvre de Pisanello*, par Félix Ravaisson. Paris, Klincksieck, 1895, in-4 de 20 p. et 4 planches, 2 fr. 30. — 10. *L'Art moderne, la Renaissance*, par Gaston Cougny. Choix de lectures accompagné de notes explicatives, historiques et bibliographiques. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-8 de 342 p. et 75 grav., 4 fr. — 11. *Essai sur la théorie du dessin et de quelques parties des arts*, par Eugène Guillaume. Paris, Perrin, 1896, in-16 de 441 p., 3 fr. 50. — 12. *L'Art persan*, par Al. Gayet. Paris, May et Motteroz (ancienne maison Quantin), 1896, in-8 de 319 p., broché, 3 fr. 50; cart., 4 fr. 50. — 13. *La Lithographie*, par Henri Bouchot. Paris, Ibid., 1895, in-8 de 295 p., broché, 3 fr. 50; cart., 4 fr. 50. — 14. *Le Cabinet des estampes à la Bibliothèque nationale, guide du lecteur et du visiteur*, par Henri Bouchot. Paris, Dentu, s. d., in-8 de 392 p., 10 fr. — 15. *La Peinture anglaise contemporaine*, par Robert de la Sizeranne. Paris, Hachette, 1895, in-8 de 340 p., 3 fr. 50. — 16. *L'Œuvre de Victor Vasnetzoff devant l'École moderne de peinture en Russie*, par le baron de Baye. Reims, imp. de l'Académie nationale, in-8 de 35 p. et planches. — 17. *L'Éducation populaire et les Chefs-d'œuvre de l'art*, par J.-L. Bulloz. Paris, Braun, Clément et Cie, 1896, in-8 de 45 p. et planches, 2 fr. — 18. *Album classique des chefs-d'œuvre de Corot*, comprenant 40 reproductions précédées d'un Essai de L. Roger-Milès. Paris, Braun, Clément et Cie, s. d., in-8 de 58 p., 3 fr. 50. — 19. *Notes sur l'art moderne*, par André Michel (peinture). Paris, A. Colin et Cie, 1896, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 20. *La Vie artistique*, par Gustave Geffroy, 4e série. Paris, Dentu, 1895, in-16 de 334 p., pointe sèche de Raffaelli, 5 fr. — 21. *La France artistique et monumentale*. Ouvrage publié sous la direction de Henry Havard. T. VI. Paris, Librairie illustrée, s. d. (1896), in-4 de 207 p. et 25 planches hors texte, 25 fr.

1. — Quel que soit le goût plus ou moins vif qu'on éprouve pour telle ou telle œuvre de M. *Puvis de Chavannes*, il n'en reste pas moins acquis qu'en son activité d'un demi-siècle il a fourni les preuves les plus éclatantes de puissance, d'originalité et de fécondité. Depuis Ingres et Delacroix, eux aussi si combattus, aucun de nos peintres n'a tenu tant de place ni excité tant d'enthousiasme. Ses admirateurs les plus fervents sont surtout les intellectuels, et ce sont eux qui, de préférence, feuilletteront dans ces pages les principales œuvres du maître. Le texte de M. Marius Vachon n'est pas une étude très complète ni très profonde, mais elle se lit avec plaisir et donne bien, dans son ensemble, l'idée de cette carrière très remplie et de cette esthétique très haute. Avec un si aimable guide et à l'aide des nombreuses gravures hors texte et des reproductions de dessins, le lecteur remettra sous ses yeux ces grandes compositions décoratives aujourd'hui fixées dans les lieux dont elles sont l'honneur. Il visitera ainsi le musée de Picardie à Amiens, où, depuis *la Paix* et *la Guerre* jusqu'au *Ludus pro patria*, se succèdent les œuvres peut-être les plus significatives du peintre, le palais de Longchamp à Marseille, l'hôtel de ville de Poitiers, le Panthéon, où se prépare un pendant au célèbre polyptyque de *l'Enfance de sainte Geneviève*, le palais des Arts à Lyon, l'hémicycle de la Sorbonne, dont nous trouvons ici le commentaire par l'artiste lui-même, l'hôtel de ville de Paris, le musée de Rouen, enfin la bibliothèque de Boston, dont les panneaux étaient à nos derniers Champ-de-Mars. Pendant neuf ans, M. Puvis de Chavannes a été refusé aux Salons. Aujourd'hui de grands éditeurs d'art lui consacrent un livre magnifique, en même temps que l'Union pour l'action morale fait afficher, comme enseignement populaire, sa Sainte

Geneviève sur les murs de Paris : ce sont les plus éclatants témoignages de la façon dont il est compris par la foule et goûté par les raffinés.

2. — On a peu parlé en France d'une publication officielle d'Italie qui paraît appelée à rendre de grands services et qui semble supérieure, par l'intérêt du texte et la belle exécution des gravures, aux publications similaires d'autres pays : *Le Gallerie nazionali italiane*. Il s'agit d'un recueil annuel consacré à faire connaître au public les améliorations exécutées dans chacune des collections du royaume et les acquisitions de tout genre qui s'y sont produites. Ces renseignements sont groupés tantôt sous forme de rapports des conservateurs eux-mêmes, tantôt sous forme de comptes rendus composés par des fonctionnaires de l'administration centrale. On sait l'importance de la réorganisation que subissent depuis quelque temps les galeries italiennes, dont le classement était généralement fort suranné. On sait aussi que des musées nouveaux se sont créés de toutes pièces en peu d'années, soit des dépouilles des couvents, soit par l'initiative privée des citoyens. Je ne citerai comme exemple que cet admirable Musée civique de Pise devenu si vite, sous la direction de M. Supino, une des collections d'archéologie et d'art les plus importantes de Toscane. Les rapports contenus dans le volume de 1896 portent sur les musées suivants : les Galeries royales et le Musée national de Florence; la Galerie de Brera à Milan; les Galeries de Venise (peintures et dessins) et le Musée du palais des Doges; la Galerie nationale de Rome (nouvelles installations du palais Corsini); les Musées de Bologne, de Modène et de Pise. Parmi les documents d'histoire de l'art annexés au volume, nous citerons l'inventaire des œuvres d'art des Marches et de l'Ombrie, rédigé en 1861, lors d'un voyage d'inspection dont avaient été chargés Cavalcaselle et Morelli, et l'ancien catalogue des marbres antiques et autres objets de la collection Torlonia, transportés aujourd'hui au palais Corsini. On ne peut songer à analyser un vaste recueil qui intéresse toutes les branches de l'art. Il est orné d'un grand nombre de planches en héliogravure, représentant des objets d'art inédits, tableaux, sculptures, plaquettes, médailles, etc. On reconnaît la haute inspiration de M. Adolfo Venturi dans la conception du recueil et dans la rigueur scientifique des informations qu'il contient.

3. — Les nouveaux programmes d'études, qui donnent à l'histoire de l'art une place dans l'enseignement secondaire, ont fait éclore toute une nouvelle littérature scolaire. Le *Polybiblion* a signalé déjà plusieurs volumes de ce genre, notamment *l'Histoire de l'art*, de M. Roger Peyre. *La Petite Histoire de l'art*, de M. Motte, est due à un artiste et non à un historien. Elle nous semble bien faite pour le but qu'elle doit remplir, et les erreurs et lacunes ordinaires dans un travail de ce genre n'y sont point multipliées. Il est bon d'avertir que la bonne moitié de l'ouvrage est consacrée à l'art antique et commence à l'âge de pierre. L'art fran-

çais et même tout l'art moderne se trouvent nécessairement sacrifiés, bien que l'auteur ait réservé quelques bonnes pages à l'art du moyen âge. Le sujet semble s'être aminci, sous la plume de M. Motte, à mesure qu'il aurait dû s'élargir ; mais il y a toujours mauvaise grâce à substituer sa propre conception d'un livre à celle de l'auteur lui-même, et on ne peut insister sur cette critique.

4. — Pour être édité en province et de proportions moindres, le *Traité élémentaire d'histoire de l'art*, de M. Ch. Royer, n'est pas sans mérite. On y peut regretter le maintien de l'erreur traditionnelle relative à la dénomination d'ogive et d'art ogival et les lacunes inévitables. Les fautes d'impression sont fréquentes : Palizzi pour Palissy ; Diay pour Diaz ; Thurner pour Turner. Mais ce petit précis renferme beaucoup de notions justes et capables de fixer les idées des jeunes lecteurs. Malheureusement, l'enseignement scolaire des beaux-arts, quelque louable qu'en soit l'idée première, se heurte, dans la pratique, surtout par suite de l'incompétence des maîtres, à de grandes difficultés.

5. — C'est par un ouvrage relatif à la sculpture grecque que la collection des *Artistes célèbres* paraît avoir clos, du moins pour le moment, la série de ses monographies, la « Librairie de l'art » ayant cessé aujourd'hui toute publication. M. Pierre Paris a écrit sur *Polyclète* un travail d'une valeur archéologique considérable et qui ne manque pas d'attrait littéraire. Rival de Phidias, aux yeux mêmes des anciens, le maître d'Argos est un des plus grands sculpteurs de l'antiquité. L'étude pénétrante de ses œuvres, que M. Paris s'est plu à mener avec une méthode rigoureuse, permet de porter sur l'auteur du Doryphore un jugement historique motivé, et de marquer sa place dans l'art grec, où il représente avant tout le goût, la sobriété, la précision dans la pensée et dans le style.

6. — L'archéologie chrétienne vient de s'enrichir d'un des plus importants travaux qui soient sortis de la savante école du grand Rossi : *Fractio Panis. La plus ancienne Représentation du Sacrifice eucharistique à la « Cappella greca. »* Mgr Joseph Wilpert a découvert, au cimetière de Priscille, dans la déjà célèbre « Cappella greca, » quatre fresques qui compteront désormais parmi les plus notables et les plus instructives des catacombes. Les trois premières n'apportent guère à nos connaissances que des observations de détail. Ce sont : le Sacrifice d'Abraham, Daniel exposé aux lions, la Résurrection de Lazare. Mais la quatrième mérite le travail spécial d'érudition et de commentaires que l'heureux explorateur lui a consacré. C'est une représentation du Sacrifice eucharistique, la plus ancienne que nous apporte l'art chrétien, et qui fait de la chapelle de Priscille un des plus vénérables témoins du dogme catholique. L'allusion à la liturgie de la messe dans le personnage central qui rompt le pain pour les six fidèles couchés autour de la

table, est plus antique et plus précise que la représentation analogue dans les fresques des Chambres des Sacrements au cimetière de Calixte. Mgr Wilpert a publié ce grand ouvrage, qu'on a pu appeler « un véritable traité d'archéologie chrétienne, » en allemand et en français. L'édition française se présente avec un luxe de planches dont aucun sujet n'est plus digne.

7 et 8. — L'art du *Vitrail* compte deux historiens de plus. Le premier et le plus considérable est un peintre-verrier bien connu, M. Ottin, qui a mis toute sa science et tout son amour à nous faire connaître l'histoire de la peinture sur verre, depuis ses origines au moyen âge et sa première splendeur au XIIe siècle jusqu'à sa résurrection au XIXe siècle, après la décadence et l'abandon des siècles derniers. Les six premiers chapitres sont consacrés à cette histoire. Les six suivants indiquent successivement les principales verrières de France et de l'étranger, que l'auteur a presque toutes étudiées sur place et dont il donne parfois de minutieuses descriptions. Après un classement par régions, il essaie un classement par écoles, et termine par des notices biographiques sur les principaux peintres-verriers et par une liste générale alphabétique. Beaucoup de dates, de noms, de références, d'anecdotes, font un véritable trésor d'informations de ce livre, où se manifeste toutefois, en plus d'un endroit, une certaine inexpérience de rédaction et de mise en œuvre. On appréciera tout particulièrement les dessins et relevés de M. Ottin, dont plusieurs sont remarquables. Trente et une planches hors texte, dont quatre en couleur, mettent sous nos yeux les vitraux les plus célèbres ou les plus significatifs au point de vue de l'histoire, et plus de deux cents gravures de détails artistiques, signatures, marques et monogrammes, achèvent de faire du volume une encyclopédie complète de l'histoire du vitrail.

— Tout autre est le petit livre de M. Olivier Merson, *les Vitraux*, qui prend place dans la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*. Ici, point d'érudition apparente, fort peu de notes, un texte suivi, facile et même agréable à lire. On y sent un auteur en pleine possession de son sujet et qui sait présenter au lecteur, de la façon la plus claire et la plus précise, les résultats de ses recherches et de ses méditations. M. Merson est un esthéticien non moins qu'un artiste, et un écrivain non moins qu'un savant. L'illustration, quoique fort soignée, ne peut être, par le format même, comparable à celle du précédent ouvrage, mais elle suffit à nous faire parcourir l'histoire complète de l'art des verrières, au moins en France, car l'auteur dépasse rarement les frontières de notre pays. On y trouvera même des reproductions d'œuvres complètement inédites. Les dernières pages du livre donnent des indications techniques sur l'exécution matérielle des vitraux.

9. — Le Louvre a acquis récemment un admirable portrait peint d'une

toute jeune femme du xve siècle, qu'on s'accorde à attribuer à Pisanello. On est moins d'accord sur le nom de la personne représentée. M. Ravaisson, qui en a étudié toutes les particularités, essaie, dans un mémoire accompagné de planches, de résoudre le problème en faveur de Cécile de Gonzague, l'une des filles du premier marquis de Mantoue. Brillante élève de l'humaniste Victorin de Feltre, qui lui avait appris le grec à huit ans, elle fut une des femmes les plus renommées de son temps pour son savoir et ses vertus, et mourut dans le couvent de clarisses où elle avait pris le voile. Le rapprochement avec une médaille de la même intéressante princesse par Pisanello justifie la thèse brillamment soutenue par M. Ravaisson. Nous sommes moins convaincu de l'identité de Cécile de Gonzague et de la dame représentée à la fois dans un buste du Louvre provenant de la collection Goldsmith, et dans une terre cuite appartenant à M. Ravaisson. Il est plus prudent, croyons-nous, de conserver encore leur incertitude de désignation et d'attribution à ces délicieux ouvrages de l'art florentin.

10. — Qui voudra recueillir sur *la Renaissance* en général des informations rapides et puisées aux bonnes sources, pourra utilement étudier le choix de lectures publié par la maison Firmin-Didot et qui forme le quatrième volume de la série de M. Gaston Cougny. Sur le caractère de la Renaissance et ses principaux représentants en Italie, en France et dans le reste de l'Europe, ont été réunies les pages les plus autorisées des meilleurs critiques. Nous en avons relu avec plaisir quelques-unes qui ne sont pas dans les ouvrages courants, telles que des pages excellentes du regretté Courajod sur les artistes français et l'influence italienne (p. 240, lire « l'art franco-flamand » au lieu de « franco-allemand »). Ce volume, où les extraits sont reliés par des notes sobres et exactes, est peut-être le meilleur de la série. Espérons que la mort de l'auteur n'empêchera pas le dernier volume de paraître.

11. — Le recueil d'opuscules esthétiques de M. Eugène Guillaume est formé surtout d'études déjà anciennes et dont la plus importante, *l'Idée générale de l'enseignement du dessin*, remonte à 1866. Mais le propre des œuvres profondément réfléchies est de ne pas vieillir. Les idées dont M. Guillaume se faisait le propagateur sous le second Empire, et qui ne tendaient à rien moins qu'à la rénovation complète de l'enseignement artistique national, n'ont été acceptées que longtemps après par le conseil de l'instruction publique, et c'est l'auteur lui-même qui a été chargé de diriger, dans les divers ordres d'enseignement, l'application des principes rationnels qu'il avait jadis formulés. Les traités moins importants, mais non moins nourris, qui complètent le volume, comprennent des considérations sur les principes et l'histoire du bas-relief, une étude sur le camée, des essais sur les proportions du corps humain, sur la sculpture en bronze, sur la technique du bronze, sur l'art

de représenter les animaux, sur le cheval dans l'art, sur la statue équestre, etc. Ces morceaux, dont la doctrine reste remarquable, ont constitué en partie les titres de M. Guillaume à la chaire d'esthétique au Collège de France. L'éminent directeur de l'Académie de France à Rome a eu raison de les laisser recueillir.

12. — M. Al. Gayet, pour faire suite à son *Art arabe*, vient de publier un volume sur *l'Art persan* qui comprend deux parties : la première résume ce qu'a été l'art en Perse avant la conquête arabe, l'autre fait connaître l'histoire de ses transformations à partir de ce moment. Le lecteur est d'abord informé des origines de l'art perse et de ses premiers thèmes d'architecture et de sculpture au temps des Achéménides, puis de ses évolutions sous la domination des Parthes et sous le règne des Sassanides. La Perse musulmane a vu renouveler, sous l'influence des conquérants, non seulement les formes et le décor de son architecture, mais encore toute son industrie artistique. Le chapitre des arts industriels est particulièrement intéressant et porte sur la céramique, la verrerie, la tapisserie, les bronzes, les armes, les pierres gravées, les émaux et les laques, enfin sur l'art du livre. Un chapitre sur l'école persane de peinture complète ce curieux volume.

13. — A la même *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* appartient *la Lithographie*, de M. Henri Bouchot, qui en forme le cinquantième volume. La lithographie est un art tout à fait récent et dont l'histoire est courte. Un siècle à peine nous sépare de l'époque où Aloys Senefelder inventa, comme par hasard, à Munich, le procédé de l'imprimerie sur pierre qui devait avoir une si rapide fortune. Mais depuis lors, quelle activité et quel rôle ! M. Bouchot passe en revue tout ce que l'art lithographique a produit d'intéressant en France, depuis les essais du duc de Montpensier, du général Lejeune et du comte de Lasteyrie, jusqu'à la curieuse réapparition de ce procédé, qui s'est produite récemment après une éclipse totale de quelques années. Les époques sur lesquelles l'auteur insiste de préférence, et sur lesquelles s'accumulent les anecdotes piquantes et les noms illustres, sont celles de la Restauration, de la monarchie de Juillet et du second Empire. L'illustration reproduit fort bien les œuvres des Vernet, de Charlet, Raffet, Daumier, Grandville, Gavarni, etc. Un chapitre est consacré à la lithographie à l'étranger, un autre à la chromolithographie, un autre enfin à la technique, qui s'y trouve expliquée avec précision. L'ouvrage, jusqu'à présent unique en son genre, est un des plus utiles qu'ait écrits la savante plume de M. Bouchot, qui n'avait trouvé sur ce sujet aucun prédécesseur pouvant lui frayer le chemin.

14. — Ne quittons pas l'auteur sans signaler l'important ouvrage qu'il vient de mettre à la disposition des hommes de travail, et ils sont nombreux, qui ont à consulter *le Cabinet des estampes de la Biblio-*

thèque nationale. Le savant bibliothécaire de ce département a composé un livre qui est à la fois un guide du lecteur familier et du simple visiteur, en même temps qu'un catalogue raisonné de l'ensemble des collections. Il ne s'agit pas sans doute d'un inventaire complet des 2,700,000 gravures, photographies ou dessins, accumulés depuis deux siècles au cabinet des estampes. Ce n'est qu'une énumération tout à fait sommaire de ces richesses, mais c'est le fil d'Ariane nécessaire pour se reconnaître dans ce labyrinthe, où, seuls, les derniers conservateurs, notamment M. Duplessis, ont cherché à établir une méthode rigoureuse de classement. Chemin faisant, un grand nombre d'œuvres inconnues et importantes sont mises en lumière dans le travail de M. Bouchot, qui là aussi n'avait eu aucun précurseur et qui a, par ce volume, acquis de nouveaux titres à notre reconnaissance. Il se borne modestement à déclarer que « son but est de permettre aux lecteurs les moins familiarisés avec les classements de notre musée national d'estampes, de s'orienter et de formuler plus sûrement leurs demandes. » Félicitons les conservateurs de collections qui savent rendre de tels services au public et qui, au lieu de garder jalousement leurs trésors, en offrent ainsi la clef aux travailleurs du dehors.

15. — M. de la Sizeranne a écrit sur *la Peinture anglaise contemporaine* un livre qui s'adresse à un double public. Il convient d'abord à ceux qui passent la Manche et vont étudier sur place, puisqu'il n'est pas possible de le faire autrement, les manifestations de cet art anglais, d'un nationalisme si accentué, et si différent de l'art continental toujours plus ou moins influencé par la France. Pour ces amateurs, l'ouvrage, enrichi de divers index et des plans des principales galeries, est un véritable guide et un compagnon de voyage exactement informé. Mais il doit trouver place aussi dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art et à ses principes. Après une introduction sur les origines et les résultats de cette formule d'art essentiellement anglaise, qui fut le préraphaélisme, M. de la Sizeranne a étudié en sept chapitres nourris d'idées générales les sept maîtres principaux d'aujourd'hui : l'Art mythique avec M. Watts, l'Art religieux avec M. Holman Hunt, l'Art académique avec Sir Frederick Leighton, l'Histoire avec M. Alma Tadema, le Genre avec Sir John Millais, le Portrait avec M. Herkomer, la Légende avec Sir Edward Burne-Jones. La dernière partie du livre dégage les caractéristiques de l'école anglaise contemporaine dans la composition et le dessin, ainsi que dans la couleur et la facture, et établit, par le témoignage des théoriciens comme Ruskin et William Morris, les intentions morales et didactiques de tout l'art moderne de l'Angleterre. Tel est le plan de ce livre, qui a révélé un écrivain excellent, et qui est un des meilleurs ouvrages d'esthétique paru en ces dernières années.

16. — Si l'on est étonné parfois que l'école anglaise, si voisine de Paris, échappe aussi entièrement à ses influences artistiques, on l'est moins sans doute d'apprendre qu'il en est de même à l'autre bout de l'Europe, au moins dans une partie de la moderne école russe. M. le baron de Baye a eu l'heureuse pensée de faire connaître le maître peut-être le plus important de la Russie contemporaine, Victor Vasnetzoff, qui semble complètement original tant par sa façon de composer que par la nature même de son inspiration. *L'Œuvre de Victor Vasnetzoff devant l'École moderne de peinture en Russie* est une conférence, plusieurs fois prononcée avec succès, qu'a imprimée M. de Baye, un de nos compatriotes connaissant le mieux la Russie. Elle a pour but de nous montrer Vasnetzoff comme peintre de l'histoire légendaire de son pays et comme peintre religieux, et de montrer comment l'apparition de ses œuvres paraît ouvrir une ère nouvelle pour la peinture russe. De bonnes gravures mettent sous nos yeux ses ouvrages principaux, notamment les grandes compositions religieuses dont il a récemment décoré la cathédrale de Saint-Vladimir à Kiev.

17. — Ce sont aussi des conférences, mais d'un caractère plus spécialement populaire, qu'a publiées M. J.-E. Bulloz dans sa brochure : *l'Éducation populaire et les Chefs-d'œuvre de l'art*. La préface établit dans quelle mesure les œuvres d'art peuvent être utilisées pour accompagner des conférences populaires. « Les œuvres de l'architecture, de la sculpture et de la peinture, s'offrent naturellement comme le commentaire le plus pittoresque et le plus saisissant, lorsqu'il s'agit dans une conférence de montrer un pays, d'évoquer une époque, pour faire revivre un peuple ou un homme. » Ce sont là, en effet, les quatre grandes séries autour desquelles peuvent se grouper des centaines de causeries. Celles de M. Bulloz, l'une sur Michel-Ange, l'autre sur la Hollande et les Hollandais, avec l'indication en manchette des clichés projetés, sont de petits modèles du genre.

18. — La maison Braun, en publiant l'*Album classique des œuvres de Corot*, l'a fait précéder de quelques pages sans prétention de M. Roger-Milès, qui avait publié antérieurement une biographie plus étendue. L'intérêt principal consiste dans quarante reproductions heureusement venues des œuvres les plus célèbres du grand paysagiste, qui fut un si pénétrant poète de la nature.

19. — C'est sur Corot que s'ouvre le recueil très modestement intitulé par M. André Michel : *Notes sur l'art moderne*. Cette étude est une des plus délicates qui aient été consacrées au maître, et un portrait de Millet se trouve y faire un digne pendant. Suivant une méthode qui n'est pas à la disposition de tous les écrivains s'occupant de choses artistiques, M. André Michel rattache l'observation esthétique la plus fine aux données historiques les plus précises. Chez lui point de connais-

sances improvisées, point de ces jugements hâtifs et bornés au seul point étudié, dont se contente presque toujours la critique d'art de notre temps ; on devine en lui une large culture générale, des dessous d'érudition solide, ingénieusement dissimulés pour le plaisir du lecteur, mais qu'il sent toujours présents et qui lui donnent confiance en son guide. De plus courtes pages, celles qui traitent d'Ingres, de Delacroix, de Raffet, de Meissonier, sont à peine moins substantielles. M. André Michel explique ensuite pourquoi il aime en M. Puvis de Chavannes « un de ceux qui ont, de notre temps, renoué, rajeuni, et non pas corrompu la grande tradition nationale. » Il a glané, enfin, dans ses nombreux *Salons* du *Journal des Débats*, quelques pages sur l'art contemporain qui terminent le volume. De telles réunions d'articles de journaux sont rarement heureuses, car ces travaux éphémères empruntent généralement leur intérêt principal à l'actualité. Mais l'auteur n'improvisant rien et sachant toujours élever les sujets qu'il touche, ses feuillets ne perdent aucunement à reparaître dans un volume ; ils y gagnent peut-être, puisqu'on les lit mieux et plus à loisir. On en jugera, par exemple, par le morceau sur les présentes tentatives de l'art religieux, précédé de pages vraiment originales et pleines sur les artistes du moyen âge. Les lecteurs de M. André Michel lui demanderont une autre fois d'être moins sobre dans son choix.

20. — Nous avons eu occasion d'indiquer ici par trois fois les tendances et le caractère du recueil que publie M. Gustave Geffroy sous ce titre : *La Vie artistique*. Il n'y a donc pas à insister sur la quatrième série de l'ouvrage, mais à en dire seulement le contenu. On se rappelle la campagne vigoureuse menée par l'auteur, dans la presse quotidienne, en faveur d'un « musée du soir, » musée de travail qui devrait être créé dans les quartiers ouvriers et qui offrirait aux travailleurs parisiens un délassement instructif après le labeur de la journée, et aux ouvriers d'art l'occasion d'inspirations nouvelles. Ce serait une collection d'objets mobiliers et usuels, à la manière du South Kensington, et dont le promoteur espère beaucoup pour l'éducation artistique et morale de la foule. L'idée est en route, car le plaidoyer fut éloquent, et M. Geffroy a tenu à réunir les pièces du procès. Le volume contient encore ses Salons de 1894 et 1895, chronique toujours vivante et batailleuse du mouvement artistique contemporain.

21. — La Société de l'Art français achève, avec le tome VI, l'ouvrage consacré à *la France artistique et monumentale*, et publié sous la direction de M. Henri Havard. Nous avons loué à mainte reprise cette publication admirablement conçue et presque partout bien exécutée. Nous regretterons que des nécessités matérielles l'obligent à s'arrêter aux volumes promis, sans avoir épuisé la série des monographies des grands monuments ou des grandes villes artistiques de France. On trouverait

aisément à remplir deux ou trois autres volumes aussi intéressants que ceux qui ont paru, avec les éléments qui n'ont pu y trouver place. Le dernier comble du moins quelques-unes des plus importantes lacunes. Il débute par une étude de M. de Fourcaud sur Notre-Dame de Paris, réduite à vingt pages substantielles. Il se continue par les monuments religieux et civils de Dijon, étudiés par M. Cunisset-Carnot; de Chartres, par M. Louis Gonse; d'Orléans, par M. Lafenestre; de Rouen, enfin, par M. de Fourcaud, mais les monuments civils seulement, les églises figurant déjà dans le tome II. Voilà des villes particulièrement illustres et chères aux archéologues et aux artistes. M. A. Molinier a écrit un article informé sur les remparts, le château et l'église de Carcassonne; M. Laussedat, sur le Conservatoire des arts et métiers de Paris, ancien prieuré de Saint-Martin des Champs, et feu Léon Palustre, sur Chenonceau. Quelques pages de M. Dayot sur les peintures murales de Kermaria-an-Iscouit et de Notre-Dame-du-Tertre se justifient par le désir de représenter la Bretagne dans la publication. L'illustration est toujours excellente, et on peut féliciter les auteurs d'avoir mené à bien une œuvre aussi intéressante de patriotisme et d'art. Elle servira à apprendre à beaucoup de Français, sans parler même des étrangers, quelles merveilles et quels trésors renferme notre pays. NOLHAC.

JURISPRUDENCE

The Question of Copyright compiled by GEO. HAVEN PUTNAM. London and New York, G. P. Putnam's sons, 1896, in-8 de XXIV-496 p. — Prix : 5 fr. 75.

C'est seulement depuis l'année 1891 que la littérature et les arts jouissent aux États-Unis de la protection qui leur est accordée dans les États européens, et encore cette protection est-elle entourée de formalités et de complications administratives qui la rendent sur certains points quelque peu illusoire. L'ouvrage de M. Geo. Haven Putnam, secrétaire de la Ligue américaine du « Copyright, » retrace l'historique de la question aux États-Unis et en Angleterre, donne la jurisprudence en cette matière et formule plusieurs desiderata. Il serait bon d'étendre le sens du droit de reproduction et de permettre à un auteur de contrôler pendant sa vie l'usage que les éditeurs et traducteurs peuvent faire de ses œuvres. Il n'existe aucune réciprocité au sujet des droits de traduction que la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne accordent aux Américains comme à leurs compatriotes. Les peintres et les sculpteurs, ainsi que l'établit le procès Werckmeister contre Pierce et Bushnell, sont parfois dans l'impossibilité de profiter de la protection que la législation est censée leur accorder.

M. G. H. Putnam a divisé son travail d'une façon très méthodique

et l'a accompagné de notions pratiques d'une réelle utilité. La partie documentaire est aussi des plus complètes ; elle comprend le texte des statuts en vigueur à la date du 1er juillet 1895 ; les projets antérieurs ainsi que le résumé des débats du congrès en 1891 ; le rapport de la commission anglaise du Copyright en 1878 ; une analyse du bill de 1890 ; les textes des conventions de Berne (1887) et de Montevideo (1889) ; une esquisse historique de la propriété littéraire ; une intéressante dissertation prouvant qu'un Copyright international n'augmenterait pas le prix de vente des livres ; un tableau sommaire des lois qui régissent le droit de reproduction dans tous les pays du monde.

Enfin un index alphabétique des sujets traités et des noms cités termine l'intéressant ouvrage de M. G. H. Putnam et le rend facile à consulter.

ROGER LAMBELIN.

SCIENCES ET ARTS

Questions coloniales. De la Transportation considérée comme moyen de répression et comme force colonisatrice, par HENRI COR. Paris, Giard et Brière, in-8 de 180 p. — Prix : 4 fr.

Parmi les nombreuses questions qui ont attiré l'attention des politiques de notre époque, l'une d'elles les a plus particulièrement préoccupés, c'est la colonisation. La colonisation moderne est chose complexe. Ce n'est pas tout de conquérir et de posséder, il faut encore mettre en valeur. Malheureusement, dans beaucoup de colonies françaises, la population n'est pas assez dense, et l'émigration nationale n'étant pas suffisante pour parfaire ce qui manque et pour alimenter les exploitations entreprises, il a bien fallu recourir à d'autres moyens. De là les émigrations en masse des travailleurs noirs et jaunes.

Cette question de la main-d'œuvre a paru assez importante pour que le congrès international colonial s'en soit emparé. En effet, dans sa session de la Haye (1893), il a fait de cette question si brûlante l'objet de ses travaux. Trois hommes dont la compétence incontestée sur ces matières est reconnue par tous s'y étaient donné rendez-vous et y ont étudié dans ses moindres détails cette question si grave de la main-d'œuvre aux colonies. M. Herzog, pour les colonies allemandes ; M. Van der Lith, pour les colonies hollandaises ; M. Chailley-Bert, pour les colonies françaises. Vu l'amplitude d'une étude aussi vaste, le congrès résolut, d'un commun accord, de se réserver la question de la main-d'œuvre pénale pour le congrès international colonial qui doit se réunir à Berlin en 1896, sous la présidence du duc de Mecklenbourg.

M. Henri Cor, étudiant cette question coloniale de la transportation, la considère sous deux aspects : et comme moyen de répression, et comme force colonisatrice. Il étudie surtout la transportation des condamnés

aux travaux forcés, pratiquée en France depuis quarante-deux ans. Mais avant d'exposer le système français, il était assez rationnel d'examiner dans les grandes lignes les résultats acquis par le système que l'Angleterre avait mis en pratique.

La Grande-Bretagne, n'ayant plus, depuis l'émancipation des États-Unis, le Maryland où elle rejetait avant ses malfaiteurs, venait de mettre la main sur l'Australie. Aucune situation n'était mieux appropriée que celle-là pour l'usage que l'on voulait en faire. Entourée d'îlots peuplés de sauvages, elle-même très peu habitée, presque déserte et ayant une population ne se composant que d'anthropophages, il n'y avait pas à craindre les évasions. C'est le 18 janvier 1788 que le premier convoi de huit cents convicts, sous le commandement du gouverneur Phillip, débarqua à Botany-Bay. Bientôt ce point insalubre fut abandonné pour Port-Jackson, où furent jetés les fondements de Sydney. Obligés, par la force des choses, de compter sur eux-mêmes, sur leur initiative propre, les convicts se mirent à l'œuvre. C'était une situation bien nouvelle pour ces hommes habitués à vivre en rébellion contre la société et à préférer le vol au travail, mais aussi c'était un moyen bien fait pour régénérer le coupable. Le gouvernement britannique semble cependant avoir perdu un peu trop de vue ce fait que la transportation est une institution à double face; si c'est une institution de colonisation, c'est aussi et surtout un mode d'exécution des peines. Emportés par le côté pratique qui domine toujours tout pour eux, les Anglais ont négligé pendant longtemps d'organiser la répression. Ainsi compris, nous dit M. Cor, le séjour de l'Australie perdait pour les natures dévoyées tout caractère d'intimidation. Ne pourrait-on pas en dire autant pour notre système de transportation en Nouvelle-Calédonie? « Le désordre qui vient du laisser-faire paraissant aux Anglais moins redoutable que la stérilité qui sort souvent de l'excès de l'ordre. » Est-ce qu'un pareil système de laisser-faire et d'abandon à sa propre initiative était bien fait pour le caractère français? M. Cor n'hésite pas à répondre que non.

Après bien des tergiversations et des réformes partielles, on aboutit, en Angleterre, au bill de 1847, qui divisait la peine en quatre périodes: 1° Emprisonnement cellulaire de courte durée; 2° Servitude pénale, temps d'épreuve passé dans les bagnes de la métropole ; 3° Transportation en Australie ; 4° Rachat de la liberté conditionnelle au moyen du pécule acquis. Les bills de 1853, 1857, 1864, restreignirent de plus en plus les convois de convicts jusqu'en 1868, où le dernier convoi quitta l'Angleterre. Ce système était admirablement agencé et semblait appelé à donner d'excellents résultats; malheureusement, les protestations des Australiens contre la transportation ainsi organisée ne permirent pas à la réforme de porter tous ses fruits.

Si les sacrifices financiers de la métropole, joints à la persévérance et à

l'unité de vue du gouvernement anglais, ont été pour beaucoup dans le succès de leur colonisation en Australie, il faut bien dire aussi que les avantages naturels du pays, si favorable à l'expansion de la race européenne, ont fait plus encore pour la prospérité de ce continent.

En France, c'est la loi du 30 mars 1854 qui a créé le système vraiment moderne de la transportation. C'était une innovation grave dans notre organisation pénitentiaire, et, faute de précédent, il était difficile d'arrêter des règles fixes : aussi devaient-elles être modifiées successivement par les décrets des 31 août 1878, 18 juin 1880, 5 octobre 1889, 4 septembre 1891, 18 janvier 1895. D'après le décret du 4 septembre 1891, les faveurs réservées aux condamnés amendés étaient de quatre et venaient graduellement : 1° l'assignation ; 2° la libération conditionnelle ; 3° la grâce ; 4° la concession. Les meilleurs éléments de colonisation trouvés dans cet ordre d'idées doivent être recherchés parmi les forçats condamnés pour crimes passionnels ou frappés par les conseils de guerre. C'est là seulement que l'on pourra distinguer les quelques sujets aptes à l'œuvre que l'on a en vue. Si l'on considère cependant que la transportation a été introduite dans nos lois surtout pour débarrasser la métropole des libérés les plus dangereux, qu'en adoptant cette mesure le législateur s'est, pour ainsi dire, déclaré impuissant à les reclasser en Europe, on comprendra qu'il n'était pas facile d'atteindre ce résultat aux colonies.

Malgré les obstacles et les déboires rencontrés sur son chemin, l'œuvre de la transportation a rendu des services éminents et peut en rendre encore. L'intéressant ouvrage de M. Cor peut donner d'excellents résultats en fournissant à ceux qui s'occupent de cette question des indications utiles pour le développement et la prospérité de nos colonies par la main-d'œuvre pénale. J. Coulbault.

Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale et ses applications géométriques, par Ch. Méray. Deuxième partie. Paris, Gauthier-Villars, 1895, gr. in-8 de xi-495 p. — Prix : 14 fr.

La publication de la première partie des *Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale* était, il y a deux ans, un véritable événement dans le domaine des mathématiques. Faisant en quelque sorte table rase des méthodes classiques dont il faisait toucher du doigt les points faibles, M. Méray procédait à une reconstruction radicale de la théorie des fonctions dont il exposait les principes généraux avec une admirable simplicité. Dans la deuxième partie, il aborde l'étude monographique des principales fonctions d'une seule variable, parcourant successivement, en treize chapitres, les fonctions soit olotropes, soit méromorphes, d'une seule variable en général, la fonction radicale simple, les principales phases critiques d'une fonction implicite d'une seule variable, définie par une équation unique ; le logarithme supérieur et la fonction expo-

nentielle ; les fonctions circulaires et leur développement en séries de fractions simples et en séries factorielles ; les fonctions elliptiques considérées sommairement, et plus généralement les fonctions bipériodiques ainsi que leurs divers développements ; relevant les points saillants de la théorie des fonctions bipériodiques du second ordre ; donnant enfin les formes canoniques des fonctions elliptiques, et quelques notions sur les fonctions eulériennes.

Les lecteurs de la première partie de ce très remarquable ouvrage seront assurément curieux de voir comment l'auteur a rempli ce vaste programme. C'est toujours l'unité d'un principe dominant qui l'a guidé. Avant tout, M. Méray veut faire de l'analyse une sorte de bloc compact, ou plutôt un édifice harmonieux dont toutes les parties se soutiennent mutuellement et s'enchaînent, de manière à convaincre le lecteur qu'il serait difficile de présenter la vérité sous une forme plus saisissante. Les artifices, quelque ingénieux qu'ils soient, sont impitoyablement écartés : ce qu'il faut avant tout, ce sont des procédés naturels et féconds. Ce serait d'ailleurs mal connaître M. Méray et le calomnier bien légèrement que de lui attribuer toutes les démonstrations et toutes les méthodes qu'il emploie. Lui-même se plaît à reconnaître l'importance des travaux des fondateurs de la théorie moderne des fonctions ; mais on doit avouer qu'il a su imprimer un cachet tout personnel aux emprunts mêmes qu'il fait aux autres géomètres. Voilà un ouvrage vraiment nouveau, qu'il n'est pas permis d'ignorer à quiconque prétend étudier l'analyse ; une étude approfondie de ce livre peut aider à découvrir de nouveaux horizons et à frayer des voies nouvelles dans un domaine déjà tant de fois exploré. H. Courbe.

Cours complet de viticulture, par G. Foëx. 4e édit. Montpellier, Coulet ; Paris, Masson, 1895, gr. in-8 de xiv-1120 p. — Prix : 20 fr.

L'ouvrage du savant directeur et professeur de viticulture à l'École nationale d'agriculture de Montpellier n'est pas une nouveauté pour le monde viticole, puisqu'il en est à sa quatrième édition. Ce succès montre que le public auquel il s'adresse en a apprécié la haute valeur.

A la différence de beaucoup d'autres auteurs auxquels a manqué ou une préparation scientifique suffisante, ou, au contraire, la pratique culturale, ou la connaissance de la vaste littérature du sujet, ou l'art de faire un choix parmi les faits et les théories et de les présenter, M. Foëx a pu réunir ces diverses conditions à un degré remarquable. Professeur dans une école pratique, au centre de la plus puissante production viticole de la France, dans une ville où la science est depuis longtemps en honneur et où les ressources modernes ne font pas défaut, où, en particulier, les applications de la science à la viticulture ont été poursuivies avec éclat, M. Foëx s'est trouvé dans les meilleures conditions ; un milieu favorable

et un centre d'informations, les moyens d'étude et de vérification qu'offrent les laboratoires et les champs d'expériences, et, sous les yeux, les enseignements de la pratique réalisée sur la plus vaste échelle. Si, comme il le dit dans son Introduction, il lui a manqué l'occasion de compléter ses études, surtout au point de vue descriptif, par des voyages dans les diverses contrées viticoles de la France et de l'Europe, il y a suppléé par des lectures considérables, que l'expérience et les nécessités de l'enseignement lui ont appris à élaborer, de manière à nous donner, non pas une compilation, mais un livre. Il n'en existe sur la matière aucun autre, que je sache, qui mérite aussi bien ce nom.

L'ouvrage est divisé en cinq parties. La première contient un exposé rapide de l'histoire de la viticulture et de sa situation actuelle. La deuxième renferme l'ampélographie, limitée aux cépages qui présentent un intérêt sérieux dans la pratique, mais étendue à ceux d'origine étrangère et surtout américaine qui, à défaut de la production directe, peuvent fournir des porte-greffes. La troisième partie est consacrée à la viticulture générale. C'est ici surtout que l'art et le savoir du professeur et l'expérience du praticien ont dû se combiner pour réduire en un corps de doctrine les procédés variés à l'infini, souvent à bon droit, d'autres fois sans motifs bien sérieux ou même franchement à tort, qui se rencontrent dans les divers vignobles. M. Foëx l'a fait avec un talent et une autorité incontestables. La quatrième partie traite des accidents, maladies et parasites qui peuvent atteindre la vigne. Ce chapitre, on ne le sait que trop, a pris, depuis un quart de siècle, un développement lamentable; aussi ne sera-t-on pas étonné que cette partie, à elle seule, occupe plus du quart du volume. Il n'y a pas moins de cent trente pages consacrées au seul phylloxera, sans parler d'un supplément étendu qui donne la législation provoquée par ce méchant petit insecte. Enfin, une cinquième partie, consacrée à la viticulture comparée, donne, en quelque sorte, la mise en pratique des principes exposés dans ce qui précède. Les principaux groupes viticoles de France et quelques-uns de l'étranger (Suisse, Hongrie, Portugal, Chypre) sont passés en revue avec leurs conditions naturelles de climat et de terrain, leurs produits, leurs cépages et leurs procédés culturaux. Un chapitre spécial traite de quelques méthodes modernes de conduite de la vigne ; culture en chaintre, systèmes en cordon horizontal à grand développement (parmi lesquels nous regrettons de ne pas voir celui de M. Mesrouze, qui a justement attiré l'attention, dans ces dernières années) système Guyot. Un autre chapitre est consacré à la production du raisin de table. Quelques détails sont donnés sur les procédés de vendange ; mais l'auteur s'arrête là : les procédés de vinification et, en général, de traitement des produits de la vigne n'entrent pas dans son programme. On devra, pour ces questions, recourir à l'ouvrage de M. de Lapparent, dont le *Polybiblion* a récemment parlé (t. LXXVI,

p. 488-490). N'oublions pas de mentionner de bonnes cartes géologiques et viticoles des vignobles les plus renommés de la France. Des tables alphabétiques des localités, des maladies, des cépages et une table méthodique des matières complètent le volume.

L'ouvrage de M. Foëx est un des meilleurs traités de viticulture qu'on puisse rencontrer ; la quatrième édition a été mise pleinement au courant de l'état actuel des choses. Nous nous permettrons seulement une observation au sujet des listes de renseignements bibliographiques, qui auraient pu être mieux complétées pour les dernières années et, au contraire, sans inconvénient, subir quelques élagages dans les commencements.

E. Vicaire.

Les Tabacs, par F. Bère. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), in-8 de 277 p., illustré. — Prix : broché, 5 fr. ; cart. toile, 6 fr.

Bien que portant un seul nom d'auteur, le présent ouvrage a été fait en collaboration. M. F. Bère, ingénieur des manufactures de l'État (tabacs), « enlevé par la mort en pleine jeunesse, » n'a pu achever le travail que son père, M. A. Bère, ingénieur en chef des mines, a terminé. Citons les quelques lignes suivantes de la courte préface paternelle, qui donneront une idée exacte de l'ensemble du volume : « Précédé d'un historique sur le tabac, ce livre fait connaître les procédés de fabrication et les opinions si opposées qui, à toutes les époques, ont été exprimées sur les effets du tabac. Envisageant le tabac à tous les points de vue, il s'adresse ainsi à toutes les personnes qui, à un degré quelconque, s'occupent du tabac, c'est-à-dire aussi bien aux consommateurs qu'aux hommes spéciaux, cultivateurs ou fabricants.... Les chapitres que j'ai traités ne se rapportent qu'à l'établissement du monopole en France, à son exploitation, à ses résultats, à son organisation aussi dans quelques pays étrangers, et aux effets thérapeutiques ou physiologiques du tabac. »

Nous y sommes : effets thérapeutiques et physiologiques. En ce qui concerne la thérapeutique, il y a beaux lustres que le tabac est allé où vont les neiges d'antan ; ce que nous en dit M. Bère père ne présente donc plus qu'un intérêt de souvenir ; quant aux influences de la plante dont le nom est inséparable de celui de Jean Nicot, il paraît, d'après l'auteur, qu'elle n'est pas si pernicieuse que les médecins — dont beaucoup en font usage d'ailleurs, — l'assurent généralement à leur clientèle. Ce qui l'amène à cette déclaration : « On ne saurait donc justement se montrer ennemi du tabac, et, puisque son abus seul est nuisible, on doit en laisser jouir librement ceux qui n'en souffrent pas. Ils y trouvent un charme, un plaisir que ne sauraient comprendre ceux qui n'en ont jamais fait usage ou qui n'ont pu s'y habituer, et dont la réalité est telle

que le tabac est devenu, pour le plus grand nombre d'entre eux, le compagnon obligé de leurs travaux ou de leurs études. »

Si ces lignes avaient été écrites par M. Bère fils, et qu'il fût encore de ce monde, on pourrait lui dire avec quelque gaieté, et en raison de ses fonctions : « Monsieur Josse, vous êtes orfèvre. » Mais elles émanent de son père. Personnellement, d'ailleurs, j'opine d'une façon conforme, ce qui chagrinera peut-être la « Société contre l'abus du tabac. » J'ajoute que le monopole français, au point de vue des ressources qu'il procure à l'État, est un système à garder précieusement, car, en 1892 (pour ne citer que cette année-là), le gouvernement ayant fait vendre environ trente-six millions et demi de kilogrammes de tabac, a réalisé ainsi un bénéfice net de 308,230,355 francs. Honnête denier ! E.-C. La Grette.

BELLES-LETTRES

Æschinis orationes edidit Blass. Leipzig, Teubner, 1896, in-18 de xv-522 p. — Prix : 12 fr.

Y a-t-il au monde érudit aussi parfaitement initié que M. Blass aux moindres détails de l'histoire de l'éloquence en Grèce ? Il est permis d'en douter. Ce savant était donc tout désigné pour préparer la nouvelle édition d'Eschine sortie des presses de Teubner. Ce n'est pas ici le lieu de discuter chacune des variantes adoptées ou imaginées par l'auteur : nous craignons toutefois qu'en cette matière il ne se soit exagéré la portée de certaines règles qui lui sont un peu personnelles, comme, par exemple, l'évitement à peu près absolu de l'hiatus par Eschine.

L'ouvrage contient, à la suite des trois plaidoyers qui nous restent du célèbre orateur, les lettres qu'une fausse tradition lui attribue, et dont le texte se trouve ici reproduit d'après divers manuscrits de Florence, dont aucun ne remonte au delà du xve siècle.

La partie la plus importante du volume, c'est le double index (*nominum* et *verborum*) rédigé par les soins de M. A.-S. Preuss, et que consulteront avec profit ceux qui s'intéressent soit aux vicissitudes de la langue attique, soit à l'un des problèmes de politique ou de sociologie qui s'agitaient dans l'Athènes du ive siècle. C. Huit.

Discours militaires, par S. Em. le cardinal Perraud. Paris, Téqui, 1896, in-12 de iv-426 p. — Prix : 3 fr. 50.

Discours militaires par un cardinal : cet accouplement de mots, certainement étonnés de se trouver ensemble, peut paraître bizarre, sinon cacher quelque sous-entendu. En réalité, rien de plus vrai, rien de plus loyal que ce titre. Il s'agit bien de discours tout à fait militaires, et ces

discours sont bien l'œuvre d'un cardinal. Ce n'est pas que, comme on se plaît à représenter le cardinal Richelieu, l'évêque d'Autun se soit trouvé placé à la tête de quelque corps d'armée et ait eu l'occasion de haranguer ses troupes. Non, le cardinal Perraud n'a pas commandé d'autres bataillons que les pacifiques phalanges sacerdotales. Mais il a du sang guerrier dans les veines; il appartient à une famille qui se glorifie d'avoir fourni de valeureux soldats à l'armée, et toutes les fois qu'il a eu « l'occasion de parler des hommes et des choses de guerre, il l'a fait toujours avec une prédilection marquée, avec une sorte de piété filiale. Ces sentiments sont chez lui un héritage de famille dont il a le droit d'être fier, et auquel, avec raison, il attache un grand prix. »

Parmi ces *Discours*, les uns servent à mettre en relief des personnages illustres, Ladislas Zamoyski, Changarnier, Mac-Mahon; dans le plus grand nombre, l'éminent orateur s'est plu à saluer avec un grand respect « la mémoire de quelques-uns de ces humbles qui ne sont guère représentés que par des chiffres dans les statistiques officielles, et dont aucun historien ne relève et ne garde les noms : allocution à l'église et au cimetière d'Autrecourt, les blessures de la France, nos morts du Dahomey, l'Œuvre des prières et des tombes, diverses lettres pastorales ordonnant des services funèbres, etc. Citons spécialement l'homélie prononcée à la messe militaire du 20 juin 1879, la demande de prières pour les officiers et soldats tués au Tonkin, les séminaristes à la caserne, le Centurion : « œuvres de circonstance, écrit M. le chanoine Le Monnier, où l'éloquent évêque-académicien se retrouve, comme dans les grands discours, orateur disert, patriote enthousiaste, prêtre selon le cœur de Dieu. Si l'histoire de notre pays venait à disparaître, on la reconstituerait sans peine à l'aide des écrits sortis de sa plume. »

Le livre contient aussi deux panégyriques de Jeanne d'Arc prononcés à Orléans le 8 mai 1872 et le 8 mai 1877 : œuvres remarquables qui ont servi au cardinal Perraud à faire éclater l'intervention divine en faveur de la France, et à mettre en relief la mission providentielle de Jeanne d'Arc. « Ces deux panégyriques se complètent l'un l'autre, ajoute le même critique; ils sont le plus éloquent et touchant commentaire qui ait jamais été fait de ce drame incomparable, où une simple bergère occupe la première place.... Jeanne est l'âme de ces discours, parce qu'elle est l'âme de la France, si chère à l'orateur. »

Malgré toutes les qualités qui les distinguent, ces *Discours militaires* n'ajouteront rien à la renommée de leur auteur; ils serviront à témoigner une fois de plus de la souplesse et de la fécondité d'un magnifique talent ; ils contribueront aussi à faire mieux connaître le patriotisme de nos évêques, qui, après avoir travaillé à faire la France, s'efforcent de la relever et de la refaire.

F. Chapot.

La Chanson populaire en Vendée, par S. Trébucq. Paris, Le Chevalier, 1896, in-8 de 312 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Jérôme Bujeaud a publié un superbe recueil des chants populaires de l'Ouest. On aurait pu croire qu'après une pareille récolte, il ne restait plus rien à glaner, mais M. S. Trébucq vient, de son côté, de faire une belle moisson dans la Vendée proprement dite. Son volume commence par une introduction où il nous dit d'abord, à peu près comme nous l'avons fait autrefois dans la préface des *Chants populaires du pays messin* — et nous sommes charmé de voir nos observations ainsi confirmées par les siennes — comment la poésie populaire longtemps si négligée, grâce surtout au recueil de La Villemarqué, attira l'attention, à ce point qu'en 1852 le Président de la République, le futur Napoléon III, ordonna la publication des chants populaires de France. Le décret fut rapporté — ce que M. Trébucq a omis de dire, — mais il avait provoqué, stimulé, de nombreuses recherches sur bien des points. M. Trébucq rappelle quels en furent les auteurs dans diverses provinces. Un souvenir aurait pu être accordé là à Max Buchon plutôt qu'à MM. Lootens (et non Ootens) et Feys, dont la collection est en langue flamande et a paru à Bruges. — Au début de son introduction, M. Trébucq remarque que partout des érudits se sont intéressés à des chants étrangers qui ne sont pas sans ressemblance avec les nôtres; il commet là, à propos du mot *romancero*, une erreur, petite à la vérité, mais qui se reproduit assez généralement pour qu'il soit bon de la rectifier : le mot *romancero* ne signifie pas une romance, mais un recueil de romances, de même que le mot *chansonnier* ne signifie pas une chanson, mais un recueil de chansons. — Après avoir défini le caractère de la chanson populaire, paroles et musique, M. Trébucq nous donne d'intéressantes notions sur le parler vendéen; il s'occupe ensuite de la vie rurale et des chants qui s'y rapportent; les fêtes, le mariage, les cérémonies, les usages qui s'y rattachent lui fournissent le sujet de pages animées par de nombreuses poésies; la seconde partie du livre leur est spécialement consacrée. Nous avons là les rondes, une cinquantaine environ, les chansons d'amour, les chansons de mariage, les chansons satiriques et joyeuses et, pour terminer, les complaintes et chants historiques. Il n'y a guère qu'une chanson sur Charette et une autre sur le général Grosbon qui méritent ce titre; la *Chasse Gallery*, curieuse du reste, c'est la tradition de la grande chasse, et la *Blanche Biche*, curieuse aussi, qui appartient aux croyances relatives aux loups-garous, sont légendaires, mais non historiques. La complainte de *Madame Béatrix des Fontenelles* a, paraît-il, pour fondement une ancienne tradition, c'est un pastiche tout moderne, dans le genre, mais avec une notable infériorité, de quelques essais analogues de Moncrif : *Les Constantes Amours d'Alix et d'Alexis, la Comtesse de Saulx.*

La poésie lyrique — il faut bien, faute d'un autre et malgré ce qu'il

a de trop classique, de trop pompeux, employer cet adjectif lyrique — a fourni à M. Trébucq les matériaux les plus abondants, les plus intéressants de son recueil. Comme toujours en pareille occurrence, on rencontre là bien des couplets qui se retrouvent dans d'autres provinces. Mais on y remarque aussi des chansons peu connues, ce nous semble, hors de la Vendée, et d'autres qui donnent de bonnes variantes à des chants répandus ailleurs. Enfin, un des grands mérites de cette collection, c'est la notation des airs, souvent négligée dans des œuvres analogues.

La Société ethnographique, présidée par M. A. Theuriet, le charmant poète qui est aussi un charmant romancier et un savant folkloriste, a tenu cette année à Niort d'importantes assises que d'autres suivront à Poitiers et à la Roche-sur-Yon. Les chansons de la Vendée ne pouvaient arriver plus à propos. TH. DE P.

The Second Jungle Book, by RUDYARD KIPLING, with decorations by J. Lockwood Kipling. London, Macmillan and Co., 1895, in-8 de 240 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce nouveau volume de M. Rudyard Kipling fait suite au *Jungle Book* publié en 1894 et y ressemble fort. C'est une nouvelle série de ces contes singuliers qui ont surpris et parfois déconcerté le public, de ces histoires d'animaux parlants et agissants, destinées manifestement à amuser les enfants, mais où les hommes peuvent trouver des allégories originales, poétiques, parfois grandioses. Même genre de récits dans ce recueil que dans le précédent; même scène ordinaire, l'Inde; mêmes personnages, les habitants de la jungle. Nous retrouvons dans des aventures nouvelles l'ours Baloo, la panthère Bagheera, surtout cette sorte de demi-dieu sylvain, Mowgli, l'enfant volé par un tigre, nourri par une louve, et devenu le roi des bêtes sauvages. Ils remplissent cinq contes sur huit; dans l'un (*le Commencement de la peur*), la légende racontée par l'éléphant Hathi a la grandeur des mythes orientaux; dans un autre (*Chien rouge*), une lutte fantastique d'animaux dans la jungle est décrite avec beaucoup de force et de vivacité. Parmi les autres récits, le *Miracle de Purun Bhagat*, d'un genre très différent, vaut les meilleures nouvelles de l'auteur, et pourrait figurer honorablement dans ses *Plain Tales from the Hills* ou dans *Too Many Inventions*. Ajoutons que M. Kipling a intercalé entre les contes de courtes pièces de vers, un peu heurtées, mais bien rythmées et frappantes, et que son père a orné le livre de jolies vignettes.

Quel jugement porter sur le recueil? L'imagination poétique, l'invention originale, le sens précis et direct de la réalité, la narration rapide et saisissante, la brièveté et le relief de la description, tels sont les mérites ordinaires de M. Kipling, et nous les trouvons ici. Peut-être pourtant, aimerait-on les voir briller dans des ouvrages d'un genre moins

bizarre et moins ambigu. Mowgli est sans doute intéressant et Bagheera la panthère parle bien, mais que nous aimions mieux voir et entendre Mulvaney ou Mme Hawksbee des *Simples histoires !* A. Barbeau.

Mélanges de littérature ancienne, par Constant Martha. Paris, Hachette, 1896, in-16 de 252 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les esprits fins et délicats (et l'on sait si M. C. Martha était du nombre) sont assurés de trouver toujours des lecteurs, et, à la différence de beaucoup d'autres, ce volume posthume de *Mélanges* sera le bienvenu.

L'Éducation des femmes grecques rappelle et explique ce fait étrange qu'au siècle de Périclès « la beauté de la femme paraissait digne de l'immortalité, son caractère et son esprit dignes à peine de l'épigramme. » Homère a sans doute prêté des traits touchants à quelques-unes de ses héroïnes : mais plus tard l'opinion se montra sévère, et la philosophie presque insolente. Platon, dans « sa haute et périlleuse morale, » va jusqu'à contester le droit de la femme à l'amour. Xénophon et Plutarque se rapprochent au contraire de notre conception moderne.

L'article sur *Pindare et la Poésie lyrique*, composé à propos d'un livre de Villemain qui fit quelque bruit, traite à sa suite « un magnifique sujet qui touche à toutes les grandeurs et à toutes les grâces de la pensée humaine, et enferme dans son domaine mal défini les caprices de l'imagination et les mystérieuses profondeurs du sentiment. » Sans marchander l'éloge à l'ingénieux académicien, M. Martha ne craint pas de marquer ouvertement certaines dissidences, et de goûter médiocrement « un style oblique et fuyant » où l'on se heurte à « tant de secrètes intentions et d'esprit caché. »

Dans *les Romains à la comédie* (titre qui me paraît légèrement obscur), on trouvera une étude consciencieuse sur le talent de Plaute, ses acteurs et ses spectateurs, recrutés les uns comme les autres dans les classes inférieures de la population. Dès lors, ne regardons pas de trop près, dans son théâtre, à la décence des sujets ou à la finesse des plaisanteries. Je note en passant cette remarque : « A Athènes, tous les citoyens finissent par faire partie, à quelque degré, de ce qu'on nomme l'aristocratie de l'intelligence ; à Rome, capitale du monde, l'éducation de la foule, sans cesse renouvelée, est constamment à recommencer. »

Cicéron, ami des poètes, disciple des philosophes, poète et philosophe lui-même, n'a-t-il pas pu se faire l'éditeur de Lucrèce dans un temps où il était « en coquetterie publique avec l'épicurisme ? » M. Martha non seulement l'affirme, mais justifie cette thèse par toute une série de rapprochements inattendus.

Dans *Auguste et les lettres*, la conduite politique du prince qui fut le restaurateur des temples et tenta d'être le réformateur des mœurs est

assez habilement qualifiée de « chef-d'œuvre de modération voulue, de dissimulation et, çà et là, de magnanimité. » Les éloges que les poètes lui décernent, pour paraître excessifs, n'en sont pas moins sincères.

Enfin un sixième et dernier chapitre, consacré à une analyse minutieuse des idées et du style de Sénèque, nous rend compte des alternatives de popularité et de décri qui, depuis l'antiquité jusqu'à nous, se sont attachées à la mémoire de ce philosophe.

Ces *Mélanges*, où certaines parties offrent des longueurs, sont d'un lettré qui, dédaigneux de mêler à l'étude du passé la critique du présent, se montre en tout uniquement préoccupé du vrai, du beau et du bien.

C. Huit.

Mathurin Regnier, par Joseph Vianey. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de xix-322 p. — Prix : 7 fr. 50.

La thèse de M. Vianey est une des meilleures qui aient été consacrées à un de nos vieux écrivains. C'est l'œuvre d'un savant chercheur, d'un habile critique, d'un spirituel écrivain. Rarement on a aussi bien possédé son sujet. Je ne crois pas trop m'avancer en déclarant que le nouveau docteur a tout connu sur Mathurin Regnier (même les insignifiants travaux spéciaux publiés en Allemagne, de 1875 à 1888), et en ajoutant qu'il a tout fort bien apprécié, le bon, le médiocre et le mauvais. Son *Introduction* toute seule montrerait avec quel zèle aussi heureux que consciencieux il a puisé à mille sources françaises et étrangères. C'est une piquante histoire de la réputation de Regnier et des travaux dont il a été l'objet. On y voit se dérouler les noms de Guillaume Colletet, de Charles Sorel, de Jacques du Lorens, de Pierre de l'Estoile, de Racan, de Tallemant des Réaux (un peu trop malmené, ce me semble, plus loin, en la page 22), du P. Garasse, de Boileau, de Brossette, de Desmarets de Saint-Sorlin, de Carrel de Sainte-Garde, de Pradon, de Guez de Balzac, d'Adrien Baillet, de Ménage, de La Monnoye, de Philarète Chasles, de Garsonnet, de Robiou, de Sainte-Beuve (auquel est adressé, p. xv, un juste éloge, et p. xvii, un non moins juste reproche), de M. Antoine Benoist, de M. R. Dezeimeris, de M. Lenient, de M. Lucien Merlet, et de bien d'autres encore. Malgré le grand nombre des travaux antérieurs, — M. Vianey n'a pas de peine à l'établir — une nouvelle étude n'était pas seulement utile, mais indispensable, car on n'avait pas encore exactement fixé la place occupée par Regnier dans l'histoire de notre littérature. Désormais cette place est déterminée d'une façon définitive : Regnier doit être considéré comme un des plus importants de nos poètes de transition ; « il est, avec Malherbe, le principal anneau qui rattache l'école classique de Ronsard à l'école classique de Boileau ; il est le principal anneau qui, par l'intermédiaire de Rabelais, de l'Arétin, des nouvellistes et poètes italiens, mais seulement par cet intermédiaire, et non

pas directement, rattache notre comédie classique à notre comédie du moyen âge ; il est le principal anneau qui, soit directement, soit par ses disciples en style, les Théophile, les Faret, les Saint-Amant, ces véritables ancêtres du romantisme, rattache les Victor Hugo, les Alfred de Musset et les Théophile Gautier à Rabelais et aux poètes de la renaissance italienne. »

Dans huit chapitres d'un très vif intérêt, M. Vianey étudie la vie et le caractère de Regnier, ses précurseurs dans la satire au XVIe siècle, les sources de ses satires, les idées morales et littéraires qui y sont exprimées, la peinture qui y est faite des mœurs et des caractères, la mise en œuvre, les autres publications du poète, *opera minora* (les élégies, les poésies pétrarquistes, les poésies spirituelles, le *Discours au Roi*), sa langue et sa versification. On trouve là les plus justes et les plus fines observations sur la satire italienne, sur la pléiade, sur Vauquelin de la Fresnaie, sur le mouvement général de la littérature au temps de Regnier, sur l'Arioste et les poètes bernesques, sur Rabelais et l'Arétin, sur ce que Regnier a voulu faire et sur ce qu'il a fait, sur les hobereaux, les poètes, les hypocrites flagellés par le satirique, sur sa valeur comme peintre de mœurs et de caractères, — il est le premier des peintres de ce genre, avant Molière — comme narrateur, comme auteur dramatique, sur son vocabulaire et sa syntaxe, enfin, dans une *Conclusion* où les vives saillies se mêlent agréablement aux judicieuses considérations, sur la « postérité de Regnier. » Au sujet de cette postérité, M. Vianey dit fort bien du héros de sa thèse (p. 319) : Si sa vie valut peu, si son œuvre eût pu mieux valoir, il a ce double titre à notre gratitude que sans lui n'auraient pas été tout à fait ce qu'ils furent, ni les meilleurs des classiques, ni les plus fiers des romantiques. »

Les qualités si remarquables que le jeune professeur de Montpellier vient de montrer font vivement désirer qu'il nous donne bientôt l'irréprochable édition des *Satires* de Regnier, que tous les amis de l' « excellent et incomplet » poète, comme il le définit, attendent avec tant de confiance, édition où pour la première fois seront signalés en toute leur étendue les emprunts du chanoine de Chartres à Ronsard, à Desportes, le frère de sa mère, — n'a-t-on pas le droit de « piller » quelque peu son oncle ? — à Rabelais, à Michel de Montaigne, à divers poètes et conteurs italiens, etc., et aussi les emprunts qui, en revanche, lui ont été faits par quelques-uns des plus illustres écrivains du XVIIe siècle, tels que La Fontaine et Molière, et par un des trois plus grands de nos poètes contemporains, Alfred de Musset, lequel eut tort de se vanter de boire « dans son verre, » car personne plus que lui n'a bu dans le verre des autres.

T. DE L.

Penseurs et poètes, par Gaston Paris. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de IV-348 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comme M. Gaston Paris le reconnaît en tête de ce volume, les morceaux qu'il contient sont d'un genre bien différent de celui de ses autres écrits. Le savant médiéviste ne perd rien, sous ce nouvel aspect, de la grande réputation qui vient de le faire si glorieusement entrer à l'Académie. Il sanctionnerait plutôt, s'il en était besoin, son admission par le caractère plus moderne de ces dernières études. La première est consacrée à M. James Darmesteter; sa veuve avait demandé à M. G. Paris de parler de son mari dans cette *Revue de Paris* qu'il avait si brillamment dirigée, et nul mieux que M. Paris ne pouvait redire les travaux et la carrière si courte et si abondamment remplie de son ami. C'est à la sollicitation de celui-ci qu'ont été écrites les pages qui suivent sur Mistral. Rien de plus charmant que la relation de la visite de M. G. Paris au poète. Et avec quelle profonde intuition critique, sous quels aperçus lumineux, M. Paris nous entretient de la Provence, des Félibres, de leurs efforts, de leur langue ! Ce sont là des pages qu'il faut lire et relire, mais qu'on ne peut analyser, elles sont trop pleines pour qu'il soit possible de l'essayer. C'est, suivant nous, le morceau capital du livre. A ce portrait M. G. Paris a voulu donner, comme pendant, celui de M. Sully-Prudhomme. Certes, le peintre est toujours le même, mais, avouons-le, le modèle est moins sympathique. Quand on a la mémoire encore résonnante de l'harmonie de Lamartine, éblouie des strophes éclatantes de Victor Hugo, charmée du séduisant laisser-aller de Musset, les vers de M. Sully-Prudhomme semblent souvent secs, froids, prosaïques. Cependant, en lisant M. G. Paris, on apprend à les mieux juger. Une remarque fort accessoire : dans le morceau sur Mistral, M. Paris le félicite de son indépendance à l'égard de certaines rimes (p. 125), et proteste contre la prohibition de notre versification « surannée, » qui interdit de faire rimer avec un singulier un pluriel se prononçant de même. Dans l'article sur M. Sully-Prudhomme, M. Paris (p. 260, 261) se montre, à l'égard des rimes, d'une sévérité à nulle autre pareille et en condamne que Boileau, Racine, Hugo, ont employées sans scrupule. N'y a-t-il pas là comme une apparence de contradiction ? N'est-il pas à regretter qu'à propos de ces questions techniques M. Paris n'ait pas traité comme elles méritent de l'être les barbares tentatives des décadents ? Une notice fort attachante sur le dessinateur Bida; un discours prononcé au nom du Collège de France, aux obsèques de Renan, et un article sur la réception à l'Académie de M. Albert Sorel terminent le volume. Nous ne savons si M. G. Paris a parfois renfermé sa pensée dans des vers, mais certes, il est poète, on le reconnaît à la manière dont il voit, à celle dont il exprime ses idées, aux images heureuses et brillantes qui leur donnent un corps, et c'est l'alliance bien rare d'une profonde érudition et d'une imagination

vivifiante qui donne tant d'attrait à tout ce qui sort de sa plume.

TH. DE P.

A History of nineteenth century Litterature (1780-1895), by GEORGE SAINTSBURY. London, Macmillan, 1896, in-8 de XII-477 p. — Prix : 9 fr. 40.

M. Saintsbury a repris l'histoire de la littérature anglaise à la date (1780) où M. Gosse l'avait laissée dans un précédent volume de la même collection, et il l'a continuée jusqu'à nos jours. Si peu d'ouvrages ont été consacrés au même sujet, et ils sont en général si médiocres, qu'il faut savoir gré à M. Saintsbury d'avoir entrepris et mené à bien celui-ci, qui a de grandes qualités et résume convenablement une période singulièrement remplie d'hommes et d'œuvres remarquables. La critique des auteurs et des livres y est, quoique brève, exacte et sérieuse, et le chapitre de conclusion renferme des idées originales et justes. Bien des opinions de M. Saintsbury sont naturellement discutables, et plus d'un lecteur s'étonnera (quoique ces jugements soient courants en Angleterre) de voir Byron tenu pour « un poète de second ordre et non pas même l'un des meilleurs de cet ordre » (p. 80), ou Blake considéré comme le plus grand poète anglais du XVIIIe siècle (p. 13). Ce sont là et ailleurs questions de goût littéraire ; ne nous y arrêtons point, et reprochons plutôt à l'auteur certains détails de son plan et certains de ses principes de critique. M. Saintsbury, par exemple, exclut délibérément de son histoire tous les auteurs vivants, le seul M. Ruskin excepté. Comment donc se faire une idée quelque peu nette et complète du mouvement littéraire des vingt ou trente dernières années, si la plupart des contemporains ne sont pas au moins mentionnés ? Le trépas prématuré de certains auteurs, comme Stevenson ou J.-A. Symmonds, leur donne par hasard au chapitre du roman ou de la critique une place que n'y ont pas les vétérans encore vivants de ces deux genres. On ne voit ainsi ni la suite des temps, ni les changements du goût, ni l'influence des esprits les uns sur les autres. Mieux eût valu laisser de côté le dernier quart de siècle que d'en donner dans les derniers chapitres une idée aussi bizarre et aussi confuse.

Péchant dans cette fin du livre par omission, l'auteur tombe ailleurs dans le défaut contraire. Il s'est par trop efforcé d'être complet et n'a pas toujours marqué suffisamment la hiérarchie des œuvres qu'il examine. Faire des classements que le temps n'a pas encore éprouvés est chose hasardeuse, mais il faut bien s'y décider, n'étudier en détail que les écrivains du premier rang, et mentionner brièvement les autres. Les arbres, comme on dit, empêchent de voir la forêt ; les arbrisseaux et le taillis encore bien davantage. Pourquoi M. Saintsbury n'a-t-il pas relégué beaucoup de noms dans une note ou dans un appendice ? Il reste à faire

à l'auteur une critique plus générale et qui implique une question de principe. Il y a plusieurs manières de concevoir l'histoire de la littérature ; aux yeux de M. Saintsbury, c'est l'histoire « non de la pensée, mais de l'expression verbale de la pensée » (p. 237). L'auteur s'attache donc bien plus à la forme qu'au fond des ouvrages qu'il étudie ; il s'interdit d'examiner et de discuter les idées. C'est assurément là une conception légitime, bien qu'un peu étroite, de l'histoire littéraire, et il ne s'agit pas ici d'en proposer ni d'en préférer une autre. On voit, toutefois, qu'elle interdit l'étude profonde des esprits, qu'elle ne nous montre que de loin, et, par l'extérieur seulement, les grands mouvements intellectuels, les changements de la pensée anglaise. M. Saintsbury oppose sans cesse les deux mots « manière » et « matière, » manière d'écrire, matière des écrits. C'est celle-là seule qu'il prétend apprécier chez les auteurs ; répétons qu'il l'apprécie d'ordinaire fort bien. A. Barbeau.

Profils et types de la littérature russe, par Ernest Combes. Paris, Fischbacher, 1896, in-8 de 415 p. — Prix : 7 fr. 50.

Quand on ouvre le livre d'un explorateur français narrant ses découvertes dans quelqu'une des littératures du Nord si fort en vogue en ce moment, il faut toujours commencer par s'assurer que l'auteur est allé prendre langue dans ces parages peu fréquentés et ne revient pas tout simplement d'Allemagne, d'Angleterre ou de plus près. Ici, pas de doute possible : M. Combes cite le russe en russe, en caractères russes — et très correctement, — comme le grec en caractères grecs, au risque d'être d'autant moins compris qu'il n'ajoute pas toujours la traduction ; il remplace les *w* et les *ff* traditionnels par le simple *v* russe, et adopte pour ses transcriptions de noms l'orthographe la plus rationnelle. Nous pouvons donc bannir toute crainte d'imposture, et nous nous apercevons, en effet, bientôt, que M. Combes est parfaitement renseigné et qu'il en sait bien plus qu'il n'en dit. Il cause familièrement et gaiement, admire peu et critique beaucoup, traduit les poésies en vers faciles et souvent heureux, cultive volontiers le paradoxe, conspue la démocratie, nie le folklore, mange du jésuite, adore Voltaire. La première moitié au moins de son livre est consacrée aux époques historiques où la littérature russe n'existait pas encore de nom ; dans la seconde, Pouchkine, Koltsov et, non sans restrictions, deux ou trois autres, sont seuls à trouver grâce devant ses sarcasmes. Il reconnaît, il est vrai, en terminant, que « la littérature russe contemporaine est plus que jamais digne de notre attention, » mais, arrêté sur le seuil, il se contente de s'excuser auprès de ses lecteurs d'avoir omis ou cité trop brièvement leurs auteurs favoris. Si bien qu'on se demande dans quel but il a pris la plume, car enfin on n'écrit pas un volume de quatre cents pages uni-

quement pour se moquer d'une littérature, même en lui adjoignant d'autres victimes. Les contes populaires et les bylines par lesquels il débute sont pour lui « fatras et fariboles ; » il s'acharne à les dénigrer, en s'appuyant sur une prétendue opinion de Koltsov et de Biélinski, que je voudrais voir citer plus complètement, et oublie tout le cas qu'en ont fait les plus autorisés, Joukovski, Pouchkine, Lermontov, A. Tolstoï. Notre *Chanson de Roland* « écoppe » dans la bagarre et, s'approuvant lui-même, l'auteur conclut : « Puisqu'elle ne mérite pas le piédestal sur lequel on l'a hissée, les bylines russes méritent-elles davantage de l'être, hissées » (p. 37)? En revanche, le théâtre exerce sur M. Combes un attrait excessif, qui lui fait rejeter dans l'ombre, sans qu'il ait l'air de s'en apercevoir, la poésie lyrique ou épique, l'histoire et le reste. S'il ne faisait qu'énumérer les pièces qu'il propose à notre admiration, il aurait vite terminé ; mais il en donne, lui si bref et si incomplet ailleurs, des extraits de douze et quinze pages ; bien mieux, il analyse des pièces d'auteurs oubliés ou inconnus, des pièces qu'il raille comme absurdes. Ajoutez à cela que les citations et les analyses de notre critique sont en général d'une partialité manifeste et d'une exactitude douteuse. De quelque habileté qu'il fasse preuve en ce genre, les traductions en vers ne peuvent être des décalques du texte, et, dans ses traductions en prose, M. Combes se permet d'arranger, de condenser, d'interpréter, ce qui ne saurait inspirer toute la confiance nécessaire ; les titres eux-mêmes sont souvent rendus par des équivalents. Parfois, ne se croyant pas tenu à une exposition méthodique, il se lance dans des digressions plus ou moins violentes et caustiques, amusantes aussi. C'est ainsi qu'il daube sur l'obligation et la gratuité de l'instruction, et avec un cœur! S'il était moins libre penseur, il aurait également rendu la laïcité responsable des catastrophes sociales dont nous sommes menacés par le fait de l'instruction intensive. Malheureusement, rien n'excite la verve de ce voltairien attardé comme les choses de la religion : au moment où le sujet semble s'y prêter le moins, il tourne en ridicule croyances ou culte ; le jésuite est la bête de l'Apocalypse ; en présence de l'orthodoxie russe ou du protestantisme allemand, le catholicisme français a, naturellement, toujours tort. Cette manie de mauvais goût, inexcusable chez un professeur, est fatigante.

Puisque je me permets quelques critiques d'un livre que j'ai d'ailleurs lu avec un vif intérêt, je les justifierai par l'examen des quinze pages que M. Combes accorde à Lermontov. J'indiquerai d'abord quelques inexactitudes sans grande importance. Lermontov ne fut pas élevé par une tante, mais par sa grand'mère maternelle, Elisavéta Alexiéevna Arséniéva, et il est difficile de croire que la brouille de ses parents ait été pour lui un chagrin de famille bien sensible : sa mère mourut avant qu'il eût deux ans et demi, et sa grand'mère était devenue tout pour lui. Il ne

faudrait pas non plus trop insister sur l' « amour sans espoir, » la « tendresse incomprise » de Lermontov enfant, ni se poser à ce sujet des questions auxquelles il a répondu d'avance. Elle avait neuf ans et lui dix ; il la rencontra au Caucase, en visite chez des cousines ; elle était blonde. Quant au reste : *Ia ne znaiou*, dit-il, je ne sais ; il avait oublié jusqu'à son nom. *Le Démon* n'a pas été simplement « mis en musique par Rubinstein, » comme *le Convive de pierre* de Pouchkine, qui, sans altération, coupure ou addition, a servi de libretto à Dargomijski. Je n'ai trouvé dans aucune des nombreuses variantes le texte de cette citation : « auquel la comète prêtait avec joie sa chevelure. » Elle ne me semble pas moins fantaisiste que celle-ci : « Tout ce que j'ai m'assomme, m'ennuie à crever.... Partageons ! » Une parodie goguenarde n'a pas le droit de se présenter sous la forme d'une citation textuelle. « Martyr du crime » ne peut se transformer en « bourreau des crimes » (p. 293). Si l'on prend la peine de commenter *le Prophète* par une note, on peut omettre d'attirer l'attention sur les allusions à Élie et à Daniel, mais il me parait nécessaire d'informer le lecteur que cette pièce est la contrepartie du *Prophète* de Pouchkine. Ce sont là des vétilles, mais voici qui est plus grave. M. Combes proclame Lermontov « poète lyrique par excellence. » Épique aussi, aurait-il pu ajouter. Il semblerait pourtant, à lire les analyses complaisamment détaillées que, avec son faible pour le théâtre, il fait des drames *les Espagnols*, *Un Original*, *le Bal masqué*, que Lermontov fut plutôt un poète dramatique. Or, ces ébauches sont des œuvres d'extrême jeunesse : le poète n'eut seulement pas le courage de terminer la première, et il avait à peine vingt ans quand il acheva la troisième. Aussi *les Espagnols* et *Un Original* sont-ils ordinairement, et à bon droit, exclus des œuvres complètes. Et c'est sur ces essais avortés que M. Combes prétend nous faire apprécier Lermontov. Car s'il parle du *Héros de notre temps* et du *Démon* pour les ridiculiser, avec quelque exagération, à mon avis, il ne mentionne même pas *la Chanson du hardi marchand Kalachnikov*, qui est un pur chef-d'œuvre, non plus qu'*Izmaïl Bey*, *Hadgi Abrek*, *le Mtsyri*, etc., œuvres trop considérables pour être oubliées. Ce sont elles qui, avec ses poésies lyriques, ont fondé la réputation de Lermontov, et c'est sur elles qu'il doit être jugé. Enfin, je veux bien que la gloire de Napoléon ait fasciné le jeune poète, mais il a subi une influence bien plus visible et directe, et bien autrement efficace, celle de Byron, qu'il imita presque constamment, à qui il emprunta sans cesse ses épigraphes, comme pour se mettre sous son patronage. Et il n'est pas un instant question de Byron. LONGCHAMP.

HISTOIRE

La Siria (1858-1895). Lettere del Sac. Perpetuo Dionigi Damonte. Torino, Antigianelli, 1896, in-18 de 344 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le P. Perpetuo Damonte a été envoyé en Syrie pour fonder à Alep un collège qui existe encore, et qui, dirigé par les Franciscains de Terre Sainte, exerce une grande influences sur les populations chrétiennes et autres du pays. C'est l'histoire de cette fondation que le P. Perpetuo a racontée à ses amis, dans des lettres qu'il réunit aujourd'hui en un volume ; ce qui donne au récit un intérêt particulier et presque un regain d'actualité, c'est qu'il nous reporte au temps des massacres de Syrie et qu'on y voit comment l'intervention des puissances chrétiennes amena alors une répression exemplaire. Autres temps ! Le P. Perpetuo vit la persécution menacer l'existence de son œuvre : le gouvernement italien, qui la subventionnait, trouva que les Franciscains n'étaient pas assez patriotes, et fonda en concurrence un établissement rival qui disparut au bout de deux ans, faute d'élèves, après avoir coûté des sommes considérables. Le reproche de tiédeur patriotique paraît bien mal appliqué à ce bon Père qui, tout au contraire, salue l'unité italienne (lettres des 26 janvier et 30 mars 1861) avec une ardeur dont quelques lecteurs pourront peut-être se scandaliser, mais que comprendront ceux qui connaissent l'Italie et les Italiens. Il ne s'agit pas de chercher, dans ces correspondances familières, de l'érudition et de la critique historique ; je reprocherai à l'auteur d'avoir classé ses lettres avec un certain désordre et d'y avoir laissé beaucoup de redites ; mais ce n'est pas un défaut grave pour un ouvrage d'allures intimes. L'auteur est un bon missionnaire, un peu naïf, très pieux, bien pénétré des devoirs que lui impose sa carrière apostolique ; il a bien fait de publier ses lettres et on ne les lira pas sans édification.

P. Pisani.

Quattro anni fra i Birmani e le tribù limitrofe, da Leonardo Fea. Milan, Hœpli, 1896, in-8 de xviii-565 p. — Prix : 9 fr. 50.

Voici un livre du plus vif intérêt et de la plus grande valeur. M. Leonardo Fea est un naturaliste italien distingué que la passion des études zoologiques, — des recherches entomologiques surtout, — a conduit à faire, de 1885 à 1889, un voyage en Birmanie et dans les pays limitrophes. Le résultat de ses observations poursuivies patiemment pendant quatre années consécutives sur le sol des contrées qu'il a parcourues, leurs animaux, leurs habitants, voilà l'objet de ce volume.

Il se divise en trois parties. Dans la première, l'auteur raconte ses deux voyages sur les bords de l'Iraouaddi, — voyages coupés par un arrêt forcé à Mandalé, que justifiaient les circonstances politiques en 1885-1886, — depuis le Pégou jusque dans la haute Birmanie, ses

différents séjours à Rangoun (ch. III), à Mandalé (ch. V), à Bhamo (ch. VIII et XI), etc. La seconde partie est consacrée à l'excursion de M. Fea dans le nord du Tenasserim; la troisième, à l'excursion intermédiaire chez les tribus Karin ou Karen, qui de Rangoun a conduit le voyageur, par Tongou, jusqu'à Chiala, sur la frontière des États Chans.

Les renseignements précis abondent dans cet excellent ouvrage : sur le pays lui-même et ses différents aspects, sur sa faune, sur ses habitants. Si le livre de M. Fea est moins complet en ce qui concerne la flore et surtout la géologie, la raison en est toute simple : M. Fea est un zoologiste, — un entomologiste en particulier, — et il s'est surtout préoccupé de ses études de prédilection. De là la richesse des collections zoologiques rapportées (p. 550), et, dans le volume dont nous rendons compte, la multiplicité des détails curieux sur les animaux des pays visités par M. Fea. On y trouve aussi de précieux renseignements anthropologiques et ethnologiques ; le chapitre VII, par exemple, est une excellente étude sur les industries, les arts, la littérature et la science birmanes. Nous serions tenté de qualifier aussi d'ethnologique le chapitre II, consacré à la pagode de Chioué-Dagon, à laquelle, dit M. Fea (p. 17), tout étranger débarquant à Rangoun est aussi obligé d'aller rendre visite qu'à la Tour du Silence lorsqu'on arrive à Bombay.

A un livre si bien documenté, si précis, il n'y a pas de critiques à adresser. Tout au plus serions-nous tenté de reprocher à M. Fea de n'avoir pas parlé (p. 64, note 1) des travaux récents sur les sources de l'Iraouaddi, des explorations du lieutenant Eliott en 1891, et de M. J.-E. Grey. Mais si nous avons bien compris les explications fournies par l'auteur (p. XVII), le récit de son voyage aurait dû paraître il y a six ans ; la grande masse des matériaux zoologiques rapportés par lui a été la cause du retard mis à sa publication. N'insistons donc pas! Insistons, au contraire, sur l'illustration : les vues du pays sont bonnes, les figures zoologiques, botaniques (très rares celles-là), anthropologiques et ethnologiques sont excellentes. Trois cartes, qui auraient pu être moins rudimentaires, et un index alphabétique complètent l'ouvrage de M. Fea et en font un précieux instrument de travail, un des meilleurs livres géographiques publiés en Italie dans ces dernières années.

HENRI FROIDEVAUX.

La Société américaine, par M. DUGARD. Paris, Hachette, 1896, in-16 de 320 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Dugard a très attentivement étudié les mœurs et le caractère des Américains du Nord au cours d'un voyage accompli dans les diverses parties des États-Unis; aussi son livre est-il des plus curieux et des plus attachants. Il a surtout creusé deux questions très actuelles et qui ont donné lieu à de vives controverses : la coéducation des sexes et le mou-

vement féministe. On sait qu'aux États-Unis, dans beaucoup d'écoles primaires et de collèges, garçons et filles sont admis aux mêmes cours et reçoivent côte à côte la même instruction. Mais il faut bien se garder d'en déduire que ces établissements ressemblent de près ou de loin à la trop célèbre « porcherie » de Cempuis. D'abord il s'agit, en général, d'externat, et c'est coïnstruction plutôt que coéducation qu'il faudrait dire. Puis, loin de susciter des privautés blâmables, il paraît que cette promiscuité contribue plutôt à élever le niveau moral de la jeunesse américaine ; les inspecteurs de l'instruction publique sont unanimes à affirmer qu'il n'a jamais été signalé aucun fait répréhensible résultant de la réunion des sexes dans les mêmes classes ; avec raison, M Dugard se demande si, en France, un tel système serait assuré d'un égal succès, et il paraît en douter sérieusement. Il en est de même du mouvement féministe, c'est-à-dire de l'accession des femmes à toutes les carrieres jusqu'ici réservées aux hommes. Sans doute, il est admirable de voir des jeunes filles, après avoir bénéficié d'une forte instruction et d'une éducation virile, se créer des situations indépendantes, et souvent se dévouer à des œuvres humanitaires demandant un grand déploiement d'énergie ; on peut considérer cet état de choses comme bien supérieur à l'existence trop souvent frivole et inféconde que mène la femme dans notre vieille Europe ; mais là encore on peut dire que toute médaille a un revers. M. Dugard fait très bien ressortir, sur chacun de ces sujets, les arguments favorables et les contraires, et laisse au lecteur le soin de juger. En tous cas, son exposition est magistrale et singulièrement captivante ; son livre est excellent à tous les points de vue, et nous ne croyons pas que ces graves questions aient jamais été traitées avec plus de bon sens, de compétence et d'impartialité. Comte de Bizemont.

Ethnographische Beiträge zur Kenntnis des Karolinen Archipels, von J. S Kubary. Veröffentlicht im Auftrage der Direktion des Kgl. Museums für Völkerkunde zu Berlin unter Mitwirkung von J. D. E. Schmeltz. III. Heft. Leiden, Trap, 1895, in-4 de 88 p. et 27 pl.

Ce fascicule, le dernier de l'important ouvrage posthume de Kubary sur l'ethnographie des îles Carolines et des archipels adjacents, est consacré tout entier à l'architecture des indigènes des Palaos, qu'a si curieusement observés l'auteur au cours de ses voyages en Océanie. Il en étudie successivement, jusque dans les plus petits détails, l'architecture civile et les constructions navales, traitant d'abord des différents genres de maisons usitées dans cet archipel (la *Bay*, le *Blil a Kalith*, la maison ordinaire), puis, par le hangar où le canot est mis à couvert, en venant à examiner les différents genres de véhicules usités sur mer par les insulaires des Palaos, depuis le canot à voile jusqu'au radeau. Une série de vingt-sept planches en noir et en couleurs, accompagnées d'un

texte explicatif très soigné, sert de complément à l'ouvrage du regretté savant, dont le docteur Schmeltz a complété le travail de la façon la plus discrète et la plus méritoire. HENRI FROIDEVAUX.

Les Cités romaines de la Tunisie. *Essai sur l'histoire de la colonisation romaine dans l'Afrique du Nord*, par J. TOUTAIN. Paris, Fontemoing, 1896, in-8 de 412 p. et 2 cartes (*Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique*. Fascicule 72e). — Prix : 12 fr. 50.

Quiconque met le pied sur la terre de Tunisie est dès l'abord frappé par les innombrables vestiges romains qu'il rencontre de toutes parts et qui, en attestant la prospérité d'une époque disparue, témoignent hautement du degré de civilisation à laquelle les conquérants étaient parvenus. Ici, ce sont des ruines de villes avec leurs aqueducs, leurs arcs de triomphe, leurs temples, leur forum, leurs bains, leur théâtre, leur curie ; là, ce sont des ruines de chaussées avec leurs bornes milliaires ; ailleurs encore, ce sont des ruines de bâtiments d'exploitation et de villas. De tous côtés on trouve les épaves d'une vie jadis intense, d'une colonisation active, d'un mouvement toujours nombreux et partout animé. Mais quel contraste si, descendant brusquement le cours des âges, on abandonne les souvenirs qu'évoquent toutes ces reliques du passé pour se placer en face de la réalité présente. Aujourd'hui ces mêmes contrées sont vides et pour la plupart incultes : au bruit et à la vie ont succédé le silence et la mort. Et alors, devant un pareil contraste on se prend irrésistiblement à se demander pourquoi la richesse antique du même pays a fait place à son actuel dénuement et à sa présente pauvreté ; quelles peuvent être les sources et les causes de cette vieille splendeur ; comment les Romains sont parvenus à résoudre le difficile problème de la colonisation ; si ce qu'ils nous ont laissé, à nous qui sommes leurs héritiers et les continuateurs de leur œuvre, ne contient aucun enseignement à notre profit ; si enfin ce qu'ils ont fait ne peut pas se refaire, et au moyen de quels procédés. — C'est à ces diverses questions que M. Toutain s'est proposé de répondre. Pour les résoudre, l'érudit auteur a eu recours à la méthode synthétique. Mettant à profit, avec ses connaissances personnelles qui sont très vastes et très sûres, les travaux de ses devanciers et les nombreuses études de détail que nous leur devons (descriptions de villes, déchiffrements d'inscriptions, analyses de textes, examens d'institutions politiques), et rassemblant tous ces différents matériaux pour les coordonner, il a tenté d'en extraire un livre d'histoire : son entreprise a été couronnée du plus complet succès. Dans un tableau d'ensemble très harmonieusement présenté, et qui tire son unité aussi bien de la géographie que de l'histoire, il nous retrace, avec autant de maîtrise que de précision et de netteté, la vie sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations, sous tous ses multiples

aspects. En un mot, nous assistons à la reconstitution pièce à pièce de tout un monde éclipsé, dont il provoque la résurrection à l'aide non pas d'une imagination déréglée et fantaisiste, mais des résultats incontestés qu'ont établis les sciences auxiliaires de l'histoire.

Après une intéressante Introduction, M. Toutain commence par jeter un coup d'œil sur l'Afrique romaine d'Auguste à Dioclétien, par indiquer les limites géographiques de la région et par préciser le caractère de la période étudiée. Le lecteur y trouvera une excellente étude sur le sol et le climat, sur la répartition par régions de cultures forcément variées, sur la distribution géographique des cités africaines, sur leur emplacement, sur les raisons de cette répartition, sur la situation topographique des cités, sur leur alimentation en eau, sur les travaux publics proprement dits, sur les édifices publics, les maisons particulières, les nécropoles, sur les beaux-arts (architecture, sculpture, peinture et mosaïque), sur les arts industriels, sur le réseau routier, sur les ports et le commerce maritime. Le cadre extérieur de la vie romaine en Tunisie exigeait, pour être bien fixé, la solution d'une dernière question d'ordre tout à fait général : celle de savoir à quelle époque les cités romaines de la Tunisie atteignirent l'apogée de leur prospérité et à qui elles durent cette prospérité. M. Toutain n'a eu garde de l'omettre, et c'est par elle qu'il termine son livre Ier. — Dans le livre II, l'auteur nous décrit la population elle-même. Tandis que la nomenclature et l'onomastique font l'objet d'un premier chapitre, ceux qui le suivent ont pour but de nous entretenir de la langue, de la religion, des coutumes funéraires, de l'ethnographie des habitants de l'Afrique proconsulaire, des éléments dont se composait cette population et de la proportion dans laquelle les immigrants étrangers se sont fondus avec les indigènes, de la société africaine, de la façon dont les Africains vivaient chez eux et hors de chez eux, de l'esprit d'association dans l'Afrique romaine, et enfin du caractère de la colonisation romaine dans l'Afrique proconsulaire. Dans son troisième et dernier livre, M. Toutain passe tour à tour en revue la renaissance et le progrès de la vie municipale en Afrique pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, la politique municipale de Rome, les divers types de cités romaines : *colonia*, *municipia*, *civitates*, le régime municipal, son caractère, son apogée et enfin la décadence de la vie municipale dans l'Afrique romaine.

Sous forme de conclusion, M. Toutain nous présente le résumé même de l'ouvrage. Il l'a fait suivre de trois *Appendices* extrêmement commodes pour les recherches, dans lesquels il nous donne une liste, par ordre alphabétique, des cités romaines de l'Afrique proconsulaire dont l'histoire municipale est connue en tout ou en partie ; une liste supplémentaire de quelques cités dont les noms antiques sont actuellement inconnus ; une liste, par ordre chronologique, des *curatores reipubli-*

cae, dont la *cura* peut être datée avec précision ou approximativement ; trois listes enfin, par ordre alphabétique, des cités romaines d'Afrique mentionnées dans le livre et dont l'emplacement est aujourd'hui déterminé, ou dont le nom est connu mais dont l'emplacement n'a pas encore été retrouvé, et des villages ou des lieux dits modernes où se trouvent des ruines de cités non encore identifiés avec certitude. La conclusion de M. Toutain a, à nos yeux, une portée considérable, en ce que l'auteur y indique en quelques pages quelle a été, en ses diverses applications, la méthode suivie par Rome dans un pays dont elle a, avec tant de bonheur, transformé la physionomie, quels sont les principaux caractères de cette œuvre de colonisation et quelles idées générales s'en dégagent. Et de l'ensemble de tous ces faits il tire ce précieux enseignement que « le grand œuvre de la colonisation romaine s'est édifié, s'est épanoui au milieu de la paix générale, » et que le peuple le plus guerrier qui ait vécu dans l'antiquité nous apprend par son propre exemple « qu'aux luttes militaires doit succéder la collaboration pacifique des ennemis de la veille, et que toute conquête coloniale est fatalement stérile et vaine, que ne suivent pas l'union, la fusion, la pénétration mutuelle des vainqueurs et des vaincus. »

On le voit, l'auteur n'a pas seulement écrit un travail de science et d'archéologie : il a aussi fait œuvre d'actualité. Toujours il nous montre dans le passé, — c'est là sa préoccupation constante, — un exemple à suivre, une expérience à méditer. Aussi bien la lecture de cette remarquable étude s'impose-t-elle au savant, à l'archéologue et à l'historien comme à nos administrateurs africains eux-mêmes, qui ne manqueront pas d'y trouver de nombreuses et fécondes comparaisons. En livrant à la publicité le fruit de ses pénétrantes recherches et de ses judicieuses et patriotiques conclusions, M. Toutain a tout ensemble fait honneur à l'érudition française et rendu service à la grande cause de la colonisation africaine. Il s'est montré savant profond et citoyen utile : il s'est acquis là des titres dont il a le droit d'être fier et dont nous, nous avons le devoir de lui être reconnaissants. P. L.-L.

Le Cardinal Manning, par Francis de Pressensé. Paris, Perrin, 1896, in-16 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Prenez deux articles de revue où vous éreintez prestement un écrivain étranger ; ajoutez une longue préface où vous parlez (modestement ou non) de votre père, des tendances contemporaines, de votre intéressante personne; saupoudrez le tout d'une vague religiosité, et portez chez l'éditeur. Voilà comment on cuisine un livre sensationnel. La recette est de M. de Pressensé. — L'œuvre du biographe anglais de Manning, pris rudement à partie par M. de Pressensé, était certes discutable et elle a été en divers points justement attaquée. M. Purcell,

en effet, malgré son enthousiasme intermittent, découvre parfois son héros d'une façon assez inattendue, mais il a du moins essayé d'une méthode différente de celle qui a inspiré la rédaction de tant de vies de saints fardées et faussées. S'il a commis des erreurs d'appréciation, il a pourtant prétendu asseoir ses jugements sur des documents qu'il faut reprendre et discuter un à un quand on entreprend de lui répondre. C'est ce que feront avec plus de maturité et de succès, nous l'espérons, les amis du grand cardinal qui nous préparent une nouvelle vie de l'archevêque de Westminster. Purcell a procédé à la manière de Taine. Cela suppose une longue préparation et une imperturbable logique : quelques confusions fâcheuses, des jugements secondaires assez sévères, feraient craindre que l'une et l'autre n'aient parfois fait défaut, mais il n'y avait pas lieu de l'accuser de « malveillance systématique et morbide, » et de lui servir cent autres compliments du même genre. M. de Pressensé, qui flirte avec l'école des catholiques fin de siècle, emprunte trop (souvent presque *ad verbum*) au biographe anglais, pour le malmener si fort. On serait tenté de croire que le grand crime de M. Purcell soit d'avoir touché indiscrètement à une des idoles de notre auteur, qui place honorablement le cardinal Manning à ce « niveau supérieur où se rencontrent les saint Augustin, les Pascal, les Luther et les Coligny.... » (p. 97). — Le livre de M. de Pressensé se compose de trois parties mal soudées ensemble et pleines de redites. Une préface de plus de cent pages nous fait connaître (?) les idées religieuses de l'auteur et répond aux critiques qui ont accueilli les deux articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes* (1er et 15 mai 1896). L'auteur s'y lamente naïvement qu'on ait osé pénétrer dans le sanctuaire de sa conscience en le priant de déclarer quelle est sa foi, oubliant qu'il a sollicité lui-même ces polémiques fâcheuses par sa manie de traiter à tout propos *ex cathedra* des problèmes religieux contemporains, et surtout par l'instabilité du *criterium* de ses enthousiasmes ou de ses dédains. Les deux autres chapitres sont un résumé du livre de M. Purcell, agrémenté de quelques réflexions judicieuses et d'un plus grand nombre de critiques fort discutables, trop peu documentées pour mériter, même partiellement, le nom de réfutation. En somme l'auteur a été mal inspiré par son zèle de catéchumène manqué. Le cardinal Manning a certes été un grand homme d'Église, un saint prêtre, mais il était faillible et il est loisible de discuter ses actes. Voiler le récit des nombreuses luttes auxquelles il se mêla, taire ses changements d'opinion, ses accointances étranges avec toutes sortes de théoriciens incroyants et de prétendus rénovateurs sociaux, ce serait comme si, dans une vie de Mgr Dupanloup ou de Mgr Maret, on prétendait escamoter le concile du Vatican. Sans faire de tort au cardinal, on a le droit de critiquer la fondation de l'*University-College* et sa sympathie déclarée pour l'Armée du Salut. Dussé-je, moi aussi, passer pour un de

« ces pharisiens gourmés.... dont l'horizon n'a jamais dépassé les murs d'une sacristie...., » j'avoue trouver un jeu plutôt dangereux pour un évêque le rôle de tribun populaire : je préfère le voir faire avec régularité les visites pastorales que prescrit le droit canon, et, sans se désintéresser pour cela du « catholicisme social, » ne pas trop quitter ce que M. de Pressensé appelle « le terrain proprement ecclésiastique. »

G. Péries.

Autonomies ecclésiastiques. *Églises séparées*, par l'abbé Duchesne. Paris, Fontemoing, 1896, in-18 de 356 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette étude sur les Églises autonomes séparées sera suivie d'un autre volume consacré aux Églises autonomes unies. Les matériaux qui la composent ont figuré dans plusieurs revues, mais l'auteur les a coordonnés et refondus pour en faire un tout, sans avoir cependant la prétention de faire autre chose qu'un travail de très savante et très attrayante vulgarisation. Après avoir étudié la question des origines de l'Église anglicane, M. l'abbé Duchesne passe en Orient et entreprend de répondre aux difficultés que les Grecs opposent à toute tentative de rapprochement ; dernièrement encore, quand le Saint-Père adressa à nos frères séparés des appels remplis de tendresse, le synode du Phanar et le patriarche Anthime VII répliquèrent d'un ton rogue et pédantesque. C'est cette réplique que M. l'abbé Duchesne étudie, analyse, dissèque en montrant, avec la précision du logicien et le savoir du théologien, combien les assertions des Grecs sont peu conformes à l'histoire du dogme chrétien ; dans cette réfutation magistrale il oppose à chaque affirmation un fait précis qui détruit la thèse adverse ; on sait quel rude jouteur est M. l'abbé Duchesne : les Grecs l'ont expérimenté à leurs dépens.

Deux courts mémoires sont consacrés l'un à l'ancienne organisation ecclésiastique de l'*Illyricum*, c'est-à-dire de la péninsule des Balkans, l'autre à la diffusion du christianisme dans les pays barbares limitrophes des provinces méridionales de l'empire romain ; ce dernier sujet est à peu près neuf ; l'autre avait été souvent traité, mais il le sera moins à l'avenir, car M. Duchesne a épuisé la question et établi d'une façon incontestable que l'*Illyricum* a pendant longtemps accepté la juridiction directe des Papes, et n'est passé qu'à la fin du VIIIe siècle sous l'autorité des patriarches byzantins ; c'est un point acquis et qui a son importance en fixant à une époque relativement récente cette dernière usurpation de l'Église orientale.

P. Pisani.

Œuvres complètes de J. Michelet. **Histoire de France.** Édition définitive revue et corrigée. T. IV-XIII. Paris, Flammarion, s. d., 10 vol. in-8 de 415, 417, 512, 403, 448, 603, 384, 620, 430, 396 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Depuis que nous avons annoncé (t. LXXI, p. 268) la publication des

œuvres complètes de Michelet, entreprise par la librairie Flammarion, dix nouveaux volumes de l'histoire de France (les t. IV-XIII) ont paru successivement. Écrits à des époques différentes, ils ont une valeur historique bien inégale. Les tomes IV à VI, qui contiennent les trois règnes de Charles VI, de Charles VII et de Louis XI, sont de beaucoup les meilleurs. Épris pour le moyen âge de la même passion que ses contemporains, Michelet, un des premiers, s'était préoccupé de donner une base sérieuse à ses études historiques et avait mis à profit non seulement nos vieux chroniqueurs, mais encore les pièces manuscrites conservées aux Archives et à la Bibliothèque royale.

Si ces premiers volumes, composés il y a plus de cinquante ans, renferment de nombreuses erreurs et semblent aujourd'hui d'une érudition souvent bien arriérée, on ne les lit pas moins avec plaisir. C'est qu'alors l'imagination n'a pas encore tué la critique, et que, grâce à son art merveilleux de faire parler les documents, l'historien a su donner la vie au moyen âge tout entier, l'évoquant à nos yeux avec ses grandeurs et ses misères. Lorsque Michelet entreprit de raconter la Renaissance et la Réforme, ce fut après avoir abandonné pendant dix ans l'étude du moyen âge et écrit son *Histoire de la Révolution française*. Au contact des hommes de cette époque, il s'est laissé gagner par la haine de la monarchie et de l'Église. Dès lors, cette double passion égare de plus en plus ses jugements et le parti pris lui fait perdre ses plus précieuses qualités de critique. Aussi est-ce avec enthousiasme qu'il salue la Renaissance et la Réforme (t. VII et VIII). Pour lui, François Ier n'est qu' « une girouette, » et il réserve toute son admiration pour « le bon et grand Luther. » Henri IV, Louis XIII et Louis XIV (t. IX-XIII) ne trouvent pas en lui un juge plus équitable. L'historien cède la plume au poète et au philosophe. Ce n'est plus un récit suivi des faits, mais des réflexions, des jugements à propos de certains faits qui lui paraissent le mieux caractériser l'époque. Comme toujours, il se fait contemporain des événements qu'il raconte, mais ici c'est pour épouser de vieilles querelles et partager les antipathies les moins justifiées ; aussi jamais l'écrivain ne s'est-il éloigné davantage de la liberté. L'histoire religieuse du XVIIe siècle et la révocation de l'édit de Nantes en particulier sont absolument défigurées dans le tableau qu'il en trace. Plus que jamais l'historien s'égare dans le récit des anecdotes scandaleuses et peu sûres qu'il substitue à la véritable histoire. A. I.

Napoléon et Alexandre Ier. *L'Alliance russe sous le premier Empire.* III. *La Rupture*, par Albert Vandal. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 607 p. — Prix : 8 fr.

L'éloge de ce livre n'est plus à faire. La critique a été unanime à lui décerner des suffrages approbatifs. Ce troisième volume commence avec

l'année 1811, et s'arrête au passage du Niémen et aux dernières négociations de Vilna. Un des plus grands mérites de l'auteur, selon nous, est d'avoir mis en pleine lumière l'importance de la question polonaise dans les rapports mutuels entre Napoléon et Alexandre. Le duché de Varsovie était à la fois un problème et une énigme. Les deux empereurs, chacun de son côté, s'occupaient à le résoudre, mais pour ne pas compromettre l'avenir, pour se réserver pleine liberté d'action, ils s'entouraient de précautions discrètes. On ne tarda point à s'apercevoir que la difficulté était insurmontable ; dès lors la guerre ne pouvait être évitée, d'autant plus qu'en dehors de la Pologne, d'autres griefs, et d'une nature très grave, ne manquaient pas. Les lettres, encore inédites, du prince Adam Czartoryski répandent un grand jour sur les procédés de l'empereur Alexandre vis-à-vis des Polonais, sur tous ses projets politiques ; elles révèlent en même temps les particularités de son caractère, et il est permis de regretter que l'auteur n'en ait pas tiré parti pour compléter son récit. Par contre, M. Vandal a eu bien raison de pas s'en tenir à la correspondance de Napoléon publiée par le prince Jérôme. Elle présente de fâcheuses lacunes qui devaient être nécessairement comblées, et qui n'ont pas manqué de l'être. En somme, si quelques traits de plus eussent mieux fait connaître la physionomie d'Alexandre, ses rapports avec Napoléon n'en sont pas moins traités avec l'ampleur qu'ils méritent. L'auteur a épuisé son sujet, et il l'a fait brillamment, avec une grande sûreté de touche et une égale pénétration. P. S. P.

Histoire de la troisième République. — *La Présidence de M. Thiers*, par E. Zévort. (*Bibliothèque d'histoire contemporaine.*) Paris, Alcan, 1896, in-8 de XII-411 p. — Prix : 7 fr.

L'ouvrage de M. Zévort vient s'ajouter à une liste assez longue d'œuvres historiques du même auteur et n'est que le premier volume d'une série qu'il a « l'intention de poursuivre jusqu'à nos jours, presque jusqu'au « moment où nous écrivons. » Nous avouons éprouver quelque difficulté à l'apprécier. M. Zévort exprime dans sa préface la pensée qu'il est possible de raconter impartialement l'histoire contemporaine, de juger froidement les événements auxquels nous avons assisté.... de parler sans haine et sans crainte des hommes et des choses d'aujourd'hui. C'est peut-être vrai, mais à coup sûr, son livre ne pourra pas être considéré comme une preuve de sa proposition. Les six chapitres dont il se compose embrassent toute la période comprise entre le 4 septembre 1870 et le 24 mai 1873. C'est l'apologie de la politique de M. Gambetta, puis de celle de M. Thiers en tant que ce dernier, en barrant la route à la monarchie, contribua à maintenir la France en république.

M. Zévort est évidemment de la famille intellectuelle des hommes qui ont trouvé que la France n'avait pas payé trop cher l'acquisition de

la république par la perte de deux provinces. Il a des indulgences pour les hommes de la Commune qui, dit-il, « nous ont évité le malheur d'une restauration bourbonnienne. » Nous nous demandons avec stupeur si M. Zévort considere comme un malheur que la Restauration bourbonnienne de 1815 ait assuré à la France, malgré Waterloo, l'intégrité de son territoire et l'ait, en moins de dix ans, replacée au premier rang en Europe. Ce sont là des « malheurs » que nous aimerions à subir de la part de la République.

Au surplus, certaines informations et certains jugements du recteur de l'Académie de Caen ont la valeur des pamphlets de la *Lanterne:* ainsi M. Zévort, à la page 260 de son ouvrage, prête à M. Thiers le désir de conserver les « quarante millions » de la famille d'Orléans pour les consacrer à un vaste camp retranché établi sous Paris! Nous aimons à penser qu'un candidat au baccalauréat qui ferait à la mémoire de M. Thiers l'injure de lui supposer une idée aussi folle que celle de mettre Eu et Chantilly en adjudication serait impitoyablement refusé.

EUGÈNE GODEFROY.

Caen illustré, son histoire, ses monuments; texte par EUGÈNE DE ROBILLARD DE BEAUREPAIRE; eaux-fortes et dessins par Paulin Carbonnier. Caen, F. Le Blanc-Hardel, 1896, in-4 de VII-536 p. — Prix : papier vélin, 40 fr.; vergé de Hollande, 60 fr.; chine, 80 fr.; japon, 100 fr.

Le beau volume dont nous avons à rendre compte a déjà reçu de la critique un accueil extrêmement favorable, même parmi les érudits, qui d'habitude ne regardent les œuvres d'art que d'un œil distrait. Il nous est d'autant plus agréable de rendre hommage à celle-ci que c'est un véritable monument que MM. Eugène de Robillard de Beaurepaire, Paulin Carbonnier et F. Le Blanc-Hardel ont élevé en l'honneur de la capitale de la Basse-Normandie : *Caen.* Historien, illustrateur, imprimeur, ils se sont efforcés de tout faire et de bien faire, de ne négliger aucun détail, de n'omettre aucun nom, de tout savamment composer pour mettre tout en lumière. Et ce qu'il y a de plus curieux dans ce livre, c'est (si je ne me trompe) qu'aucun des trois collaborateurs n'est Caennais d'origine, mais que tous trois se sont épris de la belle cité pour y avoir vécu, y avoir travaillé, y avoir souffert peut-être, y avoir triomphé sûrement, ne fût-ce que par ce chef-d'œuvre qu'ils lèguent à tous les amis et à tous les amoureux de l'Athènes normande.

Historiens : Bourgueville, Huet, l'original Saint-Martin, l'érudit abbé de La Rue, et Vaultier, et Mancel, et tant d'autres, inconnus ou illustres, nous ouvrent les portes de la ville, après nous avoir dit son nom et ses origines sur lesquelles M. de Beaurepaire a cependant le dernier mot. Il réédite le plan de Belleforest pour nous servir de guide et met en regard celui de l'année 1880. Puis, il entre au château, dont il fait l'historique

et la description. Deux belles gravures nous montrent Saint-Étienne, l'antique et puissante abbaye, dont la vie est pour ainsi dire liée à celle de la cité, car toutes deux tiennent leur splendeur de Guillaume le Conquérant. Tout près est Saint-Nicolas, dont une gravure représente admirablement l'abside. Sainte-Trinité, l'abbaye jumelle, nous offre son beau portail; Saint-Gilles, sa tour si svelte. Avec Saint-Pierre et Saint-Jean, nous pénétrons au cœur même de la ville; enfin, toute la couronne des petites églises : Notre-Dame de Froiderue, Saint-Sauveur, Saint-Sauveur du Marché, Saint-Étienne le Vieux. Les gravures se succèdent plus merveilleuses les unes que les autres. Dans les faubourgs, Vaucelles, Saint-Martin, Saint-Ouen, Saint-Julien, la Gloriette, le Sépulcre, le temple protestant. On ne sait quoi admirer davantage de l'érudition de l'écrivain ou du talent de l'artiste. Le chapitre consacré aux hôpitaux est une merveille, ainsi que l'étude des vieux et des nouveaux couvents, et des confréries et charités, dont la vie est retracée de main de maître.

Il faut nous arracher à ces lignes passionnantes d'intérêt pour saluer l'Université, les collèges, les académies et les sociétés savantes, et faire un tour parmi ces hôtels particuliers si splendides qu'on nommait ou qu'on nomme encore : l'hôtel de Than, celui d'Écoville, celui de Mondrainville, etc., etc. Ici, le dessinateur dispute au savant les pages pour y décrire et fouiller à qui mieux mieux les sculptures des façades, les vitraux des fenêtres ou les lanternes des escaliers. Poussons plus loin, jusqu'au manoir des gens d'armes, revenons aux maisons de bois, aux maisons de pierre, aux demeures historiques. Faut-il mentionner les remparts, les établissements civils et militaires, les promenades qui méritaient peut être plus de deux pages et de deux vignettes.... Il faut nous borner.

Mais vraiment l'œuvre est achevée; achevée de lire sans fatigue, achevée d'illustrations qui toutes ont un caractère très personnel et n'empruntent absolument rien à la reproduction héliographique; achevée en typographie comme tous les beaux ouvrages sortis des presses de M. Le Blanc-Hardel. Celui-là est un chef-d'œuvre (il faut le répéter), et nous l'en félicitons très sincèrement. A ses collaborateurs, comme à lui, tous les Normands de Caen adresseront des remerciements et les savants, qui aiment les arts, ne cesseront de prodiguer les applaudissements.

D. DE G.

Histoire de la Vendée militaire, par J. CRÉTINEAU-JOLY. Nouvelle édition illustrée, annotée et augmentée d'un cinquième volume et ornée d'une carte en couleurs par le R. P. J. EMMANUEL DROCHON, des Augustins de l'Assomption. Tomes II et III. Paris, maison de la Bonne Presse, s. d., 2 vol. gr. in-8 de 602 et 648 p. — Prix : 5 fr. le vol.

Le P. Drochon vient de faire paraître le second et le troisième volume de la belle édition de l'*Histoire de la Vendée militaire*, de Créti-

neau-Joly, dont il a entrepris la publication. Le second volume comprend plus particulièrement l'histoire de la guerre de Vendée depuis la bataille de Savenay jusqu'à la pacification et au Concordat. La grande armée vaincue a dû repasser la Loire, et c'est la guerre d'extermination qui commence. L'auteur a retracé dans des pages émouvantes et émues les abominations dont Nantes a été le théâtre, les infamies de Carrier et de la compagnie de Marat, les fusillades en masse, les noyades, les mariages républicains, les entassements dans les prisons de malheureux de tout âge et de tout sexe qui y périssaient de misère et d'infection, quand on ne les en tirait pas pour les jeter dans la Loire, ce « torrent révolutionnaire » comme l'appelait Carrier. Pour achever la destruction de la Vendée, la Convention avait ordonné la formation des colonnes infernales, qui, sous la direction des généraux Tuneau, Grignon, Huché, parcouraient le pays, pillant et dévastant tout, incendiant les maisons, outrageant les femmes, massacrant les hommes et même les enfants. Mais cette abominable politique, qui voulait soumettre la Vendée par la terreur, va contre son but. Traqués de toutes parts et n'ayant aucune pitié à attendre, les paysans se soulèvent avec toute l'énergie du désespoir et de l'indignation. La Rochejacquelein, Stofflet, Charette, d'autres encore, recommencent la guerre et remportent de brillants succès. Malheureusement la Rochejacquelein ne tarde pas à périr, assassiné par un soldat bleu auquel il a donné la vie; les autres chefs se divisent, l'influence néfaste de l'abbé Bernier domine Stofflet, qui fait fusiller Marigny. La présence d'un prince pourrait remettre l'harmonie en établissant un commandement suprême et incontesté; mais la perfidie des Anglais et la faiblesse du comte d'Artois font échouer l'expédition de l'Ile Dieu; Charette et Stofflet reprennent les armes un instant déposées après les traités de la Jaunaie et de la Mabilais, mais sans ressources et sans soldats, ils ne tardent pas à être pris et fusillés. Dès lors la guerre est terminée; et Hoche commence la pacification qu'achève le général Hédouville. Pour prix du concours qu'il leur a prêté et de la part qu'il a prise au Concordat, l'abbé Bernier devient évêque d'Orléans.

Le troisième volume est consacré à la Bretagne. Ici ce n'est plus la grande guerre, comme en Vendée, c'est la guerre de partisans, la guerre de buissons. Chaque village, chaque hameau presque a son chef, et ce chef agit isolément. C'es Mercier, c'est Boishardy, c'est Boisguy, c'est Cadoudal, c'est Sans-Quartier, ce sont surtout les frères Cottereau qui donnent aux insurgés bretons le nom sous lequel les connaît l'histoire, le nom de Chouans. Il n'y a pas de grandes entreprises, d'opérations combinées, chaque bande agit de son côté, prépare et exécute son coup, puis se disperse. Et c'est justement ce qui rend la Chouannerie si redoutable, parce qu'elle est insaisissable. On trouve pourtant un essai de concentration et aussi un essai de pacification, avec Cormatin et Pui-

saye, et le traité de la Prévalaye. Mais l'autorité de Puisaye n'est guère reconnue; Cormatin est désavoué et le traité de la Prévalaye n'a qu'une existence éphémère. A côté de la Bretagne il y a le Maine avec Rochecotte, et la Normandie avec Frotté, sans cesse en armes, un instant tranquilles puis bientôt soulevés de nouveau. Parmi tant d'incidents divers, se détache un grand et émouvant épisode, l'expédition de Quiberon. L'auteur le raconte en grands détails, s'efforçant d'établir les responsabilités de chacun dans ce lamentable désastre qui fut le tombeau de la noblesse française. Il en fait retomber la plus lourde part à la charge de l'agence royaliste de Paris et surtout de l'Angleterre, et ce nous semble être justice; mais avec une grande impartialité le P. Drochon donne en note diverses pièces officielles ou des souvenirs des marins anglais à la tête de l'expédition, documents et souvenirs qui peuvent jeter sur cette triste affaire un nouveau jour, à la décharge, sinon du gouvernement de Londres, du moins des capitaines de ses navires. Et c'est ici le lieu de rendre hommage au soin avec lequel le savant éditeur, sans changer le texte de Crétineau-Joly, s'est efforcé de le compléter ou de le rectifier au besoin à l'aide des nombreux documents qu'il a eus sous la main, et des plus récentes découvertes de l'histoire. Il ne l'a pas seulement éclairé, il l'a aussi illustré de nombreuses gravures pour lesquelles il a, depuis la publication du premier volume, découvert une nouvelle et bien précieuse source : des dessins inédits de David d'Angers, conservés à la bibliothèque de la ville et que la municipalité l'a gracieusement autorisé à reproduire. Notes et dessins font de cette histoire de la Vendée militaire à la fois un livre de science et un livre de luxe.

M. DE LA ROCHETERIE.

Œuvres de JULIEN HAVET (1853-1893). Paris, Leroux, 1896, 2 vol. in-8 de XXI-456 et de 526 p. — Prix : 20 fr.

La meilleure manière d'honorer la mémoire d'un savant, c'est de le ressusciter dans la mesure du possible en remettant sous les yeux des lecteurs ses titres à leur attention. C'est ce qu'on a fait pour Julien Havet, dans ces deux volumes qui contiennent à peu près l'œuvre complète du jeune maître disparu en pleine activité intellectuelle. Je dis à peu près, car on n'y trouvera pas son excellente édition des *Lettres de Gerbert*, qui fait partie de la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, ni son étude sur *les Cours royales des îles Normandes*, parue dans les tomes XXXVIII et XXXIX de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Ce sont là, avec quelques comptes rendus, les seules exceptions. Dans son ensemble, l'œuvre n'a pas des proportions bien considérables, mais c'est que la sobriété et la concision font partie des qualités maîtresses de Havet.

Il est oiseux d'analyser le recueil : aucun des travaux qu'il contient

n'est inédit, et le lecteur les connaît depuis longtemps. Je me bornerai donc à un simple aperçu des plus importants.

Le tome Ier est consacré tout entier aux *Questions mérovingiennes*. Havet n'a rien écrit de plus remarquable que cette série de dissertations neuves et hardies qui ont creusé un sillon si profond dans l'historiographie des origines franques. Il biffe de l'histoire plusieurs documents qui y ont joué un grand rôle, tels que la lettre du pape Anastase à Clovis, le colloque des catholiques et des ariens à Lyon, le testament de l'évêque Perpetuus de Tours, le diplôme de Clovis pour Mici, et plusieurs autres ; par contre il rend son authenticité à l'acte par lequel Dagobert Ier, en 629, donne Étrepagny à l'abbaye de Saint-Denis, et il nous fait connaître une charte inédite de Childebert III (695-711). On se souvient de la controverse à laquelle donna lieu son article sur la formule *vir inluster* des diplômes mérovingiens, qu'il lit *viris inlustribus*. Il faut mentionner encore ses études sur les origines de Saint-Denis et sur les actes des évêques du Mans. Toutes les conclusions de ces deux travaux ne resteront peut-être pas debout ; mais dans plus d'un cas il a donné des solutions définitives, et même celles qui seront contestées plus tard auront puissamment aidé à la découverte de la vérité complète.

Dans le second volume on a réuni un grand nombre d'études très diverses qu'il serait difficile d'analyser ou même d'énumérer sans dépasser les limites assignées à cet article. Il y a là plus d'un petit chef-d'œuvre d'érudition et de critique. Notons, parmi les plus remarquables, la dissertation où est établi, à l'encontre de Fustel de Coulanges, le vrai sens du mot *Romanus* dans la loi Salique ; celle où, s'appuyant sur la découverte faite par M. Lièvre, de Poitiers, du sens du mot gaulois *icoranda* (= frontière), il nous fait connaître dix-huit localités de ce nom, et s'en sert pour déterminer les confins de plusieurs peuplades gauloises ; celle sur l'hérésie et le bras séculier au moyen âge, qui montre avec beaucoup de netteté l'origine et les développements des pénalités infligées aux hérétiques par le droit de l'époque ; les curieuses recherches sur la frontière de l'empire d'Allemagne et de la France en Argonne pendant le moyen âge, plusieurs articles neufs et approfondis sur les notes tironiennes et en particulier sur l'écriture secrète de Gerbert, etc., etc. Il faudrait presque tout citer si l'on voulait ne rien omettre d'excellent.

GODEFROID KURTH.

Bandos y Bandoleros en Gerona. Apuntes históricos desde el siglo XIV hasta mediados del XVII, por JULIAN DE CHIA. Gerona, Paciano Torres, 1888-1889-1890, 3 vol. in-8 de IX-395, IX-368 et 622 p.—Prix : 10 fr.

Secrétaire du conseil et archiviste de la petite ville de Gérone, en Catalogne, M. de Chia a reconstitué, à l'aide des documents dont il avait la garde, la chronique locale de « l'immortelle cité, » à une époque ter-

riblement troublée. Les archives de Gérone, brûlées en 1285, ne remontent pas au delà de 1329. Elles contiennent : les *Libros de correspondencia;* les *Libros de ordinaciones;* les *Manuales de acuerdos;* les *Llibres Vert y Vermell;* des liasses de privilèges et de chartes royales. Plus tard, et son travail déjà fort avancé, M. de Chia le contrôla par de longues recherches dans les archives de Barcelone et dans celles de la couronne d'Aragon. Il aurait pu, comme un autre, emboucher la trompette héroïque et célébrer les hauts faits des princes, les chocs des armées, les vicissitudes des empires. Son style est toujours digne et soutenu, quoique sans trace de cette emphase commune.... disons, en Andalousie ; ses vues sont élevées et embrassent, quand il veut bien sortir un instant de sa réserve, un vaste horizon. Modestement, il s'est contenté de rassembler dans son *obrita* (*opuscule*, en trois forts volumes in-8) des informations inédites ou peu connues qui lui ont semblé pouvoir être utiles à un futur historien. Ces informations sont très variées, mais elles concernent surtout les désordres qui ont mis Gérone à feu et à sang, pendant trois cents ans, avant et après la Renaissance. Les mots *bandos* et *bandoleros* peuvent paraître énigmatiques à qui n'a pas eu occasion d'étudier l'histoire de la Catalogne à cette époque ; ils ont pris là une signification historique particulière qui les différencie de leurs congénères français *bandes* et *bandits*. La petite ville, alors viguerie importante du domaine royal, était divisée en factions rivales. Pour venger des injures personnelles ou des haines de famille pieusement transmises de génération en génération, et grossies à chacune par les défis, les meurtres, les rapts et les incendies, on voyait les plus riches et les plus nobles prendre à leur solde des malfaiteurs signalés : ils les enrôlaient, les entretenaient et les lançaient, au moment propice, contre le parti adverse. Toutes les classes de la société, serfs et marchands, clercs et magistrats, entrainet dans ces querelles, et plus d'un chanoine de la cathédrale, ceint de l'épée et l'escopette au poing, dut être arrêté par le viguier. Parfois on désarmait les partis, on les cantonnait dans un quartier, avec défense d'en sortir ; on menaçait les chefs d'une amende de deux florins d'or, et les simples soldats, écuyers ou valets, de la perte d'un pied ou d'une main, répartition de peines qui n'était peut-être pas bien équitable. Vaines menaces, rien n'y fit. Malgré ce que nous sommes convenus d'appeler le progrès des lumières, de siècle en siècle les haines devinrent plus violentes, les crimes se multiplièrent, et tout fut de plus en plus confusion et désarroi. Contrairement à ce qui a été avancé par certains historiens, notamment par Victor Balaguer, M. de Chia établit qu'on fait trop d'honneur à ces factieux en leur attribuant des idées politiques. L'un des derniers héros des troubles de Gérone, le fameux Juan Sala y Serrallonga, dont les traditions populaires et la poésie des lettrés ont voulu faire un noble et galant personnage, n'était qu'un obscur paysan

de Caros, que la misère fit voleur de grands chemins, et sa compagne Juana Macissa n'était pas davantage une dame de la première noblesse de Barcelone, mais une meunière de Castellon de Ampurias. A cette époque, le pape Grégoire XIII avait fulminé les censures ecclésiastiques contre les brigands et *bandoleros* de l'évêché de Gérone; sous le nom d'*Union*, une *hermandad* s'était formée pour leur résister; le duc d'Albuquerque, capitaine général de Catalogne, avait mis leur tête à prix. Les uns furent tués dans des escarmouches, d'autres emprisonnés ou exécutés par bandes, beaucoup passèrent la frontière; vers 1630, le mal fut enfin détruit dans sa racine. Tout en se préoccupant surtout de ce qu'on pourrait appeler le revers de l'histoire, M. de Chia prend également note d'un grand nombre de faits se rattachant aux événements généraux. La « Marche espagnole » fut, depuis Charlemagne, maintes fois envahie par les Français, et Gérone eut, entre autres, à subir, comme intermède des *bandos*, le long blocus et l'éphémère occupation de Jean de Lorraine. Les Catalans, de leur côté, ne se firent pas faute d'entrer, le plus souvent possible, dans le Roussillon et le comté de Foix; ils déclarèrent la guerre au roi de Mayorque; une escadre turque vint croiser jusque sur leurs côtes. Gérone, proche de la frontière et de la mer, fut mêlée à ces aventures diverses. Entre temps on pillait et massacrait les juifs, les serfs se soulevaient. Tout cela est noté par M. de Chia au fur et à mesure, simplement et sans commentaire, avec l'unique souci de la vérité, ne fût-elle pas toujours au plus grand honneur des ancêtres.

LONGCHAMP.

Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols, des origines à 1405, par LÉON CAHUN. Paris, Colin et Cie, 1896, in-8 de XIII-519 p. — Prix : 10 fr.

Grâce à M. Cahun, nous possédons désormais un ouvrage qui, par la modération de son volume matériel et l'intérêt de sa forme littéraire, fait sortir du domaine étroit des spécialistes l'histoire si importante des peuples turc et mongol pendant la plus grande partie de leur développement. Ce n'est point d'un livre de seconde main qu'il s'agit. L'auteur a puisé hardiment aux sources, si difficilement accessibles qu'elles fussent. Il a eu recours aux historiens byzantins, aux chroniqueurs arabes, persans, turcs, mongols, arméniens, aux annalistes chinois, aux relations des anciens voyageurs européens, Marco Polo, Rubruquis, Plan Carpin, Clavijo et autres, aux inscriptions et particulièrement aux inscriptions en vieux turc récemment découvertes par M. Yadrintzef et déchiffrées par M. Thomsen. Joignez les érudits et commentateurs modernes depuis de Guignes jusqu'à Howorth, tous prosateurs de poids comme il sied à de bons orientalistes. M. Cahun n'est pas accablé par la masse énorme de ces documents hétérogènes, et il n'en accable pas

le lecteur ; son récit court, alerte et vif sous la charge. A la vérité, l'histoire des origines paraît un peu confuse ; mais les savants n'ont pu jusqu'à présent découvrir les rayons X capables de pénétrer à travers l'opacité de cette histoire. C'est proprement la bouteille à l'encre. Les rares documents que nous possédons sont pleins de lacunes et d'obscurités. Non seulement nous avons perdu plusieurs chroniques arabes et persanes, mais encore dans la forêt épaisse de la littérature chinoise dorment de vénérables et précieuses annales qui attendent qu'un intrépide et infatigable sinologue vienne les réveiller de leur sommeil séculaire. C'est là sans doute qu'on trouvera la solution de beaucoup de questions pendantes. Il nous semble toutefois que, même en s'en tenant aux documents aujourd'hui publiés, l'auteur aurait pu nous donner une idée tout ensemble plus nette et plus complète de la primitive histoire des Turcs et des Mongols. En réalité il ne parle qu'en passant et tout à fait superficiellement de ce qui a précédé le vi^e siècle de notre ère, tandis que nous avons sur ces peuples des renseignements assez nombreux remontant à plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Aussi le titre du premier chapitre (les Origines) n'est-il pas sans causer une certaine déception au lecteur. En outre, on y rencontre des affirmations inexactes ou tout au moins douteuses. Par exemple M. Cahun range, sans nous dire pourquoi, les Saces parmi les peuples de race turque; or les raisons que l'on avait de considérer ces anciens habitants de la Kachgarie comme des Aryens semblent assez bonnes. Si nous prenons le vi^e siècle comme le véritable point de départ de l'auteur, nous voyons que plus d'une question importante a été laissée dans l'ombre, et en premier lieu la question religieuse. Nous savons bien que le christianisme, le manichéisme, le mazdéisme, avaient pénétré de bonne heure chez les Turcs, mais comment, et jusqu'à quel point, voilà ce que nous voudrions apprendre et ce que M. Cahun ne nous explique pas.

D'ailleurs, quelques critiques de détail que nous puissions lui adresser, il n'en reste pas moins que son ouvrage nous présente le tableau d'ensemble le plus juste peut-être et le plus intéressant qui ait été publié, du développement de ces nations turque et mongole, dont l'influence sur l'histoire de l'Asie et de l'Europe même a été si considérable. Curieux peuples, barbares, encore que moins féroces qu'on ne le croit communément, qui, sans avoir la supériorité ni du nombre, ni de la vigueur physique, ni de l'intelligence, ni de la suite dans les desseins, ni du zèle religieux ou patriotique, ont détruit de puissants empires et fondé les plus vastes dominations que le monde ait vues. Ils furent conduits par les circonstances, et ce fut la cause de leur fortune singulière, à faire de la guerre une industrie nationale. Ils ont été essentiellement des entrepreneurs d'expéditions militaires pour le compte d'autrui. Ils tenaient marché de troupes et de capitaines ; en achetait qui voulait. Les souve-

rains chinois et musulmans, qui trouvaient peu commode d'organiser de fortes armées permanentes, usèrent et abusèrent des services de ces condottieri, toujours prêts lorsqu'on en avait besoin, tant et si bien qu'il n'y eut plus guère en Asie d'autres armées ni d'autres généraux que des armées et des généraux turcs et mongols. Les barbares avaient beau jeu dès lors, leurs généraux se faisaient rois ou empereurs, et le restaient jusqu'à ce qu'ils fussent renversés par une révolution nationale ou, le plus souvent, par un de leurs compatriotes plus heureux ou plus habile. On verra, dans le livre de M. Cahun, que la ruse et l'intrigue eurent mainte fois plus de part que la force brutale à la constitution de ces empires, qui sans cesse changeaient d'étendue, de forme, de maître. Cette instabilité, jointe à l'intelligence trop rude et fruste de ces peuples, fut cause qu'ils manquèrent le beau rôle qu'ils auraient pu jouer, le rôle d'intermédiaires entre les civilisations chinoise et arabo-persane, de trait d'union entre l'Orient et l'Occident. Lorsque l'agitation se calma, que le chaos se débrouilla, que le flottement des peuples se fixa, du même coup les trois mondes de l'Extrême-Orient chinois, de l'Orient musulman, de l'Occident chrétien, qui avaient paru devoir, sinon se confondre, du moins communiquer librement entre eux et se pénétrer réciproquement, se renfermèrent jalousement dans leurs frontières respectives, se barricadèrent les uns contre les autres, se fortifièrent dans leurs préjugés réciproques. Ce mouvement rétractile se marque dès le XIVe siècle. La Chine, comme la Russie, reprend possession d'elle-même; les Mongols, définitivement bouddhistes, entreront de plus en plus dans le cercle de l'influence chinoise, les Turcs se font tous et décidément musulmans, et se fixent dans l'ouest, irrémédiablement séparés de leurs frères Mongols. Le fameux Tamerlan fut un des premiers et des plus importants facteurs de cette évolution en arrachant la Transoxiane à la domination de la dynastie mongole de Djagataï, et en s'alliant étroitement au clergé musulman. Le chapitre où M. Cahun traite de Timour est, je ne dirai pas le plus neuf, mais le plus vivant de son livre. Le grand émir y apparaît sous son vrai jour : ce n'est pas l'odieux massacreur et le monomane de dévastation que se plaisent à peindre les chroniqueurs persans, ses ennemis ; c'est un grand seigneur généreux, d'une hauteur un peu méprisante, valeureux aventurier, hardi au coup de main, aimant les arts, la pompe et la parade, un peu charlatan à l'occasion et en même temps fin et avisé politique, très machiavélique, surtout homme de sens rassis et pratique, en bon Turc qu'il était.

F. Grenard.

Johannes Mathesius. *Ein Lebens- und Sittenbild aus der Reformationszeit*, von Georg Loesche. Gotha, Perthes, 1895, 2 vol. in-8 de XXI-639 IV-467 p.

Le héros que M. Loesche a entrepris de faire revivre dans ces deux

volumes n'est point une des grandes figures de l'histoire. Quelques-uns savent qu'il est le premier biographe de Luther. De sa vie, de son influence, de ses écrits (qui furent nombreux, puisque la bibliographie occupe près de cinquante pages du livre), personne ne s'était sérieusement occupé avant M. Loesche. Mais désormais Mathesius est pourvu d'une biographie fouillée que bien des personnages plus illustres peuvent lui envier, et il ne sera plus permis aux historiens de la Réforme en Bohême de passer à côté de lui avec indifférence.

Jean Mathesius naquit à Rocklitz en 1504 Après avoir étudié successivement à Nürnberg, à Ingolstadt, à Munich, il prit la direction de l'école latine de Joachimsthal, petite ville de Bohême sur les frontières de la Saxe. Il embrassa la Réforme, devint l'ami et le commensal de Luther, et fut « ordonné » par lui ministre de l'évangile. Joachimsthal fut le principal théâtre de son apostolat. Il mourut curé de cette ville le 8 octobre 1568.

M. Loesche s'est bien rendu compte de ce que son sujet offrait d'aride, et il n'a pas fait tort à son héros en le plaçant au centre d'un tableau des mœurs de l'époque, qui présente des traits intéressants. Son livre est le fruit d'un travail considérable et laissera peu à glaner à ceux qui voudront revenir sur le sujet. La biographie du pasteur luthérien n'occupe qu'une partie relativement restreinte (p. 1-258) de l'ouvrage. La partie principale est consacrée à l'analyse des œuvres de Mathésius, réparties en trois classes : les règlements ecclésiastiques, les sermons, les poésies. Vient en appendice le « regeste » de ses lettres, une apologie au roi Ferdinand, et une double bibliographie des écrits de Mathésius et de ceux qui le concernent. Loin de moi de reprocher à un professeur de théologie protestante de s'être enthousiasmé pour un héros dont la mémoire nous est moins chère qu'à lui ! Mais était-il bien nécessaire, dès la première ligne, de parler du « vampire romain ? » Il se peut, je ne discute pas le fait, que les jésuites soient pour quelque chose dans la rareté des œuvres du curé de Joachimsthal, mais conçoit-on qu'un historien grave et sérieux se permette d'écrire des phrases comme celle-ci, à laquelle il faut laisser sa saveur originale : « *Dank der Furie namentlich der heute wieder so Lammfromm, Kultur und Welt errettend sich geberden den Jesuiten die mit Dominikaner wuth Scheiterhaufen wenigstens von Papier türmten....* » Que M. Loesche se rassure donc : les jésuites n'ont pas la moindre idée de brûler son livre. Ceux d'entre eux qui méditent quelque monographie d'un confrère célèbre ne seront peut-être pas éloignés de le prendre pour modèle d'un travail consciencieux et approfondi. H. D.

Les Bibliothèques municipales de la ville de Paris, par Emm. de Saint-Albin, sous-chef au 2e bureau du cabinet du préfet de la Seine (bibliothèques et traductions). Paris, Berger-Levrault, 1896, in-8 de xxxvi-334 p., avec 3 dessins de F. Régamey. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur, un fin lettré et un savant, a traité son sujet avec une compétence hors de pair. Cette constatation ne signifie nullement que je partage en toutes choses la manière de penser et d'apprécier de M. de Saint-Albin. Mais j'éviterai d'insister sur ce point, qui peut cependant avoir son importance pour plusieurs. Je n'envisagerai donc le travail que sous le rapport utilitaire, si je puis ainsi dire. Très délibérément donc, j'en conseillerai la lecture attentive, approfondie, à tous ceux qui s'occupent de bibliothèques populaires.

Ésope assurait que la langue constituait à elle seule ce qu'il y a de meilleur et de pire en ce monde. Si le célèbre fabuliste était notre contemporain, il est probable que, sans renoncer à l'opinion susdite, il n'hésiterait pas à déclarer que le livre, aujourd'hui à la portée du plus déshérité, grâce aux municipalités les moins riches, prime encore la langue.

La ville de Paris a mis beaucoup de temps, a consacré beaucoup d'efforts et aussi d'argent à la création des bibliothèques municipales ou populaires dont sont actuellement dotés ses vingt arrondissements. Très minimes au début, les sommes dépensées pour cet objet ont atteint, en 1895, le chiffre respectable de 232,600 francs. Reste à savoir si les résultats acquis, à Paris, valent ce gros sacrifice budgétaire. Sans doute, le but poursuivi, c'est l'instruction des masses. On y arrive, reconnaissons-le impartialement, mais d'une façon assez lente, on peut même dire pénible : ce qui est recherché surtout par la clientèle des bibliothèques parisiennes, ce qui est lu de préférence, c'est le roman. Quant à la morale (et notons en passant que la morale sans la religion est quelque chose de singulièrement vague), la voici telle que la définit « administrativement » l'auteur : « La morale administrative ne peut être que cette honnêteté commune et moyenne qui, bon gré, mal gré, et sans discussion, est à peu près la même pour tous. Ce serait trop demander aux bibliothèques municipales que d'en vouloir faire des instruments de haute moralisation, mais encore ne doivent-elles pas exciter au désordre et au vice » (p. 89).

Ce programme, assez décevant au fond, donnera-t-il satisfaction aux familles soucieuses de la bonne éducation de leurs enfants ? Je n'en crois rien. Mais cela est loin d'être aussi inquiétant que ce qui va suivre. Page 91, on lit : « Cependant, quelles que soient les sages prescriptions de l'administration, la juste sévérité des commissions et la prudence des bibliothécaires, les livres d'une moralité douteuse pénétreront dans les bibliothèques municipales et y seront prêtés. Presque toutes possèdent aujourd'hui tel roman qui fut jadis l'objet d'un procès retentis-

sant (*Madame Bovary*, peut-être?) : il a été si bien dépassé depuis, qu'il est l'innocence même par comparaison. Tel autre est tellement répandu que son immoralité en semble atténuée et qu'on rougirait de ne pas l'avoir. D'autres livres dangereux sont pour ainsi dire classiques, et leur proscription ne manquerait pas d'être taxée de pruderie. »

Dans ces conditions, et je pose la question aux moins timorés, quelles garanties peuvent bien offrir les bibliothèques municipales?

Reste à présent à faire connaître la manière dont l'ouvrage a été composé. A cet effet, je n'ai qu'à extraire de l'*Introduction* les lignes que voici : « L'institution des bibliothèques populaires municipales de la ville de Paris peut être considérée à trois points de vue différents, dans sa fondation d'abord et dans son développement par la création successive et la multiplication des bibliothèques ; dans son organisation et dans sa réglementation ; enfin dans son fonctionnement et dans les résultats qu'elle donne. D'où la division de la présente monographie en trois parties : la première, historique, recherchant les origines diverses, les essais isolés et les tâtonnements du début, racontant la formation des différentes parties du service, au fur et à mesure que leur nécessité se fit sentir jusqu'au moment où il se trouva constitué tel qu'il existe actuellement ; la seconde, technique, considérant ces organes en eux-mêmes, ainsi que les lois qui les régissent et président à leurs mouvements; la dernière enfin, surtout statistique, établissant, d'après les rapports officiels et les relevés numériques, les résultats obtenus, les desiderata et les améliorations nécessaires. » Ce plan est parfait.

La conclusion qui s'impose ne sera guère qu'une répétition : le livre de M. de Saint-Albin doit être considéré comme le *vade-mecum* des personnes qui veulent organiser et faire prospérer des bibliothèques populaires.... d'un tout autre genre que celles de la ville de Paris : il est toujours bon, quand l'on veut batailler, de bien connaître les plans de campagne des adversaires.

E.-C. Gaudot.

BULLETIN

La Liturgie grecque de saint Jean Chrysostome. Étude comparative de la messe grecque et de la messe latine. Paris, Retaux, 1896, in-8 de 80 p. Se vend au profit de l'église Saint-Julien le Pauvre. — Prix : 1 fr. 50.

Il y a à Paris des sanctuaires mis à la disposition des catholiques orientaux, qui y célèbre ntles offices conformément à leurs rites nationaux; c'est ainsi que les Maronites ont la jouissance de la chapelle du Sénat et que l'église Saint-Julien le Pauvre a été concédée aux Grecs Melkites, c'est-à-dire aux gréco-arabes catholiques. Pour adapter la vénérable église gothique, il n'y a eu qu'à construire en avant du maître-autel un *iconostase* ou cloison haute percée de trois portes et revêtue des images des saints patrons de l'église.

Chaque dimanche un grand nombre de fidèles assistent à la messe du

curé grec, Mgr l'archimandrite Homsy, et beaucoup de catholiques latins se joignent aux orientaux ; les uns le font par curiosité, les autres par dévotion : tous ont le droit de le faire ; ils satisfont ainsi à l'obligation dominicale, comme s'ils entendaient une messe latine. On pourrait en douter tout d'abord, tant sont considérables les différences extérieures ; la langue liturgique des Melkites est double : c'est en grec et en arabe qu'ils prient et chantent tour à tour ; les ornements sacerdotaux ont une forme spéciale ; les cérémonies déroutent un peu celui qui veut suivre l'office dans son paroissien. Au fond, la liturgie des Grecs ne diffère pas essentiellement de la nôtre : la préparation, l'immolation, la communion en sont les trois parties comme dans la messe latine.

C'est pour permettre aux fidèles latins de suivre les cérémonies de la liturgie de saint Jean Chrysostome que la traduction en a été publiée ; des gravures et des notes facilitent l'intelligence du texte ; ce petit volume, indispensable pour les personnes qui veulent assister à l'office de Saint-Julien le Pauvre, rendra de grands services à celles qui, n'y assistant pas, veulent se faire une idée un peu précise des liturgies orientales. P. Pisani.

Les Miroirs magiques, par Sedir. Paris, Chamuel, 1895, in-12 de 69 p. — Prix : 1 fr. 50.

Après un siècle incroyant, nous voici revenus à la crédulité des âges d'ignorance. On évoque les esprits, on croit aux somnambules et l'on interroge les miroirs magiques. M. Sedir, qui n'est peut-être qu'un fumiste, ce que j'ignore d'ailleurs, nous donne la théorie, la formule, le rite qui permettent de faire apparaître les personnages mystérieux de l'autre monde à l'aide des miroirs, et d'apprendre d'eux les secrets du présent, de l'avenir et surtout, je pense, ceux du passé. J'aime mieux n'y pas croire que d'y aller voir. P. Talon.

Benjamin Franklin as an economist, by W.-A. Wetzel. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1895, in-8 de 58 p. (*Johns Hopkins University Studies*, 13e série, n° IX). — Prix : 2 fr. 50.

Benjamin Franklin est-il un économiste ? Oui, répond M. W. A. Wetzel, il mérite une place dans l'histoire de l'ancienne littérature économique, et particulièrement dans l'histoire des économistes américains ; il est en réalité le plus ancien d'entre eux. Après avoir lu le travail de M. Wetzel, on en tombera d'accord avec lui ; on pensera que Franklin a, dans ses nombreux ouvrages, émis des vues dignes d'être envisagées comme autant de théories économiques, et on estimera que plusieurs de ses *Essays* méritent de prendre rang parmi les écrits qualifiés d'économiques.

La démonstration faite par M. Wetzel est intéressante, et abonde en précieux renseignements de détail. Notons parmi eux les passages dans lesquels l'auteur étudie les rapports de Franklin avec les physiocrates (ch. X) et avec Adam Smith (p. 51-53), ou encore l'influence exercée par Franklin sur Malthus (p. 27-29), et compare les théories de Petty dès 1662 et de Franklin en 1729 sur la valeur de l'argent (p. 30-31). On trouvera aussi dans l'étude de M. Wetzel une curieuse indication bibliographique (p. 38, note 1), une revendication de priorité en faveur de son héros au détriment de Turgot (p. 21-22), enfin un très intéressant paragraphe relatif à la part prise par Franklin à la conservation du Canada par l'Angleterre en 1763 (p. 13-14).

Une bibliographie complète (p. 57-58) termine l'excellent travail de M. W. A. Wetzel. Henri Froidevaux.

Leçons de géométrie, par E. Rouché et Ch. de Comberousse. 1re partie. Paris, Gauthier-Villars, 1896, petit in-8 de x-173 p. — Prix : 2 fr. 75.

Solutions détaillées des exercices et problèmes proposés dans les leçons de géométrie, par E. Rouché et Ch. de Comberousse. 1re partie. Paris, Gauthier-Villars, 1896, petit in-8 de x-168 p. — Prix : 2 fr. 75.

Ces deux volumes jumeaux, destinés aux élèves de la classe de quatrième moderne, seront suivis de trois autres couples semblables pour les classes de troisième, seconde et première (sciences). On y trouve les matières et les méthodes qui ont fait le succès des *Éléments de géométrie*, des mêmes auteurs, mais disposées d'une manière absolument conforme aux programmes du nouvel enseignement, et distribuées en trente leçons sur la ligne droite et la circonférence de cercle. Chaque leçon est suivie d'exercices et de problèmes, choisis de façon que la solution repose en grande partie sur les principes exposés dans la leçon correspondante, à peu près comme dans les leçons de géométrie d'Amiot, auxquelles on peut comparer le nouvel ouvrage. Afin de permettre aux élèves d'étudier « régulièrement et rapidement » les solutions détaillées de ces exercices et problèmes, les auteurs ont désiré faire paraître la partie pratique en même temps que la partie théorique, en se bornant, pour les questions simples, à de brèves indications, tandis que les questions plus difficiles sont traitées complètement. Cet ouvrage est suffisamment recommandé par les noms des géomètres qui l'ont entrepris. H. C.

La Pisciculture dans les eaux douces, par le Dr Brocchi. Paris, May et Motteroz, 1896, in-8 de 328 p., avec 127 grav. et 5 tableaux. — Prix : 5 fr.

Malgré son apparence coquette et ses illustrations, ce n'est pas ici un ouvrage d'enfants, mais de grandes personnes, et d'étude sérieuse. Un professeur y étudie complètement le sujet et entre dans tous les détails qu'il comporte. Après avoir donné les notions nécessaires sur l'organisme des poissons, l'auteur énumère avec soin les principales espèces de nos pays qu'il peut être intéressant ou utile de développer par la pisciculture. Puis il examine comment depuis longtemps on a multiplié et élevé les poissons, et arrive à exposer les méthodes de pisciculture artificielle. Soins à donner aux alevins, difficultés, manipulation, succès, sont tour à tour décrits. Le chapitre sur les principaux établissements de France montre les ressources que les amateurs ont près d'eux et auxquelles ils peuvent avoir recours. Un dernier chapitre technique est exclusivement consacré à l'écrevisse et au repeuplement de nos cours d'eau. L'auteur examine ensuite les lois qui règlent la pêche en France ; il en reproduit les principales dispositions, qu'il explique et commente au besoin. Trois graphiques importants terminent enfin le volume et font connaître les époques du frai, de la remonte et de la descente du saumon en France. G. de S.

Coelentères, échinodermes, protozoaires, par Albert Granger. Paris, les fils d'Émile Deyrolle, s. d., in-18 de 390 p., avec 187 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Si l'on s'en tient au titre de l'ouvrage, nombre de lecteurs ignoreront ce qu'il contient. Qu'il suffise de dire que ce livre, faisant partie de la grande collection de l'histoire naturelle de la France, traite des animaux-plantes, si nombreux sur nos côtes. Pour se servir de termes usuels, les étoiles de mer, les oursins, les éponges, les méduses, les polypes et les infusoires rentrent dans cette catégorie. L'ouvrage de M. Granger est intéressant pour

qui s'occupe de ce monde inférieur, si curieux et jusqu'ici peu connu. Outre la partie de classification, il donne les principaux détails que l'on sait sur les espèces qui habitent les côtes de notre pays ou les eaux de l'intérieur, lacs et étangs. On reste surpris à la lecture des curiosités qu'ils renferment et même de l'intérêt qui s'y attache. G. DE S.

Énumération méthodique et raisonnée des familles et des genres de la classe des mycophytes (*champignons et lichens*), par le Dr MARCHAND. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1896, in-8 de 335 p. avec 166 fig. — Prix : 10 fr.

Pour être bien spécial, cet ouvrage sur les champignons et lichens n'en est pas moins composé avec un très grand soin. Son titre indique ce qu'il est, une œuvre de classification de tous ces cryptogames. Quelques notions générales, où l'auteur énonce ses idées personnelles, ouvrent le livre qui se poursuit par le catalogue sommaire mais cependant raisonné des classes, des ordres, des familles et des genres. Les nombreuses gravures, fort bien dessinées, qui accompagnent le texte, précisent les caractères particuliers de diverses espèces, et ajoutent à l'autorité du travail. Plusieurs tables ou index terminent le volume et facilitent les recherches. G. DE S.

Pages choisies des grands écrivains. HOMÈRE, par MAURICE CROISET. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de XIX-343 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il me souvient de cette exclamation d'une jeune fille au sortir d'une leçon sur Homère : « Jamais je n'aurais supposé que ce fût si beau et si intéressant ! » Et cependant mettez entre les mains de cette admiratrice du poète la traduction intégrale de ses deux épopées, en lui commandant de la lire d'un bout à l'autre ; son enthousiasme va bientôt se refroidir. De là l'utilité de recueils comme celui-ci, où toutes les grandes scènes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* sont reproduites dans une version fidèle et reliées les unes aux autres par une analyse intelligente du reste de l'œuvre.

Une courte introduction renferme quelques réflexions générales sur l'origine des poésies homériques, en même temps que sur les idées et les sentiments dont elles sont l'expression. M. Croiset demande pour elles une place dans toute haute éducation, et il a raison : n'y a-t-il pas cependant quelque exagération à affirmer que « quiconque n'a pas lu Homère est par là même condamné à une certaine infériorité morale ? » C. HUIT.

Pétrarque, étude d'après de nouveaux documents, par A. MÉZIÈRES, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1895, in-16 de XXXIX-432 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'avons pas à parler longuement de ce volume, parce que, rajeuni seulement par un titre nouveau, il reproduit celui qui parut en 1868, à la librairie Didier. Écrit dans une belle et élégante prose, résumant un grand nombre de documents, éclairé par un sain esprit critique, il offre une lecture à la fois instructive et attachante. Quelque bon qu'il soit, on peut cependant regretter que M. Mézières n'ait pas voulu profiter d'un certain nombre de publications récentes, comme le volume de M. Voigt : *Pétrarque, Boccace et les Débuts de l'humanisme en Italie*, comme les travaux de MM. de Nolhac et Cochin, et les *Studî di storia letterara*, de M. Flamini, qui a si patiemment réuni tant de détails sur la belle Laure. Un appendice aurait

suffi pour renseigner le lecteur sur ces divers livres et aurait complété parfaitement l'œuvre de M. Mézières. VILLEMORY.

Lettres intimes de Maria Edgeworth, pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821. Préface de Mme W. O'Brien. Trad. de l'anglais par Mlle P. G. Paris, Guillaumin, 1896, in-12 de xxxv-231 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans l'intéressante correspondance de Mlle Edgeworth, publiée par M. Haré, Mlle P. G. a choisi, pour les traduire en français, les lettres écrites pendant deux séjours en France, en 1802 et en 1820, et pendant quelques autres voyages. La famille Edgeworth ayant été partout et surtout à Paris en rapport avec les gens les plus distingués, on trouve dans ces lettres familières un amusant tableau de la société française des deux époques et d'agréables portraits de personnages très divers (Bonaparte, Mme d'Houdetot, Mme de Genlis, Kosciuszko, Morellet, La Harpe, etc.). La traduction est d'une lecture facile, malgré quelques négligences de style ; il s'y trouve aussi des anglicismes tels que : « mes yeux étaient douloureux, » pour : « me faisaient mal » (p. 25) ; « engagé, » pour : « invité » (p. 96) ; « le Colosséum » pour : « le Colisée » (p. 131) ; « s'excuser *pour*, » au lieu de « s'excuser *de* » (p. 199), etc. Il y a (p. 45, note) un singulier contresens : *knapsack* ne signifie pas « sac d'une ville, » mais « sac, havresac. » Certains noms cités dans le texte étant peu connus, on souhaiterait que les notes fussent plus nombreuses. A. BARBEAU.

De Sainte-Anne d'Auray à Sainte-Anne du Fernan-Vaz. Sous le ciel d'Afrique, *récits d'un missionnaire* (le P. BULÉON). Abbeville, C. Paillart, 1896, in-8 de 160 p.

Ce volume est composé avec des extraits de lettres du R. P. Buléon, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit à la côte occidentale d'Afrique, vicariat apostolique du Gabon. Originaire de Bretagne, et très dévot à sainte Anne, il a entrepris d'introduire son culte dans la région du delta de l'Ogôoué qu'il était chargé d'évangéliser ; il réussit à élever un sanctuaire digne de sa patronne vénérée et à grouper autour de lui une fidèle chrétienté. Le récit de cette fondation de mission est fort intéressant ; on lit également avec plaisir les détails donnés sur la vie du missionnaire en pays de nègres et les traits de mœurs qui les accompagnent. Le R. P. Buléon n'est pas seulement un pieux ministre du Seigneur ; il est aussi un bon Français et l'on rencontre sous sa plume maints témoignages de son patriotisme, notamment une page charmante sur la mort d'un soldat rentrant du Dahomey. Il eut la singulière fortune de recevoir pendant deux mois sous son toit le trop fameux Garner, ce pseudo-savant américain qui prétendait apprendre le langage des singes ; le chapitre qu'il consacre à ce personnage est du meilleur comique. Excellent livre de prix et d'étrennes, qui intéressera les lecteurs de tout âge et de toute classe. COMTE DE BIZEMONT.

Note sur un voyage de Nefta à Ghadamès (mars-avril 1893), par P. VUILLOT. Paris, Société de géographie (et Challamel), 1896, in-8 de 11 p. et carte. (Extrait du *Bulletin de la Société de géographie.*)

M. P. Vuillot, l'historien érudit et consciencieux des explorations au Sahara et sur les bords du Niger, a consacré une courte notice, accompagnée d'une excellente carte au 1/400,000e, au voyage que M. le capitaine du génie Cazemajou et M. le lieutenant de spahis Dumas ont exécuté de Nefta vers

Ghadamès au mois de mars 1893. Ces deux officiers ont gagné par le Bir er Ressof Jeraon la zaouia de Sidi Maabet, située aux portes mêmes de Ghadamès, dont l'entrée leur a été interdite. Ils ont exploré une route nouvelle, intéressante au double point de vue stratégique et commercial, en ont levé la carte au 1/100,000e, y ont signalé l'absence de ces longs couloirs nommés *gassi* si fréquents dans les régions plus occidentales de l'erg du Sahara algérien, et l'ont reconnu susceptible d'être jalonnée de puits nombreux et abondants entre Bir er Ressof et Sidi Maabet. Ce sont là de précieux renseignements, qu'il faut remercier MM. Cazemajou et Dumas d'avoir recueillis sur place, et M. P. Vuillot d'avoir mis en lumière avec sa précision habituelle.

HENRI FROIDEVAUX.

Le Patriarcat de Constantinople et l'orthodoxie dans la Turquie d'Europe, par CONSTANDINE, traduit du serbe par J. C. Paris, Flammarion, 1895, in-8 de 48 p.

Cette intéressante brochure est l'œuvre d'un homme d'État qui a cru devoir se dérober derrière un pseudonyme; sa situation officielle lui en faisait une obligation. L'auteur est parfaitement au courant de l'histoire politique et religieuse de son pays; et s'il est possible de critiquer son travail, c'est sur certains points où il interprète les textes dans un sens trop favorable à ses conclusions. La cause que M. Constandine veut servir est celle des Serbes *raïas*, c'est-à-dire sujets de l'empire ottoman. L'Église royale gréco-serbe de Belgrade est complètement émancipée depuis 1879; les Serbes « orthodoxes » de la monarchie austro-hongroise jouissent aussi depuis le siècle dernier de l'autonomie religieuse; il reste en Macédoine et Thrace, c'est-à-dire dans les États du Sultan, des populations de race et de langue serbes, lesquelles sont placées sous l'autorité d'évêques grecs, nommés par le patriarche grec de Constantinople; dans ces diocèses la langue grecque est seule admise à l'église et à l'école; d'où un péril d'hellénisation pour des Slaves qui devraient, selon M. Constandine, relever du synode de Belgrade.

Ce qui donne quelque poids à ces revendications, c'est que les Bulgares ont obtenu ce que les Serbes demandent sans succès; l'exarque des Bulgares, qui réside à Constantinople, est le supérieur religieux de tous les fidèles de sa nation, qu'ils soient *raïas* ou qu'ils vivent dans la principauté à demi indépendante qui est gouvernée par Ferdinand de Saxe-Cobourg.

J'ai exposé ailleurs les raisons qui me font douter du bien fondé des prétentions serbes; mais quelle que soit l'opinion qu'on adopte, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'auteur a présenté des arguments fort sérieux, qu'il l'a fait avec talent et modération, sur le ton qui convient à la discussion des problèmes historiques.

P. PISANI.

La Papauté et la future Guerre européenne, par le comte DE LA BARRE DE NANTEUIL. Paris, Lamulle et Poisson, 1896, in-12 de 96 p. — Prix : 1 fr.

Cet écrit est dédié au général de Charette, qui en a gracieusement agréé l'hommage. L'auteur expose d'abord la situation de l'Europe : il arrive à cette constatation que le droit a été vaincu par la force. Pour clore l'ère des grandes conflagrations, il est nécessaire de recourir à l'arbitrage d'un tribunal international présidé par le Pape. Il est impossible de prévoir les malheurs qu'une guerre générale entraînerait pour les peuples européens. Aussi, depuis vingt-cinq ans, aucun gouvernement n'a-t-il osé assumer la responsabilité de rompre la paix. Cet état de choses pourra durer encore de longues années; mais l'autre éventualité ne demeure pas moins

inquiétante pour un avenir éloigné ou prochain. L'insuffisance de la loi des garanties pour assurer au Pape le libre exercice de sa mission sur la terre ne fait doute pour personne : tous les jurisconsultes catholiques sont d'accord sur ce point : « Pour arriver à restaurer sur ses anciennes bases le pouvoir temporel du Pape, je n'ai pas, dit en terminant le comte de la Barre de Nanteuil, la prétention de fixer aux catholiques une ligne de conduite. » Il nous donne, cependant, des conseils qui méritent une sérieuse attention, et dont nous recommanderons l'étude à tous. A. A.

Lettre au Pape sur les évêques nommés par les francs-maçons, par l'abbé Royer. Limoges, impr. du *Courrier du Centre*, 1896, in-8 de 136 p.

Sous forme d'une lettre au Pape, M. l'abbé Royer a rédigé un véritable pamphlet contre la manière dont sont conduites aujourd'hui les affaires de l'Église de France. Il accuse les évêques de négliger les lois et les enseignements de l'Église. Il fait un long récit des « méprises des Papes » pour arriver à critiquer l'attitude du Saint-Siège envers le gouvernement républicain. Il y ajoute un fort triste tableau de la dépendance où sont nos évêques de la franc-maçonnerie. Il y a dans cet exposé des faits vrais dont beaucoup de catholiques gémissent; il y a des faits exagérés ou mal interprétés; il y a des concessions nécessaires pour éviter de plus grands maux.

Libre assurément à M. l'abbé Royer de penser qu'en certains cas l'énergie eût mieux réussi que la prudence. Mais était-ce bien à un prêtre à s'en expliquer aussi vivement et dans un langage parfois très irrespectueux ? C'est un des signes les plus inquiétants du temps présent que cette tendance de certains membres du clergé inférieur à vouloir, parce qu'ils se sentent de l'ardeur, prendre en mains, à côté ou même au-dessus de leurs supérieurs, la haute direction du mouvement catholique. L'auteur allègue l'exemple de saint Bernard. Quand il aura rendu à l'Église autant de services qu'un saint Bernard, il pourra peut-être alors se croire autorisé à faire la leçon à ses pontifes. Nous n'avons pas entendu dire qu'il soit encore parvenu à cette haute situation. M. l'abbé Royer a certainement du zèle, une instruction étendue et un talent d'écrivain. Ne pourrait-il les employer dans le rang ? D. V.

La Nomination aux bénéfices ecclésiastiques avant 1789, par l'abbé Sicard. Paris, Lecoffre, 1896, in-8 de 109 p. — Prix : 1 fr. 25.

Droit canonique et législation civile, traits de mœurs, curieux usages, piquantes réflexions : vous trouverez tout cela dans la trop courte étude que M. Sicard consacre à la question de la nomination aux bénéfices avant 1789. Le Roi, le Pape, les abbayes, chapitres, parlements, patrons laïques avaient des droits jalousement exercés; les gradués revendiquaient leurs privilèges ; d'autre part les possesseurs de bénéfices résignaient avantageusement, ou permutaient, ou obtenaient des pensions.... C'est vraiment à s'y perdre, et on conçoit au milieu de quelles difficultés se trouvaient placés les évêques pour satisfaire aux obligations de leur charge en assurant la régularité et la dignité du ministère des âmes. L'origine de ces prérogatives, étranges pour nous, avait été rationnelle, légitime, avantageuse même à certains égards, mais les abus s'étaient tellement multipliés que le désordre régnait positivement dans l'Église, et que les évêques se trouvaient comme forcés de donner l'institution canonique à des ecclésiastiques souvent fort peu recommandables. Il fallut la grande secousse de la fin du siècle dernier pour mettre fin à des difficultés si insolubles en apparence. « On est tenté

de s'étonner, conclurons-nous avec l'auteur, qu'avec tant d'entraves apportées au choix et au contrôle des évêques, ce clergé renfermât tant de vertus. »

G. P.

Notes et souvenirs. *Réponses et pièces justificatives*, par le marquis DE DREUX-BRÉZÉ. Paris, Perrin, 1896, in-8 de 36 p. — Prix : 0 fr. 50.

Les *Notes et souvenirs* concernant la campagne monarchique de 1873 ont provoqué dans la presse de nombreuses discussions, et accusé certaines divergences avec l'ouvrage de M. Chesnelong, paru quelques mois plus tard. M. le marquis de Dreux-Brézé a voulu, dans une nouvelle annexe, complétant la troisième édition de son livre, et publiée également en brochure, examiner les points contradictoires et dégager les faits historiques des arguments des commentateurs. Il a successivement examiné le témoignage, le plaidoyer, les critiques, et sans incriminer en aucune façon la bonne foi de son éminent contradicteur, il a maintenu, en les expliquant, les conclusions des *Notes et souvenirs*.

R. L.

Anarchie et socialisme. *Les Partis et le gouvernement*, par G. LEVAVASSEUR, ancien député. Paris, A. Charles, 1896, in-8 de 42 p. — Prix : 1 fr.

Trois chapitres, dont les deux premiers ont des prétentions philosophiques, et le troisième est d'origine politique. La doctrine anarchiste, si doctrine il y a, est aisée à réfuter, et M. Levavasseur s'acquitte consciencieusement de cette charge ; le socialisme méritait mieux qu'une dizaine de pages animées, je le veux, des meilleures intentions, mais n'attaquant pas au nom de la science et de la logique les doctrines, fausses mais savantes par bien des points, de Marx, de Schœffle et de leurs disciples. Le dernier chapitre révèle les inquiétudes politiques de l'auteur. Admirateur fanatique de M. Thiers et de son œuvre, il constate avec chagrin que la république qui lui fut chère glisse toujours sur la pente savonnée qui mène au radicalisme, au socialisme et au néant. La note mélancolique qui domine cette brochure nous montre bien que M. Levavasseur n'a pas grand espoir dans l'établissement d'une république libérale et conservatrice, mais il ne croit pas la monarchie possible, parce qu'il y a « trois branches de la maison de Bourbon, » et que ces branches « se donnent réciproquement l'exclusion !!! »

R. L.

The early Relations between Maryland and Virginia, by JOHN H. LATANÉ. **Is history past politics ?** by HERBERT B. ADAMS. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1895, gr. in-8 de 81 p. (*Johns Hopkins University studies*, 13e série, III-IV). — Prix : 2 fr. 50.

On connaît le mot de Freeman, le célèbre historien anglais, placé comme épigraphe sur chaque publication historique ou économique de l'Université Johns Hopkins : « L'histoire est la politique passée ; la politique, l'histoire actuelle. » M. Herbert B. Adams a entrepris de justifier la première de ces deux théories, et il l'a fait avec beaucoup de talent, dans une étude intitulée : « L'Histoire est-elle la politique passée ? » Il y a montré d'une façon convaincante comment Freeman avait emprunté cette idée au docteur Thomas Arnold (p. 72 et suiv.), et y a tracé très largement le programme des études de la célèbre Université de Baltimore (p. 71-72). On ne peut qu'approuver les principes énoncés par M. Adams ; mais n'y a-t-il pas une réelle exagération de sa part à prétendre (p. 76) que Ranke est « le plus grand de tous les historiens anciens ou modernes ? »

C'est une très curieuse histoire que celle des relations hostiles qui ont

existé entre les deux colonies de Virginie et de Maryland depuis l'année 1634, date où fut fondée cette dernière, jusqu'au moment où les agents de la Virginie et lord Baltimore conclurent (novembre 1657) un accord qui permit enfin à celui-là de gouverner la province dont il avait été dépouillé cinq ans auparavant par les commissaires du Parlement, et que les Puritains avaient administrée après eux. La négligence avec laquelle avaient été répartis par la royauté les territoires anglais au Nouveau Monde, le manque de connaissances géographiques chez ceux qui eurent à trancher les premières discussions, voilà les causes de cette hostilité dont M. John H. Latané voit la perpétuation dans les dissentiments contemporains de frontière entre ces deux États (p. 7). L'auteur en a retracé avec un grand soin les différentes phases, depuis les origines de la dispute pour la possession de l'île de Kent dans la Chesapeake, rectifiant sur plus d'un point les histoires antérieures (p. 23, note 2, p. 27) et restituant à l'élément puritain venu, après son expulsion de Virginie, s'établir au Maryland, la place très importante qu'il doit occuper dans l'histoire primitive de la Virginie. M Latané a certainement (lui-même, p. 8, le reconnaît de bonne grâce) insisté plus qu'il ne convenait sur le rôle de ces Puritains du Maryland ; ce sera aux historiens de l'avenir à mettre bien exactement au point la question, en insistant sur eux plus qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent, et moins que M. Latané. Une bonne bibliographie (p. 65-66) termine cette excellente contribution à l'histoire des colonies de la Nouvelle-Angleterre au XVIIe siècle.

HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La nouvelle de la mort de Mgr D'HULST, député du Finistère et recteur de l'Institut catholique, nous arrive au moment où nous corrigeons les épreuves de la *Chronique*, trop tard pour que nous puissions consacrer dans ce numéro à l'éminent prélat la place à laquelle il a droit. Mais nous ne voulons pas attendre au mois prochain pour nous associer au deuil où cette perte, inattendue malgré tout, plonge l'Institut catholique, la chaire de Notre-Dame, le diocèse de Paris, dont il était l'un des grands vicaires, et toute la France chrétienne.

— M. Paul CHALLEMEL-LACOUR, mort à Paris le 26 octobre, était né le 19 mai 1827, à Avranches. Ses études, faites au lycée Saint-Louis, le conduisirent, en 1846, à l'École normale, d'où il sortit agrégé de philosophie en 1849. Il professa successivement à Pau et à Limoges, se fit emprisonner au 2 décembre, puis expulser de France. Après quelques années passées en Belgique, en Allemagne et en Italie, il alla enseigner la littérature française au Polytechnicum de Zurich (1856), revint en France lors de l'amnistie et entra comme critique littéraire au *Temps*. Nous n'avons point à parler ici de son rôle comme préfet du Rhône pendant la guerre, comme député des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée nationale et comme sénateur du même département depuis 1876. Il remplit aussi les fonctions d'ambassadeur en Suisse, puis à Londres, et occupa le ministère des affaires étrangères dans le ministère Ferry. M. Challemel-Lacour s'était acquis, en écrivant d'ailleurs assez peu, une réputation de philosophe et d'écrivain de talent, suffisante pour lui faire obtenir, en 1894, un fauteuil à l'Académie française. Quelques optimistes avaient cru découvrir à cette époque chez M. Challemel-Lacour une tendance à se rapprocher du catholicisme ; son testament et ses obsèques civiles ont montré qu'il était resté jusqu'à la fin dans les sentiments

de l'irréligion absolue. Voici la liste assez brève de ses écrits, non compris ses discours au Sénat et celui qu'il a prononcé à l'Académie française : *Histoire de la philosophie moderne*, trad. de l'allemand de Ritter (1861, in-8); — *La Philosophie individualiste, étude sur Guillaume de Humboldt* (1864, in-12); — *Œuvres de Mme d'Épinay* (1869, 2 vol. in-12). M. Challemel-Lacour a donné dans la *Revue des Deux Mondes*, outre une revue dramatique et des comptes rendus bibliographiques, les articles suivants : *La Poésie païenne en Allemagne au XIXe siècle; Frédéric Hœlderlin* (15 juin 1867) ; — *La Peinture monumentale en Allemagne. Pierre Cornelius* (15 août 1867); — *Politique allemande de la Prusse* (15 décembre 1867) ; — *Les Historiens allemands de la Révolution française ; l'historien prussien M. Henri de Sybel* (15 décembre 1867) ; — *Diplomates et publicistes de l'Allemagne. Frédéric de Gentz* (1er juin 1868) ; — *Hommes d'État de la Turquie. Ali-Pacha et Fred-Pacha* (15 février 1869) ; — *Hommes d'État de l'Angleterre ; John Bright* (15 février 1870) ; — *Un Bouddhiste contemporain en Allemagne; le philosophe Arthur Schopenhauer* (15 mars 1870) ; — *La Princesse Tarakanov* (1er mai 1870) ; — *W. E. Gladstone* (1er juillet 1870) ; — *Le Roman politique en Angleterre ; « Lothair » de M. Disraeli* (15 juillet 1870) ; — *Sir George Cornewal Lewis* (15 août 1870) ; — dans la *Revue politique et littéraire : Lyon pendant l'hiver 1870-1871* (5 avril 1873) ; — dans la *Revue germanique : Auguste Burger* (1er février 1863) ; — *Guillaume de Humboldt* (1er décembre 1863, 1er février 1864) ; — *Le Salon de 1864* (1er juin 1864) ; — dans la *Revue moderne*, suite de la précédente : *Le Salon de 1865* (1er juillet 1865) ; — *De quelques Travaux récents sur la physionomie* (1er décembre 1865) ; — *Frédéric Rückert* (1er mars 1866) ; — *Les Grandes Écoles en Angleterre* (1er mai et 1er août 1866) ; — *Le Salon de 1866* (1er juin 1866) ; — dans la *Revue nationale : Les Revues anglaises du mois de janvier 1864* (février 1864).

— Le directeur de l'observatoire de Paris, M. Félix Tisserand, est mort dans sa cinquante et unième année, le 20 octobre. Né à Nuits (Côte-d'Or), le 15 janvier 1845, il se fit recevoir en 1863 à l'École normale supérieure (section des sciences), en sortit en 1866 avec le titre d'agrégé, et passa en 1868 avec succès son doctorat ès sciences. Attaché dès cette époque à l'observatoire de Paris, il fut appelé en 1873 à la direction de l'observatoire de Toulouse et nommé en même temps professeur à la Faculté des sciences de cette ville. Il revint à Paris comme professeur de mécanique rationnelle à la Faculté des sciences, chaire qu'il échangea bientôt contre celle d'astronomie mathématique (1883). Correspondant de l'Académie des sciences en 1874, il avait été élu membre dans la section d'astronomie en remplacement de Le Verrier en 1878. A la mort du contre-amiral Mouchez, il lui succéda comme directeur de l'Observatoire (1892). Il était aussi depuis 1878 membre du Bureau des longitudes. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *Exposition d'après les principes de Jacobi de la méthode suivie par M. Delaunay, dans sa théorie du mouvement de translation de la lune* (1869, in-4), thèse ; — *Recueil complémentaire d'exercices sur le calcul infinitésimal* (1877, in-8 ; 2e éd. 1896); — *Traité de mécanique céleste* (1889-1896, 4 vol. in-4) ; — *Rapport annuel sur l'état de l'observatoire de Paris* (depuis 1893, in-8) ; — *Discours prononcés à l'inauguration de la statue de François Arago*, avec MM. le vice-amiral Mouchez, Muzet, Huet, Cornu, F. de Mahy et Poincaré (1893, in-4) ; — *Leçons de cosmographie*, avec M. H. Andoyer (1895, in-8). En outre M. Tisserand est l'auteur d'un nombre considérable de mémoires insérés dans les recueils savants de la France. Nous citerons dans les *Annales de l'observatoire de Paris : Les Travaux de Le Verrier* (t. XV, 1882); — *Résumé des tentatives faites pour déterminer la parallaxe du soleil* (t. XVI, 1882) ; — *Mémoire sur les mouve-*

ments séculaires des plans des orbites de trois planètes (ibid.); — *Sur le Développement de la fonction perturbatrice, dans le cas où l'inclinaison naturelle des orbites est considérable* (t. XVIII, 1885); — *Mémoire sur le problème des trois corps* (ibid.); — dans les *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences : Observations de la nouvelle planète Luther* (1871, I, n° 13); — *Note sur les surfaces orthogonales* (ibid., n° 23); — *Détermination de l'orbite de la planète (117) Lornia* (1871, II, n° 14); — *Détermination de l'orbite de la planète (116)* (ibid., n° 15); — *Sur la Recherche de la planète perdue (99) Dike*, avec M. Lœwy (1872, I, n° 8); — *Sur les Mouvements relatifs à la surface de la terre* (ibid., n° 26); — *Observations de la planète (115)* (1872, II, n° 12); — *Sur le Mouvement des planètes autour du soleil* (ibid., n° 14); — *Sur la Planète (116) Jirona* (ibid., n° 21); — *Sur les Étoiles filantes des 9 et 10 août* (1873, II, n° 7); — *Sur les étoiles filantes de décembre* (ibid., n° 24); — *Observation de l'aurore boréale du 4 février 1874 à Toulouse* (1874, I, n° 6); — *Observations des étoiles filantes des 9, 10 et 11 août* (1875, II, n° 7); — *Sur l'Étoile 70* p *Ophiuchus* (1876, I, n° 4); — *Note sur l'Invariabilité des grands axes des orbites des planètes* (ibid., n° 8); — *Observations des taches du soleil à l'observatoire de Toulouse en 1874 et 1875* (ibid., n° 14); — *Observations faites à l'observatoire de Toulouse avec le grand télescope Foucault* (ibid., n° 16); — *Sur les Déplacements séculaires du plan de l'orbite du 5e satellite de Saturne* (1876, II, nos 25 et 26); — *Découverte de trois petites planètes, 170, 171, 172, et d'une comète*, avec M. Stéphan (1877, I, n° 7); — *Observations des satellites de Saturne faites à l'observatoire de Toulouse* (ibid., n° 13); — *Note sur le Mouvement des apsides des satellites de Saturne* (1877, II, n° 15); — *Notes sur l'anneau de Saturne* (ibid., nos 24 et 26); — *Observations des phénomènes des satellites de Jupiter* (1878, I, n° 6); — *Sur le Développement de la fonction perturbatrice dans le cas où, les excentricités étant petites, l'inclinaison mutuelle des orbites est considérable* (1879, I, nos 2, 4, 5 et 24; II, nos 13 et 14); — *Sur les Satellites de Mars* (1879, II, n° 23); — *Sur un Développement particulier de la fonction perturbatrice* (1880, I, n° 11); — *Sur les Transcendances qui jouent un rôle fondamental dans la théorie des perturbations planétaires* (ibid., nos 18 et 19); — *Observations de la comète* b *1880 Schæberle* avec M. Bigourdan (1880, II, n° 2); — *Sur le Développement d'une fonction quelconque du rayon vecteur dans le mouvement elliptique* (ibid., n° 23); — *Sur le Développement périodique d'une fonction quelconque des rayons vecteurs des deux planètes* (1881, I, n° 4); — *Sur les Déterminations des masses de Mercure, de Vénus, de la terre et de la parallaxe solaire* (ibid., n° 12); — *Observations de la comète Faye*, avec M. Bigourdan (ibid., n° 12); — *Observations de la comète* b *1881*, avec M. Bigourdan (1881, II, n° 3); — *Sur les Déplacements séculaires des plans des orbites de trois planètes* (ibid., n° 14, et 1882, I, n° 15); — *Note sur une formule de Hansen* (1883, II, nos 16 et 17); — *Note sur un théorème de A. Lindstadt concernant le problème des trois corps* (1884, I, n° 19); — *Remarques au sujet de la théorie de la figure des planètes* (1884, II, nos 9 et 13); — *Sur la théorie de la figure de la terre* (ibid., n° 15); — *Sur le Mouvement de rotation de la terre autour de son centre de gravité* (1885, II, n° 3); — *Sur les Mouvements d'inertie principaux de la terre* (ibid., n° 6); — *Sur la Libration de la lune* (ibid., n° 13); — *Sur un Cas remarquable du problème des perturbations* (1886, II, n° 9); — *Notice sur les travaux de feu M. Oppolzer* (1887, I, n° 2); — *Sur la Communicabilité des moyens mouvements dans le système solaire* (ibid., n° 5); — *Sur un Point de la théorie des inégalités séculaires* (1888, II, n° 11); — *Sur le Satellite de Neptune* (ibid., n° 21); — *Sur la Théorie de la capture des comètes périodiques* (1889, I, n° 16); — *Sur les Orbites des étoiles filantes et sur les points radiants stationnaires* (1889, II, n° 9); — *Sur les Noyaux de la grande comète II de 1882* (1890,

I, n° 5); — *Sur les Mouvements des planètes* (ibid., n° 7); — *Sur l'Inégalité lunaire à longue période, due à l'action de Vénus et dépendant de l'argument* t + 16 l' — 8 l'' (1891, II, n° 1); — *Sur l'Accélération séculaire de la lune* (ibid., n° 20); — *Sur une Équation différentielle relative au calcul des perturbations* (1892, I, n° 9); — *Sur la Découverte du 5e satellite de Jupiter* (1892, II, n° 16); — *Observations des petites planètes faites au grand méridien de l'Observatoire de Paris* (ibid., n° 21); — *Note sur l'observation de l'éclipse partielle de soleil du 16 avril 1893* (1893, nos 16 et 17); — *Sur la Découverte de la comète* b *1893* (1893, II, n° 3); — dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Toulouse : Mémoire sur l'attraction des sphéroïdes elliptiques homogènes* (1875, t. VII); — *Sur l'Étoile double 70* p. *Ophiuchus* (t. VIII, 1876); — *Mémoire sur les déplacements séculaires du plan de l'orbite du 8e satellite de Saturne* (*Japhet*) (t. IX, 1877); — dans le *Bulletin des sciences mathématiques et astronomiques : Sur le Mouvement du pendule conique* (2e série, V, 1881); — *Notice sur Victor-Alexandre Puiseux* (t. VIII, 1884); — dans l'*Annuaire publié par le bureau des longitudes : Notice sur les observatoires français vers la fin du siècle dernier* (1881); — *Notice sur les planètes intramercurielles* (1882); — *Notice sur les perturbations* (1885); — *Discours aux obsèques de M. Yvon Villarceau* (ibid).; — *Notice sur la mesure des masses en astronomie* (1889); — *Discours à l'inauguration de la statue de Le Verrier* (1890); — *La Question des petites planètes* (1891); — *Notice sur le congrès de géodésie de Fribourg* (ibid.); — *Notice sur la lune et ses accélérations séculaires* (1892); — *Discours aux funérailles de M. Ossian Bonnet* (1893); — *Discours aux funérailles de M. l'amiral Paris* (1894); — *Sur le Congrès géodésique d'Insprück* (1895).

— Le général Jules-Louis Trochu est mort le 6 octobre, à Tours, dans sa quatre-vingt-deuxième année. Né à Palais, chef-lieu de Belle-Isle-en-Mer, le 12 mars 1815, il se fit recevoir à Saint-Cyr, puis passa par l'école d'application d'état-major et fut promu lieutenant en 1840. Capitaine en 1843, il suivit en Algérie le général Bugeaud, alors gouverneur. Il se distingua dans les guerres de Crimée, où il fut promu général de brigade, et d'Italie, où il prit part comme général de division. La publication en 1867 d'un ouvrage anonyme : *L'Armée française en 1867* (1867, in-18), le rendit suspect au gouvernement, qui le tint à l'écart jusqu'à la guerre de 1870. Nous n'avons pas à rappeler son rôle fort critiqué comme gouverneur de Paris, ni la place qu'il tint dans le gouvernement de la Défense nationale. Député du Morbihan en 1871, il prit surtout part, à la Chambre, à la discussion de la loi militaire de 1872. Presque aussitôt après il rentra dans la vie privée. Il fut admis à la retraite en 1873. Quelques années plus tard, il publiait un ouvrage qui fait en quelque sorte pendant à celui que nous avons indiqué plus haut : *L'Armée française en 1879* (1879, in-18), également anonyme. On a déjà commencé la publication des Mémoires manuscrits qu'il avait rédigés dans sa solitude.

— Un écrivain militaire qui jouissait d'une notoriété assez considérable, le général Théodore Iung, député du Nord, est mort le 3 octobre. Né à Paris, le 12 mars 1833, il entra en 1851 à Saint-Cyr, en sortit dans l'artillerie, servit cinq ans en Afrique et se distingua en Italie. En 1869, il devint chef de cabinet du ministre de la guerre, général Lebœuf. Sans rappeler ici ses états de service, nous dirons qu'il fut appelé en 1883 à la direction de l'artillerie de Brest et que, promu général de brigade en 1887, il fut nommé, la même année, gouverneur de Dunkerque. Il fut mis à la retraite sur sa demande en 1891. On lui doit les ouvrages suivants : *Le Dépôt de la guerre, ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il peut être* (Paris, 1872, in-8); — *Principes d'organisation des armées* (Paris, 1873, in-8); — *La Vérité sur le Masque de fer*

(Paris, 1873, in-8); — *La France et Rome. Étude historique* (Paris, 1874, in-8); — *L'Académie de guerre de Berlin* (Paris, 1877, in-8), anonyme; — *Bonaparte et son temps* (Paris, 1880-1881, 3 vol. in-8); — *Lucien Bonaparte et ses Mémoires* (Paris, 1882-1883, 3 vol. in-8); — *Analyse de la Révolution française*, de Dubois-Crancé (Paris, 1884, in-8); — *L'Armée et la Révolution; Dubois-Crancé (Edmond-Louis-Alexis), mousquetaire, constituant, conventionnel, général de division, ministre de la guerre (1747-1814)* (Paris, 1885, 2 vol. in-18); — *La Guerre et la Société* (Paris, 1889, in-8); — *La République et l'Armée* (Paris, 1892, in-18); — *Le Siège de Dunkerque, 1793. Documents officiels inédits* (Dunkerque, 1893, in-8); — *La Chasse à l'homme* (Nancy, 1894, in-8).

— M. Auguste-Adolphe-Lucien Trécul, membre de l'Académie des sciences dans la section de botanique, est mort, âgé de soixante-dix-huit ans, le 16 octobre. Né à Mondoubleau (Loir-et-Cher), le 8 janvier 1818, il étudia la pharmacie à Paris, fut quelque temps interne dans un hôpital, mais ne tarda pas à s'adonner exclusivement aux études botaniques. Les mémoires qu'il publia dans les recueils spéciaux depuis 1843 (le plus ancien en date contient des *Observations sur les fruits des « prismatocarpus hybridus et speculum » et sur celui des « crucifères, »* et a paru au tome XX de la deuxième série des *Annales des sciences naturelles*, en 1843) attirèrent sur lui l'attention et le firent charger par le Muséum et le ministère d'agriculture d'une mission aux États-Unis. De 1848 à 1850, il parcourut l'Amérique du Nord, faisant un riche recueil de plantes et d'observations. A son retour, il s'occupa d'utiliser ces matériaux et poursuivit ses savantes recherches sans demander ni accepter aucune fonction officielle. Son amour désintéressé de la science fut récompensé par l'honneur que lui fit l'Académie des sciences de lui donner un de ses fauteuils en 1866. Ses théories sur les fermentations, opposées à celles de Pasteur, furent l'objet de vives discussions dans cette savante compagnie en 1871-1872. Nous ne pouvons songer ici à dresser un catalogue des œuvres du savant botaniste. Ses dissertations, qui se comptent par centaines, sont dispersées dans les recueils spéciaux : *Annales des sciences naturelles, Revue botanique, Bulletin de la Société botanique de France, Revue horticole*, et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences.

— Sir Joseph Archer Crowe, mort le 7 septembre, s'était fait une notoriété assez considérable par ses ouvrages sur l'histoire des beaux-arts. Né à Londres le 20 octobre 1825, il avait commencé par faire du reportage pour le *Morning Chronicle*, puis avait pris la direction du *Daily News* pour la partie étrangère. Directeur de l'École artistique de Bombay de 1857 à 1859, il entra par la suite dans la carrière des consulats, fut tour à tour consul général d'Angleterre à Leipzig et à Düsseldorf et remplit un rôle diplomatique assez important, notamment comme membre de la commission anglo-française du Niger (1892). Voici la liste des ouvrages composés par lui en collaboration avec M. Cavalcaselli : *Notices of early Flemish painters* (1856, in-8); — *Painting in Italy* (1866, 3 vol. in-8); — *Painting in New Italy* (1871, 2 vol. in-8); — *The Cicerone*, trad. de Burckhardt (1873, in-8); — *Life of Raphael, his life and work* (1877, 2 vol. in-8); — *Titian, his life and work* (1883-1885, 2 vol. in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Étienne Allaire, ancien précepteur du comte de Paris, à qui l'on doit : *La Bruyère dans la maison de Condé* (1866, 2 vol. in-8); — *Le Duc de Penthièvre. Mémoires de Dom Courdemanche* (1889, in-8), et des *Souvenirs d'un vieux précepteur*, auxquels la presse a fait un excellent accueil; — de M. Blavier, sénateur, ancien élève de l'École polytechnique et de l'École des mines, et journaliste, mort dans son

château des Briards, âgé de soixante-neuf ans, le 23 octobre; — de M. Adolphe Botte, compositeur distingué, mort le 14 octobre; — de M. l'abbé Joseph Bouet, ancien supérieur du séminaire de Reims et directeur de la Solitude d'Issy, mort le 7 octobre, âgé de soixante ans; — de M. de Castarède, président de la Société d'agriculture des Basses-Pyrénées, mort à Uzas, près de Pau, le 5 octobre; — de M. Chaurand, ancien député et doyen des avocats lyonnais, mort le 14 octobre; — de M. Alexis-Henri des Custeaux de Conty, à qui l'on doit la série des *Guides Conty*, si appréciés du public, mort à soixante-neuf ans, le 13 octobre, à Courbevoie; — de M. le docteur Cozé, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Paris, mort le 8 octobre; — du R. P. Henri Demante, de la Compagnie de Jésus, ancien professeur au collège de Vaugirard et auteur de commentaires sur l'Écriture sainte, mort à Versailles; — de M. Désiré Devrez, inspecteur général honoraire des édifices diocésains, mort à soixante et onze ans, le 13 octobre; — de M. Auguste Gay, agronome distingué, mort le 11 octobre, dans sa quatre-vingtième année, au château de Vauriac (Dordogne); — de M. le docteur Geay, mort le 8 octobre; — de M. l'abbé Guillaume, professeur au grand séminaire de Verdun, directeur de la *Semaine religieuse* de ce diocèse, mort le 26 octobre; — de M. le docteur Handt, professeur agrégé de la Faculté de médecine, mort le 27 octobre, âgé de quarante-cinq ans; — de M. Lagrange, ancien chef de la police impériale, qui a publié, il y a quelques années, un volume de Mémoires, mort le 20 octobre; — de M. le docteur Lebreton, mort âgé de quatre-vingt-dix ans, le 7 octobre, à Pleyben (Finistère); — de M. Charles Lefebvre de Bécourt, ancien ministre plénipotentiaire et collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, mort dans sa quatre-vingt-sixième année, en octobre, à Noailles; — de M. Morisot, professeur de physique à la Faculté des sciences de Bordeaux, qui s'est particulièrement occupé de recherches sur la pile électrique, mort le 2 octobre, à Albas; — de M. le docteur A. Nassans, chirurgien en chef des hôpitaux de Toulouse, mort le 23 octobre, dans cette ville; — de M. Picon, avocat, mort à soixante-seize ans, le 12 octobre, à Courbevoie; — de M. F. Rieder, ancien professeur de l'Université, mort le 12 octobre; — de M. H. de Saint-Marc, professeur d'économie politique et de législation industrielle à la Faculté de droit de Bordeaux, dont nous citerons une *Étude sur l'enseignement de l'économie politique dans les Universités d'Allemagne et d'Autriche* (1892, in-8), mort le 4 octobre, à Villeneuve-sur-Lot; — de M. Léon Stouls, docteur en droit, mort à quarante et un ans, à Nanterre, le 14 octobre; — de M. Henri Trianon, conservateur honoraire de la bibliothèque Sainte-Geneviève, mort à quatre-vingt-six ans, le 19 octobre; — de M. Édouard Vaisse, collectionneur, mort à soixante-neuf ans, le 14 octobre, à la Bégude en Provence; — de M. le docteur Vialle, collaborateur de *l'Actualité médicale*, mort le 21 octobre, à quarante-huit ans.

— A l'étranger, l'on annonce la mort : du major-général Vasili Fedorovitch Argamakov, écrivain militaire distingué, collaborateur du *Voennyi Ibornik*; — de M. Aleksandr Batalin, directeur du Jardin botanique de Saint-Pétersbourg, mort en octobre, à l'âge de cinquante ans; — du Révérend Edward White Benson, archevêque de Canterbury, et écrivain ecclésiastique, mort à soixante-sept ans, le 11 octobre; — de M. le docteur E. Brown-Sequard, fils du savant dont nous avons annoncé la mort l'an dernier, et lui-même médecin distingué, mort en octobre, à Atlanta (États-Unis); — de M. Anton Bruckner, célèbre compositeur et organiste, mort à soixante-douze ans, le 10 octobre; — de M. Francis-James Child, professeur de rhétorique, puis de littérature anglaise à Harvard College, auteur de

nombreux ouvrages, mort le 11 septembre, âgé de soixante et onze ans, à Boston; — de M. George D. Cox, écrivain et auteur de traductions en anglais de divers ouvrages étrangers, mort le 30 septembre, à Philadelphie ; — de M. Euzebiusz Czerkawski, écrivain polonais, mort à soixante-quatorze ans, le 21 septembre, à Lwów ; — de M. George Du Maurier, écrivain anglais, d'origine française, collaborateur du *Punch*, fondateur de l'*Oxford and Cambridge Magazine*, et auteur d'assez nombreux ouvrages, mort à Londres le 3 octobre ; — de sir John Erich Erichsen, médecin anglais, à qui l'on doit d'importantes publications, mort le 23 septembre, âgé de soixante-dix-huit ans, à Folkestone; — de M. Aleksandr Sergievitch Famintsyn, écrivain russe, mort le 24 juin, à cinquante-six ans; — de M. Jourii Nikolaevitch Golorouka-Otrok, critique théâtral et littéraire, collaborateur de divers journaux et revues russes (*Rousskii viestnik*, etc.), mort le 27 juillet, à Razoumovsk; — de M. Julien Gregr, éditeur du *Narodni listy*, mort le 3 octobre, à Prague ; — de M. Zygmunt Kaczkowski, écrivain polonais, mort âgé de soixante-douze ans, le 7 septembre, à Paris ; — de M. J.-A. Maloney, explorateur africain ; — de M. Giuseppe Miraglia, sénateur et jurisconsulte, mort âgé de quatre-vingts ans, à Florence, le 24 octobre; — de M. William Morris, journaliste et poète anglais, mort âgé de soixante-deux ans, le 3 octobre, à Londres;.— de M. Lev Nikolaevitch Mozdalevskii, auteur d'ouvrages pédagogiques, mort le 11 mai; — de Sir Ferdinand von Mueller, naturaliste distingué, correspondant de l'Institut de France, auteur d'une Flore de l'Australie, mort à Melbourne (Australie), âgé de soixante et onze ans; — de M. Gregorii Pavlovitch Nebolsin, écrivain russe, rédacteur de la *Gazette commerciale* et de divers recueils statistiques, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 16 juin; — du docteur Henri William Parnell, mort le 14 octobre ; — de M. Aleks. Stepanovitch Pestov, auteur d'un important ouvrage sur le gouvernement intérieur de la Russie de 1740 à 1741 (*Vnoutrennyi byt rousskago gospudarstva s 17go okt. 1740 g. po 25e noiabria 1741 g.*); — de M. Agosto Porfiria de Carvalho, rédacteur de la *Naçaõ* de Lisbonne, et écrivain distingué, mort le 24 octobre ; — de M. Constantin Rössler, ancien chef de bureau de la presse au ministère des affaires étrangères de Berlin, auteur d'une histoire du Kulturkampf et de divers autres ouvrages, mort à soixante-seize ans, le 19 octobre, à Berlin ; — de M. Maurice Schiff, professeur de physiologie à l'Université de Genève, mort dans cette ville le 6 octobre ; — de M. Em. Bogdanovitch Schöne, chimiste russe, mort le 6 mai, à Moscou; — de M. Nikol. Ivanovitch Souvorov, membre de plusieurs sociétés savantes, et à qui l'on doit, entre autres ouvrages historiques, un volume sur Vologda au début du siècle dernier (*Vologda v natchalie XVIII stolietiia*, 1864), mort à quatre-vingt-un ans, le 11 mai, à Vologda; — de M. Aleks. Grigorievitch Stolietov, professeur de physique à l'Université de Moscou, mort dans cette ville, le 15 mai, âgé de cinquante-sept ans; — du docteur Tanner, célèbre par ses tentatives de jeûne prolongé, mort en octobre, à Cleveland (Ohio, États-Unis); — de M. Porfirii Aleksieevitch Trifonov, littérateur et critique musical, collaborateur des *Peterbourgskiia viedomosti* et du *Viestnik Evropy*, et qui laisse des recherches estimées sur l'histoire de la musique russe (*Otcherki istorii rousskoï mouzyki*) ; — de M. Nik. Estafievitch Vilde, écrivain dramatique russe, mort âgé de soixante-quatre ans, le 7 juin, à Moscou ; — de M. William Henry White, secrétaire de l'Institut royal des architectes britanniques, auteur d'un Manuel d'architecture navale, mort à Londres, le 23 octobre ; — de M. Egor Egorovitch Zamyslovski, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, qui, outre une thèse remarquée sur le gouvernement de Fédor Alexieevitch (*Tsarstvova-*

nie Feodora Aleksieevitch, 1884), laisse divers travaux sur le Journal de voyage d'Herberstein en Russie, sur l'importance du XVIIIe siècle dans l'histoire russe, etc., mort à cinquante-cinq ans, le 9 mai, à Saint-Pétersbourg.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 25 septembre, M. Clermont-Ganneau a communiqué à l'Académie ses recherches sur le nom et la position de certaines localités de la Palestine (luttes des croisés). M. Jamot a lu, au nom de M. Holleaux, une étude sur l'inscription de la tiare de Saïtapharnès concluant à l'authenticité. Le 2 octobre, M. Courteault a donné lecture d'un mémoire de M. Labrouche sur le *Port de la Ténarèse* (route centrale dans les Pyrénées à l'époque antéromaine). — Le 9, M. P. Meyer a lu un travail de feu M. Hauréau sur *Quelques docteurs en théologie*, signataires d'une supplique au roi Philippe le Bel. M. Müntz a communiqué un mémoire sur *la Légende du sorcier*.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 3 octobre, M. Glasson a donné lecture d'un mémoire sur *la Journée d'un conseiller au Parlement de Paris*. — Le 10, M. E. Sayous a lu un mémoire sur les *Discours de Shéridan au temps du Directoire et de Napoléon* (1795-1808).

Concours et prix. — *Académie des sciences morales et politiques*. — Le prix Léon Foucher (4,000 fr.), dont le sujet était : *Les Finances communales*, a été attribué à M. L.-P. Dubois. Le prix Victor Cousin (4,000 fr.), dont le sujet était : *Exposition et examen de la philosophie de Philon le Juif et de l'École d'Alexandrie*, a été attribué à MM. E. Henriot et Colonna d'Istria.

Faux autographes de Luther. — Dans le dernier fascicule du *Centralblatt fur Bibliothekswesen*, M. Buchwald appelle l'attention du public sur l'audacieuse entreprise de personnes qui cherchent à mettre dans la circulation des volumes avec de prétendues dédicaces autographes du fameux réformateur. Les amateurs, prévenus, devront se tenir soigneusement sur leurs gardes, et ils seront reconnaissants à M. Buchwald de leur avoir signalé le péril.

Paris. — M. Léopold Delisle a extrait du *Journal des savants* du mois de juin les *Testaments d'Arnaud de Villeneuve et de Raimond Lulle. 20 juillet 1305 et 26 avril 1313* (Imp. nationale, in-4 de 14 p.). Comme le dit l'éminent critique, il faut accueillir avec empressement, avec gratitude, les deux pièces que M. Roques Chabas et M. de Bofarull viennent d'exhumer des archives d'Espagne, et qui complètent fort heureusement les renseignements admis jusqu'ici dans les biographies de deux auteurs qui tiennent une place considérable dans les annales de la fin du XIIIe siècle et du commencement du XIVe, et qui intéressent également la France et sa voisine. M. Delisle rapproche les nouveaux documents des divers travaux dont A. de Villeneuve et R. Lulle ont été l'objet en ces derniers temps, notamment, pour le premier, du « long et substantiel article de feu Hauréau dans l'*Histoire littéraire de la France* (t. XXVIII), et de l'ouvrage spécial d'un savant professeur de Madrid, Don Menéndez Pelayo (1879, petit in-8) ; pour le second, d'un article considérable par sa valeur comme par son étendue, inséré dans le tome XXIX de l'*Histoire littéraire de la France*.

— *Le Général Kilmaine*, « l'un des plus méconnus et des plus oubliés » de l'époque révolutionnaire, vient de trouver un biographe dans M. Léonce Grasilier. Mais la petite brochure qu'il nous donne sur son héros (Paris, Albert Savine, in-16 de 33 p., 1 portrait) ne contient rien de bien original, et les lecteurs friands d'inédit feront bien d'attendre le gros volume qu'il nous promet sur le même personnage, et où il consignera le résultat de ses recherches dans les documents originaux.

— M. Henri Omont continue à s'occuper des manuscrits du grand établissement auquel il est attaché : *Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions du département des manuscrits pendant les années 1894-1895. Inventaire sommaire* (Paris, Leroux, gr. in-8 de 70 p. Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LVII). Les notices présentent le plus net aperçu des accroissements qu'ont reçus les fonds latin et français du 1er janvier 1894 au 31 décembre 1895. En tête de la liste est inscrite une acquisition d'une importance particulière, celle des précieux manuscrits en onciale, du VIIe et du VIIIe siècle, que M. Léopold Delisle a rapportés de Lyon, en novembre 1895, à la suite de la vente du baron Dauphin de Verna. Parmi les neuf cent quatre-vingt-quatorze manuscrits ajoutés en ces deux dernières années aux fonds latin et français, nous nous contenterons d'indiquer un Commentaire de Robert Lincoln sur Aristote, une Vie de saint Honorat, archevêque d'Arles, un exemplaire de L. A. Florus, des notes autographes de N. Heinsius sur Claudien, une Chronique universelle suivie de celle de Sigebert de Gemblours, un dialogue de Platina adressé à Laurent de Médicis, un recueil, de la main de Bossuet, d'extraits de différentes sessions du concile de Trente, un livre d'heures d'Isabelle Stuart, femme du duc de Bretagne François Ier, une copie de l'*Opus majus* de Roger Bacon, de nombreux registres de notaires (XVe et XVIe siècles), divers cartulaires, la Farce de maistre Pierre Pathelin, d'autres pièces dramatiques (comédies et tragédies), divers recueils de Monmerqué, ouvrages de jurisprudence de Domat (originaux avec corrections autographes), notes bibliographiques de l'abbé Mercier de Saint-Léger, Répertoire alphabétique de notes biographiques et généalogiques, formé par J. Ravenel ancien conservateur du département des imprimés, livres de raison de la famille Miraben, de la famille de Saint-Amans, archives de la famille de Narbonne-Lara, etc.

— Signalons la dix-neuvième livraison de l'excellent et toujours remarquable *Dictionnaire général de la langue française* (Paris, Delagrave, in-8, p. 1425-1504). Nous allons du mot LOT au mot MERCANTILLE.

— On annonce, comme devant paraître fin novembre, un nouveau livre de notre collaborateur M. Pierre de Nolhac, sur Marie-Antoinette, richement illustré d'après les peintres et graveurs contemporains, et consacré à *la Dauphine*.

AUVERGNE. — La maison L. Bellet, de Clermont-Ferrand, édite une collection de petites brochures de propagande illustrées, dont la couverture historiée parlera aux enfants, à l'ouvrier, au peuple. Elles feront grand bien, distribuées dans les catéchismes, les patronages, les missions. En voici quatre : *Le Bienheureux Gérard Majella*, rédemptoriste, qui, enfant, jouait avec l'enfant Jésus ; — *Le R. P. Passerat*, rédemptoriste, qui fut un saint religieux et un missionnaire grand convertisseur, aussi bien que l'âme de son Institut qui prospéra d'une façon merveilleuse sous son administration en des temps très critiques ; — *Notre-Dame du Perpétuel-Secours*, qui est la dévotion spéciale répandue par les Pères rédemptoristes ; — *Saint Alphonse de Liguori*, leur fondateur.

BERRY. — Nous recevons le onzième volume de la quatrième série des *Mémoires de la Société historique, littéraire, artistique et littéraire du Cher* (Bourges, Renaud ; Paris, Lechevalier, in-8 de XVII-346 p.). Ce joli volume débute par une relation de voyage due à la plume élégante d'un jeune écrivain, M. Daniel Mornet : *Trois journées dans les causses de la Lozère et les gorges du Tarn. De Mende à Millau par la vallée du Tarn et Montpellier-le-Vieux*. Ces pages intéressantes sont illustrées de quatre phototypies très réussies. Nous noterons ensuite l'étude plus considérable de M. E. Tausse-

rat : *Vierzon et ses environs, récits historiques et anecdotiques, d'après des pièces originales* (p. 53-276). Nous sommes là en présence de la première partie de cette monographie qui a dû coûter beaucoup de recherches à l'auteur. Le volume renferme aussi les travaux suivants : *Une Lettre inédite du premier duc de Saint-Aignan au cardinal Mazarin*, par M. L. Jeny; — *Plantes rares de Culan (Cher) et des environs*, par M. A. Martin; — *Notes sur les isoètes du centre de la France*, par M. A. Legrand, et *Herborisations de 1896*; — *Les Chartes fausses de l'abbaye des bénédictins de Saint-Sulpice-lez-Bourges*, par M. J. Soyer; — *Notice nécrologique sur M. Porcheron*, par M. A. Le Grand; — *Poésies*, par M. E. Jouin.

Bretagne. — Le P. Ch. Robert, de l'Oratoire de Rennes, à l'aide de documents d'archives, nous fait connaître une curieuse cérémonie de la Bretagne : c'est le *Baptême des Filleuls des États de Bretagne* (Rennes, Marie Simon, in-8 de 16 p.). Les États déléguaient un membre de chacun des trois ordres. Les ducs de Rohan et les ducs de la Trémoille considéraient comme une grâce précieuse que leurs fils aînés fussent tenus sur les fonts sacrés par « Nosseigneurs les États. » Ce fut en 1679 que cette grâce fut pour la première fois demandée et octroyée. Le dernier des filleuls des États fut François-Bretagne-Urbain.... de Trémergat (1785). Tous avaient parmi leurs prénoms celui de Bretagne. L'auteur décrit les cérémonies baptismales qui furent pour Trémergat d'un éclat sans pareil, il énumère les cadeaux faits par les États à la mère et à l'enfant; celui-ci recevait toujours de ses parrains la somme de 11,000 francs.

— C'était aussi un honneur très ambitionné par les vieux serviteurs de la province de recevoir, à la fin de leurs jours, une bourse des *Jetons des États de Bretagne* (Paris, Rollin et Feuardent, in-8 de 101 p. avec pl. des jetons). Le P. Ch. Robert les fait remonter à 1641; ils portaient au droit l'Hermine « passant, » la figure du roi régnant ou le souvenir d'un fait important et, au revers, l'écusson écartelé de France et de Bretagne. Ils se distribuaient par lots de cent et étaient remis surtout aux dignitaires des États, soit aux fonctionnaires des assemblées. Les cent jetons avaient une valeur intrinsèque de cent soixante-cinq à cent soixante-dix livres. Cette très remarquable monographie est composée d'après les délibérations et les comptes des États de Bretagne. Avant 1655, aucun jeton des États n'est daté, puis il faut aller jusqu'en 1677 pour en retrouver d'autres avec date. A partir de 1679, la tête du roi sera toujours représentée dans l'écu qui la gardera presque exclusivement jusqu'à la fin. Toujours il y a une légende, soit autour de la tête, soit autour de l'écu « armoyé. » Le jeton était en argent.

— Les géographes réunis à Lorient au début du mois d'août, à l'occasion du dix-septième congrès national de géographie, ont pu y étudier une intéressante collection cartographique. M. Léon Vignols, l'érudit chercheur et bibliophile de Rennes, avait en effet exposé dans la salle des réunions privées du Congrès la série de soixante-quatre pièces ou groupes de pièces (certains de ces groupes, tel le n° 26, se composent d'une vingtaine de pièces) qu'il possède sur la cartographie bretonne antérieure à 1790. Cette collection est-elle aussi incomplète que le dit modestement son auteur? Il est permis d'en douter; il convient en tout cas de le remercier de la libéralité avec laquelle il a permis d'étudier un ensemble que ne possède vraisemblablement aucun autre collectionneur; il convient aussi de le remercier d'avoir rédigé à cette occasion une *Liste des pièces composant ma collection de cartographie bretonne antérieure à 1790* (Rennes, Fr. Simon, in-8 de 21 p.) qui est, malgré sa brièveté et ses lacunes, une précieuse contribution à la biblio-

graphie méthodique et analytique de la cartographie française avant 1790.

— M. Paul Parfouru, le savant archiviste d'Ille-et-Vilaine, nous donne un curieux mémoire sur *la Torture et les exécutions en Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles* (Rennes, imp. Marie Simon, in-8 de 38 p.). Il a réuni des détails sombres et précis sur la question par le feu usitée au parlement de Bretagne et dans les juridictions inférieures, et sur l'exécution qui suivait la torture. En pièces justificatives, nous avons dix procès-verbaux d'exécution ou de torture, échelonnés de 1620 à 1770.

Comté de Nice. — Le savant archiviste des Alpes-Maritimes, M. Henri Moris, vient de nous donner une nouvelle brochure, *Menton à la France*, contenant les documents officiels inédits sur la réunion de Menton et de Roquebrune en 1793 et en 1861 (Paris, Plon et Nourrit, in-8 de 92 p.). Le principal intérêt consiste dans la situation très curieuse de villes libres qu'eurent les deux cités de 1848 à 1861. Une introduction sobrement écrite fait connaître la petite histoire de ces populations qui furent toujours très attachées à la France. Une jolie gravure reproduit une vue du vieux Menton en 1860.

Franche-Comté. — Un volume comme celui que vient de publier M. F. Richenet : *Le Patois de Petit-Noir, canton de Chemin (Jura)* (Dole, L. Bernin, in-8 de 302 p.), a dû imposer à son auteur un travail aussi considérable que persévérant. On peut dire que c'est un livre vécu, car l'étude de M. Richenet a pour objet le parler de son coin de terre natal, « gros village du Jura, sur la rive droite du Doubs, à vingt-quatre kilomètres de Dole. » Après des *Considérations générales sur les patois* et quelques courts chapitres préliminaires, M. Richenet esquisse une grammaire du patois de Petit-Noir et établit certains rapports de ce patois avec quelques autres, notamment le patois bourguignon, le patois bisontin, le patois bressan, celui des Fourgs (Doubs) et même les patois lorrain et berrichon. Un *Glossaire* important vient ensuite (p. 80-238) : c'est la partie la plus attachante du volume et celle qui a coûté certainement à son savant auteur le plus de recherches patientes. L'ouvrage se termine par des noëls, des paraboles, des fables, etc., qui nous fournissent de très suggestifs « termes de comparaison entre divers patois et celui de Petit-Noir. » Excellent livre qui non seulement sera recherché par les linguistes, mais aura encore le privilège de plaire beaucoup aux simples curieux.

— Conteur charmant, philologue estimé, bibliographe apprécié, bibliophile célèbre, Charles Nodier a été tout cela. Ajoutez, si vous voulez, qu'il a eu, comme poète, un brin de notoriété. Mais jamais le « bon Nodier » n'aurait dû être pris au sérieux comme historien. Nous ne doutons pas cependant que ses *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire* ne soient acceptés encore comme sincères et exacts par plusieurs. Et c'est sans doute pour désabuser ces crédules que M. Pierre de Vaissière, dans le *Correspondant* du 25 octobre dernier (p. 283-303), a écrit un article aussi attachant que documenté sur *Charles Nodier conspirateur*. L'auteur en perspective de *Trilby*, de *la Fée aux miettes* et de *la Légende de la sœur Béatrix* ayant, comme chacun sait, décoché en 1802, à l'adresse du Premier Consul, une satire en vers intitulée : *La Napoléone*, diverses personnes furent inquiétées à ce sujet. Par générosité ou par vanité (nous ne nous prononcerons pas), Nodier se dénonça lui-même, fut arrêté, puis relâché, après une détention d'un peu plus d'un mois. On se borna, en haut lieu, à le renvoyer « en pénitence » dans sa famille, à Besançon, et à le placer sous la surveillance de la police. M. de Vaissière nous paraît avoir ramené à leurs justes proportions les ennuis que causèrent à Nodier ses petits vers antinapoléoniens et les imprudences peu graves qui suivirent, ennuis que le futur bibliothécaire de Laybach par grâce im-

périale (1813), puis bibliothécaire de l'Arsenal par faveur royale (1823), a transformés dans ses *Souvenirs* en persécutions et en tribulations. Décidément, la Garonne ne possède pas seule le privilège de voir naître des « gascons » sur ses rives.

— Sous le titre de : *Dernier Voyage de P.-J. Proudhon à Besançon*, M. Ch. Thuriet a publié dans les *Annales franc-comtoises* de septembre-octobre dernier, puis a fait tirer à part (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 15 p.), une conversation que le fameux démolisseur social aurait eue, en 1864, avec Ch. Weiss, alors bibliothécaire de la ville de Besançon. L'entretien en question, rapporté par Weiss à M. Thuriet le jour même où il eut lieu, est revenu à la mémoire de celui-ci en lisant le remarquable ouvrage que M. A. Desjardins a consacré à Proudhon (cf. *Polybiblion*, t. LXXVII, p. 31). Il faut lui savoir gré de nous avoir fait part de cette conversation, car elle est vraiment curieuse.

— Signalons l'opuscule intitulé : *Incendie de Saint-Claude en 1799. Procès-verbal-journal de l'incendie qui détruisit la ville de Saint-Claude le 1er messidor an VIII de la République française* (Saint-Claude, ancienne imp. veuve Énard, in-32 de 22 p.). Ce document, rédigé dans le style boursouflé du temps, nous était connu déjà, au moins en partie, par l'*Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint-Claude* de Dom P. Benoît (t. II, p. 887-891).

— Une brochure imprimée chez P. Hoffmann, à Montbéliard, a paru sous le titre : *L'Isle-sur-le-Doubs. Bénédiction de la croix de mission, 19 août 1896* (in-8 de 20 p., avec 2 phototyp.). On a voulu ainsi conserver le souvenir d'une cérémonie religieuse touchante, ainsi que le texte du sermon prononcé à cette occasion par M. l'abbé Léchine, missionnaire diocésain. Exemple à imiter.

— L'an dernier, nous avons cru devoir donner quelques conseils sympathiques au rédacteur du *Grand Almanach jurassien pour 1896*, surtout en ce qui touche la couleur locale, qui n'était pas assez accentuée. Nous recevons cet almanach pour 1897 (Lons-le-Saunier, imp. C. Martin, gr. in-4 de 128 p., illustré). Avec plaisir, nous constatons que l'amélioration, dans le sens que nous avons préconisé, est des plus sensibles. Tout en gardant son plan général, qui, d'ailleurs, est excellent, cette publication a pris un caractère comtois bien défini, au moins jusqu'à la page 84. Nous faisons des vœux pour que le *Grand Almanach jurassien*, en obtenant le succès qu'il mérite à tous égards, affirme de plus en plus son originalité, qui est sa raison d'être principale, en faisant une large part aux choses du Jura et de la Franche-Comté, petites anecdotes comprises.

Guyenne et Gascogne. — M. Micé, dans sa *Notice nécrologique sur Frédéric Fournet* (Bordeaux, Gounouilhou, gr. in-8 de 17 p. Extrait des *Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux*, t. I de la 5e série), fait très bien connaître celui qui fut un de ses maîtres et qui est mort (17 juin 1895) président d'honneur de cette Société. M. Micé ne rend pas seulement hommage au savant professeur, au zélé travailleur auquel la chimie industrielle doit tant de progrès, mais aussi à l'homme de bien qui se servit si noblement de la grande fortune acquise par ses inventions pour doter divers établissements scientifiques et hospitaliers.

Ile-de-France. — Notre collaborateur M. le comte de Marsy a entrepris, dans la *Dépêche de l'Oise*, sous le titre de : *Notre bibliothèque locale. Oise et départements voisins*, la publication de notices sur les ouvrages récemment parus qui intéressent Compiègne et les pays limitrophes. Son programme n'est d'ailleurs pas limitatif, et il nous avertit qu'il ne se fera pas faute, le cas échéant, de signaler les ouvrages importants dont le sujet ne rentre pas

dans son cadre, ou de faire connaître quelque volume ancien de sa bibliothèque. Tirées à part à cent exemplaires, les douze premières notices forment une élégante brochure in-16 de XII-60 pages (Compiègne, imp. Henry Lefebvre). Nous souhaitons qu'en poursuivant cette publication utile, M. le comte de Marsy n'omette pas de mettre en tête ou à la fin de chaque article l'indication des numéros de la *Dépêche* où il a paru.

LANGUEDOC. — M. Frédéric Donnadieu, président de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, a consacré son discours d'ouverture de la séance publique du 14 mai dernier à la *Vie et travaux du numismate Pierre Boudard*, auteur de la *Numismatique ibérienne*, etc., etc. (Béziers, imp. générale J. Sapte, gr. in-8 de 13 p.). L'orateur rappelle en très bons termes que Pierre Boudard, un des fondateurs et le premier secrétaire de la Société, honora par sa science la ville de Béziers, où il était né le 12 février 1797, et où il mourut le 31 août 1870. Il analyse et apprécie très bien les remarquables travaux — malheureusement inachevés — de son compatriote, travaux auxquels a rendu complète justice l'éminent auteur de la *Description générale des monnaies antiques de l'Espagne*, M. Aloïs Heiss. — Nous devons encore à M. F. Donnadieu une notice très bien faite sur *l'Établissement thermal de La Preste, près Prats-de-Mollo, Pyrénées-Orientales*, suivie d'observations médicales par M. le docteur F. Berny, médecin attaché à l'établissement (Béziers, gr. in-8 de 40 p.). A des documents historiques M. Donnadieu a joint de charmantes descriptions non seulement de La Preste, mais aussi de diverses localités environnantes.

— Presque toute la deuxième livraison du tome Ier de la troisième série du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (t. XXIV de la collection, Béziers, J. Sapte, in-8 paginé 217 à 564) est occupée par l'étude de M. Antoine Soucaille : *Institutions municipales. Le Consulat de Béziers* (p. 217-504), qui formera à elle seule, une fois tirée à part, un important volume. L'on peut citer encore : *Rapport sur le concours de poésie française*, par M. J. Cavailler ; — *Rapport sur le concours de mémoires historiques*, par M. A. Soucaille ; — *Note relative aux monuments chrétiens du musée lapidaire du cloître de Saint-Nazaire ;* — *Rapport sur le concours de poésie néo-romane*, par M. J. Crozals.

LORRAINE. — L'Académie de Stanislas vient de distribuer le tome XIII de la cinquième série de ses *Mémoires* (Nancy, imp. Berger-Levrault, in-8 de LXXII-396 p.). On trouvera là : *Thomas Erskine*, par M. H. Mengin ; — *Emmanuel Briard, botaniste, 1845-1895*, par M. P. Fliche ; — *Souvenirs d'une expédition en Kabylie, du 30 mai au 10 juillet 1854*, par M. M. Chassignet ; — *Notes sur la vie de Descartes et sur le Discours de la Méthode*, par le docteur A. Netter ; — *La Révolution communale à Toul*, par M. E. Martin ; — *Les Dames du Saint-Sacrement à Nancy, 1669-1793*, par M. A. Benoît ; — *Dans les champs*, poésie, par M. A. Lombard ; — *Une Excursion dans l'est oranais, la région des Beni-Ouragh*, par M. A. Mathieu ; — *L'Économe de l'Abbaye, épisode ;* — *E. Friant*, par M. Ch. de Meixmoron de Dombasle ; — *Les Dernières Poésies de M. Leupol*, par M. A. Lombard.

— Nous avons à signaler le tome XIV des *Mémoires de la Société philomathique de Verdun (Meuse)* (Verdun, imp. L. Laurent fils, in-8 de CXVII-430 p.). Ce volume renferme, entre autres, les travaux suivants : *M. Petitot Bellavène, historien verdunois*, par M. F. Liénard ; — *Les Glaces de fond*, par M. J. Mouton (avec une planche) ; — *Louis Le Géant*, par M. l'abbé Gillant ; — *Œuvres du Verdunois de la Pointe : le Château de Récicourt*, par M. F. Loppinet (avec une planche) ; — *L'Hôpital du Saint-Esprit de Marville*, par M. C. Chadenet (avec une planche) ; — *L'Aumône publique à Verdun aux siècles*

derniers, par le même; — *Valeur et effets comparés du lait tiédi et du lait bouilli dans l'alimentation des enfants*, avec tableaux graphiques, par M. Ch. Chamoüin; — *Les Tumulus de Verrière en Hesse*, par M. F. Loppinet (avec un plan); — *Documents inédits relatifs aux Trois Lignages de Verdun*, communiqués par M. Chadenet-Senocq. Mais l'œuvre la plus importante que l'on trouvera ici est certainement le *Dictionnaire du patois meusien*, de M. l'abbé Varlet. Le travail du savant ecclésiastique (p. 39-304) débute par une *Introduction* qui n'a qu'un tort, celui d'être trop brève. Une *Grammaire* vient ensuite, et le *Dictionnaire* proprement dit termine cette étude considérable, qui fait le plus grand honneur à M. Varlet et donne à ce volume de la collection une importance particulière.

Lyonnais. — La deuxième édition de *Temps passé, journal sans date*, par le docteur P. Max-Simon, vient de paraître chez L. Battaille (in-24). La première édition, réservée à des amis, n'avait pas été mise dans le commerce. Dans cet élégant petit volume, le docteur Max-Simon passe en revue un grand nombre de personnages plus ou moins célèbres avec lesquels son père et lui ont été en rapport. Ce n'est donc pas une autobiographie, ce ne sont pas non plus des Mémoires, mais un simple recueil de souvenirs, écrits au courant de la plume et sans liens étroits entre eux. Flaubert, Lamartine, Balzac, Montalembert, Lamennais, Musset, Babinet, Rossini, Taine, Royer-Collard, le docteur Récamier, Saint-Marc-Girardin, Andral, Gavarret, Fonssagrives, et bien d'autres y ont pris place, avec des anecdotes sur chacun d'eux. Plusieurs sont inédites et dignes d'être conservées.

Maine. — M. P. Moulard, ancien archiviste adjoint de la Sarthe, vient de publier une monographie très complète sur *le Fief et la seigneurie de Maleffre en-Arçonnay (Sarthe)* (Le Mans, E. Monnoyer, in-8 de 100 p.) dans le *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*. Dans le précieux terrier, compilé avec soin, les historiens du Maine auront beaucoup à puiser tant pour l'histoire des lieux que pour celle des personnes. A signaler le « lieutenant général » de Boisdeffre (p. 97).

Normandie. — *L'hydrographie du département de l'Eure*, que vient de publier M. Ed. Ferray (Évreux, Ch. Hérissey, in-8 de 119 p.) dans les *Mémoires de la Société libre.... de l'Eure*, ne forme qu'une première partie d'un grand travail. Il est consacré à la Rille, à l'Avre, à l'Iton, dont il étudie l'hydrographie, la perte et la renaissance, les cavernes si curieuses. Il n'y a pas qu'une science approfondie, il y a une verve intarissable dans cette brochure. Voir notamment p. 105. Les Parisiens eux-mêmes ne seront pas fâchés de connaître, avec l'aide d'un maître si expert, la qualité des belles eaux normandes qu'ils ont « détournées » pour les boire.

— Peu de travaux ont été faits avec plus de soin que la monographie consacrée par M. l'abbé C. Guéry à *la Commanderie de Saint-Etienne de Renneville (Eure), fondée par Richard d'Harcourt* vers 1140 (Évreux, impr. de l'Eure, in-8 de 179 p.). Le pieux et savant auteur n'a négligé aucune source. Non seulement la commanderie, mais chaque membre a son histoire. Et parmi ceux qui résidèrent en Normandie ou qui portèrent le titre dans l'ordre de Malte, il y a bon nombre de noms célèbres, David de Sarcus, Philippe de Mailly, Charles des Ursins, Antoine des Hayes d'Espinay-Saint-Luc, Antoine de Mornay-Villarceaux, Guillaume de Meaux-Boisboudran, Gilbert d'Elbène, Jean-Charles de Boisroger de Rupierre, etc. En gravures : le château tel qu'il se voyait en 1847, l'effigie en pierre du fondateur, la maison des Templiers à Louviers, la grange de la commanderie aux armes des Mailly, la tombe de Gédéon de Joigny-Bellebrune, le beau portrait du bailly de Chambray. C'est plus qu'une monographie, c'est une contribution très importante pour l'his-

toire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en France, qui est aussi très utile pour la Normandie par la variété et l'abondance des détails, mis en lumière avec habileté et talent.

— Nous retrouvons toute la méthode et l'érudition de M. l'abbé Guéry dans un petit mais excellent *Rapport sur la découverte de plusieurs sépultures dans la cathédrale d'Évreux* (Évreux, Ch. Hérissey, in-8 de 20 p. Extr. du *Bulletin de la Société libre.... de l'Eure*). Sept tombes ont été mises à jour; Mgr de Maupas et Mgr du Perron ont été reconnus; grâce à M. Guéry, nous savons quelque chose sur les autres, les « inconnus. »

— M. le comte A. de Blangy vient de consacrer une superbe plaquette à un Caennais, dont le nom est trop oublié aujourd'hui : *Gabriel de Cussy, directeur de la Monnaie de Caen, député à l'Assemblée nationale en 1789* (Caen, Ch. Valin, in-4 de 91 p.). En tête la reproduction d'une estampe dont peu d'amateurs peuvent se vanter d'avoir une copie. Puis une préface très sobre, digne du gentilhomme qui l'a écrite. Après, une série très complète de documents que termine comme une sanglante apothéose la condamnation à mort de l'ex-député du Calvados. Charlotte Corday parlait de lui, et lui, au milieu de tant de troubles, eut le courage de ne pas voter la mort du Roi. Une curieuse scène du temps, un fac-similé de l'écriture de Cussy, complètent l'ensemble parfait de cette belle brochure.

— Le nom de M. Féderique est, comme celui de M. Armand Gasté, intimement lié à l'histoire de la ville de Vire. Tous deux amoureux du sol natal, érudits passionnés, s'aidant et s'encourageant l'un l'autre, sont arrivés à d'excellents résultats. En voici deux très précieux ; l'un est la formation du *Musée de Vire* (Caen, Ch. Valin, in-8 de 12 p. Extrait du *Bulletin de la Société des beaux-arts de Caen*). Cette simple notice vaut mieux qu'un long ouvrage, car elle redit avec précision les difficultés de la création du musée et quelles sont les richesses de ses collections, en particulier de ses objets d'art. — Sur *les Sources de la Vire*, M. C.-A. Féderique nous donne les détails les plus complets, tant au point de vue historique qu'au regard de la géographie. Ce sont là des travaux qu'on ne saurait trop louer, car ils sont pleins de faits et vides de mots inutiles (Vire, René Eng, in-8 de 8 p.).

— L'éloge des guides Joanne n'est plus à faire. Et l'opuscule que la librairie Hachette vient de consacrer au *Havre* (in-16 de 40 p.) est à la hauteur de ses devanciers. A signaler les belles photogravures de la place Gambetta, et de l'église de Montivilliers, notamment. Cette dernière est une vraie merveille.

— Le beau volume du *Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure* pour 1895 vient de paraître (Évreux, Ch. Hérissey, in-8 de LXX-384 p.). Après de bons travaux, remarquables au point de vue de l'agriculture, il faut citer les jolies poésies de MM. Ed. Porcher, J. Nourry et G. de Bar, consacrées à Guillaume le Conquérant, à Corneille, à Molière, ou encore à Rollon, le grand ancêtre. M. Léon Coutil a dressé l'inventaire des monnaies gauloises, M. Édouard Gachot a écrit les états de service de la Presse ébroïcienne, enfin M. Louis Régnier a rassemblé cette belle bibliographie historique dont nous parlions dans notre dernier numéro. Bien curieux, le testament de Jacques de Silly, mis au jour par M. Meyer. Les obsèques de MM. Emile Chauvet et le docteur Pasquier ont permis de rendre hommage à des hommes de talent et de cœur.

PICARDIE. — Les deux derniers fascicules des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville* (imp. Fourdrinier, in-4, p. 115-226 et 227-345, avec pl.) contiennent une très importante étude de M. Émile Delignières sur *l'Œuvre gravé de Jacques Aliamet d'Abbeville, précédé d'une notice sur sa vie et son*

œuvre. L'ancien président de la Société d'émulation s'était déjà beaucoup occupé des artistes de sa ville natale, laquelle a été de tout temps une féconde pépinière de célèbres graveurs, mais jamais encore il n'avait donné autant de développement à ses monographies. En voyant combien est soigné le travail consacré à Jacques Aliamet (né le 30 novembre 1724, mort à Paris le 29 mai 1788), on ne s'étonnera pas de lire (p. 117) que « le présent ouvrage est le fruit de près de vingt années de recherches. » Si la biographie de l'artiste ne laisse rien à désirer, l'appréciation de son œuvre et le catalogue raisonné de toutes ses productions méritent aussi les plus complets éloges.

Provence. — On trouvera beaucoup d'agrément et d'intérêt dans *la Jeunesse de M. Mignet. Discours prononcé par M. le doyen Guibal à la distribution des prix du lycée Mignet, le 30 juillet 1896* (Aix-en-Provence, J. Remondet-Aubin, gr. in-8 de 15 p.). Le nouveau abonde ici, l'orateur ayant eu communication des lettres inédites et intimes adressées par l'académicien à son ami, M. Rouchon-Guigues, conseiller à la cour d'appel d'Aix. Les extraits de la correspondance de Mignet sont charmants.

— C'est une ravissante plaquette, pleine de verve, et ornée de jolies gravures, que M. J.-B. Samat a consacrée aux *Chasses en Provence* (Paris, E. Flammarion, in-8 carré de xvii-86 p.). Désormais les gens du Nord et de l'Ouest, ceux des Ardennes, voire les chasseurs des Alpes ne plaisanteront plus les Marseillais. Avec beaucoup d'esprit, M. Samat a remis les choses au point et les chasses de Provence en honneur. Ce sont surtout les grives, les cailles, les ortolans, les becs-croisés, les foulques, qui font les frais du tableau. Mais l'auteur est obligé d'en faire son *meâ culpâ ;* non content du poste, de l'agachon, il a pris le chilé, il a fait crier le sambil, et parfois (*proh pudor !*) il a usé des filets Si vous n'étiez pas de Marseille, confrère en Saint-Hubert, il serait impossible de vous absoudre.

Velay. — Le tome VIII des *Mémoires et procès-verbaux de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire*, qui vient de nous parvenir (Le Puy, gr. in-8 de 278-ix-126 p.), se présente comme l'un des plus remarquables que nous ayons eu à noter cette année. La quantité est médiocre, mais la qualité est parfaite. C'est d'abord : *Procédé facile pour la vérification de l'alcool*, par M. le docteur Coiffier, et *le Géographe Aimé Pissis*, par M. Corcelle. Viennent ensuite : *Relation des communes du département de la Haute-Loire comparées à la commune moyenne de la France, tant au point de vue de la population que de la richesse spécifique d'après les éléments de 1895*, par M. Sklénard ; — *Étude comparative de certains produits agricoles de la Haute-Loire des années 1893 1894*, par le même. Ajoutons que les pages 141 à 267 sont occupées par l'importante étude de feu M. Truchard du Molin sur *la Baronnie de Lardeyrol* (avec 9 planches d'armoiries en couleurs). Disons toutefois que, si réel que soit l'intérêt de ce dernier travail, il nous paraît dépassé sensiblement par celui de M. Louis Pascal : *Bibliographie du Velay et de la Haute-Loire*, qui est paginé à part. Si considérable qu'apparaisse déjà l'œuvre méritoire de cet érudit, nous constaterons qu'elle n'embrasse encore que la *Théologie* et la *Jurisprudence*. Nous n'ignorons pas que l'ensemble est terminé ; aussi ne pouvons-nous que faire des vœux pour que sa publication marche rapidement.

Alsace. — La collection des *Correspondants de Grandidier* vient de s'enrichir de trois nouveaux fascicules : VI. *Haillet de la Couronne*, lieutenant général du bailliage de Rouen et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Normandie. Lettres inédites publiées avec divers documents par A. I. de Saint-Antoine (Paris, A. Picard ; Colmar, H. Huffel, in-8 de 8 p.). — VII. *Le P. Chrysologue de Gy, capucin. Lettres iné-*

dites sur son admission à l'Académie de Hesse-Cassel, publiées par Auguste Gasser (Paris, A. Picard ; Gray, Gilbert Roux, 1896, in-8 de 14 p.). A la suite des quatre lettres de Noël Andrey, en religion P. Chrysologue (né à Gy le 8 septembre 1745, mort en la même ville le 8 septembre 1808), écrites de Paris en 1781 et 1782, M. Gasser a reproduit l'acte de naissance de l'académicien de Hesse-Cassel (extrait des registres paroissiaux de Gy) et son acte de décès (*Ibid.*). Il a consacré (p. 1-7) une intéressante notice au géographe-astronome auquel on doit une si bonne carte des départements de la Haute-Saône, du Doubs et du Jura (1791). — VIII. *Martin Gerbert de Hornau*, prince-évêque de Saint-Blaise. Lettre inédite publiée par A.-M.-P. Ingold, suivie, en appendices, de seize lettres de Grandidier, du *Specimen novi breviarii*, etc. (Paris, A. Picard; Colmar, Huffel, gr. in-8 de 52 p.). Ce que le fascicule VI contient de plus intéressant, c'est une lettre de Grandidier relative au monument élevé à Salzbach en l'honneur de Turenne et adressée de Strasbourg, le 20 septembre 1781, au chevalier de Beaurain, historien du grand capitaine. Le fascicule VIII, beaucoup plus important, ne nous donne, il est vrai, qu'une seule lettre de l'illustre et saint abbé bénédictin de Saint-Blaise dans la Forêt-Noire, mais nous y trouvons une curieuse série de lettres qui lui furent adressées par l'historien de l'église de Strasbourg, depuis le 20 septembre 1775 jusqu'au 8 juin 1787. Ces lettres sont suivies (appendice II) de lettres échangées entre Grandidier et un curé alsacien, lesquelles étaient perdues dans le *Journal encyclopédique* de 1779 et 1780, et (appendice III) du *Specimen novi breviarii ecclesiastici Ecclesiae Germanicae.* On remarquera dans ce fascicule de judicieuses et excellentes notes.

— La *Collection d'histoire d'Alsace*, dont nous avons maintes fois entretenu nos lecteurs, vient de s'enrichir de deux nouveaux fascicules. Le premier, sur lequel nous passerons rapidement, comprend *Quelques mots sur l'origine des noms de Strasbourg d'après des documents inédits*, par le docteur Henri Weisgerber (Paris, Charles Schlaeber, in-8 de 11 p.), dissertation un peu confuse, sans conclusion définitive, et où, malgré le pluriel du titre, nous n'avons vu cité qu'un seul document inédit. — M. Charles Nerlinger est l'auteur du second opuscule, où il nous fait connaître *le Dernier Seigneur de Spesbourg, Gauthier de Dicka, 13..-1386* (Ibidem, in-8 de 17 p.), dont il a retrouvé et publié un acte inédit de donation en fief à Guillaume et à Jean Haffner de Wasselonne de moitié du château de Freudeneck et du village de Fulnhusen. Une jolie vue du Spesbourg, finement gravée par M. A. Touchemolin, orne cette intéressante étude.

Allemagne. — L'importante maison Herder vient de publier le catalogue général de ses publications : *Katalog der Herder'schen Verlagshandlung zu Freiburg im Breisgau 1801-1895* (Fribourg, Herder, in-8 de 255 p.). Fondée d'abord à Meersburg, sur le lac de Constance (1801), transférée à Constance en 1809, c'est en 1810 qu'elle s'établit à Fribourg, où elle est restée depuis lors. Actuellement elle a des succursales à Carlsruhe, à Strasbourg, à Munich, à Saint-Louis dans les États-Unis et à Vienne. Le catalogue alphabétique donne pour chaque ouvrage la date de la dernière édition, avec indication entre [] de la première. Une table alphabétique des matières facilite l'usage du catalogue. Nous regrettons que la maison Herder n'ait pas joint à ce volume, comme vient de le faire par exemple la maison Hoepli, une liste chronologique de ses publications, qui aurait permis de se rendre mieux compte des progrès accomplis dans ce siècle par cette librairie considérable.

Angleterre. — M. Demetrius C. Boulger, éditeur de l'*Imperial Asiatic quarterly review*, vient de donner chez MM. T. F. Unwin et Cie une biographie du général Gordon dont il était l'ami particulier et sur lequel il a pu utiliser

des notes inédites mises à sa disposition par la nièce du général, miss Dunlop.

— La maison Seeley et Cie annonce, de son côté, la publication d'un ouvrage sur le fameux astronome Charles Pritchard. La biographie est faite par sa fille, miss Ada Pritchard ; mais l'évêque de Worcester y ajoute un aperçu sur l'œuvre théologique de Ch. Pritchard, tandis que ses travaux astronomiques sont exposés par M. H. H. Turner, qui lui a succédé comme professeur à Oxford.

Espagne. — On devine sans peine l'intérêt qu'offre à l'heure présente *la Guerra separatista de Cuba* (Madrid, in-12 de 540 p.), et on le comprendra mieux encore lorsqu'on saura que l'auteur, le Dr Juan Bautista Casas, a vécu son livre, ayant été pendant plusieurs années gouverneur ecclésiastique de la Havane. C'est dire assez qu'il connaît par expérience ce que sont les colonies espagnoles des Grandes-Antilles et quel est le caractère remuant et mobile des populations qui les habitent. Il peut, mieux que beaucoup d'autres, émettre un avis sur les vraies causes qui ont donné naissance à la guerre de Cuba, et sur les moyens probables de la terminer à l'avantage des deux partis belligérants. Nous recommandons spécialement son projet d'organisation pour la nouvelle colonisation de la grande île, dont la Havane est la capitale. Il y a là des idées et des vues dont les hommes d'État espagnols pourraient tirer profit.

— *El Boletin del Obrero*, tel est le titre d'un petit recueil hebdomadaire, qui vient d'être fondé à Madrid dans le but de procurer chaque dimanche à l'ouvrier un moment d'agréable lecture, et en même temps d'élever son âme sur le terrain moral des grandes vérités de la religion. Ce recueil a pour directeur Don Alvaro Leopoldo Nuñez. Le premier numéro a paru en juillet 1896.

— Le R. P. Mabille, jésuite, nous entretient avec beaucoup d'intérêt de la montagne, du pèlerinage et des souvenirs de saint Ignace — de la ville, des habitants, du monument à saint Ignace, dans son opuscule : *Le Montserrat et Manrèse. Souvenirs de saint Ignace* (2e édition, Jobard, in-12 de 50 p.). Lieux et monuments sont décrits avec exactitude. « L'auteur.... a tout vérifié par lui-même avec un scrupule qui défie la critique » (p. 1). Il fixe des souvenirs qui peuvent aider à écrire une vie du célèbre fondateur de la Compagnie de Jésus.

— *Sainte Thérèse, étude graphologique* (Paris, Téqui, in-16). Ce sont les réponses curieuses et justes, dans une certaine mesure, d'un graphologue auquel un médecin, doublé d'un savant, a soumis un autographe authentique de sainte Thérèse. Nous ne pouvons que citer la dernière réponse qui résume toutes les autres. En parlant de la sainte dont le graphologue avait l'écriture mais ignorait le nom : « C'était un génie doublé d'un saint » (p. 9). Il la croit « une femme exceptionnelle » à tous les points de vue (p. 7). Cependant le médecin n'est pas du même avis que le graphologue quand celui-ci dit que sainte Thérèse fut « chaste par vertu et non par tempérament, qu'elle fut d'une sensibilité excessive » (p. 13).

Italie. — C'est une initiative heureuse qu'a eue Mgr d'Armailhacq, supérieur actuel des chapelains de Saint-Louis des Français à Rome, que de créer un recueil périodique où seront contenus les travaux des jeunes prêtres français qui y viennent se former sous sa direction. Parmi les chapelains qui ont vécu, dans les dernières années, dans cette vieille maison fondée par la France au xve siècle, quelques-uns — comme l'abbé Guérard — ont déjà un bon renom d'érudition ; il est heureux qu'ils aient désormais à leur disposition un organe, comme les élèves de notre École de Rome

comme les étudiants de quelques-unes de nos Facultés soit officielles, soit libres. Les *Annales de Saint-Louis des Français* sont un recueil trimestriel dont le premier fascicule vient de paraître, et renferme, entre autres articles, un aperçu historique de M. l'abbé Maffre sur *la Daterie d'Avignon* et la liste des bulles de Jean XXII relativement au diocèse de Rodez, dressée par M. l'abbé Calmet.

— Au moment où l'Italie tout entière célébrait le troisième centenaire de la mort du Tasse, l'Université de Padoue, qui a eu l'honneur de compter le poète parmi ses étudiants, a eu à cœur de ne pas rester en arrière des autres, et elle a chargé de prononcer l'éloge de l'illustre auteur de la Jérusalem un professeur bien connu en France par ses études sur la littérature provençale, M. Vincenzo Crescini. Le discours prononcé par lui le 23 mai 1895 vient d'être publié, nous le signalons aux amis du poète, qui y trouveront certainement plaisir : *A Torquato Tasso nel terzo centenario dalla morte la Università di Padova* (Padova, tip. Giov. Batt. Randi, in-8 de 50 p.).

— Du même érudit nous signalerons encore une publication intéressante pour les études provençales : *Un Frammento provenzale a Conegliano* (Padova, tip. dei fratelli Gallina, in-8 de 22 p.). Il s'agit d'un fragment de l'Évangile en vers de l'Enfance de Notre-Seigneur, conservé dans les Archives de la Congrégation de charité de Conegliano, connu par des citations de Raynouard et déjà publié dans le *Zeitschrift für romanische Philologie*. La nouvelle édition, — malheureusement tirée à petit nombre et non mise dans le commerce, — renferme une excellente reproduction photographique des deux feuillets du manuscrit.

— Toujours du même savant, une curieuse « note sur *l' Ultimo verso della canzone di Rolando*, où se trouvent discutées les explications qui en ont été fournies (extrait des *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*. Roma, tip. della R. Accademia, in-8 de 15 p.).

— M. le pasteur Paul Sabatier s'occupe surtout de l'histoire franciscaine, comme en témoignent ses œuvres volumineuses et savantes. Dans les premières éditions de la *Vie de saint François d'Assise*, il avait cru devoir rejeter en bloc ce qui concerne la fameuse indulgence de la Portioncule. De récentes études lui ont fait découvrir des documents nouveaux qui lui ont permis de constater que les « documents traditionnels en faveur de l'indulgence sont en général authentiques. » Donc, aujourd'hui, il l'admet, cette indulgence, comme ayant été accordée à saint François par le pape Honorius III. C'est ce qu'il établit dans ce fascicule : *Un nouveau Chapitre de la vie de saint François d'Assise. L'Avènement d'Honorius III et l'Indulgence de la Portioncule* (Paris, Fischbacher, in-8 de 24 p.).

— On vient de publier à Padoue un recueil (avec illustrations) en l'honneur de Galilée : *R. Università di Padova. Onoranze centenarie a Galileo Galilei, nel terzo centenario dalla sua prelezione nell' Università di Padova. Dicembre 1892. Narrazione e Documenti* (tip. Gio-Batt. Randi, gr. in-8 de 56 p.). Récits et documents sont fort intéressants. Nous devons signaler surtout les abondantes indications bibliographiques réunies dans le chapitre intitulé : *Pubblicazioni ed Omaggi in occazione delle Onoranze* (p. 47-56). La France est représentée dans cette série de publications par les noms de J. de Crozals, Victor Egger, Georges Favey, Jules Molk, Monniot, Ph. Tamizey de Larroque, Paul Tannery, etc.

— M. Ernesto Masi vient de publier le discours prononcé par lui le 11 mai dernier au cercle philologique de Florence et dans lequel il a esquissé la vie et les travaux du regretté président de cette assemblée, le marquis Matteo Ricci, mort en février 1896 : *Commemorazione del marchese Matteo Ricci, pre-*

sidente del Circolo filologico di Firenze (Bologna, Zanichelli, in-16 de 31 p.).

— Nous signalions dans notre dernière chronique un catalogue de la maison Hoepli. Voici aujourd'hui qu'il nous faut parler d'une autre publication bien plus importante de la même maison : *XXV anni di vita editoriale. Catalogo cronologico, alfabetico-critico, sistematico e per soggetti delle edizioni Hoepli 1872-1896* (Milano, Ulrico Hoepli, in-8 de XVI-494 p., 1 grav. et 1 facsimilé). Ce beau volume, véritable monument élevé à la gloire d'une des plus considérables maisons d'édition d'Italie, nous retrace toute l'activité de M. Hoepli depuis le moment où il quitta la Suisse, sa patrie de naissance, et vint demander à l'Italie de lui servir de nouvelle patrie, jusqu'en juin 1896. Une excellente introduction de M. Gaetano Negri montre et la place que tient dans la librairie italienne la grande maison de Milan et l'intérêt que présente le catalogue qu'elle nous offre de ses publications. Dans une lettre reproduite en autographie, M. Hoepli dit justement et non sans une légitime fierté que si toutes les publications de sa maison n'ont pas la même importance, toutes du moins ont été inspirées par le désir de rendre service aux études. Un tableau nous donne les dates principales de la vie du libraire milanais. Puis vient l'index chronologique an par an, mieux encore, mois par mois, de ses publications depuis 1871 jusqu'à ces derniers mois, où l'on pourra suivre les développements de cette maison qui, partie de débuts assez humbles, est arrivée à tenir un des premiers rangs de l'autre côté des Alpes. La table alphabétique par noms d'auteurs ou titres d'ouvrages contient parfois des notices bibliographiques, le plus souvent empruntées à des revues critiques. Le volume se termine par une table systématique et par un index alphabétique par sujets qui rendront les recherches singulièrement faciles dans ce répertoire auquel le public qui travaille ne peut manquer de faire un bon accueil.

Tunisie. — Le R. P. Delattre nous donne une très savante étude sur *Carthage. Nécropole punique de la colline de Saint-Louis* (Lyon, Mougin-Rusand, gr. in-8 de 96 p. avec planches. Extrait des *Missions catholiques*). Le célèbre archéologue ayant établi (en 1895) que la nécropole de Gamart, qui passait pour punique, était juive, il fallait bien un jour ou l'autre, dit-il avec une aimable bonhomie, découvrir sur d'autres points de la péninsule carthaginoise les véritables sépultures des habitants de la première ville. C'est, en effet ce qui est arrivé. Le très actif missionnaire — aussi actif au point de vue scientifique qu'au point de vue religieux — a reconnu et fouillé en partie plusieurs nécropoles puniques et a constaté que les Carthaginois ont inhumé leurs morts sur le flanc sud-ouest de la colline de Saint-Louis, sur la colline dite de Junon ou du Petit Séminaire, sur divers autres points jusqu'au terrain appelé Douimès, qui doit marquer au nord-est la limite de la cité primitive. Le R. P. Delattre décrit très bien ces découvertes, qui sont venues modifier considérablement la topographie de Carthage admise par les savants jusqu'à ces dernières années.

Publications nouvelles. — *Gesù Cristo.* Introduzione agli studii Biblici del P. B. Golizia da Ceglie Messàpico (in-8, Assisi, tip. Metastasio). — *Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ avant, pendant et après sa vie mortelle*, par l'abbé Vandepitte (in-8, Bloud et Barral). — *Die Gottesoffenbarung in Jesu Christo*, von P. Schwartzkopff (in-8, Giessen, Ricker). — *Das Christentum Cyprians*, von K.-G. Goetz (in-8, Giessen, Ricker). — *Theologiae moralis institutiones quas in collegio Lovaniensi Societatis Jesu*, tradebat E. Génicot. Vol. I (gr. in-8, Louvain, Polleunis et Ceuterick). — *Le Guide des âmes consacrées à Dieu*, par le R. P. Marie-Joseph de Bollène (2 vol. in-18, Société de Saint-Augustin). — *Historia exercitiorum spiritualium S. P. Ignatii de*

Loyola, collecta et concinnata a P. J. Diertins (petit in-8, Fribourg-en-B., Herder). — *Chrétien ou agnostique*, par l'abbé L. Picard (in-8, Plon et Nourrit). — *A travers la religion, notes recueillies par une mère pour ses enfants*, par Mme R. Adeline (gr. in-8, Retaux). — *Histoire du droit privé de la république athénienne*, par L. Beauchet (3 vol. gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Principes du droit international privé et Applications aux diverses matières du code civil* (*code Napoléon*), par A. Rolin (Chevalier-Marescq, 3 vol. in-8). — *Le Mandat impératif*, par P. Dandurand (gr. in-8, Fontemoing). — *Répertoire alphabétique de droit usuel*, par A. Rendu et P. Bénard (2 vol. in-8, Giard et Brière). — *Éléments de droit pénal et d'instruction criminelle*, par J. Marie (in-18, Giard et Brière). — *De la Protection des enfants sans famille*, par L. Milhaud (in-8, Giard et Brière). — *Législation héraldique de la Belgique 1595-1895. Jurisprudence du conseil héraldique, 1844-1895*, par L. Arendt et A. de Ridder (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Œuvres de Platon*, trad. par V. Cousin, 2e éd., par Barthélemy Saint-Hilaire (in-8, Alcan; Hachette). — *Grundzüge der Metaphysik*, von J. Sachs. 2. Auflage (in-8, Paderborn, Schöningh). — *Ontologia metaphysica generalis*, auctore P. C. Delmas (in-8, Retaux). — *L'Emploi de la vie*, par J. Lubbock (in-18, Alcan). — *La Science de la vie enseignée à la jeunesse*, par L. Penasson (in-18, Bloud et Barral). — *Le Bon Esprit au collège*, par l'abbé J. Tissier (in-18, Retaux). — *L'Idée spiritualiste*, par Roisel (in-18, Alcan). — *La Responsabilité morale*, par T. Desdouits (in-8, Fontemoing). — *Philosophie morale et sociale*, par le R. P. de Pascal (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Guerre et christianisme*, par J. de Triac (in-18, Firmin-Didot). — *La Morale sociale*, par B. Malon (in-8, librairie de la « Revue socialiste »). — *Ketteler et la Question ouvrière*, par E. de Girard (in-8, Berne, Wyss). — *L'Enseignement social à Paris*, par D. May (in-16 carré, Rousseau). — *Le Socialisme et la Science sociale*, par G. Richard (in-18, Alcan). — *El Concepto de organismo social*, por V. Santamaria de Paredes (in-16, Madrid, F. Fe). — *Solidarité*, par L. Bourgeois (in-18, Colin et Cie). — *Du Service médical dans les travaux de construction. Une Campagne en Macédoine* (*1893-1895*), par le docteur Barthe de Sandfort (gr. in-8, Soc. d'édit. scientifiques). — *Manuel du microscope à l'usage du débutant*, par le docteur A. Miquet (in-18, Soc. d'édit. scientifiques). — *Les Chemins de fer en France sous le règne de Louis-Philippe*, par E. Charles (gr. in-8, Fontemoing). — *Manuel d'archéologie*, par l'abbé P. Gaborit (in-8, Bloud et Barral). — *La France artistique et monumentale*, par H. Havard. T. VI (gr. in-4, Librairie illustrée). — *Werden und Wandern unserer Wörter*, von Dr F. Harder (petit in-8 cart., Berlin, Gaertner). — *Ames simples*, par Y. Berthou (in-8, Lemerre). — *Comme on pleure à vingt ans*, par M. Comert (in-18, Vanier). — *Fleurs fanées*, par H. Mercq (in-18, Vanier). — *Philippe le Bel*, par J. Strada (in-8, Ollendorff). — *Poèmes*, par P. Verhaeren (in-18, « Mercure de France »). — *L'Archiduc Casimir*, opérette bouffe en deux actes, par C. Le Roy-Villars (in-18, Bricon). — *Chantepie*, drame en trois actes, par P. Féval et T. Botrel (in-18, Bricon). — *Le Coupable*, par F. Coppée (in-18, Lemerre). — *Pour le bonheur*, par Mme S. Meunier (in-18, Lemerre). — *Les Petites Vattier*, par H. Maisonneuve (in-18, Plon et Nourrit). — *Eux et elle*, par Gyp (in-18, Calmann Lévy). — *La Marque des quatre*, par A. Conan-Doyle, trad. de l'anglais (in-18, Hachette). — *Fille de prince*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Légendes et contes de Provence*, par C. de Martrin-Donos (in-18, Flammarion). — *Dans les temples de l'Himalaya*, par A. Van der Naillen, trad. par le docteur Daniel (in-18, Leymarie). — *Œuvres oratoires de Bossuet*, étude critique complète par l'abbé J. Lebarq. T. VI (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Les Malfaiteurs littéraires*, 2e édit., par le

P. E. Cornut (in-18, Retaux). — *Spicilège*, par M. Schwob (in-18, « Mercure de France »). — *Le Roman de mes romans*, par H. Malot (in-18, Flammarion). *Atti del secondo congresso geografico italiano tenuto in Roma dal 22 al 27 settembre 1895* (gr. in-8, Roma, Civelli). — *Our Journey to Sinai*, by Mrs. R. L. Bensly (in-18 cart., London, The Religious Tract Society). — *Lectures historiques. Histoire grecque*, par G. Glotz (in-18 cart., Alcan). — *La Constitution d'Athènes et l'Œuvre d'Aristote*, par M. Dufour (gr. in-8, Hachette). — *Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère*, par E. Thomas (in-16, Hachette). — *Römisches Kaisertum und Verfassung bis auf Traian*, von J. Asbach (in-8, Köln, Dumont-Schauberg). — *De la Police et de la voirie à Rome sous la République*, par P. Boutet (gr. in-8, Giard et Brière). — *Histoire générale. Le XIXe siècle*, par E. Driault et G. Monod (in-16 cart., Alcan). — *Une Voix d'Alsace*, par Ignotissimus (in-16, Colin et Cie). — *Le Journal d'un évêque*, publié par Y. Le Querdec (in-18, Lecoffre). — *Anne de Russie, reine de France et comtesse de Valois au XIe siècle*, par le vicomte de Caix de Saint-Aymour (petit in-8 carré, Champion). — *La Chronique de Nantes*, publiée par R. Merlet (in-8, A. Picard et fils). — *Lettres de Marie-Antoinette*, recueil des lettres authentiques de la Reine publié pour la Société d'histoire contemporaine par M. de la Rocheterie et le marquis de Beaucourt. T. II (in-8, A. Picard et fils). — *Die sogenannten Memoiren de Grandchamps und ihre Fortsetzungen und die sogenannten Memoiren des Marquis de Sassenage*, von S. Hellmann (gr. in-8, München, Lunebürg). — *Histoire de Napoléon III*, par J.-M. Villefranche (2 vol. in-8, Bloud et Barral). — *Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789*, par A. Brette. T. II (gr. in-8, Imp. nationale ; Leroux). — *Une Famille vendéenne pendant la grande guerre, 1793-1795*, par M. Boutillier de Saint-André (in-8, Plon et Nourrit). — *L'Album d'un Saint-Cyrien, deux années d'école* (gr. in-4, Plon et Nourrit). — *La Normandie monumentale et pittoresque. Le Mont Saint-Michel*, par l'abbé A. Bouillet (Le Havre, Lemale, gr. in-folio). — *Histoire de Dun-le-Roi*, par P. Moreau. T. II (Saint-Amand du Cher, Pivoteau). — *Cordóba contemporanea*, por R. Gil (2 vol. in-8, Cordóba, imp. y Papelaria Catalana). — *La Jeunesse d'un Tsar. Paul Ier et Catherine II*, par D. Kobeko (in-18, Calmann Lévy). — *La Russie économique et sociale à l'avènement de S. M. Nicolas II*, par le vicomte Combes de Lestrade (in-8, Guillaumin). — *La Vie militaire en Russie*, par P. de Pardiellan (in-18, Charles-Lavauzelle). — *Fauteuils contemporains de l'Académie française*, par V. Jeanroy-Félix (in-8, Bloud et Barral). — *Le Cardinal de Loménie de Brienne, archevêque de Sens*, par J. Perrin (in-8, A. Picard et fils). — *Fustel de Coulanges*, par P. Guiraud (in-16, Hachette). — *L'Allemagne catholique au XIXe siècle; Windthorst, ses alliés et ses adversaires*, par G. Bazin (in-8, Bloud et Barral). — *James Thomson, sa vie et ses œuvres*, par L. Morel (in-8, Hachette). — *L'Irlande au XIXe siècle, O'Connell, ses alliés et ses adversaires*, par J. de la Faye (in-8, Bloud et Barral). — *Essais d'histoire et de littérature*, par C. Felgères (in-18, Savine). — *Catalogue des manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale sous les nos 1 à 725 de la collection de Lorraine*, par P. Maréchal (in-8, Nancy, Wiener). — *Catalogue des bibliographies géologiques*, par E. de Margerie (gr. in-8, Gauthier-Villars).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET; le R. P. SOMMERVOGEL.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Administrateur délégué du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1895 sont en vente, et forment SOIXANTE-QUINZE VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1896

Articles de fonds. — Paul ALLARD : La Situation légale des chrétiens pendant les deux premiers siècles. — Abbé A. BREUILS : Jean Ier, comte d'Armagnac, et le mouvement national dans le Midi au temps du Prince Noir. — CLÉMENT-SIMON : Une Grande dame au XVIe siècle. La Maréchale de Saint-André et ses filles. — Victor PIERRE : L'Abbé de Montrichard et l'émigration française à Fribourg. — Jules VIARD : La France sous Philippe VI de Valois. État géographique et militaire. — Abbé TAUZIN : Louis XI et la Gascogne. — Léon LECESTRE : La Guerre de la péninsule (1807-1813), d'après la correspondance inédite de Napoléon Ier. — R. P. DELATTRE : Le Pays de Chanaan, province de l'ancien empire égyptien. — Léon LE GRAND : Les Maisons-Dieu, leurs statuts au XIIIe siècle. — Anatole DE GALLIER : Robespierre, ses principes, son système politique. — Comte Antoine DE SAPORTA : La France contemporaine jugée par un Suédois. — Paul ALLARD : Vicissitudes de la condition juridique de l'Église au IIIe siècle. — Ch. DE LA RONCIÈRE : Le Blocus continental de l'Angleterre sous Philippe le Bel. — G. FAGNIEZ : L'Opinion publique et la polémique au temps de Richelieu. — R. P. BAUDRILLART : L'Influence française en Espagne au temps de Louis Ier. Mission du maréchal de Tessé.

Mélanges. — Abbé Fl. DE MOOR : La Date de la chute de Ninive en 608 ou en 607. — R. P. Ch. DE SMEDT : Le Pape Jean VIII, d'après un livre récent. — R. P. PIERLING : Un Protagoniste du panslavisme au XVIIe siècle. Mémoire inédit de Iouri Krijanitch. — R. P. A. CHAUVIN : La France chrétienne dans l'histoire, à propos du XIVe centenaire du baptême de Clovis. — Abbé VACANDARD : Le Règne de Thierry III et la chronologie des moines de Fontenelle. — Comte Maxime DE GERMINY : Blanche de Castille, reine de France. — Paul FOURNIER : Du rôle de la France dans le grand schisme. — Comte L. RIOULT DE NEUVILLE : La Colonisation du Canada. — Abbé BREUILS : La Société des archives historiques de Gascogne. — Auguste BOCQUILLET : Les Châtelains de Tournai. — Marius SEPET : Clovis, d'après l'ouvrage de M. Godefroid Kurth. — L. PINGAUD : L'Alliance franco-russe, 1807-1812. — P. LE VERDIER : Les Reliques de la famille royale et les descendants de Cléry. — F. DE VILLENOISY : Les Aryens en Europe. — TAMIZEY DE LARROQUE : Les Portefeuilles du président Bouhier. — G. BERNARD : La Déportation ecclésiastique sous le Directoire. — Vicomte DE RICHEMONT : Le Diocèse de Genève pendant la Révolution. — L. PINGAUD : La Domination française en Belgique, de 1795 à 1814. — A. SPONT : De la bibliographie historique.

Courriers allemand, anglais, belge, italien, du Nord.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente et une publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-QUATRIÈME. — LXXVIIe DE LA COLLECTION

SIXIÈME LIVRAISON. — DÉCEMBRE

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURNS et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume LAROSE (LIBRAIRIE CATHOLIQUE), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier MELANDRI, ancien Directeur de la LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José RUIZ y Cie (LIBRERIA GUTENBERG), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José FERREIRA, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

CADIEUX et DEROME, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1896

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE DÉCEMBRE 1896

I. — RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES, par M. VISENOT.

II. — COMPTES RENDUS.

Jurisprudence. — A. BONAL : Institutiones canonicae ad usum seminariorum (p. 517).

Belles-Lettres. — W. FOERSTER : Kristian von Troyes (p. 518). — R. DOUMIC : Études sur la littérature française (p. 519). — A. ALBALAT : Le Mal d'écrire (p. 520). — J.-J. JUSSERAND : Histoire abrégée de la littérature anglaise (p. 522).

Histoire. — H. WAGNER : Geographisches Jahrbuch (p. 523). — E. LAVISSE et A. RAMBAUD : Histoire générale du IVe siècle à nos jours (p. 524). — LUBOMIRSKI : France et Allemagne, 1868-1871 (p. 525). — DE MADAUNE : Histoire de la renaissance du catholicisme en Angleterre au XIXe siècle (p. 526). — A. BRETTE : Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789 (p. 527). — A. LAQUIANTE : Un Hiver à Paris sous le Consulat (1802-1803) (p. 528). — M.-J. LAURENTIE : A travers l'ancien Paris (p. 529). — A. LALLIÉ : La Justice révolutionnaire à Nantes et dans la Loire-Inférieure (p. 530).—M. S. R. HENDREN : Government and religion of the Virginia Indians (p. 531). — Mémoires du général comte de Saint-Chamans (p. 533). — Journal du maréchal DE CASTELLANE (1804-1862) (p. 535). — DU BARAIL : Mes Souvenirs (p. 539). — O. BASCHIN : Bibliotheca geographica (p. 540).

III. — BULLETIN. — V. MEIGNAN : Conseils (p. 542). — E. BRAHY : Exercices méthodiques de calcul intégral (p. 542).—F. TISSERAND : Recueil complémentaire d'exercices sur le calcul infinitésimal (p. 542). — A. MARTIN : Une Visite à Amiens (p. 543).—Œuvres complètes de J. MICHELET. Histoire de la République romaine (p. 543).

IV. — CHRONIQUE. — Nécrologie : Mgr M. Lesage d'Hauteroche d'Hulst, B. W. Richardson, N. V. Huberti, etc. — Almanachs. — Paris. — France. — Belgique.

V. — TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS.

VI. — TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS.

VII. — TABLE DE LA CHRONIQUE.

VIII. — TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *La Dauphine Marie-Antoinette*, par PIERRE DE NOLHAC. Paris, Boussod et Valadon, s. d. (1896), gr. in-4 de 181 p., avec 39 planches en taille-douce. Broché, 60 fr.; relié, tr. dorées, 105 fr. — 2. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*. II. *Les Premières Mêlées des peuples*, par G. MASPERO. Paris, Hachette, 1897, in-4 de 798 p., avec 440 fig., 3 planches hors-texte et une carte. Broché, 30 fr.; relié, 38 fr. — 3. *Histoire de la sculpture grecque*, par MAXIME COLLIGNON. T. II. Paris, Firmin-Didot, 1897, in-8 de 715 p., illustré de 12 pl. hors texte et de 360 grav. dans le texte. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 4. *Florence et la Toscane, paysages et monuments, mœurs et souvenirs historiques*, par EUGÈNE MÜNTZ. Paris, Hachette, 1897, gr. in-4 de VIII-520 p., avec 372 grav. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 5. *Les Chroniqueurs de l'histoire de France. Saint Louis et les croisades, les premiers Valois, d'après les chroniqueurs de Suger à Froissart*, texte abrégé, coordonné et traduit par Mme DE WITT, née GUIZOT. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 764 p., avec 9 planches en chromolith., 46 grandes compos. tirées en noir et 302 grav. d'après les monuments et manuscrits de l'époque. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr.— 6. *A travers la Bosnie et l'Herzégovine, études et impressions de voyage*, par GUILLAUME CAPUS. Paris, Hachette, 1896, gr. in-4 de VIII-350 p., avec 154 grav. et une carte. Broché, 25 fr.; relié, 35 fr. — 7. *La Tunisie*, par GASTON VUILLIER. Tours, Mame, 1896, gr. in-4 de 288 p., avec 4 grav. hors texte en couleurs et 80 grav. noires dans le texte et hors texte, par l'auteur. Broché, 15 fr.; relié, couv. en chromo, tr. blanches, tête dorée, 20 fr. — 8. *Tombouctou la Mystérieuse*, par FÉLIX DUBOIS. Paris, Flammarion, 1897, in-8 de 420 p. Broché, 10 fr.; relié, 15 fr.— 9. *Voyage aux Sept Églises de l'Apocalypse*, par l'abbé E. LE CAMUS. Paris, Sanard et Derangeon, 1896, gr. in-8 de 313 p. avec de nombr. pl. et grav. Broché, 7 fr. 50 ; relié, 10 fr. — 10. *Histoire du corps des gardiens de la paix*, par ALFRED REY et LOUIS FÉRON. Paris, Firmin-Didot, 1896, gr. in-8 de X-736 p. avec 44 pl. en couleurs et 266 grav. en noir. Broché, 25 fr.; relié, 35 fr. — 11. *Paris de siècle en siècle*, texte, dessins et lithographies par A. ROBIDA. Paris, Librairie illustrée, s. d. (1896), gr. in-8 de 412 p. Broché, 25 fr.; relié, 30 fr.— 12. *Paris de siècle en siècle. Le Cœur de Paris, splendeurs et souvenirs*, texte, dessins et lithographies par A. ROBIDA. Paris, Librairie illustrée, s. d. (1896), gr. in-8 de 412 p. Broché, 25 fr.; relié, 30 fr. — 13. *L'Armée en France et à l'étranger*, par le commandant PICARD. Tours, Mame, 1897, gr. in-4 de 512 p., avec 20 sujets hors texte en couleurs et 150 grav. sur bois. Broché, 12 fr.; relié percaline, plaque or et couleurs, tr. dorées, 15 fr. — 14. *Le Page de Napoléon*, par E. DUPUIS. Paris, Delagrave, s. d. (1896), in-4 de 312 p., illustr. par Job. Broché, 12 fr.; relié, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 15 fr. — 15. *Fables de* JEAN DE LA FONTAINE. Tours, Mame, 1897, gr. in-4 de 486 p. avec 19 pl. hors texte en couleurs, 50 sujets en camaïeu, 246 sujets dans le texte. Broché, 15 fr.; relié percaline, plaque en or et couleurs, tr. dorées, 20 fr. — 16. *Nos Bêtes, animaux nuisibles ou sans utilité*, par le Dr HENRI BEAUREGARD. Paris, Colin et Cie, 1897, in-8 de VII-196 p., avec 242 fig. en couleurs et 253 en noir, par Juillerat et A. Millot. Relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 25 fr. — 17. *La Chasse en France*, par CHARLES DIGUET. Paris, Jouvet, s. d. (1896), in-8 de 443 p., avec 122 grav. d'après les dessins de Jules Didier, Gélibert, Gridel, Ch. Jacque, Malher, Oudart, etc. Broché, 10 fr.; relié toile, biseaux, tr. dorées, plaque en couleurs, 13 fr. — 18. *Mademoiselle de Fierlys*, par FRÉDÉRIC DILLAYE. Paris, Delagrave, 1897, gr. in-8 de 297 p., illustré par J. Girardet. Broché, 10 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 13 fr. — 19. *La Normandie monumentale et pittoresque. Le Mont Saint-Michel*, par l'abbé BOUILLET. Le Havre, Lemale, 1896, gr. in-folio de 66 p., avec 24 grandes planches en héliogr. et 79 grav. dans le texte, 6 fr.

— 20. *Les Capitales du monde.* Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 632 p., avec 339 illustr. d'après les plus célèbres artistes. Broché, 8 fr.; relié, 10 fr. — 21. *Nord et Midi, récits de voyage en Belgique, Hollande, Provence, Provinces rhénanes, Venasque, Gênes,* par Eugène Loudun. Paris, Sanard et Derangeon, s. d. (1896), gr. in-8 de 320 p., illustré de nombreuses planches et gravures. Broché, 6 fr. 50 ; relié, 10 fr. — 22. *La Marine d'autrefois,* par Georges Contesse. Tours, Mame, 1897, gr. in-8 de 398 p., avec 80 grav. sur bois. Broché, 5 fr. 50 ; relié percaline, ornements en noir et or, plaques spéciales, tr. dorées, 8 fr. 50.— 23. *L'Album d'un Saint-Cyrien,* par Georges Virengue. Paris, Plon et Nourrit, 1896, gr. in-8 de 200 p. avec de nombr. illustr. Broché, 5 fr.; relié, 8 fr. — 24. *Petit Ange,* par Pierre Maël. Tours, Mame, 1896, in-8 de 336 p., avec 80 grav. par Alfred Paris. Relié percaline, ornements en or et couleurs, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 25. *Une Famille parisienne à Madagascar, avant et pendant l'expédition,* par Adolphe Badin. Paris, Colin et Cie, 1897, in-8 de 293 p., illustr. par A. Lalauze. Relié toile, tr. dorées, fers spéciaux, 10 fr. — 26. *Face au drapeau,* par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1896), gr. in-8 de 221 p., avec dessins de L. Benett et grandes chromotyp. Broché, 4 fr. 50 ; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, 6 fr.; édition in-18 de 346 p., illustr. de L. Benett. Broché, 3 fr. — 27. *Clovis Dardentor,* par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1896), gr. in-8 de 244 p., avec 47 dessins de L. Benett et 6 grandes chromotyp. Broché, 4 fr. 50; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, 6 fr.; édition in-18 de 324 p., illustré par L. Benett. Broché, 3 fr. — 28. *La Fortune de Dambro,* par Étienne Marcel. Paris, Hennuyer, 1896, in-8 de 400 p., avec 33 grav. par Adrien Moreau. Broché, 7 fr.; relié, 10 fr. — 29. *Retrouvée !* par Rémy Allier. Paris, Ducrocq, s. d. (1896), gr. in-8 de 502 p., avec 70 compos. de Lucien Métivet, Cœlas, etc.; grav. de F. Méaulle, Muller et Ruckert. Broché, 7 fr.; relié, 10 fr. — 30. *Deux Frères,* par Mme P. de Nanteuil. Paris, Hachette, 1897, gr. in-8 de 311 p., avec 80 vignettes dessinées par A. Paris. Broché, 4 fr.; relié, 6 fr. — 31. *Sauvons Jeannette !* par Olivier Darc. Paris, Ducrocq, s. d. (1896), gr. in-8 de 244 p., avec 80 comp. de E. de la Vallette et de A.-M. Guillaume, etc. Grav. de F. Méaulle. Auckert et Toquenne. Broché, 5 fr.; riche reliure toile, avec biseaux et fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. 75. — 32. *Au pays des Pommiers, à travers la Normandie,* par Léon Ville. Paris, Tolra, s. d. (1896), in-8 de 350 p., avec grav. de Paul Dufresne. Broché, 4 fr. ; relié, 6 fr. 50. — 33. *Au pays des Menhirs, voyage à travers la Bretagne,* par Léon Ville. Paris, Tolra, s. d. (1896), in-8 de 370 p., illustr. de Paul Dufresne. Broché, 4 fr. ; relié, 6 fr. 50. — 34. *Aumôniers et soldats,* par le commandant Grandin. Paris Tolra, s. d. (1896), in-8 de 350 p., avec de nombreuses comp. hors texte et dans le texte, par E. Bouard. Broché, 4 fr. ; relié, 6 fr. 50. — 35. *Bleus et Chouans,* par le Commandant Grandin. Paris, Tolra, s. d. (1896), gr. in-8 de 383 p., avec 50 comp. hors texte et dans le texte, par E. Bouard. Broché, 4 fr. ; relié, 6 fr. 50. — 36. *La Lecture en famille* (1895-1896). Paris, Hennuyer, gr. in-8 de 407 p., illustré. Broché, 5 fr. — 37. *Le Capitaine aux pieds nus,* par S. Blandy. Paris, Delagrave, 1897, in-8 de 238 p., illustré par E. Zier. Broché, 3 fr. 50 ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 5 fr. — 38. *Ordre du Roi,* par G. de Beauregard. Paris, Hachette, s. d. (1896), in-18 de 436 p., avec 59 grav. d'après Vernay. Broché, 3 fr. 50 ; relié, 5 fr. — 39. *Pour les potaches,* par Maxime Audouin. Paris, Delagrave, 1897, in-8 de 190 p., illustr. de Ginos. Broché, 2 fr. 50 ; relié, fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 75. — 40. *Un Médecin sans diplôme, Pasteur,* par X. de Préville. Paris, Tolra, s. d. (1896), in-8 de 216 p., avec 60 comp. hors texte et dans le texte, par H. Bressler. Broché, 1 fr. 50 ; relié, 2 fr. 40. — 41. *Les Anges de la charité au XIXe siècle,* par Gaston de Broyes. Paris, Tolra, s. d. (1896), in-8 de 222 p., avec grav. de L. Maitrejean. Broché, 1 fr. 50 ; relié, 2 fr. 40. — 42. *Le Ruisseau des Chouans, scènes de la chouannerie,* par Jules de Plombryant. Paris, Tolra, s. d. (1896), in-8 de 219 p., avec grav. Broché, 1 fr. 50 ; relié, 2 fr. 40. — 43. *Trahison et dévouement,* par A. Maitrejean. Paris, Tolra, s. d. (1896), in-8 de 223 p., avec grav. de L. Maitrejean. Broché, 1 fr. 50 ; relié, 2 fr. 40.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Nouveau Journal des voyages,* fondé par Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. *Année 1896.* Paris, Hachette, gr. in-4 de 635-422-LXIV p. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1896.* Paris, Hachette, 2 vol.

in-4 de chacun 418 p. Broché, 20 fr.; relié, 26 fr. — 3. *Musée des familles. Tomes LXXVI et LXXVII.* Paris, Delagrave, 1896, 2 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations. 14 fr. à Paris; 16 fr. dans les départements. — 4. *Saint Nicolas*, journal illustré pour garçons et filles. Tome XVII. Paris, Delagrave, 1896, gr. in-8 de 848 p., avec de nombreuses illustrations. Broché, 18 fr.; relié, tr. dorées, 22 fr. — 5. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis.* 32e année. Nouv. série. Tomes III et IV. Paris, Hetzel, 1896, 2 vol. gr. in-8 de 388 et 380 p., avec de nombr. grav. Brochés, Paris, 14 fr.; départements, 16 fr.; union postale, 17 fr. — 6. *La Revue Mame.* Année 1895-1896. Tours, Mame, 1896, gr. in-4 de 840 p., plus nos 53 à 104 de *Suppléments* illustrés formant 204 p., avec de très nombr. grav. Broché, France, 8 fr.; relié toile, 10 fr. Broché, pour l'étranger, 11 fr. 50. — 7. *Mon Journal*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. 1895-1896. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 835 p. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr. — 8. *Le Petit Français illustré*, journal des écoliers et des écolières. 6e année, 1896. Paris, A. Colin et Cie, gr. in-8 de 628 p., avec de nombr. illustr. et un Supplément illustré. Broché, 6 fr.; relié, tr. dorées, 7 fr. 50 et 9 fr. — 9. *Le Musée des enfants* (10e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1895, in-4 de 384 p., nombr. illustr. en noir et en couleurs. Broché, 6 fr. — 10. *Le Musée des jeunes filles* (7e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1895, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 11. *Histoire de Bertrand du Guesclin, racontée à mes enfants*, par Théodore Cahu. Paris, Jouvet et Cie, s. d. (1896), album oblong de 79 p. avec 20 aquarelles et 26 grandes grav. tirées en couleurs dans le texte, par Paul de Sémant. Relié avec plaque spéciale, or, argent et couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 12. *Jeanne d'Arc*, par M. Boutet de Monvel. Paris, s. d. (1896), album gr. in-4 oblong de 47 p., avec la reproduction en chromotyp. de 48 compositions à l'aquarelle de M. Boutet de Monvel. Relié, 10 fr. — 13. *Les Mots historiques du pays de France*, par Édouard Trogan. 2e édition. Tours, Mame, 1896, album in-4 de 91 p. avec 20 pl. hors texte en couleurs, 20 pl. en plusieurs teintes, 20 grav. dans le texte, par Job. Relié percaline, fers spéciaux, ornements en couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 14. *Les Facéties du sapeur Camember*, par Christophe. Paris, Colin et Cie, 1897, album oblong de 61 p., avec grav. en couleurs. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 15. *Pour les petits enfants. Le Premier Livre*, par Blanche Marois. Paris, Colin et Cie, 1897, in-4 carré de 81 p., avec 20 pl. en couleurs, 300 grav. noires, élégante reliure dessinée par Ruty et tirée en couleur, 4 fr. 50. — 16. *Les Trois Chiens de Mademoiselle Lili et de Monsieur Lucien*, texte par Un Papa; dessins de L. Frœlich. Paris, Hetzel, s. d. (1896), album gr. in-8 non paginé, cartonné, 4 fr. — 17. *Michel et Suzon, petites tragédies enfantines*, texte par Un Papa; dessins d'Eugène Froment. Paris, Hetzel, s. d. (1896), album gr. in-8 non paginé, cartonné, 4 fr. — 18. *Un Colin-maillard accidenté*, dessins en couleurs par R. Tinant. Paris, Hetzel, s. d. (1896), gr. in-4 non paginé, cartonné, 1 fr. — 19. *Bébé peintre à la maison.* Paris, Westhausser, s. d. (1896), album in-4 non paginé, cartonnage couvert. chromo, 2 fr. 50.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la Jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. brochés; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Fleur de France*, par Pierre Maël, avec 50 vign. dessinées par Tofani, 299 p. — 2. *Grand'mère et petit-fils*, par Albert Cim, avec 70 grav. d'après les dessins de E. Vulliemin, 352 p. — 3. *La Vengeance des Peaux-de-Bique*, par Gustave Toudouze, illustr. de J. Le Blant, 313 p.

IV. — Collection Hetzel, in-8 illustrés. Vol. à 7 fr. brochés; reliés, plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *La Vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays. L'Écolier d'Athènes*, par André Laurie, avec grav. en couleurs par George Roux, 288 p. — 2. *Ma Sœur Thérèse*, par Pierre Perrault, avec grav. en noir et en couleurs par J. Geffroy, vues par L. Gsell, 289 p.

V. — Collection Hetzel, in-8 cavalier illustrés. Vol. à 4 fr. 50 brochés; cart., 6 fr. — 1. *La Rose blanche. En temps de guerre*, adaptation d'après Mme Mary Davis, par Th. Bentzon; illustr. de George Roux, 232 p. — 2. *Siribeddi, mémoires d'un éléphant*, par J. Lermont, illustr. de A. Lançon, 256 p.

VI. — Bibliothèque illustrée. Nouvelle collection, format in-4, 3e série,

publiée par la maison Mame, de Tours, 1896. Chaque vol. relié en percaline rouge, plaque spéciale en or et en noir, biseautée, tr. dorées, 5 fr. — 1. *Les Contes de l'épée*, par Henry de Brisay, avec 20 grav. par Guillonnet, Zier, etc., 182 p. — 2. *Les Coins de Paris*, par Léo Claretie, avec 25 grav. par de Foulquin, Gérardier, etc., 153 p. — 3. *Stéphanette*, par René Bazin, avec 25 grav. par Vulliemin, 156 p.

VII. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *La Chance de Jeanne*, par Mme la comtesse de Vareppe, avec 38 vign. par Ed. Zier, 270 p. — 2. *Les Grandeurs de Sophie*, par François Deschamps, avec 45 vign. par A. Robaudi, 287 p. — 3. *Tous jeunes*, par A. Verley, avec 53 vign. par E. Vulliemin, 259 p. — 4. *Le Manoir des Boishaël*, par Mme Chéron de la Bruyère, avec 38 vign. par E. Zier, 255 p.

VIII. Bibliothèque du « Petit Français, » publiée par la maison Colin. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Chryséis au désert*, par Gérald-Montméril, illustr. par F. Lœvy, 287 p. — 2. *Une Histoire de sauvage*, par Edm. Pascal, illustr. de P. Kauffmann, 285 p. — 3. *Les Fredaines de Mitaize*, par Pierre Ficy, illustr. par Amélie Bertrand, 283 p.

IX. — Petite Bibliothèque blanche, publiée par la maison Hetzel. Vol. in-16, brochés, 1 fr. 50 ; cart., tr. dorées, 2 fr. — 1. *Les Aventures de Charlot et de ses sœurs*, par Alfred de Bréhat, avec grav. de Philippoteaux, 127 p. — 2. *Le Petit Jean, scènes de la vie d'un bébé*, par F. Dupin de Saint-André, illustr. de J. Geoffroy, E. Renard, etc., 125 p.

1. — 1. — Avec un luxe d'édition et un luxe non moins grand d'érudition profonde et forte, M. de Nolhac vient d'écrire près de deux cents pages sur *la Dauphine Marie-Antoinette*. C'est le digne pendant du splendide volume qu'il a consacré, il y a six ans, à la Reine et dont on n'a point oublié l'éclatant succès. Il va chercher la jeune princesse à Vienne et la conduit à Versailles jusqu'à la veille de son avènement. Ce sont dix-neuf années de sa vie qu'il raconte. Et quelles années ! Les plus heureuses assurément. Un peu négligée par sa mère, qui semble ne se préoccuper sérieusement de son éducation que lorsqu'elle n'est plus entre ses mains, l'enfant est néanmoins charmante ; charmante de grâce, de bonté, de spontanéité. En Autriche on pleure son départ ; en France on salue avec joie, mieux que cela, avec enthousiasme, son arrivée. Le Roi, tout blasé qu'il est, semble comme rajeuni par sa vue, et la maîtresse royale elle-même la déclare, en zézayant, « sarmante. » C'est de ce côté-là pourtant que viennent les écueils et les dangers. La Du Barry, dont M. de Nolhac nous décrit avec grands détails la présentation — car avant de nous peindre l'existence de la Dauphine, il faut bien peindre aussi le théâtre où elle est appelée à paraître — la Du Barry a voulu dîner à la table royale à côté de la nouvelle princesse, et la faiblesse de Louis XV lui a donné cette jouissance cynique ; mais elle voudrait se glisser en quelque sorte dans l'intimité de la jeune femme, et la pudeur de Marie-Antoinette se refuse obstinément à ce contact impur. Ni les mécontentements du Roi ni les gronderies de l'Impératrice alarmée par sa politique, ne viennent à bout de ses virginales répugnances ; elle adresse un mot à la favorite, et c'est tout. La lutte dure plusieurs années et se termine en somme à l'honneur de la pudeur et de la dignité. En face du vice, un

moment triomphant, la Dauphine représente la vertu, et elle représente aussi la conscience publique ; elle en est comme la protestation vivante, et elle en est en même temps l'espérance. Aussi quelles acclamations passionnées et joyeuses quand, au bout de trois ans, on lui permet enfin de faire son entrée dans Paris ! Elle est l'idole du peuple et elle mérite de l'être. Qu'elle ait des défauts, cela est incontestable ; mais quelle enfant de quinze ans n'en a pas ? surtout lorsque cette enfant ne trouve ni dans sa famille ni dans son mari les conseils et le mentor dont aurait besoin son inexpérience ! Mais ce qui est non moins certain — le beau livre de M. de Nolhac comme les rapports de Mercy l'établissent — c'est que ces défauts, elle s'appliquait avec un louable courage à les combattre et qu'en 1774 elle en avait corrigé beaucoup. Son grand tort ou plutôt son grand malheur, ç'a été de régner trop jeune. Et voilà pourquoi on s'attarde volontiers à contempler ces quatre années de la vie de la Dauphine, parce qu'on ne voit guère encore de points noirs, et qu'en revanche, à chaque année on constate un progrès : on s'y attarde plus volontiers encore en compagnie de M. de Nolhac, qui connait si bien son XVIIIe siècle et son Versailles, qui les peint si bien, qui y a fait tant de découvertes précieuses, et qui en fait jouir si aimablement le public avec ces belles reproductions des Drouais et des Van Loo, des Saint-Aubin et des Moreau le jeune, des Eisen et des Latour, et qui, en un mot, donne une fois de plus, dans cet ouvrage, une si magistrale satisfaction aux érudits et aux artistes, aux historiens et aux hommes de goût.

2. — Dans son second volume sur l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, M. Maspero nous montre les peuples se mêlant et luttant aux plus anciennes dates dont on ait connaissance. La Syrie devient le théâtre de la lutte entre la Chaldée et l'Égypte : elle passe tour à tour au pouvoir de ses vainqueurs attirés par ses richesses, jusqu'au moment où, devenus impuissants tous deux, elle peut être maîtresse de ses destinées et devient le pivot de l'histoire générale de l'Orient. Au début, la Syrie relève de la Chaldée ; vers le XVIIIe siècle avant J.-C., l'Égypte chasse les Pasteurs qui l'avaient annihilée près de huit cents ans, secoue le joug des rois de Babylone et des conquérants Élamites ; la XVIIIe dynastie prend l'offensive et conquiert la Syrie, la XIXe la défend péniblement contre les Khâts, la XXe la perd. Pendant que sous la XXIe dynastie l'Égypte se décompose, que l'Assyrie et la Chaldée s'usent dans leurs querelles, la Syrie se constitue en un royaume unique, de force à maintenir son indépendance. Les Khâts, les Amorrhéens, au nord, ont échoué dans cette entreprise ; les Phéniciens sont absorbés par leurs colonisations, les Philistins sont trop peu nombreux, les Hébreux s'éteignent après avoir failli réussir sous David et Salomon. C'est Damas qui reprend l'œuvre et paraît sur le point de la mener à bon terme lorsque

l'Assyrie se dresse devant elle. — Ce volume, illustré de quatre cent quarante gravures presque toutes inédites, de trois planches hors texte, et complété par une carte, est digne du tome Ier dont nous parlions il y a un an, et fait le plus grand honneur à l'érudition française.

3. — Le premier volume, déjà un peu ancien, de l'*Histoire de la sculpture grecque*, de M. Maxime Collignon, était consacré aux origines. Il vient de se compléter d'un second et dernier, qui surpasse singulièrement son aîné par l'intérêt et l'importance des matières. Il aborde, en effet, l'art grec au moment où il atteint son plein développement et où quelque chose de la rudesse puissante de l'époque archaïque persiste encore dans des œuvres déjà tout à fait parfaites d'exécution. Le nom du grand Phidias représente à l'esprit cet instant d'équilibre incomparable, dont l'art d'aucun pays n'offre d'équivalent. Les œuvres les plus importantes de ce glorieux cinquième siècle se rattachent à la sculpture monumentale, et c'est à Athènes qu'on les trouve, avec le Parthénon (dont les métopes et le fronton sont étudiés longuement par M. Collignon, d'après les plus récentes recherches de l'archéologie), au Théséion, à l'Érechthéion, au temple d'Athéna Nikê. Le quatrième siècle compte beaucoup de sculpteurs, dont l'auteur essaie de caractériser la manière, en indiquant soit les œuvres conservées, soit celles qui représentent le mieux la tradition des œuvres perdues. Deux maîtres brillent au premier rang, Scopas et Praxitèle, et une œuvre collective immense, dont les débris sont au British Museum, caractérise cette période; c'est une des merveilles du monde, le tombeau de Mausole, roi de Carie, le « Mausolée. » L'école naturaliste de Lysippe ouvre la période de l'art hellénistique, qui fleurit surtout en Asie Mineure et d'où sort l'art alexandrin. C'est une décadence à coup sûr, mais d'une fécondité encore merveilleuse. Les derniers chapitres racontent les vicissitudes de l'art grec après la conquête, et cette sorte de « renaissance gréco-romaine, » qui se marque par des œuvres néo-attiques, essayant de renouveler les anciens styles, travaux de science et d'imitation qui peuplent nos musées. Sur tant de questions diverses, l'auteur apporte les clartés d'une érudition de première main, à l'usage des savants aussi bien que des profanes. L'illustration, que la maison Didot a soignée exceptionnellement, reproduit en douze héliogravures les grands chefs-d'œuvre. Les autres gravures sont presque toujours intercalées exactement au point du texte qui les appelle et qui les explique; ce soin est à noter, parce qu'il est méritoire et peu commun.

4. — *Florence et la Toscane* est à la fois un livre de voyage et un livre d'art. A côté du beau volume de M. Vuillier sur la *Sicile* et dans un format identique, la maison Hachette a voulu placer celui de M. Eugène Müntz sur une autre partie de cette féconde terre italienne, dont chaque morceau mérite l'honneur d'une monographie du même genre. En ce

moment où les voyages en Italie, sous l'influence de la situation politique, reprennent visiblement faveur en France, on y accueillera avec intérêt cet abondant recueil de gravures, qui enrichit un texte savant. Personne ne pouvait l'écrire avec une information plus nourrie et plus substantielle que l'auteur de l'*Histoire de l'art pendant la Renaissance*. Il y a placé de familiers souvenirs de voyage et le récit de ses excursions de jeunesse dans les environs de Florence et aux principaux points de la Toscane. On visite avec lui les villas des Médicis, éparses dans l'Apennin central. Arezzo, Prato, Pistoia, Lucques, San Gimignano, etc. L'excursion de Monte-Oliveto-Maggiore et de Pienza fait un des plus intéressants chapitres. D'autres sont consacrés à Sienne et à Pise; la plus grande partie de l'illustration, celle de Florence notamment, offre le charme des procédés modernes; d'autres gravures, beaucoup plus anciennes, sont d'un effet tout autre. Le texte de l'auteur a, en effet, paru dans le *Tour du monde* à des époques très différentes, et une partie remonte à 1882. On peut regretter qu'il se soit borné, pour mettre au courant ses anciennes notes de voyage, à de bien brèves annotations. Le livre valait la peine d'une revision totale. L'état des lieux a souvent changé, et certaines expéditions, par exemple, que M. Müntz a eu le mérite de faire des premiers et dont il décrit les difficultés exceptionnelles, comme celle des montagnes du Casentin, sont devenues aujourd'hui, grâce aux chemins de fer, extrêmement faciles. De même pour l'abbaye de Vallombreuse, où conduit une crémaillère. L'art et les musées tiennent avec raison une grande place; nous trouvons M. Müntz dur pour son prédécesseur Rio, qu'il appelle « l'éloquent et fanatique auteur de *l'Art chrétien*, » et indulgent pour M. Anatole France, qu'il cite avec complaisance. Indépendamment de ses mérites extérieurs, le livre est un document intéressant sur la façon dont l'Italie a été vue et visitée autrefois par un des hommes qui ont le plus contribué à la faire bien connaître du public français.

5. — Mme de Witt, née Guizot, poursuit le cours de ses belles publications sur *les Chroniqueurs de l'histoire de France*. Cette année, à l'aide de ceux qui furent les successeurs de Léger et les prédécesseurs de Froissart, elle nous conte les grandes époques, héroïques, merveilleuses, chevaleresques, de *saint Louis*, des *Croisades*, et jusqu'aux *premiers Valois*. Impossible de mieux dire, de mieux donner le goût de l'histoire et de ses monuments. Rien d'essentiel n'est omis, rien n'est négligé au point de vue du choix de l'illustration. Beau livre, bien digne de la maison Hachette, qui l'a édité, et que nous souhaitons aux rhétoriciens pour étrennes ou pour prix.

6. — C'est un magnifique volume, et d'une grande valeur scientifique, que celui où M. Guillaume Capus, ancien compagnon de l'explorateur Bonvalot dans ses explorations de l'Asie centrale, décrit *la Bosnie et*

l'Herzégovine. Ces deux anciennes provinces de l'empire ottoman, aujourd'hui administrées par l'Autriche-Hongrie, sont peu visitées par les touristes, et pourtant, elles sont dignes de l'intérêt des amateurs du pittoresque dans les paysages et dans les mœurs. M. G. Capus les étudie consciencieusement, et ce qu'il n'a pu observer dans sa rapide excursion, il l'emprunte aux ouvrages les plus sérieux publiés jusqu'à ce jour. Ainsi qu'il le dit modestement dans sa préface, il n'a point la prétention d'avoir inventé la Bosnie-Herzégovine, mais nous croyons qu'aucun auteur avant lui ne l'a décrite avec plus de sincérité et de méthode. Au point de vue social, ce qui est intéressant dans cette région, c'est d'y voir vivre côte à côte, et en assez bonne harmonie, trois éléments religieux bien disparates : les musulmans, les grecs et les catholiques. M. Capus se montre respectueux de ces divers cultes, et manifeste souvent son désir de les voir fusionner de plus en plus ; sa passion pour la tolérance la plus complète est parfois poussée jusqu'aux extrêmes limites : celles qui touchent à l'indifférence et au scepticisme. Il observe curieusement aussi les progrès matériels et moraux qui s'effectuent rapidement sous la protection d'une administration paternelle. Au point de vue moral, ce livre est absolument irréprochable ; les gravures sont fort belles et la carte excellente.

7. — Nous devions, l'année dernière, à M. Vuillier un magnifique volume sur la Sicile ; cette fois, c'est *la Tunisie* que nous décrit ce prestigieux artiste, et c'est la maison Mame qui a luxueusement édité son œuvre. La couverture même, dessinée et peinte par l'auteur, est un vrai chef-d'œuvre de goût ; à recommander aussi de délicieuses planches en couleur qui donnent une idée juste de l'éclatante lumière de la Tunisie. Quant au texte, il est fort intéressant. M. Vuillier ne s'est pas contenté de visiter les centres civilisés que connaissent tous les touristes ; il a voulu voir les curieuses habitations souterraines des Matmatas troglodytes ; il a goûté de l'hospitalité des caïds ; il a consciencieusement admiré les ruines romaines, éparses dans la campagne tunisienne. Dans les villes, il aimait surtout à s'oublier dans les souks et à pénétrer dans les intérieurs indigènes, où il faisait des études de mœurs et recueillait avec curiosité les superstitions courantes. Ce n'est pas que l'œuvre civilisatrice de la France l'ait laissé indifférent ; au contraire, il la souhaiterait plus active encore. Il n'a garde d'oublier la grande figure du cardinal Lavigerie, devant laquelle il s'incline avec un profond respect. C'est donc là un excellent livre d'étrennes qu'on aimera à laisser sur la table du salon et qui charmera les soirées de famille.

8. — Livre d'étrennes, si l'on veut, le livre de M. Félix Dubois : *Tombouctou la Mystérieuse*, autant, du moins, que peut l'être une étude très sérieuse. Nous aimerions mieux le classer comme livre de bibliothèque. Cependant, le soin et même le luxe de l'édition en font certes

un très beau cadeau, à condition de ne le donner qu'à un jeune homme capable d'en apprécier la valeur. L'auteur, à qui nous devons déjà un volume intitulé : *La Vie au continent noir*, est en très grands progrès sous tous les rapports. Il est vrai que le voyage qu'il raconte ici prête largement aux observations neuves et piquantes. Du Sénégal, il a gagné Bammakou sur le Niger, et a descendu le grand fleuve jusqu'à Tombouctou, en passant par Dienné, la grande ville des Songhoïs. Se trouvant un des premiers Européens à décrire ces deux dernières cités, également célèbres dans l'histoire du Soudan, il a pu recueillir sur le passé des grands empires nègres de cette région des documents inédits. Mais tout le monde ne pouvait le faire comme lui ; et l'on peut dire qu'il y a déployé des qualités exceptionnelles comme observateur et comme chercheur. Il a séjourné longuement à Dienné et à Tombouctou ; il a compulsé les chroniques, interrogé les marabouts, et a réussi, d'une manière étonnante, à reconstruire le passé de la race songhoï et à décrire le présent tel que la conquête française l'a trouvé : en terminant, il jette un regard enthousiaste vers l'avenir, et entrevoit la prospérité antique renaissant et s'accroissant à l'ombre protectrice du drapeau tricolore, et le lecteur empoigné, convaincu, se laisse aller à ce beau rêve magistralement exposé. La lecture de ce bel ouvrage s'impose à tous ceux, explorateurs, officiers ou administrateurs, appelés à servir la France sur les rives du Niger.

9.— Le nouveau voyage de M. l'abbé Le Camus, accompagné de M. l'abbé Vigouroux et d'un jeune neveu, photographe amateur, avait bien pour principal objectif les ruines des *Sept Églises de l'Apocalypse :* Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Laodicée, Philadelphie. Mais, chemin faisant, furent aussi visités d'autres lieux célèbres tels que Mycènes, Corinthe, Athènes, Salonique. Le retour s'effectua par Belgrade, Vienne, Munich. L'érudit auteur s'intéresse surtout aux questions d'apologétique chrétienne, et se plaît à suivre pas à pas les apôtres saint Paul et saint Jean ; mais il n'est pas indifférent aux souvenirs de l'antiquité païenne, si nombreux dans les régions qu'il a parcourues. Les citations d'Homère et de Pindare alternent avec celle des Actes des apôtres, et les plans et reconstitutions des acropoles et des temples de Jupiter avec ceux des sanctuaires de la primitive Église. Son ouvrage est fort intéressant et instructif, et forme un un beau livre d'étrennes pour les jeunes hommes ayant fait de bonnes études classiques ; il ne conviendrait pas aux jeunes filles ni aux trop jeunes enfants, tant à cause de l'érudition déployée que des légendes de l'histoire ancienne, qui ne sont pas toutes des plus édifiantes.

10. — Sous les auspices du préfet de police, MM. Rey et Féron ont écrit un important et substantiel ouvrage sur l'*Histoire du corps des gardiens de la paix*, que la maison Firmin-Didot a édité avec un soin tout spécial et orné d'un grand nombre de gravures et de planches en couleurs.

Telle que nous la comprenons aujourd'hui, la police date du XIIe siècle. Des corps de troupes indépendants furent successivement chargés d'assurer l'ordre et de faire exécuter les règlements dans la ville de Paris; le plus ancien fut le « Guet,» dont l'étendard portait comme devise: *Vigilat ut quiescant* (Il veille pour qu'ils reposent). Vinrent ensuite les arbalétriers, archers, gardes-françaises, gardes suisses, gardes nationaux, légion de police, gendarmes, gardes municipaux ou inspecteurs de police, et enfin gardiens de la paix. Après un court retour historique sur l'ancien régime, MM. Rey et Féron étudient le recrutement et l'organisation des corps de police sous la Révolution, l'Empire, la Restauration, la Monarchie de juillet et le second Empire. Un chapitre des plus intéressants, fécond en récits dramatiques, comme l'assassinat du malheureux Vincensini, est consacré à la « Commune. » D'instructifs renseignements sont donnés sur la réorganisation des gardiens de la paix et le fonctionnement des services de police de 1871 à 1895. Enfin l'ouvrage se termine par un « Livre d'or » contenant la liste des nombreux agents morts victimes du devoir, et par une partie documentaire des plus curieuses, où sont cités les divers projets présentés sur la police municipale parisienne depuis 1791.

11 et 12. — M. Robida est un lettré et surtout un artiste. Double condition pour appartenir à l'aristocratie intellectuelle de notre temps. Nous voici en présence de deux curieux volumes qu'il consacre à Paris: *Paris de siècle en siècle*, et *le Cœur de Paris, splendeurs et souvenirs*. La méthode adoptée pour nous retracer les grandeurs et les misères de tous genres de la capitale peut être critiquée par les uns, alors que les autres s'en déclareront satisfaits : cela dépendra du point de vue auquel le lecteur se placera. L'auteur ne suit pas l'ordre chronologique pour le vaste ensemble qu'il embrasse ; il s'astreint plutôt à envisager tour à tour certaines parties de la grande ville qui, sous sa plume, nous apparaissent comme autant d'unités spéciales, ayant une vie particulière et quelquefois une histoire distincte, au moins pour les détails. M. Robida n'est pas tendre toujours pour les communautés religieuses d'autrefois ; mais il sait, en ce qui touche la Révolution, ses abus et ses horreurs, se mettre souvent, le plus souvent même, du côté des victimes : c'est quelque chose. Ses deux volumes, qui se font suite, forment une sorte de kaléidoscope vraiment prestigieux, mais qui ne peut convenir qu'aux personnes instruites et d'un certain âge. L'on ne saurait contester le double talent très remarquable de M. Robida : soit comme écrivain, soit comme dessinateur, il nous montre un Paris ou disparu, ou sur le point de se reconstituer. Actuellement, quoique d'une façon peu ressemblante d'ailleurs, nous comptons en France plusieurs personnalités de mérite comme écrivains-artistes ; mais M. Gaston Vuillier et M. A. Robida nous semblent tenir le premier rang, chacun en son genre.

13. — Le commandant Picard, dans *l'Armée en France et à l'étranger*, donne une véritable synthèse de la science militaire actuelle, et comme un pareil travail présente une certaine aridité, il y a ajouté des aperçus historiques, des anecdotes, des comparaisons entre les forces des divers États européens qui en rendent la lecture facile et attrayante pour tous. L'ouvrage débute par des considérations générales sur la puissance d'une nation, qui sont comme une préface à un cours d'art militaire, puis sont successivement étudiés : le recrutement, l'organisation des contingents, les lois organiques de l'armée en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Belgique, en Suisse, en Espagne, en Angleterre, en Turquie. Un chapitre fort judicieux est consacré au « Tempérament militaire de la troupe » et contient de typiques observations sur l'influence du caractère particulier des provinces d'une nation sur le tempérament militaire de ses soldats. Enfin les dernières parties du livre donnent des notions générales sur l'organisation, l'armement, le mode de combat des trois armes en France et à l'étranger. La maison Mame a édité l'ouvrage du commandant Picard avec un luxe tout particulier et l'a illustré de dessins en couleurs, gravures, photogravures qui ajoutent considérablement à sa valeur et en font un des plus beaux livres d'étrennes sortis depuis plusieurs années des presses françaises.

14. — *Le Page de Napoléon* dont Mme E. Dupuis, aidée du crayon de Job, raconte à la jeunesse les aventures, en les entremêlant, d'une façon plus ou moins vraisemblable, aux principaux épisodes de l'épopée impériale, est un héros tout fictif. Nous sommes ici en présence d'un pur roman, que les jeunes lecteurs, auxquels il est destiné, liront avec plaisir et non sans profit, quoiqu'il ait peut-être l'inconvénient, malgré les réserves placées dans la bouche de tel ou tel personnage du récit, de faire concevoir trop en beau l'idée du caractère et de la carrière de Napoléon. L'auteur pourtant mérite un éloge particulier, nous sommes heureux de le dire, pour le chapitre intitulé : *Le Prisonnier de Fontainebleau*, où la douce et sainte figure de Pie VII est mise en un louable et juste relief.

15. — Les *Fables* de La Fontaine offrent aux artistes une mine inépuisable ; mais, après tant de maîtres qui y ont consacré leur imagination et leur talent, il pourrait paraître téméraire de s'essayer dans un genre qui réclame tant de qualités diverses. Un habile artiste, dont le nom est bien connu, M. A. Vimar, n'a pas craint de faire une nouvelle tentative, et nous pouvons dire qu'il y a réussi. Ce n'est pas la fantaisie de Grandville, la grandiose interprétation de Gustave Doré, mais c'est quelque chose de très original, de très finement conçu, de très heureusement exécuté. M. Vimar s'est placé en face de la nature, et les scènes que nous offre son crayon sont rendues avec autant d'esprit que de brio. Les moindres vignettes sont faites pour charmer l'œil; les grandes composi-

tions, la plupart en couleur, présentent de petits tableaux d'une exactitude parfaite et d'un art consommé. Nous citerons : *l'Ours et le Chien, la Besace, le Loup et l'Agneau, le Corbeau voulant imiter l'Aigle, l'Ane portant des reliques, le Coche et la Mouche, l'Ours et l'Amateur des jardins, le Faucon et le Chapon, le Berger et son troupeau, les Lapins, les Souris et le Chat-huant, le Cerf malade, l'Aigle et la Pie.* — Le volume sort des presses de la maison Mame : c'est dire que l'exécution typographique ne laisse rien à désirer.

16. — Vous vous ferez quelque idée de l'importance du livre (splendide reliure) que la maison Colin a publié sous le titre : *Nos Bêtes. Animaux nuisibles*, quand vous saurez que le seul *Index alphabétique* qui le termine se compose de dix pages, de trois colonnes chacune, où se trouvent mentionnés les animaux nuisibles dont le docteur H. Beauregard nous entretient d'une façon brève assurément, mais nette et précise. La plupart appartiennent au groupe des insectes. Dans sa trop courte mais très suggestive *Introduction*, l'auteur, entre autres choses parfaitement observées, nous déclare qu' « il faut bien reconnaître que l'homme lui-même est le plus souvent l'instrument inconscient qui change les conditions normales grâce auxquelles un animal donné n'était pas un animal nuisible, et par la suite en fait un fléau parfois difficile à supprimer. Tout le monde connaît le fléau qu'est devenu en Australie le pacifique lapin ; personne n'ignore aujourd'hui que le phylloxera a surtout été dangereux en raison du mauvais état des terres épuisées par une culture mal raisonnée, etc. Il serait facile de multiplier les exemples qui démontrent que l'homme est ainsi lui-même, très fréquemment, l'agent de son propre malheur. Il lui sera du moins possible de réparer rapidement ses erreurs s'il connaît les mœurs des animaux dont il peut avoir à redouter l'envahissement. » Voilà des observations judicieuses. Nous avons simplement à dire, après avoir parcouru l'ouvrage de M. Beauregard, qu'il s'impose à l'attention et qu'il fera un beau cadeau d'étrennes pour les personnes de tout âge qui s'intéressent à l'histoire naturelle.

17. — Le dernier des romantiques ! C'est M. Charles Diguet, qui s'intitulerait volontiers ainsi dans le colophon qu'il a intitulé originalement : Post-face. « È vero. » Il n'y aura plus, d'ici quelque temps, pour assurer de l'inédit dans la poursuite du modeste perdreau, qu'à s'embarquer sur un transatlantique pour les rives d'Amérique ou à prendre un « Chargeur-Réuni » à Bordeaux à destination de l'Afrique du sud. Très brillamment M. Diguet, dans la *Chasse en France*, a résumé ce que furent nos chasses, il a fait palpiter nos âmes de vieux chasseurs. Il retrace avec beaucoup de brio et de véracité toutes nos grandes amours ; on sent en lui un amoureux de la chasse et un chasseur soigneux. Nous ne partageons peut-être pas toujours son avis, notamment sur la poudre de bois et le fusil sans chiens. Nous ne nous

sommes pas mal trouvé de ces innovations qui nous ont surpris au milieu de notre carrière. Mais à part ces quelques légers détails, nous n'avons qu'à souscrire à tout ce qu'avance M. Charles Diguet. Plus d'un jeune cœur de seize ans battra la chamade en apercevant cette splendide couverture que domine le cerf crucifère de saint Hubert, « tontaine et tontonton, » où l'on voit un chasseur au chien d'arrêt, servi par celui-ci devant un lièvre. Apporte ! le succès est complet.

18. — Certes, M. Frédéric Dillaye a su dramatiser et même poétiser l'épisode des guerres de la Vendée intitulé : *Mademoiselle de Fierlys.* Œuvre d'artiste dont la psychologie toutefois nous paraît discutable. Qu'on en juge ! A qui fera-t-on accepter, en dépit de quelques circonstances favorables, la vraisemblance du mariage d'une fille d'excellente noblesse bretonne avec un certain Madeline, officier républicain, qui, entre autres exploits, a commandé à Quiberon un assaut ayant coûté la vie au père de celle qui sera un jour sa femme, détail que n'ignore pas celle-ci? Pour être juste, nous constaterons que l'auteur sait placer en évidence le caractère généreux de ses héros royalistes et catholiques ; mais aussi, nous ne négligerons point de noter qu'il met dans la balance, à mérite égal, divers personnages républicains qui ne sauraient nous être sympathiques. Ajoutons enfin que l'on trouve ici quelques pages cinglantes à l'adresse de la Révolution et du Directoire et pareillement de vives critiques contre l'ancien régime. Un bon avis à M. F. Dillaye, s'il tient à ce que son talent, indiscutable d'ailleurs, soit goûté sans mélange par les classes d'élite pour lesquelles il semble vouloir écrire : qu'il renonce à ce genre amphibie.

19. — La maison Lemale, du Havre, a entrepris une magnifique publication : *La Normandie monumentale et pittoresque*, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. Chacun des départements est l'objet d'un volume in-folio de cinq cents pages de texte, avec une centaine de planches en héliogravure. Le prix de chaque volume étant fort élevé, on a eu la bonne idée de mettre en vente des monographies séparées plus accessibles au grand public. Nous avons sous les yeux celle qui est consacrée au *Mont Saint-Michel.* Le texte est dû à M. l'abbé Bouillet, qui décrit dans ses moindres détails tout ce qui compose l'incomparable édifice qu'on a justement nommé *la Merveille*, raconte son histoire, ses transformations, avec un soin minutieux et une rare compétence. Mais ce qui caractérise cette monographie, ce sont les admirables héliogravures qui remplissent ses pages : vingt-quatre grandes planches et soixante-dix-neuf gravures dans le texte, d'après les photographies de Henri Magron. C'est une véritable œuvre d'art où apparaissent, sous nos yeux charmés, l'ensemble du Mont sous ses différents aspects, la Barbacane et la Porte du Roi, le Châtelet, l'église paroissiale, l'église abbatiale, le cellier, la salle des chevaliers, le réfectoire, le cloître, l'ancien promenoir, la crypte de

l'Aquilon, la crypte des gros piliers, l'escalier de dentelle, les diverses tours, etc., etc. Au point de vue architectural, comme au point de vue pittoresque, ces belles planches ne laissent rien à désirer. Une excursion au mont Tombelaine termine cette splendide monographie.

20. — La belle collection d'articles sur *les Capitales du monde* éditée par la maison Hachette reparaît en deuxième édition, d'un bon marché remarquable. Il a été déjà rendu compte dans cette revue de la première édition (t. LXV, p. 491). Nous rappellerons les titres des articles, avec les noms des auteurs : *Paris*, par François Coppée; *Saint-Pétersbourg*, par E. Melchior de Vogüé; *New-York*, par le comte E. de Kératry; *Constantinople*, par Pierre Loti; *Rome*, par Gaston Boissier; *Athènes*, par le comte de Moüy; *Tokio*, par Mme Judith Gautier; *Vienne*, par Mme Adam; *Lisbonne*, par Armand Dayot; *Pékin*, par Maurice Paléologue; *Genève*, par Édouard Rod; *Le Caire*, par Camille Pelletan; *Alger*, par Maurice Wahl; *Stockholm*, par Maurice Barrès; *Berlin*, par Antonin Proust; *Londres*, par Sir Charles Dilke; *Mexico*, par Auguste Génin; *Rio-de-Janeiro*, par J. de Santa Anna Néry; *Amsterdam*, par Harold Hansen; *Copenhagne*, par André Michel; *Bruxelles*, par Camille Lemonnier; *Calcutta*, par James Darmesteter; *Madrid*, par Emilio Castelar; *Bucarest*, par Carmen Sylva. Naturellement, ces diverses monographies sont de valeurs très inégales, et, s'il fallait décerner un prix, nous l'adjugerions sans hésiter à la dernière, toute préoccupation galante mise à part. Le ton général est satisfaisant, la morale est suffisamment respectée, la religion aussi. Toutefois, nous devons signaler comme détonant sur l'ensemble la description de Madrid par M. Emilio Castelar, qui profite de la circonstance pour écrire une diatribe fort déplacée contre la monarchie. Les gravures sont très belles.

21. — Nous n'avons pas à faire l'éloge de M. Eugène Loudun, qui s'est fait un nom honoré dans le journalisme catholique. Son livre, *Nord et Midi*, est recommandable à tous égards; on y trouve des impressions de voyage bien personnelles sur des pays très variés : Belgique, Hollande, Provence, Provinces rhénanes, Gênes, et quelques points du centre de la France. Les descriptions y tiennent peu de place; l'auteur se complaît surtout à émettre des réflexions philosophiques et morales, dans lesquelles il rapproche ingénieusement l'aspect des pays parcourus des traits caractéristiques de leurs habitants. Il ne dédaigne pas les anecdotes humoristiques lorsqu'il en peut tirer des conclusions intéressantes. Telle est, par exemple, la conversation qu'il a sur le pont du Gard avec un pédant prudhommesque au sujet des lycées de jeunes filles. M. Loudun saisit d'ailleurs avec empressement toutes les occasions qui s'offrent à lui de s'égayer aux dépens de la république athée. Cet excellent ouvrage est orné de belles gravures; il est à la fois amusant, instructif et d'une moralité irréprochable.

22. — Le récit historique de M. Georges Contesse va de la marine grecque

à la bataille de Trafalgar; il est écrit avec beaucoup de compétence et de charme. L'auteur ne craint pas les détails techniques ni même les termes de marine, mais il a soin d'agrémenter son étude par des anecdotes qui reposent l'attention du lecteur. Les principales batailles navales sont passées en revue et décrites d'un style nerveux et entraînant, spécialement les journées de Lépante, de la Hougue, de Trafalgar. Plusieurs chapitres sont consacrés à des aperçus très bien faits sur l'organisation de la marine aux diverses époques : les rôles d'Oloron au moyen âge, l'inscription maritime sous Colbert, la splendeur de la marine française sous Louis XIV et sa désorganisation après la Révolution. Les jugements de M. Contesse sont d'une grande impartialité, mais toujours dominés par un très vif sentiment religieux. *La Marine d'autrefois* est un excellent cadeau d'étrennes pour les jeunes gens chez qui se manifeste un certain goût pour la carrière maritime.

23. — Si l'on peut dire d'un livre qu'il est « vécu, » c'est bien de *l'Album d'un Saint-Cyrien*, dont l'auteur, ancien élève de l'École, a vécu lui-même tous les faits qu'il raconte. C'est avec brio, avec une verve entraînante et toute française, que M. G. Virenque narre par le menu la vie mouvementée du Saint-Cyrien, durant ces deux années de rude labeur et de franche gaieté, au prix desquelles il lui faut conquérir l'épaulette d'or et le titre d'officier! Les anciens « Cyrards » éprouveront une réelle jouissance à parcourir ces pages, qui réveilleront en eux tous les souvenirs de la vieille École « bons surtout quand ils sont bien loin! » Quant aux futurs « melons, » c'est avec une curiosité avide et passionnée qu'ils pénétreront dans ce « Bahut spécial, » objet de leurs rêves et de leurs espérances, qu'ils en savoureront par avance les fraternelles brimades et les aimables balançoires, qu'ils en dégusteront l'élégant argot et toutes les traditions. Rien n'est omis en effet pour donner au lecteur une complète initiation; tout y est décrit, exposé avec un entrain soutenu, dans les plus amusants détails, depuis les premiers pas des « petits-cos » dans l'École jusqu'au « triomphe » final, en parcourant toute la série des exercices et des événements de l'année : le réveil, l'amphi, le réfectoire, l'astique, la basane, la topo, le dimanche, la sortie « galette, » l'inspection, le camp de Châlons, le mois de la « Pompe, » etc. De plus, le texte est agrémenté, presque à chaque page, de gravures expressives et de croquis pris sur le vif, des poésies et des chansons qui ont passé à la postérité (parmi lesquelles, bien entendu; le célèbre chant du « Pékin de Bahut, » musique et paroles); enfin, avant la table des matières, se trouve un lexique très complet de l'argot de l'École. *L'Album d'un Saint-Cyrien* n'est évidemment pas destiné à être placé entre les mains d'un enfant ou d'une jeune fille; mais le ton décemment réaliste avec lequel tout est raconté en permet à tous la lecture; et nous souhaitons le succès qu'il mérite à cet ouvrage, où, à côté de la

note gaie, dominent toujours les sentiments d'un vrai patriotisme.

24. — Qu'est-ce que *Petit Ange?* Une épave humaine sous la forme d'une fillette de quatre ans, jetée, avec un chien qui l'a sauvée, sur une côte bretonne hospitalière. Joël le violoneux a recueilli l'infortunée. En raison de son existence quelque peu vagabonde, il l'a confiée à des amis, les Plouherno, honnêtes sabotiers vivant dans la crainte et dans l'amour de Dieu. Jeanne, ou « Petit Ange, » grandit dans ce milieu pauvre, mais exemplaire, et s'annonce de bonne heure comme devant être un jour une artiste hors ligne. Un châtelain du voisinage l'envoie à Paris, en compagnie du vieux Joël, son maître et son père adoptif, pour suivre les cours du Conservatoire. Les premiers temps, grâce à leur généreux protecteur, Joël et Petit Ange travaillent en paix; mais après sa mort, en dépit d'un premier prix de musique instrumentale obtenu par la jeune fille, la vie se montre assez dure pour les exilés. Ils luttent cependant, et si bien qu'ils arrivent au bonheur : Petit Ange retrouve ses parents, qui sont fort riches, et elle épouse un officier de marine, son ami d'enfance. Parallèlement, l'auteur raconte l'histoire d'autres personnages qui, après diverses épreuves, finissent par être aussi heureux que Petit Ange. Les ouvrages de M. Pierre Maël sont tous, sans exception, remplis de sentiments élevés et profondément religieux. Celui-ci vaut le meilleur de ceux qui l'ont précédé. Ajoutons que la reliure est d'une parfaite élégance.

25. — Sous une forme ingénieuse, M. A. Badin raconte très exactement les opérations de la campagne de Madagascar. Dès 1893, une famille parisienne composée d'un ménage et de deux enfants, un jeune homme et une jeune fille, va s'établir près de Majunga, attirée par un vieil oncle original qui a trouvé moyen de faire fortune dans le commerce de la côte ouest de Madagascar. La femme meurt des fièvres, le mari est assassiné par des brigands indigènes ou Fahavalos, peu de temps avant l'arrivée des troupes françaises. Alors le jeune homme, Henri, offre ses services au général Metzinger comme interprète, tandis que sa sœur organise une ambulance dans la propriété de la famille. Henri suit naturellement d'étape en étape la fortune de la colonne expéditionnaire. Le récit des travaux de nos soldats et des combats livrés aux Hovas sont racontés avec un patriotisme vibrant. L'auteur se montre fort indulgent pour les fautes d'organisation commises au début de la campagne et, comme il convient, très enthousiaste pour l'habileté des chefs et l'endurance des soldats. Comme dans tout bon roman, l'histoire finit par un mariage : celui de l'orpheline avec un jeune officier qu'elle a soigné dans son ambulance, et Madagascar compte un colon de plus. Tout cela est animé de bons sentiments patriotiques et d'une moralité irréprochable; mais la religion joue, dans cette affaire, un rôle effacé ; c'est tout juste si l'on voit paraître le prêtre aux funérailles et au mariage final. Le livre

serait parfait si M. Badin avait eu le bon esprit de parler un peu plus du rôle civilisateur des missionnaires catholiques à Madagascar.

26. — Visiblement, M. Jules Verne, dans *Face au drapeau*, a été inspiré par l'aventure connue de l'inventeur Turpin. Il suppose qu'un certain Thomas Roch, de nationalité française, a découvert un engin de guerre si puissant, que rien ne pourra tenir contre ceux qui en seront les détenteurs. La raison de Thomas Roch a subi une éclipse à la suite des désillusions et aussi des persécutions dont il a été l'objet. Finalement, il est séquestré dans une maison de santé des États-Unis et placé sous la surveillance d'un gardien, ingénieur français, qui s'est donné pour un pauvre hère de yankee quelconque et qui cherche patriotiquement à surprendre le secret de l'inventeur, afin d'en réserver le bénéfice à son pays, mais avec l'intention arrêtée d'en laisser le profit pécuniaire au malheureux. Un beau jour, Roch et son gardien (Gaydon pour l'administration et Simon Hart, d'après l'état civil) sont enlevés par un faux comte d'Artigas, lequel n'est autre qu'un pirate redouté, Ker-Karraje. Ledit Ker-Karraje a résolu, coûte que coûte, de s'approprier le « fulgurateur Roch, » afin de régner sur les mers, qu'il écume déjà aussi consciencieusement qu'impunément, grâce au navire à organisation spéciale qu'il possède. La majeure partie du récit se compose des notes de l'ingénieur Simon Hart : nul ne doutera, d'après ce que nous venons de dire, qu'elles ne soient d'un intérêt extrême. L'ingénieur captif assiste, dans l'inaccessible et mystérieux repaire des pirates, aux habiles combinaisons du pseudo-comte d'Artigas, qui finissent par le rendre à peu près maître des terribles découvertes de Thomas Roch. Mais il a compté sans Simon Hart, qui parvient à informer le monde civilisé des dangers qu'il court. Une première tentative pour s'emparer de Roch échoue, puis une flotte internationale est chargée, à tout prix, de détruire l'îlot qui sert de refuge aux bandits de la mer. Cette flotte aurait été anéantie entièrement si Thomas Roch, en face du drapeau français qui flotte sur l'un des navires de guerre, n'avait refusé d'achever son œuvre de destruction. Il abandonne son poste de combat, poursuivi par les malédictions des flibustiers dont il fait sauter le repaire. Et avec lui a péri le secret du « fulgurateur. »

27. — *Clovis Dardentor* est encore un roman de M. Jules Verne, roman bien français, comique et dramatique à la fois, dont les péripéties se déroulent en Algérie. Deux cousins, Marcel Lornans et Jean Taconnat, Parisiens de Paris, orphelins possesseurs l'un et l'autre de quelques milliers de francs de rente, s'embarquent pour Oran, avec l'idée de s'engager dans les chasseurs d'Afrique. A bord du paquebot, ils font la connaissance d'un millionnaire original, Clovis Dardentor, sorte de Tartarin des Pyrénées-Orientales, mais d'une bravoure authentique, d'une force herculéenne, et possesseur d'un étonnant appétit. Ce Dardentor escorte

une famille drolatique, les Désirandelle, dont l'unique rejeton, qui répond au nom gracieux d'Agathocle, est bien le personnage le plus nul qu'il soit possible d'imaginer. Et cependant, il est fiancé à une jeune fille charmante, Louise Élissane, qui habite Oran, avec sa mère. Les Désirandelle et Mme veuve Élissane sont d'accord au sujet du mariage de leurs enfants ; mais Louise et Agathocle sont si parfaitement dissemblables, que la jeune fille le trouve ce qu'il est : un imbécile. Les circonstances veulent que pendant une excursion à l'intérieur, Louise sauve Dardentor de la patte et de la dent d'un lion blessé. Immédiatement, le millionnaire adopte la jeune fille, et, s'étant arrangé de façon à réexpédier à Perpignan ses amis Désirandelle, qui le maudissent « jusque dans les générations les plus éloignées, » il décide le mariage de Louise Élissane avec Marcel Lornans. Tout le monde est content, le lecteur y compris. Cette très amusante fantaisie sortirait un peu du genre de M. Jules Verne, si de nombreuses descriptions de pays n'occupaient ici une place point du tout négligeable.

28. — *La Fortune de Dambro* a une vilaine origine : c'est le vol, et le vol commis dans des circonstances particulièrement odieuses, puisque Dambro a profité de la confiance de son ami de Rouchères, mort au champ d'honneur, au Bourget, pour lui dérober sa fortune, seule ressource de sa veuve et de son enfant. Avec cette richesse mal acquise, les affaires de Dambro prospèrent d'abord. Mais la fortune a des retours vengeurs : Dambro est un jour ruiné, et il meurt, laissant sa famille dans une gêne voisine de la misère. Sa veuve apprend alors l'origine de l'ancienne fortune de son mari, et elle abandonne à Mme de Rouchères les épaves sauvées du naufrage pour réparer le vol d'autrefois. Tout s'arrange d'ailleurs le mieux du monde, car le fils de Mme de Rouchères épouse l'une des filles de Mme Dambro, non pas peut-être celle qu'il aurait préférée, car Alice se fait sœur de charité, mais la gentille Yvette, qui est toute disposée à assurer son bonheur. Telle est cette histoire tragique, émouvante, et qui porte tout entière le reflet d'une âme chrétienne.

29. — Il y a deux histoires très distinctes quoique rassemblées en une seule dans *Retrouvée*, et c'est la seconde et la plus courte qui donne son titre au livre. La première a pour héroïne Juliette Darmagne, une pure et charmante jeune fille qui, à peine âgée de dix-huit ans, et, depuis longtemps déjà, joue auprès de ses jeunes frères et sœurs, et le joue fort bien, le rôle de petite maman. Elle en est récompensée à la fin du livre par un mariage selon son cœur avec un brillant lauréat de l'Université, Jacques Meyran. La seconde histoire est celle de la petite Lili, une cousine de Juliette, enlevée par des Bohémiens et retrouvée par Paul Darmagne, grâce à la « petite reine, » c'est de sa bicyclette que nous voulons parler. Nous signalons le fait au *Vélo* et au *Paris-Vélo*,

petit vert et le petit rose, les deux frères ennemis. Nous trouvons que l'auteur abuse un peu du « grand Michelet » et de « l'éminent » M. Lavisse, mieux partagés que le bon Dieu, à peine nommé en passant. Somme toute, le livre est intéressant quoique un peu long.

30. — Dans les *Deux Frères*, de Mme de Nanteuil, il y a deux parties très distinctes : l'histoire des deux frères, ou demi-frères, que l'auteur nous raconte avec son talent ordinaire, et qui est vraiment touchante. Ces figures, si différentes, mais si charmantes, se font encore valoir par les personnalités, la plupart assez déplaisantes, qui les entourent, qui les jalousent et sèment leurs pas de pièges où ne sombre pas leur affection. Dans ce récit, où, en le débarrassant de quelques aventures assez peu vraisemblables, on trouve une fine analyse du cœur, les femmes, en général, ne remplissent pas le beau rôle. Mais, à côté de cette histoire charmante et émue, et qui, bien entendu, se termine fort bien, il y a une histoire tout à fait extraordinaire, qui se passe au Japon, et qui donnera parfois la chair de poule aux jeunes lecteurs; elle n'a, d'ailleurs, que d'assez lointains et artificiels rapports avec le sujet même du livre. L'auteur eût été bien inspirée de sacrifier ce hors-d'œuvre, dût le livre en être moins long. Malgré ces critiques, nous reconnaissons avoir lu ce livre avec intérêt, et nous sommes persuadé que d'autres que nous y trouveront le même plaisir. Les jeunes gens surtout seront très flattés de la bonne opinion que l'auteur a sur leur compte, et pour cette attention, il lui sera beaucoup pardonné.

31. — Voulez-vous savoir ce que pensent, à quoi s'occupent, comment s'amusent trois enfants, André, petit moraliste de treize ans; Yves, son cadet, le plus remuant écolier que la terre ait porté; enfin leur jeune sœur Jeannette, le désordre incarné, mais avec un si bon cœur qu'on l'aime malgré tout? Lisez le joli volume de M. Darc : *Sauvons Jeannette!* Les incidents amusants abondent, nos héros se déguisent en brigands, en colons, en explorateurs. Puis ce sont des scènes pathétiques : une pauvre fillette abandonnée est recueillie par André, dont toute la famille, sans excepter la vieille bonne Claudine, cependant d'humeur revêche, l'entoure des soins les plus dévoués. Enfin au treizième et dernier chapitre, qui prête son titre à l'ouvrage entier, nous assistons au sauvetage émouvant de Jeannette, tombée accidentellement dans la rivière. Voulant mêler l'utile à l'agréable, l'auteur sème sur sa route des observations de toute espèce: physique, chimie, zoologie, histoire, ethnologie, il y en a pour tous les goûts. Seule l'idée religieuse paraît à peu près absente, ce que l'on ne peut s'empêcher de regretter.

32 et 33. — Les deux volumes que M. Léon Ville publie chez l'excellent éditeur Tolra sont deux voyages : l'un *Au pays des Pommiers*, l'autre *Au pays des Menhirs*, c'est-à-dire en Normandie et en Bretagne. Dans l'un, c'est un jeune garçon, ouvrier échappé de chez ses parents, qui

parcourt la haute et la basse Normandie; dans l'autre, c'est un jeune homme de bonne famille, à la recherche d'un ami, qui pédale à travers la Bretagne. Nos lecteurs ne s'attendent pas à ce que l'auteur ait fait un voyage d'érudit. Non, mais c'est gai, vif, spirituel, pimpant. Il y a des mots d'esprit, il y a des traits qui partent du cœur. Par exemple M. Ville est quelquefois trop réservé, admirateur trop discret des martyrs de la Vendée et de la Bretagne. En quelques lignes, c'est fait pour la Chartreuse d'Auray. On comprend que ses grands-parents ne dorment pas là, après l'exil et la fusillade. Il a plutôt une âme poétique, sensible aux légendes, fanatique du merveilleux, croyante en Dieu, fustigeant les superstitions. Si, à l'heure actuelle, nous demandions plus à beaucoup, nous ne savons ce qu'ils nous répondraient. Peut-être aurions-nous le simple silence. Il est fâcheux que nous n'ayons pu admirer la reliure; le frontispice est superbe, et nous souhaitons à beaucoup de petits Normands et Bretons le régal d'apercevoir leur province dans les volumes de M. Tolra. Dans les deux la vertu est récompensée et le vice est puni. C'est bien. Et dans l'un, on trouve même le repentir. C'est mieux encore.

34. — Nous n'avions pas d'histoire de nos aumôniers militaires en campagne. M. Grandin a fort habilement comblé cette lacune dans *Aumôniers et soldats*. Avec trop de modestie, il dit que son livre n'est qu'un jalon pour l'avenir, et que d'autres reprendront ce travail qu'il ne fait qu'effleurer. Non, commandant, votre livre est définitif, car il raconte ce que vous savez très bien et ce que vos yeux ont contemplé avec admiration : le prêtre qui, comme le soldat, donne sa vie pour la patrie, surtout pour les âmes des héros du champ de bataille. Et combien étendue est l'histoire de nos aumôniers : nous les voyons en Afrique (1830-1850); en Crimée (1854-1855); en Italie (1859); en Chine (1860); en Cochinchine (1861); au Mexique (1862-1867); pendant la guerre franco-allemande (1870-1871); au Dahomey (1892); à Madagascar (1895). Sur tous ces champs du courage, que de noms de prêtres parisiens nous rencontrons : Eugène Boré, mort supérieur général des lazaristes; l'abbé Brasier, qui termina sa belle carrière curé de Saint-Denis-du-Saint-Sacrement; l'abbé Trégaro, aujourd'hui évêque de Séez; l'abbé Lanusse, aumônier de Saint-Cyr; l'abbé de Beuvron, Mgr d'Hulst, le P. de Bengy, le P. Dorgère. Le chapitre IX, c'est l'histoire de l'organisation des œuvres paroissiales militaires en temps de paix. Cette histoire de nos aumôniers militaires, écrite avec une rondeur toute militaire, une chaleur communicative et un ardent patriotisme, est une bonne et belle œuvre qui rend justice à la robe du prêtre, sous les plis de laquelle ont battu tant de cœurs de héros ignorés.

35. — Le même commandant Grandin, dans *Bleus et Chouans*, a résumé l'histoire de la grande Chouannerie, de 1793 à 1802, et de la petite

Chouannerie, qui ne prend fin que sous le règne de Louis-Philippe ; mais c'est surtout du mouvement royaliste breton qu'il est question dans cet intéressant ouvrage. Ni les prouesses des paysans du Bas-Maine, conduits par Jean Chouan et Jambe d'Argent, ni les gestes fameux de Frotté en Normandie n'y sont contés avec quelque détail. Par contre, l'auteur nous fait assister aux énergiques efforts, aux héroïques combats tentés et livrés par La Rouairie, Boishardy, Tinténiac, le grand Georges Cadoudal et son fidèle lieutenant Mercier La Vendée. Avec une compétence parfaite le commandant Grandin fait revivre cette bataille de Quiberon, compromise par les hésitations des chefs, perdue par la trahison des défenseurs du fort Penthièvre, et qui eut pour épilogue l'horrible massacre qui a jeté une honte indélébile sur Hoche et les généraux républicains. L'expédition malheureuse de la duchesse de Berry donne lieu à un chapitre documenté sur l'état d'esprit des provinces de l'Ouest et le gouvernement de Juillet. *Bleus et Chouans* se termine par une étude sur « les Bretons en 1870, » fort intéressante à vrai dire, mais qui ne se rattache que d'assez loin au sujet de l'ouvrage.

36. — *La Lecture en famille* est le titre d'une collection comprenant déjà dix-neuf volumes et publiée par la librairie Hennuyer. Le volume que nous avons sous les yeux, le dernier paru (1895-1896) contient un peu de tout : de l'histoire, des biographies (*Pasteur* et *Berlioz*), des causeries artistiques et scientifiques, de courtes relations de voyage, mais principalement des nouvelles, des comédies et de petits romans. L'impression d'ensemble n'est satisfaisante qu'à moitié : l'honnêteté est absolue, mais la pensée religieuse est un peu trop vague.

37. — Avec *le Capitaine aux pieds nus*, Mme S. Blandy nous retrace de la façon la plus agréable l'enfance studieuse et déjà héroïque de Gaston de Foix. Son oncle, le roi de France Louis le douzième, l'appelle à sa cour à l'âge de quatorze ans. Mais trompé par son envoyé, le professeur Orderie Guilherm, il s'imagine que son neveu est un petit sauvage qu'il est nécessaire de civiliser avant de le présenter aux regards des courtisans. Or, le pauvre Orderic est un coupable innocent, si l'on peut ainsi dire : il a été dupe d'un très comique complot au château pyrénéen où il a fait connaissance de Gaston et de son entourage. Le Roi et la Reine, surpris de trouver en leur neveu un jeune homme aussi remarquablement instruit que bien élevé et courageux, le comblent d'honneurs et ils auraient sévi contre le pauvre Orderic, si Gaston n'avait expliqué la mystification du professeur. Le dernier chapitre tranche sur ce récit amusant et gai : il nous fait assister à la mort de Gaston de Foix, ce jeune général de vingt-deux ans, enseveli en plein triomphe à la bataille de Ravenne. Autour de Gaston se meuvent divers personnages sympathiques qui font de ce livre, d'inspiration chrétienne d'ailleurs, un joli cadeau à offrir aux jeunes gens de douze à quinze ans.

38. — Si dans un livre et tout particulièrement dans un roman, nous n'envisagions que les côtés par lesquels il procure de l'émotion et de l'agrément aux lecteurs, nous dirions sans hésiter que le roman *Ordre du Roi*, de M. G. de Beauregard, est tout à fait réussi. Il est très intéressant, émouvant, et de la première à la dernière page l'intérêt n'y languit pas un instant. Ce gentilhomme vraiment de haute allure, le duc de Frontenay, malgré l'ordre du roi, refuse de faire un mariage qui, par tous les côtés, lui convient à merveille, et cela uniquement pour ne pas trahir une promesse qu'il a faite et pour rester fidèle à l'honneur ; le caractère, malgré quelques faiblesses, s'impose vraiment à l'admiration du lecteur. Dans la prospérité comme dans le malheur, il ne faiblit pas, et c'est tout à fait méritoire, puisque, résistant à sa mère et aux doux attraits d'une fiancée toute charmante, il lui faut deux fois marcher sur son cœur. Mais, il y a un mais, dans ces tragiques aventures : nous voudrions un peu plus de sympathie pour le pauvre Louis XVI et l'infortunée Marie-Antoinette, et nous aimerions aussi qu'on jouât un peu moins de la Bastille. Cette réserve, toute de sentiment peut-être, pourrait bien trouver aussi, dans les travaux des historiens les plus récents et les plus sûrs, quelques justifications historiques, et c'est pourquoi nous n'hésitons pas à la formuler. Mais oubliez cela, si vous le pouvez, amis lecteurs, et nous sommes sûr que le livre de M. de Beauregard vous intéressera vivement, et qu'une fois commencé, vous ne le quitterez plus jusqu'à la dernière page.

39. — *Pour les potaches* est un livre complexe, un peu singulier même, Il aurait certainement pu porter comme épigraphe : « Cet âge est sans pitié. » En effet, les héros de M. Maxime Audouin (des collégiens) sont loin d'être des petits saints, et leurs farces, pour être parfois inoffensives ou réjouissantes, sont trop souvent détestables. Pour ne caractériser que deux épisodes, nous dirons que la *Première Nuit* est inspirée par un sentiment de douce poésie et que *Zig-Balle* est d'un dramatique naïf qui le dispute à l'odieux.

40. — Encore Pasteur. L'on n'est pas près de se lasser de tout ce qui nous retracera la vie du grand homme. *Un Médecin sans diplôme. Pasteur*, résume fort bien cette existence faite de travaux et de recherches dont l'humanité entière a bénéficié. Nous n'avons pas à en dire autre chose sinon que ce volume de M. X. de Préville nous paraît, à l'heure actuelle, un des meilleurs livres de vulgarisation qu'il soit possible de placer sous les yeux de nos enfants.

41. — *Les Anges de la charité*, ce sont les bonnes sœurs, comme les qualifie si justement la langue populaire, qui s'en vont, elles aussi, sur les champs de bataille, recueillir, soigner, consoler les blessés et les mourants. Les premières sœurs des hôpitaux furent les Filles de Saint-Vincent de Paul. Ce livre est leur histoire touchante. On sait comment Napoléon les

appréciait et ce qu'il fit pour leur congrégation dispersée. Qu'on lise les récits de leur dévouement maternel et caché et on les aimera, ces anges de la charité. Nommons encore les Petites Sœurs des Pauvres, les Sœurs aveugles de Saint-Paul dont M. de Broyes parle avec une considération émue. Le peuple les aime, ses bonnes sœurs, et les infirmières laïques les leur font aimer davantage encore. Si nos laïcisateurs des hôpitaux n'étaient aveuglés par leurs passions antireligieuses, ce livre les convertirait et les anges de la charité reviendraient dans les asiles de la souffrance, comme le plus beau symbole de la tendresse qui se dévoue à tout ce qui gémit et pleure dans une douleur solitaire.

42. — C'est au Bocage normand, dans ce pays si merveilleusement décrit par Barbey d'Aurevilly, que se déroule la tragique histoire contée par M. Jules de Plombryant : le *Ruisseau des Chouans*. On est au temps où la guillotine révolutionnaire fonctionne sur la place de Granville et où quiconque est demeuré fidèle à son Dieu et à son Roi est obligé de battre les bois avec les Chouans ou d'émigrer en Angleterre. La famille de Chavoy est dispersée après avoir vu son château attaqué et brûlé. Le jeune Raoul va être conduit à l'échafaud, quand sa sœur Julie parvient à s'introduire dans la prison, lui prête ses vêtements pour s'évader et prend sa place sur la charrette fatale. Il y a du mouvement et d'excellentes intentions dans cette histoire de la Chouannerie, mais le style et la compositon laissent quelque peu à désirer.

43. — *Trahison et dévouement*. Ce sont là de belles aventures chevaleresques qui se déroulent en 1350 dans un coin de la Lorraine, au manoir des barons de Valfflory. La trahison et le dévouement engagent une lutte à outrance où moines, guerriers, brigands évoluent dans un milieu presque barbare, mais où le courage brille d'un éclat incomparable. Enfin le dévouement, la vertu, triomphent. Livre tout rempli d'épisodes palpitants, de situations extraordinaires, de sentiments valeureux. Cet ouvrage est destiné à ravir les adolescents par ses récits d'une poésie pénétrante bien que sauvage, et à les remplir de généreux sentiments de loyauté, de bravoure.

III. — **1.** — Depuis l'an dernier, *le Tour du Monde* a entamé une nouvelle série. Aux récits de grands voyages, accompagnés d'une illustration aussi riche qu'originale, il joint des informations et des chroniques visant les parties du globe les plus éloignées. Missions scientifiques, religieuses, commerciales, découvertes archéologiques, explorations en cours ou en préparation, géologie, sport, tourisme, yachting, bilan du travail, extraits des revues étrangères, tout a sa place dans ce recueil qui, sous ces deux rubriques : *A travers le Monde*, *A travers la Nature*, condense un ensemble de faits et de nouveautés qu'il serait difficile de trouver ailleurs. La mention des inventions utiles aux voyageurs, un bulletin des livres, des cartes, une série de tableaux graphiques et d'itinéraires,

complètent l'intérêt instructif et pratique d'une publication qui ne cesse d'ailleurs, en son cadre élastique, d'être à l'affût de toutes les innovations. Le volume de 1896 s'ouvre par une *Reconnaissance dans le bassin du Tchad, de la Sangha à la Wom*, par M. Closel. —M. Louis Lapicque nous conduit *à la Recherche des Negritos*, à travers Sumpitan, la vallée du Batang-Padang, Batavia, Flores, etc. — Avec M. Charles Rubot, nous passons *Un Hiver à Corfou;* avec M. Gaston Vanderheym, *Vingt mois en Abyssinie*, nous suivons Ménélik dans une expédition au Oualamo. — M. Guillaume Capus nous promène longuement *A travers la Bosnie-Herzégovine* et nous montre Yénitza, Serajevo, Travnik, décrivant les rues, les musées, les types, les mœurs, etc. — Mlle Marie Anne de Bovet continue son exploration de l'Écosse, en y mêlant les souvenirs historiques. — M. Fernand Grenard raconte *la Dernière Mission de Dutreuil de Rhins au Turkestan et au Thibet* et raconte la fin tragique du hardi explorateur. — Le comte B. de Nadaillac fait une description du *Mont Athos*, et M. A. de Launay nous conduit aux *Mines d'or du Transvaal.* — Mme B. Chantre nous intéresse vivement dans ses *Souvenirs de voyage en Cappadoce.* — M. Henri Jacottet résume d'une façon saisissante les *Ascensions et explorations dans l'Himalaya*, entreprises, au risque de tant de périls, par Sir W. M. Conway. — Avec M. Henri Lobin, nous faisons une *Promenade en Tunisie,* parcourant la vallée de la Medjerda, visitant Restour, Béja, Kairouan, Gabès, Sfax et Sousse. — Enfin, M. J. de Cordemoy nous retient longuement *Au Chili*, décrivant Valparaiso, Guilpué, Santiago et donnant une vue d'ensemble du gouvernement, des monuments, de l'université, du théâtre, des fêtes, des mœurs, de l'agriculture, etc. — Tout cela est entremêlé d'innombrables gravures d'une irréprochable exécution et d'une fidélité qui n'exclut pas toujours le réalisme.

2. — Le *Journal de la jeunesse* est, pour nos lecteurs, une vieille connaissance, et nous n'avons plus à en louer la riche illustration et l'agréable variété. Les deux volumes de l'année 1896 ne le cèdent en rien à leurs devanciers. Voici d'abord trois récits, que nous retrouverons dans la *Nouvelle* collection à l'usage de la jeunesse: *Fleur de France*, par M. Pierre Maël ; *la Vengeance des Peaux-de-Bique,* par M. Gustave Toudouze ; *Deux frères*, par Mme P. de Nanteuil ; et trois autres : *le Roman de l'armurier*, *Tous jeunes*, *Un de plus*, dus à la plume de Mlle Danielle d'Arthez et de MM. A. Verley et Arthur Dourliac ; puis de trois nouvelles : *Le Prisonnier des pirates*, par M. P. Vincent ; *Avec les brigands*, par M. C. Dixon, etc. — La géographie et les voyages sont représentés par la suite des articles sur *la France à Madagascar*, dus à la plume de M. Louis Rousselet ; par *Tébessa et les mines de phosphate, l'Abyssinie et l'Italie*, du même ; par *les Arméniens*, *l'Angleterre* et le *Vénézuéla*, *Cuba*, *l'Ile de Crète;* M. Daniel Bellet a parlé des *Solfa-*

tares de Sicile, des *Premières pommes de terre*, du *Commerce des cheveux;* M. F. Merlet, du *Macaroni;* M. Sevin Desplaces, des *Chiens des explorateurs;* M. Ch. Diguet a continué ses intéressantes observations sur *la Chasse*, en parlant du chamois-isard, du faisan, de l'outarde; M. Edmond Renoir, ses instructives études sur *la Bicyclette;* M. H. Heinecke a exposé ce qu'était *la Vie universitaire en Allemagne;* M. Duhousset a raconté ce qu'a été *le Tambour à travers le siècle;* enfin M. Ferd. Merlet a parlé de la *Pêche et la préparation du hareng; Quinze jours en Grèce,* par M. Henri Jacottet; *Un Yacht français dans les mers du nord; au Pôle nord en ballon*, etc. — La science, par *le Record de la vitesse sur les chemins de fer*, par M. Th. Lully; par des notices sur diverses applications de la photographie, par M. Frédéric Dillaye; par *les Secrets de la prestidigitation*, de Saint-Jean de l'Escap. — L'histoire naturelle, par les articles sur *les Oiseaux-mouches*, *les Autruches domestiques du Cap*, etc. — Les beaux-arts, par la suite des études de Mme Barré sur *le Costume en France;* par un article de M. H. Heinecke et Clara Schumann. — L'histoire, — toujours trop faiblement représentée — par une étude de M. Boyer d'Agen sur *Louis XIII étudiant*, et un récit de M. Aug. Lepage : *le Siège de La Mothe en 1634.* — L'actualité, par des articles sur *les Romanof*, sur *la Famille impériale de Russie en 1886*, sur *le Couronnement du tsar Nicolas II*, sur *Ambroise Thomas*, sur *le Schah de Perse,* etc.

3. — Il y a beaucoup de choses charmantes, utiles, instructives, dans les deux volumes du *Musée des familles* de l'année qui prend fin. La note religieuse y résonne comme d'habitude. Dans les nombreux récits qu'on y peut lire, il s'en trouve un, le plus considérable de tous : *Mademoiselle de Fierlys*, que l'auteur, M. F. Dillaye, a écrit avec un talent réel. Nous ne pouvons dire cependant que ce roman nous plaise absolument, car il offre un mélange discordant de sympathies royalistes et républicaines. L'art, l'histoire, la science, ont ici leur part, comme la littérature, et n'était l'ouvrage de M. Dillaye, nous n'aurions guère que des éloges à donner à cet ancien périodique, que nous avons si souvent recommandé et qui aurait tort de sacrifier aux tendances du jour, si peu que ce soit.

4. — Le *Saint Nicolas* est une vieille connaissance que nous saluons sympathiquement une fois l'an. *Le Page de Napoléon*, roman par lequel débute le beau volume de 1896 (t. XVII de la collection), nécessite bien quelques petites réserves que nous avons cru devoir formuler à la page 491; mais comme sous le rapport religieux ce récit, de même que tout ce qui se trouve ici, est irréprochable, nous n'hésitons pas à reconnaître que le *Saint Nicolas* reste ce qu'il a toujours été : une bonne lecture pour nos enfants.

5. — Le *Magasin d'éducation et de récréation* ne nous était pas parvenu

depuis plusieurs années. Or, pendant notre silence sur son compte, il a commencé une nouvelle série qui ne s'annonce point mal. Les deux volumes que nous avons entre les mains, ceux de 1896 (t. III et IV de ladite nouvelle série) méritent une bonne note, car Dieu n'y a pas été oublié; mais c'est dans *Ma sœur Thérèse*, de M. P. Perrault, ouvrage analysé plus loin (p. 511) que l'idée religieuse est le plus accentuée. Nous serions heureux de voir cet important périodique marcher résolument dans cette voie, la seule bonne à suivre pour la jeunesse, qui a besoin de toute autre chose que la desséchante « neutralité » officielle, dont on reviendra forcément, dont on revient déjà. Dans ces volumes, l'on trouve aussi les deux romans, si intéressants à divers titres, de M. Jules Verne : *Face au drapeau* et *Clovis Dardentor*, sans compter diverses autres lectures variées, intéressantes, honnêtes, mais qui n'ont pas le mérite, réel à tous égards, de *Ma sœur Thérèse.*

6. — De tous les périodiques que l'on peut recommander aux jeunes gens des deux sexes, *la Revue Mame* est en droit, certainement, d'obtenir la place d'honneur; nos lecteurs le savent déjà, mais nous y insistons. La variété des sujets traités et l'intérêt qui s'en dégage sont des plus considérables. Ajoutons enfin que le bon marché de ce recueil est sans égal, vu son importance. Le volume de 1895-1896 nous arrive sous une reliure simple et sobre, mais de bon goût. Il convient de noter que les deux délicieux romans : *Petit Ange*, de M. Pierre Maël, et *Stéphanette*, de M. René Bazin, qui sont analysés ici même (p. 496 et p. 514) ont paru en *Suppléments* dans la *Revue Mame*. *Les Coins de Paris*, de M. Léo Claretie, et *les Contes de l'Épée*, de M. Henry de Brisay (voir les comptes rendus spéciaux qui concernent ces deux ouvrages, à la page 513) figurent également dans la Revue, qui ne néglige pas non plus tous les sujets quelconques d'actualité. Enfin, ce qui fait le plus bel éloge de la publication, c'est que ses directeurs se sont avant tout préoccupés de lui donner une physionomie chrétienne très nette.

7. — « De mieux en mieux » pourrait être la devise de *Mon Journal*. Le volume qui a précédé celui que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs avait déja mérité nos éloges parce qu'il s'était préoccupé davantage de l'idée de Dieu. Cette fois nous accordons à cet admirable périodique enfantin un degré de satisfaction en plus. Encore un petit effort, et il sera parfait. Il est à désirer que les familles catholiques s'abonnent à *Mon Journal* et unissent aux nôtres leurs desiderata nettement exprimés, pour que les directeurs accentuent toujours la note religieuse. Du cœur, du patriotisme, de la gaieté de bon aloi, font de cette jolie publication de la maison Hachette un ensemble qu'il convient d'encourager. A signaler, entre autres images en couleurs, celle représentant Du Guesclin dans la cathédrale de Reims, et s'écriant : « Vive le Roi, vive la France, vive Dieu ! » (p. 305), et page 353, « la Bénédiction des Irlan-

dais. » Les articles, comme les gravures, peuvent se passer d'éloges. En ce qui concerne les récits variés que renferme ce volume, nous donnerons la préférence notamment à : *La Croisade de Gérard*, par MM. H. et C. Guy; *L'Écu d'or du prince Henri* (le futur Henri IV), par Mme Marguerite du Lac; *la Conciergerie*, par M. Gonzague Privat; *Guillaume Friquet*, par M. E. Le Mouel, et *la Famille Tamby*, par M. R. Lightone. Tout cela est excellent.

8. — Nous ne pouvons malheureusement donner la même bonne note au *Petit Français* de 1896. Les précédents étaient meilleurs. C'est bien toujours une publication parfaitement éditée, mais qui reste dans une trop entière neutralité au point de vue religieux. Nous n'avons trouvé, au cours de notre rapide examen, dans ces pages, instructives et intéressantes d'ailleurs à tant d'égards, qu'une seule fois la pensée de Dieu très nettement apparente : c'est à l'occasion du *Couronnement du Tsar*. A la page 380, l'auteur de l'article a reproduit intégralement la prière du Souverain au moment du sacre. Mais cela n'est pas suffisant et nous le regrettons vivement. Espérons que l'an prochain le *Petit Français* méritera mieux de notre critique. Ajoutons cependant qu'à la page 448 on peut lire un petit récit sur *la Tarasque* assez satisfaisant comme esprit.

9 et 10. — Nul périodique du genre n'est plus semblable à lui-même, d'une année à l'autre, que le *Musée des enfants*. Exprimons cependant le désir de lui voir, en 1897, donner plus d'images en couleurs. Quant au texte, toujours foncièrement chrétien, il embrasse les sujets les plus variés. Le *Musée des enfants* vient d'achever son dixième volume, ce dont nous félicitons la Société de Saint-Augustin. — Plus jeune de trois ans, le *Musée des jeunes filles* a droit, pareillement, aux sympathies des familles catholiques. Il fait pendant au *Musée des enfants*, auquel il ressemble beaucoup d'ailleurs par la forme et par le fond.

11. — M. Théodore Cahu, après l'histoire de Jeanne d'Arc, raconte à ses enfants et aux autres enfants, en un très bel album, l'*Histoire de Bertrand du Guesclin*. Le récit, encadré en un voyage de vacances au bord de la mer, est très bien conçu et animé de dialogues et de pittoresques digressions, qui mêlent le présent au passé, pour l'agrément du jeune lecteur. L'auteur s'inspire d'un vif sentiment de patriotisme et ne néglige pas les leçons morales, avec une note religieuse que l'on voudrait toutefois plus accentuée et plus précise. C'est par distraction sans doute qu'il range parmi les « légendes » (p. 10) le songe des sept vaches grasses et des sept vaches maigres, qui appartient non pas seulement à « l'histoire ancienne, » mais à l'Ancien Testament. Nous avons encore le regret de relever un gros anachronisme (p. 49) : le pape Urbain V, qui traita avec les grandes compagnies arrivées devant Avignon, n'est pas postérieur, mais antérieur au grand schisme, qui ne commença qu'à

l'occasion de l'élection d'Urbain VI. Malgré ces réserves et quelques autres encore, que nous pourrions indiquer, le texte de M. Cahu est une œuvre remarquable de littérature enfantine. L'illustration, due à M. Paul de Semant, ne l'est pas moins, et bien qu'elle sacrifie trop à l' « impressionnisme » aujourd'hui en vogue, fait vraiment beaucoup d'honneur au talent pittoresque et au sens historique de son auteur.

12. — Il est évident que dans le nouvel album consacré par lui à la gloire de *Jeanne d'Arc*, M. Boutet de Monvel a voulu faire œuvre d'artiste plutôt que d'historien. Le texte a évidemment été composé pour les planches, dont il forme un très suffisant commentaire. L'intention générale est certainement louable. « Ouvrez, mes chers enfants, dit l'auteur, ce livre avec dévotion, en souvenir de cette humble paysanne qui est la patronne de la France, qui est la sainte de la patrie comme elle en a été la martyre. Son histoire vous dira que pour vaincre, il faut avoir la foi dans la victoire. Souvenez-vous-en le jour où le pays aura besoin de tout votre courage. » Sauf quelques légères réticences, la part du surnaturel est franchement admise. Seulement le récit débute par une grosse inadvertance. « Jeanne naquit le 16 janvier 1412. » Lisez le 6. — Les planches sont du genre « impressionniste, » à la mode, paraît-il, mais auquel, pour notre part, nous préférons le goût classique.

13. — Nous sommes heureux de constater le succès du bel album publié par la maison Mame : *Les Mots historiques du pays de France.* Texte par Trogan, illustrations de Job, dont une seconde édition vient de paraître. Il est seulement regrettable que l'auteur n'ait pas tenu compte des légères critiques dont son œuvre a été l'objet, au sujet de l'authenticité de certains mots ou de leur fausse attribution. Espérons que ce sera fait dans une nouvelle réimpression qui ne peut manquer de se produire, car cet album mérite de rester : c'est un de ceux qui doivent, avant tous autres, être mis entre les mains de la jeunesse.

14. — A qui peut s'adresser l'album intitulé *les Facéties du sapeur Camember*, texte et dessins par Christophe? Ce n'est toujours pas à la jeunesse. Ces *facéties* sont triviales, et les galanteries du sapeur pour *Mam'selle Victoire*, la cuisinière de la colonelle, n'ont nul besoin de passer sous les yeux des enfants. Aussi, ne pouvons-nous recommander cette « histoire naturelle, véridique et compilatoire d'un sapeur qui portait la hache et le tablier à la fin du second Empire ; » et c'est en vain que Christophe se décerne cet éloge : « On admirera combien il a fallu de génie à l'auteur pour faire du neuf avec du vieux. » Il aurait pu mieux employer sa verve et son talent d'artiste.

15. — Les albums pour la jeunesse devraient, ce nous semble, ne pas être un simple délassement : ils doivent offrir un enseignement moral; ils doivent non seulement instruire, mais contenir une leçon, et cette leçon doit avoir pour base la religion. Par malheur, c'est ce qui manque

le plus souvent. Aussi, dans *le Premier livre*, de Mme Blanche Marois, album publié par la maison Colin, et « destiné aux tout petits qui en regarderont les images, tandis que le texte leur sera lu et commenté, » nous voyons bien se développer « le cercle des connaissances enfantines. » Mais si l'on apprend aux enfants le chemin de l'école (pages 43, 63, 69), on ne leur parle en rien du chemin de l'église. — L'église, elle n'apparaît que dans une image (p. 47), comme fond de tableau qui représente la place du village où le garde champêtre « bat le tambour pour annoncer qu'il a quelque chose à dire. » L'enfant se lève : il n'est pas question de prière. Le dimanche, « jour de repos » (p. 27), est célébré par un dîner où « tous sont heureux de se trouver réunis. » Les rondes enfantines (de Victor Hugo), qu'on engage les enfants à chanter sont celles « écrites exprès pour les tout petits par de grands poètes amis de l'enfance. » Il y a là une lacune d'autant plus regrettable qu'elle est voulue, car ce *Premier livre* pourrait être, sans cela, signalé comme un très joli album, fort ingénieusement et très habilement illustré. Pourquoi seulement y avoir représenté une toilette d'enfant, vu de dos.... *in naturalibus ?*

16, 17, 18. — Trois albums de la maison Hetzel : *Michel et Suzon, petites tragédies enfantines*, texte par Stahl, dessins de E. Froment ; *Les Trois Chiens de Mademoiselle Lili et de Monsieur Lucien*, texte par un papa, dessins de L. Frœlich ; *Un Colin-Maillard accidenté*, dessins coloriés de Robert Tinant. Nous donnons la palme à ce dernier.

19. — *Bébé peintre à la maison.* — Joli album, dont le texte, en vers, est signé Marie de Bosguerard, et qui initie, avec de charmantes vignettes, en noir et en couleur, les enfants à l'art du coloris :

Je voudrais voir mes images
Se colorer finement,
Sous mes doigts, bien doucement,
Je feuillette chaque page.

III. — 1. — Nous retrouvons toujours M. Pierre Maël avec plaisir, parce que tout ce qui sort de sa plume porte la vive et forte empreinte de la religion, de la saine morale qui en découle et des sentiments élevés. C'est au plus haut point le triple cas de *Fleur de France*. Mme du Hérieu et sa fille Hélène, récemment débarquées de l'Inde, se sont fixées à Cannes, en raison de la faible santé de la mère. Elles y vivent largement, leur mari et père, établi dans l'Inde, où il lutte contre des chances contraires, subvenant à tous leurs besoins. Mais arrive un moment où M. du Hérieu cesse de donner de ses nouvelles. On le croit mort. La gêne surgit ; la misère est proche. Pour comble d'infortune, Mme du Hérieu succombe à la maladie qui la mine, et n'a que le temps de confier sa chère enfant à sa dévouée institutrice, miss Bloomfield, Anglaise catholique, devenue son amie. Celle-ci, qui a bénéficié d'un petit héritage imprévu, s'est installée à San-Remo, en Italie. Avec sa pupille, elle

parvient à subsister en ce pays privilégié, grâce à des leçons de dessin qu'elle donne et à des œuvres artistiques qu'elle entreprend pour des éditeurs britanniques. L'avenir, cependant, venait de s'assombrir, lorsqu'un inconnu arrive chez les exilées de San-Remo. Ce personnage, d'allures étranges, a tout oublié au cours d'une maladie terrible, jusqu'à son nom, qui ne lui revient à la mémoire que grâce à une commotion terrible. Ayant ainsi recouvré la plénitude de sa raison, il se fait reconnaître pour le père d'Hélène du Hérieu, qui épouse bientôt un ami d'enfance, l'officier de marine Yves Le Gall. M. du Hérieu, d'ailleurs, remis en possession d'une fortune considérable, paie sa dette de reconnaissance en offrant à la digne et charmante miss Bloomfield de devenir sa femme. L'on nous demandera peut-être maintenant pourquoi ce titre de *Fleur de France*, que notre rapide analyse ne justifie pas. C'est que la pauvre Mme du Hérieu, à l'heure de la mort, avait exprimé le désir que sur sa tombe, édifiée sur la terre étrangère, des fleurs de France fussent toujours cultivées, désir suprême et touchant, auquel son amie et sa fille ne faillirent point.

2. — Tony Sobolez, né d'un père bolivien et d'une mère française, doit, en exécution des dernières volontés paternelles, faire ses études dans une institution d'organisation extravagante, *l'Escuela nacional boliviana*, qui s'épanouit en plein Paris. Jusqu'à la page 246 de *Grand'-mère et petit-fils*, M. Albert Cim nous retrace, non sans détails un peu longs, les déboires de son héros dans cette pétaudière d'où il sort enfin presque aussi ignorant qu'il y était entré, calligraphie et gymnastique exceptées. Il est admis alors au lycée de Blamecourt, son pays natal, qui vient d'être fondé. Mais il a trop perdu de temps à l'École bolivienne pour atteindre en temps utile son baccalauréat, et sa chère grand'mère, pauvre et très âgée, va se trouver à bout de ressources. Tony prend vite son parti : il songe à se créer une situation au moyen d'un emploi qui lui permettra de soulager son aïeule. Sur ces entrefaites, il sauve la vie à une vieille cousine riche qui, en mourant, s'arrange de façon que ses parents pauvres héritent de sa fortune, malgré eux-mêmes. C'est un mariage heureux qui clôt ces pages à la fois navrantes, désopilantes et pathétiques. Tout est bien qui finit bien.

3. — M. Gustave Toudouze s'est trompé en intitulant son livre : *La Vengeance des Peaux-de-Bique*. — *Le Martyre des Peaux-de-Bique* eût été beaucoup plus exact. Si nous n'avions cependant que cette mince chicane à présenter, tout serait pour le mieux; mais l'auteur, ayant voulu faire œuvre de patriotisme à sa manière, nous offre, en des couleurs très noires, le tableau de la « grande guerre » de Vendée. Tour à tour, ses héros font montre de férocité ou générosité spéciales. Sont-ce là des portraits fidèles ou d'effrayantes caricatures? Nous pencherions pour cette dernière opinion. Sans doute les guerres civiles sont plus

fécondes en atrocités que les luttes de peuple à peuple ; exemple : l'insurrection de la Commune en 1871 ; mais il nous semble vraiment que M. Toudouze a dépassé la mesure. Reconnaissons toutefois que s'il embrunit certaines physionomies de Vendéens, il ne ménage guère non plus divers caractères de Bleus. Au fond, cependant, ses préférences nous paraissent aller aux vainqueurs. L'intérêt principal de l'action se concentre sur deux enfants, Claude Bodereau et le Parisien révolutionnaire Fanfan Rataplan, deux frères de lait qui se sont perdus de vue. Le drame débute par la capture de Perrine Bodereau et de ses deux filles, victimes vouées à la guillotine, dont elles sont sauvées par les « Peaux-de-Bique » et le petit tambour républicain dans un combat soutenu contre la compagnie du capitaine Chaban. Quant à la réconciliation des frères de lait, une fois la paix venue, c'est le fait de Mlle de Gavre, lumineuse figure, personnifiant en quelque sorte la pitié et la miséricorde, à peu près la seule créature vraiment humaine et reposante dans cette épopée tissue de sanglantes horreurs. L'illustration est superbe.

IV. — 1. — Un Athénien intelligent et instruit, prisonnier de guerre après Chéronée, est devenu le précepteur de deux Macédoniens de grande famille. Sollicité par ses élèves de leur décrire son enfance, ses aventures d'écolier et de soldat, il répond très habilement : « Chaque fois que vous me donnerez satisfaction dans vos études, je vous conterai une année de ma vie. » Cette agréable perspective a sans doute efficacement stimulé le zèle des jeunes travailleurs, car vingt-deux chapitres nous initient successivement à tous les détails de « cette éducation d'Athènes vraiment virile et complète, qui mit son honneur à cultiver simultanément toutes les facultés physiques, intellectuelles et morales de l'être humain. » Dans cette phrase et dans plusieurs autres l'éloge de l'antiquité paraîtra légèrement exagéré : mais passons, d'autant que les récits de l'Athénien sont disposés pour servir de leçons de conduite et de goût à la jeunesse de tous les temps. L'auteur leur a donné une forme tout à la fois assez antique pour qu'on ait çà et là l'illusion de se sentir transporté dans la Grèce du IVe siècle avant notre ère, et assez moderne pour trahir en maint endroit le journaliste parisien de 1896. Un érudit de profession se renseignera plus volontiers ailleurs : mais les écoliers de nos collèges, jaloux de savoir comment s'instruisait et s'amusait un de leurs devanciers au temps d'Alexandre, seront ravis du livre de M. Laurie : *L'Écolier à Athènes*, et tout particulièrement de chapitres tels que : la Foire des Anthestéries, l'Aventure de Mélanios, un Sauvetage, lesquels jettent dans la suite du récit une note gaie ou comique très appréciée des jeunes lecteurs.

2. — Pour savourer le livre de M. Pierre Perrault, *Ma sœur Thérèse*, pas n'est besoin absolument de connaître le haut Jura français où les scènes qui en forment la trame nous transportent. Mais ne le compren-

dront bien que ceux et celles qui y ont fait au moins un séjour. L'auteur esquisse avec une grande simplicité le tableau de la vie que mène une famille composée du père, un veuf déjà âgé, un peu souffrant, sa fille aînée, âgée de dix-sept ans, et les petits frères et sœurs de celle-ci. Un jeune artiste, Bressan d'origine, devenu Franc-Comtois par circonstance et par goût, fixera tout particulièrement l'attention et les sympathies du lecteur. En résumé, nous sommes ici en présence d'une sorte de journal de jeune fille qui s'arrête au moment où elle va se marier. Ces pages, point banales du tout, sont remplies de détails curieux, instructifs, amusants, émouvants. Ajoutons que la pensée de Dieu vivifie tout cela et contribue ainsi à faire de ce très joli volume l'un des plus gracieux cadeaux de nouvel an que l'on puisse offrir aux jeunes gens des deux sexes.

V. — 1. — *La Rose blanche*, une jolie habitation américaine, située en pleine Louisiane, est le centre d'un roman familial se déroulant au milieu des tragiques événements de la guerre de Sécession. Bien que les épisodes guerriers et émouvants tiennent forcément une grande place dans ce livre, il décrit aussi la vie campagnarde américaine et initie à toutes les douceurs de l'intimité et du *home* tels que les comprennent les Yankees, c'est-à-dire d'une façon toute différente de la nôtre. La recherche du confortable, l'importance donnée à la vie matérielle sont choses relativement négligeables à nos yeux devant les intérêts plus grands et plus chers de la patrie et de la famille; il ne ressort pas du roman de Mme Mary Davis adapté par Mme Th. Bentzon qu'il en soit ainsi en Amérique. Certes, Anglais et Américains parlent avec emphase de leur amour pour le *home;* mais cet amour ne ressemble-t-il pas à celui du chat pour ceux qui l'entourent, et n'a-t-il pas pour objets la maison et son confort, plutôt que les êtres mêmes qui l'habitent? On pourrait le croire à voir l'espèce d'indifférence,— peut-être d'insensibilité, — dont fait preuve l'hôtesse de la *Rose Blanche* après la mort de son mari, tué à la guerre; certes, à l'annonce de la terrible nouvelle, elle s'évanouit, mais elle paraît ensuite vite consolée d'une telle perte, car dans le reste du récit il n'est plus fait la moindre allusion à son chagrin. Chez la fille de cet homme racontant l'histoire de la mort de son père, à peine quelques mots de regrets, et rien de vrai ni de touchant dans l'expression de sa douleur. Quant aux fils de l'infortuné, à leur retour de la guerre, ils embrassent leur mère comme s'ils l'avaient vue la veille, sans qu'il y ait la moindre allusion au malheur qui les a tous frappés et à l'absent qui ne reverra plus la *Rose Blanche*. Ces critiques s'adressent aux mœurs américaines et non à l'ouvrage publié par Mme Bentzon, ouvrage qui ne manque ni d'intérêt ni de couleur locale, et dont l' « écriture, » suivant un mot aujourd'hui en usage, est digne de l'auteur.

2. — Autour d'un petit roman d'aventures éléphantesques ayant le mérite de n'être pas banal, présentant à la fois la note comique et la

note sentimentale, M. Lermont a groupé des détails intéressants sur la vie des animaux dans la jungle et principalement sur les mœurs des éléphants. L'existence de son héros s'écoulant dans l'île de Ceylan, il en a profité pour décrire le pays, sa flore et sa faune d'une façon fort agréable, passant rapidement en revue les principaux arbres de la jungle cinghalaise et exposant l'utilité de plusieurs d'entre eux. Le côté historique n'a pas non plus été négligé; plusieurs pages de *Siribeddi* sont consacrées aux éléphants célèbres et, par le récit de leurs hauts faits, constituent un vrai panégyrique en faveur de l'honnête race de ces géants à peau dure. Est-ce à dire que l'ouvrage de M. Lermont soit rébarbatif, ou seulement quelque peu effrayant pour les jeunes cervaux auxquels il est destiné? Nullement. Avant tout ce livre conserve le caractère récréatif nécessaire à un livre d'étrennes; la science et l'histoire n'y apparaissent qu'accidentellement, et toujours sous une forme agréable qui fera facilement lire par les enfants quelques renseignements d'un ordre plus sérieux. Aussi peut-on prédire à ce volume un réel succès, auquel contribueront les amusantes et pittoresques gravures de M. Lançon; les petits s'en récréeront, et les lecteurs plus graves sauront gré à l'auteur de ses tentatives de réaction contre la banalité des ouvrages écrits à l'usage de la jeunesse.

VI. — 1. — *Les Contes de l'Épée.* Comme cela sonne bien à des oreilles françaises! En dix-sept récits, M. Henry de Brisay fait revivre un certain nombre de personnages et de faits historiques célèbres ou peu connus, ou rapporte quelques légendes. Nous ne saurions donner nos préférences à l'une quelconque de ces brillantes ou émouvantes épopées. Le mieux est de les considérer comme parfaites, chacune en son genre, sauf celle intitulée *Quiberon*, qui, au moins en partie, détonne un peu sur l'ensemble. Une petite observation motivée par une faute typographique : la future édition du livre devra, à la première ligne du récit sur *le Téméraire*, rectifier *Salnis* en *Salins*.

2. — Si vous voulez visiter quelques *Coins de Paris* vraiment dignes de vous arrêter, voici M. Léo Claretie qui s'offre à vous comme introducteur et comme guide. Suivez-le, vous serez entre bonnes mains; c'est un observateur attentif et qui sait présenter avec agrément ses observations. Voici d'abord le port de Paris, avec ses vingt-huit kilomètres de quais, avec le mouvement considérable de son commerce, avec son personnel pittoresque et curieux d'employés et de voyageurs. Puis le palais de l'Institut et le palais, hélas! voisin de sa ruine, de l'Industrie. Neuf instantanés font passer sous vos yeux la machine de Marly, aussi bien l'ancienne hors d'usage que la nouvelle; les cabocheurs; les garnis; la cité Berryer; le quai Saint-Michel cher aux bouquineurs; le Marché aux chevaux; Montmartre; la bibliothèque de l'Arsenal; le plafond d'Issy; le fameux plafond de l'ancien couvent des Oiseaux, dont vous ignoriez peut-être l'existence.

Pour finir, cinq « bords de scène : » le premier théâtre parisien, les célèbres arènes, que nombre de Parisiens ignorent encore ; l'industrie des masques ; celle des confetti ; les forains et le Point-du-Jour. Est-il utile de dire que M. Claretie a puisé sa science aux bonnes sources ; qu'il n'a pas craint, par exemple, de fouiller d'un œil scrutateur les ouvrages de statistique ; ou encore qu'il a prêté une oreille fidèle aux doctes et sûres leçons de M. Guillemin, l'aimable et savant inspecteur de la navigation? Un seul regret en fermant ce volume : c'est que M. Claretie ne nous ait pas conduits à d'autres coins de Paris, il y en a tant de curieux. Espérons que ce sera pour une autre année.

3. — S'il est un roman qui emporte nos très complets et bien légitimes suffrages comme livre d'étrennes, c'est assurément *Stéphanette*, de M. René Bazin. Ce récit dramatique, foncièrement honnête et religieux, nous fait revivre, avec les temps sombres de la Révolution, l'époque si courte que l'histoire a justement appelée « la Restauration. » Restauration à tous les points de vue : politique, chrétien, patriotique, régime que notre chère France n'a pas su, pour son malheur, conserver et laisser se développer. Stéphanette est la pseudo-fille d'un horrible gredin qui, alors que la guillotine régnait partout sur notre sol, était tout-puissant pour le mal. Elle est remarquée et aimée par un fils de famille, le chevalier de Trémière, qui veut l'épouser. Opposition du marquis de la Hansaye, oncle du chevalier, qui, cependant, aurait capitulé, s'il n'eût appris que Stéphanette était la fille d'un scélérat ayant, de ses propres mains, en l'absence du bourreau, guillotiné la comtesse de la Tremblaye, sa sœur toujours regrettée. Mais les événements qui se précipitent prouvent au marquis de la Hansaye que Stéphanette est sa nièce authentique et la fille même de Mme de la Tremblaye. Le changement s'opère à vue : Stéphanette est recueillie par le marquis, heureux de bénir le mariage de sa nièce avec son neveu. Admirablement illustré et relié, ce volume est destiné à obtenir un succès exceptionnel auquel nous applaudissons des deux mains.

VII. — 1. — Jeanne et Pierre Passini sont deux jumeaux savoyards tellement ressemblants que chacun les confond alors qu'ils sont tout petits. Pierre doit partir avec le cousin Michel, qui va entreprendre sa tournée annuelle de ramonage. Mais un accident l'en empêche, et sa sœur, courageusement, endosse le costume masculin et tient sa place. Bonne idée qui doit faire sa fortune et celle de son frère. Son honnêteté, dans une circonstance particulière, éclate aux yeux d'une grande dame lyonnaise, artiste et excellente chrétienne, qui s'attache à elle et la fait élever à son image. Jeanne grandit et devient une artiste peintre de premier mérite. De son côté, Pierre, placé dans une école d'agriculture, en sort pour gérer les domaines de sa bienfaitrice. L'on ne saurait donner trop d'éloges à ce joli récit de Mme la comtesse de Vareppe qui,

fait unique peut-être dans la *Bibliothèque rose*, a enrichi *la Chance de Jeanne* de notes historiques !

2. — Que pouvons-nous dire des *Grandeurs de Sophie ?* Simplement que c'est l'histoire d'une ouvrière de quarante printemps bien sonnés, sans charme aucun et d'une bêtise sans seconde. L'auteur a d'ailleurs affublé son héroïne du nom bien typique de Sottinet. Mise tout à coup en possession d'un héritage d'un million, elle trouve moyen de se faire extorquer huit cent mille francs par des aventuriers dont l'un, un Turc des Batignolles ou d'ailleurs, s'était offert comme mari. Nous caractérisons ainsi ce volume : morale terre à terre, gaieté un peu forcée. Et puis c'est tout.

3. — Nous préférons de beaucoup *Tous jeunes*, de M. A. Verley. Ici, du cœur et une préoccupation très suffisante de l'idée morale et chrétienne. Deux familles d'orphelins, cousins et cousines, se réunissent d'abord à Passe-Rose, joli domaine de Bretagne. Ils y pourraient vivre heureux, mais comme il n'y a pas d'autorité bien établie dans cette espèce de république en miniature, ils finissent par ne plus s'entendre et se décident à se séparer. Vincente de Cozon, propriétaire dudit domaine et cause inconsciente du désaccord, étant mineure et restant seule avec une vieille domestique, se réfugie chez une tante bizarre qu'elle appelle malignement « tante Antiquité. » Là, peu à peu, elle se corrige de ses défauts et acquiert par surcroît tant de qualités, que son cousin Cyrille est heureux, quand elle a atteint ses dix-huit ans, de l'obtenir pour femme. Petit roman attendrissant qui fera la joie de nos enfants et qui peut leur être offert en toute sécurité.

4. — A tous les points de vue, *le Manoir des Boishaël* est le meilleur des quatre volumes de la *Bibliothèque rose* portant la date de 1897. Mme Chéron de la Bruyère a su dessiner non seulement des physionomies intéressantes, des caractères faits d'opposition, mais elle a voulu montrer aussi de quelles difficultés peuvent triompher des volontés tenaces. Le vicomte de Boishaël et M. Dentérac, son voisin, ne se seraient jamais entendus ni rapprochés, si leurs femmes, leurs fils et leurs filles ne s'étaient mis de la partie. Les dissentiments, tout de surface et par conséquent peu sérieux, existant encore les Boishaël et les Dentérac disparaissent si bien à certain moment qu'un double mariage se conclut entre les deux familles. Ce gracieux livre comporte des enseignements que les jeunes gens devront méditer; la pensée chrétienne y est nette et franche.

VII. — 1. — L'histoire de *Chryséis au désert* est bien extraordinaire : une jeune fille largement teintée de bas-bleu, qui s'en va à Tombouctou pour y retrouver la trace des anciens Numides, Gétules, etc., qui ont hanté ses rêves de jeune fille savante, et qui là, tombe aux mains des Touaregs, où elle souffre dans son amour-propre et dans sa petite vanité, sans compter le reste, jusqu'au jour où elle est délivrée par une com-

pagnie du régiment du colonel, son père, ce qui lui procure non seulement la liberté, mais encore le bonheur, puisqu'elle épouse bientôt son libérateur, voilà une histoire qui n'est certes pas banale, qui est même passablement extravagante, mais elle est amusante et, qui plus est, très morale; en effet, le malheur a corrigé Catherine, car elle renonce à son nom de femme savante, à ses défauts et à ses travers, et il semble même qu'elle ait quelque velléité de redevenir chrétienne. En tout cas, elle s'est aperçue, au désert, du vide de l'éducation sans Dieu, bien que l'auteur ne le laisse qu'entrevoir à peine, et c'est là une bonne leçon.

2. — Si l'histoire de *Chryséis au désert* est extraordinaire, que dirons-nous de l'*Histoire du sauvage* de Beaucaire, qui de son nom s'appelle Marius Barbissou? Ici nous voguons à pleines voiles dans l'extravagance; il est vrai que nous sommes tout proche du pays de Tartarin, puisque nous n'avons que le Rhône à traverser. Nous n'essaierons pas de donner une idée des aventures du sauvage Beaucairois; il visite la lune, le soleil, les étoiles les plus lointaines, puis retombe au fond de la mer, d'où il revient pour tomber entre les mains des anthropophages. Et nous en passons.... Il n'y a rien de vrai dans tout cela, bien entendu, pas même le phénomène de mirage qui finit par rendre Tartarin dupe de ses propres inventions. Ici nous sommes tout simplement en face d'un moyen de réclame inventé pour lancer ses pastilles et autres produits de son officine par un Géraudel beaucairois. Certes toutes ces folies sont assez drôles, mais nous nous demandons en quoi ce livre peut être utile pour l'éducation du *Petit Français*.

3. — Avec les *Fredaines de Mitaize*, toujours dans la même collection, nous changeons de genre. C'est le livre traditionnel où l'on montre, dans un cadre plus ou moins renouvelé, comment une petite fille vaniteuse, égoïste, personnelle, se corrige de ses défauts et de ses travers quand elle a pu constater par expérience que cette façon de se conduire présente de graves inconvénients. C'est l'oncle Le Mauduy et la tante qui sont chargés de diriger cette expérimentation, dont, disons-le tout de suite, Mitaize, de son vrai nom Marguerite Servaize, tire le meilleur profit. Ces petites aventures se passent dans les forêts des Vosges, cadre fait à souhait pour les yeux et pour le cœur. Notons qu'on y mène Mitaize à la messe et qu'on lui fait entendre les prônes du curé sur l'humilité. En une page au moins le bon Dieu a donc sa petite place ici; ce n'est pas assez, mais c'est quelque chose.

IX.—1.— Charlot est un bon petit Breton, vaillant, affectueux, dévoué pour les siens et avec cela très intelligent, très appliqué et ne boudant jamais à la besogne. Aussi le petit pâtre qu'il est au début cède bientôt à l'attraction de l'océan qui lui a pris son père, et le voilà mousse aimé de tous, matelot intrépide, négociant avisé, donnant aux siens le plus clair de ses profits, en passe de devenir capitaine au long cours et, ce qui lui sourit

plus encore, l'époux de la bonne et douce Fanchette. Les sœurs de Charlot sont aussi de bonnes et braves filles qui méritent le bonheur qui leur arrive. Notons qu'on trouve çà et là dans *les Aventures de Charlot et de ses sœurs* une discrète note chrétienne. Nous sommes en Bretagne, il est vrai, et l'on ne pouvait guère faire autrement : remercions pourtant l'auteur de l'avoir fait entendre. Comme dit la chanson, qui dit cela de choses beaucoup moins louables, « ça fait toujours plaisir. »

2. — Le *Petit Jean*, cela pourrait s'appeler aussi l'*Éducation d'un petit laïque*. Véritablement l'auteur appartient à cette école qui ne donne aucune place au bon Dieu dans l'éducation de l'enfance. Nous ne saurions dire combien paraît froide cette méthode de pédagogie, où il n'est question que de petits procédés pour donner à l'enfant de bonnes habitudes, le corriger de ses travers, sans faire intervenir aucune de ces hautes pensées qui l'illuminent et la fécondent. C'est de la pédagogie en question que nous voulons parler. Dans ce petit livre, qui conduit le petit Jean de la toute première enfance au lycée, il y a sans doute quelques bonnes observations, quelques conseils pratiques, mais rien qui élève l'âme et réchauffe le cœur. L'auteur écrit « le papa, la maman; il doit être du Midi, « mon boun. » Mais il y a laissé sans doute, en venant à Paris, et la belle lumière et « le chaud soleil qui rayonne. » C'est dommage.

VISENOT.

JURISPRUDENCE

Institutiones canonicae ad usum seminariorum, tertia editio, auctore A. BONAL, Soc. S. Sulpitii presbytero. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1896, 2 vol. in-12 de 647 et 740 p. — Prix : 8 fr.

Rien ne désarme un critique comme de constater que ses observations ont été utilisées par l'auteur qu'il a, par devoir professionnel, plus ou moins malmené. J'aurais donc mauvais gré de tenir rigueur à M. Bonal dans ce compte rendu de cette troisième édition de ses *Institutiones*, puisqu'il a corrigé les nombreuses fautes de latin que j'avais, ailleurs, signalées dans la première édition. Ce n'est pas à dire que l'œuvre soit encore parfaite; les fautes d'impression fourmillent; le latin, pour être moins incorrect, est encore loin d'être élégant; mais enfin, c'est un progrès. L'auteur a même tenu compte, dans une certaine mesure, des observations relatives à l'enseignement canonique et à diverses assertions qui m'avaient paru ou inexactes ou peu probables. Je serais mal venu à recommencer ou à compléter cet examen détaillé, sans intérêt pour la plupart des lecteurs. Mais je ne puis ne pas insister encore sur deux observations qui ne manquent point de gravité. La première s'adresse aussi bien à la plupart des manuels français de droit canonique qu'aux *Institutiones* de M. Bonal. L'usage s'est établi, dans la plupart de nos

séminaires, de confier aux professeurs de dogme et de morale l'enseignement d'une bonne partie du droit canonique; toutes ces matières figurent dans les *Institutiones theologicae*, dont les manuels de droit canonique ne sont qu'un supplément, comme les *Institutiones* de M. Bonal font suite à son manuel de théologie. Ce qui me paraît regrettable, dans cette méthode louée par notre auteur, ce n'est pas la division du travail entre les maîtres, c'est la confusion qui en résulte, toujours pour les disciples, parfois même pour les professeurs : confusion dans l'objet de sciences distinctes et, par conséquent, confusion dans les méthodes, confusion et inexactitude dans les résultats. Une réforme s'impose, dans l'intérêt des études, et c'est par les livres qu'elle devrait commencer. La seconde observation porte sur un défaut particulier à l'ouvrage de M. Bonal. Sans doute, chacun est libre de se faire un plan comme il l'entend; il est cependant certaines grandes divisions qui s'imposent dans un traité de droit ecclésiastique. M. Bonal a entrepris de supprimer l'antique division *de personis, de rebus, de judiciis et poenis*. Tout ce qui regarde les « choses, » bénéfices ecclésiastiques, lieux sacrés, etc., il le rattache aux personnes; en sorte qu'il faut chercher, dans le traité consacré à l'évêque, la jurisprudence relative aux églises et oratoires, aux confréries, etc. Je crains bien que le livre n'y ait pas gagné en clarté et en ordre.

Après cela, il ne m'en coûte aucunement de reconnaître que l'auteur est au courant de la jurisprudence des congrégations romaines et utilise heureusement les dernières décisions du Saint-Siège. L'enseignement est, dans l'ensemble, exact et également éloigné des exagérations ou des opinions trop bénignes. Ajoutons qu'on a fait dans le manuel une place convenable au droit particulier de l'Église de France.

A. Boudinhon.

BELLES-LETTRES

Kristian von Troyes. *Erec und Enide*, neue verbesserte Texte Ausgabe, mit Einleitung und Glossar. Herausgegeben von Dr Wendelin Foerster. (*Romanische Bibliothek*. N° 13.) Halle a. S., Max Niemeyer, 1896, in-8 de xlv-229 p. — Prix : 7 fr. 50.

Tous les romanistes connaissent la belle édition des œuvres de Chrétien de Troyes, dont ils sont redevables à M. Foerster et qui rend de si grands services à leurs études. L'infatigable éditeur donne simultanément une édition plus sommaire des principaux poèmes du célèbre romancier : *Cligès* et *Yvain* ont déjà paru; nous possédons maintenant une édition semblable pour le joli poème d'Érec. Le texte, muni d'un glossaire et d'une introduction surtout consacrée à mettre en lumière ce qu'on peut savoir de la vie du poète champenois, est encore amélioré et peut passer pour définitif. Le livre, débarrassé de l'*apparatus criticus*

de la grande édition, est d'un format commode et d'un prix abordable; il s'adresse à un public plus étendu que celui pour lequel travaillent ordinairement les philologues allemands et a sa place dans la bibliothèque littéraire de tous ceux qui ne croient plus que la poésie française commence à Charles d'Orléans ou à Villon. J. C. P.

Études sur la littérature française, par René Doumic. Première série. Paris, Perrin, 1896, in-16 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une lecture attrayante par le style et instructive par la nature des sujets traités que nous offre ce volume de M. René Doumic. Un de ses charmes est la variété qui y règne. Au début nous trouvons une étude bien faite sur Froissart, et accessoirement sur les chansons de geste. C'est, je crois, la première fois que M. Doumic s'enfonce dans le moyen âge. Il ne s'est pas du tout égaré dans ce monde nouveau pour lui. De Froissart et de la chevalerie nous passons à saint François de Sales et à l'*Introduction à la vie dévote*. Montaigne arrive un peu plus loin, complètement lavé du reproche d'égoïsme. Au nombre des modernes, n'oublions pas de citer Diderot, matérialiste, athée et dont les doctrines mises en pratique nous ramèneraient à la barbarie. Deux moralistes du dernier siècle ont leurs portraits dans ce volume : celui de Champfort semble parfait de ressemblance, mais complète justice n'est peut-être pas rendue à Rivarol, bien que l'auteur, avec beaucoup de vérité, le regarde comme un commencement de Joseph de Maistre et de Chateaubriand. Nous aurions voulu une petite halte devant le discours sur l'*Universalité de la langue française*, discours qu'aucun des rhéteurs de l'époque n'eût été en état d'écrire. Rivarol eut des appréciations qui n'étaient pas de son temps, comme par exemple quand, en deux lignes, il définit si bien le style de Dante : « Son vers se tient debout par la seule force du substantif et du verbe, sans le concours d'une seule épithète. » Le pauvre chevalier de Florian n'apparaît à M. Doumic que comme un prétexte à statue ; à peine les fables obtiennent-elles un sourire bienveillant. Florian eut le mérite pourtant de raviver notre attention à l'égard de la littérature espagnole et de pas rester insensible au poème de Camoëns ; il traduisit en vers, et pas trop mal, l'épisode d'Inès de Castro. Le volume de M. Doumic, — je n'ai pu indiquer toutes les études qu'il contient — finit par une excellente défense de la *langue latine*, que l'on veut proscrire de l'enseignement. Aux arguments allégués par d'éminents esprits, M. Jules Lemaître et M. Darmesteter, entre autres, il en ajoute de nouveaux, bien faits pour les corroborer.

M. Doumic a beaucoup changé de manière. Ce n'est guère qu'à propos de Florian qu'il prend ce ton de persiflage ironique dont il abusait un peu. Il a dédié son volume à M. Brunetière. Du « maître » il a l'inspi-

ration morale, l'honnêteté critique, le développement, l'approfondissement des pensées, mais il n'a pas cru nécessaire de rendre sa phrase lourde et souvent difficile à comprendre à livre ouvert. Les *Études sur la littérature française*, écrites sous une inspiration saine et élevée, devront plaire à nos lecteurs. Quelques-uns cependant pourront n'être pas satisfaits d'une phrase un peu obscure sur la Providence (p. 26).

TH. DE P.

Le Mal d'écrire, par ANTOINE ALBALAT. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 342 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, qui est heureux et fait pour piquer la curiosité, sont réunis neuf « Essais de critique, » publiés d'abord dans la *Nouvelle Revue*. Ce sont des essais de jeune homme, à l'esprit grave, au vouloir ardent. L'auteur est peut-être chargé d'ans ; il parle même dans une de ses pages les plus heureuses (298), comme un vieillard qui a connu, mais qui a perdu les illusions et le pédantisme tranchant des « tout jeunes gens. » Son esprit n'en a pas moins gardé quelques juvéniles illusions. C'est ainsi que la « formule critique » et « l'esthétique » du *Mal d'écrire* ne sont pas aussi nouvelles qu'il le dit, et que quelques-unes de ses découvertes sont très vieilles. Le « mal d'écrire » n'est pas lui-même un mal tout à fait inconnu des critiques ; Horace en a parlé il y a près de deux mille ans :

Scribimus indocti doctique poemata passim ;

et, il y a deux ou trois ans, un de nos plus pénétrants observateurs avait décrit, en détail, la « littératurite » aiguë dont nous sommes atteints à cette heure. Je me hâte d'ajouter que si M. Albalat répète Horace et M. Jules Lemaître, c'est avec un accent personnel, un ton de conviction et de sincérité, qui prouvent bien que son inspiration n'est pas purement « livresque » et qu'il traduit des impressions « vécues » et profondément ressenties. Ses vieilles découvertes sont à lui, quoiqu'elles soient à tout le monde, parce qu'il les a faites lui-même. Ainsi, il a découvert, entre autres choses, que la critique avait trop de complaisances pour les auteurs et qu'elle se faisait « l'esclave de la camaraderie » (p. 36). Peut-être va-t-il découvrir aujourd'hui que tous les critiques ne sont pas des « camarades. »

Parmi ses neuf études, écrites toutes avec beaucoup de soin, d'un style ferme, mais un peu tendu, trop appliqué à déduire longuement des idées qu'il eût souvent suffi de noter d'un mot bref, je signalerai la première et la dernière, qui m'ont paru les plus personnelles, si j'ose dire. N'oublions pas toutefois de mentionner la huitième (*L'Amour honnête dans le roman*), où se trouvent deux pages (285-6), sur la théorie de l'art pour l'art, absolument judicieuses, complétant et peut-être

corrigeant ce qui avait été dit sur la même question à la page 128. La première, qui donne son titre au volume. c'est précisément « le mal d'écrire. » Elle comprend deux parties : Le mal, les remèdes. 1° « Le XVIIe siècle a été le triomphe du goût et de l'autocratie royale, le XVIIIe, celui de l'émancipation politique et religieuse ; la démocratie et l'instruction à outrance caractériseront notre XIXe siècle ; je crois que c'est bien son originalité. » (Je crois aussi qu'on peut le croire, sans autre péril que de n'être pas seul de cet avis.) Cette instruction à outrance a développé, non la moralité (morceau excellent, pas très original non plus), mais l'esprit utilitaire, le besoin d'utiliser la science comme instrument de fortune. De là, encombrement des carrières libérales (morceau excellent encore, mais pas très neuf), et encombrement de la carrière littéraire ; hommes et femmes, jeunes et vieux, savants et ignorants se sont mis à écrire, pêle-mêle ; « on est tombé de la littérature dans l'écrivasserie » (p. 7). Écrire est un métier ; les journalistes parisiens écrivent à la fois en province et à Paris ! Les imprimeries versent chaque jour des fleuves de livres qui découragent la critique. Il n'y a plus de critiques ; le temps de lire leur manque ! Il n'y a plus même de lecteurs. Tout le monde écrit, personne ne lit ! Nos livres sont exportés à l'étranger, où ils sont en train de compromettre notre bon renom littéraire. Nous sommes trop ! « Homère était seul et il est resté ! » (p. 18). L'école réaliste a augmenté le mal en vulgarisant la « matière à livres, » en répandant l'idée qu'une « tranche de vie » pouvait faire un volume. Mais ce qui l'a augmenté plus encore, c'est « le parisianisme, le boulevardisme, » à savoir le préjugé qui fait croire qu'en dehors de Paris, il n'y a pas de salut pour les lettrés. Or c'est à Paris qu'on peut le moins écrire, parce qu'on n'y peut pas vivre, y vivre du moins dans la paix et le calme nécessaires à la méditation. « Le mal d'écrire a tellement perverti le goût, que ces vérités sérieuses risquent d'y passer pour paradoxales. » Je puis assurer M. Albalat que personne ne songera à l'accuser de paradoxe. 2° *Les Remèdes.* Il y en a trois en tout : Faire de la décentralisation littéraire ; produire peu, mais bon, l'excès en tout est un défaut ; obtenir que la critique soit sévère et même « impitoyable. »

J'estime que cette naïve analyse du « mal d'écrire » représente le maximum de sévérité permise entre confrères. Aussi je ne dirai rien de la dernière étude sur le *Style contemporain et ses procédés* où se trouve cette nouveauté : « Je suis convaincu que la lecture restera toujours une des premières conditions du développement de la personnalité » (p. 330), et cette juvénilité : « Ce serait peut-être ici l'occasion d'étudier enfin ce que c'est que le style » (p. 304). Il faudrait être plus qu'impitoyable pour insister sur cet « enfin, » suivi d'apophtegmes de cette valeur : « Le travail est la base du style » (p. 326). Je n'insiste donc pas, et je termine même en répétant que ces *Essais* de critique restent très estimables, malgré les

banalités et les naïvetés dont ils foisonnent. S'ils n'apprennent pas grand'-chose de nouveau sur les sujets qu'ils traitent, ils apprennent toujours que l'auteur est « une belle âme, » et c'est quelque chose. C. A.

Histoire abrégée de la littérature anglaise, par J.-J. Jusserand. Paris, Delagrave, 1896, in-18 de 268 p. — Prix : 2 fr. 50.

La compétence de M. Jusserand pour tout ce qui concerne la littérature anglaise n'est plus à établir, et le *Polybiblion*, en différentes occasions, ne lui a pas marchandé les éloges. Son *Histoire abrégée de la littérature anglaise*, qui se présente sous une forme assez coquette et à un prix modeste, est assurément destinée à étendre sa réputation : elle s'adresse à la fois aux étudiants et aux gens du monde. Elle rappellera aux premiers tout ce qu'ils ont à savoir; son mince format n'effarouchera pas les autres. Et je pense que le livre, une fois ouvert, ne sera pas délaissé. Possédant à fond son sujet, l'auteur découvre du premier coup le trait saillant d'un homme, d'une œuvre ou d'une école; il lui est permis de chercher la concision, sans risquer d'être insuffisant, en conservant au contraire tout entière la charmante aisance de son style. Il trouve même moyen de rendre justice aux contemporains qu'il connaît et qu'il goûte. Peut-être aurait-il pu en nommer quelques autres, non moins renommés que plusieurs de ceux qu'il cite, comme Swinburne et Austin, parmi les poètes. Les histoires littéraires sont le plus souvent très réservées sur ce sujet, parce que c'est la partie neuve qu'il s'agit d'édifier soi-même : les sources ordinaires d'information font défaut, dictionnaires et encyclopédies sont muets. Il ne faut pas préjuger de l'opinion de la postérité, dit-on d'un air entendu, nous n'avons pas un recul suffisant. C'est pourtant sur ce point obscur que nous pouvons avoir surtout besoin ou envie d'être éclairés; à part deux ou trois génies par peuple, les poètes, les romanciers, les historiens des siècles passés deviennent bien vite de simples curiosités archaïques, et leurs biographies encombrent les manuels de littérature, tandis que nous sentons et pensons avec nos contemporains. Il ne nous manque que de les connaître. Est-il bien nécessaire, par exemple, de savoir qu'en 1387 Jean de Trevisa mit en anglais le *Polychronicon* de Ranulphe Higden, et onze ans plus tard, le *De Proprietatibus Rerum* de Barthélemi l'Anglais? (p. 62.) Et combien de temps le saurez-vous pour l'avoir lu par hasard, pour ne pas dire malgré vous, — si vous n'avez une mémoire comme celle de Macaulay où tout se gravait d'une manière indélébile? Ces sortes de renseignements qui n'intéressent personne, les historiens se les transmettent religieusement sans les vérifier, sur la foi de leurs prédécesseurs, et, pour rien au monde, ils ne nous en feraient grâce. Je me plais à reconnaître que c'est aussi peu que possible le cas de M. Jusserand : il est précisément à louer

de n'avoir pas complètement sacrifié le présent au passé, de n'avoir pas étouffé les maîtres dans la foule des inconnus. Il ne mérite pas qu'on lui applique le mot de Dandin :

Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait.

LONGCHAMP.

HISTOIRE

Geographisches Jahrbuch. Begründet 1866 durch E. Behm. Herausgegeben von HERMANN WAGNER. XVII-XVIII. Band, 1894-1895. Gotha, J. Perthes, 1894-1895, in-8, XI-479 p., 26 cartes; VIII-486 p. — Prix de chaque vol. : 18 fr. 75.

Parmi les nombreux instruments de travail que la Bibliographie contemporaine met à la disposition des géographes, il n'en est pas de plus commode ni de plus précieux que le *Geographisches Jahrbuch*, actuellement rédigé par un groupe de vingt-huit spécialistes allemands ou étrangers, sous la haute direction de M. le professeur Hermann Wagner. Nous ne reviendrons pas sur le plan de cette excellente publication, déjà connue des lecteurs du *Polybiblion* (voir t. LXXI, p. 253), non plus que sur les éloges dont elle reste toujours digne : bornons-nous à signaler ce qui distingue les deux volumes nouvellement parus des précédents.

Le tome XVII, portant la date de 1894, comprend, pour la partie générale, les rapports habituels de MM. K. Schering, Ed. Brückner et G. Gerland, sur les progrès des études relatives au magnétisme terrestre, à la météorologie géographique et à l'ethnologie pendant les années 1891 à 1893; une rubrique nouvelle, consacrée à la science des projections, est occupée par un article fort étendu de M. le professeur E. Hammer (p. 41-90); ce mémoire rétrospectif renferme d'intéressantes considérations sur l'histoire de la cartographie, sur les méthodes de représentation du terrain et les procédés de mesure planimétriques. Seule, la géographie zoologique manque encore pour compléter le programme biennal du *Jahrbuch*, en ce qui concerne les sciences auxiliaires de la géographie.

La partie régionale est, dans ce même volume, et pour la première fois, exclusivement consacrée à l'Europe ; comme il s'agissait d'inaugurer ici une nouvelle série d'articles, M. Wagner et ses collaborateurs ont jugé avec raison qu'il n'y avait pas lieu de s'astreindre à une limite chronologique fixe, de manière à pouvoir bien mettre au point l'état actuel de nos connaissances sur les diverses contrées étudiées. Nous citerons surtout le remarquable travail de M. Th. Fischer sur les presqu'îles méditerranéennes (p. 97-162) et celui de M. Anoutchine sur la Russie (p. 238-260). Les autres rapports sont signés par MM. P. Camena d'Almeida (France), J. Früh (Suisse), L. Neumann (Allemagne), H. G.

Schlichter (Grande-Bretagne et Irlande), E. Löffler (Scandinavie), et R. Sieger (Autriche-Hongrie). Le volume, pourvu de plusieurs index alphabétiques, est enrichi d'une suite de tableaux d'assemblage, faisant connaître l'état d'avancement des grandes séries cartographiques officielles, en Europe, dans l'Inde anglaise et aux États-Unis.

Le tome XVIII (1895) ouvre un nouveau cycle, avec des rapports sur les progrès de la physique terrestre (H. Hergesell et E. Rudolph), de la géologie géographique (F. Toula), et de l'océanographie (O. Krümmel), de 1892 à 1894. Pour la géographie descriptive, nous trouvons les *Berichte* accoutumés de MM. Fr. Hahn, B. Weigand, W. Sievers, G. Wegener et Anoutchine sur l'Afrique et l'Australie, l'Amérique du Nord, l'Amérique latine et l'Asie, plus un rapport sur les régions polaires (Explorations de 1892 à 1895), dû à la plume très autorisée de M. E. de Drygalski. Enfin l'histoire de la géographie est représentée par un rapport d'ensemble sur les progrès accomplis depuis dix ans (p. 1-60), par M. S. Ruge, et par un travail de M. Egli sur les recherches relatives à l'onomatologie géographique publiées de 1892 à 1894.

EMM. DE MARGERIE.

Histoire générale du IVe siècle à nos jours. Ouvrage publié sous la direction d'ERNEST LAVISSE et ALFRED RAMBAUD. Tomes V-VII. Paris, A. Colin et Cie, 1895-1896, 3 vol. in-8 de 982, 981 et 1,051 p. — Prix : 12 fr. le vol. broché; 16 fr. relié.

En annonçant ici ces trois nouveaux volumes de l'*Histoire générale*, nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit du plan de l'ouvrage, de l'esprit dans lequel il est conçu, etc. (Cf. *Polybiblion*, t. LXXIII, p. 245).

Le tome V a pour sous-titre : *Les Guerres de religion,* et comprend la période comprise de 1559 à 1648; c'est-à-dire la réaction contre la réforme par les conciles, par la création d'ordres religieux, etc., les guerres civiles entre protestants et catholiques, et la grande mêlée générale dont la religion fut l'un des premiers prétextes, et qui, pendant une trentaine d'années, a désolé l'Europe. Cette période était particulièrement délicate à traiter; elle l'a été avec une assez grande impartialité : le jugement de M. Mariéjol sur Philippe II est d'une modération que l'on n'est guère habitué à rencontrer chez les historiens de ce prince, en général aussi maltraité par les étrangers qu'il est loué par les Espagnols. M. Martin n'a-t-il pas, dans son récit des guerres de religion en France, une tendance à présenter les faits sous un jour un peu trop favorable aux protestants? Puis, l'on est assez étonné de ne trouver à peu près rien sur l'œuvre législative assez considérable de cette époque. Dans l'exposé de la littérature française de 1550 à 1650, dû à la plume si compétente de M. Petit de Julleville, comme dans celui que M. Faguet a rédigé de la

période suivante (1650-1715), nous regrettons de ne rien trouver sur l'influence exercée par notre langue et notre littérature à l'étranger.

En général, d'ailleurs, dans ce volume comme dans le VIe, consacré à *Louis XIV* (1643-1715), et dans le VIIe, qui embrasse le *XVIIIe siècle* jusqu'à la veille de la Révolution (1715-1788), ce qui nous satisfait le moins, c'est la partie relative au mouvement intellectuel. La philosophie a été presque complètement oubliée; il ne semblerait pas que Leibnitz s'en soit occupé; Malebranche et Spinoza ne sont, je crois, pas même nommés. Pas une ligne n'est consacrée à l'art du livre; ni les Estienne — en tant qu'imprimeurs du moins — ni les Elzevier même ne trouvent place ici; l'histoire, intéressante pourtant, de la reliure française est passée sous silence, et ce qui est peut-être plus étrange, le grand mouvement d'érudition du XVIIe et du XVIIIe siècle est complètement omis. L'histoire politique, militaire et diplomatique semble avoir surtout attiré l'attention des auteurs de l'*Histoire générale*, et presque partout elle est bien traitée, quoique l'on souhaitât peut-être plus de précision sur certains points. Dans l'ensemble, ces trois nouveaux volumes nous paraissent supérieurs aux précédents; il y a d'excellents chapitres, il y en a même d'assez originaux, comme celui de M. Lacour-Gayet sur le gouvernement et l'administration de Louis XIV. L'on ne peut que désirer le prompt achèvement d'un ouvrage qui, malgré des lacunes et des défauts, lutte avantageusement avec les produits similaires de l'érudition étrangère.

E.-G. Ledos.

France et Allemagne, 1868-1871, par le prince Lubomirski. Tome VI. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-8 de 624 p. — Prix : 7 fr. 50.

En rapprochant des précédents ce nouveau volume, on reconnaîtra qu'il est à la fois meilleur et pire. Pour cette dernière appréciation, je vise la haine de Pie IX, qui éclate ici avec encore plus de persistance et d'acharnement. Je ne comprends pas l'attribution à Pie IX d'une « astuce hiérophantique » (p. 505). La médiation pontificale n'est pas du tout ridicule (p. 501). Sans crainte d'être contredit, je constaterai que le dernier pontificat a revivifié l'action catholique : c'est surtout visible en Allemagne, dans un conflit d'où Bismarck est sorti vaincu. Le centre catholique est aujourd'hui l'arbitre du parlement de l'Empire. Le 6 février 1848, Pie IX a repris avec éclat la tradition de Benoît XIV pour l'union des Églises par le respect des rites orientaux.

Les Bocchesi, en résistant au nivellement centralisateur, ont donné un grand exemple aux peuples et une grande leçon aux gouvernements : je me refuse à les appeler des « rebelles » (p. 565). Dans la question des duchés, le jeu méritait l'effort suprême (p. 50).

Par contre, le nouveau volume nous apporte, outre des faits nouveaux et instructifs, plusieurs appréciations d'une grande justesse et d'une

perspicacité rare. Le prince Lubomirski fait parfaitement comprendre le rôle néfaste et antipatriotique des « libéraux » à la fin de l'Empire. Il faut lire le portrait d'Émile Ollivier et la manière dont l'auteur stigmatise la « démarche humiliante » de J. Favre et la « bergerade » de Thiers. Il fait ressortir que la faconde ne transforme pas en hommes d'État les êtres à qui manque la formation expérimentale et familiale. L'incident de V. Noir est expliqué par un homme qui sait son monde.

Finalement, le prince Lubomirski constate l'avènement de « l'idée de nationalité » (p. 662). A propos de la Savoie et Nice, de la Vénétie, du Nord-Slesvig, les souverains ont fait appel, non pas au « principe des nationalités, » qui est interprété tantôt pour la délivrance, tantôt pour l'oppression (Alsace), mais au vœu des populations. Je ferai seulement remarquer, cependant, que si « l'appel » a réussi à propos de la Savoie et Nice, de la Vénétie, c'est parce que le plus fort d'alors l'a voulu, et que le même « appel » a été piétiné par le plus fort du jour d'hui contre le faible Danemark et ses faibles amis.

Le prince croit que « l'idée de nationalité » nous conduit au progrès. Je vois surtout le triomphe de la force, autrement dit de l'Allemagne, contre le droit des Alsaciens-Lorrains, des Nord-Slesvigois, des Polonais de la Posnanie, qu'il ne faut pas oublier. Ce qui règne actuellement en Europe, c'est le Pancrace de S. Krasinski. Et, pour rester sur le même terrain, je ne vois pas poindre l'aurore du *Vicisti, Galilaee.*

A. D'AVRIL.

Histoire de la renaissance du catholicisme en Angleterre au XIXe siècle, par l'abbé DE MADAUNE. 3e édition transformée, continuée. Paris, Lecoffre, 1896, in-8 de XVI-651 p. — Prix : 6 fr.

M. de Madaune vient de rééditer avec de nombreuses transformations un livre auquel les récentes discussions relatives aux ordres anglicans donnent un regain d'actualité. Il résume avec beaucoup d'intérêt le mouvement catholique qui s'est produit en Angleterre depuis le commencement de ce siècle, et s'attache avec prédilection à quelques-unes des nobles figures qui ont brillé d'un plus vif éclat. C'est lord Spencer devenu le P. Ignace, c'est Newman la grande lumière, c'est l'archevêque de Westminster, Manning, l'homme actif par excellence. Le mouvement d'Oxford, généralement assez peu compris chez nous, est bien étudié, et le rôle amphibie de Pusey dûment caractérisé. Les réflexions finales sur la difficulté de l'union et les chimériques espérances d'un grand nombre de catholiques sont la preuve que l'auteur est au courant de l'état des esprits de l'autre côté du détroit : nous ne pouvons que nous associer à ce jugement pondéré et prudent. En définitive, ce livre, dans son ensemble, est réellement ce que nous avons de mieux en France sur la renaissance du catholicisme dans l'ancienne île des Saints. On ne pour-

rait nier cependant qu'il ne renferme çà et là des inexactitudes presque forcées sous la plume d'un écrivain qui n'a pas longuement résidé dans le pays dont il parle, des jugements discutables parfois, et surtout (puisqu'il s'agit d'une troisième édition !) une négligence presque impardonnable dans la transcription des mots anglais. Je ne chercherai pas querelle à M. de Madaune pour ses sympathies exagérées en faveur de l'Irlande, cette mode dure encore chez nous, et des réserves sur ce point nous entraineraient hors du présent sujet. Mais où a-t-il pris que le Chapitre de Westminster choisit son prévôt Manning pour le présenter au Saint-Siège comme candidat *dignissimus* en remplacement de Wiseman (p. 446)? Le nom de Manning ne fut même pas inscrit sur la liste, et c'est la volonté formelle de Pie IX qui l'imposa.... La lettre du cardinal Newman à l'auteur, autographiée en tête du volume, est vraiment trop insignifiante en sa teneur pour être ainsi reproduite.... Pourquoi traduire *My dear Sir* par « mon cher Sir, » au lieu de dire « mon cher Monsieur? » (p. 134, 137, 293, etc.) Nous lisons « Quarterley » au lieu de *Quarterly* (p. 107). « Reviw, pamphtets, apostolicad, Bristish et bristich, » pour *review*, *pamphlets*, *apostolical*, *british* (p. 186); « cristic » pour *critic* (p. 199); « un corrupted » pour *uncorrupted* (p. 266); « Frounds » pour *Grounds;* « englican » pour *anglican* (p. 336); « faithfull » pour *faithful,* « greet » pour *great* (p. 380); « Universaty » pour *University* (p. 505); « dund » pour *fund* (p. 509); « Guardiam » (p. 558) et « Guardiau » (p. 563) pour *Guardian;* « Mouth » pour *Month* (p. 607), etc. Le latin et le français même sont équivalemment massacrés : « ispsum » (p. 89), « pernissu » (p. 348), « ipas » (p. 366), « secondalisé » (p. 182), « Egilse » (p. 295), « facille » (p. 418), etc., etc. — Ce sont là pourtant des critiques d'ordre très secondaire, qui ne sauraient diminuer l'intérêt passionnant de certaines pages et l'édification de bon aloi qui ressort de la lecture de ce beau livre. G. Péries.

Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789, par Armand Brette. T. I. Paris, Imprimerie nationale, Leroux, 1894, in-4 de clix-534 p. — Prix : 10 fr.

Cette compilation méthodique, dont on ne saurait encore prévoir l'étendue, doit contenir la plus grande partie des pièces conservées aux Archives nationales et relatives aux origines de la Constituante. Dans une compendieuse introduction, l'éditeur avance que le pouvoir royal lui-même ignorait d'abord, puis a dû trancher par des actes de bon plaisir toutes les questions litigieuses soulevées par la convocation des États; qu'il a méconnu à l'occasion ses propres règlements et que ses agents, magistrats et intendants, les ont de leur côté interprétés à leur guise. Il soupçonne même, bien qu'il avoue n'en avoir trouvé « aucune trace »

(*Introd.*, p. LX), des efforts systématiques des autorités pour entraver la liberté des suffrages.

Ce premier volume contient d'abord toute la série, région par région, des documents concernant la convocation des assemblées électorales ; le règlement organique du 24 janvier 1789, puis les règlements divers qui durent çà et là le modifier après coup. La lecture de ces pièces fait comprendre à quelles difficultés insurmontables se heurtait le gouvernement mis en présence des privilèges locaux, des précédents contradictoires qui se dressaient devant lui dans les pays d'États, les généralités et en somme dans toutes les divisions territoriales du vieux royaume. L'Assemblée nationale eut même plus tard à se prononcer souverainement à l'égard des députations des colonies et de divers pays qui n'avaient fait l'objet d'aucun règlement.

Une seconde série de pièces, qui sera d'un intérêt général et constant pour les travailleurs, se compose de la liste des agents supérieurs du pouvoir central en 1789. On y trouve successivement les ministres et secrétaires d'État (chacun avec un résumé des ressorts de son département), les gouverneurs, les commandants en chef et en second, les intendants avec le détail de leurs circonscriptions, les archevêques et évêques (ceux-ci avec les dates de leur naissance, de leur sacre et de leur mort). On nous promet, dans un volume ultérieur, une liste des députés, cette liste n'ayant jamais été publiée que d'une façon incomplète et erronée, et une carte des bailliages. En dehors de ce recueil doivent rester les cahiers, qui, par parenthèse, mériteraient bien une nouvelle publication, ne fût-ce que pour la rectification des noms propres si étrangement défigurés dans le recueil des *Archives parlementaires*, et aussi les correspondances ministérielles, les innombrables mémoires et publications qui précédèrent ou accompagnèrent la convocation des États généraux, c'est-à-dire le premier acte de la Révolution. L. P.

Un Hiver à Paris sous le Consulat (1802-1803), d'après les lettres de J.-F. Reichardt, par A. Laquiante. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de XI-494 p. — Prix : 7 fr. 50.

Un érudit patient et ingénieux a reconstitué récemment, d'après les documents contemporains, la vie parisienne en 1791 (Cf. *Polybiblion*, t. LXXVII, p. 253). Voici maintenant un témoin oculaire qui nous la fait connaître jour par jour, onze ans plus tard, dans une série de quarante-trois lettres, écrites du 8 novembre 1802 au 8 avril 1803. L'ancien maître de chapelle Reichardt, directeur de l'Opéra de Berlin, avait déjà visité Paris pendant les premiers troubles de la Révolution, et une traduction française nous a révélé, il y a quelques années, les souvenirs de ce voyage (*Polybiblion*, t. LXVII, p. 342). Il y revint pendant une ère plus calme, à l'époque du Concordat et de la paix d'Amiens, et put y

goûter à son aise les plaisirs et les charmes de la société renaissante.

En sa qualité d'étranger, Reichardt se montre curieux sans choix et à outrance : les audiences et les parades du Premier Consul, les réceptions des principaux fonctionnaires ont une place dans ses récits, mais il se complaît surtout à relater les nouvelles littéraires, à parler des salons où il a pénétré, des dîners, des concerts et des représentations théâtrales auxquels il a assisté. Nous voyons s'épanouir ce monde qui s'amusait, non plus, comme sous le Directoire, pour s'étourdir sur la misère présente, mais dans la confiance qu'inspiraient la gloire conquise et l'espoir, trop tôt trompé, d'un pacifique avenir. Tous les noms illustres de l'époque, à côté des noms que la mode faisait alors briller d'un éclat passager, défilent sous la plume de Reichardt. Cet Allemand de Berlin, quoi qu'en aient dit certains contemporains, n'était à aucun degré esclave des préjugés étroits qui ont fait depuis le fond du patriotisme prussien. Il se révèle ici comme un chroniqueur fidèle aux tendances cosmopolites du XVIIIe siècle, « idéologue, » prudent en politique, artiste bienveillant pour ses émules, connaisseur en peinture comme en musique, et gastronome distingué par surcroît. On comprend le succès que durent avoir dans l'Allemagne d'autrefois ces impressions de voyages publiées en 1804, réimprimées en 1833. M. Laquiante nous en a donné, en supprimant, il est vrai, les digressions et les répétitions inséparables d'une correspondance, une traduction fidèle, annotée avec une sobriété louable et une sérieuse compétence. Même en 1896, ces souvenirs « début de siècle » sont d'un incontestable intérêt.

Il confesse que « les Françaises conservent le talent de ne pas suivre prosaïquement la mode; elles savent toujours l'accommoder chacune à à ses convenances et à son avantage » (p. 137) : il ne se dissimule pas que « pour les Français il est vrai de dire : Hors de Paris point de salut » (p. 336), et il s'éloigne de ce « microcosme » avec le regret de n'avoir pas pu écrire pour le théâtre Feydeau la partition d'un opéra-comique.

L. P.

A travers l'ancien Paris, par M.-J. Laurentie. Paris, Bloud et Barral, 1896, in-12 de 115 p. — Prix : 1 fr. 50.

La monographie dont le titre précède ne traite que cinq sujets : *L'Ancien Hôpital de la Trinité; L'Ancien grand Bureau des pauvres; L'Exercice de la charité dans les paroisses de Paris au milieu du XVIIe siècle; les Statuts des anciennes petites écoles des paroisses de Paris; le Culte de saint Martial à Paris.* L'attachant travail de M. Laurentie, qui se rapporte exclusivement au XVIIe siècle, n'est, en réalité, qu'un ouvrage de vulgarisation. Si nous doutons que l'histoire puisse en tirer grand profit, du moins les dissertations qu'il renferme nous paraissent-elles dignes d'être signalées à l'attention, à raison même de l'esprit qui les a inspirées.

Mû par ses convictions religieuses, l'auteur n'a eu d'autre but que de prouver combien l'Église se préoccupait d'assister le peuple et de l'instruire. Une pareille donnée est d'autant plus louable, qu'à la triste époque où nous vivons, le parti pris et la passion semblent avoir à tâche de diviser les citoyens en deux camps, dont l'un a pour mission spéciale d'abuser et de tromper l'autre. Nul ne l'ignore, mais bien peu osent le proclamer, le démontrer. Aussi bien est-ce là le principal et très réel mérite de l'entreprise de M. Laurentie. Ce n'est du reste pas le seul, et nous signalerons comme particulièrement remplis d'intérêt les renseignements que contient le petit volume dont nous parlons, sur la charité exercée dans les paroisses. Pages excellentes et qui révèlent une analyse minutieuse des textes et une connaissance approfondie du sujet. Ces précieuses et solides qualités permettront sans doute d'excuser aisément certaines exagérations historiques : celle, par exemple, qui consiste à faire de saint Éloi « un des créateurs de la nation française ; » et cette autre encore d'affirmer que « c'est sous le règne de Louis XIV que l'administration de la France s'est constituée à peu près telle qu'elle est aujourd'hui. » Ce sont là des fautes qui, pour être regrettables, ne compromettent pas la valeur morale d'un livre dont la lecture est saine, parce que, si elle n'instruit pas toujours, elle a le charme et l'attrait de toutes celles qui ont pour objet de détourner un instant nos regards des temps présents par la contemplation d'un passé moins sombre et singulièrement plus réconfortant.

P. L.-L.

La Justice révolutionnaire à Nantes et dans la Loire-Inférieure, par Alfred Lallié. Nantes, Cier, 1896, in-8 de xxviii-491 p.

M. Lallié, qui a publié tant et de si consciencieux travaux sur l'histoire de la Révolution en Bretagne, vient de condenser en un volume ses recherches sur la justice révolutionnaire à Nantes et dans la Loire-Inférieure. Frappé de la perte de certains documents qu'il avait dépouillés jadis, il a voulu, par cette publication, fixer et conserver à la postérité le fruit de ses longues et savantes études. Le 7 mars 1792, le tribunal criminel avait été installé à Nantes ; un an après, à la suite de l'insurrection qui avait répondu au décret de levée en masse, ce tribunal devenait tribunal criminel extraordinaire, puis bientôt tribunal révolutionnaire. Mais c'est surtout pendant le proconsulat de Carrier que les condamnations furent le plus nombreuses et le plus violentes, sans jury, sans débat, souvent sans procès. La guerre de Vendée se chargeait de fournir de victimes le tribunal : prêtres insermentés, soldats de l'armée royale, parents d'émigrés, nobles et paysans, hommes, enfants, vieillards, femmes, jeunes filles, se pressaient pêle-mêle dans les cachots et sur la sellette, à moins que pour ces dernières — le fait a été prouvé pour beaucoup des

séides de Carrier — on ne leur fit payer leur vie du prix de leur honneur. M. Lallié ne s'est pas contenté de dépouiller les archives et de résumer les jugements du tribunal révolutionnaire de Nantes dans ses diverses transformations, il a fait de même pour le tribunal de Guérande, pour la commission militaire présidée par Lenoir, soit qu'elle siégeât à Nantes, soit qu'elle se transportât à Paimbœuf, pour celles du Mans, de Noirmoutier, d'Ancenis, de Machecoul et de Châteaubriant. Partout il a relevé les noms des victimes et le prétexte de leur condamnation. Une seule de ces commissions n'a pas prononcé moins de deux mille neuf cents condamnations à mort. C'est un vrai martyrologe, où tous les âges, toutes les classes et toutes les professions se coudoient. En trois jours, raconte un témoin, six cent soixante malheureux furent envoyés à la fusillade, parmi lesquels beaucoup de jeunes gens de dix-sept et dix-huit ans. Le seul interrogatoire que la commission leur faisait subir était de prendre leurs noms avant de les faire fusiller. Carrier lui-même, dans son procès, reconnut que la commission condamnait cent cinquante « brigands » par jour. Il y eut réaction pourtant, lorsque Carrier quitta Nantes, et plusieurs des bourreaux furent condamnés à leur tour. M. Lallié donne avec plus de détails le procès des deux principaux séides du proconsul, Fouquet et Lamberty. Quelque répugnance qu'on ait à entrer dans ces détails, il faut les lire pour voir à quels misérables la Convention avait livré Nantes et la Loire-Inférieure. Et ce que les juges reprochent à ces misérables, ce ne sont pas leurs hideuses débauches, c'est qu'ils ont par là soustrait des contre-révolutionnaires à la vengeance des lois!

M. de la Rocheterie.

Government and religion of the Virginia Indians, by M. S. R. Hendren (*Johns Hopkins University studies in historical and political science*). Baltimore, the Johns Hopkins press, 1895, in-8 de 67 p.

On ne s'étonnera pas de voir un mémoire relatif au gouvernement des anciens habitants de la Virginie dans un recueil consacré à l'étude des sciences historiques et politiques. En effet, peu de races semblent avoir eu l'instinct politique plus développé que les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord. On sait combien étaient compliquées et, à certains égards, raffinées les institutions qui régissaient la ligue iroquoise des six nations. On y rencontre une combinaison des plus ingénieuses de fédéralisme et de régime représentatif, de démocratie et de gynécocratie. On dirait une combinaison inventée de toutes pièces par un théoricien dans son cabinet. Les Virginiens donnaient l'exemple d'une monarchie absolue et cependant pondérée, telle qu'elle pouvait exister chez d'ignorants sauvages.

Powhatan, ce personnage dont les narrateurs sont unanimes à vanter l'intelligence et l'énergie, était réellement un grand prince. Ses États

s'étendaient de la frontière de la Caroline du Nord à la baie de Chesapeake d'une part, et de l'autre, du littoral de l'Atlantique jusqu'aux montagnes séparant la zone littorale de la vallée du Mississipi. Une faible portion de ce territoire représentait l'antique patrimoine de sa famille. Tout le reste, il l'avait conquis par la force des armes. Sans compter les sorciers ou jongleurs, regardés comme des personnages importants, l'on distinguait deux sortes bien distinctes de fonctionnaires dans le pays. D'abord, les *Cockarouses* ou *Sachems*, chargés de rendre la justice et de prendre toutes les mesures d'intérêt public, puis les *Wérowances* ou chefs militaires. Ces derniers jouissaient d'un pouvoir fort étendu en temps de guerre. Il allait alors jusqu'au droit de vie et de mort sur les soldats. Leur autorité restait subordonnée à celle des Sachems en temps de paix, mais ils se trouvaient chargés d'une surveillance générale au profit du Roi. L'une et l'autre de ces deux catégories de chefs vivaient à peu près de la même vie que leurs administrés, ne se distinguant guère de ces derniers que par une touffe de plumes portée dans leur chevelure. Leur gestion était des plus paternelles et on ne les voyait presque pas se permettre d'actes de tyrannie. Ajoutons que les Sachems étaient nommés par un conseil comprenant les chefs soit civils, soit militaires de la province, auquel s'adjoignaient les prêtres ou jongleurs, et qu'ils ne pouvaient prendre aucune mesure tant soit peu importante sans l'aveu de ces conseillers. Quant aux *Wérowances*, ils restaient naturellement à la nomination du Roi ou Empereur. On voit de quelle façon heureuse ces Peaux-Rouges avaient su distinguer ce qui touche le gouvernement proprement dit et ce qui concerne l'administration. Certains peuples plus ou moins civilisés n'auraient-ils point quelque chose à gagner à aller à leur école ? La plénitude de la puissance législative, exécutive et judiciaire n'en demeurait pas moins entre les mains de Powhatan. Encore se faisait-il assister par un conseil suprême composé des chefs militaires et civils. On ne voit point que les jongleurs y fussent admis. Bien que les Virginiens ne se soient pas élevés à cette hauteur de conception qui a fait inventer le suffrage universel et tout ce qui s'ensuit, on voit que les intérêts populaires étaient, chez eux, sauvegardés dans une mesure assez large. Du reste, le Roi vivait au milieu d'une pompe barbare, il avait des trésors, des gardes attachés à la protection de sa personne. Son harem était nombreux, et lorsqu'une de ses épouses cessait de lui plaire, il en faisait cadeau à quelqu'un de ses amis, ainsi que cela avait lieu, dit-on, jadis en Turquie.

Il existait, chez ces Indiens, une classe sinon d'esclaves, du moins de serfs considérés comme très inférieurs aux hommes libres. Bien que les champs fussent cultivés en commun, par une sorte de prestation, la propriété privée n'était point inconnue. Chacun presque se trouvait maître incontesté de sa maison et de son jardin. Bien entendu, il ne

pouvait être question, chez les sujets de Powhatan, de législation écrite. Ils ne connaissaient, en fait de système graphique, que de grossiers rébus peu susceptibles de rendre les diverses nuances de la pensée. La coutume leur tenait lieu de codes, et parfois, au dire des voyageurs, elle les remplaçait non sans quelque avantage. Comme au sein de toutes les sociétés primitives, l'on punissait d'une façon terrible certains crimes, tels que l'homicide. Les coupables, suivant la gravité du cas, étaient mutilés ou brûlés vifs. Nous ne dirons qu'un mot des croyances religieuses de ces Indiens. L'usage des sacrifices humains ne leur était pas inconnu, et comme beaucoup de populations du sud des États-Unis ou de la Nouvelle-Espagne, ils rendaient un culte véritable aux points de l'espace. Verrons-nous ici une preuve d'influence asiatique ? L'auteur termine par quelques renseignements sur l'état actuel des anciens indigènes de la Virginie. Réduits au nombre de deux cents environ, ils achèvent tranquillement de s'éteindre dans les réserves où les a parqués le gouvernement américain.

La lecture du mémoire de M. Hendren donne une idée de ce qu'auraient pu devenir ces Indiens si la race blanche, comprenant mieux ses devoirs vis-à-vis d'eux, n'avait pas songé uniquement à usurper leurs terres et à les supplanter. COMTE DE CHARENCEY.

Mémoires du général comte de Saint-Chamans, *ancien aide de camp du maréchal Soult.* Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 542 p. — Prix : 7 fr. 50.

Robert de Saint-Chamans avait vingt ans l'année de Marengo. Appartenant à une ancienne famille militaire du Périgord, il ne pouvait, à une époque comme celle où il atteignait l'âge d'homme, songer à une autre carrière qu'à celle des armes : il n'y avait point, à cette époque, d'école militaire ; on n'entrait alors dans l'armée que par la porte commune ; il s'engagea au 9e dragons le 1er octobre 1801. De l'exactitude à remplir ses devoirs, de l'intelligence, de la fermeté, quelques duels, « dix pipes fumées régulièrement par jour, » le mirent en vue plus que sa naissance ou son éducation, et dix-huit mois après son entrée au régiment, le 17 février 1803, il était nommé sous-lieutenant. Attaché au maréchal Soult, de cette époque à l'année 1811, où nous le trouvons avec le grade de colonel, colonel des dragons de la garde royale et maréchal de camp en 1814, lieutenant général le 29 juillet 1830, Saint-Chamans fit brillamment toutes les campagnes de l'Empire, servit avec distinction sous la Restauration, notamment en Espagne (en 1823), et demanda sa mise à la retraite le lendemain de la révolution de Juillet, après avoir protégé et accompagné Charles X jusqu'à Dreux. C'est le récit de cette vie militaire extrêmement remplie que Saint-Chamans nous donne aujourd'hui dans des Mémoires que nous venons de lire, de la première à la dernière page,

avec une attention soutenue. Lancé par la force des choses, par le courant des circonstances, dans l'épopée ou plutôt dans l'équipée impériale, il parcourt pendant quinze ans l'Europe, à la suite de l'idole du jour, la tête un peu troublée par la fumée de gloire qui enivre les plus calmes, mais conservant néanmoins, au fond de son cœur, ses aspirations, ses préférences du jeune âge. Il n'a jamais les yeux complètement obscurcis par le nuage d'encens qui s'élève autour du conquérant, et quand, en 1814, le régime qu'il a momentanément servi s'effondre dans la défaite, c'est avec une joie sincère qu'il retourne à des princes pour lesquels il a toujours eu un culte secret. En patriote de bon aloi et en Français de la vieille roche, il déplore d'avoir à unir cette restauration « au spectacle d'une armée ennemie entrant victorieuse à Paris, » mais il comprend l'injustice qu'il y aurait à rendre nos princes responsables d'événements qu'ils n'ont point provoqués. Mis presque immédiatement à la tête du régiment des chasseurs du Roi, Saint-Chamans demeura fidèle à son serment et ne s'associa point à la folle entreprise des Cent-jours. Sans doute, il ne fit là que son devoir, mais tant d'autres donnèrent à cette époque des preuves de faiblesse, qu'il est permis de l'en féliciter. Il eut d'ailleurs à résister, à cet égard, à des sollicitations aussi perfides que pressantes: telles furent celles que lui adressa notamment le maréchal Soult, faisant miroiter devant lui les étoiles de général de brigade et peut-être celles de général de division. Mais Saint-Chamans, son parti une fois pris, — et il n'avait pas hésité à le prendre — n'était point homme à marchander avec sa conscience; il demeura donc dans la retraite, et n'eut pas longtemps à attendre. Écrasé à Waterloo, l'homme néfaste qui avait encore une fois conduit notre pays à un désastre était tombé pour ne plus se relever. Ce fut sur ces ruines que Louis XVIII dut tenter d'élever à nouveau un édifice politique stable, durable, qu'il entreprit notamment de restaurer l'armée ébranlée par des revers sans nom et sans exemple dans notre histoire. Il y eut là, sans doute, des fautes commises; mais, à moins de témoigner d'une insigne mauvaise foi, qui voudrait prétendre que la situation ne fût des plus critiques, la bonne voie souvent malaisée à distinguer, surtout à suivre? Avec une impartialité et une franchise tout à fait militaires, Saint-Chamans aperçoit les erreurs et les signale. Ses critiques, pour être faites sans se départir du respect qu'il sait devoir à ses princes, n'en sont ni moins vives ni moins catégoriques. Et elles ont d'autant plus de poids qu'on sent bien qu'il les formule à regret. Ainsi, quand, en 1815, il fut chargé d'organiser les dragons de la garde, il fit tout son possible pour n'admettre dans son régiment non pas, à coup sûr, uniquement des officiers des armées impériales, mais des hommes ayant des qualités militaires, des hommes capables de faire, sinon sur-le-champ, au moins au bout d'un certain temps, de bons officiers. Mais, à cette époque, le licenciement des compagnies de la Maison du Roi créées

en 1814 avait rendu disponible un nombre considérable de gens, vieux ou jeunes, qui avaient pu tenir leur rang dans des compagnies de parade uniquement faites pour monter la garde aux Tuileries, mais qui n'avaient aucune notion du métier militaire. Les princes eurent la faiblesse d'en imposer un certain nombre aux régiments de nouvelle formation, et Saint-Chamans dut les accepter comme les autres. « En mon particulier, dit-il, j'eus beau me débattre, il fallut en passer par là et j'ai le regret de dire que les officiers qui me furent fournis de cette manière se trouvèrent les plus mauvais de mon régiment, quoique Monsieur eût bien voulu m'assurer qu'il ne m'enverrait que des sujets distingués.... » La partie des Mémoires de Saint-Chamans qui nous parle du premier Empire a un intérêt tout particulier. Saint-Chamans, aide de camp du maréchal Soult, était en position de voir bien des choses, et son esprit observateur n'a pas manqué de prendre là les notes qui lui fournirent pour l'avenir de piquantes réflexions. On trouvera sur les campagnes de 1806, 1807, en Allemagne; 1808, 1809, 1810, 1811, en Espagne ; 1812 et 1813 en Russie et en Allemagne, des détails inédits, fort curieux au point de vue militaire, non moins précieux au point de vue politique, dans les pages, par exemple, où il nous raconte sa mission près de l'empereur de Russie en 1807. Le portrait qu'il trace du maréchal Soult concorde avec tout ce qu'on sait du duc de Dalmatie et met, notamment, en lumière un trait sur lequel le général Thiébault n'a pas manqué d'insister : le soin que prenait le maréchal à mettre sa personne à l'abri, les jours de grande bataille. « J'ai dit qu'en guerre, écrit Saint-Chamans, le maréchal Soult aimait les entreprises vigoureuses; mais c'était cependant pourvu qu'il n'y payât pas trop de sa personne, car il était loin d'avoir le brillant courage du maréchal Ney et du maréchal Lannes; on pouvait même lui reprocher l'excès contraire et de se mettre trop soigneusement à l'abri du danger. » Pour une fois que Thiébault est d'accord avec quelqu'un dans une critique sur un de ses contemporains, il convient de le signaler. On devait s'attendre à ce qu'un aide de camp du maréchal Soult ne passât point sous silence le complot de d'Argenton et les manœuvres relatives au trône de Portugal. On trouvera effectivement, à cet égard, dans Saint-Chamans, des détails non pas entièrement inédits, mais intéressants, et, par quelques côtés cependant, nouveaux. En réalité, tout l'ouvrage mérite d'être lu et médité ; il se recommande aussi bien à l'attention des militaires qu'à celle des politiques.

ARTHUR DE GANNIERS.

Journal du maréchal DE CASTELLANE **(1804-1862).** Tome III (1831-1847). Tome IV (1847-1853). Paris, Plon et Nourrit, 1896, 2 vol. in-8 de 418-440 p. — Prix : 15 fr.

Le troisième et le quatrième volume du *Journal du maréchal de Cas-*

tellane sont consacrés au récit des événements qui se sont déroulés en France dès le début de la monarchie de juillet à l'avènement du second Empire. Ils vont, exactement, du commencement de 1832 au 30 janvier 1853, de la mort de M. Casimir Périer au mariage de Napoléon III. Castellane, lié par tant de souvenirs à la branche aînée, avait quelque temps hésité à reconnaître le gouvernement de Louis-Philippe; cependant, guidé sans doute par l'ambition légitime de continuer une carrière brillante, il avait fait taire ses convictions intimes et accepté les faits accomplis. Ce n'était pas la première fois d'ailleurs qu'il saluait une aurore nouvelle : il l'avait fait en 1814, il devait le faire encore en 1848, en 1851, en 1852. De plus, s'il était un peu penaud, au fond, de la chute des Bourbons, il pouvait faire à cet égard son *meâ culpâ*, ayant été, pendant la Restauration, un membre influent de cette déplorable opposition de droite qui avait sapé plus effectivement le trône légitime que les attaques les plus déclarées de ses ennemis nettement accusés. Mais le futur maréchal, avec ses idées de discipline absolue, d'autoritarisme césarien relativement à tout ce qui touchait aux choses militaires, était, au fond, un frondeur de race et de tempérament. Avec un esprit enclin à la critique, disposé à apercevoir le côté faible des choses, il saisissait vivement le défaut de la cuirasse et savait y enfoncer adroitement son stylet. Son journal est rempli de fines observations, pas toujours bienveillantes, rarement méchantes cependant, et comme l'auteur sait beaucoup, comme il est en situation de voir tout ou à peu près, il n'est point d'événements un peu marquants sur lesquels il ne trouve un mot à dire. Le premier fait important dont nous parle le troisième volume est ce fameux siège d'Anvers de 1832, où nous fîmes la guerre de Hollande pour consolider sur son trône le roi Léopold. Cette opération militaire eut un résultat que Castellane ne peut manquer de trouver important : celui de le faire passer lieutenant général : quant à la France, comme elle n'avait point de satisfaction équivalente à espérer, elle n'emporta de cette campagne que le souvenir des marrons tirés du feu pour un autre. Le fait est malheureusement fréquent dans notre histoire. Il s'en fallut de peu, d'ailleurs, qu'après avoir guerroyé en Hollande pour le compte du roi des Belges, nous ne prissions fait et cause en Espagne pour la reine Christine et le duc de Montpensier. On n'alla pas jusque-là, mais des corps français, prêts à passer la frontière, furent organisés tout le long des Pyrénées, et Castellane fut envoyé en qualité de général de division à Perpignan, à la tête d'une division qu'il devait commander près de quinze années. A Perpignan, Castellane fut ce qu'il s'était montré partout, un organisateur de premier ordre, un chef d'une énergie peu commune, d'une rigidité inexorable, très honnête homme, très grand seigneur, fort craint des uns, aimé de quelques autres, plus redouté qu'aimé cependant, car même avec ses amis il avait la dent dure. On

n'a aucune idée, dans l'armée d'aujourd'hui, de la sévérité qu'apportaient certains généraux d'antan à réprimer des fautes auxquelles on attachait alors une importance énorme et dont on plaisante aujourd'hui. Les infractions aux règlements sur la tenue déchaînaient chez Castellane de véritables tempêtes. Sous la Restauration il avait puni de quinze jours d'arrêts de rigueur son aide de camp, qui s'était permis d'aller en frac à l'opéra : à Perpignan, le moindre pli non réglementaire à la tunique, un col trop haut, un képi trop bas, amenaient immédiatement des répressions terribles. Le meilleur officier, coupable de crimes semblables, était rayé à tout jamais du tableau d'avancement. Il attachait une réelle importance à ces vétilles, qu'il a consignées tout au long dans ses Souvenirs, et l'on est étonné de voir parfois de pareilles balivernes côte à côte avec les observations les plus fines, les remarques les plus transcendantes. La Révolution de 1848 trouva Castellane à Rouen, où il commandait la 14e division militaire. Sa réputation d'intraitable, déjà bien établie dans les Pyrénées-Orientales, l'avait suivi dans la capitale de la Normandie; aussi les révolutionnaires rouennais s'y prirent-ils avec précaution pour amener à résipiscence cet ogre redouté. Castellane, même après les journées de février, ne reconnut pas la révolution : tout au moins il resta quelques jours à la reconnaître, campant avec sa division en dehors des murs, son artillerie braquée sur la ville, au sommet du mont Riboudet. Mis un moment en disgrâce par suite de cette conduite énergique, Castellane se vit même rayé des cadres avec un certain nombre d'officiers généraux. Il y eut là dans sa vie une période pénible dont se ressent le ton général des Mémoires. Plus d'âcreté, plus de fiel, des insinuations perfides envers des hommes qui eussent dû rester au delà d'un soupçon — comme Lamoricière, par exemple — indiquent que Castellane, frappé dans ses affections les plus chères, dans cette carrière militaire au bout de laquelle il avait entrevu depuis longtemps déjà le bâton de maréchal, n'avait plus son calme, son talent d'observateur, son impartialité ordinaire. Mais Castellane n'était point homme à se laisser décapiter sans protester. Il cria donc, il tempêta, il visita, il fit des démarches, tant et si bien que la mesure qui l'avait frappé — très arbitrairement d'ailleurs — fut rapportée et qu'il fut réintégré dans le cadre d'activité. Le voilà remis en selle, et cette fois il sent qu'il peut aller loin. Effectivement, Castellane, en dépit de ses apparences frustes, de son rigorisme, de son ton cassant, a toujours été un homme de cour. Personne mieux que lui ne s'entend à reconnaître d'où souffle le vent : il va même jusqu'à deviner avec une précision merveilleuse d'où le vent va souffler.

Dès 1849, donc, il oriente sa barque dans ce sens. D'ailleurs, les questions de principes le laissent froid. Il a servi l'Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, la République : il est toujours pour le côté

du manche. Fatigué de l'ère de désordre qu'a inaugurée la chute de Louis-Philippe, il est prêt à se rallier au premier gourdin qui, sous prétexte d'ordre, représentera la force brutale. Seulement, entre Changarnier, Cavaignac et Louis-Napoléon, il n'hésite pas. C'est là qu'on peut admirer son tact et sa diplomatie. Et comme il a une valeur qu'on ne saurait méconnaître, qu'il devine qu'on aura besoin de lui, il sait, tout en faisant des offres, se faire désirer ; il sait faire comprendre surtout la récompense à laquelle il tient avant tout. Au point de vue de l'étude du cœur humain, ce quatrième volume du *Journal de Castellane* est infiniment curieux. Quant à l'intérêt qui résulte du récit des événements, il est considérable, étant donnée la profusion de détails, la plupart oubliés, que le maréchal nous remet en mémoire. Une réflexion que suggère la lecture du *Journal de Castellane*, c'est de voir combien les menées révolutionnaires peuvent être contenues par l'apparence de la vigueur dans la répression au moins autant que par la vigueur elle-même. Lyon, au moment de l'avènement du second Empire, passait pour un foyer permanent de rébellion et d'insubordination ; on y craignait, à chaque instant, un soulèvement, et ces craintes n'étaient point dénuées de fondement, étant données les menées du parti révolutionnaire dans ce centre ouvrier, et le chiffre des adeptes affiliés aux sociétés secrètes. Cependant la proclamation de l'Empire n'y donna lieu à aucune véritable émeute, et le renversement de la République s'y effectua sans aucune clameur. La réputation de Castellane, en tant que mitrailleur d'hommes, — réputation qu'il ne méritait pas, qu'il n'avait gagnée, heureusement pour sa mémoire, qu'en paroles, — fut le palladium devant lequel tombèrent toutes les résistances. On savait qu'il n'hésiterait pas à employer la force pour réprimer toute tentative d'agression ; on se le tint pour dit, et personne ne remua. Cette énergie, Castellane en avait donné des preuves à Perpignan, à Rouen, à Saint-Étienne ; sa présence seule était donc une garantie d'ordre et de tranquillité. On ne pouvait évidemment reconnaître des services aussi exceptionnels que par une récompense extraordinaire ; Napoléon s'exécuta, vis-à-vis de Castellane, le 2 décembre, anniversaire du coup d'État : « Considérant, disait le décret impérial, que l'habileté et le courage déployés pour la défense de l'ordre, dans les circonstances graves que nous avons traversées, sont des titres exceptionnels à la reconnaissance publique ; qu'il est juste de récompenser ceux qui ont le plus concouru à préserver la patrie des dangers qui la menaçaient ; Avons décrété et décrétons ce qui suit : Est élevé à la dignité de maréchal de France, le général de division Castellane.... » Évidemment, cela ne valait pas la nomination de Macdonald après Wagram, mais le titre n'en était pas moins valable : Castellane se déclara satisfait. Le quatrième volume se ferme sur ce grand acte, car le mariage de l'Empereur, qui est raconté quelques pages plus loin, n'est évidemment, aux yeux du maré-

chal, qu'un incident sans importance. Il nous reste maintenant à attendre le dernier volume, où nous verrons les réflexions d'un homme qui n'a plus rien à désirer ici-bas. Ce ne sera peut-être pas le moins curieux des cinq. ARTHUR DE GANNIERS.

Mes Souvenirs, par le général DU BARAIL. Tome III (1864-1879), avec un portrait en héliogravure. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 612 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le troisième et dernier volume des Mémoires du général du Barail nous donne le récit des années écoulées entre 1864 et 1879. C'est la période de beaucoup la plus considérable de la vie de l'auteur; c'est naturellement celle dans laquelle le général nous parle le plus de lui, celle dans laquelle la personnalité de l'ancien engagé aux chasseurs d'Afrique, perdue d'abord au milieu des faits auxquels il prend part, finit par ressortir au premier plan et synthétise les événements au milieu desquels il n'était tout d'abord qu'un infime rouage. Et pourtant je ne sais si je ne préfère pas le général du Barail première manière, à ce politique fraîchement éclos, qui demeurera toujours un peu naïf dans le milieu nouveau où l'ont poussé les circonstances, que rien dans sa vie n'avait préparé à ce dernier rôle, et qui, faute de cette préparation indispensable, demeura souvent au-dessous de sa tâche. Trop honnête pour comprendre certaines roueries nécessaires, trop inflexible pour se prêter à tous les compromis, sans convictions politiques assez arrêtées pour se sacrifier à aucun principe, du Barail est une preuve nouvelle de la vérité de cet adage suivant lequel : « Tel brille au second rang, » etc.

Ce troisième volume nous donne la période des événements qui ont précédé immédiatement la guerre de 1870, la campagne elle-même, notamment le siège de Metz et la capitulation, la Commune, l'Assemblée nationale, la chute de M. Thiers et l'avènement à la présidence du maréchal Mac-Mahon, l'entrée de du Barail au ministère, l'histoire de ce ministère, surtout au point de vue des réformes dans l'armée, puis l'histoire du 16 mai, la chute du maréchal et, en 1879, la mise en disponibilité définitive, équivalant à l'irrémédiable retraite.

Tous ces faits sont racontés avec cette verve particulière, cette chaleur et en même temps cette honnêteté, cette bonne foi que nous avons eu à signaler dans les précédents volumes; mais ici, malheureusement, les qualités littéraires sont impuissantes à faire oublier certaines faiblesses qui feront très probablement juger un jour avec sévérité la conduite politique du général du Barail. Les royalistes verront toujours en lui un des hommes qui ont rendu impossible la restauration de la Monarchie en 1873, sans qu'on puisse attribuer cette conduite à son

amour pour la République. Et si la raison de cette opposition était, en réalité, son affection pour l'Empire, on trouvera étrange que le général du Barail ait accepté un portefeuille dans un ministère notoirement royaliste. Favorisé qu'il avait été jusque-là par une étrange fortune, arrivé très jeune, sans grandes études préparatoires, sans autres mérites qu'un courage hors de pair, de l'énergie, de l'intelligence, aux situations militaires les plus élevées, du Barail ne sut pas s'arrêter dans cette voie où, jusque-là, il n'avait pas rencontré d'obstacles. Ce doit être un regret amer pour lui de n'avoir pas compris combien devait lui être néfaste son entrée dans la politique, combien sa figure militaire eût gagné, non seulement devant ses contemporains, mais devant l'histoire, à demeurer toujours et uniquement celles d'un soldat. Ces critiques n'enlèvent rien à l'attrait littéraire, à la valeur historique de ce troisième volume; l'ouvrage entier est un des meilleurs livres, des plus intéressants qu'il nous ait été donné de lire sur l'histoire de notre temps, et bien que les derniers chapitres nous inspirent certaines réflexions douloureuses, nous dirons avec conviction que la lecture de ces souvenirs s'impose dès aujourd'hui à qui veut connaître avec vérité l'histoire militaire des règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III, l'histoire politique de notre jeune République à ses débuts. ARTHUR DE GANNIERS.

Bibliotheca geographica, herausgegeben von der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin. Bearbeitet von OTTO BASCHIN, unter Mitwirkung von Dr ERNST WAGNER. Band I. Jahrgang 1891 und 1892. Berlin, W.-H. Kühl, 1895, in-8 de XVI-506 p. — Prix : 12 fr. 50.

Pendant trente-quatre ans, de 1853 à 1887, la *Gesellschaft für Erdkunde* de Berlin a publié dans son précieux recueil une liste annuelle des principales publications géographiques, rédigée par son savant bibliothécaire, M. le docteur Koner. Continuée dans des conditions défavorables, après la mort de M. Koner, cette bibliographie disparaissait définitivement en 1890. Aucune entreprise similaire n'étant venue remplacer, soit en Allemagne, soit à l'étranger, l'œuvre de la *Gesellschaft für Erdkunde*, le conseil de cette Société s'est décidé à la reprendre sur de nouvelles bases, en la confiant à M. O. Baschin, collaborateur du Service météorologique de Prusse.

Désormais, ce catalogue formera un volume spécial ; cette mesure est justifiée par le développement toujours croissant de la littérature géographique : il y a vingt-cinq ans, la liste du docteur Koner occupait 90 pages ; il y a dix ans, 130 pages; en 1890, ce nombre montait déjà à 270 ; et l'on ne voit aucune raison pour que le chiffre annuel de la production bibliographique s'abaisse dans l'avenir ; de plus, la multiplicité des sources qu'il est nécessaire de consulter, et l'arrivée souvent tardive en Europe des documents d'origine exotique rendent impraticable

une publication immédiate. De là un retard, que les éditeurs espèrent pouvoir bientôt ramener dans les limites d'une seule année.

Sans prétendre être rigoureusement complet — pour les articles imprimés en langues slaves ou en langues orientales, par exemple — le rédacteur, qui déclare n'avoir pas dépouillé moins de six cents périodiques, nous donne dans ce premier volume, relatif aux deux années 1891 et 1892, environ 13,800 titres, groupés méthodiquement en un grand nombre de chapitres, eux-mêmes subdivisés en plusieurs sections. Il y a une première séparation en Géographie générale et Géographie descriptive ou régionale (*Specielle Geographie*). La Géographie générale comprend les divisions suivantes : 1° Bibliographie ; 2° Méthodes et enseignement ; 3° Ouvrages généraux ; 4° Géographie historique ; 5° Géographie mathématique et Géographie physique générale ; 6° Géographie biologique ; 7° Anthropo-géographie ; 8° Manuels et instructions à l'usage des voyageurs. La cinquième section ne comprend pas moins de trente-cinq paragraphes, dans chacun desquels les articles se succèdent suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs.

Dans la partie régionale, les titres sont groupés, pour chaque continent et chaque État, dans le même ordre, conformément au type suivant : *a*. Descriptions générales et voyages ; *b*. Géodésie ; *c*. Géographie physique ; *d*. Géographie biologique ; *e*. Anthropo-géographie ; *f*. Géographie historique ; *g*. Guides ; *h*. Cartes. Le nombre de pages est presque toujours indiqué (le numéro de la première et de la dernière, s'il s'agit de mémoires insérés dans un recueil), ainsi que la présence de cartes et de figures. La Géographie a été comprise par M. Baschin dans son acception la plus large, et tous les travaux descriptifs intéressant une région quelconque, quel qu'en soit l'objet : Géologie, Climat, Faune, Flore, Ethnographie, Questions économiques — ont trouvé place dans cette riche nomenclature.

Il suffit de parcourir le chapitre consacré à la France (p. 190-213, environ 590 articles) pour constater avec quelle scrupuleuse conscience et quelle précision ces relevés de titres ont été faits.

En résumé, la *Bibliotheca geographica*, si heureusement commencée, constitue un répertoire bibliographique de tout premier ordre. Après nous en être servi pendant plusieurs semaines, nous ne trouvons que deux observations à adresser à M. Baschin : combien ce catalogue ne serait-il pas plus maniable s'il était pourvu d'une table alphabétique générale des noms d'auteurs, et surtout si les articles étaient numérotés ! Ce double desideratum se ramène à une question de dépense, notre remarque vise donc les éditeurs plutôt que le rédacteur. La Société de géographie de Berlin fera de cet annuaire une œuvre parfaite si, pour les volumes suivants, elle consent à s'imposer ce nouveau sacrifice.

EMM. DE MARGERIE.

BULLETIN

Conseils, par Victor Meignan. Paris, Plon et Nourrit, 1896, petit in-8 de 210 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Victor Meignan est un homme heureux, du moins il le dit, et il a entrepris de formuler et d'expliquer la recette qui doit rendre tous les hommes heureux comme lui. Elle se résume en ces quatre conseils, dont les développements forment les quatre parties de son livre : Savoir ce qu'on aime; Aimer ce qu'on a; Chercher en soi-même ses satisfactions; Ne demander aux choses que ce qu'elles peuvent donner. Il y a là, certes, quelques vues assez pratiques; le tout est d'y conformer sa vie, ce qui est moins facile peut-être que M. Meignan ne le pense, car il y faut quelques vertus préalables dont il n'enseigne pas le secret. En beaucoup moins de mots, un catéchisme de dix centimes en dit bien davantage. M. Meignan n'est pas un impie, d'ailleurs; il croit en Dieu le Père, un peu moins en Dieu le Fils, fort peu au Saint-Esprit, et cela se voit trop; il est des dons qu'il n'a pas reçus, et qui l'eussent empêché d'écrire un certain nombre de niaiseries et pas mal de blasphèmes, tous élégants d'ailleurs, et dont sans doute il ne s'est même pas aperçu. Je ne nie pas qu'on n'y trouve aussi quelques conseils à retenir : morale terre à terre dont on pourra tirer quelque profit. Le livre, très bien imprimé, spirituellement illustré, est joli à voir; mais il est telles pages sur lesquelles il conviendra de passer vite, et un certain nombre de choses assez risquées qui me forcent à dire qu'il ne faut pas laisser le volume à portée de toutes les mains. Le meilleur, c'est l'épigraphe, empruntée à Joseph de Maistre : « Qu'est-ce que le bonheur? C'est d'en donner. » Après l'avoir lue, on peut se passer du reste. P. Talon.

Exercices méthodiques de calcul intégral, par Ed. Brahy. Paris, Gauthier-Villars, 1895, in-8 de viii-301 p. — Prix : 5 fr.

Recueil complémentaire d'exercices sur le calcul infinitésimal, par F. Tisserand. 2e édition augmentée de *Nouveaux exercices sur les variables imaginaires*, par P. Painlevé. Ibidem, 1896, in-8 de xxiii-524 p.—Prix : 7 fr. 50.

M. Ed. Brahy, géomètre belge distingué, complète, par ses *Exercices méthodiques de calcul intégral*, les *Exercices de calcul différentiel* qu'il a publiés il y a quelque temps; ils sont destinés aux élèves qui abordent le calcul infinitésimal et qui rencontrent d'ordinaire de grandes difficultés, soit parce que les méthodes pratiques ne sont pas suffisamment dégagées de la théorie dans les cours et les ouvrages spéciaux, soit parce que ces méthodes n'y sont pas exposées graduellement et avec des exemples assez variés. L'auteur est resté dans les éléments, et de cette manière a réussi à faire un livre vraiment utile. En tête de chacun des dix-huit chapitres dont l'ouvrage se compose, il présente un résumé succinct des théorèmes qu'il y a lieu d'appliquer; de nombreux exemples mettent ensuite la théorie en pleine lumière; enfin plusieurs questions proposées servent d'exercices au lecteur, sans qu'il soit exposé à se décourager, grâce aux indications qui ne font jamais défaut et permettent d'arriver, sans autre guide, à se rendre maître des méthodes d'intégration couramment en usage dans la haute analyse. Ce livre se recommande aux bons élèves de mathématiques spéciales, et à ceux qui commencent l'étude du calcul différentiel et intégral dans une Faculté des sciences et dans une grande école du gouvernement.

— Le recueil d'exercices sur le calcul infinitésimal, de M. Tisserand, est bien connu des candidats soit à la licence ès sciences mathématiques, soit à l'agrégation du même ordre. Mais les exercices sur les variables imaginaires ajoutés par M. P. Painlevé aux exercices contenus dans la première édition font de ce beau livre un ouvrage tout à fait nouveau. Il y a déjà bien des années que la théorie des fonctions imaginaires, fondée par Cauchy, a été introduite dans les programmes de la licence et de l'agrégation, et il était bien difficile de trouver, en dehors des recueils spéciaux, des exercices se rapportant à cette intéressante partie de l'analyse. Cette lacune est aujourd'hui comblée par la quatrième partie de la deuxième édition du *Recueil complémentaire*. On y trouve, après un rappel succinct des définitions relatives aux fonctions analytiques, treize problèmes sur les fonctions uniformes et quatorze sur les fonctions multiformes. On remarquera des déterminations d'intégrales définies, d'élégantes démonstrations d'identités, des calculs précieux de résidus, des conditions d'uniformité et de périodicité, des développements intéressants d'intégrales définies, des recherches d'équations différentielles dont l'intégrale générale a ses points critiques fixes. M. Painlevé a ajouté aussi quelques compléments à la deuxième et à la troisième partie de la première édition. Tout candidat à la licence ou à l'agrégation des sciences mathématiques devra lire et relire ce précieux recueil. H. Courbe.

Une Visite à Amiens, par Alexis Martin. Paris, Hennuyer, 1896, in-18 de xxiv-147 p., avec 25 grav. et 1 plan colorié. — Prix : 1 fr. 50.

M. Alexis Martin a entrepris une série de *Monographies urbaines*. Après nous avoir donné *Paris : Promenades dans les vingt arrondissements*, en vingt fascicules (Cf. *Polybiblion*, t. LXVIII, p, 145), il a abordé les villes de province. Le volume consacré à *Amiens*, que nous avons sous les yeux, débute par une introduction historique sur la Picardie (où le traité d'Arras est daté de 1455 au lieu de 1435, erreur typographique, évidemment). Après un résumé succinct de l'histoire d'Amiens, commence la promenade à travers la ville, avec la description et la reproduction des principaux monuments ; texte et illustration, tout est fort soigné. Le volume se termine par des notices sur les hommes célèbres nés en Picardie : Pierre l'Ermite, Godefroid de Bouillon, Jacques Dubois, Voiture, Du Cange (dont le nom est à tort orthographié *Ducange*), Gresset, Gribeauval, N. de Wailly, Lhomond, Parmentier, etc. Une table alphabétique termine cette excellente monographie. L. C.

Œuvres complètes de J. Michelet. **Histoire de la République romaine.** Édition définitive revue et corrigée. Paris, Flammarion, s. d., in-8 de 638 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est à la mise en œuvre des leçons de Michelet à l'École normale que nous devons son *Histoire de la République romaine*, publiée pour la première fois en 1831. Le jeune professeur, alors à ses débuts, n'était guère connu que par sa traduction de Vico. Cet ouvrage, encore qu'inachevé, Michelet n'ayant jamais trouvé le loisir de le compléter par l'histoire de l'Empire, n'en demeure pas moins, avec les premiers volumes de son Histoire de France, l'un de ses plus solides titres de gloire. Il y a montré de véritables qualités de critique et fait preuve d'une incontestable originalité. Même après les travaux de Mommsen, de Victor Duruy et de Fustel de Coulanges, l'on peut encore relire avec plaisir le saisissant tableau tracé par Michelet de la plus glorieuse période de l'histoire romaine. A. I.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Mgr Maurice Lesage d'Hauteroche d'Hulst, dont nous n'avons pu qu'annoncer sommairement la mort dans notre dernière chronique, était né à Paris en 1841. Les liens qui attachaient ses parents à la royale famille des d'Orléans en firent le compagnon d'enfance du comte de Paris et de ses frères, et c'est de là que date une affection qui ne s'est jamais démentie et un dévouement qui ne connaissait pas de limites. Au Collège Stanislas, où il fit ses études, il fut l'un des plus brillants élèves, et remporta en rhétorique le prix de discours français au concours général (1858). Sa vive intelligence et la fortune de ses parents lui assuraient dans le monde un brillant avenir, qu'il dédaigna pour se donner à Dieu par le sacerdoce. C'est au séminaire de Saint-Sulpice qu'il fit ses études théologiques. Consacré prêtre en 1865, il se rendit à Rome, où se trouvait Mgr de Mérode, son parent, et y séjourna trois ans, se perfectionnant dans les sciences théologiques et dans le droit canon. Après avoir pris son doctorat dans l'une et l'autre de ces Facultés, il fut nommé vicaire à Saint-Ambroise par l'archevêque de Paris, et il se dépensa avec un zèle apostolique au soin des âmes et au soulagement des malheureux. Aumônier volontaire pendant la guerre, il put s'échapper de Sedan, revint à Paris, où il fut recherché par les communards, et put échapper à la mort par la grâce de Dieu. Mgr Guibert, qui appréciait ses hautes qualités, en fit, à trente-quatre ans, son vicaire général, et lui confia l'archidiaconé de Saint-Denis. Lorsque, après de longues luttes, les catholiques eurent enfin obtenu de la représentation nationale la liberté de l'enseignement supérieur, Mgr d'Hulst, qui n'avait jamais cessé de s'intéresser aux questions d'enseignement, prit la plus grande part à la fondation de l'Institut catholique de Paris. Il ne tarda pas à en devenir recteur. Nul mieux que lui ne pouvait faire réussir une œuvre si difficile à ses débuts. L'on sait comment, à travers tous les obstacles, il a rendu prospère cette institution confiée à sa direction. Il y mit son cœur, son intelligence et une partie de sa fortune ; c'est à son impulsion qu'est due la fondation de l'hôpital Saint-Joseph. En même temps qu'il travaillait à assurer aux jeunes gens chrétiens un enseignement supérieur qui, au point de vue scientifique, ne le cédât en rien à l'enseignement officiel, et qui présentât à leur foi les garanties que l'on ne trouvait pas ailleurs, il songeait à organiser les savants catholiques et à les réunir dans de grandes assises scientifiques. C'est lui qui fut vraiment l'âme des trois premiers congrès scientifiques internationaux des catholiques, et son zèle a contribué pour beaucoup à donner à cette grande œuvre les merveilleux développements qu'elle a pris. Lorsque le P. Monsabré descendit de la chaire qu'il avait illustrée pendant tant d'années, le cardinal Richard ne crut pouvoir appeler à Notre-Dame un orateur plus propre à cette tâche que Mgr d'Hulst. Malgré toutes les charges dont l'accablaient déjà ses fonctions de grand vicaire et son rectorat, Mgr d'Hulst obéit, et il put donner ainsi, pendant quatre années, un enseignement doctrinal d'une sûreté et d'une profondeur admirables. Le cardinal Richard lui imposait une autre succession non moins lourde que celle du P. Monsabré : la succession de Mgr Freppel à la Chambre des députés. Si le rôle de Mgr d'Hulst parut plus effacé dans ces nouvelles fonctions, M. de Mun a du moins rappelé, dans le discours qu'il a prononcé sur le regretté prélat à l'assemblée générale de l'Institut catholique, que son action n'y fut point absolument stérile. Malheureusement, toutes ces charges dont on accablait à la fois le

recteur de l'Institut catholique, et dont il s'acquittait avec la même ardeur de dévouement, avec la même abnégation complète, usèrent son activité et sont cause d'une mort prématurée, infiniment regrettable pour l'Église catholique. Nous ne pouvons oublier que Mgr d'Hulst témoignait à la Société bibliographique la même bienveillance que trouvait auprès de lui toute œuvre utile à la défense des intérêts chrétiens. — Voici une liste, que nous aurions voulu pouvoir donner plus complète, des publications dues à la plume active de Mgr d'Hulst : *De l'Action individuelle dans l'éducation chrétienne*, avec l'abbé François Courtade (Paris, 1870, in-8); — *Vie de la vénérable Mère Marie-Térèse, fondatrice de la congrégation de l'Adoration réparatrice* (Paris, 1872, in-18, 3e éd. en 1883); — *De l'Instruction obligatoire* (Paris, 1872, in-8); — *Discours prononcé à l'assemblée générale des comités catholiques, le 24 mai 1873* (Paris, 1873, in-8); — *L'Abbé François Courtade* (Paris, 1873, in-8); — *Allocution prononcée dans la chapelle du lycée Louis-le-Grand, le 2 décembre 1875, à l'occasion de l'inauguration d'un monument à la mémoire des anciens élèves du lycée tués pendant la guerre* (Paris, 1876, in-8); — *Les Apparitions libératrices, panégyrique de Jeanne d'Arc* (Orléans, 1876, in-8); — *Allocution prononcée dans l'église de Loigny, le 2 décembre 1876, à l'occasion du 6e anniversaire de la bataille de Loigny et de la bénédiction d'un monument élevé au Sacré Cœur dans le bois des zouaves* (Paris-Auteuil, 1876, in-12); — *Un Hôpital libre et chrétien* (Paris, 1879, in-8); — *Œuvre du vénérable Jean-Baptiste de la Salle.... Sermon de charité* (Paris, 1879, in-8); — *Que vont devenir les facultés libres ?* (Paris, 1880, in-16); — *Discours prononcé à la distribution des prix de l'école Sainte-Anne à Saint-Ouen, le 28 juillet 1880* (Sceaux, 1880, in-8); — *A propos d'une rentrée. Réflexions sur le rôle de l'enseignement supérieur* (Paris, 1881, in-8); — *Les Procédés logiques de la théodicée* (Paris, 1881, in-16); — *L'Anthropologie chrétienne. Discours d'ouverture du cours de philosophie à l'Institut catholique de Paris* (Paris, 1882, in-16); — *Allocution prononcée le 9 décembre 1882, en bénissant le mariage de M. Saint-Prix des Bois avec Mlle Marie Housset* (Paris, 1882, in-8); — *Aux étudiants qui vont commencer leur droit* (Paris, 1883, in-16); — *Le Grand intérêt, l'enseignement libre et chrétien à tous les degrés* (Paris, 1883, in-18); — *Crainte et confiance, discours prononcé à la messe du Saint-Esprit, le 7 novembre 1883* (Paris, 1883, in-16); — *L'Empoisonnement de la science, discours prononcé au congrès des catholiques de Normandie* (Paris, 1883, in-18); — *Le Rôle scientifique des Facultés catholiques* (Paris, 1883, in-18); — *Un Hôpital libre et chrétien. Rapport* (Paris, 1883, in-12); — *Sermon prononcé le 7 juin 1883* (dans le *Congrès des Œuvres eucharistiques de Liège*. Lille, 1883, in-8); — *Le Vrai terrain de la lutte entre croyants et incroyants* (Paris, 1884, in-12); — *Panégyrique de saint Thomas d'Aquin* (Paris, 1884, in-8); — *La Science chrétienne et le devoir des croyants* (Paris, 1884, in-8); — *Allocution prononcée à l'église Saint-François de Sales, à Paris, le 14 février 1884, à la cérémonie du mariage de M. Louis de Bonne avec Mlle de Rivero* (Paris, 1884, in-8); — *Allocution prononcée au service célébré le 13 novembre 1884, dans l'église Notre-Dame des Champs, pour M. l'abbé de Lagarde, directeur du collège Stanislas* (Paris, 1884, in-8); — *Discours prononcé pour le mariage de M. le comte de Chevry du Roure avec Mlle de Saint-Phalle, 5 juin 1884* (Paris, 1884, in-8); — *L'Enseignement neutre et la destinée humaine. Discours prononcé à la distribution des prix de l'institution libre de la Malgrange (Nancy), le 6 août 1884* (Nancy, 1884, in-8); — *Allocution prononcée au mariage de la princesse d'Orléans et du prince Valdemar de Danemark* (Paris, 1885, in-8); — *Le Patronage des jeunes ouvrières* (Paris, 1885, in-8); — *Origines de la Société chrétienne* (Paris, 1886, in-12; — *Le Droit chrétien et le droit moderne, étude sur l'encyclique « Immortale Dei »* (Paris, 1886, in-18); —

Allocution prononcée au mariage de M. le comte de Gaigneron avec Mlle Agnès de Gontaut-Biron, dans l'église de Saint-Pierre du Gros-Caillou, le 25 octobre 1886 (Paris, 1886, in-16); — *Les Dix premières années des facultés libres* (Paris, 1886, in-12); — *Panégyrique de saint Alphonse-Marie de Liguori* (Paris, 1887, in-18); — *De la part active qui revient aux élèves et à leurs familles dans l'œuvre de l'éducation chrétienne* (Dijon, 1888, in-8); — *Rapport à la première assemblée générale du congrès scientifique international des catholiques*, au nom de la Commission d'organisation (dans le compte rendu, Paris, 1888, in-8. T. I); — *Après le baccalauréat. Lettre aux étudiants catholiques* (Paris, 1888, in-18); — *Panégyrique du bienheureux J.-B. de la Salle, prononcé dans la cathédrale de Reims, le 23 juin 1888* (Paris, 1888, in-32); — *Oraison funèbre de Sa Grandeur Mgr Marie-Camille-Albert de Briey, prononcée dans l'église cathédrale de Saint-Dié, le 13 décembre 1888* (Saint-Dié, 1888, in-8); — *Vie de Just de Bretenières, missionnaire apostolique, martyrisé en Corée en 1866* (Paris, 1888, in-18); — *Congrès scientifique international des catholiques. Communication présentée à l'assemblée générale des catholiques, le 17 mai 1888* (Paris, 1888, in-16); — *Construction d'une église en souvenir de Jeanne d'Arc. Discours prononcé à Saint-Paul-Saint-Louis, le 20 mai 1888* (Orléans, 1888, in-8); — *L'Œuvre de l'adoration réparatrice des nations catholiques représentées à Rome* (*Congrès eucharistique de 1888*. Paris, 1889, in-8);— *L'Œuvre des catéchismes* (ibid.); — *Oraison funèbre de Sa Grandeur Mgr Regnault, évêque de Chartres* (Chartres, 1889, in-8); — *Discours prononcé en faveur des écoles chrétiennes, dans la cathédrale de la Rochelle, le 9 février 1890* (La Rochelle, 1890, in-8); — *Discours prononcé le 30 juillet 1891, à la distribution des prix de l'église Saint-Étienne de Meaux* (Meaux, 1891, in-8); — *Mélanges oratoires* (Paris, 1891, 2 vol. in-8); — *Panégyrique de saint Louis de Gonzague* (Paris, 1891, in-12); — *Rapport au congrès scientifique international des catholiques en 1891*, au nom de la commission d'organisation (dans le *Compte rendu*, 1re section. Paris, 1891, in-8); — *Notice sur Mme Desprez, présidente de l'association des institutrices* (Paris 1892, in-12); — *Mélanges philosophiques. Recueils d'essais consacrés à la défense du spiritualisme par le retour à la tradition des écoles catholiques* (Paris, 1892, in-8); — *Le Péché et la réparation. Retraite de Notre-Dame pendant la semaine sainte de 1892* (Paris, 1892, in-8); — *Conférences de Notre-Dame et retraite de la semaine sainte. Carême de 1892. Les Devoirs envers Dieu* (Paris, 1892, in-8); — *Discours prononcé au mariage de Mlle Jeanne Malmanche avec M. André de Bescond de Coatpont, à l'église Saint-Louis de Brest* (Brest, 1893, in-8); — *Religion et patrie. Discours prononcé à la consécration de l'église de Loigny, le 18 septembre 1893* (Chartres, 1893, in-8); — *Conférences de Notre-Dame et retraite de la Semaine sainte. Carême de 1893. Les Devoirs envers Dieu (fin)* (Paris, 1893, in-8); — *Retraite de Notre-Dame pendant la Semaine sainte (1894). Les Causes du péché* (Paris, 1894, in-8); — *Après le baccalauréat. Lettre aux étudiants catholiques* (Paris, 1894, in-32); — *Conférences de Notre-Dame et retraite de la Semaine sainte. Carême de 1894. La Morale de la famille* (Paris, 1894, in-8); — *Retraite de Notre-Dame pendant la Semaine sainte de 1895. L'Imitation de Jésus-Christ* (Paris, 1895, in-8); — *Conférences de Notre-Dame et retraite de la Semaine sainte. Carême de 1895. La Morale du citoyen* (Paris, 1895, in-8); — *Discours* au troisième congrès scientifique international des catholiques (dans le *Compte rendu*. 1re section. Bruxelles, 1895, in-8); — *Conférencces de Notre-Dame de Paris et retraite de la Semaine sainte. Carême de 1896. La Morale sociale* (Paris, 1896, in-8); — *La Vie surnaturelle en France au XIXe siècle* (dans *la France chrétienne dans l'histoire*. Paris, 1896, gr. in-8). — Mgr d'Hulst a encore publié, avec introduction, deux volumes de méditations par une dame du monde

qui a gardé l'anonyme : *De la Crèche au Calvaire* et *De la Résurrection à l'Ascension* (1883, 2 vol. in-18). — Il a donné dans le *Correspondant : Saint Paul et ses plus récents biographes* (25 nov., 10 déc. 1869) ; — *Un Essai de bon socialisme* (10 nov. 1872) ; — *La Notion du surnaturel. Discours prononcé le 13 novembre 1873, à la réouverture des cours de l'École libre des hautes études* (10 déc. 1873) ; — *L'Examen de conscience de M. Renan* (25 déc. 1889) ; — *Une nouvelle Appréciation des Provinciales* (25 sept. 1890) ; — *Le Congrès scientifique des catholiques* (28 avril 1891) ; — *Christianisme et occultisme* (25 août 1891) ; — *Le Quatrième Congrès de Malines* (25 sept. 1895) ; — *M. Renan* (25 oct. 1892) ; — *La Question biblique* (25 janv. 1893) ; — *Les Idées d'un néo-chrétien sur la réforme religieuse* (10 nov. 1893) ; — *Une Ame royale et chrétienne* (25 sept. 1894) ; — *M. l'abbé de Broglie* (25 mai 1895) ; — dans le *Bulletin de l'Institut catholique de Paris : le Présent et l'avenir de l'Institut catholique* (janv. 1890) ; — *Discours à l'assemblée extraordinaire du 12 mars 1890* (mars 1890) ; — *Après le baccalauréat* (mai 1890) ; — *La Rentrée de 1890* (oct. 1890) ; — *La Rentrée de 1890-1891. Discours prononcé à la messe du Saint-Esprit* (nov. 1890) ; — *Reconstruction des bâtiments de l'Institut catholique* (déc. 1890) ; — *Discours prononcé à la séance de rentrée* (déc. 1890) ; — *Le Congrès scientifique international des catholiques* (avril 1891) ; — *Les Origines de nos Universisés catholiques* (mai 1891) ; — *La Rentrée* (oct. 1891) ; — *La Messe du Saint-Esprit* (nov. 1891) ; — *Le Cardinal Bernadou, archevêque de Sens* (nov. 1891) ; — *Discours de rentrée à la séance solennelle du 18 novembre* (déc. 1891) ; — *Lettre au directeur du Bulletin* (juin 1892) ; — *Mgr Marchal, Mgr Lamarche* (juin 1892) ; — *Messe du Saint-Esprit. Allocution* (déc. 1892) ; — *Assemblée générale du 16 novembre 1892. Discours du recteur* (janv. 1893) ; — *Lettre au R. P. Brucker* (mai 1893) ; — *Discours sur le rôle de l'enseignement supérieur* (juin 1893) ; — *Rapport sur le concours de théologie* (juill. 1893) ; — *Le Lendemain du collège* (oct. 1893) ; — *La Messe du Saint-Esprit. Allocution* (nov. 1893) ; — *Assemblée générale de 1893. Discours* (déc. 1893) ; — *Allocution prononcée à la messe du Saint-Esprit* (nov. 1894) ; — *Rapport à l'assemblée générale annuelle* (déc. 1894) ; — dans les *Annales de philosophie chrétienne : Du rôle de la philosophie dans les sciences humaines* (1881, t. III de la nouvelle série) ; — *Philosophie ancienne et nouvelle* (1882, t. V) ; — *Panégyrique de saint Thomas d'Aquin* (1884, t. X) ; — *Idéalisme et matérialisme* (ibid.) ; — *Le Fondement du spiritualisme* (1885, t. XI) ; — *La Science de la nature et la Philosophie chrétienne* (1885, t. XVIII) ; — *Le Progrès en philosophie* (1887, t. XV) ; — *La Métaphysique de l'École et sa valeur scientifique* (1887, t. XVI) ; — *Les Propositions de Rosmini condamnées par le Saint-Office* (1889, t. XIX) ; — *Saint Thomas et le spiritualisme à la Sorbonne* (1890, t. XXII) ; — *Allocution à la Société de Saint-Thomas d'Aquin* (1891, t. XXIII) ; — *Les Fondements de la moralité* (1891, t. XXIV) ; — *M. Fouillée et la psychologie contemporaine* (1892, t. XXVI) ; — *La Morale et les devoirs envers Dieu* (ibid.) ; — *La Morale de la famille* (1894, t. XXX). — Presque tous les volumes de comptes rendus de l'*Assemblée des catholiques* (1873 et suiv., in-12) contiennent quelque chose de Mgr d'Hulst. Nous citerons : *Allocution* (1873) ; — *Discours sur l'hôpital Saint-Joseph* (1879) ; — *Allocution sur les Facultés libres d'enseignement supérieur* (1881) ; — *Sur la fondation d'un hôpital libre* (1882) ; — *La Synagogue de Satan* (1882) ; — *Rapport sur la laïcisation des hôpitaux* (1883) ; — *Allocution sur l'union des catholiques* (1883) ; — *Allocution sur les devoirs des hommes d'œuvres* (1884) ; — *Allocution en faveur de l'hôpital Saint-Joseph* (1885) ; — *Allocution sur la constance dans les œuvres* (1885) ; — *Discours à la messe de Saint-Thomas d'Aquin* (1886) ; — *L'Hôpital Saint-Joseph* (1886) ; — *Les Dix premières années des Facultés libres* (1886) ;

— *Sur la pensée générale du congrès de 1886* (1886); — *Sur le jubilé sacerdotal de Léon XIII* (1887); — *Perfectionnements à apporter à l'organisation des œuvres catholiques* (1887); — *Allocution sur l'œuvre des catéchismes* (1888); — *Rapport sur le congrès scientifique international des catholiques* (1888); — *Le Groupement des catholiques sur le terrain scientifique* (1889); — *Le Congrès eucharistique d'Anvers* (1890); — *Allocution sur l'érection de l'église Saint-Joseph* (1891); — *Sur la valeur surnaturelle et naturelle du chrétien* (1891); — *Discours sur l'Église et la question sociale* (1892).

— Sir Benjamin Ward Richardson, mort à Londres le 21 novembre, était né le 31 octobre 1828, à Somerby (Leicestershire). Il fit ses premières études à Barrow-on-the-Hill, sous la direction du Rév. W.-Y. Nutt, les poursuivit à l'Université Anderson de Glasgow, prit ses degrés en médecine à l'Université de Saint-Andrews, en 1854, gagna, en 1856, le prix Astley-Cooper, et fut reçu la même année dans le collège royal des médecins. Membre de la Royal Society depuis 1867, il fut également membre effectif ou honoraire de nombreuses sociétés savantes de la Grande-Bretagne, du continent et des États-Unis. Il fut même quelque temps président de la Société de médecine de Londres. C'est à lui que l'on doit la découverte de la septine et les premières applications de l'éther comme insensibilisateur dans les opérations chirurgicales. Il s'occupa beaucoup de la recherche et de l'étude des anesthésiques. Il fut le fondateur et, pendant quelques années, l'éditeur du *Journal of public health* et de la *Social science Revue*. Nous citerons de lui : *Remarks on the fibrinous elements of the blood in relation to disease* (London, 1851, in-8); — *The vocation of the medical scholar* (London, 1856, in-8); — *The hygienic treatment of pulmonary consumption* (London, 1857, in-8); — *The cause of the coagulation of the blood* (London, 1858, in-8); — *On fibrinous deposition in the heart* (London, 1860, in-8); — *On the medical history and treatment of diseases of the teeth* (London, 1860, in-8); — *Clinical essays* (London, 1862, in-8); — *For and against tobacco* (London, 1865, in-8); — *On the poison of the spreading diseases* (London, 1867, in-8); — *On local anæsthesis by ether spray as a mean for the entire extinction of pain in operations a on the inferior animals* (New-York, 1868, in-8); — *On meteorological readings in relation to surgical practice* (London, 1870, in-8); — *Smoking and drinking* (London, 1871, in-12); — *Discourses on practical physic* (1871, in-8); — *On alcohol* (London, 1875, in-8); — *Diseases of modern life* (London, 1876, in-8); — *Hygieia* (London, 1876, in-12); — *The action of alcohol on the mind* (London, 1877, in-8); — *Total abstinence* (London, 1878, in-12); — *Temperance lesson book* (London, 1878, in-12); — *Future of sanitary science* (London, 1878, in-12); — *Dialogues on drink* (London, 1878, in-16); — *Health and occupation* (London, 1879, in-16); — *A ministry of health, and other addresses* (London, 1878, in-12); — *British temperance association. Inaugural address* (London, 1879, in-8); — *Chloral and other narcotics* (London, 1878, in-8); — *The medical profession and alcohol* (New-York, 1879, in-16); — *A synopsis of the temperance lesson-book* (New-York, 1882, in-16); — *Health and life* (London, 1882, in-8); — *The field of disease* (London, 1883, in-8); — *Briéf notes for temperance teachers* (London, 1884, in-12); — *On the healthy manufacture of bread* (London, 1884, in-8); — *Guild of a good life* (London, 1884, in-12); — *The tricycle in relation to health* (London, 1885, in-16); — *Houschold health* (London, 1886, in-12); — *The common health* (London, 1887, in-8); — *The health of nation* (London, 1887, 2 vol. in-8); — *National health* (London, 1890, in-12). Il faut ajouter à ces ouvrages scientifiques, dont la liste est encore fort incomplète, un roman : *The son of a star*, paru à Londres en 1888 (2 vol. in-8).

— Un bibliographe russe fort distingué, M. Nikolaï Vasilievitch Huberti, est mort le 29 avril dernier, à Moscou. Né en 1818, à Kolomn, dans le gouvernement de Moscou, il servit de 1835 à 1845 dans le corps de l'artillerie ; il prit ensuite sa retraite et se consacra tout entier aux études de numismatiques et d'archéologie bibliographique. Il fit une importante collection de monnaies russes et réunit dans sa bibliothèque un nombre considérable d'ouvrages rares ou manuscrits, principalement sur le XVIIIe siècle. Les résultats de ses études ont été publiés principalement dans la *Rousskaia starina*, dans la *Rossiïskaia bibliografiia*, et dans le *Bibliograf*. Son travail capital est intitulé : *Materialy dlia rousskoï bibliografii. Khronologitcheskoe obozrienie riedkikh i zamietchatelnykh rousskikh knig XVIII stolietiia, napetchatannykh v Rossii grajdanskim chriftom* (Moscou, 1878-1891, 3 vol. in-8), travail remarquable que l'Académie impériale des sciences couronna du prix Ouvarov. Nous citerons encore : *O portretie Pougatcheva* (*Rousskaia starina*, t. XVIII, 1876) ; — *Ouniversal getmana Mazepy, 1704 g.* (ibid.) ; — *Pisma G. R. Derjavina k. A. S. Khvostovou i K. J. Solomkie* (*Bibliograf*, I, 1885) ; — *Odin iz sotroudnikov frantsouzskago journala « Mercure de Russie »* (ibid.) ; — *Zapiski o rozyskie i soudie nad Tsarevitchem Aleksieem Petrovitchem, izdannyia na frantsouzskom iazykie* (ibid.) ; — *Gramata Gavriila, arkhiep. Vologodskago, bieloz. Kirillova monastyria, arkhimandritou Sergiiou, Kelariou, monakhou Filaretou sbratieiou* (*Bibliograf*, II, 1885) ; — *Andreï Timofeevitch Bolotov, kak kritik i retsenzent literatournykh proizvedenii* (*Bibliograf*, II, 1885 et 1886) ; — *Smirdinskaia biblioteka* (ibid.) ; — *K bibliografitcheskoï zamietkie g. Smitrovskago* (*Bibliograf*, 1887) ; — *Riedkaia kaiga Magikon* (ibid.) ; — *Sovremennik ili zapiski dlia potomstva A. T. Bolotova* (*Bibliograf*, 1890) ; — *Bibliografitcheskoe raziasnenie* (*Bibliograf*, 1888).

— On annonce encore la mort : de M. le docteur Allaux, mort à Pamiers, le 20 novembre ; — de M. Emmanuel Arago, sénateur, mort le 27 novembre, à Paris ; — du R. P. Damien Batailley, carme déchaussé, docteur en médecine et directeur du dispensaire fondé à Bagdad par le P. Marie-Joseph, mort à Bassorah ; — de M. Lucien-Michel Bordeaux, bâtonnier de l'ordre des avocats, mort à Thonon, le 9 novembre, dans sa soixante-neuvième année ; — de M. l'abbé Louis Bouchardy, chanoine honoraire de Limoges, ancien professeur de philosophie, mort âgé de soixante et onze ans, le 12 novembre, au petit séminaire de Felletin ; — de M. Maxime Boucheron, ancien rédacteur au *Figaro* et auteur d'opérettes (*miss Helyett*, etc.), mort à Paris, le 10 novembre ; — de M. Pierre-Jules Brun, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Blaye, mort à soixante-six ans, le 13 novembre, à Paris ; — de M. Paul Carle, directeur de l'*Indépendance de Montargis*, mort le 21 octobre ; — de M. Jules Carrey, ingénieur, qui s'est fort occupé du projet de Transsaharien, mort le 20 novembre ; — du docteur Jacques-Paul Chéron, professeur-préparateur à la Sorbonne, auteur de divers travaux scientifiques, mort âgé de quarante-deux ans, le 6 novembre, à Quinéville, près de Valognes ; — de M. Alphonse-Édouard Combes, maître de conférences de chimie organique à la Faculté des sciences de Paris, mort le 6 novembre, à trente-huit ans ; — de M. le docteur Déclat, médecin, à qui l'on doit la découverte du traitement antiseptique par l'acide phénique, et dont nous citerons *Un Livre utile*, publié récemment, mort à Nice, le 27 novembre ; — de M. le docteur Louis Dewulf, mort le 30 octobre, à quatre-vingt-six ans ; — de M. David Dietz, ingénieur, mort à soixante-dix ans, le 5 novembre, à Paris ; — de M. Louis de Fuvigny, auteur d'ouvrages remarqués sur la question d'Orient, mort en novembre ; — de M. Ernest Girodde, ingénieur en chef des ponts et chaussées, mort le 30 octobre, à soixante-douze ans ; — de M. le docteur

Leconte, mort à quatre-vingt-trois ans, le 20 octobre, à Eu; — de M. Pierre-Alphonse Langlois, à qui le Musée Carnavalet doit une précieuse collection de documents concernant Paris, mort dans sa quatre-vingt troisième année, le 15 novembre, à Paris; — de M. le docteur Mahé, mort à Paris, le 20 novembre; — de M. Paul Masson, qui, sous le nom de Lemice-Terrieux, s'est amusé à mystifier ses contemporains et qui laisse, entre autres ouvrages, les *Pensées du général Boulanger* (1890, in-18), le *Carnet de jeunesse de Bismarck* (1893, in-18), et les *Pensées d'un Yoghi* (1896, in-18), mort à Strasbourg, le 31 octobre, à quarante-sept ans; — de Mgr Adolphe Mathieu, protonotaire apostolique, vicaire général honoraire du diocèse de Soissons, mort le 26 novembre, dans sa soixante-douzième année, à Saint-Quentin; — du R. P. Parazol, S. J., qui professa longtemps dans les collèges de la Compagnie, mort à Narbonne, le 22 novembre; — de M. Noël Parfait, mort à quatre-vingt-trois ans, le 20 novembre; — de M. Gustave Percheron, rédacteur à la *France agricole*, directeur de la *Semaine vétérinaire*, mort à cinquante-trois ans, à Paris, le 17 novembre; — de M. Péteaux, professeur de physique et de chimie à l'école vétérinaire de Lyon, mort le 16 novembre; — de M. le chanoine Pinard, ancien directeur du collège de Thoissey, archiprêtre d'Haulleville, mort le 16 novembre; — de M. le docteur Benjamin Roux, membre de l'Académie de médecine, mort à quatre-vingt-deux ans, le 12 novembre; — de M. Eugène Simon, ancien consul de France en Chine, auteur de la *Cité chinoise*, mort le 12 novembre; — de M. le chanoine Tapie, curé de Notre-Dame à la Rochelle, orateur distingué, mort le 13 novembre; — de M. Alfred-Auguste Tresca, professeur à l'École centrale, à qui l'on doit un important ouvrage sur le *Matériel agricole moderne* (1893-1895, 2 vol. in-8), et qui fut l'un des rapporteurs de l'Exposition universelle de 1889, mort le 21 novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Bamberger, écrivain versé dans les matières rabbiniques, mort à Königsberg; — de M. Eugen Baumann, professeur de chimie physiologique à l'Université de Fribourg, mort le 2 novembre; — de M. Vaclav Bélobradsky, professeur de médecine mentale à l'Université de Prague, mort à cinquante et un ans, le 5 novembre; — de Mlle Mathilde Blind, romancière, morte le 28 novembre; — de M. Eugen Boekhel, doyen des médecins de Strasbourg, mort à quatre-vingt-six ans, le 20 novembre, à Berne; — de M. Fedor Andreevitch Bühler, directeur des archives du ministère des affaires étrangères de Russie, mort à Moscou le 10 mai; — de M. Saverio Cavallari, archéologue, mort, âgé de quatre-vingt-sept ans, le 1er octobre, à Palerme; — de M. Carl-Sebastian Cornelius, professeur de physique et de météorologie à l'Université de Halle, mort dans cette ville, âgé de soixante-seize ans, le 5 novembre; — de M. Joseph Crasen, linguiste, mort le 23 septembre, âgé de quatre-vingt-trois ans, à Christiania; — de M. Emile Delpérée, professeur à l'Académie de peinture de Liège, mort, âgé de quarante-six ans, le 12 novembre, à Bruxelles; — de M. Max Farkas, écrivain magyar distingué, mort le 11 septembre, âgé de quarante-six ans, à Temesvar; — de M. Johann Feser, professeur de mathématiques à l'Université de Munich, mort le 21 octobre, âgé de cinquante-sept ans; — de Mrs Walter M. Fleming, qui, sous le pseudonyme de Rose Ragland, a donné de nombreux articles dans les revues et magazines des États-Unis, morte le 11 octobre, à cinquante et un ans, à New-York; — de M. Alexander Franken, professeur de droit germanique à l'Université d'Iéna, mort le 4 octobre, dans sa quarante-neuvième année; — de M. Emil Frommel, prédicateur et auteur d'ouvrages pour le peuple, mort à soixante-neuf ans, le 9 novembre, à Plön; — de M. Hugo Gylden, professeur d'astronomie à

l'Université de Stockholm, mort à cinquante-six ans, le 9 novembre; — de M. Nikolaï Aleksievitch Firsov, professeur d'histoire à l'Université de Kazan, mort le 24 avril; — de M. le docteur Harley, médecin estimé et auteur de traités médicaux importants, mort à Londres à la fin d'octobre; — de M. Christian Harms, mathématicien, mort le 9 novembre à Oldenbourg; — de M. Alois Hauser, archéologue autrichien, mort à soixante-cinq ans, le 6 octobre, à Vienne; — de M. le docteur Arnold Hirsch, doyen des journalistes de Vienne, mort dans cette ville, à quatre-vingt-deux ans, le 27 novembre; — de M. Johann J. Honegger, auteur de volumes estimés sur l'histoire de la civilisation et sur la littérature (*Das deustche Lied der Neuzeit*, Leipzig, 1891, in-8), mort le 7 novembre, âgé de soixante-douze ans, à Zürich; — de M. Paul Kalligas, romancier et écrivain juridique, directeur de la Banque nationale de Grèce, mort à quatre-vingt-deux ans, le 28 septembre; — de M. Nicéphore Kalogeras, théologien et philosophe, archevêque de Patras, mort à soixante et un ans, dans cette ville, à la fin d'octobre; — de M. Richard Kerry, directeur du laboratoire bactériologique de Vienne, mort à l'âge de trente-quatre ans; — du lieutenant général G. Köhler, écrivain militaire distingué dont nous rappellerons : *Die Entwickelung des Kriegwesens und der Kriegführung von der Mitte des XI. Jahrhunderts bis zu den Hussitenkriegen* (Breslau, 1887-1891, 4 vol. in-8), mort le 29 octobre, à Breslau; — de M. Ludwig Lenz, publiciste, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 2 octobre, à Berlin; — de M. Georg Lewin, professeur de dermatologie à l'Université de Berlin, auteur de *Die Sclerodermie* (1885, in-8) et d'autres monographies, mort à soixante-dix-sept ans, dans cette ville, le 2 novembre; — de M. Sime Ljubitsch, archéologue et historien croate, mort à soixante-quinze ans, à Cività Vecchia; — de M. Rudolph Menger, publiciste, mort à soixante-trois ans, le 23 octobre; — de M. Axel Möller, professeur d'astronomie à l'Université de Lund, où il est mort en octobre, à soixante-six ans; — de M. Georg Müller-Frauenstein, directeur de l'École normale d'institutrices du Hanovre, mort le 6 novembre, dans sa quarante-huitième année; — de sir Frederick Napier-Broome, gouverneur de la Trinité, ancien critique d'art au *Times*, et poète, mort en novembre, âgé de cinquante-quatre ans; — de M. John Noble, autrefois directeur du *Midland Railway*, mort à Londres; — de M. F. Obreen, directeur du Musée d'Amsterdam, auteur de monographies artistiques, comme celle qu'il a consacrée récemment, en collaboration avec M. D. Franken, à *l'Œuvre de Charles Rochussen* (Rotterdam, 1895, in-4), mort le 1er novembre, âgé de cinquante-sept ans; — de M. Oppenheim, astronome de l'Observatoire de Berlin, mort le 15 septembre: — de M. H. Petersen, directeur du musée de Copenhague, archéologue, à qui l'on doit un important ouvrage de sphragistique ecclésiastique danoise, *Danske gejstlige Sigille fra middelalderen* (Kjobenhavn, 1887, in-4), mort à quarante-sept ans, le 21 septembre; — de M. A. Pickel, auteur d'ouvrages pédagogiques et notamment d'un cours d'enseignement suivant les principes d'Herbart, rédigé en collaboration avec MM. W. Rein et E. Scheller : *Theorie und Praxis des Volksschulunterrichts nach Herbartischen Grundsätzen*, mort le 5 novembre, à Eisenach; — de M. Stewart Rapelje, jurisconsulte auquel on doit, entre autres ouvrages importants, un *Digest on railroads*, mort à cinquante-quatre ans, le 8 octobre, à Northport (New York); — de M. Ludwig Rudolph, auteur d'ouvrages relatifs à la botanique et à la littérature allemande, mort le 26 septembre, âgé de quatre-vingt-trois ans, à Berlin; — de M. Moritz Schneller, écrivain ophtalmologique, mort à soixante-deux ans, le 9 novembre, à Dantzig; — de M. Fred. von Stein, rédacteur du *Gothisches Hofkalender*, mort en octobre, à quatre-vingts ans; — de M. Lu-

devig THADEN, romancier, mort le 15 octobre, à quarante-huit ans; — de M. Theodor UNGER, linguiste et numismate, archiviste de Styrie, mort à cinquante-cinq ans, le 27 octobre, à Graz; — de M. Karl VERNER, professeur de langue et littérature slaves, mort, âgé de cinquante et un ans, le 5 novembre, à Copenhague; — de M. Emil VJERRING, rédacteur du *National tidende*, mort à cinquante-neuf ans, le 6 novembre, à Copenhague; — de M. Siegfried WEISS, ancien ministre plénipotentiaire du duc de Brunswick et jurisconsulte distingué, mort à soixante-quatorze ans, en novembre; — de M. F. WESTHOFF, professeur de zoologie à l'Université de Münster, mort le 12 novembre, âgé de trente-six ans; — de M. Ernst Friedrich WENTZEL, professeur de médecine à l'Université de Leipzig, mort le 25 octobre, âgé de cinquante-six ans; — de M. J. Th. WOLFF, astronome, mort le 11 octobre, à Bonn.

ALMANACHS. — Voici les hirondelles d'hiver, celles qui annoncent l'an nouveau, une année de plus, une année de vigueur et de force pour le *Polybiblion*, une année de moins sur la terre pour ses collaborateurs, une année de moins avant d'arriver au ciel (espérons-le) pour tous.

Le *Grand Almanach catholique*, de Desclée, s'offre merveilleux comme toujours, mais cette année la reproduction des quatre anges de Fra Angelico est une attraction splendide, et nous souscrivons, pour notre humble part, aux trois lignes si justes et si spirituelles de M. le vicomte O. de Poli, qui terminent le volume. Beaucoup de belles photographies et gravures. — Vif, malin, un peu gaulois, vraiment français, pétillant d'esprit et de bon goût, extrêmement utile, tel est le fidèle résumé du *Grand Almanach Paul Dupont*, qui en est à sa vingt-deuxième année d'existence et qui n'en a pas fini avec le succès. — Le *Grand almanach français* (Ch. Delagrave) est toujours publié par le *Musée des familles* avec le même soin, la même intelligence et le même indifférentisme. Instructif, amusant, inodore. — Êtes-vous chasseur, voici la *Chasse illustrée* (Firmin Didot), qui contient d'utiles tableaux de chasse et ne recule pas devant l'anecdote galante. — Aux jeunes apôtres nous envoyons le bel *Almanach des missions* (Lyon, Delhomme et Briguet) qui devient de plus en plus intéressant. Leurs amis de France liront avec profit le *Petit Almanach de la Propagation de la foi* (mêmes éditeurs). — Santé du corps, voici l'*Almanach Kneipp* (Paris, Lethielleux); joie des familles, *Almanach des familles chrétiennes* (Benziger à Einsiedeln), de tous points parfait cette année; *Almanach illustré des familles* (Desclée et de Brouwer); *Almanach pour tous* (mêmes éditeurs); le *Grand Almanach de la famille* (Vic et Amat) et l'*Almanach populaire* (mêmes éditeurs). A noter M. Rességuier (p. 63), ce qui paraît bizarre. — Gens de mer, gardez précieusement *le Jean Bart;* soldats, *le Soldat* (tous deux chez Victor Retaux), et si vous ne craignez la plaisanterie, le mot pour rire, la larme à l'œil de temps en temps, achetez le *Troupier français* par Gio (Paris, Paul Dupont). — *Le Travailleur* sort de chez Pierron et Hozé, et l'*Atelier*, des bonnes presses de V. Retaux. — L'*Ouvrier* appartient à l'intelligent M. Henri Gautier, ainsi que l'*Almanach des Chaumières*. *Cultivateur et vigneron*, nous cherchons et nous trouvons notre almanach chez MM. Pierron et Hozé. Le *Laboureur* nous ramène au bon *Coin du feu*, l'utile auxiliaire de nos chers confrères de Saint-Vincent de Paul, au *Foyer* que nous envoient MM. Pierron et Hozé, les éditeurs si connus de Nancy. C'est encore *Dom Bosco* (Lille, orphelinat Saint-Gabriel), la *France illustrée* (Paris, 40, rue Lafontaine) qui nous parlent des œuvres pies. — Pour faire l'éducation de vos enfants, vous avez l'*Écolier* (Paris, V. Retaux), les *Écoles* (59, rue Violet) ou le ravissant *Almanach des enfants* (Desclée), la *Première communion*, si gracieusement illustrée par M. Benziger auquel nous

répétons volontiers nos éloges (40, rue Lafontaine). Aux jeunes filles chrétiennes, MM. Desclée et de Brouwer offrent un splendide almanach spécial; et si elles sont enfants de Marie, elles en trouveront un plus spécial et plus délicat encore. — Pour les *Veillées d'hiver*, elles seront courtes, grâce à MM. Pierron et Hozé. Ou bien vous lirez la *Sainte Famille* (de chez MM. Desclée), vous vénérerez *Saint Antoine de Padoue* (mêmes éditeurs); vous écouterez les beaux récits de *Jeanne d'Arc*, vous rirez un brin avec *le Récréatif et l'anecdotique* (tous deux chez MM. Pierron et Hozé).

C'est sous l'invocation de saint Paul, de saint Augustin, de saint Jean Berchmans, de saint Dominique, de saint Ignace de Loyola, de saint Vincent de Paul et de sainte Thérèse, que l'excellente maison Desclée a placé cette année ses ravissantes feuilles au vent, ou calendriers à effeuiller.

L'Almanack Hachette est comme toujours une encyclopédie. Pratique surtout à la ville, il offre des distractions et des avantages qui le classent au premier rang. On ne nous demandera pas d'en faire l'analyse, ce qui serait impossible. Nous ferons simplement remarquer qu'il y a quelques malices dans certaines pages et dans le choix des proverbes appropriés. Nous n'en reconnaissons pas moins que la collection de ces petits volumes est une des plus grandes utilités de notre temps. La carte vélocipédique publiée cette année sera notamment fort bien accueillie par tous les adeptes de plus en plus nombreux de ce genre de sport.

Il nous manquait l'*Almanach du bon Français*. Chut! Le voici, net, franc, catholique et patriotique, comme toujours, alerte et gai comme jamais. Amis lecteurs, il nous faudra le lire cent ans!

Paris. — Le cardinal-évêque d'Autun, S. Ém. Mgr Perraud, vient de publier l'admirable allocution prononcée par lui dans la cathédrale d'Autun, le 17 décembre 1895, jour de son entrée solennelle dans sa ville épiscopale, et dans laquelle il explique ce que c'est que *la Dignité cardinalice* (Autun, Dejussieu, in-16 de 26 p.), montrant que ce n'est point un vain titre d'honneur, mais une charge qui impose de lourds devoirs à ceux qui en sont investis.

— M. G. du Fresne de Beaucourt publie un *Extrait du Catalogue des actes de Charles VII, du siège d'Orléans au sacre de Reims*, 1428-1429 (Besançon, Paul Jacquin, gr. in-8 de 28 p.). Imprimés anciens et actuels, documents inédits des dépôts de Paris de la province, ont été consultés au grand complet par l'historien de Charles VII, et analysés avec ce soin parfait qu'il met en tous ses travaux. Depuis le 30 septembre 1428 jusqu'au 17 juillet 1429, on suit Charles VII pas à pas, de Chinon à Poitiers, de Poitiers à Chinon, de Chinon encore à Poitiers, de cette dernière ville à Loches, de Loches à Selles, de Selles à Poitiers avec retour à Loches, de Loches à Poitiers, de Poitiers de nouveau à Chinon, et *vice versa* (plusieurs fois de suite), de Poitiers à Sully, de Sully à Gien, de Gien à Poitiers (avec retour), de Gien à Brienon-l'Archevêque, de cette localité à Poitiers, de Poitiers « devant Troye en Champagne, » de Troyes à Lettrée, de Lettrée à Poitiers, de Poitiers à Septsaulx, de Septsaulx à Reims. Quel itinéraire minutieusement exact de Charles VII nous fournira le *Catalogue des actes* de ce roi! Et quelle inappréciable contribution cet itinéraire apportera à une édition, telle que nous la rêvons, de l'*Art de vérifier les dates* en ce qui concerne notre histoire nationale!

— Dans un pays comme le nôtre, où la tradition ne compte plus, où tout repose sur une constitution écrite, toujours discutée, toujours revisable, et où les plus graves questions constitutionnelles sont sans cesse agitées au Parlement et dans la presse, l'utilité d'un organe spécial consacré à l'étude de ces questions n'est pas contestable. La *Revue du droit public et de la science*

politique a été fondée en 1894, par M. F. Larnaude, professeur de droit public général à la Faculté de droit de Paris, pour être cet organe, et depuis le jour où son fondateur a, dans un remarquable article-programme, délimité le domaine scientifique qui lui est propre, elle s'y est fidèlement tenue. A part quelques exceptions, ses collaborateurs n'appartiennent pas à la politique active; ce sont, pour la plupart, des professeurs de droit, français et étrangers. Parmi les principaux articles que cette revue a déjà publiés, nous citerons : *Deux Formes de gouvernement*, par M. Esmein ; *De la Personnalité civile en France des États étrangers*, par M. Ducrocq ; *le Problème colonial*, par M. Arthur Girault ; *la Division du sol*, par M. Jules Rambaud ; *le Rôle du conseil d'État dans l'œuvre législative*, par M. Ernest Tarbouriech ; *les Droits de l'État à l'égard des étrangers*, par M. Charles Turgeon ; *le Fondement de la représentation politique*, par M. Orlando ; *la Magistrature en Angleterre et en France*, par M. E. Glasson ; *la Vraie constitution de 1875*, par M. Paul Laffitte; *la Responsabilité de l'État à raison des fautes de ses agents*, par M. Michoud; *l'Action des partis politiques dans le gouvernement parlementaire*, par M. V. Miceli. Il y aurait à signaler encore de nombreux et importants articles consacrés à l'étude du droit public des pays étrangers. De plus, chacune des livraisons de cette revue, qui paraît tous les deux mois, par fascicules gr. in-8 de 180 à 200 pages (Paris, Chevalier-Marescq), contient des chroniques sur le mouvement législatif en France et à l'étranger. Au point de vue religieux, le caractère de la *Revue du droit public* est la neutralité. A côté d'articles bienveillants pour la religion ou signés de noms catholiques, nous avons le regret d'en trouver quelques-uns marqués au coin de l'esprit sectaire

— La *Revue des grands procès contemporains* (Paris, Chevalier-Marescq) est le principal recueil des causes célèbres de notre temps. Elle publie, dans un format de bibliothèque, le compte rendu des procès remarquables à divers titres; elle donne *in extenso* les plaidoiries des avocats et les réquisitoires ou les conclusions des magistrats du ministère public. Le jugement qui clôt le procès est ensuite reproduit ou le sens en est indiqué. Dans les quatorze volumes dont se compose aujourd'hui la collection de cette revue, l'éloquence, le droit, l'histoire, les mœurs, le drame, la comédie, ont également leur part. A côté de grandes causes, qui touchent à l'histoire et à la politique, il est telle affaire, qui n'a pas fait de bruit, dont les journaux n'ont pas parlé, mais qui est tout un roman, un roman réel, vécu et par cela même plus digne de nous intéresser que les fictions des écrivains. Le volume de 1895 est surtout riche en procès politiques. Nous citerons seulement les deux principaux, qui sont encore présents à toutes les mémoires : celui des maîtres chanteurs, les Canivet, et celui du sénateur Magnier. Les débats de ces deux affaires jettent un jour vraiment édifiant sur les rapports des journalistes et des hommes politiques sous la troisième République. La *Revue des grands procès contemporains* ne se borne pas, d'ailleurs, à rendre compte des causes plaidées pendant l'année, elle est aussi une revue rétrospective. Certaines affaires acquièrent un nouvel intérêt avec le temps. On ne saurait nier, par exemple, que l'attentat contre M. Carnot n'ait rendu quelque actualité au procès d'Orsini, que la revue a publié en 1894. Ajoutons que le mélange des causes de diverses époques nous fait entendre tour à tour les grands avocats disparus, Berryer, Lachaud, Jules Favre, Chaix d'Est-Ange, Dufaure, Allou, et les maîtres actuels du barreau, MM. du Buit, Barboux, Waldeck-Rousseau, Demange, etc. Cela permet de comparer les divers genres de plaidoirie et de suivre l'évolution de l'éloquence judiciaire.

Franche-Comté. — C'est M. Ch. Godard qui a fait à peu près tous les frais du deuxième fascicule du vingt-cinquième volume des *Mémoires de la*

Société d'émulation de Montbéliard (Montbéliard, imp. V. Barbier, in-8 de LXIII p. et p. 163-316 p.). L'érudit professeur a publié en effet dans ce fascicule : *Les Ordonnances inédites du comte Frédéric (1565-1584)*, avec introduction, notes et variantes, et le *Règlement des arquebusiers de Montbéliard au XVIIe siècle.* Le premier de ces documents surtout renferme des détails extrêmement intéressants pour l'histoire des mœurs et du droit public dans l'ancien comté de Montbéliard.

— M. J. Burdet, instituteur, vient de publier une *Notice sur Hautes-Molunes et les Bouchoux* (Saint-Claude, ancienne imp. v^e Énard, in-8 de 63 p.). La forme laisse bien un peu à désirer; mais l'ensemble est fort complet. M. Burdet donne les renseignements les plus précis sur les deux localités jurassiennes dont il parle, et il retrace leur historique d'une façon assez nette. Trois chapitres méritent une attention particulière parce qu'ils sont vraiment typiques. Ainsi, dans le chapitre intitulé *Population*, M. Burdet retrace le caractère, les mœurs, le genre de vie des gens du pays; il décrit l'habilement, les habitations, l'ameublement; il fait connaître les usages locaux et spécialement ceux relatifs aux baptêmes, mariages, enterrements et divertissements. Le chapitre sur le *Langage* et celui qui rappelle *Quelques dictons et coutumes* plairont beaucoup aux folkloristes.

GUYENNE et GASCOGNE. — M. Louis Batcave s'occupe, dans une élégante petite brochure, de *Pierre Hourcastremé de Navarrenx* (Orthez, imp. Goude-Dumesnil, in-18 de 47 p.), producteur fécond autant que médiocre, mais non sans quelque originalité et auquel la Biographie Michaud a fait l'honneur de consacrer un assez long article. Il a tiré un heureux parti, pour raconter la vie de son compatriote, d'un ouvrage autobiographique devenu assez rare : *les Aventures de messire Anselme.*

LIMOUSIN. — Le dernier article donné par Mgr Barbier de Montault au *Bulletin de la Société scientifiqae, historique et archéologique de la Corrèze*, et qui vient d'être tiré à part, est consacré aux *Pyxides limousines de l'exposition d'Angers en 1895* (Brive, imp. Marcel Roche, in-8 de 28 p.). Après des notions générales fort précises sur le sens du mot pyxide, sur la forme générale qu'affecte ce vase sacré, sur les parties dont il se compose avec leur sens symbolique et sur la décoration qui lui est propre, Mgr Barbier de Montault nous donne d'excellentes descriptions, accompagnées sauf une des gravures, de huit pièces qui ont figuré à l'exposition d'Angers. L'éminent archéologue, qui n'oublie jamais de tirer de sa science des conclusions pratiques et des applications, insiste, en terminant, sur l'avantage qu'il y aurait à remplacer par la pyxide les « réductions de ciboire » dont on se sert habituellement pour le saint Viatique. C'est par là que les dissertations de Mgr Barbier de Montault se recommandent non pas seulement à la curiosité des érudits, mais à l'attention et à la méditation de tous ceux, prêtres ou artistes, qui ont à s'occuper des ustensiles sacrés.

— M. René Fage, qui s'est occupé avec un zèle si heureux de l'histoire de Tulle en général, du collège de cette ville en particulier, ajoute d'intéressantes pages aux annales de ce dernier établissement (*Un chapitre inédit de l'histoire du collège de Tulle, 1790-1792.* Tulle, imp. Crauffon, gr. in-8 de 60 p., avec portrait). Ce n'est pas un mince éloge que nous donnerons à la brochure de M. R. Fage en déclarant qu'elle complète dignement la « remarquable monographie de son érudit compatriote » M. G. Clément Simon : *Histoire du collège de Tulle, depuis son origine jusqu'à la création du lycée.* A l'aide de documents tirés des archives communales de Tulle, et non encore utilisés, l'auteur a raconté les événements des deux années scolaires 1790-1791 et 1791-1792. Sa brochure n'est pas seulement un utile supplément au

grand travail de M. Clément-Simon, mais aussi, en ce qui regarde le futur rénovateur de Sainte-Barbe, un non moins utile supplément à l'histoire du célèbre établissement, par Jules Quicherat.

Lorraine. — Parmi les sociétés savantes qui ont le mieux, cette année, affirmé leur vitalité, il est juste de noter la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc. Le tome V de la troisième série de ses *Mémoires* (Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, in-8 de cxi-650 p., avec 10 planches) contient d'abord deux rapports relatifs à l'histoire du Barrois et à la poésie, lesquels sont dus, le premier à M. Wladimir Konarski, l'autre à M. Jules Forget. Quant aux Mémoires proprement dits, en mettant à part une poésie de Mlle François sur *Ligier Richier*, leur nombre n'est que de quatre. Le moins important, de M. F. Houzelle, est intitulé : *Un Cimetière franc-mérovingien à Aubermont (Breux)* (avec 4 planches). Les trois autres seront certainement tirés à part, car chacun d'eux équivaut à un volume ordinaire. Voici leurs titres et les noms de leurs auteurs : *Le Château de Bar, autrefois et aujourd'hui* (avec trois gravures et trois plans), par M. l'abbé Gabriel Renard ; — *Monographie de la commune de Contrisson*, par M. Prudhomme ; — *Troyon, histoire et statistique*, par M. Henri Labourasse.

Lyonnais. — M. A. Vingtrinier a extrait de sa *Correspondance historique et archéologique* de juillet-août 1896 une notice rectificative sur *la Famille des Jussieu et les deux Alexis* (Paris, Champion, gr. in-8 de 16 p.). Le savant bibliothécaire de la ville de Lyon complète et corrige les articles consacrés aux Jussieu par la *Nouvelle biographie générale*, laquelle, inexacte au sujet de plusieurs des membres de cette famille, « s'est entièrement égarée quand elle en est venue aux deux Alexis, » l'archiviste de la Savoie ayant été confondu avec le préfet de l'Ain. Outre de nombreux redressements de dates, on trouvera dans la notice de M. Vingtrinier des renseignements précis sur Christophe de Jussieu, auteur du *Nouveau traité de la Thériaque*, sur Laurent de Jussieu, sur Antoine-Laurent (né non en 1686, mais le 7 avril 1685), sur Laurent-Pierre, auteur de *Simon de Nantua*, sur Guillaume (cité dans un terrier de 1374), mais principalement sur les trois grands hommes de la famille : l'académicien Antoine, professeur de botanique au jardin du Roi, l'introducteur en France du caféier ; et Bernard, aussi académicien, aussi professeur au Jardin du Roi, le créateur du jardin botanique de Trianon, l'importateur à Paris du *cèdre du Liban*, l'inventeur de la *Méthode naturelle*, etc. ; enfin, Antoine-Laurent, le plus célèbre de tous les Jussieu, académicien et professeur de botanique au Jardin des plantes, organisateur du Muséum en 1790.

Normandie. — Splendide comme toujours, *l'Almanach illustré du Courrier du Havre* nous offre cette année une revue photographique des événements de l'année. A signaler le portrait de l'abbé A. Lefebvre, celui du ténor Duprez, du capitaine Voisard, un intrépide sauveteur, une esquisse nouvelle : *Fleur-de-Mé*, une intéressante description de Gonstimesnil. Très drôle le conte intitulé : *La Bête de Moirville*. Avec un aussi bel almanach, on comprend que « les Havrais soient satisfaits. »

Belgique. — A noter dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique* (t. XXVI, p. 20 et suiv.) une intéressante étude M. le chanoine Reusens sur *les Chancelleries inférieures en Belgique, depuis leur origine jusqu'au commencement du XIIIe siècle*. L'auteur examine successivement dans ce mémoire la constitution des chancelleries abbatiales, de la chancellerie du comte de Flandre, de celle des comtes de Hainaut, de Namur et de Luxembourg et des chancelleries épiscopales de Reims, Cambrai, Liège et Tournai.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Manuale della Bibbia (*prof. G.-M. Zampini*) . . . 193
Parallélisme entre la géologie et la Bible (*l'abbé P. Brevet*). 196
Les Fils de Dieu et les filles de l'homme dans la Bible (*Charles Robert*). 197
Die prophetische Offenbarung nach Wesen, Inhalt und Grenzen (*Dr Paul Schwartzkopf*) 198
Der Text des Buches Hiob (*Georg Beer*). 198
Die Einheitlichkeit des Buches Daniels (*A. F. von Gall*) 199
La Prophétie de Daniel devant la science et la philosophie de l'histoire (*l'abbé Domenech*) 202
Der neuentdeckte Codex Syrus Sinaiticus (*Dr Carl Holzhey*). 194
Commentarius in Evangelium secundum Lucam (*Knabenbauer*) . . . 200
Vie mortelle du Christ vengée des attaques de feu Renan et des rationalistes modernes (*l'abbé Bouchet*) 199
Les Convertis dans l'Évangile (*l'abbé Henry Bolo*) 215
Les Epitres ou les lettres inspirées de l'apôtre saint Paul. Paraphrase par *l'abbé Boileau* 200

Patrologie. *Josephi Fessler* Institutiones Patrologiae quas denuo recensuit, auxit, edidit *Bernardus Jungmann*. 328
Geschichte der christlichen Eschatologie innerhalb der vornicänischen Zeit (*L. Atzberger*). 201

Liturgie. Petit Catéchisme liturgique (*l'abbé Henri Dutilliet*), augmenté d'un catéchisme du chant ecclésiastique (*A. Vigourel*). 210
L'Année ecclésiastique dans ses fêtes et ses temps de solennité (*Mgr Conrad Martin*). Trad. par *Pfeiffer*. 210
La Liturgie grecque de saint Jean Chrysostome. Étude comparative de la messe grecque et de la messe latine 451
Notitia liturgiae ambrosianae ante saeculum XI medium (*Antonium-M. Ceriani*) 259

Théologie morale. De Sacramento matrimonii. T. IV, V, VI (*Michaele Rossel*). 331
Vertus naturelles et surnaturelles (*l'abbé E. Combe*) 398

Théologie parénétique. Sujets traités par ordre alphabétique sur tout ce qui concerne le dogme, la morale et le culte (*l'abbé Brevel*) 204
Le Missionnaire moderne, recueil de conférences, homélies, etc. (*l'abbé Baurens de Molinier*) 204
Allocutions pour les jeunes gens. 5e série (*Paul Lallemand*) 211

Ascétisme. Ouvrages de dévotion. La Bonté. Conférences spirituelles (*le R. P. Faber*) 205
Morts sans baptême. Lettres de consolation et de doctrine (*le chanoine Jules Didiot*) 205
Histoire de l'Enfant Jésus (*l'abbé Henry Bolo*). 206
L'Agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Gethsémani (*le R. P. Exupère de Prats de Mollo*) 206
Les Sept Paroles de la Croix. Une Station au Calvaire (*Mgr Lally*) . . 207
Jésus dans sa gloire. Méditations pour le Temps pascal (*l'abbé Max. Caron*) 207

Le Sacré Cœur dans le discours après la Cène (*le R. P. Exupère de Prats de Mollo*) 208
Le Sacré Cœur et le ciel (*le R. P. Jules Chevalier*). 208
Vie de la Très Sainte Vierge (*S. Em. le cardinal Melchers*). Trad. de l'allemand par *l'abbé Duchemin* 208
L'Eucharistie mieux connue. Explication raisonnée, suivie de réflexions et prières (*l'abbé Brulon*) 209
L'Ame pieuse en adoration devant la sainte Eucharistie (*J.-B. Pagani*). Trad. de l'italien par *l'abbé Gavard*. 209
Le Surveillant dans un collège catholique (*le R. P. de Damas*). . . . 211
La Piété dans l'école (*l'abbé X.*). 211
A l'entrée de la vie (*Guibert*) 212
Les Jeunes Filles (*l'abbé Henry Bolo*). 212
Mélanges ascétiques. Panégyriques et conférences (*le R. P. Exupère de Prats de Mollo*). 213
Recueil de méditations tirées pour la plupart des meilleurs ascètes des siècles passés (*le P. Remy*). 213
Entretiens spirituels sur les vertus chrétiennes (*le P. Exupère de Prats de Mollo*) 213
La Fille de sainte Thérèse à l'école de sa mère (*la Mère Thérèse de Saint-Joseph*). 214
Voies secrètes de l'âme. Nouvelles et récits (*Mme la baronne S. H.*). Trad. de l'allemand 215
Vivons saintement à l'exemple des saints, ou Petit Traité populaire de perfection chrétienne, suivi de quelques vies de saints (*le P. J. Coppin*). 215
Journal des retraites du Vénérable Père de la Colombière, S. J. . . 216
Meditationum et contemplationum S. Ignatii de Loyola explicavit *Fr. de Hummelauer*. 216
Retraite de dix jours à l'usage des religieux et religieuses de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel (*le P. Georges de Saint-Joseph*). Trad. de l'allemand. 217
L'Oraison dominicale. Ses Rapports avec les sept dons du Saint-Esprit, les sept péchés capitaux, les vertus théologales et cardinales et les béatitudes. Instructions sur le Pater (*Mgr Amédée Curé*). T. I. . . 217
Considérations sur les litanies du saint Nom de Jésus (*l'abbé Xavier-Joseph Eugène*). 217
Mois de Marie du saint Rosaire (*l'abbé G. de Bessonies*) 217
Mensis Marialis. 218
Treizaine et prières en l'honneur de saint Antoine de Padoue (*le R. P. Prosper d'Enghien*) 218
Prières et cantiques en l'honneur de saint Antoine de Padoue (*le R. P. Prosper d'Enghien*) 218
Neuvaine et prières en l'honneur de saint Antoine de Padoue (*le R. P. Prosper d'Enghien*) 218
Devocion de san Francisco de Borja, S. J., al Santissimo Sacramento (*Mir y Noguera*) 218
Manuel du jeune serviteur de saints anges. 218

Apologétique. Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation (*le R. P. Albert-Marie Weiss*). Trad. de l'allemand par *l'abbé Lazare Collin* et *J. Miji*. T. III et IV. Humanité et humanisme 49
L'Irréligion contemporaine et la défense catholique (*J. Fontaine*) . . 142

Mélanges. Lettre encyclique de Notre Très Saint Père *Léon XIII*, de l'Unité de l'Eglise 362
Mélanges religieux, philosophiques et littéraires, faisant suite aux Heures de loisir (*l'abbé Gillet*). 162

Religions hétérodoxes. Mythes, cultes et religions (*A. Lang*; trad. par *L. Marillier*) 104
Trésors d'Israël à Paris. Recueil comprenant une série de textes et de mémoires relatives (sic) à l'histoire des Israélites, émanant de rabbins et de savants d'autrefois, copiés sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale à Paris et publiés par fac-similés détachés avec notes et remarques (*Isidore Goldblum*). 1re partie. 201

JURISPRUDENCE

Droit canonique et ecclésiastique. Cours complet de droit canonique et de jurisprudence canonico-civile. Tomes I et XIII. . . 235
Institutiones canonicae ad usum seminariorum (*A. Bonal*) 517
Katechismus des katolischen Eherechts (*J. Weber*). 68
De Sponsalibus et matrimonio (*Julius de Becker*) 332
Il Beneficio ecclesiastico (*Andrea Galante*) 68
De Rituum relatione juridica ad invicem (*Augustino Arndt*) 68
Des Fabriques. Leur organisation, leur fonctionnement, leur comptabilité (*L.-M. Galuski*) 324

Droit international. The principles of international law. (*T.-J. Lawrence*). 51
La Guerre sino-japonaise au point de vue du droit international (*Nagao Ariga*) 117
Étude sur la donation et le testament en droit international privé (*J. Champcommunal*) 317

Droit public. Elementos de derecho político (*Cuesta y Martin*) . . 52

Droit civil français et étranger. Traité des privilèges et hypothèques (*L. Guillouard*) 315
Commentaire théorique et pratique du code civil. T. IX. Contrat de mariage (articles 1387 à 1581) (*Théophile Huc*). 316
De la Cession forcée de la mitoyenneté (*Henri Deschamps*) 317
Il Diritto matrimoniale nel progetto di codice civile germanico (*Dr Andrea Galante*). 318
Résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique III. Code civil chilien, précédé d'une introd. par *Raoul de la Grasserie*. 317

Droit commercial et industriel. Recueil général de la législation et des traités concernant la propriété industrielle, publié par le bureau international de l'Union pour la protection de la propriété industrielle. T. I. Europe, 1re partie 318
The Question of Copyright (*Geo. Haven Putnam*). 411
Nouveau Traité des brevets d'invention (*Ferdinand Mainié*) 319
Des Sociétés coopératives de consommation à l'étranger et en France (*G. Trémerel*). 319
De l'Association. Son influence sur le rapprochement de l'ouvrier et du patron (*Félix Baillet*). 320

Droit rural. Le Droit rural et usuel mis à la portée de tous (*J. Gaure*). 323

Droit criminel. Traité élémentaire de droit criminel (*A. Normand*). 320
Examen critique et comparé du projet de réforme du code pénal français. Partie générale (*J. Champcommunal*) 322
La Récidive et la détention préventive (*A. Typaldo-Bassia*) 321
De la Réduction de la détention préventive, et de l'influence de la loi du 15 novembre 1892 sur l'exécution des peines (*Alexandre Delvaille*). 321
La Chasse dans ses rapports avec la loi. Code du chasseur (*Abel Baudoin*). 322
Code de la chasse et de la louveterie (*P. Leblond*) 322

Droit militaire. Manuel de législation, administration et comptabilité militaires (*le lieutenant-colonel Beaugé*) 123

Histoire du droit. Documents de criminologie rétrospective (Bretagne, XVIIe et XVIIIe siècles (*les docteurs Armand Corre* et *Paul Aubry*) 312
Un chapitre de l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au XVIIIe siècle; les Mémoires de Goswin de Fierlant (*E. Hubert*). 362

Mélanges juridiques. La Femme dans le droit français (*Paul Moysen* et *Hugon de Scœux*) 322
La Question sanitaire dans ses rapports avec les intérêts et les droits de l'individu et de la société (*le docteur Julien Pioger*). 323

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités et histoire. Cours de philosophie et histoire de la philosophie (*le R. P. Chabin*) 38
Geschichte der Philosophie in Umriss (*Eduard Lœwenthal*) 363
Précis de l'histoire de la philosophie (*A. Penjon*) 400
Histoire de la philosophie atomistique (*E. Mabilleau*). 106
La Théorie platonicienne des sciences (*Élie Halévy*) 54
Etudes philosophiques et religieuses sur les écrivains latins (*M. Morlais*) 105
L'Année philosophique, sous la direction de *F. Pillon* 394

Mélanges philosophiques. Pensées (*l'abbé J.-M.-J. Bodson*) . . 143
Les Miroirs magiques (*Sedir*). 452
Ames et paysages (*André Turquet*). 260
Notes et impressions à travers le féminisme (*Marie-C. Terrisse*) . . . 367

Psychologie. Cours de philosophie. Vol. II. Psychologie. (*D. Mercier*). 38
Théorie de l'âme humaine, essai de psychologie métaphysique (*J.-E. Alaux*) 385
Le Psittacisme et la pensée symbolique, psychologie du nominalisme (*L. Dugas*). 39
Psychologie du caractère (*Albert Lévy*) 387
Tempérament et caractères selon les individus, les sexes et les races (*A. Fouillée*) 41
La Psychologie des sentiments (*Th. Ribot*). 386
Essai sur le libre arbitre, sa théorie et son histoire (*G.-L. Fonsegrive*) 47
Esprits logiques et esprits faux (*Fr. Paulhan*) 388
L'Hypnotisme (*l'abbé G. Gay*). 389
Paradoxes psychologiques (*Max Nordau*) 46
L'Idée (*l'abbé Piat*) 48
La Dottrina della volunta nella psicologia inglese dall' Hobbes fino ai tempi nostri (*Pietro Sciascia*). 108

Métaphysique. Apuntes para unos prolegómenos á la metafísica (*P.-M. Lopez y Martinez*) 97
Benedicti de Spinoza opera quotquot reperta sunt recognoverunt *J. Van Vloten* et *J.-P.-N. Land.* Editio altera 390
Pensée et réalité, essai d'une réforme de la philosophie critique (*A. Spir*), trad. de l'allemand par *A. Penjon*. 390
L'Immanence de la raison dans la connaissance sensible (*Gédéon Gory*) 392
Etude sur l'espace et le temps (*G. Léchalas*) 98
De la Contingence des lois de la nature (*Ém. Boutroux*). 99
Du Fondement de l'induction, suivi de Psychologie et métaphysique (*J. Lachelier*). 100
Les Principes du positivisme contemporain (*J. Halleux*). 100
Le Réalisme métaphysique (*Em. Thouverez*) 101
Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine (*A. Hannequin*). 102
Le Mouvement positiviste et la conception sociologique du monde (*A. Fouillée*) 393
Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive (*A. Fouillée*) 393
De l'Infini mathématique (*Louis Couturat*) 395
Philosophie de la religion (*F. Réthoré*) 103
De la Croyance (*J. Payot*) 44
Le Panthéisme moderne (*l'abbé E. Combe*) 397
Le Sceptique loyal (*Léon Riotor*) 162

Morale et éducation. Les Caractères et l'éducation morale (*F. Queyrat*) 43
Le Bien et le Mal (*E. de Roberty*) 398
Education et instruction (*Ferdinand Brunetière*). 69
Le Crime et l'École (*J. Bonzon*). 399
Conseils (*Victor Meignan*). 542
A vingt ans. La Question du bonheur (*Mme E. d'Aguilhon*) 163
La Fontaine moraliste (*le vicomte de Broc*). 236

L'Homme et les bêtes, études morales (*Oscar Comettant*). 70
La Storia nell' educazione (*Camillo Trivero*) 69

Sciences politiques et sociales. Éléments d'économie politique pure (*Léon Walras*) 23
Staatslexikon (*Adolf Bruder*) 37
Escritos (*Manuel Duran y Bas*). Segunda serie : Estudios morales, sociales y económicos 53
Geschichte des Socialismus in Einzelndarstellungen, 1er vol., 2e fasc. (*Kautsky. Lafargue, Bernstein* et *Hugo*) 32
Le Socialisme en Grèce (*G. Platon*) 33
Vauban, seine Stellung in der Geschichte der Nationalökonomie und sein Reformplan (*F. Lohmann*) 32
Benjamin Franklin as an economist (*W.-A. Wetzel*) 452
Les Sciences sociales en Allemagne (*Bouglé*) 33
Heures de travail et salaires (*Maurice Ansiaux*) 24
Les Classes ouvrières en Europe, t. III. Angleterre (*René Lavollée*) . . 24
La Grande Industrie, dans son rôle économique et social étudié dans l'industrie cotonnière (*de Schulze-Gävernitz*) ; trad. de l'allemand. . 25
La Morale de la concurrence (*Yves Guyot*) 26
La Lutte contre le socialisme révolutionnaire (*Georges Picot*) 26
Etude historique sur l'intervention financière de l'État dans l'établissement des lignes de chemins de fer (*Henri Ferrette*) 27
Le Monde socialiste, groupes et programmes (*Léon de Seilhac*) . . . 27
Le Foyer héréditaire (*Arnold Mascarel*) 27
Contre le socialisme (*Léon Say*) 28
Comment se résoudra la question sociale (*G. de Molinari*) 28
Previde futura o la lotta per la civilta (*le comte Gaspard Parravicini*). . 20
Socialismo e cattolicismo (*le comte Edouard Soderini*) 30
La Cité chrétienne, dialogues et récits (*Cl.-Charles Charaux*) 107
L'Evolution sociale (*Benjamin Kidd*), trad. de l'anglais 35
La Science sociale traditionnelle (*Maurice Hauriou*) 35
Les Sélections sociales (*Vacher de Lapouge*) 36
Cinquante francs de rente à tous (*de Montaignac*) 37
Le Célibataire au point de vue social (*Louis Ernault*). 323
Questions coloniales. De la Transportation considérée comme moyen de répression et comme force colonisatrice (*Henri Cor*). 412

Anthropologie. Der Mensch, sein Ursprung und seine Entwicklung (*Dr C. Gutberlet*). 332
L'Humanité, son évolution depuis la création jusqu'à la fin des temps (*J.-B. Reygasse*). 164
Les Indo-Européens avant l'histoire. Œuvre posthume de *R. von Jhering*, trad. de l'allemand par *O. de Meulenaere*. 237

Sciences naturelles, agriculture, chasse. La Pisciculture dans les eaux douces (*le Dr Brocchi*) 453
Coelentères, échinodermes, protozoaires (*Albert Granger*) 453
Nos bêtes, animaux nuisibles ou sans utilité (*Dr Henri Beauregard*) . 492
Anatomie et physiologie végétales (*J. Guibert*) 261
Enumération méthodique et raisonnée des familles et des genres de la classe des mycophytes (champignons et lichens) (*le Dr Marchand*). . 454
L'Agriculture expliquée aux enfants, ou Petit Cours d'agriculture théorique et pratique (*l'abbé Perrot*) 363
La Coopération de production dans l'agriculture. Syndicats et sociétés coopératives agricoles (*le comte de Rocquigny*) 363
Les Céréales (*C.-V. Garola*) 238
Les Tabacs (*F. Bère*) 417
Cours complet de viticulture (*G. Foëx*) 415
La Chasse en France (*Charles Diguet*). 492

Mathématiques. Lehrbuch der Algebra (*Heinrich Weber*). 1.-2. Band. 239
Leçons complémentaires d'algèbre et Notions de géométrie analytique (*A. Tournois*). 262
Exercices méthodiques de calcul intégral (*Ed. Brahy*) 542
Recueil complémentaire d'exercices sur le calcul infinitésimal (*F. Tisserand*). 2e édit. augmentée de Nouveaux exercices sur les variables imaginaires (*P. Painlevé*) 543

Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale et ses applications géométriques (*Ch. Méray*). 2e partie. 414
Leçons de géométrie (*E. Rouché* et *Ch. de Comberousse*). 1re partie . . 453
Solutions détaillées des exercices et problèmes proposés dans les leçons de géométrie (*E. Rouché* et *Ch. de Comberousse*). 1re partie 453

Physique. Cours de physique de l'École polytechnique (*J. Jamin*). Premier Supplément (*Bouty*). Chaleur, acoustique, optique 334
Leçons de physique (*G. Foussereau*). Optique. 1er et 2e fasc. 333
Les Rayons X et la Photographie à travers les corps opaques (*Ch.-Ed. Guillaume*). 334

Sciences militaires. Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires (*Un Comité d'officiers de toutes armes*). Livr. 5 et 6 (Chapelle de Campagne-Couverture). 123
Étude sur la cavalerie des Etats-Unis d'Amérique (*le lieutenant-colonel Raoul Dupuy*) 121
De la Conduite de la guerre, exposé succinct de ses principes et moyens d'exécution (*le général Colmar baron von der Goltz*) 121
Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIXe siècle. Manuel pratique pour les reconnaissances militaires, t. IV, 1re partie (*le général Pierron*) 122
Agenda de l'armée française, 9e année, 1896 124
Agenda aide-mémoire de l'officier, contenant les principaux renseignements sur tous les services (1896). 124

Beaux-arts. Traité élémentaire de l'histoire de l'art, à l'usage des lycées et collèges (*Ch. Royer*) 404
Petite histoire de l'art (*Henri Molle*) 403
Histoire de la sculpture grecque. T. II (*Maxime Collignon*) 486
Polyclète (*Pierre Paris*). 404
Fractio Panis. La plus ancienne Représentation du Sacrifice eucharistique à la « Cappella greca » (*Mgr Joseph Wilpert*) 404
Le Vitrail, son histoire, ses manifestations diverses à travers les âges et les peuples (*L. Ottin*) 405
Les Vitraux (*Olivier Merson*) 405
Une Œuvre de Pisanello (*Félix Ravaisson*) 405
L'Art moderne, la Renaissance (*Gaston Cougny*) 406
Essai sur la théorie du dessin et de quelques parties des arts (*Eugène Guillaume*) 406
L'Art persan (*Al. Gayet*). 407
La Lithographie (*Henri Bouchot*) 407
Le Cabinet des estampes à la Bibliothèque nationale (*Henri Bouchot*). 407
La Peinture anglaise contemporaine (*Robert de la Sizeranne*) 408
L'Education populaire et les Chefs-d'œuvre de l'art (*J.-L. Bulloz*). . . 409
Album classique des chefs-d'œuvre de Corot (*L. Roger-Milès*) 409
Puvis de Chavannes (*Marius Vachon*) 402
L'Œuvre de Victor Vasnetzoff devant l'Ecole moderne de peinture en Russie (*le baron de Baye*) 409
Notes sur l'art moderne (*André Michel*) (peinture) 409
La Vie artistique (*Gustave Geffroy*). 4e série 410
La France artistique et monumentale (*Henry Havard*). 410
Le Gallerie nazionali italiane. Notizie e documenti. Anno II. 403

Mélanges. Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires 144
L'Année scientifique et industrielle, 39e année, 1895 (*Émile Gautier*). 364
Monnaies, poids et mesures des principaux pays du monde (*Alphonse Lejeune*) 261
Annuaire de la marine de commerce française. Treizième année. . 163

BELLES-LETTRES

Linguistique. La Frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France (*Godefroid Kurth*). T. Ier 336
Traité de prononciation anglaise (*le P. Raymond Alezais*) 338

Folklore. Flore populaire (*Eugène Rolland*). 335

Cojou-Breiz. Première série. Plougasnou (*Henri de Kerbeuzec*). . . . 147
La Chanson populaire en Vendée (*S. Trébucq*) 420
Chansons populaires de l'Espagne, trad. en regard du texte original par *Léo Rouanet*. 339

Éloquence. *Æschinis* orationes edidit *Blass* 418
Discours militaires (*le cardinal Perraud*) 418

Poésie. Pages choisies des grands écrivains. Homère (*Maurice Croiset*). 454
Œuvres complètes d'*Horace*, trad. par le comte *Ulysse de Séguier* . . 132
Kristian von Troyes. Erec und Enide. Herausgegeben von *Dr Wendelin Foerster* 518
Fables (*Jean de La Fontaine*). 491
Jésus (*Jean Aicard*) 126
La Genèse de l'Eucharistie (*F. Fleuriot-Kerinou*) 128
Les Impossibles noces, les Deux foules, la Conquête de l'aube (*Adrien Mithouard*) 128
Autour du clocher (*l'abbé Jean Barthès*) 129
Poésies complètes. Senilia, Ultima verba (*Gustave Le Vavasseur*). . . 129
La Chanson du Sud (*André Bellessort*) 130
Le Sol sacré (*Lucien Paté*). 131
Au Pays du rêve (*François Casale*). 131
Ronces et fleurs, fleurs barbares, fleurs fanées (*Chékri Ganem*) . . . 131
Diwân (*Emile Mariotte*). 132
Les Sourires glacés (*Charles-Adolphe Cantacuzène*) 132
Poèmes. Les Bords de la route. Les Flamandes. Les Moines. Augmentés de plusieurs poèmes (*Emile Verhaeren*) 133
Fleurs de symbole (*Ernest Jaubert*). 133
L'Eternel Clavier (*Alexandre-A. Sturdza*) 134
Le Livre de l'Epousée (*Marie de Valandré*). 134
Heures émues (*Maurice de Feraudy*) 134
Heures tristes (*A. Verchin*) 135
Le Verger doré (*Yvanhoé Rambosson*). 135
Roses de Noël, poésies diverses (*Toulain-Mazeville*). 135
Bréviaire d'amour (*Lucien Colson*) 136
La Suprême Espérance, poésies (*Blanche Sari-Flégier*) 136
Aux écoutes (*Edouard Ducoté*) 136
Paillettes et copeaux (*Eugène Follet*). 139
Miscellanées, poésies (*G. P.*). 139
Ressorts poétiques (*Gaston Homsy*) 139
Le Sage Empereur, poème légendaire (*Léon Riotor*) 140
Poèmes humanitaires (*Raphaël Damédor*) 136
Fleurs éparses (*Jean d'Egly*) 137
Jours d'autrefois (*Henri Potez*) 137
Lyre d'escholier (*Victor Wallet*). 137
Le Château des rêves (*Fernand Hauser*). 137
Grains de sable à ma France (*Carlos Rendon Perez*). 138
Poésies (*Gabriel Nigoud*) 138
Par elle (*Camille Mital*) 138
Rimes pour Bébé, Petits Compliments, Pièces de circonstance et poésies pour le premier âge (*Aimé Ruffier*) 141
Pour les mamans, Poésies à dire par les enfants de huit à douze ans (*Mme Louise Rousseau*) 141

Théâtre. Le Félibrige, idylle dramatique, en un acte et en vers (*Antoni Chansroux*). 139
Monologues en vers, récits, légendes, dialogues, saynettes, monologues pour la jeunesse (*Lemercier de Neuville*). 140
Leurs Filles, comédie en trois actes 140
Les Comédies du jour, comédies et satires (*E. François*). 140
Witikind, drame en trois actes, en vers (*Joseph Massabuau*) 141
Tolbiac, drame historique en quatre actes, en vers (496) (*P. V. Delaporte*) 141
Essais dramatiques en vers. Un moine au IXe siècle. Un épisode de l'année terrible, La Mort de Louis XVII (*le R. P. A. Marc*) 141

Romans, contes et nouvelles. Le Triomphe de la Mort (*Gabriele d'Annunzio*), trad. de l'italien par *Hérelle* 5

Le Trésor des humbles (*Maurice Mœterlinck*) 8
Mimatchka (*Mikoulitch*), trad. du russe par *Léon Golschmann*. . . . 9
L'Eternel Mari (*Dostoïewsky*), trad. du russe par *Mme Nina Halperine Kaminsky*. 10
Mourir (*Arthur Schnitzler*), trad. de l'allemand par *Gaspard Valette*. . 11
L'Eau qui dort (*Paul Margueritte*). 11
Lettres d'honnêtes femmes (*Claude Senechal*). 11
Figures de rêve (*Paul Flat*) 12
Monserrat (*Marius André*) 12
Drapeaux ennemis (*Ernest Daudet*). 12
Le Chaloupier (*George Bastard*). 13
Pierre Robert (*Adolphe Boschot*) 13
Ce qu'elles font (*Gustave Genevoix*) 14
Ange ou Démon (*Gonna*) 14
Le Gendre du Président (*Léon Ferbeyre*). 14
Mauvaise Etoile (*George Pradel*) 15
Petit Charbonnier (*Pierre Sales*). 15
La Fortune de Dambro (*Etienne Marcel*) 16, 498
Mlle Huguette (*Gabriel Franay*) 17
La Margotte (*Mme Georges de Peyrebrune*) 17
Le Roman d'une héritière (*Maryan*) 17
Le Maître de l'avenir (*Paul Verdun*) 18
Le Mari de Simone (*Champol*) 18
Vers l'Idéal (*Léon de Tinseau*) 19
Les Kamtchatka (*Léon Daudet*) 20
L'Armature (*Paul Hervieu*) 20
En route (*Huysmans*). 21
En cortège (*Henri Mazel*) 289
Flottille dans le golfe (*le même*). 289
Magasin d'auréoles (*Hugues Rebell*). 290
Au delà (*Léonce de Larmandie*) 290
Le Cycle patibulaire (*Georges Eekhov*) 290
La Magesse 291
Le Pèlerin du silence (*Remy de Gourmont*). 291
Le Livre du Sceptre (*J. Péladan*) 291
En province (*René Bazin*) 292
Et ça ? (*Pierre l'Ermite*). 293
Bien folle est qui s'y fie (*Léon de Tinseau*). 293
Double épreuve (*Th. Bentzon*) 294
Pages de la vie (*Charles de Bordeu*) 294
La Gourme (*Laurent Mayrke*) 295
En Pique-nique. 295
Tête de femme (*Gaston Auvard*) 295
Cœur malade (*Ernest Benjamin*) 296
A deux (*Charles de Rouvre*) 296
L'Une des deux (*Jean de la Bretonnière*). 297
Reine Cœur (*André Bellessort*) 298
Un Barbare (*Léon Barracand*) 299
Prédestinée 300
Au printemps de la vie (*Jean Sigaux*) 301
Ressources secrètes (*Daniel Riche*). 302
Vers l'amour (*Georges de Peyrebrune*) 302
Cœurs meurtris (*André Theuriet*) 303
Céphise (*Henri Gréville*). 303
Bijou (*Gyp*) 304
Rome (*Emile Zola*) 305
The Second Jungle Book (*Rudyard Kipling*) 421

Périodiques et Albums. Journal de la jeunesse. 504
La Revue Mame 506
Musée des familles 505
Saint-Nicolas 505
Mon Journal. 506
Magasin d'éducation et de récréation 505
Musée des enfants 507
Musée des jeunes filles 507
Le Petit Français illustré 507
La Lecture en famille 501

Histoire de Bertrand du Guesclin, racontée à mes enfants (*Théodore Cahu*) 507
Jeanne d'Arc (*Boutet de Monvel*). 508
Les Mots historiques du pays de France (*Trogan*) 508
Les Facéties du sapeur Camember (*Christophe*) 508
Pour les petits enfants. Le Premier Livre (*Blanche Marois*). 508
Bébé peintre à la maison 509
Un Colin-maillard accidenté (*R. Tinant*) 509
Michel et Suzon, petites tragédies enfantines (*Un papa*). 509
Les Trois Chiens de Mademoiselle Lili et de Monsieur Lucien (*Un papa*) 509

Ouvrages pour la jeunesse. Fleur de France (*Pierre Maël*). . 509
Grand'mère et petit-fils (*Albert Cim*) 510
La Vengeance des Peaux-de-Bique (*G. Toudouze*) 510
Mademoiselle de Fierlys (*Frédéric Dillaye*) 493
Le Page de Napoléon (*E. Dupuis*) 491
Petit Ange.(*Pierre Maël*) 496
Face au drapeau (*Jules Verne*) 497
Clovis Dardentor (*Jules Verne*) 497
La Vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays. L'Écolier d'Athènes (*André Laurie*) 511
Ma sœur Thérèse (*Pierre Perrault*) 511
Une Famille parisienne à Madagascar, avant et pendant l'expédition (*Adolphe Badin*). 496
Stéphanette (*René Bazin*) 514
Les Contes de l'Epée (*Henry de Brisay*). 513
Deux frères (*Mme P. de Nanteuil*) 499
Siribeddi, mémoires d'un éléphant (*J. Lermont*) 512
La Rose blanche. En temps de guerre (*Th. Bentzon*) 512
Sauvons Jeannette (*Olivier Darc*) 499
Retrouvée ! (*Rémy Allier*) 498
Au pays des Menhirs, voyage à travers la Bretagne (*Léon Ville*) . . . 499
Au pays des Pommiers, à travers la Normandie (*Léon Ville*). 499
La Chance de Jeanne (*comtesse de Vareppe*) 514
Les Grandeurs de Sophie (*François Deschamps*) 515
Tous jeunes (*A. Verley*) 515
Le Manoir des Boishaël (*Mme Chéron de la Bruyère*) 515
Le Ruisseau des Chouans, scènes de la chouannerie (*Jules de Plombryant*). 503
Bleus et Chouans (*commandant Grandin*) 500
Trahison et dévouement (*A. Maitrejean*) 503
Ordre du Roi (*G. de Beauregard*) 502
Le Capitaine aux pieds nus (*S. Blandy*) 501
Pour les potaches (*Maxime Audouin*) 502
Chryséis au désert (*Gérald Montméril*) 515
Une Histoire de sauvage (*Edm. Pascal*) 516
Les Fredaines de Mitaize (*Pierre Ficy*) 516
Les Aventures de Charlot et de ses sœurs (*Alfred de Bréhat*) 516
Le Petit Jean, scènes de la vie d'un bébé (*F. Dupin de Saint-André*) . 517

Polygraphes. Mélanges. Pages choisies des grands écrivains. Lesage. (*P. Morillot*) 262
Pages choisies des grands écrivains. Chateaubriand (*S. Rocheblave*) . 365
Lectures littéraires. Pages choisies des grands écrivains. Théophile Gautier (*Paul Sirven*). 70
Pages choisies des grands écrivains. Gustave Flaubert (*G. Lanson*) . . 164
La Frise du Temple (*Henri Mazel*) 260
Les Etrennes nivernaises 1896 (*Achille Millien*) 70
Chez nous (*Achille Millien*). 70
Brinde aos senhores assignantes do Diario de Noticias 167

Littérature française. Histoire et critique. Études sur la littérature française. Première série (*René Doumic*) 519
Les Auteurs français. I. Moyen âge, XVIe siècle, XVIIe siècle (*l'abbé Verdunoy* et *l'abbé Thierry*). 165
La Plaidoirie dans la langue française, cours libre professé à la Sorbonne. Première année, XVe, XVIe et XVIIe siècles (*Munier-Jolain*) . . 313
Seizième siècle. Etudes littéraires (*Emile Faguet*) 147
Mathurin Regnier (*Joseph Vianey*). 423

Histoire de la littérature française au XVIIe siècle. T. IV. Les Ecrivains hors rang : Sévigné, Maintenon, Saint-Simon. Tableau de la fin du siècle (*le R. P. Longhaye*) 54
Institut de France. Les Registres de l'Académie française, 1672-1793 . . 57
Voltaire (*Emile Faguet*). 148
Voltaire et le voltairianisme (*Nourrisson*) 149
Les Tragédies et les théories dramatiques de Voltaire (*Henri Lion*) . . 148
Le Siècle, les hommes et les idées (*E. Hello*) 107
Penseurs et poètes (*Gaston Paris*) 425
Livres d'hier et d'autrefois (*Clément de Paillette*). 364
Le Mal d'écrire (*Antoine Albalat*) 520

Littératures anciennes et étrangères. Histoire et critique. Mélanges de littérature ancienne (*Constant Martha*) . . . 422
Geschichte der deutschen Litteratur (*Max Koch*) 166
Des Bases classiques allemandes (*Léon Riotor*) 167
Histoire abrégée de la litttérature anglaise (*J.-J. Jusserand*). 522
Célébrités anglaises. Essais et études biographiques et littéraires (*Jules le Fèvre-Deumier*) 340
A History of nineteenth century Litterature (1780-1895) (*George Saintsbury*) 426
Good reading about many books, mostly by their authors. Second year 166
Il Giornalismo letterario in Italia (*Luigi Picciani*) 263
La Littérature contemporaine en Italie; dernière période, 1883-1896 (*Amédée Roux*) 59
La Literatúra española en el siglo XIX. Parte 3^a. Las Literaturas regionales y la hispano-americana (*P. Francisco Blanco Garcia*). . . . 240
La Hongrie littéraire et scientifique (*J. Kont*). 241
Profils et types de la littérature russe (*Ernest Combes*) 427

HISTOIRE

Géographie. Généralités. Compendio de geografía (*P. Carlos Lasalde*) 167
Geographisches Jahrbuch. Herausgegeben von *Hermann Wagner* . . 523
Le Tour du monde 503
Les Capitales du monde 494

Europe. L'Europe politique : Saint-Marin. Saint-Siège. Serbie. Suède et Norwège. Suisse. Turquie (*P. Sentupéry*) 62
Nord et Midi, récits de voyage en Belgique, Hollande, Provence, provinces rhénanes, Vénasque, Gênes (*Eugène Loudun*) 494
Dictionnaire géographique de la France et de ses colonies (*P. Joanne*). 219
Journal de *Mme Cradock*, voyage en France (1783-1786), trad. par *Mme O. Delphin-Balleyguier* 63
En Congé. Promenades et séjour (*Marius Sepet*). 221
Une Visite à Amiens (*Alexis Martin*) 543
La Normandie monumentale et pittoresque. Le Mont Saint-Michel (*l'abbé Bouillet*) 493
Voyage en France (*Ardouin-Dumazet*). 2e série (Anjou, Bas-Maine, Nantes, Basse-Loire, Alpes Mancelles, Suisse normande); 3e série (Iles de l'Atlantique, I, d'Arcachon à Belle-Isle); 4e série (Iles de l'Atlantique, II, d'Hoëdic à Ouessant); 5e série (Iles de la Manche et Bretagne péninsulaire); 7e série (Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez) 221
En Scandinavie. Notes de voyage (*Alexandre Boutroue*) 366
Florence et la Toscane (*Eugène Müntz*) 486
Pèlerinages ombriens. Études d'art et de voyage (*J.-C. Broussolle*) . . 224
L'Europe illustrée, Saint-Moritz-les-Bains (*le pasteur Camille Hoffmann*). 223
L'Europe illustrée. Soleure et Bâle-Campagne (*E. Zingg* et *W.-V. Arx*). 223
L'Europe illustrée. A travers la Hongrie ; le réseau hongrois de la compagnie des chemins de fer du Sud Autrichien (*E. Steinacker*) . . . 224
Az Szeréves Magyarország ésa Millenium Kiállitás. Millénaire de la Hongrie et l'Exposition nationale 60
A travers la Bosnie et l'Herzégovine (*Guillaume Capus*) 487
Grèce. I. Athènes et ses environs (*B. Haussoullier*). 223
La Roumanie, étude économique et commerciale (*G. Bley*). 365

Aux rives du Bosphore (*J. de Beauregard*). 225
L'Islam. Impressions et études (*le comte Henry de Castries*). 232

Asie. Un Mois en Phrygie (*H. Ouvré*). 225
Geography of Palestine, historical and descriptive (*James McDougall*). 195
Atlas Scripturae sacrae (*Rich. V. Riess*). 196
La Galilée (*P. Loti*) 340
Voyage aux Sept Eglises de l'Apocalypse (*abbé E. Le Camus*) 489
Au delà du Jourdain. Souvenirs d'une excursion en mars 1894 (*Lucien Gautier*) 226
La Siria (1858-1895). Lettere del Sac *Perpetuo Dionigi Damonte* . . . 430
Le Désert de Syrie, l'Euphrate et la Mésopotamie (*le comte de Perthuis*). 226
Mon voyage à la Mecque (*Gervais Courtellemont*). 227
Quattro anni fra i Birmani e le tribù limitrofe (*Leonardo Fea*). . . . 430
Indo-Chine. Souvenirs de voyage et de campagne (1858-1860) (*le colonel Henri de Ponchalon*) 228
Autour du Tonkin (*Henri-Ph. d'Orléans*). 227

Afrique. Au nord de l'Afrique. Tunisie, Algérie, Mélilla, Gibraltar, Tanger. Notes de voyage (*Francis Drovet*). 228
La Tunisie (*Gaston Vuillier*). 488
Cinq semaines en Tunisie (*E. Barillon*). 229
Note sur un voyage de Nefta à Ghadamès (mars-avril 1893) (*P. Vuillot*). 455
Tombouctou la Mystérieuse (*Félix Dubois*). 488
Une expédition avec le négous Ménélik. Vingt mois en Abyssinie (*J.-G. Vanderheym*). 229
Dans la Haute-Gambie, voyage d'exploration scientifique (*le docteur André Rançon*) 230
De Sainte-Anne d'Auray à Sainte-Anne du Fernan-Vaz. Sous le ciel d'Afrique, récits d'un missionnaire (*le P. Buléon*). 455
Le Nouveau Monde sud africain. La Vie au Transvaal (*E. Manheimer*). 230

Amérique, Océanie. Peru. Beobachtungen und Studien (*E. W. Middendorf*). III. Band. Das Hochland von Peru. 342
Ethnographische Beiträge zur Kenntnis des Karolinen Archipels (*J. S. Kubary*). Veröffentlicht von *J. D. E. Schmeltz*. 432

Histoire ancienne. Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique. II. Les Premières Mêlées des peuples (*G. Maspero*) 485
Die Staatsverfassung der Juden auf Grund des Alten Testaments (*Eduard Schaal*) 195
I Cittadini lavoratori dell' Attica nei secoli Vᵉ et IVᵉ a. C. (*Angelo Mauri*) 71
Tyndaris : storia, topografia, avanzi archeologici (*R. V. Scaffidi*). . . 168
Œuvres complètes de *J. Michelet*. Histoire de la République romaine . 543
Les Cités romaines de la Tunisie. Essai sur l'histoire de la colonisation romaine dans l'Afrique du Nord (*J. Toutain*) 433
Sur deux déclamations attribuées à Quintilien. Note pour servir à l'histoire de la magie (*Edmond Le Blant*) 72

Histoire générale. Mémento chronologique pour servir aux épreuves écrites de l'agrégation d'histoire 71
Histoire de l'art militaire, accompagnée de morceaux choisis des grands écrivains militaires (*L. Jablonski*) 119
Précis d'histoire du commerce (*Henri Cons*) 234
Histoire de la monnaie (1262-1894). (*W.-A. Shaw*). Trad. de l'anglais par (*Arthur Raffalovich*) 254
Histoire générale du IVᵉ siècle à nos jours. Ouvrage publié sous la direction de *MM. Ernest Lavisse* et *Alfred Rambaud*. T. V-VII 524
Apuntes de historia politica de los tratados (1490 à 1815) (*P. Soler y Guardiola*). 61
Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, de 1610 à 1789 (*l'abbé Gagnol*) 168
Storia dei trattati nel secolo XIX (*Scipione Gemma*) 264
France et Allemagne, 1868-1871 (*le prince Lubomirski*). T. VI 525

Histoire de l'Église. Histoire du péché originel et des origines de l'Eglise (*Hippolyte Rodrigues*). 200
La Civilisation chrétienne. Etude sur les bienfaits de l'Église (*Brin* et *Laveille*) 243

Lehrbuch der Kirchengeschichte. (*Dr Karl-Joseph von Hefele* und *Alois Knöpfler*) 244
Histoire civile et religieuse des Papes (*G. Audisio*), trad. de l'italien par le chanoine *Labis* 263
A history of auricular confession and indulgences in the latin Church (*Henry Charles Lea*) 329
Die Publizistik im Zeitalter Gregors VII (*Carl Mirbt*) 150
Die kirchenpolitischen und kirchlichen Verhältnisse zu Ende des Mittelalters, nach der Darstellung K. Lamprechts; eine Kritik seiner Deutschen Geschichte (*Finke*). 263
Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters (*Ludwig Pastor*) 246
Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande. Les Maoris (*le P. A. Monfat*) 247

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Les Martyrs en Orient (*le cardinal Lavigerie*) 73
Un Prélat janséniste : F. de Caulet, réformateur des chapitres de Foix et de Pamiers (*G. Doublet*) 265
Vie du cardinal Guibert (*l'abbé Paquelle de Follenay*) 344
Life of cardinal Manning, archbishop of Westminster (*Edmund Sheridan Purcell*) 248
Le Cardinal Manning (*Francis de Pressensé*) 435

Questions du jour. Autonomies ecclésiastiques. Églises séparées (*l'abbé Duchesne*) 437
Le Patriarcat de Constantinople et l'orthodoxie dans la Turquie d'Europe (*Constandine*), trad. du serbe par J. C. 456
Droit de conquête et plébiscite (*Heimweh*) 73
Contre le Prussien. Hier, aujourd'hui, demain (*le docteur Chassagne*). 117
La Papauté et la future Guerre européenne (*le comte de la Barre de Nanteuil*) 456
Lettre au Pape sur les évêques nommés par les francs-maçons (*l'abbé Royer*) 457
Anarchie et socialisme. Les Partis et le gouvernement (*G. Levavasseur*) 458
Où en est la politique coloniale de la France. L'Age de l'agriculture (*J. Chailley-Bert*) 367
Le Parti modéré, ce qu'il est, ce qu'il devrait être (*J.-P. Laffitte*) . . . 366
Aumôniers et soldats (*commandant Grandin*) 500

Histoire de France. Œuvres complètes de *J. Michelet*. Histoire de France. Édition définitive revue et corrigée. T. IV-XIII 437
Les Chroniqueurs de l'histoire de France. Saint Louis et les croisades, les premiers Valois (*Mme de Witt, née Guizot*) 487
La Légende des Girondins (*Edmond Biré*) 252
Journal d'un conventionnel (décembre 1794-juillet 1795) (*Lofficial, représentant du peuple*, publié par *C. Roux-Cesbron*. 350
Napoléon et ses historiens (*Geoffroy de Grandmaison*). 326
Une Conspiration en l'an XI et en l'an XII (*Huon de Penanster*) . . . 152
Napoléon et Alexandre Ier. L'Alliance russe sous le premier Empire. III. La Rupture (*Albert Vandal*) 438
Napoléon et les cardinaux noirs (1810-1814) (*Geoffroy de Grandmaison*) . 325
Mémoires de *Bourrienne* sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration, précédés d'une étude de H. d'Alméras 328
Mémoires du *général comte de Saint-Chamans*, ancien aide de camp du maréchal Soult 533
Une page des Cent-jours; les journaux à Gand en 1815 (*Romberg*) . . 168
Journal du *maréchal de Castellane* (1804-1862). Tome III (1831-1847). Tome IV (1847-1853) 535
Histoire du second Empire. T. III (*Pierre de la Gorce*). 351
Mes souvenirs. Tome III (1864-1879) (*le général du Barail*) 539
Tours capitale. La Délégation gouvernementale et l'occupation prussienne (1870-1871) (*Mgr C. Chevalier*) 115
Histoire de la troisième République. La Présidence de M. Thiers (*E. Zévort*) 439
Notes et souvenirs. Réponses et pièces justificatives (*le marquis de Dreux-Brézé*). 458

Histoire des institutions et des mœurs. Recherches sur divers services publics du XIIIe au XVIIe siècle. Notices relatives au XIIIe siècle (*le colonel Borrelli de Serres*) 64

Origine et développement du régime des travaux publics en France (*Alfred des Cilleuls*) 353
La Nomination aux bénéfices ecclésiastiques avant 1789 (*l'abbé Sicard*). 457
La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres. T. II et III (*l'abbé P. Féret*) 352
Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789. T. I (*Armand Brette*) 527
Les Elections législatives depuis 1789, histoire de la législation et des mœurs (*Georges-Denis Weill*) 313
Napoléon et la société de son temps (1793-1821) (*P. Bondois*) 324
La Toilette à la cour de Napoléon. Chiffons et politique de grandes dames (1810-1815), d'après des documents inédits (*Henri Bouchot*). . 328
Histoire du saint-simonisme (1823-1864) (*Sébastien Charléty*) . . . 354
L'Ecole saint-simonienne (*Georges Weill*) 155

Histoire diplomatique, militaire et maritime. Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797), publiés par *Jean Kaulek*. T. V (septembre 1794-septembre 1796) 155
L'Armée en France et à l'étranger (*commandant Picard*) 491
Histoire de l'infanterie en France (*le lieutenant-colonel Belhomme*) . . 119
Historique du 2e régiment de tirailleurs algériens (*le lieutenant Martin*). 120
Histoire du corps des gardiens de la paix (*Alfred Rey* et *Louis Féron*). 489
L'Album d'un Saint-Cyrien (*Georges Virenque*) 495
Les Guerres des Antilles de 1793 à 1815 (*le colonel H. de Poyen*). . . 114
Mémoires d'un aide-major sur le premier Empire (*Sébastien Blaze*). . 111
Mémoires du colonel *Combes* sur les campagnes de Russie (1812), de Saxe (1813), de France (1814 et 1815) 109
Journal du lieutenant *Woodberry*. Campagnes de Portugal et d'Espagne, de France, de Belgique et de France (1813-1815), trad. de l'anglais par *Georges Hélie* 110
La Campagne de 1813, d'après des témoins oculaires, publiée par *Georges Bertin* 110
Les Premiers Combats de 1814. Prologue de la campagne de France dans les Vosges (*Félix Bouvier*) 113
Souvenirs militaires d'un officier français (1848-1887) (*le colonel Ch. Duban*). 111
La Guerre de 1870 (*le maréchal comte de Moltke*). Edit. française par *Jaeglé* 116
L'Affaire de Madagascar (*Gabriel Hanotaux*) 231
La Marine d'autrefois (*Georges Contesse*) 494

Histoire locale. Paris de siècle en siècle (*A Robida*) 490
Paris de siècle en siècle. Le Cœur de Paris, splendeurs et souvenirs (*A. Robida*) 490
La Vie à Paris pendant une année de la Révolution (1791-1792) (*Gustave Isambert*) 253
Un Hiver à Paris sous le Consulat (1802-1803), d'après les lettres de *J.-F. Reichardt* (*A. Laquiante*) 528
A travers l'ancien Paris (*M.-J. Laurentie*) 529
Les Coins de Paris (*Léo Claretie*) 513
Caen illustré, son histoire, ses monuments (*Eugène de Robillard de Beaurepaire*) 440
La Justice révolutionnaire à Nantes et dans la Loire-Inférieure (*Alfred Lallié*) 530
Histoire de la Vendée militaire (*J. Crétineau-Joly*). Nouvelle édition illustrée, annotée et augmentée d'un cinquième volume par le *R. P. J. Emmanuel Drochon*. T. II et III 441
Histoire du droit et des institutions de la Lorraine et des Trois-Evêchés (*Edouard Bonvalot*). T. I. Du traité de Verdun à la mort de Charles II. 310
Le Roi Stanislas et Marie Leczinska (*la marquise des Réaulx*) 157

Histoire étrangère. Histoire de la renaissance du catholicisme en Angleterre au XIXe siècle (*l'abbé de Madaune*) 526
Rosbach et Iéna. Recherches sur l'état physique et intellectuel de l'armée prussienne pendant l'époque de transition du XVIIIe au XIXe siècle (*le baron von der Goltz*), trad. par *le commandant Chabert*. 114
El Sitio de Amberes, 1584-1585 (*E.-D. Francisco Barado*) 124
Cosas de España (2e serie) (*conde de las Navas*) 166
Estudios ibéricos (*Joaquín Costa*). 1re partie 156

Jansenismo y regalismo en España (*P. Manuel F. Miguélez*) 354
Burgos en las comunidades de Castilla (*Anselmo Salva*) 265
Bandos y Bandoleros en Gerona. Apuntes históricos desde el siglo XIV hasta mediados del XVII (*Julian de Chia*) 444
Cuadros históricos y descriptivos de Granada (*Francisco J. Simonet*) . 255
España y Cuba. Estado politico y administrativo de la Grande Antilla bajo la dominación española 74
Rome et le gouvernement italien (1870-1894) (*le comte Soderini*) . . . 73
Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols, des origines à 1405 (*Léon Cahun*). 446
Representation and suffrage in Massachusetts, 1620-1692 (*George H. Haynes*) 264
The early Relations between Maryland and Virginia (*John H. Latané*). 458
Government and religion of the Virginia Indians (*M. S. R. Hendren*) . 531
The Genesis of California's first constitution (1846-1849) (*Rockwell Dennis Hunt*) 75
La Société américaine (*M. Dugard*) 431

Histoire des familles. Mélanges biographiques. Les Rothschild. Une Famille de financiers juifs au XIXe siècle. 1re et 2e séries (*Edouard Demachy*) 360
Les Anges de la charité au XIXe siècle (*Gaston de Broyes*). 502
Les Défenseurs de Louis XVI (*Edmond Biré*) 349
Les Gloires de la France chrétienne au XIXe siècle, essais anecdotiques sur le temps présent (*Georges Loth*) 358
Quatre portraits : Lamartine, le cardinal Lavigerie, Ernest Renan, l'empereur Guillaume II, suivis du discours prononcé pour le centenaire de l'Institut (*Jules Simon*) 356

Biographie française. Éléonore d'Autriche et de Bourgogne, reine de France (*Charles Moeller*) 256
A propos du deuxième centenairè de Madame de Sévigné. Sa dernière maladie, sa mort, sa sépulture (*E. Le Mire*) 357
Madame de Sévigné malade (*le Dr Jules Roger*) 357
Rivarol; sa vie, ses idées, son talent (*André Le Breton*) 158
La Dauphine Marie-Antoinette (*Pierre de Nolhac*) 484
La Vie véritable du citoyen Jean Rossignol, par *Victor Barrucand* . . 348
Souvenirs d'un historien de Napoléon. Mémorial de *J. de Norvins*, publié avec un avertissement et des notes par *L. de Lanzac de Laborie*. T. Ier, 1769-1793. 347
Lettres de *Napoléon* à Joséphine pendant la première campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire, et Lettres de *Joséphine* à Napoléon et à sa fille 328
La Générale Bonaparte (*Joseph Turquan*) 327
L'Impératrice Joséphine (*Joseph Turquan*). 327
Mémoires de *Mlle Avrillon*, première femme de chambre de l'Impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour 328
Le Général Lecourbe, d'après ses archives, sa correspondance et autres documents, avec une préface de M. le général *Philebert*. 112
La Reine Hortense (*Joseph Turquan*). 327
Lettres de la duchesse *de Broglie* (1814-1838), publiées par son fils le duc *de Broglie* 153
P.-J. Proudhon, sa vie, ses œuvres, sa doctrine (*Arthur Desjardins*) 31
Un Grand propriétaire chrétien au XIXe siècle, M. le comte de Bussière (*Léonce de la Rallaye*) 359
Un médecin sans diplôme, Pasteur (*X. de Préville*) 502

Biographie étrangère. Pétrarque, étude d'après de nouveaux documents (*A. Mézières*) 454
Johannes Mathesius (*Georg Loesche*) 448
Correspondance de Sa Majesté l'Impératrice *Marie Féodorowna* avec Mlle de Nélidoff, sa demoiselle d'honneur (1797-1801), suivie des lettres de *Mlle de Nélidoff* au prince A.-B. Kourakine, publiée par la princesse *Lise Troubetzkoi* 74
Lettres intimes de *Maria Edgeworth*, pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821. Trad. de l'anglais par Mlle *P. G.* 455
Johann-Adam Möhler (*Aloïs Knöpfler*) 160
Correspondance de *Michel Bakounine*, Lettres à Herzen et à Ogareff (1860-1874). Trad. de *Marie Stromberg*. 159

Sir Samuel Ferguson in the Ireland of his day (*lady Ferguson*) . . . 257
El Doctor Navarro Don Martin de Alpizcueta y sus obras (*Mariano Arigita y Losa*) 266

Sciences auxiliaires. Mélanges historiques. Manuale di numismatica (*dott. Solone Ambrosoli*). 367
Œuvres de *Julien Havet* (1853-1893) 443
Is history past politics? (*Herbert B. Adams*) 458

Bibliothèques. Bibliographie. Les Bibliothèques municipales de la ville de Paris (*Emm. de Saint-Albin*) 450
Books and their makers during the middle ages (*Geo. Haven Putnam*). 361
Répertoire méthodique du moyen âge français (histoire, littérature, beaux-arts) (*A. Vidier*) 259
Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. 1re partie : Bibliographie (*les PP. Augustin* et *Aloys de Backer*). 2e partie : Histoire (*le P. Auguste Carayon*. Nouvelle édition par *Carlos Sommervogel*. Bibliographie, t. VII : *Rœder-Thonhauser*. 161
Sciences, belles-lettres et arts dans les Pays-Bas, surtout au XIXe siècle; bibliographie systématique. Tome I (Linguistique, histoire littéraire belles-lettres). 360
Bibliotheca geographica (*Otto Baschin* et *Dr Ernst Wagner*). 540
Bibliografia Cestiunei nationale (*T.-G. Djuvara*) 75

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Adams (Herbert B.) 458
Aguilhon (Mme E. d') 163
Aicard (Jean) 126
Alaux (J.-E.) 385
Albalat (Antoine) 520
Alezais (le P. Raymond) 338
Allier (Rémy) 498
Ambrosoli (dott. Solone) 367
André (Marius) 12
Annunzio (Gabriele d') 5
Ansiaux (Maurice) 24
Ardoin-Dumazet 221
Arigita y Losa (Mariano) . . . 266
Arndt (le P. Augustin) 68
Arx (V.) 223
Atzberger (L.) 201
Aubry (Paul) 312
Audisio (G.) 263
Audouin (Maxime) 502
Auvard (Gaston) 295
Avrillon (Mlle) 328
Backer (le P. Aloys de) 161
Backer (le P. Augustin) 161
Badin (Adolphe) 496
Baillet (Félix) 320
Bakounine (Michel) 159
Barado (E. D. Francesco) . . . 124
Barail (Gal du) 539
Barillon (E.) 229
Barracand (Léon) 299
Barrucand (Victor) 348
Barthélemy (ambassadeur) . . . 155
Barthès (Jean) 129
Bas (Manuel Duran y) 53
Bastard (George) 13
Baudoin (Abel) 322
Baurens de Molinier (l'abbé) . . 204
Baye (le baron de) 409
Bazin (René) 292, 514
Beaugé (lieut.-colonel) 123
Beauregard (Dr Henri) 492
Beauregard (G. de) 502
Beauregard (J. de) 225
Beaurepaire (Eugène de Robillard de) 440
Becker (Julius de) 332
Beer (Georg) 198
Belhomme (lieut.-colonel) 119
Bellessort (André) 130, 298
Benjamin (Ernest) 296
Bentzon (Th.) 294, 512
Bère (F.) 417
Bernstein 32
Bertin (Georges) 110
Bessonies (l'abbé G. de) 217
Biré (Edmond) 252, 349
Blandy (S.) 501
Blass 418

Blaze (Sébastien) 111
Bley (G.) 365
Bodson (l'abbé J.-M.-J.) 143
Boileau (abbé) 200
Bolo (l'abbé Henry). . . . 206, 212
Bonal (A.) 517
Bondois (P.) 324
Bonvalot (Edouard) 310
Bonzon (J.). 399
Bordeu (Charles de) 294
Borrelli de Serres (colonel) . . 64
Boschot (Adolphe) 13
Bouchet (l'abbé) 199
Bouchot (Henri) 328, 407
Bouglé 33
Bouillet (l'abbé). 493
Bourrienne 328
Boutet de Monvel 508
Boutroue (Alexandre). 366
Boutroux (Em.) 100
Bouty 334
Bouvier (Félix) 113
Brahy (Ed.) 542
Bréhat (Alfred de). 516
Brette (Armand) 527
Brevet (l'abbé) 196, 204
Brin 243
Brisay (Henry de). 513
Broc (vicomte de) 236
Brocchi (le Dr) 453
Broglie (duc de). 153
Broglie (duchesse de) 153
Broussolle (J.-C.) 224
Broyes (Gaston de) 502
Bruder (Adolf) 37
Brulon (l'abbé) 209
Brunetière (Ferdinand) 69
Buléon (le P.) 455
Bulloz (J.-L.). 409
Cahu (Théodore). 507
Cahun (Léon) 446
Cantacuzène (Charles-Adolphe) . 132
Capus (Guillaume) 487
Carayon (le P. Auguste) 161
Caron (l'abbé Max). 207
Casale (François) 131
Castellane (le maréchal de) . . 535
Castries (Cte Henry de) 232
Ceriani (A.-M.) 259
Chabert (comte) 114
Chabin (le R. P.) 38
Chailley-Bert (J.) 367
Champcommunal (J.) 317
Champol. 18
Chansroux (Antoni). 139
Charaux (Cl.-Charles). 107
Charléty (Sébastien) 354
Chassagne (Dr) 117
Chéron de la Bruyère (Mme) . . 515
Chrétien de Troyes 518
Chevalier (Mgr C.). 115
Chevalier (le R. P. Jules) . . . 208
Chia (Julian de) 444
Christophe 508
Cilleuls (Alfred des) 353
Cim (Albert) 510
Claretie (Léo) 513
Collignon (Maxime) 486
Collin (l'abbé Lazare). 49
Colson (Lucien) 136
Combe (l'abbé E.). 397, 398
Comberousse (Ch. de) 453
Combes (colonel). 109
Combes (Ernest) 427
Comettant (Oscar) 70
Cons (Henri) 234
Constandine 456
Contesse (Georges) 494
Coppin (le P. J.) 215
Cor (Henri) 412
Corre (Dr Armand). 312
Costa (Joaquin) 156
Cougny (Gaston) 406
Courtellemont (Gervais). . . . 227
Couturat (Louis) 395
Cradock (Mme) 63
Crétineau-Joly (J.). 441
Croiset (Maurice) 454
Cuesta y Martin (S.) 52
Curé (Mgr Amédée) 217
Damas (le R. P. de) 211
Damédor (Raphaël). 136
Damonte (Perpetuo Dionigi). . . 430
Darc (Olivier). 499
Daudet (Ernest) 12
Daudet (Léon) 20
Delaporte (P.-V.) 141
Delphin-Balleyguier (Mme O.) . . 63
Delvaille (Alexandre). 321
Demachy (Edouard). 360
Deschamps (François) 515
Deschamps (Henri) 317
Desjardins (Arthur) 31
Didiot (chanoine Jules) 205
Diguet (Charles). 492
Dillaye (Frédéric) 493
Djuvara (T.-G.) 75
Domenech (l'abbé) 202
Dostoiewsky 10
Doublet (G.) 265
Doumic (René). 519
Dreux-Brézé (Mis de) 458
Drochon (le R. P. J. Emmanuel) . 441
Drovet (Francis). 228
Duballet (l'abbé) 235
Duban (colonel Ch.) 111
Dubois (Félix). 488
Duchemin (l'abbé) 208
Duchesne (l'abbé) 437
Ducoté (Edouard) 136
Dugard (M.) 431
Dugas (L.) 39
Dupin de Saint-André. 517
Dupuis (E.). 491
Dupuy (lieut.-colonel Raoul) . . 121
Duran y Bas (Manuel) 53
Dutilliet (l'abbé Henri) 210
Edgeworth (Maria). 455
Eekhov (Georges) 290
Egly (Jean d') 137
Ernault (Louis). 323
Eschine 418
Eugène (l'abbé Xavier-Joseph). . 217
Exupère de Prats de Mollo (le R. P.). 206, 208, 213, 214
Faber (le R. P.) 205

Faguet (Emile) 147, 148
Fea (Leonardo) 430
Feraudy (Maurice de) 134
Ferbeyre (Léon) 14
Féret (l'abbé P.) 352
Ferguson (lady) 257
Féron (Louis) 489
Ferrette (Henri) 27
Fessler (Joseph) 328
Ficy (Pierre) 516
Finke 263
Flat (Paul) 12
Flaubert (Gustave) 164
Fleuriot-Kerinou (F.) 128
Foerster (Wendelin) 518
Foëx (G.) 415
Follenay (l'abbé Paguelle de) . . 344
Follet (Eugène) 139
Fonsegrive (G.-L.) 47
Fontaine (J.) 142
Fouillée (A.) 41, 393
Foussereau (G.) 333
Franay (Gabriel) 17
François (E.) 140
Gagnol (l'abbé) 168
Galante (Andrea) 68, 318
Gall (A. F. von) 199
Galuski (L.-M.) 324
Ganem (Chékri) 131
Garcia (le P. Francisco-Blanco) . 240
Garola (C.-V.) 238
Gaure (J.) 323
Gautier (Emile) 364
Gautier (Lucien) 226
Gautier (Théophile) 70
Gavard (l'abbé) 209
Gay (l'abbé G.) 389
Gayet (Al.) 407
Geffroy (Gustave) 410
Gemma (Scipione) 264
Genevoix (Gustave) 14
Geoffroy de Grandmaison . 325, 326
Georges de Saint-Joseph (le R. P.) 217
Gillet (l'abbé) 162
Goldblum (Isidore) 201
Golschmann (Léon) 9
Goltz (b^on von der) 114, 121
Gonna 14
Gory (Gédéon) 392
Gourmont (Remy de) 291
Grandin (com^t) 500
Grandmaison (Geoffroy de) . 325, 326
Granger (Albert) 453
Gréville (Henri) 303
Guardiola (P. Soler y) 61
Guibert (J.) 212, 261
Guillaume (Ch.-Ed.) 334
Guillaume (Eugène) 406
Guillouard (L.) 315
Gutberlet (Dr C.) 332
Guyot (Yves) 26
Gyp 304
Halévy (Elie) 54
Halleux (J.) 100
Halpérine-Kaminsky (Mme Nina) . 10
Hannequin (A.) 102
Hanotaux (Gabriel) 231
Hauriou (Maurice) 35
Hauser (Fernand) 137
Haussoullier (B.) 223
Havard (Henry) 410
Havet (Julien) 443
Haynes (George-H.) 264
Hefele (Dr Karl-Joseph von) . . 244
Heimweh 73
Hélie (Georges) 110
Hello (E.) 107
Hendren (M. S. R.) 531
Hérelle 5
Hervieu (Paul) 20
Hoffmann (le pasteur Camille) . . 223
Holzhey (Dr Carl) 194
Homère 454
Homsy (Gaston) 139
Horace 132
Hubert (E.) 362
Huc (Théophile) 316
Hugo 32
Hugon de Scœux 322
Hummelauer (Fr. de) 216
Hunt (Rockwell Denis) 75
Huon de Penanster 152
Huysmans 21
Isambert (Gustave) 253
Jablonski (L.) 119
Jaeglé 116
Jamin (J.) 334
Jaubert (Ernest) 133
Jeannin (Jules) 145
Jhering (R. von) 237
Joanne (P.) 219
Joséphine (l'Impératrice) 328
Jungmann (B.) 328
Jusserand (J.-J.) 522
Kaulek (Jean) 155
Kautsky 32
Kerbeuzec (Henri de) 147
Kidd (Benjamin) 35
Kipling (Rudyard) 421
Knabenbauer 200
Knöpfler (Alois) 160, 244
Koch (Max) 166
Kont (J.) 241
Kubary (J.-S.) 432
Kurth (Godefroid) 336
La Barre de Nanteuil (Cte de) . 456
Labis (le chanoine) 263
Laborie (L. de Lanzac de) . . . 347
La Bretonnière (Jean de) . . . 297
La Bruyère (Mme Chéron de) . . 515
Lachelier (J.) 100
La Colombière (le P. de) 216
Lafargue 32
Laffitte (J.-P.) 366
La Fontaine (Jean de) 491
La Gorce (Pierre de) 351
La Grasserie (Raoul de) 317
Lallemand (Paul) 211
Lallié (Alfred) 530
Land (J.-P.-N.) 390
Lang (A.) 104
Lanson (G.) 164
Lanzac de Laborie (L. de) . . . 347
Lapouge (Vacher de) 36
Laquiante (A.) 528
La Rallaye (Léonce de) 359

Larmandie (Léonce de) 290
Lasalde (Carlos). 167
La Sizeranne (Robert de) . . . 408
Las Navas (conde de) 166
Latty (Mgr) 207
Laurentie (M.-J.) 529
Laurie (André) 511
Laveille 243
Lavigerie (cardinal) 73
Lavisse (Ernest) 524
Lavollée (René) 24
Lawrence (T.-J.) 51
Lea (Henry Charles) 329
Le Blant (Edmond) 72
Leblond (P.) 322
Le Breton (André) 158
Le Camus (abbé E.) 489
Léchalas (G.). 98
Le Fèvre-Deumier (Jules) . . . 340
Lejeune (Alphonse). 261
Lemercier de Neuville 140
Le Mire (E.) 357
Lempérière (L.) 144
Léon XIII 362
Lermont (J.) 512
Lesage 262
Levavasseur (G.) 129, 458
Lévy (Albert) 387
Lion (Henri) 148
Loesche (Georg) 448
Lœwenthal (Eduard) 363
Lofficial 350
Lohmann (F.) 32
Longhaye (le R. P.) 54
Lopez y Martinez (P. D.). . . . 97
Losa Mariano Arigita y). . . . 266
Loth (Georges) 358
Loti (P.) 340
Loudun (Eugène). 494
Lubomirski (le prince). 525
Mabilleau (E.) 106
Mac Dougall (James) 195
Madaune (l'abbé de) 526
Maël (Pierre). 496, 509
Mæterlinck (Maurice). 8
Mainié (Ferdinand). 319
Maitrejean (A.) 503
Manheimer (E.) 230
Marc (le R. P. A.) 141
Marcel (Etienne). 16, 498
Marchand (le Dr). 454
Margueritte (Paul) 11
Marillier (L.) 104
Mariotte (Emile) 132
Marois (Blanche) 508
Martha (Constant) 422
Martin (Alexis) 543
Martin (Mgr Conrad) 210
Martin (lieutenant). 120
Martin (S. Cuesta y) 52
Martinez (P. D. Lopez y). . . . 97
Maryan (Mme). 17
Mascarel (Arnold) 27
Maspero (G.) 485
Massabuau (Joseph). 141
Mauri (Angelo) 71
Mayrke (Laurent) 295
Mazel (Henri). 260, 289
Meignan (Victor) 542
Melchers (le cardinal). 208
Méray (Ch.) 414
Mercier (D.) 38
Merson (Olivier) 405
Meulenaere (O. de) 237
Mézières (A.). 454
Michel (André) 409
Michelet (J.) 437, 543
Middendorf (E. V.). 342
Miguélez (P. Manuel F.). . . . 354
Mijy (J.). 49
Mikoulitch. 9
Millien (Achille). 70
Mir y Noguera 218
Mirbt (Carl) 150
Mital (Camille) 138
Mithouard (Adrien) 128
Moeller (Charles) 256
Molinari (G. de). 28
Molinier (l'abbé Baurens de) . . 204
Moltke (mal cte de) 116
Monfat (le P. A.) 247
Montaignac (de) 37
Montméril (Gérald). 515
Monvel (Boutet de). 508
Moreau (Auguste) 145
Morillot (P.). 262
Morlais (M.) 105
Motte (Henri). 403
Moysen (Paul). 322
Munier-Jolain 313
Müntz (Eugène) 486
Nagao Ariga 117
Nanteuil (Mme P. de) 499
Nanteuil (Cte de la Barre de) . 456
Napoléon Ier 328
Nélidoff (Mlle de) 74
Neuville (Lemercier de). . . . 140
Nigoud (Gabriel). 138
Noguera (Mir y). 218
Nolhac (Pierre de) 484
Nordau (Max) 46
Normand (A.). 320
Norvins (J. de) 347
Nourrisson 149
Orléans (Henri-Ph. d'). 227
Orlet (Gustave) 144, 145
Ottin (L.) 405
Ouvré (H.) 225
Pagani (J.-B.). 209
Paguelle de Follenay (l'abbé) . 344
Paillette (Clément de) 364
Painlevé (P.) 543
Paris (Gaston) 425
Paris (Pierre). 404
Parravicini (Cte Gaspard) . . . 29
Pascal (Edm.) 516
Pastor (Ludwig). 246
Paté (Lucien). 131
Paulhan (Fr.) 388
Payot (J.) 44
Péladan (J.) 291
Penanster (Huon de) 152
Penjon (A.). 390, 400
Perez (Carlos Rendon) 138
Perraud (cardinal). 418
Perrault (Pierre) 511

Perrot (l'abbé) 363
Perthuis (Cte de). 226
Peyrebrune (Mme Georges de) .17, 302
Pfeiffer 210
Philebert (le Gal) 112
Piat (l'abbé) 48
Picard (Comt). 491
Picciani (Luigi) 263
Picot (Georges) 26
Pierre l'Ermite 293
Pierron (Gal) 122
Pillon (F.). 394
Pioger (Dr Julien) 323
Platon (G.) 33
Plombryant (Jules de). 503
Ponchalon (Henri de) 228
Potez (Henri) 137
Poyen (colonel H. de) 114
Pradel (George). 15
Pressensé (Francis de) 435
Preville (X. de). 502
Prosper d'Enghien (le R. P.) . . 218
Purcell (Edmund Sheridan) . . 248
Putnam (Geo. Haven) . . . 361, 411
Queyrat (F.) 43
Raffalovich (Arthur) 254
Rambaud (Alfred) 524
Rambosson (Yvanhoé) 135
Rançon (Dr André) 230
Ravaisson (Félix) 405
Réaulx (Mlle des) 157
Rebell (Hugues). 290
Reichardt (J.-F.) 528
Remy (le R. P.) 213
Rendon Perez (Carlos) 138
Réthoré (F.) 103
Rey (Alfred) 489
Reygasse (J.-B.) 164
Ribot (Th.). 386
Riche (Daniel) 302
Riess (Rich V.) 196
Riotor (Léon) 140, 162, 167
Robert (Charles). 197
Roberty (E. de) 398
Robida (A.) 490
Robillard de Beaurepaire (Eugène de) 440
Rocheblave (S.) 365
Rocquigny (Cte de) 363
Rodrigues (Hippolyte). 200
Roger (Dr Jules). 357
Roger-Milès (L.) 409
Rolland (Eugène) 335
Romberg 168
Rosset (Mgr M.). 331
Rouanet (Léo) 339
Rouché (E.) 453
Rousseau (Mme Louise). 141
Rouvre (Charles de) 296
Roux (Amédée) 59
Roux-Cesbron (C.) 350
Royer (Ch.) 404
Royer (l'abbé). 457
Ruffier (Aimé) 141
Saint-Albin (Emm. de) 450
Saint-André (F. Dupin de) . . . 517
Saint-Chamans (le Gal comte de) . 533
Saintsbury (George) 426
Sales (Pierre). 15
Salva (Anselmo). 265
Sari-Flégier (Blanche) 136
Say (Léon). 28
Scaffidi (R. V.) 168
Schaal (Eduard). 195
Schmeltz (J. D. E.) 432
Schnitzler (Arthur) 11
Schulze-Gävernitz (de) 25
Schwartzkopf (Dr Paul) 198
Sciascia (Pietro) 108
Scœux (Hugon de) 322
Sedir. 452
Séguier (Ulysse de) 132
Seilhac (Léon de) 27
Senechal (Claude) 11
Sentupéry (P.) 62
Sepet (Marius) 221
Serres (colonel Borrelli de) . . 64
Shaw (W.-A.). 254
Sicard (l'abbé) 457
Sigaux (Jean) 301
Simon (Jules) 356
Simonet (Francisco-J.) 255
Sirven (Paul) 70
Soderini (Cte) 30, 73
Soler y Guardiola (P.) 61
Sommervogel (le P. Carlos) . . . 161
Spinoza 390
Spir (A.). 390
Steinacker (E.) 224
Stromberg (Marie) 159
Sturdza (Alexandre-A.) 134
Terrisse (Marie-C.). 367
Thérèse de Saint-Joseph (la Mère) 214
Theuriet (André) 303
Thierry (abbé) 165
Thouverez (Em.). 101
Tinant (R.) 509
Tinseau (Léon de) 19, 293
Tisserand (F.) 542
Toudouze (G.). 510
Tournois (A.). 262
Toutain (J.) 433
Toutain-Mazeville 135
Trébucq (S.) 420
Trémerel (G.) 319
Trivero (Camillo) 69
Trogan 508
Troubetzkoï (princesse Lise) . . 74
Turquan (Joseph) 327
Turquet (André). 260
Typaldo-Bassia (A.) 321
Vacher de Lapouge 36
Vachon (Marius). 402
Valandré (Marie de) 134
Valette (Gaspard) 11
Vandal (Albert) 438
Vanderheym (J.-G.) 229
Vareppe (comtesse de) 514
Verchin (A.) 135
Verdun (Paul) 18
Verdunoy (abbé) 165
Verhaeren (Emile) 133
Verley (A.) 515
Verne (Jules). 497
Vianey (Joseph) 423
Vidier (A.). 259

Vigourel (A.) 210
Ville (Léon) 499
Virengue (Georges). 495
Vloten (J. van) 390
Vuillier (Gaston) 488
Vuillot (P.) 455
Wagner (Ernst) 540
Wagner (Hermann) 523
Wallet (Victor). 137
Walras (Léon) 23
Weber (Heinrich) 239
Weber (J.). 68
Weil (Georges-Denis) 313
Weill (Georges). 155
Weiss (le R. P. Albert-Marie) . . 49
Wetzel (W.-A.) 452
Wilpert (Mgr Joseph). 404
Witt née Guizot (Mme de) . . . 487
Woodberry (lieutenant) 110
Zampini (G.-M.) 193
Zévort (E.). 439
Zingg (E.) 223
Zola (Emile) 305

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Barberis (Albert), 271. — Boucard (Alexandre-André), 181. — Bourret (le cardinal), 169. — Bruder (Adolf), 83. — Challemel-Lacour (Paul), 459. — Courajod (Louis-Charles-Léon), 170. — Crowe (Joseph-Archer), 463. — Curtius (Ernst), 175. — Delbœuf (Joseph-Remi-Léopold), 267. — Desprès (Dr Eugène-Armand), 180. — Drouyn (Léo), 269. — Ebeling (Adolf), 272. — Goncourt (Edmond-Louis-Antoine Huot de), 173. — Guimet de Juzancourt (Georges),371. — Hennebert (lieutenant-colonel Eugène), 82. — Huberti (Nikolaï Vasilievitch), 549. — Hulst (Mgr Maurice-Lesage d'Hauteroche d'), 459, 544. — Iung (le général), 462. — Jeannez (François-Joseph-Edouard), 371. — Juvigny (Louis de), 370. — Lagneau (le Dr Gustave-Simon), 270. — Le Vavasseur (Gustave), 368. — Lobanov-Rostovsky (le prince Alex. Borisovitch), 272. — Morris (William), 371. — Nicaise (le Dr E.), 270. — Pichon (le baron Jérôme-Frédéric), 266. — Prost (Gabriel-Auguste), 370. — Richardson (Benjamin Ward), 548. — Rochard (le Dr Jules), 369. — Rohlfs (Gerhard), 80. — Rozière (Eugène de), 78. — Simon (Jules), 75. — Spuller (Eugène), 174. — Stowe (Mrs Beecher), 179. — Tisserand (Félix), 460. — Trécul (Auguste-Adolphe-Lucien), 463. — Trochu (le général), 462. —
Institut, 85, 182.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 85, 182, 374, 466.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 85, 183, 375, 466.
Concours et prix, 85, 183, 374, 466.
Congrès, 184, 275, 374.
Mélanges : Livres à l'Index, 275. — Faux autographes de Luther, 466. — Almanachs, 552.
Nouvelles : Paris, 85, 184, 275, 375, 466, 553. — Agenais, 376. — Alsace, 89, 278, 381, 474. — Anjou, 279. — Artois, 279. — Auvergne, 467. — Berry, 279, 467. — Bourgogne, 280,377. — Bretagne, 89, 186, 468. — Champagne, 89, 377. — Comtat Venaissin, 89, 186, 280. — Comté de Nice, 469. — Dauphiné, 90, 186. — Flandre, 280. — Franche-Comté, 90, 186, 281, 377, 469, 554. — Guyenne et Gascogne, 91, 188, 283, 379, 470, 555. — Ile de France, 470. — Languedoc, 91, 188, 379, 471. — Limousin, 91, 555. — Lorraine, 188, 471, 556. — Lyonnais, 92, 188, 380, 472, 556. — Maine, 92, 189, 283, 472. — Normandie, 92, 189, 283, 380, 472, 556. — Orléanais, 93. — Périgord, 380. — Picardie, 381, 473. — Poitou, 93, 284. — Provence, 93, 285, 380, 474. — Roussillon, 93. — Velay, 474. — Vexin, 285. — Allemagne, 382, 475. — Angleterre, 93, 382, 475. — Belgique, 285, 382, 556. — Espagne, 94, 285, 476. — Hongrie, 382. — Islande, 383. — Italie, 94, 189, 285, 383, 476. — Portugal, 286. — Suisse, 287. — Arménie, 190. — Inde, 287. — Afrique, 383. — Tunisie, 287, 478. — Brésil, 287. — Chili, 288. — Etats-Unis, 95, 190.
Publications nouvelles, 95, 190, 288, 383, 478.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Comtés de Roucy et de Château-Porcien, 384. — Salaires minimum, 192.

ERRATA

Page 147, ligne 36, *au lieu de :* inférieurs, *lisez :* ingénieux.
Page 148, ligne 2, *au lieu de :* Conninges, *lisez :* Commines.
Page 284, ligne 46, *au lieu de :* Paris, impr. Blais et Roy, *lisez :* Poitiers, etc.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET; le R. P. SOMMERVOGEL.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Administrateur délégué du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1895 sont en vente, et forment SOIXANTE-QUINZE VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1896

Articles de fonds. — Paul ALLARD : La Situation légale des chrétiens pendant les deux premiers siècles. — Abbé A. BREUILS : Jean Ier, comte d'Armagnac, et le mouvement national dans le Midi au temps du Prince Noir. — CLÉMENT-SIMON : Une Grande dame au XVIe siècle. La Maréchale de Saint-André et ses filles. — Victor PIERRE : L'Abbé de Montrichard et l'émigration française à Fribourg. — Jules VIARD : La France sous Philippe VI de Valois. État géographique et militaire. — Abbé TAUZIN : Louis XI et la Gascogne. — Léon LECESTRE : La Guerre de la péninsule (1807-1813), d'après la correspondance inédite de Napoléon Ier. — R. P. DELATTRE : Le Pays de Chanaan, province de l'ancien empire égyptien. — Léon LE GRAND : Les Maisons-Dieu, leurs statuts au XIIIe siècle. — Anatole DE GALLIER : Robespierre, ses principes, son système politique. — Comte Antoine DE SAPORTA : La France contemporaine jugée par un Suédois. — Paul ALLARD : Vicissitudes de la condition juridique de l'Église au IIIe siècle. — Ch. DE LA RONCIÈRE : Le Blocus continental de l'Angleterre sous Philippe le Bel. — G. FAGNIEZ : L'Opinion publique et la polémique au temps de Richelieu. — R. P. BAUDRILLART : L'Influence française en Espagne au temps de Louis Ier. Mission du maréchal de Tessé.

Mélanges. — Abbé Fl. DE MOOR : La Date de la chute de Ninive en 608 ou en 607. — R. P. Ch. DE SMEDT : Le Pape Jean VIII, d'après un livre récent. — R. P. PIERLING : Un Protagoniste du panslavisme au XVIIe siècle. Mémoire inédit de Iouri Krijanitch. — R. P. A. CHAUVIN : La France chrétienne dans l'histoire, à propos du XIVe centenaire du baptême de Clovis. — Abbé VACANDARD : Le Règne de Thierry III et la chronologie des moines de Fontenelle. — Comte Maxime DE GERMINY : Blanche de Castille, reine de France. — Paul FOURNIER : Du rôle de la France dans le grand schisme. — Comte L. RIOULT DE NEUVILLE : La Colonisation du Canada. — Abbé BREUILS : La Société des archives historiques de Gascogne. — Auguste BOCQUILLET : Les Châtelains de Tournai. — Marius SEPET : Clovis, d'après l'ouvrage de M. Godefroid Kurth. — L. PINGAUD : L'Alliance franco-russe, 1807-1812. — P. LE VERDIER : Les Reliques de la famille royale et les descendants de Cléry. — F. DE VILLENOISY : Les Aryens en Europe. — TAMIZEY DE LARROQUE : Les Portefeuilles du président Bouhier. — G. BERNARD : La Déportation ecclésiastique sous le Directoire. — Vicomte DE RICHEMONT : Le Diocèse de Genève pendant la Révolution. — L. PINGAUD : La Domination française en Belgique, de 1795 à — A. 18 14. SPONT : De la bibliographie historique.

Courriers allemand, anglais, belge, italien, du Nord.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente et une publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

DEC 22 1932